Édition du groupe « Ebooks libres et gratuits »

Gaston Leroux

LES CAGES FLOTTANTES

Premières aventures de Chéri-Bibi

(1913)

Table des matières

I Le numéro 3216 3
II À fond de cale 35
III Sœur Sainte-Marie-des-Anges 53
IV La terreur à bord 70
V L'assaut de la cambuse 84
VI Chéri-Bibi 95
VII La révolte des forçats 123
VIII Le frère et la sœur 144
IX Fatalitas ! 176
X La promenade au Jardin des plantes 197
XI Une petite fête de famille 222
XII Le fond de l'abîme 233
XIII ? ? ? 250
À propos de cette édition électronique 274

I

Le numéro 3216

« Mon rêve, à moi, a toujours été d'être un honnête homme ! fit Petit-Bon-Dieu en jetant un coup d'œil du côté des gardes-chiourme qui, revolver au poing, se promenaient entre les cages.

– Pour quoi faire ? demanda Gueule-de-Bois.

– Pour quoi faire ? Pour m'établir marchand de vin, donc !

– Tout le monde peut pas être marchand de vin, philosopha Gueule-de-Bois, ça serait trop commode ! Chacun a son lot en venant au monde. Ainsi, toi, Petit-Bon-Dieu, t'étais bien sûr destiné à arracher ton copeau à Cayenne. Comme dit Chéri-Bibi : *Fatalitas !* Ce qui est écrit est écrit. On peut pas y faire à la Providence ! À propos de Chéri-Bibi, savez-vous ce que m' dit l' Rouquin ?

– C'est point ce que te dit l' Rouquin qui m'occupe, répliqua Petit-Bon-Dieu, en baissant la voix, mais le moment est venu de causer sérieusement. Voyons, c'est-y pour aujourd'hui ? C'est-y pour demain ? »

Et les autres bandits, sur le même ton, répétèrent autour de Petit-Bon-Dieu :

« Il a raison !... C'est-y pour aujourd'hui ? C'est-y pour demain ?

– Vos plombs ! gronda Gueule-de-Bois, c'est pour quand Chéri-Bibi voudra ! mais vos plombs, tonnerre de D… ! »

Et comme un garde se glissait sournoisement le long des barreaux de la cage, les jambes en arc pour contrebalancer le roulis qui, ce jour-là, était assez dur, il répéta tout haut :

« Non, mais, t'as pas entendu l' Rouquin ? Faut-y qui soye bestiau pour parler comme un ménistre ! Mossieu fait sa patagueule ! La seule chose qui reproche à Chéri-Bibi, c'est d'avoir barboté l' macchabée de la marquise ! Y dit qu' les cimetières, c'est sacré !

– Mossieu nous fait gonfler ! ricana béatement Petit-Bon-Dieu, assis sur son sac. Les riches n'ont pas besoin d'emporter leur broquille dans la tombe !

– Tu vois, cette main, répliqua le Rouquin, elle a fait autant de victimes qu'elle a de doigts ; eh bien, al' n'aurait pas fait ça ! Ça lui répugne !

– Chéri-Bibi a fait c' qu'il a voulu. S'il n'était pas aux fers, tu bouclerais ta cassolette !

– « Por » sûr !

– Demande donc au Kanak s'il faisait le dégoûté à l'amphithéâtre ? »

Le Rouquin secoua le front, têtu ; que Chéri-Bibi eût fait ce qu'il avait voulu, chouriné, cambriolé – et comment ! – sauté le gerbier et tous les enjuponnés, étripé le bourgeois, mais avoir fait ça, il ne l'admettait pas ! Ça portait malheur ! On lui sortait le Kanak, un ancien médecin qui avait été condamné à dix ans de travaux forcés, pour n'avoir pas voulu dire à quoi lui ser-

vaient les lanières de chair qu'il venait de découper sur un de ses clients encore vivant, retenu de force chez lui et attaché sur son canapé de cuir… Eh bien, le Kanak travaillait dans son métier. Carne morte ou chair vivante, tous les marchands de mort subite la tripotent ; ça ne leur fait pas peur ! Et, tourné vers le Kanak, le-Rouquin ajouta, avec un rire infâme :

« Ils en font ce qu'ils en veulent, et ce n'est pas encore pour rien qu'on appelle celui-là le Kanak ! »

À cette allusion, terrible, à une anthropophagie bien connue chez les indigènes de la Nouvelle, le Kanak, qui était jaune, devint vert. L'autre continuait, suivant son idée fixe :

« J' vous le dis ! Chéri-Bibi n'était pas né pour ça ! Il avait mieux que ça à faire ! Il a manqué de délicatesse !

– Chéri-Bibi est un géant, et vous n'êtes que des aztèques ! jeta le Kanak avec mépris, en leur tournant le dos.

– C'est vrai ! il volait les morts, fit Petit-Bon-Dieu, mais c'était pour les pauvres[1] !

– J' veux bien ! s'entêtait le Rouquin, mais ça jette du discrédit sur la corporation. C'est pas encore ça qui fera avancer la société. Je n'ai jamais lu qui fallait faire ça, dans Karl Marx ou dans Kropotkine ! »

(Le Rouquin n'avait rien lu du tout. Seulement, il ne manquait jamais l'occasion de citer ces grands noms qu'on lui avait jetés souvent dans les réunions publiques, comme appartenant à des personnages importants, qui partageaient son avis, sur la mauvaise constitution de la société.)

---

[1] Ainsi disait-on de Ravachol après ses promenades nocturnes dans les cimetières.

« Chéri-Bibi a tout fait, dans la vie ! expliqua encore Petit-Bon-Dieu. Même, il a débuté dans la carrière par être victime de son innocence ! »

(Petit-Bon-Dieu s'exprimait, le plus souvent, en termes choisis, sous prétexte qu'il avait été clerc d'huissier. On l'appelait Petit-Bon-Dieu, parce que rond comme une barrique, tassé, court sur pattes, le cou dans les épaules et toujours les mains croisées sur le ventre, il ressemblait aux petits dieux d'Asie, qu'on trouve dans la brocante.)

Il soupira : « Oui, innocent, du moins c'est lui qui le dit, et je cite son exemple dans le livre que j'écris sur la Réforme de la Magistrature. Ah ! les v… ! »

(Ici, Petit-Bon-Dieu soupira, en songeant à la perpétuité de la peine à laquelle « elles » venaient de le condamner, pour avoir, « dans une crise nerveuse » (avait affirmé ce lymphatique), donné dix-huit coups de couteau à une vieille dame un peu avare, qui lui avait refusé les clefs de son coffre-fort.)

« C'est comme ça, maintenant, dans la vie de ce monde, gémit le Rouquin. Il suffit qu'on n' « ait » rien fait pour qu'on vous « envoie » au bagne. J'en ai « zigouillé » cinq, parole d'honneur ! pas un de plus, pas un de moins ; eh bien, c'est pour le sixième, que je n'ai jamais vu, que vous avez le plaisir de ma compagnie. J' vous le dis comme je le pense, j'ai jamais commis de meurtre inutile : j'ai toujours eu de la conscience ; j' suis un misérable, c'est vrai ! un voleur, c'est vrai ! un assassin c'est encore vrai ! mais c'est pas une raison pour qu'on condamne un innocent !

– C'est tout ce que la société aura jamais fait pour toi ! déclara Petit-Bon-Dieu, philosophe.

– Tandis que Chéri-Bibi a toujours fait quéque chose pour la société, interrompit Gueule-de-Bois qui, d'un œil inquiet, suivait tous les mouvements des gardes-chiourme. Avez-vous vu comme il a craché su' la bobinasse du commandant ? Encore un qui me « débecte », avec ses airs plaintifs. Z'avez vu, comme il disait à Chéri-Bibi :

« – Vous n avez besoin de rien, Chéri-Bibi ? Vous n'êtes pas malade, Chéri-Bibi ? »

« Et v'lan, Chéri-Bibi z'y a soufflé du miel sur la « musette » ! Et qu'il a bien fait ! N'avons besoin de la pitié de personne, nous autres, c'est la justice qui nous faut !

– C'est-y pour aujourd'hui ? C'est-y pour demain ? » murmurèrent encore des voix rauques au fond de la cage.

Gueule-de-Bois gronda plus fort, comme pour couvrir les murmures.

« Si le commandant filait si doux avec Chéri-Bibi, c'est qu'il avait le « taf », comme ont eu le taf les jurés qui n'ont pas osé le condamner à mort, par peur des représailles. Tout le monde avait le taf de Chéri-Bibi ! »

À ces mots, les ombres qui étaient penchées au fond de la cage sur les sacs et les hamacs roulés à l'ordonnance se redressèrent et un murmure prudent et rythmé, mais qui allait bientôt s'élargissant, commença dans l'entrepont :

Dans l' raisiné, qui qui trimarde ?
Qui qu'a fait jacter la bavarde[2] ?
Qui qui fout l' taf à Tout-Paris ?
C'est Chéri !

---

[2] Parler la dynamite.

La Républiqu' nous emberluche !
Du bois de Boulogne à Pantruche,
Qui qui fait sauter tout l' fourbi ?
C'est Chéri-Bibi !

C'est Chéri-Bibi !

Ils se turent sous les coups de poing et les coups de gueule de Gueule-de-Bois, qui leur jetait, de sa voix sourde :

« Vingt-deux[3] ! v'la les artoupans !

– Chouïa ! Chouïa ! (silence) » commanda aussitôt l'Africain, célèbre pour avoir versé du plomb fondu dans l'oreille de sa maîtresse.

Les surveillants accouraient. Ils étaient furieux. Des clefs grincèrent dans les serrures. On apercevait à travers les barreaux, grâce à la lumière diffuse, pauvrement versée par les hublots grillés, les gardiens, revolver au poing, qui entouraient des porteurs de baquets.

« Fixe ! »

La cage où se trouvaient Gueule-de-Bois, Petit-Bon-Dieu, le Rouquin et le Kanak était la première de la batterie haute du côté de la poulaine du *Bayard*, vieux navire de guerre, devenu transport et affrété nouvellement pour conduire les forçats et les relégués de l'île de Ré à Cayenne depuis que la *Loire* ne suffisait plus à la besogne.

C'est par cette cage que commençait la distribution des fricots. Au commandement de « fixe ! » les soixante bandits qui se

---

3 Attention!

trouvaient entassés dans cette cage se levèrent d'un bond : masques tragiques, les uns blêmes, les autres verdâtres, joues creuses et yeux brillants, tête et face rasées, tous vêtus du même bonnet carré, veston et pantalon de grossière étoffe brunâtre, épaisses chaussures jaunes. Au bras, l'écharpe avec le numéro, car ils n'ont plus de nom pour l'administration. Et ils s'alignent en se bousculant, ayant aperçu le second du bord, qui est terrible, envoyant aux cachots, faisant mettre aux fers pour des riens !... Les gardes-chiourme sont des âmes damnées, injuriant et frappant, le « rigolo » toujours prêt à partir, comme s'il avait besoin de se soulager de sa poudre et de ses « éclairs rentrés ». Elle se grouille un peu la pègre, sous la bousculade des gardes-chiourme.

Les gardes entrent dans les cages comme le dompteur chez les fauves. L'arme prête, le cou tendu vers les bêtes, ils font *le tour des regards,* pour y lire la colère, les révoltes, la rage impuissante, et faire reculer tout cela sous le canon d'acier. « Fixe ! » Ceux qui ne vont pas assez vite à leur place, devant leur sac matriculé, les talons joints, les mains dans le rang, sont secoués, bourrés d'importance.

M. de Vilène, lieutenant de vaisseau, le second du *Bayard,* a de petits yeux perçants auxquels rien n'échappe. Un hamac mal roulé, une baille qui n'est pas à sa place, une de ces brutes qui hausse les épaules, il voit tout ! Il n'a qu'un mot à la bouche : cachot ! Ah ! c'est lui qui aurait cassé la « gueule » à Chéri-Bibi s'il avait été à la place du commandant ! Et on n'aurait plus entendu parler du monstre ! Et le commandant et lui n'auraient plus à garder un homme qui s'était enfui déjà une fois du bagne, deux fois du Dépôt, trois fois d'une maison centrale, et pour qui les portes semblaient n'avoir été faites que pour s'ouvrir et les barreaux pour soutenir la corde ou le drap de lit libérateurs ! Ah ! on se serait bien passé d'une pareille commission ! Ils vivaient tous deux dans l'épouvante de relâcher cette terreur sur le monde !

Enfin Chéri-Bibi était aux fers ! C'était toujours cela ! Et jusqu'à la fin de la traversée ! De Vilène l'avait fait jurer au commandant Barrachon, qui ne revenait pas de l'ignoble affront qu'on lui avait fait subir à lui, toujours si poli avec les condamnés, et professant des théories humanitaires.

« Ça vous apprendra ! » lui avait dit de Vilène.

Le lieutenant de vaisseau entra dans la cage, rageur, derrière les gardes, et suivi du surveillant général inspecteur, accouru, lui aussi, au bruit insolite de l'entrepont.

« Si on vous privait de fricot ! Vous savez bien qu'il est défendu de chanter ! dit l'inspecteur.

– Celui qui veut aller rejoindre à fond de cale le 3216, qu'il le dise ! cria M. de Vilène. Deux jours de cachot au chef d'escouade pour ne pas avoir roulé le hamac de Chéri-Bibi ! »

Le chef d'escouade, c'était justement l'Africain, qui était en train de prendre livraison des trois baquets qui revenaient à sa cage pour le repas de ses soixante hommes et de suspendre les plats au pont supérieur par le truchement de la ficelle. À l'annonce du châtiment qui le frappait, il dit, comme un écolier :

« Chic !

– Quatre jours ! »

Il se tut : M. de Vilène le fusillait des yeux.

M. de Vilène ne comprenait pas qu'un homme qui avait versé du plomb fondu dans l'oreille de sa maîtresse pût répondre « Chic ! » ou tout autre chose à un lieutenant de vaisseau. Cela le mettait hors de lui. Sa colère immobilisait toute la cage.

Les poitrines des forçats, autour de lui, ne respiraient plus. C'est que les punitions encourues pendant la traversée avaient une répercussion terrible sur la vie qu'on leur accorderait de mener à Cayenne.

« On chante ! on est joyeux ici ! continuait de gronder l'officier : sans doute parce que le 3216 vous a fait de la place ! »

C'était exact que le départ de Chéri-Bibi avait fait de la place dans cette cage où ils étaient entassés comme harengs en caque.

En même temps que Chéri-Bibi, on avait descendu aux fers les deux gardiens qui ne le quittaient jamais, car, bien entendu, on lui faisait l'honneur d'une surveillance spéciale. D'abord, les gardes-chiourme avaient été doublés dans le couloir où était sa cage ; ensuite, dans sa cage même, deux gardiens avaient l'œil sur lui, nuit et jour. Et au bout du couloir, aux écoutilles, à toutes les ouvertures qui permettaient de descendre aux cages des entreponts, il y avait des soldats, prêts à tirer à la moindre alerte.

Le second, comme s'il flairait quelque surprise, quelque méchant coup préparé dans l'ombre horrible de ce coin de l'enfer, faisait le tour de la cage, bousculait les sacs. Il en ouvrit un, au hasard. Il savait bien qu'il ne pouvait trouver là-dedans que les objets réglementaires, après la fouille totale des hommes au départ ; mais quand même, avec ces démons, on n'était jamais tranquille, jamais sûr de rien ! N'ayant rien trouvé d'extraordinaire dans le sac, il passa sa bile sur le plancher, qu'il trouvait mal lavé.

« Qu'est-ce qui m'a fauberdé ça ? » hurla-t-il.

Et se retournant sur son escorte :

« Désormais, le lavage des cages sera fait par une série désignée à cet effet ! Le surveillant chargé de la série qui se trouve de corvée devra, après la propreté, s'assurer qu'elle a été bien faite et en rendre compte au surveillant général qui m'en informera ou à l'officier adjoint !... »

Puis, pivotant sur les talons, il se retrouva en face des condamnés.

« Et vous, écoutez-moi bien ceci : Les hommes de corvée, gardant ce service pendant vingt-quatre heures, ne seront autorisés à suivre les autres sur le pont pendant la promenade d'une demi-heure quotidienne, qu'après leur besogne accomplie ! On vous délivrera, pour cela, en plus des fauberts que vous ne mouillez pas assez, des raclettes ! Je veux que vos cages soient propres comme le salon du commandant, nom de D... ! C't' entendu ! Vous avez compris, vous, l' Chouïa, l' chef d'escouade !

– Le commandant a dit... murmura dans un soupir l'Africain.

– Le commandant, le voilà ! »

Et le second lui mit sous le nez son revolver.

Les gardes étaient dans un état de jubilation énorme. Ah ! ça ne traînait pas avec celui-là ! Mais l'un d'eux se prit à rire trop haut pour son malheur. Le second lui colla vingt-quatre heures de cachot ; ça lui apprendrait à être sérieux dans le service. Ce fut le tour de joie des bandits, dont l'un cria dans l'ombre :

« Bravo ! »

En entendant cette apostrophe approbatrice, M. de Vilène, qui avait décidément mauvais caractère, ordonna qu'on remportât l'un des trois baquets (plats) destinés à la cage. Ça, c'était un fameux rationné ! Ça leur apprendrait à donner leur avis quand on ne leur demandait rien.

Il sortit dans un silence effrayant.

Les gardes-chiourme partis, les grilles cadenassées, alors les dents grincèrent, les mâchoires claquèrent ; on avait encore rogné sur leur faim ! Et le groupe formidable des colères roula autour de Gueule-de-Bois :

« C'est-y pour, aujourd'hui ? C'est-y pour demain ?

– C'est pour quand Chéri-Bibi voudra. »

À cause du roulis, les « plats » – les deux baquets – étaient suspendus à la ficelle. Le chef d'escouade commanda les deux premières équipes de dix qui, rangées autour de chaque baquet, commencèrent à puiser dans le mélange immonde qui roulait là-dedans. Les chefs de plat surveillaient les coups de cuiller de bois s'enfonçant dans ce brouet à la colle où finissaient de pourrir des morceaux de carotte, de navet, de poireau, ou plutôt des détritus de tout cela accompagnés de fayots qui, eux, en raison d'une solidité à toute épreuve, avaient conservé leur forme et leur identité que rien ne pouvait leur faire perdre. Ce jour-là, un baquet devait contenter la faim de trente au lieu de vingt, à cause du « rationné ». Heureusement que quelques-uns, incommodés par le roulis, restèrent vautrés dans les coins, près des bailles, et avaient refusé de répondre à l'appel. Les mufles penchés au-dessus des baquets comme les cochons sur l'auge, les forçats mangeaient. Ils mangeaient en grognant encore contre le second, contre les gardes-chiourme, les « artoupans », comme ils continuaient à les appeler, bien que ceux-ci eussent titre maintenant de « surveillants militaires ». Ces surveillants

ne cessaient de passer et repasser devant les grilles avec des jurons, des menaces, des ricanements atroces. Un moment, il y eut, au fond de la batterie, venant d'une cage lointaine, un bruit retentissant de grille claquée et un hurlement de douleur. Les forçats, en train de manger, ne levèrent même pas la tête. Ils savaient ce que c'était. Encore un « relingue » (bagnard) qui avait fini son temps de cachot et qu'on ramenait dans sa bauge et qui n'était pas rentré assez vite. Alors on lui avait claqué la grille sur les doigts.

Ça, c'est l'amusement des gardes-chiourme, les doigts écrasés ! Ah ! les salauds d' « artoupans » ! Le jour où ils en tiendraient un ! « Ce serait-y pour aujourd'hui ? Ce serait-y pour demain ? » Ce sera pour quand Chéri-Bibi voudra !... Tout de même qu'il se presse !...

Les équipes succèdent aux équipes autour des « plats ». Ceux qui ne mangent plus regardent manger les autres. On laisse à chacun sa part. On est juste. Et on se frotte le ventre.

Le roulis ne fait qu'augmenter. Il y a des glissades, des heurts, des cris parce qu'on s'écrase les pieds. Un imbécile s'accroche au plat, et voilà le baquet qui commence la danse de la « chaloupe en détresse » ! On l'arrête trop brusquement. Une clameur. Les fayots ont fichu le camp ! Ça, c'est du « boni » pour ceux qui ont fini avec le « plat ». Ils se ruent, se jettent sur cette chose abominable qui englue le plancher.

Fichu temps ! Les sacs roulent les uns sur les autres !... Et on entend le chambardement des objets déplacés dans les entreponts. Un « artoupan » s'étale sur le ventre, entre les cages, et son revolver part. On rit, comme savent rire les forçats. La balle n'a tué ni blessé personne.

« J'aurais voulu qu'a vous crève ! » grinça l' « artoupan » en se relevant.

Dans une cage, un forçat proteste parce qu'il prétend que l'eau qu'on lui donne à boire est salée. Et la houle toujours augmente… La mer bat les flancs du navire, et le choc des vagues sur la poulaine produit des détonations semblables à celles d'une batterie de pièces de 12.

C'est le moment où ceux qui mangent maintenant « à la ficelle » avec Gueule-de-Bois, l'écoutent de toutes leurs oreilles. Le Rouquin, le Kanak, Petit-Bon-Dieu et l'Africain lui-même en oublient de savourer la soupe. Mais ils font semblant d'être uniquement préoccupés par leur gloutonnerie.

« Gémissez pas ! souffle Gueule-de-Bois. Comme disait not' curé : les temps sont proches !… C'est pas pour rien que Chéri-Bibi s'a fait mettre aux fers. S'il a craché à la musette du méquard (le commandant), c'est qu'y voulait pas y couper. Il a son plan. Y a du bon !

– Hé ! comment qu'on fera maintenant qu'il est aux fers, susurra Petit-Bon-Dieu ; moi, j' fais rien sans lui. J'ai confiance qu'en lui !…

– Ça le regarde ! Y connaît son affaire !… Y avait pas moyen de s'entendre tant que les « artoupans » qui le gardaient étaient dans la cage ; c'est pour ça qu'il s'est fait fiche aux fers ! Comprenez-vous maintenant ? On peut causer !

– Moi, d'main, j' prends le cachot, dit l'Africain. Dépêche-toi, que je sache à quoi m'en tenir !… C'est-y vrai qu'on « soye » tous d'accord pour bouleverser (se révolter) ?

– « Por » sûr ! affirme Gueule-de-Bois en hochant la tête.

– Tous d'accord pour s'emparer du bâtiment ?

– « Por » sûr !

– La batterie basse en est ?

– La batterie basse comme la batterie haute.

– Et n'y aura pas de casseroles ?

– Non ! pas de roussis ! Tous d'accord, le cœur sur la main. Se faire crever s'il le faut ! Vaincre ou mourir, quoi !

– Mais, après qu'on sera les maîtres, quoi qu'on fera ?

– Ah ! bien, Chéri-Bibi nous le dira ! Paraît qu'on pourra faire les corsaires ! On pourra faire ce qu'on voudra, quoi ! pis-qu'on sera les singes (les maîtres) à nous tout seuls ! Avec tout c' qu'y a dans la cambuse et tout le fourbi, et le bateau et l'argent du gouvernement.

– Nous serons les rois de l'Océan ! Gare à ceux qui nous tomberont dessus ! annonça Petit-Bon-Dieu. Mais quel temps de chien ! (il affectait de parler bourgeois) qué bousculade ! Tu me marches sur les pieds, Gueule-de-Bois. C' qu'on est tassé ici ! On se croirait sur le boul'vard, l' jour du 14 Juillet. »

Et il fredonna en grattant le fond du *plat :*

Et dans Paris gorgé d' troupiers…

« Chante ! Chante ! ordonna Gueule-de-Bois, V'là l'artoupan ! Qui n' croie pas qu'on cause… »

Petit-Bon-Dieu, en s'essuyant la bouche de la manche de sa veste, acheva :

Et dans Paris gorgé d' troupiers,

Où faut ben que j' mèn' ma vadrouille
G' n'aura ben vingt millions d' petsouilles
Qui viendront m' piler les doigts d' pied !...

Le garde-chiourme est passé. Gueule-de-Bois dit :

« Non ! mais ça s' pourrait bien qu'on aille à Caracas où qui n'y a une révolution. On offrirait ses services à l'armée révolutionnaire, et pis c'est nous qui deviendraient l' gouvernement.

– Ça, c'est une idée ! approuva Petit-Bon-Dieu. Tu seras ministre de la Justice et moi ministre de l'Instruction publique. Tu verras comme j'éduquerai le peuple. *Y aura pus besoin d'assassins !*

– Et maintenant que vous avez dit assez de bêtises, fit le Kanak qui ne se déridait jamais, pourriez-vous nous expliquer, monsieur Gueule-de-Bois, comment, sans armes, enfermés dans des cages et entourés de gardes et de soldats toujours prêts à nous fouiller, nous pourrions nous emparer du *Bayard ?*

– Toi, t'es trop curieux ! déclara le Rouquin.

– C'est vrai, mossieu est fouinard, appuya Gueule-de-Bois. Chéri-Bibi n'aime pas ça ! J' vous dis qu'il a son plan.

– Et moi, j' vous dis que, sans armes, nous ne pourrons rien faire.

– Qui qui vous dit qu'on n'aura pas d'armes ?

– J' suis de l'avis du Kanak, déclara l'Africain.

– Où que tu les prendras ?

– N'y en a-t-il pas à bord ?

– Oui, mais c'est pas « por » nous !...

– Le plan est bien simple », finit par laisser échapper Gueule-de-Bois, énervé.

Et se baissant vers ses compagnons du plat :

« On aura des armes... autant qu'il faudra pour nous rendre maîtres de l'entrepont. Le reste viendra après. Comprenez-vous ? On aura des armes, des couteaux, des rigolos... Parfaitement. Le moment venu, à la première ouverture de cage, on se jette sur la chiourme, le surveillant général, l'inspecteur, le second, enfin tout ce qui se trouve là, et on leur fait passer le goût du pain. On ouvre les autres cages avant qu'en haut on sache seulement de quoi y retourne !

– Mais les sentinelles tireront, les soldats, les matelots accourront ! C'est nous qui serons massacrés !

– Gros malin ! fit Gueule-de-Bois avec mépris, « por » sûr que n'y en a qui trinqueront ! Plus d'un qui n'avalera des dragées. Mais on fait pas d'omelette sans casser des avergots, pas ? L' tout est de pas frousser et d' courir au pus pressé. Sommes huit cents zigs à bord qu'auront des armes... On courra aux écoutilles, et c'est les sentinelles qui trinqueront... Et pis, aux écoutilles, dans les couloirs, on fera des barricades avec des sacs, tout l' fourbi qu'on trouvera dans la cale. J' vous dis : un chambard du diable ! On se battra comme au temps d' la Révolution, quoi ! Tant pis pour les foies blancs ! Moi j'aime mieux crever comme ça que de m'éteindre au Pré en arrachant des copeaux « por » le gouvernement. »

Un murmure d'assentiment accueillit les dernières paroles de l'orateur. Cependant le Kanak ne paraissait pas tout à fait convaincu. Ce découpeur de lanières humaines était un scienti-

fique. Il se méfiait de l'enthousiasme de Gueule-de-Bois, nature spontanée et peu réfléchie. Toutefois, il comprenait que Chéri-Bibi l'eût choisi pour ses confidences, car Gueule-de-Bois avait, à cause de sa force herculéenne, de sa brutalité et de ses exploits, une réelle influence sur la pègre, avec laquelle Chéri-Bibi était sûr qu'il ne le trahirait point et qu'il aurait tôt fait d'exécuter le faux frère qui, ayant connaissance de ses projets, ne les trouverait pas admirables.

« La preuve que nous aurons des armes quand *il* voudra, déclara Gueule-de-Bois en se levant (mouvement suivi par tous les yeux des bagnards qui louchaient depuis un instant du côté de la « conversation » du lieutenant de Chéri-Bibi), la preuve c'est qu'il a voulu aujourd'hui qu'on fasse guindal (boire en chœur) à sa santé ! Nous avons assez grenouillé comme ça (bu de l'eau) ; allons, toi, le Rouquin, fouille tout au fond de ton flac (sac). »

Le Rouquin obéit et faillit mourir sur-le-champ de stupéfaction en sentant sous ses doigts le froid sympathique du verre d'une bouteille qu'il attira à lui, tout tremblant. Tout le monde le regardait, à l'exception de l'Innocent (il y a toujours au moins un innocent par cage qui ne veut rien savoir de ce qui se passe autour de lui et qu'on laisse faire sa nitouche, à cause que, le plus souvent, son désespoir ne lui permet pas de manger et qu'il abandonne volontiers sa ration) à l'exception donc de l'Innocent et de Gueule-de-Bois qui s'en était allé faire un tour du côté de la grille, histoire de surveiller les « sous-cornes », tous avaient les yeux sur lui, même les malades qui se soulevaient pour voir, pour comprendre… C'était-y bien possible ?… Une bouteille ?… Eune ! vraie grande « fille » ! au ventre bien dodu ? Eune belle « chandelle » ! Eune « cholette » comme ils n'en avaient pas aperçu depuis longtemps, car ils n'avaient pas le droit de se payer des douceurs à la cantine comme les « relingués » qui, eux, pouvaient avoir des sous et tout le bonheur qui s'achète avec. Tous furent debout, malgré le roulis, malgré le tangage,

malgré la maladie… Accrochés les uns aux autres, les doigts frémissants, les yeux hors de la tête, ils regardaient la bouteille !

Le Rouquin, qui avait peur de la laisser tomber, tant il tremblait, l'avait serrée dans ses bras, sur sa poitrine, et maintenant il la débouchait, les yeux fermés, les narines palpitantes, avec une figure d'extase. C'était du rhum. On allait pouvoir boire « un pape » ! L'idée seule en enflammait les gosiers. N'avoir plus le droit à rien de rien, qu'à recevoir des coups de pied dans le derrière, comme des bêtes, et à crever de faim, et tout à coup apercevoir la lueur de ça ! Une bouteille de rhum ! Quel miracle et quel mystère ! C'était Chéri-Bibi qui l'avait voulu ! Lui seul pouvait une chose pareille. Lui seul aurait pu expliquer l'inexplicable : comment cette chose prodigieuse, malgré une surveillance effarante de tous les instants et des fouilles continuelles, avait pu venir là ! Celui qui avait fait venir cette bouteille de rhum ferait aussi bien venir des armes. C'était sûr ! Il n'y avait plus à douter. Toutes les férocités qui étaient là se donnèrent à lui, goulûment.

« Heureusement, dit Petit-Bon-Dieu, que le seg (second) n'est pas tombé sur le sac du Rouquin.

– C' qui prouve bien que le Grand-Dab est avec nous ! fit remarquer Gueule-de-Bois. Allons ! une lampée pour tous ! N'y en aura pour tous ! »

Et il sortit à son tour quatre litres de rhum de son sac, dans le moment où il sentait bien que l'on allait se tuer autour de la bouteille du Rouquin, insuffisante pour une pareille chambrée. Alors, ce fut un sombre et silencieux délire. Ils buvaient, glougloutaient, râlaient de bonheur, se renversaient la gorge, pâmés sous la brûlante coulée de l'alcool. Ceux qui n'avaient pas encore bu attendaient, les mains en avant, les doigts crochus, avec des grognements impatients, un halètement douloureux de la poitrine. Gueule-de-Bois maintenait l'ordre et, quand les « artou-

pans » passaient dans le couloir, faisait disparaître les bouteilles. Et puis, à nouveau, on se ruait sur elles. Quand le baiser immonde se prolongeait trop sur le goulot, des voix sourdes et menaçantes criaient : « Assez ! Assez ! » et l'homme rendait la bouteille, les yeux en flammes. Quand ce fut fini, il y eut d'abord un silence, une espèce de prostration où ils s'abîmèrent en une ardente communion. Et puis, tout à coup, un même acte de reconnaissance jaillit de toutes les poitrines ; l'hymne rauque éclata :

La Républiqu' nous emberluche !
Du bois de Boulogne à Pantruche !
Qui f'ra sauter tout l' fourbi ?
C'est Chéri-Bibi !...C'est Chéri-Bibi !

La galopade de la garde, les revolvers braqués à travers les barreaux, le commandant et le second qui accouraient avec un peloton de soldats, il fallut tout cela pour les faire taire. La cage, maintenant silencieuse, était condamnée à la boule de son et à l'eau, pour trois jours. Un « artoupan » découvrit les litres vides. M. de Vilène en pâlit de colère :

« Qui est-ce qui vous a fait ce cadeau-là ? »

Silence.

« Qui est-ce qui vous a fait ce cadeau-là ? »

Alors les bandits, en chœur, repartirent :

« C'est Chéri-Bibi ! C'est Chéri-Bibi ! »

Voyant leur exaltation due à l'alcool dont ils avaient perdu l'habitude, le commandant qui, autant que possible, ne voulait pas avoir d'histoire, ordonna la retraite.

« Vous ferez une enquête, dit-il au second quand ils furent dans le couloir, et s'il y a faute des gardes, punissez sévèrement. Des bouteilles dans les cages ! Mais c'est des armes, cela ! Oh ! il faut savoir absolument… C'est inimaginable !

– Absolument ! Mais ce qui est plus inimaginable que tout, commandant, répliqua le second, c'est que les jurés n'aient pas condamné tous ces bandits à la peine de mort ! S'ils les voyaient comme nous les voyons, il est probable qu'ils regretteraient leur faiblesse… je dirai même leur lâcheté. Quand on pense qu'ils n'ont pas osé toucher à ce Chéri-Bibi !

– Oui, c'est abominable !… »

Ce qui s'était passé au moment du dernier procès de Chéri-Bibi était en effet abominable. D'abord, deux des jurés, dont le nom était sorti de l'urne et qui, malgré leurs efforts, n'avaient pas été récusés, s'étaient simplement évanouis et il avait fallu les frictionner pour les faire revenir au sentiment de leur devoir social. Tous avaient exigé du président des assises que des agents les accompagnassent après le procès jusque chez eux, et que la Sûreté continuât à veiller sur leurs précieuses personnes ; enfin ils avaient accordé des circonstances atténuantes, trouvant à Chéri-Bibi une responsabilité mitigée, lui sauvant ainsi la tête. L'affaire avait, du reste, été menée avec une douceur remarquable par un président poli qui semblait demander pardon à l'accusé de la liberté grande qu'il prenait de le juger. Pour mieux apprécier l'état d'âme de la cour d'assises de la Seine, à cette époque, peut-être n'est-il point inutile de rappeler que, le matin même du procès, l'immeuble où se trouvait le débit de vin où servait le garçon qui avait dénoncé et livré son client Chéri-Bibi, avait sauté comme une boîte d'artifice : avertissement retentissant que MM. les jurés avaient entendu.

« Allons le voir », dit le commandant qui se mit à descendre l'escalier conduisant à la batterie basse, en avouant :

« Ce Chéri-Bibi m'empêche de dormir ! »

Ils traversèrent la batterie basse, entre les cages. En haut, on y voyait encore à peu près clair, grâce aux hublots, mais dans le second entrepont, c'était la nuit avec quelques lueurs blafardes ou sanglantes tombées des falots que balançait la houle. Seul brillait le fer des barreaux derrière lesquels des figures de démons apparaissaient, surgies des ténèbres, faces hideuses de cauchemar, qui regardaient passer les « artoupans », la mort dans la main. Les deux chefs ne firent que passer et quittèrent le second entrepont pour le troisième. Au fur et à mesure qu'ils s'enfonçaient dans cet enfer flottant, les ténèbres devenaient plus opaques. Il y avait des coins où l'on marchait à tâtons, en s'appuyant contre des murailles de fer, derrière lesquelles on entendait des plaintes, ou des malédictions. Ils arrivaient dans le couloir des cachots toujours gardé militairement. À l'extrémité de ce couloir, tout au fond de cette géhenne, un garde leur ouvrit une porte. Et ils entrèrent suivis d'un matelot, un falot à la main. Deux « sous-cornes », gardes que les forçats mettaient encore au-dessous de l' « artoupan », se levèrent sur le seuil du cachot et firent le salut militaire.

Il y avait quelque chose d'accroupi au fond de l'ombre.

Les deux chefs considérèrent quelques instants cette chose qui ne remuait pas. Était-elle morte ? Était-elle vivante ? Le commandant, un gros homme, très impressionné, résolut de s'en assurer :

« Vous n'êtes pas honteux, Chéri-Bibi, lui dit-il, d'avoir craché à la figure de votre commandant ! »

La chose, toujours immobile, avait une voix, une voix enrouée qui dit :

« Vous avez eu tort de prendre ça pour une injure personnelle ! »

Ce brave homme de commandant Barrachon, qui ne demandait qu'à vivre tranquille et à qui, par un affreux coup du sort, avait échu le devoir de conduire à destination une pareille cargaison de monstres, reçut la réplique de Chéri-Bibi en s'affalant : « Vous avez eu tort de prendre ça pour une injure personnelle ! » Oui, il dut se retenir à la cloison tant il était ému. C'était trop fort, à la fin ! Chéri-Bibi, certainement, se moquait de lui. Le peu d'énergie qu'avait laissé à l'excellent commandant la mise en pratique, vis-à-vis de ses subordonnés, de ses théories sociales et humanitaires en fut comme secouée. Il trouvait décidément que c'était de Vilène qui avait raison en traitant tous ces bandits comme des bêtes qui n'avaient plus rien à faire avec l'humanité. Et ce que les crimes, le passé, la sanglante gloire de Chéri-Bibi n'avaient pu faire, c'est-à-dire lui faire oublier qu'un homme, si bas fût-il tombé, appartient toujours à la famille humaine, la blague du bandit l'accomplit en une seconde. Il détesta tous ces misérables, rageusement, ne leur pardonnant pas qu'il eût pu croire un instant qu'avec de bons procédés, il allait les amadouer, les tourner vers le meilleur. Comment ! Il n'avait pas manqué une occasion, depuis le commencement de la traversée, de montrer à Chéri-Bibi que son cœur n'était point fermé aux misères de la question sociale en apportant aux forçats quelque adoucissement à la rigueur des terribles règlements, en améliorant leur ordinaire et en s'occupant activement de leur état sanitaire ! Il leur avait permis de temps en temps une petite promenade supplémentaire sur le pont, à seule fin qu'ils ne mourussent point tout à fait étouffés dans les entreponts ! Et voilà comment il était récompensé ! On lui crachait à la figure et on le priait de ne pas considérer cela comme une injure personnelle ! Oui, oui, de Vilène avait raison ! ça lui apprendrait ! ça lui apprendrait !... Désormais, il serait terrible, et il commença :

« Chéri-Bibi, vous êtes une mauvaise tête ! »

La chose accroupie au fond de l'ombre ricana :

« Imaginez, dit-elle, que c'est comme si j'avais craché à la figure de la société ! Ça n'a rien de personnellement vexant pour vous, mon commandant ! »

Ah ! cette voix rauque, cette voix enrouée, cette voix sinistre, sa façon de dire : « Mon commandant ! » Comment pouvait-on avoir pitié de pareils misérables ? Pourvu qu'il ne s'échappe point ! Il serait capable de tout ! de tout ! Chéri-Bibi avait déjà prouvé qu'il était capable de tout, mais quand le commandant Barrachon s'exprimait ainsi, il comprenait : de tout contre le commandant Barrachon, c'est-à-dire de lui prouver tous les ennuis résultant d'une pareille évasion, sans compter les forfaits qu'il était capable d'accomplir à son bord. Un homme qui avait osé imaginer de faire sauter le Palais de Justice ne verrait certainement aucun inconvénient à brûler la cervelle du commandant Barrachon !

Allons ! il fallait être prudent ! Chéri-Bibi resterait aux fers jusqu'au bout de la traversée ! Et il le lui annonça.

« Tant mieux ! fit la voix de l'autre, j' vous aime mieux comme ça. Vous me dégoûtez moins !

– Approche ton falot ! » hurla le commandant à son matelot.

Et il examina minutieusement les fers appelés barres de justice. C'est une longue tringle de trente millimètres de diamètre avec des maillons pour tenir les jambes croisées et, au besoin, les bras (avec Chéri-Bibi, on avait besoin de croiser les bras). Les maillons, une fois remplis par les membres, on les enfile à la tringle et on les fait glisser à la place qu'ils doivent

occuper. Ensuite on ferme le bout de cette tringle au moyen d'un gros cadenas qui sert de boulon. L'autre extrémité de la barre est terminée par un bourrelet en fer qui ne permet pas aux maillons de glisser.

L'excellent commandant Barrachon constata que barres et maillons étaient en place, et les membres de Chéri-Bibi aussi. Le falot n'éclairait que la partie basse de la chose, accroupie dans l'ombre, la chose dont on entendait maintenant la sifflante et haineuse respiration sans en voir la tête. Le commandant avait pris des mains du matelot le falot et n'avait garde d'éclairer la tête, car la tête de Chéri-Bibi lui faisait toujours peur ! Les mains, les pieds enchaînés, il pouvait voir cela ; mais la tête, l'horrible tête qui avait craché, non, non !... Il ne pouvait plus la revoir ! Il frissonnait à la seule idée de la physionomie terrible que devait avoir cette tête depuis qu'il avait annoncé « les fers pour toute la traversée », car enfin c'était comme s'il avait annoncé la mort !

Le falot se sauva au bout de la tringle pour examiner le cadenas qui était bien fermé comme il fallait, le bon, lourd, épais, solide, honnête cadenas dont le commandant gardait la clef, l'unique clef, dans sa poche ! Et Barrachon se releva avec un soupir. Il était plus tranquille d'avoir vu cela !

« J'ai toujours regretté, dit-il au lieutenant de Vilène, que ces instructions, qui rappellent la honteuse Inquisition et le triste Moyen Âge, fussent encore en pratique dans notre marine, pour punir les plus légères infractions à la discipline, et aux règlements. Mais vraiment je ne regrette plus que nous disposions encore de ces derniers vestiges de la barbarie, quand nous avons à nous assurer d'un pareil forcené !

– Poil au nez ! fit la voix de l'ombre.

– L'entendez-vous ! C'est le crime lui-même qui parle ! reprit Barrachon exaspéré. Le crime dans tout son cynisme et dans toute son horreur ! Le crime sans nom !

– Si, puisqu'il s'appelle Chéri-Bibi ! glapit l'orgueilleuse voix de l'ombre.

– Ce misérable ne respecte rien ! Il a peut-être des parents qui pleurent ses crimes, mais il a oublié ses parents comme il oublie ses crimes eux-mêmes !

– J'ai la mémoire si fatiguée, répliqua la voix ; j'ai beaucoup abusé des femmes !

– Sauvons-nous ! fit le commandant, je le tuerais ! Et je me le reprocherais toute ma vie !

– Et moi, je vous en féliciterais toute la mienne », dit M. de Vilène.

Le commandant se tourna vers les deux hommes qui ne quittaient pas Chéri-Bibi :

« J'ai donné l'ordre qu'on relevât la garde toutes les heures. Ce sera moins fatigant. Vous connaissez la consigne ? Ne pas parler, ne pas répondre au 3216, jamais ! »

À ce moment, un sinistre sanglot se fit entendre au fond de l'ombre. C'était si affreux et si douloureux que les deux officiers en furent singulièrement émus. Le commandant n'y tint plus. Il leva son falot à hauteur de la tête de cette chose qui avait pleuré. Et tous les cinq, les officiers, les deux gardes et le matelot, reculèrent d'épouvante : ils avaient en face d'eux *l'homme qui rit !* Ceux qui avaient vu cela ne devaient jamais oublier l'abominable vision, ce rire sanglant sous la lueur rouge du falot, cette grimace monstrueuse de l'homme qui les insultait de

son rire élargi jusqu'aux deux oreilles, parce qu'ils avaient cru à son gémissement et avaient eu, une seconde, pitié de sa douleur. Le commandant en laissa tomber son falot, qui se brisa et s'éteignit, et l'horrible chose disparut à nouveau dans la ténèbre. Barrachon, étouffant, titubant, poussa la porte du cachot, se rejeta dans le couloir.

« Il rit ! murmura l'excellent homme, secoué de frissons. Ce monstre devait rire quand il découpait « la petite bonne » en dix-sept morceaux ! »

La porte n'était pas encore refermée. L'autre avait entendu. Et la voix enrouée rattrapa la fuite de Barrachon :

« V's'avez tort de croire que ça ne m'a pas fait d' l'effet ! L' soir même, fallait que je prenne un bain de pieds de moutarde ! »

Barrachon et de Vilène se laissèrent retomber de tout leur poids sur la porte pour ne plus entendre.

Puis ils remontèrent les degrés de l'enfer qui, autour d'eux, au-dessus d'eux, au-dessous d'eux, semblaient à nouveau s'emplir de clameurs. Quand ils n'apercevaient pas un gradé, un chef, on ne pouvait faire taire les bandits. Ils se renvoyaient de cage en cage, de cachot en cachot, de la batterie basse à la batterie haute, des chants immondes, des injures, des malédictions, des défis, des obscénités. Mais le commandant et le second ne pensaient qu'à Chéri-Bibi.

« Heureusement pour tout le monde qu'il crèvera avant la fin de la traversée, fit de Vilène.

– Comment cela ? demanda Barrachon, en s'arrêtant, un pied sur la dernière marche de l'échelle qui débouchait dans le second entrepont. Pourquoi voulez-vous qu'il meure ?

– Il ne pourra pas subir les fers jusqu'au bout. Ses pieds et ses mains sont déjà en sang.

– Diable ! Diable ! réfléchit tout haut le commandant, voilà une « question de conscience » !

– Allez-vous avoir de la conscience avec ces gens-là ? Il faut avoir plus de courage que les jurés, mon commandant, voilà tout ! Écoutez-les ! »

Le vaisseau résonnait lugubrement du chant de la chiourme.

« Rien à faire avec la canaille ! reprit le lieutenant. Ah ! si on voulait ! Une bonne saignée les mettrait vite à la raison ! »

Le commandant n'eut pas le temps de répondre. Un grand long corps blanc lui roulait dans les jambes, s'agrippait à lui au passage, le faisant légèrement basculer, continuait sa descente rapide « les quatre fers en l'air », dans l'échelle, et aurait roulé jusqu'au fond de la cale aux cachots si le second ne l'avait arrêté tranquillement au passage… Les officiers avaient reconnu l'aide cuisinier, le second du maître-coq, qui décidément n'avait pas le pied marin. Le roulis et le tangage faisaient de lui, depuis le commencement de la traversée, à peu près ce qu'ils voulaient. Le malheureux ne pouvait pas se tenir debout. À cause de cela et de sa maigreur, il était la joie des « artoupans » et des matelots qui l'avaient surnommé « La Ficelle ». Il se releva en s'excusant.

« Qu'est-ce que tu fais ici ? demanda le commandant.

– Vous voyez bien, commandant, répondit sérieusement La Ficelle, je ramassais mes plats ! »

En effet, des hommes le suivaient avec les baquets des forçats. Il s'agrippa à la corde de l'escalier et ajouta :

« Vous savez, mon commandant, que le « chef » a fait son compte dans la cambuse devant l'inspecteur. Il ne manque pas une bouteille de rhum ! »

Ayant dit, une secousse plus brusque lui fit lâcher sa corde, et il continua son chemin sur le dos dans la batterie basse.

« Cette affaire est inouïe ! gémit le commandant.

– Oh ! je vous jure bien que je l'aurai tirée au clair avant la fin de la journée ! fit de Vilène. Ce doivent être des bouteilles qui leur auront été vendues par les surveillants. »

À l'annonce, faite militairement, du retour des deux officiers dans la batterie basse, les chants se turent, pour reprendre, aussitôt que le commandant et son second furent passés. Et ce fut au tour de la batterie haute d'éteindre momentanément ses clameurs.

« V'là le méquard et le seg ! »

Le mot d'ordre courut de cage en cage. Les deux officiers s'arrêtèrent un instant devant la «cage des financiers » ; non point que l'on eût réservé un compartiment spécial à ces messieurs de la banque, mais cette cage devait son nom à la majorité de banqueroutes frauduleuses et d'escroqueries compliquées d'abus de confiance qui s'y trouvait mêlée aux éléments ordinaires de vulgaire banditisme. Les uns et les autres, du reste, étaient vêtus de même sorte. On n'eût pu discerner des « pégriots » l'escroc du grand monde, le notaire qui était naguère l'honneur du canton, le banquier véreux qui avait étonné le chef-lieu de son luxe, ni tous ces beaux messieurs gouailleurs qu'admiraient devant les juges ou les jurés de jeunes personnes

faciles à émouvoir. Humbles, affaissés, terrassés par la promiscuité du crime en sabots ou en savates, ils ne se faisaient plus guère remarquer, à l'exception toutefois de « Boule-de-Gomme », qui avait, de temps à autre et au moment où on s'y attendait le moins, un petit ricanement aigu et sec, grelottant comme une roulette de sifflet, et qui avait le don de mettre toutes les surveillances en fureur.

Les officiers passèrent ensuite dans un autre compartiment, devant la cage des femmes, une quarantaine de malheureuses reléguées qui, apercevant le commandant, se mirent à se lamenter, à gémir à fendre l'âme.

« Avez-vous fini de chigner ! » grinça l'une d'elles, dont la figure pâle aux yeux de flamme noire vint se coller à la grille.

Ah ! ce n'est pas elle qui pleurnichait, la Comtesse ! Toujours en rage, toujours en révolte, elle ne cessait de tourner dans sa cage comme une hyène furieuse écartant de solides coups de patte tout ce qui gênait sa promenade circulaire. Les autres la redoutaient, car elle était forte et cruelle et elle mordait. Elle était étrangement, fatalement belle. Elles l'avaient tout de suite appelée la Comtesse à cause des grands airs avec lesquels elle avait débuté devant la chiourme.

Et puis, un jour, elle s'était mise tout à coup à parler argot comme si elle n'avait fait que ça toute sa vie et les avait dominées par son incroyable cynisme. La Comtesse avait été la maîtresse du Kanak et condamnée en même temps que ce singulier médecin pour des choses que l'acte d'accusation lui-même n'avait pas osé dire. Enfin on les soupçonnait tous deux de manger de la chair humaine.

Barrachon et Vilène étaient arrêtés devant cette bête de proie accrochée aux barreaux.

« Qu'est-ce que tu veux, méquard ? Veux-tu que je te fasse la barbe ? »

Et aussitôt le commandant poussa un cri de douleur car la Comtesse, allongeant brusquement sa griffe, lui avait accroché le menton.

« J' tiens son foin ! J' tiens son foin ! »

Il fallut un coup de crosse de revolver, asséné par le second, pour qu'elle lâchât prise. Elle se jeta en arrière en piaulant, comme le fauve vaincu par l'épieu des gardiens de cage, au fond des ménageries.

Le second donna des ordres pour qu'elle fût conduite au cachot tout de suite.

« Oh ! soupira le commandant... Sauvons-nous ! Remontons vite à la lumière du jour ! Quittons ces lieux maudits !... »

De Vilène le suivit en haussant les épaules. La pusillanimité du commandant et sa façon prudhommesque de s'exprimer avaient le don de l'exaspérer. Ce brave Barrachon était au bout de son courage et de son dégoût. Il glissa entre les dernières cages, comme s'il fuyait, et poussa un soupir de délivrance, en remettant le pied sur le pont, cependant qu'au-dessous de lui l'enfer grondait à nouveau de ses terribles chants.

« Mais qu'est-ce qu'ils ont à chanter comme ça ? Nous n'avons jamais entendu ça ! dit-il à M. de Vilène. Il se passe quelque chose que nous ne savons pas !

– La chiourme a toujours aimé chanter, répondit de Vilène avec un froid sourire. Savez-vous, mon commandant, d'où vient ce mot « chiourme » ? Il vient de l'italien *ciurma,* dérivé du grec

keleusma, et il veut dire le chant des rameurs. Qu'y a-t-il de plus doux au monde que le chant des rameurs ? »

Le commandant s'enfuit. Il s'enferma dans sa cabine. Les plus sinistres pressentiments l'assiégeaient. Particulièrement le mystère des bouteilles de rhum trouvées aux mains des forçats l'inquiétait. Heureusement qu'il disposait d'une force armée sérieuse. Mais de cette force avait-il jusqu'ici suffisamment usé ? Sa faiblesse n'avait-elle pas peu à peu engendré l'état de révolte dans lequel se trouvait son exceptionnelle cargaison ? S'il avait osé laisser faire aux armes une ou deux fois seulement, comme c'était son droit, on ne chanterait plus dans les cages. Mais aussitôt il se demandait : « Après tout, pourquoi les empêcher de chanter ? Pourquoi ? » Et il savait bien que ce n'était pas cela qui le gênait, mais autre chose qui était au fond de tout cela, tout au fond du navire, et qui n'était ni plus ni moins que Chéri-Bibi. Il l'avait avoué à son second ; celui-là seul l'empêchait de dormir. Comme il en était là de ses réflexions, on frappa brutalement à la porte, et il vit entrer M. de Vilène, qui était d'une pâleur de mort.

« Qu'y a-t-il ? lui demanda le commandant d'une voix mal assurée, car il était déjà persuadé qu'il allait apprendre un affreux malheur.

– Il y a, fit rapidement M. de Vilène, que le numéro 3216 s'est sauvé !

– Chéri-Bibi ?

– Oui, Chéri-Bibi n'est plus dans son cachot.

Le commandant Barrachon fit un demi-tour sur lui-même et s'affala sur son canapé.

« Mais enfin, s'écria le commandant, en sursautant, ça n'est pas possible ! Et les gardiens ?

– Les deux gardiens sont morts. La relève de garde vient de les trouver étranglés derrière la porte du cachot. Les fers sont toujours cadenassés et Chéri-Bibi a disparu ! »

II

À fond de cale

À ces paroles du second, le commandant, qui venait de constater la présence, dans sa poche, de la clef du cadenas, se dirigea vers la porte de sa cabine, comme un fou ! De Vilène l'arrêta.

« Mon commandant, lui dit-il, prenez garde ! Ne sortez pas dans cet état. Nous avons le plus grand intérêt à cacher l'événement autant que possible. Chéri-Bibi ne saurait être loin ; il ne peut nous échapper : nous le rattraperons toujours bien, mais tâchons de remettre la main dessus sans qu'on se doute de rien. Comme vous le disiez tout à l'heure, il se passe des choses « que nous ne savons pas » ! L'inspecteur, auquel je n'ai encore rien dit, vient de me faire un rapport des plus alarmants sur l'état d'esprit des entreponts. On prépare quelque chose, et la disparition de Chéri-Bibi n'est peut-être que le commencement ou le signal de cette chose-là. J'ai consigné le sergent et les deux gardiens qui savent, seuls, la vérité, et ils m'ont juré de n'en souffler mot à personne. Faisons notre enquête nous-mêmes, sans avoir l'air de rien. Après, nous prendrons une résolution. Agir autrement serait encourager la chiourme et affoler peut-être le personnel du bord, qui a la terreur de Chéri-Bibi.

– Vous avez raison ! acquiesça Barrachon. Du calme !... Mais c'est épouvantable !

– Redescendons tranquillement au cachot, fit le lieutenant, et nous verrons bien ! J'ai, dans ma poche, ma petite lanterne

sourde. Chéri-Bibi doit être dans la cale. Voyons par où il s'est enfui.

– Et les cadavres des gardiens ?

– Ils sont restés dans le cachot. Mon avis est qu'on ne les transporte à l'infirmerie que cette nuit.

– Ah ! gémit Barrachon, hors de lui, c'est affreux ! Comment une chose pareille a-t-elle pu arriver ? Allons ! »

Ils sortirent du carré en affectant autant que possible un air indifférent.

« J'ai doublé les sentinelles, sous prétexte du mauvais esprit de la chiourme, et mis à tout hasard des surveillants près de chaque embarcation, annonça le second.

– Vous avez bien fait ; mais il ne se risquerait pas sur le pont en plein jour.

– On ne sait jamais, avec un homme comme ça ! Maintenant il est armé, il a pris les revolvers et les cartouches des gardiens assassinés. Il faut s'attendre à tout. »

Ils descendirent à nouveau dans les entreponts. Chose extraordinaire et qui leur parut de mauvais augure : un silence incroyable régnait dans les cages. On n'entendait pas une voix, pas un mot. Et on ne remuait plus une patte depuis que le bâtiment avait repris son parfait équilibre, le vent subitement tombé. Derrière les barreaux, les forçats, immobiles, les regardaient passer. Cependant, en traversant la batterie basse, il y eut un étrange ricanement derrière la cage des « financiers ». De Vilène se retourna. Le ricanement cessa. Derrière eux, un garde-chiourme cria, à travers les barreaux de la cage :

« Vous avez fini de vous ficher du monde, vous, Boule-de-Gomme !

« Je ne sais pas ce qu'ils ont aujourd'hui, ajouta le surveillant. Tout à l'heure, ils faisaient un chambard de tous les diables, maintenant on n'entend plus rien que le rire de cet imbécile ! »

Les officiers descendirent encore.

Pour bien comprendre les événements qui vont se dérouler, dans ce cadre spécial d'un transport de guerre affrété pour le service de Cayenne, il est utile d'imaginer dans ses grandes lignes la disposition de ce bâtiment. Cinq lignes parallèles le divisent dans sa longueur : ce sont les ponts, espacés l'un de l'autre de 1, 80 m. Au-dessus de la première ligne, nous avons toute la superstructure des cabines, des passerelles, des mâts, des cheminées, enfin tout ce qui est nécessaire extérieurement à la vie et à la marche du vaisseau. Au-dessus de la seconde, nous voyons les cabines des officiers supérieurs, les carrés, l'installation du haut personnel du bord, les salles à manger, les cabines des passagers, des fonctionnaires, etc. Au-dessus de la troisième, en dehors des postes de l'équipage et des surveillants on n'aperçoit que des hommes entassés, empilés dans des cages, et ne disposant que de 50 centimètres carrés pour se mouvoir ; de lourdes grilles de fer contre lesquelles des hommes pâles sont assis, ramassant furieusement des miettes de pain qui suffisent à peine à endormir une faim inassouvie par des légumes secs ou détériorés, par une viande immangeable. Au-dessus de la quatrième, même tableau, mais avec des figures livides, des hommes qui n'ont plus faim pour la plupart, car ils ont la fièvre que leur donne l'absorption continue d'un air vicié qui ne se renouvelle qu'en passant, en haut, par la poulaine ; ceux-là souffrent non pas seulement de la privation d'aliments, mais encore du manque absolu d'air et de lumière. À la ligne du dessous, les cachots, puis des cales noires pleines de tonneaux, des provi-

sions, parmi lesquelles se meurent les commis, les riz-pain-sel de la navigation. Au-dessous, les soutes.

« S'il a trouvé le moyen de ficher son camp dans les cales ou dans les soutes, nous ne sommes pas près de l'avoir ! murmura le commandant.

– On le traquera ! Mais il ne doit pas être bien loin, déclara de Vilène. Le tout est de savoir le chemin qu'il a pris. Il n'a pas pu faire dix pas sans rencontrer un garde. Tenons-nous prêts à toute éventualité. »

Ils armèrent leurs revolvers ; le second fit jouer sa petite lanterne sourde et ils ouvrirent la porte du cachot qu'ils repoussèrent immédiatement derrière eux.

Les deux cadavres étaient là, la langue pendante et les yeux désorbités, chacun un lacet de soulier autour du cou. Après les avoir examinés un instant, Barrachon se releva en frissonnant :

« Ah ! le bandit ! s'il me tombe sous la main, je le tue comme un chien enragé ! »

De Vilène examinait les fers. Barrachon se pencha à côté de lui. C'était un grand mystère… la chose absolument incompréhensible. La barre était encore fermée. Les maillons sanglants, la barre, le cadenas, tout était en place comme le commandant l'avait constaté un peu plus d'une heure auparavant. Et Barrachon ne s'était pas dessaisi de la clef un instant ! Mais ceci encore n'était rien à côté de la stupéfaction qui les attendait. Rien dans le cachot, ne pouvait expliquer la fuite. Par où Chéri-Bibi était-il sorti ? Bien malin eût été celui qui aurait pu le soupçonner ! Les murs n'étaient percés nulle part. Les ponts, en haut et en bas, étaient intacts. Les lourdes fermetures de la porte, en dehors et en dedans, n'étaient nullement forcées. Et l'homme n'avait pu sortir par une porte devant laquelle passait et repas-

sait le surveillant militaire ; enfin il n'eût pu se glisser dans le couloir fermé où il se serait heurté à une demi-douzaine d'autres surveillants. Comment s'était-il évadé ?

« C'est à s'en arracher les cheveux ! grondait le commandant. Tout bandit qu'il est, ça n'est pourtant pas le diable !...

– Si, c'est le diable, affirma de Vilène. Mais nous n'en sommes pas plus avancés ! »

Ils se résolurent à interroger le surveillant et ils lui firent signe d'entrer dans le cachot.

Le garde-chiourme, tout de suite, heurta du pied les cadavres. Il recula épouvanté.

« Ce sont vos camarades. Chéri-Bibi les a tués, dit le commandant.

– Les malheureux ! râla l'autre. Ils s'y attendaient !

– Comment ! Ils s'y attendaient !

– Quand ils sont arrivés pour la garde, l'autre leur a dit :

« – Ah ! c'est vous ! Tant pis pour vous ! »

« Et avant que je les enferme, ils m'ont dit :

« – Qu'est-ce qu'il va nous faire ? Il nous « réserve un sale coup ! »

« Je me suis moqué d'eux, j'ai regardé les fers, et leur montrant leurs revolvers, je leur ai dit :

« – Qu'est-ce que vous craignez ? Il a les pattes prises, et vous êtes deux contre un ! »

« Et, là-dessus, j'ai refermé la porte.

– Et vous n'avez rien entendu !

– Rien ! On n'a pas bougé. Ils n'ont pas crié ! Ils n'ont pas soufflé ! Ah ! les pauvres bougres ! Mais par où l'autre est-il passé ?

– Écoutez, Pascaud, j'ai confiance en vous, fit le commandant. Si ça n'était pas vous, je croirais que vous êtes complice.

– Complice de quoi, mon commandant ?... Il n'y a pas à être complice, ici ! Nous nous surveillons tous les uns les autres. Nous sommes tous les uns sur les autres ! Je n'ai pas quitté le couloir ; les camarades peuvent vous le dire. Et puis j'aurais ouvert à Chéri-Bibi que ça n'expliquerait encore rien. Je n'ai pas la clef des fers ! Et comment a-t-il assassiné les deux autres qui étaient armés ? Et qui le surveillaient, je vous prie de croire ! C'est-y moi qui aurais assassiné les camarades ? Faudrait le dire !

– Silence, Pascaud ! vous savez bien que c'est une façon de parler ! On ne sait pas par où il est parti !

– Oui, fit le garde... et il faut bien dire quelque chose. Mais il ne s'est pas envolé, quoi ! Ah ! bien, en voilà une histoire, nom de D... ! »

Il chercha, lui aussi, une issue, un trou, quelque chose... et, comme ses chefs, ne trouva rien.

« Ça, c'est pas croyable ! fit-il, plus étonné encore qu'épouvanté. Eh bien, voulez-vous que je vous dise ? Ils le sa-

vaient, là-haut, dans les cages !... Oui, ils se doutaient de quelque chose ! Ils attendaient ça, foi de Pascaud ! Ils étaient trop contents, trop à la rigolade depuis quarante-huit heures. Et je le disais encore ce matin : c'est pas naturel, on manigance quelque chose ! Ouvrons l'œil ! Et je vais vous donner, mon commandant, si vous le permettez, un bon conseil. C'est encore par eux qu'on saura quelque chose ! Faut les écouter, v'là !

– Ils ne disent plus rien, là-haut ! fit le commandant de sa voix sourde et menaçante.

– Oh ! sans avoir l'air de rien, laissez-leur faire la promenade sur le pont. Croyez-moi, c'est là qu'est la Bourse aux secrets !... J'ai idée que c'est à ce moment-là qu'ils communiquent tous les uns avec les autres... En tout cas, il s'échange là de la correspondance, vous savez !... Et ce n'est pas notre faute, le plus souvent, je vous le jure, mon commandant. C'est la faute aux matelots !

– Comment ça ? Expliquez-vous, voyons, Pascaud. C'est grave ce que vous dites là.

– Et la mort des camarades, c'est-y grave, oui ou non ?... Je vous dis que c'est la faute aux matelots et aux femmes ! Là, vous y êtes, mon commandant ?... J' vous dis qu'ils échangent tout le temps entre eux, les hommes et les femmes, des petits billets doux. Ils se font les yeux doux sur le pont et s'écrivent en dessous, quand je vous le dis. Et le facteur, c'est le matelot ! Un morceau de papier, c'est vite jeté, vite glissé entre deux barreaux, vous savez !... Et c'est les femmes qui paient !

– Comment ça ? demanda Vilène, qui s'était toujours douté de quelque chose, mais qui, malgré sa surveillance active, n'avait rien pu surprendre.

– Comment ça !... Mais les cachots sont là pour quelque chose donc !

– Les cachots ?

– Oui, les cachots de femmes !... Y en a des femmes qui se font mettre au cachot rien que pour causer plus à leur aise !

– Expliquez-vous ! Expliquez-vous !...

– Eh bien, voilà ! c'est pas bien malin, et ils en usent de ce truc-là à notre barbe ! Quand le matelot et la femme se sont entendus entre eux, grâce aux petits papiers, la femme sait ce qu'a doit faire : se faire descendre pour insubordination, tout simplement !... Or, le cachot reste ouvert quand il n'y a personne dedans. Eh bien, le matelot s'y est introduit et s'est blotti dans le coin formant lit de camp ou plutôt sous l'appui qui sert à reposer la tête. L'obscurité est complète. On amène la femme et on l'enferme avec le matelot ! C'est pas plus difficile que ça !

– Vous savez ça, vous, Pascaud ! Et vous ne l'avez pas dit ? Vous mériteriez huit jours de fers ! » gronda le commandant.

Mais Vilène l'arrêta dans son accès de sévérité :

« Ce que dit cet homme est tout à fait intéressant. Comment avez-vous découvert cela, vous ?

– Ah ! je l'ai vu de mes propres yeux ! et je n'en ai pas été bien fier, dans le moment, je vous assure, mon commandant ! C'était il y a trois jours. J'étais chargé du service de propreté, qui ne se fait justement que tous les trois jours ; je suis venu avec mes hommes dans les cachots. Et j'ai pincé un délinquant qu'était encore dans son coin.

– Comment ne me l'avez-vous pas amené ? interrogea Barrachon, outré.

– Ah ! bien, mon commandant, parce que cette fois-là, c'était par hasard un surveillant militaire !

– Un surveillant militaire ! Raison de plus ! Vous êtes gradé ! Vous mériteriez qu'on vous dégrade ! Vous allez me dire son nom, tout de suite !

– Oui, mon commandant. Il s'appelle Francesco, et il était né à Porto-Vecchio.

– Francesco ? Vous connaissez ça, de Vilène ?

– Oui, mon commandant, répondit le second, je le connais. Et le voici !... »

Ce disant, M. de Vilène poussa du pied l'un des cadavres étendus dans le cachot.

« Il a fait sa peine, gémit Pascaud. Maintenant, le malheureux, je peux le dénoncer ! Mais il n'aurait jamais fait ça si les matelots ne lui avaient pas montré le chemin, bien sûr ! Il a voulu profiter, lui aussi ! Ah ! c'est épouvantable ! Comment une chose pareille a-t-elle pu arriver ?... Et maintenant, le voilà bien puni. Je lui disais : « Prends garde, Francesco, ça te portera malheur d'avoir affaire avec les condamnées. » Mais il était très porté pour ce qui est de la chose et il faisait toujours le beau quand son service l'appelait du côté de la cage des femmes. Tenez ! il y en avait une à laquelle il ne manquait jamais de dire un mot aimable ou de faire quelque gâterie. On peut bien le dire maintenant qu'il est mort... C'était c'te louve aux yeux noirs, vous savez, la femme du Kanak ? Non, non, vous ne savez pas. Eh bien, on l'appelle ici la Comtesse, quoi ! Justement celle qu'on a descendue tout à l'heure.

– La femme qui s'était accrochée à vous, commandant, fit Vilène.

– Ah oui, une vraie louve !…

– Eh mais ! s'écria Pascaud, elle a bien dû entendre quelque chose, celle-là. Elle est enfermée dans le cachot à côté !… »

Sur l'ordre du commandant, ils quittèrent immédiatement le cachot de Chéri-Bibi et ouvrirent celui de la Comtesse. Le silence régnait là-dedans et la prisonnière ne donnait point signe de vie. Étonnés, et de plus en plus inquiets, ils éclairèrent le cachot dans tous les coins. La Comtesse n'y était plus !

« Ça, c'est encore plus fort que tout ! » s'exclama le garde-chiourme.

Le lieutenant ne répondit pas, mais il avait repoussé avec précaution la planche qui servait de lit de camp, et le jet de lumière de sa petite lanterne sourde dirigé vers le pont, il montrait au commandant un trou assez large pour qu'on s'y pût glisser.

Barrachon et le sergent allaient s'exclamer, mais le geste énergique du second les fit se taire.

De Vilène avait immédiatement éteint sa lumière et ils ressortirent tous les trois sur la pointe des pieds. Tout doucement, ils refermèrent la porte. Les gardes-chiourme qui avaient leur service dans ce couloir, très intrigués par ces allées et venues, s'étaient arrêtés dans leur éternelle promenade.

« Marchez donc ! Qu'est-ce que vous attendez ? » leur souffla le second.

Ils se reprirent à marteler le pont de leurs lourds souliers.

Barrachon avait compris. Autant que possible, il ne fallait pas que ceux d'en bas se crussent déjà découverts. C'était bien leur avis à tous trois qu'ils s'étaient échappés par là.

Ils ne pouvaient encore concevoir comment Chéri-Bibi s'était délivré de ses gardiens et comment il avait rejoint la Comtesse ; mais ils ne doutaient point que les deux condamnés eussent pris ce chemin. Et tout de suite ils ne pensaient plus qu'à les rattraper. On descendait par ce trou dans d'anciennes soutes à munitions transformées en cales à marchandises et à peu près remplies de ballots destinés au commerce de Cayenne. S'ils pouvaient trouver là des coins où se cacher, les évadés, en tout cas, ne tiendraient pas le coup bien longtemps, car ils seraient fatalement traqués, découverts.

On allait tenter de les surprendre par l'échelle qui descendait à la soute, car, descendre par le trou, il n'y fallait pas songer. Tout l'équipage y « passerait » et les hommes seraient assassinés un à un. Chéri-Bibi n'avait pas l'habitude de cracher sur la besogne.

N'écoutant que son courage, le commandant voulait se faire ouvrir l'échelle immédiatement, mais de Vilène lui fit entendre raison et un peloton de dix surveillants militaires fut commandé et amené là avec le moins de mystère possible par Pascaud qui était allé les chercher comme pour une besogne ordinaire.

Il leur avait simplement recommandé de descendre avec leurs fusils, ce qui ne pouvait étonner personne, tout le monde étant armé dans cette caserne flottante. Les forçats avaient regardé passer ces hommes comme ils en voyaient tous les jours, à toute heure, sans manifester le moindre étonnement, la plus petite curiosité. Seul, dans la cage des financiers, le nommé

Boule-de-Gomme, de caractère hilare et banquier banqueroutier de son état, avait encore eu ce petit ricanement bizarre et insupportable qui rendait enragés les gardes-chiourme. À ces hommes, le commandant dévoila la vérité. Ils se regardèrent avec terreur. Ils allaient avoir à combattre Chéri-Bibi qui était armé et qui s'était réfugié dans l'ancienne soute à munitions de l'avant, après avoir assassiné deux des leurs ! Sans doute, ils brûlaient de les venger, mais quelle besogne ! Comment allait-on s'y prendre ? Le plan très simple, trop simple, que leur exposa le commandant, leur fit faire la grimace : Si, Chéri-Bibi découvert, l'homme se livrait sans résistance, il fallait l'épargner. On le jugerait selon les règlements et il serait exécuté selon la loi. S'il se défendait, bien entendu, point de quartier ! On le tuerait sur place.

« Avez-vous quelque chose d'autre à proposer, mon cher de Vilène ? » fit le commandant en se tournant du côté de son second, suivant une habitude et un système qui lui faisaient toujours consulter les moindres officiers sur les mesures à prendre en commun, même les plus graves.

Ce n'était point que le brave homme manquât d'initiative ou redoutât les responsabilités, mais il tenait à ce qu'à son bord tout se passât comme il disait, « en famille », entre ses subordonnés et lui « sous l'égide d'une discipline toute paternelle ».

De Vilène bouillait. Il trouvait avec raison qu'on perdait du temps, mais puisqu'on lui demandait son avis, il allait le donner :

« Chéri-Bibi ne se défendra pas probablement, il se défendra sûrement. Qu'a-t-il à gagner à nous épargner ? Absolument rien. Il est sûr de son affaire. C'est une bête féroce ; avant de mourir, il ne tiendra qu'à une chose : en descendre le plus grand nombre. N'entrons donc point dans son jeu en nous exposant à ses coups. Dès qu'on aura ouvert l'échelle, je suis d'avis qu'on

commence à déblayer le terrain. Une décharge générale autour de l'échelle et aussi brusque que possible, et puis nous sautons dans la soute ! »

Le commandant répliqua :

« C'est moi qui descendrai le premier en le sommant de se rendre et vous me suivrez.

– Bien, commandant. »

Quant aux gardes-chiourme ils étaient littéralement tremblants de l'aventure, tant Chéri-Bibi répandait la terreur.

Mais de Vilène avait déjà demandé des falots, des lanternes, car chaque homme devait pouvoir s'éclairer.

Le lieutenant, prenant Pascaud à part, lui dit :

« Vous êtes de service ici, vous y resterez. Surveillez le trou en silence avec deux de vos hommes. Si Chéri-Bibi et sa compagne essaient de sortir par là, faites-en votre affaire. »

Pascaud répondit, la voix sombre, qu'on pouvait compter sur lui.

Au moment où l'on allait découvrir l'échelle, le commandant apprit aux hommes que Chéri-Bibi n'était pas seul, mais se trouvait là avec une femme qu'il fallait, autant que possible, épargner.

« Penses-tu ! grognèrent les gardes-chiourme quand ils surent qu'il s'agissait de la Comtesse. Elle est peut-être plus terrible que l'autre ! »

Au milieu d'un grand silence, on ouvrit le trou de l'échelle. Le commandant descendit rapidement les premiers échelons, se maintenant d'une main et tenant son revolver de l'autre.

« Rendez-vous, le 3216 ! » cria-t-il d'une voix terne.

La lumière des falots n'éclairait qu'une très petite partie de la cale, où l'on apercevait des montagnes de ballots entassés, arrimés avec soin de chaque côté du petit chemin de bois appelé plate-forme de cale, qui aboutissait au bas de l'échelle. À quelques mètres de là, c'étaient les ténèbres les plus opaques et partout régnait le plus effrayant silence. Rien ne venait le troubler, pas même le bruit de la respiration des hommes, au haut de l'échelle. La vie de tous paraissait comme suspendue au-dessus de ce trou noir, de ce gouffre mystérieux où la mort préparait ses coups.

Et le commandant restait là, exposé, la poitrine offerte aux balles du terrible Chéri-Bibi et de la Louve sa compagne.

« Prenez garde ! fit tout à coup le second ; prenez garde, commandant ! J'ai vu remuer quelque chose, là-bas, derrière ce ballot ! »

Il n'eut même pas besoin de commander le feu. Une détonation infernale éclata dans la cale. C'étaient les surveillants militaires qui tiraient au-dessus de leurs deux chefs dans la direction du ballot indiqué.

Le commandant et le second avaient sauté. Les hommes dégringolèrent à leur tour. Et ils restèrent tous un instant, en groupe, derrière le commandant, qui les arrêtait, de ses deux bras étendus.

Les falots, aux poings des hommes, avaient fait reculer les ténèbres de quelques mètres sur ce petit chemin central, au-

dessus des planches. Et les ténèbres (le bruit et l'écho sourd de l'explosion éteints) étaient redevenues aussi muettes, aussi mystérieuses, aussi menaçantes.

Alors Barrachon recommença à faire entendre sa sommation :

« Le 3216, voulez-vous vous rendre ? »

Mais soit qu'il ne voulût pas se rendre, soit qu'il n'entendît pas, le 3216 ne répondit point.

« En avant ! commanda Barrachon, et fouillez tout ! »

Sur les traces de leurs chefs, les surveillants militaires se précipitèrent.

Au fond, cet examen de cale n'était pas aussi compliqué qu'on eût pu le croire au premier abord. Tout était tassé là-dedans à ne point pouvoir, entre deux ballots ou deux caisses, glisser un doigt. L'arrimage avait été scientifiquement établi de telle sorte qu'aucun accident ne pût survenir dans la marchandise.

Sur l'ordre de Vilène qui, lui, resta debout, les hommes s'étaient glissés, à genoux, sur les plates-formes de cale, grouillant à quatre pattes, comme des bêtes, sur les panneaux de bois établis au-dessus des petits fonds. Le chemin se partageait en croix, deux branches traversant de bord en bord le vaisseau et les deux autres suivant sa ligne d'avant-arrière. Ils eurent tôt fait de parcourir tout l'espace laissé libre dans cette cale d'avant. Ils ne virent rien, ne furent arrêtés par rien.

« Ils sont pourtant ici ! gronda le commandant. Ils ne peuvent être sortis d'ici, à moins qu'ils ne soient ressortis par leur trou !

– Impossible ! déclara Vilène, Pascaud veille là-haut, avec deux hommes.

– Donc ils n'ont pu s'échapper ! Cherchons encore ! La soute n'a plus d'autre ouverture. Tout est clos, ils sont ici ! »

On remua quelques ballots qui paraissaient dépasser la ligne d'arrimage, mais on ne découvrit rien, et il fallut les recaler. Des fûts furent déplacés lourdement. Il n'y avait rien derrière.

De Vilène était le plus actif et fouillait l'ombre méthodiquement. Ses investigations ne furent pas plus heureuses que celles des autres.

Tout à coup un coup de revolver retentit et une balle vint siffler aux oreilles du commandant. Tous tirèrent. Ce fut encore un vacarme épouvantable.

Sur quoi avait-on tiré ? De quel côté ? Un vrai miracle qu'on ne se fût pas tué à bout portant !

Cependant un homme, étendu là-bas, tout au fond de la cale, poussait des gémissements. On se précipitait. Il avait une balle dans le bras : une balle envoyée par un camarade. Il expliqua que c'était lui qui avait tiré le premier ; sa balle avait dû ricocher aux oreilles du commandant, mais sur quoi avait-il tiré ? Il ne s'en rendait pas compte exactement : sans doute sur une ombre qui lui avait filé entre les jambes, sur un rat énorme qui avait disparu là, sous cette planche. Alors, on découvrit que cette planche, soulevée, donnait accès au grand drain.

« Malheur ! s'exclama le commandant. Ils ont eut le culot de ficher le camp par là ! »

Ce grand drain, la sentine du navire, était la dernière chose qui fût au fond du bâtiment, un étroit boyau dans lequel venaient se déverser toutes les eaux du bord. Quand il était plein, on le vidait avec les pompes. Dans le moment, il ne l'était qu'à moitié. Pour oser prendre un chemin pareil, même quand on s'appelle Chéri-Bibi, il faut sentir la mort à ses trousses. Le commandant était au désespoir.

« Maintenant, ils sont où ils veulent ! fit-il à de Vilène sur le ton le plus lugubre. Avec ce drain, des démons comme eux peuvent communiquer partout. Ce ne sont pas les panneaux à soulever qui les gêneront longtemps et ils entreront où il leur plaira. Où irons-nous les chercher ? Cale arrière, cale avant, dans les soutes ? Des anciennes soutes à munitions, ils gagneront les soutes à charbon. Ils se promèneront chez nous comme chez eux et nous n'y verrons que du feu !

– S'ils sont dans le drain, ce qui n'est pas encore prouvé, répondit de Vilène, on peut à tout hasard leur envoyer quelques coups de revolver. »

Couché au-dessus du panneau, il déchargea son arme puis attendit, l'oreille au guet. Il ne perçut que le clapotis des eaux, se releva et dit :

« C'est bien simple, il faut vider toute la cale pour retrouver ce couple-là ! »

Et il rassembla ses hommes près de l'échelle. Celui qui avait une balle dans le bras se plaignait comme un enfant. Le commandant le fit taire.

« Vous allez aller à l'infirmerie, mon garçon. On vous questionnera. Du reste tout le monde, en ce moment, doit déjà être au courant des faits. À ceux qui vous en parleront, vous annoncerez que Chéri-Bibi est mort ! Vous avez compris, vous autres ?

– Oui, oui, répondirent les gardes-chiourme, vous pouvez compter sur nous, mon commandant ! Les bagnards seraient trop contents ! »

III

Sœur Sainte-Marie-des-Anges

Barrachon laissa six hommes dans la cale, dont deux ne devaient pas quitter le panneau du drain.

« S'ils ne sont pas déjà morts, ils vont se noyer là-dedans, fit un garde-chiourme qui avait examiné de plus près le niveau de l'eau. Il n'y a pas seulement de quoi se tenir la tête droite pour respirer.

– Pour moi, ils n'en sortiront pas, ajouta un autre. Qu'est-ce que vous voulez qu'ils fassent ? Ils ne vont pourtant pas remonter par le tuyau des pompes ? »

Le commandant et le second allèrent rejoindre Pascaud dans le cachot abandonné par la Comtesse.

« Eh bien, demanda le sergent, c'est fait ?

– Rien ! nous ne l'avons pas trouvé, lui répondit Barrachon quand il eut congédié ses hommes. Seulement les surveillants répandent la nouvelle de la mort de Chéri-Bibi pour que personne ne s'affole. »

Pascaud aussi exprima qu'on avait raison, à cause des forçats.

« Et vous n'avez rien découvert ? » interrogea de Vilène.

Le sergent secoua la tête.

« Qu'elle se soit enfuie, dit-il, c'est compréhensible, puisqu'il y a un trou ; mais c'est l'autre « qu'il faudrait savoir par où il est passé » ! Ça, vous savez, tenez, j'ai cherché partout !... Eh bien, il n'y a pas de communication, n'y en a pas !... Le cachot de Chéri-Bibi reste aussi fermé que quand il y était ! Alors ? C'est de la prestidigitation, ça ! ou bien de la sorcellerie, n'y a pas à sortir de là !... »

Dans le cachot de Chéri-Bibi, ils se retrouvèrent en face des cadavres et du même problème. Et ils n'en furent pas plus avancés. Après avoir fait jeter sur les deux corps une bâche et avoir laissé près d'eux deux falots, qui avaient mission de brûler là comme cierges mortuaires, le commandant et de Vilène remontèrent sur le pont. Tout le *Bayard* ne parlait déjà que du formidable événement : la mort de Chéri-Bibi ! On l'avait fusillé à bout portant dans la cale, où il avait tenté de s'enfuir avec une reléguée, la femme du Kanak. Celle-ci était blessée, on donnait des détails. Elle s'était défendue comme une lionne. Suivant les circonstances, la Comtesse, en effet, dans l'imagination du bord, changeait de personnalité animale : tantôt c'était une louve (pour la sauvagerie), une tigresse (pour la férocité) et une lionne (pour le courage).

C'était surtout dans les groupes de fonctionnaires qui allaient rejoindre leurs postes et dans les familles de surveillants qui se tenaient dans la journée cantonnés tous à l'arrière du bâtiment, sur la dunette, que les potins du bord prenaient une ampleur démesurée. Ce jour-là, les jeunes femmes avaient cessé de chanter, les enfants de jouer, et le nom de Chéri-Bibi était dans toutes les bouches. C'était, à l'ordinaire, le seul coin gai de cette citadelle flottante où, par ailleurs, les yeux n'apercevaient que grilles, fusils, uniformes, revolvers, képis plus ou moins galonnés. La nouvelle de la mort de Chéri-Bibi y fut accueillie avec une allégresse particulière. On en avait tant raconté sur le ban-

dit, que ces dames étaient tout à fait heureuses d'en être débarrassées, pour elles et pour leurs maris.

Elles étaient au courant des moindres particularités concernant les forçats, pour les avoir examinés avec curiosité quand ceux-ci venaient, par séries, respirer l'air du large, en tournant en rond sur la « plage » d'avant, sous la menace éternelle des fusils. Elles n'auraient certes pas confondu Boule-de-Gomme et Petit-Bon-Dieu, bien qu'ils fussent ronds tous deux comme des toupies et portassent le même costume, et elles étaient « renseignées » sur le « casier judiciaire » de chacun. Elles tiraient vanité de faire le voyage « avec des noms célèbres qui avaient été dans tous les journaux ». Elles échangeaient leurs impressions sur la mine des plus redoutables ou des plus affalés. Gueule-de-Bois et le Kanak les avaient longtemps intéressées, et puis tout s'use. Il n'y avait que Chéri-Bibi qui ne s'usait pas. Pourquoi ? Parce qu'on ne le voyait pas !

Chéri-Bibi avait toujours refusé de profiter « de la promenade sur le pont », et avec tant d'obstination qu'on avait fini par le laisser tranquille. Chéri-Bibi repoussait les faveurs du commandant. Chéri-Bibi restait vautré dans sa cage ou dans son cachot et ne voulait pas se montrer. Et maintenant elles ne le verraient plus jamais, malgré le désir aigu qu'elles en avaient eu ; il était mort !

Quand le commandant et le second traversèrent le pont pour se rendre à la chambre de veille où se trouvait l'officier de route, le jeune enseigne de vaisseau de Kerrosgouët, elles les auraient volontiers acclamés. Mais elles aussi avaient leur discipline et elles se tinrent tranquilles. Elles auraient bien voulu savoir ce que disaient les forçats, en bas, dans les bagnes (ainsi appelaient-elles les cages, selon le langage administratif) ; mais les forçats ne disaient rien du tout. Le silence continuait.

Et c'est ce curieux silence qui était l'objet des discussions du commandant, du second, de l'officier de route, de l'inspecteur et du surveillant général dans la chambre de veille où ils s'étaient réunis pour tenir une sorte de conseil de guerre. Barrachon avait choisi cet endroit de préférence à tout autre à cause que, de là-haut, il dominait tout le bâtiment, et par les hublots pouvait facilement voir ce qui se passait sur le pont.

L'officier de route, l'inspecteur et le surveillant général avaient appris la vérité avec consternation. Chéri-Bibi n'était pas mort ! Chéri-Bibi était quelque part dans le bâtiment ! Il était trop tard maintenant pour faire ouvrir, comme le proposait le commandant, toutes les écoutilles, tous les panneaux de cale et faire descendre, en même temps et par toutes les ouvertures, tous les surveillants militaires disponibles et tous les matelots armés, et pour se livrer à une chasse rapide et générale qui n'aurait pu manquer finalement de donner un résultat. Ce plan fut adopté pour le lendemain, à la première heure. En attendant, il fut décidé que, devant toutes les ouvertures, devant chaque échelle, dans chaque couloir, même ceux conduisant aux logements des passagers et des officiers, des sentinelles veilleraient toute la nuit, et que cinquante gardes-chiourme, revolver au poing, ne cesseraient, jusqu'au matin, de passer devant les cages, dans la batterie basse et dans la batterie haute.

« S'il y a encore des forçats qui doutent de la mort de Chéri-Bibi, voilà une mesure qui les tranquillisera, fit le jeune de Kerrosgouët.

– Oh ! nous ne leur apprendrons rien ! déclara l'inspecteur. Ils savent à quoi s'en tenir dès maintenant pour la simple raison qu'ils savent tout ce qui se passe à bord avant nous ! Et pour moi, ils attendent quelque chose, en silence, quelque chose que nous ne savons pas, nous !

– C'est l'impression qu'ils me donnent également, approuva le surveillant général. Je ne les ai jamais vus ainsi. Ils se sont donné le mot d'ordre dans toutes les cages. On dirait qu'ils redoutent de provoquer un incident qui ferait éclater trop tôt cette chose que nous ne savons pas…

– Que peuvent-ils faire ? demanda de Vilène ; nous les fusillerons comme des lapins !

– Ce serait bien de l'ennui, après, fit entendre l'inspecteur.

– Eh ! monsieur, grogna Barrachon, il eût certainement été préférable de les surveiller mieux avant ! »

Et, sans nommer Pascaud, il lui dévoila le truc de la correspondance des plus actives à laquelle tout ce beau monde se livrait par le truchement des matelots, des femmes et de l'amour. Il fut heureux de lui servir l'affaire du cachot dans laquelle on avait surpris ce pauvre Francesco de Porto-Vecchio.

« Ça, fit l'inspecteur écarlate sous « le savon » qu'on lui servait, ça !… on ne les empêchera jamais d'écrire aux femmes ! Je ne sais pas comment ils font ! Ils n'ont ni encre, ni plume, ni crayon, ni papier, ni rien ! Enfin on les fouille et on les refouille… et cela ne les empêche pas d'écrire ! et rien ne les empêche de se payer des litres de rhum ! Nous l'avons vu tantôt !… Mon commandant, ce n'est pas la première fois que j'y perds mon latin. Vous ne savez pas comment Chéri-Bibi est sorti ? Moi je ne sais pas comment les bouteilles sont entrées !… Tenez, regardez-les, en ce moment, on leur donnerait le bon Dieu sans confession ! »

Et il montrait par le hublot, la promenade dolente des quelques bagnards dont c'était le tour de venir prendre l'air.

Justement il y avait là Gueule-de-Bois, le Kanak, Petit-Bon-Dieu et le Rouquin. Pendant les quelques minutes où il leur fut permis de s'étaler sur le pont, sous le regard vigilant des gardiens, ils bâillèrent d'abord à se décrocher les mâchoires et puis parlèrent « philosophie ». Avaient-ils la sensation qu'on espionnait tout ce qu'ils disaient ? Il n'était point possible que la nouvelle de la mort de Chéri-Bibi criée de batterie en batterie par les gardes-chiourme les laissât à ce point indifférents ; et cependant le Kanak disait avec nonchalance :

« Quelle tristesse ça a dû être pour notre pauvre Chéri-Bibi d'être mort sans avoir revu le bagne ! Il m'en parlait il y a quelques jours encore, et me disait sa joie de retrouver un pays où il avait goûté, pour la première fois de sa vie, un peu de tranquillité !

– S'il y était si chanceux que ça, dit le Rouquin, j' vois pas pourquoi qu'il en serait parti !

– C'est la faute de l'or ! expliqua le Kanak. Oui, il m'a raconté ça et je vais vous le rapporter parce qu'après tout, pour ceux qui aiment ce métal-là, ça pourra leur mettre un peu de cœur au ventre ! À ce qu'il paraît que là-bas, à la Guyane, il y a une mine d'or qui n'est connue que des bagnards. L'administration a tout fait pour la découvrir, mais ç'a été comme des nèfles ! Pendant ce temps-là, les relingues exploitent la mine en commun. Chacun s'évade à tour de rôle, va travailler au « placer », revient avec de l'or et fait faire la fête à la communauté ! Bien entendu que lorsque le bagnard revient, il n'y coupe pas de quelques jours de prison. Mais qu'est-ce que ça fait, s'il est riche ? Eh bien, un jour, Chéri-Bibi est revenu trop riche, si riche qu'il a pu acheter un canot et la conscience de deux artoupans. Avec ça, il a gagné le Maroni et a pu revenir en France où, dit-il, il s'est bien embêté. Il voulait redevenir honnête et il n'a pas pu ! Et puis, il n'avait plus le sou. Alors, il a tra-

vaillé pour revoir les aminches. Mais c'est fini, il ne les reverra plus ! Pauvre Chéri-Bibi ! »

Les autres reprirent en chœur, avec un même soupir :

« Pauvre Chéri-Bibi !

– Ce que c'est que nous ! reprit Petit-Bon-Dieu, après un moment de silence, donné sans doute à la mémoire du défunt. Il était dans la force de l'âge !

– Et costaud ! avança Gueule-de-Bois.

– Et costaud ! Mais voilà, il n'a pas su commander son tempérament !

– Nous sommes tous victimes de notre tempérament ! conférencia l'ex-marchand de mort subite. Toi, Gueule-de-Bois, t'es bilieux. C'est le tempérament des êtres sublimes et dangereux, qui accomplissent de grands travaux sur la terre. Tes travaux ont été des crimes, Gueule-de-Bois, c'est pas de ta faute ! tu diras ça de ma part au Grand Dab, quand le moment sera venu de lui rendre tes comptes. Toi, Petit-Bon-Dieu, t'es lymphatique ! C'est-à-dire que tu es né paresseux et découragé. Il n'y avait rien à faire pour toi, pauvre enfant, avec une pareille malchance, car tu sais aussi bien que le Kanak que la paresse est la mère de tous les vices. Quant au Rouquin, c'est un sanguin : passions vives, instantanées, fougueuses, caractère difficile. Enfin, quoi ! il n'y a qu'une chose qui plaide en sa faveur : c'est sa mauvaise nature.

– Comme il jacte bien ! fit le Rouquin. Mais dis donc, mon vieil Ipeca, tu sais pas ce qu'on raconte ? On dit que ta Comtesse s'est défilée avec le dab !

– Si ça lui chante, exprima le Kanak indifférent. Il y a longtemps que madame et moi nous sommes en froid. »

À ce moment Gueule-de-Bois s'était entièrement allongé sur le pont, dans une somnolence apparente, et la main sous le bonnet jeté à côté de lui s'occupait sérieusement à glisser, dans une fente qu'il avait trouvée entre deux lattes du pont, un petit billet qui ne tenait pas plus de place qu'un timbre. L'opération terminée, il se releva le plus naturellement du monde, et sous la poussée des gardes-chiourme qui les chassaient devant eux comme du bétail, les « bagnards » reprirent le chemin des entreponts.

Ils étaient d'une douceur extraordinaire, sous les coups de gueule et les coups de crosse des « artoupans ». Petit-Bon-Dieu devenait même idyllique. Il dit à une jeune volaille qui allongeait son bec entre les barreaux de la cage à poules :

« Tu es bien heureuse, toi, tu peux voir tous les jours le lever du soleil !

– Tâche que ça dure ! » crut devoir ajouter le Kanak.

Et comme, à la descente, l'ancien médecin et l'ex-clerc d'huissier se faisaient des politesses « à qui passerait le premier », ils reçurent tous les deux un bon coup de pied dans le derrière.

« Pour vous mettre d'accord », fit l'artoupan en leur poussant sous le nez son revolver, car ils s'étaient retournés, furieux d'un aussi grossier outrage. « Ben quoi ! continua le garde-chiourme, ces messieurs vont m'envoyer leurs témoins ? »

Toute « la série » se mit à rire.

« Vous voyez comme ils sont gentils depuis que Chéri-Bibi est mort ! » fit remarquer un surveillant.

Et il lança à toute volée la porte de la cage sur les doigts de Petit-Bon-Dieu, qui se « gonflait », les yeux au ciel. Malin, Petit-Bon-Dieu avait retiré sa patte ; mais il était temps !

« À une autre fois, cher ami ! fit Petit-Bon-Dieu au garde-chiourme. Bonne nuit, cher ami ! Ne faites pas de mauvais rêves ! »

Et il accrocha son hamac en suppliant son voisin de ne pas lui « donner la cale[4] », car il tenait à voir la couleur du lendemain sans détérioration.

Pendant ce temps, il se passait sur le pont, à l'endroit même que venaient de quitter les bagnards, quelque chose de fort intéressant. L'officier de route, M. de Kerrosgouët, se promenait d'un air pensif autour des cages à poules et du réduit du bétail vivant, tantôt levant les yeux au ciel comme s'il voulait consulter le temps, et tantôt ramenant son regard à ses pieds, dans l'attitude d'une personne qui réfléchit profondément. La brise était bonne encore, bien que, malheureusement, elle hâlât encore le nord-ouest, mais ce n'était point ce détail qui eût pu donner à l'officier quelque inquiétude. Enfin pourquoi était-il là ?... Il eût dû se trouver dans la chambre de veille. Tout à coup, ses préoccupations semblèrent cesser ; l'enseigne suspendit sa promenade et, tout doucement, négligemment, après s'être arrêté une seconde devant un groupe de matelots qui mettaient à mort un bœuf, coupable de s'être cassé deux pattes au moment du gros temps, il regagna la chambre de veille que les officiers supérieurs n'avaient pas quittée, examinant les allées et venues du jeune officier par les hublots.

---

4 *Donner la cale :* décrocher le hamac pour faire rouler le dormeur par terre.

« Eh bien ? demanda le commandant.

– Eh bien, ça y est ! J'avais raison. Le nommé Gueule-de-Bois a glissé un petit papier entre deux lattes du pont.

– Pourquoi ne nous l'apportez-vous pas ?

– Parce qu'il sera toujours temps de le prendre sur celui qui viendra le chercher.

– Parfaitement ! acquiesça le second. Dispersons-nous, que chacun aille à ses affaires, comme si Chéri-Bibi était toujours dans son cachot ou comme s'il n'existait plus.

– Moi, je reste à mon poste, à surveiller le dernier acte de la comédie », fit Kerrosgouët.

Mais comme ils étaient sur le point de se séparer, leur attention fut retenue par l'apparition d'un nouveau personnage qui se promenait sur le pont comme l'avait fait tout à l'heure de Kerrosgouët, avec des manières pensives, et cependant, de temps à autre, investigatrices. L'étonnement de tous était sans bornes car ce personnage avait une cornette, la large cornette aux ailes relevées des sœurs de Saint-Vincent-de-Paul, et sous cette cornette ils pouvaient apercevoir le doux et pâle et triste et honnête visage de sœur Sainte-Marie-des-Anges.

Cette religieuse – que l'administration avait fait embarquer à destination de l'hôpital de Cayenne, où sœur Sainte-Marie avait demandé héroïquement à servir, pour être plus près des plus malheureux des hommes – était aimée de tout le monde à bord : de l'équipage, des passagers et des forçats.

Son aimable caractère, en dépit d'un fond de tristesse qui ne la quittait jamais, les petits services qu'elle ne cessait de ren-

dre aux familles et aux enfants des surveillants, son intercession auprès des autorités en faveur des bandits qui mouraient de chaleur, de faim et de soif au fond des cachots ou des bagnes, enfin sa douce beauté avaient eu vite fait de la rendre populaire. Cependant, quand sœur Sainte-Marie ne parvenait point à faire fléchir la discipline, elle était la première à s'incliner devant elle, si dure fût-elle pour les misérables qui paraissaient avoir la pitié de cette sainte fille. Était-il possible que, dans ces conditions et avec ces vertus, sœur Sainte-Marie-des-Anges entrât sournoisement en correspondance avec cet abominable Gueule-de-Bois ? Et cela au moment où le besoin se faisait sentir d'être plus sévère que jamais avec la chiourme ?

C'était si bien inimaginable qu'il fallut que les officiers vissent la chose de leurs propres yeux pour y croire.

La sœur, après un dernier coup d'œil jeté autour d'elle, sur cette partie du pont désert, se baissa rapidement, en feignant de ramasser un objet qu'elle aurait laissé tomber de ses larges manches. Or, ces manches, comme la casquette de Gueule-de-Bois tout à l'heure, restèrent un temps suffisant sur le pont pour que les petites mains qui étaient dessous pussent travailler à leur aise.

Quand sœur Sainte-Marie-des-Anges se releva, elle n'avait plus cette belle pâleur qui lui donnait tant de charme sous la cornette ; elle était toute rouge. Elle s'assura vivement que personne ne l'avait vue se baisser, et elle s'en alla sur le pont, avec une légèreté qui semblait être aidée encore par les palpitantes ailes blanches de sa cornette.

Cependant, elle dut, un moment, se détourner, car elle entendit un pas derrière elle. Elle reconnut le commandant, le salua et continua hâtivement son chemin.

Jamais sœur Sainte-Marie n'avait marché si vite, mais le pas la suivait toujours. Ainsi arriva-t-elle légèrement essoufflée à sa cabine qui était sur l'arrière du bâtiment. Elle en poussa la porte et, sans se détourner, voulut la refermer, mais une main s'y opposa et une voix dit :

« Pardon, ma sœur ! »

La religieuse avait encore changé de couleur. Elle était maintenant d'une pâleur mortelle. Elle regardait le commandant avec des yeux hagards et parvenait difficilement à balbutier :

« Que me voulez-vous ?

– Le billet que vous venez de ramasser sur le pont !

– Je n'ai… je n'ai rien ramassé, fit-elle, toute prête à défaillir… Je vous assure, commandant, que je ne sais ce que vous voulez dire…

– Si, ma sœur, et je suis effrayé de vous entendre commettre un pareil mensonge… »

Elle recula comme si elle allait s'enfermer chez elle… Le commandant fit encore un pas.

« Mon Dieu ! s'écria-t-elle… vous n'allez pas entrer chez moi !

– Je n'y entrerai pas si vous me donnez le billet. »

Elle recula encore, et, dans ses grandes manches, le commandant ne voyait plus ce que faisaient ses mains ; alors, il prit une grave résolution : il entra carrément dans la cabine, mais il en laissa la porte ouverte.

La sœur, pour ne point tomber, s'appuyait à la muraille.

« Écoutez ! fit le commandant, si vous ne faites pas ce que je vous demande, si vous ne me donnez pas ce mot écrit par un forçat, je vais être obligé d'appeler une sœur et de vous le faire prendre de force. »

Elle ne répondit pas. L'autre continua :

« Ce n'est point cela que vous désirez, n'est-ce pas ? Mais que désirez-vous, en somme, pour communiquer ainsi avec les forçats, en dehors de nous et malgré nous ? Savez-vous bien que c'est une chose terrible qui pourrait entraîner pour vous les conséquences les plus regrettables ? »

Ses yeux, d'abord brillants de colère, s'adoucirent.

« Je sais ce que je dois à votre caractère, à la mission que vous vous êtes donnée ici-bas… mais sœur Marie, comprenez bien qu'il y a des choses que je ne puis permettre ! Il ne faut pas, je ne veux pas, je n'admettrai pas, par exemple, que l'indiscipline prenne le visage de la charité !… Pourquoi vous obstinez-vous ?… Prenez garde !… Je me verrai bientôt obligé de croire à autre chose qu'à une inconséquence de votre zèle chrétien, ma sœur !… Car enfin, vous avez menti !… Il faut appeler les choses par leur nom !… et pour que vous ayez menti, vous !… il faut que vous ayez des motifs bien graves… Donnez-moi ce billet !…

– Je ne l'ai pas… Je… je ne l'ai pas !… Monsieur… je vous supplie… croyez-moi… et quittez-moi… »

Elle tomba à ses pieds, d'un bloc. Ses genoux heurtèrent brutalement le pont. Mais le commandant n'était pas, dans le moment, disposé à la pitié.

« Vous cachez vos mains ! Montrez-moi vos mains ! Mais vous ne savez donc pas que votre attitude va nous donner le droit de tout croire !… Depuis quelques jours nous cherchons comment les forçats savent tout ce qui se passe ici, tout ce qui a été décidé contre eux, pour la sécurité de tous ; nous cherchons, de notre côté, comment ils communiquent entre eux, de cage à cage, de batterie à batterie, et arrivent ainsi à former un mystérieux complot dont nous ignorons la nature, mais que nous pressentons menaçant !… Qui les renseigne ?… Qui est leur instrument ?… Serait-ce vous, par hasard, sœur Sainte-Marie-des-Anges ?… Oh !… inconsciemment, je veux le croire, et encore pour que je le croie, il me faut ce papier !… »

Il lui saisit brusquement les mains et le lui arracha.

C'était un petit bout de papier de rien du tout, sur lequel étaient simplement écrits ces mots : « Chéri-Bibi n'est pas mort ! »

Le commandant, stupéfait plus qu'on ne saurait le dire, lut la courte phrase tout haut. Aussitôt la sœur poussa un léger soupir, glissa sur le plancher de sa cabine et s'évanouit.

« Qu'est-ce que peut bien lui faire Chéri-Bibi ? se demanda Barrachon. Voilà qui est tout à fait étrange ! »

Il appela les femmes qui accoururent et se mirent en mesure de faire revenir à elle sœur Sainte-Marie-des-Anges. Affolées, elles avaient demandé au commandant ce qui lui était arrivé, mais celui-ci, pensif, s'était éloigné sans répondre.

Non ! Chéri-Bibi n'était pas mort. Tout le monde le savait maintenant à bord. Nul n'ignorait plus l'épouvantable drame, et lorsque, le soir venu, une funèbre civière, sur laquelle on avait jeté un drap, fut montée mystérieusement des profondeurs du

faux pont, chacun savait à quoi s'en tenir sur ce qu'il y avait dessous. Les deux gardes assassinés avaient femmes et enfants auxquels on n'essaya du reste point de cacher plus longtemps le malheur, et leurs gémissements et leur désespoir ne tardèrent point à gagner toute la petite colonie des familles des surveillants militaires.

Ce furent des malédictions contre Chéri-Bibi et ce fut aussi de la terreur pour tous ! Les ombres de la nuit ajoutèrent à l'épouvante. Ceux qui le pouvaient s'enfermèrent chez eux, mais personne ne dormit et hommes et femmes restèrent armés jusqu'au jour.

Où était-il, le bandit ? Pour disparaître ainsi, il lui était loisible d'apparaître quand il voudrait. Tout lui était possible. On le redoutait comme un fantôme pour qui il n'y a plus de lois naturelles ni humaines, et qui peut errer partout sans connaître les obstacles qui s'opposent à la marche des autres hommes vivants.

Les matelots eux-mêmes n'étaient pas plus rassurés. Dans tous les postes, à l'heure de la soupe, on ne parla que de ce singulier prisonnier qui avait réussi à s'envoler de ses fers. L'esprit superstitieux des marins, dont beaucoup étaient Bretons, s'en mêla, et puisque « chrétiennement » on ne pouvait s'expliquer son évasion, il fallait bien qu'il eût le diable avec lui !

On avait beau avoir doublé tous les services des gardes, avoir mis des sentinelles partout, on craignait à chaque instant qu'il ne lui prît la fantaisie de commettre quelque nouveau crime et puis de disparaître. C'était le mal sur la terre que ce Chéri-Bibi, et voilà qu'il se promenait maintenant en liberté à bord du *Bayard,* avec cette femme qui avait les yeux noirs de l'enfer !

Quand une porte s'ouvrait, chacun regardait peureusement de ce côté-là, les conversations cessaient, les respirations restaient suspendues.

Et puis un soupir s'échappait de toutes les poitrines ; c'était la Ficelle qui apportait le fricot.

La Ficelle était, du reste, le plus peureux de tous (se faisant accompagner dans les entreponts par des amis armés jusqu'aux dents), contant des histoires à donner le frisson aux plus braves. Et puis, il croyait voir Chéri-Bibi partout, et il poussait des cris d'enfant devant son ombre à lui, qu'allongeait subitement l'allumage d'un falot. Il arrivait, essoufflé, se laissait tomber sur un banc, se mettait une main sur son cœur battant :

« Ah ! mes enfants !... mes enfants !... pour sûr c'était lui !... j'ai reconnu ses yeux, là, tout à l'heure, dans la batterie, et puis plus rien ! pfft !... il a disparu !... »

En haut, sur le pont, on n'était pas plus rassuré... loin de là... Ceux qui étaient de service ou de veille reconnaissaient également Chéri-Bibi dans les formes les plus naturelles surgies dans la nuit claire, au coin des escaliers, des dunettes, des passerelles, et jusque sous les bossoirs des embarcations. De vieux matelots, se grisant de leur propre effroi, passèrent le quart à se raconter les histoires de revenants les plus épouvantables. L'ombre du vaisseau fantôme dansait sur la mer et celle du Hollandais volant glissait sous la lune.

Il n'y avait que dans les bagnes que l'on dormait en toute paix et tranquillité.

Le *Bayard* se trouvait alors par 32° 20 de latitude nord et 24° 50 de longitude à l'ouest du méridien de Paris. Il avait dépassé l'escale de Madère, laissé sur sa gauche le pic de Ténériffe

et, abandonnant les parages africains, mettait le cap sur le plein Atlantique.

IV

La terreur à bord

Que Chéri-Bibi eût trouvé des complicités à bord, le commandant Barrachon était bien obligé de l'admettre ; mais que sœur Sainte-Marie-des-Anges se trouvât mêlée à l'évasion criminelle du forçat, voilà qui le dépassait ! Bien que cette dernière question le tourmentât singulièrement, il ne voulut point perdre de temps à l'élucider sur l'heure. Ce qu'il fallait tout d'abord, c'était reprendre le bandit coûte que coûte, mort ou vivant, et l'on verrait après « à s'expliquer l'inexplicable ». Barrachon, pour arriver à ses fins, était décidé à « chambarder tout le bâtiment, tout son vieux sabot » !

Nous n'entrerons point dans les détails d'une expédition qui ne donna aucun résultat. C'est en vain que l'on fouilla et visita le navire de la pointe des mâts à la quille, et que les petites troupes armées des surveillants militaires et des matelots se ruèrent à fond de cale, avec, comme on dit, le courage du désespoir et la soif de la vengeance. On ne trouva rien !

Le grand drain lui-même avait été entièrement vidé. On nourrissait finalement l'espoir que le bandit et l'horrible femelle qui l'avait suivi dans sa farouche aventure étaient morts noyés là-dedans. Hélas ! on fut bientôt détrompé. Un mousse héroïque revint de cette excursion dangereuse sans avoir découvert quoi que ce fût. Chéri-Bibi et la Comtesse restaient introuvables !

« Je ferai vider les soutes à charbon ! Vider les cales, remonter et replacer toute la marchandise ! Mais je vous jure bien

qu'on les retrouvera ! » hurlait Barrachon, qui avait perdu toute son aménité. Il renouvela son serment sur les corps des deux malheureux gardiens, qu'il fallut « jeter aux requins » dans un sac, après une cérémonie émouvante, ou tout le monde vint pleurer et prier, à l'exclusion de sœur Sainte-Marie-des-Anges, qui ne se montra pas.

Au déjeuner qui suivit cette triste cérémonie, et qui devait réunir, sous la présidence du commandant, tout le haut personnel du bord, il fut question de cette absence, et les gradés qui avaient assisté à la petite scène de la veille, du haut de la cabine qui dominait le pont, en exprimèrent leur surprise.

Le commandant, qui ne leur avait point fait part de son entrevue avec sœur Sainte-Marie-des-Anges et qui avait gardé pour lui seul le texte de Gueule-de-Bois mit sur le compte de l'état maladif de la religieuse son éloignement de la cérémonie. L'attitude de sœur Marie, du reste, l'intriguait autant que quiconque, mais il ne voulait rien en laisser voir, trouvant qu'il y avait déjà assez de mystères dont on parlait à bord.

Et puis il avait résolu d'aller de nouveau interroger la sœur après le déjeuner, et cette fois il pensait bien lui « tirer les vers du nez ».

Bien décidé à ne plus ménager personne, le commandant, effrayé de la responsabilité qu'il encourait s'il ne retrouvait pas Chéri-Bibi, ne répondait plus guère que par des grognements aux questions des uns et des autres.

Il s'étonna que son second ne fût pas encore à table. On lui répondit qu'il devait être retenu par quelque détail de service. Après quoi il y eut un silence pesant. Toutes les pensées étaient à Chéri-Bibi et à la Comtesse.

« Ils finiront bien tous les deux par crever de faim ou de soif, s'ils ne se montrent pas ! gémit le surveillant général.

– Pense pas ! fit l'inspecteur. S'ils sont restés dans les cales, ils trouveront bien le moyen de se nourrir de n'importe quoi ! Il y a des provisions là-dedans, des douceurs ! Et pour moi, ils doivent avoir assez d'amis à bord pour pouvoir se procurer de l'eau !

– Leur compte sera bon à ceux-là, déclara Barrachon. Quels qu'ils soient, il faut que l'on sache bien qu'ils seront exécutés en même temps que Chéri-Bibi. Ceux qui auront apporté une aide quelconque au bandit seront traités comme lui.

– Et la femme, si on la trouve, la fusillera-t-on, commandant ? demanda un autre.

– Je me gênerai ! Fusillés ou pendus, leur affaire est bonne !... Mais où est M. de Vilène ? fit-il encore. Est-ce qu'il est arrivé de nouveau quelque chose ?... Allez donc voir, Kerrosgouët. »

L'enseigne se leva et revint au bout de quelques instants. Il n'avait pas rencontré le second, mais on lui avait dit qu'il était descendu aux bagnes.

« Il se livre sans doute à une inspection supplémentaire, dit Barrachon, à une fouille des sacs, peut-être. L'histoire des bouteilles de rhum lui trotte toujours dans la tête. Il m'en parlait encore ce matin et me disait qu'il ne serait pas tranquille du côté des cages tant qu'il n'aurait pas éclairci cette affaire-là ! »

Kerrosgouët se rassit. Les plats circulèrent, mais la conversation, de nouveau, tomba.

Au dessert, le commandant cassa un verre en déclarant que Chéri-Bibi devait bien être quelque part. Ce fut l'avis de tout le monde. Cependant le surveillant général dit :

« Après tout, il est peut-être bien quelque part, mais pas à bord ! »

Et il émit timidement cette hypothèse que le hideux couple avait quitté le *Bayard*.

« Comment ? demanda Barrachon en haussant les épaules ; il ne manque pas une embarcation… et on les aurait vus !

– Ils se sont peut-être tout simplement jetés à l'eau.

– Par où ? éclata encore Barrachon. Ça se saurait ! En bas tout est grillé, et s'ils étaient montés sur le pont, avec le luxe de sentinelles qui s'y trouvent, on les aurait encore aperçus peut-être !… Allons ! tâchons de raisonner, mais ne disons pas de bêtises ! »

Le surveillant général s'excusa ; mais il eut tort d'ajouter :

« C'est bien dommage !

– Quoi ? c'est bien dommage ?… interrogea le commandant, de plus en plus hirsute.

– Eh bien, oui ! C'est dommage qu'ils ne soient pas partis. On serait bien débarrassé ! »

Le commandant sursauta :

« Ah ! vous trouvez cela, vous ? Eh bien, permettez-moi de vous dire que vous avez une singulière conception de votre de-

voir ! Quant à moi, on m'a confié Chéri-Bibi ! Si je ne le revois pas mort ou vivant, je sais ce qui me reste à faire ! »

Ceci fut dit d'un tel ton que les autres en furent bien désagréablement remués. Ils en eurent froid dans les moelles. Ils voyaient déjà l'excellent Barrachon se faisant sauter la cervelle. Et pour eux, après, que d'histoires ! quelle responsabilité ! Ah ! ils s'en souviendraient longtemps du numéro 3216 !

En attendant, M. de Vilène n'apparaissait toujours point. Comme on servait le café, Barrachon, inquiet, n'y tint plus. Il sortit pour aller chercher lui-même son lieutenant. De Vilène avait peut-être découvert quelque chose de nouveau !

Mais, sur le pont et dans les entreponts, l'inquiétude du commandant ne fit que grandir. Il ne trouvait de Vilène nulle part. Et, depuis plus d'une heure, nul ne l'avait vu. Certains croyaient à ce moment-là l'avoir aperçu descendant aux bagnes, mais encore, dans les bagnes, les gardes-chiourme affirmaient ne point avoir reçu sa visite.

Rejoint par ses officiers, le commandant leur communiqua ses angoisses. Chacun se mit à la besogne et les recherches continuèrent avec plus d'activité que jamais. Dans la cabine de de Vilène on ne trouva absolument rien qui pût mettre sur sa piste. L'équipage déjà était au courant de cette étrange disparition et les hommes comme les chefs cherchèrent. On appela le lieutenant partout. Peut-être s'était-il trouvé mal ! Peut-être s'était-il rencontré tout à coup avec Chéri-Bibi qui l'avait occis !

Après l'avoir cherché vivant, on le chercha mort.

Mais on ne le retrouva ni vivant ni mort.

Ce fut une consternation générale.

Puis tout le monde, à bord, depuis les passagers jusqu'aux plus humbles des marchands, fut pris d'une fièvre particulière qui a son origine dans la peur et son dénouement dans la rage.

Littéralement on devenait enragé. Il y avait de quoi !

Le commandant eut toutes les peines du monde à retenir la fureur de ses hommes qui, sans le moindre prétexte, voulaient casser la tête aux relingues. Les revolvers ne cessaient d'être braqués à travers les barreaux. C'étaient des menaces de mort à chaque instant et cependant jamais les forçats ne s'étaient aussi correctement tenus. Boule-de-Gomme lui-même avait cessé son odieux ricanement, car il avait compris que, dans ces moments-là s'il riait encore, ce serait la dernière fois.

L'inspecteur et le surveillant général, écrasés par la disparition du second, et se demandant si leur tour de disparaître ne viendrait pas bientôt, avaient décidé de lier leurs services et de ne se plus quitter l'un l'autre.

Un besoin de vengeance contre quelque chose ou quelqu'un leur fit demander au commandant de mettre toutes les cages au régime de la boule de son et de l'eau et de supprimer les promenades sur le pont.

Mais Barrachon, qui était entré chez lui un instant pour se plonger la tête dans une cuvette, car il craignait un coup de sang, était ressorti avec une lueur de lucidité qui lui fit repousser ces mesures dangereuses.

Tous les revolvers étaient sortis des étuis. Les femmes elles-mêmes sur le pont étaient armées et on ne se rendait plus seul dans les corridors, bien qu'ils fussent gardés de loin en loin.

Ce nouvel événement formidable, la disparition de son second, avait fait oublier momentanément au commandant

l'étrange attitude de sœur Sainte-Marie. Mais celle-ci devait bientôt elle-même se rappeler à son attention. Chose extraordinaire : cette sainte fille qu'on n'avait pas vue de toute la journée, même au moment de la cérémonie religieuse, se montra sur le pont à l'heure où y était conduite, comme la veille, l'horrible clique de Gueule-de-Bois.

Barrachon la vit apparaître sans qu'elle s'en aperçût et il resta à l'observer.

Elle parvint jusqu'aux gardes en se traînant le long du sabord, et là, appuyée à la « muraille », elle égrena son chapelet. Elle paraissait si faible que l'on pouvait s'attendre, à chaque instant, à la voir s'affaler sur le pont comme le commandant l'avait vue, la veille, s'écrouler dans sa cabine.

Sa pâleur était effrayante, mais ses yeux étaient extraordinairement vivants. Elle priait et ses yeux étaient fixés sur Gueule-de-Bois, un Gueule-de-Bois qui venait de reprendre sa position de la veille et qui s'apprêtait sans doute, comme la veille, à « mettre à la poste » sa correspondance.

Alors Barrachon comprit ce que sœur Sainte-Marie venait faire là. Elle venait avertir l'ami de Chéri-Bibi de mettre fin à sa correspondance.

Voilà de toute évidence ce que disaient ces yeux, ces grands yeux extraordinairement vivants. Voilà ce que signifiait ce léger signe de la tête qui allait de droite à gauche et de gauche à droite, télégraphie de la négation : il ne fallait plus glisser de billet entre les planches ! Et voilà ce que Gueule-de-Bois comprit, car le bandit se releva en regardant la sœur et en remettant sa main dans sa poche.

Aussitôt Barrachon se dévoila, et, d'un bond, fut près des gardes-chiourme.

« Fouillez-moi cet homme ! s'écria-t-il en désignant le forçat. Tout de suite ! Tout de suite ! Mais prenez-lui les bras ! Prenez-lui donc les bras… »

Deux surveillants militaires s'étaient rués sur Gueule-de-Bois, mais il les secouait déjà, était allé chercher le papier à sa poche et voulait le porter à sa bouche.

« Le papier ! le papier ! criait le commandant. Tenez-lui les bras ! »

Doué d'une force herculéenne, le bandit avait agrippé à la gorge l'un de ses gardiens et, s'étant débarrassé de l'autre, avalait le papier. Le premier garde, qui râlait, ne pouvait obéir au commandant qui lui criait :

« Tirez !… Mais tirez donc ! »

Le commandant allongea son revolver, mais ce fut un autre garde qui lâcha le coup sur Gueule-de-Bois, en pleine poitrine.

Et ce ne fut point le bandit qui reçut ce coup-là… Ce fut sœur Sainte-Marie-des-Anges, qui venait de se jeter dans la mêlée et qui avait porté sa main défaillante sur le canon qui crachait la mort. La balle traversa la main et l'épaule de la pauvre fille. Tout de suite, elle s'affaissa comme une morte, dans son sang. Gueule-de-Bois, maintenant, se tenait tranquille, les bras croisés. Pendant qu'on emportait sœur Sainte-Marie à l'infirmerie, le commandant donnait des ordres pour que l'on conduisît Gueule-de-Bois aux fers. Il y fut descendu immédiatement. Barrachon, l'inspecteur et le surveillant général descendirent au faux pont en même temps que le cortège des gardes-chiourme.

Le commandant voulait tout de suite interroger Gueule-de-Bois, qui devait être traduit le lendemain en conseil de guerre et certainement exécuté pour rébellion et tentative d'assassinat sur la personne d'un de ses gardes. C'était le moment ou jamais de faire un exemple.

Quand ils furent arrivés dans le couloir des cachots, le sergent Pascaud annonça à ces messieurs qu'il n'y avait plus qu'un seul cachot disponible car il ne fallait pas compter mettre Gueule-de-Bois dans celui d'où la Comtesse s'était évadée. Le trou n'en avait pas encore été bouché. Il ne restait donc plus que le cachot où l'on avait mis Chéri-Bibi aux fers et où l'on avait retrouvé les cadavres de deux surveillants. Barrachon donna l'ordre qu'on l'ouvrît sur-le-champ, ce que fit Pascaud.

Les gardes-chiourme, sur les indications du commandant, se disposaient à mettre Gueule-de-Bois, qui ne présentait aucune résistance, aux fers, quand ils reculèrent en poussant un cri. Il y avait quelqu'un dans l'ombre, une forme affalée là. Il y avait là un homme aux fers !

Comme on ne distinguait que vaguement cette chose immobile dans les ténèbres, les gardes purent croire que Chéri-Bibi, comme par enchantement, était revenu. Le commandant, l'inspecteur et le surveillant général s'étaient précipités et on avait approché les falots. Ce ne fut qu'un cri : de Vilène !

Oui, cette chose était bien le lieutenant de vaisseau, M. de Vilène, le second du bord, pieds et poignets emprisonnés aux fers de Chéri-Bibi, en place de Chéri-Bibi lui-même !... Ce n'était, du reste, plus qu'un paquet noir qui ne donnait plus signe de vie. Un épais bâillon tenait encore la bouche, le nez et les yeux. On le délivra en hâte, on le transporta dans le couloir, on le fit respirer, du moins on s'efforça de lui rendre la respiration. Pendant quelques secondes, on put croire qu'il était mort !

Enfin sa poitrine se souleva et un profond soupir annonça le retour de la vie dans ce corps inerte.

M. de Vilène regarda autour de lui d'un air hébété, et puis il dit :

« Commandant ! »

Il était sauvé.

Mais il revenait de loin. Il l'avoua :

« Oh ! fit-il, j'ai cru que c'était fini ! »

Pendant qu'on continuait à donner des soins à son second, et qu'on lui faisait boire un verre de rhum apporté par un garde, Barrachon était retourné au cachot, et les autres chefs, derrière lui, accoururent, pour constater, une fois de plus, le miracle.

Le cachot était toujours hermétiquement clos comme une boîte, et il était impossible de discerner par quel subterfuge un homme pouvait en sortir, un autre y entrer sans passer par la porte. La colère de Barrachon se passait sur les murs, qu'il frappait du poing sans qu'il pût trouver la clef du mystère. En fait de clef, il ne lui restait que celle des cadenas qui avait la prétention d'ouvrir seule les fers de Chéri-Bibi.

Or, Chéri-Bibi était sorti de ses fers et avait su y attacher et y cadenasser ensuite le second officier du bord sans cette clef-là ! Le sergent Pascaud, complètement ahuri et plus abattu encore que lui de la découverte de la fuite du 3216, disait :

« Ma foi, commandant, je n'ai vu une chose comparable à celle-là qu'une seule fois dans ma vie, à la fin d'une représentation de saltimbanques, au fond d'un café de mon village. L'un d'eux s'enfermait dans une malle bien cadenassée, entourée de

cordes et cachetée à la cire rouge par nous tous. Nous avions encore pris la précaution de la lier nous-mêmes avec des nœuds comme les mathurins nous ont appris à en faire. Eh bien, on jetait un voile là-dessus, on comptait jusqu'à dix, et quand le voile était relevé, on trouvait notre homme libre, sans entraves, à côté de sa malle fermée, ligotée, cachetée, cadenassée. Qu'est-ce que vous voulez que je vous dise ? Chéri-Bibi a peut-être été saltimbanque. Il doit connaître tous les métiers, cet oiseau-là ! »

On avait reconduit pendant ce temps le second dans sa cabine. Le commandant l'y rejoignit aussitôt. M. de Vilène avait une faim et une soif terribles. On lui donna à manger et il but. Et il put parler. Alors il raconta quelque chose de très obscur, mais de très redoutable, qui fit réfléchir ceux qui étaient là sur la singulière puissance de l'infernal Chéri-Bibi.

L'affaire était arrivée immédiatement après la cérémonie funèbre du matin. De Vilène, comme le commandant, comme tout le monde, avait été étonné de ne pas apercevoir, au moment de la prière des trépassés, sœur Sainte-Marie-des-Anges. Était-elle malade ? Il avait résolu de s'en informer et s'était dirigé vers la cabine de la religieuse. Il allait y arriver et tournait le coin de la cambuse, quand il avait été saisi par-derrière avec une rapidité et une force incroyables.

Il n'avait pu ni faire un mouvement, ni pousser un cri. Un bâillon déjà l'étouffait et quatre hommes au moins (M. de Vilène estimant que ses agresseurs étaient au moins quatre), l'avaient annihilé en quelques secondes. Transformé en paquet, n'y voyant plus, il ne savait exactement par où on l'avait fait passer, et il n'eût pu dire, même approximativement, dans quel coin on l'avait provisoirement déposé. Car on l'avait laissé pendant un certain temps bien tranquille. On avait même pris la précaution d'écarter légèrement le bâillon de son nez pour qu'il n'étouffât point tout de suite. Cependant, il ne devait pas être très loin de la cuisine, car les relents de soupe parvenaient jusqu'à lui. Il est

vrai qu'à l'heure du déjeuner, les entreponts sont pleins de cette odeur-là.

Enfin, on était venu le chercher. On l'avait porté pendant quelques minutes, puis on l'avait attaché avec une corde et on l'avait descendu dans le vide. Il s'était demandé un instant si ses agresseurs ne le descendaient pas ainsi à la mer, désireux tout simplement de le noyer sans bruit pour qu'on n'eût pas l'occasion de venir à son secours. Mais bientôt il arrivait à destination. Il heurtait des corps durs. Il était poussé et puis repris et puis redéposé par des individus qui ne se parlaient pas. On le hissa plus d'une fois sur un objet pour l'en faire redescendre quelques instants plus tard, et il jugea à ce moment qu'il était dans les cales. Mais dans quelle cale ? dans quelle soute ? il ne pouvait le dire.

Enfin, après bien des chocs brutaux (on ne le ménageait point et on le traitait un peu comme une inerte marchandise), il avait été déposé sur des planches, puis le long d'une barre de fer, et on lui avait glissé les pieds et les poignets dans les maillons. Il jugea alors que ses ennemis avaient résolu de le laisser mourir de faim aux fers, à fond de cale. Quelques minutes plus tard, la respiration lui manquait et il s'évanouissait.

Ce récit épouvanta parce que, s'il ne donnait aucun renseignement sur l'endroit où se cachait le bandit, il prouvait d'abord que celui-ci se déplaçait sur le bâtiment comme il voulait, et qu'ensuite il avait des complices agissants et libres dont on ignorait le nombre. C'était cette dernière considération qui était de beaucoup la plus importante, car à qui se fier désormais ?

Resté seul avec son second, le commandant lui communiqua les réflexions que lui avait suscitées cette tragique aventure. Mais de Vilène ne pensait déjà plus au danger qu'il avait couru. Comme son commandant, il pensait surtout qu'ils étaient en-

tourés d'ennemis et que leurs malheurs ne faisaient peut-être que commencer.

Embarqués nouvellement sur un vieux vaisseau, dont l'équipage avait été réuni au dernier moment, avec des passagers et des passagères, des employés et des fonctionnaires qui, pour la plupart, étaient expédiés sur Cayenne parce que la métropole n'en voulait plus, ils ignoraient à qui ils avaient affaire et ne pouvaient même pas se douter du véritable esprit de chacun.

Ils comptaient bien cependant sur leurs matelots et sur l'administration de la surveillance militaire qui avait fait ses preuves par ailleurs, mais ne pouvait-il, dans ce troupeau nouveau pour eux, s'être glissé quelques brebis galeuses ? C'était à craindre ! C'était sûr !

Plusieurs hommes avaient attaqué M. de Vilène. Cela, il pouvait l'affirmer. Quels étaient ces hommes ? Des anarchistes peut-être ou soi-disant… Enfin, on savait que sous le couvert de ce titre ils étaient prêts à tout. C'étaient eux, certainement, qui avaient aidé Chéri-Bibi à se dérober si longtemps à la police, eux qui l'avaient soutenu dans ses monstrueux attentats, eux qui avaient juré de le venger et qui, le matin même de son procès, pour épouvanter le jury, avaient fait sauter le restaurant Ferdy !

À quoi ne fallait-il pas s'attendre de la part de pareils forbans qui avaient déclaré une guerre à mort à la société ? De quoi n'étaient-ils pas capables ? Quelques-uns s'étaient sans doute embarqués sur le même bateau que Chéri-Bibi dans le désir de le sauver et cela, certainement, avec la recommandation de la haute administration, toujours leur première victime, et dont ils se jouaient à chaque instant. Eh bien, s'il en était ainsi, c'était la guerre, c'était la bataille. Barrachon et de Vilène étaient des soldats. Ils sauraient se battre. Et ils se serrèrent la main.

Réconfortés par cette accolade, ils restèrent un instant silencieux. Quelques minutes plus tard, ils montaient sur le pont.

En dehors des hommes de service et des surveillants militaires qui menaient une garde ardente, le pont était désert. Chacun était déjà enfermé chez soi. L'incident de Gueule-de-Bois et de la blessure de sœur Sainte-Marie-des-Anges, suivi de l'extraordinaire découverte du lieutenant attaché aux fers de Chéri-Bibi, faisait dans les cabines l'objet de toutes les conversations apeurées.

Quelle était donc cette boîte à mystère ? Qu'était-ce qu'un cachot pareil, où se passaient des choses si diaboliques ? La figure fantomatique de Chéri-Bibi avait encore grandi dans des proportions démesurées. Et l'épouvante générale était doublée du sentiment qui commençait à se répandre qu'il y avait à bord des anarchistes décidés à tout pour sauver le monstre. S'ils mettaient le feu au navire ? S'ils le faisaient sauter ? Qui est-ce qui les en empêcherait ? Ah ! comme on écoutait derrière les portes les moindres bruits, comme on essayait de se les expliquer ! Et quand des pas passaient dans le corridor, comme on avait hâte qu'ils s'éloignassent !

Cela faisait deux nuits qu'on ne dormait pas. Si le commandant était raisonnable, on retournerait tout de suite en Europe, bien sûr… et rapidement… Quelle traversée !…

V

L’assaut de la cambuse

Le lendemain, de grand matin, la plage arrière du *Bayard* était grouillante de la foule de ces dames et des enfants accroupis dans les jupes de leurs mères. Les familles étaient venues se réfugier là. Au moins, là, elles voyaient clair. Elles pensaient n’avoir point à redouter de surprise comme dans les entreponts, dans les couloirs, où l’on grelottait d’effroi. Et puis, il y avait une grande nouvelle, ce matin-là, qui faisait les frais de toutes les conversations. On racontait que la sœur Sainte-Marie-des-Anges était de mèche avec Chéri-Bibi ! Çà, par exemple, c’était plus fort que tout, n’est-ce pas ?

On savait maintenant pourquoi et comment la sœur avait été blessée. Elle servait d’intermédiaire aux bagnards ! Et c’est dans le moment qu’elle croyait recevoir un billet de Gueule-de-Bois qu’elle avait reçu une balle dans l’épaule ! Si c’était vrai, elle ne l’avait pas volé ! Car enfin, ça ne devait pas être une vraie religieuse. Sans doute une fille anarchiste qui avait pris ce costume-là pour se rapprocher de Chéri-Bibi et qui avait reçu de son parti mission de le sauver. Elle avait « écopé ». C’était le cas ou jamais de dire « pain bénit » !

On en était là sur la plage arrière, quand on vit arriver Mme Pascaud, la femme du sergent Pascaud, tout essoufflée. Elle devait avoir sans doute quelque chose à dire de bien important, car elle avait beau ouvrir la bouche, l’émotion l’empêchait d’articuler une parole. Enfin elle se calma et cria son affaire :

« Vous ne savez pas ? C'est sa sœur ! »

D'abord on ne comprit pas. On lui fit répéter ses paroles, on lui demanda de les expliquer. Elle parlait de qui ? De la sœur Sainte-Marie-des-Anges !

« Eh bien, la sœur Sainte-Marie-des-Anges était la sœur de qui ?

– De Chéri-Bibi ! »

Il y eut d'abord une stupeur générale. Et puis on douta :

« Vous en êtes sûre ?

– C'est elle-même qui vient de l'avouer au commandant. Elle croit qu'elle va mourir. Alors elle dit la vérité, c'te fille !

– Ah ! ben, la malheureuse ! »

Et on la plaignait !

Maintenant on ne doutait plus qu'elle fût innocente de tout et que son seul crime fût d'avoir un pareil frère.

Avec importance, Mme Pascaud donnait des détails :

« Pour sûr qu'a n'a été qu'imprudente, le commandant y a bien dit en lui pardonnant de grand cœur. Elle était venue pour soigner les galériens, comme on dit, parce que son patron saint Vincent de Paul, lui aussi, a soigné les galériens ! Pascaud a tout entendu. À ce qu'il paraît qu'il y avait de quoi pleurer ! Elle s'était fait envoyer là-bas parce qu'elle avait l'idée de convertir son frère. Convertir Chéri-Bibi ! Elle n'avait pas peur, s'pas ? Et pour qu'il demandât pardon de ses crimes au Bon Dieu encore ! Après, qu'elle dit, elle serait morte heureuse ! Si elle s'est cachée

d'être la sœur de Chéri-Bibi, c'est qu'elle était sûre qu'on ne lui permettrait pas de rester près de lui, et que l'administration lui défendrait le séjour de Cayenne, parce qu'on croirait qu'elle venait pour le faire évader. Tout de même, vlà une brave fille qu'a le sentiment de la famille ! Mais ça ne lui a pas réussi ! »

Les commères avaient écouté Mme Pascaud avec le plus grand intérêt, et elles se disposaient à reprendre l'éloge de la religieuse avec le secret espoir que la sœur pourrait peut-être les protéger contre le frère, quand il y eut un grand remue-ménage sur le pont.

Un cortège s'avançait, formé des principaux officiers du bord, commandant en tête. Ils entouraient tous une civière portée par quatre matelots, et sur cette civière était étendue la sœur de Chéri-Bibi, en religion sœur Sainte-Marie-des-Anges.

Sa figure diaphane était aussi blanche que le drap qui la recouvrait. Elle tenait entre ses mains exsangues un grand Christ qui, posé sur sa poitrine, semblait déjà veiller une morte.

Cependant, les yeux de sœur Marie brillaient d'un éclat incomparable, et ses lèvres remuaient. Elle priait.

Derrière ce groupe, qui se dirigeait vers les bagnes, marchaient quelques matelots et une grande partie de personnel du bord. Toute la plage arrière du *Bayard* se dégarnit en une seconde. Ces dames accoururent aux nouvelles, et elles apprirent qu'avant de mourir, sœur Sainte-Marie avait demandé au commandant de la faire porter de cale en cale pour qu'elle pût appeler son frère et le sommer de se rendre à la justice des hommes à laquelle il appartenait avant de comparaître devant la justice de Dieu.

Le commandant avait promis que si Chéri-Bibi se rendait à l'appel de sa sœur, la vie du farouche Gueule-de-Bois serait épargnée.

« Eh bien, si c'est là-dessus qu'il compte pour réduire Chéri-Bibi, le commandant !... fit quelqu'un.

– Il a toujours bien le droit d'essayer, répliqua Mme Pascaud. La sœur s'accuse d'être la cause de la rébellion de Gueule-de-Bois, elle ne voudrait pas qu'on exécutât le bandit demain, bien sûr !

– Oui, elle voudrait aller tout droit au Paradis, la pauvre fille, sans avoir rien à se reprocher ! C'est une sainte ! »

On avait descendu la civière dans la batterie, et les forçats, à travers les grilles de leur cage, virent passer cette blanche apparition. En reconnaissant sœur Sainte-Marie-des-Anges, ils se découvrirent tous et quelques-uns même, se souvenant qu'ils avaient eu de la religion, se signèrent.

Quand on fut arrivé au faux pont, on ouvrit le panneau donnant sur la cale dans laquelle on estimait que Chéri-Bibi s'était enfui en quittant son cachot. Un grand silence se fit autour de la civière qu'éclairaient les falots portés par les matelots, et la voix de sœur Sainte-Marie-des-Anges s'éleva. Elle était singulièrement forte. La blessée devait avoir rassemblé toute son énergie dans ce suprême effort.

« Chéri-Bibi ! appela-t-elle. Chéri-Bibi ! c'est moi qui te parle, moi, ta sœur ! Aie pitié de moi, Chéri-Bibi, car je vais mourir ! Tu sais combien je t'ai aimé quand tu étais tout petit ! Chéri-Bibi, je t'aime encore ! Au nom du ciel qui te pardonnera, je te demande de venir mourir avec moi ! Chéri-Bibi ! Chéri-Bibi ! »

La voix se tut et l'on écouta si quelque bruit venait du silence de la cale. Mais les ténèbres ne remuèrent point ni ne parlèrent point.

La sœur dit encore, au bout de quelques instants :

« Si je meurs avant toi, Chéri-Bibi, sache que je te pardonne ! »

Et comme on n'entendait rien encore, elle fit signe qu'on la remportât. On ouvrit ainsi tous les panneaux de toutes les cales, des soutes à munitions, à filin, à marchandises, à bagages, tout ! On s'en fut partout dans le navire, et la voix de la sœur s'élevait au-dessus des trous noirs pour appeler le frère, mais le frère ne répondait pas. Et le cortège revint à l'infirmerie où sœur Marie fut étendue dans la cabine d'opération.

Elle avait demandé qu'on ne l'opérât point, car elle désirait mourir, puis elle comprit qu'il était de son devoir de laisser faire au chirurgien qui prétendait la sauver. Elle avait encore à souffrir ici-bas. Elle se résigna.

Cependant, d'accord avec le commandant et malgré l'avis du médecin du bord, elle venait de tenter bien inutilement de faire appel aux souvenirs d'un frère qu'elle avait tendrement aimé. Maintenant elle avait une forte fièvre et l'extraction de la balle s'en trouvait retardée.

Le commandant lui avait pris la main et elle pleurait. Au-dessus du petit lit de fer, elle avait fait accrocher cette pancarte qu'elle transportait partout avec elle et qui était tout son mobilier. On y lisait :

« Elles ont pour monastère les maisons des malades, pour cellule la chambre que la charité leur prête, pour chapelle l'église de leur paroisse, pour cloître l'hôpital, pour clôture

l'obéissance, pour grilles la crainte de Dieu et pour voile une sainte modestie. »

Bien qu'on lui eût défendu de parler, elle soupirait dans ses larmes :

« Il ne m'a pas répondu, il n'est pas venu, il a oublié ma voix ! C'est moi qui lui ai donné ce nom de Chéri-Bibi, quand il était tout petit. C'était le nom que lui avait donné mon amour pour lui. Hélas ! qu'en a-t-il fait ?... »

Sa douleur paraissait inépuisable. Elle la laissa couler de ses yeux levés au ciel...

« Mon Dieu, c'est moi qui suis cause de son malheur, pardonnez-moi !... pardonnez-lui !... »

Elle dit, quelques instants plus tard, d'une voix plus faible :

« Ah ! j'aurais bien cru qu'au son de ma voix, il serait venu !... »

À ce moment, il y eut un grand bruit dans le couloir. Des pas accouraient. On entendait un tumulte de voix. Elles appelaient le commandant :

« Mon commandant ! mon commandant ! C'est Chéri-Bibi !... C'est Chéri-Bibi !...

– Ah ! je savais bien qu'il viendrait ! » s'écria-t-elle, et elle joignit les mains avec extase.

Le commandant s'était précipité au-dehors. Il y avait un terrible drame là-bas, du côté des cuisines. En effet, Chéri-Bibi était apparu, l'espace d'une seconde, dans un couloir, et une sentinelle avait tiré dessus. Elle l'avait manqué naturellement. Il

s'était réfugié d'un bond dans la cambuse, et de là, il tirait sur tous ceux qui tentaient de l'approcher. C'était un siège en règle, là-bas !...

En effet, on entendait des coups de feu venus du pont supérieur et du côté des cuisines.

Ce que l'on appelait la cambuse, à bord du *Bayard,* n'était qu'une sorte d'office assez vaste, située entre les deux cuisines, où l'on accumulait les provisions nécessaires à la nourriture courante de l'équipage, des passagers et des condamnés. Le grand magasin aux provisions se trouvait sous le troisième pont, à l'avant. Cette cambuse ne communiquait directement qu'avec l'une des cuisines, la plus vaste, celle des condamnés, qui ne contenait guère, en fait de récipients, que trois immenses chaudrons, profonds comme des cuves, où l'on aurait pu faire la lessive d'un régiment, et où l'on faisait bouillir la soupe des forçats. Cette cuisine « sommaire » était dirigée par la Ficelle, mitron élevé pour la circonstance à la qualité de chef, tandis que le véritable maître coq trônait dans la cuisine des officiers. Ces cuisines étaient situées vers le centre du navire, entre les deux cheminées. On y descendait du pont supérieur, presque directement, par des escaliers appelés à bord « échelles », et on y montait aussi par des degrés de fer très rapides, de l'étage où se trouvaient le commandant et sa petite troupe.

Arrivé au bas de l'échelle, on fit vivement se garer le commandant, car cette échelle se trouvait commandée par la porte extérieure de la cambuse. Celle-ci était grande ouverte, et de là le feu de l'assiégé, qui se tenait tout au fond, sans qu'on pût le voir, plongeait droit jusqu'au pont inférieur.

Sur les deux échelles latérales supérieures, Kerrosgouët, le revolver à la main, et M. de Vilène commandaient les opérations, qui jusqu'alors avaient été assez difficiles.

Deux surveillants militaires qui s'étaient trop approchés de la porte de la cuisine des condamnés avaient reçu des projectiles, l'un dans une jambe, l'autre dans la main.

Ainsi, selon les besoins de sa défense, Chéri-Bibi sautait d'une pièce à l'autre et se trouvait toujours prêt à tirer, avant même qu'on eût eu le temps de le mettre en joue, car il ne laissait personne pénétrer sur le carré, en face de lui.

Comment était-il là ? Comment l'avait-on découvert ? C'était, racontait-on, la Ficelle qui avait donné l'alarme. Le second se disposait à pénétrer dans la cambuse quand il s'était heurté à la Ficelle qui en sortait en s'écriant :

« N'entrez pas ! J'ai vu quelque chose remuer sous les légumes ! »

Par extraordinaire, le second n'était pas armé. Il appela deux gardes-chiourme qui passaient et ils ouvrirent la porte de la cambuse qui ne présenta aucune résistance ; mais sitôt ouverte, l'individu qui était dans la cambuse fit feu à la fois de deux revolvers et les gardes, atteints, durent se réfugier aux échelles.

Vilène avait eu le temps d'entr'apercevoir une figure de démon qui bondissait de la cambuse à la cuisine. Il l'avait reconnue : c'était Chéri-Bibi !

« Cette fois, nous le tenons ! s'était-il écrié avec joie : qu'on aille chercher le commandant ! »

Il paraissait en effet impossible que Chéri-Bibi pût s'échapper. Les aides avaient vidé les cuisines et s'étaient enfuis, laissant le local tout entier à la disposition du bandit ; mais que pouvait-il faire ? De toutes parts les surveillants militaires étaient accourus. Sans doute il y aurait de la casse ; mais il était

pris ! il était pris ! Les passagers, les femmes elles-mêmes se montraient à toutes les échelles qui n'étaient point sous le feu de l'ennemi et criaient : « À mort ! À mort ! »

Dans le moment, Chéri-Bibi, sentant qu'on allait tout risquer pour pénétrer dans l'une des deux pièces, cuisine ou cambuse, et le prendre ainsi entre deux feux, parvint à fermer assez rapidement la porte de la cuisine pour se trouver encore à temps dans la cambuse quand le commandant, à la tête d'une demi-douzaine d'hommes, s'y précipitait.

Il tira.

Trois hommes basculèrent, arrêtant l'élan des autres.

Ce qui était extraordinaire, c'est que l'on faisait un feu terrible contre l'assiégé et que celui-ci n'en paraissait pas le moins du monde incommodé. Il est vrai que l'on tirait au jugé sur une ombre qui apparaissait et disparaissait avec une rapidité inouïe.

Le commandant avait ordonné à de Vilène et à Kerrosgouët de ne point bouger de leur place et de garder les échelles en cas d'une tentative de fuite désespérée.

Des clameurs assourdissantes montaient de tous les coins du vaisseau. Les bagnes, en bas, chantaient et hurlaient :

« Hardi, Chéri-Bibi ! Hardi ! Qui qui fera sauter tout l' fourbi ? C'est Chéri-Bibi ! C'est Chéri-Bibi ! »

Et les « artoupans », derrière le commandant, hésitaient.

Barrachon résolut d'en finir coûte que coûte. Il se précipitait lui-même en avant, se découvrant tout à fait, et il eût été infailliblement abattu si une forme toute blanche, une sorte de pâle fantôme, ne s'était dressée devant lui pour le protéger.

Sœur Sainte-Marie !…

Oui, c'était elle qui s'était levée, malgré sa faiblesse, était accourue au bruit des clameurs et des détonations. Elle avait appelé Chéri-Bibi ! Eh bien, il était venu ! Mais encore, mais toujours la mort à la main… et le sang coulait à flots autour de lui.

Elle marcha devant le commandant, mais d'une marche si légère qu'on eût pu croire que ses pieds, sous ses longs voiles, ne posaient sur rien. C'était un ange. Sa douce voix expirante dit alors :

« Me voici, Chéri-Bibi… me reconnais-tu, me voici… Puisque tu veux tuer, tue-moi donc ! tue-moi tout à fait, mon frère en Jésus-Christ !… »

Mais l'autre ne tira pas, et comme elle avançait toujours suivie du commandant et des hommes, ils pénétrèrent tous ensemble dans la cambuse.

Chéri-Bibi n'y était plus !

Il avait fermé la porte de communication et se trouvait maintenant dans la cuisine des condamnés.

Ça, c'était le dernier refuge.

Les hommes ébranlaient déjà la porte. C'est là qu'allait avoir lieu la curée. Sœur Marie suppliait le misérable de se rendre, de ne plus faire de victimes.

« C'est assez de morts, lui cria-t-elle. Chéri-Bibi, aie pitié de nous ! Aie pitié de moi ! Prie Dieu ! Je viens mourir avec toi !… »

Il fallut écarter la sainte fille pour faire sauter la porte. Tous entrèrent en trombe dans la cuisine.

Elle était vide.

La fumée s'échappait des trois grandes marmites à soupe et lui aussi s'était échappé comme une fumée.

Encore une fois, par où était-il passé ? Cette pièce ne communiquait absolument avec rien (hors la cambuse d'où l'on sortait). Pas de hublots donnant sur la mer. L'éclairage était fourni par de gros verres donnant sur le pont supérieur et qui étaient criblés de balles et qui ne pouvaient livrer passage à un homme à cause des croisilles des armatures de fer. Et puis, encore là-haut, il y avait des hommes !

Où était-il ?

On entendit soudain la voix de la Ficelle qui criait :

« Par ici !... Par ici !... Le voilà ! le voilà ! »

En un clin d'œil cuisine et cambuse se vidèrent et tous coururent derrière la Ficelle, qui courait aussi, lui, comme un fou, le long des couloirs, se jetant dans un escalier, dégringolant, s'affalant, relevant la tête et disant à ceux qui l'entouraient, avec un désespoir comique :

« Je l'ai vu !... Ah, je l'ai vu !... Tenez, il a disparu par là ! Pour sûr, c'est le diable ! »

VI

Chéri-Bibi

Le timonier venait de piquer les quatre coups doubles de minuit quand le commandant Barrachon rentra chez lui. Il s'assit à son bureau et se mit en mesure de reprendre où il l'avait laissé l'exceptionnel rapport des exceptionnels événements survenus au cours de cette extraordinaire traversée. Il sortait de l'infirmerie, où il était allé rendre visite aux gardes-chiourme éclopés par les balles de Chéri-Bibi, et, après s'être arrêté quelques instants au chevet de sœur Sainte-Marie-des-Anges, qui délirait, il avait hâte de noter d'une façon précise les événements de cette fatale journée. Le temps était beau ; grand calme. Le *Bayard,* lourd de sa cargaison de bandits, continuait « en paix et silence » sa route vers les îles du Salut. Après les tempêtes récentes – celles du ciel et celles du bord – c'était une chose si rare et si appréciable que cette sérénité inattendue, que le commandant qui s'était déjà penché sur sa table pour écrire, releva la tête en soupirant, comme s'il sortait d'un mauvais rêve.

Mais il resta là, bouche bée, et les yeux grands ouverts, en apercevant soudain, en face de lui, une sombre figure qui lui souriait.

« Chéri-Bibi ! »

Et il bondit.

Mais tout de suite il retomba sur son fauteuil. La sombre figure se penchant au-dessus du bureau lui avait glissé entre les

deux yeux le canon d'un revolver. Et elle ne souriait plus. Il tâta sa poche. Il était désarmé. On l'avait volé. On avait tout prévu. Et l'on était entre lui et la porte. La figure se reprit à sourire :

« Bien sage ! Pas un cri ! *Fatalitas ! »*

Sur quoi le sinistre visiteur s'assit sans qu'on l'en priât et dit :

« Monsieur, je suis un honnête homme ! »

Cette déclaration faite, il se tut comme s'il réfléchissait profondément à ce qu'il venait de dire, si bien qu'il crut devoir, après quelques instants, ajouter :

« Où je l'ai été ! »

Mais cette formule sembla le replonger dans un abîme de cogitations d'où il ressortit pour dire encore :

« Où j'aurais pu l'être… *Fatalitas !…* »

Le commandant, le voyant si tranquille, fut gagné par cette tranquillité. Il écouta et regarda. Il avait déjà vu cette face effarante mais il ne la connaissait pas. Il ne l'avait encore regardée qu'avec dégoût ou épouvante. Il la considéra avec curiosité : la tête était large et carrée, la bouche grande et lippue, le nez court et fort, les oreilles formidables, les yeux petits, ronds et extrêmement perçants, à l'affût au fond de l'arcade sourcilière dure et touffue ; les cheveux tondus réglementairement laissaient voir le dessin du crâne où Gall et Lavater auraient facilement découvert les protubérances de l'affectionnivité, du courage et de la destruction, qui peuvent également convenir à un vagabond spécial qui défend sa petite amie jusqu'à la mort ou à un général qui aime bien sa mère.

Il y avait de tout dans cette figure-là. Son front étendu et tourmenté était capable de grandes choses, mais les rides verticales situées à la racine du nez dénotaient les idées de haine et de vengeance. On sait que les yeux ronds, petits et perçants, marquent la finesse, la ruse et des dispositions à la malice et à la satire. À côté de cela, le nez obtus et court appartenait à un esprit simple et facile à duper. Le menton était terrible, mais la bouche, avec ses lèvres charnues, grosses et légèrement entrouvertes présageait de la bonté et de la franchise. Et l'impression d'ensemble prodigieusement inquiétante qui se dégageait de cette vision venait justement de ce que l'on n'avait pas d'impression d'ensemble.

On ne savait à quoi se fier sur ce visage-là ! Peut-être avait-il eu autrefois une unité que la tondeuse, en lui enlevant son cadre naturel, avait fait disparaître. Si Chéri-Bibi avait eu une barbe en fourche et des cheveux longs, il eût ressemblé à un apôtre un peu rustique ; avec des favoris, à un larbin de grande maison qui a assassiné son maître.

Peut-être avait-il eu une beauté. Satan, avant sa chute, était le plus beau des anges.

Et par-dessus tout cela, il aimait à rire et à avoir l'air de rire. Alors il était hideux !

« *Fatalitas !* reprit l'homme, voilà mon ennemie. Elle ne me lâche pas. Si vous saviez ce que j'ai eu de déveine dans la vie, c'est à n'y pas croire ! Mes compagnons de cage se plaignent de n'avoir pas réussi. Mais moi, alors, qu'est-ce que je dirais ? À propos, on me traite d'anarchiste ; je tiens absolument à déclarer au début de cet entretien que je ne suis pas anarchiste du tout ! Moi, monsieur, je trouve la société, telle qu'elle est, très bien faite. Et mon désir a toujours été de m'y faire une humble et honorable place ! Le malheur est que je n'ai jamais pu y arriver !

« *Fatalitas !* J'ai lu Kropotkine. Son système ne tient pas debout, et quant à Karl Marx, je préfère vous dire tout de suite que je regretterais toute ma vie les efforts que j'ai dû faire pour m'accaparer le bien d'autrui, s'il m'avait fallu le partager de force avec des gens que je ne connais pas !... J'aime à faire la charité, c'est entendu, mais il ne faut pas me mettre le couteau sur la gorge !... Les rôles seraient renversés !... Ni anarchiste, ni collectiviste !... Faut qu'on le sache une fois pour toutes ! Et si vous désirez être renseigné sur ce que je suis, eh bien, je vais vous le dire, moi, monsieur, je suis capitaliste ! Enfin, vous me comprenez, je ne demande qu'à le devenir !

« Ce qu'il y a de tout à fait surprenant dans mon affaire, c'est l'entêtement avec lequel les anarchistes qui me défendent et les juges qui me poursuivent s'entendent pour me faire de la peine ! Je ne suis pas un anarchiste, je dirai plus, et je suis sûr que si vous me connaissiez mieux, mon cher commandant, vous seriez tout à fait de mon avis : Je ne suis pas un mauvais esprit !... Jamais il me viendrait à l'idée, par exemple, d'écrire un livre comme Petit-Bon-Dieu sur la *Réforme de la magistrature.* Les juges font ce qu'ils peuvent et on aurait tort d'oublier que ce sont des hommes comme nous ! Je veux bien que, de temps à autre, il y en ait un qui ne se conduise pas bien ! C'est dommage, mais c'est inévitable et ce n'est certainement pas parce qu'un vitrier aura assassiné sa belle-mère qu'il nous sera permis de dire que tous les vitriers sont des coquins !

« Tenez, puisque nous parlons des juges, je vous dirai que je ne leur en veux même pas de leurs erreurs, parce qu'il est humain de se tromper ! Et cependant, monsieur, l'homme qui vous parle ainsi et qui est inscrit sur le registre de la chiourme sous le numéro 3216 est innocent !

« Vous avez l'air étonné, et je vous accorde qu'il y a de quoi ! Mais c'est la vérité du bon Dieu, *comme dit ma sœur !...*

– Voulez-vous un verre d'eau ? demanda le commandant.

– Non, merci. Trop aimable, ne dérangez personne pour moi. »

Le commandant s'inclina. Quelle était donc la singulière et formidable comédie que se jouaient ces deux hommes ? Le commandant, en ce qui concernait Chéri-Bibi, se le demandait. « Il doit avoir intérêt à gagner du temps, se disait-il, et comme c'est un criminel du genre cynique, il cherche à m'épater ! » De fait, Chéri-Bibi faisait le beau. Et faire le beau, pour Chéri-Bibi, c'était réaliser l'abominable. Il fallait l'entendre dire : « Je suis innocent !... C'est la vérité du bon Dieu ! comme dit ma sœur. » Ce « comme dit ma sœur » à propos du bon Dieu, défiait l'univers. Il continua à s'expliquer :

« Quand je dis : « Comme dit ma sœur », je ne veux pas faire entendre que ma sœur croit à mon innocence, mais elle croit au bon Dieu. Moi, monsieur, je n'y crois pas ! Élevé de bonne heure dans des principes qui me permettent de m'en passer, je n'ai même pas cette chance dernière de savoir exactement à qui m'en prendre de tous mes malheurs. Ah ! monsieur, si « le nommé Dieu », comme on dit à l'école, existait, il passerait avec moi, je vous prie de le croire, un fichu quart d'heure. Il ne me reste qu'une chose pour expliquer mon cas, qui vaut la peine vraiment qu'on s'y arrête, une seule chose, et c'est une sacrée femelle : j'ai nommé la Fatalité. Monsieur, vous voyez devant vous une victime de la fatalité. *Fatalitas !* J'étais bon, je suis mauvais. J'étais doux, je suis terrible. J'étais aimant, je hais. Monsieur, je vais vous raconter mon premier crime, et vous me plaindrez tout de suite. Mon premier crime dépasse en déveine tout ce qu'on peut imaginer. Et c'est pourtant bien simple. Voici :

« Je suis né à Dieppe, de parents pauvres, mais honnêtes. Mes parents étaient les serviteurs d'une ancienne et respectable famille. Mon père était le jardinier de la maison et ma mère en était la concierge. Ils habitaient un petit chalet à la grille du parc. Je n'ai rien à cacher. Je dirai les noms. Je m'appelle Jean Mascart et nos maîtres avaient nom Bourrelier, vieille famille démocratique, armateurs extrêmement riches, qui étaient, du reste, très ennuyés d'avoir un nom aussi commun que celui-là ; M. et Mme Bourrelier et Mlle Bourrelier et Bourrelier fils qui faisait la noce à Paris.

« L'été, ils habitaient une grande propriété sise à Puys, à quinze cents mètres de Dieppe tout au plus, sur la route. La demoiselle s'appelait Cécile, mais tout le monde lui donnait le doux nom de Cécily, et tout le monde l'aimait. On ne pouvait, du reste, la voir sans l'aimer. Moi, qui n'avais à cette époque que quinze ans (elle en avait dix-sept) j'en étais féru. Oh ! le plus innocemment et le plus respectueusement du monde, car, à ce moment, j'avais un cœur d'or mais une cervelle assez tranquille qui me faisait voir les choses à leur place : et celle qu'occupait Cécily était si haute au-dessus de mon humble condition que je ne me permettais aucun espoir ridicule. J'aimais et voilà tout !

« Mon seul bonheur était de regarder Cécily. Je n'y manquais jamais. Pour avoir cette occasion tous les jours, j'avais renoncé à ma vocation, qui était, paraît-il, d'être géomètre. Oui, mon maître d'école trouvait que j'avais du goût pour la géométrie. Alors mon père – un esprit simple, qui ne cherchait pas midi à quatorze heures – avait dit :

« – C'est bien, nous en ferons un géomètre. »

« Mais il fallait pour cela me mettre en pension à Rouen. Jamais je n'y eusse consenti. Quitter Cécily, plutôt mourir ! Cependant, j'étais en âge de prendre un parti. Il le fallait. Alors, un jour, je dis à mon père : « Papa, tu ne sais pas ce que je serai ?

Je serai boucher ! Oui, je sens que j'ai du goût pour la boucherie ! »

« Je ne lui disais pas cela en l'air. Plus d'une fois, je m'étais arrêté à la devanture des bouchers, sans avoir l'intention de rien acheter, mais simplement pour voir, pour comprendre. Toute cette belle viande saignante, bien fraîche, m'attirait. J'enviais un de mes petits amis, qui était garçon boucher, et qui pouvait la tripoter tous les jours.

« Quelquefois, il m'emmenait à l'abattoir, et c'était plaisir de voir comme il coupait la gorge du veau d'un seul coup de couteau appelé « le saigneur ». J'avais des frissons qui ne me déplaisaient point quand il manœuvrait cet énorme couteau, grand deux fois comme un couteau à découper, et qu'il m'expliquait comme il énervait la bête, et comment il ne fallait pas avoir « le double mouvement », c'est-à-dire qu'il fallait éviter de revenir dans la blessure, comme feraient les profanes. Alors on hacherait la viande, et ça serait de la propre ouvrage !

« Après, il me montrait comment on fait pour « fleurir » la peau du ventre du veau, avec la lancette ; moi qui avais aussi du goût pour la géométrie, j'aurais bien voulu, comme lui, faire des dessins sur la peau du ventre du veau, des ronds, des carrés et des losanges ; et aussi il faisait des cœurs, des flèches et des fleurs. Qu'on ne dise pas qu'on est matérialiste dans la boucherie, car enfin rien ne les force, n'est-ce pas, à dessiner des fleurs sur la peau du ventre du veau !

« Ainsi le goût me vint-il de cet état de tout repos, honnête et qui laisse le plus souvent d'appréciables bénéfices. Mon père ne s'opposa point à ma carrière et même il fut tout de suite content quand je lui dis que « c'était pour entrer comme apprenti dans une boucherie du Pollet (faubourg de Dieppe, près de Puys) qui justement fournissait la viande des Bourrelier.

« J'avais bien préparé mon affaire ; je savais que c'était moi qui apporterais la viande à Puys et j'étais sûr de voir Cécily tous les jours, car sa mère en avait fait une excellente ménagère, et c'était elle, le plus souvent, qui recevait les fournisseurs. Ainsi arriva-t-il, et je vous prie de croire que je ne la volais pas sur la marchandise. Je m'arrangeais toujours de façon à lui apporter les meilleurs morceaux et ce n'est pas moi qui aurais essayé de lui passer du faux-filet pour du filet ou de la tranche pour du rumsteck ! Enfin j'avais grand soin, quand je lui apportais du veau, de le dessiner moi-même, et je vous prie de croire que M. Bouguereau, avec son pinceau, n'aurait pas dessiné de plus beaux veaux que moi avec ma lancette !

« Monsieur, je vous donne tous ces détails parce qu'il m'a plu de m'étendre un peu sur l'époque la plus charmante de ma vie. Je me vois encore, le tablier bien propre relevé avec soin sur ma cuisse et pris par un coin de ma ceinture, l'aiguiseur au côté, et le veau dans mon panier, accourir sur ma bicyclette au-devant de Cécily. Je laissais ma bicyclette à la porte du chalet habité par mes parents, et après avoir embrassé ma bonne mère et ma charmante sœur qui, à cette époque, s'appelait Jacqueline, comme tout le monde, je me dirigeais, le cœur battant, dans les allées du parc. Si quelquefois je m'arrêtais le souffle court, haletant, c'est que j'avais entendu glisser sur la pelouse les petits pas de fée de Cécily. Monsieur, qu'elle était belle ! Quelle grâce ! Quelle modestie !

« Et puis, elle était fraîche comme une pomme d'api et joyeuse comme une alouette, par un beau rayon de soleil ! La voir, c'est tout ce que je demandais ! Mourir pour elle, c'est tout ce que je désirais ! Et nul ne connaîtrait jamais le mystère de mon cœur ! Voyez, monsieur, ma voix tremble encore quand je me rappelle ces instants divins. Elle avait une façon de me demander : « Eh bien, mon ami, la viande est-elle bien *persillée* aujourd'hui ? » Si elle était bien *persillée !*... Je rougissais ; elle s'en apercevait, me disant en souriant :

« – Tu resteras donc toujours aussi godiche, mon pauvre garçon ! »

« Et elle me prenait elle-même, avec ses jolis doigts parfumés, elle me prenait elle-même la marchandise ! Oh !…

« Et alors, monsieur, voici comment le crime arriva et comment je fus arrêté et condamné. Vous allez voir. Certes j'avais commis le crime, mais j'étais innocent ! C'est un événement dont, après tant d'années passées, je ne suis pas encore revenu. Il faut vous dire tout de suite que le père de Cécily, l'armateur riche à millions, était un vieux saligaud. Il avait remarqué ma sœur. Pauvre Jacqueline, qui était pieuse comme une prière d'innocence et certainement la plus vertueuse du canton ! Les mères la citaient pour exemple à leurs filles et le curé l'aurait choisie pour rosière si cet usage eût survécu dans notre pays aux ruines de l'ancien temps !

« Je n'ai rien à cacher de cette lugubre histoire qui est connue de tout Dieppe, où ma sœur vivait encore ces temps derniers, au milieu du respect de tous et de l'amitié dévouée des religieuses de l'hôpital qui l'avaient accueillie avec tant de joie.

« Par quel stratagème ce vieux bandit de Bourrelier parvint-il à séduire Jacqueline ? Moi, j'ai toujours cru la petite, qui affirmait que Bourrelier l'avait endormie après l'avoir attirée dans ses bureaux déserts de Dieppe, un dimanche, après vêpres. Monsieur, il en résulta que ma sœur faillit mourir et qu'il y eut des explications terribles entre mon père et Bourrelier, lequel, bien entendu, nous jeta tous à la porte. Je fus même mis à la porte de ma boucherie qui voulait garder la clientèle. Mais je retrouvai une place ailleurs, et ma sœur entra en religion.

« Cependant je revoyais toujours Cécily, car, pour ma nouvelle maison, j'allais porter ma viande à Puys, au château des

Roches-Blanches, qu'habitait dans la belle saison le marquis du Touchais et sa famille, amie de la famille Bourrelier. La marquise était une bien bonne personne qui sortait toujours accompagnée de la vieille Reine, sa dame de compagnie. Elles vivent encore toutes les deux, je le sais, car vous pensez bien que tant qu'on ne m'aura pas coupé le cou, c'est pas fini toutes ces histoires-là, bien qu'il y ait quinze ans que ça a été jugé !

« Le marquis avait un fils, le comte Maxime, un jeune homme qui faisait la noce à Paris avec le fils Bourrelier. Tous deux venaient dans leur famille, à la belle saison, et amenaient souvent un ami qui habitait alors chez les Bourrelier. Cet ami s'appelait Georges de Pont-Marie et était vicomte. Les fils continuaient à se voir à Puys et des relations très suivies s'étaient établies entre le château et la villa. Cécily allait souvent avec sa mère au château et ainsi je pouvais la contempler à mon aise.

« Je ne la reconnaissais plus. Elle était d'une tristesse qui me faisait peine à voir, même si je songeais que cette tristesse avait peut-être pour origine la terrible aventure de ma sœur qu'elle aimait beaucoup. Les trois jeunes gens essayaient en vain de la distraire. Son père lui-même, l'infâme Bourrelier, ne parvenait point à la faire sortir de sa mélancolie, même avec des menaces.

« Un jour, je l'entendis qui la malmenait assez durement. Je m'éloignais tout de suite, car je sentais que je ne resterais peut-être pas longtemps maître de moi. Du reste, j'évitais toujours de rencontrer le père Bourrelier, car j'aurais bien fait un malheur. Et c'est une chose que je voulais éviter par-dessus tout, à cause de mon amour pour la fille. Or, j'appris à quelque temps de là la raison de ces scènes : le père Bourrelier voulait avoir une fille comtesse ! et, un jour, marquise !... Oui, il voulait la marier malgré elle à Maxime du Touchais !

« Le vieux marquis du Touchais était, bien entendu, avec lui, car il n'avait plus le sou et les Roches-Blanches étaient hypothéquées, ainsi que tout ce qui restait aux Touchais de leurs vieilles terres normandes, au-delà de leur valeur ! Tout ce qui se manigançait là autour de ma pauvre Cécily était du propre ! J'en avais le cœur soulevé d'autant plus que je savais que la pauvre enfant avait toujours espéré se marier avec un de ses cousins, le petit Marcel Garavan, qui faisait alors son premier voyage au long cours.

« Pendant quinze jours, je vis Cécily tous les jours, et, tous les jours, elle pleurait. J'en étais moi-même malade. Elle avait, du reste, déclaré à son père qu'elle préférait mourir plutôt que d'épouser Maxime du Touchais ; et tout le pays déjà savait cela : on la plaignait, car on connaissait Bourrelier et l'on savait bien qu'il ne céderait jamais.

« Or, un soir à la mi-septembre, je revenais des Roches-Blanches sur ma bicyclette quand j'aperçus soudain au-dessus de la falaise deux hommes qui se battaient. Ils s'étaient pris à bras-le-corps et ils faisaient de tels mouvements que je ne comprenais pas comment ils n'étaient pas encore tombés dans la mer. Je lâchai ma bicyclette, car il me fallait courir à travers champs, et alors j'entendis distinctement une voix qui râlait : « Au secours !... Au secours !... À l'assassin ! » Et je reconnus cette voix.

« C'était celle du père Bourrelier !

« En dépit de la nuit qui commençait à être bien épaisse, je pus me rendre compte immédiatement de la situation. Bourrelier tournait le dos à la mer et était bien près d'arriver au bord de la falaise ; l'autre, qui était parvenu à se dégager, le poussait en se retenant d'une main à un poteau télégraphique. Il avait donc le dos tourné de mon côté et je ne pouvais voir sa figure.

« Il n'y avait pas à hésiter. Je me précipitai et agrippai mon homme par les reins, en lui criant : « Vas-tu le lâcher, assassin ! » Il me répondit sans se retourner par un coup de pied terrible sur le gras de la jambe. Je poussai un cri de douleur et, saisissant le couteau que j'avais ce soir-là à la ceinture, je lui en portai un coup terrible dans le dos. Monsieur, il faut vous dire que je revenais de l'abattoir et que j'avais sur moi « le saigneur », que je devais donner à aiguiser au Pollet. Vous pensez quel coup je devais donner avec ce couteau-là !

« Le malheur fut que, dans le moment même, le père Bourrelier, qui était arrivé à reprendre l'assassin par la taille, l'avait retourné, d'un coup, du côté de la falaise, lui faisant lâcher le poteau télégraphique, de telle sorte… de telle sorte, comprenez-moi bien, que c'était maintenant le père Bourrelier qui me présentait le dos, et que c'est dans le dos du père Bourrelier que mon couteau entra, comme dans du beurre, mon cher monsieur !

« Il ne fit même pas ouf ! Il s'affala à mes pieds. Il était mort.

« J'avais tué celui que je voulais sauver !

« Qu'est-ce que vous dites de ça ? Croyez-vous que c'est de la déveine ? Et quand je vous affirmais que j'avais la fatalité contre moi, est-ce que je mentais ? est-ce que j'exagérais ?

« J'avais tué le père de Cécily ! Je m'enfuis comme un fou du côté de Dieppe, pendant que l'autre s'enfuyait également comme un fou du côté de Puys. Le cadavre était resté sur la falaise, avec son couteau planté dans le dos.

« Avant d'arriver au haut de la côte du Pollet, je réfléchis que si je ne lui enlevais pas le couteau du dos, on finirait bien par savoir que c'était moi qui avais porté le coup. Alors je m'en

revins, mais je ne retrouvai plus le cadavre. Il était déjà parti ! Un passant l'avait déjà découvert ? L'éveil était-il donné ? Je ne pouvais le penser, car il y aurait déjà eu du monde sur la falaise et du remue-ménage tout le long de la côte du Puys.

« Alors, quoi ? C'était l'autre qui était revenu et qui avait sans doute jeté le cadavre sur les rochers. Mais qu'est-ce qu'il avait fait du couteau ? Je ne trouvai pas plus de couteau que de cadavre. La situation, pour moi, était terrible.

« Dans le même moment, je m'aperçus que j'avais perdu mon tablier… mais où l'avais-je, perdu ?… je courus en tous sens, sans le retrouver… Il faisait nuit. J'étais comme fou…

« Je n'avais plus qu'un seul espoir : celui de retrouver l'homme qui s'était battu avec le père Bourrelier. Et je descendis vers Puys, évitant toute rencontre, me rejetant dans les champs, ou me cachant derrière une haie, quand j'entendais un passant.

« Je n'avais remarqué qu'une chose chez l'homme, c'était son grand chapeau gris. Ce chapeau, il l'avait enfoncé jusqu'aux sourcils et le bord en était rabattu sur ses yeux. Enfin les péripéties de la lutte et l'épaisseur des ténèbres m'avaient empêché d'en voir davantage. Je n'aurais pu le reconnaître qu'à son chapeau et aussi peut-être à sa taille. Il était grand, élancé, et il m'avait montré en fuyant qu'il était fort alerte.

« J'errai autour de l'hôtel, des auberges, des villas, et cela une grande partie de la nuit, épiant les rares ombres qui se dressaient devant moi. Enfin je rentrai à Dieppe, dans un désespoir bien compréhensible, mais je n'osai revenir ni à la boucherie ni chez moi. Je passai la nuit dans les champs, du côté de la gare. Le lendemain matin, je me dirigeai de bonne heure sur le Pollet. Devant la boutique de mon nouveau patron, une foule était assemblée et je distinguai à la porte deux agents. Je pris aussitôt la poudre d'escampette, et allai me réfugier du côté de Biville,

dans un trou de la falaise, qui avait jadis servi d'asile à Georges Cadoudal. C'était un brave. Salut à sa mémoire ! J'y restai tout le jour, persuadé qu'on me cherchait, et ce n'était, hélas ! que trop vrai.

« Le soir, je quittai mon trou, car j'avais une faim de loup. Je parvins à chiper, à la devanture d'une mercerie de Biville, un morceau de gruyère qui se trouvait là, dans un journal. Le hasard avait fait de moi un assassin, les conditions de ma nouvelle existence faisaient de moi un voleur ! J'étais complet, et je n'avais pas seize ans !

« Joli début ; mais attendez, ça n'est pas fini. J'ai gardé le plus beau pour la fin !

« Le journal qui enveloppait le gruyère était une feuille de Dieppe du jour même. Quand j'eus mangé, je le lus derrière l'auvent d'une pauvre ferme isolée, près de laquelle je m'étais glissé dans l'espoir de trouver quelque chose susceptible d'apaiser ma faim, que le fromage de gruyère n'avait nullement satisfaite. Une lumière tremblotante me révéla le titre d'un article que je me rappellerai toute ma vie : « Affreuse vengeance d'un gamin de quinze ans ! » J'étais fixé. Il s'agissait de moi. Et comment !

« C'était simple. La veille au soir, à la villa, on avait en vain attendu M. Bourrelier pour dîner. Comme il se faisait tard, Mme Bourrelier, très inquiète, avait envoyé son fils Robert aux renseignements. Celui-ci s'était rendu aux Roches-Blanches, où le marquis, stupéfait, lui avait appris que Bourrelier, à l'heure du dîner, les avait quittés pour rentrer chez lui, par la route de la falaise. Puis le marquis, son fils Maxime, puis leur ami Georges de Pont-Marie et le fils Bourrelier, redoutant un accident, avaient couru à la falaise et là, plus heureux que moi, hélas ! avaient trouvé un tablier de garçon boucher, mais pas de Bourrelier.

« Avec des lanternes, ils étaient revenus à cet endroit et ils avaient découvert enfin sur la terre et dans les herbes les traces d'une lutte. Persuadés qu'on avait jeté Bourrelier du haut de la falaise, ils étaient redescendus dans le village et avaient suivi le bord de la grève, ce qui leur était facile, puisque la mer justement était basse. Et ils n'avaient pas été longtemps à se trouver en face du corps de l'armateur.

« Ils le transportèrent chez lui, après que le marquis, qui était parti en avant, eut annoncé l'épouvantable malheur à la famille. Vous jugez des cris de la mère et de la pauvre Cécily ! La jeune fille se trouva mal tout de suite et il fallut la porter dans sa chambre. Pendant ce temps, on avait téléphoné à Dieppe. Le commissaire de police accourait avec son secrétaire. L'enquête était vite faite. Coup de couteau dans le dos, tablier de garçon boucher… Le soir même, mon tablier était reconnu par mon patron. Du reste, la marquise se rappelait m'avoir vu sortir des Roches-Blanches quelques minutes après Bourrelier et affirmait que j'avais pris le même chemin.

« Pour tous, mon affaire devenait claire comme de l'eau de roche. J'avais voulu venger ma sœur, envers laquelle l'armateur s'était mal conduit (c'était l'expression même du journal). Enfin j'avais profité personnellement de la vengeance, puisque j'avais détroussé le cadavre de celui que j'avais assassiné. On n'avait point en effet retrouvé sur Bourrelier son portefeuille, qui contenait, paraît-il, ce soir-là, plusieurs billets de mille francs. J'étais riche !

« Ce qui m'étonnait, par exemple, c'est qu'on n'avait encore retrouvé, nulle part, le couteau ! Ah ! on savait comment il était fait ! On en donnait des descriptions dans le journal qui avait paru ce jour-là avec une édition supplémentaire, à dix heures du matin ! Comment, à dix heures du matin, n'avait-on pas encore retrouvé le couteau, le « saigneur » avec lequel on faisait de si

belles blessures sans s'y reprendre à deux fois ! Le journal expliquait encore cela : la blessure ne pouvait avoir été faite que par quelqu'un qui s'y connaissait joliment bien, par un garçon boucher.

« Or, ce fameux couteau, je devais le retrouver moi-même la nuit même, et dans des conditions qui ne sont pas banales, je vous assure !

« Je venais de replier le journal qui annonçait ma prochaine arrestation, et je retournai à mon trou, assez mélancoliquement, m'estimant à tout jamais perdu. Que pouvais-je faire en effet ? Que pouvais-je dire pour m'innocenter ? Raconter l'histoire de l'homme au chapeau gris ? Le juge aurait haussé les épaules et personne ne m'aurait cru ! Je ne pouvais rien faire ni rien dire tant que je n'amènerais pas moi-même, au juge, l'homme au chapeau gris.

« J'en étais encore là ! J'en étais toujours là ! Il fallait le retrouver ! Il me semblait que son allure générale ne m'était pas tout à fait inconnue et que, pendant la saison, j'avais eu quelquefois l'occasion de rencontrer cette silhouette-là, à Puys même. Il fallait ne pas désespérer, retourner tous les soirs, toutes les nuits à Puys et espionner toutes les ombres qui passaient.

« J'avais toujours avec moi ma bicyclette. Je la sortis de mon trou, et en route pour Puys. Quand j'entendais quelqu'un devant moi ou que je voyais une lumière, je me rejetais dans les champs et me couchais sur la terre. Or, cette nuit-là, je désespérais encore de rencontrer ce que je cherchais, et après avoir parcouru sournoisement tout le village, j'étais allé m'affaler sur la grève, sous la falaise, quand passa devant moi une silhouette. C'était mon homme !

« Ah ! il n'y avait pas à s'y tromper. C'était bien lui !... Je vous prie de croire que mon cœur battait. D'abord, je ne fis pas

un mouvement. Je l'observais. Qu'est-ce qu'il faisait à une pareille heure sur la grève ? Il était bien deux heures du matin ! Je le vis qui se dirigeait vers un petit escalier, très étroit, taillé à pic à même la falaise et qui conduisait directement dans le jardin des Roches-Blanches dont j'apercevais la lourde et haute silhouette dominant la mer.

« Je ne voulus pas effaroucher mon homme ! Je ne voulais pas le voir s'envoler comme l'autre soir, et, à quatre pattes, je le suivis. Il montait l'escalier ; je restais en bas et j'attendis, pour monter à mon tour, qu'il fût en haut. De temps en temps, il s'arrêtait et regardait autour de lui, écoutant le moindre bruit. Je vous jure que je n'en faisais pas. Enfin il fouilla dans sa poche, y prit une clef et ouvrit la petite porte qui donnait sur le jardin des Roches-Blanches.

« Puis il repoussa la porte, la laissant légèrement entrouverte. La lune éclairait parfaitement la scène. On ne pouvait voir notre homme, du reste, que d'une partie assez restreinte de la grève, à cause du renfoncement de la falaise, et comme il n'avait vu personne sur ce coin de grève, il pouvait penser avoir passé inaperçu.

« Je gravis à mon tour l'escalier. Arrivé en haut, je poussai la porte et pénétrai dans le jardin. Tout était calme dans le château. Tout semblait dormir. Pas une lumière aux fenêtres. Par où était passé mon homme ? Pour qu'il ne m'échappât pas, je refermai la porte derrière moi, bien sérieusement au verrou. Et j'allai me cacher dans une allée tout près de là, bien disposé à lui sauter dessus et à appeler quand il reviendrait, car il ne faisait point de doute qu'il repasserait par là. Je ne savais pas ce qu'il venait faire dans cette maison, mais cette porte laissée entrouverte m'apprenait de toute évidence qu'il comptait ressortir en paix par là.

« Le temps qu'il tirerait le verrou, je serais là, moi ! Et l'on verrait bien ! J'étais déjà fort ; je ne le craignais pas !

« Un quart d'heure environ se passa ainsi.

« Rien ne semblait avoir bougé dans la maison quand soudain j'entendis une sourde exclamation, comme un cri d'effroi et de douleur, et puis le choc lourd d'un corps sur un plancher. Je m'élançai. Une fenêtre était ouverte au rez-de-chaussée du château. Une ombre se montra précipitamment à cette fenêtre comme si elle s'apprêtait à sauter. C'était lui ! C'était l'homme au chapeau gris !

« Je bondis et retombai dans une grande pièce obscure.

« Au même moment une porte s'ouvrit et quelqu'un cria : « Qui va là ? Ne faites pas un pas ou vous êtes mort ! »

« En même temps on dirigeait sur moi le jet d'une lanterne et je vis un petit gros homme en chemise qui me menaçait de son revolver. Je lui dis : « Ne tirez pas ! je ne bougerai pas ! mais il y a un homme chez vous !...

« – Je le vois bien », qu'il me répond.

« Et, tout de suite, il se met à faire un chambard de tous les diables et à appeler au secours.

« On arrive de tous côtés, tous les gens en chemise. On apporte des lumières, on me reconnaît, on crie : « C'est Chéri-Bibi ! (j'étais déjà connu de toute la contrée sous ce surnom que m'avait donné ma sœur). C'est Chéri-Bibi ! Nous le tenons ! »

« Quelqu'un dit : « Il est encore venu pour faire un mauvais coup ! »

« Et tout à coup on poussa des cris, des cris !

« On venait de découvrir, étendu, baignant dans son sang devant son coffre-fort, le marquis du Touchais.

« Il était mort et il avait un grand coutelas planté dans le dos. Ce coutelas, je le reconnus, c'était le mien !

« Eh bien, monsieur, qu'est-ce que vous dites encore de ça, hein ? Pas banal, comme *cerise !* Avez-vous vu une déveine pareille ? Si vous l'avez vue, faut le dire ! Non ! n'est-ce pas, vous n'avez jamais vu ça ? *Fatalitas !* Vous comprenez, moi je ne suis pas victime de Kropotkine ni de M. Tolstoï ; je ne suis pas victime de l'anarchie, des mauvaises lectures, etc. Je ne suis pas non plus victime de mes mauvais instincts, c'est de la blague !... Les circonvolutions du cerveau, comme dit le Kanak, pour moi c'est encore de la blague ! En naissant on a la bosse de tout et la bosse de rien !... le désir de tout et d'autre chose ! Au début, comprenez-moi bien, les instincts et les bosses du cerveau, c'est n'importe quoi ! C'est de la force qui demande à être employée : un point, c'est tout ! Voilà ma théorie. Elle n'est pas compliquée. Seulement cette force, elle ira où on la conduira, pardi, c'est sûr !... Mais qui est-ce qui possède le levier ?... C'est cela qu'il faut savoir !... C'est là qu'il faut regarder !... C'est là qu'est la responsabilité !...

« Quelquefois c'est les parents, quelquefois c'est la société. Ça n'est jamais l'enfant !... Le pauvre gosse, lui, ne demande qu'à marcher droit ou de travers ! Eh bien ! qui est-ce qui avait la main sur mon levier à moi ? Ça n'étaient ni les parents ni la société. C'était la *fatalité* tout simplement ! Ça crève les yeux ! Je la vois ! Toute ma vie je l'ai vue. C'est elle qui me montrait le chemin. Quand par hasard je ne la voyais pas, c'est qu'elle me poussait par-derrière. *Fatalitas !* Ah ! la v... !

« Vous m'avez compris, j'espère ?... Oui ! tant mieux ! Ça prouve que vous êtes intelligent !

« Donc c'était mon couteau !... Vous pensez s'ils m'ont mis la main dessus et comment ils m'ont traité ! Et ce qu'ils m'ont arrangé !... J'avais beau raconter que j'avais poursuivi un homme au chapeau gris, ils me croyaient d'autant moins qu'ayant fouillé toute la maison pour savoir si je n'avais pas un complice, ils n'avaient trouvé personne. Deux mois plus tard, je passai en cour d'assises, et comme j'étais trop jeune pour la guillotine, on m'envoya à Cayenne pour achever mon éducation.

« Tout m'était égal du moment que je ne devais plus revoir Cécily. Qu'advint-il de sa jeune destinée ? J'en appris tout le détail après mon évasion et à mon retour en France. Trois jours après la mort de son père, et par conséquent deux jours après celle du marquis, Cécily avait mandé près d'elle Maxime du Touchais. Le jeune homme avait beaucoup perdu en perdant Bourrelier. L'homme qui avait assassiné l'armateur lui avait tué son mariage. Il savait que Cécily ne l'épouserait que contrainte et forcée. Et encore elle lui avait fait entendre qu'elle ne céderait jamais aux instances de son père.

« Aussi quelle fut la stupéfaction du jeune marquis lorsque Cécily, immédiatement après l'inhumation de Bourrelier, et dans le cabinet de Bourrelier, et sous le portrait de Bourrelier, lui tendit la main en lui disant : « Monsieur du Touchais, je vous considère comme mon fiancé. Vous avez ma parole. Un malheur épouvantable nous frappe tous les deux ; en vous épousant, j'accomplis la suprême volonté de mon père. » Là-dessus elle le salua et le laissa dans un état à peu près comateux. Ce jeune snob, comme on dit aujourd'hui, ne parvenait pas à comprendre du premier coup comment une jeune fille qui repousse la volonté de son père vivant l'accepte, le père mort. La pensée du sacrifice de ce jeune cœur sur la tombe paternelle dépassait trop le champ de son intelligence pour qu'il pût y atteindre une se-

conde, et si on lui avait dit que le père Bourrelier avait menacé de sa malédiction, le jour même de sa mort, son enfant récalcitrante, cela non plus n'eût pas été suffisant pour lui expliquer la conduite de Cécily. Pour lui, la malédiction paternelle devait être une de ces vaines formules héritées d'une littérature un peu rococo qui avait cessé d'avoir cours. Il accepta donc son bonheur sans le comprendre, et, le deuil fini, on alla chez le maire et chez le curé, sans avoir oublié le notaire, bien entendu.

– Comme vous vous exprimez bien ! » constata le commandant, qui n'avait garde d'interrompre l'orateur, mais qui désirait lui prouver, de temps à autre, qu'il était à la conversation. (En réalité, tout en écoutant ce passionnant récit, Barrachon ne cessait de se demander : « Comment ferais-je bien pour, sans trop de dommage, m'emparer de Chéri-Bibi ? »)

Chéri-Bibi continua :

« Monsieur, il m'est arrivé plus d'une fois de m'étonner, comme vous, de la correction et de la pureté que, dans certains instants, révélait mon langage, mais en dehors de mes nombreuses lectures, aux heures perdues au bagne, je n'en ai point trouvé d'autre explication que celle-ci : c'est que, dans ces instants-là, ma pensée est tout entière à Cécily, et ne peut se traduire que noblement, par la raison que Cécily a toujours ennobli tout ce qui l'approchait.

« Toutefois il nous faudra faire une exception pour cet abominable Maxime du Touchais qui, lui, est passé près de la perfection, sur la terre, sans même s'en apercevoir. Il était trop occupé à remuer des sous. La fortune qu'il avait acquise en se mariant ne lui laissait pas le temps de regarder du côté de Cécily, qu'il négligeait tout à fait, après l'avoir rendue mère. Il a fait construire un yacht magnifique, sur lequel il promène, pendant les vacances, ses compagnons de débauche et ses maîtresses. Ce sont alors des parties extravagantes, des croisières scandaleu-

ses, pendant que la petite pleure là-bas, au fond de son château. »

Chéri-Bibi s'arrêta, poussa un profond soupir, et dit :

« C'est ici, monsieur, que finit cette histoire. Ma première pensée en rentrant en France, après mon évasion du bagne, avait été, naturellement, de revoir Cécily. Je me dirigeai sur Dieppe, mais servi toujours par une incroyable infortune, je n'étais pas arrivé à Saint-Valéry-en-Caux que j'apprenais que Cécily, profitant de l'absence de son mari, s'en était allée faire un voyage avec son fils, en Angleterre, pour le perfectionner dans la connaissance d'une langue que l'on ne saurait trop recommander aux jeunes gens. Moi, si j'avais su l'anglais, on ne m'aurait pas repincé lors de mon évasion du Dépôt. Mais je ne le savais pas : *Fatalitas !*

« Et maintenant, je ne vous demanderai plus, monsieur, qu'un peu de patience, et vous saurez enfin pourquoi j'ai cru devoir vous imposer le supplice de cette longue confession. La fatalité, monsieur, par la suite, ne cessa de me persécuter. Désireux de réintégrer la vie honnête et bourgeoise, si jeune encore, nullement pourri par la « relingue » à cause de la pensée de Cécily qui m'avait toujours hanté, j'étais plein d'ardeur pour le bien, j'ose le dire. Après avoir accompli de véritables prodiges, en marge de la société, dans l'art du cambriolage bon enfant et de l'escroquerie qui ne fait de mal à personne – car coûte que coûte, n'est-ce pas, il faut bien vivre, c'est la loi de la nature ! – j'avais eu le bonheur d'entrevoir le port de salut. Enfin, j'allais être tranquille !... J'allais être honnête comme tout le monde. J'entrai comme garçon de bureau chez un banquier archimillionnaire.

« Eh bien, le croiriez-vous, monsieur ? J'étais tombé chez un anarchiste. Parfaitement, mon bonhomme ne fréquentait que des anarchistes, qu'il recevait tous les jours à sa table ! Il ne

lisait que des journaux anarchistes qu'il subventionnait ; après quoi, il estimait sans doute qu'il était quitte avec l'humanité, car il n'était pas large avec les domestiques. C'est lui qui m'a fait lire Kropotkine, c'était son cadeau du jour de l'an… Ça, ça m'a dégoûté. Ce gros ventru – je parle de mon patron – qui gardait tous ses millions pour lui et qui voulait persuader aux autres qu'ils n'avaient le droit de posséder rien du tout ! C'était révoltant, parole d'honneur, et je lui ai flanqué ma démission. Ah ! ça n'a pas traîné !

« Or, comme par hasard, la fatalité, qui veillait, voulut que la banque fût dévalisée le lendemain de mon départ par des gars d'attaque qui se réclamaient des théories littéraires de mon ex-patron et qui abattirent sans scrupule les malheureux employés qui avaient la garde de la caisse. Dès le début de l'enquête, le patron parla de moi. J'étais parti trop à point pour ne pas savoir ce qui allait se passer. De là à imaginer que je n'étais venu dans la maison que pour donner à mes complices les indications nécessaires, il n'y avait qu'un pas.

« On voulut, avant de le franchir, savoir exactement qui j'étais. Et l'on n'y serait peut-être point parvenu sans un nommé Costaud. Qui ça, Costaud ? Mon cher commandant, avez-vous lu *Les Misérables ?* Oui, vous les avez lus. Eh bien, Costaud, c'est Javert ! Tout simplement.

« Costaud avait fait ma connaissance à Dieppe, lors de ce que l'on est convenu d'appeler mon premier crime. Il était alors secrétaire du commissaire de police. Maintenant, il est inspecteur de la Sûreté. Depuis mon évasion du bagne, il n'avait cessé de me poursuivre. Lui et la Fatalité se donnaient la main.

« Un soir de janvier brumeux et glacé, je les rencontrai tous deux dans un bureau d'omnibus et déjà ils avaient la main sur moi quand je me rappelai à temps que je disposais d'un petit canif de poche dont je fis cadeau à Costaud. Costaud n'en de-

manda pas davantage et s'évanouit dans les bras de sa compagne. Il n'en est pas mort et je ne lui en veux pas. Tout de même, Costaud, en recherchant le garçon de bureau de la banque mise à sac, avait rencontré Chéri-Bibi.

« Il fut bien entendu, dès lors, que c'était Chéri-Bibi qui avait fait le coup et l'on ne parla plus que de la bande à Chéri-Bibi. Je dus me terrer comme un lapin. Or, je ne commis jamais tant de crimes que lorsque, bien sage et dans mon trou, je ne remuais pas une patte. Cette sacrée bande à Chéri-Bibi faisait des siennes. Elle volait des automobiles, dévalisait des garçons de recette, affolait les populations, enfin accomplissait des merveilles qui me comblaient de gloire. Par instants, quand les clameurs des camelots m'apportaient le nouvel écho du dernier crime de Chéri-Bibi, j'avais envie de sortir de ma mansarde et de leur crier : Assez ! assez ! n'en jetez plus, ma malle est pleine ! Monsieur, il faut en finir, je passerai sur quelques détails sans importance, comme par exemple mes arrestations et mes évasions, pour arriver à la petite bonne. Vous savez bien, Marguerite Berger, celle qui a été coupée en je ne sais plus combien de morceaux !

– Dix-sept ! fit le commandant.

– Tiens ! je croyais qu'il n'y en avait que seize ! Après tout, c'est peut-être vous qui avez raison.

– Même qu'au dix-septième vous étiez tellement impressionné que vous avez été obligé de prendre un bain de pieds de moutarde ! » compléta Barrachon, de plus en plus flegmatique et maître de lui, car, tout bien pesé, il comptait qu'il était impossible au misérable de lui échapper. Au moment où Chéri-Bibi le quitterait et ouvrirait sa porte, il se cramponnerait à lui quoi qu'il arrivât et crierait à la sentinelle de garde dont il entendrait le pas dans le corridor, de tirer, dût-il être le premier à succom-

ber. « Et maintenant, pensait-il, va, mon bonhomme, je t'écoute. »

« Ah ! Ah ! le bain de pieds de moutarde ! reprit Chéri-Bibi, vous ne l'avez pas oublié ! Et vous avez cru sans doute à une mauvaise plaisanterie ? Eh bien, non ! c'est la vérité ! Pauvre petite bonne ! Pauvre enfant ! C'était après ma dernière évasion, j'étais dénué de toutes ressources et, mélancoliquement, j'errais autour des abattoirs de la Villette, me disant que si je parvenais jamais à me « reclasser », ce serait dans la boucherie qui était mon état de prédilection, mon vrai métier d'honnête homme. J'avais volé une blouse de louchébem, m'en étais revêtu et je tentais d'entrer en conversation avec les gens du métier qui avaient fini leur journée. Passe un confrère qui avait, à son bras, une petite bonne. Il la traitait si grossièrement que je dus intervenir et le prier de se mieux conduire avec le sexe pour l'honneur de la corporation.

« J'avais dit ça gentiment, sans penser à mal. Il voulut m'administrer une volée. C'est lui qui la reçut, et la petite bonne, qui craignait d'en recevoir une à son tour, me pria de l'accompagner chez elle. Elle s'appelait, me dit-elle, Marguerite Berger et habitait avenue de Saint-Ouen. C'était loin, mais on est galant homme.

« Chez elle, comme elle continuait à avoir peur de son amoureux, elle me demanda gentiment de ne point la quitter avant l'aurore. Je partis tout de suite, estimant en avoir assez fait pour la protection de l'innocence et n'aimant point à m'attarder, par le temps qui courait, dans des endroits dont je n'avais pas eu le loisir d'étudier la géographie.

« Le lendemain matin, on trouvait chez elle Marguerite Berger en dix-sept morceaux. Eh bien, je n'y étais pour rien, moi ! La veille au soir, je l'avais laissée tout entière ! Son ami, le boucher, l'avait certainement mise dans cet état, après une vi-

laine scène de jalousie. Naturellement Costaud là-dessus arriva, et, en voyant les morceaux, s'écria : « Ça ! c'est de l'ouvrage à Chéri-Bibi ! »

« Le concierge, qui m'avait vu monter la veille, au bras de la petite bonne, donna mon signalement. L'affaire était dans le sac ! J'apprenais toujours mes assassinats par les journaux. Cette fois-là encore ça n'a pas manqué et je faillis en avoir un coup de sang ! Et voilà comment j'ai pris un bain de pieds de moutarde ! C'est pas sorcier ! C'est alors, monsieur, que dégoûté de la vie et réfléchissant que décidément il n'y avait plus rien de bon pour moi à faire ici-bas, j'allai me mettre docilement sous le nez de Costaud, qui m'arrêta, et que l'on décora de la Légion d'honneur.

« Pendant ce temps, les anarchistes trouvaient que j'étais un type épatant, découvraient que j'avais barboté le macchabée d'une vieille marquise pour lui chiper sa broquille et nourrir une nombreuse famille qui mourait de faim : des tas de choses à mon honneur, quoi ! Moi, je voulais bien ! Je ne niais même plus, voyant que ça faisait plaisir au gerbier ; je lui demandais s'il n'en voulait pas encore ! Et en veux-tu, en voilà ! Je ne demandais qu'une chose, c'est que ça finisse. Eh bien, voyez encore là ma déveine : on me trouva une responsabilité mitigée ! Les jurés ont la frousse et au lieu de me trancher la cocarde, on me retient une chambre au Pré ! Moi, retourner à Cayenne ! C'est ça qui m'a enragé !

« Cayenne, j'ai juré de ne plus y remettre les pieds, m'entendez-vous, commandant ? Si vous ne m'entendez pas, c'est là qu'il va y avoir du grabuge ! Et ma sœur qu'a fait le voyage pour me catéchiser, ma sœur elle-même n'empêchera rien ! C'est moi qui vous le dis !... J'ai peut-être été un peu long dans mon discours, mais je crois vous avoir démontré que j'étais un brave homme, un brave homme qui n'a pas de chance ! Je

suis prêt à devenir un tigre ; mais pas un tigre de la foire, non, une vraie bête à vous dévorer tous.

« Il y a là plus de huit cents hommes qui m'obéiront au doigt et à l'œil ! Vous n'êtes pas moitié. On ne fera de vous qu'une bouchée ! Des armes, nous en avons ! Nous en avons ! Enfin soyez persuadé qu'on n'attend qu'un signe de Chéri-Bibi pour tout chambarder. Ça serait déjà fait, monsieur, si je n'avais aperçu un coin de la cornette de ma sœur. Alors ça m'a donné une bonne pensée. J'ai encore eu une fois pitié de mes semblables, et voilà ce que je viens vous proposer : Monsieur, la société a eu tort de me repousser. Sans moi, elle ne sera jamais complète ! (Ricanement formidable de Chéri-Bibi.) Mais j'ai ma fierté maintenant, c'est moi qui n'en veux plus ! (Il parle sérieusement.) Vous pouvez donc être tranquille. La main sur la conscience, j' vous promets de ne plus retourner embêter mes concitoyens.

« Qu'est-ce que je demande ? Nous ne sommes pas loin de l'Afrique. Un petit coup de barre, et ça y est ! Un canot à la mer, et me voilà débarqué dans un pays tout neuf. On dira une fois de plus que Chéri-Bibi s'est sauvé, et vous ne serez pas déshonoré pour ça. Et moi, monsieur, je pourrai me refaire une existence chez les sauvages… Le programme vous va-t-il ? Qu'est-ce qu'il vous coûtera ? Un peu de viande salée et des biscuits, un tonneau de brandevin – il faut pouvoir se refaire des forces dans la brousse – et une barrique d'eau. Si ça « colle », dites-le ! Vous n'aurez plus rien à craindre de Chéri-Bibi. Ni vous ni personne !

« Chéri-Bibi parti, tout rentre dans l'ordre ici, car ils ne peuvent rien faire sans moi. Si vous hésitez, prenez garde ! Je ne suis pas méchant, mais je vous ai prouvé tantôt, dans la cambuse, que lorsqu'on m'attaque, je me défends ! »

Il attendit.

Le commandant ne répondait pas et semblait réfléchir, en dessous. Chéri-Bibi s'impatienta :

« Eh bien, faudrait dire quelque chose ! C'est-y oui ? C'est-y non ?…

– Non ! fit le commandant.

– *Fatalitas !* » fit Chéri-Bibi.

VII

La révolte des forçats

Les deux hommes étaient debout, séparés par la table. Depuis quelque temps, le commandant n'entendait plus le pas de la sentinelle dans le corridor, et cela l'inquiétait. Comment cette sentinelle avait-elle laissé passer le bandit ? Grâce à quel stratagème celui-ci était-il parvenu jusqu'à lui ? Comment comptait-il s'échapper ? Chéri-Bibi, le revolver tendu vers Barrachon, gagnait insensiblement du côté de la porte. Il allait l'atteindre. Barrachon eut un mouvement brusque de côté. Chéri-Bibi lui mit le revolver entre les deux yeux.

« Ne bougez pas tant que je n'aurai pas ouvert la porte, lui dit-il, ou je vous tue comme un lapin ! »

Alors le commandant eut l'explication de la grande tranquillité de l'homme pendant son discours. Chéri-Bibi avait la clef du salon dans sa poche. Le commandant ne bougea plus en effet tant que la porte ne fut pas entrouverte, car, enfermé seul avec le bandit et sans armes, il ne pouvait avoir aucune chance de le maîtriser. Chéri-Bibi jeta un coup d'œil au-dehors. C'est alors que Barrachon prit son parti. Se baissant tout à coup, il se rua sur le forçat, en appelant à l'aide.

Mais Chéri-Bibi l'avait déjà saisi à la gorge et, le tenant sous lui, râlant, il lui disait :

« Je ne te tue pas parce que je ne suis pas pour les crimes inutiles. Mais si tu en échappes, je te jure que c'est moi qui te

déposerai sur la côte, et tout nu comme un sauvage, pour te punir de n'avoir pas exaucé la dernière prière de Chéri-Bibi ! »

Hâtivement il sortit et la porte se referma.

Le commandant se releva, se jeta sur cette porte, mais l'autre avait donné un tour de clef. Barrachon était prisonnier à son bord ! Il appela, hurla, frappa du pied pour être entendu du carré des officiers, qui se trouvait exactement sous son appartement. Et dans l'instant même, le *Bayard* se remplit d'un tumulte indescriptible, pendant que des coups de feu partaient de toutes parts.

On accourait aux appels du commandant. Ce fut de Vilène qui ouvrit la porte, ayant trouvé la clef sur la serrure.

« Les bagnes se révoltent ! lui cria le second.

– Chéri-Bibi sort d'ici ! » répliqua le commandant qui écumait.

Ils ne perdirent pas de temps à se donner des explications. Sur leur tête, sous leurs pieds, des coups de feu incessants se faisaient entendre. On semblait se battre partout, sans aucune logique.

Les matelots de quart, les surveillants militaires qui étaient de garde couraient, sur les ordres de leurs chefs, prévenir leurs camarades qui se levaient épouvantés. Tout le monde debout et en armes ! Quand on passait près d'une échelle, on entendait le jeune Kerrosgouët hurler ses ordres sur le pont, du côté de l'entrée des bagnes.

Aux échelles conduisant au pont supérieur ils se heurtèrent à une foule qui criait, gesticulait, paraissait affolée. Elle était arrêtée là on ne savait par quel obstacle. Enfin ils finirent par se

rendre compte qu'on avait fait disparaître l'escalier. Oui, l'échelle de fer n'était plus à sa place. Elle avait été descellée. Et tout le long du couloir, il en était de même des autres échelles. De sorte que des ponts inférieurs tous se hâtaient et venaient se heurter là pendant que du côté des bagnes la fusillade continuait avec des cris, des hurlements atroces.

Les femmes des surveillants accoururent, elles aussi, avec des clameurs d'écorchées. Devant cet incroyable désordre, le commandant reprit tout son sang-froid et ordonna aux hommes d'aller dans la cambuse chercher quelques caisses avec lesquelles on établit un escalier de fortune.

Déjà des matelots et une dizaine de gardes-chiourme, montés sur les épaules de leurs camarades, avaient pu se hisser à l'extérieur. Mais on perdait un temps précieux. Que se passait-il exactement là-haut ?

Le commandant bondit sur le pont et rejoignit Kerrosgouët, qui, aidé de quelques matelots, traînait le hotchkiss de 37 millimètres jusqu'à l'écoutille par laquelle on pénétrait dans les bagnes. Heureusement que, pour faciliter la surveillance, les ingénieurs qui avaient reçu la mission de transformer cette vieille frégate, comme ils disaient, en transport pour la Guyane, avaient condamné hermétiquement toute autre entrée. Les révoltés allaient se trouver comme embouteillés. L'écoutille était déjà entourée d'un cordon de surveillants militaires qui ne cessaient de tirer à tout hasard dans ce trou obscur, qui, lui aussi, crachait la mort.

La nuit était belle, une magnifique nuit des tropiques, et la lune éclairait suffisamment cette scène de carnage pour que le commandant, en s'approchant, pût distinguer déjà quelques corps étendus sur le pont. Dès la première alerte, l'enseigne avait rassemblé les hommes dont il disposait et avait tenté de pénétrer coûte que coûte dans les bagnes. Vains efforts. Ils

avaient dû reculer, et Kerrosgouët avait reçu une blessure au front, dont le sang lui inondait le visage. Il apprit au commandant que là aussi l'échelle n'existait plus. Où les forçats s'étaient-ils procuré des armes ? Le feu était des plus meurtriers. Pas un des trente gardes-chiourme qui avaient la surveillance des cages cette nuit-là n'avait reparu.

Les malheureux avaient dû certainement être massacrés et c'était certainement avec leurs fusils et leurs revolvers que les bagnards répondaient si vigoureusement à l'assaut qui leur était donné par l'écoutille.

À ce moment, le second se précipita vers le commandant en lui annonçant une formidable nouvelle. Les hommes qui n'étaient pas de garde et qu'on avait réveillés en hâte et qui s'étaient précipités sur leurs armes, n'avaient plus trouvé leurs fusils aux râteliers. Il fallait donc en conclure que ces fusils étaient passés aux mains des insurgés, grâce à des complicités qu'on ignorait et qui constituaient un danger nouveau d'autant plus redoutable qu'il était inconnu. Du coup, le commandant pâlit.

Les bandits, bien armés maintenant et certainement amplement fournis de munitions, avaient l'avantage considérable du nombre. Ils devaient être résolus à tout, n'ayant rien à perdre et comptant pour peu la vie de galérien qui les attendait. La partie était bien compromise, si on ne parvenait pas à les massacrer tous, à en faire de la bouillie sanglante au fond des bagnes. De ce trou de l'enfer, sillonné de coups de feu comme le cratère d'un volcan est sillonné d'éclairs, s'élevait déjà, en épais flocons, la fumée de la poudre en même temps que montait le chant de mort des damnés :

Qui qui f'ra sauter tout l'fourbi ?
C'est Chéri-Bibi ! C'est Chéri-Bibi !

Heureusement pour Barrachon, il disposait de deux hotchkiss, l'un de 37, l'autre de 47 millimètres, avec lesquels il allait pouvoir mitrailler cette tourbe.

C'était une veine qu'au dernier moment il eût demandé à tout hasard à la marine de lui fournir ce supplément de défense. En d'autres circonstances, on lui eût ri au nez. Mais on savait que Chéri-Bibi était à bord, et l'on trouva cette précaution toute naturelle. Les peux petits canons étaient arrivés à la dernière minute et avaient été hissés de nuit à bord du *Bayard*. Le commandant les avait fait mettre provisoirement dans la pavillonnerie, en attendant qu'il leur donnât une place officielle. Puis il les avait oubliés, et cela encore avait été une vraie chance, car si les mystérieux complices avaient su que ces armes redoutables fussent à bord, peut-être seraient-elles entre leurs mains à cette heure.

Après son premier échec, le petit Kerrosgouët, qui les savait là, avait pensé, dans la terrible situation où il se trouvait, à en user. Et les matelots amenaient déjà le second canon auprès du premier : mais Barrachon, prévoyant, arrêta l'élan des hommes.

Un seul des hotchkiss suffirait à cette écoutille, si l'on devait être vainqueur. Au cas où il se produirait des événements qu'il devait prévoir, comme la ruée des forçats dans les autres parties du bord, sur le pont peut-être, il fallait se réserver l'une de ces armes redoutables. Et il fit hisser le hotchkiss de 47 millimètres au-dessus de la passerelle, sur le toit même de la chambre de veille. De là, il commandait, enfilait toutes les superstructures du bâtiment.

Pendant ce temps, on continuait de se fusiller de part et d'autre à la gueule béante des bagnes. Kerrosgouët et de Vilène faisaient dresser leur hotchkiss sur un haut piédestal de fortune d'où il allait pouvoir plonger dans ce trou infernal. Alors, ce trou

dégagé, on pourrait sauter là-dedans et ce serait une tuerie sans pitié. Momentanément tranquille de ce côté, Barrachon redescendit dans les entreponts, fit enfermer chez elles toutes les familles, les enfants, toutes les femmes qui pleuraient et clamaient leur terreur et réclamaient leurs maris.

Accompagné d'un peloton de surveillants militaires, il descendit toujours.

Sa grande crainte était d'être pris à rebours par les bandits. Il ne pouvait oublier que Chéri-Bibi était sorti des entreponts du bagne par le trou du cachot aux fers, par l'ancienne soute aux munitions et par une ouverture qui restait encore à découvrir. Chéri-Bibi avait dû retourner par là et il en eut bientôt la certitude en découvrant deux gardes-chiourme qui se tordaient dans les affres de l'agonie. Le chemin du bandit devenait ensuite mystérieux, insoupçonnable. Barrachon se heurtait à des cloisons intactes. Alors il disposa une cinquantaine d'hommes un peu partout autour de l'ancienne soute à munitions de l'avant dans laquelle on ne pouvait plus pénétrer ostensiblement, depuis le travail des ingénieurs, que par les bagnes.

Ses derrières et ses dessous assurés, Barrachon reprit le chemin du pont supérieur.

Le commandant renaissait à l'espoir. La révolte était bien localisée, entourée, cernée. Si l'on ne parvenait pas à pénétrer dans le foyer même de l'insurrection, on finirait bien par l'étouffer. Elle s'éteindrait d'elle-même, faute de munitions et d'aliments surtout. On arriverait à prendre les bandits par la faim et par la soif. Cependant le vacarme grandissait encore. Partout où il passait, si loin allait-il dans les arcanes du bâtiment, celui-ci, autour de lui, grondait du terrible chant des « relingues ». Et les quatre syllabes fatidiques qui auraient pu être si douces, lui arrivaient, farouches comme une éternelle menace : « Chéri-Bibi ! Chéri-Bibi !... »

Quel était donc le pouvoir du crime sur le crime ?... Comme tous ces misérables obéissaient à ce misérable qui se prétendait victime de la Fatalité ! Et lui, comme il les avait entraînés sur ses pas, jusqu'à la mort, car ils allaient mourir ! Quel carnage ! Que de sang ! Des ruisseaux de sang qui allaient couler de ponts en ponts, d'échelles en échelles, de drain en drain jusqu'au fond du grand drain, que le commandant prévoyant ne faisait plus vider, et qui ne rendrait, un jour, par les pompes, que du sang !

Coups de feu derrière les cloisons, cris de rage et d'agonie, chants de damnés ! Oui, la révolte avait éclaté au signal de Chéri-Bibi. Mais comment avait-elle pu avoir lieu ? Encore une fois comment les bandits s'étaient-ils procuré des armes ? Comment étaient-ils sortis de leurs cages, avec la garde double qui ne cessait de les surveiller ? Voilà ce que le commandant, le cœur ivre d'une rage héroïque, ne parvenait pas à s'expliquer.

Et voilà ce qui s'était passé. Cette nuit-là, après le dîner « à la ficelle », Petit-Bon-Dieu avait prié le Rouquin de fouiller prudemment dans son « flac ». La stupéfaction des forçats n'avait pas été petite d'y découvrir une demi-douzaine de revolvers chargés « qui ne demandaient qu'à partir ».

« Mince de rigolos ! » avait fait d'une voix étouffée le bandit, pendant qu'autour de lui les camarades se poussaient du coude et parvenaient difficilement à cacher leur joie. Enfin c'était donc pour cette nuit ! Depuis quarante-huit heures, ils étouffaient d'attendre cette minute-là, ils ne voulaient plus y croire. Et puis, il n'était que temps, si on ne voulait pas que Gueule-de-Bois, descendu aux fers, fût exécuté le lendemain, pour avoir voulu étrangler un « artoupan » !

C'était donc vrai, cette révolte ! Gueule-de-Bois parti et Chéri-Bibi disparu, ils ne croyaient plus à rien. Seul, Petit-Bon-Dieu, qui avait reçu les confidences de Gueule-de-Bois, avait

conservé un petit air mystérieux, qui en avait intrigué et rassuré quelques-uns.

Et voilà que, par un mystère incroyable, ils avaient maintenant des revolvers, des armes qui allaient les faire libres ! Ah ! ça leur redonnerait du cœur au ventre, bien sûr ! Or, c'était l'heure du coucher, et il y eut un grand remue-ménage dans les cages, pendant qu'on déroulait les hamacs et qu'on les accrochait pour la nuit.

Petit-Bon-Dieu en profita pour expliquer aux autres, qui attendaient le mot d'ordre, ce qui allait se passer.

D'abord, rien à faire avant que Chéri-Bibi n'eût fait donner le signal du chambardement général ; et ce signal devait être un strident coup de sifflet, qui viendrait du faux pont, dans le courant de la nuit, on ne savait pas exactement à quelle heure. Fallait être patient. Petit-Bon-Dieu croyait pouvoir affirmer que, dans trois autres cages, des armes avaient été également apportées. En tout cas, partout on était d'accord pour agir. On marcherait ensemble. C'était juré. Seulement, fallait pas avoir le « trac », car il y aurait du « raisiné ».

Les autres cages devaient attendre, pour partir en guerre, non pas le coup de sifflet, qui n'était qu'un signal pour Petit-Bon-Dieu, mais le coup de revolver de Petit-Bon-Dieu. Or, lui, Petit-Bon-Dieu, ne tirerait que lorsque la cage serait ouverte.

À quoi le Kanak répliqua que l'on n'ouvrait jamais les cages la nuit, sur quoi Petit-Bon-Dieu dévoila tout le plan, pour donner la confiance. Un poteau lui « donnerait la cale », c'est-à-dire, en manière de plaisanterie, lui décrocherait son hamac pendant qu'il simulerait le sommeil. Il roulerait alors brutalement sur les planches en poussant des cris, des gémissements. Il ne se relèverait pas, il ferait celui qui a une patte cassée. Et alors il faudrait bien qu'on vienne ! Sitôt la porte ouverte, on assassi-

nerait les « artoupans » avant même qu'ils aient eu le temps de savoir de quoi il retournait. Et tous les poteaux se précipiteraient dans le couloir.

Il y avait dix gardiens par couloir et par entrepont, on aurait vite fait de les boucler, de leur faire passer le goût du pain. Alors on leur prenait les clefs et on ouvrait les cages, les cachots, c'était simple ! On délivrait Gueule-de-Bois, l'Africain, tous les poteaux. On était une armée. Et Chéri-Bibi, Chéri-Bibi serait là ! Il sortirait d'on ne sait où, comme le Bon Dieu ! et il apporterait avec lui les fusils, les munitions, tout ce qu'il fallait pour être heureux ! Tout se préparait depuis le commencement de la traversée, on était sûr de réussir ! Pour ce qui était des surveillants militaires qui accourraient sur le pont, il n'y avait pas à craindre leur invasion. L'échelle de la grande écoutille était descellée. Ça regardait Petit-Bon-Dieu qui courrait supprimer l'escalier. On avait pensé à tout ! On était les maîtres de faire ce que l'on voulait ! Seulement, encore une fois, c'était bien entendu qu'on « buterait les flanchards ». Tout le monde y allait de sa peau, à la vie, à la mort !

Le plan parut magnifique aux uns, hypothétique aux autres, impossible à certains qui n'en firent rien paraître, mais tous étaient d'avis qu'il fallait marcher tant qu'on pourrait : même l'Innocent qui en était !

Les forçats ont une façon de communiquer entre eux, de parler, de s'entendre sur les plus petits détails d'un plan d'évasion, et cela sous le nez même des gardes-chiourme qui n'y voient que du feu. Les hamacs étaient à peine accrochés dans toutes les cages, et les hommes étendus sur leur couche ballottante, que tout était déjà entendu, réglé. Chacun savait ce qu'il avait à faire. Et cependant le « coucher », ce soir-là, ressembla à tous les autres « couchers », et les mêmes ronflements, les mêmes râles de bêtes endormies s'élevèrent dans les entreponts

pendant que les « artoupans » de garde, revolver au poing, fusil à l'épaule, faisaient les cent pas entre les cages.

Dix heures, onze heures, minuit. Rien encore ne s'était passé. Les hommes, impatients, se retournaient dans leurs hamacs. l'oreille tendue au moindre bruit et comptant les coups du quart piqués là-haut sur le pont par le timonier. Ces bandits avaient eu trop d'heures d'insomnie pour ne pas être familiarisés avec la sonnerie du bord. À une heure, cinq heures et neuf heures, le timonier frappait un coup double ; à une heure et demie, cinq heures et demie, neuf heures et demie, deux coups suivis d'un coup moins fort ; à deux heures, six heures et dix heures, deux coups doubles ; à deux heures et demie, six heures et demie et dix heures et demie, deux coups doubles et un demi-coup ou quatre gros coups et un petit ; à trois heures, sept heures et onze heures, trois coups doubles ; à la demie, un petit coup en plus. Enfin, à quatre heures, huit heures et douze heures, quatre coups doubles, avec un demi-coup en plus à la demie.

Les huit coups et demi de minuit et demi venaient de sonner quand un coup de sifflet perçant vint réveiller les entreponts. Cela partait de fond de cale et les surveillants se demandèrent ce que cela voulait dire. Ils interrogeaient d'entrepont en entrepont et quelques-uns, pour savoir, s'étaient penchés au-dessus des échelles. Alors, du fond du couloir des cachots, quelqu'un cria que ce devait être Gueule-de-Bois qui avait sifflé, ou l'Africain, car ils étaient enfermés tous deux dans le même cachot, les autres cachots étant pleins ou ne présentant pas assez de sécurité. Comme on n'entendait plus rien, le calme finit par se rétablir chez les gardes-chiourme, qui reprirent leur déambulation accoutumée.

Tout à coup il y eut un certain fracas dans l'ancienne cage de Chéri-Bibi. C'était Petit-Bon-Dieu à qui on avait « donné la cale » et qui roulait sur les planches entre ses grilles, en jurant et en se plaignant lamentablement.

Le garde-chiourme qui était le plus rapproché de la cage s'approcha des barreaux et ordonna au bruit de se taire, sous peine de cachot pour le lendemain matin… Petit-Bon-Dieu gémit plus fort.

« J'ai un bâton de cassé, pour sûr ! j'ai un bâton de cassé !

– On te le raccommodera demain, grogna le garde. Tais ta g… ou je te brûle ! F… nous la paix, s. v. p. ! »

Et comme s'il avait peur, Petit-Bon-Dieu, qui était resté accroupi dans l'ombre de la cage, se tut. Les autres, dans leurs hamacs et dans les cages adjacentes, se demandaient ce qu'il attendait. Bientôt ils furent rassurés, car Petit-Bon-Dieu se reprit à geindre. Il souffrait trop, il voulait aller tout de suite à l'infirmerie. Il avait une patte cassée ! Il déclarait qu'il tuerait celui qui lui avait fait ce sale coup-là. Enfin on n'entendait que lui. Des protestations s'élevèrent de partout. Il n'y avait pas moyen de dormir ! Et les bagnards conseillaient, hargneux, qu'on transportât la « jambe de laine » à l'infirmerie. C'était l'heure de « roupiller » quoi !

Les « artoupans » réclamèrent encore la paix avec des menaces, mais l'autre :

« Je souffre trop ! Je souffre trop ! Ma pauv' jambe ! J' veux aller à la fourlourde ! Et puis j'ai la tête démolie, j' sais pas ce que j'ai, j' saigne, j' vais crever, pour sûr !… »

Les gardes vinrent à la grille où il s'était traîné et lui mirent une lanterne sur la figure. Elle était en sang. Petit-Bon-Dieu, pour hâter les choses, venait de s'ouvrir le front avec un couteau.

C’est alors que Pascaud, qui faisait sa ronde, s’arrêta et jugea de l’événement.

« Il saigne. Il dit qu’il a une patte cassée. Faudrait voir à conduire cet homme-là à l’infirmerie.

– Oui, oui, qu’on l’emmène », grincèrent les autres qui paraissaient à bout de patience.

On entendit le bruit des clefs que Pascaud remuait. Il cherchait celle qui ouvrait la cage. Puis un grand silence : le moment décisif approchait. Tout le succès de la révolte dépendait de cette minute-là.

Petit-Bon-Dieu, une main dans la poche de son pantalon, serrait la crosse de son revolver.

Au-dessus des hamacs, les hommes se tenaient prêts à sauter ; mais leur demi-somnolence apparente trompait Pascaud, qui était loin de s’attendre à ce qui allait lui arriver.

Il poussa la porte, suivi d’un garde-chiourme qui, restant sur le seuil, servait la combinaison sans le savoir, en empêchant la porte de se refermer sur-le-champ. Pour plus de précautions, un forçat avait allongé une patte au-dessus du hamac et se tenait prêt à retenir la grille.

Pascaud se pencha sur Petit-Bon-Dieu :

« Allons ! Quoi qu’ t’as ? montre-moi ça ! »

Au même instant, Petit-Bon-Dieu se redressait et lui déchargeait son revolver à bout portant. Ce furent aussitôt des hurlements, d’autres coups de revolver, un bondissement des forçats vers les planches, une ruée contre les gardes-chiourme.

Pascaud avait basculé, peut-être mort sur le coup. Quant à son compagnon, sur le pas de la porte, il n'avait pas eu le temps de faire un geste : une balle l'avait abattu presque dans le même temps, et il allait piquer de la tête dans le couloir.

Dans les autres cages les forçats, qui étaient armés de revolvers, tiraient sur les gardes-chiourme à travers les barreaux et une fusillade générale s'allumait dans les trois couloirs des bagnes.

Épouvantés, ne pouvant comprendre ce qui leur arrivait ni surtout comment les bagnards avaient des revolvers, les gardes tiraient dans les cages en fuyant, en courant comme des fous, s'aplatissant sur les planchers et appelant à l'aide.

Dans la batterie haute, le plan qu'avait dévoilé Petit-Bon-Dieu aux « relingues » était suivi de point en point. Toute la cage de Petit-Bon-Dieu près de la poulaine s'était vidée et les soixante bandits, après avoir jeté bas l'échelle de la grande écoutille, se précipitaient sur leurs gardiens qui succombaient aussitôt sous le nombre.

Une dizaine de ces malheureux râlaient déjà sur les planches, l'autre moitié avait fini par se réfugier de batterie haute en batterie basse jusque sur le faux pont, dans le couloir des cachots, et là se défendait avec l'énergie du désespoir ; mais à ce moment ils furent pris entre deux feux. Et un cri de triomphe épouvantable fut le signal de leur ruine : « Chéri-Bibi ! La Comtesse ! » On ne savait d'où ils arrivaient, mais tous deux bondissaient dans la mêlée comme des démons. La terrible femelle était aussi effrayante à voir que Chéri-Bibi lui-même, à la lueur des falots qui éclairaient sinistrement cet horrible carnage.

Maintenant les quelques survivants demandaient grâce.

Et ce fut Chéri-Bibi qui arrêta le massacre.

« Il nous faut des otages ! Bas les armes ! » commanda-t-il à ceux de la batterie basse.

Et d'une voix qui couvrait tous les autres bruits :

« Qu'on traîne tout ça dans une cage et qu'on les boucle ! »

Chaque cage avait été ouverte avec les clefs trouvées sur les gardes-chiourme et sur Pascaud, et les bandits grouillaient dans le couloir à s'écraser. Ils étaient venus là à la curée. Il fallut que la moitié d'entre eux, que Chéri-Bibi poussait, remontassent jusqu'à la batterie haute, où l'on se fusillait avec plus d'acharnement que jamais avec ceux du pont commandé par Kerrosgouët.

Derrière Chéri-Bibi, Gueule-de-Bois veilla lui-même à ce que tous les corps morts, agonisants, corps de surveillants et de galériens et les derniers gardes-chiourme vivants fussent traînés dans la cage aux financiers. En un clin d'œil, ils furent tous entassés là, pêle-mêle, et l'on « boucla la lourde ».

Tout à coup une voix cria : « Des flingots ! » En effet, des fusils passaient au poing des hommes qui couraient à la batterie haute… et puis, de main en main, glissèrent des paquets de cartouches. Et ceux qui n'en avaient pas coururent à la distribution. Elle se faisait dans le fameux cachot de la Comtesse.

Des mains invisibles passaient les armes et les cartouches par le trou qui avait servi à l'évasion de la compagne du Kanak, et les forçats s'en saisissaient avidement. Les gardes-chiourme qui avaient reçu la consigne de surveiller cette partie obscure du bâtiment, cette soute où avait eu lieu à l'aveuglette la première bataille contre l'ombre de Chéri-Bibi, s'étaient précipités sur l'échelle dès les premiers coups de feu dans les bagnes et avaient

tous été massacrés, avec la plupart de leurs camarades, dans le couloir des cachots.

La distribution se faisait donc là sans danger et sans combat. Quand elle fut terminée, deux mains se tendirent hors du trou et une voix pria qu'on voulût bien les tirer sur le faux pont. Alors apparut une pauvre petite tête falote aux yeux candides et à la bouche souriante d'enfant qui vient de faire une bonne farce. Cette tête était couverte du bonnet blanc des aides-cuisiniers, et le corps suivit, pauvre corps flageolant du timide la Ficelle. Alors les bandits comprirent bien des choses, du moment qu'ils avaient ce petit chenapan avec eux. Ils poussèrent un hourra pendant que le mitron, s'étant armé d'un fusil, courait à la batterie haute en criant :

« Chéri-Bibi ! Vive Chéri-Bibi ! »

Maintenant la bataille autour de l'écoutille faisait trêve. Ceux du pont avaient cessé le feu et, dans la fumée lourde du combat, on n'apercevait plus les ombres des assiégeants apparaître à la lucarne du diable.

Les bagnards se demandaient ce qu'on leur préparait là-haut. Évidemment, rien de bon.

Chéri-Bibi s'assura que ses bandits, bien armés, maintenant, étaient prêts à le suivre. Il expliqua en quelques mots nets que l'heure était venue de triompher ou de mourir. Ils allaient se précipiter en trombe sur le pont et massacrer les « artoupans » ! Pas de quartier dans le combat ! Rien ne devait leur résister, et, s'ils avaient vraiment du cœur au ventre, le *Bayard* était à eux !

Pendant qu'il leur parlait ainsi, il avait fait glisser l'échelle à son ancienne place. Alors il partit en tête. Il avait derrière lui la Comtesse, qui roulait dans la bataille avec ivresse, Gueule-de-

Bois, l'Africain et Petit-Bon-Dieu, et puis tous les autres. La Ficelle arriva au moment où Chéri-Bibi criait : « En avant, la pègre ! »

Le flot immense des têtes, au-dessus desquelles se dressaient les fusils, s'engouffra dans le carré de l'écoutille. L'escalade de l'échelle ne fut que l'affaire d'un instant, mais dans la même minute, un terrible sifflement, une succession extraordinairement précipitée de détonations se faisait entendre et des hurlements de rage et de douleur s'élevèrent parmi les condamnés dont la plupart retombèrent, roulèrent jusqu'en bas sur leurs camarades.

C'était le hotchkiss qui « entrait dans la danse ». Ses petits obus terribles, ses balles, luisantes et éclatantes, petites dragées, entraient dans les chairs, perçaient des rangées de forçats ; puis les tôles des cloisons, les entreponts, semaient la mort partout dans les bagnes.

Ce qui restait du premier groupe de bandits recula, laissant à l'entrée des bagnes un monceau de cadavres. Chéri-Bibi dut revenir avec les autres. Il n'avait pas une blessure, bien qu'il cherchât, de toute évidence, la mort dans cette apothéose sanglante où il croyait prendre la revanche contre la fatalité. La Comtesse s'appuyait à une cloison d'une main, et de l'autre s'essuyait, d'un geste inconscient, le sang qui lui inondait le visage. Un éclat de projectile lui avait labouré le front. La fureur de la défaite et de la mort habitait ses yeux de haine, sa bouche vocifératrice.

« Nous sommes f… ! » gronda Chéri-Bibi, pendant que derrière lui, son armée, entassée dans l'étroit boyau des bagnes et des échelles, hurlait qu'elle voulait bien mourir, mais « pas là-dedans, sur le pont ! sur le pont !… »

Ceux qui étaient derrière poussaient ceux qui étaient devant jusque dans le champ de tir du hotchkiss qui, heureusement pour les misérables, était assez restreint. Et c'étaient de nouveaux cadavres.

Chéri-Bibi avait compté sans le canon.

Ils n'avaient plus qu'à crever dans leur trou si on ne parvenait pas à sortir de là… et pour sortir de là…

Tout à coup, Chéri-Bibi eut une idée.

« Apportez les sacs, cria-t-il, tout vot' fourbi ! et la paillasse des sous-cornes ! On va leur fiche le feu ! un de ces brûlots plus rouge qu'un brûlant de forge ! Va bien falloir qui canent et nous, nous passerons !… Tant pis pour ceux qu'ont peur de se griller les pattes ! Qui qu'a du rif ?

– Moi », dit la Ficelle, en tendant un briquet.

On entassa la paille et la toile des sacs devant l'écoutille et bientôt une fumée abondante et âcre, puis une longue langue de flammes, puis une fumée plus lourde faisait reculer les autres, là-haut, sur le pont. Sous peine d'être asphyxiés, le commandant et ses hommes durent s'éloigner de l'écoutille avec leur hotchkiss.

Des jurons, des cris chez les artoupans ! « Le feu ! Le feu ! Aux pompes ! Ils nous ont fichu le feu !… Nous brûlons !… Aux pompes !… Aux pompes ! N. de D… »

Alors de ce petit volcan qu'était devenue l'écoutille, de cette gueule fumante d'où sortaient des cris lamentables ou féroces, au sein de cette fumée tourbillonnante, on vit bondir des diables. Les uns avaient des ailes de flamme et se jetaient sur les surveillants pour les embraser à leur tour, les autres, qui

s'étaient mis tout nus pour traverser le brasier, faisaient tournoyer au-dessus de leur tête leurs fusils comme des massues… Ainsi travaillait Chéri-Bibi avec sa terrible crosse qui s'abattait sur les crânes et qui faisait déjà autour de lui un large cercle rouge.

« En avant ! En avant ! la chiourme ! hurlait-il de sa bouche écumante… En avant ! *On ne tue pas les morts !* »

Il avait à ses côtés une Furie. C'était la Comtesse qui agitait dans la fumée ses membres teints de sang, tandis que les flots de sa chevelure se jouaient comme des serpents sur ses tempes livides. Elle, elle tuait au couteau ! Puis accourut la Ficelle, qui s'était blessé à la main avec son fusil et qui avait renoncé à combattre pour servir d'éclaireur à Chéri-Bibi et le préserver des mauvais coups. Au milieu du carnage, il disait à Chéri-Bibi :

« Prends garde à droite, prends garde à gauche », comme le fils du roi Jean, à Poitiers.

La fumée était tombée après la flambée des matelas et des sacs, et maintenant, de l'écoutille dégagée, sortait, sortait, ne cessait de sortir l'innombrable bande hideuse aux mille têtes… L'enfer a vomi ses damnés. La bataille n'est plus qu'un corps à corps où il est impossible de se reconnaître. Le hotchkiss n'est plus d'aucun secours dans cette mêlée sans nom. Le commandant et de Vilène, couverts de blessures, continuent à lutter pied à pied, soutenant leurs hommes d'un exemple héroïque.

De sa propre main, le commandant a abattu une demi-douzaine de forçats et il voudrait parvenir jusqu'à Chéri-Bibi, mais celui-ci est insaisissable et on pourrait le croire invulnérable.

Écrasés sous le nombre, la moitié des hommes manquant d'armes, Barrachon est obligé de reculer et il ordonne cette re-

traite hâtivement, dans le moment que le pauvre glorieux petit enseigne de Kerrosgouët tombe mort sur le hotchkiss dont il avait la garde. Il faut sauver le canon, reculer ensuite sous la protection du second hotchkiss et pouvoir mettre ses deux canons en batterie contre la tourbe maîtresse de tout le gaillard d'avant ; voilà le salut.

Tout à coup une terrible mitraille prend à revers les surveillants militaires et les marins. Barrachon et de Vilène se retournent et un même cri de désespoir s'échappe de leur bouche. Là-haut, au-dessus de la chambre de veille, trois démons tout noirs et un petit homme blanc, des soutiers et le mitron la Ficelle, se sont emparés du hotchkiss de 47 millimètres et l'ont retourné contre les hommes du bord, ne craignant pas, dans leur rage de destruction, de faire des victimes même parmi les leurs.

Il n'y a plus qu'à fuir, fuir avec les derniers hommes qui lui restent jusqu'au gaillard d'arrière et là se retrancher avec le dernier canon.

Le commandant ordonne la retraite. Il peut compter sur cent cinquante hommes encore valides et qui sont prêts à vendre chèrement leur vie.

Ivres de leur victoire, ceux-ci noirs de poudre, ceux-là rouges de sang, les bandits de Chéri-Bibi vont se ruer pour achever ce qui reste de l'équipage et des « artoupans », quand une fumée intense sort des écoutilles et que le cri sinistre : « Le feu à bord ! » les fait hésiter.

L'incendie maintenant sépare les deux bandes. Et le soin d'arrêter le fléau, qui va détruire le bâtiment qu'ils ont eu tant de peine à conquérir, prend tout entier les révoltés. Aidés de la Ficelle, qui est au courant du maniement des pompes, les forçats se mettent à l'ouvrage.

En même temps, ce curieux mitron, qui connaît son vaisseau mieux que personne, ordonne que l'on bouche toutes les ouvertures pouvant donner sur le foyer de l'incendie et qu'on recouvre les panneaux de prélarts humides. Les forçats se heurtent comme des insensés au milieu de ce vaste et épouvantable désordre, courant au milieu des morts et des agonisants. Les plaintes et les blasphèmes s'élèvent dans la nuit finissante. Du fond des entreponts, où sont enfermés les femmes et les enfants, montent des cris déchirants, comme si tout le monde brûlait vif. Enfin, à l'autre bout du *Bayard,* tout là-bas, sur la plage arrière, il y a encore quelques coups de feu. Et puis, c'est le silence, parce qu'il n'y a plus de poudre. Barrachon et ses hommes ont épuisé leurs munitions. Tous pensent que c'est la fin.

À ces maux inouïs, le massacre et l'incendie, vient s'en ajouter un autre : la tempête. Aux ronflements du feu et aux sifflements de l'eau qui se vaporise sur le foyer intérieur succèdent les hurlements du vent, du vent qui, une fois encore, a sauté au nord-ouest et souffle avec furie. Le ciel roule au-dessus de toutes ces têtes sanglantes des nuées accourues du fond blême de l'horizon, avec une sinistre aurore. La mer déjà élève des vagues gigantesques et se joue de ce vaisseau maudit qui ne peut plus manœuvrer parce qu'il n'a plus de chef.

Sans direction, il ne peut ni tenir la cape, ni fuir devant la tourmente pour éviter les paquets de mer terribles. qui viennent le frapper par la hanche.

Sortis de l'enfer, les démons retournent à l'enfer. Debout sur la passerelle du commandant, à ce poste où l'ont hissé son orgueil et sa révolte et où il ne peut rien ni pour les autres ni pour lui-même, rien que se réjouir du désastre et y présider, Chéri-Bibi ressemble au mauvais archange et lève encore son front – pour le défier – vers le Dieu qui l'a frappé, son Dieu à lui, qu'il appelle *Fatalitas !...*

Sur le pont, au milieu de tout ce fatras des hommes, de la mer et des cieux, une jeune femme à genoux prie son Dieu à elle, qu'elle appelle « Notre Père qui êtes au ciel ! » et elle implore sa clémence pour tout le monde, sans distinction : forçats et gardes-chiourme, et pour Chéri-Bibi.

VIII

Le frère et la sœur

Chéri-Bibi, profitant des loisirs que lui laissaient, depuis vingt-quatre heures, d'abord le beau temps revenu, ensuite l'incendie éteint, enfin *l'ordre définitivement rétabli à bord,* essayait, devant l'armoire à glace du commandant, sa nouvelle tenue. En vérité, l'uniforme lui allait comme un gant et Chéri-Bibi se tournait et se retournait avec des mines d'une candeur qui eût désarmé ses juges.

« Du reste, se disait-il, je ne vois point pourquoi cet uniforme ne m'irait point, du moment que le mien va si bien au commandant. »

Sur ces entrefaites, la Ficelle parut en enseigne de vaisseau. Sa figure de pierrot s'adornait d'une bande de taffetas qui lui coupait la figure de la tempe au menton, attestant une glorieuse cicatrice qu'il n'eût point donnée pour un empire.

« Commandant, annonça-t-il, le second vient de relever le point.

– Ah ! fit Chéri-Bibi, indifférent à toute autre chose qu'à ses galons et à ses boutons d'or, dont il mirait et admirait dans la glace le prestigieux reflet.

– À ce qu'il paraît que nous sommes descendus de quelques degrés de trop dans le sud.

– Possible !… Dis donc, la Ficelle, comment trouves-tu mon uniforme ?

– Merveilleux ! commandant… On dirait qu'il a été fait pour vous !

– C'est tout de même misérable, gémit Chéri-Bibi en se frisant une moustache imaginaire, qu'il y ait eu un ministre de la Marine pour supprimer la grande tenue ! Moi, je l'ai vue, la grande tenue, quand je ramais sur la chaloupe amirale le jour du premier janvier, à Cayenne ! Songe donc : le bicorne !…

– Les aiguillettes !

– Le large pantalon à bandes…

– L'habit ! soupira la Ficelle. Ah ! à La Rochelle, aux bals de la préfecture, ils venaient de Lorient en grand tra la la ! Pour moi, le ministre était jaloux… et, bien sûr, c'était un civil, ce ministre-là !

– Un ministre socialiste ! déclara Chéri-Bibi avec une moue de mépris… Rien à faire avec ces gens-là ! C'est ennemi de la hiérarchie et de la discipline. Or, retiens bien, la Ficelle, que sans discipline, laquelle découle directement de la hiérarchie, laquelle ne peut être respectée que si elle s'orne de signes distinctifs, il n'y a plus rien ! C'est la fin de la société.

– Comme vous parlez bien, commandant ! Faudrait dire tout ça à Petit-Bon-Dieu, qui renâcle quand je lui demande quelque chose, qui ne veut rien faire de ses dix doigts et qui passe son temps à se soûler comme un cochon !… Il est sous mes ordres, il devrait m'obéir. Il dit qu'il s'en f… Mais ça n'est pas de ma faute à moi s'il n'a pas trouvé d'uniforme de gradé à sa taille !

– Et Boule-de-Gomme, a-t-il trouvé un uniforme qui lui aille, lui ?

– Oui, il a fini par en dénicher un !

– Qu'est-ce qu'il est ? demanda le commandant.

– Eh ben, il est timonier-chef !

– Allons, tant mieux ! répliqua Chéri-Bibi en faisant craquer une magnifique paire de gants blancs, ça tombe bien ! Nous n'avions point de chef timonier, je crois ? »

Là-dessus Gueule-de-Bois montra son nez à la porte. Il avait revêtu une tenue n° 1 de lieutenant de vaisseau qui le gênait aux entournures ; mais il n'en disait rien, de crainte qu'on ne lui trouvât une défroque de quartier-maître, qui n'aurait point suffi à son ambition. Son bras droit était tenu par une écharpe.

« Le Kanak vient de faire le point, annonça-t-il.

– Oui, je sais, répondit Chéri-Bibi, avec une étonnante désinvolture. Voulez-vous une cigarette, capitaine ?

– « Eune » cibiche ? C'est pas de r'fus, commandant.

– N… de D… ! j' te f… aux arrêts, si je t'entends encore une fois avoir de ces locutions-là ! C'est compris, Gueule-de-Bois ? Eune « cibiche » ! F…-toi ça dans le « ciboulot », mon garçon, une fois pour toutes : c'est que tu es mon second lieutenant ! Eh bien, parle comme un honnête homme, ou rends-moi tes galons !

– Compris ! commandant », acquiesça le pauvre Gueule-de-Bois, en baissant la tête avec confusion.

On frappa à la porte, et Petit-Bon-Dieu fit son entrée, rond comme une toupie, rouge comme un coq. Simple matelot, mais une toilette d'ordonnance tout à fait reluisante, veston, pantalon à pied d'éléphant, grand col rabattu, chapeau ciré, son front était bandé d'un linge blanc, dissimulant à peu près les traces de la dernière bataille. Il salua militairement et dit :

« Commandant, j'vous avertis que le second, qui avait déjà pu calculer un angle horaire dans la matinée, et qui s'était disposé à prendre la hauteur méridienne, vient de faire une observation très exacte.

– Toi, mon vieux, interrompit Chéri-Bibi, tu veux faire le malin, sous prétexte que t'as été à l'école plus longtemps que nous ! Et tu voudrais peut-être bien nous faire croire que tu y connais quelque chose ! T'es pourri de suffisance, Petit-Bon-Dieu !... Mais qu'est-ce que vous voulez tous que ça me fiche, à moi, qu'on ait relevé le point ? Ça m'est bien égal d'être là ou ailleurs, pourvu qu'il fasse beau temps !

– Commandant, protestèrent les autres, faut tout de même bien savoir où qu'on va et ce qu'on va faire ?

– J' vous le dirai quand ça me plaira, vous entendez, vous autres ! Il n'y a que moi qui donne des ordres ici ! Si vous n'êtes pas contents de votre sort, faut le dire ! Le programme de la journée ne vous suffit pas ? Promenade au Jardin des plantes, bal, grand dîner, bombance !... À demain les affaires sérieuses ! Et avalez vos langues jusqu'au moment où vous verrez le timonier-chef pénétrer dans votre carré et vous dire : « Ces messieurs de l'état-major sont attendus au rapport chez le commandant ! » Alors je vous dirai de quoi y retourne !... Compris ?... Eh bien, demi-tour, marche !

– Commandant, j'ai encore un petit mot à vous dire de la part de la Comtesse… fit timidement Petit-Bon-Dieu en se retournant sur le pas de la porte.

– Oh ! la barbe ! Qu'est-ce qu'elle me veut ?

– Un instant d'entretien.

– Pour qui me prend-elle ? s'exclama Chéri-Bibi avec indignation. Tous mes instants appartiennent à la communauté. Je n'ai pas le droit d'en distraire un seul, surtout pour écouter des bavardages de femme !

– Oh ! commandant, celle-ci nous a été bien utile…

– Elle vous aime, commandant ! s'écria Gueule-de-Bois. Il n'y a qu'à voir ses yeux qui vous lancent des flammes… » (Mais il s'arrêta net devant le regard de Chéri-Bibi qui le fusillait, lui, Gueule-de-Bois.) Le commandant s'avançait sur son lieutenant comme s'il avait le dessein de l'écraser.

« Tais-toi !… gronda-t-il… Sache une chose, pour ta gouverne, c'est que Chéri-Bibi a toujours eu des mœurs, et que ce n'est pas aujourd'hui où tu lui vois des galons de commandant qu'il va commencer à mal tourner ! Le Kanak est mon ami. La femme des amis, c'est sacré ! Enfin, je tiens à ce que l'on respecte les femmes à mon bord. Si tu n'es pas mort, à cette heure, toi, Gueule-de-Bois, tu le dois à sœur Sainte-Marie-des-Anges… Ne l'oublie pas ! Et si tu dis encore un mot qu'est pas convenable, c'est à elle que t'auras à faire, je te le dis !…

– Bien, commandant ! fit le lieutenant Gueule-de-Bois, les mains sur la couture du pantalon.

– Comment qu'elle va, la sainte fille ? demandèrent-ils tous.

– Tout à fait mieux, reprit Chéri-Bibi. Le Kanak et moi, on a passé la nuit à côté d'elle. Maintenant elle est sauvée. Ça n'était que de la fièvre. Quant à la balle, ça n'est rien du tout. Elle peut rester où qu'elle est, sur l'omoplate. On la retirera un peu plus tard. Rien aux poumons, c'est l'essentiel. Et maintenant, allez, vous autres, où le devoir vous appelle ! »

Ils sortirent derrière le commandant. De nombreux hommes dans les entreponts lavaient, frottaient, ciraient, astiquaient, essayant, autant que possible, de faire disparaître les traces de l'épouvantable tourmente qui avait secoué le *Bayard*. Ces hommes avaient tous la livrée des forçats et ils étaient numérotés à la manche. Ils étaient surveillés par des gardes-chiourme, qui se promenaient au milieu d'eux, revolver au poing. Le sergent de service salua militairement le commandant au passage.

« Rien de nouveau, le Rouquin ?

– Rien de nouveau, commandant.

– Et les artoup… ?

– Commandant, osa interrompre Gueule-de-Bois.

– Ah ! oui, j'oubliais, fit Chéri-Bibi en souriant de son lapsus. Et MM. les ex-surveillants militaires, reprit-il en se penchant sur la besogne des forçats, se font-ils un peu à leur nouvelle position ?

– N'osent pas grogner, commandant… Du reste, premier qui rouspète, je lui brûle la boîte au sel !

– C'est le règlement, sergent, approuva Chéri-Bibi. À propos, capitaine, qu'est-ce qu'on a fait de mon règlement ?

– On l'a lu aux hommes et devant les cages, et puis je l'ai fait afficher sur le pont.

– Bon ! complimenta Chéri-Bibi. L'autorité et le règlement, voilà les deux maîtres du bord, dans ma personne. Devant ces deux choses sacrées, vous entendez, vous autres ! tout doit s'incliner à bord, état-major et équipage ! Si nous voulons faire quelque chose de propre, faut une discipline de fer ! Pour tout le monde ! Faut que tout le monde sache bien que nul n'est maître, à mon bord, d'autre chose que de l'air qu'il respire, *et encore quand il l'a dans l'estomac !... »*

Il passa, redressant la taille, suivi de son état-major médusé, devant les surveillants militaires (les forçats d'hier) qui lui présentaient les armes. Un moment il s'arrêta, regarda le pont, attrapa un quartier-maître qui présidait mollement au nettoyage d'une échelle :

« Il y a encore du sang ici ! Grattez-moi ça ! »

Et il pénétra dans l'infirmerie, qui était comble et retentissante de gémissements. Pendant vingt-quatre heures, le Kanak et les infirmiers avaient taillé là-dedans dans une chair hurlante, scié bras et jambes. L'arrivée de Chéri-Bibi fut saluée de clameurs, les unes enthousiastes, les autres hostiles. Et brusquement, Chéri-Bibi, qui était venu avec des intentions charmantes, un petit discours plein d'encouragement, se sentit pris à la gorge par l'odeur suffocante de l'iodoforme, et il tourna le dos, s'en alla sans vergogne, déclarant que « la guerre était une chose horrible » et qu'il admirait les généraux qui traversaient les champs de bataille, le soir d'une victoire, au milieu des morts et des mourants, le sourire aux lèvres, comme il en avait vu à l'école sur les gravures de son Histoire de France. Quant à lui, ça lui donnait plutôt envie de pleurer.

Il était encore sous le coup de cette émotion quand, s'étant fait annoncer à sœur Sainte-Marie-des-Anges, il poussa la porte de la cabine. Pâle et triste à mourir, étendue sur sa couche où deux infirmières lui prodiguaient leurs soins, la sœur de Chéri-Bibi ne répondit point à son salut. Les yeux tournés au ciel, elle paraissait prier. De fait, son regard évitait le terrible homme. Quand celui-ci eut chassé les garde-malades, elle murmura, toujours sans le fixer :

« C'est vous, monsieur ? Que voulez-vous de moi ? Je ne puis vous être d'aucun secours puisque Dieu vous a abandonné. Je l'avais prié qu'il vous fît vous repentir. Mais vos nouveaux crimes dépassent en horreur tous ceux que vous aviez déjà commis. Mon Dieu ! que de cadavres ! » fit-elle en se couvrant le visage de ses deux mains comme pour chasser la vision de l'affreux spectacle de révolte et de massacre à la fin duquel, quasi mourante, elle avait assisté.

Chéri-Bibi la contempla quelque temps sans répondre et avec une nouvelle émotion qu'il ne parvenait point à dissimuler. Il finit par prendre une chaise et s'assit au chevet de la malade. Puis il lui saisit la main qui tressaillit et trembla dans la sienne et qui, un instant, voulut se retirer, mais qui finit par rester, docile à la pression formidable du bandit.

« Ma petite Jacqueline !... souffla la voix rauque... Ma petite Jacqueline ! »

La malheureuse secouait la tête doucement, lamentablement : il n'y avait plus de petite Jacqueline... depuis si longtemps... si longtemps !... Il n'y avait plus de petite Jacqueline depuis que les hommes l'avaient tant fait souffrir !...

Depuis qu'il s'en était trouvé un – le père de sa meilleure amie, de sa petite maîtresse, de sa bonne Cécily – pour oser approcher cette pureté qui n'avait encore été effleurée, selon le

langage parfois si singulièrement poétique de Chéri-Bibi, que « par l'aile de la prière » !... Il n'y avait plus de petite Jacqueline depuis que son Chéri-Bibi... Ah ! Chéri-Bibi ! Chéri-Bibi... Elle l'avait tant aimé !...

Elle le revoyait encore tout petit, partageant ses jeux innocents, dans le jardin embaumé du creux de la falaise, aux jours heureux du printemps de Normandie... un petit garçon très laid, un peu capricieux, un peu fantasque, mais si doux, mais si bon, et qui faisait tout ce qu'elle voulait.

À tour de rôle, ils allaient se chercher à l'école, à Dieppe, et remontaient chez eux comme des enfants bien sages en disant le bonjour à toutes les braves dames du Pollet qui raccommodaient leurs filets sur le pas de leurs portes avec de longues aiguilles de bois. Et puis c'était la côte de Puys, avec, tout le long du chemin, les fleurs et les papillons.

Quelquefois, malgré que ce fût défendu, ils revenaient par le haut de la falaise pour apercevoir les voiles blanches sur la mer et jeter des cailloux de si haut, sur la grève. Et ils couraient, se roulant dans les herbes, ou bien, en mangeant leur « beurrée », regardaient curieusement remuer les bras du sémaphore... Lui, il était déjà fort et brave, et il se mettait devant elle quand les vaches venaient les regarder de trop près... Comme ils s'aimaient ! Chéri-Bibi ! Chéri-Bibi ! Ses lèvres ne purent retenir les quatre chères syllabes... elles glissèrent doucement, musicalement, comme autrefois : Chéri-Bibi !

Et Chéri-Bibi éclata en sanglots. Il s'effondra, la tête sur le lit, et pleura dans son bel uniforme de commandant, comme il n'avait jamais pleuré dans sa défroque de forçat.

Elle aussi pleurait ; elle finit par dire, en retirant doucement sa main de l'étreinte désespérée du bandit :

« Vois-tu, Chéri-Bibi, j'en demande bien pardon à Dieu, mais malgré tous tes crimes, je n'ai pas oublié ces jours-là, les heures bénies de notre enfance… et si j'ai continué à… penser à toi… sans te maudire comme tous les autres, c'est que je ne pouvais oublier que tu avais commis ton premier crime à cause de moi… Ah ! pourquoi as-tu voulu me venger, Chéri-Bibi ? »

En entendant ces paroles, le monstre releva la tête, ses yeux furent secs instantanément. La fureur qui, soudain, le dévorait avait brûlé ses larmes.

Il se releva dans un mouvement farouche, se dressa formidable au-dessus du lit de la pauvre femme, et s'arracha la peau du visage de ses ongles, pour qu'ils s'apaisassent sur lui-même de leur besoin de déchirer.

« Ah ! toi aussi ! toi aussi ! C'est le Gerbier que tu as cru ! et moi, tu as toujours pensé que je mentais ! Tu me connaissais bien pourtant ! Tu me voyais tous les jours ! Tu m'embrassais tous les jours ! Tu lisais dans mes yeux comme dans un livre ! Je ne t'avais jamais menti à toi, à toi ! Et tu as été comme les autres, tu m'as cru coupable de ce crime-là ! Je t'ai écrit cinquante fois comment les choses se sont passées ! Je t'ai juré que j'étais innocent ! Et voilà maintenant ce que tu viens de sortir ! Si c'est pour ça que tu es venue de si loin, tu pouvais rester chez toi, sœur Sainte-Marie-des-Anges !

– Je suis venue pour un autre crime ! fit la sœur en posant une main sur sa poitrine, car elle étouffait et la colère de Chéri-Bibi l'avait épouvantée.

– Pour un autre quoi ?

– Pour un autre crime dont je sais que tu es innocent !

– Ah ! bien, il y en a quelques-uns comme ça, rugit Chéri-Bibi. Mais celui-là, vois-tu, je l'ai plus à cœur que tous les autres ! Il me tient là !... C'est lui qu'est la cause de tout ! le point de départ de tout !... Les autres, je les ai oubliés !... Mais celui-là... celui-là qui m'a fait ce que je suis... Ah ! je te jure que je ne l'ai pas commis comme on croit ! Pourquoi que tu n'as pas cru ce que je t'ai écrit ? ce que j'ai dit une fois en cour d'assises ?... C'est-y la peine d'adorer le bon Dieu s'il te rend aussi aveugle que les autres ? T'es la première à me condamner !

« La voilà la justice de ton bon Dieu ! Elle n'y voit pas plus clair qu'une autre... Ah ! Jacqueline... j' vas te dire... j'attendais que tu viendrais en cour d'assises... que tu leur crierais « C' qui dit est vrai ! J' vous jure que mon frère est innocent ! » Mais tu n'es pas venue et maintenant tu crois encore que c'est moi qui avais manigancé le coup ! »

Sœur Sainte-Marie dit d'une voix sourde :

« Oui, j'ai cru que tu avais fait cela, Chéri-Bibi. Mais de cela, je te répète que je ne pouvais pas t'en vouloir ! J'ai pris devant le Bon Dieu toute la charge de ce crime-là, car tu m'aimais assez pour le commettre pour moi, Chéri-Bibi !

– Peut-être bien ! Et ce serait p't-être bien arrivé ! Mais si c'était arrivé, t'entends bien, Jacqueline... si c'était arrivé... eh bien, je m'en serais pas caché ! Je te l'aurais dit ! Je l'aurais dit à tout le monde ! Je m'en serais vanté dans le pays ! Voilà ce que t'as pas compris, Jacqueline ! Voilà ce qu'il fallait comprendre !... Et si tu l'avais entendu comme ça... eh bien !... je n'en serais pas à chercher encore aujourd'hui l'homme au chapeau gris, celui qu'est cause de tous mes malheurs !... Tu t'en serais mêlée... Tu restais dans le pays !... T'aurais écouté, regardé !... T'aurais peut-être trouvé... T'aurais refait l'honneur de ton frère avant qu'il « soye » devenu ce qu'il est ! Maintenant, il est trop tard ! y a « pus » rien à faire de ce côté-là ! J' suis la terreur du

monde à ce qu'il paraît ! Tous les crimes qui se commettent sur la terre, c'est de l'ouvrage à Chéri-Bibi ! Eh bien, faudra bien qu'un jour ce « soye » vrai ! car me voilà à la tête d'une fameuse bande ! Et puisqu'ils l'ont voulu, va bien falloir que je m'en serve !

« J' suis maudit, Jacqueline ! T'as plus besoin de prier pour moi !... Eh bien... encore là... si je te disais que rien de tout cela ne serait arrivé sans l'entêtement du commandant, qu'est cause de tout ! On peut dire qu'il est obstiné, cet homme-là... Je lui offrais une façon de s'en tirer qu'était pas banale. Sais-tu ce que je lui avais demandé ? Qu'il me dépose bien tranquillement sur une plage abandonnée, dans le désert, quoi !... loin de tous les hommes... loin de la société qui me dégoûte... Et peut-être bien que là je serais devenu un saint ! Ma parole, quand j'y réfléchis, je crois bien que j'en aurais été capable ! Il n'a rien voulu savoir ! Il a voulu la guerre ! Je lui ai dit : « À la guerre comme la guerre ! » Alors on s'est battu, voilà !...

– Non, vous ne vous êtes pas battus, misérables que vous êtes ! maudits de Dieu ! gronda la pauvre voix de sœur Sainte-Marie dont les yeux avaient retrouvé leur regard d'horreur pour la vision du massacre. Vous avez assassiné !

– Qu'est-ce que tu dis ? Qu'est-ce que tu dis ?... Ah, çà ! ma sœur, est-ce que tu perds la tête ? Eh bien, alors, qu'est-ce qu'ils faisaient, eux, quand ils nous tiraient dessus ?

– Ils faisaient leur devoir !...

– Et moi, je te dis que tu ne comprends rien à rien ! que tu es une pauvre fille *qui ne sait pas distinguer dans les morts qu'on fait !...* (Il passait devant une glace et se vit en uniforme.) Il y eut bien d'autres morts que ça, dit-il, à la bataille de Trafalgar ! »

Sincèrement, il trouvait sa sœur tout à fait injuste de confondre « sa bataille navale », comme il disait, avec les petits incidents criminels de son extraordinaire vie.

Comme elle ne répondait pas à sa fulgurante réplique, il se retourna et s'aperçut que la tête de la sainte fille était retombée sur l'oreiller. Cette fois, elle était si pâle qu'il eut tout à fait peur et qu'il pensa à faire appeler le Kanak qui avait remplacé à l'infirmerie le chef du service médical mort au champ d'honneur. Mais elle rouvrit les yeux et lui dit dans un souffle :

« Chéri-Bibi, j'espère que Dieu va me faire la grâce de m'appeler près de lui. Je prierai pour toi là-haut, mais avant de mourir il faut que tu me jures une chose, c'est que vous respecterez la vie de ceux qui restent et que vous ne toucherez pas à un cheveu des femmes et des enfants qui sont à bord.

– Ça, ma sœur, fit Chéri-Bibi, en lui donnant à boire presque de force quelques gouttes d'une potion qui la ranima, je peux te promettre qu'on les débarquera sans dommage sur la première côte que nous rencontrerons et quand nous pourrons le faire sans danger. Les femmes et les enfants sont enfermés chez eux. Je veillerai à ce qu'ils ne manquent de rien. Je les fais garder, et il n'y a rien à craindre de ce côté. »

Mais il avait beau dire, sœur Sainte-Marie paraissait inquiète.

« Les malheureuses ! gémit-elle. Je crains tout pour elles avec de pareils brigands !

– Je te dis de te tranquilliser de ce côté-là, répéta Chéri-Bibi d'un air entendu. Les brigands ont ce qu'il leur faut.

– Comment cela ?... Tu me fais peur.

– Mais est-ce qu'il n'y avait pas, dans les cages, des brigandes ?

– Oh ! soupira en rougissant la sainte fille.

– Il n'y a pas de oh !... Les uns et les autres étaient faits pour s'entendre. Et puis ne crois pas que mes bandits n'ont pas de cœur. Il y en a même qui sont poétiques. On s'envoyait des billets doux avant, et le malheur était que tout ce monde-là était séparé. Eh bien, les voilà réunis. Ils sont satisfaits, ils ne demandent pas à faire de mal, et je les ai dans mes mains, doux comme des agneaux. Tiens, pour te citer un exemple : hier, au moment où l'on nettoyait le bateau de tous ses cadavres, où l'on jetait les corps à la mer, il y en a deux, de l'ancienne cage aux financiers, qui profitaient de ce que nous disions un *De profundis,* pour se battre comme des faillis chiens dans l'entrepont, à cause d'une relingue plus laide, ma foi, que les sept péchés capitaux. Je leur ai cassé la tête à tous les deux avec mon revolver.

« Ah ! mais, je veux de la morale à mon bord ! Les hommes ont compris, et je te prie de croire qu'ils seront polis maintenant avec les dames. Ça, du reste, je l'ai promis au commandant, qui avait peur que l'on se conduise mal avec le beau sexe. Pardon, ma sœur, de te parler de ces choses-là, mais c'est toi qui l'as voulu.

– Où est-il, le commandant ?

– Il a tenu à rejoindre dans les cages son équipage et les surveillants militaires qui s'y trouvaient déjà enfermés. Je leur ai promis la vie sauve à tous, en échange du concours qu'ils ont dû nous prêter à seule fin de sortir convenablement de la tempête.

– Et comment manœuvrez-vous, maintenant ?

– Par nos propres moyens, expliqua Chéri-Bibi, et aussi avec ceux de l'ancien bord. Nous avons gardé deux timoniers et le chef mécanicien et tous les hommes nécessaires à la manœuvre, qui continuent à nous servir sous peine de mort et sous les indications techniques du Kanak, le médecin qui te soigne avec tant de dévouement et qui a fait un peu tous les métiers avant de se retrouver parmi nous. C'est un homme qui a été au *Borda,* puis qui a fait sa médecine, qui a été médecin de marine et qui a fait quelques fois le tour du monde. Un débrouillard qui nous est bien utile, ma foi.

– Utile à quoi ? Vous êtes des criminels et des fous ! Le jour n'est pas loin où vous serez fatalement poursuivis et châtiés ! Avez-vous réfléchi qu'une pareille aventure ne pouvait vous mener absolument à rien.

– Ma sœur, on nous croira morts, péris dans la tempête. Nous nous arrangerons pour ça ! Et puis après, nous courrons la fortune, comme tant d'autres sur la terre ! Mais auparavant, je te promets que tout ce qui reste de l'ancien équipage sera déposé en lieu sûr. Au surplus, j'espère bien que tu vas bientôt te rétablir. Et toi aussi, ma pauvre Jacqueline, je te ferai sortir de cet enfer.

– Dont tu es le Satan, Chéri-Bibi ! Ah ! fasse le Seigneur que tu réfléchisses encore avant d'ajouter de nouveaux crimes aux anciens ! Tu parlais du désert, tout à l'heure ! Tu souhaitais de te faire ermite ! Si tu le veux, Chéri-Bibi, je te suivrai !

– Trop tard. Je n'abandonnerai pas mes camarades ! Après les avoir mis dans un pétrin pareil, ce serait de la lâcheté, foi de Chéri-Bibi !

– Tes camarades !

– Au fait, dit Chéri-Bibi, ce sont de fâcheux coquins ! Mais ça n'est pas moi qui me suis donné cette société-là… Ce sont les juges qui m'ont d'abord condamné à tort. C'est la société qui m'a encagé comme une bête. C'est la Fatalité, à laquelle je sais bien qu'on ne résiste pas.

– Moi aussi, Chéri-Bibi, j'ai été malheureuse. Moi aussi, j'ai été poursuivie par la Fatalité. Mais je me suis réfugiée dans le sein de Dieu et non dans le crime.

– Toi, ce n'est pas la même chose ! expliqua, péremptoire, Chéri-Bibi. Toi, tu es une fille, et moi, je suis un garçon… Il y a des choses qu'un garçon ne doit pas admettre, s'il a du sang dans les veines. Un garçon, ça se rebiffe… surtout un garçon boucher ! Vois-tu, Jacqueline, on avait été trop injuste avec moi. Ça devait faire du vilain. Mais, dis-moi un peu, qu'est-ce que tu racontais tout à l'heure ?… Tu me parlais d'un autre crime… »

Sœur Sainte-Marie-des-Anges leva encore les yeux au ciel.

« Une goutte de sang, dit-elle, une pauvre goutte de sang qui n'a pas été versée par toi dans cet océan rouge sur lequel tu navigues.

– Parle toujours ! Ça n'arrive pas si souvent qu'on me dise : « Ce crime-là, c'est pas toi qui l'as commis. » De quel crime qu'il s'agit donc ?

– De l'assassinat du marquis du Touchais, du beau-père de Cécily !…

– Cécily ! Oh ! parle-moi d'elle !… Parle-moi de celle-là !… Puisque mes pauvres parents sont morts, le reste ne m'intéresse plus là-bas !… Mais elle ! elle !… Tiens ! tout à l'heure, quand tu me rappelais nos promenades sur la falaise, je pensais à elle… Je la voyais encore venir quelquefois avec sa mère, au milieu des

blés. Elle se faisait des couronnes d'épis et de coquelicots !... Et puis après, quand je lui apportais la viande, elle pesait les morceaux, elle voulait toujours des os de veau pour le jus... Et elle demandait tout ça d'une voix si douce... Elle nous aimait bien !... Est-ce qu'elle croit toujours que j'ai fait exprès d'assassiner son père, elle ?

– Oui, Chéri-Bibi, elle le croit toujours.

– Oh ! ! ! Et le père de son mari aussi, elle croit toujours que je l'ai assassiné ?

– Oui, Chéri-Bibi, toujours ! »

Le monstre innocent se serra les poings et se fit craquer les os.

« Oh ! c'est cela, vois-tu, qu'est plus terrible que tout ! que tout !... Car, Cécily, je puis bien te le dire et tu l'as peut-être deviné, ma sœur... Cécily, je l'aimais ! Je l'aimais d'amour !... Ah ! bien sûr ! C'était de si loin que ça ne pouvait pas lui faire de mal !... Eh bien, que la destinée m'ait fait une mauvaise réputation auprès d'elle, je ne le pardonnerai jamais à ton bon Dieu ! tu entends, Jacqueline !... Tu lui diras ça de ma part, à ton bon Dieu !...

– Dieu sait que tu es innocent du crime du marquis du Touchais.

– Dieu, c'est pas assez !... Dieu et « pis » qui encore ? Parle, Jacqueline !...

– Et puis moi...

– Ah ! et « pis » qui encore ?

– Et puis une personne que tu connais bien, Chéri-Bibi.

– Comment qu'elle s'appelle ? Ah ! il faut me le dire !... Il faut tout me dire !... Tu penses bien que ça n'est pas des enfantillages... Je ne te demande pas ça en l'air comme une date de l'histoire de France !... Je veux que tu me le dises ! Pour réclamer justice... tu voudrais rire ? Est-ce qu'il y a une justice pour Chéri-Bibi ?... Non ! Pour me faire justice ! Car la personne qui sait ça que je suis innocent sait certainement aussi qui est le coupable... Elle connaît l'homme au chapeau gris... Elle pourrait peut-être me dire son nom. Ah ! prie ton Dieu, prie ton bon Dieu, sœur Marie-des-Anges, car si c'est vrai que je puisse mettre la main sur celui-là !... Après je ne demande plus rien, et j'entre à la Trappe !

– Chéri-Bibi, je ne t'ai pas dit ça pour que tu te venges ! Du reste, je ne pourrais servir ta vengeance, car j'ignore qui est le coupable.

– Oui, mais il y en a d'autres qui le connaissent... Allons, ma petite sœur, ma petite Jacqueline, allons !... raconte-moi comment que ça s'est passé... raconte-moi ce que je dois savoir !... Tu dis que tu vas mourir, je te dis que ça n'est pas vrai, mais si tu le crois, tu ne voudrais tout de même pas emporter un pareil secret dans la tombe ! Je t'écoute.

– Chéri-Bibi, ça n'est pas moi qui dois parler, c'est une autre !... Une autre qui dira tout à son heure.

– Mais si elle meurt, celle-là, alors qu'est-ce qui arrivera ?

– Elle s'est arrangée pour que tout se sache quand l'heure sonnera !

– Quand l'heure sonnera ! Me voilà bien avancé, moi ! Enfin, voyons s'il n'y aurait pas moyen d'avancer un peu c't' heure-là. Dis-moi ce que tu sais. »

Il lui parlait, pour mieux la prendre, avec l'accent gamin et un peu chantant et avec les tournures de phrases frustes qu'on avait là-bas, au pays, dans les environs du Pollet.

Sœur Sainte-Marie-des-Anges se passa la main sur le front, puis elle parut un instant se recueillir, et elle dit :

« Oui, il faut que tu saches au moins qui est-ce qui possède le secret. Écoute donc, Chéri-Bibi : c'était quelques jours avant la Noël. Je faisais dans le pays une tournée de charité pour les petits enfants pauvres de la crèche. J'étais allée frapper à la porte de la marquise du Touchais.

– Cécily ?

– Oui, Cécily. Elle continuait toujours à être bonne avec moi, souvent me confiait ses peines et ne manquait jamais une occasion de soulager une misère que je lui signalais, quand elle le pouvait.

– Comment ! quand elle pouvait ? Elle ne le pouvait donc pas toujours ? Je les croyais riches à millions, ces gens-là !

– Ils le sont de plus en plus, Chéri-Bibi. Le vieux père Bourrelier…

– Celui que j'ai assassiné », ricana sinistrement Chéri-Bibi.

Sœur Sainte-Marie-des-Anges fit celle qui n'avait pas entendu et reprit :

« Le vieux père Bourrelier avait bien placé son argent. On a appris, après sa mort, qu'il avait acheté presque pour rien de grands terrains à Rouen, dans le vieux quartier Saint-Julien, et une quantité incroyable de vieilles masures qui, alors, ne rapportaient pas grand-chose, et depuis, la municipalité a transformé tout ce quartier-là, qui est devenu l'un des plus beaux de Rouen. Tout ça était aux Bourrelier, tout ça est maintenant aux Touchais. On dit qu'ils ont gagné plus de vingt millions rien que dans cette affaire-là !

– Vingt millions ! soupira Chéri-Bibi, en levant les yeux au ciel comme s'il apercevait le bon Dieu.

– Oh ! ils sont riches, maintenant, les Touchais. La mère Bourrelier est morte ; c'est encore quelque chose qui est tombé dans leur caisse.

– Pas tout ! fit Chéri-Bibi. Cécily Bourrelier avait un frère.

– Robert !... Elle l'a toujours, mais je ne crois pas que c'est pour longtemps ; le mari de Cécily, Maxime du Touchais, y veille.

– Comment cela ?

– Oh ! c'est bien simple ! Les deux jeunes gens ne se quittaient guère avant que Maxime fût marié. Et maintenant ça continue. Ils font la fête ensemble, tu comprends ?... L'autre le tue peu à peu avec l'alcool... et avec autre chose... Il s'arrange pour que son beau-frère ne manque jamais de vilaines femmes qui sont dans son jeu à lui... Tous les ans, c'est un grand scandale, à Dieppe... Ils font des fêtes dont on parle dans tout le département... surtout l'été, pendant la saison, au moment des courses. Robert Bourrelier n'est plus que l'ombre de lui-même. Quand il mourra, sa fortune ira, comme le reste, au marquis.

– Tu parles toujours de la caisse du marquis du Touchais, fit remarquer Chéri-Bibi, qui prêtait aux propos de sa sœur une attention passionnée, mais c'est aussi un peu, j'imagine, le bien de Cécily… et avec une fortune qui dépasse peut-être trente millions, on peut faire tout de même quelque chose pour les pauvres et acheter des arbres de Noël pour les crèches ! ajouta-t-il, péremptoire.

– Justement, mon frère, c'est ce qui vous trompe.

– Oh ! tu peux me tutoyer, tu sais…

– Chéri-Bibi !… Oui, eh bien… voilà ce que je ne t'ai pas encore dit : M. du Touchais tient serrés les cordons de la bourse, dans la maison de sa femme. Elle ne dispose de rien. C'est lui qui a tout. Il faut souvent qu'elle le supplie comme une pauvresse pour avoir de l'argent !

– C'est trop fort ! Elle n'aurait pourtant qu'un mot à dire ! Tout lui appartient !

– Sans doute, mais elle est obligée de passer par toutes les volontés de l'autre, à cause de son fils, le petit Bernard, que son père menace toujours d'envoyer dans des pensions de Paris pour l'élever à sa manière. Tu penses que la seule consolation de la malheureuse femme est ce fils qu'elle adore, qu'elle élève elle-même, qu'elle éduque elle-même. Elle préférerait mourir plutôt que de s'en séparer, et l'idée qu'on peut le lui enlever pour le mettre dans un lointain collège lui fait tout céder. Du reste, elle ne résiste jamais aux tyranniques volontés de son mari et tout lui est indifférent, en dehors de Bernard. Elle sait qu'une partie de la fortune, quoique le père fasse, reviendra toujours à l'enfant. Alors M. du Touchais peut bien faire ce qu'il veut. Du reste, il ne se gêne pas, je te l'ai dit. Il y a bien d'autres choses que je pourrais te raconter sur ce chapitre, des choses d'une

cruauté inouïe pour cette pauvre Cécily, mais il ne m'appartient pas d'entrer dans toutes ces horreurs…

– Ah ! non ! ah ! non ! je t'en prie, Jacqueline, ma petite Jacqueline, dis-moi tout… tout ce qui peut me faire haïr, détester davantage ce monstre qui m'a pris Cécily ! »

Ceci fut dit avec un tel accent tout à la fois de supplication, de rage, et ces paroles étaient si extraordinaires dans la bouche du bandit que la sœur s'arrêta, effrayée…

« Quand je dis « qui m'a pris Cécily », soupira Chéri-Bibi, je me comprends, et je suis, bien sûr, tout seul à me comprendre, puisqu'elle n'était pas à moi !… Mais enfin il lui a pris son bonheur !… Eh bien, c'est comme si on m'avait pris le mien, si j'en avais eu un ! T'es renseignée, maintenant ? Continue donc, ma petite Jacqueline… Qu'est-ce qu'il lui faisait encore, le bandit ?

– Des choses comme celles que je viens de te dire… et tu saisiras tout… La jeune marquise du Touchais vivait, au commencement du mariage, au château du Touchais que tu as bien connu, sur la falaise. Elle était installée là avec la vieille marquise, la mère de Maxime. Quant à sa mère à elle, tu as dû savoir qu'elle était morte presque aussitôt après l'assassinat du père Bourrelier.

– Oui, oui, passe là-dessus, fit Chéri-Bibi.

– Tu te rappelles quelle demeure de prince était le château du Touchais, continua sœur Sainte Marie, et comment Maxime se prélassait là-dedans ! Eh bien, un jour, il l'a fait quitter à sa femme, il l'a fait quitter à sa mère, et tu ne sais pas pourquoi ? Pour y installer, sous le nez des deux malheureuses… une… une femme… sa… parfaitement… tu as deviné !… »

Chéri-Bibi, outré, sursauta :

« Ça, c'est affreux, sais-tu, Jacqueline ! J'ai fait bien des choses dans ma vie, exprima-t-il avec une noble conviction, mais je n'aurais jamais voulu faire de peine à ma mère et donner de la honte, à ma femme !... Et où sont-elles allées habiter, les deux pauvres ?...

– Elles n'ont pas voulu quitter le pays où elles étaient nées toutes les deux. Cécily est retournée à la villa Bourrelier et la marquise douairière a loué près de là un petit cottage...

– J' vois ça d'ici, c'qu'on a dû clabauder dans le pays !...

– Tu ne peux pas t'imaginer ce que le marquis en a fait voir à Cécily ! Il n'y avait pas de jour où l'autre femme n'arrivât à lui causer quelque avanie... Tu comprends, le Puys, ce n'est pas grand... on est quasi les uns sur les autres... La vilaine femme n'avait qu'à se retourner pour écraser la marquise de son luxe, pour l'éclabousser de ses équipages... de ses autos... Enfin, comment on dit chez nous, il n'y en avait que pour elle... Dans tout le pays, à la ronde, bien qu'elle ne soit pas de chez nous, on appelle cette femme-là la « Belle Dieppoise ». C'est un nom que les Parisiens qui viennent l'été lui ont donné, parce que c'est ainsi qu'avait été baptisé le yacht du marquis du Touchais : *la Belle Dieppoise*.

– Mais, son vrai nom, à cette femme-là ?... C'était sans doute une pas grand-chose, gémit Chéri-Bibi en faisant la lippe, une femme qu'a traîné à Paris, quelque fille de théâtre !

– Non ! non ! C'est une femme du monde, du vrai monde de Paris, une Polonaise, et qui a un nom, un vrai nom, et qui vit là l'été, dans le château avec son mari, le baron de Proskof, il s'appelle.

– Eh bien, et le mari, lui, qu'est-ce qu'il dit ?

– Il ne dit rien et on prétend qu'il n'a rien à dire. À ce qu'il paraît que le marquis du Touchais lui a acheté sa femme, qui est, du reste, très belle, un million !

– Eh bien, c'est du monde propre », déclara Chéri-Bibi, avec dégoût.

Et il cracha par terre en s'excusant, mais c'était plus fort que lui. Et il avait des larmes aux yeux à cause de Cécily.

« Ah ! je la vois d'ici, la malheureuse… ce qu'elle doit souffrir avec tous ces oiseaux-là… elle, si délicate, si sensitive… C'est à faire pitié… T'as beau dire, il n'y en a que pour la crapule ! Ton bon Dieu n'est pas juste… Laisser une petite femme honnête écrasée par des créatures pareilles ! Ah ! si j'étais le Bon Dieu, quel coup de tonnerre !… Alors tu disais donc que c'te pauvre Cécily…

– Eh bien, oui… tout ça m'a entraînée bien loin, mais tu comprends maintenant que Cécily ne fait pas ce qu'elle veut et combien elle est malheureuse… À Dieppe, tout le monde la plaint… elle est si bonne… Donc, je te disais qu'un soir avant Noël, je frappe à sa porte. C'était l'hiver dernier ; j'étais donc allée à leur maison de la ville, mais là on m'apprend qu'elle s'était « rendue » avec son fils et la vieille marquise et la vieille Reine, la dame de compagnie de la marquise douairière, à Puys, dans la villa Bourrelier, pour y passer tranquillement les fêtes. Il fallait que je la voie tout de suite, il me manquait de quoi acheter un arbre pour mes petits. Malgré la neige et le mauvais temps, je n'hésite pas à grimper la côte et me voilà sonnant à la porte de la villa Bourrelier. Jamais je ne vais là, où nous avons vécu si heureux avec nos bons parents, mon pauvre Chéri-Bibi, sans qu'une émotion que tu comprends bien…

– Tu penses !…

– Je sonnais… je sonnais… On demande au loin qui est là, car, bien entendu, la maison du concierge était vide, et j'entends une voix que je ne connaissais pas… Je réponds que c'est moi : sœur Sainte-Marie-des-Anges. Une lanterne, une ombre, on ouvre la porte. Qui est-ce qui m'ouvre ? C'est la vieille Reine, à laquelle, moi, je n'ai jamais eu l'occasion de parler, car, cette vieille-là, elle était bonne avec sa maîtresse, mais rébarbative comme tout avec les autres… Elle ne s'attardait jamais chez personne. Derrière la marquise douairière, elle passait comme un mystère. Ce soir-là, elle me reçut bien gentiment, du reste, mais il me sembla, quand elle me prit la main pour me guider dans le jardin, que ses doigts tremblaient. Je la remerciai, lui disant que je connaissais parfaitement la maison, que je l'avais habitée quand j'étais petite… Là-dessus, elle toussa drôlement et tout de suite parla d'autre chose. J'avais déjà comme une vague intuition qu'il venait de se passer là une petite affaire pas naturelle du tout. En fin de compte, c'était peut-être aussi sa manière d'être, à cette vieille dame, de trembler comme ça. Elle m'annonça au salon, où se trouvaient les deux marquises et l'enfant de Cécily.

– Quel âge a-t-il, demanda Chéri-Bibi, en murmurant, l'enfant de Cécily ?

– Le petit Bernard doit avoir maintenant dans les six ans, répondit la religieuse, à laquelle n'échappait pas l'émotion qui s'emparait de son bandit de frère chaque fois qu'elle prononçait le nom de Cécily. Ce petit m'aime beaucoup car, chaque fois que je l'ai pu, je l'ai un peu gâté, Dieu me pardonne !

– Il ressemble à sa mère, au moins ? questionna, farouche, Chéri-Bibi.

– Non, il ne ressemble pas à sa mère, il est plutôt brun et sa mère est blonde.

– Ah ! malheur ! il ressemble à son père ! gronda Chéri-Bibi fermant les poings.

– Eh bien, non, il ne ressemble pas à son père non plus et il n'a ni ses manières lourdes et brutales, ni rien qui le rappelle de près ou de loin ! »

Chéri-Bibi soupira encore :

« Allons, tant mieux ! ça aurait été dommage ! C'est sa couleur de cheveux qui te fait dire qu'il ne ressemble pas à sa mère, mais la ressemblance viendra plus tard, tu verras… du moins je le lui souhaite au pauvre petit… Après ? Je t'écoute !

– Eh bien, la vieille Reine s'était assise avec nous, au salon, mais tout en faisant de la tapisserie, ne disait pas un mot. Cependant, je sentais bien qu'elle me regardait tout le temps. Qu'est-ce qu'elle avait à me regarder comme ça ? Nous avions parlé de mes pauvres, de la Noël, de la fête que l'on préparait à l'hôpital et, naturellement, ces dames m'avaient promis leur concours et déjà m'avaient glissé un peu d'argent. Je voulais prendre congé, mais elles ne consentirent point à me laisser partir à cause du mauvais temps et de la neige qui s'était mise à tomber à gros flocons. Le vent aussi s'était levé. Tu vois cette bataille sur la falaise. Je compris qu'il fallait être raisonnable et je restai à dîner avec ces dames, espérant qu'après le dîner je pourrais redescendre à Dieppe. Mais il n'en fut rien. C'était une véritable tempête. En cette saison, il n'y avait pas une voiture à la villa. Elles me gardèrent pour la nuit, après avoir envoyé leur domestique, Jacquart, que tu as connu, prévenir à l'hôpital qu'il ne fallait pas m'attendre. Après dîner, on retourna au salon et la marquise douairière, voulant me faire plaisir, évoqua le temps

où toute petite, j'habitais la villa avec nos parents. On parlait de moi, mais on évitait de parler de toi.

– Bien entendu ! acquiesça Chéri-Bibi, le front sombre… Va toujours !

– Cependant, un moment, la douairière se laissa aller au souvenir d'une partie de pêche, sur la plage, où, tout gamin, tu avais sauvé un enfant de baigneur qui se noyait, tu te rappelles ?

– Non ! j'ai oublié mes bonnes actions… ça me gênerait, grogna Chéri-Bibi, de plus en plus sombre.

– … La douairière se laissa aller à prononcer ton nom… alors personne ne parla plus… nous restâmes là… toutes les quatre, sans plus dire un mot…

– Oui, oui, j'avais produit mon petit effet… Entre nous, elle est gaffeuse, la douairière… Après ?

– Moi, j'étouffais… et je n'avais rien à dire… et je ne pouvais rien dire, les deux autres…

– Oui, les deux autres pensaient, l'une que j'avais assassiné son mari, l'autre son père… charmante soirée… et toi, Jacqueline, de ton côté, tu avais le droit de penser que le père de Cécily était le dernier des misérables… Difficile à soutenir la conversation dans ces conditions-là… et puis vous vous sentiez toutes les trois victimes de ces monstres d'hommes !… Va !…

– J'étouffais, et je me mis à pleurer… mais sans pouvoir me retenir, comme une folle… à gros sanglots… Alors elles se levèrent ; les deux marquises, qui pleuraient aussi, m'embrassèrent tendrement, et le petit Bernard, qui ne comprenait rien à ce qui se passait, vint m'embrasser lui aussi.

– Qu'est-ce que faisait la vieille Reine pendant ce temps-là ? demanda rudement Chéri-Bibi.

– Elle, elle ne m'embrassa pas, mais elle vint me serrer la main d'une façon bien étrange. Elle tremblait plus que jamais. Elle paraissait grelotter et elle était pâle ! pâle !... et elle me regardait avec des yeux extraordinaires... Et ses lèvres étaient si blanches quand elle me dit : « Pauvre sœur Sainte-Marie ! pauvre petite Jacqueline ! » Ça, n'est-ce pas, c'était encore plus bizarre que tout... nous ne nous connaissions pas. Du moins, nous ne nous étions jamais fréquentées, même au bon temps. Alors, pourquoi me disait-elle : « Pauvre petite Jacqueline » ? Qu'est-ce que cela signifiait ? Et son air était presque hagard. Du reste, elle voulut s'en aller tout de suite, prétextant qu'elle avait froid et qu'elle ne se sentait pas à son aise. Cécily lui dit :

« – Voulez-vous que je vous fasse monter quelque chose ? Voulez-vous que je vous accompagne ?

« – Non, non, fit-elle précipitamment, je n'ai besoin de rien ! je vais me reposer. Bonne nuit, mesdames !

« Et elle partit en fermant vivement la porte. On eût dit qu'elle fuyait.

« – Voilà que ses idées noires la reprennent, dit la marquise douairière. Avant, elle n'était pas comme ça, si bizarre par moments et si muette tout à coup qu'on ne parvient pas à lui tirer deux paroles en vingt-quatre heures ! Elle qui était autrefois si gaie et qui aimait tant à me faire rire ! C'est comme une maladie nerveuse qu'elle a maintenant, qui la quitte et qui la reprend sans qu'on en puisse prévoir la cause.

« – Moi aussi, dit Cécily, j'ai souvent remarqué que Reine n'était pas naturelle. Mais depuis quand cela la tient-il ?

« – Oh depuis des années, répondit la marquise d'une façon évasive.

« Elles se turent encore devant moi. Évidemment ma présence les empêchait d'en dire davantage. En somme, les étranges attitudes de Reine devaient remonter à l'époque où le malheur avait passé dans le pays.

– Dis donc l'époque de mes crimes ! fit Chéri-Bibi, ce sera plus simple. Ensuite ?...

– Ensuite, on se sépara et on me donna une chambre à côté de Reine. Je l'entendis remuer toute la nuit. Elle allait, venait, parfois se parlait toute seule, mais sans que je puisse distinguer ce qu'elle disait... De gros soupirs aussi parvenaient jusqu'à moi. J'étais intriguée à un point que tu peux facilement imaginer... Cependant, abattue par la fatigue, je m'endormis vers les deux heures du matin, et tout à coup je me réveillai : ma porte était poussée avec précaution. Je m'écriai :

« – Qui est là ?

« – Chut ! ne faites pas de bruit, c'est moi ! dit Reine.

« Et je la vis apparaître dans sa robe de nuit, plus blanche qu'un spectre.

« Après avoir refermé la porte, elle marcha vers moi comme une ombre, s'agenouilla au pied de mon lit, me prit encore la main comme elle l'avait fait dans le jardin et dans le salon, avec ce tremblement particulier qui m'avait inquiétée tout de suite, et me répéta :

« – Pauvre petite Jacqueline !

« Et cette fois, elle ajouta :

« – Pauvre Chéri-Bibi !

– Hein ? Elle a dit ça ?… Elle a dit ça, vraiment ? Pauvre Chéri-Bibi ?…

– Elle l'a dit, elle l'a dit… comme dans un rêve.

– Enfin, elle l'a dit… Donc elle avait des raisons pour le dire ! haleta le bandit… Reine doit tout savoir, c'est sûr ; va vite… »

Et Chéri-Bibi glissa à nouveau une cuillerée de la potion entre les lèvres de sa sœur, pour lui donner des forces. La cuiller tremblait dans sa main.

« Oui, elle sait tout. Elle m'a avoué cela, elle m'a dit :

« – Pauvre Jacqueline, votre frère était innocent ! Ce n'est pas lui qui a tué le marquis !… C'était un autre !… c'était un autre !… C'était un autre !…

« Et là-dessus, comme elle répétait sur un ton toujours plus fort et comme diabolique : C'était un autre !… ses yeux s'agrandirent comme si elle avait vu cet autre-là… et elle eut aussitôt une terrible attaque de nerfs !… Ces dames accoururent. Nous avons cru qu'elle allait « passer ». Mais alors elle ne disait plus rien et serrait les dents avec une force sauvage comme pour empêcher les mots de s'échapper.

– C'est bien malheureux qu'elle ait eu cette attaque-là, soupira Chéri-Bibi.

– Oh ! sûrement, car j'ai toujours pensé que cette nuit-là elle était venue pour tout me dire, du moins tout ce qu'elle savait… Tandis que le lendemain, quand elle a été revenue à elle,

ça a été fini ! Elle a eu l'air même de ne pas me comprendre quand j'ai voulu renouer la conversation. Mais je ne la tenais pas quitte, comme tu penses. Et plus d'une fois j'ai essayé de la joindre. Alors, une fois que je l'avais rencontrée dans l'église et que je la sommais devant Dieu de s'expliquer, elle m'a dit « d'être patiente, que l'heure sonnerait, mais que cette heure-là appartenait à Dieu et qu'elle ne pouvait rien faire pour la hâter, et qu'il eût été criminel, aussi bien pour moi que pour elle, de souhaiter même que cette heure-là vînt tout de suite. » Après quoi elle m'a dit :

« – Ne me parlez plus jamais de ces choses, oubliez ce que je vous ai dit et d'affreuses catastrophes pourront encore être évitées !

– Oui, mais pendant ce temps-là, j'étais pourchassé comme une bête, et ramené au bagne !

– C'est ce que je lui ai dit ; alors elle m'a répondu que tu serais le premier, peut-être, à vouloir qu'elle ne dise rien.

– Ça, c'est trop fort ! s'exclama Chéri-Bibi. Qu'est-ce que tout cela peut bien signifier ? Elle ne sait plus ce qu'elle dit, la Reine, pour sûr !

– Ce fut la dernière conversation que j'eus avec elle. Nous étions sur le parvis ; tout à coup je la vis pâlir et trembler comme lors de la première nuit. Et elle salua deux personnes qui venaient de passer et que je n'avais pas tout d'abord aperçues. Elle me quitta hâtivement. Je ne l'ai plus revue. Dans la rue, je rencontrai ces deux personnes qui avaient passé près de l'église : c'étaient Cécily et un ami de la famille, M. Georges de Pont-Marie.

« – Reine est toujours un peu folle ? me demanda la jeune marquise du Touchais.

« Je lui répondis assez vaguement :

« – Oui, un peu !

« Alors M. du Pont-Marie ajouta :

« – Moi, elle m'a toujours donné l'impression d'une vieille toquée !

« Tu vois, Chéri-Bibi, je te raconte tout, tout ce qui peut t'intéresser… et tout ce que je sais ; je t'affirme devant Dieu qui nous écoute que je ne sais rien d'autre, pas un mot de plus !

– Qu'est-ce que ce M. de Pont-Marie et Cécily avaient à se promener ensemble ? Est-ce qu'ils sont bien ensemble ?

– Tu sais que M. de Pont-Marie est un ami du frère du marquis depuis très longtemps… Il a connu Cécily toute petite. Il la faisait sortir pour la distraire… Du reste, ce M. de Pont-Marie s'est beaucoup amélioré depuis quelque temps. Il se range. Il a faussé un peu compagnie au marquis qui, dans le moment, accomplissait une grande croisière sur son yacht : *La Belle Dieppoise,* sur les côtes de l'Amérique du Sud. »

À ce moment, on frappa à la porte de la cabine, et la voix de Petit-Bon-Dieu se fit entendre :

« Mon commandant, la vigie signale des naufragés par tribord avant ! »

IX

Fatalitas !

Chéri-Bibi monta sur le pont dans le moment que Boule-de-Gomme, promu au grade de timonier-chef, recevait les instructions du timonier de l'ancien bord, resté de force au service du nouvel équipage, et criait au second timonier qui était à la roue :

« Barre à tribord toute ! Avant partout ! »

Au même moment, le chef mécanicien jetait ses ordres à la chaufferie :

« En douceur, mollissez d'un quart ! »

Le pont était déjà envahi par les curieux. Chéri-Bibi les écarta brutalement et fut en trois bonds sur sa passerelle, hurlant :

« Qu'est-ce que vous voulez que ça me fiche, des naufragés ? Vous trouvez qu'il n'y a pas encore assez de monde dans les cages ? »

Il demanda une lunette et la dirigea vers un point blanc, une chaloupe que l'on distinguait maintenant très distinctement sur l'océan calme et bleu. Le temps était superbe, très beau certainement à cause du soleil ardent, qui devait cuire les malheureux réfugiés dans la frêle embarcation, là-bas, et qui peut-être mouraient de soif. La chaloupe était au plus à trois encablures –

six cents mètres environ – sur l'avant du *Bayard,* qui s'en rapprochait avec une assez grande rapidité.

L'œil à la lunette, Chéri-Bibi regardait.

Soudain, il lui échappa un *Fatalitas !* qui étonna l'état-major qui l'entourait. Qu'est-ce que le commandant avait pu découvrir dans sa lunette ?

Chéri-Bibi maintenant ne regardait plus. Il s'était relevé tout pâle et murmurait des syllabes incompréhensibles.

Puis il replaça sa lunette dans le champ, y recolla son œil, regarda encore longuement et, cette fois, se releva, tout rouge. À ne s'y point méprendre, Chéri-Bibi était dans un état de jubilation peu ordinaire.

« *Fatalitas !*reprit-il… mais elle est à la bonne ! »

Elle, c'était évidemment la fatalité qui continuait à jouer de ses tours à Chéri-Bibi, mais il paraissait que, de ce coup-ci, il n'était point mécontent.

« Messieurs, dit-il, nous allons porter secours à ces pauvres naufragés ! »

Il avait autour de lui son lieutenant Gueule-de-Bois, son enseigne de vaisseau la Ficelle, Boule-de-Gomme, Petit-Bon-Dieu et les anciens « principaux » de sa cage. Il leur dit :

« Vous allez réunir vos hommes, tous les hommes et leur annoncer que notre bonne fortune nous envoie des naufragés avec lesquels, je l'espère, il y aura à faire. Ceci me regarde. Mais telle est, pour le moment, la consigne : que chacun se rappelle son grade et sa nouvelle situation ! Que personne ne commette de gaffe ! Il n'y a rien de changé à bord depuis le départ du

Bayard de l'île de Ré, rien, sauf une sérieuse révolte de forçats, lesquels ont été mis finalement à la raison et ont retrouvé leurs cages ! C'est moi plus que jamais le commandant Barrachon. Quant au commandant Barrachon, c'est Chéri-Bibi ! »

L'état-major éclata de rire.

« Riez tout votre soûl, fit Chéri-Bibi, car tout à l'heure il va falloir être sérieux. C'est compris ! Eh bien, qu'on se le dise ! Je fais pendre haut et court le premier qui ne marche pas droit. Allez ! »

Les autres ne se le firent point répéter. Ils descendirent rapidement de la passerelle. Et bientôt le clairon sonnait sur le pont. Quand tout l'équipage eut reçu le mot d'ordre, ce fut une joie indescriptible. Cet incident inattendu amusait les bandits au possible. Songez donc ! Il y avait des femmes dans la chaloupe : on allait leur montrer comment on portait l'uniforme, et si on était un peu chic quand on le voulait, dans la « relingue ». Ils surent tout de suite un gré infini à Chéri-Bibi de l'imagination de cette comédie, qui promettait d'être un passe-temps délicieux. L'influence que le nouveau commandant avait sur cette immonde pègre en fut extraordinairement augmentée.

Au moins, voilà un chef qui savait rire, qui comprenait la vie. On ne s'embêtait pas avec lui !

Tout était réglé selon les désirs de Chéri-Bibi. Le *Bayard* se rapprocha de plus en plus de la chaloupe, d'où partaient des cris de joie, des bravos, des saluts enthousiastes. Chacun pouvait voir maintenant qu'ils étaient dix là-dedans, sept passagers et trois matelots. Ils avaient un bout de toile qu'ils tenaient au bout d'une rame pour servir de signal.

Ce qui réjouissait surtout les bandits, c'est que, de ces passagers, trois étaient des femmes et qui, ma foi, paraissaient bien jolies.

« Ah ! les belles femmes ! » exprima Petit-Bon-Dieu, qui reçut, du reste, aussitôt, dans la partie basse de son individu, un solide coup de pied de Gueule-de-Bois, pour lui apprendre à bien se tenir dans le monde.

L'extraordinaire était que ces naufragés ne paraissaient nullement affamés, ni fatigués outre mesure… Enfin, ils n'avaient point cet air égaré des pauvres gens qui viennent d'échapper à la mort.

Les femmes, par exemple, semblaient pleines d'entrain et fort bien portantes, vêtues le plus correctement du monde, la tête coquettement enveloppée de fichus, telles qu'elles se fussent présentées après une promenade élégante sur un lac.

Au milieu du groupe des naufragés se tenait, debout, un homme grand et fort, large d'épaules, un de ces personnages qui, selon l'expression consacrée, quand ils marchent, déplacent de l'atmosphère. La figure bien pleine, haute en couleur, et qui ne manquait pas cependant d'une certaine aristocratie à cause de la ligne du nez, dite bourbonienne, semblait appartenir à quelque gentleman-farmer, ami des sports. Au-dessus des yeux bleus, les sourcils châtains étaient touffus et ajoutaient un peu de rudesse à une face qui, sans cela, eût pu passer, dans sa lourde harmonie, pour débonnaire.

Chéri-Bibi, penché au-dessus de la passerelle, ne quittait point des yeux le personnage. Et si tout cet équipage de brigands n'avait eu ses regards également tournés sur la barque, plus d'un aurait pu s'étonner de l'air singulièrement féroce que prenait la physionomie de Chéri-Bibi au fur et à mesure que le *Bayard* se rapprochait des naufragés. Ses mâchoires, qui

s'avançaient comme pour mordre, laissaient siffler, entre les dents menaçantes, un nom : « Maxime du Touchais ! »

Chéri-Bibi se redressa, domptant une agitation qui l'eût fait se ruer, dès la première rencontre, à la gorge de l'homme qui avait été, et qui était encore le bourreau de ce qu'il aimait le plus au monde, de cet être idéal qui n'avait cessé de rayonner dans ses sanglantes ténèbres, de Cécily !... refrénant une exaltation qui l'eût fait crier de bonheur devant la vengeance toute proche... Le mari de Cécily !...

« C'est le Dieu de ma sœur qui m'envoie cet homme comme il l'eût envoyé au diable pour qu'il le châtie ! »

Ah ! c'est qu'il le haïssait, ce joli monsieur, qui avait eu le droit d'approcher son ange, alors que lui n'avait jamais osé le regarder de loin et ne lui avait parlé, dans les jours heureux de sa jeunesse, que tête basse, en tremblant...

Ah ! quand il pensait que l'autre avait eu cette femme-là dans ses bras et qu'il n'avait su que la faire souffrir !

Chéri-Bibi ricana comme ricanent les démons au fond de l'enfer de Dante... et il descendit vers les hôtes qui lui arrivaient si à point.

Il était tout entier maintenant à son nouveau rôle de commandant. Il avait fait établir l'échelle à la coupée, et là il attendait les naufragés qui descendaient déjà de leur barque, aidés par ses hommes. Le premier naufragé qui sauta sur l'échelle de « coupée » arracha encore à Chéri-Bibi une exclamation sourde :

« Robert Bourrelier ! »

Ah, çà ! mais c'était donc toute la famille que la fatalité lui envoyait !

Et il se recula.

Cette fois, il paraissait moins satisfait. Outre qu'il n'avait jamais eu à se plaindre du frère de Cécily, il ne pouvait, par cela même que celui-ci était le frère de celle qu'il aimait, avoir de méchants desseins à son endroit ; mais surtout il redoutait une chose maintenant, c'était d'être reconnu !

Il n'avait point cette crainte du côté de Maxime du Touchais qui, certainement, n'avait jamais jeté un regard sur l'humble garçon boucher du Pollet, mais Robert Bourrelier – qui venait toujours aux vacances passer quelques semaines à la ville de Puys, chez ses parents – pouvait fort bien ne pas avoir perdu tout à fait le souvenir des traits du « petit du jardinier ».

Chéri-Bibi, pour se rassurer, pensa avec raison qu'il avait beaucoup changé depuis ce temps-là, et que les extraordinaires péripéties de sa peu banale existence lui avaient fait un autre visage. Quand même, c'était une expérience à tenter.

Il devait encore compter avec la publicité que les grands quotidiens avaient donnée, depuis ses crimes, à son inquiétante physionomie ; mais de ce côté, il avait été servi par le peu de valeur de la reproduction et la mauvaise qualité des photographies qui avaient servi à faire connaître son image au monde épouvanté. Les journaux avaient surtout montré quelqu'un de très laid, quelque chose comme une synthèse de la laideur, et ils avaient grossièrement accentué, pour les besoins du tirage, les stigmates de la férocité. C'était lui et ce n'était pas lui. Il y avait des moments où c'était peut-être lui, des moments de crise et d'action violente, mais pas des moments de bonheur comme celui-là où, en qualité de capitaine de vaisseau, il s'apprêtait à

donner l'hospitalité au personnage qu'il détestait le plus au monde après l'homme au chapeau gris !

Mais le sort en était jeté. Déjà Robert Bourrelier apparaissait à la coupée.

Chéri-Bibi joua son jeu avec une audace parfaite.

« Mesdames et messieurs, prononça-t-il avec une emphase un peu comique, soyez les bienvenus à mon bord ! »

Et il tendit la main au frère de Cécily, qui la lui serra avec une émotion reconnaissante.

Robert paraissait le plus fatigué de la bande. La santé de ce grand garçon efflanqué devait être précaire et la mauvaise vie qu'il menait depuis son adolescence semblait l'avoir déjà marqué pour un prompt trépas.

« Allons, pensa Chéri-Bibi, le marquis n'aura point longtemps à attendre l'héritage ! »

Et il fut satisfait de l'expérience. Robert n'avait point seulement « tiqué ». Et puis, en vérité, comment eût-il pu, une seconde, s'imaginer retrouver les traits du terrible Chéri-Bibi sous l'uniforme de cet accueillant commandant de notre belle marine nationale ?

Les dames suivirent, puis Maxime du Touchais, puis les autres.

Ce fut le marquis qui, ne laissant point au commandant le temps de prononcer encore quelque phrase mémorable de bienvenue, et coupant court aux offres de secours dont les naufragés ne semblaient point avoir un besoin urgent, mit l'état-major du *Bayard* au courant de leur triste situation.

C'étaient des victimes de la dernière tempête, qui avait failli être si fatale au *Bayard*. Le marquis et ses invités revenaient de Buenos Aires en France, sur *la Belle Dieppoise,* quand vers les deux heures du matin, par un temps épouvantable, le navire, qui ne gouvernait que difficilement, était entré en collision avec un bâtiment auquel il avait dû faire de sérieuses avaries. La tempête, qui ne faisait qu'augmenter de violence, avait séparé aussi rapidement les deux steamers qu'elle les avait brutalement rapprochés, et dans les ténèbres ils n'avaient pas tardé l'un et l'autre à se perdre de vue.

La situation de *la Belle Dieppoise* était alors des plus critiques : une large déchirure à son avant avait déterminé une voie d'eau avec laquelle il paraissait impossible de lutter. La proue du navire piquait déjà vers les flots et s'enfonçait de minute en minute. Maxime avait ordonné de mettre les embarcations à la mer. Elles étaient heureusement assez nombreuses pour contenir tout l'équipage du yacht et ses quelques passagers, qui s'y ruèrent, malgré l'état déchaîné de l'océan.

Mais la mort semblait aussi bien assurée et aussi prochaine sur ces frêles chaloupes que sur le navire lui-même. Le marquis, s'en rendant parfaitement compte, avait refusé au dernier moment de quitter son bord, disant que, mourir pour mourir, il préférait expirer confortablement dans une cabine de *la Belle Dieppoise*. Aussitôt plusieurs de ses amis, hommes et femmes, les femmes surtout, s'étaient trouvés de son avis, remarquant du reste que le navire, depuis quelques instants, semblait s'être arrêté dans sa descente au gouffre. Peut-être les cloisons étanches allaient-elles résister !... Et ils restèrent là pendant que les petites barques disparaissaient dans l'affreuse nuit.

Et c'était vrai que les cloisons étanches devaient résister. Elles avaient résisté pendant trois jours, donnant le temps à la tourmente de se calmer, à la mer démontée de devenir ce lac

d'azur, au ciel de se nettoyer de tous ses nuages, aux passagers restés à bord de tout préparer dans les deux canots pour le moment où ils se verraient dans la nécessité de quitter *la Belle Dieppoise,* événement qui s'était effectué il y avait deux heures à peine, dans le calme le plus parfait et sans l'ombre d'une inquiétude, car le marquis savait qu'il se trouvait sur la route très fréquentée des grands steamers qui se rendent soit aux Antilles, soit dans l'Amérique du Sud.

La Belle Dieppoise avait disparu dans les flots, semant la mer d'épaves que l'on ne tarderait pas à rencontrer. Pas de nouvelles des autres embarcations dont le sort devait être déjà fixé, soit qu'elles eussent péri, soit qu'elles eussent été recueillies comme venait de l'être la chaloupe : de Maxime du Touchais et de ses compagnons. Et voilà !

Là-dessus, le marquis fit les présentations.

D'abord les dames : une grande blonde très jolie, mais un peu tambour-major, Mlle Nadège de Valrieu, dont le commandant et ces messieurs de l'état-major devaient certainement avoir entendu parler, car son passé dramatique, tout jeune encore il est vrai, lui avait déjà valu de la gloire dans les deux mondes. Puis venait une brune, qui ne tenait pas en place, et qui déjà riait à tout l'équipage, Mlle Carmen de Fontainebleau, la fameuse danseuse d'art, qui avait tant de succès dans les « valses d'amour ». La troisième, très chic, très distinguée, avec cependant un peu trop de hauteur dans la façon de regarder choses et gens autour d'elle, du haut de son face-à-main ; c'était Mme d'Artigues, femme de lettres. Elle était accompagnée de son mari, bien connu dans la presse sous le pseudonyme de Charles des Premières, brillant journaliste théâtral et mondain. M. Robert Bourrelier. Enfin le baron Proskof, grand seigneur polonais, « qui avait eu la plus belle femme de Paris », et qui maintenant ne l'avait plus parce que la chère baronne s'était

entêtée à monter dans une de ces petites embarcations, trop fragiles pour résister à l'océan en courroux.

« Le baron est bien triste, et moi aussi », termina Maxime du Touchais.

Cette désinvolture, en parlant d'une malheureuse qui était certainement morte à cette heure et que le marquis avait beaucoup distinguée de son vivant, s'il fallait en croire la chronique dieppoise, répugna à Chéri-Bibi, qui avait toujours eu le sentiment de la famille.

Chéri-Bibi ne s'attarda point, lui, aux présentations. D'un bloc, il montra son état-major et son équipage et déclara d'une voix de rogomme que le *Bayard* tout entier se réjouissait de donner asile à des hôtes aussi gracieux. Il ne donna point d'autres détails pour le moment.

Du Touchais et Bourrelier croyaient à première vue qu'ils avaient été recueillis par un transport militaire, dont le commandant était un brave homme un peu fruste. De fait, c'était un spectacle que Chéri-Bibi s'essayant aux politesses. Le mot « gracieux » dans sa bouche jurait étrangement avec la grimace de son effroyable bouche qui adressait sur commande une risette étonnante à ces dames.

Chéri-Bibi avait une façon si rude d'être aimable ou de vouloir le paraître que les belles naufragées ne purent s'empêcher de sourire, ce que vit Chéri-Bibi et ce qui le froissa au plus profond de lui-même, car il avait toujours eu beaucoup d'amour-propre comme on dit.

Le marquis, le voyant rougir et faire une drôle de frimousse, comprit qu'il avait affaire au genre « loup de mer susceptible ». Il résolut de le mettre tout de suite à son aise et lui détacha une tape amicale sur l'épaule.

« Commandant, lui dit-il, avec une grande affectation de cordialité, c'est maintenant entre nous à la vie à la mort ! Vous avez été notre planche de salut. Le marquis du Touchais ne l'oubliera pas ! »

Et il lui secoua la main vigoureusement.

L'autre se laissa faire en roulant de gros petits yeux qui ne promettaient rien de bon et en murmurant en *a parte :*

« Oui, mon vieux, à la vie à la mort, tu l'as dit, bouffi ! »

Il voulut tout de suite conduire ces dames aux plus belles cabines dont il ordonna de déménager en cinq sec les occupants. Et, surmontant ses sentiments d'antipathie et de haine, il fut particulièrement aimable pour Robert Bourrelier et Maxime du Touchais.

Ces dames, en traversant le pont, avaient été particulièrement étonnées d'apercevoir sur ce bâtiment tant de matelots et de soldats éclopés et, sous les képis et les bérets, d'aussi rudes et décidés visages et qui les regardaient passer avec des yeux d'aussi ardente braise.

« Vous revenez donc de la bataille, commandant ? demanda la belle Mme d'Artigues à Chéri-Bibi.

– Vous ne sauriez mieux parler, belle dame, répondit Chéri-Bibi. De la bataille, en effet, nous revenons ! Nous avons eu une révolte à bord !

– Une révolte à bord ! s'écrièrent-elles toutes les trois en chœur… Oh ! racontez-nous ça ! Mais c'est épouvantable !

– Une révolte à bord d'un transport militaire ! fit le marquis. Est-ce possible ?... Il n'y a donc plus de discipline dans notre marine ? Décidément, tout s'en va !... J'espère, commandant, que vous n'avez pas eu trop de mal à venir à bout des mutins ?

– Heu ! heu ! Il a fallu en fusiller pas mal et en pendre quelques-uns ! répliqua d'une façon assez vague le commandant.

– Mais c'est très amusant ce que vous nous racontez là, s'écria la charmante Carmen de Fontainebleau. Un naufrage ! une révolte à bord !... Que d'aventures !

– Eh bien, ça n'est pas les sujets de conversation qui nous manqueront en rentrant en France », fit remarquer Mlle Nadège de Valrieu.

Toute la noblesse de France semblait s'être donné rendez-vous sur le *Bayard*.

« Nous n'y serons pas demain, madame, en France, crut devoir annoncer Chéri-Bibi.

– Et où allons-nous donc comme ça ?

– Oui, à propos, firent-ils tous, où nous conduisez-vous, commandant ?

– À Cayenne, sieurs et dames ! Pour vous servir !

– À Cayenne ? Vous êtes à destination de Cayenne ?

– Mais zoui, marquis ! Avec un transport de condamnés, des faillis chiens de forçats qui nous ont donné du fil à retordre, allez !...

– Des forçats ! Ah ! mon Dieu ! s'exclamèrent les dames de plus en plus intéressées. Et où sont-ils ? Ils ne peuvent pas nous faire de mal au moins ?

– Ayez pas peur, on les tient serrés, maintenant ! Ils ne sortent plus des cages ! Et le premier qui bouge, on lui brûle la g… ! Pardon, excuse, sauf votre respect !

– Bravo, commandant !… On est trop bon avec ce gibier-là, fit Maxime du Touchais. Est-ce qu'on devrait s'embarrasser de pareils misérables ? Je parie qu'il y en a la moitié, là-dedans, qui, sous un vrai gouvernement, auraient été guillotinés !

– La moitié au moins, concéda Chéri-Bibi. Sans compter que nous avons ce Chéri-Bibi !

– Comment !… Chéri-Bibi ! Chéri-Bibi est ici ! C'est vrai, commandant, vous avez Chéri-Bibi ? Ah ! quelle chance ! Montrez-nous-le tout de suite ! »

Comme il tournait la tête dans le moment que des hommes apportaient les bagages des naufragés, il se sentit comme brûlé par un regard et il aperçut la Comtesse qui venait d'arriver. D'abord, il ne la reconnut pas dans cette femme fine, élégante, souple, qui se cambrait dans un joli et très correct complet de voyage, sortant de chez le bon faiseur : un cadeau à lui, Chéri-Bibi, qu'il lui avait fait le matin même pour la remercier de ses bons services au moment de son évasion et, plus tard, au fort de la bataille.

Dans ses pérégrinations à travers les cales, Chéri-Bibi avait éventré, un jour, une énorme caisse destinée aux élégantes de Cayenne, aux « épouses » de MM. les administrateurs, et il était tombé sur un tas de falbalas, de robes, de dessous, de lingerie. Il avait donné tout ça à la Comtesse, d'un coup. « Comme ça,

avait-il pensé, je suis quitte. Elle ne m'embêtera plus ! » Il se trompait. La Comtesse n'avait apprécié le cadeau de Chéri-Bibi que parce que ces fanfreluches allaient la faire plus belle aux yeux de Chéri-Bibi lui-même.

Encore une qui l'aimait, qui était folle de sa gloire, et qu'il avait dû chasser à coups de pied dans les ténèbres des soutes, pour qu'il lui fût loisible de dormir en paix, la nuit, comme un honnête homme !

Une attitude aussi puritaine n'était point faite pour étonner de la part de Chéri-Bibi qui, lui, avait une haute moralité amoureuse et qui était doué, à cause d'une laideur originelle, laquelle avait détourné de lui les regards des jeunes filles quand il était jeune homme, d'une extraordinaire, d'une farouche timidité : une timidité qui allait jusqu'au crime ! Pauvre Chéri-Bibi !

Donc, la Comtesse aimait Chéri-Bibi, d'autant plus que celui-ci, comme nous l'avons précisé pour l'histoire, l'avait repoussée à coups de pied (si elle avait insisté, il l'aurait repoussée à coups de couteau). Or, depuis que les naufragés avaient été signalés, elle n'avait pas perdu de vue Chéri-Bibi ; elle avait assisté à son émoi, à son inquiétude, et finalement à sa joie méchante intérieure.

Évidemment, Chéri-Bibi connaissait ces naufragés-là. D'abord, elle avait cru qu'il s'agissait des femmes et elle montra les dents, comme pour les manger. Mais elle s'était bientôt aperçue que tout l'intérêt de l'aventure allait au marquis du Touchais. Que pouvait-il y avoir entre ces deux hommes ? Elle se promit de le savoir avant qu'il fût longtemps.

« Mon cher commandant, fit la Comtesse d'une voix singulièrement harmonieuse que ne lui connaissait pas encore Chéri-Bibi, mon cher commandant, j'ai appris que vous donniez ma

cabine à ces dames. Permettez-moi de vous faire tous mes compliments. C'est la meilleure du *Bayard.* »

Ces dames aussitôt se récrièrent. Était-il possible ? Jamais elles ne permettraient ! Comment avait-on pu penser ?… Elles ne voulaient déranger personne. Et patati, et patata !

« Mesdames, je vous présente la Comtesse ! » dit Chéri-Bibi, gentleman.

Ces dames s'empressèrent de lui serrer la main. La Comtesse ! Il y avait une comtesse à bord ! La comtesse de quoi ? Elles n'osèrent point le demander. Elles trouvaient seulement la présentation un peu courte, et Maxime du Touchais et Robert Bourrelier, pour en sourire, se détournèrent de Chéri-Bibi. Ah ! ces vieux loups de mer, ça ne s'attardait point aux formules de politesse et ça se moquait un peu du protocole ! Voilà la comtesse ! Bonjour, bonsoir ! Ça vous suffit ? Et, ma foi, ça leur suffisait. Elle paraissait du reste très bien, cette comtesse. Chéri-Bibi crut devoir cependant ajouter, après un moment de réflexion, qu'elle allait rejoindre son mari au Brésil.

« Et vous avez vu la révolte des forçats, madame la comtesse ? demanda Carmen de Fontainebleau.

– Comme je vous vois, madame », répondit la Comtesse sur un ton des plus « comme il faut ».

Et c'est elle qui voulut procéder à l'aménagement de ses nouvelles compagnes. Elle se montra d'une grâce, d'un charme et d'une obligeance qui les captivèrent sur-le-champ. Elle mit à leur disposition toute sa garde-robe. Ces dames, qui n'avaient pu emporter dans leur chaloupe que le strict nécessaire, ne lui cachèrent point leur satisfaction. Elles admirèrent combien la Comtesse était luxueusement montée en tout.

Elles s'habillèrent pour le déjeuner, qui avait été retardé d'une heure sur leur prière, et elles passèrent dans la salle à manger du commandant « parées de tous leurs avantages ».

Pendant ce temps, ces messieurs avaient pu faire un tour sur le pont et ils en revenaient avec une provision de remarques et d'étonnements qui devaient entretenir la conversation. Ce fut un déjeuner de gala magnifique présidé par Chéri-Bibi, auquel avait été convié l'état-major et auquel on avait été obligé de trouver des places pour les principaux de ces messieurs qui s'étaient distingués dans la dernière affaire…

Ils étaient venus supplier le commandant de leur accorder, pour cette fois, cet honneur. Ils n'avaient point tous l'uniforme d'officiers, mais ceux qui, comme Petit-Bon-Dieu, n'avaient que celui de matelot ou de quartier-maître, avaient été mis à part à des petites tables, « pour les récompenser de leur bonne conduite », avait expliqué Chéri-Bibi. Ils étaient satisfaits pourvu qu'ils pussent admirer ces dames et les entendre.

Le commandant qui se rendait parfaitement compte de l'état dangereux dans lequel se trouvait son équipage depuis qu'il avait reçu ces élégantes à son bord, avait réussi à en calmer momentanément l'effervescence en faisant savoir à ses hommes que ces dames se rendraient à la fête qui se préparait pour le soir, et que si l'on se conduisait bien, il leur permettrait (à ces dames) de danser avec l'équipage. Il avait fait annoncer, par la même occasion, du reste, que si l'on se conduisait mal, on aurait directement affaire à lui, Chéri-Bibi.

La Ficelle avait lui-même veillé à la confection des plats et soigné particulièrement une morue à l'espagnole que Chéri-Bibi adorait. Boule-de-Gomme, qui avait une belle écriture, avait rédigé à plusieurs exemplaires le menu. Tout ce monde était de bonne humeur et avait grand appétit. Aussi fit-on d'abord grand honneur à un certain gîte à la noix qui embaumait.

Chéri-Bibi mangeait peu, veillant à ce que chacun eût sa ration et à ce que les vins coulassent en abondance. Et puis, il était un peu ému de son nouveau rôle de chef de maison qui reçoit et il n'eût pas voulu devant ses hommes, qui le regardaient avec curiosité, commettre des « impairs ». Il avait à ses côtés Mme d'Artigues et Nadège de Valrieu, et en face de lui la Comtesse. Un peu plus loin, sur la gauche, il avait fait placer Maxime du Touchais à côté de Mlle Carmen de Fontainebleau, de telle sorte qu'il fût obligé de se pencher pour l'apercevoir, ceci à seule fin que ne fût point gênée sa déglutition. Ainsi semblait-il remettre à son temps les affaires sérieuses touchant ce gentilhomme.

Tout jusqu'alors s'était passé fort convenablement. Boule-de-Gomme, de la cage des financiers, qui connaissait son monde pour l'avoir détroussé au profit des grands restaurants et des cabarets de nuit, veillait du reste à l'économie générale du repas, c'est-à-dire à sa bonne conduite.

« Cette viande est vraiment délicieuse, déclara Mlle Nadège de Valrieu.

– C'est du gîte à la noix, madame, expliqua Chéri-Bibi. Une excellente pièce d'estomac ! Je vous en prie, madame, il faut y retourner. »

Elle y retourna avec un tel empressement que Chéri-Bibi, offusqué de la gloutonnerie de cette demoiselle, finit par lui faire remarquer « que la table n'était pas louée ».

Et il se retourna vers Mme d'Artigues qui était, celle-là, une vraie femme du monde, ayant dû beaucoup souffrir pendant le voyage de la présence de ces demoiselles qui lui avait été imposée certainement par la fantaisie d'un marquis du Touchais. Et il s'aperçut que Mme d'Artigues faisait les yeux doux au marquis

et que M. d'Artigues faisait, lui, celui qui ne s'en apercevait pas. Chéri-Bibi pensa que cette dame tendait à prendre dans le cœur de Maxime du Touchais une place laissée vacante par le trépas récent de la baronne de Proskof et que son mari ne serait point autrement fâché de céder son épouse à cet homme riche si celui-ci était dans la disposition de la payer le prix qu'il avait versé pour l'autre.

Toutes ces combinaisons mondaines au milieu desquelles Chéri-Bibi se voyait jeté de par sa fantasque destinée lui firent tenir en piètre estime « les gens de la haute », pour lesquels il n'avait du reste jusqu'alors montré qu'un respect relatif. Le champagne aidant, il voulut oublier les trames présentes pour courir, par-delà les mers, au-devant de la figure angélique de Cécily, chaste épouse, mère incomparable, attachée aux devoirs du foyer. Que n'eût-il donné, hélas ! pour l'avoir auprès de lui, en place de ces poupées parfumées qui ignoraient jusqu'au doux nom de la vertu.

« Et pendant ce temps-là, ta femme te fait c..., mon vieux !... »

Cette phrase éclata, comme une bombe dans le rêve de Chéri-Bibi. Elle avait été jetée avec un éclat de rire, à Maxime du Touchais, par la maîtresse de l'efflanqué Robert, qui pria aussitôt Mlle Nadège de Valrieu de ménager ses expressions.

Chéri-Bibi était devenu pâle comme un mort.

« Ça n'est pas vrai ! » dit-il.

D'abord, tout le monde regarda Chéri-Bibi, et puis on se regarda entre soi, et puis ce fut une explosion de joie :

La Comtesse alors prit la parole :

« Qu'est-ce que vous avez dit, mon ami ?

– Moi ? murmura la voix blanche de Chéri-Bibi. Moi ?… Je n'ai rien dit du tout… »

Et il lui semblait, en effet, qu'il n'avait point parlé, que c'était un autre… un autre qui avait prononcé des mots qu'il avait entendus comme tout le monde… et il ne s'expliqua point davantage ; il se tut farouchement, sentant très bien qu'il n'aurait point trop de tout son silence pour s'occuper à dompter la fureur qui grondait en lui contre tous ces misérables qui avaient osé insulter son idole, contre cet ignoble seigneur qui n'avait pas eu une indignation, pas même une protestation, très occupé qu'il était, sans doute, avec les mines de Mme d'Artigues, contre ce frère qui n'avait pas giflé cette donzelle qui avait parlé dans des termes tels de sa sœur.

La Comtesse prit la parole pour lui avec une adresse et un tact merveilleux, avec une souplesse de grande dame que rien ne déconcerte et qui trouve toujours le mot qu'il faut dans les situations les plus difficiles. Elle fit un grand compliment de Chéri-Bibi, de sa rude écorce et de son cœur d'or, de sa belle conscience et de toutes les qualités qui faisaient de lui « un véritable chevalier français ».

Jamais elle ne l'avait entendu mal parler des femmes, et il poussait si loin le point d'honneur qu'il ne permettait point qu'on en dît du mal devant lui. Vraiment, cette comtesse était stupéfiante : elle avait étonné sa cage par sa science de l'argot, et « dans le monde » elle s'exprimait avec une élégance !… Hélas ! cette charmante intervention n'aboutit qu'à faire retourner la conversation des naufragés aux environs de la pauvre Cécily.

« Eh bien, si tu ne l'es pas, méfie-toi, ça ne doit pas tarder !… »

Nadège et Carmen de Fontainebleau s'entendaient pour trouver les politesses de M. de Pont-Marie envers la marquise du Touchais des plus intéressées. Elles le connaissaient depuis longtemps, cet oiseau-là. Jamais il ne serait resté là-bas s'il n'avait trouvé à s'occuper.

« Eh bien, entre nous, il en a un goût ! acheva Mlle de Valrieu qui, en sa qualité de maîtresse du frère de la sœur, ne pouvait souffrir la famille Bourrelier. La dernière fois que je l'ai aperçue à Dieppe, c'était en revenant des courses. Elle avait un chapeau… J'en retiens, s'il fait des petits ! »

Carmen surenchérit :

« Ça, c'est vrai, elle est rien moche !

– Répète ! dit le marquis. Tu es trop drôle en disant cela ! »

Et il riait ! ! !

Chéri-Bibi souffrait comme un damné qu'il était, mais jamais, depuis qu'il était au monde, il n'avait enduré un pareil supplice. Ses tortures de forçat n'avaient été que des caresses à son dur épiderme, à côté de la brûlure actuelle de son âme, de l'âme de Chéri-Bibi ! La Comtesse s'effrayait de le voir. Elle craignit un instant qu'il ne tombât raide mort, au milieu du magnifique déjeuner de gala. Et puis, peu à peu, les couleurs lui revinrent… lui revinrent avec le sourire.

« Tout à l'heure, avait pensé Chéri-Bibi. tout à l'heure Mlles Nadège de Valrieu et Carmen de Fontainebleau, vous qui n'êtes point moches, je vous donnerai en pâture à mes hommes. Et quant à toi, Maxime du Touchais… ah ! quant à toi… il faudra que je trouve quelque chose… quelque chose !… »

Ses yeux venaient de rencontrer ceux du Kanak, qui n'avait pas encore prononcé une parole, et il se rappela la légende sinistre qui courait les cages sur ce singulier personnage.

« Tout à l'heure, je te ferai manger par le Kanak ! »

Voilà pourquoi maintenant Chéri-Bibi avait le sourire.

X

La promenade au Jardin des plantes

À partir de ce moment, il prit la direction de la conversation et lui donna un tour singulièrement enjoué. Il réussit, avec brio, un historique assez burlesque de la révolte des forçats et des extraordinaires aventures que l'équipage venait de traverser, à la suite de l'audacieuse évasion de Chéri-Bibi. Il raconta les événements par le détail, et si bien, ma foi, que Chéri-Bibi ne les eût pas mieux narrés lui-même. Tantôt il parvenait à des effets d'horreur qui faisaient frissonner ces dames, et tantôt à des effets de comique, que soulignait la formidable hilarité de son bruyant état-major et des hommes de l'équipage « qui s'étaient particulièrement distingués dans la dernière affaire ». Si bien qu'entre l'évocation tragique du commandant et la joie inquiétante de la plupart des convives, les naufragés sentirent se glisser chez eux une angoisse encore mal définie, qui commença de les mettre mal à l'aise.

Le champagne coulait à flots, et la gaieté, à peu près générale, s'en accrut d'une façon assez grossière. C'est-à-dire que l'état-major, en particulier, commença d'oublier la retenue qui est toujours de mise sous notre uniforme national, et surtout devant les dames.

Il y avait là un certain lieutenant de vaisseau qui faisait beaucoup de bruit pour lui tout seul, et que l'on ne parvenait à calmer.

« Veux-tu bien fermer ton plomb, Gueule-de-Bois ! »

Ainsi ces messieurs avaient tous des surnoms étranges et se lançaient d'un bout de la table à l'autre des « Petit-Bon-Dieu ! » et des « Boule-de-Gomme ! » avec une familiarité que n'arrêtait nullement la différence des grades.

Le baron Proskof, la pensée toujours assombrie par la perte de sa très chère femme, était lui-même sorti de son état comateux pour exprimer à ses compagnons, par son regard ahuri, l'étonnement qu'il avait de découvrir un pareil relâchement dans les mœurs de la marine française.

Robert Bourrelier hocha lentement la tête et Maxime du Touchais toussa d'une façon qui fut comprise de M. d'Artigues, lequel ne put s'empêcher de murmurer, en sa qualité de journaliste qui a coutume de fréquenter les milieux officiels :

« On n'a pas idée de ça, rue Royale ! »

Ces divers mouvements furent parfaitement saisis de Chéri-Bibi, qui expliqua le ton général de cette petite fête avec une phrase bon enfant qui lui valut l'approbation de ces dames :

« À bord du *Bayard,* nous ne faisons qu'une seule et même famille.

– C'est même extraordinaire, fit Mme d'Artigues, comme il y a entre vous tous comme un air de ressemblance.

– Cet air-là tient sans doute, émit Mlle Nadège de Valrieu, à ce que vous avez tous la tête rasée comme des champignons.

– Ou comme des forçats », ajouta Mlle Carmen de Fontainebleau, en riant de toutes ses dents à cause de ce qu'elle croyait être une excellente plaisanterie.

Or, cette dernière réflexion jeta tout à coup, comme on dit, « un froid ».

Il y eut un silence pendant lequel tous ces hommes se regardèrent, et puis Petit-Bon-Dieu ayant déclaré, en se tapant sur la cuisse, « qu'elle était bien bonne », un formidable éclat de rire emplit le carré du commandant.

Chéri-Bibi, avec sa présence d'esprit coutumière, répliqua que si ses officiers et ses hommes s'étaient fait raser la tête d'aussi près, « c'était justement pour montrer le bon exemple aux forçats ».

« Le commandant a beau avoir des galuches, cria le Rouquin, ça ne l'empêche pas d'être *un bon zig !*

– Oui ! oui ! s'exclamèrent-ils tous, un vrai bon zig ! »

Carmen de Fontainebleau approuva :

« Il en a l'air !

– Vous êtes un bon zig ! fit Mme d'Artigues, mais qu'est-ce donc que des galuches ?

– Des galuches ? répondit Chéri-Bibi sans s'émouvoir, c'est, dans l'argot militaire, des galons !... Et ne croyez point, sieurs et dames, crut-il devoir ajouter, que si je permets à mes hommes de me traiter comme leur père de famille, la discipline ait à s'en ressentir ! Je connais mon devoir et je suis terrible quand il le faut. Certes ! si je ne joignais pas aux qualités du cœur, continua Chéri-Bibi du ton le plus naturel du monde, celles du caractère, où en serais-je avec une cargaison pareille ? Je vous le demande. Et si vous me le permettez, je vais vous fournir la réponse : À cette heure-ci, après la révolte de l'autre jour, c'est nous qui serions dans les cages ! »

Une triple salve d'applaudissements et de hourras accueillit cette audacieuse hypothèse du commandant du *Bayard*.

« Ça, c'est vrai, acquiesça Mlle Carmen de Fontainebleau, on ne doit pas tous les jours rire quand on a la charge de pareils bandits !

– Mais enfin, demanda Mme d'Artigues, pour se révolter, il fallait que ces misérables fussent d'accord ? Ils étaient dans des cages et surveillés. Comment ont-ils pu faire pour s'entendre ? »

Chéri-Bibi, vers qui tous les yeux étaient tournés et qui éprouvait une certaine satisfaction de l'intérêt que l'on semblait attacher à ses moindres propos, en profita pour faire à ces sieurs et dames un petit cours de bagne. Il semblait du reste que l'importance du sujet traité l'inspirât particulièrement, et sa phraséologie prenait, sans qu'il s'en doutât, un petit air professionnel propre aux conférenciers.

« Vous ne connaissez point ces hommes, dit-il avec emphase, sans quoi vous ne vous étonneriez de rien à ce point de vue. Rien ne vient trahir l'intimité qui s'établit entre eux. Couchés sur le même banc, aucun mouvement, aucun signe ne révèle qu'ils se connaissent si par hasard ils se sont déjà rencontrés dans la vie ou dans les prisons. Ils ont un langage à eux, incompris des autres.

« Dans la pose de leurs pieds, dans le mouvement naturel de leurs bras, dans la ligne du regard, il y a une parole, un dictionnaire, une langue complète. Cette causerie muette échappe à l'intelligence ou à la longue expérience du garde-chiourme, du surveillant militaire et du chef le plus habile lui-même, à la mienne pour tout dire. Cependant certains de mes hommes et votre serviteur ont pu surprendre quelques termes de ce langage mystérieux.

« Tenez, nous allons faire une expérience. Avance ici, Petit-Bon-Dieu, et place-toi là, à l'autre bout de la salle, toi, le Rouquin (nous naviguons depuis si longtemps ensemble que, vous voyez, je n'hésite pas à les appeler par leur petit nom). Allons ! commencez. Dites-vous quelque chose. Bien ! très bien ! c'est suffisant !... Allez-vous vous taire, tas de mal élevés !

– Mais ils n'ont pas bougé ! s'écria Mme d'Artigues.

– Vous croyez cela, madame, eh bien, vous vous trompez ! Par la manière dont le Rouquin a relevé les sourcils et mis ses mains dans ses poches, et par la position de sa lèvre inférieure ; d'autre part, par la position des pieds de Petit-Bon-Dieu et par les trois directions successives de ses regards, il s'est établi entre ces deux hommes une conversation complète que je ne me permettrai pas de vous répéter.

– Ah ! si, si, si, mon petit commandant, dites-nous ce qu'ils ont dit !

– Vous le voulez ? fit Chéri-Bibi à Mme d'Artigues, qui se montrait la plus empressée. Soyez donc exaucée. Ils ont dit, en parlant de vous dans leur argot particulier : « Elle est gentille, la petite dame ; le gros (monsieur le marquis) lui fait les yeux doux, mais le maigre (votre mari) les a vus. Faudra profiter de la querelle tout à l'heure, pour lui déclarer notre amour ! »

– Bravo ! bravo ! c'est incroyable ! s'exclama Mlle de Valrieu.

– Mais c'est vrai ! affirma Carmen de Fontainebleau.

– Madame, je vous fais toutes mes excuses, exprima en beauté Chéri-Bibi tourné vers Mme d'Artigues, mais ces mes-

sieurs n'ont point l'usage du grand monde et s'étonnent assez facilement du moindre jeu de société.

– Je vous en prie, c'est très amusant, déclara en minaudant la belle Mme d'Artigues. Et votre conversation, mon cher commandant, est des plus instructives !

– Voilà tant d'années, madame, que je vis avec les forçats !

– Tout cela est parfait ! dit Robert Bourrelier, les misérables s'entendaient ! Mais comment ont-ils fait pour s'évader ? Votre Chéri-Bibi, nous avez-vous dit, était aux fers et surveillé par deux gardiens !

– Ah ! l'évasion de Chéri-Bibi ! fit le commandant. Je vous expliquerai cela tantôt sur les lieux mêmes. Les fers, les chaînes, ça n'est pas ce qui les arrête. Chéri-Bibi m'a révélé lui-même douze manières, vous entendez bien, pas une de moins, de rompre les chaînes ou de cacher les morsures que la lime ou le ciseau ont déjà faites. Et des limes et des ciseaux, ils en ont tant qu'ils en veulent ! Chéri-Bibi, pour le jour de ma fête, m'a fait cadeau d'un panier en paille dont chaque chalumeau cachait une scie presque imperceptible !

– Oh ! ce Chéri-Bibi ! parlez-nous encore de lui, commandant !

– Chéri-Bibi, déclara le commandant avec orgueil, ouvre toutes les serrures, tous les cadenas avec un simple fil d'archal.

– Et avant que la révolte n'éclatât, dit Maxime du Touchais, vous ne vous doutiez de rien ? Comment le secret a-t-il pu être si bien gardé ? Car enfin, c'est extraordinaire que parmi ces huit cents condamnés, il n'y en ait pas eu un, pas un seul, pour vendre les autres ? »

Le commandant avala un grand verre plein de champagne :

« Des renards et des moutons, c'est bien rare chez nous. »

Mais il comprit tout de suite, sur un signe du Kanak, qu'il venait de faire une gaffe. Il expliqua « en pataugeant » un peu :

« Je veux dire : dans notre monde, dans le monde que nous avons à surveiller, dans le monde des forçats, quoi ! Il y en a encore de temps en temps ! Mais cette espèce d'animal qui trahit son semblable tend de plus en plus à disparaître.

« C'est que la vendetta du bagne est terrible et expéditive. Si le mouton habite dans les cages, un matin on le trouve mort sans qu'il soit possible au plus habile médecin de découvrir la cause de ce brusque décès. Si c'est à Cayenne, tantôt un énorme entassement de bois s'écroule comme par l'effet de la maladresse des travailleurs, et, le terrain déblayé, on ramasse un cadavre.

« Tantôt, par un temps de forte mer, quand une grosse chaloupe de fatigue lutte contre les flots, un homme disparaît dans l'abîme. Est-ce un malheur dû à l'inexpérience ? Non ! C'est un châtiment infligé à la délation ! La chiourme, mesdames et messieurs, a ses tribunaux qui prononcent toujours avec justice ses arrêts, a des juges qui disposent, eux aussi, d'une échelle de peines !... Il peut y avoir des circonstances atténuantes si la faute entre camarades est légère, mais en tout cas, quand elle n'entraîne pas la mort, elle implique le mépris ! Le condamné perd l'estime de ses camarades.

« L'estime des siens, mesdames et messieurs, c'est la conquête la plus précieuse que puisse faire un condamné ! Cette estime a également ses degrés. Et Dieu sait à quelles conditions il faut satisfaire pour atteindre le point le plus élevé ! Mais s'il n'est pas donné à tous de se placer au sommet par des exploits

brillants, fit entendre, avec un geste d'une ampleur cicéronienne, l'incroyable Chéri-Bibi, chaque condamné a vraiment à cœur de prendre sa place et de la dignement conserver. Il sait que tout au bas de l'échelle, comme je vous le disais tout à l'heure, est écrit le mot « mépris », et plus d'un a prouvé qu'il préférait encore la mort à ce mot-là !

– Mais, mon commandant, il semble, fit remarquer avec un commencement d'effroi la belle Mme d'Artigues, il semble, Dieu me pardonne, que vous les admirez !

– Moi ! les admirer ! protesta Chéri-Bibi avec la figure de l'innocence. Dites que je les plains, madame ! Chéri-Bibi lui-même, madame, est bien à plaindre, soyez-en assurée ! J'ai eu de longues conversations avec ce curieux personnage. Je puis vous affirmer que le malheureux garçon n'était point né pour épouvanter le monde. Les circonstances et les hommes s'en sont mêlés, comme en une sorte de jeu fatal. Ah ! c'est une chose commode, quand on a le pied au-dehors de l'abîme des maux, de donner des leçons, de conseiller ceux qui sont malheureux ! Mais il ne faut pas oublier que la fatalité est là pour un coup, sieurs et dames ! Avoir de la veine ou ne pas en avoir ! Je ne dis pas que tout est là ; je dis que presque tout est là ! *To be or not to be ! Fatalitas ! Fatalitas !* s'écria dans un vaste accès de lyrisme, où il mêlait l'anglais et le latin, l'étonnant Chéri-Bibi. Oh ! Fortune ! Fortune ! devais-tu associer cet homme juste aux plus scélérats des mortels ! En toute affaire il n'est rien de plus funeste que la société des méchants ; le fruit en est amer ! C'est un champ de misère où l'on moissonne la mort !

« Mesdames et messieurs, je vous demande bien pardon ! Je ne sais plus tout à fait ce que je dis, avoua l'amoureux de Cécily en essuyant les larmes qui coulaient de sa rude paupière. Je crois que j'ai pris un petit verre de champagne de trop ! Allons prendre l'air sur le pont ! Et nous irons faire un petit tour ensuite au Jardin des plantes ! »

Toute la société se leva, dans un singulier état d'esprit. L'émotion du commandant avait impressionné différemment les convives de cet extraordinaire repas de gala. Les forçats ne pouvaient s'empêcher de se rappeler que plusieurs d'entre eux avaient toujours prétendu que Chéri-Bibi avait été tout d'abord « une victime de son innocence ». Quant aux naufragés, ils s'expliquaient difficilement l'attendrissement de ce vieux loup de mer, en parlant de ce monstre de Chéri-Bibi.

« Mais il pleure ! dit tout bas Mme d'Artigues à son mari. Ne croirait-on pas qu'il l'aime ?

– Comme un frère ! répliqua Chéri-Bibi qui avait entendu.

– Hein ? qu'est-ce qu'il dit ?

– Rien, madame, vous voyez bien qu'il est soûl ! répliqua Gueule-de-Bois.

– Ce brave commandant, il en a une « muffée » ! faisait Robert Bourrelier.

– Il n'est peut-être pas aussi pompette qu'il en a l'air, dit Mlle Carmen de Fontainebleau à Mlle Nadège de Valrieu. À ce qu'il paraît que ce Chéri-Bibi est tout à fait surprenant, et que malgré sa laideur il est doué d'un charme irrésistible. Il aura ensorcelé ce pauvre homme, qui n'a pas l'air d'avoir la tête trop solide.

– Moi, répliqua Mlle Nadège de Valrieu, il y a une chose qui m'a frappée dans tout ce qu'il a dit, c'est que les forçats ont dix manières de sortir de leurs cages. Ça n'est rassurant pour personne, et nous ne sommes pas tout à fait en sécurité ici.

– Tu pourrais bien avoir raison, répondit l'autre. Le malheur est que je ne vois pas où nous pourrions nous réfugier ! Mais tout de même, c'est vrai que je suis loin d'être tranquille. Tous ces gens-là me font peur avec leurs histoires de forçats. Et puis ça n'est pas pour dire, mais ils en ont des têtes ! Alors nous allons voir Chéri-Bibi, mon cher commandant ? demanda Carmen de Fontainebleau à celui-ci qui passait près d'elle en bousculant un peu son monde.

– Suivez-moi ! » ordonna-t-il.

Comme il passait près de l'échelle accotée aux cuisines, il arrêta la procession pour lui montrer la cambuse et toutes les traces du combat qu'y avait soutenu Chéri-Bibi. Il expliquait :

« Voyez, nous étions ici ; lui, il était là et il nous canardait, fallait voir ! y a pas à dire, c'est un brave ! Nous étions plus de cent contre un ! ! Et il n'y avait pas moyen d'approcher. Il sautait d'une pièce dans l'autre comme s'il avait été en caoutchouc et malgré ça à l'épreuve de la balle. Enfin il se réfugia dans la cuisine et là il n'y avait pas d'issue. Fatalement il était pris. On s'est précipité. Plus personne ! Où était-il passé ? Mystère !

« Après avoir regardé partout, nous nous en allâmes. Eh bien, je peux vous le dire maintenant parce qu'il nous a tout raconté. Nous n'étions pas plus tôt partis qu'il sortait de la soupe qui commençait à chauffer, montrait sa tête au-dessus de la marmite, constatait qu'il était bien seul, quittait son bain culinaire et retournait se cacher dans la cambuse sous les provisions de légumes que nous avions tout à l'heure sondées pour constater qu'il n'y était pas ! Que voulez-vous, nous n'avions pas songé à regarder dans les marmites. Elles fumaient !

« Comment pouvions-nous supposer que Chéri-Bibi était caché dans la soupe, qui commençait à chauffer à petit feu ! Évidemment elle ne bouillait pas encore, mais il m'a dit que quand

il est sorti, il était temps, car le pauvre garçon n'a jamais pu supporter de bain au-dessus de 40°, bien qu'il eût la peau assez dure ! Oh ! il avait plus d'un tour dans son sac ! Il faut bien dire aussi qu'il était singulièrement aidé par la complicité d'un de ses amis de La Rochelle qui avait réussi à se faire engager sur le *Bayard* au dernier moment avec quelques soutiers, pour remplacer des hommes qui nous faisaient défaut. Tout ça, c'est de la bande à Chéri-Bibi. Vous pensez s'ils travaillent pour lui !

« L'aide de cuisine qui avait la responsabilité de la nourriture des forçats s'était fait le commissionnaire des bagnes sans que la plupart des condamnés s'en fussent seulement doutés ! Lors de la distribution du fricot à la Ficelle, c'est lui qui trouvait le moyen (quand tout le monde était occupé autour des baquets ou quand il revenait lui-même chercher ses baquets vides, dans le moment que les hommes, sortis de cage, faisaient leur promenade sur le pont) de glisser dans les sacs des bouteilles de rhum dont ces messieurs se régalaient, et plus tard, des armes, des couteaux, des revolvers volés à la salle d'armes, ou directement aux gardes-chiourme. Ce mitron, sieurs et dames, était malin comme un singe et adroit comme un pickpocket.

– Est-ce que nous allons le voir aussi ? demanda Mlle Nadège.

– Non, madame, il est mort ! Nous l'avons perdu ! Et Chéri-Bibi en a eu bien du chagrin, car cet enfant (il était tout jeune, vingt-deux ans à peine et de grands yeux bleus) aimait Chéri-Bibi comme un chien aime son maître. Il l'avait toujours suivi partout, dans tous ses malheurs, et souvent l'avait empêché de mourir de faim, car il était plein d'imagination et de cœur.

« Pauvre petit mitron, victime de ce sentiment sacré entre tous qui s'appelle l'amitié ! Ne craignez rien, mesdames, je ne vais pas encore m'attendrir sur celui-là. Il nous a donné trop de tintouin. C'est lui qui avait tout préparé avec les soutiers. De-

puis le départ de l'île de Ré, il travaillait avec eux dans les cales, trouant une cloison par-ci, un planche par-là, se ménageant des chemins à travers le navire que nous ignorions totalement, et préparant à Chéri-Bibi dans des caisses que nous croyions pleines de marchandises, des refuges que nous n'aurions jamais soupçonnés, et, quand Chéri-Bibi fut évadé, lui prêtant des costumes du bord qui permettaient quelquefois à celui-ci, en plein jour, de se promener dans les entreponts. Enfin, ce furent ces hommes qui, au moment de la bataille, volèrent les fusils de mes braves artoupans pour les passer à la rébellion. Vous voyez, chers messieurs et dames, si nous étions propres ! »

Ayant dit, Chéri-Bibi fit signe que l'on pouvait maintenant monter sur le pont, tel le cicérone officiel d'un bâtiment public, dont le métier est de montrer et d'expliquer les curiosités dont il est le gardien fidèle.

Sur le pont, la caravane s'extasia. On se serait cru, ma foi, à la foire de Neuilly ! On avait mis des petits drapeaux partout et disposé des girandoles de lanternes vénitiennes. Le commandant expliqua qu'après les terribles drames qui venaient de se dérouler à bord, ses hommes avaient besoin de distraction et qu'il leur avait promis une petite fête où les uns chanteraient, les autres joueraient la comédie comme on a accoutumé, à bord des vaisseaux de l'État, et où finalement tout le monde danserait au rythme d'un orchestre improvisé. Puis s'adressant particulièrement à Mlles de Valrieu et de Fontainebleau, Chéri-Bibi ajouta :

« Si vous étiez assez aimables, mesdames, pour ne point dédaigner les applaudissements de pauvres gens de mer comme nous, vous n'hésiteriez pas à nous faire la grande faveur d'un « numéro ». Je suis sûr que mes hommes en conserveraient un souvenir ineffaçable ! »

Comment refuser ? Et puis la proposition les amusait, et cette petite fête contribuerait sans doute à dissiper cet étrange sentiment de malaise qui continuait de les envelopper, sans qu'elles en pussent dire exactement la cause.

« Gueule-de-Bois ! appela le commandant (le second, immédiatement, se précipita). Tout est prêt dans les bagnes ?

– Tout est prêt », mon commandant.

Et Chéri-Bibi ajouta, plus bas :

« Savent-ils qu'au moindre mot, je les fais fusiller à travers les grilles ?

– C'est entendu, mon commandant, ils le savent, et je crois qu'ils se le tiendront pour dit.

– Eh bien, en route pour le Jardin des plantes ! »

Les dames l'entourèrent ; elles voulaient être au premier rang. On descendit dans la batterie haute. Un silence de mort régnait dans les cages. Les visiteurs, très émus, n'osaient pas prononcer une parole. Et, pendant quelques instants, on se regarda, sans bouger, de chaque côté des barreaux.

Quand les yeux de ces dames se furent peu à peu habitués à la demi-obscurité qui régnait dans l'entrepont, elles commencèrent de distinguer les détails de l'aménagement sommaire des misérables qui étaient entassés là.

« Les pauvres gens ! » fit Mme d'Artigues.

Et les autres aussi s'apitoyèrent : « Les pauvres gens ! » Ils demandèrent des détails sur la façon dont ils se couchaient,

dont ils mangeaient, et ils voulurent savoir s'ils étaient bien soignés.

« Ah ! pour sûr qu'on les soigne ! Et comment ! répliqua Chéri-Bibi. Est-ce pas que vous êtes bien soignés, vous autres ? Allons, répondez ! y a-t-il quelqu'un qui se plaint ici ? Vous voyez, mesdames, ils ne répondent pas, personne ne se plaint ! Ils sont contents ! »

Et Chéri-Bibi exhiba ses hommes comme un maître de ménagerie fait l'énumération de ses bêtes, en s'étendant sur leurs redoutables qualités.

« Allons, avance à l'ordre, toi, Bigredouille ! Viens ici, Demiliard ! Et Boulatruelle, là-bas, qu'est-ce que tu as à geindre comme ça ! T'as des rhumatismes ?

– Qu'est-ce qu'il a fait celui-là ? demanda Mme d'Artigues.

– Il pleure sa pauvre femme, à laquelle il est arrivé z'un malheur.

– Et quoi donc, mon Dieu ?

– Il lui a versé du plomb fondu dans l'oreille.

– Ah ! le misérable ! On ne dirait jamais ça, à le voir. Regardez, monsieur du Touchais, comme il a une bonne figure !

– Pour sûr ! On lui donnerait le Bon Dieu sans confession.

– Je me rappelle avoir lu ce procès-là, fit remarquer Robert Bourrelier.

– C'est amusant de revoir ici tous ces héros de crimes dont les journaux ont rapporté le procès… Vous ne trouvez pas, marquis ?

– Mais certainement, madame.

– Tout de même, on se les représentait plus féroces, dit Mlle de Valrieu. C'est drôle, ils n'ont pas l'air méchant ceux-là !

– Cet animal n'est pas méchant ; quand on l'attaque, il se défend ! » gronda Chéri-Bibi en faisant glisser ses hôtes le long des autres cages.

Il avait un stick à la main et en fouettait les barreaux avec bruit, comme font les dompteurs pour exciter les animaux apathiques.

« Allons, debout dans les cages ! Pouvez pas vous lever, vous autres ! Vous voyez bien qu'il y a de la visite ! Honneur aux dames ! Allons, Laveuve ! Carmagnolet et Mardisoir !…

– Comment dites-vous qu'il s'appelle, celui-là ?

– Mardisoir.

– Le drôle de nom ! Pourquoi ça ?

– Oh ! une histoire comme une autre. Probable que tous ses malheurs sont arrivés un mardi soir… Eh bien, et celui-là, savez-vous comment il s'appelle ? Il s'appelle Mangedentelle.

– Qu'est-ce qu'il a fait, celui-là ?

– Allons, réponds, qu'est-ce que tu as fait ?

– J' sais pas, mon commandant !

– Comment, tu ne sais pas ! Avec un nom pareil ? Tu mangeais de la dentelle, parbleu ! Encore une histoire de contrebande !… Debout, Trousse-Vaches ! Celui-là tient son nom de la ruelle Trousse-Vaches où il a commis son premier crime. Il a mangé le nez d'un agent qui en est mort. Pas vrai, Trousse-Vaches ?

– J' sais pas, mon commandant !

– Comment, tu ne sais pas ! »

Et Chéri-Bibi se tourna furieux du côté du sergent des gardes-chiourme :

« C'est extraordinaire, sergent ! Vos hommes des cages ne savent rien de rien ! À quoi passez-vous donc votre temps ? Faudrait tout de même leur répéter ce qu'ils ont fait !

– Comment, leur faire répéter ce qu'ils ont fait ? demanda Robert Bourrelier.

– Oui, à seule fin qu'ils ne l'oublient pas, et qu'ils soient dévorés par le remords !

– Ah ! celui-là, commandant, celui-là qui hausse les épaules ?

– Quelqu'un ici s'est permis de hausser les épaules ? éclata la voix de tonnerre de Chéri-Bibi. Sans doute une forte tête ! *Je ne permets pas aux fortes têtes de hausser les épaules ! ! ! »*

Et comme il y eut un léger ricanement à la suite de cette figure de rhétorique un peu risquée, Chéri-Bibi perdit tout à fait patience.

« Qu'est-ce que vous pouvez bien attendre d'une attitude pareille ? hurla-t-il, hors de lui. Vous voulez sans doute provoquer ma colère ? Mille millions de *Bayards !* Tâchez à respecter ce qui est respectable, à vous respecter vous-mêmes si possible en respectant les personnes honnêtes avec lesquelles vous pouvez avoir l'honneur de vous trouver à bord ! Si vous continuez à vous conduire comme ça, qu'est-ce que vous voulez que pensent de vous messieurs et dames les naufragés ? En voilà assez pour la batterie haute ; descendons maintenant dans la batterie basse. Mais auparavant, je vais vous montrer le cachot de Chéri-Bibi. »

Et il fit descendre tout le monde dans le fameux couloir des cachots. D'abord il alla au cachot où avait été enfermée la Comtesse et il montra le trou par lequel elle s'était échappée avec le célèbre bandit. Ainsi le concierge du château d'If montre aux visiteurs le souterrain par lequel l'abbé Faria communiquait avec Edmond Dantès.

« Là était enfermée une misérable reléguée, que nous avons pendue depuis, dit-il, et qui avait demandé à accompagner son mari à Nouméa. Vous vous rappelez peut-être, mesdames et messieurs, l'histoire de ce médecin qui découpait des lanières de chair sur ses clients pour les manger ?

– Ah ! l'horreur ! s'exclama Mme d'Artigues.

– Oui, oui, firent les deux autres femmes, c'est encore une histoire qui a été dans tous les journaux ! Il est ici, ce médecin-là ? Nous voudrions bien le voir !

– Mesdames, nous l'avons pendu.

– Bon Dieu ! Combien donc en avez-vous pendu, commandant ?

– Autant qu'il en fallait pour la sécurité de la société ! déclama Chéri-Bibi. Cette femme accompagnait donc son mari ; mais à bord elle eut l'occasion de voir Chéri-Bibi, et aussitôt elle fut prise pour lui d'un amour insensé. C'est elle qui aida surtout le dévoué mitron dont je vous parlais tout à l'heure, dans les projets qu'il avait formés pour l'évasion de Chéri-Bibi.

« Regardez, sieurs et dames, ce cachot, et maintenant considérez celui-ci. Pas de communication, hein ? C'est bien vu ? bien entendu ? Or, c'est là qu'était Chéri-Bibi attaché à ses fers, et surveillé par deux artoupans. Comment a-t-il pu passer de son cachot dans celui de la dame pour s'enfuir de là par le trou ? De la façon la plus simple du monde. Regardez !...

« La dame, qui s'était fait mettre au cachot exprès, sachant qu'il n'y avait plus que celui-là de libre, n'eut, quand elle fut enfermée, qu'à procéder à ce petit exercice. (Et Chéri-Bibi se met à dévisser très facilement les boulons qui retenaient une plaque de tôle entre les deux cachots.) Ne croyez pas, sieurs et dames, que ce petit ouvrage eût été préparé par quelque malheureux forçat à ses moments perdus ; nullement, il l'avait été par les soins des artoupans eux-mêmes (nous appelons « artoupans », dans la marine, les gardes-chiourme). Le déboulonnage de la tôle par une femme prisonnière qui connaissait déjà le truc pour en avoir usé ne devait pas étonner les deux hommes qui s'ennuyaient à côté dans la garde de Chéri-Bibi.

« Suivez-moi bien ! Les deux gardes se dirent : « Tiens, il y a bon ! » quand la figure de leur petite amie se montra sous la tôle soulevée. Vous devinez certainement la suite. Le mitron dévoué était derrière le lit de camp de la condamnée. Et quand le premier garde-chiourme eut enjambé par ici pour venir jusque-là, à cet endroit que voici, la prisonnière lui jeta, en même temps que ses beaux bras, un petit lacet autour du cou, que serra avec entrain le dévoué mitron.

« Étonné de ne point voir revenir son compagnon, le second garde avait enjambé comme j'ai dit précédemment et avait eu immédiatement l'explication qu'il cherchait. Il comprit, et mourut. Sur quoi le bon mitron, qui avait eu la précaution de prendre dans la poche du veston du commandant la clef du cadenas (on s'en serait passé si cela avait été nécessaire, croyez-le bien, sieurs et dames), n'eut plus qu'à délivrer Chéri-Bibi, refermer le cadenas, remettre les artoupans en place, reboulonner le panneau, reporter la clef dans la poche du commandant (je suis toujours si distrait et préoccupé), et le tour était joué ! Comment le trouvez-vous, sieurs et dames ?

– Admirable !... Ravissant !... Extraordinaire !...

– C't' imbécile de commandant Barrachon n'en revenait pas ! ajouta Chéri-Bibi.

– Mais taisez-vous donc, mon petit commandant ! fit en riant Carmen de Fontainebleau, câline ; voulez-vous ne pas dire de mal du commandant Barrachon !

– C'est vrai, j'oubliais, grogna Chéri-Bibi. Je ne dois pas le débiner devant son équipage. Mais il y a des moments où je m'en veux, vous savez ! Avoir été joué comme ça, il y a de quoi vous tourner les sangs, comme dit ma concierge.

– Eh bien, maintenant conduisez-nous à Chéri-Bibi ! C'est Chéri-Bibi qu'il nous faut ! »

Ils quittèrent le faux pont pour remonter dans la batterie basse. Et là ils virent encore d'autres prisonniers. Les dames avouèrent que, cette fois, ils avaient bien d'abominables têtes de forçats.

« En voilà un, tenez, là-bas, montrait Nadège de Valrieu, que je ne voudrais pas rencontrer au coin d'un bois ! » (Et elle

désignait de son doigt tendu le distingué M. de Vilène lui-même.)

Le brave officier de marine, héros de la plus colossale aventure du monde, faisait en vérité, sur le moment, la plus farouche mine. Obligé de contenir la fureur qui l'animait contre ce monstre de Chéri-Bibi, se disant que s'il n'arrivait pas à se dompter, que s'il laissait échapper un mot douteux sur l'étrange situation qui avait renversé leur rôle à tous, il donnerait peut-être le signal d'un massacre général, dont les naufragés qui les visitaient ne seraient pas les dernières victimes, tel était l'état de cet homme qu'il faut plaindre. Mais le prodigieux effort moral que cet état comportait se traduisait extérieurement par une figure des moins accueillantes et que Mlle Nadège avait remarquée tout de suite.

« Fi, le vilain ! » lui jeta encore Mlle Carmen de Fontainebleau.

Et elle demanda :

« Qu'est-ce qu'il a fait, celui-là ?

– Celui-là, répondit Chéri-Bibi, n'a pas fait grand-chose de mal, mais les jurés lui en ont tenu compte tout de même. Vingt ans de travaux forcés pour avoir tenté d'assassiner sa belle-mère ! Regardez-le, et croyez-moi, ce n'est ni l'orgueil, ni un obstiné dédain qui cause son silence ; mais il a le cœur rongé d'un cuisant chagrin, il regrette l'avoir manquée !

– C'est vrai qu'ils ont tous l'air mauvais par ici !

– Mesdames, prononça Chéri-Bibi sentencieux, nous sommes dans le seul endroit de la terre où l'on peut vraiment juger les gens sur l'air qu'ils ont.

– Pourquoi donc, commandant ?

– Parce que le costume de forçat, madame, gronda la voix terrible de Chéri-Bibi, va merveilleusement bien à tout le monde. »

Et il ajouta, se tournant, formidable, du côté de Maxime du Touchais :

« Qui donc peut se vanter aujourd'hui que le costume de forçat ne lui irait pas ? Le costume de forçat est le seul qui donne à chacun l'air qu'il lui faut ! »

Et Chéri-Bibi, enchanté d'avoir produit son petit effet, passa à une autre cage.

« Mais il est tout à fait ivre, le pauvre homme ! murmura le marquis dans l'oreille de Mme d'Artigues.

– Je vous avoue, fit celle-ci, qu'il m'inquiète un peu… Avez-vous remarqué sa tête, ses yeux, quand il vous parle ? C'est singulier, il me semble ! que tout cela, qui n'est pas beau à voir, ne m'est pas inconnu ! Après tout, j'ai peut-être déjà vu sa figure dans les journaux… Commandant !… Commandant ! On a déjà publié votre portrait dans les journaux, n'est-ce pas ?

– Oui, répondit Chéri-Bibi, en tressaillant. On l'a publié à côté de celui de Chéri-Bibi quand on a su que c'était moi qui le conduisais à Cayenne !… Tenez, le voilà justement, votre Chéri-Bibi ! »

Il désignait, dans la cage des financiers, le commandant Barrachon lui-même. Pauvre, héroïque, excellent commandant qui aurait voulu mourir à la tête des derniers hommes qui lui restaient ! Tous ses officiers l'auraient suivi dans la mort : plutôt se faire massacrer sans espoir que de subir la loi d'un Chéri-

Bibi !… Hélas !… sans munitions, il lui avait fallu cesser le combat et se rendre pour sauver la vie de l'équipage ! Chéri-Bibi lui avait dit :

« Vous vous êtes conduit comme un brave. Nous n'avons pas à nous plaindre de vous ! Vous avez fait pour nous tout ce que vous avez pu ! Vous resterez libre à votre bord ! »

Suprême injure ! Avoir mérité la reconnaissance d'un Chéri-Bibi ! Il avait réfléchi à sa faiblesse passée et se l'était reprochée comme un crime, tout au moins comme une complicité. Lui plus que tout autre méritait cette cage, où les méchants avaient fini par enfermer les bons, à la suite peut-être de sa pusillanimité, et il avait exigé qu'on l'y enfermât avec les autres. Et il pensait que si une brute galonnée comme il avait coutume de dire au beau temps de son rêve humanitaire, eût, dès les premiers jours, cassé la figure de quelques-uns de ces forbans ou les eût envoyés naviguer au haut d'une vergue, le vaisseau de l'État n'aurait point certainement à cette heure changé de propriétaires !

Abîme sans fond d'une philosophie désemparée, dans laquelle le brave Barrachon pataugeait avec autant de difficultés que là-haut l'audacieux Chéri-Bibi, aux prises avec ses nouveaux devoirs, avait pataugé dans la hiérarchie, dans la discipline, dans les exigences d'un nouveau commandement, d'une nouvelle position en un mot, à laquelle la fortune, marâtre jusque-là, ne l'avait pas habitué. Mais quoi ! on se fait à tout ! Et peu à peu, les choses à bord reprenaient leur cours. Au fond des cages, les anciens hommes libres commençaient à prendre ces attitudes lasses et traînantes de l'esclavage, où la fierté de la race disparaît, et où reparaît l'animalité. Dans les couloirs, les exforçats, devenus libres, relevaient un front autoritaire, et, gardiens consciencieux des vaincus, apprenaient, sans difficulté, à se faire obéir.

Les heures s'écoulaient comme autrefois, dans les entre-ponts dont Chéri-Bibi, intelligent, avait fait le dernier refuge de la discipline. Sur le pont, dans les carrés, dans les postes d'équipage, partout où pénétrait la gaie lumière du jour, on pouvait rire et s'amuser, mais c'était à la condition que l'on n'eût rien à craindre d'en bas.

La société de Chéri-Bibi, comme toutes les autres qui ont dessein de vivre sans fâcheuse surprise, s'était assuré ses derrières. Le même programme qu'autrefois était exécuté avec la même ponctualité, mais avec plus de sévérité, à cause de l'expérience acquise. Aux mêmes « quarts » piqués par le timonier, Barrachon voyait apparaître les mêmes rondes d' « artoupans », venant surveiller la « relingue ». Et il eût pu croire, le brave commandant, qu'il n'y avait rien de changé à bord si la relingue, cette fois, ce n'avait pas été lui !

« Alors, c'est celui-là qu'est Chéri-Bibi ! Celui-là qui a l'air si truffe, là, dans le coin ! Eh bien, vrai, je ne me l'imaginais pas comme ça ! fit Carmen de Fontainebleau.

– Ni moi non plus ! dit Nadège de Valrieu. Il m'a l'air bien flapi. Vous ne lui donnez donc pas à manger, mon commandant ?...

– Ce n'est pas possible que ce soit là le terrible Chéri-Bibi ! Il a l'air d'un notaire qui a mal tourné. »

Le pauvre commandant Barrachon ne tourna même pas la tête. Mais un homme de la cage s'avança jusqu'aux barreaux. Il avait la figure couverte de linges ensanglantés. Il dit d'une voix ferme :

« Moi, je m'appelle Pascaud, sergent des surveillants militaires, mis en cage, comme ses camarades, par les forçats qui se sont emparés du *Bayard*. Quant à celui-là, ajouta-t-il en se

tournant vers l'héroïque prisonnier, qui s'était levé en entendant Pascaud, quant à celui-là, il ne s'appelle pas Chéri-Bibi : il s'appelle le commandant Barrachon. Et Chéri-Bibi, le voici !... »

Et sa main, à travers la grille, montrait le vrai Chéri-Bibi, qui éclata de rire. Ce rire fut aussitôt couvert par une explosion de malédictions et d'injures, parties de toutes les cages. Les bagnes semblaient être entrés, en une seconde, en révolution. Des grappes humaines s'étaient lancées contre les barreaux, s'y suspendaient, gesticulaient, des poings menaçants passaient entre les grilles, des bouches hurlaient : « Bandits ! assassins !... misérable chiourme !... Tuez-nous ! mais nous en avons assez !... ou débarquez-nous tout de suite ! nous ne voulons pas de votre pitié... » et autres exclamations, interjections, rugissements et fureurs.

La batterie basse, se doutant de ce qui se passait, mêlait ses colères retentissantes à la révolte d'en haut. Comme des animaux féroces dont la rage est décuplée de ce qu'elle se heurte à un rempart infranchissable, ils pantelaient, bavaient, se roulaient d'impuissance contre les grilles. Barrachon lui-même avait perdu tout sang-froid, toute dignité dans sa captivité. Ce n'était plus qu'une bête comme les autres, toutes les autres, qui eussent voulu déchirer les belluaires. Le spectacle était atroce et tragique et se répétait partout, à côté, derrière, dans toutes les cages.

Les visiteurs s'enfuirent épouvantés et Chéri-Bibi lui-même les suivit en se bouchant les oreilles. Ce fut une galopade vers le pont supérieur pendant que les nouveaux gardes-chiourme, criant aussi fort que leurs anciens geôliers, imploraient l'ordre de Chéri-Bibi de tout massacrer.

Chéri-Bibi était arrivé sur le pont. Là il respira, revit avec joie la lumière, l'éclat du ciel et des eaux et sentit, comme il ne l'avait jamais éprouvé jusqu'alors, le bonheur de vivre.

« Les pauvres bougres ! donnez-leur double ration ! » fit-il.

XI

Une petite fête de famille

Ces dames étaient arrivées sur le pont dans un état de frayeur dont elles furent quelque temps à se remettre.

« Oh ! souffla Mme d'Artigues, c'est épouvantable !... Les avez-vous entendus ? Les avez-vous vus ? J'ai cru qu'ils allaient nous dévorer !

– Et cette invention, dit Mlle de Valrieu, en se laissant tomber sur un banc, cette invention qu'ils ont trouvée de vouloir se faire passer à nos yeux pour...

– Ça, coupa court Carmen de Fontainebleau, ça c'est le plus extraordinaire de tout !... Si c'était vrai ?...

– Ah, çà ! est-ce que vous devenez folle, chère amie ?... interrompit Robert Bourrelier.

– Dites donc, vous d'abord, tâchez d'être poli... En tout cas, vous prétendrez ce que vous voudrez, mais ce Chéri-Bibi-là, moi, je ne le connais pas !... Vous l'avez reconnu, vous mesdames ? Voyons ! sa tête a été dans tous les journaux... Est-ce que ça lui ressemble ?

– Ma foi, dit Mme d'Artigues, entre nous le commandant lui ressemble beaucoup plus !...

– C'est exact, fit Mlle de Valrieu en frissonnant. On dirait Chéri-Bibi tout craché.

– Ah ! je ne vous l'ai pas fait dire ! murmura Carmen de Fontainebleau… Mais, tenez, depuis le déjeuner, je me dis : « C'est étonnant comme ce commandant-là ressemble à Chéri-Bibi !… » Mon Dieu ! si c'était vrai ! si c'était vrai !… qu'est-ce que nous deviendrions ?… »

Et elle était toute pâle et ses deux compagnes se mirent à trembler comme elle. Il fallut que Robert Bourrelier leur démontrât, leur fit toucher du doigt leur folie.

« Voilà bien les femmes ! disait-il… elles seront toujours victimes de leur imagination ! Le naufrage ne leur suffit pas, il leur faut encore des aventures avec des forçats ! Ah, ça vraiment, est-ce que vous perdez la tête ? Voulez-vous nous faire une autre figure que ça ! Si le commandant arrivait, je ne manquerais pas de lui dire les causes de votre inquiétude pour qu'on s'amuse un peu ! La photographie dans les journaux !

« Voyons ! parlons sérieusement. Le commandant a dit lui-même que son portrait avait passé à côté de celui de Chéri-Bibi. Vous prenez l'un pour l'autre ! Vous confondez les deux physionomies. Il porte les cheveux ras comme beaucoup d'hommes de mer, et Chéri-Bibi aussi, et là-dessus vous voilà parties ! Si tous ceux qui se font raser les cheveux doivent aller au bagne ou en sortir, Paris, l'été, serait une succursale de Cayenne et l'on pourrait croire que, dans la belle saison, on ouvre les portes de toutes les maisons centrales !

« Allons, mesdames, soyez raisonnables ! Regardez la belle discipline qui règne à bord ! Comme tout cet équipage est gai ! Rappelez-vous comme vous avez été reçues aimablement ! Mais si tous ces gens-là étaient ce que vous craignez qu'ils soient, je n'ose même pas vous dire ce qu'il serait advenu de vous, depuis

que vous avez mis les pieds sur ce bâtiment hospitalier ! M'entendez-vous un peu ?

– Ça, c'est vrai ! dit Mme d'Artigues qui ne demandait pas mieux au fond que d'être convaincue. Nous sommes folles !...

– Sûr que des forçats n'iraient pas par quatre chemins ! émit Nadège.

– ... La journée n'est pas finie, crut devoir faire remarquer la tremblante Carmen.

– Elle ne fait que commencer, mesdames », prononça une voix derrière elles.

Elles se retournèrent et se trouvèrent en face de trois officiers qui les saluaient le plus galamment du monde.

La « relingue », en liberté, venait de leur envoyer la fleur des pois : un faux en écritures publiques, un empoisonnement distingué et une escroquerie compliquée d'abus de confiance au détriment d'une société bien pensante.

Ces dames furent agréablement impressionnées par la correction de tenue, par les gants blancs, par le joli sourire mondain des trois canailles.

Celui qui avait déjà parlé, et dont la voix était charmante, continua :

« Oui, mesdames, la journée ne fait que commencer pour nous, puisque la fête va s'ouvrir sous vos gracieux auspices. La Comtesse vous attend pour ouvrir le bal. Si vous nous permettez cet honneur, nous aurons « celui » de danser ensemble le premier quadrille. »

La Comtesse ! Elles l'avaient oubliée ! Oui, oui, décidément elles étaient bien folles ! Si elles s'étaient rappelé une seconde la grâce et la distinction de cette grande dame qui les avait prises sous sa protection à son bord, elles n'auraient certainement pas eu tant d'imagination. Et elles en rirent, et Robert Bourrelier voulut bien rire avec elles ! À quoi songeaient-elles, mon Dieu ! Et ces jeunes gens, si braves et si polis, si corrects, et qui s'exprimaient si bien ! Elles étaient déjà toutes les trois debout. Et elles minaudèrent :

« La fête ! Ah ! messieurs, pardonnez-nous, mais nous l'avions oubliée !... Nous ne savons pas si nous osons... madame la Comtesse a fait toilette certainement ! gémit l'exquise Carmen de Fontainebleau.

– Que non pas ! mesdames, que non pas ! La Comtesse, comme toutes les grandes dames, adore la simplicité. Elle est venue telle quelle. Et puis, vous savez, c'est une petite fête de famille. »

Ils offraient leur bras. Elles ne se firent point prier davantage, et tout à fait rassérénées, elles suivirent leurs cavaliers.

« On dit qu'il n'est point de meilleurs danseurs au monde que les marins ! » susurra la belle Mme d'Artigues.

Le faux en écritures publiques courba élégamment la tête et, modeste, protesta :

« Un poète a dit cela aussi, madame, des bouviers allemands. »

Et il scanda avec une science délicate les jolis vers.

« Du Musset ! Mais c'est du Musset ! Oh ! j'adore Musset !

– Comme ça tombe, madame. Moi, je le sais par cœur. »

On arriva au gaillard d'arrière, qui était fort joliment décoré et où une foule bien sage attendait les premières mesures de l'orchestre. La Comtesse vint au-devant de ces dames et leur fit de grands remerciements de leur bonne grâce et volonté. Devant l'orchestre, un espace assez vaste était libre, où l'on dansa le premier quadrille. On se serait cru dans un salon, ou plutôt dans un casino, au bord de la mer, naturellement.

Cependant, dès la première polka qui suivit, les nouveaux venus ne purent s'empêcher de remarquer la liberté un peu grande avec laquelle les hommes traitaient leurs danseuses, et aussi l'attitude peu convenable de ces femmes qui s'interpellaient dans un langage que les amies du marquis du Touchais ne comprenaient pas toujours. Elles demandèrent à la Comtesse et leurs cavaliers quelques explications, lesquelles leur furent fournies en abondance.

« L'élément féminin, leur dit-on, était surtout représenté par des femmes de surveillants militaires, qui accompagnaient leurs maris partout et qui avaient pris nécessairement, au contact de la chiourme, l'habitude d'un argot regrettable. De plus, les promiscuités du bord et l'entassement nécessaire dans l'entrepont avaient eu pour résultat de resserrer les liens de la grande famille, si bien que presque tout le monde, hommes et femmes, avaient fini par se tutoyer. » De fait, on était bien gai et on s'en lançait de raides, de couple à couple.

Entre les danses, il y avait une débandade générale vers les buffets, qui étaient mis au pillage. Les naufragés constatèrent la générosité du commandant, qui faisait couler dans les verres les liquides et les liqueurs les plus variés. Certains buvaient à même les bouteilles. On commençait de se battre autour des paniers de champagne.

Puis la musique reprenait avec une rage nouvelle, et les couples se remettaient à danser avec des bondissements, des bousculades, des cris et des physionomies qui apparurent soudain, dans leur allégresse alcoolique, effrayantes. Enfin c'était cet extraordinaire mélange de tous les grades dans une fête qui tendait de plus en plus à devenir crapuleuse, qui « dépassait la compréhension » des nobles invitées. Depuis quelque temps déjà, elles eussent voulu partir ; mais on ne leur en laissait ni le loisir, ni le moyen. Elles étaient toujours ramenées vers le centre de cette foule en liesse dans le moment même qu'elles essayaient d'échapper à ses remous.

Et puis c'étaient des invitations qu'elles n'osaient et ne pouvaient refuser. Et entraînées par des bras auxquels il était bien difficile de résister, elles reprenaient leur place dans le tourbillon. Gueule-de-Bois avait une façon de serrer sur son cœur Mme d'Artigues qui finit par épouvanter cette dernière. Carmen de Fontainebleau et Nadège de Valrieu, qui avaient commencé par s'amuser comme deux petites folles, s'effaraient maintenant de certaines privautés.

Haletantes, elles demandèrent toutes trois qu'on leur permît de se retirer ; et elles ne comprenaient point que Mme la Comtesse continuât de danser parmi cette tourbe, et consentît à recevoir les horions brutaux des couples en état d'ivresse manifeste, sans protester ! Non ! cette comtesse était vraiment extraordinaire. Elle tournait, elle tournait, le sourire sur les lèvres avec de gracieux petits coups de tête à l'adresse de ces dames quand le hasard des contredanses les faisait glisser près d'elle. Elle ne voyait donc pas ces figures terribles autour d'elle ? Elle ne sentait donc pas que ça allait « finir dans le vilain », cette histoire-là ?

Sur ces entrefaites, l'officier de marine « qui connaissait Musset par cœur » et qui avait commencé à réciter *Rolla* à Mme d'Artigues pendant la première valse, survint et apprit à

ces dames qu'on ne les laisserait pas partir comme cela ; que leur grâce et leur élégance avaient conquis tous les cœurs et que la fête serait découronnée sans elles.

La Fleur-des-Pois s'exprimait toujours dans des termes si choisis que ces dames ne se sentaient point le courage de rien lui refuser. Cependant, cette fois, la cohue, le bruit, la rumeur bestiale prenaient autour d'elles des proportions telles qu'elles avouèrent à l'officier qu'elles n'osaient pas rester plus longtemps parce « qu'elles avaient peur ! » Oui, tous ces hommes leur faisaient peur ! Enfin, elles étaient fatiguées par les émotions du naufrage et l'on pouvait vraiment avoir un peu pitié d'elles !

Sur quoi le faux en écritures publiques s'inclina et leur dit :

« Il y aurait bien un moyen pour qu'ils vous laissent partir, c'est que ces dames (il montrait Carmen et Nadège) exécutent tout de suite le numéro qu'elles nous ont promis. Tant que vous n'aurez pas dansé sur l'estrade comme ils s'y attendent, ils ne voudront rien savoir ! Dansez tout de suite et vous pourrez disparaître après. Voulez-vous que je vous annonce ? »

Carmen et Nadège se consultèrent du regard. Leur parti était pris. Oui, elles allaient monter sur la scène et après on leur ficherait sans doute la paix !

« Moi, je leur dirai *La Grève des Forgerons,* fit Nadège.

– Et moi, je leur danserai mes deux premières *valses d'amour,* déclara Carmen.

– Et vous, madame, demanda la Fleur-des-Pois à Mme d'Artigues… nous ferez-vous l'honneur ?

– Oh ! monsieur, je ne suis pas une artiste !…

– Enfin vous voudrez bien paraître sur l'estrade car ils y comptent bien !

– Mais votre équipage, monsieur, est vraiment extraordinaire !

– Oh ! vous savez, madame, à la bonne franquette, comme on dit… Évidemment, ils manquent un peu de délicatesse, mais ce sont de si braves gens, allez !… Ils sont seulement un peu méchants quand ils deviennent un peu soûls, voilà pourquoi je vous conseillerais de ne pas tarder à leur donner la comédie.

– Oui, finissons-en, dit Mme d'Artigues, et le plus tôt possible… C'est incroyable qu'on les laisse boire comme cela à bord d'un navire de l'État ! C'est inimaginable ! Tenez regardez ces têtes ! Et la façon dont ils vous dévisagent ! C'est honteux !

– Venez avec moi, mesdames », ordonna la Fleur-des-Pois.

Et il les entraîna derrière l'orchestre, où la troupe de comédiens commençait de s'habiller et de se maquiller, pour on ne savait quelle extraordinaire farce. Un coin de tente dressé en coulisse fut mis à la disposition de ces dames, pour le cas où elles auraient besoin de se recueillir ou de s'embellir avant d'entrer en scène, laquelle venait d'être débarrassée de son orchestre. Les instrumentistes placés sous la rampe, ce fut Boule-de-Gomme qui annonça « que le théâtre allait commencer », et qu'on allait voir immédiatement, Mlle Nadège de Valrieu, de l'Odéon de Paris, et Mlle Carmen de Fontainebleau, des Folies-Bergère, également de Paris, et aussi une dame du monde, amateur, dans leurs différents exercices.

Aussitôt, dans un profond silence, commença *La Grève des Forgerons*.

L'équipage l'écouta jusqu'au bout, sans broncher, et, quand ce fut fini, le public, après avoir applaudi, cria à Mlle Nadège qu'il fallait danser. Évidemment « la salle » préférait la chorégraphie à la littérature. Pour sauver d'embarras Nadège, Carmen parut. Elle dansait à l'ordinaire son numéro à peu près nue et avec le seul secours d'un voile. Pour la circonstance, elle avait jeté à la hâte sur son costume un flottant peignoir que lui avait prêté la Comtesse.

Dès les premiers pas, elle fut applaudie et encouragée par de chaleureuses phrases d'argot qui vinrent fouetter son entrain naturel. Surtout, elle voulait se dépêcher. Elle n'en parut que plus ardente, et en vérité, prise une fois de plus par le démon de son art, elle se lança éperdument dans ses valses d'amour dont les airs populaires étaient repris en chœur par le public des forçats, sentimental.

Dans le désordre de sa danse païenne, elle montrait ses jambes qu'elle avait admirables, et son succès fut colossal. Elle ne s'arrêta qu'exténuée et se rejeta derrière la toile au milieu des cris et d'un enthousiasme presque farouche.

« Et maintenant, allons-nous-en, dit-elle. Il n'est que temps ! J'ai cru un moment qu'ils allaient bondir sur la scène et m'emporter !

– Oui, oui, fuyons ! dit en tremblant Mme d'Artigues. Savez-vous ce que j'ai entendu tout à l'heure, pendant que vous dansiez, Carmen ? Un de ces hommes, un de ces hommes-là, avec son abominable tête de forçat, disait à un autre, à une autre tête de forçat, car ils ont tous l'air de forçats, tous : « Elle allume, la petite !...*Des trois, c'est encore celle-là que je voudrais qui me tombe au sort !* »

– Eh bien ?

– Eh bien, qu'est-ce que ça veut dire, une phrase pareille ? Moi je crains tout de ces hommes-là… J'ai envoyé chercher le marquis… Pourquoi n'est-il pas ici ?… Et M. Bourrelier ?… Et mon mari ?…

– C'est vrai, où sont-ils ? Pourquoi les hommes ne sont-ils pas avec nous ? demandèrent, de plus en plus anxieuses, les deux autres.

– Et le commandant, où est-il ?… Si encore le commandant était là !

– Allons donc ! Le commandant me fait encore plus peur que les autres ! avoua Mme d'Artigues.

– Ah ! vous voilà de mon avis maintenant ! constata Carmen en achevant hâtivement de se rhabiller. Vite, vite, fichons le camp ! Rentrons nous enfermer dans nos cabines !

– Mais comment passer maintenant ?… Écoutez-les ! c'est comme si nous étions assiégées ! »

En effet, on criait de plus en plus fort. On voulait revoir les artistes. Et Boule-de-Gomme et Petit-Bon-Dieu apparurent. Petit-Bon-Dieu dit :

« Ne sortez pas surtout ! Restez ici… si vous ne voulez pas qu'il vous arrive malheur !… Ils sont soûls, voyez-vous !… Ils veulent tous vous embrasser !…

– Mais c'est horrible !…

– Horrible, madame », ricana l'autre, sinistre.

À ce moment, elles entendirent la voix de l'officier Gueule-de-Bois qui faisait annoncer sur la scène :

« Camarades, ces dames sont fatiguées et vous prient de les excuser. *(Hurlements.)* Je vous en prie, soyez raisonnables. Encore un peu de patience. La troupe spéciale du *Bayard* va continuer le spectacle, et la tombola sera tirée immédiatement après. »

À cette dernière partie de l'annonce, les trois femmes se regardèrent avec des yeux étranges. Elles n'osaient se communiquer autrement l'angoisse affreuse qui les étreignait. Cependant Mme d'Artigues, s'efforçant de paraître calme, demanda à un officier :

« Vous avez beaucoup de lots pour la tombola ?

– Non, madame, répondit l'« officier », nous n'en avons pas beaucoup, *mais ils sont magnifiques !* »

XII

Le fond de l'abîme

Chéri-Bibi, en sortant des bagnes, était rentré chez lui, très occupé de la nouvelle attitude de ses prisonniers et se rendant parfaitement compte que la petite comédie qu'il jouait vis-à-vis des naufragés touchait à sa fin. Prompt dans ses décisions comme il sied à un homme d'action, il manda Gueule-de-Bois et donna des ordres concernant les dames pour la fin de la petite fête, dont il entendait déjà, au-dessus de sa tête, les flonflons.

« Cela leur apprendra à mal parler de Cécily ! »

L'affaire réglée de ce côté, il renvoya Gueule-de-Bois en lui ordonnant de lui expédier la Ficelle. Comme la Ficelle tardait à venir, il entrouvrit, impatient, la porte de son carré et aperçut deux hommes qui ne le virent point et qui, se croyant seuls dans cette partie de l'entrepont, devisaient ensemble de leurs petites affaires. C'étaient le baron Proskof et le marquis du Touchais. Il pensa qu'ils s'entretenaient de l'incident imprévu de la promenade au Jardin des plantes, et des inquiétantes réflexions que la révolte des prisonniers avait pu leur suggérer. Chéri-Bibi se trompait ; il ne connaissait point ces hommes. Ils parlaient « femmes ».

Nous avons eu déjà plusieurs fois l'occasion, depuis l'arrivée des naufragés sur le *Bayard,* de faire remarquer la tristesse du baron Proskof. Cette attitude mélancolique était tout à l'honneur du brave gentilhomme polonais, puisqu'il n'y avait pas plus de deux ou trois jours que la baronne, sa précieuse

épouse, était morte, ou du moins qu'il la croyait telle. Proskof paraissait inconsolable. C'est en vain que Maxime du Touchais lui-même avait tenté de le sortir de son chagrin en lui représentant que si quelqu'un, dans cette affaire, avait à se plaindre, c'était bien lui, du Touchais, qui faisait une perte sèche, tandis qu'il restait au moins au baron le million.

Dans le moment que leur conversation était surprise par Chéri-Bibi, le baron Proskof se répandait en éloges sur la défunte.

« C'était une femme d'une intelligence supérieure, que je ne remplacerai jamais, ni vous non plus, mon cher marquis, quoi que vous tentiez ! Cette petite d'Artigues me fait pitié ! La Belle Dieppoise, comme on disait, n'en eût point voulu pour dénouer les cordons de ses souliers !

– C'est bien mon avis, mon cher baron, mais que voulez-vous, il faut être raisonnable ! Je suis encore trop jeune pour faire une fin !

– Savez-vous ce que je ferais, moi, à votre place ?

– Dites toujours !

– Eh bien, je rentrerais le plus tôt possible auprès de ma femme et j'attendrais là bien tranquillement d'être sûr que la baronne est morte, car enfin, nous ne sommes sûrs de rien, absolument !... Voyons, marquis, votre femme est charmante, et je suis certain qu'elle sera enchantée de vous revoir !

– Ce n'est point ce que disent ces dames, vous les avez entendues à table !...

– Comment ! Vous prenez note des discours de ces péronnelles !... N'êtes-vous point sûr des vertus de la marquise ?

– Sûr de quoi ? On ne sait jamais avec les saintes !... » ricana le marquis.

Le reste de la conversation fut perdu pour Chéri-Bibi ; au surplus, il eût été incapable d'en entendre davantage. La Ficelle le trouva pâle comme un linge, affalé sur son divan.

« Tu es malade, Chéri-Bibi ? s'exclama le dévoué mitron. Veux-tu que j'aille chercher le Kanak ?

– Non ! sa femme d'abord ! fit entendre Chéri-Bibi dans un souffle.

– La Comtesse ?

– Oui, la Comtesse !... Tout de suite ! »

Avertie immédiatement par la Ficelle, la Comtesse descendit entre deux « bostons ». Elle s'inquiéta tout de suite du mauvais état dans lequel elle trouvait son commandant.

« Ferme la porte ! dit Chéri-Bibi.

– Mais enfin, qu'y a-t-il ?

– Quelque chose !... »

Il se leva, se plongea la tête dans une cuvette et, s'étant ainsi rafraîchi les idées, il parut aller beaucoup mieux. La Comtesse le regardait se tamponner le front avec sa serviette et ne comprenait toujours point.

« Écoute ! fit l'autre brusquement en s'asseyant auprès d'elle et en lui prenant les deux mains. Écoute bien ! Je sais que tu m'aimes, la Comtesse !

– Oui, fit-elle simplement et tristement, mais toi tu ne m'aimes pas !

– Je vais te dire, la Comtesse !... Tu es arrivée trop tard, vois-tu, la place était prise !

– Je m'en suis toujours doutée, Ce sera le malheur de ma vie !

– Parlons peu, mais parlons bien, la Comtesse : puisque tu m'aimes, es-tu prête à faire quelque chose pour moi ?

– Tout ce que tu voudras !

– Oh ! oui, mais... quelque chose... quelque chose...

– Tout ce que tu voudras !...

– Eh bien, d'abord, tu vas me dire ce que vous faisiez, le Kanak et toi, des lanières de chair que vous découpiez sur le client ?...

– Oh ! ça !... » fit-elle.

Et elle lui glissa dans les mains... et elle se leva...

« Ah ! tu vois bien qu'il y a des choses que tu ne peux pas faire pour moi ! »

Elle s'était réfugiée dans un coin comme si elle avait eu peur maintenant de Chéri-Bibi, et elle n'osait plus le rejoindre ; et elle dit d'une voix basse et sourde :

« Je sais bien ce qu'on raconte !...

– C'est vrai ?... Dis-le-moi, à moi !... à moi !... c'est vrai ?... » implora Chéri-Bibi.

Elle secoua la tête, farouche et si brutalement que ses admirables cheveux se dénouèrent, roulèrent en flots noirs sur ses épaules...

« Non ! non ! râla-t-elle... ce n'est pas vrai ! ce n'est pas vrai !...

– Ça a été dit en cour d'assises !...

– Ah ! ça non plus, ça n'est pas vrai !... grinça-t-elle. Non ! Non !... on n'a pas osé !... on n'a pas osé... Le gerbier a bien jacté un peu... mais il a fermé tout de suite son plomb ! Tout de suite !... Notre avocat lui a dit qu'on n'avait pas le droit de laisser même entendre de loin une chose pareille... quand on n'en était pas sûr... quand on n'avait pas de preuves ! Et ça a été fini... tout de suite ! Ah ! si tu avais vu la salle ! Il y avait des femmes qui se trouvaient mal, rien qu'à l'idée de ça !... Chéri-Bibi, je t'aime et je ne te mentirais pas ! Je te le dis encore à toi : nous n'avons pas fait ça !... »

Elle se laissa retomber sur le divan à côté de lui et voulut qu'il reprît ses mains dans les siennes, mais ce fut au tour de Chéri-Bibi de se lever. Il arpenta de long en large le salon, pensif, puis s'arrêta en face d'elle.

« Tant pis ! fit-il.

– Comment ! tant pis ?

– Oui, tant pis ! *j'avais rêvé de vous donner quelqu'un à manger !*

– Je sais qui ! dit-elle en se levant et en s'accrochant à lui : c'est le marquis ! J'ai bien cru pendant le déjeuner que tu allais le buter !

– Ah ! non ! pas ça, c'est trop aimable ! Vois-tu, la Comtesse, quand je pense à lui, je deviens fou ! Je voudrais inventer des supplices… des supplices… Ah ! j'avais cru tout ce qu'on disait du Kanak !… J'avais pensé !… Enfin, n'en parlons plus, puisque ça n'est pas vrai… »

La Comtesse était devenue toute pensive…

« Qu'est-ce qu'il t'a fait cet homme-là ? demanda-t-elle.

– Il m'a arraché le cœur !… comprends-tu ?…

– Ah ! oui !…

– Et puis il est trop gras… trop fort… trop bien portant… trop heureux… tout lui réussit… Il désire une femme, il jette un million… tout lui appartient… c'est un monstre !…

– Oui, oui, je te comprends… je te comprends !… Il est bien riche ?…

– S'il est riche ?… à millions… à millions… à millions… À quoi penses-tu ?… Pourquoi détournes-tu la tête ? Pourquoi tes joues sont-elles si pâles et tes yeux si sombres ? Qu'est-ce que tu as ?

– Rien !… Rien !…

– Je veux savoir à quoi tu penses ?

– À rien ! à rien, Chéri-Bibi…

– Mais si… Tu as une idée… je te dis que tu as une idée. J'en ai vu passer le frisson sur ton front obscur. La Comtesse, donne-moi ton idée !…

– Jamais !… C'est trop terrible !…

– Ah ! tu vois bien !… Je veux connaître ton idée !…

– Jamais je n'oserai te la dire… Toi-même, tu la repousserais… Oui, toi-même, Chéri-Bibi, tu trouverais mon idée trop terrible… Et puis, ça n'est pas seulement mon idée… c'est encore, c'est surtout notre secret à Kanak et à moi !… un secret auquel nous tenons parce que, vois-tu, il y a l'échafaud au bout… alors tu comprends maintenant que je ne puis rien te dire…

– Je vois que tu veux me faire languir. Tu joues avec ma soif. Tu ne m'aimes pas, la Comtesse !…

– Plus que tu ne crois, Chéri-Bibi, et c'est justement parce que je t'aime que tu ne sauras rien…

– Alors, c'est plus terrible que ce que j'aurais pensé ?

– Plus terrible que quoi ?

– Plus terrible que les lanières de chair qu'on mange ? »

La Comtesse ne répondit pas tout d'abord. Son émoi était indescriptible. Elle fuyait le regard de Chéri-Bibi… Enfin, elle laissa échapper dans un souffle :

« Oui, oui ! *c'est pire que ça !…* Ah ! laisse-moi !… laisse-moi ! »

Chéri-Bibi la prit dans ses bras, et elle ne fut plus qu'une pauvre chose défaillante. Elle ne résistait plus à son désir de savoir. Elle le renvoyait seulement au Kanak.

« Moi, je veux bien. Écoute, mon Chéri-Bibi, je veux bien que tu saches !... Je ne m'opposerai pas à ce qu'il te dise l'affreuse chose devant laquelle tu reculeras, j'en suis sûre... Mais, si tu parles jamais, Chéri-Bibi, tu feras tomber nos deux têtes... Je te donne la mienne... je te donne la mienne... Prends-la ! »

Et elle lui donnait sa tête belle et si pâle et ses lèvres si blêmes qu'elles ne l'eussent point été davantage si déjà le bourreau en avait pris tout le sang. Mais lui, qui ne songeait qu'à sa vengeance, ne voulut point s'apercevoir du cadeau qu'on lui faisait. Il dit :

« La Comtesse, va chercher le Kanak ! »

Elle roula sur le canapé, étendue dans une pose de désespoir, la tête échevelée dans ses mains réunies, comme une Madeleine qui pleure sa faute, et puis elle se redressa, regarda une fois encore Chéri-Bibi avec ses yeux hagards et dit :

« J'y vais ! »

Mais auparavant, elle s'arrêta devant une glace et remit de l'ordre dans sa coiffure. Puis elle quitta Chéri-Bibi en courant.

Cinq minutes plus tard, le Kanak faisait son entrée. Lui, il était jaune et il y avait du sang dans ses yeux. Il était seul.

« Où est la Comtesse ? demanda Chéri-Bibi.

– Elle est retournée à la danse, répondit le Kanak qui ne quittait pas des yeux Chéri-Bibi.

– Et nous, où en sommes-nous ?

– Nous repiquons sur le golfe de Guinée : tout est préparé pour cette nuit. Les épaves sont prêtes. On jettera ce qu'il faut par-dessus bord pour qu'on nous croie perdus corps et biens. Enfin, dès demain, à la première heure, on procédera au maquillage du navire.

– Crois-tu qu'il nous sera facile de refaire du charbon et des provisions sans danger, à Capetown ?…

– Tout ce qu'il y a de plus facile puisque nous avons le commandant, et que nous resterons sur rade seulement une nuit.

– Et ensuite quel drapeau arborerons-nous ?

– C'est à voir. Moi, j'opterais pour celui de la République Argentine. Nous sommes une quarantaine à bord qui parlons couramment l'espagnol. Et puis, comme nous ne nous arrêterons nulle part, on n'a pas à venir mettre le nez dans nos affaires. Une fois en Malaisie…

– Dis donc, le Kanak… qu'est-ce que tu as ?… Tu me parais malade…

– La Comtesse m'a parlé, Chéri-Bibi…

– Eh bien ?…

– Eh bien…

– Allons ! décide-toi… pouvez-vous faire quelque chose pour moi ?…

– *Quelque chose de formidable,* Chéri-Bibi, mais c'est toi qui ne voudras pas !...

– Dis toujours !...

– Si tu as jamais la langue trop longue, Chéri-Bibi, nous sommes... la Comtesse et moi... fichus... dans le cas qu'il faut toujours prévoir où l'on retomberait dans la civilisation !

– Me prends-tu pour un « mouton » ?

– Non ! bien sûr ! mais il faut être prudent... Et puis, je vais te dire... *ça peut bien ne pas réussir !...*

– Je ne te comprends pas bien, le Kanak, ou plutôt, je ne te saisis pas du tout... mais en tout cas, dis-moi on souffre bien ?

– Ah ! si on souffre ! je te crois qu'on souffre !... Je suis même à peu près certain que tu trouveras que l'on souffre trop !

– Tu ne me connais pas encore, le Kanak !... Si tu savais combien j'ai besoin que l'on souffre... Va, je t'écoute. »

Mais l'autre s'en fut au bout du salon, se prit le front dans les mains et puis parut terriblement réfléchir. Chéri-Bibi ne le troubla pas. Enfin, le Kanak releva la tête. Sa figure était plus jaune que jamais et ses yeux roulaient du sang. Il était épouvantable à voir. On eût dit qu'il était déjà en proie à quelque surexcitation mi-cérébrale, mi-physiologique qui en faisait une bête, horriblement.

Il traversa tout le salon en titubant un peu, allongea les bras, prit Chéri-Bibi aux épaules, regarda à droite et à gauche si toutes les portes étaient bien fermées et se pencha tout près de l'oreille du bandit. Et lentement, lentement, avec des arrêts et

des soupirs, des repos, des reprises, il lui versa dans l'oreille la liqueur démoniaque de son secret.

Chéri-Bibi, à son tour, semblait entrepris par une ivresse maladive. Ses épaules frissonnaient, ses mains tremblaient, ses yeux devenaient énormes. La sueur glissait en gouttes lourdes sur son front d'airain.

Enfin, l'autre se tut et recula en croisant les bras. Et Chéri-Bibi aussi croisa ses bras et ils restèrent ainsi dix minutes à se contempler en silence. Et puis Chéri-Bibi s'enfuit en refermant la porte sur le Kanak qui continua d'attendre, debout, les bras croisés, dans une immobilité de statue. Quant à Chéri-Bibi, il fut en quelques bonds, dignes d'un tigre, sur le pont.

Il avait besoin d'air… et besoin de réfléchir. Les flonflons, les chants, les cris et les danses du gaillard d'arrière le chassèrent sur le gaillard d'avant. Et là, seul, devant la mer et le ciel, il tourna sur lui-même et sur sa pensée. Il marchait en rond, haletant, et pensait en rond autour du secret du Kanak qu'il avait voulu connaître et qui le tentait maintenant comme l'empire du monde avait tenté le mauvais ange. Il leva les yeux au ciel comme il faisait souvent quand il s'adressait à la destinée, au *Fatum* qu'il sentait toujours suspendu sur sa tête, et pesant, de tout son irrésistible poids, sur ses épaules.

Son aventure était si prodigieuse qu'il la croyait, dans son orgueilleuse naïveté, la seule et grande préoccupation du temps et de l'espace. Il ne connaissait point de plus remarquable malheur héroïque que le sien et, dans son âme cruelle mais enfantine, il s'apparentait à ces maudits de l'histoire primitive des hommes, que l'on donnait jadis à lire dans les écoles et qui sont toujours en contact avec le Dieu tout-puissant, soit qu'ils essayent de l'atteindre en entassant montagnes sur montagnes, soit qu'ils essayent de le fléchir en lui offrant des sacrifices épouvantables.

« Pourquoi m'envoies-tu encore cette épreuve ? demanda-t-il tout haut à quelqu'un qu'il avait l'air de considérer comme son plus cruel ennemi. Tu sais bien que je n'y résisterais point ? *La pensée seule de la tenter me brûle comme une robe de flammes !...* »

Et il recommença sa course circulaire insensée pour l'arrêter quelques instants plus tard et reprendre son extraordinaire monologue. Mais, cette fois, c'est au Kanak que s'adressait son ardente prosopopée :

« Kanak, tes paroles se font bien entendre !... Un enfant même les comprendrait !... Mais une sanglante morsure déchire mon âme !... *L'espoir me tient désormais aux entrailles avec sa gueule de chien !...* »

Et il courut encore comme un échappé des Petites-Maisons. Puis il s'arrêta encore, rugissant, écumant. Chéri-Bibi ! Chéri-Bibi ! d'où viennent ces transports subits, ces angoisses sans objet apparent ? Pourquoi ce cri de terreur et d'horreur auquel tu donnes le doux nom d'espoir ?... Sur ta dunette, entre le ciel et les eaux, tu apparais aussi formidable, aussi menaçant, mais aussi craintif que Satan sur la montagne avant qu'il eût tenté Jésus ; et puis, brusquement, tu dégringoles ! Tu te replonges, tête baissée, dans l'enfer où t'attend le Kanak, immobile.

Chéri-Bibi poussa la porte derrière laquelle était cette statue qui n'avait besoin que d'un mot pour s'animer. Et ce mot, il le lui jeta.

« *Allons* », dit-il.

Le Kanak décroisa aussitôt ses bras, tendit une main à Chéri-Bibi, qui la lui saisit avec fièvre.

Et ils se séparèrent sans plus.

En haut, la petite fête, comme on dit « battait son plein ». Mmes d'Artigues, de Valrieu et de Fontainebleau, sous leur tente, étaient dans un état d'esprit qui voisinait de plus en plus avec l'épouvante, car elles se rendaient compte qu'elles étaient parfaitement prisonnières, en dépit des étranges paroles de politesse que de plus étranges officiers de marine venaient, de temps à autre, leur prodiguer. Elles avaient, en vain, essayé de s'esquiver ; mais, sous le prétexte que la surexcitation de l'équipage ne faisait que grandir, et qu'il eût été dangereux pour elles de tenter une sortie, on ne leur permettait plus un mouvement.

Des clameurs sauvages, des chants immondes venaient jusqu'à elles et les jetaient effrayées aux bras les unes des autres.

Elles avaient réclamé à grands cris le marquis et le baron, et Robert et M. d'Artigues. Enfin elles eurent le soulagement de voir apparaître Robert Bourrelier et M. d'Artigues. Mais leur joie fut courte.

Ceux-ci étaient aussi effrayés qu'elles par tout ce qu'ils avaient vu et entendu.

Après la révolte des cages, en bas, devant Chéri-Bibi, ils avaient résolu de se faire une idée un peu nette de leur situation, et dans ce but s'étaient glissés dans certaines parties du bâtiment dont il semblait qu'on les eût précédemment éloignés à dessein. Il leur avait été donné alors de voir des choses bien singulières.

D'abord un désordre incroyable, une indiscipline régnante, et surtout ils s'étaient heurtés à un cordon de gardes-chiourme

qui empêchaient de pénétrer dans des couloirs et des cabines d'où sortaient des cris et des gémissements de femmes et d'enfants : des enfants qui réclamaient leurs pères, des femmes qui réclamaient leurs maris.

Comme ils demandaient des explications, on les avait chassés et on avait ricané derrière eux d'une façon sinistre, et on leur avait conseillé, pour leur bien, de se montrer un peu moins curieux à l'avenir. Ces messieurs en étaient là de leurs tremblantes confidences quand le baron Proskof survint à son tour. Celui-ci paraissait si effaré qu'il ne put, tout d'abord, prononcer une parole. Enfin on entendit : « Le marquis !... le marquis... »

« Quoi ? Le marquis ?... demanda, anxieuse plus qu'on ne saurait dire, la belle Mme d'Artigues.

– Eh bien, le marquis a disparu !...

– Comment ! disparu ?

– Oh ! sous mes yeux... C'est inimaginable !... Je croyais qu'il était encore à mes côtés... Nous parlions de choses et d'autres, non loin de ma cabine, dans le couloir, car nous fuyions le pont et cette horrible fête, et puis tout à coup je me retourne... Il n'était plus près de moi. Je le cherche, j'entre dans les cabines ; je l'appelle. Il me répond. Mais sa voix était déjà lointaine, et il s'est tu tout à coup, comme s'il étouffait.

« Assurément, il était l'objet de quelque violence. Le malheur est que je ne parvenais point à me rendre compte exactement de l'endroit où il pouvait se trouver. Ce bateau me paraît machiné comme un décor de théâtre. Il se passe autour de nous des choses abominables.

« Au milieu de quelles gens sommes-nous tombés ? Ces gardes-chiourme me paraissent aussi redoutables que les for-

çats eux-mêmes. Enfin ! où est le commandant ? On ne peut pas le voir. J'ai voulu parler aux officiers… Ils sont ivres. C'est à grand-peine que je suis parvenu jusqu'ici. Il faut partir d'ici, mesdames… C'est affreux !… »

À ce moment, la tente se souleva et deux des trois matelots de *la Belle Dieppoise* qui avaient abordé avec eux le *Bayard* se précipitèrent. Leur camarade venait d'être tué d'un coup de couteau en plein cœur par un des bandits du bord auquel il voulait prendre sa danseuse. Et comme ils avaient voulu venger leur camarade, les autres bandits s'étaient rués sur eux, leur apprenant tout. Le *Bayard* était aux mains des forçats et *celui qui les avait reçus en qualité de commandant n'était ni plus ni moins que Chéri-Bibi !* Chéri-Bibi lui-même !

Mme d'Artigues s'évanouit. Carmen et Nadège poussèrent des cris de folles. Dans le moment, leur logement improvisé fut envahi par une tourbe hurlante qui les transporta toutes les trois sur l'estrade où elles furent exhibées à la curiosité et aux désirs féroces d'un équipage en délire. On allait tirer au sort !…

Mais il ne faisait point de doute que le sort, pas plus que le reste, ne serait respecté dans cette affaire. Déjà des faces de damnés se penchaient sur les pauvres femmes, des poings les agrippaient, les arrachaient, se les disputaient.

La bande écumante des forçats qui n'avaient pu monter sur l'estrade, voyant que ceux qui entouraient les femmes s'en emparaient sans autre forme de procès et ne parlaient plus de loterie, firent entendre des cris de rage et de protestation. Les malheureuses allaient disparaître sous le flot grossissant sans cesse des bandits et mourir étouffées quand une catastrophe se produisit qui les sauva.

Une trombe venait de passer sur cette foule. Sous une poussée terrible, les relingues tombèrent par grappes du haut de

l'estrade, laissant un espace libre suffisant pour que pussent se mouvoir et se détendre, avec une force de catapultes, les poings énormes de Chéri-Bibi.

Ah ! il était toujours beau dans la bataille, l'affreux Chéri-Bibi ! Que de nez écrasés ! que d'oreilles décollées ! que d'yeux pochés ! que de sang, de cris, de malédictions ! Mais quel beau et rapide nettoyage !... On l'acclame ! Tous ceux qui n'avaient pu approcher de l'estrade et qui n'avaient conservé aucun espoir de prendre part à la curée lui font un triomphe !... Et les autres, qui se traînent, maintenant, sur le pont, éclopés, sont l'objet d'une risée générale. Ah ! la risée de la chiourme !

Chéri-Bibi réclame le silence. Il est là sur son estrade désencombrée devant les trois tremblantes femmes qui osent à peine bénir leur sauveur. Car enfin que va-t-il dire ? À quel nouveau supplice vont-elles être vouées ?

« Mes chers poteaux, dit Chéri-Bibi, j'ai réfléchi ! Puisque ces dames ne peuvent être à tout le monde, elles ne seront à personne !... *(Tonnerre d'applaudissements.)* Je les garde pour moi... *(Un froid)* à seule fin qu'il ne leur arrive point malheur... *(Attente glacée.)* Car je viens de m'engager à déposer sains et saufs, en un temps et en un lieu qui seront fixés dans un prochain conseil, les naufragés de *la Belle Dieppoise. (Protestations menaçantes. Chéri-Bibi se croise les bras.)* Qui donc oserait élever la voix quand je me suis donné la parole ? *(Silence immédiat.)* Les imbéciles font bien de se taire, car j'ai des choses sérieuses à leur dire. Désormais, c'est fini de se mal conduire. Vous devez devenir des gens costauds, calmes et rangés, car vous êtes riches ! Le marquis du Touchais, que nous avons eu l'honneur d'accueillir à notre bord, veut bien, cédant à mon initiative, acheter la libération des naufragés de *la Belle Dieppoise,* moyennant un prix de cinq millions. »

D’abord stupeur, presque une sensation d’effroi devant cet abîme entrouvert… cinq millions !… Vertige !… Et puis, on se ressaisit, on comprend, on éclate, on hurle, on trépigne, on danse, on devient fou !… On veut porter Chéri-Bibi en triomphe. Chéri-Bibi a la plus grande peine à placer un mot, un mot qui clouera la bouche aux derniers imbéciles, à ceux qui ne comprennent jamais rien.

« Mes poteaux, crie-t-il, un dernier mot. Il est bien entendu que nous ne lâcherons le marquis que contre les cinq millions. Ce sera cinq millions ou la mort ! *(Délire de l’équipage.)*

– Eh bien, la Ficelle, qu’est-ce que tu dis de ça ? demanda Petit-Bon-Dieu, en détachant une grande taloche sur l’épaule fléchissante du dévoué mitron.

– Je connais mon Chéri-Bibi, répond avec un pâle sourire la Ficelle ; ce sera « cinq millions *et la mort !* »

XIII

? ? ?

Les jours qui suivirent amenèrent un grand changement dans la vie générale du bord. L'ordre et la discipline régnèrent en souveraines maîtresses. Depuis qu'ils se savaient riches, les forçats acceptaient, presque avec joie, la nécessité de se plier à la règle.

Ils travaillaient avec entrain pour le bien-être et la sécurité de tous.

Le *Bayard* s'appelait maintenant *Estrella* (l'Étoile) et battait pavillon argentin. Désormais sûr de ses hommes, Chéri-Bibi se relâcha de la surveillance de tous les instants dont les familles de surveillants avaient été jusqu'alors l'objet. Les femmes et les enfants purent venir comme autrefois jouer et bavarder sur la plage arrière qui leur fut réservée pendant certaines heures du jour. Les prisonniers furent bien traités et on leur permit de temps à autre de sortir de leurs cages pour venir respirer un peu d'air frais sur le pont. Ceux qui avaient leur famille à bord eurent le droit de communiquer avec elle.

Il est vrai que le débarquement de tout le monde avait été renvoyé à une date encore lointaine et indéterminée. Ceci avait été décidé avec bien d'autres choses en un conseil qui avait duré de longues heures et où s'étaient trouvé réunies toutes les fortes têtes du bagne.

Il était en effet impossible de remettre qui que ce fût en liberté avant la rentrée des fameux cinq millions. C'eût été apprendre au monde qui le croyait perdu corps et biens que le *Bayard* naviguait toujours avec sa cargaison de forbans.

Plus tard, quand on serait en sécurité et que l'on serait riche, et tout à fait à l'abri dans les archipels de la Malaisie, on verrait à se débarrasser de ces encombrants colis humains qu'il fallait nourrir avec les ressources du bord. Heureusement celles-ci paraissaient inépuisables et elles pouvaient être facilement renouvelées, de force s'il le fallait, sur un des points sans défense de la côte d'Afrique où la civilisation européenne a établi ses comptoirs.

Le principal, pour le moment, était de débarquer au plus tôt le lieutenant de Chéri-Bibi qui devait rapporter les millions.

Le choix s'était porté sur la Ficelle, qui avait fait preuve d'un dévouement sans bornes pour son chef et qui avait été l'artisan de la libération des forçats à bord du *Bayard*. Du reste, on lui avait fait entendre que la vengeance de ceux-ci ne se ferait pas longtemps attendre, en quelque point du monde qu'il se trouvât, s'il ne marchait pas droit et s'il ne se conduisait pas en honnête homme.

La Ficelle avait trop l'habitude de son monde pour ignorer qu'il était impossible d'échapper à la vindicte de la chiourme quand celle-ci avait prononcé son jugement. Enfin, il n'aimait qu'une chose sur cette terre : c'était Chéri-Bibi.

Il aurait préféré qu'on ne l'en séparât point, mais celui-ci avait ordonné et il n'avait plus qu'à obéir.

Le marquis du Touchais avait tout arrangé pour que la mission de la Ficelle lui fût rendue facile. La Ficelle partirait avec les papiers et les indications nécessaires. Il verrait la marquise

et certain notaire à Paris. Ceux-ci seraient prévenus par lui, la Ficelle, et par les déclarations écrites du marquis, que la moindre indiscrétion coûterait la vie aux prisonniers de Chéri-Bibi.

Si le chiffre de la rançon n'avait été fixé par Chéri-Bibi qu'à cinq millions, c'est qu'il était résulté des explications du marquis à ce sujet qu'il serait impossible à Cécily et au notaire de Paris de réaliser en *banknotes* une somme plus forte dans l'espace de temps assez restreint (quelques mois) que l'on donnait à la Ficelle pour terminer l'affaire. Les billets de banque devaient être, au fur et à mesure, changés par la Ficelle avant son retour, et par conséquent avant la libération du marquis, de telle sorte qu'on n'eût plus tard rien à craindre d'une opposition sur les numéros. Bref, ces messieurs croyaient bien avoir pensé à tout.

Un instant, ils avaient songé à charger la sœur de Chéri-Bibi, Marie-des-Anges, de la difficile commission, mais outre que la pauvre fille était dans un état de santé des plus alarmants, Chéri-Bibi s'était refusé à mêler la sainte fille à toutes ses « histoires d'assassin », comme il disait dans ses moments de neurasthénie.

On marchait donc à toute vapeur sur Capetown, et la vie à bord était assez monotone, quand un événement extraordinaire vint jeter l'équipage, en général, et la Ficelle en particulier, dans un émoi indicible.

Il est bon de dire tout d'abord que personne n'avait revu le marquis, pas même ses amis, qui étaient libres de vivre à bord comme ils l'entendaient, se faisant servir entre eux et adressant bien rarement la parole à ceux-là mêmes qui les servaient et qu'ils voyaient, du reste, toujours avec effroi ; mais il leur était défendu d'approcher de l'endroit où on leur avait dit que le marquis se trouvait. Nul, en dehors du Kanak, de la Comtesse et de Chéri-Bibi n'avait ce droit-là. On disait le marquis relégué

dans une grande cabine obscure attenant à l'infirmerie, mais que l'on avait isolée entièrement, par une cloison de fortune, de l'infirmerie elle-même.

Devant la porte de cette cabine, il y avait toujours un planton de garde qui avait mission de tirer sur toute personne qui tenterait de se diriger vers cette porte.

L'explication officielle de cet isolement avait été donnée par Chéri-Bibi. Le marquis était atteint d'une maladie contagieuse.

On avait pensé tout de suite au choléra, ou à la fièvre jaune, ou à quelque chose d'approchant, et puis, en voyant aller et venir, sans aucune précaution, le Kanak et la Comtesse qui soignaient ce malade si dangereux, et Chéri-Bibi qui lui rendait visite, l'équipage avait eu vite fait de s'imaginer qu'il n'y avait dans la cabine, en fait de malade, qu'un prisonnier représentant cinq millions, que l'on gardait avec tous les honneurs et toutes les précautions dus à son rang et à sa fortune.

L'idée de la réelle maladie possible du marquis, maladie pouvant entraîner la mort, n'avait point outre mesure agité les forçats, car ils savaient que Chéri-Bibi avait déjà par-devers lui tous les papiers et toutes les signatures du marquis, et que si le malheur voulait que celui-ci mourût, l'équipage n'en toucherait pas moins les cinq millions, en fût-il réduit à rendre, en échange, un cadavre. Mais la pensée, plus simple, qui leur vint par la suite, comme nous avons dit, d'une captivité soignée, les amusa. Et c'est avec des sourires qu'ils demandaient de temps à autre des nouvelles du marquis à Chéri-Bibi, qui, lui, ne souriait point.

Au contraire, on ne l'avait jamais vu aussi taciturne. Du reste, il ne se montrait guère, se faisait servir chez lui, répondait par monosyllabes aux interrogations inquiètes de la Ficelle et ne

sortait de son carré que pour se rendre auprès du marquis ou pour faire visite à sa sœur.

Or, un soir vint où la Ficelle qui le guettait, de plus en plus intrigué par son attitude étrange et ses airs de douloureuse préoccupation, le vit entrer chez le marquis avec le Kanak et la Comtesse et ne l'en vit point ressortir. La Ficelle était résolu, cette nuit-là, à poser des questions sérieuses, car il craignait que Chéri-Bibi ne tombât malade.

L'angoisse de la Ficelle ne fit que grandir quand, vers les quatre heures du matin, il vit descendre de la cabine la Comtesse, les manches retroussées jusqu'au coude et la figure toute chavirée. Il courut à elle, quitte à se laisser fusiller par le planton. La Comtesse le repoussa, courut à sa propre cabine, en revint avec un coffret qu'elle dissimulait sous un châle et pénétra à nouveau chez le marquis.

À huit heures du matin, personne ne s'était encore montré.

Enfin la Comtesse reparut suivie du Kanak, qui avait un visage bien étrange. Cependant ils paraissaient calmes tous deux. Aux questions de la Ficelle concernant Chéri-Bibi, ils répondirent que celui-ci se portait bien, qu'il était un peu fatigué par ses travaux avec le marquis, mais qu'il n'y avait aucunement lieu de s'alarmer.

« Vous devriez lui dire d'être raisonnable, de se reposer », gémit la Ficelle, pitoyable.

Mais le Kanak lui répondit d'une voix glacée :

« Chéri-Bibi est assez grand pour faire ce qu'il veut. »

Et il passa, sans plus.

La Ficelle resta en face de cette mystérieuse cabine dont le silence l'épouvantait. On n'entendait jamais rien là-dedans. Aucun bruit n'en venait jamais. Déjà, lorsque le marquis s'y trouvait tout seul, la Ficelle ne pouvait passer aux environs sans frissonner. Et maintenant, une angoisse épouvantable l'étreignait à l'idée que Chéri-Bibi, comme le marquis, n'en sortirait plus. Quelques minutes plus tard, un second garde vint, par ordre supérieur, prier la Ficelle de s'éloigner.

La matinée du lendemain s'écoula dans des inquiétudes qui ne faisaient que croître. Le jeune homme questionna les gardes qui avaient été de service devant la petite porte, mais ceux-ci lui répondirent qu'ils n'avaient vu sortir ni entrer Chéri-Bibi. Où était Chéri-Bibi ? Toujours dans la cabine, évidemment ! Et qu'y faisait-il ? L'extraordinaire était que depuis vingt-quatre heures on ne portait plus à manger dans cette cabine-là. Les angoisses de la Ficelle gagnèrent peu à peu tout l'équipage. On ne voyait plus Chéri-Bibi. On voulait le voir. On aurait bien questionné le Kanak et la Comtesse, mais, enfermés eux-mêmes dans la cabine depuis des heures, ils restaient à leur tour aussi invisibles que le marquis et Chéri-Bibi.

L'émoi fut à son comble quand, tous les officiers réunis dans leur carré pour le déjeuner, Gueule-de-Bois décacheta et lut un pli que venait de lui faire remettre le garde de planton devant la fameuse cabine. Le papier contenait d'abord trois phrases brèves de Chéri-Bibi : « Ordre d'obéir en tout au Kanak jusqu'à ce qu'on me revoie. Le Kanak ne fera que vous transmettre mes instructions. Obéir au Kanak, c'est obéir à Chéri-Bibi. » Sous ces trois phrases la signature de Chéri-Bibi. Et puis ces lignes de la main du Kanak :

« La Comtesse et moi soignons Chéri-Bibi qui a attrapé, en le soignant, les fièvres du marquis. La vie de Chéri-Bibi n'est pas en danger, mais il nous est impossible de le quitter pour

l'instant. Prière à Gueule-de-Bois et à tout l'état-major de rassurer l'équipage. »

Les bandits se regardèrent. La Ficelle, qui était venu aux nouvelles, lut et relut le papier. Tout cela paraissait tellement mystérieux que nul n'osait émettre une hypothèse. Du coup, tout l'équipage se trouva désemparé et une morne tristesse régna à bord. Chéri-Bibi était malade ! Il n'y avait pas un homme parmi ces forçats qui n'eût donné l'un de ses membres pour le sauver. Pour sûr, que le choléra était à bord ! Et eux qui avaient cru à la blague !

Les surveillants qui avaient été successivement de garde devant la porte de la cabine avaient échangé leurs réflexions et celles-ci maintenant couraient tout le bâtiment. Ce qui les avait étonnés par-dessus tout, c'était cet incroyable silence.

Quand le marquis et Chéri-Bibi se trouvaient seuls dans la cabine, les gardes n'entendaient aucun murmure, lequel serait fatalement venu jusqu'à leurs oreilles s'il y avait eu, derrière la porte, la moindre conversation. De même, lorsque la Comtesse et le Kanak pénétraient dans la cabine, cette entrée n'était suivie d'aucun échange de paroles dont on eût perçu l'écho.

Le service ménager était entièrement fait par la Comtesse, et ce service se réduisait à très peu de choses… Peu de nourriture venu du dehors, quelques bols de tisane, de bouillon et c'était tout, et encore pas tous les jours. On eût dit que cette cabine était habitée par de purs esprits.

Enfin tout de même, le dernier jour, un garde avait entendu d'effrayants soupirs. Il ne pouvait dire, naturellement, qui les avait poussés.

La sortie du Kanak et de la Comtesse fut attendue ce jour-là avec une impatience que l'on comprendra facilement. Or, on

ne les revit ni l'un ni l'autre. On entendait seulement leurs pas de temps en temps.

La Ficelle, qui ne dormait point depuis plusieurs nuits, se laissa finalement aller au sommeil, bien qu'il s'en défendît. Il dormait comme une brute quand un camarade surveillant, qui venait de cesser sa garde près de la cabine, le réveilla.

Cette fois, le garde avait parfaitement entendu la voix de Chéri-Bibi, une voix très lasse qui grognait et qui disait (du moins le garde avait cru entendre cela), qui disait : « PAS LES MAINS ! PAS LES MAINS ! » La Ficelle fut debout immédiatement.

« Pour sûr, il est arrivé un malheur à Chéri-Bibi ! »

En même temps, puisqu'il était impossible d'approcher de la cabine, il pénétrerait dans l'infirmerie, sous n'importe quel prétexte, et là, en collant son oreille contre la nouvelle cloison, il pourrait peut-être entendre quelque chose.

Terriblement anxieux, quelques minutes plus tard il était à son poste, et, en effet, là, il entendit… Le garde n'avait pas rêvé. Chéri-Bibi continuait de se plaindre, mais – événement extraordinaire – ses plaintes, qui eussent, en toute autre occasion, dénoncé une souffrance personnelle, plaignaient l'autre. Car il n'y avait pas d'erreur, il voulait qu'on laissât l'autre tranquille. Qu'est-ce qu'on lui faisait donc à l'autre ? La voix de Chéri-Bibi disait en gémissant : « C'est assez comme ça ! Laissez-lui ses mains ! Laissez-lui ses mains ! C'est atroce ! AH ! NON, PAS LES MAINS ! PAS LES MAINS ! » Et là-dessus Chéri-Bibi poussait un effroyable soupir. Quant à l'autre, on ne l'entendait pas. Il ne se plaignait pas. C'était à n'y rien comprendre.

Cependant la Ficelle était au courant de bien des choses. Depuis qu'il servait Chéri-Bibi, celui-ci lui avait fait bien des

confidences. Et lorsque la Ficelle avait appris à bord que l'un des naufragés était le marquis du Touchais, il avait frémi pour le riche gentilhomme. Que Chéri-Bibi se vengeât du mari de Cécily en le martyrisant ou en le faisant martyriser, c'était dans l'ordre des choses du bagne. Mais pourquoi, puisque c'était le marquis que l'on martyrisait, était-ce Chéri-Bibi qui gémissait, qui soupirait ?

Et quels soupirs !

La Ficelle avait froid dans les moelles.

Un moment, il reconnut la voix du Kanak qui disait sur un ton dur :

« Chéri-Bibi, tu sais bien que tu ne dois pas parler ! »

Et Chéri-Bibi répondit :

« C'est bien, je ne dirai plus un mot, mais c'est assez comme ça ! Laissez-le tranquille ! Je ne veux pas que vous touchiez à ses mains ! *Non ! non ! pas les mains !* »

Deux infirmiers et une infirmière étaient venus rejoindre la Ficelle, et tout ce monde écoutait derrière la cloison, sans rien comprendre, mais avec la sensation qu'il se passait derrière ces planches quelque chose de bien abominable.

Ils auraient bien voulu se communiquer leurs réflexions, leurs affres ; mais, d'un signe de la main, la Ficelle les faisait taire, et ils se reprenaient à écouter.

Le silence s'était rétabli dans la cabine.

On n'entendait plus ni parole, ni grognement, ni soupir, ni rien. Un quart d'heure se passa et la Ficelle et ses compagnons

se redressaient, fatigués de leur position d'attente, quand la voix de la Comtesse, qui ne s'était pas fait entendre jusqu'alors, leur arriva, et combien nettement !

« Si Chéri-Bibi était raisonnable, disait-elle, on en finirait tout de suite. »

Le Kanak répondit :

« Oui, mais il ne l'est pas ! tant pis pour lui ! »

Et la voix de Chéri-Bibi :

« Ah non ! *laissez-lui ses mains, laissez-lui ses mains ! Vous voyez bien que je souffre trop ! »*

Ah, çà, mais qu'est-ce qu'on pouvait leur faire aux mains du marquis, et pourquoi les mains du marquis faisaient-elles souffrir Chéri-Bibi ?

Il y avait de quoi devenir fou, d'autant plus que Chéri-Bibi s'était remis à soupirer et à chaque soupir le cœur de la Ficelle se déchirait. Le pauvre garçon était prêt à tomber en défaillance. La suite de la conversation n'était point faite, du reste, pour le remettre.

Chéri-Bibi râlait :

« Ah les démons !... les démons !... les démons !

– Si tu parles encore, interrompit le Kanak, je serai obligé de t'appliquer le bâillon. La Comtesse, passe-moi le bâillon !

– Non, non, fit Chéri-Bibi, pas de bâillon ! Je ne parlerai plus, mais laissez-lui ses mains ! Ah ! il en a assez ! Que je souffre !... que je souffre !... que je souffre ! »

La Ficelle, qui tremblait de tous ses membres, n'y tint plus ; la voix sourde et toute changée de sa peur, il cria :

« Chéri-Bibi, c'est moi !... Veux-tu que je vienne... ? »

Il y eut alors un grand silence à côté.

La Ficelle recommença son appel de plus en plus désespéré, de plus en plus suppliant :

« Chéri-Bibi, c'est moi, la Ficelle. »

Et il frappa des coups contre la cloison. Mais on lui frappait en même temps sur l'épaule. Gueule-de-Bois était derrière lui.

Le garde était venu trouver Gueule-de-Bois par ordre de Chéri-Bibi « pour qu'on mît la Ficelle aux fers » pendant vingt-quatre heures.

« C'est vrai que tu m'envoies aux fers, Chéri-Bibi ? Toi !... ça n'est pas possible !... Crie-leur que non et nous irons te délivrer !... Chéri-Bibi ! Chéri-Bibi ! »

Mais Chéri-Bibi ne répondait pas et on entraînait la Ficelle.

« Mon Dieu ! Mon Dieu !... Qu'est-ce qu'il peut bien se passer là-dedans ? » gémissait le malheureux garçon en suivant Gueule-de-Bois.

La Ficelle fit ses vingt-quatre heures de fers. Sa peine écoulée, il s'en fut aux renseignements. Rien de nouveau. Le Kanak n'était pas encore sorti de la cabine. La Comtesse seule l'avait quittée pendant quelques minutes, avait couru aux cuisines faire chauffer du bouillon dans lequel elle avait versé on ne sait quel ingrédient, et puis elle était retournée auprès du Kanak

sans répondre un mot à tous ceux qui l'interrogeaient. Elle était alors enveloppée d'un manteau qui la couvrait tout entière, cachant une blouse blanche, dont on apercevait, par le bas, un coin ensanglanté, et elle avait des gants. Sa figure était, paraît-il, terrifiante à voir. Elle avait laissé entre les mains de Gueule-de-Bois un dernier ordre disant :

« Tout va bien ; le Kanak est mon homme. Signé : Chéri-Bibi. »

« Ils lui font croire ce qu'ils veulent, ces brigands-là », s'écria la Ficelle.

Et il demanda si l'on avait encore entendu des plaintes, des gémissements.

Rien, on n'avait plus rien entendu. Ah ! si !... la voix du Kanak disant au garde à travers la porte qu'on le verrait dans la journée et qu'on ne s'inquiète pas...

« Qu'on ne s'inquiète pas ! Il est bon, lui !... »

Et, naturellement, la Ficelle s'inquiétait.

Et soudain il disparut à son tour.

Il était allé fouiner dans la cabine particulière du Kanak et de la Comtesse, y avait trouvé, dans des coffres et dans des trousses, les instruments de chirurgie du précédent service chirurgical mort au champ d'honneur ; en somme, rien d'extraordinaire. Mais il ne quitta pas la cabine. Il pensa que tôt ou tard le Kanak et la Comtesse y reviendraient et qu'il ne serait pas fâché de surprendre leur conversation.

Dans ce dessein, il se dissimula sous une couchette et attendit là, patiemment, pendant trois ou quatre heures. Enfin le

Kanak et la Comtesse parurent. Ils fermèrent la porte. Ils avaient des visages de fantômes qui viennent de subir les tortures de l'enfer ou de goûter à ses joies, et ils se débarrassèrent rapidement des vêtements qui les enveloppaient, ainsi que de leurs gants. Ils étaient couverts de sang. On eût pu croire qu'ils sortaient d'un bain de sang.

La Ficelle, qui était d'un tempérament un peu flasque, poussa un gémissement et commença de s'évanouir.

Le Kanak et la Comtesse se penchèrent aussitôt, découvrirent le pauvre jeune homme, le tirèrent de dessous la couchette et le remirent tant bien que mal sur ses pieds.

« Que fais-tu là ? » interrogea le Kanak dont la colère était terrible à contempler.

Ses yeux lançaient des éclairs et ses dents s'avançaient comme s'il allait mordre le malheureux la Ficelle.

Celui-ci flageolait, s'appuyait à la cloison pour ne pas tomber, mais il ne manqua pas de courage.

« Je voulais vous surprendre, assassin ! dit-il, mangeur de chair humaine ! »

Il reçut une gifle, lancée à tour de bras par la Comtesse.

« Laisse donc, Ketty ! fit le Kanak en retenant le bras de la Comtesse, qui était déjà parti pour un nouveau voyage. Laisse donc ce pauvre garçon, Chéri-Bibi se chargera bien de le corriger lui-même.

– Chéri-Bibi ! qu'en avez-vous fait, misérables ? continua le pauvre la Ficelle, en se frottant la joue qui brûlait. Est-ce que vous l'avez mangé aussi ? »

Cette fois, le Kanak lui sauta à la gorge et la Ficelle râla sous le poing crispé, pendant que l'autre lui crachait des mots furibonds :

« Demande pardon à la Comtesse ! Demande pardon à la Comtesse ! »

Mais la Ficelle ne pouvait rien demander du tout. Il étouffait. La langue lui sortait de la bouche et s'allongeait comme une langue de pendu.

« Heureusement pour toi, malheureux, que nous t'avons aperçu tout de suite. Si tu avais entendu seulement un mot de ce qui ne te regarde pas, ton affaire était bonne ! Allons, décanille ! »

Et il le rejeta dans le couloir. La Ficelle s'étala de tout son long et resta là quelques secondes avant de reprendre sa respiration. Gueule-de-Bois et le Rouquin, qui passaient, le ramassèrent et il leur conta sa mésaventure.

Il les suivit en maudissant le Kanak et sa compagne, en affirmant qu'il se passait à bord des choses qui n'étaient pas claires et que tout le monde « finirait par payer ! » Les « deux poteaux » n'osaient lui répondre, mais il les sentait de son avis.

Le mystère qui entourait l'inexplicable absence de Chéri-Bibi commençait à peser bien lourdement à bord ; il y avait des conciliabules dans tous les coins. Encore une fois on ne croyait plus à l'épidémie. Ce n'était pas en soignant les fièvres ou le choléra que le Kanak et la Comtesse, bien sûr, « s'étaient mis comme des bouchers ».

Bref on était d'avis que, coûte que coûte, il fallait être fixé sur le sort de Chéri-Bibi. Il fallait le voir et lui parler. Telles

étaient les dispositions générales de l'équipage quand le Kanak fit savoir à l'état-major qu'il l'attendait au rapport dans le salon du commandant.

Ces messieurs s'y précipitèrent.

Le Kanak les reçut, assis tranquillement derrière la petite table-bureau et compulsant des papiers avec une apparente tranquillité d'esprit qui, dès l'abord, rassura tout le monde. Certes, le Kanak était pâle et paraissait fatigué ; toutefois il n'avait point la mine aux mauvaises nouvelles.

Il leur parla, pour commencer, de leurs divers services, posa plusieurs questions relatives aux prisonniers, aux provisions, à la quantité de charbon dont on disposait encore dans les soutes. Le Kanak, parmi tous ces hommes, était le seul, peut-être, qui connût quelque chose à la navigation, assez, en tout cas, pour surveiller la route et commander aux hommes de l'ancien bord qui devaient continuer leur service, sous peine de mort. Aussi, généralement, était-il écouté et obéi.

Mais, cette fois, il avait affaire à des esprits distraits qui ne songeaient qu'à Chéri-Bibi. Ils étaient étonnés qu'il ne leur en parlât point, alors qu'il n'y avait que cette question-là qui les intéressât. Leur stupeur fut extrême quand ils reçurent l'ordre de se retirer.

Ils restèrent.

Et Gueule-de-Bois prit la parole.

« Capitaine, dit-il avec une affectation de grande politesse et de correction militaire, dans peu de jours nous serons à Capetown.

– Oui ! eh bien ?

– Les plus graves résolutions devront être prises.

– Et après ?

– On ne pourra les prendre sans Chéri-Bibi. Capitaine, tous les hommes sont très inquiets, rapport à Chéri-Bibi. On ne peut pas rester plus longtemps sans savoir ce qu'il devient. Voilà ce que j'avais à dire. Nous voudrions voir Chéri-Bibi !

– Oui ! oui ! nous voulons le voir ! approuvèrent tous les autres.

– Impossible ! répondit laconiquement le Kanak.

– Bien sûr, fit Petit-Bon-Dieu, qu'il ne peut pas voir tout le monde, mais on pourrait lui déléguer l'un de nous. Tenez, nous ne demandons pas grand-chose : que la Ficelle aille le voir cinq minutes seulement ! Et puis après nous serons tranquilles.

– Ni la Ficelle, ni personne. Impossible ! répéta, têtu, le Kanak.

– Eh bien, alors, laissez-nous lui parler à travers la porte et qu'il nous réponde.

– Chéri-Bibi, en ce moment, ne peut rien dire.

– Et pourquoi donc ?

– Parce qu'il ne peut pas parler.

– Eh bien, qu'il écrive, mais qu'il nous dise ce qui lui arrive, qu'il nous rassure ! Si c'est quelque chose que tout le monde ne peut pas connaître, il n'y aura que deux de nous qui le liront et nous ne demanderons plus rien !

– Chéri-Bibi ne peut plus écrire.

– Ah, çà, le Kanak, tu t'offres nos bobinasses ! s'exclamèrent-ils, oubliant toute discipline et perdant la dignité qu'aurait dû leur conférer leur nouvelle situation. Tu ne sortiras pas d'ici sans nous avoir expliqué…

– Vous ferez ce que vous voudrez, mais moi je ne vous expliquerai rien du tout.

– Eh bien, nous pénétrerons de force dans la cabine !

– Ce que vous voudrez, je vous dis. Seulement, après, ne venez pas réclamer les cinq millions.

– Ah ! c'est pour les cinq millions !…

– Pourquoi donc voulez-vous que ce soit ! Laissez donc Chéri-Bibi travailler comme il l'entend avec le marquis. Il sera toujours temps de lui demander des explications quand il lui aura fait cracher le magot ! Et maintenant, messieurs, je ne vous retiens pas. »

Ils sortirent tous désemparés. La Ficelle ne disait rien. On lui demanda ce qu'il pensait de tout cela. Il secoua la tête en disant qu'il avait son idée.

L'équipage était de plus en plus effaré. Comment Chéri-Bibi pouvait-il « travailler aux cinq millions », s'il ne pouvait ni parler ni écrire ?

Le lendemain, le Kanak et la Comtesse étaient enfermés depuis une demi-heure avec Chéri-Bibi et le marquis quand, tout à coup, s'éleva, venant de la cabine, un étrange hurlement. C'était comme un chien qui aboie à la mort. On s'entassait dans

les couloirs et tous les yeux étaient fixés sur la porte derrière laquelle le ululement continuait de monter, de monter affreusement sinistre. Seuls, une bête ou un fou pouvaient faire entendre une voix pareille. Et, cette fois, on reconnaissait parfaitement la voix du marquis, surtout quand, à ce ululement, se mêlaient d'étranges syllabes douloureuses, dont il était impossible de comprendre le sens.

Et puis le ululement se changea en cris, en aboiements féroces, et puis en sanglots extravagants. Et puis, subitement, plus rien.

La foule des forçats resta là encore plus d'un quart d'heure, avec des yeux d'épouvante. Et, peu à peu, comme on n'entendait plus rien, ils s'en allèrent.

Dans la nuit, plus tard, on entendit encore quelques gémissements, et c'était encore le marquis. On n'entendait plus jamais Chéri-Bibi. Et cela devenait encore plus angoissant que lorsqu'il gémissait.

La Ficelle ne quittait plus le pont, sombre, farouche, ne répondant à personne.

Un soir, la vigie cria : « Terre par bâbord avant ! » Alors la Ficelle, poussant un soupir, dit : « Enfin ! »

Quelques minutes après, le Kanak venait au-devant de lui.

« La Ficelle, dit-il, voici la terre. Dans quelques heures nous serons à Capetown. Tu sais que nous devons te débarquer un peu au-dessous de Malmesbury. Fais ton paquet, mon garçon. On te donnera tous les papiers qu'il faut et tu trouveras tout le plan de ton affaire, de la main même de Chéri-Bibi. Es-tu prêt ?

– Non ! répondit la Ficelle, qui avait son idée.

– Pourquoi ?

– Parce que je refuse de me charger de cette mission-là sans avoir vu une dernière fois Chéri-Bibi.

– C'est ton dernier mot ?

– C'est mon dernier mot !

– Je puis le répéter à Chéri-Bibi ?

– Je t'en prie, le Kanak !… »

Tout l'équipage fut bientôt au courant du différend et donna raison à la Ficelle. La fièvre était générale et certainement les plus exaltés allaient se porter à quelque extrémité quand le Kanak reparut et dit simplement :

« Chéri-Bibi recevra la Ficelle avant son départ. »

Alors il y eut des cris et des applaudissements.

Le jeune homme alla faire son paquet, ému plus qu'on ne saurait le dire. Il faisait nuit noire quand le Kanak vint le chercher. La Ficelle le suivit en tremblant. Enfin la porte de la cabine fut poussée pendant que Gueule-de-Bois, Petit-Bon-Dieu, Boule-de-Gomme et le Rouquin attendaient, dehors, le résultat de l'entrevue.

En pénétrant dans la cabine, la Ficelle, d'abord, ne distingua absolument rien. Il n'y avait aucune lumière là-dedans. Puis peu à peu ses yeux se firent à l'obscurité et il aperçut, à la faible lueur tombée des hublots, d'abord la silhouette debout de la Comtesse, et puis, à sa droite et à sa gauche, deux corps étendus

sur les couchettes, mais des ombres de corps immobiles dans les ténèbres.

Il n'eût pu dire où était le marquis, où était Chéri-Bibi.

La voix de celui-ci vint bientôt le fixer :

« Assieds-toi là, la Ficelle ! »

On lui poussa une chaise, sur laquelle il se laissa tomber en murmurant :

« Chéri-Bibi !

– Alors, tu as voulu me voir avant de partir, mon pauvre garçon ?

– Mon pauvre Chéri-Bibi !... Tu as été bien malade, alors ?... Ça va-t'y mieux ?... Passe-moi ta louche, mon poteau !...

– Non ! Non ! fit entendre la voix du Kanak, resté derrière, il ne faut pas lui toucher la main ! Il ne faut pas le toucher !

– C'est défendu ! acquiesça Chéri-Bibi... Tu vois, paraît que j'ai la gale !

– On n'y voit seulement pas clair, là-dedans, gémit la Ficelle... Je voudrais bien voir ta figure... si t'as pas trop pâti...

– Pas de lumière ! C'est défendu pour le moment, fit encore le Kanak. Il ne faut pas fatiguer ses yeux.

– Mais qué qu' t'as eu, bon sang de bon sang ?

– Je te dirai ça plus tard, la Ficelle… maintenant faut parler de choses sérieuses… et vite, vois-tu… car le Kanak, qui s'y connaît en médecine, ne veut pas nous donner plus de cinq minutes.

– Cinq minutes !… Comme ta voix est faible ! C'est à peine si je la reconnais !… Tu as dû souffrir, mon pauv' vieux !

– Il est faible, c'est vrai, faut pas le fatiguer, dit le Kanak. Finissons-en !

– À propos du Kanak, dit Chéri-Bibi, avec une certaine difficulté, comme s'il éprouvait du mal à remuer la mâchoire, comme s'il était trop fatigué pour bien articuler les mots, à propos du Kanak, faut dire à Gueule-de-Bois et aux autres qu'il m'a bien soigné, qu'il m'a sauvé et qu'il faut qu'ils lui obéissent en tout et pour tout… Et maintenant, écoute-moi bien ! Le Kanak m'a sauvé la vie ! Ça vaut bien quelque chose. Y aura un million pour lui !

– Les autres ne voudront jamais, dit la Ficelle.

– Tu ne le leur diras pas, et ils ne le sauront pas !… Oui, le marquis, qui est généreux et que le Kanak a bien soigné aussi, est de mon avis : « Ça vaut un million. » Tu verras tes papiers. C'est six millions qu'on te donnera, dont un pour le Kanak, en dehors de tous comptes. Écoute encore ce que je vais te dire. Quand tu reviendras, j'espère bien être guéri, mais si je ne l'étais pas… faut tout prévoir… si… j'étais mort.

– Ne dis pas ça ! Ne dis pas ça !… J'aimerais mieux rester ! gémit la Ficelle.

– Enfin, s'il était arrivé un malheur soit au marquis, soit à moi, soit à tous deux, t'accomplirais mes dernières volontés en

donnant le million au Kanak, sans que personne ne sache rien. C'est entendu ?

– C'est entendu ! » obtempéra solennellement la Ficelle…

Et il se tourna vers l'autre corps étendu dans l'ombre, de l'autre côté ; mais le marquis ne bougeait pas plus que s'il avait été mort.

Chéri-Bibi reprit avec un soupir :

« T'es malin, t'es prudent. Si tu suis bien tout ce que je t'ai écrit, tu ne cours aucun danger et ça se passera aussi facilement que le jour de paye, quand on touche son dû. On va te débarquer cette nuit. Ne te montre pas avant deux jours, quand nous serons déjà loin. Si on te demande tes papiers, tu diras que tu avais quitté le bord de *l'Estrella* au moment où elle faisait du charbon, pour courir une bordée, et que tu n'as plus rien sur toi. On t'a soûlé, t'es Français, tu demandes à ce qu'on te rapatrie… Enfin tu t'arrangeras.

– Oui, t'occupe pas de ça… je ne suis pas né d'hier… bien sûr… Tout se passera bien, aie pas peur !

– Je te connais, t'es débrouillard, mon vieux. Faudra pas languir… On te donne cinq mois jour pour jour. À partir de cinq mois, on t'attendra pendant vingt jours dans l'Australie du nord, dans un petit pays que je connais bien et qui est tranquille comme tout, à Palmerston ! C'est là qu'en tout cas tu m'enverras tes lettres à l'adresse que tu trouveras dans les papiers, poste restante, bien entendu ! Pour le retour, tu prends donc la ligne de Chine et tu t'arrêtes à Batavia. Il y a un service de vapeurs de Batavia à Palmerston. C'est compris ?

– C'est compris. Dans cinq mois ! Ce sera long sans toi !

– Après, on ne se quittera plus, mon vieux la Ficelle !…

– C'est fini ? demanda le Kanak.

– Oh ! encore un petit instant, quoi ! » supplia la Ficelle, qui se sentait des envies de pleurer.

Chéri-Bibi sembla faire un effort et il dit avec un gros soupir :

« Tu vas voir Cécily, tu as de la chance ! Enfin !… Regarde-la bien ! Embrasse-la bien pour moi avec tes yeux… et tu reviendras me dire si elle est toujours aussi belle. »

« Eh bien, pensa la Ficelle, il ne se gêne pas, Chéri-Bibi, devant le marquis ! »

Et il se tourna à nouveau du côté du marquis… Mais l'autre faisait toujours le mort.

« Il me fait peur, celui-là ! continua-t-il en *a parte*… pour sûr, il est déjà crevé. Pourquoi qu'il ne remue pas ? »

Mais le Kanak interrompit ses réflexions et le fit lever.

« Adieu, la Ficelle !

– Adieu, Chéri-Bibi !… Je voudrais bien t'embrasser avant de partir, n'y aurait pas moyen ?

– Non ! fit le Kanak.

– C'est bien ! C'est bien. On s'en va !… Adieu, Chéri-Bibi ; adieu ! porte-toi mieux ! »

Et il se laissa mettre dehors en éclatant en sanglots.

La nuit même, *l'Estrella* stoppait. Une chaloupe se détachait du bord et déposait bientôt la Ficelle sur un roc désert de la côte.

« Bonne chance ! lui cria le Kanak qui l'avait accompagné jusque-là.

– Bonne chance !… Soigne bien Chéri-Bibi, le Kanak, et je t'aimerai ! »

La chaloupe faisait déjà force de rames pour rejoindre *l'Estrella* dont on apercevait les feux à quelques encablures.

« Un million ! fit la Ficelle en songeant au Kanak. Eh bien, voilà un marchand de mort subite qui ne soigne pas les pauvres pour rien ! Il coûte cher d'ordonnances !… »

Et il s'enfonça dans la brousse…

Édition du groupe « Ebooks libres et gratuits »

Gaston Leroux

CHÉRI-BIBI ET CÉCILY

Premières aventures de Chéri-Bibi

(1913)

Table des matières

Avertissement de « Ebooks libres et gratuits » 3
I. «La morue à l'espagnole » 4
II. Cécily 26
III. Un joli monsieur. 49
IV. Le duel de Chéri-Bibi. 75
V. Où l'on touche au sublime. 105
VI. Voyage de noce. 142
VII. Où Chéri-Bibi goûte un bonheur éphémère. 164
VIII. Chéri-Bibi au chevet de la marquise, sa mère. 179
IX. Une ombre qui passe.....185
X. Déjeuner de famille. 199
XI. Chéri-Bibi se remet à l'ouvrage.....214
XII. Bataille. 226
XIII. Quesques autres transes. 244
XIV. Encore un petit effort. 252
XV. Reine va parler. 282
XVI. Fatalitas. 299
À propos de cette édition électronique.....326

I.

«La morue à l'espagnole »

Cinq mois après les événements que nous venons de raconter, dans *Les Cages flottantes*, la Ficelle, qui avait six millions dans sa malle, débarquait à Palmerston, petite capitale naissante du territoire du nord, dans l'Australie septentrionale. Un bon port, quelques baraques, quelques églises et temples en bois, quelques maisons en briques ; la Ficelle ne s'arrêta point aux beautés du paysage. Il lui avait semblé apercevoir, au loin, sur rade, un gros navire à l'ancre qui ressemblait à *l'Estrella ;* cependant il n'en avait pas reconnu les dernières couleurs. Depuis son départ, le transport avait peut-être changé plusieurs fois d'habits, de pavillon, de nom. Quelles avaient été ses aventures ? Ah ! quelles nouvelles attendaient le pauvre la Ficelle ?

Après avoir déposé son bagage à l'hôtel, il courut à la poste et il en sortit avec une lettre à l'adresse qui lui avait été indiquée quand il se heurta à un gros petit homme qui lui roulait entre ses jambes :

« Petit-Bon-Dieu ! !

– La Ficelle !

– Ah ! bien, mon vieux ! On se retrouve ! Vite ! des nouvelles de Chéri-Bibi !

– Parle-moi d'abord des tiennes… Ça a marché l'opération ?

– Oui, je suis paré. Mais Chéri-Bibi, je te demande ?

– Du moment que tu as réussi, fit Petit-Bon-Dieu, ce sera pour nous tous une grande consolation.

– Chéri-Bibi, je te demande ?

– *Chéri-Bibi est mort, mon pauvre vieux !* »

La Ficelle lui tomba dans les bras. Il avait reçu le coup au cœur. Petit-Bon-Dieu lui donna des soins énergiques et, quand il rouvrit les yeux :

« Où est ton bagage ?

– À l'hôtel !

– Et les millions ?

– À l'hôtel aussi !

– Eh bien, mon vieux, t'as pas peur ! Eh bien, quoi ! tu ne vas pas tourner de l'œil, peut-être ! T'as donc pas de sang dans les veines ! »

Il le porta plus qu'il ne le conduisit à l'hôtel, le seul de Palmerston où pouvait descendre un voyageur qui avait, dans sa malle, des millions. Petit-Bon-Dieu eut vite fait de commander une charrette. Il ne quittait pas les malles des yeux. Le bagage fut descendu, sur son ordre, dans une chaloupe où la Ficelle se laissa glisser plus mort que vif.

« Nagez ! » commanda Petit-Bon-Dieu aux matelots qui l'attendaient.

La chaloupe sortit du port et se dirigea vers la haute rade.

« T'as bien fait de pas perdre de temps. T'arriveras pour son enterrement ! » fit Petit-Bon-Dieu.

La Ficelle leva les yeux au ciel et pleura en silence.

« Son enterrement, c'est une façon de parler, dit Petit-Bon-Dieu, attendu qu'on va reprendre la mer pour pouvoir le jeter tranquillement à l'eau sans que les autorités s'en mêlent ! T'as compris ? Tu sais… on est toujours fâché avec les autorités. De ce côté-là il n'y a rien de changé. Mais réponds-moi ! T'as pas fini de pleurer comme un veau !

– Qué malheur ! soupira la Ficelle. Si je n'avais pas raté le dernier bateau à Batavia, je serais peut-être bien arrivé pour lui fermer les yeux !

– Non ! calme-toi… on n'a jeté l'ancre sur rade que ce matin, et il avait déjà cramsé !

– Mais comment qu'il est mort ? Dis-moi quelque chose !

– De la même maladie que le marquis, paraît ! Seulement, le marquis, lui, il se porte bien.

– C'est toujours comme ça, sanglota la Ficelle. Les bons y s'en vont et les méchants y restent !

– Eh bien, tu sais, nous serons rien contents de te voir revenir avec le magot ! On commençait à s'embêter ferme à bord !

– L'as-tu vu avant de mourir ?

– Oui, un peu… mais il ne disait plus rien… On voyait bien que ça tournait mal… Tout le monde a eu bien du chagrin…

mais puisqu'il n'y avait rien à faire, on s'était rendu peu à peu à c't' idée-là. Fallait bien ! Le Kanak a tout fait pour le sauver !

– Oui, c'est le Kanak qui l'a tué avec tous ses trucs ! Ah ! quelle misère ! Chéri-Bibi ! Chéri-Bibi ! je ne lui survivrai pas longtemps, bien sûr !

– T'aurais tort, attendu que nous voilà riches !

– Ah ! tu n'as pas de cœur, Petit-Bon-Dieu ! Quand je t'entends parler comme ça, tiens, j'aurais envie, bien sûr, de te faire passer le goût du pain !

– Vois-tu ça ! Fallait-il que tu l'aimes !

– Plus que ma vie ! Si tu savais comme il a été bon pour moi ! Et puis, je te dis, c'était un brave homme, une bonne nature. Mais c'étaient les hommes qui l'avaient rendu méchant. Les hommes, et pis : la misère... et pis : la fatalité ! *Fatalitas !* comme il disait toujours... Ah ! malheur ! je ne l'entendrai plus dire : *Fatalitas !* en montrant le poing au ciel ! Où qu'on l'a mis ?

– Sur son lit de commandant. C'est sa sœur qui le veille.

– La bonne sœur Sainte-Marie-des-Anges ! Comment qu'elle va, celle-là ? V'là une brave fille !

– Elle va bien... Tout le monde va bien.

– Oui, n'y a que Chéri-Bibi qu'est mort ! Dire que j'ai fait tant de chemin pour apprendre une chose pareille ! »

La chaloupe aborda. Le temps était maussade, la journée pluvieuse, les vents mal réglés. Tout apparaissait triste et même lugubre à l'esprit en deuil du pauvre la Ficelle. Combien cette

journée de retour était différente de celle qu'il s'était promise après tant de tribulations !

Dans son rêve, il avait toujours vu, à la coupée, l'attendant avec confiance, la figure terrible de Chéri-Bibi, dont les traits savaient si bien s'adoucir pour lui. Et voilà qu'il apercevait la face énigmatique et qu'il avait toujours détestée, bien qu'elle fût belle et régulière, du Kanak ! Que venait-il faire parmi eux ? Pourquoi leur apporter la fortune, du moment qu'elle n'enrichissait pas Chéri-Bibi ? Il aurait voulu disparaître dans les flots avec les millions qu'il traînait avec lui !

Ces bandits, il les détestait. « Ils avaient commis mille horreurs. » Certainement, lui, la Ficelle, s'était bien rendu coupable de quelques indélicatesses, mais il fallait en accuser le malheur des temps, comme il avait dit pour Chéri-Bibi ; il avait bien tué, dans des circonstances excusables, semblait-il, deux « artoupans » ! Mais quoi, des artoupans, des sous-cornes, ça ne compte pas ! Ça prend tant de plaisir à soigner à coups de pied, de poing et de revolver la misère du pauvre monde ! Ainsi du moins pensait la Ficelle qui faisait déjà son examen de conscience, car il sentait qu'il ne tarderait point à rejoindre l'âme de son « poteau défunt », où qu'elle se trouvât, aux enfers probablement.

Il entendit, comme dans un rêve, que le Kanak lui souhaitait la bienvenue ; il serra des mains par-ci, par-là, entendit la voix de la Comtesse, celle de Gueule-de-Bois et de quelques autres auxquels il ne répondit même pas.

Et il se laissa conduire près de Chéri-Bibi.

La chambre du commandant avait été transformée en chapelle ardente. On avait jeté un grand voile noir barré d'une croix blanche sur le corps du bandit, dont la tête reposait, toute blanche, sur l'oreiller, où elle semblait dormir. Une main pendait. La

Ficelle la saisit en s'écroulant à genoux. C'était une main d'ami, celle-là ! Il l'avait eue souvent dans la sienne ! Il en reconnaissait la rudesse, les callosités, les nœuds et les cicatrices, et, sur elle, il laissa couler ses larmes.

Puis il releva la tête pour le voir une dernière fois. Il était bien là, tel qu'il l'avait connu dans ses bons moments de repos, quand on ne le poursuivait pas trop, quand il pouvait « respirer » entre deux méchants coups que lui imposait son éternelle ennemie, la fatalité. Mais la Ficelle songea justement que Chéri-Bibi ne « respirait » plus ! Et il éclata en sanglots. Alors, il vit à côté de lui une femme qui priait, et il reconnut sœur Sainte-Marie-des-Anges.

« Vous l'aimiez bien ! lui dit-il, ma sœur. Vous l'aimiez malgré ses crimes. Moi aussi. Je ne le répéterai jamais trop. Il était moins méchant qu'on ne croyait, allez ! Tout ça, c'est de la faute à la *fatalitas !* »

Et il s'en alla en titubant.

Il avait commencé son panégyrique de Chéri-Bibi avec Petit-Bon-Dieu, il l'avait continué avec sœur Sainte-Marie-des-Anges, il l'acheva avec tout l'équipage. Il s'en allait de porte en porte, de batterie en batterie, de gaillard d'arrière en gaillard d'avant, en chantant les louanges de Chéri-Bibi.

Ce jour-là, on vit bien qu'il avait trop de peine, et on ne lui parla pas affaire. Du reste, Petit-Bon-Dieu avait rassuré tout le monde. Seulement on veillait sur ses mains.

Vers le soir, il pénétra chez le Kanak et, ayant fermé la porte, il se déshabilla et sortit de ses poches intérieures un million en billets de banque dont il s'était matelassé.

« Que la volonté de Chéri-Bibi soit faite, lui dit-il. Voilà ton million, le Kanak ! Personne n'en saura jamais rien ! Les autres millions sont dans la malle jaune. Prends-les ! Distribue-les ! Je ne veux rien voir, rien savoir, rien avoir… Je veux seulement qu'on me fiche la paix, qu'on ne m'adresse plus la parole ! »

Et il alla s'asseoir « à la poupe, au pied du pavillon ».

Le lendemain, sur le vaisseau qui avait repris sa route de corsaire vers l'archipel, furent célébrées les obsèques de Chéri-Bibi. Furent-elles civiles ? Furent-elles religieuses ? Dieu seul eût pu le dire, qui écoutait la prière de sœur Sainte-Marie.

En tout cas, s'il ne fut pas accueilli au ciel, il fut bien pleuré sur le bateau. Le Kanak fit un magnifique discours que les forçats écoutèrent avec recueillement et attendrissement. La Ficelle ne cessa point de faire entendre sa douleur. Et pendant que ses camarades retournaient à leurs affaires, il commença son pèlerinage à la cage, au cachot, à la cabine de Chéri-Bibi, à la cambuse où il s'était si bien défendu, à la marmite dans laquelle il s'était si bien caché, quitte à bouillir avec la soupe, enfin partout où Chéri-Bibi avait porté ses pas.

Comme il revenait sur le pont, il se heurta à un grand diable dans lequel il reconnut immédiatement le marquis Maxime du Touchais. Ah ! évidemment, le beau gentilhomme avait bien changé. Mais la figure, si les joues étaient moins bombées, moins pleines qu'autrefois, était toujours harmonieuse avec ses lignes un peu bourboniennes qui dénotaient la race. Le marquis avait surtout perdu du ventre, mais il avait encore cette taille et ces épaules carrées qui le faisaient remarquer dans toutes les manifestations sportives. Seulement, maintenant, il marchait un peu courbé.

Du reste, il n'était point tout à fait guéri, et il continuait d'être soigné par le Kanak dans cette partie spéciale de

l'infirmerie qu'il avait partagée de si longs mois avec Chéri-Bibi. Ses amis avaient reçu l'ordre de ne le point fatiguer, et il vivait très isolé, parlant le moins possible, très abattu, semblait-il, par sa mauvaise fortune et attendant avec impatience le moment de la délivrance.

La Ficelle le regarda, passa en fermant les poings de rage. Ah ! c'est celui-là qui devrait être maintenant au fond de la mer !

À ce moment, son regard croisa celui du marquis et il tressaillit, se retint à la rampe d'une échelle pour ne point tomber.

Quand l'autre eut disparu, il murmura :

« Bien, qu'est-ce que j'ai, moi ? Je ne peux pas regarder un marquis sans tomber en faiblesse ! C'est vrai que son regard m'a fait mal ! C'est peut-être parce qu'il a les yeux bleus comme Chéri-Bibi… Et dame ! tout ce qui me rappelle Chéri-Bibi, ça me chavire un peu… Tout de même, c'est pas les petits yeux ronds de l'autre qui étaient si drôles quand ils riaient avec moi ! Mais qu'est-ce que j'ai ? Qu'est-ce que j'ai ? Qu'est-ce que j'ai ? »

C'était plus fort que lui. Une puissance inconnue et à laquelle il ne pouvait résister le poussait à revoir ces yeux-là !

Et il attendit deux heures que le marquis du Touchais, qui était enfermé avec le Kanak et les principaux du bord, sortit du carré des officiers. Alors il fut déçu : le marquis avait des lunettes noires.

Voici ce que l'état-major avait décidé pour la sécurité de tout l'équipage. Le marquis serait déposé sur un coin de la côte de Bornéo, dans un petit village marin d'où il ne pourrait obtenir du secours par commissionnaire qu'au bout d'une vingtaine de jours.

De là, il regagnerait la ligne de Chine et rentrerait en France comme il lui plairait. En plus, le marquis s'engageait à ne rien dévoiler de son aventure avant deux mois, et cela sous peine des pires châtiments. C'était là un traitement rapide et de faveur qu'il obtenait au titre de propriétaire des millions de la libération. Ce programme exécuté de point en point, le marquis n'aurait jamais à craindre la vindicte de la chiourme, qui, au contraire, le considérait comme l'un de ses bienfaiteurs.

Quant à tous les autres naufragés, amis de du Touchais, ancien état-major, Barrachon, de Vilène et autres, ancien équipage et anciens surveillants militaires avec leurs familles, ils seraient débarqués dans une petite île déserte du Pacifique, abritée du mauvais temps par des récifs de corail, avec deux mois de vivres. Cette petite île était tout à fait en dehors des routes suivies par la navigation. Le Kanak s'arrangerait pour faire connaître aux autorités australiennes l'existence de cette nouvelle colonie, de telle sorte qu'on vînt en temps utile à son secours, dans deux mois au plus tard.

Naturellement l'état-major de la chiourme n'était pas assez niais pour demander le secret à tout ce monde, et voilà bien pourquoi il lui semblait bon de prendre toutes ses précautions de temps et d'espace.

Tous, du reste, se déclarèrent satisfaits des susdits arrangements, puisqu'il n'y avait pas à y revenir, et l'équipage, dans l'allégresse bien compréhensible où le jetait sa nouvelle fortune, ne demandait qu'à fêter un aussi heureux jour ; mais le Kanak fit observer que l'on avait procédé le matin même aux funérailles de Chéri-Bibi et qu'il fallait honorer sa mémoire en retardant toutes réjouissances publiques jusqu'au moment où l'on pourrait « s'amuser entre soi ».

Alors on vota des remerciements et un vin d'honneur à la Ficelle, qui ne voulut « rien savoir ».

On finit par respecter sa douleur.

L'Estrella avait mis le cap sur Bornéo. Pendant ce court voyage, la Ficelle continua de vivre avec l'ombre de Chéri-Bibi. Il était comme halluciné et on commençait, sur le bâtiment, à le considérer et à le traiter un peu comme un fou. Par moments, il parlait tout seul, ou du moins tout le monde croyait qu'il était seul, mais lui, il s'imaginait que Chéri-Bibi était à ses côtés et l'entendait. Il naviguait non point avec son souvenir, mais avec lui.

« Il est toujours à bord : je le sens, j'en suis sûr ! »

Et quand il ne croyait pas, dans son imagination surexcitée, que Chéri-Bibi se promenait avec lui sur le pont, il le cherchait.

Il le cherchait partout, comme si l'autre lui faisait la mauvaise farce de se cacher. Il ne mangeait guère, et, déjà si maigre, il dépérissait encore. Il semblait que la moindre brise allait le balayer du pont et le jeter aux vagues ou aux nuées. Un souffle, quoi ! Un soir, la Ficelle se laissa tomber, de plus en plus lugubre, sur un banc du pont supérieur. Il se sentait exténué, prêt à rendre l'âme. Soudain un point blanc, sur le banc, attira son attention. C'était un mouchoir que l'on avait oublié là, un mouchoir assez fin qu'il glissa machinalement entre ses doigts, mais il fut arrêté par un nœud, par un nœud énorme et de forme singulière que l'on avait fait à ce mouchoir. La Ficelle se dressa, affolé, et tremblant de tous ses membres. Ça, c'était le nœud très spécial que Chéri-Bibi faisait à ses mouchoirs quand il voulait se rappeler quelque chose. Que voulait dire ceci ? Qui osait faire le nœud de Chéri-Bibi… sinon Chéri-Bibi lui-même ?

« Je te dis qu'il n'est pas mort ! Je te dis qu'il n'est pas mort ! » lui criait quelqu'un d'invisible, mais si fort qu'il en avait les oreilles pleines.

Du reste, ce n'était point la première fois qu'il trouvait des traces vivantes de Chéri-Bibi sur ce bateau, depuis qu'on avait jeté son cadavre à la mer. Comme il refaisait toutes les promenades de Chéri-Bibi, il avait trouvé dans des coins des culots de pipe encore tout chauds, aux endroits mêmes où Chéri-Bibi aimait à s'asseoir pour fumer et rêver... dans des endroits où n'allait jamais personne, par exemple à l'avant, hors de la claire-voie, tout à fait sur la poulaine, où il restait là, les jambes ballantes au-dessus de la mer. Ah ! mais, qu'est-ce que tout cela voulait dire ? Il ne rêvait pas, pour sûr ! Et ce mouchoir ? À qui donc appartenait-il, ce mouchoir qui portait le nœud de Chéri-Bibi ? On l'avait oublié là, on viendrait peut-être le rechercher... Et il se recula, alla s'adosser au bossoir de la grande chaloupe... et il attendit... il attendit.

En attendant, il pensait encore à un petit événement de la veille au soir, auquel il avait eu bien tort de ne point attacher d'importance. Oh ! ce n'était pas grand-chose : quelqu'un avait toussé dans le couloir des premières, et la Ficelle en avait reçu comme un coup au cœur. Il eût juré que c'était Chéri-Bibi. Il n'avait fait qu'un bond en douceur jusqu'au couloir et là avait aperçu le marquis qui s'éloignait tranquillement, les mains dans les poches.

La Ficelle en eût crié de misère ! Cependant il avait bien entendu Chéri-Bibi tousser. Entre mille il eût reconnu la toux de Chéri-Bibi ; et voilà que c'était ce marquis de malheur qui toussait comme un de la chiourme !

Donc la Ficelle, dissimulé derrière son bossoir, attendait... Le timonier piqua le quart de dix heures et une grande ombre un peu penchée apparut... La Ficelle, pour ne point tomber, sai-

sit le bossoir à pleins bras… Mais tout de même, il glissa, et s'écroula à genoux, les dents claquantes… Cette ombre-là était Chéri-Bibi tout craché ! Il faisait un temps un peu trouble et la lune était couverte de nuées… La Ficelle se fût trouvé nez à nez avec le fantôme hollandais volant qu'il n'eût pas été plus épouvanté… C'était Chéri-Bibi, revenu du royaume des morts et marchant comme lorsqu'il était vivant, avec les mêmes tics, le même déhanchement, le même traînement de la jambe et la même allure chaloupée des épaules… Ah ! on ne pouvait pas se tromper ! Cette fois, ce n'était pas un rêve ! Après avoir vu, de ses yeux vu Chéri-Bibi mort, glissé dans un sac et jeté à l'eau avec un bon boulet au pied, il le revoyait vivant, se promenant tranquillement sur le pont, comme s'il commandait encore son navire !

La Ficelle cria :

« Maman ! »

L'autre, qui le touchait presque maintenant, s'arrêta bien en face de lui, sans le moindre émoi, et la Ficelle, les yeux dessillés, à la lueur certaine de la lune, qui venait de se nettoyer de ses nuages, reconnaissait encore, toujours le marquis !

Ce gentilhomme ne manifesta aucun étonnement de trouver la Ficelle à genoux et les dents claquant d'effroi. Un aussi mince personnage n'était évidemment point capable de retenir son attention. Il lui tourna le dos et continua sa promenade silencieuse, mais ce n'était plus du tout Chéri-Bibi, ni sa façon de marcher, ni de traîner la jambe, ni de chalouper. C'était bien le marquis par-derrière comme par-devant !

Dans le crâne de la Ficelle, les idées tournaient en une lamentable marmelade.

Il s'était traîné sur le pont, tel un blessé qui a perdu l'usage de ses jambes, il s'était adossé « à la muraille ». Le marquis allait, venait, comme s'il n'avait pas été là.

« Un drôle d'oiseau tout de même, pensait la Ficelle… un drôle d'oiseau que ce marquis depuis sa maladie. On ne le voit plus jamais avec ses amis… il ne fréquente personne… il ne parle à personne… et il attend la nuit pour venir se promener sur le pont et causer avec les étoiles ! »

À ce moment, le marquis, sans doute fatigué, s'assit sur le banc où la Ficelle avait laissé le mouchoir. Il aperçut le linge blanc, le saisit, le regarda et se moucha dedans. La Ficelle sentit que ses cheveux (qu'il portait longs depuis ses voyages) se dressaient sur sa tête : IL AVAIT ENTENDU SE MOUCHER CHÉRI-BIBI !

C'était trop pour cette nuit-là, il s'évanouit.

La fraîcheur du petit jour le ranima. Il regarda autour de lui. Le marquis n'était plus là. Cette partie du pont était déserte. Il rassembla ses idées : le marquis avait reconnu son mouchoir, puisqu'il s'était mouché dedans : c'était donc lui qui avait fait le nœud à la Chéri-Bibi. Le marquis, quand il n'avait pas ses lunettes, avait un certain regard à la Chéri-Bibi ; le marquis, la nuit, quand il ne se croyait pas observé, marchait comme Chéri-Bibi. On eût dit qu'il se délassait des contraintes du jour. Mais enfin, malgré tout ça, le marquis était le marquis et n'était pas Chéri-Bibi. Ah ! non, si c'était Chéri-Bibi, qu'est-ce qu'il aurait fait de ses oreilles, et de son nez camard, et d'un tas d'autres choses qui l'enlaidissaient pour tout le monde, excepté pour la Ficelle ? Tout ça était descendu à la mer, dans le sac, avec Chéri-Bibi lui-même…

Tout à coup la Ficelle eut un sursaut, comme s'il venait de recevoir une décharge électrique. Il revoyait le Kanak et la Com-

tesse couverts de sang, sortant de la cabine où ils tenaient prisonniers Chéri-Bibi et le marquis, à cause de cette étrange maladie qu'ils soignaient à coups de bistouri ! Il se rappelait les cris, les gémissements, puis les subits et longs silences comme il en règne chez les malades que l'on a endormis pour quelque opération… Il se souvenait encore de tout ce qui avait été dit à propos du procès du Kanak et de la Comtesse, et des lanières de chair humaine ! Eh ! eh ! est-ce qu'il était sur la trace ? Est-ce que ? Est-ce que ? S'ils ne les mangeaient pas, c'était pour quoi en faire alors ? Ils n'avaient jamais voulu dire ce qu'ils en faisaient… C'était peut-être bien, après tout, que leur truc ne leur avait pas toujours réussi… Et la preuve c'est que, à bord de *l'Estrella*, un des deux malades en était mort… Ah ! mais… ah ! mais… Ça devait être dangereux de changer la peau des gens, surtout malgré l'un d'eux… Ah ! mais… ah ! mais… Était-ce possible, une chose pareille ?

Ah ! bien, on disait que si ! La Ficelle se rappelait qu'il avait bien ri, un soir, après la soupe, quand le maître d'équipage avait lu un article du journal *Le Matin* dans lequel on racontait que les chirurgiens pouvaient maintenant greffer sur un animal vivant tous les organes ou tous les membres qu'ils voulaient et qu'ils avaient pris à d'autres animaux vivants[1].

---

[1] *Voici l'article en question :*

Hier, devant une assemblée de savants, médecins, chirurgiens, physiologistes réunis à l'Académie de médecine, le professeur *Pozzi* a fait une communication du plus haut intérêt sur les belles expériences de greffes animales tentées avec succès par un chirurgien français établi à New York, M. Alexis Carrel, qui est actuellement un des directeurs de l'Institut Rockefeller.

Lors d'un récent voyage scientifique fait aux États-Unis, le professeur Pozzi a constaté *de visu* les surprenants résultats obtenus par M. Carrel. Il en est revenu émerveillé.

Les premières expériences tentées par le savant français furent des rapiècements d'arriérés. Sur une chienne de taille moyenne, M. Carrel coupa en janvier 1917 la moitié de l'aorte abdominale sur une étendue de deux centimètres. Il rapiéça le vaisseau avec un morceau de péritoine

prélevé sur le même animal et conservé pendant quelques jours dans de la vaseline. La chienne continua à se bien porter. Vingt-deux mois après, le 22 novembre 1918, on fit à l'animal une laparatomie, on lui ouvrit le ventre et on constata qu'il n'y avait plus aucune trace de l'opération primitive.

« J'ai vu cet animal, nous dit M. Pozzi à la fin de la séance, le mois dernier en parfaite santé. »

Mais ce n'est pas tout.

M. Carrel, enhardi par ce premier succès, tenta de remplacer des portions entières de veines ou d'artères par des veines fraîches prélevées sur d'autres animaux.

Le 7 juin 1917, il transplanta un segment de veine jugulaire sur la carotide d'un chien. Le 28 octobre de la même année, la circulation est tout à fait normale. Le 1erfévrier 1919, le chien est tué dans une bataille avec ses compagnons. On constate que la veine s'est « artérialisée », que la ligne de suture est presque invisible.

« Cette série d'expériences est particulièrement intéressante, dit M. Pozzi. Elle est susceptible d'applications chirurgicales chez l'homme et on conçoit la possibilité de traiter les anévrismes par l'extirpation de la tumeur et son remplacement pour la carotide par un segment de la veine fémorale pris sur le sujet lui-même. »

Des greffes d'organes d'animal à animal furent également tentées avec succès par M. Carrel.

« J'ai vu deux chiens à qui le chirurgien avait temporairement enlevé puis replacé la rate. Ils se portaient bien, mais on ne peut encore se prononcer sur le résultat avant qu'ils aient été sacrifiés.

« Le rein gauche d'une chienne est extirpé le 6 février 1918. Au bout de quelques minutes, après avoir été lavé et plongé dans une solution de Locke, on le remet dans la cavité abdominale. La même opération est faite pour le rein droit quinze jours après.

« Or le 5 mai dernier, la chienne vint gambader autour de moi. Quelques jours avant, elle venait de mettre bas normalement onze petits.

« Des expériences plus audacieuses furent alors entreprises. En 1918, M. Carrel a réussi pour la première fois à greffer la jambe d'un fox-terrier récemment tué, à un chien qu'il venait d'amputer. Les muscles, les nerfs, les vaisseaux furent réunis les uns aux autres. Dans la jambe morte, la circulation cependant se rétablit. Le chien mourut vingt jours après l'opération, d'une bronchapneumonie.

« Au moment de ma visite, j'ai vu un autre chien noir greffé depuis trois jours d'une patte antérieurement blanche. L'état de l'animal était fort bon. »

Eh bien, ce que les chirurgiens ne faisaient encore qu'avec les bêtes, le Kanak l'avait fait avec des gens. Seulement *ça avait dû lui coûter cher de gens !* Voilà pourquoi, en cour d'assises, il avait préféré encaisser ses dix ans de travaux forcés et se taire…

Une aussi truculente cogitation faisait couler des gouttes lourdes de sueur le long des tempes de l'imaginatif la Ficelle. C'était-y possible, mon Dieu ! qu'on puisse comme ça changer le masque des gens ! Sans compter que si c'était possible, ça n'avait pas dû être bien difficile, car les formes de têtes, en hauteur et en largeur, de Chéri-Bibi et du marquis, étaient à peu près d'égales dimensions. Mais comment avait-on fait pour le nez… pour apporter sur le visage de Chéri-Bibi la forme du nez

---

Une question importante devait être résolue. Pour cette chirurgie de l'avenir, il fallait pouvoir disposer à tout instant de vaisseaux ou de membres de rechange, pour les utiliser au moment voulu.

M. Carrel a trouvé le moyen de conserver la vitalité des tissus à transplanter en les immergeant dans une solution chimique particulière et en les plaçant dans une glacière dont la température est maintenue constante entre zéro et un degré centigrade.

M. Carrel n'hésite pas à dire que des transplantations de membres pourront, dans un avenir prochain, être tentées sur l'homme avec des membres provenant d'une amputation ou du cadavre d'un individu mort de mort violente.

« Toutefois, ajoute M. Pozzi, M. Carrel déclare qu'il faut être d'une extrême prudence et ne pas conclure trop hâtivement de l'animal à l'homme. Aussi a-t-il résisté jusqu'ici aux instances de deux *clients,* qui, avec une audace tout américaine, sont venus le supplier l'un de remplacer son bras amputé, l'autre de substituer un rein sain à son rein brightique, en empruntant le membre ou le viscère au cadavre d'un supplicié.

« Dans l'état actuel de ces recherches, je ne me laisserais point, nous dit en souriant le professeur Pozzi, remplacer un rein malade par un rein sain; mais je crois que, sans hésitation, je me laisserais remplacer une artère par un morceau de veine fraîche, si un anévrisme me menaçait.

« Quoi qu'il en soit, conclut M. Pozzi, ce sont de beaux espoirs que donnent à la science de guérir les belles expériences de M. Alexis Carrel, et elles ouvrent la voie à une nouvelle chirurgie. »

bourbonien du marquis ? On avait dû certainement scier le nez de Chéri-Bibi et *greffer le cartilage* du marquis. Quel ouvrage ! quel ouvrage !

« Eh ben, il n'a pas peur, le Kanak… admirait la Ficelle. Ah ! on dit qu'aujourd'hui les chirurgiens ne reculent devant rien, devant rien ! Et puis les mains ! Il a fait la même chose avec les mains ! Et moi qui avais pris la main du mort… et qui pleurais dessus… Bien sûr, c'était la main de Chéri-Bibi… et ce n'était plus la sienne ! Ça devait être plus douloureux que tout, les mains… »

Il se rappelait à ce propos les gémissements horribles de Chéri-Bibi : « *Pas les mains ! Pas les mains !* »

« Ah bien ! Ah ! bien ! si on m'avait dit ça… je ne me serais pas tant fait de bile, sûr ! Sacré Chéri-Bibi, va ! Il n'y a que lui pour nous jouer des tours pareils ! Ça, v'là un coup pour le père Bertillon ! Il peut chercher les empreintes d'épiderme, maintenant qu'on change de mains comme de gants… Et les signes sur la peau ! C'est-y que Chéri-Bibi aurait changé de peau du haut en bas ? Ah ! bien, je regrette qu'on ait habillé le macchabée, ça m'aurait fait plaisir de les voir une dernière fois avant qu'elles partent, toutes les « fleurs de bagne » (tatouages) que Chéri-Bibi s'était fait dessiner sur la peau du palpitant ! Pauv'Bertillon, va ! Quelle affaire ! Et la longueur des oreilles ! et la hauteur du nez ! Et patati et patata ! Enfoncée, l'anthropométrie ! Ah ! là, là ! Non, c'est trop beau, c'est trop beau ! C'est pas possible ! Je bave et je dis qu'il pleut ! »

Et il se mit à rire comme un fou, ne sachant plus ce qu'il devait faire de toutes les idées baroques qui lui « barbotaient dans le ciboulot ». La mort de Chéri-Bibi l'avait rendu « louf », c'était sûr. Il se traîna jusqu'à sa cabine et se jeta sur sa couchette, où il continua de rêver tout éveillé, et puis vers six heures du matin, il s'endormit d'un sommeil de plomb.

Il dormit jusqu'au soir. On était venu prendre de ses nouvelles. On s'était montré inquiet, mais il déclara dès son réveil qu'il ne s'était jamais si bien porté et qu'il avait une faim de loup. On lui demanda ce qu'il désirait manger. Il réfléchit un instant et dit :

« Ça ne vous regarde pas. Je vais me faire une douceur moi-même… »

Il s'habilla et s'en fut à son ancienne cuisine dont il avait été le dévoué mitron. Et là, il se mit à travailler sérieusement. Il se confectionna une *morue à l'espagnole*, plat dont il avait la savante recette et dont jadis raffolait Chéri-Bibi.

« Le pauvre garçon, disait-on autour de lui, il s'imagine encore qu'il prépare une délicatesse pour Chéri-Bibi. Comme il l'aimait ! »

De fait, la Ficelle n'avait jamais montré autant d'application ni d'entrain au cours de toute sa carrière culinaire. Et il confectionnait sa morue à l'espagnole si copieusement qu'on eût pu croire que Chéri-Bibi, qui mangeait comme six, allait vraiment en être.

600 grammes de morue dessalée ;
600 grammes de pommes de terre ;
500 grammes de tomates ;
100 grammes de poudre de piment rouge d'Espagne (à défaut de piment rouge frais qu'il n'avait pas et dont il eût mis 400 grammes) ;
40 grammes d'oignons ;
10 grammes d'ail ;
10 grammes de farine ;
2 décigrammes de poivre fraîchement moulu ;
Sel ;

Bouquet garni (laurier à défaut du thym et du persil) ;
Mie de pain rassis tamisée.

Ses camarades l'avaient laissé seul, car ils n'ignoraient pas qu'il ne fallait point troubler la Ficelle quand il faisait de la morue à l'espagnole.

Il coupa la morue en morceaux, la jeta cuire dans l'eau, l'égoutta quand elle fut cuite, en retira les arêtes et réserva 200 grammes de bouillon de cuisson. Il soupira parce qu'il pensait avec ennui que s'il avait eu des piments frais, il les eût pelés, émincés en languettes, et les eût saupoudrés d'un décigramme de poivre, mais comme il n'en avait pas, il dut bien s'en passer. Il fit revenir dans l'huile des oignons pelés et hachés, il ajouta les tomates coupées en morceaux, l'ail, le bouquet garni, le reste du poivre ; il mouilla avec le bouillon de morue réservé et laissa cuire pendant dix minutes ; il ajouta ensuite la farine pour lier la sauce, il continua la cuisson pendant quelques minutes encore, retira le bouquet, goûta, fit claquer sa langue avec satisfaction, compléta cependant l'assaisonnement avec un peu de sel (la morue ayant été trop dessalée), puis il passa la sauce et la réserva.

Entre-temps, il avait fait cuire les pommes de terre à la vapeur. Alors il les pela et les coupa en tranches. En suite de quoi il s'empara d'un plat allant au feu, il étala au fond une couche de tranches de pommes de terre, il mit dessus une couche de morceaux de morue, par-dessus (à défaut de languettes de piment) un quart de sa poudre de piment rouge d'Espagne, mouilla avec un peu de sauce et répéta quatre fois les mêmes alternances ; il saupoudra avec de la mie de pain et finalement fit cuire au four une demi-heure environ, jusqu'à ce que le plat eût pris une de ces consistances onctueuses dont l'aspect seul fait entrer les gourmets en extase[2].

[2] Essayez, et vous m'en direz des nouvelles !

Quand il ouvrit son four, une odeur admirable, un parfum des mille et une nuits se répandit dans la cuisine. La Ficelle ferma les yeux.

« Oh ! Chéri-Bibi, fit-il, si tu étais là ! » Il rouvrit les yeux, glissa le plat sur une serviette, prit deux cuillers et, par les couloirs déserts à cette heure, il gagna rapidement cet endroit du pont où le marquis était accoutumé de venir se promener quand tous ceux qui n'étaient pas de quart dormaient déjà à bord. Et il déposa son plat fumant et odoriférant, non point sur le banc où il s'asseyait d'ordinaire, mais à une vingtaine de pas de là, sur une grosse poulie. Ceci fait, il se dissimula comme il l'avait fait la veille.

Le marquis ne tarda pas à arriver. Et cette fois, c'était si bien le marquis que le malheureux et tremblant la Ficelle sentit son cœur se serrer jusqu'à l'étouffement.

Le marquis s'assit à sa place habituelle, mais soudain il leva la tête, le nez. Il semblait aspirer, avec une certaine joie inquiète, des effluves inattendus. Et il se leva, les narines palpitantes. Il s'orienta… s'en vint, après quelques hésitations, jusqu'à cet endroit qui dégageait, par cette belle nuit étoilée, de si suaves parfums. Ô le pauvre cœur de la Ficelle ! Maintenant le marquis est à deux pas de la poulie odoriférante. Il se penche, il est au-dessus du plat, au-dessus de la morue à l'espagnole…

Vivement, il regarde à droite et à gauche, si on ne l'aperçoit pas.

Et il se jette sur le plat gloutonnement, en criant : « *Fatalitas !* »

« *Fatalitas !* répète la voix délirante de la Ficelle… Ah ! Chéri-Bibi ! Chéri-Bibi ! »

Ils sont dans les bras l'un de l'autre, ils s'embrassent, ils s'étreignent.

« Chut ! pas tant de potin ! Et puis la morue va refroidir, la Ficelle ! »

Et ils mangent. Voilà qu'ils mangent tous les deux leur morue, à même le plat.

« Alors, quoi, te v'là marquis maintenant ?

– Tais-toi ! que le Kanak ne se doute jamais que tu le sais !

– Qué que ça peut lui fiche ? Je ne te lâche plus ! C'est entendu, hein ?

– Oui, oui, c'est entendu ! Ah ! la bonne morue, mon vieux la Ficelle ! Tu viendras m'en faire de temps en temps, chez moi, hein ! dans mon marquisat ?

– C'est vrai, maintenant, c'est à toi tout ça ! Te voilà le mari de Cécily ! »

Chéri-Bibi laissa tomber sa cuiller. Il avait assez mangé de morue à l'espagnole.

« Ah ! ne me parle pas de ça ! dit-il… La seule idée de ça, ça me rend fou[3] ! … »

---

3 Une transformation physique comme celle de Chéri-Bibi devient, de nos jours, de plus en plus facile. Faut-il encore rappeler cet article du *Daily Telegraph?*

« Les chirurgiens des États-Unis peuvent maintenant passer commande et recevoir, dans l'espace de quelques heures, n'importe quelle partie, pour ainsi dire, du corps humain, lesdites parties leur étant livrées vivantes et en parfait état de croissance.

« De même qu'une ménagère de New York peut obtenir sur demande ses denrées de première nécessité, de même les chirurgiens américains peuvent être approvisionnés de parties du corps humain, de nerfs, d'artères, des plus petites glandes du corps, de cornées, de différentes parties osseuses, de cartilages, etc.

« Cette déclaration sensationnelle a été faite par le docteur Alexis Carrel, de New York, qui est à la tête du service des recherches à l'Institut Rockefeller, dans une réunion tenue à Atlantic City, et à laquelle assistaient les membres de l'Association médicale américaine.

« Le docteur Carrel fit une profonde impression sur l'assemblée en déclarant qu'il était maintenant possible d'assurer la persistance de la vie dans chacune des parties du corps après leur ablation, *et ainsi de greffer ces parties du corps sur un autre corps et de transposer les chairs d'un corps sur un autre sans difficulté sérieuse, si l'opération est faite avec méthode.*

« Le docteur Carrel commença ses expériences sur des animaux appartenant aux classes inférieures.

« Un morceau du coeur d'un poulet a continué de battre 104 jours après son ablation, et l'examen microscopique a révélé le fait que les tissus qui le composaient se développèrent pendant plus de cinq mois.

« Au cours de cette opération de transfert, la mort des tissus ne survient pas, et quand ceux-ci sont devenus partie intégrante d'un autre corps, la vie continue en eux.

« Des rapports cliniques, dit le docteur Carrel, montrent de façon très concluante que cette opération de transplantation donne toujours de bons résultats. »

« De sorte que, maintenant que les expériences ont été complètement vérifiées, il est possible au savant d'informer le corps médical que l'Institut est à même de donner satisfaction à ses commandes dans le plus bref délai possible.

« L'Institut, dit-il, est parfaitement à même d'exécuter des ordres pressés. Ainsi, dernièrement, il reçut de Chicago une demande de cartilage nécessitée par une opération dans le genou. Le cartilage fut expédié par exprès dans un appareil frigorifique, arriva en bon état et put être employé. Le malade recouvra l'usage de sa jambe, et, actuellement, il marche comme s'il n'avait jamais été malade. »

II.

Cécily

L'auto s'arrêta au haut de la côte de Dieppe, avant d'arriver au Pollet.

« Dois-je attendre monsieur le marquis ? demanda le chauffeur.

– Non, Carolle, tu vas retourner au Tréport, et là, tu attendras mes ordres. »

Le marquis et son secrétaire descendirent de l'auto.

« Eh bien, mon brave Hilaire, nous voici au bout de nos tribulations.

– Monsieur le marquis doit être bien ému ! fit Hilaire en regardant son maître, un homme superbe, de grande et forte corpulence, tandis que lui, chétif, flottait dans un complet veston de voyage qui paraissait trop grand pour son étroite poitrine, pour ses membres grêles et fragiles.

– Oui, Hilaire, oui, je suis ému, tu peux le croire, si ému que je ne suis point fâché d'arriver à la nuit tombante dans un pays où chaque pierre, tu entends, chaque pavé de la route évoque pour moi un souvenir.

« Ah ! que d'années passées depuis les événements fatals qui m'en ont arraché et que tu connais ! C'est là que j'ai vécu

une enfance et une adolescence bien heureuses. Ô terre bénie ! sol de ma patrie ! Enfin je reviens à toi après tant d'espérances qui se sont brisées et de combats et de fatigues ! Se peut-il que le plus cher de mes vœux soit exaucé ! Ah ! mon cher Hilaire, je ne me flattais plus de mourir un jour, comme un honnête homme, dans ce pays de Caux qui m'a vu naître, d'avoir un jour mon tombeau dans ces lieux si chers.

« Salut donc, ô mon pays ! Je revois tes humbles demeures, les toits qui fument dans la paix du soir, les petits enfants qui se poursuivent avec des cris joyeux, et les bonnets blancs de mes Polletaises assises au pas de leurs portes pour mieux voir passer l'étranger.

« Voici derrière les fenêtres les feux qui s'allument. Comme mon cœur bat à l'aspect de ce porche, où, si souvent, je montai dans la diligence retentissante qui me conduisait vers Biville ou Criel et dans toute la vaste campagne ! Mon Dieu ! Hilaire, arrêtons-nous ici. Tu vois cette route dont la montée bifurque vers la falaise, c'est le chemin du Puys où j'ai connu mes premières joies et mes plus grandes douleurs ! C'est là qu'avec ma petite sœur nous filions comme le vent à travers les prés verts pour arriver bientôt aux grands buissons d'aubépines, tramés de chèvrefeuille et d'églantiers, qui abritaient la demeure de Cécily… Cécily ! Cécily ! Laisse-moi pleurer, Hilaire ! D'où vient qu'une invincible tristesse, en ce jour qui devrait être le plus beau de ma vie, m'envahit, m'emplit d'un mystérieux effroi… comme si je courais au-devant d'une catastrophe fatale, d'un malheur que rien ne pourra détourner de ma tête ?

– Avançons, un peu, monsieur le marquis, fit Hilaire… On commence à nous regarder.

– Tu as raison, mon ami, il ne faut point nous faire remarquer. Je ne tiens pas à ce que le marquis du Touchais soit reconnu, ni à ce que l'on salue son heureux retour avant que je

n'aie goûté pleinement la joie solitaire de revoir tant de choses et de gens qui me tiennent au cœur par des fibres si sensibles… Ah ! c'est elle ! la voici… la devanture ! rien n'a changé, Hilaire ! rien n'a changé, Hilaire ! rien n'a changé ! Voici la devanture de fer de la première boucherie où je fis mon apprentissage !

– Je vous avouerai, monsieur le marquis, dit Hilaire, que je n'aime point beaucoup ces sortes de grilles qui me rappellent, à moi, les plus fâcheuses heures de votre chère existence ! »

Et il essaya de l'entraîner en le prenant, respectueusement par le bras.

Mais le marquis se dégagea et dit :

« Le beau veau ! Regarde, Hilaire, ce veau, il est superbe ! Et cette fressure… Elle est magnifique ! Ils ont toujours eu ici de la belle fressure, parce que jamais ils n'achetaient de viande trèfle, c'est-à-dire malade. Je n'en veux du reste, pour preuve que ces poumons qui sont tout à fait « coches », comme on dit dans la partie, c'est-à-dire excellents. C'est comme ce bœuf attaché encore au tinet, il fait plaisir à voir, je t'assure !

– Monsieur le marquis, je vous en prie, on s'attroupe déjà autour de nous…

– Oui, oui, Hilaire, je viens… tu as raison, mon garçon ; mais excuse-moi, tu sais. C'est ici que j'ai appris à donner mon premier coup de couteau ! »

Ils traversèrent le pont, et encore le marquis s'arrêta pour embrasser d'un coup d'œil ce port, sur les quais duquel il avait joué avec l'entrain de l'innocence. Il dit à son secrétaire en lui montrant la sombre silhouette d'un steamer :

« Ça, c'est le bateau de Newhaven. Nous assisterons à son départ demain matin. Pense ce soir à me faire regarder l'heure de la marée. Et maintenant, je vais te montrer la statue de Duquesne. »

Ils furent arrêtés par un grand encombrement de voitures comme il s'en produit, au moment des courses, en pleine saison (ce qui était le cas) et il dit :

« Je vois avec plaisir qu'il y a toujours de la circulation. »

Quand ils arrivèrent sur la place où s'érige la statue du grand marin, le marquis campa Hilaire à un endroit propice, et bien que l'ombre du soir fût déjà tombée, le secrétaire put admirer la noble attitude du héros dieppois dans ses larges bottes.

« Quand nous étions petits, ma sœur et moi, dit le marquis, nous ne passions jamais devant cette statue sans que je fasse remarquer : « Tu vois, Jacqueline, ce n'est pas du bronze, c'est Du…quesne ! »

Le marquis rappelait ces enfantillages avec attendrissement et il lui semblait qu'il était redevenu petit enfant.

« Où allons-nous dîner ? demanda Hilaire qui avait faim.

– Écoute, Hilaire, si tu le veux bien, nous allons lâcher ce soir les palaces, et je vais te conduire dans une modeste gargote du port où je me régalais quelquefois avec les camarades, aux jours de congé, quand j'étais en apprentissage. Ça nous coûtera 2, 50 fr. par tête, vin compris, moins les suppléments, bien entendu, et nous aurons une excellente friture.

– Je remarque que monsieur le marquis, fit Hilaire, qui ne tenait point du tout à la gargote, devient fort économe depuis quelque temps.

– Je n'ai jamais aimé le gaspillage, répondit le marquis, et ma foi, sans être avare, un sou est un sou.

– Monsieur le marquis comptait moins quand il était pauvre.

– La belle affaire de ne point compter quand on n'a point d'argent !

– C'est juste ! se rendit Hilaire.

– Mais de quoi te plains-tu ? Nous privons-nous de quelque chose et ne vivons-nous point selon notre rang ? Ce que je n'aime point, vois-tu, Hilaire, c'est le coulage. Il ne profite à personne. Enfin n'oublions pas que nous avons à rattraper six millions.

– Chut ! interrompit vivement Hilaire, en pinçant respectivement le bras de son maître.

– Je ne dis rien que tout le monde ne puisse entendre, continua le marquis en se frottant le bras… Je le répète, six millions, c'est de l'argent ! Que d'honnêtes gens on pourrait faire avec six millions ! »

Et il poussa sous les arcades où ils étaient revenus, en face de la poissonnerie, la porte vitrée d'un « bistro ».

Il y avait là une douzaine de matelots et de petits employés qui dînaient assez bruyamment. Le patron de l'établissement – M. Oscar, on l'appelait – flatté de voir entrer chez lui des clients aussi reluisants, se précipita. Mais le marquis connaissait les aîtres et il n'eût point besoin de ses services pour pénétrer dans une sorte de cabinet particulier séparé de la salle commune par

des cloisons munies de vitres sur lesquelles glissaient de petits rideaux sales.

« Ça sent le graillon, fit Hilaire dégoûté.

– Ça sent la friture dieppoise ! fit le marquis. Monsieur Oscar, vous nous donnerez quatre fritures dieppoises, des crabes et des crevettes et quatre portions de tête de veau à l'huile et deux carafes de cidre pour commencer !

– Ces messieurs attendent des amis ? demanda M. Oscar, obséquieux.

– Nullement, fit le marquis. Mais je sais quelles sont les portions de la maison, et je prends mes précautions, monsieur Oscar.

– Vous me connaissez donc, monsieur, sauf votre respect ?

– Nullement, mais j'ai vu votre nom sur votre porte. De mon temps, le patron s'appelait Lavallée.

– Il est mort, dit Oscar, et je lui ai succédé.

– Et les affaires vont toujours bien ?

– Que non point, monsieur, et tel que vous me voyez, je cherche à vendre. Les palaces me font le plus grand tort. Les clients sont difficiles, et il faut maintenant faire venir le poisson de Paris.

– Et pourquoi donc, monsieur Oscar ?

– Mais parce que les palaces achètent tout le poisson frais de Dieppe, mon cher monsieur !

– Vous voyez bien, fit Hilaire, mélancolique, que nous aurions mieux fait d'aller dans un palace.

– Monsieur, vous n'aurez pas à vous plaindre, déclara Oscar, je cours à la cuisine ! »

Le marquis soupira :

« S'il n'y a plus moyen de manger de poisson dans les ports de mer ! »

Mais il ajouta tout de suite :

« Vois-tu, Hilaire, ça m'est bien égal. C'est le décor que je suis venu chercher.

– Il est propre ! » fit Hilaire…

Mais il mit aussitôt un frein à sa mauvaise humeur, car une délicieuse petite boniche venait de faire son entrée. Jeune et coquette, le bonnet bien blanc sur l'oreille, l'œil éveillé, le sourire futé, adroite et vive, elle mit le couvert avec tant de grâce qu'Hilaire en tomba en extase.

« Comment vous appelez-vous, mademoiselle ? demanda-t-il en rougissant.

– Virginie, monsieur, pour vous servir ! »

Hilaire, immédiatement, grava ce nom dans son cœur.

Ainsi qu'il sied aux commencements de l'amour, Hilaire resta silencieux pendant tout ce fâcheux repas et ne toucha guère à ces « horribles rogatons » comme il disait. Le marquis, lui, parlait pour deux, rappelant vingt anecdotes de sa jeunesse et cherchant beaucoup, apparemment, à s'étourdir, Hilaire, qui

le connaissait bien, ne s'y méprenait pas, persuadé que tous ces bavardages cachaient avec soin la seule pensée dont le marquis était alors préoccupé et qu'il n'exprimait point.

Sur ces entrefaites, un gamin pénétra dans l'établissement en criant le titre d'un journal du soir dont les matelots de la salle voisine s'emparèrent.

« Mes enfants, fit entendre presque aussitôt un lecteur, paraît qu'on en a fini avec le fameux *Bayard*. »

À ces mots, le marquis et Hilaire se prirent la main et écoutèrent avec une curieuse anxiété.

L'homme continuait :

« Oui, tenez, c'est dans le journal. On a fini par le rattraper, depuis un an qu'on lui courait dessus, et il a été coulé.

– Lis donc, lis donc ! » crièrent les autres.

Alors l'autre lut tout haut :

DÉPÊCHE DU TIMES.

« Nous recevons de notre correspondant de Singapore une courte dépêche nous apprenant la fin du fameux *Bayard* et de son équipage de forbans. C'est dans la mer des Moluques, près des îles Soula, que le croiseur français, *La Gloire*, qui était à sa recherche depuis un an, et auquel il avait réussi jusqu'alors à échapper à travers les innombrables archipels de la Malaisie, a pu le rejoindre. Un combat rapide s'est engagé, et le *Bayard*, canonné par *La Gloire*, a sauté. Les trois quarts de l'équipage ont été noyés. Le reste, qui s'était réfugié dans des chaloupes et qui tentait de fuir, a préféré se laisser fusiller que de se rendre. *La Gloire* a recueilli plus de cent cadavres parmi lesquels on a pu identifier le chef des bandits, le Kanak et sa terrible épouse, la Comtesse. On sait que le Kanak avait

remplacé défunt Chéri-Bibi à la tête de ces abominables corsaires. Ainsi se termine cette effroyable aventure, qui occupe le monde entier depuis de longs mois et qui avait terrorisé toutes les mers de Chine. »

Le lecteur avait terminé.

Dans le cabinet particulier, les deux convives, qui étaient plus pâles que la nappe certainement, poussaient un profond soupir en disant : « *Amen !* »

Dans la salle commune, on se livrait à des commentaires touchant la veine qu'avait eue le marquis du Touchais d'échapper à de pareils brigands.

« Ça lui a tout de même coûté cinq millions ! fit un des matelots, car on était maintenant tout à fait au courant des événements dont le commandant Barrachon et le marquis et bien d'autres avaient failli être victimes ; et le marquis lui-même, à son passage à Paris, s'était laissé très complètement interviewer par les reporters des plus grands journaux.

– On dit que le marquis va bientôt revenir à Dieppe, fit un soupeur. C'est « la Belle Dieppoise » qui va être contente ! Elle va recommencer, pour sûr, à écraser le pauvre monde, tandis que la marquise, qu'est si bonne, va recommencer à pleurer toutes les larmes de son corps ! Tout de même il y a des choses qu'est pas juste !

– À ce qu'il paraît que c'est elle qui ouvre, ce soir, le bal du « Denier du pauvre marin », dit un autre, dans la grande salle du Casino.

– Oui, avec le sous-préfet, la chère dame ! C'est la première fois qu'on la revoit dans une fête de charité, depuis qu'elle a appris la mort de son frère, là-bas, en Océanie.

– Son frère, encore un joli coco ! Il est mort de faire la noce, paraît-il, et de fumer de l'opium. Elle ne doit pas beaucoup le regretter.

– Si seulement son mari avait pu crever comme son frère, elle serait bien débarrassée, la pauvre ! Mais avec l'idée que son marquis va lui revenir un de ces quatre matins, elle ne doit pas avoir le cœur à la danse ! Sans compter qu'elle était bien tranquille sans lui ! Ah ! si j'avais été à la place de la marquise, moi, c'est pas moi qu'aurais donné les cinq millions pour que les brigands me rendent un oiseau pareil !

– Le marquis est riche de ses spéculations de Rouen à Saint-Julien. Son notaire n'avait besoin de la permission de personne pour le tirer de là, bien sûr !

– Enfin, je la plains !

– Vous n'avez pas vu « la Belle Dieppoise » qui revenait des courses aujourd'hui ? Elle en avait une toilette « tape-à-l'œil ».

– C'est tout de même une belle femme, c'te baronne Proskof, seulement le marquis sait ce qu'elle lui a coûté ! »

Comme les dîneurs en étaient là de leur conversation, ils durent déranger leurs chaises pour laisser passer les deux clients du cabinet particulier.

« Tiens ! fit le matelot quand les deux hommes furent sous les arcades, en voilà un qui ressemble au marquis comme deux gouttes d'eau !

– Pas possible ! s'exclamèrent les autres. Crois-tu que le marquis viendrait dîner ici ? T'es pas malade ! »

Dehors, le marquis, qui était de plus en plus agité, regarda sa montre. « Il n'est que huit heures et demie ! fit-il.

– Ça ne commencera pas avant dix heures, dit Hilaire.

– Le programme annonce l'ouverture du bal pour neuf heures ! Ah ! quand je pense que dans une demi-heure… j'ai peur, Hilaire, je tremble comme un enfant ! Je peux bien te le dire maintenant… L'idée de revoir Cécily m'épouvante… Oui, d'abord ça m'a été une immense joie ! Et c'est ce qui m'a fait tout souffrir, tout supporter : *c'est ce qui m'a fait endurer le supplice !* l'idée que je serais son mari, son maître… qu'elle m'appartiendrait… que cette femme que j'adorais, et qui était si loin, si loin de moi, allait être à moi ! à moi ! que je pourrais vivre à ses côtés, la voir tous les jours, la respirer, marcher dans son parfum, et, Hilaire, le soir, lui tendre les bras ! N'était-ce pas le sublime des enchantements, le paradis ? Eh bien, Hilaire, de ce paradis, voilà plus d'un an que je retarde le moment où j'en pousserai la porte !

– Vous avez bien fait, monsieur le marquis, répondit le secrétaire, n'eût-ce été que pour attendre ce jour où nous apprenons la disparition de ces deux êtres qui étaient les seuls au monde à avoir notre secret. Maintenant, nous voilà tranquilles ! Enfin, cette année vous aura profité et à moi aussi ! Vous avez voyagé, vous avez vu le monde et du monde ! Vous avez appris bien des choses ! Vous avez traversé « la société ». Vous savez comment on s'y tient, comme on y réussit ! Vous avez fréquenté votre notaire ! Vous avez compulsé vos papiers ! Vous connaissez votre fortune ! Elle ne vous étonne plus. Vous savez parler aux femmes : vous êtes un vrai gentilhomme. Vos manières se sont affinées et votre langage s'est épuré. Je vous écoutais tout à l'heure saluer votre pays en des termes choisis, comme on lit dans les livres ; aucun mot vulgaire ne vous échappait plus, et bien que l'occasion s'en présentât, vous n'avez pas une seule fois laissé passer ce *fatalitas !* qui, autrefois, émaillait si souvent vos

discours ! Moi-même, je vous ai suivi sur ce beau chemin, j'ai profité des leçons que nous avons prises en commun et je ne me reconnais plus !

– Tu as toujours ta bonne figure pâlote, et tes bons yeux de chien fidèle, mon vieux la Ficelle.

– Ne prononcez plus ce nom-là, monsieur le marquis ; il est mort avec toutes nos misères.

– Tu as tout à fait l'étoffe d'un parvenu, mon pauvre la Ficelle, moi ça ne me déplaît point quand tu t'oublies à dire « Chéri-Bibi ! » comme autrefois, et que nous sommes seuls, bien entendu !

– Ne me mécanisez point, monsieur le marquis, pria la Ficelle, blessé. Si j'ai l'air d'un parvenu, je vous trouve bien souvent maintenant celui d'un Joseph Prud'homme. Ah ! bien sûr, on n'a point seulement changé que votre visage !

– Qu'importe, la Ficelle, si mon cœur est toujours le même !

– De ce côté-là, vous n'avez point changé, il faut le dire. Vous aimez toujours Mme Cécily. Vous ne songez qu'à elle… Tenez, nous voici déjà au casino, qui est tout illuminé. Que comptez-vous faire ?

– Viens, la Ficelle, mon bon la Ficelle, viens faire un tour de jetée… Nous avons le temps.

– Comme vous tremblez, monsieur le marquis ! Vous me faites pitié. Appuyez-vous sur mon bras.

– Vois-tu, Hilaire, je suis bien malheureux ! Comprends-moi… Cette femme… cette femme, c'est toute ma vie ! et j'ai sur

elle tous les droits… Voilà ce qui est terrible… Si j'allais la faire souffrir ! Elle ne m'aime pas… Elle est heureuse de mon absence… Si j'étais brave et si j'avais le cœur que tu dis, je m'enfuirais ce soir, sans l'avoir revue… Conçois-tu les transes par lesquelles je passe, et pourquoi, au Tréport, nous sommes restés trois jours à ne rien faire, alors que tout m'appelait ici ? Je ne sais où diriger mes pas… J'hésite… Je suis comme un pauvre homme dans les ténèbres… Un instant, j'avais eu l'idée de rester là-bas, dans les Amériques… de m'y installer… Mais je n'ai pas pu, non, non… Sa pensée m'attire, comme le fer attire l'aimant.

– Comme l'aimant attire le fer, crut devoir corriger le bon Hilaire.

– Si tu veux… Alors je me suis embarqué pour l'Europe… et puis çà a été Paris… et puis toujours plus vers elle. Nous nous sommes rapprochés… et maintenant il faut que je la voie… Je vais d'abord essayer de la voir de loin… Ce bal m'a décidé… Quand j'ai su qu'elle serait à ce bal, je me suis dit : « Voilà une occasion ! »… Je pénétrerai dans le casino, après avoir payé mon entrée, bien entendu ! Je resterai en dehors de la salle des fêtes… Mais à travers les grandes fenêtres, on voit les danses… on assiste au spectacle… Je reverrai Cécily… Je brûle de savoir si elle a gardé cette beauté d'autrefois que j'ai emportée dans mon cœur ! Asseyons-nous un peu sur ce banc, mon cher Hilaire, mon bon et excellent la Ficelle, mon cher, mon seul ami… Je suis heureux, vois-tu, que lors de ton voyage aux millions, tu n'aies pas vu Cécily !

– Non ! vous savez bien, monsieur le marquis, que c'est par l'entremise du notaire que tout a été réglé… Et je suis heureux, moi, que ce notaire soit mort ; comme ça, il ne me reconnaîtra plus !

– Me Régime, qui l'a remplacé, est un bien digne homme, la Ficelle ; mais je te disais donc que j'étais heureux que tu

n'aies point vu Cécily, et je vais te dire pourquoi : tous les hommes n'ont point les mêmes goûts… Tu n'aurais peut-être pas trouvé Cécily aussi belle que je l'eusse désiré, et j'en aurais eu une grosse peine… et je t'en aurais voulu, vois-tu, la Ficelle… Je ne puis comprendre qu'on n'admire pas Cécily !

– Me voilà prévenu, » se dit le dévoué secrétaire.

Ils étaient sur la jetée ; la brise du large leur apportait, en même temps que les senteurs marines, les bruits des premiers flonflons.

« Allons-y, s'écria Chéri-Bibi, le sort en est jeté ! »

Et se levant, il entraîna rapidement la Ficelle vers le Casino. Il y avait déjà foule aux grandes grilles de l'entrée, et des voitures, des autos ne cessaient d'amener un public des plus élégants. Nos deux hommes pénétrèrent dans la cour réservée, et rapidement se dirigèrent vers l'une des hautes fenêtres de la salle de gala, près de laquelle ils s'installèrent extérieurement, dans un coin d'ombre qui les protégeait contre les regards indiscrets. On ne les voyait point et ils voyaient. Chéri-Bibi s'était assis pour calmer ses agitations, les yeux fixés sur le salon où les groupes commençaient déjà à évoluer. Sur une estrade, à côté de l'orchestre, on avait disposé les riches lots de la tombola qui devait être tirée à la fin de la fête. De gaies jeunes filles, de charmantes jeunes femmes montaient et descendaient, regardant les lots, se les passant de main en main avec des réflexions et des sourires. Des jeunes gens, une fleur à la boutonnière, allaient de chaise en chaise, saluer ou « retenir » leurs danseuses. Quelques-uns faisaient le beau, tendaient le jarret, prenaient des airs ridicules. Un homme qui paraissait une quarantaine d'années fit son entrée, remarquablement élégant, portant haut une tête futile et jolie et tout à fait déplaisante pour ceux qui n'aiment point les bellâtres. Chéri-Bibi qui, justement, ne les

aimait pas, se leva en étouffant un vilain juron. Il reconnaissait cet homme.

« M. de Pont-Marie ! siffla-t-il ; en voilà un qui m'a toujours déplu ! »

M. de Pont-Marie donnait le bras à une vieille dame qui avait fort grand air sous ses cheveux blancs et son fichu de dentelle.

« Tiens, la marquise douairière du Touchais ! dit Chéri-Bibi à la Ficelle.

– Vous la connaissez, monsieur le marquis ? demanda la Ficelle.

– Je te crois, c'est ma mère ! »

Dans tout cela, il ne voyait pas Cécily. Son regard plongeait dans les groupes, cherchait autour des jeunes femmes, car pour lui, Cécily était toujours une jeune femme, bien qu'elle dût avoir maintenant dans les trente-cinq ans, « la belle âge » avait dit la Ficelle consolateur. Sans doute n'était-elle pas encore arrivée. Elle n'était pas en retard puisque le sous-préfet n'était pas encore là.

Une seconde il pensa qu'elle était là, peut-être, qu'elle « lui crevait les yeux » et qu'il ne la reconnaissait pas ! Une idée pareille lui faisait couler des gouttes de sueur, en abondance, sur le front qu'il épongeait, fébrile, fiévreux, ne tenant plus en place, le pauvre garçon !

Mais ce n'était pas possible ! Son cœur battait à grands coups sourds dans sa poitrine qui résonnait comme un tambour… et il savait bien que, même si les yeux n'avait pas reconnu Cécily, son cœur en s'arrêtant, lui aurait dit : « C'est celle-

là ! » car son cœur s'arrêterait, ça, c'était sûr. Et il était bien capable d'en mourir, ma foi ! Il s'appuya sur la Ficelle qui le sentait grelotter.

À un moment, il y eut une sorte de remue-ménage dans le salon. Les groupes se retournèrent… Des personnes qui étaient assises le levèrent… Tous les visages paraissaient curieux… et les jeunes hommes empressés couraient à la porte où il semblait que se produisit une entrée sensationnelle.

« C'est Cécily, ou le sous-préfet ! » se dit à moitié mourant Chéri-Bibi, car il ne pouvait imaginer un tel dérangement que pour sa bien-aimée ou pour le représentant galonné du gouvernement. Mais ce n'était ni le sous-préfet, ni Cécily. C'était, par exemple, un couple rutilant…

La dame était admirablement empanachée. La Ficelle, qui s'était mis un peu à la littérature depuis qu'il était le secrétaire de Chéri-Bibi, la jugea « d'une altière beauté ». Grande et d'une harmonie de lignes idéale, exhalant de toute sa personne, de sa démarche, de sa façon de regarder et de sourire, un charme des plus sensuels, elle arrivait là en conquérante, en véritable reine de la fête. Elle portait avec audace une robe de princesse en bengaline jaune paille épousant de très près les formes et barrée en sautoir par une vaste écharpe en crêpe de Chine cramoisi.

Chéri-Bibi, furieux, allait demander tout haut : « Quelle est cette péronnelle ? » quand il aperçut son « cavalier ». Son cavalier, c'était le baron Proskof, qui, lui, était revenu en France, aussitôt qu'il l'avait pu, auprès de la baronne, « son épouse », laquelle avait, par miracle, échappé au naufrage de la *Belle-Dieppoise* dans une chaloupe qui avait été recueillie par le navire abordeur.

Si Chéri-Bibi avait douté plus longtemps que cette superbe personne fût la baronne elle-même, il aurait été vite renseigné

par les propos qui se tenaient autour de lui, à toutes les fenêtres. Les spectateurs du dehors murmuraient : « La Belle Dieppoise ! » Et peut-être n'eût-il point résisté à l'envie d'exprimer assez haut sa façon de penser à l'égard de cette effrontée. Mais il n'en eut pas le temps. Cécily venait d'arriver.

Comme Chéri-Bibi était monté sur une chaîne, il s'effondra. La Ficelle le reçut dans ses bras, le redressa, lui glissa quelques paroles d'encouragement, auxquelles il répondit avec de vagues coups de tête, qu'il promettait d'être raisonnable et il retourna à sa vitre, contre laquelle il appuya une figure de mort.

Le sous-préfet était allé au-devant de la présidente du « Denier du pauvre marin » et maintenant il la conduisait à sa place, lui ayant offert son bras et lui parlant fort galamment. Chéri-Bibi, immédiatement, se mit à détester ce sous-préfet.

Ah ! elle était d'une grâce merveilleuse, la petite marquise du Touchais, et combien paraissait touchante sa naturelle mélancolie ! Autant sa rivale répandait d'éclat sur son passage, autant celle-ci plaisait par son charme modeste et son élégance de bon ton. Car élégante, elle l'était autant que l'autre, sinon plus, si tant est que l'on doive appeler élégance cet agrément qui est inné chez certaines femmes et qui résulte de la parfaite distinction des manières, de la facilité dans les mouvements, d'un goût sans défaillance dans la parure et de la simplicité dans la richesse. La marquise du Touchais était habillée d'un fourreau de soie blanche recouvert de chantilly noir.

« Ciel ! commença Chéri-Bibi dans le secret de son for intérieur, où son amour pour Cécily s'exprimait toujours avec un lyrisme qui dépassait la vulgaire humanité… Ciel ! la voilà, la douce lumière de ma vie ! Celle qui a quatre parts dans mon cœur ! Ô cher objet de mes alarmes ! Espoir tant pleuré ! Qu'elle est belle ! Ses malheurs n'ont fait que la rendre plus belle à mes yeux ! Femme, elle dépasse les promesses de la jeune fille. Re-

gardez-la marcher, et dites-moi si les fées qui glissent dans les prés fleuris ont des pas plus légers ! Regardez-la sourire, et dites-moi si la douleur qui sourit, sœur de la pitié qui pleure, n'est point la plus belle ! Ô jeunes insensés, qui tourbillonnez « comme un essaim volage »autour de cette reine bourdonnante qu'est sa rivale, comment pouvez-vous l'avoir vu passer sans avoir été conquis pour toujours ?

Là-dessus il soupira, et voilà qu'après s'être étonné du peu d'empressement que les amoureux de la baronne mettaient à saluer son idole, une fureur à la Chéri-Bibi l'entreprit des pieds à la tête, en voyant Cécily danser avec le sous-préfet.

M. le sous-préfet avait une façon de sourire à Cécily qui déplaisait souverainement à Chéri-Bibi. Celui-ci trouvait également que ce haut fonctionnaire en prenait trop à son aise avec la taille de la marquise. Il la serrait trop ; ce n'était point convenable ; et il avait un petit air fat en la faisant tourner qui méritait des gifles. D'abord, c'était bien simple : Chéri-Bibi ne comprenait point comment on osait toucher à son idole, et il maudissait les usages du monde qui, sous prétexte de charité, ordonnaient de pareils jeux dont l'indécence le révoltait.

Il finit par ne plus regarder le sous-préfet, parce que « ça lui faisait trop mal », et il ne s'occupa plus que de la danseuse. Celle-ci glissait sans effort, le regard lointain, l'âme ailleurs. Chéri-Bibi la vit passer tout près de lui et il en reçut une commotion qui le fit s'appuyer pantelant à la muraille. La fenêtre avait été entrouverte. Il lui parut qu'au passage il avait respiré l'haleine de sa bien-aimée. Cette bouche aux lèvres vermeilles, ces yeux adorables, cette taille qui pliait, cette robe qui se soulevait, retenue par la main et laissant voir des chevilles divines, les petits pieds gantés de soie fine dans les petits souliers de satin ! Ah ! c'était tout cela, sa Cécily ! Et tout cela était à lui ! à lui ! Il n'avait qu'à vouloir… Cette pensée, comme il l'avait confié tout à l'heure à la Ficelle, cette pensée, en vérité avait de

quoi le faire devenir fou… Alors demain, après-demain, enfin quand il oserait… ce soir même, s'il en avait le courage… il n'avait qu'à se présenter et dire : « Me voilà ! »… Le maire, le curé, le bon Dieu, les gendarmes au besoin, tout le monde était avec lui, sur la terre et dans les cieux, pour lui apporter, pour lui donner Cécily, pour lui dire : « Prends-la… elle t'appartient ! » Il serra de ses mains crispées son front brûlant… Ah ! oui, il oserait, il oserait… D'abord, maintenant qu'il l'avait vue, le reste n'était plus possible… le reste, c'est-à-dire la fuite, l'abnégation, le départ pour toujours, l'abandon de tant de beauté et de jeunesse… Il ne pouvait plus se passer de cette femme… Quoi qu'il arrivât, il la voulait…

La danse était terminée ; le sous-préfet avait reconduit Cécily à sa place, auprès de la marquise douairière. Chéri-Bibi se calma un peu. Désormais, il était sûr de lui, de ce qu'il ferait.

Il n'y avait plus à y revenir. Il serait le marquis du Touchais jusqu'au bout.

Ah ! bien, si on avait dit ça au petit garçon du Pollet, à l'enfant qui osait à peine lever les yeux sur la demoiselle des Bourrelier ! Maintenant Chéri-Bibi ne regrettait plus rien, absolument rien des extraordinaires événements de sa criminelle vie, ni les années de prison, de bagne, de misère, ni son innocence méconnue par des juges aveugles, ni ses révoltes épouvantables, ni les heures d'atroce haine contre un implacable destin, et pour la première fois il remercia la *fatalitas* qui, par les chemins de trahison et de sang, l'avait conduit dans les bras de Cécily. Les bras de Cécily ! Il les voyait nus pour la première fois ! Ah ! les beaux bras ! les bras de sa femme ! sa femme !

L'orchestre préludait aux premières mesures de la prochaine valse. Chéri-Bibi vit tout à coup M. de Pont-Marie qui, le monocle à l'œil, s'inclinait avec un sourire idiot (pensait Chéri-Bibi) devant Cécily. Celle-ci sourit au danseur, se leva et parut

accepter son bras avec plaisir. Alors ils commencèrent de tourner. Ce qu'avait éprouvé Chéri-Bibi en regardant la danse du sous-préfet et de Cécily n'était rien hélas ! en comparaison de la tempête qui, dans l'espace d'un instant, lui bouleversa l'âme. La Ficelle, dont il pétrissait les bras, se retint pour ne pas crier et crut prudent, après s'être dégagé, d'assister d'un peu plus loin aux manifestations de l'amour et de la haine de Chéri-Bibi.

Ce M. de Pont-Marie était un polisson. Il dansait les yeux sur Cécily, et certes il ne lui souriait pas, en dansant, comme le sous-préfet, mais toute sa haïssable physionomie de bellâtre, amateur de femmes, reflétait l'ardeur de ses honteux sentiments intimes. Par instants, ses lèvres murmuraient des mots que Chéri-Bibi bien certainement n'entendait pas, mais dont il devinait le sens. C'étaient, de toute évidence, « des paroles de flamme », comme on se défendait. Ah ! ce que Chéri-Bibi souffrait ! Cécily rougissait et détournait la tête.

« Le monstre, pensait âprement Chéri-Bibi qui, dès que le couple se rapprochait, avait des envies folles de sauter à la gorge du danseur, le misérable ! Il abuse de cette soirée à laquelle la marquise a été obligée d'assister, il profite de ce que, publiquement, au milieu de ce bal, pendant cette danse qu'elle lui a aimablement accordée, Cécily ne peut pas le traiter comme il le mérite, pour lui dire des choses qui l'auraient fait jeter à la porte par les larbins s'il avait eu l'audace de les prononcer chez elle ! »

Et les yeux de ce Pont-Marie brillaient, sa main pétrissait la petite main de Cécily qui, visiblement, se défendait. Ah ! ce que Chéri-Bibi souffrait ! C'était à hurler de douleur et de rage impuissante ! Et elle continuait de danser… et elle continuait de l'entendre !

Le malheureux Chéri-Bibi se rappela les propos abominables des filles à bord du *Bayard* quand elles accusaient sa Cécily de s'en laisser conter par ce Pont-Marie ! Si… vraiment… Allons

donc ! allons donc ! allons donc ! Une pareille horrible pensée ! Il était bien maudit pour avoir eu une pensée aussi monstrueuse ! Il s'enfonça les ongles dans les joues et ses joues pleurèrent des larmes de sang. Sa Cécily ! Sa pure Cécily ! aimer un imbécile pareil ! Un idiot à monocle ! (l'astigmatisme attesté par le monocle équivalait toujours, aux yeux de Chéri-Bibi, à un brevet d'idiotie)… Mais c'était lui, Chéri-Bibi, l'idiot ! et la preuve, la preuve en était qu'au beau milieu de la danse, la jolie marquise se dégageait doucement mais fermement de son danseur et lui demandait d'un ton très net (Chéri-Bibi eut la joie surhumaine de l'entendre) de la reconduire à sa place.

Ça, par exemple, c'était bien fait ! Chéri-Bibi se mit à rire comme un insensé. L'autre faisait une tête, mais une tête ! Ah ! bien ! il était remis à sa place ! Et comment ! Chéri-Bibi trépignait de joie. Il n'entendait pas autour de lui des personnes qui le considéraient avec effarement et qui disaient :

« Ce pauvre monsieur est fou ! »

La Ficelle dut le tirer par la manche pour le faire revenir au sentiment des réalités et des convenances… Ah ! que Chéri-Bibi était heureux maintenant ! Certes, il n'eût jamais douté de sa Cécily, mais enfin, si jamais on racontait des choses (les hommes, et les femmes aussi, sont si méchants), il savait, lui, que sa Cécily n'aimait pas de Pont-Marie. Il venait d'en avoir la preuve, bien mieux, cette scène au bal prouvait que jamais Cécily n'avait permis que Pont-Marie lui adressât le moindre propos « volage »…

Le comble fut mis à son enthousiasme quand il vit la jeune marquise du Touchais se pencher à l'oreille de la douairière et la décider à quitter la place. Elles se levèrent. Et Chéri-Bibi, qui se retenait d'applaudir, se disait en *a parte* : « Tu as bien raison, ma chérie ! Je suis tout à fait de ton avis ! Va, ma colombe, ren-

tre dans ton doux nid ! Cet endroit où l'on rencontre des baronnes Proskof et des Pont-Marie n'est point fait pour toi ! »

Justement, la baronne Proskof et son mari se trouvaient près de la porte de sortie au moment où les deux marquises allaient la franchir, après avoir pris congé du sous-préfet et de quelques-uns de ces messieurs, sous prétexte d'une grande fatigue de la douairière. La baronne avait demandé tout haut au baron de la conduire un instant dans les salons de jeux, et il y eut rencontre inévitable.

« La Belle Dieppoise », avec une hauteur sans pareille, passa devant Cécily en lui coupant carrément le chemin, et même en la bousculant un peu. Toute l'assemblée s'aperçut de cela, et il y eut un léger murmure. La Ficelle eut toutes les peines du monde à retenir Chéri-Bibi qui voulait sauter par la fenêtre et aller corriger dare-dare le baron. Une dame assise sur une banquette, non loin de Chéri-Bibi, dit tout haut :

« C'est honteux ! Mais la pauvre petite marquise fait bien de s'en aller ! Ce n'est pas la première fois que cette grue lui fait des avanies ! »

Chéri-Bibi, qui traînait derrière lui la Ficelle suspendu à son veston, courut au couloir de sortie et vit passer les deux marquises qui se dirigeaient vers la grille. Il les suivit. À la grille, par une fatalité cruelle, ces dames se heurtèrent encore à cette péronnelle de baronne, dont le mari appelait une voiture. Sans doute, du moment que Cécily quittait la place et qu'elle n'avait plus à lui imposer d'affront, trouvait-elle la soirée terminée et avait-elle résolu d'aller s'amuser ailleurs.

Les deux marquises attendaient leur auto.

Le malheur voulut encore que la pluie commençât à tomber drue et fine, ce qui amena une légère bousculade et de la

précipitation dans le mouvement des équipages. L'auto des marquises se présenta dans le même moment que la calèche à deux chevaux demandée par le baron.

Aussitôt « la Belle Dieppoise » éleva la voix, pour commander au cocher de se hâter et de venir se ranger près d'elle, au plus court : ce que fit le cocher, gênant l'auto des marquises, qui dut attendre et s'arrêter net, au risque d'un accident.

La baronne en profita pour – passant sous le nez de Cécily – poser déjà le pied sur le marchepied. Mais elle dut se rejeter vite en arrière et elle poussa un cri d'effroi. Sous une poussée irrésistible, les deux chevaux, qu'un inconnu avait saisis au mors, reculaient en hennissant et en se débattant sous deux poings de fer, et tout l'équipage glissa en arrière, avec une brutalité et une rapidité inattendues.

Mais la place était dégagée et le chauffeur de la marquise put se ranger le long du trottoir. Les deux femmes montèrent vivement pendant que l'inconnu criait d'une voix retentissante :

« Les honnêtes femmes, d'abord ! »

L'auto démarra en beauté, cependant que, penchée à la portière, Cécily essayait vainement de revoir le personnage qui lui valait cette extraordinaire revanche. Mais il avait déjà disparu. Et le baron Proskof, qui brandissait sa carte et qui ne savait à qui la donner, fut l'objet d'une risée générale.

« Il est temps de rentrer à l'hôtel, fit la Ficelle à Chéri-Bibi, après ce beau coup. Mais permettez-moi mon cher marquis, de vous aire remarquer, avec toute l'amitié que j'ai pour vous, que voilà revenue cette humeur batailleuse qui nous a valu déjà tant de déboires. Et puis, laissez se débrouiller entre eux chauffeurs et cochers. Prendre des chevaux au mors, faire reculer un équipage, c'est la besogne de palefrenier, monsieur le marquis ! »

III.

Un joli monsieur.

Cécily jouait avec son enfant. Greuze lui-même n'a jamais mis plus de grâce dans les jeux maternels. Ils se poursuivaient tous deux dans les allées ombreuses de la villa de Puys. Le petit Bernard, qui avait sept ans, était déjà un aimable garnement qui faisait de sa mère tout ce qu'il voulait. Les faiblesses de Cécily s'excusaient de toutes les misères de son foyer.

Son enfant était tout pour elle. Elle n'éprouvait aucune joie hors de lui. Et bien qu'il fût déjà fort insupportable, elle le trouvait le plus gentil des enfants des hommes. Il est vrai qu'il ne ressemblait point à son père.

Ce matin-là, qui était le lendemain de la fête du « Denier du pauvre marin », elle avait serré le petit Bernard sur sa poitrine avec une émotion exceptionnelle, et l'enfant s'en était aperçu. Il avait demandé :

« Qu'as-tu, maman ? Tu as du chagrin, tu as pleuré ? »

Et comme la mère, sans lui répondre, détournait la tête, il avait cassé d'un coup de pied solide son beau cheval mécanique.

De quoi Cécily avait été fort touchée. Avec cet aveuglement adorable des mères, elle se disait : « Du moment qu'il me voit du chagrin, le pauvre petit ne peut plus supporter ses jouets. »

C'était elle qui lui avait appris à lire, à écrire, à compter. Bernard, qui était extrêmement intelligent, s'était montré un écolier facile et la mère en avait conçu un orgueil incommensurable. Son fils était promis aux plus hautes destinées. Le ciel, qui avait départi à la pauvre mère de si grands malheurs d'une part, lui avait, d'autre part, donné bien de la consolation avec cet enfant-là. Elle ne souriait que lorsqu'elle était avec lui et faisait tous ses caprices.

L'enfant, du reste, adorait sa mère, qu'il trouvait belle, la plus belle de toutes les mamans, disait-il, et il aimait à couvrir de caresses et de baisers ses joues harmonieuses et ses beaux bras nus, relevant à cet effet, comme un jeune amant, les manches du peignoir.

« Bernard, viens m'embrasser !

– Oh ! maman, comme tu sens bon ! »

Elle n'était coquette que pour lui et se parait pour qu'il l'admirât.

Un domestique vint annoncer M. de Pont-Marie.

« Ah ! mon ami Georges ! Qu'il vienne, qu'il vienne tout de suite ! Courons, maman, au-devant de lui ! s'écria joyeusement le gamin dont M. de Pont-Marie avait su se faire un ami en le gâtant de jouets et de friandises » (Bernard était gourmand.)

Mais, au grand étonnement de Bernard, sa mère donna l'ordre au concierge de faire entrer M. de Pont-Marie au petit salon, et, prenant la main de l'enfant, elle l'entraîna dans sa salle d'études où elle le confia à « Miss ».

« Mais, maman, je veux voir mon ami Georges !

– Une autre fois, mon chéri. Maintenant il faut travailler. Miss, je vous le confie, ne le quittez pas ! »

Et elle l'embrassa avec passion. Mais le petit la laissa partir en boudant.

Cécily était très troublée. Elle passa dans son boudoir pour donner le temps à son émoi de se calmer un peu. L'audace de M. de Pont-Marie était vraiment excessive. Revenir ce matin, après ce qui s'était passé hier ! Elle soupira. Quelle basse engeance, en vérité, que celle des hommes ! Elle n'en avait connu qu'un, un seul qu'elle mettait au-dessus du troupeau ! mais un cœur d'or, celui-là ! et qui n'avait vécu que pour elle ! et dont l'image, entourée, hélas ! d'un cordon de deuil, ne la quittait jamais… Cécily, à ce souvenir, ne put retenir ses larmes. Mais elle les sécha vite, car elle se rappelait que M. de Pont-Marie l'attendait.

Elle se leva, se fit un front de colère et pénétra dans le petit salon, très émue au fond, et un peu plus pâle qu'à l'ordinaire.

En face d'elle « l'ami de la famille » se tenait incliné et fort correct, attendant un geste d'elle comme un étranger en visite.

Cécily lui montra un fauteuil, s'assit elle-même assez loin de lui et lui dit :

« Je suis satisfaite, monsieur de Pont-Marie, de vous voir ce matin. Vous saurez plus tôt ce que j'ai à vous dire. Il ne faudra plus mettre les pieds ici, mon pauvre ami.

– Madame ! protesta immédiatement « le pauvre ami » en se soulevant.

– Oh ! monsieur de Pont-Marie, vous êtes un homme du monde. Comment avez-vous pu vous conduire comme vous l'avez fait hier soir ?

– Mais, madame, je vous assure que tous les hommes du monde à ma place en auraient fait autant. Vous étiez si jolie ! Ils n'auraient certainement pu résister au plaisir de vous le dire… Je vous l'ai dit ; je ne vois point que mon crime soit si grand !

– Mais, monsieur de Pont-Marie, à quoi bon tout ceci ? Vous m'aimez, dites-vous ? Moi, je ne vous aime pas et ne vous aimerai jamais, et mon devoir est de ne point vous entendre plus longtemps. Une première fois, quand vous m'avez parlé de ces choses, je vous ai pardonné. Devant la menace de ma porte fermée, vous avez montré un si sincère repentir que j'ai eu pitié de vous, et aussi un peu, je dois le dire pour être exacte, de moi-même… J'étais si seule, si abandonnée, je n'avais pas d'amis… mon mari me délaissait… j'étais triste à mourir… depuis quelques mois vous sembliez avoir changé complètement votre vie, vous m'entouriez de soins si touchants, et apparemment si désintéressés, vous me plaigniez si bien et vous compreniez si parfaitement ma tristesse que j'éprouvais une réelle sympathie pour vous… je ne m'en défends pas, loin de là ! et puis, tout d'un coup, je me suis vue en face d'un homme comme les autres, qui ne demandait qu'à profiter de la faiblesse et de l'isolement d'une pauvre femme…

« Je vous assure que j'en ai eu, alors, la plus grande peine… et je suis bien excusable de vous avoir pardonné alors, une première fois ! Vous avez su vous faire aimer de mon enfant, mon Bernard, qui montrait toujours une si grande joie de vous revoir… de jouer, comme il disait, avec son bon camarade Georges ! Il était entendu qu'on ne reparlerait plus du passé… que vous en feriez loyalement l'essai… et peu à peu, je me suis laissée aller à la douceur de nos fréquentations, j'ai goûté à nouveau le calme de nos entretiens et tous les soins assidus de votre par-

faite amitié… Je vois bien aujourd'hui qu'en agissant ainsi c'est moi qui étais coupable… Eh bien, monsieur de Pont-Marie, pardonnez-moi, comme je vous pardonne ces paroles enflammées et un peu ridicules que vous m'adressâtes hier… mais vous comprenez bien que l'expérience a assez duré… qu'elle est concluante… que nous ne devons plus nous revoir… Serrons-nous la main une dernière fois, et disons-nous adieu !

– Mais, Cécily, moi, je vous aime !

– Adieu, monsieur !

– Mais c'est impossible ! Mais vous ne comprenez donc pas ! Mais vous ne voyez donc pas que je suis fou de vous ! Oui, j'ai été sage ! Oui, je ne vous ai pas adressé, pendant deux ans, une seule parole d'amour ! Oui, j'ai eu cette force incroyable de vous cacher tout le trouble de mon cœur, et qu'il n'y avait pas d'amant plus passionné que moi, et que votre chère présence me ravissait… et que votre parfum m'étourdissait… et que la seule pression amicale de votre main me remplissait d'une joie ineffable… et qu'un seul de ces regards me jetait en extase ! Mais si j'ai eu ce sublime courage, c'est justement que je savais que vous n'étiez pas une femme comme les autres, c'est que j'avais su vous apprécier, vous mettre à votre rang, vous juger telle que vous êtes, la plus honnête et la plus désirable et la plus digne de tous les sacrifices, et que je pensais que vous finiriez par vous apercevoir qu'on ne vit pas impunément dans l'intimité d'une femme telle que vous, que vous finiriez par comprendre que je vous adorais, que vous finiriez enfin par avoir pitié de ma longue abnégation et de mon respectueux silence, et de mon muet amour ! Je me disais que tant de souffrances cachées auraient leur récompense et que vous m'appartiendriez un jour, Cécily ! »

La jeune femme s'était levée et avait gagné du côté de la porte, mais de Pont-Marie se plaça résolument devant elle :

« Non, madame, vous ne vous en irez pas avant que je ne vous aie dit tout ce que j'ai à vous dire, avant que je ne vous aie montré le fond de mon cœur… Cécily ! Cécily ! pourquoi ne vous laisseriez-vous pas aimer ? Pourquoi ne nous aimerions-nous pas ? C'est votre droit, c'est notre droit… Vous pouvez m'appartenir, puisque vous n'appartenez plus à personne ! Votre mari ! Un moment, vous l'avez cru mort et vous en avez eu une grande joie… Ah ! ne dites pas non ! J'étais là quand la nouvelle est arrivée de la perte de la *Belle-Dieppoise*… Vous avez failli vous évanouir, je le sais bien. C'est moi qui vous ai reçue dans mes bras. Minute divine ! Et ne me dites pas que ce n'était pas de bonheur que vous vous trouvâtes mal ! Car vous le détestez, ce monstre, qui vous a pris toute votre vie, toutes vos illusions, qui a piétiné sur vos sentiments les plus sacrés… qui n'a su que vous faire souffrir… et vous insulter du scandale de ses honteuses maîtresses… Oui, vous avez pu penser que vous étiez libre… libre… Eh bien, en réalité, ne l'êtes-vous pas, je vous le demande ? Depuis plus d'un an qu'il est sorti de cette étrange aventure du *Bayard*, vous a-t-il donné une seule fois de ses nouvelles ? Vous a-t-il écrit ? S'est-il préoccupé de son fils ? Il a écrit à son notaire, oui… il a vu son notaire… et il s'est occupé de sa fortune, de ses biens, de son argent… et il continue de se promener à travers le monde en s'amusant… Mais, madame, si sa femme n'existe pas pour lui, pourquoi existerait-il pour elle ? Vous n'êtes plus liée à cet homme… vous ne lui devez plus rien… pas même une pensée… Je vous dis que vous êtes libre, madame ! Vous êtes libre et je vous aime ! Cécily ! Cécily ! Cécily !

– Laissez-moi passer, monsieur, où j'appelle mes gens ! Je vous en prie… je vous en prie, monsieur de Pont-Marie, vous ne voudrez pas causer un scandale ! Allons ! laissez-moi passer ! Mais c'est affreux ! mais vous êtes fou ! »

L'autre s'était jeté à ses genoux et l'avait prise dans l'étau de ses bras nerveux et il embrassait follement ses genoux. Céci-

ly, épouvantée et n'osant crier, essayait en vain de se dégager… Elle lui repoussait la tête de ses mains crispées, et maintenant il embrassait ses mains prisonnières.

Elle se défendait avec une sombre énergie, mais il la prit brutalement par la taille en continuant de l'étourdir de son langage de fou :

« Je t'aime, je t'aime ! Cécily ! Pourquoi me repousses-tu ? Nous pourrions être si heureux ! Cécily »

Il la serrait contre lui, l'écrasait contre son cœur pendant qu'elle commençait à gémir en renversant la tête.

Mais soudain, il lâcha la pauvre femme en bondissant en arrière et en laissant échapper un cri de douleur.

Cécily venait de lui enfoncer la pointe d'une broche dans la joue. Il saignait. Il aurait pu être blessé grièvement. Il gronda, furieux, féroce :

« Je te dégoûte donc bien ! Eh bien ! ma petite, ça ne se passera pas comme ça ! Je te dis que je te veux et je t'aurai ! »

Certes, à ce moment, M. de Pont-Marie n'avait plus rien de l'homme des salons. C'était une affreuse brute bavante et rageante qui ne demandait qu'à se venger sur sa proie ! Cécily tremblait devant lui comme un oisillon sous la chasse de l'émouchet. Il était si menaçant qu'elle n'hésita plus. Miss et son enfant étaient à quelques pas de là. D'une main affolée, elle ouvrit la fenêtre. Elle allait appeler. D'un geste terrible il la fit taire.

Elle se tut parce qu'il s'était reculé et qu'il s'était assis et qu'il lui disait, avec une voix sourde :

« Asseyez-vous ! Ne craignez rien ! Je ne vous toucherai plus ! Mais refermez la fenêtre… J'ai quelque chose à vous dire… »

Et comme elle restait là, immobile, c'est lui qui alla fermer la fenêtre. Elle eût pu s'enfuir alors par la porte et elle se dirigea en effet de ce côté, mais il la cloua sur place avec un mot :

« Il s'agit de Bernard !

– Quoi ? Bernard ? fit-elle, déjà sur une défensive haletante.

– Oui, et vous comprenez déjà que ce que j'ai à vous dire ne doit être entendu que de nous. Calmez-vous ! je vous en prie. Regardez-moi. Mon accès est passé. Maintenant, je suis tranquille. Nous avons besoin de tout notre sang-froid. Cécily, vous avez eu tort de me traiter comme vous l'avez fait. Je n'ai plus aucune mesure à garder avec vous. J'ai essayé de vous séduire par mon amitié, mon dévouement de tous les instants…

– Par votre hypocrisie… interrompit-elle.

– Si vous voulez… nous n'en sommes plus à nous faire des compliments. Mais, puisque l'hypocrisie n'a pas réussi, je vais vous parler avec franchise : Cécily, vous n'êtes pas une honnête femme ! »

Elle se leva :

« Misérable : »

Mais l'autre ne se démonta point :

« Je répète : vous n'êtes point une honnête femme ! Vous avez trompé le marquis !

– Lâche ! Lâche que vous êtes ! Vous savez bien que ce que vous dites est faux ! Vous profitez de ce que je suis seule pour m'insulter ! Mais allez-vous en donc ! Allez-vous-en !

– Chassez-moi ! je vous en défie !

– Tout de suite, misérable ! »

Et elle avança la main vers un cordon de sonnette.

« Allez donc, sonnez ! que j'apprenne à tous que votre fils n'est point celui du marquis du Touchais ! »

Elle se laissa tomber sur un fauteuil, les yeux hagards et certainement plus morte que vive.

« Ah ! vous vous taisez ! reprit de Pont-Marie avec un ricanement sec…

– Que voulez-vous que je réponde à un pareil blasphème ? balbutia-t-elle.

– Des grands mots ! Vous en avez toujours… Vous feriez mieux d'être raisonnable, allez ! et de m'écouter gentiment. Remettez-vous, Cécily… on pourrait entrer. »

Il se leva, alla à la glace, remit en place, d'un revers de main, sa coiffure défaite, arrangea son col, tira le nœud de sa cravate, épongea, avec son mouchoir, la goutte de sang qui perlait à sa joue.

« Encore un peu, dit-il, et j'étais défiguré. Ç'eût été dommage ! Je tiens beaucoup à ma figure. »

Il se retourna, la vit devant lui si tremblante, si épouvantée qu'il en eut peut-être pitié. Il s'assit tout près d'elle et il commença d'une voix redevenue douce et policée :

Cécily, vous avez aimé un homme, votre cousin, Marcel Garavan, capitaine au long cours, mort des fièvres, il y a quatre ans, à la Nouvelle-Orléans. Pas de protestations inutiles ! De mon côté, je parle comme un homme qui n'a plus rien à ménager. Ce jeune homme n'avait aucune fortune, et pour rien au monde le père Bourrelier ne lui aurait accordé votre main. Je n'ai pas à vous rappeler les tristes événements qui vous ont faite la marquise du Touchais. Il y a huit ans environ, pendant que le marquis achevait sur les côtes de Norvège, avec ses amis dont j'étais, Marcel Garavan vint à Dieppe et alla faire une visite à sa cousine. Il la trouva à son goût. Vous l'aimiez toujours. Le reste s'entend ! »

Cécily paraissait changée en statue. les yeux fixes, elle regardait le misérable sans donner signe de vie. Elle attendait… Elle attendait… Elle attendait la chose formidable qui devait venir, qu'elle sentait venir ! L'autre faisait une pause, jouissait visiblement du martyre qu'il imposait.

« Le séjour à Dieppe de Marcel Garavan, continua-t-il, se prolongea et puis cessa brusquement à la nouvelle du retour du marquis. Neuf mois plus tard, la marquise du Touchais mettait au monde le petit Bernard. Mais elle avait pris la précaution d'aller faire ses couches en Angleterre. C'est ainsi qu'elle parvint à tromper sur la date de la naissance de l'enfant et que le marquis se crut père. La joie de celui-ci fut immense. Non point qu'il aimât Cécily, non point qu'il aimât son enfant : le marquis du Touchais n'a jamais aimé que lui-même et sa race ! Or sa race était sauvée ! Il avait pu craindre que sa race s'éteignît avec lui. La marquise lui donnait un fils. Tout était pour le mieux ! Il apprit cette nouvelle aux Açores, où il abordait avec la *Belle-Dieppoise*, après une nouvelle croisière dans les Antilles. Je

vous prie de croire qu'il y eut une certaine fête à bord. Je le sais. J'y étais ! Tout ceci est-il exact, madame ? Vous ne répondez pas ! Dois-je en conclure que nous sommes d'accord ? »

Les lèvres de la statue se desserrèrent :

« D'accord sur quoi, monsieur ?

– Sur tout, madame, sur tout ce que je viens de vous dire et sur le reste que vous devinez ! Le reste, c'est l'ignorance nécessaire dans laquelle doit être entretenu ce pauvre marquis du Touchais… car vous le connaissez, madame ! Ce monsieur n'a pas beaucoup de principes, mais il a un préjugé si vous voulez ! celui de sa race ! et il y tient ! Oui, il tient encore à être le père de son enfant et vous savez qu'il aimerait mieux vous étrangler de sa propre main plutôt que de permettre qu'un petit voleur s'introduise chez lui pour lui chiper le nom de ses ancêtres. Le jeune Bernard du Touchais n'a point une goutte de sang des Touchais dans les veines ! Ne l'oubliez pas ! Je parlais tout à l'heure d'étranglement, c'est une brutalité à laquelle certainement le marquis n'aurait point recours, parce qu'elle serait, dans la circonstance, inutile. Un bon procès en désaveu de paternité et un divorce le débarrasseraient vite du fils et de la mère et lui permettraient, maintenant qu'il est riche, de convoler en d'autres justes noces et de faire des petits Touchais qui, cette fois, seraient bien à lui ! Concluons, madame. Voici un secret qui n'est connu que de vous et de moi. Je vous donne un conseil. Restons unis et soyons-le plus que jamais pour le conserver, ce secret ! »

Il avait fini. Il salua et se dirigea vers la porte. Mais un appel de Cécily le fit se retourner.

« Monsieur, eut-elle encore la force de lui dire, je vois bien que vous êtes capable de tout. Mais votre crime ne vous profite-

ra pas. Et cette infernale histoire, que vous avez inventée, personne ne la croira !

– Pas même le marquis ? demanda de Pont-Marie en se rapprochant d'elle.

– Pas plus le marquis qu'un autre… à moins que vous n'ayez fabriqué des preuves, et dans ce cas, il ne serait point difficile de déjouer votre fourberie !

– Je vous comprends, Cécily, j'ai toujours dit que vous étiez très intelligente. Vous voulez savoir si j'ai des preuves. Oui, j'ai des preuves ! J'ai les lettres de Marcel Garavan ! Vous voici renseignée, j'espère ?

– Les lettres ! » s'écria la malheureuse, en s'agrippant à lui d'un geste si sauvage qu'il eut vraiment peur.

Il la repoussa :

« Oui, les lettres ! celles que vous croyez encore dans votre tiroir secret ! Comment ! vous n'avez pas eu la curiosité de les relire depuis trois jours ! Comme le cœur oublie !

– Misérable !

– Ah ! il ne s'agit plus de s'injurier… madame, je ne vois pas pourquoi je vous ferais attendre le principal détail de mon programme. J'ai loué, à deux kilomètres d'ici, à Pourville, la villa que nous avons admirée ensemble lors de notre dernière promenade avec Bernard. J'y fais faire quelques aménagements. Le coin est joli et discret. Tout sera prêt dans huit jours. Demain en huit, à trois heures, et je vous y attendrai.

– Jamais.

– C’est bien, madame, vous réfléchirez.

– Jamais ! Je vous hais ! J’aimerais mieux la mort !

– Cela ne sauverait point votre fils, madame ! Vous ne pensez qu’à vous ! Il faut songer aussi un peu au futur marquis du Touchais !

– Mais vous n’avez donc pas pitié de moi, monsieur !

– Je vous aime, madame, c’est tout ce qu’il me reste à vous dire…

– Je me tuerai avec mon enfant !

– Vous ne ferez pas cela ! Et tenez, j’en ai assez ! Vous allez me promettre tout de suite que vous viendrez ! J’en ai assez de toutes ces tergiversations ! Je vous veux ! Je veux être sûr de vous avoir ! Dites-moi que vous viendrez, ou j’exécute tout de suite ma menace ! J’envoie les lettres au marquis !

– Ah ! misérable ! misérable ! misérable ! »

La pauvre femme se tordait les bras dans un désespoir effrayant… Puis elle se traîna à genoux à son tour et supplia son bourreau d’avoir pitié, sinon d’elle, du moins de son enfant. Elle avait des sanglots et des prières qui eussent attendri un tigre. Mais de Pont-Marie ne l’écoutait même pas. Qu’elle était belle ainsi, dans son horrible détresse ! Il le lui dit :

« Madame, vous êtes encore plus belle ainsi qu’au bal ! Allons ! répondez ! On vient ! Relevez-vous donc si vous ne voulez pas être surprise par vos domestiques !

Il l’aida à se relever. On venait, en effet ; on entendait des pas qui se dirigeaient vers le salon. Elle se dissimula dans une

embrasure de fenêtre, ne voulant point montrer son désordre. Et de Pont-Marie lui souffla :

« Eh bien, vous décidez-vous ? Viendrez-vous ? »

À ce moment, un domestique entra.

– Madame, dit-il, c'est M. le marquis qui demande si madame la marquise peut le recevoir ?

– Quel marquis ?

– Mais M. le marquis du Touchais, madame ! »

La foudre tombant dans ce salon n'eût point produit plus d'effet. Il y eut un silence terrible et puis, tout à coup, de Pont-Marie s'écria, joyeux :

« Comment ! le marquis ? Quelle bonne surprise ! Mais dites-lui donc qu'il entre ! N'est-il pas chez lui ? Je vais être bien heureux de lui serrer la main !

– Faites, Jean ! » ordonna la voix d'outre-tombe de la marquise.

Le domestique disparut.

« Eh bien, c'est entendu ? interrogea fébrilement le hideux de Pont-Marie. Vous viendrez ?

– Je viendrai ! »

Et elle jeta à de Pont-Marie, comme une folle :

« Vous direz à mon mari que je suis allée chercher mon fils et que je reviens tout de suite. »

Elle s'enfuit, désireuse de se trouver un instant seule pour se ressaisir l'âme et se refaire un visage.

Georges de Pont-Marie, lui, était radieux. Il triomphait. En vérité, le marquis avait été bien bon d'arriver à une minute aussi décisive. Maintenant Cécily ne pouvait plus lui résister ! Comme il en était là de son intime jubilation, Chéri-Bibi fit son entrée.

Il avait soigné sa toilette. Jamais le marquis du Touchais n'avait été aussi beau, aussi tiré à quatre épingles, aussi pommadé, aussi luisant, aussi verni ! Tout de même, il était un peu pâle. Un binocle en or, aux verres légèrement fumés, chevauchait son nez bourbonien, le nez de la race.

Il s'attendait à se trouver en face de Cécily. Il s'estima heureux qu'elle ne fût point encore là. Cela lui donnerait le temps de se remettre tout à fait, mais en apercevant de Pont-Marie qui s'avançait vers lui, la main tendue et la mine joyeuse, il ne put dissimuler une légère grimace.

« Ah ! bien, s'écriait le triomphant de Pont-Marie, en voilà une surprise ! Et une bonne ! C'est comme ça qu'on traite les amis ! On ne prévient personne, non ! Eh bien, Maxime, qu'est-ce que tu as ? Tu ne me serres pas la main ?

– Si, si… répondit vivement Chéri-Bibi… Mais comment donc ! »

Et il lui toucha la main sans effusion aucune.

« Mais, parle-moi ! Dis-moi quelque chose ! s'écriait de Pont-Marie… Je te trouve tout changé !

– Où est la marquise ? demanda Chéri-Bibi.

– Répète !

– Je demande où est la marquise ?

– Ah bien ! je ne me trompais pas ! Ta voix aussi a changé, tu sais !

– Oui, oui ! je sais, j'ai eu pas mal de bronchites là-bas… des maux de gorge… c'était très malsain.

– Je te crois facilement… À part ça, tu as bonne mine ! Toujours chic ! Toujours ohé ! ohé ! Le coffre solide ! Ma parole, on dirait que tu as forci ! Faut prendre garde, tu sais ! Un peu de bedon, ça va ! mais pas trop n'en faut ! Faut surveiller ça, à nos âges ! Moi, je me suis mis au régime.

– Dites-moi donc, monsieur de Pont-Marie !

– Quoi ? monsieur de Pont-Marie ? Tu fais des cérémonies, maintenant ! Pourquoi ne m'appelles-tu pas « monsieur le vicomte », comme mes domestiques ? Es-tu drôle !

– Dis donc, Georges, tu vas me rendre un service.

– Oh ! comme tu as la voix creuse… j'aurai du mal à me faire à cette voix-là… Et puis tu as l'air solennel ! Tu marches comme la statue du commandeur ! Un service ? À ta disposition ! Qu'est-ce que tu veux ?

– Je voudrais que tu fiches le camp !

– Tu veux que je m'en aille ?

– Oui, tu comprends, il y a si longtemps que je n'ai pas vu Cécily…

– Ah ça ! sans compter que depuis trois mois que tu es en France, tu aurais pu te souvenir que tu avais des amis à Dieppe… Enfin, je t'ai toujours connu comme ça ! Entre nous, tu as toujours été un peu louf ! Eh bien, tu as à causer avec Cécily ? C'est bon, je te quitte… Tu m'inviteras à déjeuner une autre fois… À bientôt, mon vieux Maxime !

– Adieu, monsieur !

– Hein ?

– Pardon ! je veux dire… à bientôt, Georges…

– À la bonne heure ! »

M. de Pont-Marie lui serra une dernière fois la main et s'en alla en se disant : « Un peu glacé, le marquis. Pour sûr, on a dû lui faire des potins, lui raconter que j'avais chauffé Cécily… Et puis, je ne sais pas ce qu'il a : il me paraît un peu frappé. La société du bagne ne lui a pas réussi ! »

Resté seul, Chéri-Bibi s'en fut, avec gravité, devant un portrait en pied de Cécily qui avait été peint au temps qu'elle était encore jeune fille.

Elle était habillée d'une robe de mousseline blanche et d'une rose dans les cheveux. Se rappelant la Cécily de la veille, au bal du casino, Chéri-Bibi, mentalement, établit des comparaisons et dit : « Je l'aime bien aussi comme ça ! »

Une porte grinça sur ses gonds. Il tressaillit et devint pâle. Ce n'était pas elle, mais un domestique qui jetait sur la table des journaux. Ah ! Chéri-Bibi n'était pas brave ! Non point qu'il pût imaginer une seconde que sa transformation courût un danger quelconque… l'expérience était faite depuis longtemps à cet égard. Pour que quelqu'un pût sentir naître en lui le plus vague

soupçon sur la personnalité du marquis du Touchais, il eut fallu que le marquis fût aimé de ce quelqu'un-là. Or il n'avait jamais été aimé de personne. Chéri-Bibi n'avait pas à craindre de la perspicacité du cœur. Non. Il redoutait simplement de se trouver en face de sa femme.

Enfin elle parut.

Il la vit venir à lui à pas lents, glissant comme une ombre, traînant ses petits pieds dans un kimono d'azur à fleurs d'or. Il la compara tout de suite à une princesse de rêve et resta coi, sans dire un mot, la bouche cousue, le gosier sec. elle aussi le regardait maintenant, sans rien dire, et ils étaient là comme deux statues ; et cela eût pu durer longtemps. Il eût voulu dire quelque chose. Il avait préparé des phrases. Il ne se rappelait plus rien. Il aurait été incapable de dire « bonjour ». Un parfum délicat venait d'elle et l'enivrait. La tête « lui tournait ». Il pensait avec terreur qu'il allait se trouver mal. Il ne sentait plus son cœur. Il avait peur de mourir et il eût voulu se sauver.

D'un geste d'automate, elle finit par lui montrer une chaise, sur laquelle il se laissa glisser. Et elle parla. Il était temps. Il se sentait devenir fou. Elle dit, d'une voix blanche :

« Je suis allée chercher votre fils ; je le croyais à la maison, mais il est allé sur la plage avec « miss ». Il va revenir tout à l'heure.

– Je serais très heureux de le revoir, dit-il. Votre santé est toujours bonne ? »

Elle eut une légère hésitation au son de cette voix… mais il y avait si longtemps qu'elle ne l'avait entendue… et ce son nouveau ne lui était pas plus désagréable que l'autre, au contraire. Elle répondit :

« Ma santé est excellente, merci. Celle de votre fils aussi. Je vois avec plaisir que, de votre côté, vous ne semblez pas avoir trop souffert de vos malheureuses aventures.

– Elles ont été terribles, Cécily. »

Il lui avait dit, à elle : Cécily ! À elle, à elle ! Il n'aurait jamais cru que c'était si facile que ça ! Il s'était dit bien souvent : « jamais je n'oserai… lui dire… Cécily… comme ça… : tout court… Il me semble que ce sera plus fort que moi ; que je lui dirai encore : « Mademoiselle » comme autrefois, quand je lui apportais sa viande bien persillée. Et il lui avait dit : Cécily ! comme un homme dit à sa femme, quoi ! » Désormais, tout lui parut facile. Le sang recommença à circuler librement dans ses artères glacées, et il allait s'enhardir quand « sa femme », qui était restée silencieuse quelques secondes, fit :

« Cécily ! Cela me semble drôle que vous m'appeliez Cécily avec la voix un peu nouvelle que vous apportez de là-bas… Vous ne m'avez jamais appelée Cécily, quand nous étions seuls ! »

Ça, par exemple, pensa Chéri-Bibi, ça n'est pas de chance. Comment donc pouvaient-il s'appeler entre eux, ces gens du monde ? Monsieur ? Madame ? C'était bien ridicule ! Oui, mais ils étaient fâchés ! Allons, Chéri-Bibi, c'est le moment de payer d'audace !

Et d'un léger mouvement, il se rapprocha de sa femme. Ses yeux rencontrèrent, sur le bras du fauteuil, une main exsangue qui tremblait. Alors, derrière ses verres fumés il regarda bien cette femme et vit ses yeux profonds, ses arcades sourcilières creusées, le cerne de douleur et de peur, et s'aperçut que toute la fraîcheur du visage était récente, fausse et menteuse : de la poudre et du rose et du rouge, de la vie artificielle étalée sur les lèvres couleur de mort… Ses yeux se mouillèrent de pitié. Il pen-

sa : « La pauvre femme ! » et il voulut prendre cette main, qui se retira.

Il en fut un peu décontenancé, mais son incommensurable amour lui versait maintenant des forces. Il dit :

« C'est vrai, c'est la première fois que je vous donne votre petit nom, Cécily… et vous me permettrez, désormais de vous appeler ainsi. Si cela ne vous choque point trop, cela me fera plaisir… Bien des choses ont changé depuis que nous nous sommes vus, mon amie… (Elle ne broncha pas à « mon amie ».) Oui, bien des choses… Je vous disais tout à l'heure que mes aventures avaient été terribles !

– Je les ai connues par les journaux, monsieur… et par votre notaire…

Ah ! elle m'a appelé « Monsieur ». C'est bien ce que je pensais ; ils se disaient « Monsieur » et « Madame » dans le particulier, réfléchissait Chéri-Bibi. Quel ménage !

« Oui, reprit-il, les journaux en ont parlé… et mon notaire… À ce propos, je tiens à vous remercier de l'empressement que vous avez mis à seconder ses efforts pour ma libération… Évidemment j'aurais pu, j'aurais dû vous écrire. Je ne l'ai pas fait pour la même raison qui m'a tenu éloigné d'ici depuis plus d'un an… Cécily, je voudrais me faire comprendre… Depuis longtemps je ne mérite plus votre intérêt… *Certainement je me suis mal conduit avec vous !* »

Phrase malheureuse ! et que Chéri-Bibi regretta sur-le-champ en voyant la figure de sa femme changer tout à coup d'expression. Le masque de la politesse glacée avec lequel elle l'écoutait se transforma en une seconde, et ce fut avec une hauteur presque insultante qu'elle laissa tomber ces mots : « Vous dites, monsieur ? » (Chéri-Bibi pensa : « Tout de même, ce qu'il

a dû lui en faire voir, le bougre, pour qu'elle me parle comme ça ! ») Et il baissa la tête sous le poids écrasant de la muflerie de l'autre.

Cécily, du reste, le regardait et l'écoutait sans le comprendre, car, après l'expérience qu'elle avait faite du marquis, elle était en droit de ne point même soupçonner la grandeur, la beauté, la générosité des sentiments que le bienfaisant amour avait fait naître dans le cœur de cet homme qui lui revenait après tant de traverses. Elle se demandait certainement « où il voulait en venir » et quelle épreuve nouvelle se préparait pour elle derrière cette attitude de bizarre repentir auquel elle ne pouvait croire, bien entendu.

L'homme dont elle portait le nom l'avait du reste habituée à tout redouter. Elle n'avait jamais cessé de trembler sous son joug. Après l'effroyable tyrannie dont il l'avait brisée, il était vraiment le bienvenu à dire : « Certainement, je me suis mal conduit avec vous ! ». Décidément, le misérable n'avait aucun sens moral. Il allait peut-être lui demander « d'oublier » ! C'eût été le comble !

Or, justement, c'est ce que Chéri-Bibi ne manqua point de lui proposer, avec une diplomatie mondaine un peu sommaire dont il eût été bien excusable pour tout autre que pour Cécily.

Accentuant ce ton doucereux et larmoyant qui correspondait parfaitement selon lui à la situation présente et aux souvenirs des trahisons et méchancetés du marquis dont cette maison était pleine, il plaida avec une naïveté incroyable les circonstances atténuantes ou tout au moins les raisons qui pouvaient lui faire espérer, dans des temps plus ou moins prochains, le pardon.

Il s'étendait avec une pitié alanguie sur les dernières catastrophes qui lui avaient « ouvert les yeux ». Il avait subi une lon-

gue captivité chez les bandits. Il avait vu la mort de près. Il sortait d'une fièvre typhoïde : bref il s'attendrissait si parfaitement sur ses malheurs qu'il soupçonna que Cécily, dont il connaissait le bon cœur, devait, pour le moins, en être touchée.

Pour s'en assurer il osa lever les yeux du tapis dont il avait humblement apprécié les dessins pendant toute la durée de son triste discours ; peu à peu son regard s'enhardit jusqu'à revoir ces yeux tant aimés qui, tout à l'heure, l'avaient foudroyé de leur éclat orgueilleux : ils pleuraient !

Oui, Cécily, sa Cécily pleurait en l'écoutant ! Il avait donc su trouver le chemin de son cœur !

Pathétique et déjà ivre de sa victoire, ne sachant plus beaucoup ce qu'il faisait, le malheureux Chéri-Bibi se leva en balbutiant :

« Cécily ! Vous pleurez ! (Elle ne le voyait pas, car elle avait tourné la tête.) Pourquoi détournez-vous la tête ? N'ayez point honte de ces larmes qui prouvent votre bon cœur. (Ce disant, il s'approchait en tapinois.) Regardez, Cécily… Moi aussi, je pleure… (C'était vrai qu'il pleurait.) Cécily, laissez-moi vous embrasser… »

Il s'était vivement courbé au-dessus de cette tête adorée et déjà ses lèvres effleuraient en tremblant cette chevelure dont le parfum lourd achevait de le griser, quand, à son grand dam, Cécily, qui n'avait nullement soupçonné le mouvement de l'ennemi, le repoussa avec une rudesse singulière chez un être aussi fragile ; mais elle avait vu « de quoi il retournait » et ses forces en avaient été décuplées. Elle s'était levée, et rouge, haletante, superbe d'indignation sous cette tentative d'un chaste baiser comme sous le plus cruel outrage, belle comme jamais il ne l'avait vue belle, elle s'écria :

« Vous ! Vous voulez m'embrasser ! »

Il la regardait, médusé, anéanti, consterné. Heureusement pour leurs relations futures, que la jeune femme, dans sa colère, était incapable de mesurer un pareil abattement ; sans quoi, elle qui avait connu le marquis sous des aspects plutôt dominateurs, elle eût jugé qu'il était atteint maintenant par le gâtisme et qu'il n'y avait plus à s'occuper d'une aussi lamentable ruine.

Ah ! la colère de Cécily ! La jeune femme tamponnait rageusement ses belles paupières gonflées encore de ces larmes qui avaient si fâcheusement inspiré Chéri-Bibi. Et elle lui criait, à travers ses sanglots rauques, qu'elle ne voulait point laisser sortir devant son tyran et qui l'étouffaient :

« Me laisser embrasser par vous ! Moi ! À quoi pensez-vous ? Êtes-vous devenu fou tout à coup ? Avez-vous perdu la mémoire ? Comment avez-vous pu penser que je me laisserais traiter comme l'une de ces filles que vous payez pour qu'elles soient toujours prêtes à subir vos caprices ? Ah ! vraiment, vous m'avez vu pleurer ! Et votre monstrueux égoïsme a pu vous faire croire que je pleurais sur vous ! C'est sur moi, monsieur, que je pleurais ! Sur toutes les douleurs que je vous dois… sur toutes les hontes dont vous m'avez abreuvée ! Quand je pense que vous n'avez pas hésité à nous chasser brutalement, votre mère et moi, de votre maison ! du château du Touchais, dont vous étiez si fier, pour le donner à cette femme qui est votre maîtresse, et qui, hier encore, en plein bal, devant cinq cents personnes, par ses sourires, ses propos, toute sa grossière insolence, osait m'outrager… Quand je pense à tout cela ! Et quand je vous vois, par je ne sais quel mystère ou dans quel dessein, tenter de m'apitoyer, je me demande si je rêve ! Et vous avez voulu m'embrasser, vous ! Ah ! monsieur ! monsieur ! Mais vous savez bien que c'est impossible ! Mais vous savez bien qu'il y aura toujours entre nous une chose, quoi que vous fassiez, que je ne saurais

oublier jamais ! jamais ! Souvenez-vous de la nuit de votre départ pour la Norvège ! »

« Mais qu'est-ce que j'ai encore fait, cette nuit-là ? » se demandait, atterré, le pauvre Chéri-Bibi.

« Certes ! vous êtes ici, chez vous ! Vous êtes le maître ! Restez, partez ! Faites ce que vous voulez… c'est votre affaire ! je n'y puis rien ! mais enfin monsieur, vous êtes un homme du monde… ou du moins, vous en affectez les manières. »

Cette dernière phrase fit rougir d'embarras et d'une certaine satisfaction le malheureux Chéri-Bibi.

« Eh bien… conduisez-vous, je vous prie, de telle sorte qu'une explication aussi superflue que celle que nous venons d'avoir ne se renouvelle plus ! C'est tout ce que je vous demande ! »

Elle était dans une agitation indescriptible. Elle répéta encore, mais cette fois en se soulageant du sanglot qui l'étranglait et en s'effondrant dans son fauteuil, presque pâmée :

« M'embrasser ! m'embrasser ! Lui ! lui ! »

Soudain, elle se redressa parce qu'on avait frappé à la porte. Elle se tamponna vivement les yeux et dit :

« Entrez ! »

C'était le domestique, qui restait sur le seuil, assez embarrassé, comme s'il n'osait faire part d'une commission qui le gênait.

« Eh bien, Jean ?

– Madame la marquise, c'est le valet de pied de la baronne Proskof ! »

La marquise était devenue écarlate en entendant prononcer ce nom ; et elle fixait, avec une attention terriblement hostile, son mari dont elle constatait le sang-froid honteux. En vérité, ce nom n'avait point le don de l'émouvoir outre mesure, et l'insensé ne paraissait pas comprendre que ce nom-là, prononcé dans cette demeure, était une nouvelle insulte pour sa femme.

« Allons ! dites, Jean… que veut-il ? interrogea-t-elle d'une voix sifflante.

– Mme la baronne Proskof a appris le retour de M. le marquis, et elle attend M. le marquis chez elle, à cause du bail.

– C'est bon ! c'est bon ! Qu'il dise à la baronne que j'y vais tout de suite… fit Chéri-Bibi avec un empressement qui lui valut une nouvelle « sortie » de Cécily.

– Allez donc, monsieur ! Là-bas, on ne saurait se passer de vous ! »

Et elle s'en alla, raide comme la justice, le laissant tout pantois. Cependant, la voyant disparaître, il eut un mouvement de révolte, et il l'arrêta pour lui dire :

« Madame, je tiens à vous prévenir que je reviens déjeuner.

– C'est comme vous voudrez, monsieur. Je vous le répète : vous êtes ici chez vous ! »

Et quand elle fut partie, il s'en alla à son tour, avec un petit geste sec de la main sur son chapeau, qu'il avait coiffé en bataille, et en bougonnant :

« Ah ! mais si elle croit que ça va se passer comme ça ! Elle est trop méchante, à la fin ! Et ce n'est pas encore elle qui me fera tourner en bourrique ! »

IV.

Le duel de Chéri-Bibi.

Quand Chéri-Bibi revint chez Cécily, il paraissait calmé, fort content de lui et il mourait de faim.

De loin, il aperçut sur le perron la cornette blanche d'une religieuse. Il reconnut sœur Sainte-Marie-des-Anges. Il monta par une allée, tandis qu'elle descendait par une autre. La pelouse les séparait. Il salua son passage et elle lui rendit son salut, puis continua son chemin. Chéri-Bibi était bien décidé à éviter autant que possible sa sœur, qui était revenue à l'hôpital de Dieppe, et surtout à ne lui point parler. Il ne voulait pas qu'elle entendît sa voix. C'était plus prudent. Du reste, à bord, dans les derniers temps, il ne lui avait jamais adressé la parole. Il ne lui parlait pas depuis qu'il était mort… Pauvre Jacqueline !

– Tout de même, songeait-il, si on nous avait dit, quand nous étions enfants, que j'entrerais ici en marquis et qu'elle en sortirait en « bonne sœur » ! *Fatalitas !*

Il fut tiré de ses réflexions par un groupe des plus gracieux qui apparaissait sur le perron. C'étaient Cécily et son fils.

Le petit vint au-devant de son père en courant. À la manière affectueuse dont il sauta à son cou, Chéri-Bibi vit bien que le petit ne le détestait point et que Cécily n'avait rien fait pour détourner à son profit la part d'amour filial qui revenait à ce bandit de père. « Noble femme ! se dit-il. Elle a toutes les vertus. Heureux l'homme qui sera aimé d'elle ! » Il rendit ses ca-

resses à l'enfant, et comme l'enfant ne ressemblait pas à son défunt papa, Chéri-Bibi se dit qu'il l'aimerait beaucoup.

« Tu m'as rapporté beaucoup de jouets de chez les sauvages ?

– Oui, mon fils, une malle pleine ; mais je t'avertis tout de suite que ces messieurs se fournissent dans les meilleures maisons de la capitale. »

Chéri-Bibi, qui ne laissait point que d'être un peu pompeux, aimait ce terme qui désignait Paris. Il vit que Cécily, qui venait au-devant d'eux, l'avait entendu et souriait. Il en fut tout bouleversé de bonheur.

« Ah bien ! Elle pourra désormais me faire tous les reproches qu'elle voudra ! Je courberai la tête et dirai *amen !* La chère femme ! Cette légère toilette d'été lui sied à ravir. Et cependant ce n'est rien : un peu de mousseline blanche sur les plus chères épaules du monde. C'est un ange du paradis ! Je voudrais baiser la trace de ses pas ! »

Elle marchait maintenant devant lui, en tenant son enfant par la main. Et Chéri-Bibi la suivit d'assez près pour respirer ce parfum qu'il aimait tant. À table, il s'assit entre sa femme et son fils. Il put s'imaginer qu'il s'en fallait de peu qu'il fût réellement le plus heureux des hommes. Le déjeuner avait été servi dans la véranda, d'où l'on avait vue sur la mer. Il y avait de petites voiles blanches à l'horizon. Le ciel était d'azur ; une brise légère avait passé sur les fleurs du jardin. Le service était impeccable, la nappe d'une belle lingerie, le couvert éblouissant, les radis un peu poivrés et le cœur de Chéri-Bibi débordant d'amour.

« Cécily, dit-il, vous avez reçu la visite de sœur Sainte-Marie-des-Anges ?

– Oui, mon ami, elle est venue m'apporter une triste nouvelle : la marquise, votre mère, est un peu souffrante. Hier soir, nous sommes allées toutes deux à la fête du Denier du pauvre marin, et elle a pris froid sous la pluie, en attendant notre auto devant la grille du casino. J'irai la voir avec Bernard après déjeuner.

– Cécily, vous avez toujours été parfaite pour ma mère, et je vous en remercie ; mais moi, je me suis bien mal conduit envers elle, la pauvre femme ! Sa porte m'est fermée, et ce n'est que justice. Mais puisque vous allez la voir, annoncez-lui donc une nouvelle qui ne pourra que la réjouir et aidera peut-être à la remettre sur pied ; elle va pouvoir, d'ici à huit jours, retourner s'installer d'une façon définitive au château du Touchais.

– Si ce que vous dites est vrai, fit Cécily, qui ne cachait pas son étonnement, elle en pleurera de joie certainement. Elle m'a souvent confié qu'elle n'avait point eu de plus grande peine au monde que celle de s'être vue éloignée aussi… brutalement du lieu où se rattachaient tous les souvenirs de sa vie et où elle avait espéré mourir… Mais *on* quitte donc le château ? demanda-t-elle sans le regarder.

– Oui, Cécily, on quitte le château.

– Ils en ont assez ?

– Non, Cécily, ils n'en ont pas assez ! Ils quittent le château parce que je les chasse !

– Vraiment ! (Cécily pensait : « Il en a assez de la Belle Dieppoise ! Il doit avoir quelque part une nouvelle maîtresse ! ») Eh bien, mon ami, je ne vous cacherai point qu'en ce qui me concerne je n'en suis pas autrement fâchée. Et si la Belle Dieppoise a cessé de plaire, tant mieux ! Oh ! simplement à cause du voisinage qui était un peu encombrant !

– Je sais ! Je sais ! Je connais un homme qui a été bien coupable en tout ceci et qui en aura un remords éternel. »

Cécily n'en croyait pas ses oreilles. Elle regarda Chéri-Bibi, qui baissa les yeux et rougit comme un enfant. Le nez dans son assiette, il fit son *mea culpa* avec une grande discrétion du reste, à cause de la présence du petit Bernard.

« Quand on songe à tout ce que vous avez souffert, Cécily, on ne mériterait point d'être assis à cette table. »

Cécily le vit manger cependant qu'il disait ces choses extraordinaires, avec un tel entrain qu'elle pensa : « En tout cas, le remords ne lui a pas ôté l'appétit ! »

« Cette femme, dit-elle, m'a fait souffrir moins pour moi que pour votre mère et que pour le nom des Touchais. Mais puisqu'elle s'en va, qu'il n'en soit plus question : bon voyage ! Jusqu'au dernier moment, elle n'a pas désarmé. Hier encore, à cette fête, elle a trouvé le moyen de nous insulter, votre mère et moi, ou tout au moins de nous provoquer, de montrer une insolence dont, au surplus elle a été bien châtiée. Puisque vous sortez de chez elle, mon ami, elle vous a peut-être mis au courant d'un incident qui s'est produit à la grille du Casino, devant deux cents personnes ?

– Nullement, Cécily, nullement. Elle ne m'en a point soufflé mot !

– Évidemment elle ne s'en est point vantée ! Sachez donc qu'au moment de partir elle a fait prendre à sa voiture la place de notre auto, sous notre nez, et si malhonnêtement qu'il y eut, autour de nous, des murmures. Heureusement un inconnu, qui venait de voir ce qui s'était passé, s'est jeté à la tête de deux chevaux de cette fille, et avec un courage, une force inouïe, a fait

reculer tout l'équipage, en criant : « Les honnêtes femmes d'abord ! », ce qui fut applaudi de tout le monde. Nous pûmes ainsi partir à notre rang. La marquise en avait les larmes aux yeux de bonheur, et moi j'aurais bien donné quelque chose pour savoir quel était cet homme qui avait su si bien nous faire rendre justice. J'aurais voulu le remercier, mais il avait déjà disparu. »

Le petit Bernard dit :

« Moi, si je le connaissais celui qui a fait reculer les chevaux de la méchante femme, je l'embrasserais !

– Embrasse-moi donc, dit Chéri-Bibi avec une grande simplicité.

– Comment, c'est toi papa ?

– Mais oui, mon fils, c'est moi. »

Le petit se jeta à son cou et l'embrassa avec transport cependant que Cécily, stupéfaite, assistait toute déroutée à ces effusions.

« Et toi aussi, maman, n'est-ce pas, tu vas l'embrasser ? »

Chéri-Bibi était devenu écarlate, et c'est en tremblant qu'il déposa l'enfant à sa place.

« Allons, sois sage, Bernard, faisait Cécily très troublée. Laisse ton père déjeuner tranquillement…

– Mais tu peux bien l'embrasser puisque c'est lui !

– Je t'ai déjà dit que les petits enfants ne doivent pas parler à table ! »

Maintenant elle n'osait plus regarder Chéri-Bibi. Et c'est en ayant l'air très occupée de goûter un plat que l'on venait d'apporter pour l'enfant qu'elle demanda :

« Alors, c'était vous ? Vous étiez donc à Dieppe ?

– Je venais d'arriver, Cécily, trop tard pour vous causer l'embarras de mon retour à la villa. Du reste, vous n'étiez pas prévenue et j'avais résolu de passer la nuit à l'hôtel. Avant de me coucher, je fis une courte promenade au Casino. Le hasard voulut que j'assistasse à l'incident. C'est aussi simple que cela. Vous n'avez pas à me remercier.

– Vous auriez pu vous faire écraser, mon ami… »

Et elle ne dit plus rien, devenue soudain songeuse, laissant le père et l'enfant jouer et se raconter des histoires qui les faisaient bien rire tous les deux.

Le repas touchait à sa fin quand un domestique vint annoncer à M. le marquis que son secrétaire et Me Régime étaient au salon.

« Bien ! bien ! qu'ils y restent ! Je viens tout de suite.

– Il ne faut pas que je vous dérange si vous avez à « causer affaires », mon ami, fit Cécily. Vous pouvez rejoindre ces messieurs. Je ferai servir le café au salon.

– C'est cela ! Vous êtes parfaite ! Vous songez à tout, Cécily. Excusez-moi donc… c'est, en effet, pour une petite affaire. »

Il embrassa son fils et s'en alla.

« C'est extraordinaire, je ne le reconnais vraiment plus, fit à mi-voix Cécily.

– Crois-tu qu'il est gentil, mon papa, et qu'il est brave ! Il m'a dit que tous mes joujoux allaient arriver tantôt avec son automobile. À ce qu'il paraît qu'il a une auto épatante, papa ! Je veux qu'il m'apprenne à conduire, tu sais, maman ! On s'amusera bien ensemble ! »

À ce moment, dans l'encadrement de la grande baie ouverte de la véranda, s'offrit la figure énigmatique de M. de Pont-Marie.

« Je ne vous dérange pas ! »

Il était entré dans la propriété familièrement, comme il faisait toujours… On n'annonçait plus M. de Pont-Marie. En l'apercevant, Cécily avait eu un geste de recul et d'effroi. Cependant, elle parvint à se maîtriser. Et devant le domestique qui achevait le service, elle s'excusa de sa peur et pria M. de Pont-Marie de la venir rejoindre dans la véranda. Depuis l'entrevue terrible elle avait eu le temps de réfléchir : le chantage dont elle était victime ne devait avoir d'autre but que celui de lui faire verser de l'argent. Elle savait Pont-Marie très gêné dans ses affaires et réduit aux derniers expédients. Elle s'était attendue même ces jours derniers à ce qu'il eût recours franchement à sa bourse et elle n'eût point hésité à lui venir en aide, en amie. Or elle venait de se rendre compte que le misérable, pour se tirer d'embarras, avait préparé contre elle un véritable guet-apens déguisé sous les couleurs de l'amour, et précédé du cambriolage de sa correspondance la plus secrète. Il faudrait payer cher ; sans doute le sacrifice serait énorme, mais elle était décidée à tout pour rentrer en possession des lettres, sauver l'honneur de son fils et ne point subir l'affreux outrage dont l'ignoble personnage l'avait menacée.

Du moment qu'il ne s'agissait plus que d'une question d'argent, il ne fallait désespérer de rien et garder tout son sang-froid pour traiter au mieux avec ce triste individu. Depuis l'absence de son mari, elle avait repris en main la gérance de sa fortune ; enfin elle avait de grandes disponibilités, depuis la mort de son frère.

Pont-Marie avait cru trouver Cécily avec le marquis ; il se mordit les lèvres en l'apercevant toute seule, et il attendit avec curiosité ce qu'elle allait faire, car il se proposait de tirer un plus ou moins heureux pronostic de l'attitude qu'elle allait prendre. En tout cas, il pensait bien que, le sachant armé comme il l'était, elle n'aurait point l'audace de le faire jeter à la porte.

Tout de suite, il la vit conciliante, froide sans doute, mais enfin très abordable. Elle le pria de s'asseoir en attendant le marquis, car Pont-Marie lui avait annoncé que c'était le marquis qu'il désirait voir.

« Il est avec son secrétaire et son notaire, il ne saurait tarder.

– Il vous a dit la sotte querelle ? demanda Pont-Marie.

– Il ne m'a rien dit du tout. Quelle sotte querelle ?

– S'il n'a point jugé bon de vous en entretenir, vous m'excuserez, madame, mais je préfère me taire. Dans ces sortes d'affaires, ajouta-t-il avec une maladresse voulue, le mieux est en effet de parler peu et d'agir vite.

– Vous m'en avez trop dit ou pas assez ! »

Et se tournant du côté du petit, elle le congédia :

« Bernard, je t'en prie, mon enfant, va retrouver miss, j'irai vous rejoindre tout à l'heure. »

Et quand ils furent seuls :

« Allons, monsieur ! Nous n'en sommes plus à nous faire des cachotteries. Pour que je vous revoie si tôt après ce qui s'est passé entre nous tout à l'heure, il faut que ce soit pour un sujet qui en vaille la peine. Que voulez-vous ?

– Au fait, vous avez raison. Vous êtes une femme de tête, et puis Maxime, entre nous, jusqu'à ce jour, a été bien peu intéressant. Cependant je viens me mettre à sa disposition. Il va se battre en duel. Cela ne vous bouleverse pas trop, non ?

– Non, vous l'avez dit vous-même, je suis une femme de tête. Et à cause de quoi, ce duel ?

– Pas à cause de quoi, à cause de qui.

– Eh bien, à cause de qui ?

– À cause de vous !

– De moi ?

– Parfaitement, c'est comme cela ! Maxime est devenu la cause de tous nos étonnements. Il défend sa femme maintenant. C'est admirable ! Il a un peu tardé, à mon avis. Mais n'est-ce pas, madame, il vaut mieux tard que jamais ! Enfin, c'est très bien ce qu'il a fait !

– Mais comment puis-je être la cause ?

– Ça s'est passé chez les Proskof, où je me trouvais. La baronne s'est exprimée d'une façon peu congrue à votre égard.

Elle n'était pas contente, car le marquis venait de lui donner congé, le bail étant arrivé à expiration.

– Et qu'est-ce qu'elle a dit ?

– Vous désirez le savoir ?

– Je le veux !

– Elle a dit : « C'est pour installer ici la fille Bourrelier ! »

– Et alors ?

– Et alors votre mari a administré une gifle formidable au baron, qui est allé rouler dans les placards en cassant de la porcelaine de prix. Oh ! ça a été admirablement fait ! Maxime a toujours eu une poigne très solide. Là-dessus, il est parti en disant : « J'attends vos témoins. » Le baron m'a prié d'être son premier témoin. Je me suis récusé. J'ai toujours été beaucoup plus l'ami de Maxime que celui du baron ; enfin, madame, je suis aussi votre ami, à vous, et je viens offrir mes services au marquis.

– Le voilà, monsieur ! » dit Cécily, que cette confidence avait troublée beaucoup plus qu'elle ne le voulait paraître ; et elle descendit dans le jardin en appelant Bernard, mais en réalité pour se donner une contenance.

Chéri-Bibi faisait son entrée dans la véranda. Il assista au départ précipité de Cécily et à son visible émoi. Il aperçut Pont-Marie et grogna dans sa moustache : « Le voilà encore, celui-là ! » Du reste, la présence de Pont-Marie chez lui, après ce qu'il avait vu, de ses yeux vu, la veille au soir, au bal du casino, le faisait souffrir d'une façon aiguë. Il ne pouvait comprendre que Cécily ne lui eût point fermé sa porte. Il demanda assez grossièrement :

« Qu'est-ce que vous voulez, monsieur ?

– Monsieur, je viens me mettre à votre disposition. Je me suis rappelé que nous étions de bons amis autrefois. J'ignore pourquoi nous ne le sommes plus aujourd'hui, mais enfin je suis resté l'ami de la marquise.

– Je le sais, monsieur, je le sais !

– Et si vous avez besoin d'un témoin, me voilà ! le baron va vous envoyer les siens tout de suite.

– Monsieur, je vous remercie d'avoir pensé à moi. Bien aimable. Mais le choix de mes témoins est fait. Voulez-vous avoir la bonté de m'attendre ici une seconde. J'ai un mot à dire à ma femme et je suis à vous. »

Il ne lui laissa pas le temps de répondre et courut rejoindre Cécily, qu'il apercevait, se promenant, solitaire, sous l'allée ombreuse des tilleuls où il l'avait vue rêver si souvent quand elle était jeune fille. Il la trouva agitée.

« Mon amie, lui dit-il en l'abordant, je viens de voir Pont-Marie. C'est un monsieur qui me déplaît souverainement. Je ne vous ferais point part de mes sentiments si je ne les croyais partagés. Tout à l'heure, quand je suis entré dans la véranda, je ne sais ce qu'il vous disait, mais certainement il vous faisait de la peine, car vous êtes sortie la figure décomposée. Je l'ai prié de m'attendre pour venir prendre votre avis : j'ai une forte envie de le reconduire par la peau du cou ! »

Chéri-Bibi, à son grand étonnement, s'aperçut vite que cette déclaration ne produisait pas tout l'effet qu'il en attendait. Cécily avait pâli, et, maintenant, elle balbutia :

« Mais, pourquoi donc ? Vous n'avez rien eu avec Pont-Marie, j'espère bien ! C'est un ami avec lequel je tiens à rester en excellents termes…

– Et moi, madame, je suis persuadé que ce bellâtre ne mérite point toutes vos bontés, ni surtout votre indulgence ! L'autre soir, au casino, il s'est conduit avec vous d'une façon presque indécente, si bien que vous avez dû « le remettre à sa place » et regagner la vôtre. Oui, madame, j'ai vu cela ! J'ai assisté à cela ! Et ce matin, quand j'ai pénétré dans votre salon et que je l'y ai trouvé, je me suis dit : « Tiens, voilà un petit mufle qui vient demander son pardon. » En le revoyant tout à l'heure dans la véranda j'ai bien été forcé de me dire : « Il l'a obtenu. » Mais en vous voyant le quitter dans cet état d'agitation, j'ai ajouté *illico* : il ne le mérite pas ! Si jamais, madame, il vous manque de respect, il faut me le dire !

– Monsieur, fit entendre Cécily sur un ton qu'il ne lui avait point connu pendant toute la durée du déjeuner, vous oubliez que si j'avais dû vous attendre pour me faire respecter, j'aurais risqué depuis longtemps de n'être plus respectable ! Vous vous êtes étrangement mépris sur l'attitude de M. de Pont-Marie à cette soirée du Casino. Je n'ai rien à lui reprocher. Je me suis trouvée subitement un peu souffrante et voilà pourquoi je suis partie de si bonne heure avec votre mère qui, elle-même, était très fatiguée. »

Chéri-Bibi souffrait mille morts en l'entendant parler ainsi. Il était sûr qu'elle mentait.

« Malheureux que je suis ! gémissait-il en lui-même. Elle l'aime ! Je ne puis plus en douter ! »

Furieux, il dit :

« Je vous demande pardon, madame (maintenant, c'était lui qui lui disait : madame), de m'être aussi grossièrement trompé ! Faut-il l'inviter à dîner ?

– Non, mon ami, répondit-elle, subitement radoucie… mais à déjeuner pour après-demain. »

Chéri-Bibi reçut le coup et s'en alla, titubant, dans l'allée ombreuse des tilleuls.

« Après-demain, se jura-t-il, je serai mort ! »

Quant à Cécily, bien qu'elle fût en proie à mille sentiments contradictoires, elle se félicitait de l'idée de cette invitation qui devait lui procurer l'occasion de causer avec Pont-Marie et peut-être de s'entendre définitivement avec lui avant que les huit jours ne fussent écoulés. Elle ne tenait nullement à faire connaissance avec la mystérieuse villa de Pourville.

Pour donner un autre cours à ses idées qui devenaient fort embrouillées à l'égard de son « nouveau mari », elle appela miss et Bernard et leur ordonna de s'apprêter à sortir avec elle. Elle allait prendre des nouvelles de la vieille marquise douairière, qui serait bien stupéfaite d'apprendre la chevaleresque attitude d'un fils qu'elle avait maudit et juré de ne plus revoir. Tous trois prirent le chemin creux qui conduisait, sous une voûte épaisse de feuillage, entre deux hauts talus, à la demeure rustique où la bonne dame avait transporté ses pénates, aidée de Reine qui lui restait dévouée jusqu'à la mort. La marquise douairière, qui était très bonne, mais très fière, avait préféré, au sortir de l'orgueilleux château du Touchais, cette humble maisonnette des champs à la villa démocratique des Bourrelier, où elle eût risqué, du reste, de rencontrer son mécréant de fils. Cécily trouva Reine sur le pas de la porte.

« Vous faites bien de venir, madame la marquise, dit-elle, madame n'est pas bien du tout ! »

Elle pénétra chez la douairière au moment même où passaient, remontant le chemin qu'elle venait de descendre, deux beaux messieurs habillés d'impeccables redingotes et chapeautés de huit-reflets plus brillants que des sabres.

« Les témoins du baron ! » se dit-elle.

C'étaient eux, en effet. À la villa Bourrelier, on les attendait. Chéri-Bibi était revenu dans la véranda, où il avait retrouvé Pont-Marie avec ses deux témoins à lui, M. Hilaire et Me Régime, son notaire de Rouen, présentement en villégiature à Dieppe. Me Régime était aussi pâle que le plastron de sa chemise depuis qu'il savait qu'on réclamait son concours pour la rédaction d'un procès-verbal pour lequel il n'était point besoin de papier timbré. Me Régime était un brave homme de loi, de figure paterne, aux mains grassouillettes, qui certainement n'avaient jamais tenu une épée. C'est du reste l'argument qu'il tenta de faire valoir auprès de son client ; mais M. de Pont-Marie répondit avec un sourire sarcastique qu'il n'avait point à se préoccuper de cette question, attendu qu'on se battrait presque certainement au pistolet, le baron étant l'offensé et de première force à cette arme.

« Mais, monsieur, s'écria encore le pauvre Me Régime, je n'ai, de ma vie, chargé un pistolet !

– On les fera charger par l'armurier ! » répliqua Pont-Marie d'une voix ridiculement tragique.

Chéri-Bibi, agacé de cette discussion qui ne tendait, de la part de Pont-Marie, qu'à déconsidérer le témoin Régime, se tourna brusquement du côté du notaire :

« Enfin, monsieur, êtes-vous mon ami, oui ou non ?

– Sans doute, monsieur le marquis, sans doute, mais le caractère de ma charge…

– Oui ou non, voulez-vous être mon témoin ? »

Me Régime comprit, au ton sur lequel la question lui était posée, que, certainement, s'il ne voulait pas être le témoin du marquis, celui-ci cesserait d'être son client. Il accepta, avec un soupir.

« Vous croyez, demanda M. Hilaire, qui était presque aussi pâle que Me Régime, vous croyez, monsieur de Pont-Marie, que le baron choisira le pistolet ? Y est-il vraiment aussi fort que vous le dites ?

– C'est notre premier prix de tir ! Il fait mouche presque à chaque coup !

– Tant mieux ! grogna Chéri-Bibi, en allumant un excellent cigare, ce sera plus vite fini.

– Que voulez-vous dire ? s'écria Me Régime, en joignant ses grasses petites mains, comme s'il allait entrer en prières.

– Je veux dire que s'il me tue tout de suite, il n'aura pas besoin de recommencer !

– Vous désirez donc échanger plusieurs balles ? demanda Pont-Marie d'une voix qui affectait l'indifférence.

– Je ne le désire pas, répondit Chéri-Bibi en le regardant si férocement que Pont-Marie crut à quelque accès de fièvre comme on en rapporte souvent de ces aventures lointaines, je ne le désire pas, je le veux ! Je ne veux pas un duel pour rire,

moi ! je veux un résultat ! Vous entendez bien, vous autres, mes témoins… je veux que l'on tire jusqu'à ce qu'il y ait un résultat ! » (ce résultat, pensait le désespéré Chéri-Bibi, c'est la mort et la fin de mes souffrances.)

M. de Pont-Marie dit :

« Il ne faut désespérer de rien. En duel, on ne sait jamais ! C'est une chose de viser un carton et une autre de viser sur un homme qui, lui-même, tire sur vous. Enfin, autant que je m'en souvienne, le marquis était lui-même assez fort au pistolet.

– Oh ! il est bien plus fort au revolver » s'écria inconsciemment la Ficelle.

Et comme il ajoutait :

« Ne pourrait-on pas se battre au revol… »

Il n'acheva pas, reculant devant le regard de Chéri-Bibi, qui le foudroyait à son tour.

« Monsieur ! mon secrétaire divague… »

M. le secrétaire s'affala dans un coin et ne dit plus mot. La conversation languissait, quand le domestique vint apporter deux cartes. C'étaient les témoins du baron. Chéri-Bibi alla les recevoir au salon et les mit en rapport immédiatement avec Me Régime et M. Hilaire. Puis il sortit et retrouva encore de Pont-Marie dans le jardin. Il ne pouvait voir cet homme. Déjà, avant d'avoir reçu le mensonge de Cécily, il le détestait, mais maintenant il le haïssait avec une force que, seul, pouvait maîtriser son malheureux amour.

L'autre, en l'apercevant, se rapprocha de lui. Chéri-Bibi, à chaque pas qu'il faisait, grinçait des dents :

« Mais il ne va donc pas ficher le camp ! Mais il ne voit donc pas, l'imbécile, que sa seule présence me rend malade !

– Marquis, fit avec désinvolture Pont-Marie qui, de toute évidence, avait prit le parti de ne s'apercevoir de rien, en effet… marquis, pourquoi ne m'avez-vous pas pris comme témoin ? Ces deux malheureux tremblent dans leur culotte, c'est visible ! Je vous assure que je ne vous comprends pas ! Voyons ! franchement, Maxime… qu'est-ce qu'il y a entre nous ? Je veux le savoir ! Permets-moi de te tutoyer comme autrefois, pour te le demander. On t'a fait des racontars sur moi ! On a peut-être trouvé que je venais trop souvent ici ! Ceux-là ne me connaissent point, Maxime… et ne connaissent pas ta femme !

– Ma femme ! Je te défends, tu entends ! je te défends de parler de ma femme !

– Ah ! tu vois bien que tu m'en veux ! Tu vois bien que tu as quelque chose contre moi !

– Non ! interrompit brusquement Chéri-Bibi, non ! non ! je n'ai rien contre vous ! Je vous demande pardon ! Je suis revenu un peu malade de là-bas… »

Et il ajouta d'une voix sourde, après une courte hésitation :

« La preuve que je ne vous en veux pas… c'est que je vous invite à déjeuner pour après-demain… C'est dit ?

– Mais, mon cher, je ne sais vraiment pas si je peux… Alors, dis-moi que nous sommes amis comme par le passé…

– Oui, oui ! comme par le passé…

– Et tutoie-moi comme par le passé. Dis-moi : « Accepte à déjeuner, tu me feras plaisir, Georges ! »

– Eh bien ! accepte à déjeuner, tu me feras plaisir, Georges !

– Et serre-moi la main.

– Voilà !

– Aïe ! tu me fais mal ! mais tu vas me briser le poignet ! Ouf ! Eh bien, tu sais !

– Et maintenant, au revoir, fit Chéri-Bibi qui suait à grosses gouttes.

– Oui, oui ! au revoir… À propos, ta femme sait que je viens déjeuner après-demain ? Ça lui fera plaisir ?

– Comment donc ! Mais comment donc si ça lui fera plaisir ! »

Et Chéri-Bibi s'enfuit à grands pas, car il sentait qu'il ne pouvait plus se contenir et qu'un malheur serait vite arrivé. Dans la véranda, il se jeta sur les coussins en sanglotant :

« Cécily ! Cécily ! »

Il resta près d'un quart d'heure ainsi, enfoui dans sa misère, et puis il se releva, un peu plus calme…

« Allons, du courage ! se dit-il. Votre pourvoi est rejeté, Chéri-Bibi ! »

Il saurait mourir ! Car il ne pensait plus qu'à cela depuis qu'il était persuadé que Cécily aimait ce bellâtre de Pont-Marie.

Ses témoins vinrent le rejoindre. La conférence était terminée. On s'était mis d'accord sur le chiffre de quatre balles à échanger à vingt-cinq pas, au commandement et les témoins du baron avaient fait entendre que leur client ferait tout son possible pour qu'il y eût un résultat. Le combat devait avoir lieu le lendemain matin, à neuf heures, dans le parc du Touchais.

Me Régime, dont l'émoi ne faisait que grandir avec sa responsabilité, prit congé du marquis et s'en fut se coucher, car il ne tenait plus sur ses jambes. Quant au secrétaire du marquis, il pleurait… Il avait compris que Chéri-Bibi avait éprouvé de grands déboires du côté de Cécily et qu'il avait résolu de se laisser tuer comme un lapin. Chéri-Bibi le consola de son mieux en lui disant qu'il ne manquerait point de le coucher sur son testament et qu'il pouvait se considérer, dès maintenant, comme à l'abri du besoin.

« Monsieur le marquis est très bon, gémit le pauvre garçon. Mais qu'il soit persuadé d'une chose, c'est que je ne lui survivrai pas ! »

La marquise et le petit Bernard arrivèrent sur ces entrefaites. Le petit Bernard embrassa tendrement son père, ce qui redoubla la douleur du dévoué secrétaire. Cécily regardait avec étonnement ce grand dadais qui « chialait » en détournant la tête. Chéri-Bibi présenta alors M. Hilaire et demanda à sa femme de bien vouloir lui faire un petit coin chez eux.

« Nous avons le pavillon avec la chambre au rez-de-chaussée. Je crois que ce sera parfait pour votre secrétaire, mon ami.

– Mais oui, le pavillon ! Cécily, vous seriez tout à fait aimable de montrer le pavillon à mon dévoué secrétaire. Je vous demande pardon, Cécily. Je ne dînerai point ce soir avec vous ;

vous aurez la bonté de me faire monter une tasse de thé vers les huit heures. J'ai beaucoup à travailler ; je vais m'enfermer dans mon bureau. »

(Le dévoué secrétaire pleure comme une fontaine.)

« Allons, Hilaire, ne fais pas l'enfant, je te prie !

– Oui, monsieur le marquis !

– Cécily, vous avez vu ma mère ! Comment va-t-elle ?

– Elle va mieux, mon ami. Elle a accueilli avec une joie si visible la bonne nouvelle que je lui ai apportée, que Reine et moi nous espérons dans une prompte guérison. Du reste, le docteur ne nous a pas caché sa satisfaction.

– Avez-vous, Cécily, présenté mes respects à ma mère ?

– Non, mon ami. Elle ne me l'a pas encore permis.

– Quelles femmes ! se dit Chéri-Bibi. Jamais je n'aurais cru que, dans la haute, on était si rancunier ! »

Et il alla s'enfermer dans son bureau, qui avait été jadis le bureau de M. Bourrelier père. Pendant ce temps, la marquise conduisait le lamentable la Ficelle à son pavillon.

« Pourquoi qu'il pleure comme ça, le monsieur ? » avait demandé le petit Bernard.

« Vous avez entendu mon fils, monsieur Hilaire, fit Cécily, en renvoyant son enfant rejoindre Miss. Il s'étonne de vous voir si désolé.

– Madame la marquise, répliqua le dévoué secrétaire, en se mouchant avec éclat, madame la marquise ne sait donc point que mon maître a résolu de se faire tuer ?

– Je sais, monsieur Hilaire, que le marquis doit se battre en duel demain, mais je n'ignore pas non plus qu'il est de première force aux armes et qu'il saura se défendre.

– Vous êtes dans l'erreur, madame la marquise, sauf votre respect. Ces messieurs doivent échanger quatre balles et le marquis m'a dit qu'il tirerait en l'air (Chéri-Bibi, qui n'était point dans les grandes circonstances de la vie des plus communicatifs, n'avait rien dit du tout à son ami la Ficelle !) ; vous voyez donc bien, madame, qu'il veut se faire tuer ! »

Et il se remit à pleurer.

« Vous aimez bien le marquis, monsieur Hilaire ?

– Ah ! madame, comment ne l'aimerais-je pas ? Il est si bon ! Ah ! je sais bien qu'il n'a pas toujours été comme ça, et qu'il a eu des torts envers madame la marquise…

– Monsieur Hilaire, fit Cécily d'une voix et sur un ton qui glacèrent le pitoyable la Ficelle, monsieur Hilaire, voici votre appartement ! Au revoir, monsieur Hilaire ! »

Hilaire en resta, selon son expression, « comme deux ronds de flan ». Quand il reprit haleine, il s'écria :

« Mais comment donc qu'il faut leur parler à ces femmes-là ? On a beau être délicat, on n'arrive jamais à leur faire plaisir ! Décidément, la Cécily de Chéri-Bibi a m'fait suer ! J'aime mieux Virginie ! »

Après s'être essuyé les yeux, il regarda « son appartement ». Il le trouva magnifique. Son cabinet de travail, sa chambre à coucher, sa salle de bains ! En d'autres temps, il eût dansé une gigue joyeuse devant toutes ces splendeurs. Mais le funeste destin qui ne cessait de s'acharner sur son maître l'incita à une nouvelle et profonde mélancolie. Il se donna un coup de brosse, « étrenna » son lavabo et, après avoir refait le nœud de sa cravate, redescendit tout doucement vers le port en murmurant tous les dix pas : « C'était trop beau ! »

Toutefois, l'espoir lui restait que Chéri-Bibi, devant la vilaine figure du baron Proskof, reprendrait goût à la vie et tiendrait à lui démontrer qu'il savait, lui aussi, se servir des armes à feu.

Il s'en fut, sous les arcades, au cabaret du Port, où il avait déjeuné le matin même et où il avait eu le loisir de tailler une bavette avec la charmante Virginie. Cette blonde enfant du pays de Caux lui faisait oublier les palaces et la mauvaise qualité de la friture. Cette fois, il eut la malchance de trouver le cabaret fermé, les volets sur la porte, et, sur les volets, cet avertissement aux clients : « Fermé pour cause de changement de propriétaire. »

« Pourvu que Virginie reste, se dit la Ficelle, le propriétaire m'est bien indifférent ! »

Ainsi vont les pauvres humains ne se doutant point que le caillou qu'ils heurtent d'un pied indifférent sur la route, vient quelquefois de les faire trébucher sur le mystérieux chemin de leur destinée.

Jusqu'au soir, il resta accoudé, comme un vieux marin à la retraite, sur une pierre du quai, sans autre distraction que celle de cracher dans l'eau. Il ne dîna pas. Quand il revint, assez tard,

à la villa, il aperçut de la lumière au rez-de-chaussée, « dans le bureau ».

Et il se dit avec un morne désespoir :

« C'est M. le marquis qui fait son testament ! »

Il ne se trompait pas. Mais depuis de longues heures, Chéri-Bibi en avait fini avec les « dernières dispositions » relatives au partage posthume de sa fortune. C'était son testament moral qui l'occupait, le dernier souvenir qu'il allait laisser à Cécily, son suprême adieu à la vie et à l'amour. Comme il lui parlait par-delà la tombe, en tant que marquis du Touchais, il avait eu soin de régler en cinq sec le passé, tout en exprimant beaucoup de regrets ; mais par la peinture éblouissante de son amour présent, il pensait faire naître des remords dans le cœur impitoyable de celle qui n'avait pas su pardonner !

Plus d'une fois, Chéri-Bibi dut interrompre le cours de sa brûlante confession pour laisser couler ses libres larmes. Ainsi c'était dans le moment qu'il croyait posséder Cécily qu'il allait la perdre pour toujours ! Quelques heures avaient suffi pour fixer son inéluctable destin. La minute tragique allait sonner où « la fatalité » allait écrire le mot « fin » sous son monstrueux roman. Du moins le croyait-il ; et, les yeux humides, tout brouillés de l'image de Cécily, le cœur gonflé de son impuissant désespoir, il se leva et dressa vers le plafond des mains suppliantes.

Là-haut, on marchait encore, malgré l'heure tardive. Là-haut, c'était la chambre de Cécily, le temple défendu où glissaient dans « des sandales parfumées » les petits pieds de sa cruelle déesse. C'est en ces termes choisis que Chéri-Bibi lui parlait pour la dernière fois. L'instruction primaire qu'il avait reçue, complétée trop tard par la lecture des bons auteurs, qui sont les classiques, lui avait fait adopter des formules un peu

surannées mais qu'il choisissait pour leur noblesse, leur pompe et ces excès de distinction dont il avait soif au sortir de l'argot.

« Mes malheurs m'ont instruit, soupirait-il. Le sang sur ma main pâlit et s'efface. Il était écrit que la souillure serait lavée par cette expiation inattendue. Aujourd'hui ma bouche est pure et Cécily est mon bourreau ! »

Mais pourquoi n'était-elle pas encore couchée ? Pourquoi ne reposait-elle point paisiblement si le sort de son funeste époux lui était aussi indifférent qu'elle semblait l'afficher ? Si elle en aimait un autre, ne touchait-elle point à la délivrance ?

Là-haut, le bruit des chers petits pas cessa et Chéri-Bibi se laissa retomber dans son fauteuil en face de sa tâche inachevée. Soudain, il se redressa, le cœur bondissant. Le parfum de Cécily était autour de lui ! Il se retourna : Cécily était derrière lui. Ah ! le pâle et douloureux fantôme ! Il voulut la prendre dans ses bras, mais elle lui glissa des mains comme une ombre. Il gémit. Alors elle lui dit, avec la douce voix qu'il lui avait connue autrefois :

« Que faites-vous, mon ami ? Pourquoi ne reposez-vous pas ? C'est ce matin que vous vous battez. N'aurez-vous point besoin de toute votre force et de tout votre sang-froid ?

– Non, Cécily, je n'en aurai point besoin ! Quand je serai mort, vous lirez tout ceci que je vous écrivais, et peut-être alors trouverez-vous, Cécily, que je méritais d'être pardonné.

– Je ne le lirai point, dit-elle, de sa voix de plus en plus douce, je ne le lirai point, car vous vivrez ! »

Et elle prit tous les papiers qui étaient sur le bureau, les approcha d'une bougie et les jeta dans le foyer, où ils ne furent bientôt plus qu'un petit tas de cendres. Mais auparavant, ils

avaient éclairé la pièce, et Chéri-Bibi avait été bouleversé par la vision de Cécily, dans sa troublante toilette de nuit. Elle avait jeté sur son désordre un peignoir léger, qui ajoutait à l'irréalité de cette charmante et inquiétante apparition. Elle était à la fois l'image, un peu floue, de la douleur et de l'amour. Il tomba à ses pieds. Il sentit qu'elle se penchait au-dessus de sa tête inclinée, et, divine ivresse, instant inoubliable, minute fortunée, la fraîcheur des lèvres de Cécily glissa sur le front formidable de Chéri-Bibi ! Il ferma les yeux de bonheur, comme un sot. Quand il les rouvrit, elle avait disparu.

Alors il se releva, fort comme Hercule devant le monstre de Némée. Il vivrait. Il aimerait. Il serait aimé ! Il marcha comme un insensé, dans cette pièce qui, tout à l'heure, avait vu son désespoir, et dont les glaces reflétaient maintenant, aux pâles rayons du petit jour, ses traits triomphants. La fenêtre s'était ouverte sous son poing vainqueur. Il respirait l'aube nouvelle, comme si elle n'eût pu lui apporter assez d'air pour remplir sa vaste, son heureuse poitrine. Cécily lui appartiendrait ! Il n'en doutait plus ! Le ciel, la terre, les flots lointains de la mer, le monde tout entier était à lui. Le soleil, ce jour-là, se lèverait pour assister à sa gloire. Malheur à qui ne serait point avec lui sur le chemin de la vie ! Ce petit baron Proskof, qui était si adroit au pistolet, manquerait Chéri-Bibi, et Chéri-Bibi lui, qui était si adroit au revolver – ce qui est beaucoup plus difficile – ne manquerait pas le petit baron Proskof ! Car il y a des bonheurs qui apportent tout avec eux : le beau temps, la réussite dans les affaires et la chance dans le combat. Oui, il y a des minutes où l'on ne peut pas mourir ! Chéri-Bibi, lui, étouffait presque de la joie de vivre : il dut arracher son faux-col, sa cravate, écarter devant sa poitrine haletante la chemise qui le gênait. Et cette heureuse exaltation, qu'accompagnait un désordre qu'il exagérait dans son allégresse héroïque, il se plut à la contempler devant la grande glace qui surmontait cette cheminée où tout à l'heure Cécily, d'un geste, lui avait appris à ne point désespérer de l'amour !

Comme il se regardait ainsi, beau comme un demi-dieu qui se débarrasse en hâte de ses impedimenta pour courir plus vite à la victoire… soudain il pâlit, il chancela… Il porta la main à son cœur… On eût pu croire qu'il allait tomber, d'un bloc, frappé à mort… Mais il poussa un sourd rugissement, il se redressa comme doivent se redresser les grands fauves dans la jungle, après le coup qui les a momentanément abattus et que le chasseur a cru mortel… Et il bondit, par la fenêtre, dans le jardin… courut d'une haleine au petit pavillon où reposait M. Hilaire, frappa à la fenêtre de la chambre du rez-de-chaussée. La fenêtre s'ouvrit. Le malheureux la Ficelle recula devant ces yeux hagards, ce front blême, cette figure sinistre.

« Qu'est-ce qui se passe ? » demanda-t-il avec épouvante.

Chéri-Bibi l'avait rejoint.

« Il se passe ceci ! » s'écria Chéri-Bibi en lui montrant sa poitrine dénudée.

Alors la Ficelle lut sur la peau de son ami, outre une demi-douzaine de tatouages représentant des ancres marines et des cœurs percés de flèches, cette phrase indélébile *À Cécily pour la vie ! Chéri-Bibi !* Le malheureux avait signé !

« Eh bien ! qu'est-ce que ça peut vous faire ? exprima l'infime la Ficelle, qui ne saisissait pas la raison d'un tel émoi pour une chose aussi commune.

– Malheureux ! Tu ne comprends donc pas que je me bats en duel ce matin, que j'ai quatre-vingt-dix-huit chances sur cent tout au moins d'être touché, et que les témoins et le docteur peuvent être dans la nécessité d'écarter ma chemise !

– Ah ! là là ! » fit la Ficelle simplement.

Et il se prit la tête dans les mains d'un air égaré.

Chéri-Bibi ne disait plus rien. Il avait refermé sa chemise sur son secret. On entendait sa respiration courte, son souffle rauque de bête traquée.

– Sortons d'ici ! fit-il tout à coup. Viens ! »

Et il l'emporta, plus qu'il ne l'entraîna, dans le jardin d'abord, sur la falaise ensuite, où ils parvinrent en enjambant un petit mur que Chéri-Bibi avait souvent escaladé dans sa jeunesse.

Chéri-Bibi allait vers la mer. Il lui semblait que l'air du large lui ferait du bien, lui apporterait peut-être des idées. Car enfin il fallait faire quelque chose… quelque chose…

La Ficelle soupira :

« Pourquoi aussi qu'il ne vous a pas enlevé ce coin de peau-là ?

– Ah ! pourquoi ? pourquoi ? Il est trop tard pour le lui demander, maintenant qu'il est mort ! Ah ! je lui avais assez dit de m'enlever ce morceau de peau-là, et il n'a jamais voulu sous prétexte que, sur le cœur, c'était trop dangereux ! Il préférait me changer les mains, disant que c'était plus utile. De ce côté, il avait raison, mais il aurait bien pu faire les deux. La peau du cœur n'est pas plus sensible que la peau des mains… Il devait avoir son idée ! Je l'ai toujours pensé ; je l'ai toujours craint ; et je n'ai vraiment été tranquille qu'en apprenant qu'on avait retrouvé son cadavre ! En attendant, nous voilà propres !

– Oui ! obtempéra la Ficelle… Nous voilà propres ! Ça allait trop bien !

« Pour sûr que ça allait trop bien ! Mais je vous l'avais assez répété : « Monsieur le marquis, ne faites plus de bêtises… Calmez-vous, qu'il ne nous arrive pas malheur ! » Satané duel, va !

– Il n'y a qu'un moyen, fit Chéri-Bibi, c'est que je tire tout de suite et que j'aie la chance de l'abattre !

– Et si vous ne l'abattez pas ? Et s'il vous touche ?

– Je me tiendrai bien de profil, je ne bougerai pas le bras, je tirerai l'avant-bras collé au corps. Comme ça, j'ai des chances d'être touché au bras.

– La belle affaire ! Ils vous enlèveront votre chemise tout de même.

– Ah ! misère de misère !

– Oui, misère de misère ! Il n'y aurait qu'un moyen ! c'est que vous ne vous battiez pas !

– Tu es fou ! J'aime mieux mourir que de passer pour un lâche !

– Vous êtes bien bon ! Ah ! je vous vois d'ici blessé, pendant que les autres vous tripotent. Tout à coup, ils reculent en poussant des cris. On accourt. On demande ce qu'il y a, et tout le monde lit : À Cécily pour la vie ! Chéri-Bibi ! »

Chéri-Bibi se tourna vers l'astre du jour qui montait, radieux, au firmament. S'il avait pu, comme Josué, arrêter l'heure de cette journée fatale, il n'eût certes point hésité, quitte à déchaîner mille catastrophes dans notre système planétaire. Mais, comme il ne le pouvait pas, il se contenta de tendre vers l'astre ses poings irrités :

« Ô toi, qui fais rouler sur le monde le flambeau de la lumière, aie pitié de mes injustes tourments !

– Ce n'est point le moment de faire le prudhomme ! Regardez devant vous, monsieur le marquis ! »

Et la Ficelle lui montrait, tout là-bas, sur le sentier qui longeait la falaise et où les deux désespérés promeneurs venaient de s'engager, une silhouette qui se détachait au-dessus de la ligne d'horizon des flots pâles.

Chéri-Bibi n'avait point, ce matin-là, ses lunettes aux verres fumés et son regard était aussi perçant que celui de son dévoué secrétaire.

Il eut un haut-le-corps et murmura : « le baron ! »

C'était lui, en effet, qui venait vers eux, les mains dans les poches, prenant l'air frais du matin. Sans doute la veillée des armes lui avait-elle été assez pénible et, ne pouvant dormir, avait-il résolu de venir se détendre les nerfs, dans une promenade hygiénique, sur la falaise solitaire.

Chéri-Bibi avait ordonné à la Ficelle de ne plus prononcer un mot et de continuer, à son côté, son chemin.

Le baron venait de les apercevoir à son tour et de les reconnaître. Il était trop tard pour reculer. Il eût semblé fuir. La falaise est à tout le monde.

Le sentier par lequel ils avançaient, l'un au-devant des autres, était fort étroit, et tout près du bord de la falaise même. Pour que le baron passât, il fallait que Chéri-Bibi ou la Ficelle se déplaçassent. Chéri-Bibi, qui était le plus près du bord, et qui était aussi le plus poli, le plus adapté aux usages du monde, fit

un premier mouvement pour s'effacer. Le baron Proskof en profita pour, en ôtant son chapeau, se glisser dans l'étroit passage qui lui était ouvert.

Malheureusement, juste à ce moment, il y eut entre le baron et Chéri-Bibi une série de faux mouvements comme il arrive souvent à deux personnages qui se trouvent nez à nez et qui veulent se faire des politesses. Dans ces faux mouvements, il y en eut un qui fut plus faux que les autres et qui envoya le baron Proskof, les quatre fers en l'air, dans l'abîme !

Chéri-Bibi et la Ficelle s'étaient arrêtés, assez émus. Ils entendirent bientôt au-dessous d'eux : floc !

« C'était un bien vilain monsieur ! dit Chéri-Bibi. Allons nous coucher, la Ficelle. Si tu m'en crois, nous ne viendrons plus nous promener par ici : c'est trop tentant, *la falaise !* »

V.

Où l'on touche au sublime.

Dès huit heures du matin – car le duel était pour neuf heures – Chéri-Bibi et son dévoué secrétaire se promenaient dans l'allée centrale de la propriété Bourrelier, en attendant le premier témoin, Me Régime.

Chéri-Bibi était vraiment beau à voir. Son calme magnifique, avant le combat, la parfaite sérénité de ses manières, son tranquille langage, sa noble attitude, en un mot, eussent étonné les plus indifférents, car il n'est point toujours donné aux plus braves d'être aussi maîtres de leurs nerfs quelques minutes avant d'aller risquer leur vie.

À l'abri d'une persienne du premier étage, une forme féminine était penchée sur cet héroïque spectacle.

C'était Cécily, qui n'avait point dormi de la nuit et qui contemplait maintenant avec une émotion grandissante cet époux qui allait se battre et peut-être se faire tuer pour elle…

Pour elle ! Depuis qu'il était revenu à Dieppe, le marquis s'était conduit de telle sorte qu'il avait complètement bouleversé les idées et peut-être le cœur de l'adorable Cécily. Eh quoi ! c'était ce même homme qui l'avait fait si cruellement souffrir, qui lui donnait maintenant tant de sujets de satisfaction ! L'avant-veille, il avait fait reculer les chevaux de la baronne, la veille il avait chassé cette péronnelle du château du Touchais

qu'elle outrageait de sa présence, et aujourd'hui il allait se battre pour sa femme !

Une main sur son sein, dont elle avait peine à comprimer les battements inusités, Cécily commençait de se faire des reproches ; car, au fond, elle était bien la meilleure personne du monde, et si elle avait accueilli avec tant de hauteur le marquis repentant, c'est que le passé, hélas ! lui avait bien donné le droit de douter d'une pareille transformation. Elle se faisait donc des reproches ; elle se disait qu'elle avait peut-être été pour quelque chose dans l'ancienne conduite du marquis ; elle se rappelait avec quelle dureté, dès le début de son mariage, elle avait fermé la porte de sa chambre à ce haut gentilhomme, comme à un simple maître de forges, toute roturière qu'elle était ! Puisqu'il lui montrait, à cette heure, tant de marques d'amour, c'était sans doute qu'alors il l'aimait déjà ! Et elle n'avait pas su le deviner ! Et cela expliquerait bien des choses : le désordre de sa vie amoureuse, le scandale de la Belle Dieppoise et tous les événements qui avaient suivi, jusqu'à cette atroce nuit du départ pour la Norvège, où elle voulait voir maintenant moins de désir de vengeance que d'irrésistible amour chez un homme qu'après tout elle avait bafoué !

Ainsi va le cœur des femmes, c'est-à-dire aux extrêmes ! Il va tout à la haine ou tout à l'amour, glissant de l'une à l'autre et *vice versa* avec une rapidité que rien n'arrête.

Regardez Cécily derrière sa persienne : elle est bien près d'aimer Chéri-Bibi !

D'abord la démarche qu'elle avait risquée dans la nuit, le baiser qu'elle avait accordé, l'encouragement qu'elle avait donné au marquis en brûlant devant lui son testament, autant de faits qui prouvaient, plus clair que la douce lumière de cette matinée normande, que son cœur venait de s'ouvrir aux sentiments les plus tendres, qui sont ceux du pardon et de l'amour.

Elle l'admirait d'être si fort devant le danger, et réellement elle trembla pour lui.

Elle redouta ce duel.

Elle frissonna à la pensée qu'on allait peut-être lui ramener tout à l'heure ce beau corps inanimé. Elle qui, quelques jours auparavant, avait le droit de considérer la mort du marquis comme une délivrance, ne se défendit plus contre l'angoisse d'une pareille imagination. Elle voulait maintenant qu'il vécût, et, comme elle était pieuse, elle pria pour lui.

Cependant Chéri-Bibi commençait de s'impatienter. Ainsi sont les véritables héros qui veulent toujours arriver les premiers au combat.

Chéri-Bibi craignait d'être en retard. Me Régime ne se montrait pas. Le marquis dit tout haut :

« Ce tabellion va nous déshonorer ! Je ne me pardonnerai point de faire attendre le baron ! »

Or, comme il prononçait ces mots, une voiture s'arrêta devant la barrière et Me Régime en descendit ; mais il n'était point seul.

En reconnaissant le personnage qui accompagnait son premier témoin, Chéri-Bibi ne put retenir un mouvement de désagréable surprise. L'homme qui venait là, de taille courte, mais bien prise, petite tête sur larges épaules, yeux intelligents, cet homme était le plus redoutable de ses ennemis. C'était le fameux Costaud… l'ancien secrétaire du commissaire de police de Dieppe, l'inspecteur actuel de la Sûreté, l'infernal Javert qui avait toujours poursuivi, avec tant d'ardeur, le malheureux Chéri-Bibi !

Mais déjà le nouveau marquis du Touchais était sur la défensive.

Il venait d'entrevoir la douce image de Cécily derrière sa persienne, et la seule idée que cette femme adorée commençait de lui montrer un sympathique intérêt lui donnait plus de force qu'il n'en fallait pour affronter un Costaud.

En outre, il ne pouvait craindre d'être reconnu. En ce qui concernait sa voix, il n'avait jamais entretenu de grandes conversations avec ledit Costaud, dont le rôle avait surtout consisté jusqu'alors à lui passer les menottes, et il y avait beau temps de cela !

Sa voix s'était modifiée depuis. D'autre part, Costaud n'avait jamais fréquenté le marquis du Touchais. Enfin, n'était-il point absurde de penser une seconde que Costaud pourrait soupçonner Chéri-Bibi dans la peau du marquis ?

La Ficelle, lui, n'avait rien à craindre de Costaud en particulier, pas plus que de la justice en général, ayant vécu, depuis la première évasion de Chéri-Bibi, dans l'ombre de son illustre ami, sans être mêlé directement à ses coups. Jamais pris, jamais surpris, son casier judiciaire était vierge. Enfin, n'était-il pas le secrétaire de M. le marquis ?

Ils attendirent de pied ferme le représentant de l'autorité qui s'avançait en silence à côté de Me Régime. Celui-ci paraissait encore plus agité que la veille, mais une certaine allégresse débordait de toute sa grassouillette personne. Et comme Chéri-Bibi lui reprochait de loin son peu d'empressement à arriver au rendez-vous, le notaire expliqua avec force gestes enthousiastes que la faute en était à M. l'inspecteur Costaud, qui l'avait retenu au bas de la côte du Pollet pour lui apprendre une extraordi-

naire nouvelle : des pêcheurs de crevettes venaient de trouver le corps du baron Proskof au pied de la falaise.

« Comment ! le baron est mort ! s'exclama Chéri-Bibi en reculant d'un pas sous l'effet de la surprise.

– Mort ! Mais ça n'est pas possible ! amplifia M. Hilaire. Nous nous battons ce matin avec lui !

– Je le savais, messieurs, fit Costaud, que le notaire présenta. Et je savais aussi que Me Régime était le premier témoin de M. le marquis. En villégiature moi-même à Dieppe, où j'ai débuté dans la carrière lors d'une affaire célèbre qui a eu bien du retentissement dans le monde, je fus averti ce matin par un de mes collègues de la lugubre trouvaille des pêcheurs de crevettes. Je m'en fus aussitôt sur les lieux et là je trouvai le corps du baron Proskof à l'endroit même où fut trouvé, il y a de cela des années, celui de M. Bourrelier père, assassiné par le terrible Chéri-Bibi !

– À l'endroit même ? interrogea encore avec les marques de la plus évidente stupéfaction M. le marquis du Touchais.

– Oui, oui ! à l'endroit même ! ma parole ! Et le corps était étendu comme l'autre… sur le ventre… les bras en croix ; j'aurais pu croire que Chéri-Bibi avait encore passé par là si j'avais été de quelques années plus jeune.

– Et si Chéri-Bibi n'était pas mort, naturellement ! répéta l'inspecteur de la Sûreté… Mais au fait, monsieur le marquis, vous avez assisté à cette illustre agonie, à bord du *Bayard*. Je vous avouerai que j'ai lu avec passion vos interviews dans la grande presse. Jusque-là, je n'avais guère cru à la mort du fameux bandit. Mais enfin, votre témoignage, ceux qui ont été récoltés auprès des survivants de l'extraordinaire aventure, enfin le retour de sœur Sainte-Marie-des-Anges après le décès de

son frère, ont fini par me convaincre, bien que, je ne vous le cache pas… tout au fond… j'ai comme le pressentiment que ce formidable individu fera encore parler de lui !

– Même après sa mort ?

– Eh ! monsieur le marquis, je ne peux me faire à l'idée de cette mort ! Chéri-Bibi, mourir de maladie comme n'importe qui… et disparaître, aussi simplement que cela, dans le moment qu'il est le maître et qu'il n'a plus qu'à recueillir le fruit de son incommensurable audace ! à l'heure où il allait toucher vos millions, monsieur le marquis ! Non ! Non ! ça n'est pas possible !

– Eh bien ! monsieur Costaud… fit tranquillement Chéri-Bibi, qui paraissait se désintéresser de la question, mettons qu'il n'est pas mort, voilà tout !

– Oh ! je ne dis pas cela ! je ne dis pas cela ! Mais ça m'étonne plus que je ne saurais le dire ! Il nous a joué tant de tours ! Ne nous en aurait-il point ménagé là un dernier de sa façon ! Enfin, vous êtes sûr de l'avoir vu décédé, vous, monsieur le marquis ?

– Je l'ai vu mort, monsieur Costaud, comme je vous vois vivant !

– Ah ! il faut que vous me le disiez ! J'avais grande envie de m'entretenir de cet événement avec vous, monsieur le marquis. La mort du baron Proskof m'en a fourni l'occasion, tant mieux ! Et excusez-moi d'être venu vous déranger, monsieur le marquis… Maintenant, je vais continuer mon enquête sur la mort de ce pauvre baron.

– C'est une mort bien étrange ! fit remarquer Chéri-Bibi. Et elle me prive d'un bien beau duel ! Quoi qu'il en soit, messieurs,

ajouta-t-il, en se tournant vers ses témoins, notre devoir est de nous rendre sur le lieu de la rencontre. C'est l'heure.

– Monsieur le marquis, permettez-moi de vous y accompagner, pria Costaud. J'aurai, en chemin, quelques questions à vous poser d'homme à homme, pour le bien de la justice…

– Je suis à votre entière disposition, monsieur… »

Ils sortirent. Chéri-Bibi, en poussant la barrière, se tourna du côté de la persienne : il vit un mouchoir qui s'agitait. Cécily n'avait rien entendu de la conversation qui venait d'avoir lieu, et par conséquent, croyait toujours que son mari allait se battre. Du reste ce n'était pas sans une certaine horreur qu'elle voyait une lourde boîte de pistolets entre les mains de Me Régime, lequel la portait comme un homme de loi une serviette, avec une désinvolture qui s'expliquait par la certitude où il était qu'elle ne servirait point.

La marquise prit le quatrième personnage, M. Costaud, pour quelque médecin en villégiature, réquisitionné par les témoins pour la circonstance. La vérité était que les docteurs devaient se rendre directement sur le lieu du combat qui avait été choisi dans un bout du parc du château du Touchais, sur la falaise. Le chemin était court. On le fit à pied, par la traverse.

Tout de suite Costaud s'était rapproché de Chéri-Bibi :

« J'ai quelques questions assez délicates à vous poser, monsieur le marquis. Ne dites rien si elles vous gênent… mais dans le cas où vous pourriez me répondre, cela me serait certainement d'une grande utilité… Voici : je suis allé déjà ce matin, avant mon retour à Dieppe, comme bien vous le pensez, rendre visite à la baronne. C'est même moi qui lui ai appris le malheur, pendant que le commissaire faisait porter le corps à la ville aux fins d'autopsie. C'est une femme de tête. Quand elle sut qu'on

venait de trouver le cadavre de son mari au pied de la falaise, elle dit : « Quel imbécile ! »

– Ah ! ah ! elle a dit ! « Quel imbécile ! »

– Elle a dit ! « Quel imbécile ! », et cela pour moi a été comme un trait de lumière. J'avais cru à un accident possible monsieur le marquis, je ne crois plus maintenant à l'accident.

– Et à quoi croyez-vous donc ? demanda Chéri-Bibi, très intéressé.

– Mon Dieu ! je crois à un suicide. Il était de notoriété publique que les affaires du baron et de la baronne étaient fort mal en point. On attendait, pour les débrouiller, avec une impatience de jour en jour grandissante, votre retour. Or, il paraît, s'il faut en croire les potins de la plage, il paraît que monsieur le marquis n'a réalisé aucune des espérances de l'honorable couple. Il aurait donné congé à la Belle Dieppoise ! Monsieur le marquis, je vous le répète, ne voyez dans mes questions que le désir d'élucider au plut tôt un drame qui me paraît des plus simples…

– Mais, monsieur Costaud, je ne vous trouve nullement indiscret. On arrive à un âge où il faut se ranger. J'ai pu faire des folies dans ma jeunesse, mais jeunesse se passe. C'est ce que j'ai essayé, en effet, de faire comprendre à cette dame Proskof et à son baron de mari. Ils ont reçu ma communication d'une façon désagréable… d'où le duel !

– D'où le suicide ! Le baron vous attendait pour que vous payiez ses dettes et vous lui administrez une gifle. Il a perdu la tête. Et la Belle Dieppoise qui, elle, n'a pas tout à fait désespéré de vous, le traite d'imbécile ! Voilà toute l'histoire. Qu'en pensez-vous ?

– Je pense, monsieur Costaud, que c'est puissamment raisonné. Le baron s'est suicidé, n'en parlons plus ! J'aime mieux cela que de l'avoir tué de ma propre main après avoir été si bien reçu dans la famille ! »

Ainsi s'établit la légende du suicide du baron Proskof, sur la falaise de Puys, après un rapport des plus circonstanciés où l'inspecteur de la Sûreté Costaud se montra particulièrement doué au point de vue psychologique. Cette première rencontre avec le terrible agent remplit Chéri-Bibi d'une joie ineffable. Il goûta à part lui le plaisir de se voir traiter avec une grande déférence par un de la police, dont il avait eu jadis à subir les pires brutalités.

« Décidément, se disait-il, quand on est riche tout vous réussit. On dirait que le monde entier se ligue pour vous éviter le moindre ennui ; et l'agent Costaud lui-même se charge d'écarter tous ceux que j'aurais pu redouter à la suite de *mon geste de l'épaule sur la falaise.* »

Il trouvait la société bien faite et Costaud lui devenait sympathique. D'humeur charmante, le marquis serra dans le parc toutes les mains autour de lui et se retint pour ne pas féliciter de la mort de leur client les témoins du baron, qui lui apportaient solennellement la sinistre nouvelle. Il remercia les docteurs de leur dévouement en regrettant sincèrement – dit-il – qu'ils se fussent dérangés pour rien. Enfin il demanda à présenter ses hommages à la veuve.

Celle-ci ne refusa pas de le recevoir. Le bon Hilaire le vit disparaître dans le château avec terreur. Il se dit que certainement la Belle Dieppoise allait le dévorer. Il ne fut rassuré qu'en le voyant réapparaître quelques minutes plus tard, le sourire sur les lèvres et l'air fort gaillard. Chéri-Bibi l'entraîna tout de suite, après avoir pris congé de M. Costaud, de Me Régime et de toute la société.

« Cette fille, dit-il à Hilaire en lui parlant tout de suite de la baronne, cette fille me paraît enchantée de la mort de son mari, bien qu'elle eût cru devoir parer son visage, dès mon entrée, du plus morne désespoir. Mais j'ai mis tôt fin à cette comédie en lui signant un chèque pour la forte somme. Si je n'aime point, Hilaire, les dépenses inutiles, il est des circonstances où je n'hésite pas à « faire des sacrifices » dès qu'il s'agit de l'honneur du marquis du Touchais et de la dignité de son épouse. Hilaire, on n'entendra plus parler de la baronne Proskof.

« Après les obsèques, auxquelles nous assisterons comme voisins de campagne, elle quittera définitivement ce pays. Courons, Hilaire, courons apprendre cette bonne nouvelle à notre Cécily ! Ah ! je bénis ce duel qui s'est si heureusement terminé ! Sans lui, la marquise ne serait pas venue me consoler cette nuit, de son geste généreux ! Elle a permis que je l'embrasse ! Sans lui, elle ne serait pas restée derrière sa persienne à guetter mon départ ! Douce, aimable Cécily ! Elle agitait son mouchoir ! Elle croyait que j'allais me battre ! Hilaire, je te dis qu'elle m'aime ou qu'elle est bien près de m'aimer ! Courons calmer ses transes et mettons un terme à ses alarmes ! Si j'ai enfin touché son cœur comme je crois pouvoir l'espérer… elle doit être dans une terrible anxiété ! »

Ils hâtèrent leur marche sans plus se parler. Chéri-Bibi arriva le premier à la barrière et ne put s'empêcher de laisser échapper un vilain, un très vilain mot : sous une tonnelle, Cécily causait d'une façon assez intime avec M. de Pont-Marie !

Chéri-Bibi, après avoir dit son vilain mot, avait poussé la barrière, et maintenant il s'avançait vers le couple, les poings fermés, cependant que le doux la Ficelle lui tirait par derrière les pans de sa redingote en murmurant d'une voix suppliante :

« Pas de bêtises, monsieur le marquis ! Et surtout plus de duel, au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit ! »

La conversation, sous la tonnelle, était si animée que ni Cécily, ni Pont-Marie ne s'étaient encore aperçus de l'arrivée de Chéri-Bibi. Quand ils le virent tout près d'eux, ils se levèrent, fort embarrassés, le rouge de la confusion sur le visage.

Que pouvaient-ils se dire ? De toute évidence, ils craignaient d'avoir été surpris. Chéri-Bibi n'avait pu saisir un mot de cet intéressant entretien, et il le regrettait bien. Il roulait des yeux terribles. Ce fut Cécily qui retrouva, la première, son sang-froid. Elle dit :

« M. de Pont-Marie est venu m'apporter la nouvelle de la mort du baron Proskof. *Cela m'a bien rassurée, mon ami.* »

À ces mots, la colère de Chéri-Bibi tomba. Cécily avait dit d'une façon si simple et si gentille et en même temps si significative : « cela m'a bien rassurée, mon ami », qu'il eût été un monstre d'ingratitude, s'il n'en avait été attendri jusqu'au fond du cœur. Mais il n'en continua pas moins à garder rancune à Pont-Marie de sa présence.

Sans lui, il eût certainement joui d'un spectacle autrement intéressant dont il s'était régalé d'avance. Il avait escompté son retour, la joie de Cécily en constatant qu'il avait échappé aux dangers du combat ; il s'était représenté sa chère petite femme se jetant dans ses bras et oubliant tout le passé dans un sanglot d'amour.

Ainsi, sans doute, les choses se seraient-elles déroulées pour la plus grande satisfaction de l'orgueilleux amoureux Chéri-Bibi. Il eût toujours été temps, pensait-il, d'apprendre à Cécily qu'il n'y avait pas eu de duel du tout : la glace n'en était pas moins, dès lors, définitivement rompue ! Et voilà que cet abo-

minable Pont-Marie était venu se mettre au travers d'un aussi heureux événement !

Ah ! il le détestait bien, celui-là ! Et c'était un grand malheur, en vérité, qu'il ne pût s'en défaire en quelque duel, à cause de ce malheureux bout de peau que le Kanak lui avait laissé sur la poitrine et qu'il convenait de cacher à tous, même et surtout en cas d'accident, chose qu'il fallait toujours prévoir dans un duel.

En tout cas, il ne serait pas long à lui fermer la porte du domicile conjugal. Et, en attendant, il allait, le jour même, poliment lui signifier son congé. Chéri-Bibi brûlait, en effet, de rester seul avec Cécily, en tête à tête, et de continuer, dans le cœur troublé de la malheureuse femme, cette besogne amoureuse qu'il avait si bien commencée. Ainsi ouvrit-il la bouche pour faire entendre à M. de Pont-Marie qu'on l'attendait chez la Belle Dieppoise, quand Cécily, avec son plus charmant sourire, dit à son époux :

« Je vous avais prié d'inviter à déjeuner M. de Pont-Marie pour demain ; mais puisque le voilà, je le retiens aujourd'hui. Nous avons beaucoup de choses à nous dire ; M. de Pont-Marie est le secrétaire du « Denier du pauvre marin », j'en suis la présidente ; nous avons des comptes à régler. Nous les achèverons aujourd'hui ; du moins je l'espère. En attendant, mon ami, je vous prie de nous excuser. Nous allons nous plonger dans les chiffres… À tout à l'heure ! »

Et elle lui tendit la main… Il la prit sans bien savoir ce qu'il faisait. C'était à lui, Chéri-Bibi, que l'on donnait congé… Il s'inclina sur cette main qu'il adorait, prêt à pleurer comme un enfant. Mais déjà Cécily lui avait tourné le dos et gagnait son boudoir, près de la véranda, où elle s'enfermait avec Pont-Marie.

Chéri-Bibi poussa un soupir de trompe d'automobile et il s'enfuit à travers champs. Derrière lui, la Ficelle courait et s'essoufflait. Enfin il le rejoignit près d'un talus contre lequel Chéri-Bibi s'était laissé glisser. Le pauvre homme avait la tête dans les mains et pleurait.

La Ficelle respecta cette grande douleur jusqu'à l'heure du déjeuner. Alors il osa adresser la parole à M. le marquis.

« Il est midi », dit-il.

Chéri-Bibi se leva. Maintenant, il paraissait plus calme. Il semblait avoir pris une résolution, et tout de suite la Ficelle en parut inquiet.

« Qu'est-ce qu'il va encore faire ? » se disait le dévoué secrétaire, toujours prêt à prévoir et à éviter, autant que possible, les événements fâcheux.

À l'approche de la villa, Chéri-Bibi avait retrouvé toute sa correction d'homme du monde. Il s'appliqua à la conserver, en dépit du coup qu'il reçut, quand le domestique lui apprit que Mme la marquise et M. de Pont-Marie étaient toujours enfermés dans le boudoir. Il se disposa à aller troubler ce duo qui, vraiment, se prolongeait un peu trop, même au nom de la charité.

N'était-il pas le maître ? N'était-il pas chez lui ? Mais la porte s'ouvrit devant lui, et il vit sortir les deux personnages. Pont-Marie avait un petit air sarcastique du plus déplaisant effet. Quant à Cécily, elle montrait un bien pauvre visage, qui était d'une extrême pâleur, avec de grands yeux inquiets qui n'osaient pas regarder son époux.

« Allons déjeuner, mon ami », dit-elle d'une voix étrange, et elle prit le bras de Chéri-Bibi.

Celui-ci, dont l'émotion était à son comble, sentit la petite main qui tremblait. Comme Pont-Marie était resté en arrière, entrepris par le petit Bérnard qui jouait avec lui, Chéri-Bibi dit à sa femme, d'une voix profonde comme le dévouement, sourde comme la vengeance, rapide comme l'amour :

« Cécily, cet homme vous fait souffrir ! Je ne veux pas savoir quelle peut en être la raison, mais voulez-vous, une fois pour toutes, que je vous en débarrasse ?

– Devenez-vous fou, mon ami ? répliqua-t-elle, hâtivement ; que croyez-vous donc ? Nous avons eu une discussion à propos de nos comptes… Je vous raconterai tout cela plus tard ! Ça n'a aucune importance… aucune… aucune… (et la petite main tremblait de plus en plus fort). Je vous prie d'être poli avec lui pendant le déjeuner… Regardez-le. Il a déjà oublié notre différend… Il s'amuse avec Bernard… avec votre fils… Monsieur ! »

Chéri-Bibi poussa un cri. Cécily venait de s'évanouir dans ses bras !

Il l'emporta, comme un enfant, dans sa chambre. Les femmes de service accoururent. On fit respirer des sels à la malade. Chéri-Bibi avait cette tête pâle sur son épaule. Il était fou de terreur et d'amour. On dut dégrafer le corsage de Cécily. Chéri-Bibi ferma les yeux. Ce fut le moment que Cécily choisit pour rouvrir les siens. Elle poussa un soupir et aperçut la figure décomposée du marquis. « Comme il m'aime ! » pensa-t-elle. Et elle frissonna en songeant à la terrible bataille qu'elle livrait à Pont-Marie et au bout de laquelle il lui faudrait peut-être succomber.

Le petit Bernard, entrant sur ces entrefaites, elle le prit dans ses bras et le couvrit de baisers passionnés, objet de tant d'amour et de douleur ! Elle serrait sur son cœur le prix de son

supplice avec une telle fougue désordonnée qu'elle ne prenait point garde qu'elle était maintenant l'objet des regards passionnés du père. Finalement celui-ci, très troublé, la laissa aux mains des femmes et quitta la chambre en se cognant aux meubles, la tête perdue.

Tout de suite, dans le jardin, il tomba sur l'éternel Pont-Marie, qui lui demanda des nouvelles de la marquise. Il pria celui-ci de le suivre dans son bureau. Et là il mit à exécution la résolution qu'il avait prise de dire carrément à Pont-Marie que sa figure avait cessé de lui plaire. Dans l'exaltation où il se trouvait, il n'y alla point par quatre chemins. La Ficelle, le cœur battant, écoutait derrière la porte. Et voici ce qu'il entendit :

« Monsieur de Pont-Marie, il faut nous excuser de ne pas vous retenir à déjeuner dans l'état où se trouve la marquise. Mon auto, si vous le désirez, vous reconduira à Dieppe. Maintenant, j'ai, personnellement, une petite prière à vous adresser : ne remettez plus jamais les pieds ici ! Oh ! je vous en prie, laissez-moi parler, ce ne sera pas long. Nous avons été les meilleurs amis du monde. Nous ne le sommes plus. La cause ? Vous la connaissez, et je ne suis pas un imbécile. Vous faites la cour à ma femme. C'était peut-être votre droit dans le temps, quand je ne l'aimais pas ; mais maintenant je l'adore ! Votre attitude me déplaît donc souverainement. Mais entendons-nous bien ! Je ne vous en veux pas ! Je ne vous cherche point querelle. J'ai la plus grande confiance dans la vertu de la marquise, et je sais que, en dépit de tout ce que je lui ai fait souffrir, elle est incapable de me tromper. Seulement, vous comprendrez que la situation a changé, que la place que je ne tenais plus ici je suis venu l'occuper, que j'y tiens et que vous n'avez plus qu'à vous éloigner. Donnons-nous la main, Pont-Marie, et adieu ! »

M. de Pont-Marie ne serra point la main qu'on lui tendait. Et il s'assit sur un siège qu'on ne lui offrait point.

Stupéfait, et outré de cette attitude inattendue, Chéri-Bibi s'avança, menaçant, et la Ficelle qui regardait par le trou de la serrure, crut bien que son maître allait sortir l'impudent par la fenêtre. Mais Pont-Marie eut une phrase qui arrêta net Chéri-Bibi dans son élan :

« Avez-vous décidément perdu la mémoire ? »

Chéri-Bibi en resta tout pantois.

« La mémoire ? Quelle mémoire ? balbutia-t-il.

– Oui, reprit l'autre, tranquillement, en se croisant les jambes… parce que, je vais vous dire, si vous avez perdu la mémoire à la suite de vos fièvres, ce qui, après tout, est bien possible, moi, je me charge de vous la rendre. C'est un petit service qu'on ne saurait se refuser entre vieux copains comme nous ! Et je n'aurai pas besoin de secours d'aucun docteur pour cela ! » ajouta Pont-Marie d'une voix sifflante, cependant que ses sourcils froncés, ses lèvres minces qui mordillaient sa moustache, attestaient une grande fureur intime, à peine domptée.

Et tout d'un coup, il se leva, se dressa en face de Chéri-Bibi médusé, le regarda franc dans les yeux et lui décocha une petite tape nette de la main droite sur l'épaule.

« Voyons, lui fit-il à voix basse, dis-le moi donc que tu n'as rien oublié ! Je le veux ! Tu entends ! Je veux t'entendre me le dire aujourd'hui, c'est nécessaire ! »

Chéri-Bibi, très embarrassé, mais comprenant, à la flamme des yeux de cet homme en colère, que ce n'était pas le moment de le contrarier, et redoutant par dessus tout il ne savait, hélas ! quel mystérieux scandale, obtempéra en murmurant :

« Non ! non ! je n'ai rien oublié ! »

Et il baissa la tête, consterné.

« Alors passe-moi cent louis, cela vaudra mieux !

– Cent louis ? Les voilà ! Et tu sais, si tu en veux davantage pour ne plus revenir ici…

– Jamais de la vie ! Je tiens surtout à ton amitié, moi ! fit Pont-Marie en empochant les deux billets de mille, et n'oublie jamais, au lieu de me mettre à la porte, que nous sommes gens de revue ! Mes hommages à la marquise. Dis-lui donc que je viendrai lui faire une petite visite, sur les deux heures, demain ou après-demain ! »

Et il quitta la pièce en sifflotant.

Chéri-Bibi était resté derrière son bureau, complètement abruti. C'est là que le rejoignit la Ficelle.

« En voilà encore une histoire ! Qu'est-ce que j'ai bien pu faire avec cet animal-là ? s'interrogeait tout haut le pauvre Chéri-Bibi en se croisant les bras.

– Pas quelque chose de très propre, pour sûr, émit d'une voix timide le dévoué secrétaire ; monsieur le marquis a eu une jeunesse si orageuse ! »

Chéri-Bibi ne revit point Cécily de la journée. La marquise lui fit dire qu'elle était encore un peu souffrante et qu'elle le priait de l'excuser. Il prit son mal en patience, espérant que le lendemain viendrait remettre les choses en ordre, c'est-à-dire au point où elles étaient quelques minutes avant l'heure fixée pour le duel, quand l'attitude de sa femme commençait de lui permettre toutes les espérances.

Mais le lendemain l'indisposition de la marquise se prolongea. Cécily ne quitta point la chambre ; elle avait en réalité une assez forte fièvre. Chéri-Bibi, admis un instant, en même temps que Bernard, dans l'intimité parfumée de ce nid élégant où reposait ce qu'il avait de plus cher au monde, était si ému qu'il se montra sous un jour un peu stupide.

Il ne savait dire qu'une chose, c'est qu'il fallait aller chercher un médecin.

Mais Cécily s'y opposait, affirmait qu'elle n'avait besoin que d'un peu de calme. Du reste, elle ne pouvait souffrir auprès d'elle d'autre docteur que le docteur Walter, un praticien anglais qui était venu depuis quelque temps s'établir dans le pays, et qui l'avait justement quittée le jour de l'arrivée du marquis pour aller chercher, à Marseille, sa femme, qui débarquait des Indes.

Cet homme éminent avait su rapidement se faire une clientèle dans les premières familles du pays. La vieille marquise douairière avait été soignée par lui avec une science et un dévouement incomparable, et Cécily elle-même n'avait eu qu'à se louer de la sûreté de son diagnostic et de son tact d'homme du monde.

Chéri-Bibi n'écoutait nullement les louanges dont Cécily, sans doute pour dire quelque chose, car elle paraissait au moins aussi troublée que son mari, se montrait si prodigue « envers un docteur que Chéri-Bibi croyait bien ne connaître ni d'Ève ni d'Adam ». Pour lui, la voix de Cécily faisait une douce musique, mais tant que cette voix ne lui disait point : « Je vous aime », le sens des paroles prononcées lui était aussi indifférent que le docteur Walter lui-même.

En attendant il regardait, et ce qu'il apercevait de Cécily, dans un déshabillé charmant où se précisaient les souvenirs de la veille, lui mettait des flammes au cerveau. Avec ses grands

yeux que cernaient la fièvre et l'insomnie de deux nuits passées dans l'inquiétude et peut-être dans les larmes, Cécily n'avait jamais été aussi jolie et surtout si désirable.

Il déposa un baiser craintif et maladroit sur une main qui le laissa faire avec indifférence.

Encore une fois, il se sauva. *Fatalitas !* Dans le jardin, il se heurta encore, toujours à l'affreux Pont-Marie ! Il lui cria :

« La marquise est malade. Impossible de la voir, mon cher. Aujourd'hui, elle ne reçoit personne ! »

Mais il n'avait pas plus tôt terminé cette phrase qu'une femme de chambre les rejoignait et disait :

« Madame la marquise prie M. de Pont-Marie de ne point s'éloigner sans qu'elle l'ait vu. Elle le recevra dans quelques minutes dans le petit salon. »

Chéri-Bibi devint plus froid qu'un marbre. Il ne put prononcer une parole et il s'appuya de la main à un jeune ormeau qu'il broya en silence. Pont-Marie s'était détourné et négligemment fouettait de son stick les herbes de la pelouse. Chéri-Bibi, grinçant des dents, s'éloigna enfin sans avoir accompli le crime qu'il avait au bout des doigts.

Mais il n'avait jamais autant souffert !

À la barrière, il rencontra la Ficelle, radieux, qui revenait de Dieppe où il avait revu la belle Virginie, cette petite bonne du restaurant du port qui avait fait sur lui, à première vue, une si forte impression.

« Oh ! monsieur le marquis, murmura la Ficelle tout plein de son sujet et ne s'apercevant point du tumulte qui ravageait

son maître… Oh ! monsieur le marquis, comme je vous comprends maintenant ! et que c'est beau, l'amour !

– Tu aimes donc, mon brave Hilaire ? interrogea la voix affreusement désillusionnée de Chéri-Bibi.

– Si j'aime ! fit la Ficelle, extatique et joignant les mains.

– Si tu aimes, malheureux, un jour viendra où tu connaîtras la jalousie ! C'est le plus épouvantable des maux. Il me dévore. Monsieur Hilaire, vous voyez cet homme ?

– Monsieur de Pont-Marie ?

– Lui-même ! Eh bien, monsieur Hilaire, je le soupçonne d'être au mieux dans les bonnes grâces de la marquise. Mais je veux en être sûr ! Il va être reçu par elle tout à l'heure ! Vous allez me faire le plaisir d'écouter derrière la porte ce que ces gens disent et vous me rapporterez leurs propos ici-même, dans ce petit sentier où je me promène en vous attendant. Allez ! »

M. Hilaire salua et s'éloigna pour exécuter la consigne, cependant que Chéri-Bibi levait les poings vers un ciel implacablement bleu et réclamait l'orage. Chéri-Bibi était revenu au temps où il aimait à envelopper ses gestes avec la tempête.

De l'endroit où il se trouvait, M. le marquis du Touchais surveillait l'entrée de la villa. Il n'eut pas à attendre un quart d'heure pour voir sortir le Pont-Marie qui frisait sa moustache d'un air fort guilleret. La Ficelle apparut bientôt à son tour et il affichait une mine que Chéri-Bibi jugea des plus pitoyables. Sans doute avait-il quelque méchante nouvelle à lui annoncer et prenait-il déjà une figure de circonstance.

Le cœur de Chéri-Bibi dansait. À mesure qu'il se rapprochait du marquis, la Ficelle devenait de plus en plus funèbre.

L'autre n'y tint plus et fit quelques pas au-devant de son dévoué secrétaire. Avant même qu'il l'eût rejoint, il lui râla :

« Eh bien ?

– Eh bien, répondit l'autre avec un grand embarras… eh bien ! ça a été difficile d'écouter à la porte, car je craignais à chaque instant d'être surpris par les domestiques… »

Chéri-Bibi saisit le poignet de la Ficelle dans l'étau de sa main toute puissante. La Ficelle gémit de douleur.

« Tu vas me dire ce que tu as entendu !

– Mais oui ! Mais oui ! pleurnichait la Ficelle ; mais laissez-moi, vous me faites mal !

– Parle !

– Monsieur le marquis… ce Pont-Marie est un misérable ! J'ai entendu peu de chose, mais c'est un misérable !

– Pas de phrases, va, je t'écoute…

– Monsieur le marquis… il vous trompe !

– Ah ! »

Chéri-Bibi reçut le coup sans bravoure et montra tout de suite sa défaite à la Ficelle. Celui-ci aurait bien voulu mentir pour éviter bien des complications, mais il n'avait pas osé. En tout ceci, il avait pris garde de ne pas parler de Cécily ; mais de toute évidence, puisque Pont-Marie trompait le marquis avec Cécily, Cécily trompait le marquis avec Pont-Marie. Ce sont là de ces vérités qui n'ont pas besoin d'être démontrées, parce qu'elles sont évidentes par elles-mêmes.

Chéri-Bibi était vert.

La Ficelle, qui craignait, dans la minute, de le voir passer de la vie à trépas, murmura : « Mon Dieu ! Mon Dieu ! » Il suivait maintenant son maître en silence, son maître qui marchait le dos courbé, les jambes flageolantes, comme un pauvre homme vieilli de vingt ans.

Ainsi poursuivirent-ils jusqu'à la grève, dans un endroit désert où Chéri-Bibi se laissa tomber plus qu'il ne s'assit sur un rocher. La mer était calme, le ciel pur ; une paix exaspérante régnait sur toute la nature.

« Alors elle a un amant ? questionna le marquis d'une voix rauque.

– Dame, oui ! soupira la Ficelle… Voyez-vous, monsieur le marquis, vous avez été trop longtemps absent.

– Je ne te demande pas tout ça ! Ne lui cherche pas d'excuse, je t'en prie ! C'est une misérable ! »

Et il sanglota. La Ficelle aussi avait les yeux humides. Chéri-Bibi se moucha.

« Mais enfin, qu'est-ce que tu as entendu ?

– Monsieur, les domestiques passaient…

– Ah ! tu ne vas pas recommencer…

– Monsieur, je n'ai pu entendre que deux ou trois phrases. Il lui disait qu'il l'aimait… qu'elle était l'amour de sa vie… des bêtises…

– Après ? Après ?

– Après, monsieur, il vaudrait peut-être mieux que je me taise, car si je parle, ce qui est bien inutile après ce que vous savez, il pourrait arriver de grands malheurs.

– Le plus grand malheur qui pourrait arriver, la Ficelle, c'est que tu ne parles pas… »

Chéri-Bibi était si menaçant que l'autre se mit à trembler.

« Monsieur ! monsieur ! nous étions si tranquilles ! Oui, oui ! je vais vous dire, monsieur… Il lui a donné un rendez-vous…

– Ah ! pour quand ?

– Pour après-demain ! après-demain, après-midi…grelotta la Ficelle.

– Et où ça ?

– Ah ! je n'ai pas bien entendu… je vous promets… je vous jure… »

Chéri-Bibi pencha sur la Ficelle son terrible regard, dont le malheureux n'essaya point de supporter l'éclat. Il lâcha :

« Rendez-vous dans une villa de Pourville appelée Les Mouettes, à trois heures après-demain. Elle a dit qu'elle irait. C'est tout. Je ne sais plus rien. Je n'ai eu que le temps de partir, après avoir entendu ça… »

Le soir même, M. le marquis du Touchais annonçait la nécessité où il se trouvait de s'absenter pendant quelques jours. Il emmenait, naturellement, son secrétaire. Le surlendemain, vers

les deux heures et demie, une voiture fermée attendait Mme la marquise du Touchais devant la villa de la Falaise. Elle y monta, après avoir embrassé son fils comme une folle, par-dessus la voilette épaisse qui cachait sa pâleur et son désespoir.

Le coupé déposa la malheureuse dans une ruelle de Dieppe, devant le portail d'une église, et s'éloigna dès qu'elle y fut entrée. Si sincère, si exaltée que pût être la prière de Cécily, elle n'en fut pas moins très courte, car la marquise ressortait quelques minutes plus tard par une petite porte d'où elle se dirigea vers une limousine hermétiquement close, qui semblait l'attendre à quelques pas de là.

Cécily n'eut point à parler au chauffeur, qui mit aussitôt son moteur en marche et se dirigea vers la côte de Pourville.

Cette limousine, ce chauffeur inconnus, mis ainsi à la disposition de la marquise du Touchais, étaient une attention délicate de ce parfait homme du monde qu'était M. le vicomte de Pont-Marie, lequel avait pris sur lui de régler les détails de la cérémonie, de telle sorte que la réputation de Cécily n'eût point à souffrir d'une aventure à laquelle il l'avait acculée avec une patience et une férocité qui allaient recevoir leur prix.

Dans le moment que, pour conduire mystérieusement à la villa des Mouettes sa belle victime, il cherchait un chauffeur étranger au pays, voici que celui-ci par un hasard qui ne se présente que pour les amoureux, s'était offert : son maître, un étranger en villégiature à Dieppe, était absent pour quelques jours. Pont-Marie pouvait donc disposer du chauffeur et de l'auto. Le chauffeur s'appelait Cadol et, moyennant une certaine somme, avait promis d'être discret.

L'auto avait gravi en vitesse la côte de Pourville ; elle prit aussitôt, ralentissant un peu son allure, un sentier privé qui aboutissait à une grille qu'elle trouva ouverte.

Elle entra dans une cour et s'arrêta devant le perron d'une villa bâtie au cœur d'un petit bois, dans le style des chalets normands.

Toutes les fenêtres de ce chalet étaient closes, fermées de persiennes. On eût pu le croire inhabité. Cependant, au bruit que fit l'auto en se rangeant devant le perron, la porte s'entrouvrit.

Cécily descendit rapidement de voiture et gravit les marches, haletante, comme une bête peureuse et traquée qui a hâte de se ruer en quelque trou obscur où on ne la verra plus. Seulement, elle, elle savait qu'elle courait à son supplice.

Elle fut dans la pénombre d'un couloir, toute étourdie, les tempes battantes. Un homme était derrière elle qui refermait la porte, lui prenait une main glacée et la dirigeait vers l'escalier. Elle se laissait conduire comme dans un cauchemar, sans force pour résister, molle, lourde au bras qui dut la soutenir et se refermer sur elle comme sur une proie et l'emporter dans une chambre où brûlaient les cires d'un candélabre sur une table, auprès d'un lit. – Ainsi on éclaire les morts dans la journée. – C'était sinistre. C'était lugubre. C'était funéraire. Elle recula d'horreur. Le misérable ne lui faisait même pas la grâce de l'étape d'un salon où l'on s'explique ou de la transition d'un boudoir. Il la conduisait devant ce lit qui semblait attendre un cadavre et où allait s'allonger son honneur mort.

Il lui dit :

« Vous êtes chez vous ! »

Et il fit un pas vers la porte, annonçant cyniquement qu'il ne serait pas long à revenir. Elle le retint. Elle étouffait dans cette chapelle. Elle s'appuyait au mur sombre. Elle réclama de

l'air. L'autre secoua la tête. Tout était bien fermé, calfeutré, les épais rideaux tirés sur les fenêtres. Il ne s'expliquait pas, mais il était facile de comprendre qu'il avait pris toutes les précautions contre une dernière résistance, contre une suprême révolte. Il ne voulait pas courir le risque qu'à la dernière minute, dans un affolement qu'il fallait prévoir, elle ne criât vers le dehors un appel qui pourrait être entendu. Et puis, peut-être que cela lui plaisait à cet homme d'avoir cette femme à demi-morte, au fond de ce tombeau.

Il répéta :

« Je reviens ! Je vous apporte les lettres ! Vous me comprenez ! »

Et il sortit.

Elle se laissa tomber au coin d'une chaise longue, ses yeux de folle grands ouverts sur le décor tragique, sur cette couche funèbre, sur les deux flammes blêmes qui se reflétaient dans une glace, laquelle lui renvoyaient l'image fantomatique de ses joues d'ivoire, au-dessus de la voilette qu'elle avait relevée pour respirer.

Elle resta ainsi sans mouvement jusqu'au moment où il revint.

Certainement, il avait espéré que, mise en face de l'inévitable, elle aurait eu hâte d'en finir et qu'il l'aurait trouvée docile. Il ne put retenir un geste d'impatience.

Il lui dit :

« Vous n'êtes pas raisonnable ! »

Elle tourna vers lui ses yeux hagards, comme si elle était étonnée de le trouver là, comme si elle ne s'attendait pas à le voir, comme si elle se demandait : « Que me veut cet homme ? »

« Vous n'êtes pas raisonnable, Cécily ! reprit-il. Je vois bien qu'il faut encore parler, bien qu'entre nous, au point où nous en sommes, au point où vous avez voulu que nous en soyons, les paroles soient tout à fait inutiles. Mais au moins mettez-vous à votre aise : retirez votre voilette, ce chapeau, je vous en prie. »

Il s'était approché. Elle cria :

« Ne me touchez pas ! Ne me touchez pas ! »

Elle avait jeté en avant ses mains tremblantes. Elle claquait des dents. Elle eût fait pitié à un tigre. Lui, il était calme, sûr de lui, presque froid en face de cette femme qu'il torturait et des souffrances de laquelle il se repaissait en silence. Ils restèrent quelques instants ainsi. On n'entendait que la respiration haletante de Cécily.

« Je vous déplais donc bien ? » demanda-t-il, cynique.

Elle ne répondit pas. Il dit encore :

« Pourquoi êtes-vous venue ? Il ne fallait pas venir, si vous ne vouliez pas sauver votre fils ? l'honneur de votre fils ? le nom de votre fils ? Tenez, voici vos lettres ! »

Elle allongea la main d'un geste farouche et saisit le paquet que l'autre lui tendait et qu'il lui laissa prendre. Elle eut un cri de victoire.

Pont-Marie ricana :

« Vous pouvez compter les lettres. Elles y sont toutes. Quand je promets quelque chose, moi, je tiens ! Je suis un homme d'honneur ! J'aurais pu, dans le regrettable désarroi où vous êtes, garder par-devers moi l'un de ces petits morceaux de papier où vous exprimez avec tant d'enthousiasme la joie secrète que vous avez à élever un enfant qui n'a point du sang des du Touchais dans les veines et qui risque, par cela même, de devenir un honnête homme, comme son père, le beau Marcel Garavan. J'aurais pu encore arracher pour mon usage personnel l'une de ces pages où vous décrivez avec tant de subtilité l'apparition de ces marques de ressemblance sur le visage et dans les manières de l'enfant, marques qui vous font écrier : « Il ressemble comme deux gouttes d'eau à son père ! Que le marquis du Touchais ne vous voie jamais, mon cher Marcel ! » Rien ne m'aurait empêché, après avoir fait quelques emprunts à ces lettres qui vous ont été rendues après la mort de l'aimable capitaine au long cours, rien, dis-je, ne m'aurait empêché de m'approprier quelques lignes amoureuses – il y en a tant – de votre amant lui-même, chère madame, où il célèbre le souvenir brûlant de certaines heures enflammées. »

Il se rapprocha d'elle et continua :

« Pourquoi vous cachez-vous le visage ? Pourquoi vous détournez-vous ? N'ayez point honte d'avoir donné quelques minutes de votre triste vie à l'amour. Il fut votre seule consolation. Je veux espérer qu'il continuera de l'être, car vous pensez bien, chère madame, que ce n'est point pour un rapprochement passager que j'ai tant travaillé à vous amener ici. Nous nous aimerons. Je vous forcerai à m'aimer. Et après avoir été, par la faute de votre mauvaise volonté, si brutal, j'aurai le temps de me montrer si galant homme que vous me pardonnerez ! Vous verrez ! Vous verrez ! Ne commencez donc point par vous écarter ainsi de moi ! C'est tout à fait inutile ! Vous êtes à moi ! et à moi pour longtemps, pour aussi longtemps que je voudrai : il faut en prendre votre parti ! Si vous avez imaginé que la restitution de

toutes vos lettres… de toutes, vous entendez bien, madame… si vous avez imaginé que cette restitution vous délivrerait de moi, une fois le prix payé à forfait, vous vous êtes étrangement méprise sur mon caractère d'abord, sur la force de mon amour ensuite. Eh quoi ! je ne vous aurais pas plus tôt possédée qu'il me faudrait vous dire adieu pour toujours ! J'aurais goûté les joies du paradis, uniquement pour en être chassé ! Vous ne me connaissez pas ! »

Il s'arrêta une seconde après ce long bavardage, pour jouir en silence de l'effet produit, de la nouvelle anxiété qui se lisait dans toute l'attitude de la jeune femme, laquelle, en possession de ses lettres, se demandait avec horreur par quel insoupçonné et démoniaque artifice le misérable prétendait la « tenir » pour toute la vie !

Mais il ne se pressait point de s'expliquer. Ce prologue à la scène de brutal amour qu'il avait organisée semblait lui donner des rares sensations qu'il goûtait en dilettante féroce.

Son « plaisir » ne pouvait lui échapper. Il s'en amusait d'abord. Avant d'imposer l'outrage, il tournait autour de sa victime en lui infligeant de ces petits supplices d'attente qui décuplent l'horreur de la torture définitive et aussi la joie du bourreau quand celui-ci aime son métier.

Et ainsi il se vengeait de tout ce qu'il avait souffert lui-même, à cause des longs dédains de Cécily, et il se récompensait amplement des grands travaux qu'il lui avait fallu accomplir, dans l'ombre, pour bâtir cette ténébreuse aventure.

Enfin il daigna lui faire mesurer toute l'importance de son malheur. Il dit :

« Vous avez toutes vos lettres, mais moi, j'en ai toutes les photographies. Comprenez donc que vous ne serez jamais déli-

vrée et que ce n'est pas quelques morceaux de papier qu'il faut m'acheter, mais mon silence ! Allons, Cécily, soyez raisonnable… et mettez-vous à votre aise ! »

Elle était là, affalée sur ce canapé, comme assommée, quasi morte, ne voyant point comment elle pourrait échapper à ce misérable. Peut-être allait-elle devenir folle !

Elle le laissa, sans mouvement, sans une révolte, comme si elle ne voyait point, elle le laissa retirer les longues épingles qui retenaient son chapeau, et soulager son opulente chevelure de ce chapeau et de la voilette.

Elle était enveloppée d'un léger manteau sombre qu'il lui fit glisser des épaules.

Dans le moment, les lèvres exsangues de la malheureuse laissèrent glisser un nom, celui de son fils : Bernard ! Fallait-il qu'elle l'aimât ! Elle évoquait dans cette minute atroce où les bras affreux de cet homme déjà l'entouraient, faisaient autour d'elle des gestes qu'elle ne savait pas, qu'elle ne voulait pas connaître… Bernard : le fruit de sa faute ! De quel prix elle allait payer cette faute ! Et son supplice ne faisait que commencer ! Se renouvellerait-il chaque fois que cet homme le voudrait, chaque fois qu'il lui ferait un signe ? Que ne pouvait-elle mourir ! Hélas ! sa mort ne servirait de rien et ne sauverait pas le petit Bernard du sort dont Pont-Marie le menaçait ! Celui-ci, du reste, avait charitablement averti la mère que si, dans un moment d'inconscience, elle essayait de lui échapper par ce moyen tragique, le marquis aurait aussitôt la preuve qu'il n'était point le père de l'enfant.

Tout à coup, elle poussa un cri et échappa aux mains agrippeuses de l'homme.

« Non ! non ! râla-t-elle. Pas ça, pas ça ! De l'argent, de l'argent ! Tout l'argent que vous voudrez, mais pas ça ! Toute ma fortune personnelle ! Tout ce que vous voudrez, mais laissez-moi !

– Oh ! fit l'autre en grinçant les dents de rage, car il avait bien pensé que cette fois elle s'était enfin soumise, et il tremblait déjà de son désir de la posséder. Oh ! n'est-ce pas, nous n'allons pas recommencer ? De l'argent ? Vous savez bien que je n'en veux pas ! Si j'en ai besoin, ricana-t-il d'une façon sinistre, votre mari m'en donnera ! Mais de vous, je ne veux que vous-même ! Pour qui me prenez-vous, Cécily ? Vous savez bien que je ne mêle point les questions d'argent aux questions d'amour ! Cécily, Cécily ! Je vous aime !

– Misérable ! »

Il l'avait acculée dans un coin. Ses bras s'enroulèrent à sa taille. Elle le griffa et lui échappa encore ; il se rua, furieux. Le désordre où il l'avait mise décuplait son désir. Elle tomba à genoux, leva vers lui des mains suppliantes, gémit :

« Je suis une honnête femme ! »

Mais l'autre, déchaîné, son visage de bête au-dessus d'elle, lui cracha :

« Tu mens ! Tu as toujours menti ! Tu as menti à ton mari, à tout le monde ! Tu as fait figure d'honnête femme et tu n'étais qu'une… Si tu ne cèdes pas, si tu ne cesses pas cette comédie, avant ce soir on saura ce que tu es ! Tu as eu un amant ! Tu peux bien en avoir deux ! Il n'y a que le premier pas qui coûte… »

Toujours à genoux, elle s'accrocha à ses mains menaçantes, parvint à l'arrêter dans sa rage, à le faire taire, et, secouée de sanglots, elle essaya une fois encore d'exciter sa pitié. Elle lui dit

alors une si sombre histoire que Pont-Marie, penché sur elle, resta un instant à l'écouter.

Il sut comment l'honnête Cécily était devenue la maîtresse de Marcel Garavan et de quelle horreur cette unique faute avait été précédée. Le marquis, jusqu'à la fameuse nuit qui avait précédée son départ pour la Norvège, n'avait eu avec sa femme aucune relation conjugale. En vain avait-il tenté plusieurs fois de se rapprocher de sa femme, mais celle-ci qui l'avait épousé sans l'aimer, par devoir filial, et qui avait su, dès la première nuit, lui dicter les conditions de ces étranges noces, l'avait toujours écarté, attribuant aux plus bas caprices les rares accès de tendresse de son époux.

L'orgueil de Maxime du Touchais avait été mis là à une rude épreuve et le misérable avait résolu de s'en venger de la plus ignoble façon. La veille de son voyage dans les mers septentrionales, il avait versé à sa femme un narcotique qui l'avait mise à sa disposition. Et la pauvre Cécily s'était réveillée dans les bras de la brute, sans force pour le repousser, mais suffisamment lucide, hélas ! pour assister à tout son martyre. Et puis il était parti ! Et Marcel Garavan, quelques jours plus tard, était venu ! Elle l'aimait, celui-là. Elle lui avait accordé un bonheur qu'elle lui aurait toujours refusé si le marquis, par son horrible conduite, ne lui en avait donné tous les droits !

Les cris, les pleurs, les supplications dont le récit de cette abominable aventure fut accompagnée auraient attendri le cœur le plus dur ; mais Pont-Marie avait-il un cœur ? Il ne trouva, dans cette histoire, que des raisons plus fortes d'aller jusqu'au bout de sa redoutable passion.

« Ce que vous me racontez là, fit-il, ne m'étonne en aucune façon. Votre mari est capable de tout ! Vous avez bien fait de vous venger avec ce Marcel Garavan, et puisque Marcel Garavan est mort, vous n'avez plus qu'à vous venger avec moi ! »

Elle jeta un sanglot déchirant. Pont-Marie l'avait soulevée dans ses bras impatients. La pauvre Cécily était bien perdue, quand tout à coup ce fut au tour de Pont-Marie de pousser un cri de terreur. Ses bras s'ouvrirent. Cécily roula sur le parquet. Pont-Marie râlait dans l'étau d'une main puissante. Un homme était là, qui venait de sortir d'un placard comme un diable de sa boîte, et qui, tranquillement étranglait M. le vicomte. C'était le formidable Chéri-Bibi. Cécily s'était relevée au comble de l'horreur, et Chéri-Bibi beaucoup plus par pitié pour sa femme, certainement, que par compassion pour le misérable Pont-Marie, fit grâce à ce dernier de la vie, mais en le priant assez brutalement de ne plus se retrouver sur son chemin. Il le rejeta hors de la chambre d'une façon si malheureuse pour le galant gentilhomme que celui-ci descendit tout l'escalier sur le dos, avec un si grand fracas que le chauffeur Cadol, qui attendait patiemment dans la cour qu'on eût besoin de ses services, accourut aussitôt. Il poussa la porte du vestibule, que Pont-Marie vit s'ouvrir avec une certaine stupéfaction, car il l'avait lui-même fermée à clef, et demanda à M. le vicomte, lequel se relevait en se frottant les côtes, la cause d'un si grand tapage.

Dédaignant de répondre à une question aussi indiscrète, M. de Pont-Marie ordonna à celui qui la posait de mettre sans plus tarder son moteur en marche, mais l'homme répliqua, avec le plus grand sang-froid, que son maître venait justement de revenir à Dieppe, qu'il se trouvait, par le plus grand des hasards, dans cette maison, et que lui, Cadol, n'avait plus d'ordre à recevoir de son client de passage.

« Je suis le chauffeur de M. le marquis du Touchais ! »

De Pont-Marie n'en demanda point davantage. Et il s'enfuit à pied, la rage dans le cœur, la menace aux lèvres et ruminant déjà quelque méchant projet de vengeance.

En haut, Chéri-Bibi et Cécily, restés seuls en face l'un de l'autre, s'étaient regardés en silence, celui-là avec des yeux où se lisait le plus tendre amour, celle-là avec les marques de la plus profonde épouvante. L'arrivée du marquis, en la débarrassant de l'odieuse entreprise de Pont-Marie, ne l'avait point sauvée. Bien au contraire, puisque cette intervention apprenait, à celui qui eût dû l'ignorer toute sa vie, un secret pour lequel Cécily avait été près de donner son honneur. Le marquis, certainement, dans son placard, avait tout entendu. Il savait maintenant que le petit Bernard n'était point son fils. À l'horrible pensée que, désormais, son enfant allait supporter le poids de sa faute, Cécily, après avoir poussé un soupir, s'évanouit…

Quand elle se réveilla, elle était dans sa chambre de la villa de Puys, entourée de ses femmes, de son mari et de son fils. L'enfant, heureux de voir sa mère revenir à la vie, la couvrait de baisers. Elle répondit à sa tendresse dans une inquiétude inexprimable.

Docile aux soins qu'on lui prodiguait, elle n'osait toutefois regarder du côté du marquis, lequel lui parlait avec une douceur qui la bouleversait. Elle redouta, dans son for intérieur, une pareille attitude plus que la colère, le mépris ou la vengeance immédiate. Elle connaissait le formidable orgueil du marquis et ne doutait point qu'il n'eût déjà fixé dans son esprit les formes de la catastrophe qui allait, inévitablement, fondre sur elle. Tant de dissimulation ne pouvait que préparer une plus grande cruauté. Sans doute voulait-il, pour qu'elle pût supporter le coup qu'il lui préparait, qu'elle eût retrouvé toutes ses forces. Elle frissonna.

« Vous avez froid, mon amie ? » demanda Chéri-Bibi en lui prenant tendrement la main.

Cette fois, elle le regarda.

Est-ce que vraiment il ne saurait rien ? Était-il possible qu'il n'eût rien entendu ? Elle lut sur son visage tant de réelle bonté pour elle qu'elle put le croire. Elle le vit embrasser Bernard avec une affection si évidente qu'elle fut trompée. Mais comme, dans le même moment qu'il l'embrassait, il priait le petit de s'éloigner pour qu'il laissât reposer sa mère, et écartait aussi les femmes, elle fut reprise par la terreur. Il restait, lui. Il voulait être seul avec elle. Qu'allait-il se passer ?

Il lui tenait toujours la main. Cette main se mit à trembler, cependant qu'une indicible angoisse se répandait sur les traits de la malheureuse.

« Cécily, prononça Chéri-Bibi d'une voix profonde, j'ai tout entendu de ce qui a été dit dans la villa de Pourville entre cet homme et vous ; mais je vous jure sur la tête de cet enfant, que j'embrassais tout à l'heure, je vous jure que j'ai tout oublié ! »

Elle ne comprit pas tout d'abord. Elle ne pouvait pas comprendre. Elle resta comme hébétée sous le coup de cette déclaration formidable. Il fallut qu'elle s'en répétât mentalement les termes pour qu'elle arrivât enfin à espérer. Un aussi prodigieux pardon l'anéantissait. La voyant dans cet état, Chéri-Bibi pensa qu'elle doutait encore de lui, et il n'hésita point à lui mesurer à nouveau l'immensité de sa générosité.

« Ne craignez rien pour vous, ni pour *notre* fils, Cécily. Je continuerai d'aimer cet enfant ; il continuera de porter mon nom. Bernard est innocent d'une faute que je n'aurai point l'impudeur de vous reprocher, mon amie. Le véritable coupable, c'est moi. Quand on s'est conduit envers vous comme je l'ai fait, on mérite tous les malheurs, et ceux-ci ne sauraient compter auprès de la joie que j'aurais à vous savoir enfin parfaitement heureuse ! Cécily, vous l'avez bien mérité ! »

Pendant qu'il tenait ce langage, Chéri-Bibi était vraiment beau à voir. Ses yeux brillaient d'un saint éclat ; toute son ardente physionomie disait l'allégresse du sacrifice ; la lumière des grandes actions l'auréolait. Il était surhumain. Il s'était vraiment mis dans la peau d'un marquis idéal, qui passait pardessus tous les préjugés de nom et de race et qui acceptait, malgré le plus sanglant outrage, de traiter comme un fils un enfant qui n'était pas le sien. Pas une minute, durant cette noble scène, il n'eut cette pensée basse et « terre à terre » qu'il lui était facile, à lui, Chéri-Bibi, de se montrer aussi héroïque dans une affaire où il y avait tout à gagner et rien à perdre, pas même l'honneur. Pas une seconde, il ne se dit : « Que cet enfant soit du marquis du Touchais ou de ce M. Garavan, cela m'est bien indifférent puisqu'il ne peut pas être de moi ! » Non ! Non ! sur les hauteurs où il s'était placé, il était réellement l'époux offensé qui accomplit cet acte prodigieusement chrétien non seulement de pardonner, mais encore de prendre sous sa protection la coupable et le fruit de la faute.

« Mon ami, vous êtes sublime ! » s'écria Cécily en sanglotant.

Et elle lui jeta ses beaux bras autour du cou et l'attira sur son cœur enfin conquis.

« C'est vrai que je suis sublime ! » pensait Chéri-Bibi en délirant sous le premier baiser de sa femme, et il ne lui fallait rien de moins que le sentiment de cette sublimité pour qu'il ne s'abandonnât point à de trop vulgaires démonstrations de reconnaissance pour un amour qui daignait enfin se laisser atteindre, après avoir été si longtemps poursuivi.

Chéri-Bibi sut garder sa grandeur dans ce moment redoutable. Il sut se laisser aimer ! Les douces ombres du crépuscule propice enveloppaient déjà l'heureuse demeure… Ce fut la nuit. Ils ne se dirent rien jusqu'au jour. Mais comme l'a si bien et si

discrètement exprimé le poète : « Qui dira jamais ton silence, ô volupté ! Ange éternel des nuits heureuses ! »

VI.

Voyage de noce.

Le lendemain matin, Chéri-Bibi se promenant dans les allées de son jardin, avec un petit air satisfait.

La Ficelle le rejoignit dans le moment qu'il parlait tout seul.

« Que faites-vous donc, monsieur le marquis ? Voilà que vous parlez tout seul, maintenant ?

– Monsieur Hilaire, répondit Chéri-Bibi, je suis en train de me raccommoder avec le bon Dieu ! Voyez le beau temps qu'il fait et comme cette terre est belle sous le ciel d'azur ! comme ces fleurs embaument ! comme l'air du matin est frais et vivifiant ! comme on respire largement au bord de cette mer apaisée ! Je suis heureux, mon bon la Ficelle, et je demande pardon au Créateur d'avoir méconnu jusqu'à ce jour la douceur de ses bienfaits !

– Ah ! j'aime à vous entendre parler de la sorte, monsieur le marquis ! Je vous assure qu'hier, quand je vous ai vu prendre le chemin de Pourville avec cet air sombre, annonciateur des pires catastrophes, j'ai bien cru que c'en était fini de notre sécurité et de notre bonheur ! La fatalité, me disais-je, le poursuit encore, le poursuivra toujours ! Chéri-Bibi retourne au crime !

– J'allais à l'amour », répliqua le marquis.

Disant cela, Chéri-Bibi avait levé au-dessus de sa tête ses deux bras en forme de corbeille, dans un geste de gracieuse exaltation qui frappa particulièrement M. Hilaire. Celui-ci se rapprocha encore de Chéri-Bibi, l'examina avec une curiosité un peu effrontée, et lui demanda sans aucune discrétion :

« Mais qu'est-ce que monsieur le marquis a de changé ?

– J'ai de changé que Cécily l'aime, mon cher, mon bon, mon excellent la Ficelle ! »

Et le marquis serrait les mains de son secrétaire avec un transport tel que celui-ci en eut les larmes aux yeux, tant cette démonstration d'une sûre, d'une impérissable amitié lui broyait les phalanges.

« Monsieur le marquis, vous me faites mal ! osa soupirer le pauvre garçon qui était devenu blême de douleur.

– C'est pour te punir, mon cher la Ficelle, de cette déplorable manie que tu as d'écouter derrière les portes ! Outre que ça ne se fait pas dans notre monde, cela te conduit, comme tu écoutes mal, à mal comprendre, et voilà comment j'ai pu croire une seconde que la marquise, qui est la plus pure des femmes, aimait ce Pont-Marie qu'elle a en abomination. Une fois pour toutes, la Ficelle, sache que la marquise n'aime que moi ! »

Une joie si orgueilleuse, une si truculente allégresse étaient peintes sur l'éblouissant visage de Chéri-Bibi que M. Hilaire ne douta plus que la victoire ne fût complète.

Il s'inclina et dit :

« Tous mes compliments. Du reste, je dois avouer à monsieur le marquis que je n'ai jamais douté que monsieur le marquis triomphât. Les vertus de monsieur le marquis…

– Dis donc, la Ficelle, il ne faudrait pas t'offrir ma tête, mon ami…

– Je jure que je ne dis que ce que je pense, et même que ces expressions sont loin de rendre toute l'estime et toute la confiance, et toute…

– C'est bon ! c'est bon ! Et toi, la Ficelle, es-tu heureux ? Tu m'as parlé d'une certaine Virginie…

– Monsieur, je puis vous dire que tout se présente, de ce côté, de la plus encourageante façon…

– Allons, tant mieux ; je ne suis pas un égoïste et j'aime, quand je suis heureux, à ce que tout le monde le soit autour de moi. Et maintenant, allez-vous-en, mon ami, car je vois venir la marquise dans son charmant déshabillé du matin. »

La Ficelle ne se le fit pas répéter et se sauva en saluant de loin Cécily, qui descendait les marches du perron, blanche et harmonieuse apparition, au seuil de cette maison du bonheur.

Chéri-Bibi s'en fut au-devant de sa femme, les mains tendues et le sourire reconnaissant.

Cécily, un peu rougissante, pencha son front sur lui pour qu'il l'embrassât, mais Chéri-Bibi attira sa femme sur sa vaste poitrine et voulut, un instant, l'y retenir prisonnière. Mais la marquise lui dit gentiment :

« Maxime, prenez garde aux domestiques !

– Tu as raison, mon amour, obtempéra l'obéissant époux. Notre bonheur est si en dehors de tout et de tous que nous devons le garder pour nous tout seuls. Aussi, pour fuir les regards

indiscrets, voici, adorée, ce que je te propose, après mûre réflexion : un petit voyage de noces. Au milieu des inconnus et voyageant incognito, nous serons plus facilement l'un à l'autre. Aucun devoir mondain ne viendra troubler le cours de notre bonheur tout neuf, car pour moi, comme pour toi, je l'espère, nous sommes de tout jeunes époux et nous ne sommes mariés que d'hier.

– Mon ami, je ferai tout ce que vous voudrez, répondit Cécily avec un sourire angélique. Partout où je serai à votre côté je serai la plus heureuse des femmes. »

Ils décidèrent vite de partir pour Paris.

Chéri-Bibi faisait le beau et le renseigné. Dans la peur qu'il avait qu'on ne le crût point assez « marquis », il exagérait les plaisirs de la capitale, tristes joies éphémères qu'il avait subies avec résignation à son retour d'Amérique et dont il parlait, sans s'en douter, bien entendu, comme un provincial. Ce qui le sauvait, c'est que Cécily était, la chère femme, plus ignorante et plus simple encore d'esprit que lui.

Comme dans le train qui allait les déposer sur les quais de la gare Saint-Lazare, Chéri-Bibi croyait devoir reprendre avec une certaine exaltation de commande, et qu'il estimait de bon goût, l'énumération des félicités, qui les attendaient, Cécily se blottit câlinement contre lui et lui dit en lui montrant ses beaux yeux suppliants :

« Mon Maxime, si Paris allait te reprendre ! Songes-y bien, mon ami, je n'y survivrais pas !

– Ni moi non plus ! répliqua Chéri-Bibi, car je t'assure que je suis bien las et bien fatigué de cette existence stupide de « grand seigneur ». Aussi, tu n'as plus rien à craindre, *m'amour*. Il n'y a plus au monde pour Maxime que sa Cécily ! »

L'amour se plaît toujours aux propos enfantins et aime les tournures de phrases d'autant plus jeunettes que ceux qui les échangent sont plus éloignés de leurs mois de nourrice.

Le train arrivait. Ils allèrent d'abord au bureau télégraphique de la gare envoyer une dépêche à Miss et à la Ficelle, qui avaient reçu tous deux la garde sacrée du petit Bernard, et puis ils descendirent à pied dans Paris, sur le désir de Cécily, que la perspective de marcher sur les trottoirs et de s'arrêter à la devanture des magasins amusait.

La première chose qu'aperçut Chéri-Bibi en mettant le pied sur l'asphalte parisien, où il avait mené une si éblouissante existence, fut ce bureau d'omnibus où l'inspecteur Costaud l'avait si brutalement poursuivi à la suite d'il ne savait plus bien quel crime. Il détourna la tête.

Ayant remonté la rue Auber, ils arrivèrent devant l'Opéra, que Chéri-Bibi fit admirer à Cécily, et n'oubliant pas de mentionner qu'autrefois il y avait eu sa loge.

« Nous irons entendre *Faust !* dit-elle. *Faust* à l'Opéra et *Oedipe roi* à la Comédie-Française, voilà ce que je désire voir d'abord à Paris.

– Et puis le tombeau de l'Empereur, ajouta Chéri-Bibi.

– Tu te moques de moi, dit Cécily, avec une moue gentille. Je sais bien que je ne suis pas Parisienne, mais je le deviendrai, si cela peut te faire plaisir.

– Jamais de la vie, ma Cécily ! Reste comme tu es, tu es un ange, la plus belle, la plus intelligente, la meilleure des femmes ! Ah ! pour rien au monde, je ne voudrais que tu devinsses comme une de ces poupées avec lesquelles j'ai gaspillé les plus

belles années de ma vie ! Elles n'ont ni cœur, ni cervelle, et passent leur temps à changer de toilette et à se mettre de la poudre de riz.

– Quelle misérable vie ! soupira Cécily.

– Oui… quelle existence pour elles et pour leur mari ! Et pour leurs enfants, quand elles en ont ! Ah ! quand je vois comme tu éduques notre Bernard !

– Notre Bernard ! Ah ! Maxime, comme tu es bon !

– Eh bien, puisque je suis si bon que ça, nous allons voir si l'on joue *Faust* ce soir, et dans ce cas nous n'attendrons pas plus longtemps pour contenter ton désir, ma chérie. »

La marquise murmura :

« Faites-lui des aveux, portez mes vœux… »

Il lui semblait vraiment qu'elle était jeune mariée, tant elle montrait de joie fraîche et un peu niaise à propos de petits riens du tout, comme d'un chapeau à une vitrine, qui lui plut, et que ce cher Maxime lui acheta, sans même marchander, bien qu'il coûtât 150 francs.

« Qu'importe le prix, disait-il, du moment qu'il te va à ravir ! »

On ne jouait pas *Faust* ce soir-là, ce qui était bien extraordinaire, mais ils constatèrent, en arrivant place du Théâtre-Français, qu'ils voyageaient décidément sous les plus heureux auspices, car l'affiche de la Comédie annonçait justement Mounet-Sully dans *Œdipe roi*, ce qui est bien la plus belle chose que l'on puisse voir au théâtre.

Aussitôt Chéri-Bibi arrêta une auto.

« Nous allons rentrer nous habiller dans notre palace, chère amie, et puis nous irons dîner en ville, et puis nous irons à *Œdipe roi*, puisque cette pièce t'amuse. Que la fête commence ! »

Chéri-Bibi avait fait envoyer les malles dans un grand hôtel de la rue de Rivoli. Il y retint un appartement dont les fenêtres s'ouvraient sur le jardin des Tuileries. Cécily lui en fut reconnaissante.

« Quelle douceur, cette verdure, ces arbres, ces pelouses, ces chants d'oiseaux et les cris joyeux des enfants, après le tumulte de la rue et l'encombrement des carrefours, dit Cécily. Ici on se croirait à la campagne.

– Déjà ! dit en riant Chéri-Bibi. Voulez-vous qu'on y retourne ?

– Pas encore, mon ami ! »

Elle lui mit ses beaux bras autour du cou et ils oublièrent la campagne et la ville dans un baiser.

Après quoi, madame ayant sonné la femme de chambre, monsieur passa dans le petit salon, où il prit un journal qui traînait et dans lequel il put lire :

« On annonce le départ pour Cayenne de vingt-huit jeunes filles bien constituées, tirées de la maison centrale de Clermont. Quelques-unes sont particulièrement belles. On se propose de les unir aux forçats qui se seront fait remarquer par leur bonne conduite. Décidément, depuis l'aventure de Chéri-Bibi, l'administration pénitentiaire ne sait plus quoi inventer pour se faire bien voir de ces messieurs de la relingue. Ayant appris à ses dé-

pens combien les chaînes de fer comptent peu pour des gaillards pareils, elle les remplace par les doux liens d'une union forcée, mais honnête. Chéri-Bibi, avant de mourir, aura beaucoup fait pour la chiourme. Nous espérons que celle-ci reconnaissante, quand elle se sera rendue maîtresse de nos pénitenciers – ce qui ne saurait tarder avec le système humanitaire actuel – n'hésitera plus à lui élever un monument sur la grand place de Nouméa et de Cayenne ! »

Chéri-Bibi, après avoir lu, jeta le journal loin de lui, avec un geste de dégoût, cependant que la marquise entrouvrait justement la porte de sa chambre pour lui adresser son plus joli sourire. Un peignoir léger était jeté négligemment sur ses belles épaules. Chéri-Bibi en loucha, mais, vive et coquette, Cécily avait déjà couru au journal, l'avait ramassé et cherchait le passage qui avait si bien pu causer cette mauvaise humeur.

« Ce n'est rien ! protestait Chéri-Bibi ; je t'en prie, Cécily, ne lis pas ! Les chroniqueurs d'aujourd'hui n'on plus aucun esprit, et messieurs les journalistes en sont réduits à chercher midi à quatorze heures pour remplir leurs colonnes. Va vite t'habiller, ma Cécily ; si nous voulons aller au théâtre, nous ne sommes pas en avance ! »

Mais elle, mutine, voulait voir. Et elle lut le passage où il était question de Chéri-Bibi. Elle rejeta, elle aussi, le journal avec horreur.

« Toujours ce nom ! fit-elle. Je le fuis et il me poursuit partout ! C'est en vain que je voudrais l'oublier, ce monstre qui fut l'assassin de mon père et du tien ! Quand je pense aux bontés que j'ai eues pour lui dans ma jeunesse, le traitant comme un petit camarade, bien qu'il fût l'enfant de la concierge ! Ah ! je voudrais retourner à cette époque pour lui tordre le cou ! Que de catastrophes eussent été ainsi évitées, et il n'aurait pas épouvanté l'univers ! »

Soudain Cécily courut au marquis effondré :

« Oh ! mon ami, qu'avez-vous ? Comme vous êtes pâle ! Allez-vous vous trouver mal !

– Donnez-moi un verre d'eau sucrée, murmurèrent les lèvres blêmes de Chéri-Bibi : je ne me sens pas, en effet, bien à mon aise !

– C'est de ma faute, sanglota, éperdue, la pauvre Cécily, en écrasant un morceau de sucre au fond d'un verre, qu'elle tendit en tremblant à son impressionnable époux. C'est de ma faute ! J'avais bien besoin de faire revivre ces épouvantables souvenirs ! Comment vous trouvez-vous ?

– Merci, ça va mieux ! mais, voyez-vous, chère amie, chaque fois que l'on parle devant moi de ce Chéri-Bibi…

– Cela ne m'arrivera plus, je vous le jure, Maxime ! mais pardonnez-moi pour cette fois, ce fatal retour au passé, comme je me le pardonne à moi-même, car, au moins j'aurai eu une fois de plus la preuve de la sensibilité de votre cœur, mon ami. Vous êtes bon, et vous aimiez bien vos parents, cher Maxime !

– Si je les aimais ! soupira Chéri-Bibi en levant les yeux au ciel.

– Eh bien ! s'ils nous voient maintenant là-haut, exprima Cécily avec une douce piété, ils doivent être heureux de notre bonheur. »

Et elle se pencha vers lui pour l'embrasser sur le front, mais enivré de son parfum, l'autre tendit les bras, et il ne fallut rien de moins que l'impatience de la femme de chambre, oubliée dans la chambre à côté, pour qu'ils se souvinssent de l'heure qui

marche toujours, elle, que l'on rie ou que l'on pleure, que l'on s'embrasse ou que l'on assassine.

Ils venaient de faire leur entrée dans un restaurant du boulevard des Capucines, quand le maître d'hôtel, courant à Chéri-Bibi, avec un empressement de bon augure, montra une table « à monsieur le marquis »…

Pendant que Cécily, en laissant aller son royal manteau aux mains du valet de pied, concevait une légitime vanité d'être vue au bras d'un homme à la mode, « si connu dans la capitale », Chéri-Bibi, dans la crainte de quelque impair, regrettait d'être venu dans ce restaurant où le maître d'hôtel le connaissait si bien alors que, lui, le connaissait si peu.

La figure de ce maître d'hôtel rayonnait d'une façon inquiétante. La joie qu'il avait de revoir « monsieur le marquis » le rendait dangereux par l'abondance de ses discours : il s'informait de la santé de son client, se plaignait d'être resté de si longues années sans le voir et faisait allusion à de lointains services, sortant, de la nuit des temps, des noms de compagnons, d'anciennes ripailles que Chéri-Bibi entendait pour la première fois.

Décidé à couper court à cette exubérance qu'il jugeait avec raison de mauvais goût et qui le mettait au supplice à cause de la difficulté qu'il avait à y prendre part, Chéri-Bibi finit par dire d'un ton très sec, mais un peu au hasard :

« C'est bien, Henry, donnez-moi la carte ! »

Le maître d'hôtel, devenu subitement froid et correct et extraordinairement réservé, attendit la commande, après avoir fait remarquer cependant qu'il ne s'appelait pas Henry, mais Émile.

Le dîner manqua un peu d'entrain à cause de l'air glacé avec lequel Émile et non Henry tournait autour de la table de Chéri-Bibi, veillant au service avec un soin jaloux. On eût dit qu'il avait peur que Chéri-Bibi se sauvât sans payer. Celui-ci en eut peut-être l'intuition, car il ne tarda pas à demander l'addition, négligeant liqueurs et cigares.

Comme Chéri-Bibi venait de laisser ostensiblement dans l'assiette un pourboire qu'il croyait excessif et qui n'était que suffisant, la figure sévère du maître d'hôtel se pencha vers lui et ses lèvres remuèrent :

« Monsieur le marquis, que je n'ai pas vu depuis tant d'années, a sans doute oublié qu'il me doit vingt francs ! »

Chéri-Bibi blêmit, car Cécily avait entendu. Sans tergiverser cependant il glissa deux doigts dans la poche de son gilet et jeta le louis au maître d'hôtel qui le ramassa en disant :

– Merci pour les intérêts ! Le vestiaire de M. le marquis ! »

Chéri-Bibi était furieux. De blême, il était devenu pâle de rage et il fut heureux de retrouver l'air frais dans un moment où il avait tant besoin de son sang-froid.

« L'idiot ! ne put-il s'empêcher de s'écrier aussitôt sur le trottoir, il empruntait de l'argent aux domestiques !

– De qui donc parlez-vous, mon ami ? demanda Cécily, inquiète de le voir dans cet état de fureur concentrée.

– Oh ! d'un camarade de jeunesse que je chargeais de régler mes dépenses en ville et qui était assez indélicat, comme vous avez pu le constater vous-même, hélas ! pour me laisser des dettes partout !

– Mon Dieu, mon cher Maxime, ça n'est pas bien grave ; mais, entre nous, vous auriez dû récompenser la complaisance du maître d'hôtel qui avait ainsi rendu service à votre ami en croyant le rendre à vous-même !

– Ce laquais ne méritait pas un sou ! déclara Chéri-Bibi avec force. Et puis, si je suis parfois généreux jusqu'à la prodigalité (allusion au chapeau de 150 francs), dévoué jusqu'à l'abnégation, reconnaissant jusqu'au sacrifice, je me montre volontiers ménager jusqu'à la pingrerie avec des valets qui ne demandent qu'à vous voler, et rancunier jusqu'à la haine, haineux jusqu'à la vengeance, vindicatif jusqu'à l'embûche et à la trahison !

– Mon ami, vous vous calomniez ! s'exclama la pauvre Cécily, vous m'avez prouvé que vous saviez pardonner !

– Tu m'avais pardonné avant moi, ange au front vermeil, répliqua Chéri-Bibi, en serrant le bras de sa femme apeurée.

– Mais alors pour qui ces terribles paroles ! Pour qui avez-vous de la haine ? Pour qui de la vengeance, des embûches et de la trahison ? »

Chéri-Bibi s'essuya le front. Il était calme. Il répondit :

– Pour ce camarade qui a emprunté vingt francs pour moi à Émile.

– Mon Dieu ! Maxime, tout cela est bien loin ! Jurez-moi que si, par hasard, vous rencontrez à Paris ce vieux camarade, vous ne lui ferez pas de mal ?

– Je puis vous jurer cela, ma Cécily, et que ma colère ne vous épouvante point : ce vieux camarade est mort ! »

Ils étaient arrivés place du Théâtre-Français, et c'est ainsi qu'ils pénétrèrent dans l'auguste maison, en se faisant les plus doux compliments, en s'adressant les plus heureux regards, ne s'imaginant point qu'ils étaient curieusement observés par un couple, qui loua une loge, au bureau, derrière eux, et qui se trouva, comme par hasard, en face d'eux, dans la salle de spectacle.

Ce fut Cécily qui les aperçut la première.

« Tiens, dit-elle, M. et Mme d'Artigues !

– Où donc ? » demanda Chéri-Bibi, qui se rappela soudain le couple mondain qui lui avait été présenté lorsqu'il était commandant du *Bayard*.

« En face, mon ami, ne les voyez-vous point ? Ils nous voient, eux, ils nous saluent. Répondez donc à leur salut, Maxime. »

Maxime s'inclina de mauvaise grâce.

« Je dois vous dire, chère amie, que je n'aime point beaucoup ces gens-là, fit-il. Nous sommes un peu en froid depuis notre dernière traversée. Ils m'en ont voulu de tous leurs malheurs, et moi, de mon côté, je me suis aperçu que, sous leurs dehors mondains, ce ne sont point des gens tout à fait comme il faut.

– J'aime à vous l'entendre dire, mon ami, car c'est toujours, je vous l'avoue aujourd'hui, avec une certaine répugnance que je les recevais autrefois à notre table, mais vous me les ameniez, Maxime, et même dans ce temps-là je n'aurais point voulu vous contrarier en rien. Autant que possible, je leur faisais bon visage.

– Vous êtes « le modèle des épouses », Cécily ; que dis-je, « vous êtes une sainte » !

– Les saintes attendent leur récompense du paradis, répliqua la marquise du tac au tac, mais moi, j'ai eu mon bonheur sur la terre ! »

Et elle lui serra la main. Il laissa sa rude patte dans ce petit gant blanc parfumé, qui le pressait délicieusement, et il enveloppa sa femme de son chaud regard d'amour. Il avait oublié tous les d'Artigues de la terre quand le rideau se leva sur les malheurs d'Œdipe.

Enfants, du vieux Cadmus jeunes postérités,
Pourquoi vers ce palais vos cris sont-ils montés ?

Peu à peu il s'intéressa à la pièce. Cette fatalité qui pesait sur le fils de Laïus et de Jocaste ne lui était point inconnue. Il en avait mesuré les coups. Il savait que ce n'était point là un conte, une invention, une imagination de poète. Il aima et plaignit Œdipe comme un frère.

Dans un entracte, il sortit brusquement, sans rien dire à Cécily, qui en resta tout étonnée.

Il fit cinq cents pas dans la galerie des bustes, tourna en rond dans le foyer, sous le regard de Voltaire, se disant entre les dents des choses obscures qui le faisaient prendre pour un fou par ceux qui passaient près de lui.

Quand il rentra dans la loge, Cécily lui dit :

« M. d'Artigues sort d'ici ; il a été extrêmement aimable. À l'entracte prochain, vous irez rendre cette politesse à Mme d'Artigues. Faites-lui entendre que nous sommes de passage, que

nous partons demain ; surtout évitez toute invitation, puisque ces gens vous déplaisent autant qu'à moi. »

Chéri-Bibi approuva de la tête et se replongea dans la terrible aventure du héros thébain. Plus le malheur enserrait celui-ci de son lien funeste et inévitable, plus Chéri-Bibi montrait d'agitation. Par instants, il avait de sourdes exclamations qui surprenaient Cécily. Il marmonnait des : « C'est bien ça ! C'est bien ça ! » approuvant du geste, enfin manifestant une telle sensibilité que la marquise, après avoir souri, finit par être touchée.

Elle dut lui répéter deux ou trois fois, à la fin de l'acte, qu'il était de son devoir d'aller présenter ses hommages à Mme d'Artigues. Il y alla à son corps défendant, bien résolu à se montrer si maussade et si mal disposé à renouer des relations qui le gênaient, que celles-ci s'en trouveraient définitivement rompues.

À son entrée dans la loge, Mme d'Artigues se tourna vers lui, avec une grâce un peu hautaine, et lui tendit la main, d'un geste de reine à sujet.

Le pauvre Chéri-Bibi en resta tout pantois. Il avait cru trouver Mme d'Artigues avec son mari, et celui-ci s'était éclipsé. Se rappelant les gentillesses qu'il avait surprises sur le *Bayard*, entre cette dame et le marquis du Touchais, Chéri-Bibi jugea sa situation assez inquiétante. Sans le savoir, peut-être s'était-il conduit comme un mufle avec une femme du monde, qui lui avait paru du dernier bien autrefois avec ce cher Maxime, et que celui-ci, depuis son retour en Europe, avait complètement oubliée.

La femme de lettres le pria de s'asseoir, en le dévisageant curieusement, à travers son face-à-main.

« C'est drôle, fit-elle, quand je vous regarde de bien près, je ne vous reconnais plus du tout ! De loin, c'est vous ; de près, j'en

doute. Ce n'est point du reste la première fois que vous me produisez cet effet. Quand on a pu enfin vous revoir à bord du *Bayard*, après votre maladie, je vous trouvais je ne sais quoi de changé. Je savais bien que la maladie pouvait transformer un homme, mais pas à ce point ! »

À de tels propos, Chéri-Bibi ne répondait que par un silence d'abruti et par l'anéantissement de tout son individu. Fallait-il que la malchance le poursuivit encore pour que, au début de ce voyage de noces, qu'il avait rêvé si fleuri, si doux et si débarrassé de toute complication néfaste, il se heurtât à cette rusée femelle dont la moindre parole lui donnait le frisson !

Les yeux de Mme d'Artigues derrière le face-à-main lui faisaient peur. Lui, qui avait tout bravé et qui n'avait point redouté l'approche de Cécily, se demandait avec une angoisse qui lui broyait le cœur si le miracle qui avait fait de lui un marquis n'allait point perdre de sa vertu devant ces yeux-là.

Elle continuait :

« Changé, vous l'avez été du tout au tout, pour les autres comme pour moi ! Dès vos premières sorties, à bord du vaisseau, vous nous fuyiez ! Pourquoi ? Que vous avions-nous pas suivi jusqu'au bout ? Alors qu'une autre vous quittait, ne suis-je pas restée à vos côtés, bravant la mort avec vous ? Oh ! monsieur, je vous en ai beaucoup voulu de votre étrange attitude à notre égard, à mon égard. Vous nous avez quittés, vous avez regagné l'Europe, sans plus vous occuper de nous, de moi, que si nous n'avions pas existé. Et cependant… et cependant, Maxime, rappelez-vous cette nuit terrible, la dernière nuit que nous avons passée à bord de la *Belle-Dieppoise*, qui n'était plus qu'une épave, alors que vous gémissiez sur l'abandon de la baronne Proskof ! Qui est-ce qui vous a consolé ?

– Oui ! oui ! Je me la rappelle, soupira le pauvre Chéri-Bibi, qui tenait avant tout à mettre un frein à ce flot débordant de souvenirs… et il pensait : « Allons bon ! encore une à qui je dois de la reconnaissance et qui ne me laissera tranquille que lorsque je la lui aurai prouvée ! » » Mais ce disant il recommençait cependant à « respirer », car ces reproches assez violents attestaient qu'il n'était point découvert et alors il se rendit compte que toute la méchante impression ressentie d'un examen qu'il avait cru dangereux lui était venue de ce face-à-main, toujours braqué sur lui.

« Madame, lui dit-il, je vous aime mieux sans votre face-à-main. »

Elle l'abaissa et daigna lui sourire. Bien mieux, elle lui mit sa main dans la sienne et se pencha sur lui ; mais fidèle comme Hector, et chaste comme Joseph, il se recula avec horreur. Elle s'en montra irritée.

« Vous voilà bien dégoûté, fit-elle.

– Mon Dieu, madame ! dit-il en se levant, je crois bien que voici la fin de l'entracte et je vais rejoindre ma femme…

– Vous lui présenterez mes compliments ! lui jeta la d'Artigues, outrée… Mon cher Maxime, vous ne serez pas étonné que m'ayant traitée comme une fille, je me venge comme une fille ! La marquise prendra, j'en suis sûre, un grand intérêt à la lecture de certaines lettres !

– Quelles lettres ? quelles lettres ? balbutia le pauvre Chéri-Bibi.

– Eh ! vous avez la mémoire courte ! Ces lettres que vous m'écriviez à bord de la *Belle-Dieppoise*, quand vous me promettiez déjà d'abandonner la baronne Proskof, et même de divorcer

un jour avec votre Cécily pour épouser Mme d'Artigues, redevenue libre de son côté ! »

« Quelles amours compliquées il avait l'animal ! pensait pendant ce temps, avec une rage et un effroi grandissants, Chéri-Bibi. Jamais je ne m'en tirerai ! »

Et l'autre, le voyant si « dérouté », continuait, impitoyable :

« Ah ! mon cher, si vous avez la mémoire courte, vous avez l'écriture longue. Votre femme sera certainement enchantée de savoir avec quels yeux vous la jugiez à cette époque, comment vous l'appréciiez et de quelle manière vous en parliez. Une femme peut oublier les mauvais traitements, les infidélités, les humiliations, mais il y a certaines choses, certaines petites choses qu'elle ne pardonnera jamais. Ce sont celles, les plus douloureuses, qui tendent à la tourner en ridicule. »

Le malheureux Chéri-Bibi étouffait. Il s'était rejeté dans un coin de la loge. Il pensait que décidément on n'avait pas de chance, dans la famille, avec les lettres.

« Combien ? » râla-t-il.

Mais, maintenant, Mme d'Artigues riait de toutes ses dents, qu'elle avait belles. Voyant cet homme en son pouvoir, elle s'amusait de lui, cruellement.

« Mon Dieu ! comme vous êtes devenu brutal, mon cher marquis ! fit-elle. Avez-vous oublié que le cadeau vaut moins par lui-même que par la façon dont il est donné ? Je repousse vos présents si vous ne les offrez point avec grâce. Mais attendez ! on frappe les trois coups : le rideau va se lever. Retournez auprès de la marquise, à laquelle vous ferez mille amitiés de ma part.

– Quand vous reverrai-je ? implora Chéri-Bibi, bouleversé et en baisant humblement cette main qu'elle lui tendait et qu'il eut voulu mordre.

– Mais ce soir même.

– Ce soir même ! s'exclama Chéri-Bibi, de plus en plus troublé… Ce soir même ! Mais c'est impossible !

– Je le veux ! répliqua cette femme entêtée. Charles et moi allons souper à l'abbaye de Bedlam. J'ai encore quelques petites choses à vous dire, qui ne sauraient souffrir de retard. À tout à l'heure ! J'y compte ! »

D'Artigues rentrait dans la loge. Chéri-Bibi, qui avait une envie folle de se jeter sur le couple et d'en faire de la chair à pâté, se sauva, les tempes battantes, le cœur en tumulte, les oreilles bourdonnantes.

Il retrouva Cécily, qui était déjà toute au spectacle…

Les malheurs d'Œdipe continuaient. De plus en plus, Chéri-Bibi était conduit à faire un singulier rapprochement entre la fatalité qui avait si méchamment frappé le héros antique, et celle qui le poursuivait, lui, jusque dans cette salle de spectacle.

Au fond, qu'étaient les crimes d'Œdipe, lequel avait tué son père et épousé sa mère, dans l'ignorance où il était resté de sa naissance, à côté de ceux de Chéri-Bibi, innombrables, tous s'engendrant les uns les autres et tous issus d'un geste généreux ? (Le geste qui avait tué le père de Cécily, dans un moment où Chéri-Bibi voulait le sauver.) Et voilà que maintenant qu'il se croyait débarrassé enfin de la nécessité de tuer – après avoir pris la peau d'un autre – la catastrophe rôdait de nouveau autour de lui, préparait sournoisement ses coups, venait de lui faire entrevoir sa hideuse face rouge.

Chéri-Bibi broya sournoisement la tablette de la loge sur laquelle Cécily avait disposé sa jumelle, son réticule et ces aimables bibelots dont ne se dépare jamais une jolie femme.

Il fallait bien qu'il passât sa fureur sur quelque chose.

La tablette céda. Les objets qu'elle soutenait tombèrent avec éclat. Cécily poussa un cri. Toute la salle se retourna. Des protestations s'élevèrent. En ce moment, Œdipe, qui venait de s'arracher les yeux, descendait les marches du temple, en promenant ses mains ensanglantées sur les jeunes fronts innocents d'Étéocle et de Polynice.

Un tel spectacle, l'émoi de la salle, le cri de Cécily, la rage qui était dans son cœur, tout contribua à faire perdre la tête à ce pauvre Chéri-Bibi qui, lui, s'arracha les cheveux dans un geste sauvage, et montrant sur la scène le fils de Laïus, abandonné des dieux, s'écria :

« Voilà un type dans mon genre ! Voilà un type dans mon genre ! »

La marquise, épouvantée, croyant que son mari était subitement devenu fou, le suppliait de se calmer, l'entourait de ses bras tremblants et le défendait contre l'invasion de deux gardes républicains, qui accouraient pour expulser les perturbateurs.

« C'est bien ! c'est bien ! Pas d'histoires, dit Chéri-Bibi, nous nous en allons ! Et surtout ne me touchez pas ! Je suis le marquis du Touchais. »

À l'énoncé de ce titre, les gardes, comme de bons républicains qu'ils étaient par définition, s'inclinèrent.

Alors Chéri-Bibi aida la marquise éperdue à mettre son manteau, passa son pardessus et sortit avec dignité, regrettant à part lui de n'avoir pas pu conserver son sang-froid. Derrière eux, des imprudents murmuraient : « C'est un fou ! » et cela assez haut pour que Chéri-Bibi pût les entendre ; mais il faisait la sourde oreille, ayant hâte de mettre dans sa voiture la malheureuse Cécily, qui tremblait comme une feuille agitée par le vent d'automne.

À peine furent-ils seuls, après qu'il eut jeté l'adresse de l'hôtel au chauffeur, que la marquise éclata en sanglots. Chéri-Bibi la prit sur son cœur et lui dit :

« Mon adorée, calme ta peine. J'ai eu un accès de fièvre chaude. Depuis ce fatal voyage dans les mers de Malaisie, cela m'arrive quelquefois ; mais, comme tu vois, cela ne dure pas… et je n'en avais pas eu depuis dix-huit mois. Du reste, les médecins que j'ai consultés m'ont dit que je finirais par ne plus en avoir du tout. Que cela ne trouble point notre bonheur.

– J'ai eu bien peur », soupira Cécily, qui avait véritablement craint pour la raison de son mari.

Elle fut la première, arrivée à l'hôtel, à parler d'un repos nécessaire. Chéri-Bibi se montra sage comme une image et se laissa border comme un petit enfant. Mais, vers minuit, il quittait sa chambre en tapinois et ne rentrait à l'hôtel qu'à l'aurore.

Ce matin-là, quand il se présenta dans la chambre de la marquise, il avait la mine encore ravagée sous un grand air de satisfaction.

« C'est singulier, lui dit-elle, tu as l'air à la fois content et malade !

– Eh ! ma bonne amie ! si je suis malade, c'est que l'atmosphère de Paris ne me vaut décidément plus rien ! et si je suis content, c'est qu'avec votre permission, j'ai résolu d'en chercher une autre !

– Nous n'aurions pas dû quitter Dieppe ! soupira la marquise.

– Retournons-y » s'écria Chéri-Bibi…

Les bagages furent vite prêts. Comme ils quittaient l'hôtel, un camelot leur passa sous le nez en hurlant : « *Le double assassinat de l'île de Puteaux ! Mort tragique de M. et de Mme d'Artigues !* »

Le marquis et la marquise poussèrent un même cri d'horreur. Ils tombèrent sur ces quelques lignes en dernière heure :

« On a cru d'abord que M. et Mme d'Artigues s'étaient noyés en passant la Seine, cette nuit, pour se rendre dans l'île de Puteaux où ils possèdent un pavillon qui a été le théâtre de bien des petites fêtes… mais l'examen des cadavres prouve qu'ils ont été tous deux victimes d'une effroyable agression. Le cou et la gorge portent des traces horribles de strangulation… On se croit en face d'un étrange drame passionnel… »

« Ah ! ce Paris ! ce Paris ! s'écria Chéri-Bibi… je n'y remettrai plus jamais les pieds ! On rencontre un jour des amis en bonne santé ; le lendemain il n'en reste plus rien qu'un article qui les déshonore ! »

Cécily frémissait, muette d'épouvante.

« À Dieppe ! à Dieppe ! cria Chéri-Bibi… et en vitesse ! »

VII.

Où Chéri-Bibi goûte un bonheur éphémère.

Neuf mois après, Chéri-Bibi était père. Ce fut un grand bonheur pour tout le monde. Bien qu'il fût de notoriété publique, à Dieppe et dans les environs, que depuis qu'il était revenu de ses aventures, le marquis de Touchais « n'attachait point ses souliers avec des saucisses », il y eut une grande distribution de secours aux pauvres. Le bon la Ficelle vit se doubler ses appointements. Heureux Chéri-Bibi ! Heureux la Ficelle !

Enfin, ils y étaient entrés dans le paradis ! Rien ne venait plus troubler leur sécurité. Le Pont-Marie avait disparu de l'horizon. Ils aimaient et ils étaient aimés ! La jeune Virginie avait en effet répondu aux feux de M. Hilaire. Les deux compères se laissaient soigner, dorloter, vivre au cours langoureux des jours et des nuits.

Ils avaient des conversations attendrissantes sur les conditions du bonheur parmi les hommes. Souvent, en remontant, de compagnie, la côte du Pollet, ils devisaient comme des sages. Le moral de Chéri-Bibi avait changé en même temps que son physique. Et maintenant, la transformation était complète. Il se sentait beau, fort et riche. Alors il devenait bon, tout en restant fort ménager de son bien, ce qui est le suprême de la sagesse. Ceci ne prouvait point que tous les gens qui sont beaux, forts et riches, fussent bons, mais bien que la méchanceté antérieure de Chéri-Bibi n'était qu'un accident. Et cela lui suffisait à lui-même, quand il pensait encore – le moins souvent possible – à certaines choses du passé et qu'il avait besoin de s'excuser.

Quelquefois, Chéri-Bibi arrêtait la Ficelle devant une modeste maison de pêcheurs. C'était le soir ; l'homme était rentré de ses durs travaux et fumait sa pipe, sur le seuil, tandis que la femme raccommodait les filets et que la marmaille jouait dans le ruisseau.

« Regarde-moi ce tableau, disait-il, ces gens sont pauvres mais honnêtes. Ils sont heureux ! L'argent pourrait les perdre ! Ne cherche point d'autre raison, la Ficelle, à ce que tu appelles ma parcimonie, par politesse. Je ne demande pas mieux que de secourir « ceux qui ont besoin », mais d'abord, il faudrait me prouver que ceux-ci ont besoin de quelque chose ! »

Ainsi philosophant, ils arrivaient à la villa de la falaise. Chéri-Bibi apercevait le voile blanc qu'agitait Cécily et il hâtait le pas.

« Elle m'attend, la chère femme ! »

Elle l'attendait en effet avec son dernier-né sur les bras, et c'était une minute bien attendrissante que celle qui réunissait le père, la mère et l'enfant. Tendresse et baisers, douces joies de la famille !

Le cœur de Chéri-Bibi se fondait à la chaleur de cet aimable foyer. Les yeux de la Ficelle se mouillaient de larmes. Le petit Bernard, adorable garnement, donnait, par ses jeux, de la gaieté à ce tableau bucolique. Gâté par « son père », qui ne lui refusait aucun jouet, il était le petit tyran de la maison ; et Cécily, en constatant chaque jour la parfaite conduite de son mari envers celui qui avait pris une place qui ne lui appartenait pas, sentait redoubler son amour pour cet homme extraordinaire, qui l'avait autrefois tant fait souffrir et qui lui donnait aujourd'hui de si inattendus sujets de satisfaction.

Elle avait naturellement désiré que le bébé fût baptisé du nom dont elle nommait elle-même le marquis, depuis que le bonheur conjugal avait pénétré, d'une façon aussi inopinée qu'héroïque, sous le toit de la villa de la falaise.

Mais, par un entêtement étrange, le marquis s'était opposé à ce que l'on donnât à son fils le prénom de Maxime. Et l'enfant s'appelait Jacques. Le père avait dit qu'il trouvait ce nom gentil. La Ficelle, qui n'ignorait point le vrai prénom de Chéri-Bibi, avait surenchéri sur le charme de ces deux syllabes. La mère avait consenti et Jacques était maintenant un gros bébé de trois mois qui ne ressemblait pas plus à son père que son frère aîné, du reste.

Non, on ne retrouvait point dans Jacques les traits du marquis du Touchais, mais une certaine rudesse de visage inconnue de la famille, qui enchantait d'ailleurs Chéri-Bibi, tout en inquiétant un peu la mère. Il n'avait point l'air commode, le moutard ! Et déjà, il n'en faisait qu'à sa grosse tête !

Cécily avait voulu l'allaiter. Quand Chéri-Bibi voyait la tête de son fils sucer beau sein adoré, il ne pouvait s'empêcher de lever vers le ciel, auquel il avait si souvent montré le poing, des yeux reconnaissants et de remercier la Providence de lui avoir réservé pour le milieu de ses jours, après tant de tribulations, un bonheur que rien désormais ne semblait devoir troubler.

Jamais plus il ne prononçait le mot : *fatalitas !* Et il tendait à croire que les humains sont surtout des êtres bien impatients, qui ne laissent point à la sagesse divine le temps de balancer, par un apport certain de félicités, toutes les tristes épreuves par lesquelles la Providence s'est plus d'abord à les faire passer, à seule fin de leur faire mieux goûter, par l'antithèse, le prix du bonheur sur la terre.

Une seule chose au sein de cette merveilleuse béatitude le chagrinait : c'était la conduite du bon la Ficelle. Il la trouvait déréglée, et plus d'une fois il ne le lui avait point envoyé dire. M. Hilaire avait une maîtresse en ville. Cette Virginie était une jeune fille de bonne famille normande, c'est-à-dire de braves paysans qui avaient un petit bien dans le pays de Caux.

Elle était venue servir à Dieppe parce que, avec un certain goût qu'elle avait de la coquetterie, il lui déplaisait de traire des vaches. Tant est que M. Hilaire l'avait eue sage, ce dont il s'était vanté auprès de son maître, comme un sot. Il n'en avait point récolté de félicitations. Loin de là, Chéri-Bibi lui avait reproché toute l'ignominie de sa conduite.

Quand on a l'honneur d'être le secrétaire de M. le marquis du Touchais – du nouveau, qui était un homme rangé, d'intérieur, bon mari, et bon père, bien-pensant, et conduisant son monde à la messe – on n'a aucune excuse de séduire les filles.

« As-tu songé, mon ami, disait certain soir le marquis à son dévergondé secrétaire, as-tu songé à ce qui peut arriver à cette pauvre enfant ? Imagine qu'elle devienne mère… La voilà perdue par ta faute. Tu l'as déshonorée. Que ferais-tu en pareil cas ? Songe à la responsabilité que tu encoures pour quelques moments de plaisir.

– Virginie est débrouillarde, répondit la Ficelle. Je la connais : elle s'en tirera toujours.

– Tu raisonnes en égoïste et comme un sans-cœur. Monsieur Hilaire, vous me dégoûtez. Ne me parlez plus jamais de vos amours !

– Monsieur le marquis, il faut pourtant que je vous en parle encore. Ce que vous avez prévu n'est que trop arrivé : Virginie est enceinte !

– La malheureuse ! Que vas-tu faire ? Réfléchis avant de dire une bêtise.

– J'ai réfléchi, monsieur le marquis, j'ai réfléchi que Virginie s'en tirerait toujours avec une petite somme d'argent.

– Tu n'as pas le sou ! Tu dépenses tous tes appointements !

– Sans doute, mais je suis certain que monsieur le marquis, dans une occasion pareille, ne nous laissera pas dans l'embarras. Si je donne cinq mille francs à Virginie, elle sera contente et il n'y aura pas de scandale !

– Pas un franc ! tu entends, pas un sou ! Je ne veux pas encourager tes vices, et s'il y a scandale, je te chasse !

– Vous ne ferez pas ça, monsieur le marquis !

– Je le ferai comme je le dis !

– Virginie m'arrachera les yeux !

– Beau dommage ! Tu n'as qu'à te conduire comme il faut avec cette enfant et elle ne t'arrachera rien du tout !

– Qu'est-ce que vous voulez que je fasse ?

– Épouse-la !

– Vous parlez sérieusement, monsieur le marquis ?

– Petit débauché, quel conseil attendais-tu donc de moi ? Pour la mère et pour l'enfant, tu dois l'épouser ! Je l'ai vue. Elle fera une excellente femme de chambre.

– Monsieur le marquis, j'avais espéré faire un beau mariage !

– Fais d'abord un honnête homme, la Ficelle ! Épouse ta Virginie et je te donne dix mille francs !

– Ah ! monsieur le marquis, c'est encore vous qui êtes le meilleur de nous tous ! C'est vrai ! Vous avez raison ! Virginie m'aime et je l'aime ! Pourquoi chercher la fortune quand on a le bonheur ? Il ne faut pas avoir trop d'ambition !

– À la bonne heure ! j'aime à t'entendre parler comme un brave garçon ! Un beau mariage ! Qu'espérais-tu donc ? Songe que je t'ai tiré de rien, la Ficelle… que tu n'es qu'un pauvre mitron dont j'ai fait le secrétaire de M. le marquis du Touchais !

– Je ne l'oublierai jamais, monsieur le marquis, jamais ! Alors, je cours apprendre cette bonne nouvelle à Virginie. Justement cela tombe bien, elle doit quitter sa place aujourd'hui ou demain, au restaurant du port. Le nouveau propriétaire arrive avec un nouveau personnel, paraît-il.

– Il change donc tout le temps de propriétaire, ton restaurant du port ? demanda Chéri-Bibi, qui se rappelait que la Ficelle lui avait déjà appris, il y avait un an environ, le départ de M. Oscar.

– Ah ! le nouveau propriétaire est attendu depuis un an ! Il devait arriver du jour au lendemain, et il y a un an que ça dure ! C'est même assez drôle ! Pendant tout ce temps-là, c'est un bonhomme venu de Paris qui a fait l'intérim avec Virginie.

« Heureusement qu'il avait affaire à une fille honnête, ce gérant-là, car il ne connaissait rien à la restauration, paraît-il, ni à la limonade. Et pour remercier Virginie, voilà qu'on la fiche à la porte !

– Tu l'amèneras ici, elle commencera son service demain, fit Chéri-Bibi.

– Ah ! monsieur le marquis !

– C'est bon, c'est bon, tu me remercieras une autre fois, chenapan !

– Et où accouchera-t-elle, monsieur ?

– Chez moi !

– Ah ! mon Dieu ! Et le petit, où qu'il sera élevé ?

– Chez moi, avec le mien, la Ficelle !

– Mon Dieu ! mon Dieu ! Alors ils joueront ensemble, ils grandiront ensemble, ils… Ah ! tenez, monsieur le marquis, il faut que je vous embrasse ! Je savais bien, moi, que vous étiez un brave homme !

– Eh bien, embrasse-moi donc ! Et surtout continue, toi, à être un brave garçon. C'est encore le meilleur moyen d'être heureux ici bas, la Ficelle. »

M. Hilaire sortit des bras de M. le marquis tout en larmes ; et ce fut pour courir, comme un fou, à Dieppe, pour dégringoler la côte du Pollet, au bout de laquelle il arriva essoufflé et tout en nage. Au coin du pont, il faillit se faire écraser par une voiture qui remontait à Puys, à grande allure.

C'était une légère voiture de maître, un élégant boggy, dans lequel se trouvait un homme qui apostrophait avec assez de rudesse l'imprudent la Ficelle.

À cette voix, le secrétaire du marquis du Touchais tressaillit et se retourna vivement. Mais déjà le petit équipage était parti à fond de train.

« Quelle brute ! » murmura la Ficelle.

Sur le trottoir du pont, un homme, qui avait assisté à l'incident, s'avança.

« Eh bien, vous l'avez échappé belle ! Il est pressé, le docteur Walter », fit le passant en qui le secrétaire du marquis du Touchais reconnut M. Costaud, agent de la Sûreté générale.

M. Hilaire salua sans répondre et s'éloigna en haussant les épaules. M. Hilaire n'aimait point la conversation de ces messieurs de la police en général, ni en particulier celle de M. Costaud dont la figure ne lui avait jamais beaucoup plu.

Cinq minutes plus tard, il poussait la porte du restaurant du port et était accueilli moitié figue, moitié raisin, par la belle Virginie, qui lui fit signe aussitôt de s'asseoir dans un coin, près du comptoir.

Elle était rouge comme un bouquet de cerises, les cheveux ébouriffés, le bonnet de travers et lui confiait en haletant qu'elle avait eu à se défendre avec une certaine énergie contre les entreprises galantes du nouveau patron qui venait enfin d'arriver.

Elle l'avait, du reste, proprement giflé, avait réclamé son dû et attendait que le bonhomme redescendit du premier étage où il était allé chercher de l'argent pour lui régler son compte.

« Je suis bien contente de partir, expliqua-t-elle, car cet homme-là me fait peur ; il roule un ventre de barrique, et vous « fusille » avec de petits yeux de fouine. On ne sait pas, à le regarder, s'il veut rire ou vous assassiner. Quand il s'approche de

vous, on se recule instinctivement, comme à l'approche d'un monstre. Quand j'ai vu qu'il voulait m'embrasser, j'ai crié d'horreur et je l'ai battu. J'ai cru qu'il allait me tuer. Et puis, il a ri d'une façon sinistre ».

À ce récit, M. Hilaire s'était senti entrepris par une noble indignation.

« J'arrive bien, fit-il avec solennité. D'abord Virginie, j'ai une bonne nouvelle à t'annoncer : je t'épouse ! M. le marquis nous donne 10 000 francs pour nous mettre en ménage. Tu seras femme de chambre de Mme la marquise qui est une bien bonne personne. Notre enfant sera élevé avec le fils de la maison. Nous voilà heureux pour toute la vie, madame Hilaire.

– Mon Dieu ! est-ce bien possible ? s'écria Virginie qui, à l'annonce de cette fortune inespérée, changea de couleur, c'est-à-dire que de rouge qu'elle était comme un bouquet de cerises, elle devint blanche comme une fleur d'oranger.

– C'est si bien possible que je t'emmène à l'instant et malheur désormais à celui qui voudra te faire des avanies ! Je suis un peu là pour te faire respecter ! Et en premier lieu tu vas voir comment je vais l'arranger ton patron ! Ta malle est prête ? Oui ? Va la chercher. Fais-la descendre par la fille de cuisine. Moi je reste ici pour dire son fait à ce galapiat !

– Oh ! mon chéri ! prends garde, surtout ! C'est un homme qui m'a l'air capable de tout ! Attends que nous soyons sortis pour lui crier ce que tu as à lui dire ! conseilla la prudente Virginie.

– Ne crains rien, je sais ce que j'ai à faire. Et je lui apprendrai à se conduire avec les honnêtes femmes, moi, à ce tonneau, quitte à le mettre en perce ! »

Virginie courut donc chercher sa malle, et presque dans le même instant, à l'autre bout du cabaret désert, apparut le patron. Il passa dans la lumière de la porte, et M. Hilaire put le voir en plein.

M. Hilaire, qui était assis, se leva comme projeté en l'air par un ressort mécanique, et retomba sur son siège comme une masse inerte. Le nouveau venu, qui avait aperçu cette gesticulation désordonnée, n'en parut pas autrement étonné. Il continua de rouler vers son unique client sa panse rebondie, et quand il fut près de lui, il lui tendit une horrible main flasque au bout d'un bras trop court.

« Bonjour, la Ficelle, fit-il ; comment que ça va, mon garçon ? »

La Ficelle murmura dans un souffle :

« *Petit-Bon-Dieu !*

– Eh oui ! mon bon la Ficelle : Petit-Bon-Dieu, lui-même ! pour te servir, quoi ! Tu ne dis rien ? Cela t'étonne de me voir ici ? Tu savais pourtant bien que le rêve de ma vie était de m'établir cabaretier. Eh bien, m'y voilà. Que veux-tu ! à mon âge, on commence à en avoir assez, des aventures ! J'ai trop traîné ma bosse à travers le monde, je me range. Je deviens bourgeois tout comme un autre. Et toi, la Ficelle, ça va-t-il comme tu veux ? »

Le malheureux la Ficelle, qui ne savait où se mettre et qui maudissait la minute où il se trouvait en face d'un fâcheux témoin du regrettable passé, le malheureux la Ficelle ne sut que dire :

« Je te croyais mort !

– Tu en es bien excusable, mon bon ami, déclara Petit-Bon-Dieu en glissant un escabeau entre ses jambes et en s'attablant à côté du secrétaire du marquis du Touchais. Je dois dire que quelques-uns de mes amis et moi, nous avons fait le nécessaire pour que cette croyance fût assez généralement répandue. C'est plus prudent. Toi-même, n'as-tu pas changé de nom en suivant la fortune de M. le marquis du Touchais ? Et pourtant, tu n'avais pas encore, que je sache, eu affaire à la justice de ton pays, ni à celle des autres, mais ton amitié pour défunt Chéri-Bibi et le rôle assez important que tu avais bien voulu jouer dans la révolte du *Bayard*... Hein ? Quoi ? Tu me dis de me taire ?

– Mon Dieu ! gémit le tremblant la Ficelle, j'aimerais autant que l'on parlât d'autre chose...

– Il n'y a personne ici pour nous écouter, continua Petit-Bon-Dieu, imperturbable. Rassure-toi donc. J'ai autant d'intérêt que toi à ne point ressusciter les ombres du passé. Il n'y a plus ici que M. Bénevent, Jean-Charles Bénevent, honnête cabaretier-restaurateur qui va se permettre d'offrir un petit verre de vieux marc à son vieil ami, M. Hilaire, secrétaire de M. le marquis du Touchais. Tu vois, je suis renseigné sur ton compte. Et je te renseigne sur le mien, à seule fin qu'il n'y ait pas d'erreur.

« Calmez-vous donc, monsieur Hilaire ! Ne me montrez plus cette vilaine figure décomposée ! Nous sommes faits pour nous entendre. Je sais bien que vous préféreriez me savoir bien réellement trépassé au plaisir de trinquer avec moi...Mais, que voulez-vous ? c'est le hasard qui m'a amené à acheter ce fonds, le pur hasard que je bénis, moi, puisqu'il me vaut de me rapprocher d'un ami si fidèle ! (Petit-Bon-Dieu qui, comme nous l'avons dit, avait été clerc d'huissier, n'avait point perdu, même en traversant le bagne, l'habitude du beau langage.) Allons ! à ta santé, la Ficelle ! Goûte-moi cette vieille eau-de-vie ! Ah ça ! tu ne vas pas te trouver mal, mon garçon ?

– Non, non… C'est la surprise… l'étonnement… n'est-ce pas ? Je ne m'attendais…

– Évidemment, tu n'étais pas préparé… Eh bien, et ton patron, il se porte toujours bien ?

– Toujours… toujours ! balbutia la Ficelle, en manquant de s'étrangler avec son marc, car il avait avalé de travers.

– Voilà un brave homme ! Moi je l'aime beaucoup… Je lui dois tout, à ce marquis-là ! C'est avec ma part que je suis venu m'établir ici, tandis que les autres la gaspillaient là-bas, du côté de la Chine… Je ne lui souhaite que du bonheur, moi, à M. du Touchais… Inutile de le lui dire, n'est-ce pas ? Je ne te charge pas de lui faire part de mon arrivée dans le pays, à lui ni à personne…

– Écoute, Petit-Bon-Dieu, interrogea la Ficelle d'un air fort embarrassé, il y a une chose que je ne comprends pas…

– Dis, mon petit. Je pourrai peut-être t'expliquer.

– Eh bien, voilà… Comment que ça se fait que tu sois venu dans un pays où que tu étais sûr que tu pourrais retrouver des gens qui te reconnaîtraient ?

– Allons donc ! Me reconnaître ? Mais on me croit mort… À bord, je ne l'ai jamais beaucoup fréquenté, ton marquis… et il y a des chances pour qu'il ne vienne pas déjeuner ici…

– T'as tout de même du toupet, Petit-Bon-Dieu !

– C'est vrai que ça ne m'a jamais manqué…

– C'est-y que que tu rêverais de faire encore un mauvais coup ?

– Je suis rangé, que je te dis !

– Il y a plus d'un an que tu as acheté ce cabaret… Comment que ça se fait qu'on ne t'y voie qu'aujourd'hui ?

– J'vas te dire… Avant de m'établir honnête homme, je trouvais que ma mort était encore un peu jeune. Un an de plus dans la tombe… et une belle barbe qui pousse…

– Ça ne m'a pas empêché de te reconnaître du premier coup.

– Parce que tu m'aimes, la Ficelle ! »

Et Petit-Bon-Dieu heurta son verre contre celui du malheureux garçon en riant d'une façon bien sinistre.

Sur ces entrefaites, Virginie arriva dans la salle du cabaret avec sa malle. Elle trouva son fiancé en train de boire avec l'homme qui s'était si grossièrement conduit avec elle tout à l'heure. Elle en resta comme anéantie, les mains ballantes. Enfin elle put prononcer avec courroux :

« Monsieur Hilaire, vous n'avez pas de cœur !

– De quoi… de quoi, la petite ? » gronda le nouveau cabaretier.

Mais déjà M. Hilaire s'était levé tout pâle ; et il dit, la voix tremblante :

« Monsieur Bénevent, je vous présente Mlle Virginie, ma fiancée.

– Ah ! ah ! fit l'autre, tous mes compliments ; vous avez là une maîtresse femme, monsieur Hilaire. Je regrette bien qu'elle ne soit déjà « promise », sans quoi je lui aurais offert ma main !

– C'est moi qui vous ai mis la mienne sur la figure, vieux polisson !

– Ne craignez rien, je ne l'ai pas oublié, répliqua Petit-Bon-Dieu avec un regard si sournois et si menaçant que le pauvre la Ficelle ne put s'empêcher de frissonner.

– Allons, la belle, continua Petit-Bon-Dieu, combien je vous dois ? »

Il la régla, lui demanda de ne point lui garder rancune, força la Ficelle à retrinquer avec lui pendant qu'on était allé chercher une voiture pour emporter la malle, et se tenait encore, goguenardant cyniquement, sur le pas de sa porte, quand M. Hilaire et sa fiancée s'éloignaient à la hâte du côté du Pollet.

Virginie était « outrée ». La conduite de son futur époux lui apparaissait moins que reluisante, et elle menaçait, devant tant de lâcheté, « de rentrer chez sa mère ».

À sa grande surprise, M. Hilaire qui, jusqu'alors, ne lui avait pas répondu, retrouva l'usage de la parole pour lui exprimer qu'il était tout à fait de cet avis et qu'un immédiat séjour chez ses parents qui habitaient dans les environs ne pouvait lui faire que du bien et lui procurer le repos nécessaire avant qu'elle n'entrât dans sa nouvelle place. Elle le quitta, ne comprenant rien à ce qui se passait, mais profondément vexée.

La Ficelle ne fut pas plutôt seul qu'il courut comme un fou jusqu'à la côte du Puys. De temps en temps, cependant, il s'arrê-

tait pour souffler. Alors il se prenait les cheveux à poignée et frémissait :

« Ça allait trop bien ! ça allait trop bien. Qu'est-ce qu'il est venu faire ici, celui-là, mon Dieu ! Et qu'est-ce que va dire Chéri-Bibi ? »

Puis il reprenait sa course. À la villa de la Falaise, on lui apprit que M. le marquis venait de sortir. On était venu le chercher de la part de sa mère, la marquise douairière, qui, paraît-il, allait plus mal…

VIII.

Chéri-Bibi au chevet de la marquise, sa mère.

Ce n'est point sans une certaine anxiété que Chéri-Bibi s'était rendu auprès de la vieille dame. C'était la première entrevue qu'il allait avoir avec sa mère. Il l'avait toujours redoutée.

La marquise, avec l'entêtement des vieillards qui pardonnent difficilement l'outrage fait à leurs cheveux blancs, avait refusé jusqu'alors de revoir son fils, bien que celui-ci lui eût permis à nouveau, après le départ de la Belle Dieppoise, de venir se réinstaller au château du Touchais où elle désirait mourir. Elle n'avait point cédé non plus aux prières de sa belle-fille qui lui représentait Maxime comme étant changé du tout au tout et bien à son avantage.

Même à l'occasion de la naissance du petit Jacques, elle ne se laissa point attendrir par les supplications de Cécily.

« Plus tard, disait-elle, plus tard, nous verrons s'il est digne de notre pitié ; l'expérience nous renseignera sur la valeur de ces beaux sentiments dont vous me parlez et auxquels je ne puis encore croire. Ce n'est point du jour au lendemain que je puis oublier qu'il m'a chassée de chez moi !

– Vous y voilà revenue, ma mère, insistait Cécily.

– Jusqu'au jour où il lui plaira d'y installer à nouveau une de ses créatures ! » répliquait la douairière avec une dureté qui glaçait le cœur de sa belle-fille.

La vérité était que la vieille dame attendait un mouvement spontané de son fils, une démarche qu'il lui devait après les affronts passés, une tentative personnelle de réconciliation où elle le voyait à ses pieds, lui demandant pardon de toutes les fautes de sa jeunesse.

Tant qu'il ne se serait point de lui-même résolu à cette humiliation nécessaire, elle penserait que Cécily se trompait sur les véritables sentiments de son époux. Et comme Chéri-Bibi n'était point pressé d'aller embrasser les genoux de Mme du Touchais mère, bien au contraire fuyait toutes les occasions de la rencontrer, la situation n'avait pas changé depuis un an.

Il fallait ce jour-là que la marquise fût bien malade pour que Cécily eût fait dire à son mari de se rendre au château du Touchais. Chéri-Bibi s'était dirigé vers l'auguste demeure de ses aïeux à pas comptés. Il se rappelait avoir lu dans son enfance des histoires dans lesquelles des mères aveugles ne se trompaient point sur l'identité de leur progéniture. Si marquis du Touchais qu'il fût devenu, il ne l'était peut-être pas assez pour tromper une vieille maman qui y voyait encore assez clair.

Cependant, il ne pouvait éluder l'épreuve. Il s'en consolait à l'avance avec cette pensée que si la marquise était la première à flairer l'incroyable phénomène, on la traiterait tout de suite de folle. Enfin il s'en remettait à sa bonne étoile qui depuis un an brillait au firmament avec un éclat de première grandeur. Et il lui apparut tout d'abord qu'il n'avait point tort d'espérer, car ayant rencontré dans le parc sœur Sainte-Marie-des-Anges qui allait chercher un prêtre, celle-ci lui dit :

« Hâtez-vous, monsieur le marquis, Mme la marquise est bien bas. Elle ne reconnaît plus personne…

– Allons, tant mieux ! » pensa Chéri-Bibi.

Et il adressa un sourire enchanté à la bonne sœur, qui s'enfuit comme si elle avait vu le démon.

Il pénétra dans le salon sans avoir rencontré un domestique, mais il fut rejoint presque aussitôt par la vieille Reine, la dame de compagnie de la douairière, qui était aussi pâle que devait l'être la mourante.

Chaque fois qu'il apercevait Reine, Chéri-Bibi ne pouvait s'empêcher naturellement de se rappeler le récit de sa sœur, sur le *Bayard*. Il se disait : « C'est elle, cette Reine, qui sait tout ! C'est par elle que l'on connaîtra un jour la vérité sur l'assassinat du vieux marquis, c'est par elle que j'apprendrai qui est l'homme au chapeau gris, celui qui, avant de tuer le marquis avec le couteau de Chéri-Bibi, avait jeté le père Bourrelier du haut de la falaise, après lui avoir enlevé ce couteau que, bien innocemment, le pauvre Chéri-Bibi avait planté dans le dos ! » Ainsi pensait Chéri-Bibi, chaque fois qu'il rencontrait, par les chemins de Puys, la silhouette furtive de Reine, laquelle le fuyait d'ailleurs, aussitôt qu'elle l'apercevait.

Par elle, il espérait bien un jour se venger de l'inconnu qui avait été la cause initiale de tous ses malheurs. S'il n'avait point jusqu'à ce jour poursuivi plus âprement ce dessein, c'est que le parfait bonheur du nouveau marquis du Touchais avait complètement relégué au second plan la vengeance de Chéri-Bibi. Il s'avança vivement vers Reine. La bonne femme recula, en poussant un cri.

« Qu'est-ce que vous avez ? demanda Chéri-Bibi ; est-ce que je vous fait peur ? »

Reine pâlit davantage encore si possible et c'est toute tremblante que, sans répondre à la question, elle lui dit :

« M. le docteur Walter prie M. le marquis de ne point monter tout de suite dans la chambre de Mme la marquise. Il espère sauver Mme la marquise, mais il faut lui éviter tout émotion. »

Ces quelques mots, pourtant bien simples, furent prononcés d'une voix presque expirante. Et c'est en s'appuyant aux meubles que la vieille Reine quitta le salon, après avoir jeté un singulier regard au fils de la mourante.

« Encore une qui ne pardonne point les vilenies du marquis du Touchais ! pensa Chéri-Bibi. Décidément, il me faudra bien de la vertu pour effacer tous ses péchés. Mais je me sens, avec l'amour de Cécily, la force d'un saint, et j'aurai cette Reine comme les autres ! Pourvu que ce docteur Walter ne rende point à mon honorable mère une trop grande lucidité. C'est tout ce qui me reste aujourd'hui à demander à la Providence ! »

Tout au fond de sa pensée, il maudissait le retour de ce docteur de malheur qu'il ne connaissait point, qui avait quitté le pays dans le moment même que lui, Chéri-Bibi, y arrivait, et qui réapparaissait juste à temps pour accomplir le miracle de sauver peut-être sa mère dont le trépas aurait si bien arrangé ses affaires.

Mais il ne s'avouait point une aussi vilaine pensée. Il la trouvait indigne du mari de Cécily. Il arpenta le salon, laissant faire les événements qui le gâtaient si heureusement depuis quelque temps.

Les mains derrière le dos, il s'arrêtait parfois pour contempler une peinture, un vieux tableau. Il y avait là quelques-uns de ses ancêtres. Il n'était point fâché de faire leur connaissance. Il leur adressait des sourires ou des grognements, selon que leur visage lui plaisait ou lui déplaisait. Ainsi arriva-t-il devant le portrait de son père, le marquis du Touchais, mort assassiné, soi-disant, par Chéri-Bibi.

Il ne put retenir une exclamation.

Sous le portrait et sur le cadre – objets que la marquise douairière avait emportés avec elle et rapportés au château, lors de sa réinstallation – dans un écrin de velours, où il était retenu par des fils d'or, se trouvait le couteau, le couteau de boucher dont était mort le marquis.

Chéri-Bibi le reconnaissait bien. Ah ! c'était bien son couteau ! l'arme fatale qui l'avait fait conduire jadis en cour d'assises, et condamner comme un assassin !

On avait respecté sur l'acier les taches de rouille, qui n'étaient autres que des taches de sang du marquis. Que de souvenirs se rattachaient à cet objet tragique ! Quelle évocation du passé pour Chéri-Bibi !

Il ne pouvait encore en détacher ses regards, quand on vint le chercher pour le conduire au chevet de la mourante.

Il eut cette consolation d'apprendre d'une femme de chambre qu'elle allait plus mal, malgré tous les efforts du docteur Walter.

Quand il pénétra dans la chambre, où régnait une douce pénombre, il vit Cécily à genoux auprès du lit. Reine se trouvait debout, à côté du docteur, au pied de la couche où la marquise semblait déjà dormir de son dernier sommeil.

La vieille dame de compagnie sanglotait dans son mouchoir. Quant au docteur, il contemplait la malade en silence, semblant attendre quelque chose qui ne se produisait pas.

Ce médecin était un homme assez grand, mince, jeune encore, d'allure anglaise, avec sa lèvre rasée et ses favoris roux. Il ne prêta aucune attention à Chéri-Bibi quand celui-ci entra.

Chéri-Bibi, jugeant au silence effrayant de la malade qu'elle était quasi morte et par conséquent qu'il ne risquait rien, se jeta à genoux, à côté de Cécily, prit la main pendante de la marquise, y déposa un baiser filial et dit, d'une voix mouillée : « Ma mère ! »

Or, comme si la moribonde n'attendait que ce mot pour revenir à la vie, elle poussa un profond soupir, rouvrit les yeux, fixa son fils, et soudain, retrouvant des forces que l'on croyait évanouies pour toujours, elle lui retira sa main et lui montra la porte.

« Va-t'en ! » fit-elle dans un souffle.

Aussitôt la voix du docteur Walter se fit entendre.

« Elle est sauvée » prononça-t-il.

Mais, à ces mots, qui eussent dû remplir d'une joie ineffable M. du Touchais fils, celui-ci releva une tête d'épouvante, et, les yeux hagards, fixa l'homme qui se tenait au pied du lit, tandis que ses lèvres murmuraient pour lui seul, dans une indicible horreur :

« Le Kanak ! »

Et Chéri-Bibi s'évanouit tout comme un autre.

IX.

Une ombre qui passe.

Quand il se réveilla dans une petite pièce adjacente où on l'avait transporté, Chéri-Bibi se vit soigné par le docteur Walter, cependant que Cécily penchait sur lui un visage de folle anxiété. Mais ce n'était point le visage de Cécily qui l'occupait, c'était la figure de ce revenant, de cet homme qui connaissait son terrible secret, auquel il devait tout, par lequel il pouvait tout perdre et dont il s'était cru débarrassé par la mort.

Ah ! c'était bien lui ! c'était bien lui !

Ce n'était point la nouvelle teinte de ses cheveux, ni ses favoris roux qui pouvaient le tromper ! Il le reconnaissait à ne pouvoir s'y méprendre. C'était son nez, son profil ascétique. Il reconnaissait ses yeux bleus, ternes et glacés. Et surtout c'était la voix avec laquelle il l'encourageait sur le *Bayard* à subir l'affreux supplice qui, de Chéri-Bibi, avait fait un marquis du Touchais !

Qu'allait-il se passer, grands dieux ? Que voulait-il ? Pourquoi était-il revenu ?

Hélas ! comment en douter ? Son but n'était que trop facile à deviner. Il allait le faire chanter ! Combien voudrait-il ? Un, deux, trois, quatre millions ! Et après ceux-là, d'autres encore, d'autres toujours, jusqu'à la ruine ! Qu'est-ce que Chéri-Bibi pouvait refuser à un pareil homme ? Rien ! Il n'avait qu'un mot à dire, et Chéri-Bibi était perdu ! Il n'y avait plus de marquis,

plus de fortune, plus de Cécily ! Et son fils serait voué à l'opprobre pour toujours !

C'en était fini du bonheur !

Ah ! il n'avait pas été longtemps heureux ! La Providence ne l'avait pas longtemps gâté ! Elle avait été rapide, la contrepasse !

La fatalité pesait à nouveau sur le pauvre Chéri-Bibi, de son poids terrible que rien ne pouvait soulever, aucune force au monde. *Fatalitas !* Elle était revenue, la hideuse *fatalitas !*

Cet homme n'avait qu'à entrouvrir le vêtement du malade, qu'à écarter sa chemise, qu'à montrer cette poitrine, cette peau, ce morceau de peau où étaient tracés les signes indélébiles de sa honte et de ses crimes, et que le chirurgien avait su si précieusement conserver pour qu'il restât entre ses mains, éternellement, sa chose, son esclave. Misère de misère ! Il y a vraiment ici-bas des gens qui ont trop de déveine !

Chéri-Bibi, instinctivement, porta ses regards sur sa propre poitrine ; mais il constata que sa chemise était restée fermée sur son acte de naissance. Évidemment, l'autre n'avait aucun intérêt à le perdre tout de suite.

On lui avait simplement arraché son faux-col et entrouvert le col de sa chemise. Il regarda l'homme aux favoris roux qui lui faisait respirer des sels. La figure de ce médecin était plutôt souriante, et la calme indifférence avec laquelle il s'exprimait, les gestes tranquilles avec lesquels il manipulait cette pauvre chose qu'était devenu en une seconde Chéri-Bibi, loin de rassurer le patient, le fit frissonner jusqu'aux moelles :

Le docteur disait :

« Là, c'est fini… Tout cela est de ma faute, chère madame, expliquait-il en se tournant du côté de Cécily. Je n'aurais point dû annoncer à M. le marquis avec cette brutalité que sa mère était sauvée. Cela lui a retourné les sens. M. le marquis aime bien sa mère.

– Cela va mieux, mon chéri ? » demanda Cécily.

Chéri-Bibi se releva, et en silence remit l'ordre dans sa toilette. Dans la glace, il regardait sa femme et le docteur Walter. Ils étaient si « naturels » tous deux, et le médecin paraissait maintenant si peu se préoccuper de lui, Chéri-Bibi, que le marquis dut se demander s'il rêvait ou s'il n'avait pas été la victime de quelque hallucination, laquelle, dans les circonstances douloureuses qu'il traversait – la maladie de sa mère – eût été, ma foi, bien explicable.

Le médecin faisait maintenant des recommandations à Cécily, relativement à l'état encore très mauvais de la marquise douairière, et énumérait les nécessités thérapeutiques du traitement.

« Avez-vous une plume, madame ? » demanda-t-il.

Cécily, après avoir embrassé, sans fausse honte, son mari, sortit pour aller quérir ce qu'il fallait pour écrire une ordonnance.

Resté seul avec le redoutable individu, Chéri-Bibi se retourna rapidement vers lui. Il allait ouvrir la bouche, quand l'autre, qui s'était assis à une petite table, prit la parole d'un air fort tranquille :

« Monsieur le marquis, vous avez dû être douloureusement frappé par l'attitude que madame votre mère a prise à votre égard, au sortir de son accès. Ceci explique, autant que la joie

sincère que vous avez ressentie en apprenant qu'elle se trouvait hors de danger, l'état de faiblesse soudaine dans laquelle vous êtes tombé. Il ne faut point vous étonner de cette force avec laquelle les vieillards que l'on croit dans le coma semblent ressusciter pour reprendre à point de vieilles querelles qui devaient être depuis longtemps oubliées.

« Excusez-moi, monsieur le marquis, de faire ici allusion à des dissentiments de famille que je voudrais voir, tout le premier, effacés ; un médecin est un peu un confesseur. Il y avait près d'une année que je soignais la marquise douairière quand je me vis dans la nécessité de m'éloigner momentanément de ce pays, événement qui coïncide, je crois bien, avec votre retour. J'étais devenu presque un ami de la famille et je reçus de la malade certaines confidences qui me furent utiles plus d'une fois dans mon diagnostic. Le moral, en effet, influe souvent sur le physique.

« Votre mère, monsieur le marquis, a souffert plus qu'on ne saurait dire… du triste état de ses relations avec son fils. Si vous le permettez, je m'emploierai à vous rapprocher, comme il convient, de madame la marquise. Je sais que c'est votre plus cher désir et il ne faut voir dans cette proposition qu'en d'autres circonstances je qualifierais moi-même d'audacieuse, que ce qui s'y trouve en réalité : le désir de vous servir et de guérir une malade pour laquelle j'ai toujours professé autant de respect que d'admiration.

« Les femmes, monsieur le marquis, sont meilleures que les hommes. Elles savent pardonner ; je n'en veux pour preuve que l'exemple que nous donne votre admirable femme ; cependant, quand elles arrivent à un certain âge, elle ne sont point exemptes de certaines petitesses de caractère qui sont le propre de tous les vieillards, comme la rancune. Laissez-moi faire. Ne poussons point les choses. Mme la marquise vous a aujourd'hui mis à la porte : bientôt elle vous ouvrira ses bras.

– Si vous saviez, mon ami, comme le docteur Walter est bon ! » s'écria Cécily, qui était rentrée depuis un instant et qui avait entendu les dernières phrases du médecin.

Chéri-Bibi, lui, paraissait avoir perdu l'usage de la parole. L'homme qui venait de lui tenir cet extraordinaire langage avait montré tant de naturelle onction, et paraissait si uniquement préoccupé de ce qu'il disait, de ce qu'il croyait devoir dire au point de vue amical et professionnel, qu'un doute étrange et tout à fait insupportable commençait à se glisser dans l'esprit du nouveau marquis du Touchais. Cependant, c'était bien là le Kanak ! il l'aurait juré !

Mais que signifiait alors cette comédie ? Il s'était trouvé seul, tout à l'heure, avec lui : comme se faisait-il, si c'était le Kanak, que celui-ci, immédiatement, ne lui eût point dit : « Tu m'as reconnu ! À nous deux, maintenant ! » ou quelque chose d'approchant…

Car, enfin, le Kanak n'aurait point pris la peine de venir exercer son art dans la famille du Touchais, uniquement pour le plaisir de distribuer des médicaments ! Mais rien, rien dans la diction, dans l'air du visage, dans les manières, rien dans le regard, qui se posait sur l'ancien forçat sans trouble et sans mystère, rien ne pouvait faire soupçonner qu'il y eût là quelqu'un qui eût quelque chose à dire de particulier à M. le marquis du Touchais – ou à Chéri-Bibi.

Le docteur Walter, penché sur son papier, écrivait d'une plume rapide. Son ordonnance terminée, il la tendit à Cécily en lui annonçant qu'il reviendrait dans la soirée. Puis il se leva, s'inclina devant la jeune marquise, et tendit sa main au marquis. Celui-ci la prit, en le regardant jusqu'au fond des prunelles. L'autre ne sourcilla pas, retira sa main sans avoir paru rien remarquer d'anormal dans l'attitude du marquis, et prit congé.

« Qu'est-ce que tu as, mon chéri ? implora Cécily. Cette scène t'a rendu bien malade, dis ? Mais parle donc ! Tu ne prononces plus une parole ! Tu me fais peur !

– Laisse-moi, ma petite Cécily, laisse-moi… je suis, en effet, très impressionné. »

Il ouvrit la fenêtre :

« J'ai besoin d'un peu d'air. »

En réalité, il se penchait au-dessus du parc pour apercevoir encore l'incroyable apparition. Allait-il douter de ses sens ? Devenait-il fou ? Était-il réellement malade ?

En bas il vit le docteur qui rencontrait le curé que sœur Marie-des-Anges était allé chercher. Et il entendit ces paroles prononcées joyeusement :

« Ça ne sera pas encore pour cette fois-ci, monsieur le curé ! Heureusement que je suis arrivé avant vous ! Ne donnez point d'émotion à notre chère malade, et permettez-moi de vous reconduire. »

Sur quoi, le docteur prit le bras du curé et le ramena avec lui.

« C'est lui ! C'est lui ! se répétait le malheureux Chéri-Bibi. C'est absolument sa démarche ! Une ressemblance pareille est impossible ! C'est lui !

– Comment trouves-tu le docteur Walter ? demanda Cécily de sa voix d'ange.

Il se retourna, balbutiant :

« Hein ? Quoi ? Le docteur Walter ? Oh ! très bien ! très bien ! »

Et, brusquement, brutalement, il la saisit à pleins bras, la pressa violemment contre sa poitrine, contre son cœur bondissant, la couvrant de baisers fous, cependant qu'effrayée de cette subite ardeur, elle essayait en vain d'échapper à son étreinte délirante. Il criait, il sanglotait :

« Ma femme ! ma femme ! Tu es ma femme ! ma petite Cécily ! mon ange ! mon adorée ! Tu es à moi ! à moi ! Je t'aime ! Je t'adore ! Ah ! qu'ils y viennent ! qu'ils y viennent donc tous m'arracher à toi ! Je les tuerais ! je les tuerais comme des chiens ! j'en ferais des morceaux ! tu entends, des morceaux ! Ma Cécily ! ma petite Cécily ! mon adorée Cécily ! N'aie pas peur ! va ! n'aie pas peur ! Je suis là ! Je t'adore ! On ne peut rien contre un amour pareil ! rien ! rien ! rien ! »

Et comme, de plus en plus affolée de le voir dans cet état que rien ne semblait justifier, elle essayait de comprendre, lui demandant des explications avec épouvante, il lui dit, redevenu tout à coup le plus doux des hommes :

« Je te demande pardon ! Je ne sais plus ce que je dis ! Je ne sais plus ce que je fais ! Je t'aime tant ! je t'aime tant ! »

Et il tomba, affalé, sur un siège.

« Mon pauvre Maxime, qu'est-ce que tu as ? Mais qu'est-ce que tu as ? C'est épouvantable de te voir dans un état pareil ! fit Cécily qui ne pouvait retenir ses larmes. C'est ta mère qui t'a rendu fou !

– Oui, oui, c'est ma mère… c'est cela… c'est ma mère… Tu comprends ! Tu comprends tout ! Tu devines tout, toi ! Tu es si

bonne ! Me chasser, elle, ma mère, à son lit de mort ! A-t-on jamais vu cela, c'est affreux !

– Affreux ! acquiesça Cécily. Elle est vraiment méchante ! Je lui ai pourtant dit combien tu étais bon pour moi, maintenant ! combien tu m'aimais ! comme tu te conduisais bien avec nous tous ! C'est incroyable qu'elle continue à te traiter ainsi ! Et cependant, il y a eu des moments où je croyais bien qu'elle allait céder, qu'elle allait me céder, qu'elle allait me prier de t'aller chercher… Je l'ai vue pleurer plus d'une fois quand je lui parlais de toi ! Et je pouvais penser que tout allait être fini, quand, soudain, elle se reprenait, redevenait froide comme un marbre, et ne voulait plus entendre prononcer ton nom ! Écoute, Maxime, je vais te dire une chose… une chose que je gardais pour moi, car, au fond, c'est une idée que j'ai et je ne suis sûre de rien.

– Qu'est-ce qu'il y a, ma chérie ? Parle ! fit le pauvre Chéri-Bibi qui se demandait encore ce qui allait lui arriver, tant, depuis quelques instants, il était devenu pusillanime.

– Tu sais bien, Reine ?

– Sa dame de compagnie ? Oui, eh bien ?

– Eh bien ! je crois qu'elle ne t'aime pas !

– Ça, fit Chéri-Bibi, c'est tout naturel, si elle aime sa maîtresse… Je me suis mal conduit avec ma mère !

– Oh ! il doit y avoir autre chose… J'ai essayé plus d'une fois de la mettre de mon côté, de lui faire comprendre que je serais heureuse qu'elle joignît ses efforts aux miens pour obtenir ton pardon… Elle a toujours accueilli ma proposition avec une froideur décourageante… Je crois bien qu'elle te déteste… Elle croit détruire, auprès de ta mère, mon propre ouvrage ! Qu'est-

ce que tu lui as fait ? Est-ce qu'autrefois tu t'en serais fait une ennemie ?

– Ah ! mon Dieu ! fit Chéri-Bibi, je ne pourrais te dire. Reine comptait si peu pour moi ! Mais c'est bien possible ! Essaye de te rappeler toi-même ? Moi, depuis mes fièvres, j'ai de telles absences de mémoire !

– Mais, mon ami, je ne sais pas, moi ! Enfin je te dis ce que je pense, ce que je crois avoir remarqué. »

Mais Chéri-Bibi avait autre chose à faire, dans l'instant, que de penser à Reine. Il se leva, en poussant un gros soupir :

« Reine, tu sais, ça n'a pas d'importance. Qu'elle pense de moi ce qu'elle voudra, ça n'est pas bien grave ! Il n'y a qu'une chose importante et grave : c'est que tu m'aimes. M'aimes-tu, Cécily ?

– Si je t'aime ! »

Ils unirent leurs lèvres, et, une seconde, Chéri-Bibi ne pensa plus à cet affreux Kanak.

Cependant la silhouette de l'autre revint le hanter quand, après avoir quitté Cécily qui devait rester auprès de la vieille marquise, il se retrouva sur le chemin que le docteur Walter avait parcouru tout à l'heure. Mais la soirée était douce et calme ; l'air qui passait sur les prés embaumait ; la musique de la mer sur la grève était caressante. Une atmosphère de bonheur l'enveloppait. Comment croire que cette heure fortunée préparait pour lui la plus terrible catastrophe ?

Le Kanak ! Mais le Kanak était mort, officiellement mort ! Celui qu'il avait aperçu tout à l'heure, n'était, ne pouvait être que sa fausse image ! Il y a eu de telles ressemblances qui firent

du bruit dans le monde et furent cause des plus incroyables erreurs judiciaires ! Il y a aussi bien des voix qui sont sœurs, émettant les mêmes sons, à s'y m'éprendre ! Il s'était affolé comme un enfant !

Ces réflexions le rassurèrent un peu. Toutefois, il se sentait encore bien inquiet et il tressaillit en entendant un bruit de pas précipités derrière lui. Il reconnut la Ficelle qui se présentait dans un grand émoi. Il eut le pressentiment d'un nouveau malheur. Il fut vite renseigné. La Ficelle ne prit point le temps de souffler pour lui jeter en pleine figure :

« Monsieur le marquis… je viens de voir Petit-Bon-Dieu ! »

Ils se regardèrent comme des spectres. Ils se retrouvaient tous deux comme aux pires jours des mauvaises entreprises défendues par les lois, quand la police les traquait et que la fatalité les acculait au fond de quelque impasse. Petit-Bon-Dieu ! Après ce qui venait de lui arriver avec le singulier docteur Walter, Chéri-Bibi se sentit bien touché. Il chancela.

Ah ! il n'était plus fort comme jadis ! Il ne défiait plus le ciel ! Il ne s'exaltait plus de toute la griserie de son malheur, pour se ruer sur l'obstacle sans compter les victimes qu'il laissait derrière lui. Autrefois, il n'avait rien à perdre, mais aujourd'hui !

Les jambes brisées, il s'assit sur un talus au bord du chemin.

Là il se prit la tête dans les mains et écouta la Ficelle qui lui raconta son histoire. Quand la Ficelle eut fini, il resta quelques instants sans rien dire. Il réfléchissait ou tout au moins essayait de rassembler ses idées autour de ces deux faits : l'arrivée à Dieppe de Petit-Bon-Dieu et l'installation au Puys du Kanak.

Car maintenant, il estimait qu'il avait bien vu le Kanak. Le Kanak et Petit-Bon-Dieu devaient être de « mèche ». Qu'est-ce qu'ils allaient tenter contre lui ? Mon Dieu ! (cette expression lui était maintenant coutumière et il ne répugnait point, depuis qu'il allait en famille à la messe, à invoquer la divinité après l'avoir si souvent maudite). Mon Dieu ! s'il pouvait les contenter en une fois et qu'il n'en entendît plus parler ! Il ne regarderait pas au prix !

Mais c'était là une espérance dont il eût été imprudent de se leurrer. Le Kanak n'était-il point venu le relancer à Dieppe quelques mois après avoir touché un million ? Alors ? Alors ? ce serait toujours à recommencer.

Eh bien, oui… il y avait une solution devant laquelle il n'eût point hésité autrefois. Ces deux êtres le gênaient : il n'avait qu'à les supprimer ! Évidemment, c'eût été facile à Chéri-Bibi, mais après une année d'honnête vie aux côtés de l'honnête Cécily, l'idée du meurtre répugnait à M. le marquis du Touchais… Le sang, maintenant, lui faisait peur… Ah ! ciel ! il était si tranquille ! si tranquille ! *Est-ce que vraiment, il allait falloir se remettre à l'ouvrage ?*

Sur un ton d'une lassitude infinie, qui trahissait son désarroi et son peu d'entrain à recommencer l'éternelle bataille, il révéla à son tour à la Ficelle l'inouïe résurrection du Kanak dans la personne du docteur Walter… « Ah ! s'écria la Ficelle, c'était le Kanak qui passait en voiture ! Eh bien, il m'a flanqué un de ces savons ! Et je me suis dit : « Tiens, mais je connais cette voix-là, moi ! »

– N'est-ce pas, demanda Chéri-Bibi, qui décidément perdait tout espoir, n'est-ce pas, c'est bien la voix du Kanak ?

– Ma foi, c'était sa voix ! Qu'est-ce qu'il vous a dit ?

– Rien.

– Comment rien ? C'est qu'il y avait du monde, alors ?

– Je suis resté seul un instant avec lui. Il ne m'a parlé que de la santé de ma mère.

– Enfin, il vous a fait un signe ?

– Aucun.

– Et vous, qu'est-ce que vous avez fait, qu'est-ce que vous lui avez dit, monsieur le marquis ?

– Je n'ai rien fait, je n'ai rien dit.

– C'est inimaginable. Et vous vous êtes quittés comme ça ?

– Comme ça.

– Ça n'est pas bien malin !

– Je vais te dire, la Ficelle. J'étais si stupéfait de le revoir que je doutais que ce fût lui… et qu'il y a encore des moments où je me demande si c'est lui…

– Alors, vous n'êtes sûr de rien… Alors, ce n'est peut-être pas lui, après tout ?

– Depuis que tu m'as dit que tu as vu Petit-Bon-Dieu, je pense qu'ils sont arrivés de compagnie… C'est le Kanak qui l'aura amené, vois-tu.

– Eh ! Petit-Bon-Dieu est peut-être venu ici pour soutirer quelque somme encore au marquis du Touchais… ou tout simplement pour faire une fin, pour s'établir, comme il le prétend…

Mais Petit-Bon-Dieu ne connaît pas notre secret. Et si le Kanak est réellement mort, il n'y a rien de perdu… Monsieur le marquis, vous avez peut-être bien rêvé que c'était le Kanak… Je voudrais bien le voir, moi, ce paroissien-là !

– Il est sorti d'ici avec le curé. Ils ont dû se quitter à la côte, fit Chéri-Bibi, et le docteur Walter est peut-être rentré chez lui.

– Où habite-t-il ?

– Cécily m'a montré sa villa, un jour que nous passions dans le chemin creux. C'est une petite villa isolée appelée « les Feuillages ».

– Ah ! je vois où c'est. Écoutez, monsieur le marquis, je vais aller faire un tour par là. Il faut savoir à quoi s'en tenir. Tout est préférable à cette incertitude. N'est-ce pas votre avis ?

– Certainement ! acquiesça l'autre. Mais pour moi, tu sais, c'est bien lui !

– Excuses, monsieur le marquis, n'en savez rien ! Tantôt vous dites blanc, tantôt vous dites noir. Vous êtes tout à fait désemparé. Vous faites peine à voir. Laissez-moi faire. Où que je vous retrouve, monsieur le marquis ?

– Ah ! je ne quitte pas d'ici » gémit Chéri-Bibi comme un tout petit garçon.

La Ficelle fut vite sur ses jambes et il prit à travers prés pour gagner le chemin creux dans lequel Chéri-Bibi le vit bientôt disparaître.

Celui-ci passa là une demi-heure terrible.

Enfin la Ficelle réapparut…

« Eh bien ? interrogea l'inquiet marquis du Touchais.

– Eh bien ! ça n'est pas lui ! Oh ! je le dis comme je le pense ! Ce n'est pas lui ! Nous avons eu la berlue tous les deux ! Ah ! certes, on pourrait s'y tromper… il a des airs du Kanak… mais le Kanak n'a jamais été comme ça ! et cet homme-là, lui, n'a pas changé depuis longtemps… j'ai vu un portrait de lui du temps de sa jeunesse. C'était déjà le même individu. La voix ? Eh bien, oui, la voix ! mais ce léger accent anglais, jamais le Kanak ne l'a eu. Et on n'invente pas cet accent-là ! Et puis, quoi, j'ai causé avec lui ! Enfin, songez-y, monsieur le marquis, le docteur Walter est venu s'installer dans le pays il y a deux ans ! Et, à cette époque, si le Kanak n'était pas encore mort, il était toujours en Océanie, que diable !

– Monsieur Hilaire, vous avez raison ! Nous sommes toujours marquis ! conclut Chéri-Bibi en faisant effort pour redresser un torse qui avait perdu de sa ligne, depuis tantôt…

– Plus que jamais ! affirma la Ficelle. Et ce n'est point ce Petit-Bon-Dieu qui nous fera peur ! Il ne sait rien ! Si sa vue nous gêne, on pourra toujours s'arranger avec lui pour qu'il aille se faire pendre ailleurs !

– Je t'en charge, monsieur Hilaire !

– Comptez sur moi, monsieur le marquis… Il ne saurait vous gêner, vous ; mais moi, sa présence m'ennuie… Je retournerai au restaurant du port et j'arriverai bien à savoir de quoi il retourne dans sa caboche ! »

Ils rentrèrent à la villa de la Falaise, se disant à peu près tranquillisés ; cependant ils dormirent mal l'un et l'autre.

X.

Déjeuner de famille.

La vie, depuis quelques jours, semblait avoir repris son cours normal. La douairière allait de mieux en mieux. Cécily était radieuse. Après cette algarade, Chéri-Bibi s'était montré de plus en plus amoureux. Il faisait tout son possible pour chasser cette idée d'un docteur Walter qui n'eût pas été le docteur Walter, quand Cécily lui apprit un beau matin qu'il devait venir déjeuner avec eux.

La Ficelle n'était pas là. Depuis quelque temps, on le voyait peu. Il surveillait le restaurant du port.

Chéri-Bibi, à l'annonce que lui fit Cécily, ne marqua point un contentement extrême. Ce docteur avait beau n'être pas le Kanak, il lui ressemblait assez pour rappeler au faux marquis une période de sa vie qu'il eût voulu tout à fait oublier.

« Tu ne me parais pas enchanté de mon invitation ! fit Cécily. Aurais-tu quelque chose contre notre ami ? (ainsi appelait-elle le docteur Walter).

– Non ! non ! ma chérie ; mais je suis si heureux quand je me trouve seul avec toi et mes enfants que l'annonce de la présence d'un étranger n'est jamais pour moi une bonne nouvelle.

– Le docteur Walter n'est pas pour nous un étranger. Et nous devons nous conduire avec lui au moins poliment. J'ai invité également sa femme. Cela ne te contrarie pas trop ?

– Sa femme ? Le docteur a donc une femme ?

– Mais oui : elle est revenue des Indes. Je ne la connais pas. Et je ne savais même pas qu'elle fut arrivée ici ! Comme j'invitais le docteur à déjeuner, il se récusa en me disant justement que sa femme était aux « Feuillages ». Je ne pouvais faire autrement que lui dire de l'amener avec lui, que je serais enchantée de faire sa connaissance.

– Bien ! Bien !

– Qu'est-ce que tu as ?

– Moi ? Rien !

– Tu me parais tout drôle !

– Tout drôle ! Pourquoi ? Pas le moins du monde ! Va pour le docteur Walter et son épouse… Après tout, nous ne pouvons vivre comme des sauvages !

– N'est-ce pas, mon ami… Tiens ! justement, je crois que les voici ! (On sonnait à la barrière.)

– Ah ! bon, je vais aller faire un bout de toilette et embrasser le petit Jacques. À tout à l'heure, Cécily !

– À tout à l'heure ! Eh bien ! tu ne m'embrasses pas ?

– Ma chérie !

– Écoute, Maxime… tu n'es pas malade ? Tu me parais changé depuis quelques jours, depuis ton évanouissement… Tantôt tu as des accès de tendresse… et tantôt tu es distrait, distrait !

– C’est une idée, Cécily ! C’est une idée ! »

Et comme on entendait des pas sur le gravier du jardin, il s’enfuit. Il courut dans son appartement et se laissa tomber dans un fauteuil. Une glace était devant lui. Il vit qu’il était tout pâle.

« Ah ça, mais, qu’est-ce que j’ai ? »

Il eût pu regarder par la fenêtre de sa chambre ce qui se passait dans le jardin. Chose singulière, il n’osa pas. Il était sous le coup d’un grand malheur inévitable. Et fiévreusement, il regardait le moment d’acquérir la triste certitude de l’irrémédiable catastrophe. Enfin il poussa un soupir, se raisonna, argua vis-à-vis de lui-même qu’il était stupide de se mettre dans un état pareil parce qu’il allait recevoir à sa table un docteur qui ressemblait au Kanak, lequel docteur était accompagné de sa femme. Pourquoi le docteur n’aurait-il pas été marié ? Qu’est-ce que cela pouvait bien lui faire ?

Il se releva, fit quelques pas, se plongea la tête dans une cuvette, se traita d’imbécile, fit sa raie, tira ses manchettes, toussa, dit tout haut : « Allons, monsieur le marquis, ne faites pas l’enfant ! » et descendit.

Mais en approchant du salon où il entendit des voix, il se mit à trembler sur ses jambes. Enfin il se força à pousser la porte et il se trouva en face des deux invités qui s’étaient levés. Heureusement qu’il tenait encore le bouton de la porte ! Il put s’y appuyer. Il avait devant lui la Comtesse ! avec des cheveux rouges acajou au lieu de ses admirables cheveux noirs, mais la Comtesse ! et, naturellement, il ne douta plus, cette fois, de la personnalité du docteur !

« Ah ! mon Dieu ! comme tu es pâle ! » s’écria Cécily.

Ils se précipitèrent tous les trois vers lui pour le soutenir. Mais déjà il s'était redressé :

« Rien ! Rien ! j'ai eu… un éblouissement… je vous demande pardon, madame… »

Il essayait de réagir, de faire le fort, de froncer les sourcils. Il eût voulu paraître, dans l'instant, redoutable. Mais il faisait plutôt pitié. Cécily se désolait, expliquait que son mari, depuis un certain temps, était très mal portant ; et elle demandait au docteur de venir l'étudier sérieusement, de prescrire un régime.

Chéri-Bibi l'interrompit, assura sa voix, puisa dans l'ardente contemplation de sa femme une force nouvelle et la résolution ardente de faire face au danger.

« Ne parlons plus de cela, du moins pour le moment, docteur ! prononça-t-il. La marquise ne vous a pas invité à déjeuner pour me donner une consultation ! Je vous dirai que je n'ai pas pris le temps de déjeuner ce matin, et de là peut-être, est venu mon malaise. J'ai une faim de loup ! J'espère, madame, que vous avez également bon appétit. Vite, à table ! Docteur, offrez votre bras à ma femme ! »

Et il tendit le sien à la Comtesse, qui s'y appuya avec un énigmatique sourire.

Ils passèrent dans la véranda, où le couvert était mis.

Chéri-Bibi avait à sa droite Mme Walter. Il osa la regarder. Il osa lui parler. Il la questionna sur son grand voyage, et pendant qu'elle lui décrivait avec complaisance les splendeurs du Gange et les curiosités de Bénarès, il s'étonnait de ce qu'elle fût restée si jeune et si belle.

Il soutenait sans broncher l'éclat de son regard.

Il se rappelait qu'elle l'avait aimé et qu'il l'avait méprisée. Il se disait qu'elle aussi avait une vengeance à tirer de lui. Mais maintenant que le premier coup était porté, il se sentait la force de lutter.

Une haine féroce commençait de l'entreprendre contre ces deux êtres qui venaient l'attaquer si délibérément, en plein bonheur. Oui, oui, il allait se remettre à l'ouvrage ! Puisqu'il le fallait ! Et il ne reculerait point devant la besogne ! Les misérables l'auraient voulu ! Tant pis pour eux ! Chéri-Bibi leur montrerait ce qu'il était encore capable de faire, même dans la peau d'un marquis du Touchais !

Ainsi il avait à côté de lui, à sa table, dans sa villa de la Falaise, en face de sa femme, de son ange adoré, cette misérable, cette fleur de bagne, cette fille à forçats et à artoupans, qui épouvantait les plus endurcis, par sa férocité, lors de la révolte du *Bayard*, et amusait les plus cyniques par son extraordinaire argot.

Elle l'avait aidé, évidemment, lors de son évasion des fers, il lui était difficile de l'oublier, mais c'était encore poussée par la plus vile des passions, par le vice qui lui faisait désirer tenir dans ses bras cette renommée de crimes, cette gloire de sang qu'était alors Chéri-Bibi ! Pouah ! M. le marquis du Touchais en avait la nausée !

Rien qu'à la pensée qu'il avait pu jadis frôler cette fille, et qu'il avait été dans la nécessité de repousser ses audacieuses caresses, le rouge de la honte lui montait au front ! Et cela faisait sa dame, sa mijaurée, avait de belles manières, étonnait Cécily et le marquis du Touchais lui-même par son aplomb et son élégance et son langage choisi, précieux, presque ridicule de mignardise !

Les femmes savent dissimuler ! Tout assoiffée de vengeance qu'elle devait être contre Chéri-Bibi, contre le bonheur de Chéri-Bibi, contre cet amour qu'il avait pour une autre et qu'il lui avait refusé à elle, elle lui souriait, faisait l'aimable ! Quel monstre ! pensait M. le marquis du Touchais.

Dans le même moment, il sentit qu'un genou frôlait le sien. Il s'écarta un peu. Mais le genou le suivit, fit pression, et un petit pied vint se poser sur le sien.

Cette fois, Chéri-Bibi ne bougea plus, ne parla plus. Il paraissait changé en statue.

Eh bien ! elle en avait du toupet ! Devant Cécily ! à deux pas de sa femme ! Et il était obligé de subir ce rapprochement odieux pour éviter tout scandale ! Il lui parut qu'il commettait lui-même un sacrilège en acceptant ce petit pied sur le sien, sous le toit conjugal, lui honnête époux et honnête père de famille ! Et cependant, il ne rejeta point, non seulement pour éviter des mouvements qui eussent pu donner l'éveil à ce cher ange, mais encore parce qu'il lui venait tout à coup à l'idée que la Comtesse l'aimait toujours et n'avait point renoncé à conquérir ses faveurs.

S'il en était ainsi, sa défense contre le Kanak devenait plus facile. Il pourrait peut-être se faire de cette femme une alliée, quitte à s'en délivrer selon les moyens du moment quand il se serait débarrassé de l'autre !

Ce qu'il lui convenait d'apprendre le plus tôt possible, c'est ce qu'il avait exactement à redouter, ce que l'on avait préparé contre lui, le plan du Kanak, en un mot. La Comtesse, s'il se montrait habile, finirait peut-être par le lui dévoiler tout à fait cela !

Il répondit à la pression de ce pied par un mouvement sympathique et il vit aussitôt que sa voisine lui en était reconnaissante, dans le regard, dans l'inflexion de la voix, dans toute une attitude qui ne se gardait même pas assez. Heureusement que la pure Cécily était à mille lieues de se douter d'une monstruosité pareille !

Tout de même, Chéri-Bibi eut peur, et tout doucement il retira son pied de sous celui de la Comtesse. Mais celle-ci, dans le même moment, sans doute pour qu'il n'ignorât rien de la fièvre qu'il lui communiquait, mit sa main sur celle du marquis, sa petite main brûlante, et lui dit sur le ton le plus encourageant :

« Et vous, monsieur le marquis, vous aussi, vous avez beaucoup voyagé ? Personne n'a encore oublié cette terrible histoire du *Bayard !* Vous avez été prisonnier des forçats ! Ah ! que je voudrais vous entendre nous raconter vos aventures ! J'en ai déjà le frisson ! »

Le docteur Walter n'hésita pas à joindre sa prière à celle de sa femme et il fallut que Chéri-Bibi bon gré, mal gré, s'exécutât !

Le docteur Walter lui demanda même des détails sur le fameux Chéri-Bibi et aussi sur le Kanak !

« Mais il y avait aussi une femme à bord, une femme que l'on appelait la Comtesse, je crois ? fit Mme Walter en reprenant, d'autorité, le pied de Chéri-Bibi.

Oui, madame, répondit le marquis qui eût voulu pouvoir les étrangler tous deux, *illico*, sur place. Oui, c'était justement la femme du Kanak.

– Était-elle belle ?

– Mon Dieu ! madame, elle était, ma foi, très jolie…

– On a dit que c'était une ancienne femme du monde ?

– On l'a dit, madame…

– On a dit aussi qu'elle aimait Chéri-Bibi. Est-ce vrai ?

– Je n'en sais rien, madame. Elle ne m'a point fait ses confidences… Je crois cependant que Chéri-Bibi avait une certaine sympathie pour elle. »

Remerciement du pied de Mme Walter, sous la table. Honte de Chéri-Bibi, qui n'osa plus regarder du côté de Cécily et qui s'estima le dernier des hommes, le plus indigne des goujats ! Ah ! les bandits ! Ils le lui paieraient tous deux !

« Est-ce que Chéri-Bibi est réellement mort ? » demanda brutalement le docteur en regardant bien en face le marquis.

Celui-ci ne baissa point les yeux. Et il répliqua d'une voix si grave que Cécily en fut tout étonnée :

« Oui, docteur, oui… Chéri-Bibi est mort ! Je l'ai vu moi-même jeter à la mer, dans son sac funèbre, alors que depuis quelques jours déjà il n'était plus qu'un cadavre. Sa sœur, qui habite dans le pays, a assisté comme moi aux tristes obsèques de ce célèbre bandit. Il est mort ! Et je vous prie de croire qu'il ne ressuscitera plus !

– Pourquoi dis-tu cela, mon ami ? demanda Cécily, qui ne comprenait point l'importance ni l'opportunité de cette affirmation…

– Parce que, Cécily, le docteur Walter semble en douter…

– C'est, mon cher hôte, répliqua le docteur avec un sang-froid au moins égal à celui du marquis c'est que Chéri-Bibi est un être si extraordinaire qu'on a peine à s'imaginer une fin aussi… naturelle. D'autres l'ont dit avant moi. Tenez ! il y avait ici il y a deux ans – et il vient peut-être toujours à Dieppe – il y avait ici un inspecteur de la Sûreté…

– Un nommé Costaud sans doute ? demanda Chéri-Bibi avec une candeur désarmante.

– Oui, c'est cela : Costaud. Eh bien, M. Costaud ne pouvait croire à la mort de Chéri-Bibi. On avait beau lui dire ce que vous nous avez répété, il répondait invariablement : « Chéri-Bibi n'est pas mort ! Il avait intérêt à disparaître… Il a trompé tout le monde sur son bateau, comme autrefois il avait trompé tout le monde au bagne. Et vous verrez, ajouta-t-il, que l'on apprendra quelque jour qu'il a échappé à la mort comme il s'est enfui de Cayenne. Il réapparaîtra sous un autre nom ou sous une autre figure. » Et ce M. Costaud paraissait bien sûr de son affaire en disant cela.

– Tout est possible, fit la Comtesse, mais ce n'est rien moins que sûr… C'est ce que nous appellerons une supposition gratuite, « ajouta-t-elle en se tournant du côté de Chéri-Bibi et en le regardant de telle sorte que celui-ci vit bien qu'elle était déjà avec lui et qu'il ne dépendait que de lui de jouer la partie avec elle contre le Kanak.

Il la remercia tout doucement, sous la table, avec son pied. Et il reprenait espoir, en dépit de l'audace infernale avec laquelle le docteur Walter insistait :

« Mon amie, je vous assure que l'on ne sait jamais ce qui peut arriver avec ces gens-là. Qui nous dit que nous ne le côtoyons pas tous les jours, que nous ne le frôlerons pas au Casino ? Costaud me disait : « Je ne désespère pas de revoir Chéri-

Bibi à Dieppe. C'est son pays. Ce fut le théâtre de ses premiers exploits. Il y reviendra. » Je vous avouerai que moi, qui adore les romans-feuilletons français et qui me délasse dans leur lecture de mes travaux quotidiens, je vous avouerai que cela m'amuserait beaucoup… Voyez-vous qu'on l'arrête, un soir, en plein Casino ! On croyait avoir affaire à un comte, à un baron ou à un marquis… et c'était Chéri-Bibi !

– Vous avez beaucoup d'imagination, docteur ! » fit le marquis un peu pâle.

Et il se leva. Le café était servi au jardin. Cécily et le docteur s'en furent les premiers. Assurée qu'elle était de n'être point vue, la Comtesse fit signe à Chéri-Bibi de rester un peu en arrière.

« Il en sera quitte pour son imagination, murmura-t-elle entre les dents, mais suffisamment haut pour que le marquis l'entendit. »

Comme elle avait pris son bras, Chéri-Bibi lui serra tendrement la main.

« Je t'aime toujours ! lui souffla-t-elle.

– Qu'es-tu venue faire ici, la Comtesse ? demanda Chéri-Bibi en retardant encore sa marche.

– Te sauver, Chéri-Bibi ! Te sauver si tu as un peu pitié de moi ! Ils ont préparé contre toi une chose effroyable !

– Qui, ils ?

– Lui, et Petit-Bon-Dieu !

– Je m'en doutais. Les misérables !

– Mais rien n'est perdu encore si tu m'écoutes !

– je tuerai le Kanak, la Comtesse !

– Cela ne te sauvera pas ; il a pris ses précautions, je le sais. C'est lui qui me l'a dit. Il a écrit toute ton histoire et fait son testament dans lequel il révèle ta vraie personnalité et donne les moyens de s'en procurer les preuves. Le tout a été mis sous enveloppe cachetée qui sera ouverte le jour de sa mort.

– Alors je ne peux pas le toucher ?

– C'est pourquoi il se croit si fort ! Regarde-le ! Je le déteste !

– Je suis perdu, la Comtesse !

– Faut voir ! M'aimeras-tu ? »

Chéri-Bibi n'eut pas à lui répondre. Cécily s'était retournée sur eux et les appelait. Pendant qu'elle servait le café avec sa grâce coutumière, son mari la regardait aller et venir sans plus dissimuler son profond accablement. Ce que venait de lui révéler la Comtesse lui coupait bras et jambes. Il était désarmé : le Kanak pouvait tout contre lui. Il serait dans ses mains comme un jouet. Le Kanak serait son maître, son tourmenteur, son bourreau, et il lui était défendu, à lui, Chéri-Bibi, de penser à s'en débarrasser. Son crime serait le signal de sa défaite, de sa ruine.

Ah ! le Kanak « s'était gardé à carreau » ! Et Chéri-Bibi devrait le subir jusqu'au dernier sou, jusqu'à ce qu'il l'eût dépouillé, lui et les siens ! Pauvre Cécily ! Pauvre petit Jacques !

Chéri-Bibi avait glissé l'une de ses mains sous son gilet, sous sa chemise, et ses ongles déchiraient sa poitrine, striaient de rouge les infâmes et indélébiles marques bleues qui faisaient de lui un Chéri-Bibi pour la vie et même par-delà la mort !

Cécily et le docteur s'étaient éloignés un instant pour juger du coup d'œil que l'on avait du haut d'un tertre d'où l'on apercevait la mer.

« Mais enfin, gronda l'impuissant Chéri-Bibi, quand il se vit seul à nouveau avec la Comtesse, mais enfin, combien d'argent veut-il ?

– Tout !

– Et qu'est-ce qu'il me restera à moi ?

– C'est ce que je lui ai demandé. Il m'a répondu qu'il te resterait ton amour pour ta femme. Si tu l'aimes bien, Chéri-Bibi, te voilà consolé ! Et finalement, c'est moi qui n'aurai rien ! Oh ! je le vois bien, va, j'ai vu comme tu la regardais tout à l'heure !

– Ne parle pas de ça, ça ne te regarde pas ! »

Il lui jeta cette phrase avec tant de férocité qu'elle lui murmura dans un extraordinaire transport :

« Ah ! je te retrouve presque comme dans le temps, quand il ne t'avait pas enlevé ta gueule, Chéri-Bibi ! Eh ben, va, tout n'est pas dit entre nous trois ! Je le déteste et je t'aime ! Le reste viendra à son heure… Faut pas désespérer de la Providence !

– Enfin ! qu'est-ce que vous avez manigancé ? Tu peux toujours bien me le dire ! Comment est-il venu il y a deux ans ? Il avait donc quitté tout de suite le *Bayard ?*

– Oui, tout de suite après toi ! Et nous sommes revenus en France où l'on pensait bien te retrouver. Il avait naturellement toujours pensé au grand chantage. Pour lui, le million ne comptait pas ! L'œuvre de sa vie, c'était toi ! Il l'avait ratée avec tant d'autres ! Tu penses bien qu'il n'allait pas te lâcher, après avoir réussi ta figure ! Non ! le million ne comptait pas ! Et il l'a bien prouvé en le perdant en un mois à Monte-Carlo. C'est alors qu'il est venu s'installer ici, croyant que tu arriverais bientôt !

– Et toi ?

– Moi ! je partais pour les Indes avec un riche commissaire du gouvernement anglais. J'aimais mieux m'en aller. Je ne voulais pas assister à ce qui allait se passer. Ça me faisait trop de peine. Et puis, je pensais toujours à toi. Tu m'as toujours traité comme une chienne. Mais je t'ai dans la peau ! Ah ! ne dis rien, je ne te demande rien, Chéri-Bibi ! J'attendrai ! mon jour viendra !

– Les bandits ! » grondait en lui-même Chéri-Bibi.

Il aurait voulu avoir un couteau au bout des ongles pour se l'entrer dans les chairs, pour se déchirer, pour se punir de s'être mis ainsi, lui qui se croyait arrivé au sommet du bonheur, entre ces deux êtres qui allaient le broyer !

La Comtesse, les yeux fixés sur le Kanak et la marquise qui discutaient encore là-haut du paysage et s'extasiaient sur le panorama, continuait sa brève histoire en phrases rapides : C'était le Kanak qui lui avait présenté son lord, aux fins de « le vider », car, en attendant que le grand coup du marquis réussît, il fallait de l'argent. Et elle n'avait cessé de lui en envoyer des Indes. Cet homme la tenait à cause de leur passé commun effroyable. Le lord était mort, laissant la forte somme à la Comtesse, et le Kanak, instruit par sa police, une police internationale de bagne, la meilleure de toutes, était venu la rejoindre au moment où elle

espérait pouvoir s'en débarrasser. Depuis un an, on mangeait l'argent du lord. Maintenant qu'il n'y en avait plus, on reprenait le coup du marquis.

Et cette fois, le Kanak était bien décidé à se faire riche pour toute sa vie ! Voilà le plan ! Il était simple.

« Faudra que tu passes par tout ce qu'il voudra mon pauvre Chéri-Bibi ! Ah ! tu avais pensé à le tuer ! Mais tu ne peux pas le tuer !

– Je ne peux ni le tuer, ni me tuer, car je sais ce qu'il ferait après ma mort !

– Il ferait chanter ta femme, la main sur ton cadavre, en lui révélant que le fils du marquis du Touchais est le fils de Chéri-Bibi…

– Ah ! tais-toi ! tais-toi ! râla Chéri-Bibi… et il eut, après un silence affreux, une sorte de rugissement sourd : *Fatalitas !*

– Prends garde ! voilà ta femme ! Je disais à votre mari, marquise, que vous aviez une propriété charmante… Oh ! charmante ! La vue y est adorable, et l'air y est exquis. Ça n'est pas comme aux « Feuillages » où nous vivons dans une humidité pénétrante. Je ne sais pourquoi mon mari est allé chercher cette masure dans le chemin creux. Ce n'est pas un chalet, chère madame, c'est une éponge ! une éponge, je vous assure ! Le docteur, qui est arthritique, m'en dira des nouvelles. Gare aux rhumatismes, mon ami !

– Si j'étais assez riche, fit le docteur, j'achèterais au marquis sa villa de la Falaise, en admettant qu'il voulût bien la vendre. En attendant, chère amie, si tu le veux bien, nous allons prendre congé et retourner aux « Feuillages », mon courrier m'attend !

– Madame, disait Cécily, chaque fois que vous voudrez nous faire le plaisir de venir nous voir, vous serez la bienvenue à la villa de la Falaise… »

Au moment du départ, Cécily et le docteur, parlant de la santé de la marquise douairière, laissèrent seuls encore un instant Chéri-Bibi et la Comtesse. Celle-ci se pencha rapidement à l'oreille du marquis.

« Je veux voir, fit-elle, si tu es toujours Chéri-Bibi ou un marquis à la manque ! Le testament se trouve chez Petit-Bon-Dieu, au premier étage du restaurant du port, dans un vieux secrétaire en acajou ! *Prends le testament d'abord ! Tue le Kanak ensuite… et nous causerons !* »

Cécily venait à elle, lui tendant la main :

« À bientôt, j'espère, chère madame…

– À bientôt, marquise… »

XI.

Chéri-Bibi se remet à l'ouvrage.

Il faisait, cette nuit-là, un temps affreux, à ne pas mettre, comme on dit, un chien dehors. Le vent, la pluie faisaient rage ; la mer déferlait sur les rochers avec une violence retentissante. Sur la falaise, balayée par l'orage, il faisait noir comme dans un four. L'ombre même des villas n'était point visible, à dix pas, dans cette obscurité opaque. Aucune lumière.

Deux heures du matin venaient de sonner à la petite chapelle, dans l'étroite vallée. Le vent de mer semblait acquérir, de minute en minute, plus de force. Sa voix sinistre hululait terriblement, annonciatrice d'inévitables catastrophes. Il fallait plaindre les pauvres marins qui n'étaient point rentrés au port et aussi les malheureux terriens que leurs occupations ou les malheurs de la vie avaient chassés de leurs foyers pour les jeter au milieu de cette tourmente.

Mais qui donc pouvait être assez abandonné de Dieu et des hommes pour se tenir dehors par un temps pareil ? La nature, moins inclémente souvent que la civilisation, offre des refuges au plus misérable contre les colères du ciel. Il y a des grottes, des anfractuosités, des coins de roc où les humains peuvent se mettre à l'abri, puisque aussi bien il y a des cavernes pour les bêtes.

Alors que font donc sous la pluie diluvienne et dans le vent glacial ces deux ombres courbées sous le poids de l'ouragan, qui s'avancent au milieu de l'abominable nuit ? Vers quel but, peut-

être plus obscur encore que les ténèbres, tendent-elles ? Vers quoi marchent-elles ? qui les pousse ?

Fatalitas !

Oui, c'est le destin qui conduit ces deux ombres louches, la fatalité du crime qui engendre le crime et qui ne lâche jamais son homme dès qu'elle l'a marqué, une première fois, de sa main rouge, et c'est peut-être aussi le destin qui a voulu envelopper de tempête ces deux êtres qu'il a voués à des gestes tragiques.

« *Fatalitas !* souffle Chéri-Bibi, qui se rattrape à la Ficelle, car il vient de manquer de glisser sur la terre humide. Quel temps, mon bon la Ficelle !

– Vous plaignez pas, monsieur le marquis ; vaut mieux ce temps-là pour ce que nous avons à faire que le clair de lune !

– Je suis trempé jusqu'aux os, et certainement je vais attraper un bon rhume.

– Mme la marquise vous soignera.

– Chère Cécily ! Elle qui me croit bien au chaud dans mon lit !

– C'est ce qu'il faut, dit la Ficelle, philosophe. Nous ne pouvions pas l'inviter.

– Ah ! là ! là ! si ça continue, il va falloir se mettre à quatre pattes !

– Tant mieux ! Tant mieux ! Nous ne risquons point de rencontrer M. Costaud.

– La Ficelle, ta bonne humeur m'étonne !

– C'est que je me dis que ce n'est qu'un mauvais moment à passer et qu'après nous recommencerons à être tranquilles comme devant.

– Arrêtons-nous un instant à l'abri du sémaphore.

– Nous avons tort, monsieur le marquis.

– Je ne peux plus respirer.

– Nous en avons pourtant bien vu d'autres.

– Certainement, mais j'en ai perdu l'habitude… Tiens, un instant, là. Ah ! tout de même, tu ne diras pas que ça ne fait pas du bien de souffler un peu ! En vérité, je t'admire ! Alors, toi, ça ne te fait rien de te remettre à la besogne ?

– Peut-être plus qu'à vous, monsieur le marquis, car j'ai moins à y perdre. Mais mon dévouement à monsieur le marquis me pousse à lui dire les paroles nécessaires pour qu'il ne se décourage pas… Moi, je ne suis encore qu'un pauvre hère, mais j'apprécie tout l'effort qu'il faut à un honnête homme comme monsieur le marquis pour revêtir une défroque abandonnée depuis si longtemps, s'affubler de ces vêtements rapiécés, se coiffer de cette ignoble casquette…

– Tu as raison, la Ficelle. Quand, avant de sortir par la fenêtre, je me suis regardé dans la glace de mon armoire, je ne cacherai pas que j'ai frissonné. Je me faisais peur à moi-même. Et enfin, quand je me suis reconnu là-dessous, je n'ai pas pu m'empêcher de pleurer. Que veux-tu, la Ficelle, je n'ai plus l'habitude, je n'ai plus l'habitude ! Et puis je croyais si bien que tout cela était fini !

– Ah ! je vous en prie, monsieur le marquis, ne vous attendrissez pas ! Ce n'est pas le moment. Il va falloir montrer de l'énergie.

– J'en aurai… Mais laisse-moi te dire que j'ai honte d'être dehors comme un vaurien, par un temps pareil, et d'être habillé comme un ouvrier du port. Ah ! si Cécily me voyait !

– Évidemment, nous ne sommes pas beaux ! Et je dois dire également à monsieur le marquis que si Virginie apercevait dans cet accoutrement son fiancé, nous ne serions point près d'aller à la noce, toute enceinte qu'elle est, la brave fille…

– As-tu bien tous les instruments ?

– Oui, là, dans le sac.

– Les clefs ? Les rossignols ? La pince-monseigneur ? La petite lanterne sourde ? Où t'es-tu procuré la pince-monseigneur ?

– Monsieur le marquis, je l'ai volée… Parfaitement. C'est moi qui me suis remis, comme vous voyez, le premier à l'ouvrage… Eh bien, je n'aurais jamais cru que c'était si dur de s'approprier le bien d'autrui, une fois, comme vous dites, qu'on a perdu l'habitude… J'étais tout tremblant, tout chose… Je me suis sauvé comme un enfant…

– Ça prouve ton bon naturel, la Ficelle.

– Oui, mais, écoutez donc, faut pas être trop enfant non plus ! Si vous l'êtes maintenant plus que moi, nous ne ferons point de bonne besogne. Voilà pourquoi je fais le brave et pourquoi j'essayais de vous remonter tout à l'heure.

– C'est vrai ! il faut en finir ! Allons, viens ! »

Et ils repartirent sous la pluie, dans la tempête, au fond de la nuit noire.

« Ce qu'il y a de bon maintenant, soufflait la Ficelle en manière de consolation, c'est que nous avons le vent pour nous, un bon vent arrière qui nous pousse droit vers le restaurant du port. »

Ils aperçurent bientôt les premiers réverbères de la côte et descendirent rapidement à Dieppe ; ils traversèrent le pont, les quais, sans rencontrer âme qui vive. Les douaniers étaient enfoncés dans leurs petites guérites.

Ils s'arrêtèrent un instant, à deux pas de la Halle aux poissons, et regardèrent les fenêtres de Petit-Bon-Dieu.

La maison faisait le coin du quai et avait deux étages. Au rez-de-chaussée, les volets sur les vitres ne laissaient passer aucune lumière. Au premier étage, ainsi qu'au second, pas une lueur. Tout semblait dormir ici comme dans les maisons voisines. Ils prirent par une petite rue et arrivèrent tout de suite sur la place où se dresse la masse sombre de la statue de Duquesne.

Ils s'adossèrent au socle, et là confondus avec l'ombre du grand marin, ils observèrent quelques minutes les alentours, avant de risquer l'aventure, profitant de ce moment de répit pour s'entendre sur les dernières dispositions à prendre.

La maison du restaurant du port avait une entrée sur la petite cour d'un vieil immeuble dont la façade donnait sur la place. On pénétrait dans cette cour par une vaste porte en chêne toute consolidée de clous et de barres de fer dans laquelle se trouvait encastrée une autre petite porte dont la Ficelle avait la clef.

Cette clef lui avait été donnée par Virginie au temps où la jolie Cauchoise était servante au restaurant et habitait sous les combles de la maison. La Ficelle connaissait donc bien ce chemin. Il ne put s'empêcher de faire remarquer à Chéri-Bibi :

« Monsieur le marquis, vous m'avez plus d'une fois reproché mes escapades galantes, les trouvant indignes de la situation que j'occupais près de vous, mais n'estimerez-vous pas, aujourd'hui, que nous étions déjà, en quelque sorte, servis par la Providence qui me faisait tomber amoureux d'une jeune personne que je ne pouvais joindre qu'en passant par un chemin dont la connaissance nous est maintenant d'une grande utilité ?

– Pas tant de phrases, la Ficelle, et agissons ! Et surtout, cesse de me donner du marquis dans une entreprise où mon nom ne doit pas être prononcé. Je te l'ai dit. Que je n'aie pas à te le répéter !

– Bien, monsieur le marquis.

– Encore !

– Préférez-vous que je vous appelle Chéri-Bibi ?

– Ne m'appelle pas du tout si tu ne veux pas recevoir mon pied quelque part… Dis-moi… tu es sûr qu'il n'y a qu'une pièce au premier étage ?

– Oui, et le meuble en question s'y trouve. Cette pièce servait de bureau au patron et aussi quelquefois de cabinet particulier pour des clients exceptionnels qui ne voulaient point être confondus avec le populaire d'en bas.

– Tu dis qu'il est impossible de passer par la porte du petit escalier donnant sur la cour ?

– Impossible, car elle est fermée à l'intérieur par une barre de fer cadenassée, et la cuisinière, qui a la clef, à l'habitude de coucher tout près de là. Nous devons arriver directement au premier étage par la fenêtre de la cour, en montant à l'échelle.

– Et cette échelle est là ?

– Oui, monsieur le m… je l'y ai toujours vue. L'affaire sera vite faite, je vous le répète. Petit-Bon-Dieu couche au second, comme l'ancien patron, je m'en suis assuré pas plus tard qu'hier en faisant bavarder prudemment la cuisinière que j'ai rencontrée au marché.

– Et nous ne courons aucun danger ?

– Aucun, je crois pouvoir l'affirmer, monsieur le m… »

Cette phrase ne se termina point sans une légère exclamation de M. Hilaire, qui venait de recevoir le pied de M. le marquis dans le derrière, comme M. le marquis le lui avait fait prévoir pour lui apprendre à être moins poli.

« Les gens qui habitent sur la cour, dans l'autre immeuble, ne peuvent pas nous entendre ? interrogea Chéri-Bibi, sévère.

– Dame ! nous agirons aussi prudemment que si nous allions à un rendez-vous d'amour. Ils ne m'ont jamais dérangé, moi, exprima l'infortuné secrétaire en se frottant le bas du dos.

– C'est que je vais te dire, la Ficelle… pour rien au monde, je ne me laisserai surprendre. Pour rien au monde, je ne permettrai à quiconque de mettre dans une fâcheuse posture le personnage que tu sais… Si quelqu'un se présente, ce serait bien malheureux pour lui !

– J'ai compris, mons… j'ai compris. Ah ! nous voilà dans une bien triste histoire… Oui, ce serait bien regrettable pour ce quelqu'un-là.

– Il faudrait le régler en cinq sec, et tu t'y emploieras aussi bien que moi, n'est-ce pas, la Ficelle ?

– En cinq sec, monsieur le… en cinq sec ! Puisqu'il le faut, on n'hésitera pas… Mais j'espère que nous n'en serons point réduits à cette terrible extrémité.

– Je l'espère au moins autant que toi, reprit en soupirant Chéri-Bibi… Quelle heure est-il ?

– Trois heures moins le quart, peut-être.

– Dans une demi-heure, il faut que tout soit terminé, car il faut être au plus tôt aux « Feuillages », comme c'est entendu avec la Comtesse… de telle sorte que le Kanak n'ait point le temps de refaire un nouveau testament. Mais là-bas l'affaire sera vite réglée. Nous avons une amie dans la maison.

– Il est grand dommage, monsieur, que nous n'ayons point pu commencer à travailler une heure plus tôt.

– C'est toi-même qui m'as dit que Petit-Bon-Dieu ne se couchait point de bonne heure.

– Sans doute, mais je redoute le petit jour pour rentrer à la villa de la Falaise. Faits comme nous sommes, nous ne manquerons point d'attirer la curiosité des passants si nous en rencontrons.

– Je sais un petit chemin par les haies, qui nous évitera ce désagrément, répliqua Chéri-Bibi, qui paraissait avoir pensé à

tout. Allons, es-tu prêt ? Passe-moi le diamant ! Prépare ta lanterne sourde, et en avant !

– Que Dieu nous garde ! » souhaita la Ficelle.

Et c'est tout juste s'il ne fit point le signe de la croix, tant il était devenu, à l'instar de son maître, bien-pensant.

Deux minutes plus tard les deux ombres étaient dans la place. La Ficelle trouva l'échelle dans le cellier et l'appliqua, avec de grandes précautions, contre le mur, de telle sorte que la tête de cette échelle vint aboutir à l'appui de la fenêtre du petit salon du premier étage.

Chéri-Bibi monta le premier.

La Ficelle, portant le sac à outils, suivait.

Chéri-Bibi commença à travailler en silence. Avec son diamant de vitrier, il découpa nettement la vitre, qu'il reçut avec adresse et qu'il passa à la Ficelle. Après quoi il glissa la main jusqu'à la poignée de la fenêtre, qu'il tourna ; et la fenêtre s'ouvrit.

Les deux compères furent bientôt dans le salon, sur leurs semelles de corde, car ils s'étaient chaussés d'espadrilles de bain, pour la circonstance.

« Ouf ! fit tout bas Chéri-Bibi, en s'asseyant dans un fauteuil, car le cœur lui battait plus qu'il n'eût osé l'avouer à son second, et il avait besoin de se remettre un peu. Ouf ! nous y voilà ! Tout de même, je suis moins rouillé que je ne l'aurais cru ! »

La Ficelle avait fait jouer sa petite lanterne sourde, dont il dirigea le rayon sur un coin du salon.

Alors ils aperçurent le secrétaire d'acajou.

C'était un vieux meuble qui ne paraissait point bien redoutable. Chéri-Bibi se releva, fouilla avec un certain dégoût dans le sac où la Ficelle avait accumulé tous les objets nécessaires à la cambriole et s'approcha du secrétaire avec une collection respectable de clefs, de rossignols, de crochets, de passe-partout.

Ils purent venir à bout ainsi de l'une des deux serrures, mais l'autre résista à toutes leurs tentatives.

Du reste, ils tremblaient, en toute vérité. Le moindre bruit qu'ils faisaient avec leur trousseau métallique les immobilisait pendant des minutes entières qu'ils passaient à écouter, la sueur au front, s'ils n'avaient pas été entendus, s'ils n'avaient pas donné l'éveil.

Ce fut bien autre chose quand il leur fallut se servir de la pince-monseigneur. Le meuble craquait, et ils s'arrêtaient dans leur besogne, le souffle coupé, les jambes flageolantes.

Un moment, il leur sembla avoir perçu un soupir lointain profond, douloureux. Ils se tinrent cois… épouvantés.

« C'est quelqu'un qui bâille là-haut ! finit par dire la Ficelle.

– Alors on est réveillé ! émit Chéri-Bibi.

– Eh bien, pressons-nous, nous n'avons pas de temps à perdre ! »

Et cependant ils en perdaient, car il leur aurait fallu donner un violent effort pour faire sauter la serrure de sa gâche, et cet effort les effrayait à cause du bruit qu'ils redoutaient.

« Ah ! je n'ai plus la main ! Je n'ai plus la main ! gémissait le pauvre Chéri-Bibi en essuyant les gouttes de sueur qui lui coulaient le long du visage. Autrefois, il y aurait eu beau temps que tout serait fini !

– Et puis on n'a plus le cœur non plus ! avoua le bon la Ficelle.

– Non, on n'a plus le cœur non plus ! Un méchant meuble de rien du tout ! Je n'aurais jamais cru que j'étais devenu si feignant ! soupira Chéri-Bibi.

– Allons, monsieur… encore un peu de courage ! Songez que c'est pour votre femme, pour votre enfant que nous travaillons ! »

Ce noble rappel de la Ficelle aux devoirs de famille de M. le marquis du Touchais ne fut point perdu. Chéri-Bibi se redressa galvanisé. Et plein d'une ardeur factice et passagère, il se remit à l'ouvrage. Il appuya de toutes ses forces sur la pince, et cette fois le meuble céda.

Le couvercle du secrétaire se rabattit sur Chéri-Bibi, et la Ficelle n'eut que le temps de le retenir sur ses deux mains tendues.

Toutefois, il y avait eu un gros craquement, un gros gémissement du bois auquel avait répondu, presque immédiatement, un gémissement humain, là-haut !

« Bonsoir de bonsoir ! fit la Ficelle, qu'est-ce qui se passe ?

– Nous nous en f… ! Allons, ouste, ta lanterne ! »

Chercher dans le meuble le testament, l'emporter, fuir, tout cela ne devait plus être maintenant qu'une question de se-

condes. Chéri-Bibi aurait déjà voulu être dehors. Armé de la lanterne de la Ficelle, il fouillait dans tous les coins et recoins du secrétaire, ouvrait tous les tiroirs, s'impatientait, ne trouvait rien, absolument rien : le meuble tout entier était vide.

Il n'y avait pas un papier là-dedans !

Si, il y en avait un, un papier qu'il finit par découvrir et qui était appliqué avec des punaises contre le bois du secrétaire, dans le fond, comme une pancarte. Sur cette pancarte, on avait tracé une ligne d'écriture, une phrase que le jet de lumière éclaira, syllabe par syllabe, et qui fit reculer Chéri-Bibi et la Ficelle, cependant qu'ils laissaient échapper un affreux juron.

Cette phrase venait de leur sauter aux yeux, avec ses gros caractères soulignés de points d'exclamation ironiques : *Petit-Bon-Dieu présente bien ses hommages à M. le marquis du Touchais.*

XII.

Bataille.

Les deux compères s'étreignirent la main dans un mouvement où ils avaient mis tout leur désespoir.

« Nous sommes perdus ! » gronda Chéri-Bibi.

Et il se traîna jusqu'à la fenêtre, suivi de la Ficelle, qui avait éteint sa lanterne. L'échelle n'y était plus ! Et dans la cour, où ils eussent pu tenter de sauter, quittes à se rompre le cou, ils distinguèrent deux ombres qui faisaient le guet, enveloppées de manteaux.

Ils se rejetèrent dans la chambre et s'en furent, en s'appuyant aux murs, jusqu'à la fenêtre qui donnait sur le port. Elle était grillée comme la plupart des fenêtres de ces antiques masures. Ah ! ils étaient bien pincés comme dans une souricière !

« La garce ! » exprima Chéri-Bibi, affolé.

Cette dernière apostrophe s'adressait certainement à la Comtesse, qui avait su si bien le conduire jusqu'au fond de cette impasse. Elle s'était moquée de lui et l'avait eu, lui, Chéri-Bibi, comme un novice. Du moins le pensait-il.

La rage de Chéri-Bibi cependant était moins grande que sa peur. Comment allait-il sortir de là ? Avant tout, il convenait d'éviter tout scandale. Et il devait combattre les bandits dont il

craignait d'être la proie sans donner l'éveil aux honnêtes gens. Il tournait avec précaution dans l'étroite pièce, en râlant :

« Nous voilà propres ! nous voilà propres !

– Ça, c'est vrai, monsieur le marquis, nous voilà propres ! » gémissait M. Hilaire, qui était de l'avis de son maître, plus que jamais maintenant, et qui dut certainement à la gravité de la situation de n'être point rappelé à l'ordre aussi brutalement que tout à l'heure.

Oui, Chéri-Bibi avait peur ! S'il avait pu cependant, au centre d'événements aussi redoutables, garder cette juste faculté d'appréciation qui, depuis qu'il avait été promu à une nouvelle destinée, en avait fait l'un des hommes les plus équitables de son temps, il n'eût point manqué de juger que c'était bien son tour ! Car enfin, depuis qu'il était au monde il avait fait souvent peur aux honnêtes gens, la nuit, pour qu'il éprouvât lui aussi, au moins une fois dans sa vie, cette sensation d'angoisse désagréable qui annihile les plus braves et les fait grelotter comme des enfants au sein mystérieux des ténèbres.

La Ficelle n'était point plus brave. Ses mains tâtonnantes rencontrèrent une porte qu'il secoua en vain. Cette porte conduisait à l'étage supérieur. Elle était bien fermée. Il s'en fut à l'autre porte. Il alla à la serrure. Pas de clef. Mais il tourna la clenche. La porte cédait. Il n'avait qu'à ouvrir.

« C'est la porte qui donne sur l'escalier descendant au restaurant ! souffla-t-il tout bas à l'oreille de Chéri-Bibi, qui était penché sur lui. Nous n'avons qu'à descendre ! Là nous ouvrirons une fenêtre et nous sauterons sur le quai. »

Mais Chéri-Bibi lui saisit le poignet :

« N'ouvre pas ! »

Il redoutait un piège.

Il n'était point naturel que cette sortie leur eût été si bénévolement ménagée. Et comme ils se tenaient là, dans un désordre absolu, ne sachant s'ils devaient avancer ou reculer, le mari de Cécily s'étreignit le front de ses doigts fébriles.

Il pensait à sa femme, à son enfant, à tout ce qu'il aimait sur cette terre de malheur, et il eut une rapide et déchirante vision de la douceur du foyer là-bas, du calme repos où ils devaient être plongés tous deux, dans le nid tiède de la villa de la Falaise, pendant qu'il errait, lui, dans les couloirs de la nuit et du crime, habillé et armé comme un malfaiteur.

« Vois-tu, dit-il à la Ficelle, qui s'était accroché à lui comme un enfant aux jupes de sa mère, vois-tu, il y a des métiers où il vaut mieux ne pas avoir de famille ! »

Comme il prononçait cette parole de sagesse, il sentit sur sa main quelque chose qui coulait. C'était comme des gouttes qui tombaient une à une du plafond. Et, dans ce même moment, l'affreux soupir qu'ils avaient entendu précédemment recommença. Cela venait encore d'en haut.

Ils perçurent un léger bruit qui se traînait sur le plafond. Et, comme ils n'avaient point bougé et que la main de Chéri-Bibi était restée sur son front, il sentit encore cette coulée tiède sur sa peau brûlante.

Que se passait-il là-haut ?

Qu'allait-il se passer ici ? Qu'avait-on préparé contre eux ? Dans quel traquenard allaient-ils se jeter au moindre geste ? Et pourquoi ce soupir ?

Chéri-Bibi s'était penché sur la Ficelle qui étouffait d'angoisse et lui avait pris sa petite lanterne. Il en dévoila la lumière très prudemment et regarda sa main. Elle était rouge de sang !

Oui, d'en haut c'était du sang qui coulait !

Chéri-Bibi se recula, plein d'horreur. Il n'était plus habitué à cette rosée-là depuis longtemps.

Et alors, continuant à couler d'en haut les gouttes de sang tombaient sur le parquet avec le bruit monotone des gouttes de pluie filtrant au travers d'une gouttière mal soudée. Cette pluie rouge ajoutait intensément à leur épouvante.

Acculés dans leur coin, tous les deux, au fond des ténèbres, le dos appuyé à cette porte qu'ils n'osaient pas franchir, la Ficelle armé d'un couteau, Chéri-Bibi brandissant sa pince-monseigneur comme une massue (ils s'étaient interdit les armes à feu), ils attendaient que se produisit quelque événement qui les renseignât sur l'étendue de la catastrophe qu'on avait préparée pour eux, cette nuit-là ! Et ils eussent préféré une franche attaque à cette expectative lamentable, dans le noir, pendant qu'au-dessus de leur tête semblait se traîner une agonie.

Le parquet seul était éclairé dans un étroit espace, par le jet de la lanterne qu'ils avaient déposée à leurs pieds. Et, dans ce cadre de lumière, la pluie rouge continuait de couler…

Soudain, un billet blanc, un morceau de papier, tomba au même endroit…

Le billet, lui aussi, avait dû trouver l'espace nécessaire pour se glisser entre les poutrelles pourries du plafond. Ce papier, c'était peut-être un avertissement ! C'était peut-être le salut ! C'était peut-être un nouveau piège ! Il fallait savoir ! Chéri-Bibi s'allongea jusqu'à lui, ramassa le billet maculé de taches rouges

et l'approcha de la lanterne. Il y avait là quelques mots *qui venaient d'être écrits avec du sang.*

« VOULU TE SAUVER… JE MEURS… PRENDS GARDE… CHÉRI-BIBI, T'ADORE… TE FAIRE TOUT SIGNER PAR TORTURE… TESTAMENT, JE CROIS… GIME… »

Des lettres avaient été tracées entre « je crois » et cette dernière syllabe « gime » ; mais elles étaient si bien mêlées au sang frais dont le billet était tout barbouillé, qu'elles étaient devenues illisibles.

Chéri-Bibi leva sa tête vers le plafond ; mais on ne soupirait plus là-haut. On ne se traînait plus.

« La Comtesse ! » murmura-t-il, et il arracha le papier, dont il mit les morceaux dans sa poche.

Pour lire, il s'était étendu sur le plancher, au ras de la lumière de la lanterne sourde. Il fut tout étonné, alors que son oreille était tendue vers les bruits d'en haut, vers les soupirs venus du plafond qui, subitement, s'étaient tus, il fut, disons-nous, tout étonné d'entendre distinctement un murmure de voix qui venait d'en bas.

Il colla son oreille sur le plancher.

Voilà maintenant qu'il percevait les mots rapides, échangés cependant à voix basse, dans la salle du restaurant, des mots comme ceux-ci : « Attendons ! »… « Il doit travailler encore »… « Le coffre-fort est solide ! »… Et encore, celui-ci, qui lui dévoilait tout le plan de ses adversaires : « Faudra bien qu'il descende ! »

Comme il l'avait redouté, l'ennemi l'attendait en bas. C'était là qu'il avait tendu sa chausse-trape. Il se félicita d'avoir

arrêté la Ficelle au moment où il se disposait à descendre. Tous deux seraient maintenant les prisonniers de ces bandits, tandis qu'après tout, il n'y avait rien de fait.

Peu à peu, Chéri-Bibi, malgré l'effroyable pluie de sang qui continuait à tomber de là-haut, reprenait son sang-froid. Il savait qu'on l'attendait. Il avait le temps de réfléchir, de voir ce qu'il allait pouvoir risquer. Il n'avait plus rien à craindre d'en haut, s'il n'y allait pas, et tout à redouter d'en bas s'il descendait.

Il ne pensait point du tout à grimper à l'étage supérieur pour courir au secours de la malheureuse qui agonisait. Le rôle qu'avait joué la Comtesse dans cette affaire lui paraissait encore trop louche pour qu'il la plaignît ou qu'il cessât de se méfier de son intervention. Ce sang, cette agonie, c'était peut-être encore une comédie ! Non, ce qu'il eût voulu tout de suite savoir, c'était combien il y en avait en bas.

Or, dans le moment qu'il s'étonnait d'avoir si bien entendu la rapide conversation des complices, il s'aperçut qu'il avait collé son oreille sur une petite trappe dont l'anneau était encastré assez exactement dans le bois du plancher.

C'était une toute petite trappe, pas plus grande que la largeur des deux mains. Elle devait servir au patron de l'établissement, soit à surveiller le travail de ses employés quand il se trouvait en haut, soit à leur crier ses ordres, soit à se rendre compte de la qualité de la clientèle.

Chéri-Bibi fit signe à la Ficelle d'étouffer à nouveau la lumière de la lanterne, puis il parvint assez facilement à passer un doigt dans l'anneau et à soulever la planchette. Il se pencha sur le trou ainsi ouvert dans le plancher. Sa figure partit comme éclairée d'une lointaine et mystérieuse lueur et presque aussitôt il se rejeta en arrière en retenant une exclamation.

Si vif qu'avait pu être ce mouvement, son compagnon avait aperçu une seconde, le visage effaré de Chéri-Bibi.

La Ficelle vint regarder à son tour, jeta un coup d'œil au-dessus du petit cadre si étrangement lumineux, et lui aussi eut le même rejet instinctif de tout le corps en arrière.

Et puis, tous deux, retenant leur respiration, revinrent en glissant à leur observatoire et, tête à tête, considérèrent avec épouvante le spectacle d'en bas. Leurs mains, pendant ce temps, s'étaient encore rejointes et, par leur étreinte nerveuse, ils se communiquaient l'importance de leur émoi.

C'est que ce qu'ils voyaient n'était guère fait pour les rassurer. Éclairés d'une façon fantomatique par la lumière avare d'une petite lampe presque entièrement baissée et entourée, pour plus de précautions, d'une étroite gaine de papiers qui ne laissait point aller les rayons jusqu'aux coins restés ténébreux de la salle de restaurant, des figures terrifiantes, à cause de leur quasi-résurrection, surgissaient, muettes, silencieuses, immobiles.

Autour de la table, elles étaient quatre.

Et l'on comprendra l'indicible effroi de Chéri-Bibi et de la Ficelle en reconnaissant dans ces quatre figures de fantômes Gueule-de-Bois, Boule-de-Gomme, le Rouquin et un autre relingue de la « cage des financiers », bien connu pour sa lâche férocité : Va-Nu-Pieds.

Ainsi toute la fleur du *Bayard* était là, qui avait suivi le Kanak dans ses pérégrinations et escompté le coup de fortune que celui-ci leur avait sans doute promis s'ils le secondaient dans son entreprise contre le marquis. Celui-ci avait été une trop belle proie, la première fois, pour qu'ils ne tentassent point de

renouveler l'aventure en grand, et après l'avoir réduit à une nouvelle captivité, de le dépouiller, cette fois, « jusqu'à l'os ».

De toute évidence, le Kanak, faible physiquement et pusillanime, n'avait point osé risquer tout seul le coup contre Chéri-Bibi. Et voilà la troupe qu'il amenait pour le réduire à sa merci.

« Et s'ils savent tout, si l'autre leur a tout dit ? » s'interrogea avec une angoisse terrible notre désespéré héros. S'ils savent qui ils poursuivent dans la peau du marquis du Touchais ?

Il se rappela la façon dont Petit-Bon-Dieu venait de le saluer si ironiquement du fond de son secrétaire.

« Ah ! les bandits ! Ils savent tout ! Ils savent tout ! râla Chéri-Bibi en entraînant la Ficelle dans un coin du salon... Tu les as reconnus, dis ? tous ceux de ma cage ! Ah ! misère, c'est tout le passé qui revient !

– Monsieur le marquis, grelottait la Ficelle, qui, lui, sentait s'en aller tout son courage depuis qu'il avait vu les effrayantes figures... monsieur le marquis... écoutez-moi... Nous ferions mieux de nous rendre ! »

Chéri-Bibi ne lui répondit pas. Il pensait. Prodigieusement, il pensait. Entre le crime de là-haut, qui continuait à « couler », et celui qui se préparait en bas, il parvenait cependant à penser. Oui, Petit-Bon-Dieu, Gueule-de-Bois et les autres savaient tout ! Ils n'ignoraient point le secret que le faux marquis du Touchais venait chercher au fond du secrétaire d'acajou, par cette nuit abominable ! Et, avec ce secret, ils allaient le pressurer, et petit à petit, jusqu'à lui faire rendre l'âme, après lui avoir pris tous ses sous !

Pouvait-il traiter avec ces gens-là ? Pourrait-il vivre avec cette menace éternelle dans le dos ? Ils étaient sept maintenant

à connaître le secret ! Dieu seul savait ce qu'ils en feraient ! Sept qui se dispersaient aux quatre coins du monde du crime, et qui, de temps à autre, reviendraient lui montrer leurs figures patibulaires, en lui tendant à nouveau la main ; sept qui étaient réunis, cette nuit-là, autour de lui, car il ne doutait point que le Kanak ne fût quelque part autour de lui, surveillant l'affaire, en même temps que l'agonie de la Comtesse, s'il était vrai que celle-ci fût en train de mourir pour avoir voulu le sauver – ce dont il n'était point sûr. Oui, tous, tous étaient là, tous ceux qui savaient ou qui, tout au moins, étaient susceptibles de savoir ! Ils étaient tous providentiellement là !

Ainsi tout à coup lui apparut l'affaire dans l'effroyable flambée d'idées contradictoires où se consumait son cerveau.

Alors, après toutes ses hésitations et toutes ses peurs, il se retrouva le Chéri-Bibi d'autrefois, quand il se ruait contre le destin, pour le vaincre une fois de plus. Mais cette fois il remercia la *Fatalitas* d'avoir ainsi rassemblé, pour une unique et définitive besogne, les derniers des hommes qui pouvaient espérer sa perte.

Il allait tout tuer ! Il s'en sentait de taille ! La folie du meurtre galopait déjà en ses ardentes veines. Il dit à la Ficelle, qui s'arrêta de trembler en le voyant, ou plutôt en le sentant tout à coup si fort :

« Tout tuer en silence ! »

Dès cette minute, il eut son plan.

Renseigné par la petite troupe sur ce qui se passait dans le cabaret, en bas, il avait un avantage marqué sur ceux d'en bas qui ne savaient point, eux, ce qui se passait en haut, et qui finiraient bien par s'énerver, par se lasser, par monter voir !

Eh bien ! alors, on verrait ! Il s'agissait, après tout, d'en démolir d'abord deux ou trois, si possible, en douceur.

Chéri-Bibi s'était placé debout, en retrait, près de la porte, armé de sa lourde pince.

La Ficelle était retourné à son poste d'observation. Les sinistres figures n'avaient point bougé. Sur la table, il percevait vaguement le pâle éclat des verres que l'on vidait en silence.

La Ficelle cherchait en vain la silhouette du Kanak et celle de Petit-Bon-Dieu, quand ce dernier sortit soudain de la nuit opaque et murmura quelque chose, sa face jaune penchée à l'oreille de Gueule-de-Bois.

La terrible figure de Gueule-de-Bois se releva vers le plafond. De toute évidence, ils parlaient de ceux qu'ils pouvaient déjà considérer comme leurs prisonniers et s'étonnaient de ne plus entendre aucun bruit. La Ficelle surprit presque aussitôt un signe de Petit-Bon-Dieu ; et la lampe, qui déjà répandait une assez faible lumière, fut encore baissée, puis portée tout au fond, sur un coin de la cheminée. Aussitôt la Ficelle rejoignit Chéri-Bibi et le mit au courant de ce qui se passait.

Le maître le repoussa de façon à garder la liberté de tous ses mouvements et le colla contre le mur d'en face en lui ordonnant de ne pas bouger.

À ce moment, la pluie avait cessé et, comme il arrive souvent après de violents orages, la lune se montra entre deux gros nuages.

Chéri-Bibi crut entendre, dans le silence de toutes choses, le craquement d'une marche d'escalier.

Il pensa que Petit-Bon-Dieu, fatigué d'attendre, se décidait à aller voir ce qui se passait au premier et il retint son souffle.

Il ne s'était pas trompé. Le bruit se renouvela et, bientôt après, on tournait la clenche de la porte, et, tout doucement, la porte s'ouvrit.

Les rayons de la lune vinrent éclairer en plein la stupéfaction de Petit-Bon-Dieu qui s'attendait à trouver les deux compères en train de travailler à l'ouverture du secrétaire. Or, son premier regard ne rencontrait personne.

Peut-être son second regard eût-il découvert Chéri-Bibi et son lieutenant, contre le mur, mais on ne lui laissa point le temps de ce second regard-là.

Telle la bête à l'abattoir qui reçoit le coup de maillet qu'elle n'attendait pas et qui s'abat sans un soupir, tel Petit-Bon-Dieu s'étala sans dire ouf ! entre les bras de la Ficelle qui le déposa avec de grandes précautions, sur le plancher, en le tirant un peu en retrait de la porte pour que son cadavre ne gênât point les autres curieux qui, sans doute, ne manqueraient point de venir.

La pince-monseigneur de Chéri-Bibi, après avoir défoncé tout à l'heure assez maladroitement le meuble d'acajou, avait ouvert fort proprement le front de Petit-Bon-Dieu.

En somme, Chéri-Bibi se remettait assez promptement à la besogne et se « refaisait la main », de telle sorte qu'il pouvait, sans trop de présomption, ne point désespérer du reste de l'ouvrage.

Cinq bonnes minutes se passèrent, et, par la petite trappe, restée ouverte, on entendit un bruit de semelles remuées, quelques chuchotements et, tout d'un coup, le retentissement dans l'escalier d'un pas qui ne se dissimulait point.

La porte avait été légèrement repoussée par les soins de la Ficelle.

Le pas s'arrêta à mi-étage, et, après quelques secondes d'hésitation, la voix rauque de Gueule-de-Bois se fit entendre.

Elle demandait tout haut :

« Eh bien ! qu'est-ce qu'il y a, Petit-Bon-Dieu ? »

Petit-Bon-Dieu ne pouvait pas répondre, et pour cause.

« Tonnerre ! glapit Gueule-de-Bois, je parie qu'ils ont *dé-canillé !* »

Et il hurla :

« Petit-Bon-Dieu ! Petit-Bon-Dieu ! »

En arrivant à la porte, il eut le tort d'avancer le bout de son nez pour voir « de quoi il retournait ».

La terrible pince-monseigneur s'abattit comme le marteau sur l'enclume ; seulement l'enclume ne résista pas.

« Et de deux ! » compta philosophiquement la Ficelle en rangeant le second cadavre à côté du premier.

Le malheur est qu'une aussi belle opération ne pouvait se continuer avec une aussi magnifique ordonnance. Gueule-de-Bois avait fait, en tombant, beaucoup d'éclat. Et les autres, les trois autres étaient accourus en se bousculant au bas de l'escalier.

Chéri-Bibi et la Ficelle distinguèrent parfaitement les voix de Boule-de-Gomme, de Va-Nu-Pieds et du Rouquin. Ils « jaspinaient » tous ensemble. Quant au Kanak, il n'en était pas question. On ne l'avait pas vu ; on ne l'entendait pas.

« Ah ! les cochons ! ils les ont butés ! ils les ont butés ! criaient ceux d'en bas.

– Vous allez fermer vos plombs ! grondait le Rouquin à ses camarades, on ne s'entend seulement pas ! S'ils ne sont pas menons (mignons) là-haut, on saura bien leur faire passer le goût du pain !

– Laissez-moi parler, je vous en prie, suppliait Boule-de-Gomme, le financier.

Va-Nu-Pieds criait :

« La Ficelle, soyez raisonnable, là-haut ! Voyons, la Ficelle, on ne veut pas vous faire de mal ! »

En une autre occasion, les trois bandits se fussent rués au combat et seraient « entrés dedans » sans demander la permission, mais ils semblaient avoir reçu une consigne qui les embarrassait, cependant que le sort qui avait été réservé à leurs deux camarades n'était point fait pour les tranquilliser. On avait dû leur dire :

« Surtout, pas de bruit pour le voisinage, pas de rigolos ! »

Il ne s'agissait pas pour eux de tuer les otages, naturellement, mais de les annihiler, de les réduire à merci, et ils étaient venus cinq contre deux, sans parler du Kanak et de la Comtesse, et encore la Ficelle, à leurs yeux, ne comptait-il pas ! L'affaire devait être facilement bouclée. Aussi ils étaient stupéfaits, dé-

semparés, devant le fait brutal qui venait de se passer et les privait de deux des meilleurs d'entre eux.

À tout hasard, devant le silence obstiné des autres, ils sortirent leurs couteaux.

S'ils avaient pu aborder l'obstacle de front, ils auraient eu beau jeu, mais avec cet étroit escalier de bois qui ne laissait passer qu'une seule personne à la fois, ils risquaient tous d'être saignés à tour de rôle, comme des lapins.

Voilà pourquoi Va-Nu-Pieds retenait le bouillant Rouquin et aussi pourquoi Boule-de-Gomme essayait de faire taire ses deux acolytes à seule fin d'entrer en pourparlers avec l'ennemi.

« La Ficelle, dis bien à M. le marquis qu'on ne veut pas lui faire de mal ! Il est notre prisonnier. Il ne peut pas nous échapper, quoi qu'il fasse. Eh bien ! c'est pas la peine de se faire du bobo. Il n'y a qu'à s'entendre ! »

Pendant ce temps, Chéri-Bibi réfléchissait qu'il n'avait plus en face de lui que trois hommes, dont deux terribles, le Rouquin et Va-Nu-Pieds, doués d'une force peu ordinaire. Il commençait cependant à penser que la partie devenait égale, à moins que le Kanak ne lui eût encore, pour finir, préparé quelque tour de sa façon, qu'il ne pouvait soupçonner. Il se décida vite. Il dit à la Ficelle :

« Je te donne Boule-de-Gomme, débrouille-toi !

– Je ferai mon possible, monsieur le marquis », répondit le jeune homme, en frissonnant, car il n'aimait point la bataille et il n'était brave que lorsqu'il le fallait absolument, et son rôle le plus souvent avait consisté à faire le guet, lors des fameuses aventures d'autrefois.

« Écoute bien ! *Je vais me jeter sur eux !* On roulera. Tu seras debout, t'auras l'avantage. Mais ne perds pas de temps ! »

En bas, les voix reprenaient.

« Monsieur le marquis, continuait à expliquer Boule-de-Gomme, rendez-vous ! sinon, nous serons dans la nécessité de pénétrer chez vous à la fois par la porte et par la fenêtre ; vous serez pris entre deux feux et nous pourrons être poussés, si vous résistez encore, à quelque extrémité !

– Merci de l'avertissement ! » ricana Chéri-Bibi.

Et aussitôt il y eut quelque chose de formidable qui tomba dans le groupe formé par les trois hommes : une masse, un corps énorme, qui les renversa de tout son poids et les projeta, les dispersa au fond de l'ombre. Avec d'affreux jurons, les bandits se relevèrent, se cherchèrent, s'agrippèrent.

Le premier debout fut Va-Nu-Pieds ; mais saisi immédiatement à la gorge par Chéri-Bibi, il râlait bientôt sous les doigts de fer, tandis que de son autre main restée libre et armée de la pince monseigneur, le héros du *Bayard*, le roi des bagnes faisait un moulinet terrible, écartait momentanément le Rouquin, lequel essayait de le larder de coups de couteau.

Le Rouquin, voyant qu'il ne parvenait pas à entamer de sa lame le terrible lutteur, recula et, du fond de l'ombre, arriva tête baissée, à tout risque sur Chéri-Bibi.

Les hommes, à nouveau, roulèrent.

Chéri-Bibi et le Rouquin s'entreprirent.

Pendant ce temps, la Ficelle en avait fini avec Boule-de-Gomme, ayant ouvert le ventre du financier avant que celui-ci

ne se relevât. Il l'avait si proprement tailladé que le malheureux râlait en perdant ses entrailles. Ceci fait, le bon la Ficelle était allé achever Va-Nu-Pieds, déjà à moitié mort.

Et quand ce fut fini, il se releva, le couteau libre, pour porter secours à son maître.

Ainsi dans les duels héroïques de jadis, les seconds, après avoir proprement mis à mal la victime que le sort des armes ou le choix des combattants avait désignée à leurs coups, se retournaient sur les plus dangereux adversaires de leur client et l'accablaient par derrière.

Mais malgré sa bonne volonté, ce jeune homme n'eut pas à intervenir dans le combat de géants que se livraient sur le carreau de la salle obscure Chéri-Bibi et le redoutable Rouquin.

En vérité, la Ficelle n'eût pu dire, en contemplant avec un effroi bien compréhensible la masse informe constituée par ces deux corps qui roulaient comme s'ils n'en formaient qu'un, à qui appartenait ce bras dressé soudain en l'air, cette jambe qui ruait, ces épaules qui étouffaient.

Du haut de la cheminée, la lueur pauvre de la lampe éclairait mal et fantastiquement ces derniers sursauts du combat.

La masse, en roulant, renversait tout sur son passage, chaises et tables, verres et bouteilles : telle la toupie lancée sur le plan où elle a pour mission, après s'être heurtée aux parois du jeu, d'abattre les quilles.

La Ficelle, pour ne pas être atteint et peut-être brisé du coup par cette force tumultueuse et rebondissante qui sortait de l'ombre pour y retourner et en ressortir presque aussitôt, avait escaladé vivement quelques degrés de l'escalier, et, penché sur

la rampe, encourageait à mi-voix Chéri-Bibi, en lui conseillant de ne point faire quartier à son méchant partenaire.

« Tue, Chéri-Bibi ! disait-il. Tue ! Tue ! Mais tue-le donc ! »

Il est probable que Chéri-Bibi ne demandait que cela, et que si la chose n'était point déjà faite, il n'y avait pas de sa faute.

Mais l'autre se défendait.

Soudain, du fond de la nuit où la bataille s'achevait, vint un soupir effrayant de douleur et de mort. Et puis plus rien ! Ce fut le silence. Qui avait poussé ce soupir-là ? La Ficelle qui tremblait d'anxiété, n'eût pu le dire, car au moment de mourir, presque toutes les voix, presque tous les râles se ressemblent. Qui était mort ? Qui attendait que l'autre fût bien mort pour le lâcher et s'en venir ou rassurer la Ficelle, ou le « buter » à son tour ?

En dépit du silence qui se prolongeait, nous devons rendre cette justice à la Ficelle qu'il douta peu de la victoire de son maître.

« C'est fini, Chéri-Bibi ? demanda-t-il.

– J'attends, répondit la voix du maître, pour savoir s'il ne triche pas ! »

Mais le Rouquin ne trichait pas. Chéri-Bibi avait eu la chance, dans ses ébats, de rencontrer sur le parquet, sous sa main, la pince monseigneur qui lui avait échappé dans sa chute, et il avait réussi, avec un rare bonheur, à l'enfoncer dans la cervelle du Rouquin, par le chemin tout trouvé de l'œil !

Le pauvre Rouquin était bien mort !

Et Chéri-Bibi n'était même pas blessé, préservé qu'il avait été du couteau par la glorieuse cotte de mailles de son ancêtre, le maréchal du Touchais, qui l'avait portée à la bataille d'Arques, aux côtés de M. de Mayenne contre ce huguenot de Henri IV.

Ce délicat et solide chef-d'œuvre des armuriers d'autrefois avait séduit notre héros dès l'abord qu'il avait visité son château avant que d'y faire rentrer, avec tous les honneurs dus à son rang, Madame Mère, sitôt le départ de la Belle Dieppoise. Il avait mis alors la cotte de maille dans sa poche, en ce disant : « Voilà qui peut toujours servir dans les combats à l'arme blanche ! »

L'événement lui donnait raison, mais, toutefois, il n'expliqua point le mystère de son invulnérabilité au bon la Ficelle, préférant le voir s'étonner de sa chance et ne voulant point perdre de son prestige aux yeux de « sa troupe ».

XIII.

Quesques autres transes.

Chéri-Bibi s'étant levé, pria la Ficelle, avec un soupir d'aller voir « s'il ne restait plus rien à faire ».

La Ficelle s'en fut prendre la lampe sur la cheminée et retourna au champ de bataille, prêt à porter le dernier coup aux vaincus, s'il était nécessaire. Mais la bouche ouverte, les yeux chavirés, le souffle éteint, les trois brigands avaient bien cessé de vivre. La Ficelle l'assura à Chéri-Bibi, qui détournait la tête.

« Mon petit la Ficelle, tu as été bien brave ! Va voir encore les deux autres là-haut », pria Chéri-Bibi, qui avait de l'ordre, mais à qui ces besognes secondaires avaient toujours répugné.

Bientôt la voix de la Ficelle se faisait entendre :

« Ils sont tous morts ! »

Et Chéri-Bibi lui répondait :

« La société en sera bien débarrassée ! »

Ainsi se décernait-il un brevet de civisme destiné au besoin à calmer de problématiques remords.

« En tout cas, ils ne parleront plus ! exprima la Ficelle, qui décidément détestait les bavards ; cela vaut mieux ainsi, même s'ils ignoraient votre secret, car ils connaissaient le mien ! Re-

grettons seulement, monsieur le marquis, que ce vilain Kanak ne figure point au tableau ! »

Chéri-Bibi, qui avait rejoint son lieutenant au premier étage, ne daigna même point sourire à l'audace cynique de ce terme cynégétique. Il ne pensait plus qu'à s'en aller.

« Allons-nous-en, la Ficelle. Nous bavarderons demain matin. Nous n'avons plus rien à faire ici.

– J'ai connu un temps où monsieur le marquis eût été plus curieux, observa le jeune homme.

– Que veux-tu dire ?

– Je veux dire que rien ne nous bouscule en ce moment, puisque la Comtesse ne nous attend plus aux Feuillages, la pauvre femme ! que nous avons tout loisir d'aller voir là-haut d'où vient ce beau sang rouge qui a coulé en bas et aussi si, par hasard, le Kanak ne se serait point réfugié dans les combles de l'établissement !

– Tu as peut-être raison ; mais je suis bien las ! soupira Chéri-Bibi.

– Oh ! monsieur le marquis est encore solide, objecta la Ficelle sur le ton de la plus basse flatterie. Et je suis sûr qu'avec un bon coup d'épaule, il n'aurait pas besoin de s'y reprendre à deux fois pour faire sauter cette porte qui conduit aux appartements supérieurs.

– La Ficelle, je crains quelque piège !

– Monsieur le marquis, après vous avoir vu tout à l'heure à l'ouvrage, moi, je ne crains qu'une chose, c'est que nous lais-

sions là-haut sans secours une malheureuse femme qui peut-être se meurt à cause de vous !

– Ton langage prouve ton bon cœur, la Ficelle ; mais je ne saurais oublier que c'est cette femme qui, par son adroit mensonge, m'a attiré ici.

– Monsieur, je ne le crois pas ! Elle vous aimait. C'est elle qui aura été trompée. Le Kanak devait savoir qu'elle avait de la sympathie pour vous. Il s'est dit : « En lui racontant que le testament est dans le secrétaire du restaurant du port, elle le dira au marquis, qui viendra l'y chercher ! » Pour moi, voilà toute l'histoire !

– Ma foi ! c'est possible !

– Ce qui est encore possible, c'est que la pauvre femme, ayant appris au dernier moment que le testament était ailleurs, et voyant qu'on s'était moqué d'elle, a redouté le guet-apens pour vous. Elle sera accourue, décidée à faire manquer le coup ! Et le Kanak l'aura exécutée ! Écoutez, monsieur le marquis, écoutez ! On a encore soupiré là-haut ! Le sang ne coule plus, mais on a encore soupiré ! Elle n'est peut-être point morte… Enfin il faut se décider, insista la Ficelle, tout étonné des hésitations de son maître.

– Évidemment, la conversation, à côté de ces cadavres, n'est point gaie, exprima Chéri-Bibi, et quoi que nous fassions, faisons vite, pour quitter cette maison le plus tôt possible !

– Allons ! un bon coup d'épaule ! Nous arriverons peut-être auprès de cette malheureuse assez à temps pour qu'elle nous dise, si elle le sait vraiment, cette fois, où se trouve réellement le testament…

– Allons-y donc ! Mais rappelle-toi, la Ficelle, que j'ai eu bien peu de chance jusqu'à présent avec les gens que l'on assassine et auprès des cadavres desquels on me trouve toujours quand arrivent les gendarmes !

– Oh ! monsieur, écoutez ! écoutez ! »

Le doigt tendu, la Ficelle montrait le plafond. On entendait encore les douloureux soupirs… et le sang se remit à couler.

« À Dieu vat ! » s'écria M. le marquis du Touchais, comme font les marins qui risquent quelque désespérée manœuvre au milieu de la tempête, et il donna son coup d'épaule.

La porte sauta. En deux bonds, les deux gars furent à l'étage supérieur. La Ficelle ouvrit une porte sur laquelle la clef avait été tournée de l'extérieur et, au rayon de la lune, ils virent distinctement sur le plancher un long corps étendu. Une plainte légère, un souffle venait de ce corps.

« Ta lanterne ! » commanda Chéri-Bibi.

L'autre dut redescendre la chercher. Quand il remonta, il trouva son maître penché et soutenant une tête de femme. Et c'était bien la Comtesse qui agonisait. Elle avait la gorge et la poitrine trouées de coups de couteau.

« Ah ! la pauvre ! la pauvre ! gémissait Chéri-Bibi… Qui est-ce qui a eu le cœur de l'arranger d'une façon pareille ! Si c'est le Kanak, je la vengerai ! Je la vengerai ! »

La Ficelle, avec la lanterne, éclairait l'affreuse scène. Tout ici était dans un désordre terrible. La Comtesse avait certainement essayé de se défendre… et plus tard, quand on l'avait crue morte et qu'on l'avait laissée dans cette chambre, elle était parvenue à se traîner jusqu'à ce bureau, où elle avait pu encore,

d'une main ensanglantée et qui avait laissé des traces partout, chercher une feuille sur laquelle elle avait écrit ces derniers mots pour Chéri-Bibi, avec son sang, le dernier souvenir qu'elle lui laissait d'elle, en souhaitant de toutes les dernières forces de son âme expirante qu'ils lui parvinssent pour qu'il ne crut point à sa trahison.

La Ficelle, qui avait découvert une cuvette et de l'eau, avait mouillé une serviette, et maintenant il la roulait autour de la tête de la malheureuse, qui ouvrit les yeux. La mort les vitrifiait déjà. Cependant la Comtesse dut reconnaître Chéri-Bibi, car sous la lèvre exsangue glissa le soupçon d'un triste sourire.

Se rappelant alors que cette femme l'avait sauvé autrefois, l'avait aimé et qu'elle n'avait jamais obtenu de lui la moindre tendresse, Chéri-Bibi se pencha vers elle, et, sur le front, lui donna un baiser.

Le visage de la malheureuse parut rayonner… ses yeux s'ouvrirent plus grands et retrouvèrent un suprême éclat, ses lèvres remuèrent et prononcèrent un nom d'abord : « Chéri-Bibi ! » et puis, après un silence et un dernier effort, un autre nom : « … GIME ».

Alors, pensant à la dernière syllabe du billet sanglant :

« Maître Régime ! s'écria Chéri-Bibi… Le testament est chez Me Régime ! La Comtesse, je te le jure, tu seras bien vengée ! »

Mais elle ne pouvait plus l'entendre. Elle était morte.

Après être montés jusque dans les combles, avoir visité toutes les pièces et constaté qu'ils ne laissaient derrière eux que des cadavres, Chéri-Bibi et la Ficelle entrouvrirent avec précau-

tion la porte du cabaret, fermée à l'intérieur, qui donnait sur le quai, sous les arcades.

Personne dehors ! La pluie avait recommencé à tomber, leur promettant la protection de son voile propice.

Ils sortirent.

Trois quarts d'heure plus tard, ils étaient rentrés, sans autre mauvaise aventure, à la villa de la Falaise, après s'être dépouillés de leurs défroques qu'ils cachèrent dans un trou recouvert de pierres où ils savaient pouvoir venir les retirer, car ils prévoyaient qu'ils en auraient encore besoin.

Mais ils avaient assez travaillé cette nuit-là et bien mérité quelque repos.

M. le marquis, pour sa part, dormit jusqu'à onze heure, heure à laquelle il sonna son valet de chambre. Il apprit de celui-ci qu'on était venu chercher dans la matinée Mme la marquise, de la part de la marquise douairière, qui avait eu une nouvelle crise. Le docteur Walter se trouvait auprès d'elle.

« Vous en êtes sûr ? interrogea Chéri-Bibi, frappé de tant d'audace. Vous êtes sûr que le docteur Walter est au château ?

– J'en suis sûr, monsieur le marquis, c'est moi-même qui suis allé le chercher !

– Bien ! laissez-moi m'habiller !

– Monsieur le marquis ne veut pas que je l'aide ?

– Non ! fichez-moi le camp ! »

Chéri-Bibi, pour des raisons à lui connues, s'habillait toujours tout seul et n'avait nul besoin de son domestique pour passer sa chemise.

Dix minutes plus tard, il descendait dans le vestibule et était déjà prêt à sortir quand deux gentlemen mal rasés se présentèrent chez lui, le chapeau à la main :

« Monsieur le marquis du Touchais, s'il vous plaît ?

– C'est moi, que me voulez-vous ?

– Nous sommes des agents de la Sûreté, monsieur le marquis, et nous avons mission de ne pas vous laisser sortir de chez vous ! »

Chéri-Bibi, très pâle, avait reculé jusqu'au fond du vestibule.

« Qui vous a donné cette mission ? eut-il encore la force d'articuler, en domptant par un prodige de volonté l'émotion terrible qui l'étouffait.

– M. Costaud lui-même, monsieur le marquis. Il va arriver à l'instant, du reste, et vous donnera tous les renseignements désirables.

– C'est bien, messieurs ; j'entre dans mon salon. »

Et il disparut, leur fermant la porte au nez.

Dans le salon, il s'effondra, râlant :

« Je suis perdu ! »

Cependant, Costaud allait venir. Il n'avait pas une minute à perdre. La fenêtre du salon était ouverte. Il songea qu'il pouvait se sauver, tenter de s'échapper à travers les champs. Il bondit jusque-là et déjà il s'apprêtait à enjamber la fenêtre, quand une figure se dressa devant lui, venant du jardin :

« Bonjour, monsieur le marquis ! »

C'était Costaud !

XIV.

Encore un petit effort.

Chéri-Bibi n'était pas encore revenu de son effroi que l'inspecteur Costaud, qui était allé le rejoindre dans le salon, s'excusait de la liberté grande qu'il avait prise de le faire surveiller d'aussi près.

« Monsieur le marquis, expliqua cet honnête policier, je n'ai point voulu que vous sortiez ce matin de chez vous sans être averti du danger qui vous menace. Un crime ou plutôt une série de crimes viennent d'être découverts à Dieppe. Chéri-Bibi est revenu ! »

Le marquis leva vers le brave Costaud une figure d'une pâleur qui faisait pitié, et l'agent ne manqua point de mettre sur le compte de la sinistre nouvelle qu'il apportait un émoi dont il était bien loin de soupçonner la véritable cause.

Le marquis cependant, après avoir soupiré profondément, semblait se remettre d'une alarme si chaude. Costaud l'encourageait à se mieux porter, en lui promettant, pour le défendre, le concours dévoué de ses agents.

Costaud rayonnait littéralement. Une jubilation excessive émanait de sa physionomie, à l'ordinaire un peu froide. Mais l'événement lui donnait trop raison pour qu'on lui en voulût de ne point cacher plus décemment les joies du triomphe. Il avait toujours dit que Chéri-Bibi n'était point mort et que l'illustre bandit ferait encore parler de lui. Or l'assassin de M. Bourrelier

et du vieux marquis du Touchais venait de reparaître sur la scène de ses premiers exploits !

« Quelle imprudence ! ne put s'empêcher de faire observer le mari de Cécily. Il ne savait donc point, monsieur Costaud, que vous étiez là ?

– C'est un détail, répondit sans se troubler le joyeux Costaud, c'est un détail qui ne l'a point arrêté quand il a su qu'il aurait le plaisir de vous y rencontrer ! »

Le marquis regarda Costaud de travers, redoutant qu'il ne raillât, mais l'inspecteur parlait on ne peut plus sérieusement. Du reste, il s'expliqua tout de suite :

« Car c'est vous, monsieur le marquis, qui êtes le plus menacé en tout ceci. Il n'est point douteux que les misérables sont revenus dans ces parages dans le principal désir de vous tirer à nouveau quelque petit million. La bande à laquelle vous avez eu affaire à bord du *Bayard* n'est point si exterminée qu'on avait bien voulu nous l'annoncer.

– Et vous êtes sûr que Chéri-Bibi est avec eux ?

– Oui, monsieur le marquis ; il avait amené avec lui un certain Petit-Bon-Dieu, et ces autres fleurs de bagne : Gueule-de-Bois, Va-Nu-Pieds, le Rouquin et Boule-de-Gomme. Rassurez-vous quant à ces derniers : ils sont morts ! On les a tués cette nuit !

– Tués ! Et qui donc a accompli cet exploit, monsieur Costaud ?

– À mon avis, c'est Chéri-Bibi lui-même. On a retrouvé leurs cadavres dans les salles du petit restaurant du port que Petit-Bon-Dieu avait loué sous un faux nom, naturellement.

C'est là sans doute qu'ils devaient perpétrer le coup qui vous ramènerait dans leurs filets, car nous avons trouvé sur eux des papiers où il était question d'un guet-apens dirigé contre vous, et une pancarte, au fond d'un meuble, couverte d'une inscription bizarre et, à tout prendre, menaçante, par laquelle Petit-Bon-Dieu annonçait qu'il avait l'honneur de vous présenter ses hommages.

– Voyez-vous cela ?

– C'est comme j'ai l'honneur de vous le dire, monsieur le marquis ! Seulement, au dernier moment, ils n'ont pas dû s'entendre et ils ont voulu se débarrasser de Chéri-Bibi qu'ils jugeaient, sans doute, trop tyrannique et qui devait, bien entendu, se tailler la part du lion. Ils se sont réunis pour l'exterminer ; bien mal leur en a pris. Chéri-Bibi en a fait littéralement de la bouillie. Il faudra que vous voyez cela, monsieur le marquis, c'est du bel ouvrage... Ah ! le bandit n'a rien perdu de son entrain !

– Mais rien ne prouve dans tout cela l'intervention de Chéri-Bibi ?

– Si, monsieur le marquis ; d'abord il y a ce massacre qui porte bien sa marque, comme je me fais fort de le prouver au parquet, et enfin, pour que nul n'en ignore, ce petit bout de papier ensanglanté et malheureusement arraché sur lequel vous voyez ces mots tracés avec du sang : « Prends garde, Chéri-Bibi »... Cet avertissement a dû être écrit par un complice qui se trouvait à l'étage supérieur et que les autres ont à moitié assassiné, car il a disparu en laissant au second et au premier d'effroyables traces de sang. C'est peut-être Chéri-Bibi lui-même qui l'a emporté, mourant, après sa victoire, ne voulant pas laisser un si bon camarade entre les mains de la justice !

– Tout cela est bien affreux ! soupira le marquis du Touchais.

– Si je puis vous donner mon avis, monsieur le marquis, tout cela est surtout redoutable ! Méfiez-vous ! Gardez-vous jusqu'à ce que nous ayons mis la main sur ce Chéri-Bibi qui ne doit rêver maintenant qu'à une chose : s'emparer d'un otage de la valeur de M. le marquis ! Mes hommes ne vous quitteront plus ! »

Chéri-Bibi fit la grimace et, comme il était, avant tout, bon époux et bon père, il dit :

« Mon Dieu ! monsieur Costaud, je ne puis que vous remercier d'un zèle aussi louable ; cependant, pour ne point effrayer ma famille, je désirerais que cette surveillance se fit d'assez loin et avec une certaine discrétion. Avant tout, je désire que la marquise ne puisse soupçonner que le retour de ce Chéri-Bibi de malheur me fait courir le moindre danger. Je la connais, la chère femme, elle en ferait une maladie.

– Comptez sur mon adresse, monsieur le marquis.

– J'y compte, monsieur Costaud. »

Costaud prit congé, car cette épouvantable affaire allait lui donner bien de l'ouvrage, et Chéri-Bibi se dirigea *illico* vers le petit pavillon où le bon la Ficelle dormait encore à poings fermés.

Le bruit des crimes du restaurant du port s'était répandu avec une grande rapidité, et on peut dire que, dès midi, toute la ville fut sur les quais. Un nom volait de bouche en bouche : Chéri-Bibi ! Chéri-Bibi ! Chéri-Bibi était revenu ! Et, pour son premier coup de bienvenue, il en avait tué quatre ! Quel homme ! Lui que l'on croyait mort !

On racontait qu'il s'était sauvé sur les toits, qu'il était déguisé en gendarme ; enfin, on inventait mille histoires stupides. Les gens se taisaient brusquement, regardant autour d'eux, tous les visages avec sournoiserie. On le croyait loin et il était peut-être là, tout près, à écouter de ses deux oreilles, et bien capable de se venger sur-le-champ de ceux qui étaient assez imprudents pour ne point retenir leur langue.

Il y avait foule sous les arcades, à la poissonnerie, et une cohue indescriptible, malgré le service d'ordre, devant le restaurant du port.

Tout à coup, l'intérêt et la curiosité malsaine de cette multitude semblèrent se transporter au-delà du pont, à cet endroit du quai où commence le faubourg du Pollet. Il y eut un mouvement général qui fit que l'on s'écrasa au bas de la côte de Dieppe. C'est que, dans ce coin du port, on venait de faire, à marée basse, une bien sinistre trouvaille. Des matelots avaient retiré de la vase une jambe et un buste de femme.

Les affreux débris furent transportés à la morgue au milieu d'un concert de malédictions et l'on apprit bientôt que c'était là les débris d'un crime encore tout frais et remontant seulement à quelques heures. Toujours Chéri-Bibi ! La figure du monstre grandit encore en horreur et beaucoup de ceux qui étaient là rentrèrent se barricader chez eux en frissonnant. Les armuriers firent des affaires d'or, car chacun voulait être armé. On s'arracha les journaux locaux de la plage qui racontaient la sanglante aventure à peu près telle que M. Costaud l'avait conçue. L'inspecteur, interviewé, demandait à la population de garder son sang-froid et de venir lui apporter tous les renseignements qu'elle pouvait croire susceptibles d'aider la police. M. Costaud laissait entendre qu'il était déjà sur la trace du grand criminel et qu'il ne tarderait point à mettre la main dessus, pour la troisième fois.

Les journaux du soir arrivèrent de la capitale avec des manchettes énormes où les quatre syllabes éclatantes de Chéri-Bibi se détachaient comme il convient. Les boutiquiers de la Grand'Rue fermèrent tôt leurs portes. Sur les petites plages environnantes, on prit également ses précautions. À Puys et à Pourville, on ne s'attarda point dans les rues ni les chemins.

Parmi les plus craintifs, nous devons citer M. et Mme Régime, en villégiature à Pourville. Ils avaient été surpris par l'affreuse nouvelle à Dieppe même, qu'ils traversaient dans l'intention d'aller faire une petite visite de politesse au marquis et à la marquise du Touchais qu'ils n'avaient point vus depuis quelque temps. Aussitôt qu'ils furent au courant de la terrible réapparition de Chéri-Bibi, ils arrêtèrent net leur petit voyage. On disait le marquis du Touchais menacé plus que personne par son ancien geôlier du *Bayard* et il n'était certainement point prudent, comme le faisait observer en tremblant la bonne Mme Régime, d'aller se jeter « dans la gueule du loup » !

« Tu as raison, Nathalie, acquiesça Me Régime. Rentrons chez nous. Ce sont des affaires qui ne nous regardent point. Du reste, je ne serais d'aucun secours au marquis, et on le dit bien gardé. »

Ils reprirent le chemin de Pourville et regagnèrent leur villa des Mouettes qu'ils avaient louée assez bon marché, en fin de saison, et aussi pour la raison qu'elle était assez isolée, non loin de la falaise et dans un petit bois. Le précédent locataire n'était autre que ce M. de Pont-Marie, qui ne l'avait point habitée et qui avait brusquement disparu du pays après s'être à peu près ruiné.

Quand, le soir venu, ils se virent seuls avec leur vieille domestique dans cette maison trop grande pour eux, ils regrettè-

rent leur isolement en ce temps de gloire renaissante de Chéri-Bibi.

Le revolver au poing (un vieux revolver de famille tout rouillé que l'on ne chargeait jamais de peur qu'il n'éclatât), Me Régime, suivi de son épouse tremblante, fit le tour de la propriété et s'assura par lui-même que toutes les portes étaient bien fermées. Puis ils « soupèrent », comme on dit là-bas pour désigner le repas de huit heures. Ils ne parlèrent que des anciens et des nouveaux crimes de Chéri-Bibi, mais à voix basse, comme si le bandit était caché quelque part, tout près de là, et pouvait les entendre.

Au dessert, cette conversation les avait réduits au plus douloureux effroi, et ils furent d'accord pour quitter Pourville et Dieppe dès le lendemain matin.

Ils montèrent se coucher, mais ayant soufflé leur bougie, ils ne purent dormir. Il leur semblait, à chaque instant, entendre des bruits « qui n'étaient pas naturels ». C'était cependant le souffle du vent dans la ramure, une branche qui craquait au-dehors, un meuble vermoulu qui gémissait au-dedans.

« Allume ! » supplia Nathalie.

La bougie fut allumée et soufflée plusieurs fois. Enfin, vers minuit, ils s'assoupirent au fond des ténèbres et sous les couvertures.

Soudain, ils rouvrirent en même temps les yeux. Il leur semblait que la bougie s'était allumée, cette fois, toute seule.

Il y avait de la lumière dans la chambre, mais une lumière bizarre, un fuseau de clarté qui se promenait sur les murs et sur les meubles, et qui vint, d'un coup, les illuminer en pleine fi-

gure, les aveugler, cependant qu'ils poussaient un gémissement désespéré et qu'ils se mouraient de peur.

Deux hommes avaient pénétré dans la chambre ! Me Régime, sous son bonnet de coton, dressa une tête épouvantée, en râlant :

« Grâce ! Qui est là ? »

Quant à sa tremblante moitié, elle se rejeta sous les draps, sans attendre la réponse.

À la question de Me Régime, une voix répondit :

« C'est moi, Chéri-Bibi ! »

Aussitôt, on entendit au fond du lit un immense gémissement. La tête de Me Régime retomba sur le bois de lit avec un bruit sourd et la pointe de son bonnet de coton se dressa en l'air, comme si les choses elles-mêmes prenaient conscience de l'horreur de la situation.

Cependant Chéri-Bibi essayait de rassurer ces êtres timorés. Il disait :

« Remettez-vous, maître Régime. Et vous aussi, madame. Nous ne vous tuerons que si c'est absolument nécessaire ! »

(Nouveau sursaut du bonnet de coton, nouveau gémissement sous les couvertures.)

« Nous ne sommes point venus pour vous faire du mal, mais pour vous demander un petit service. Nous savons que votre ami le docteur Walter a remis entre vos mains, maître Régime, un pli scellé qui n'est autre que son testament. Est-ce exact ? (Le bonnet de coton fait un signe que l'on peut traduire

par l'affirmative.) Alors, donnez-nous ce testament et nous serons quittes ! »

Chéri-Bibi n'avait pas terminé sa phrase que la figure effarée de la bonne Mme Régime sortait de sous les couvertures et criait :

« Donne-lui le testament, Polydore ! »

Me Régime ne résistait jamais à sa femme quand elle lui donnait son doux nom de baptême, et ce n'est point cette fois que Me Régime devait manquer à ses habitudes. Il allongea une main tremblante au-dessus de la table de nuit et parvint, non sans difficulté, à en faire glisser le tiroir dans lequel se trouvait son trousseau de clefs ; mais, comme dans ce même tiroir se trouvait également le vieux revolver de la famille, Chéri-Bibi bondit sur le malheureux et le saisit à la gorge.

Mme Régime poussa un hurlement d'épouvante, pendant que Polydore déjà râlait.

« Ah ! tu as voulu prendre ton revolver ! Tu vas mourir ! annonça Chéri-Bibi.

– Pitié, mon bon monsieur ! il n'est point chargé ! il n'est point chargé ! » proclama la délirante Mme Régime, joignant les mains.

Chéri-Bibi lâcha Polydore et le bonnet de coton retomba, flasque, sur le bord du lit. « Le bonnet de coton », après cette algarade, était incapable de prononcer un mot. Ce fut Nathalie qui prit la direction des opérations :

« Mon bon monsieur le trousseau de clefs est dans le tiroir de la table de nuit... (et elle montrait aux deux ombres masquées qui se dressaient devant elle) là... là... et voici la clef...

celle qui ouvre le meuble… là… en face de vous ! Vous trouverez le testament tout de suite, sur la première planche. On a écrit dessus : testament du docteur Walter ! Vous trouverez aussi de l'argent, quinze cents francs environ et de la monnaie… prenez tout… nous vous donnons tout !

– Oui, tout, fit le bonnet de coton qui revenait à la vie.

– Nous prenez-vous pour des voleurs ? demanda Chéri-Bibi.

– Non ! Non ! proclamèrent ensemble Polydore et Nathalie.

– Eh bien ! gardez votre argent ! Nous vous en faisons cadeau ! »

Et Chéri-Bibi se dirigea avec le trousseau de clefs vers le meuble qu'il ouvrit et dans lequel il trouva, en effet, très facilement, le testament. À la lueur de sa lanterne sourde, il en examina les cachets, puis il le fit disparaître dans sa poche.

« Et maintenant, expliqua-t-il, nous n'avons plus qu'à vous dire une chose, chers monsieur et dame, c'est que si jamais vous parlez de notre petite visite, votre compte est bon ! Un mot et vous êtes morts ! foi de Chéri-Bibi ! Vous me comprenez bien, n'est-ce pas ? On ne vous a pas pris le testament !

– Non ! non ! nous dirons que nous l'avons perdu, promit Nathalie.

– Si vous dites que vous l'avez perdu, deux heures plus tard, vous êtes morts !

– Ah ! mon Dieu ! Eh bien ! nous ne dirons rien du tout !

– Cela vaudra mieux pour tout le monde, conclut Chéri-Bibi… Adieu, monsieur ! adieu, madame ! Nous ne vous verrons plus que pour vous couper la langue ou la gorge, à votre choix !

– Messieurs ! nous vous donnons notre parole d'honneur ! » assura le bonnet de coton…

Les deux ombres saluèrent et disparurent le plus tranquillement et le plus naturellement du monde par les portes dont elles avaient toutes les clefs.

Penchés derrière les persiennes de leur fenêtre, Polydore et Nathalie, appuyés l'un sur l'autre, dans une étreinte de suprême désespoir, les regardèrent s'enfoncer dans la nuit et gagner le chemin de la grève.

« Eh bien ! il est moins méchant qu'on le dit ! apprécia Mme Régime.

– Pourquoi Chéri-Bibi a-t-il besoin du testament du docteur Walter ? réfléchit tout haut Me Régime.

– Si tu veux me faire plaisir, Polydore, tu ne le demanderas à personne !

– À personne ! » jura Me Régime… et, sur l'instigation de Nathalie, ils tombèrent à genoux, comme au temps où ils étaient petits enfants, pour remercier le ciel de les avoir sauvés des griffes du terrible Chéri-Bibi, sans qu'il leur en coûtât autre chose qu'un manque au devoir professionnel.

Dehors, la nuit était tantôt sombre, tantôt claire, suivant que les gros nuages qui roulaient au ciel masquaient ou démasquaient la lune. Chéri-Bibi et la Ficelle avançaient avec prudence. Ils arrivèrent sans encombre à la grève. La marée était basse.

Ils regagnaient Dieppe et Puys par les galets, évitant ainsi les routes où ils pouvaient se heurter aux nombreux agents que M. Costaud avait fait venir de Paris.

La Ficelle était enchanté de l'expédition. Tout s'était admirablement passé. Seul, Chéri-Bibi montrait quelque mélancolie en songeant que sa tâche n'était pas encore terminée et qu'après avoir pris le testament, il lui restait encore à tuer le testateur.

« Ah ! le bandit ! disait la Ficelle, il ne se doute pas de ce qui l'attend ! Il va avoir un joli réveil tout à l'heure dans son dodo ! Car il doit dormir tranquille, le misérable, persuadé qu'il est à l'abri de tout, avec son testament qui nous liait bras et jambes !

– Oui, gronda Chéri-Bibi, il en était insolent ! Malgré le massacre de ses hommes, quelques heures après l'assassinat de cette pauvre Comtesse, si tu l'avais vu, l'avais entendu comme moi tantôt, chez moi ! Oui, chez moi ! Il a osé se montrer ! parler comme si rien d'extraordinaire ne s'était passé !

– Quel toupet !

– Oh ! Il n'a honte ni peur de rien ! Il est revenu du château du Touchais à la villa de la Falaise, accompagnant la marquise, mon épouse, et la rassurant comme un brave homme sur les suites de la nouvelle crise de la douairière ! À moi, il m'a conseillé le calme… devant Cécily ! J'avais envie de lui sauter à la gorge ! et cette envie-là, il la voyait bien ! Il en souriait, ironiquement, se sachant toujours le plus fort… depuis qu'il m'avait fait connaître, par la Comtesse, qu'il y avait un testament ! Et comme Cécily, au moment où il prenait congé, le priait de faire ses amitiés à Mme Walter, il lui a répondu tranquillement, en me regardant, que Mme Walter était partie pour un petit voyage !

– Je crois, exprima la Ficelle, que monsieur le marquis, tout à l'heure, aura du plaisir à lui *faire goûter le trépas !*

– Oui ! dit Chéri-Bibi, quoique je sois bien fatigué ! Mais est-ce assez horrible ce qu'il a fait là ! la découper en morceaux ! La découper en morceaux !

– Il a dû revenir au cabaret pour faire ce beau travail-là, car, pour moi, il s'était enfui du restaurant du port en voyant que les affaires tournaient mal… Le Kanak n'a jamais été bien brave, expliqua la Ficelle, puis il a songé qu'on allait trouver sa femme là-haut, reconnaître l'épouse du docteur Walter… Alors il est revenu sur ses pas… et a découpé la malheureuse en morceaux… c'était plus facile à emporter… et moins facile à reconnaître…

– La pauvre jeune femme ! soupira Chéri-Bibi… elle m'aimait bien !

– Allons ! Allons ! ne vous énervez pas, monsieur le marquis ! Nos affaires se présentent le mieux du monde… La mort du Kanak sera encore mise sur le compte de l'abominable Chéri-Bibi, tandis que les agents de M. Costaud, en continuant de veiller sur monsieur le marquis, là-haut, à la porte de la villa de la Falaise, lui créent un alibi qui le met à jamais à l'abri de tout soupçon, si tant est qu'il puisse en naître, ce que je ne crois pas.

– La Ficelle, je suis fatigué ! fatigué !

– Asseyons-nous donc !

– Il ne s'agit pas de cela, mon ami ! Je veux dire que je suis fatigué de tuer.

– Monsieur le marquis, quand on ne peut pas faire autrement ! »

Et le bon la Ficelle poussa un soupir bien douloureux :

« Et tout cela, monsieur le marquis, tout cela à cause de ce damné tatouage ! Ah ! celui qui vous a tatoué n'a pas perdu son encre !

– C'est ce que je t'ai toujours dit quand tu me parlais de me faire *détatouer !* Ah ! ce que j'ai essayé, la Ficelle ! Avant de me sauver, j'ai eu affaire à tous les *détatoueurs* du bagne ! Oui ! ils n'ont rien pu faire ! Ils avaient beau travailler avec leur aiguille ! Et puisqu'ils n'arrivaient pas à l'effacer, ce maudit tatouage, ils avaient beau essayer de le modifier, de le transformer en y ajoutant d'autres lettres, en l'étendant, en l'enguirlandant, je t'en fiche ! Les lettres de Chéri-Bibi réapparaissaient toujours, au-dessous de tout le reste ! Mon tatoueur en était assez fier ! Il me l'avait assez dit ! « Une encre indélébile, qui ne ressemblait à aucune autre et dont il avait seul le secret ! De l'encre faite avec le poison des plantes de la forêt vierge ! »

– Mais lui, il aurait peut-être bien pu vous détatouer ?

– Non ! il ne le pouvait pas ! Je lui ai offert tout ce qu'il voulait, la liberté, une part des pépites de notre or dans la forêt… Tout ! Il ne pouvait pas ! Il ne pouvait pas ! Le bon Dieu lui-même n'aurait pas pu, qu'il m'a dit… Et tiens ! pour que tu ne me reparles plus de ça… je vais t'avouer une chose… Je suis allé à Paris l'hiver dernier, tout seul, pendant quinze jours… Eh bien, c'était pour ça ! pas pour autre chose… Pour essayer de me faire détatouer… J'avais entendu parler d'électricité… de courants à haute fréquence qui vous enlèvent ça de la peau comme si c'était de la peinture à l'eau ! J'ai essayé ! Oui, je me suis fait *darsonvaliser*… plusieurs fois…

– Mais, pour ça, monsieur le marquis, il faut se mettre tout nu… Le docteur a dû vous voir… celui qui vous *darsonvalisait*, comme vous dites…

– Mais non ! On ne se met pas tout nu… On garde ses vêtements… Aussi, tu penses si j'avais une émotion en retirant ma chemise à l'hôtel ! Ah ! là ! là ! tous les autres tatouages, tous les enguirlandages disparaissaient au fur et à mesure… Mais celui-là, celui de Chéri-Bibi, était plus beau que jamais ! C'était comme un sort ! *Fatalitas !* »

Sur ce dernier mot qui, depuis longtemps, soulignait tous les malheurs, ils continuèrent leur route en silence.

Ils passèrent à la nage le chenal de Dieppe, sans trop de difficultés, se retrouvèrent ruisselants sur la grève qui conduit à Puys, et bientôt entrèrent dans le village. Ils suivaient avec mille précautions le chemin creux qui conduisait aux Feuillages, quand un bruit de voix les fit se rejeter vivement dans un sentier, près d'une petite chapelle.

Ils s'arrêtèrent, dissimulés sous une haie, pour laisser passer deux ombres qui venaient à eux d'un pas assez rapide. Et ils reconnurent la voix : c'était le Kanak, et c'était Reine ! La vieille domestique de la marquise douairière était venue chercher, au milieu de la nuit, le docteur Walter, car sa maîtresse allait plus mal.

Quand ils se furent éloignés, Chéri-Bibi, impatienté de ce contretemps, ne put retenir un juron.

« Encore une, dit-il, en parlant de la vieille marquise, encore une qui ferait bien de mourir tout à fait, une fois pour toutes !

– Monsieur le marquis ! monsieur le marquis ! supplia la Ficelle, que dites-vous là ? C'est un sacrilège que de souhaiter la mort de sa mère ! Cela pourrait nous porter malheur !

– Tu as raison, la Ficelle, touchons du bois ! »

La Ficelle devait se rappeler toute sa vie le vœu malfaisant de son maître… et le regretter, hélas ! avec des larmes sincères, car il aimait bien Chéri-Bibi.

« Et maintenant, qu'allons-nous faire ? demanda celui-ci. Si nous allions nous coucher ?

– Ah ! ça non ! protesta la Ficelle. Il faut en finir cette nuit, coûte que coûte ! Nous allons nous rendre à nouveau sur la grève, au pied de la falaise, non loin de cet escalier qui monte directement au château et par lequel le Kanak ne manquera point de redescendre. Il sera seul cette fois. M. le marquis n'aura qu'un geste à faire !

– Allons-y donc, mon pauvre ami ! obtempéra Chéri-Bibi, et Dieu veuille que le misérable ne se fasse pas trop attendre, car je gèle dans ces abominables effets mouillés, et je suis à bout de tout ! »

Ils avaient remis, pour la besogne de cette nuit-là, les haillons de la veille… Ils étaient faits comme de vrais vagabonds et ils grelottaient. Sur la plage, derrière une cabine, ils s'assirent et attendirent le retour du Kanak. Il y avait des lumières, tout là-haut, aux fenêtres du château.

« Ah ! le bandit se fait attendre, soupirait Chéri-Bibi. Quelle misère de me trouver, moi, le marquis du Touchais, par cette triste nuit, à une heure pareille, dans cet horrible accoutrement, sur cette grève déserte, et prêt à rejouer du couteau

comme aux plus mauvais jours de mon histoire ! La Ficelle, je te l'avouerai, je suis véritablement à la fin de mon courage…

« Je n'en puis plus… Il me semble que j'ai été dégradé… et qu'il va me falloir recommencer toute ma vie, tous mes travaux pour reconquérir cette place que j'avais eu tant de mal à obtenir ! Me revoilà comme un pauvre soldat du crime, comme un voyou sans feu, ni lieu, ni Dieu ! Tout cela, vois-tu, n'est plus de mon âge. C'est lamentable… et ce n'est pas juste ! »

La voix de Chéri-Bibi disant ces choses était devenue si triste que la Ficelle en fut apitoyé, et c'est les larmes aux yeux qu'il répéta :

« Encore un petit effort, monsieur le marquis, et nous serons au bout de nos peines… un tout petit effort de rien du tout !

– Oui, oui ! encore tuer ! Tu appelles ça un petit effort de rien du tout ! Je n'ai fait que ça toute ma vie… ça finit par me lasser à la longue… Décidément la fatalité ne pardonne pas ; je continue à vivre dans une mare de sang… Il n'y a pas d'homme plus malheureux que moi sur la terre, quand j'y pense… Si Cécily ne m'aimait pas autant et si je n'avais pas mon petit enfant, je me ferais sauter le caisson, bien sûr !

– Monsieur le marquis ! Monsieur le marquis !

– Voyons, la Ficelle, sois juste… connais-tu une destinée pareille ? Tiens ! il y a eu des hommes *à carnage forcé* sur la terre et avec lesquels on a fait des pièces, des tragédies, des drames pour célébrer leur misère… Ils ne sont rien de rien à côté de moi !

« J'en ai vu jouer de ces pièces… C'est encore le sort qui me conduit toujours à des pièces comme ça ! La dernière fois que je suis allé à Paris, tiens justement pour me faire *darsonvaliser*,

j'ai vu jouer *Hamlet* ! Eh bien, *Hamlet*, c'est atroce… Ils meurent tous là-dedans, noyés, égorgés, étranglés, poignardés, passés au fil de l'épée ! Mais ce n'est rien à côté de ce qui s'est passé, de ce qui se passe dans ma famille… et puis aussi, l'an dernier, avec Cécily, j'ai vu Mounet-Sully, dans *Œdipe roi* ! Ah ! celui-là, il est encore plus malheureux qu'Hamlet ! La fatalité n'y va pas de main morte avec lui… Il a tué son père sans le connaître ! Il a épousé sa mère sans le savoir ! Il est le frère de ses enfants ! Il s'arrache les yeux… et il devient aveugle naturellement ! Et tout cela, cependant, ça n'est pas de sa faute, c'est la *fatalitas* qui l'a voulu ! Comme pour moi !

« Je suis un type dans le genre d'Œdipe, moi ! Quand j'ai vu jouer ça, j'en étais malade, j'avais envie d'interrompre la représentation, de bondir sur la scène, d'arrêter ce Mounet-Sully et de crier : « Œdipe n'est pas celui qui joue la comédie ! c'est moi ! c'est moi ! c'est moi ! Moi qui ai tué mon beau-père, fait tuer le mari de ma femme, moi qui suis l'assassin du père de mes enfants, moi enfin *qui me suis tué moi-même* pour vivre parmi les hommes sous un visage qui ne m'appartient pas ! » Je suis sorti écumant, sans m'occuper de Cécily qui courait derrière moi ! On me prenait pour un fou ! *Fatalitas !* Œdipe est plus malheureux qu'Hamlet, mais moins malheureux que moi ! »

Et le pauvre Chéri-Bibi leva un poing au ciel pour le maudire une fois de plus, en comparant ses malheurs à ceux des fils de Laïus !

La Ficelle n'osait plus rien dire, le voyant si accablé. Cependant il était de son devoir de ne point laisser Chéri-Bibi en un état de prostration pareil dans un moment où il allait avoir besoin de toutes ses forces pour assassiner le docteur Walter.

« Monsieur le marquis, fit-il entendre timidement, quand je considère la nature et le caractère des personnes qui sont

mortes de votre main, je ne trouve pas qu'il y ait lieu de se désoler à ce point, et vous accusez bien à tort le ciel qui a su si justement distribuer vos coups ! Prenons les choses par le commencement, puisque le Kanak ne vient pas encore et qu'il vous laisse le temps de voir clair en vous-même avant de lui infliger un châtiment qu'il a mérité mieux que tout autre. Voici d'abord le père Bourrelier, qui avait abusé de la vertu de Mlle votre sœur ; oubliant tout esprit de vengeance, ce qui est très chrétien, vous vous disposiez à le sauver, dans l'instant qu'il allait être précipité du haut de la falaise par un misérable coiffé d'un chapeau gris. Seulement, au lieu de frapper le misérable au chapeau gris, c'est dans le dos de M. Bourrelier que votre couteau est entré jusqu'au manche, par inadvertance. Allez-vous le plaindre ? Non ! car M. Bourrelier avait mérité cette fin tragique et le ciel veillait à ce qu'il la subît.

« Pour moi, je vois le bras de la Providence dans tout ce qui vous est arrivé par la suite. Celle-ci avait certainement à châtier, de par le monde, une certaine quantité d'autres personnages aussi peu recommandables que le père Bourrelier, et ce n'est pas pour une autre raison qu'elle vous a fait injustement condamner et poursuivre pour des crimes que vous n'aviez pas commis, à seule fin que vous deveniez, par votre irritation et les difficultés de votre exceptionnelle existence, l'aveugle instrument dont elle avait besoin.

« Songez que vous n'avez jamais tué pour le plaisir, mais acculé à la nécessité de vous défendre. Sans doute était-il écrit que ceux que vous frappiez devaient succomber, pour la punition de leurs péchés. Sans vous, le premier mari de Mme Cécily continuerait de torturer cette divine créature ! Aussi vous n'allez point regretter le trépas du bourreau, car jamais la victime n'aurait été ici-bas récompensée de ses vertus si vous n'aviez pris la place d'un homme qui ne la méritait point.

« D'autre part, s'il n'avait pas été écrit que Petit-Bon-Dieu, Va-Nu-Pieds, le Rouquin et Boule-de-Gomme dussent trouver dans ce pays le terme d'une détestable carrière, croyez-vous que la fatalité, comme vous dites, se serait donné la peine de les y amener pour qu'ils périssent tous les quatre sous vos coups ? Enfin, elle sait bien ce qu'elle fait, la fatalité, quand elle se prépare à jeter dans vos bras le Kanak, désarmé. Il n'aura pas tardé, celui-là, à expier le crime d'avoir assassiné une pauvre femme dont on commence à retrouver les morceaux un peu partout !

– Tes paroles me font du bien, ami la Ficelle, avoua Chéri-Bibi ; cependant, je ne puis me retrouver à cet endroit du rivage sans me reporter, par la pensée, à cette nuit néfaste où, assis à l'endroit même que j'occupe aujourd'hui, je vis apparaître, le surlendemain de la mort du père Bourrelier, sur l'escalier de la falaise, conduisant au château du Touchais, l'*homme au chapeau gris* ! Celui-là, plus que tout autre, aurait mérité de tomber sous mes coups, et cependant il m'a toujours fui !

« Après s'être attaqué au père Bourrelier l'avant-veille, et lui avoir volé son portefeuille, il se disposait à aller assassiner le marquis du Touchais, le père, un brave homme qui n'avait fait de mal à personne, lui ! Ah ! je me verrai toujours bondissant sur les traces de ce coquin et arrivant trop tard ! hélas, pour sauver le marquis, mais assez tôt pour être arrêté comme étant l'assassin ! Et tu trouves cela juste, qu'après tant d'années il ne soit pas châtié… qu'on continue d'ignorer son crime et que le nom de Chéri-Bibi ne cesse de servir d'épouvantail aux petits enfants ?

– Et aux grandes personnes… crut devoir corriger la Ficelle ; mais ne vous impatientez pas, mon maître… tout arrive en son temps et je suis persuadé que ce vilain homme au chapeau gris aura son tour, tout comme un autre. Ne m'avez-vous pas fait entendre que Reine en sait plus long que nous sur ce chapeau-gris-là ?

– Oui, mais après avoir fait quelques confidences à sœur Sainte-Marie-des-Anges, elle ne veut rien dire. Il n'y a pas de raison pour qu'elle parle maintenant après s'être tue si longtemps ! Pourquoi épargnerait-elle l'homme au chapeau gris ? J'ai idée, vois-tu, qu'il doit être de notre monde… Elle redoute certainement le scandale… Elle, elle le connaît… elle a dû voir son visage en plein, tandis que moi, je n'ai aperçu l'homme que de dos… d'abord sur la falaise, ensuite sur l'escalier… tu vois, à cet endroit éclairé par la lune… »

Ce disant, Chéri-Bibi montrait du doigt un coin de la falaise… et, brusquement, il se leva en tremblant si fort et avec une telle agitation que la Ficelle suivit son mouvement et lui demanda, anxieux, ce qu'il avait.

« Tu ne vois pas ? Tu ne vois pas ? là… là… sur la falaise… comme autrefois ! »

La Ficelle finit par découvrir la cause de l'extrême émotion de Chéri-Bibi. Tout le long du roc, suivant un chemin si à pic qu'il paraissait tout à fait impraticable à un être humain, une ombre se glissait et arrivait ainsi à un des paliers de l'étroit escalier conduisant au château du Touchais. Et, tout à coup, l'ombre se trouvait en pleine lumière lunaire et Chéri-Bibi s'écriait :

« L'homme au chapeau gris ! Oui, oui, c'est lui ! Ce sont ses gestes ! C'est son attitude ! sa taille ! Enfin ! il était tout à fait comme ça ! et il était inquiet comme ça !

Ce disant, Chéri-Bibi était prêt à s'élancer et la Ficelle avait grand-peine à le retenir.

« Lâche-moi donc ! Je te dis que c'est lui ! Il a suivi le même chemin ! »

Et Chéri-Bibi bouscula brutalement la Ficelle. Dans le même moment, l'homme, là-haut, se retourna, sans doute pour regarder si la plage était bien déserte et s'il devait craindre d'être aperçu d'en bas. Les deux hommes, dissimulés derrière la cabine, poussèrent la même exclamation :

« Pont-Marie ! »

Chéri-Bibi s'était jeté à quatre pattes et s'avançait déjà, la gueule en avant, comme un loup. La Ficelle s'était glissé derrière lui, jusqu'au pied de la falaise.

« Laisse-moi faire ! disait Chéri-Bibi. Ah ! j'aurais dû m'en douter ! Ne crains rien ! son affaire est bonne à celui-là !

– Mais, qu'est-ce qui le pousse au château ?

– Cécily couche, ce soir, au château, auprès de la marquise… Le bandit doit avoir préparé un coup… Reste ici ! Surtout ne bouge que si je t'appelle ! »

Et comme Pont-Marie s'était décidé à gravir rapidement les derniers degrés de l'escalier, Chéri-Bibi, profitant d'un nuage qui masquait la lune, s'élança.

Quand la lune reparut, il était en haut de l'escalier, mais Pont-Marie avait disparu comme par enchantement. Peut-être avait-il entendu qu'il était poursuivi et s'était-il rejeté sur la falaise, peut-être avait-il pénétré dans le château par la petite porte donnant sur les jardins, qui était entrouverte toujours comme autrefois. Le docteur Walter et Reine avaient dû passer par là et, dans leur hâte, n'avaient point refermé la porte.

Chéri-Bibi la poussa et entra. Il regarda autour de lui. Personne ! Ah ! combien cette expédition nocturne, qui n'était point dans son programme, remuait en lui de souvenirs !

Il ne s'y attarda point cependant, tout à l'activité de ses recherches. Il parcourut le jardin avec mille précautions. Pont-Marie n'était pas là. Chéri-Bibi pensa que c'était de sa faute… qu'il avait fait du bruit, qu'il s'était démasqué trop tôt, et ce raisonnement était des plus plausibles.

Il s'assit sur un banc, dans les ténèbres d'un bosquet, et, en silence, continua de surveiller les choses. Pont-Marie n'avait certainement pas eu le temps de pénétrer dans l'intérieur du château, dont les portes étaient fermées.

Il y avait des lumières au premier, dans l'aile habitée par la marquise. Derrière les fenêtres, Chéri-Bibi voyait passer Cécily et Reine, très affairées. Un troisième personnage vint les rejoindre et il y eut un bref conciliabule derrière les rideaux. Ce troisième personnage était le docteur Walter, qui devait faire ses dernières recommandations.

Chéri-Bibi était tellement préoccupé par la découverte qu'il venait de faire, et il avait le cœur si plein de rage contre ce Pont-Marie, dans lequel il retrouvait l'être néfaste qu'il avait cherché vainement autrefois, qu'il en oubliait que, cette nuit-là, il devait tuer le Kanak. Ce furent les événements qui se chargèrent de le lui rappeler en lui offrant la mort du Kanak, au bout des doigts.

Une lumière se montra à la tourelle de l'escalier qui faisait communiquer le premier étage du château et le rez-de-chaussée. Chéri-Bibi vit distinctement Reine qui descendait, précédant le docteur Walter en l'éclairant. Bientôt ils furent tous deux dans le grand salon, où avait été assassiné jadis le vieux marquis du Touchais. Reine et le docteur s'arrêtèrent un

instant derrière la porte vitrée pour causer. Puis Reine tira le verrou de la porte et l'ouvrit.

« Voulez-vous que je vous accompagne, docteur ? demanda-t-elle. La petite porte du jardin est ouverte.

– Non, non ; remontez tout de suite auprès de votre maîtresse et faites bien tout ce que j'ai dit… Ah ! avez-vous du papier et de l'encre ? Je vais vous donner tout de suite l'ordonnance pour demain matin !

– Voila, docteur ! »

Les voix sonnaient claires et nettes dans la nuit silencieuse.

Elle le conduisit à une table où le docteur trouva ce qu'il lui fallait pour écrire. Il s'assit, tandis que Reine, appelée par Cécily, laissait sa bougie au salon et remontait au plus vite en disant qu'elle allait redescendre tout à l'heure refermer la porte et que le docteur n'avait qu'à laisser l'ordonnance sur la table avant de partir.

Le Kanak, la tête penchée sur la table, car il était un peu myope, écrivait. Il tournait le dos à la porte entrouverte. Chéri-Bibi n'avait qu'à entrer… Jamais il n'aurait une si belle occasion… Il pouvait tuer le Kanak sur son ordonnance.

Il tira son couteau et entra.

À pas feutrés, il se dirigea vers ce dos qui s'offrait à lui, et il allait bondir, l'arme haute, quand un fâcheux craquement du parquet fit se retourner le Kanak avec une rapidité qui prouvait que ce singulier docteur devait toujours être « sur ses gardes ». Si bien sur ses gardes que Chéri-Bibi, dans son élan, vint se heurter le front sur un revolver, ce qui eut pour résultat de retarder l'heure d'un assassinat qu'il avait cru déjà accompli. Une

pareille fausse manœuvre n'alla point sans arracher un soupir de douleur à notre héros, ni sans déclencher le rictus macabre du docteur.

« Sais-tu bien, fit le Kanak, que je pourrais te tuer comme un moineau !

– Tu n'as aucun intérêt à me tuer ! répliqua le faux marquis du Touchais, sur un ton d'une grande lassitude, aussi je ne te crains pas.

– Moi non plus, exprima avec une ironie suprême le Kanak. Tu sais que j'ai pris mes précautions et que ma mort serait le signal de ta ruine et de la fin du marquis du Touchais et, sans doute, en même temps de celle de Chéri-Bibi. Pourquoi venais-tu avec ton couteau et dans cet accoutrement ? Tu n'aurais pas eu la bêtise de me tuer, dis ? Tu voulais me faire peur ?

– Oui, car je veux absolument avoir avec toi une conversation. Ne fais pas le malin ; c'est moi qui ai gagné la première manche, pas plus tard qu'hier, et te voilà tout seul contre moi !

– Avec ton secret !

– Combien veux-tu ?

– Je veux d'abord que tu lâches ton couteau ; je rentrerai mon revolver. Puisque nos armes sont inutiles et que nous ne pouvons nous tuer, laissons ces accessoires et causons, les mains nettes.

– Comme tu voudras ! » obtempéra Chéri-Bibi qui mit son couteau dans sa poche.

Désarmés, ils se considérèrent fixement, pendant quelques instants, en silence. Ils se mesuraient, jaugeaient d'un coup

d'œil ce qu'ils pouvaient bien valoir, dans le moment, l'un contre l'autre.

Chéri-Bibi eut un brusque mouvement de recul car on avait entendu des pas au-dessus d'eux.

« Ne crains rien ! fit le Kanak en le suivant, Reine ne descendra pas tout de suite. Je lui ai donné de l'ouvrage ; oui, elle et ta femme ne peuvent quitter la marquise, ta mère, en ce moment… Nous pouvons causer… »

Et il reprit en ricanant :

« Ta mère ! ta femme !

– Ah ! bandit ! ne parle pas de ma femme !

– Comme tu voudras ! De quoi parlerons-nous donc ? Ah ! oui, tu me demandais « mon prix » ? Sais-tu bien que tu es admirable ?

– Pourquoi ? interrogea naïvement Chéri-Bibi, toujours en reculant comme si l'air d'autorité et le regard flambant du Kanak lui en imposaient sérieusement.

– Pourquoi ? Mais, mon cher, parce qu'il n'est pas permis d'être aussi bête que toi ! Comment ! tu t'étais imaginé que j'avais fait de toi le marquis du Touchais pour un million ! Et maintenant, tu me demandes mon prix ? Tu crois sans doute pouvoir te débarrasser de moi encore avec un nouveau million ?

– Non ! répliqua Chéri-Bibi, combien ?

– Je vais te dire : j'avais pensé à te prendre tout… ou à peu près ; c'est dans cette intention que j'avais amené mon état-major…

– Ton état-major n'existe plus. Combien ? »

Ce disant, Chéri-Bibi, insensiblement, reculait toujours et le Kanak le suivait sans crainte, car, ainsi, Chéri-Bibi était acculé dans un coin du mur, ne pouvant plus faire un pas sous l'œil de son ennemi qui surveillait ses moindres gestes. Du reste, le Kanak devait être rassuré sur les intentions de Chéri-Bibi qui avait tranquillement croisé les mains derrière son dos.

Il ne s'agissait plus entre ces deux hommes que de diplomatie, à propos d'une question financière.

– Oui, continuait, railleur, le docteur Walter, oui, j'avais rêvé de te dépouiller, de te prendre par la force, et, au besoin, par la torture, tout ton bien ! C'est un plan qui aurait pu réussir si tu n'avais été mis sur tes gardes par la Comtesse.

– La pauvre femme ! fit Chéri-Bibi.

– Dieu ait son âme ! fit le Kanak… Je crois bien qu'elle m'a rendu un gros service sans s'en douter. D'abord, grâce à elle, tu m'as débarrassé d'un quatuor qui commençait à m'embarrasser ; ensuite l'événement m'a fait réfléchir : qu'est-ce que j'aurais fait de tous tes millions ? Vos millions, monsieur le marquis, je vous les laisse !

– Ah !

– Oui ! pour que vous les fassiez fructifier ! Vous serez comme qui dirait mon fermier ! Cela vous va-t-il ?

– Parle toujours !

– Tu fais la grimace ? Tu ne comprendras donc jamais que tu es ma chose, mon bien, *ma terre* ? et que je t'ai créé dans ta

vie nouvelle uniquement pour que tu travailles pour moi ! Sois raisonnable, je le serai ! Je te laisserai de quoi vivre… Le reste, dont je te fixerai le chiffre moi-même, tu me l'apporteras aux échéances ordinaires… Et si je suis content de toi, je te ferai un petit cadeau au terme de la Saint-Michel ! En principe, cela te va-t-il ?

– Tu es bien gentil pour moi ! répondit avec une grande froideur Chéri-Bibi… Mais j'aime mieux te prévenir tout de suite : cela ne me va pas !

– Je le regrette, mon garçon… car je n'ai pas autre chose à te dire…

– Tu te crois bien fort, le Kanak !

– Assez pour être sûr que tu réfléchiras et que nous deviendrons les meilleurs amis du monde !

– Non ! Vois-tu, le Kanak, il y en a un de trop ici-bas, de nous deux !

– Je ne trouve pas ! Nous nous complétons si bien !

– Le Kanak, tu ne sais pas que j'ai juré à la Comtesse de la venger !

– Des enfantillages ! Si tu me touches, je connais quelqu'un qui ira trouver le procureur de la République avec mon testament.

– Non, il n'ira pas !

– Ah ! bah !

– Me Régime n'ira pas trouver le procureur avec le testament… »

En entendant prononcer ce nom, le Kanak ne put s'empêcher de marquer quelque émoi.

« D'abord, tu ne sais pas si c'est Me Régime qui a mon testament !

– Si, il me l'a dit ! Et il n'ira pas le porter parce qu'il ne l'a plus !

– Tu dis ! fit l'autre, soudain très pâle…

– Je dis que c'est moi qui l'ai, ton testament ! »

Chéri-Bibi n'avais pas plutôt prononcé ces mots que le Kanak, poussant une sourde exclamation et redoutant le pire pour sa propre vie, bien que Chéri-Bibi n'eût point bougé les mains de derrière son dos et qu'il le sût désarmé, le Kanak fouilla dans sa poche pour y prendre son revolver. Mais il n'en eut pas le temps, car, d'un geste foudroyant, Chéri-Bibi avait arraché de son dos le couteau fatal qui se trouvait retenu par des fils de soie au bas du portrait du vieux marquis du Touchais, mort assassiné, et le plongeait dans la poitrine du Kanak qui tombait en râlant.

« Un coup pour moi ! » grondait Chéri-Bibi…

Et le Kanak finit de râler, car le second coup lui tranchait la gorge.

« Et un coup pour la Comtesse ! »

Chéri-Bibi regarda une seconde le Kanak, mort ! Puis il s'enfuit comme un fou, car ses morts, maintenant, lui faisaient peur !

XV.

Reine va parler.

De ce dernier crime, Chéri-Bibi recueillit une grande paix. Outre que la disparition du Kanak n'eût point été susceptible de donner des remords au plus honnête homme, avec lui s'en allait pour toujours la crainte que l'on connût le prodigieux secret. Et il y eut une période de bonheur parfait à la villa de la Falaise. C'était pour nos deux compères, le paradis retrouvé.

Dans tout cela, il n'y avait que ce pauvre M. Costaud qui faisait peine à voir. Il cherchait toujours Chéri-Bibi, qu'il continuait de charger de tous les crimes de la contrée. D'abord, il ne faisait point de doute pour lui que le célèbre bandit eût assassiné de sa main et de son couteau le docteur Walter, dont on avait retrouvé le cadavre dans le grand salon du château du Touchais.

Du reste, toutes les traces de Chéri-Bibi relevées par le bon M. Costaud conduisaient soit au château du Touchais, soit à la villa de la Falaise, ce qui prouvait assez que Chéri-Bibi n'avait point renoncé à l'idée de s'emparer du marquis.

Aussi M. Costaud veillait-il sur celui-ci avec plus de zèle que jamais, mais avec le morne désespoir d'un policier qui est las de poursuivre une ombre qui lui échappe toujours.

De morceau en morceau, on avait fini par découvrir la tête de l'épouse du docteur Walter, et cette nouvelle victime identifiée fut encore portée au compte de Chéri-Bibi.

Tant d'horreurs faisaient frissonner le pays de Caux mais ne troublaient point les digestions de M. le marquis du Touchais non plus que de son dévoué secrétaire Hilaire.

En fait Chéri-Bibi et la Ficelle n'avaient plus qu'à se laisser vivre et qu'à goûter désormais un repos bien gagné. Le premier redoubla d'amour pour Cécily, le second épousa Virginie et tous deux se laissèrent soigner, dorloter, avec la conscience de n'avoir rien négligé pour atteindre à ce sommet du bonheur d'où ils avaient failli si péniblement glisser dans le moment qu'ils croyaient l'avoir atteint.

Ils étaient – c'était le cas de le dire – comme coqs en pâte. Chéri-Bibi engraissait. Cécily, qui avait toujours connu le marquis bel homme, le menaça, le plus gentiment du monde, de ne plus l'aimer, s'il ne se surveillait point. Alors cet excellent époux s'astreignit à des exercices qui faisaient la joie du petit Jacques. Il se mettait « à quatre pattes » et, le bébé sur le dos, caracolait dans les allées de son jardin, à l'instar du bon roi de la poule au pot. C'est ce qu'il appelait « faire de la gymnastique suédoise ». Semblant vouloir mettre le comble à toutes ces félicités, la vieille marquise douairière mourut.

Chéri-Bibi s'en réjouit au-delà de toute expression, dans le sein de la Ficelle, quoique le dévoué secrétaire ne manquât point de lui reprocher l'indécence d'une allégresse aussi sacrilège. Mais Chéri-Bibi n'aimait point sa mère.

Cependant, elle ne l'avait guère gêné tant qu'elle avait vécu, et nous pouvons dire tout de suite, sans anticiper sur les événements, que cette mort tant souhaitée ne porta point bonheur au tendre époux de Cécily.

Le jour des obsèques, tout Dieppe défila derrière le corbillard et vint serrer la main du marquis qui, sur les instances de la Ficelle, avait apporté un grand air de désolation. Quelle ne fut

pas la stupéfaction de Chéri-Bibi en apercevant tout à coup le vicomte de Pont-Marie qui s'avançait vers lui avec la mine de circonstance et la main tendue.

« Mon cher Maxime, prononça cet homme sans vergogne, il est des heures où les anciens amis se retrouvent et où il est de leur devoir de tout oublier de ce qui les sépare pour ne se souvenir que de ce qui les rapproche ! »

Et comme le marquis restait devant lui « médusé » par un aussi formidable aplomb, Pont-Marie saisit la main de Chéri-Bibi et la lui secoua avec toutes les marques d'un dévouement sans bornes. Sur quoi, voyant que l'autre, de plus en plus anéanti, ne lui résistait pas, le vicomte se pencha à l'oreille du marquis comme pour l'embrasser, ainsi qu'on est accoutumé à faire dans les grandes douleurs, et lui dit tout bas :

« Donne-moi cent mille francs et tu n'entendras plus parler de moi ! »

Ayant dit, il n'attendit point la réponse et pénétra dans la foule en plaignant tout haut le malheur qui frappait la maison du Touchais.

Chéri-Bibi, appuyé sur la Ficelle, le suivait des yeux.

Eh quoi ! il était revenu celui-là ! Il avait osé ! Ce n'est plus dans l'ombre qu'il rôdait autour de Cécily… c'est en face qu'il venait le braver et l'insulter, lui, et essayer de le faire chanter ! Pont-Marie, l'homme au chapeau gris, celui qu'il avait bien cru reconnaître sur l'escalier de la falaise ! l'assassin du noble marquis, son père !

Tout à coup Chéri-Bibi serra fortement le bras de la Ficelle.

« Regarde ! lui siffla-t-il… Mais regarde donc ! »

La Ficelle suivit la direction du regard aigu, si aigu de son maître… Et il vit le vicomte de Pont-Marie qui s'approchait de Reine, tout éplorée, toute lamentable, dans les longs voiles de deuil et soutenue par sœur Sainte-Marie-des-Anges. Pont-Marie s'arrêta devant Reine et lui tendit la main ; mais celle-ci poussa tout à coup un cri strident et se renversa en arrière dans les bras de la religieuse.

Le vicomte tout à fait étonné de cette crise inattendue, dit tout haut :

« La malheureuse ! elle devient folle ! »

Et il disparut.

On s'empressait autour de Reine.

Chéri-Bibi, la cérémonie terminée, fit monter rapidement la Ficelle dans sa voiture.

« Eh bien ! lui dit-il… tu as vu ! Tu as vu lorsqu'il s'est approché de Reine… Tu as compris ce qui s'est passé… Tu as entendu le cri de Reine ! Reine sait tout ! Et Pont-Marie c'est l'assassin !

– Eh bien, monsieur, ça ne nous regarde pas !

– Tu dis ! Ça ne nous regarde pas ! Veux-tu que je te brise, la Ficelle, pour un mot pareil ! Tu oublies donc tout ce que ce misérable a fait souffrir à la marquise ! Est-ce que tu crois que j'oublierais cela, moi, si j'avais la grandeur d'âme de lui pardonner la propre misère de ma vie passée et le châtiment que j'ai enduré à sa place !

– Vous ne devriez surtout pas oublier, monsieur, que c'est en passant par cette misère-là que vous avez acquis le bonheur présent !

– Ne faudrait-il pas que je lui en sois reconnaissant, peut-être ?

– Pourquoi pas, monsieur !

– Tais-toi ! Tu n'es qu'un galopin ! Comment ! voilà un monsieur qui a voulu me prendre ma femme et qui a assassiné mon père… et tu veux que je le laisse tranquille ? Ma parole ! si je t'écoutais, je devrais lui dire merci, et lui donner par-dessus le marché, ce qu'il me demande !

– Que vous demande-t-il donc, monsieur ?

– Cent mille francs, pour que je n'entende plus parler de lui !

– Ah ! donnez-les lui, monsieur ! Donnez-les lui ! Donnez-les lui tout de suite !

– Est-ce que tu rêves ?

– Non ! Non, monsieur le marquis, je suis bien éveillé, et c'est avec toute ma raison que je vous dis : donnez à cet homme les cent mille francs qu'il demande et ne nous occupons plus de rien ! de rien que d'être heureux ! Ah ! monsieur, nous sommes sortis de tant de vilaines histoires, et si bien « à notre honneur », que je ne vous verrais pas sans chagrin vous embarquer dans cette nouvelle aventure ! Venger le vieux marquis du Touchais, personne n'y pense plus, monsieur ! Et rien n'est moins sûr, après tout, que M. de Pont-Marie soit un assassin ! Réhabiliter Chéri-Bibi, c'est une tâche au-dessus des forces humaines !

Soyons heureux, monsieur, avec nos femmes, je vous en supplie !

– Tu n'as pas de cœur, la Ficelle ! Non, mon garçon, tu n'as pas de cœur. Tu t'abandonnes aux délices de Capoue ! C'est bien, j'agirai tout seul ; tu peux descendre de voiture !

– Non, monsieur !

– Tu ne veux pas descendre de voiture ?

– Non monsieur ! Je suis persuadé que monsieur le marquis a tort, se ravisa immédiatement la Ficelle sur un geste menaçant de son maître, mais je ferai tout ce que monsieur le marquis voudra.

– Ah ! ce n'est pas trop tôt ! Eh bien ! mon petit, il faut que Reine parle ! Je suis persuadé qu'elle n'a qu'à dire un mot et nous serons débarrassés de Pont-Marie, mieux qu'avec cent mille francs dont il aura toujours besoin… Écoute donc ce que je vais te dire : tu vas aller trouver sœur Sainte-Marie-des-Anges.

– De votre part ?

– Non ! je ne veux pas paraître en tout ceci…

– C'est plus prudent ! fit observer la Ficelle…

– Je ne veux pas paraître en tout ceci pour que l'on ne croie pas que le coup qui va frapper Pont-Marie soit le résultat d'une vengeance quelconque de ma part ! On sait qu'il y a eu des histoires entre moi et lui, et ma femme… et je ne veux point que Cécily, pas plus que moi, soyons mêlés à cette aventure. Il sera accusé du crime parce que Reine dira qu'il est le coupable, c'est bien simple !

– Et moi, qu'est-ce que je dirai à sœur Sainte-Marie-des-Anges ?

– Tu lui diras qu'il y a des personnes (sans les nommer) qui ont pitié d'elle, qui ne voient point sans chagrin tout le bruit qui se fait, à propos des derniers crimes, sur le nom de Chéri-Bibi, que ces personnes sont persuadées, comme elle-même, que son frère, qui est réellement mort, n'est pour rien dans toutes ces abominations et qu'il est aussi innocent des crimes actuels que de celui du vieux marquis du Touchais. Tu ajouteras que ces personnes sont au courant de la confession que Reine, la dame de compagnie de la vieille marquise, lui a faite un jour, à elle, sœur Sainte-Marie-des-Anges, relativement à l'innocence de Chéri-Bibi, et qu'elles estiment que le moment est venu où Reine doit dévoiler la vérité, qu'elles comprennent parfaitement qu'elle ait attendu si longtemps pour nommer le coupable, sachant que c'était un ami intime de la maison et en particulier de M. le marquis Maxime, mais que maintenant les choses sont bien changées et qu'elle n'a plus rien à redouter de personne… qu'elle sera soutenue dans son œuvre de justice… et qu'elle ne doit plus tarder si elle ne veux point laisser le temps au misérable de commettre de nouveaux méfaits… Enfin, tu laisseras entendre que les personnes qui s'intéressent ainsi à la bonne Reine ont assisté à son évanouissement, aux obsèques de la marquise douairière, en face de M. le vicomte de Pont-Marie, et qu'elles ont compris la cause de son émoi !

– C'est tout ? demanda la Ficelle, d'un air fort ennuyé.

– C'est tout ! Tu vois que ce n'est pas bien compliqué. Sache seulement ce que Reine compte faire et ce qu'elle répondra à sœur Sainte-Marie.

– Bien, monsieur. Et quand dois-je voir sœur Sainte-Marie ?

– Tout de suite ! Cours la trouver ! Il faut battre le fer pendant qu'il est chaud ! Cadol va me déposer à la villa et te reconduira à Dieppe. Là, tu iras tout de suite à l'hôpital et tu demanderas la sœur… »

Chéri-Bibi alla retrouver Cécily qui, très fatiguée des nuits passées au chevet de la défunte, n'avait pu assister aux obsèques, suivant l'ordre du médecin. La pauvre femme jeta ses bras au cou du marquis, dès qu'il entra. Tant qu'il n'était pas là, elle vivait dans les transes, à cause toujours de ce Chéri-Bibi qui, d'après M. Costaud, continuait à assassiner tout le monde et lui avait tué le bon docteur Walter.

« Sais-tu, ma chérie, qui est venu me serrer la main au cimetière ? L'abominable Pont-Marie !

– Il a osé ! s'écria-t-elle.

– Il a osé ! Et sais-tu ce qu'il m'a demandé pour qu'on n'entende plus parler de lui ? Cent mille francs.

– Donne-les-lui ! fit-elle sans hésitation.

– Tiens, pensa Chéri-Bibi, elle parle comme la Ficelle !

– Donne-les lui plutôt deux fois qu'une ! Et qu'on ne le voie plus ! Il nous porterait malheur !

– J'y réfléchirai », répondit Chéri-Bibi tout pensif.

Mais, une heure plus tard, la Ficelle arrivait avec d'excellentes nouvelles.

« Monsieur le marquis, dit-il quand ils furent tous deux enfermés dans le bureau, c'est vous qui aviez raison ! Vous avez

bien fait de ne pas donner les cent mille francs à ce Pont-Marie ! Il est perdu ! Reine va parler !

– C'est donc vrai ? s'écria Chéri-Bibi, dont les yeux brillaient de joie méchante, car ce Pont-Marie, il le détestait bien, à cause surtout de la jalousie qu'il lui avait fait autrefois endurer.

– Ah ! je n'ai pas eu de longs discours à faire. Sœur Sainte-Marie-des-Anges a été d'abord très troublée de ma communication, et puis, voyant que j'étais si bien renseigné, elle m'a dit :

« Eh bien, monsieur, dites à ceux qui vous envoient qu'ils peuvent se réjouir autant que moi ! Reine aura parlé avant quinze jours ! Et elle me confia que la malheureuse Reine était dans tous ses états, à la suite de ce qu'elle avait vu au cimetière, et que l'audace de Pont-Marie venant lui serrer la main, à elle, l'avait bouleversée.

« – Le brigand, a-t-elle dit, en sortant de son évanouissement, il sera châtié de son crime ! »

– Elle a dit ça ?

– C'est sœur Sainte-Marie qui me l'a répété. La brave petite sœur, elle ne se sent plus de joie ! Elle fait plaisir à voir, elle est toute rajeunie. Elle a dit :

« Enfin, la justice de Dieu arrive ! Pauvre Chéri-Bibi ! »

– Elle a dit : « Pauvre Chéri-Bibi ? »

– Elle l'a dit ! en pleurant…

– La brave fille !

– Et je me suis sauvé, parce que, moi aussi, je sentais que j'allais pleurer.

– Et tu n'as pas demandé si Reine avait des preuves ?

– Ah ! si monsieur ! Elle en a ! il faut croire… On m'a parlé à mots couverts d'un portefeuille.

– Tu ne me le disais pas ! Pont-Marie est fichu !

– Monsieur, je le crois !

– Eh bien ! dansons un rigodon ! »

Et, entraînant la Ficelle, Chéri-Bibi dansa, tant il est vrai que l'homme, dans l'ignorance où il est de toutes choses et surtout de son destin, après avoir pleuré souvent sur des événements qui préparent son bonheur, se réjouit aveuglément de ceux qui apprêtent sa ruine.

Les jours suivants, en attendant que Reine parlât, Chéri-Bibi prépara tout pour un petit voyage. On irait passer l'hiver dans le midi, bien loin d'un tas de vieilles histoires qui seraient oubliées au printemps. Pendant l'absence de la famille, de grands travaux devaient être exécutés au château du Touchais qui allait être aménagé d'une façon digne de la nouvelle fortune de cette illustre maison. La saison suivante, en effet, on quitterait la villa de la Falaise pour habiter le château. On commença même tout de suite le travail de transformation dans les combles et couvertures qui avaient bien besoin d'être réparés. Les peintres s'empressèrent de gratter les vieilles peintures des chambres du second étage qui seraient entièrement refaites à neuf. M. le marquis du Touchais, sans sa hâte de mettre tout en train, ne quittait plus le château, ni son architecte.

La vérité est qu'il cherchait dans ce surmenage volontaire un dérivatif à ses pensées, une distraction à son impatience. Reine allait-elle enfin se décider ? Qu'attendait-elle ?

Pont-Marie n'avait pas quitté Dieppe dans l'attente de ses cent mille francs et Chéri-Bibi, qui avait dû entrer en correspondance avec ce vilain personnage, faisait traîner les choses de telle sorte qu'il ne pût s'éloigner.

Cependant, il redoutait que Pont-Marie ne perdît patience. Aussi envoyait-il de temps à autre la Ficelle vers sœur Sainte-Marie-des-Anges qui faisait répondre :

« Les temps sont proches ! les temps sont proches ! »

Sur ces entrefaites, M. Costaud, bien persuadé, cette fois, que Chéri-Bibi avait de nouveau quitté la contrée, annonça au marquis son prochain départ pour Paris et celui de ses agents.

Costaud avait montré tant de dévouement pour le marquis que celui-ci ne voulût point le laisser s'en aller sans lui donner une grande marque de sa faveur. En dépit du deuil récent, il l'invita à dîner. Cécily, qui avait beaucoup de reconnaissance également pour M. Costaud, approuva son mari et, comme le vieil ami de la famille, Me Régime, était revenu à Dieppe pour les affaires du marquis, elle l'invita également. Oh ! sans cérémonie, un modeste petit dîner d'adieux.

Pour une fois, Chéri-Bibi ne voyait point partir son ami Costaud sans désagrément. Il eût voulu qu'il fût encore là au moment des révélations de Reine et que ce fût cet agent modèle qui mît la main sur Pont-Marie, comme il l'avait mise autrefois sur lui, Chéri-Bibi.

Alors, il dit à la Ficelle :

« Mon petit, il faut décider cette vieille toquée de Reine. Va retrouver sœur Sainte-Marie-des-Anges et apprends-lui que M. Costaud nous quitte, mais qu'avant son départ, M. le marquis du Touchais l'a invité à dîner. Ce dîner aura lieu demain soir et fais-lui entendre que nul autre mieux que ce M. Costaud ne semble désigné pour mettre la main sur le véritable assassin du défunt marquis, lui qui a arrêté autrefois Chéri-Bibi ! »

Grande fut la joie de M. le marquis du Touchais quand son secrétaire Hilaire revint de son expédition avec ces paroles décisives :

« Les preuves que Reine avaient mises en sûreté et qu'elle attendait sont arrivées. Reine parlera demain soir, chez M. le marquis du Touchais, devant M. l'inspecteur Costaud !

– Je n'en demande pas plus ! s'écria Chéri-Bibi. Ah bien ! on va rire ! Compte sur moi, mon vieux la Ficelle ! ça va être magnifique !

– Pourrais-je savoir ce que monsieur le marquis entend par ces mots ? demanda timidement la Ficelle.

– Ça ne te regarde pas ! Ah ! dis donc, j'y pense ! Rien n'est plus simple que d'inviter Reine à ce dîner !

– Gardez-vous-en ! Son dessein, m'a dit la sœur, est d'arriver au dessert, sans être attendue… et elle veut que tout le monde ignore qu'elle doit venir, même monsieur le marquis ! a-t-elle dit à sœur Sainte-Marie.

– Elle a peur, sans doute, qu'au dernier moment, je prévienne Pont-Marie, qui a été si longtemps mon ami ! Eh bien ! oui, la Ficelle, je vais le prévenir ! Et comment ! »

En effet, voici le mot que le soir même M. le marquis du Touchais faisait parvenir à M. le vicomte de Pont-Marie :

« Monsieur, je suis de votre avis. Il faut en finir. Trouvez-vous demain, à six heures du soir, à la petite porte du château du Touchais donnant sur l'escalier de la falaise. Je vous introduirai moi-même. Apportez toutes les photographies relatives aux lettres que vous savez. Vous me donnerez votre parole d'honneur qu'il n'en reste pas une en votre possession, et moi je vous donne la mienne que vous toucherez les cent mille francs. »

On était au mois d'octobre. Il faisait nuit noire, lorsqu'à six heures, le lendemain, M. de Pont-Marie se trouva à l'endroit indiqué. Chéri-Bibi lui ouvrit la porte lui-même et le précéda dans les jardins déserts et dans le château, abandonné depuis plus d'une heure par les ouvriers. Il le fit monter au premier étage, et comme il lui indiquait l'escalier conduisant au second, l'autre eut un mouvement d'impatience. Le marquis du Touchais se retourna, mit un doigt sur ses lèvres pour réclamer le silence et, lui montrant la porte :

« La marquise est là, réglons notre affaire sans la déranger, si vous le voulez bien ! »

Il mentait. Mais Pont-Marie suivit, sans se méfier. Arrivé dans le couloir du second, Chéri-Bibi dit encore :

« Ici, nous sommes chez nous ! »

Et brutalement, avant que Pont-Marie ait eu le temps de dire ouf ! ni de faire un geste, il l'envoyait rouler dans un cabinet noir, se jetait sur lui, lui liait bras et jambes, comme seul Chéri-Bibi savait le faire, lui mettait un bâillon et lui vidait les poches, s'emparait du paquet de photographies, d'un revolver, et se relevait en lui disant :

« À tout à l'heure ! »

Il fermait la porte à double tour et, tranquillement, quittait le château pour se rendre à la villa de la Falaise.

Là, il allait trouver Cécily, l'embrassait tendrement, et lui annonçait que le dîner n'aurait point lieu à la villa, mais au château, dans la grande salle à manger. Stupéfaite, la marquise demanda des explications, mais Chéri-Bibi ne lui en donna point. Il l'embrassa à nouveau et plus tendrement encore que tout à l'heure.

« Ma chérie, se contenta-t-il de dire, réjouissez-vous sans m'en demander la raison que vous connaîtrez tout à l'heure. C'est une bonne surprise que je veux vous faire. Seulement il faut m'obéir aveuglément. Nous dînerons ce soir au château du Touchais et vous mettrez trois couverts de plus, je vous en prie !

– Mais, mon ami, y songez-vous ? Nous avons déjà M. Costaud et Me Régime ! Trois couverts de plus, cela va faire un grand dîner ! Quinze jours après les obsèques de la douairière !

– Aveuglément, je vous demande de m'obéir…

– Bien, mon ami… Il sera fait comme vous le désirez !

– Je n'en attendais pas moins de vous, ma bonne Cécily !

– Et puis-je vous demander pour qui ces trois couverts ?

– Mais comment donc ! C'est pour M. le commissaire de police, qui nous a évité bien des ennuis lors des constatations de l'assassinat du docteur Walter, pour M. le juge d'instruction, qui a été lui-même fort aimable, et pour M. le président du tribunal, qui était un grand ami de ma mère ! »

Sur ces paroles, il sortit, réclamant son auto, et Cécily resta bien cinq minutes à se demander pour quelle raison son époux bien-aimé tenait à avoir tant de magistrats, ce soir-là, autour de la table de famille. Elle ne la trouva point, mais le principal était qu'elle donnât des ordres pour le dîner au château ; ce qu'elle fit, sans plus tarder.

Chéri-Bibi s'était fait conduire à Dieppe, où il fit quelques visites. Il revint à Puys avec cinq personnages armés jusqu'aux dents. C'étaient M. Costaud et ses agents.

M. le marquis du Touchais avait annoncé fort mystérieusement à M. l'inspecteur de la Sûreté générale qu'il lui réservait « pour le dessert » une surprise d'une nature telle qu'il l'engageait à se faire accompagner par quelques-uns de ses plus solides amis.

« Allons-nous enfin arrêter Chéri-Bibi ? avait demandé immédiatement M. Costaud, qui ne pensait qu'à son brigand.

– Peut-être ! » avait répondu, de plus en plus énigmatique, M. le marquis du Touchais.

Les invités arrivèrent à huit heures et furent tout étonnés de se rencontrer dans un dîner aussi solennel, et que le deuil récent du marquis et de la marquise rendait inexplicable. Mais M. Costaud, clignant de l'œil comme quelqu'un qui est renseigné, leur laissa entendre que leur amphitryon n'avait pas dérangé pour rien les plus hauts représentants de la magistrature du pays.

Ils s'étonnèrent aussi de ce que le dîner leur fût servi non point dans la villa, mais au château, déjà tout bouleversé par les ouvriers, et qui sentait le plâtre et la térébenthine. À quoi

M. Costaud répondit encore, en reclignant de l'œil, que M. le marquis « devait avoir ses raisons ».

M. Costaud avait ordonné à ses agents, sur les conseils de Chéri-Bibi, de se promener dans le parc et de se tenir prêts à accourir au premier signal. Quant à la Ficelle, il avait été laissé à la villa de la Falaise où il devait attendre Reine et sœur Sainte-Marie-des-Anges pour les conduire au château.

Pendant le dîner, la conversation fut assez languissante. On ne comprenait rien à ce qui se passait et chacun interrogeait le visage de M. le marquis qui conservait son secret.

Chéri-Bibi ne cessait de regarder du côté du parc, comme s'il attendait quelqu'un qui tardait à venir. Enfin il vit passer (et il fut le seul à les apercevoir dans la lumière qui tombait des fenêtres), la Ficelle précédant Reine et sœur Sainte-Marie-des-Anges.

Les deux femmes lui parurent d'une grande pâleur. Son secrétaire les conduisait, selon ses instructions, dans le salon qui était adjacent à la salle à manger. Alors, il se leva, s'excusa, demanda à la noble société la permission de s'absenter quelques instants, l'incita à la patience s'il tardait un peu à revenir et monta au second étage où il retrouva, ficelé sur le parquet du petit cabinet noir, son prisonnier… Il le prit dans ses bras et s'en fût le déposer dans un fauteuil d'une chambre contiguë. Il alluma une lampe, ôta le bâillon du prisonnier, attendit que celui-ci pût, sans contrainte, respirer tout son saoul, et arrêta dès leur origine les protestations indignées de M. de Pont-Marie par ces mots :

« Monsieur, j'ai vu les photographies ; elles y sont toutes. Vous m'aviez promis que vous n'en garderiez aucune par devers vous. J'ai cru dans votre parole et j'ai bien fait. Mais vous n'aurez point les cent mille francs. Je payerai votre audace et vos

crimes comme il convient, en faisant arrêter immédiatement, sur le théâtre même de ses forfaits, l'assassin du marquis du Touchais, mon père ! »

XVI.

Fatalitas.

« Tu dis ! hurla Pont-Marie en faisant un bond sur son fauteuil et en usant d'une force insuffisante pour le délivrer de ses liens… Qu'est-ce que tu dis ?

– Je dis que tu es l'assassin de mon père !

– Eh bien ! et toi !

– Comment, moi ? interrogea Chéri-Bibi, interloqué.

– Ah ça ! gronda l'autre, qui tremblait de rage dans son filet de cordes, et dont la face menaçante, toute la figure révoltée, se dressa contre le visage du faux marquis du Touchais… ah ça ! tu sais qu'il ne faudrait pas jouer longtemps ce jeu-là avec moi, mon petit ! et si tu espères te débarrasser de ton ami Pont-Marie par ce moyen, il faut que tu aies complètement perdu la tête ! Hein ! ce n'est pas sérieux.

– C'est si sérieux, reprit l'autre, mais d'une voix moins assurée, car il y avait dans les phrases furieuses de Pont-Marie quelque chose qu'il ne comprenait pas bien… c'est si sérieux que M. Costaud est en bas avec ses agents pour te mettre la main dessus et que rien ne peut plus empêcher, à cette minute, que tu ne reçoives le châtiment que tu as bien mérité ! assassin ! maître chanteur ! »

Pont-Marie ouvrait des yeux énormes, essayant de comprendre la conduite du marquis du Touchais à son égard et le considérant comme un fou. Il finit par ricaner :

« Non ! non ! tu ne feras pas cela ! Tu me prends pour un autre ! Et tu ne réveilleras pas une histoire pareille ! Tu ferais mieux de me donner les cent mille francs, va… et de me laisser filer ! Tu ne parviendras pas à me faire peur ! Tout ton prisonnier que je suis, je reste plus fort que toi !

– À cause ?

– À cause que tu sais bien que je ne me laisserai pas faire ! Tu as beau avoir la mémoire courte, mon garçon… tu n'as pas oublié que lorsque j'ai donné le coup de couteau, c'est toi qui me tenais la chandelle ! »

Cette fois, ce fut le tour de Chéri-Bibi de bondir, car il était sur le point de comprendre, et l'horreur d'une situation qu'il s'était créée lui-même, sans s'en douter, faisait déjà que ses cheveux se dressaient sur sa tête. Il s'était penché sur Pont-Marie et lui soufflait, l'écume aux lèvres :

« Tu mens ! Tu mens !

– Ça ne prend pas ! répliquait l'autre… Non ! Non ! ça ne prend pas ! Tu tairas ta g… ou je jaboterai !

– Tu mens ! continuait de râler Chéri-Bibi… Tu sais bien que tu mens ! »

Mais Pont-Marie lui lançait, de sa lèvre mauvaise et rageuse :

« Si tu y tiens absolument, tout le monde saura que le véritable assassin du marquis du Touchais, c'est son fils ! »

Chéri-Bibi lâcha Pont-Marie et recula en faisant entendre un rauque gémissement. Haletant, hagard, il fixait son prisonnier, qui continuait, sombre et railleur maintenant, et sûr de lui :

« Moi, vois-tu… je n'ai jamais été que ton complice ! Et tu le sais bien ! Et ce n'est que pour te sauver que j'ai donné ce coup de couteau-là ! Ce son des choses qui ne s'oublient pas, cher ami ! Allons, délivre-moi et reconduis-moi gentiment jusqu'à ta porte, sans casse autant que possible… Nous reprendrons cette conversation un autre jour… Ce soir, vois-tu, mon pauvre Maxime… tu es un peu maboul ! »

Et comme l'autre, qui semblait maintenant être changé en statue, ne bougeait pas, il reprit brutalement :

« Allons, dépêche-toi ! Qu'est-ce que ça signifie, une comédie pareille ! Tu as voulu m'intimider, dis ? Tu ne veux plus *raquer* ? Ah ! depuis que tu es revenu, tu es salement avare ! Et tu trouves sans doute que je t'ai déjà coûté trop cher… Imbécile ! Rappelle-toi le temps où tu étais pourri de dettes, où nous ne savions plus où trouver un billet de mille… Rappelle-toi le soir où tu m'as dit : « Le père Bourrelier est allé toucher la forte somme, cet après-midi, à Dieppe… Il a le porte-monnaie bien garni… » Rappelle-toi comme, sur tes indications toujours, je l'ai attaqué sur la falaise… Rappelle-toi notre colère en constatant que ce fameux portefeuille ne contenait qu'une somme insignifiante à côté de ce dont nous avions besoin, si bien que je regrettais le coup pour lequel on recherchait déjà ce pauvre petit Chéri-Bibi… Rappelle-toi cet autre soir – le soir suivant – où tu m'as dit : « Nous n'avons plus qu'à voler mon père ! » et où tu m'as envoyé ce petit mot qui me donnait rendez-vous la nuit, dans le parc du château, en me recommandant d'apporter tout ce qu'il fallait !

« Bon Dieu ! tu tremblais assez, cette nuit-là, quand tu es venu me rejoindre ! Ah ! je vais te rafraîchir la mémoire, moi ! Oui, j'avais apporté tout ce qu'il fallait… J'avais même apporté le couteau dont j'ai frappé ton père, quand il est venu nous surprendre au début de l'opération et que tu le maintenais, et que j'ai cru que vous alliez vous étrangler tous les deux… Rappelle-toi comme je lui ai fait lâcher prise… et comme il était temps ! et comme tu claquais des dents en me cachant dans ta chambre, sous ton lit, pendant que nous écoutions les bruits de la maison et que l'on arrêtait ce Chéri-Bibi du ciel qui nous sauvait ! Eh bien, qu'est-ce que tu as ? Qu'est-ce qu'il te prend ? Tu te trouves mal !

– *Fatalitas !* gémissait Chéri-Bibi en s'effondrant sur le coin d'un canapé et en s'arrachant les cheveux… *Fatalitas ! J'ai pris la peau d'un honnête homme, et c'était encore un assassin !* »

Il avait prononcé cette phrase bizarre à laquelle Pont-Marie ne pouvait naturellement rien comprendre, avec une si immense désespérance, un accent de douleur si surhumain que Pont-Marie crut cette fois que le marquis avait tout à fait perdu l'esprit. Il le vit se dresser encore, pousser un soupir effrayant, lever au plafond des mains tremblantes aux doigts crispés sur une invisible proie… et crier d'une bouche de folie : « J'ai tué mon père ! J'ai tué mon père ! »

« Eh bien ! ne le crie pas si fort ! et si ça te fait tant d'effet que ça, qu'on te le dise, laisse-moi partir !

– Mon fils à un père assassin !

– Ah ! il est tout à fait fou ! laisse-moi partir, entends-tu !

– Oui ! oui ! fit Chéri-Bibi tout à coup, en se passant les mains sur le visage comme s'il voulait chasser les ombres hideu-

ses qui l'assiégeaient… oui… oui… va-t'en ! Il faut que tu t'en ailles ! Il ne faut pas que l'on t'arrête ! Il ne faut pas que tu parles ! Il faut que tu te taises pour toujours ! pour toujours ! »

Ces deux derniers mots « pour toujours » lui embrasèrent soudain le cerveau, semblèrent lui indiquer tout à coup le seul geste qui pût vraiment, cette fois, le délivrer ! Ses yeux regardèrent férocement Pont-Marie ! « Et si je te tuais… tu ne parlerais plus jamais ! jamais ! »

Pont-Marie le vit s'avancer sur lui si décidé qu'il pâlit atrocement et se crut perdu. Il lui jeta :

« Prends garde ! Mon cadavre pourra t'embarrasser ! Est-ce que j'ai parlé depuis si longtemps ! si longtemps ! Est-ce que je n'ai pas, comme toi, intérêt à me taire ! Personne ne sait rien !

– Voilà ce qui te trompe ! Il y a quelqu'un qui sait ! quelqu'un qui est là ! quelqu'un qui est venu te dénoncer ! quelqu'un qui parle peut-être en ce moment aux magistrats que j'ai fait venir moi-même… qui donne ton signalement aux agents dont j'ai entouré moi-même ce château ! Quelqu'un à qui tu crieras : « J'ai assassiné le père, mais son fils était mon complice ! » Tu vois bien qu'il faut que tu meures !

– Eh ! ce que tu dis est impossible ! gronda sourdement Pont-Marie, impossible ! Qui est ce quelqu'un là ? Qu'est-ce que tu inventes encore là ? Quelle preuve peut-il avoir ? Il s'en serait servi depuis longtemps !

– C'est Reine !

– Reine ! la dame de compagnie de ta mère !

– Elle-même ! Rappelle-toi comme elle s'est évanouie quand tu t'es avancé vers elle à l'enterrement !

– Mais, triple insensé que tu es, si elle sait que j'ai tué le marquis, elle sait également que tu m'y as aidé !

– Le crois-tu ? demanda franchement Chéri-Bibi en s'enfonçant les ongles dans les chairs de ses joues, qui en furent ensanglantées…

– Si je le crois ! Mais comprends donc que si vraiment elle sait, elle n'a attendu, pour parler, que la mort de ta mère !

– Misérable que je suis ! C'est en effet le jour de l'enterrement de la marquise qu'elle a dit qu'elle parlerait !

– Tu vois ! s'il n'y avait eu que moi, il y a beau temps qu'elle m'eût dénoncé ! Eh bien ! allons, il faut fuir… fuir tous les deux !

– Attends ! quelle preuve a-t-elle ?

– Est-ce que je sais moi ? Avant de l'amener ici et de me ficeler comme un saucisson, vois-tu, Maxime, tu aurais dû le lui demander !

– Assez, ne raille pas ! Nous n'avons pas un instant à perdre ! Mon Dieu ! réfléchissons ! Il faut… il faut que Reine ne parle pas ! Si elle a une preuve, il faut qu'elle ne la montre pas !

– Mais enfin… toi qui es si bien renseigné, tu ne sais rien ! La nuit du crime, elle nous a peut-être vus ! mais ce n'est pas suffisant, cela ! ça n'est pas une preuve !

– Je sais qu'il y a un… portefeuille…

– Un portefeuille ! s'écria Pont-Marie… le portefeuille du père Bourrelier !

– Et sais-tu ce qu'il y a dans ce portefeuille ?

– Attends donc ! Oh ! misère ! j'y suis… ce ne peut être que ce billet que vous avons tant cherché ! tant cherché avec le portefeuille du père Bourrelier dans lequel je l'avais mis, pour te le rapporter comme tu me le demandais… ce billet dans lequel tu me donnais rendez-vous pour la nuit au château du Touchais ! Oui, c'est ce mot-là qu'elle a ! Ah ! nous l'avons assez cherché ! Nous avons fini par croire que je l'avais perdu en mer avec le portefeuille, car pour venir, j'avais pris à Dieppe une petite barque… Eh bien ! c'est ce mot-là qu'elle a ! C'est sous le lit de ta chambre, vois-tu, que je l'avais perdu ! c'est là qu'elle l'a trouvé !

– *Fatalitas !* gronda Chéri-Bibi.

– Eh bien ! mon vieux, nous sommes f… ! F… f… ! Ah ! coupe mes cordes, n… de D… ! Il ne faut pas qu'elle parle ! ou nous sommes f… tous les deux ! tous les deux ! Ce n'est pas moi qu'il faut tuer, mon vieux, c'est Reine ! »

Pendant que Pont-Marie parlait, les yeux de Chéri-Bibi chaviraient… il se sentait suffoquer… étouffer… il était perdu ! Il arracha sa cravate, fit : « han ! » et l'on n'eût pu dire s'il expirait ou s'il revenait à la vie… Toutes choses autour de lui tournaient… Cette phrase dansait en lettres rouges sur le mur blanc : « Ce n'est pas moi qu'il faut tuer, c'est Reine ! » On frappa à la porte… Il tressaillit. Il avait reconnu cependant la manière de frapper de la Ficelle. Il alla lui ouvrir : c'était bien lui ! Il avait une lettre à la main.

« De la part de Reine, pour monsieur le marquis », dit-il.

Chéri-Bibi prit la lettre, et pendant que la Ficelle ouvrait des yeux et une bouche énormes en apercevant Pont-Marie dans un fauteuil, ficelé comme un boudin, il lui dit d'une voix sourde :

« Prie Reine de monter !

– Bien, monsieur le marquis !

– Tu entends ! Il faut qu'elle monte !

– Bien, monsieur le marquis ! »

Alors Chéri-Bibi referma la porte, s'adossa au mur, et, d'une main qui tremblait comme celle d'un vieillard alcoolique, il déchira l'enveloppe. Il avait reconnu du papier de chez lui… comme il en avait sur le bureau du petit salon… Reine avait écrit ce mot à la minute même… Peut-être se ravisait-elle ? Peut-être ne voulait-elle plus parler maintenant ? Ses yeux brouillés déchiffraient avec peine l'écriture. Enfin il lut :

« Monsieur le marquis, je connais votre crime et celui de M. de Pont-Marie. Inutile, n'est-ce pas, que je précise lequel ? Je me suis tue tant que Mme votre mère a vécu, car je lui étais tellement dévouée, et je l'aimais tant, que, pour lui garder la paix et l'honneur de ses derniers jours, je crois bien lui avoir fait le sacrifice du repos de mon âme. J'ai laissé condamner sciemment un innocent. Mais l'heure de l'expiation a sonné. Je suis venue ce soir chez vous, monsieur le marquis, sachant que j'y trouverais des magistrats, dans le dessein de vous dénoncer à la justice des hommes. Cependant, en pénétrant dans ce vieux château où j'ai vécu tant d'années dans une famille respectée, mon cœur a été saisi de pitié, et je me suis dit qu'il suffirait peut-être d'aider la justice de Dieu ! Monsieur le marquis, j'ai la preuve de votre crime : je jure sur la tombe de ma chère maîtresse, votre mère, que je détruirai cette preuve si vous avez le courage de vous châtier vous-même. Il faut vous tuer, monsieur le marquis ! »

Chéri-Bibi mit la lettre dans sa poche.

« Eh bien ! demanda Pont-Marie, que dit-elle ?

– Rien qui te regarde, répondit l'autre, très pâle. Elle ne parle même pas de toi !

– Qu'est-ce que je te disais ? Elle n'attendait que la mort de la vieille, bien sûr ! Ah ! la garce ! Allons, Maxime, détache-moi… mais détache-moi, n… de D… ! Tu vois bien qu'il faut se carapater !

– Attends donc ! fit Chéri-Bibi d'une voix effroyablement lugubre : elle va peut-être monter !

– C'est notre dernier espoir ?

– Oui ! »

On refrappa à la porte. C'était la Ficelle qui revenait avec la réponse de Reine.

La bonne vieille demoiselle était toujours au salon avec sœur Sainte-Marie et déclarait qu'elle ne voulait pas monter, qu'elle n'avait plus rien à dire à monsieur le marquis. Cependant elle avait encore écrit quelques mots qu'elle avait mis sous enveloppe. Chéri-Bibi se jeta dessus : « Je vous donne une demi-heure ! » disait la nouvelle missive. C'était bref, mais significatif.

Chéri-Bibi arracha une feuille de son carnet et écrivit :

« Vous avez eu autrefois pitié de ma mère, ayez aujourd'hui pitié de ma femme et de mon enfant ! Ne les privez pas d'un mari et d'un père qui les adore et qui se repent amèrement de toutes les fautes d'autrefois. C'est moins ma personne que vous frapperiez qu'une malheureuse famille innocente. Songez-y et

ne soyez pas plus implacable que la justice des hommes, pour laquelle il y a prescription ! »

Il plia le mot en quatre et le donna à la Ficelle, qui le regardait faire, affolé de voir sa mine défaite et ses doigts tremblants.

« Ah ! mon Dieu ! que se passe-t-il demanda pitoyablement le dévoué secrétaire.

– Je t'expliquerai cela tout à l'heure, fit Chéri-Bibi d'une voix rauque. Va. Fais lire ça à Reine et arrache le mot ensuite ou plutôt, rapporte-le-moi, car je ne tiens pas à ce qu'il s'égare ! »

La Ficelle s'esquiva, affolé.

« Bon Dieu ! jura Pont-Marie… elle ne monte pas… eh bien, il faut descendre la chercher… la faire taire coûte que coûte !

– Pas possible, répliqua avec un calme terrible Chéri-Bibi… elle ne quitte pas sœur Sainte-Marie…

– Eh bien ?

– Eh bien ! fit l'autre, de plus en plus froid, je ne puis pas tuer sœur Sainte-Marie !

– À cause ?

– Ça ne te regarde point !

– À cause que c'est une religieuse ?

– Oui, c'est cela !

Alors, Pont-Marie beugla encore :

« Mais délivre-moi, n… de D… !

– Tu jures le saint nom de Dieu, Pont-Marie ! ça te portera malheur ! » fit Chéri-Bibi tout pensif.

En attendant la réponse de Reine, il s'assit et se prit la tête dans les mains, n'entendant même plus les réclamations, gémissements et malédictions de Pont-Marie. La Ficelle ne fut pas absent cinq minutes.

« Ah ! monsieur le marquis, Reine et sœur Sainte-Marie sont aussi pâles que vous, bien sûr ! Je vous avais bien dit que vous aviez tort de vous mêler d'une histoire pareille !

– La réponse ?

– La voici avec votre petit mot. »

Et il tendit encore une enveloppe où se trouvaient les deux papiers.

Chéri-Bibi lut :

« Y a-t-il prescription aussi pour votre dernier crime ? Et croyez-vous que je vais avoir pitié d'un homme qui, après avoir assassiné son père, a tué, presque sous mes yeux, car je suis arrivée au moment où vous le frappiez, le malheureux docteur Walter ? Il y a trop de sang contre vous, monsieur le marquis… et je ne veux pas plus longtemps par mon silence être la complice de vos forfaits. Si, à la minute que je vous ai fixée, je ne suis point sûre de votre mort, j'apprendrai, moi, à M. Costaud, qui il doit arrêter, au lieu de chercher vainement dans l'ombre de votre première victime : du pauvre Chéri-Bibi ! »

Chéri-Bibi jeta ce dernier papier dans sa bouche comme il avait fait des autres. Il le mâchait d'un air bestial et tout à fait

inintelligent. Il paraissait complètement hébété. Et il pleurait… Oui, des larmes silencieuses commençaient de couler le long de ses joues.

« Mais qu'est-ce qu'il y a, monsieur le marquis ? Qu'est-ce qu'il y a ? implorait la Ficelle…

– *Il y a que je vais mourir, mon bon la Ficelle…* Oui, on se croyait heureux, et puis, pan ! voilà que je vais mourir ! Ah ! je n'ai pas de chance ! »

Et il se reprenait à pleurer comme un enfant, s'essuyant les yeux avec sa manche.

La Ficelle, bouleversé, tomba à genou.

« Relève-toi ! fit Chéri-Bibi avec un sourire navrant… Relève-toi et aide-moi à transporter dans le cabinet noir ce monsieur qui fait trop de bruit ! Il gêne mes derniers moments… »

Pont-Marie devenait en effet insupportable avec ses mouvements de grenouille récalcitrante. Ils le portèrent donc dans le cabinet et, comme il se reprenait à crier, ils lui remirent le bâillon ; après quoi, ils revinrent dans la chambre.

Chéri-Bibi tira de sa poche un revolver qu'il arma avec une grande tristesse.

La Ficelle se jeta sur son bras.

« Dieu du ciel ! gémissait-il… s'il est vrai que vous devez mourir, monsieur le marquis, tuez-moi auparavant ! Mais, sur la tête de votre enfant, dites-moi ce qui vous force à vous tuer ? Dites-le-moi… Je vous trouverai peut-être bien un moyen de vivre !

– Bon la Ficelle ! excellente créature ! cœur d'or ! brave compagnon de mes alarmes ! Il n'y a plus rien à faire, crois-moi, qu'à accomplir le dernier geste du destin ! J'ai voulu venger Chéri-Bibi, innocent de l'assassinat du marquis… mon père ! Et sais-tu qui était l'assassin de mon père ? Sais-tu qui est l'homme que Reine vient aujourd'hui dénoncer, preuves en main ? C'est moi ! moi, M. le marquis du Touchais fils ! L'assassin de mon père, c'était moi ! Ah ! la Ficelle, quand je te l'ai toujours dit que je n'avais pas de chance ! Mais tout de même, une déveine pareille ! Il n'était pas distrait, le Dieu qui m'a frappé ! Il y a de quoi pleurer, n'est-ce pas ? C'est vrai, je pleure comme un pauvre gosse… non point parce que j'ai peur de mourir… tu sais que je n'ai pas peur de la mort ! mais parce que je quitte Cécily… et mon cher petit moutard que j'aimais tant !

« Ah ! ça, oui, ça me fait chialer ! Dire que je ne les embrasserai plus jamais ! jamais ! Tiens ! viens que je t'embrasse, la Ficelle… Tu les embrasseras après, pour moi ! Et puis, tu veilleras bien sur eux ! Tu vas comprendre tout en deux mots : si je meurs, Reine ne parlera pas ! Elle me le promet, elle me le jure ! C'est encore une brave femme ! Elle me permet de sauver, par ma mort, l'honneur de mon fils ! Au moins, mon fils n'aura pas un assassin pour père ! Et je me tue pour eux, mon bon la Ficelle ! Mais cela, vois-tu, me relève à mes yeux et me donne du courage ! (Il regarde l'heure à sa montre.) J'ai encore un bon quart d'heure… Tout de même, j'ai bien du chagrin… Ma belle Cécily ! Mon cher petit Jacques ! »

La Ficelle était retombé à genoux et mêlait ses larmes à celles de Chéri-Bibi.

« Ma pauvre femme ! Elle était digne de tout mon amour ! Et je l'aimais comme on nous apprenait au catéchisme que les anges aiment le bon Dieu ! Oui, malgré toute ma méchante vie, mon cœur était resté comme celui d'un enfant ! Je l'avais conservé si pur pour elle, si beau ! Je le lui ai apporté entre mes

deux terribles mains, et elle ne s'y est point trompée ! Elle l'a pris, et elle m'a aimé ! Alors vois-tu, mon bon la Ficelle, j'ai tort de me plaindre : un bonheur pareil, il faut que je le paye, et les portes de l'enfer peuvent s'ouvrir maintenant devant moi, puisqu'elle m'a aimé. »

Les deux hommes firent entendre un sanglot.

Doux allégement d'une heure mourante ! Souvenir ! Amour de Cécily !

« Adieu, Cécily ! Adieu, mon petit Jacques ! Adieu, la Ficelle ! Adieu, sœur Sainte-Marie, qui a tant prié pour moi, et qui n'a point connu mon bonheur ! Adieu, vous tous que j'ai tant aimés ! »

Et Chéri-Bibi leva son revolver, mais la Ficelle se précipita à nouveau, avec un grand cri, sur son bras :

« Monsieur, monsieur, vous ne pouvez pas vous tuer !

– Pourquoi donc, la Ficelle, mon ami ?

– Parce que votre mort, au lieu de sauver de la honte votre femme et votre enfant, les déshonorerait pour toujours ! »

Chéri-Bibi fut frappé de l'exaltation triomphale de la Ficelle, mais il ne le comprenait point.

« Que veux-tu dire ?

– Monsieur le marquis a oublié les dessins qu'il s'est fait faire sur la poitrine.

– Mes tatouages ?

– Oui, les tatouages de Chéri-Bibi…

– Malédiction ! jura Chéri-Bibi.

– Ce serait apprendre au monde que votre fils est le fils d'un forçat ! Ce serait livrer votre secret !

– Malheureux ! malheureux ! trois fois maudit que je suis ! jeta l'homme, dans une suprême lamentation. Je ne pouvais sauver ma femme et mon fils que par ma mort, et je ne peux pas mourir ! *Fatalitas !* »

Ce fut au tour de Chéri-Bibi de tomber à genoux. Il s'arrachait les chairs, il s'arrachait les cheveux à poignées.

« Et Reine va parler, et Reine va parler si je ne me tue pas ! Et mon enfant, mon petit ange, comme moi sera maudit ! Dieu du ciel, si tu existes, accable-moi encore, toi qui m'as tant poursuivi, mais aie pitié d'un petit enfant ! Que faire, que faire, que faire !

– Monsieur, fit la Ficelle qui était toujours en proie à son étrange enthousiasme, monsieur, il faut me tuer, moi !

– Que dis-tu ? Ton dévouement pour moi te rend fou !

– Ah ! puisqu'il lui faut un cadavre à cette Reine, elle l'aura ! Tuez-moi, monsieur ! Donnez-moi vos bijoux, vos bagues, votre montre ! Et quand vous m'aurez tué, brûlez-moi avec la maison ! brûlez-moi avec le château de vos ancêtres ! Mais brûlez-moi bien, qu'on ne me reconnaisse plus ! Défigurez-moi ! et vous êtes sauvé ! et votre femme est sauvée ! et votre enfant est sauvé ! On ne risque point, avec moi, de retrouver quelque bout de peau avec lequel l'ami Costaud saurait reconstituer Chéri-Bibi ! Tuez-moi, monsieur, et sauvez-vous ! Disparaissez ! Vous

veillerez de loin sur Virginie et sur le petit que nous attendions, comme j'aurais veillé sur ceux que vous aimez si j'avais vécu ! »

Chéri-Bibi écoutait la Ficelle… l'écoutait… l'écoutait, et pendant qu'il l'écoutait, la lueur divine de l'espérance commençait à embraser son regard.

« Sublime amitié ! murmura-t-il… sublime inspiration ! »

Et il se releva et il dit à la Ficelle en lui montrant la porte du petit cabinet où ils avaient enfoui M. de Pont-Marie :

« Le cadavre, nous l'avons ! »

En fait, Chéri-Bibi anticipait un peu sur les événements, car M. de Pont-Marie était encore vivant, mais nul doute que, dans son esprit, il le vit déjà mort !

La Ficelle avait compris.

« Vous voyez bien ! s'écria-t-il, joyeux, vous voyez bien, monsieur le marquis, qu'il y a un bon Dieu ! »

Chéri-Bibi regarda sa montre.

« Vite ! dit-il… nous n'avons pas un instant à perdre ! »

Et il s'en fut glisser cette montre dans le gousset de M. de Pont-Marie, auquel il prit la sienne.

M. de Pont-Marie avait été rapporté dans la chambre par les deux hommes. Ne comprenant rien à cette substitution de montre, ses yeux, à défaut de sa bouche, toujours garnie de son bâillon, demandèrent une explication que Chéri-Bibi et la Ficelle ne jugèrent point utile de lui donner. Puis il y eut encore entre Chéri-Bibi et Pont-Marie, avec une certaine brutalité, à

cause que l'on était pressé, substitution de bagues… Enfin, Chéri-Bibi commençait de se déshabiller et allait passer ses vêtements à M. de Pont-Marie, quand la Ficelle l'arrêta :

« Ça n'est pas la peine ! Il sera si bien brûlé qu'il n'en restera pas grand-chose ! Je vous demande une seconde ! »

Il s'absenta quelques instants et revint avec des seaux, des pots et des bouteilles.

« Monsieur le marquis, j'ai pensé à l'incendie parce que ce nous sera une chose vraiment facile… Les ouvriers ont laissé tout ce qu'il fallait pour cela… Il y a des pots de peinture et d'essence de térébenthine plein le couloir et le petit cabinet de débarras. La maison et le pauvre M. de Pont-Marie vont flamber comme une allumette ! »

Ce disant, il déposa ses récipients, se sauva, revint encore avec un paquet de loques maculées et deux litres dans les bras.

« Qu'est-ce encore que ceci ? demanda Chéri-Bibi, tout en mettant ses propres souliers aux pieds de M. de Pont-Marie, pour plus de prudence…

– Ceci, répondit la Ficelle en lui jetant les loques, c'est une blouse de peintre et une salopette que vous allez me faire le plaisir de mettre tout de suite : déguisement tout trouvé pour vous enfuir par le petit escalier de service pendant que tout commencera à brûler ici et que je m'occuperai, moi, en bas, à faire sortir Mme Cécily et vos honorables convives.

– Je te la confie, la Ficelle !

– Aie pas peur, monsieur le marquis.

– Et cette bouteille ? Que fais-tu avec cette bouteille ?

– Vous le voyez, monsieur le marquis, j'arrose de son contenu les vêtements de M. le vicomte de Pont-Marie !

– Mais qu'est-ce que c'est ?

– C'est du pétrole, monsieur le marquis ! »

Le prisonnier eut encore un sursaut, cependant qu'il roulait des yeux dont les globes semblaient prêts à sortir des orbites.

« Il croit que nous allons le brûler vivant ! fit Chéri-Bibi. Il nous prend pour des sauvages ! »

Ayant dit, Chéri-Bibi s'approcha par derrière de M. de Pont-Marie, et lui passant autour du cou son mouchoir roulé en corde, il se mit en mesure de l'étrangler en lui faisant le moins de mal possible. Si M. de Pont-Marie, sous l'action du garrot, continuait d'ouvrir des yeux de plus en plus épouvantables, Chéri-Bibi fermait les siens, car ce métier de bourreau lui répugnait plus que nous ne pourrions dire, et il eût peut-être, à cette heure de suprême désespoir, préféré mourir lui-même, tant il lui restait peu de courage contre les autres, que de faire trépasser de sa main un homme qui avait tous les droits à réclamer l'exécuteur officiel des hautes œuvres. Mais quoi ! puisque Chéri-Bibi ne pouvait pas mourir et qu'il lui fallait un cadavre, il le fit.

« Encore un ! » gémit-il en levant les yeux au ciel, quand ce cher vicomte ne donna plus aucun signe de vie.

Pendant ce temps, la Ficelle continuait d'arroser les corridors et les tentures du second étage avec ce qui lui restait de pétrole. Il revint avec une seconde bouteille.

« C'est fini ? demanda-t-il.

– C’est fini ! annonça Chéri-Bibi en soupirant.

– Il ne nous reste plus, fit la Ficelle, qu’à défigurer un peu, à tout hasard, monsieur le vicomte ! »

Et comme il s’agenouillait auprès du vicomte et promenait soigneusement sur les traits convulsés du mort un pinceau qu’il avait préalablement trempé dans sa bouteille, Chéri-Bibi, curieux, jeta un regard sur l’étiquette. Alors, il comprit. Son secrétaire « peignait » le visage de l’homme au chapeau gris avec de l’acide sulfurique.

Le vitriol accomplissait, avec une rapidité terrible, son œuvre de transformation.

« Là, maintenant il n’y a plus de danger que l’on ne reconnaisse pas le visage de M. le marquis du Touchais ! » exprima la Ficelle en se relevant et en se retournant du côté de son maître.

Puis, lui tendant les bras :

« Et maintenant, embrassons-nous, monsieur le marquis, il faut nous quitter… »

Ils s’embrassèrent.

« Mon bon la Ficelle !

– Mon bon monsieur le marquis ! » reprenait la Ficelle, toujours respectueux en dépit de son immense émotion.

Ils se séparèrent après avoir encore parlé de Cécily et de l’enfant.

Chéri-Bibi se précipita dans l'escalier de service et la Ficelle se prépara « à allumer son feu »…

Mais tout à coup il voyait réapparaître Chéri-Bibi, haletant, plus hagard que jamais :

« Malheur ! l'escalier de service est gardé ! sur mon ordre ! Je l'avais oublié !

– Les agents de Costaud ! s'écria la Ficelle… Ben quoi ! on passe au travers !

– Ils me reconnaîtront ! Ils sauront que c'est le marquis qui s'est enfui ! Reine saura que je ne suis pas mort… et Reine parlera ! »

Maintenant, il semblait délirer.

« Non ! s'écriait-il… Non ! le marquis du Touchais n'est pas mort ! Il n'est pas mort ! »

Chéri-Bibi faisait pitié à voir, à cause du regard de folie qu'il promenait sur les choses, sur la face de Pont-Marie, dévorée par l'eau de feu, sur la bouteille de vitriol encore à moitié pleine.

Il répéta, au comble de l'exaltation :

« Le marquis du Touchais n'est pas mort tant que son visage existe ! »

Enfin il s'avança d'une façon si tragique vers la Ficelle que celui-ci comprit… oui, il comprit, car Chéri-Bibi lui montrait le vitriol.

« Non ! non ! pas ça ! pas ça ! clama le malheureux la Ficelle.

– Si tu ne fais pas cela ! râla Chéri-Bibi, tu entends, la Ficelle ! Si tu ne me peins pas, toi aussi, le visage comme tu viens de le faire à ce misérable, tu n'es pas mon ami !

– Pas ça ! Pas ça !

– Non ! tu n'es pas mon ami ! parce que tout ce que nous aurons fait ne servira à rien, tant que ce visage existera ! parce que je ne puis pas m'enfuir tant que ce visage existera !

– Pas ça ! Pas ça !

– Regarde ces gens qui veillent sur ce château… Veux-tu qu'ils voient, s'enfuyant à la lueur de l'incendie, le visage du marquis du Touchais ? Veux-tu que Reine le voie ? Allons, du courage, la Ficelle ! du courage, mon ami ?

– Chéri-Bibi ! pas ça ! Pas ça ! Jamais ! Jamais ! »

C'était la première fois que, depuis bien longtemps, la Ficelle redonnait à son maître le doux nom de leurs aventures d'autrefois. Il le prononça sur un ton de si lamentable désespérance et de si profonde, de si sublime amitié, que Chéri-Bibi attira la Ficelle sur son cœur :

« Embrassons-nous, et disons-nous adieu, mon bon la Ficelle ! Non ! Non ! je ne te demanderai pas cela ! je le sais ! Tu m'aimes trop ! Non ! Pas à toi ! Là, ne pleure plus, je m'arrangerai tout seul ! Écoute, j'ai tant souffert pour avoir ce visage-là que je puis bien souffrir encore un peu pour le perdre !

– Souffrir encore un peu ! Ne fais pas ça ! Chéri-Bibi ! Ne fais pas ça ! On dit que c'est l'enfer !

– L'enfer m'appartient, la Ficelle ! Je m'en étais échappé… j'y retourne ! Qu'importe ! N'en ai-je pas moins aimé ! et mon fils ne maudira pas ma mémoire ! Adieu, mon bon ami ! va-t'en ! Il le faut ! c'est l'heure et j'ai besoin de tout mon courage ! »

Il l'embrassa encore une fois et le porta comme un enfant sur le palier, tandis que le petit sanglotait dans ses bras puissants.

« Allons ! songe à ce que je t'ai dit… Va les sauver ! Dans cinq minutes j'aurai mis le feu à tout ça ! »

Et il ferma la porte du palier à clef.

La Ficelle joignit les mains, puis descendit l'escalier comme un homme ivre…

Il glissa le long des murs, passa comme une ombre devant la salle à manger où il se faisait entendre un bruit de voix tranquille. M. le président du tribunal racontait une histoire. Il traversa le salon. Il se dirigea vers Reine, qui, appuyée au bras de sœur Sainte-Marie, avait dans ses voiles noirs une pâleur de spectre.

Il lui dit :

« Monsieur le marquis a dit que c'était entendu et que vous seriez contente ! »

Et il quitta cette femme pour ne point la tuer.

Il pénétra dans le jardin, tourna le château, monta sur un tertre et regarda s'il pouvait distinguer quelque chose, là-haut, au second étage, où il n'y avait encore qu'une petite lumière…

Alors, il aperçut distinctement, presque collée à la vitre, la figure de M. le marquis du Touchais, sur la bouche de laquelle Chéri-Bibi mettait un bâillon.

« Le malheureux ! C'est pour qu'on ne l'entende pas crier ! Ah ! il n'y a pas deux hommes sur la terre pour avoir un courage pareil ! Mon pauvre Chéri-Bibi ! Mon pauvre Chéri-Bibi ! Et tout ça pour ton gosse ! pour ta femme ! Ah ! sûr que t'es un honnête homme ! »

Il se rappela la promesse qu'il avait faite de veiller sur ces deux chères créatures… et il retourna au château en sanglotant… Il fallait sauver Cécily ; quant aux enfants, ils étaient restés à la villa de la Falaise.

Dans la salle à manger, Cécily finissait par être tout à fait inquiète de l'absence prolongée de son mari. Elle avait beau se rappeler qu'il l'avait prévenue, elle ne parvenait pas à masquer le trouble de son âme. Le mystère de ce repas devenait de plus en plus inexplicable pour elle : l'attitude des convives, les mines même de M. Costaud ajoutaient à son angoisse. Celui-ci surtout, qui paraissait être plus au courant que les autres, lui faisait peur, au lieu de la rassurer, par son air entendu.

Costaud, sentant l'heure proche, crut pouvoir dire :

« Madame, je pense que nous allons faire un beau coup, ce soir, grâce à M. le marquis ! Mais ne vous inquiétez pas… toutes nos précautions sont prises et mes hommes sont là !

– Quel coup ? demanda Cécily, de plus en plus agitée…

– Ah ! voilà ! C'est un secret !

– Est-ce qu'on va enfin arrêter Chéri-Bibi ? demanda le président du tribunal, en manière de plaisanterie.

– Peut-être ! répliqua l'autre, bien sérieusement. Mais c'est à M. le marquis qu'il faut le demander.

– Vous m'épouvantez ! » s'écria la malheureuse femme en se levant…

Mais elle n'en dit pas plus long et ne bougea plus… et toutes les figures, autour d'elle, se firent, comme elle, extraordinairement attentives… car on commençait d'entendre une sorte d'hululement prolongé, lent, sourd et funèbre qui venait des étages supérieurs et qui vraiment donnait à tous « froid dans le dos ».

« Qu'est-ce que c'est que cela ? balbutia Cécily.

– Oui ! quelle étrange plainte ! » souffla le juge d'instruction…

– On dirait quelqu'un qui étouffe ! exprima le président.

– Oh ! mais c'est affreux ! » fit Cécily qui chancela.

Costaud était déjà debout, aussi inquiet que les autres.

« Oui, il faut voir ! »

La plainte, traversant les planchers et les murs, s'était faite plus forte, plus douloureuse… toute la maison en résonnait comme une caisse sonore.

Ils se précipitèrent tous sur la porte, Cécily en tête, mais déjà la porte s'ouvrait brutalement et la Ficelle, avec des gestes d'halluciné, apparaissait, en criant :

« Le feu ! le feu ! Sauvez-vous ! Sauvez-vous ! »

Ce fut une bousculade inouïe… Heureusement que la Ficelle protégeait Cécily, sans quoi elle eût été piétinée… Cécily criait :

« Maxime ! Maxime ! Où est le marquis ! Maxime, où es-tu ?

Et elle essayait de s'arracher des bras de la Ficelle, qui l'avait fait sortir de force du château.

Costaud criait :

« C'est Chéri-Bibi ! C'est Chéri-Bibi qui a mis le feu ! »

Et il appelait ses agents qui accouraient de tous les coins du parc attirés par les premières lueurs de l'incendie. Le feu avait pris là-haut, au deuxième étage, et déjà les combles n'étaient plus qu'un brasier… La marche du fléau était foudroyante, une flamme immense léchait la nuit noire… et les agents eux aussi criaient :

« Chéri-Bibi ! Chéri-Bibi ! C'est Chéri-Bibi qui a mis le feu ! Nous l'avons vu ! Nous l'avons aperçu qui courait au dernier étage ! Il est encore dans la maison ! Vous l'entendez ! C'est lui qui crie ! Il brûle !

– Ah ! cette fois, nous le tenons, il faut le prendre ou le faire griller ! » rugissait Costaud.

Au-dessus de toutes les clameurs, des cris des domestiques qui étaient sortis des sous-sols, des appels des agents et des magistrats qui cherchaient le marquis, au-dessus même des plaintes désespérées de Cécily qui continuait d'appeler Maxime et qui suppliait tout le monde de sauver son mari, au-dessus de tout

cela grondait encore cette longue, longue, effroyable lamentation sourde…

Elle ne se tut qu'avec l'effondrement du plancher du second étage.

« Pourvu qu'il ait eu le temps de se sauver ! » murmurait la Ficelle, qui ne lâchait pas Cécily, redoutant à chaque instant un acte de désespoir.

On avait beau dire à la marquise que son mari avait dû quitter le château et que c'était ainsi qu'il fallait s'expliquer sa longue absence, elle voulait retourner dans la maison en flammes… s'assurer par elle-même qu'il n'était pas là… et, s'il était là, tenter de le sauver ou de mourir avec lui…

« Maxime ! Maxime ! »

Songeant tout à coup qu'elle pouvait encore monter au premier étage par le petit escalier de service qui n'était pas atteint par les flammes, elle repoussa brutalement la Ficelle et y courut. Derrière elle, on se précipita. Les agents criaient : « Prenez garde ! Prenez garde ! Chéri-Bibi ! Chéri-Bibi ! nous l'avons encore vu tout à l'heure… là, à la fenêtre de la tourelle ! »

Costaud arriva à son tour, derrière Cécily, et, cette fois, ce fut un cri, *un terrible cri de Cécily qui désigna à Costaud et à ses agents, Chéri-Bibi lui-même !*

La porte de service venait d'être poussée, et sortant d'un nuage de fumée, diaboliquement illuminé par le crépitement des étincelles, surgissait une espèce de monstre à demi nu, un être hideux, dont la figure n'était plus qu'une plaie, dont la bouche n'avait plus qu'un râle, et dont la poitrine portait, comme une enseigne, l'estampille infâme : « Chéri-Bibi ». Ah ! il n'y avait pas à s'y tromper, c'était bien lui !

Déjà ramassé sur lui-même, il se préparait à foncer dans la nuit à travers les agents de Costaud, quand il aperçut Cécily devant lui qui le désignait à leurs coups et qui lui barrait le passage en criant comme une démente : Chéri-Bibi ! Chéri-Bibi ! Alors on vit le monstre se frapper le cœur, avec un cri sauvage, et se rejeter dans la fournaise.

Sa silhouette flamboyante apparut encore çà et là, comme le démon de cet enfer, et puis Chéri-Bibi lança dans la nuit, pour la dernière fois, son terrible cri de guerre : *Fatalitas !*

Et puis ce fut le chaos…

… Et puis le château du Touchais finit de brûler, tranquillement, en silence… car on avait emporté Cécily, quasi morte…

Le Lendemain on retrouva les restes du marquis Maxime du Touchais, que tout le monde plaignit comme la dernière victime de Chéri-Bibi.

… Mais on ne retrouva jamais les restes de Chéri-Bibi.

Ce qui faisait dire à cet entêté de Costaud :

« Vous croyez qu'il est mort ? Nous en reparlerons peut-être un jour ! »

FIN.

Édition du groupe « Ebooks libres et gratuits »

Gaston Leroux

PALAS ET CHÉRI-BIBI

Nouvelles aventures de Chéri-Bibi

(1919)

Table des matières

I Les soupirs de Palas....4
II Chéri-Bibi 10
III Les ombres du passé 20
IV Quelques gestes dans la nuit 30
V Comment Chéri-Bibi était mort 46
VI Pernambouc, le bourreau du bagne....63
VII Les mystères de la forêt vierge 76
VIII Les chercheurs d'or 93
IX Adieux de Palas et de Chéri-Bibi 110
X Quatre ans plus tard 115
XI Le comte de Gorbio 121
XII Une commission pressée 132
XIII M. Hilaire 140
XIV Le jugement de Dieu.... 156
XV Lune de miel.... 174
XVI Le programme très simple de Chéri-Bibi....190
XVII M. de Saynthine 201
XVIII Les cauchemars de Palas 204
XIX Une mauvaise nuit suivie de mauvais jours.... 215
XX Coup d'œil sur l'abîme 225

XXI Suite de la villégiature de M. Hilaire.....233
XXII Le magasin de M. Toulouse 242
XXIII Le héros et le bandit 258
XXIV Un ange veillait 266
À propos de cette édition électronique..... 271

I

Les soupirs de Palas

Sur la grève embrasée, devant le flot redoutable où glissaient les requins affamés, gardiens de sa prison, Palas était étendu. Le forçat semblait une bête lasse au repos. Au fait, il avait profité de la « relâche » de dix heures pour venir chercher là un peu de fraîcheur et de solitude, entre deux rochers qui l'isolaient du reste du bagne. Ah ! s'isoler ! Ne plus entendre !... *Ne plus voir !...* Ne plus penser !... Mais comment Palas eût-il fait pour ne plus penser à ce qu'il avait vu le matin même ?... à ce qu'il avait été forcé de voir ?...

Ce matin-là, il y avait eu double exécution !... un terrible exemple nécessaire... de la bonne besogne pour Pernambouc, le bourreau du bagne, et pour son aide : « *Monsieur Désiré* »... Horreur ! oh ! horreur !

Palas en frissonnait encore. C'était un corps encore jeune, plein de force et de souplesse. Appuyé sur les coudes, le menton dans la coupe de ses mains, il semblait faire quelque rêve impossible... Le large chapeau de paille jetait son ombre sur l'ombre de son regard profond qui glissait vers les lointains horizons. Ce que l'on apercevait de sa figure rase et de son profil était un dessin ferme et plein de finesse. Malgré la puissante empreinte du bagne qui a tôt fait de vieillir les plus jeunes, cet homme ne paraissait guère avoir plus de quarante ans...

C'était ce mélange de force et de délicatesse qui lui avait fait donner ce surnom de Palas, par lequel on désigne dans le langage du *Pré* (bagne) ceux que la nature a doués d'une pres-

tance généralement appréciée des dames « *Il fait son Palas !…* » mais le vrai nom de Palas était célèbre dans les fastes criminels depuis plus de dix ans, époque où le jury de la Seine l'avait condamné à la peine de mort, lui, Raoul de Saint-Dalmas, jeune homme d'excellente famille qui, après avoir gaspillé son patrimoine, avait été accusé d'avoir assassiné son bienfaiteur pour le voler.

Il avait dû sa grâce à sa jeunesse, au désespoir de sa mère, morte de douleur, et aussi à l'acharnement avec lequel il avait crié son innocence, en dépit des preuves qui semblaient l'accabler. Et maintenant il était au bagne, à perpète…

« Tu soupires, Palas ! »

L'homme tressaillit et tourna la tête. Aussitôt des rires grossiers se firent entendre et il aperçut, assis autour de lui, le Parisien, Fric-Frac, le Caïd et le Bêcheur. Sa rêverie l'avait emporté si loin qu'il ne les avait pas entendus venir.

Ces quatre-là étaient ses pires ennemis, ceux qui n'avaient jamais désarmé et à cause desquels, dernièrement encore, il n'avait pas hésité à se faire enfermer pendant des mois dans *l'île du Silence,* l'île Saint-Joseph, toute proche, qui est réservée à ceux qui ont commis des crimes au bagne ou qui se sont révoltés contre la chiourme.

Pour ne plus voir ces quatre monstres qui le poursuivaient de leurs tracasseries diaboliques, ou de leurs plaisanteries hideuses, il avait cherché querelle à un « artoupan » (garde-chiourme) et l'avait gravement menacé, ce qui lui avait valu, quelque temps, le régime terrible de l'île voisine, l'internement dans un édifice spécial où les surveillants eux-mêmes ne doivent communiquer avec les prisonniers que par geste ou par écrit, jamais par la parole.

Et depuis qu'il était sorti de son encellulement, il le regrettait et cela d'autant plus que Chéri-Bibi, le formidable bandit qui, depuis de si nombreuses années, avait épouvanté le monde, mais qui avait pris Palas en amitié, n'était plus là pour faire taire d'un froncement de sourcils l'abominable Fric-Frac, ou le Parisien lui-même.

Oh ! il n'était pas loin, Chéri-Bibi ! il était enfermé, pour le moment, dans l'établissement central, derrière des barreaux à travers lesquels Palas, un matin qu'il était de corvée de balayure, avait pu l'apercevoir et échanger avec lui quelques signes mystérieux d'amitié. Ça avait été rapide du reste, car le chef des artoupans avait pénétré dans la cour et, aussitôt, de toutes les cellules juxtaposées et grillées, de telles bordées d'injures avaient été déversées que le malheureux garde-chiourme avait rappelé la corvée, fait évacuer la cour par le service des cuisines qui apportait la soupe et déclaré dans sa fureur qu'il laisserait les « fagots » crever de faim dans leur pourriture pendant trois jours !...

Au-dessus de ces menaces et de tout cet affreux tumulte, Palas entendait encore le rire énorme, le rire gigantesque de Chéri-Bibi...

Ce n'étaient ni le Parisien, ni Fric-Frac, ni le Caïd, ni le Bêcheur qui eussent risqué ainsi de se faire mettre au cachot. Ils se la coulaient « en douce », assez bien vus des autorités qu'ils renseignaient sournoisement, sur l'état d'esprit ou sur les projets d'évasion de leurs camarades, trouvant à cette trahison des bénéfices certains.

Et même quand leur naturel batailleur ou pillard reprenait le dessus, ils n'écopaient guère, comme corvées de punition, que de la « balade à la bûche », qui consiste à transporter pendant des heures de lourds madriers d'un point à un autre, pour les rapporter ensuite au point de départ.

Dans l'instant, pendant qu'ils commençaient à agacer Palas, ils travaillaient tout doucement à fabriquer des objets d'art destinés à être échangés, quand se présentait un visiteur, contre des paquets de tabac ou quelque menue monnaie. Arigonde, dit « le Parisien », venait de finir de graver au couteau, dans une mâchoire de requin, ces mots fatidiques : « Le tombeau du forçat. »

Cet Arigonde en voulait à mort à Palas de l'avoir détrôné, aux Îles du Salut, comme « homme du monde ». Jusqu'à son arrivée, c'était lui qui avait le « sceptre de l'élégance », si l'on peut dire. Inutile d'expliquer que cette réputation d'élégance tenait moins dans la coupe des habits et dans la façon de faire son nœud de cravate que dans certaines manières que l'on ne trouve point dans le commun des forçats, et qui attestent une éducation soignée. En dépit de toutes les hâbleries du Parisien, qui n'était jamais à court pour raconter ses bonnes fortunes dans la haute et vanter ses relations mondaines, Arigonde, à côté de Palas, n'en paraissait pas moins ce qu'il avait été tout d'abord, un employé de petit magasin qui fait des grâces avec la clientèle.

Palas avait repris sur la grève sa position première et il n'avait pas l'air d'entendre le Bêcheur qui glapissait :

« Cœur qui soupire n'a pas ce qu'il désire… »

Ricanement des autres…

« Mossieu Palas ne daigne point entrer en conversation avec d'humbles « fagots » comme nous, reprit le Bêcheur (un ancien clerc d'huissier qui avait aidé un client à découper son patron en morceaux). Mossieu Palas fait sa chicorée, sa chochotte, sa patagueule !…

– Mossieu Palas *pleure sur les malheurs de la patrie !* glapit l'ignoble Fric-Frac, un ex-monte-en-l'air, qui était un petit homme quasi désarticulé, marchant de côté, comme un crabe.

– Caïd aussi voudrait faire pan pan sur les Boches ! Caïd bon soldat !... »

Palas se mordait les doigts pour ne pas laisser échapper un rugissement en entendant cette horreur de Ben Kassah, le « fagot » musulman, voleur de petites filles et pourvoyeur, réclamer sa part au combat !

Hélas ! Hélas ! ne soupirait-il pas lui-même après la sienne ! Et c'est bien parce qu'ils l'avaient entendu, le soir où ils avaient appris la déclaration de guerre, clamer son désespoir et encore une fois son innocence et réclamer un fusil, que les misérables se gaussaient de lui sinistrement.

« Je viens de voir le payot qui raboule de la vergne (le vaguemestre qui revient de la ville), déclara le Parisien, il apporte de fameuses nouvelles ! Paraît que Joffre réclame Palas pour en faire son chef d'état-major ! »

Cette fois Palas bondit et tous reculèrent, car Palas était fort. Seulement ils savaient qu'il répugnait à se « piocher avec les fagots » et, de fait, il se contenta de leur cracher quelques menaces qui déchaînèrent leur rire, à distance.

« Si tu crois que tu nous épates avec tous les flambeaux que tu racontes ! lui cria Fric-Frac. Garde ta salade !

– Des vannes à la noix ! exprima le Bêcheur en se mettant prudemment hors de portée, quée jactance !...

– Quand t'auras bien jacté, j'te bénirai quoiqu'j'ai su l'cœur ! » annonça le Parisien, qui n'osait se mesurer avec Palas, mais qui le haïssait tant qu'il mourait d'envie de le battre…

Il fit un pas vers Palas.

Celui-ci serrait les poings. Il commençait à voir rouge quand l'arrivée d'un nouveau personnage fit disparaître les quatre misérables comme par enchantement.

Il n'avait pas eu besoin, celui qui arrivait, d'ouvrir la bouche. Il n'avait eu qu'à se montrer.

C'était Chéri-Bibi.

II

Chéri-Bibi

« Tu es donc sorti du cachot ? demanda Palas.

– Oui », répondit le bandit qui travaillait de la pointe de son couteau un morceau de bois dur taillé d'une singulière façon.

C'était une figure effroyable que celle de Chéri-Bibi. D'exceptionnelles aventures, de longues années de bagne, coupées d'évasions sans nombre, des passions farouches, la torture de la chair et jusqu'à la flamme ardente du vitriol avaient ravagé cette face formidable qu'on ne pouvait voir sans terreur.

Cependant de temps à autre – quand il regardait Palas par exemple – une lueur de bonté étrange éclairait cette tête d'enfer.

Toute sa personne, du reste, était redoutable. Ses poings énormes, sa carrure, ses épaules qui semblaient faites pour soulever de prodigieux fardeaux, tout en lui donnait une impression de force irrésistible.

Lorsqu'il fournissait un effort, les muscles dessinaient sous sa blouse de forçat un relief saisissant. Cette blouse le couvrait toujours. On ne l'avait jamais vu, comme ses compagnons, travailler ou se promener le torse nu. On disait que la chair de sa poitrine portait, imprimé, le secret de sa vie et que certains tatouages exprimaient en toutes lettres celui de son cœur. Or, Chéri-Bibi avait une grande pudeur pour les choses de l'amour.

Cet homme, dont on ne comptait plus les crimes, avait toujours eu, comme on dit, des mœurs irréprochables.

Chéri-Bibi et Palas se croyaient seuls. Ils n'avaient pas vu Fric-Frac revenir sournoisement sur ses pas pour, à l'abri d'un rocher, les guetter et les écouter. Chéri-Bibi s'assit à côté de Palas, travaillant toujours son morceau de bois dur.

« Qu'est-ce que c'est que ça ? demanda Palas.

– Ça ! répliqua Chéri-Bibi, c'est la clef de la liberté !

– Qu'est-ce que tu dis ? » fit Palas en pâlissant.

Chéri-Bibi poussa un soupir à fendre les cœurs les plus endurcis.

« Je t'aime bien, mon poteau, et j'aurais voulu te conserver près de moi, dit-il d'une voix qui tremblait, mais je vois bien que tu te meurs ici !... Réjouis-toi ! Tu seras bientôt libre ! Tu vas pouvoir retourner en France, Palas ! »

Celui-ci savait que Chéri-Bibi ne parlait jamais inutilement. Il le crut. Un espoir immense gonfla sa poitrine.

« En France ! soupira-t-il.

– *Vingt-deux* », souffla le bandit.

Vingt-deux, dans le langage du bagne, signifie « Attention ! »

Palas tourna légèrement la tête et aperçut la silhouette d'un garde-chiourme qui passait non loin d'eux, le fusil en bandoulière.

L'artoupan jeta un coup d'œil de leur côté et s'éloigna en longeant le flot.

Fric-Frac était toujours à son poste d'écoute. Chéri-Bibi continuait :

« Et, tu sais !... je te donnerai les papiers d'un honnête homme ! T'auras tout ce qu'il faut pour te faire encore du bonheur !

– Mon Dieu ! » gémit l'autre.

Et il regarda Chéri-Bibi. Chéri-Bibi pleurait.

Palas tressaillit. C'était un spectacle auquel il n'avait jamais assisté ; des larmes dans les yeux de Chéri-Bibi ! Chéri-Bibi se donna des coups de poing dans les yeux, pour se punir certainement de cet instant d'attendrissement et il cracha un blasphème épouvantable.

« Pourquoi ne fuis-tu pas avec moi ? demanda Palas.

– Parce que je te gênerais, mon petit ! T'auras vite oublié Chéri-Bibi, va !...

– Jamais, dit l'autre. Il n'y a que toi de bon pour moi ici ! Tu n'as pas cessé de me protéger.

– Te protéger ! T'as besoin de la protection de personne ! Sous tes dehors de demoiselle t'es aussi fort que moi ! Si tu avais voulu les *bomber* une bonne fois ceux qui te font du boniment, ils t'auraient vite fichu la paix ! Mais t'es trop grand seigneur ! Du reste, c'est ce qui m'a plu en toi ! Moi, j'aime les gens bien élevés ! et puis j'aime aussi les honnêtes gens ! et t'es un honnête homme ! Je te crois quand tu me dis que t'es innocent ! Je me rappelle le temps où je n'avais pas encore fichu mon premier

coup de couteau ! Ah ! je le vois toujours, ce premier coup de couteau ! J'en avais toujours un, de couteau, à la ceinture. J'étais garçon boucher au Pollet ! Tu le connais, le Pollet ? C'est près de Dieppe. L'été, tu as dû aller aux courses par là ? T'as toujours été un type chic, toi ! Pourquoi que te revoilà tout pâle ?

– Parce que je pense aux courses de Dieppe ! fait Palas en fermant les yeux.

– Oui, c'était le bon temps, hein ? Crois-tu qu'il y en avait des élégances. Du v'lan ! du zinc ! et des gommeux anglais ! Et des cocottes que c'en était honteux ! Pour t'en revenir à mon premier coup de couteau, ça m'est arrivé juste sur la falaise de Dieppe. Un voyou était en train de faire passer le goût du pain à un brave homme. J'arrive. J'veux donner un coup de couteau au voyou, je tue l'honnête homme ! C'est moi qu'ai été condamné... *Fatalitas !* V'là le départ de tous mes malheurs !... Mais je ne veux plus penser à tout ça ! ni à la France, ni à rien ! J'ai commis plus de crimes que j'ai de doigts aux deux mains ! Et toujours dans la meilleure intention ! Tu sais ; c'est comme un fait exprès ! *Fatalitas !* Alors, vaut mieux que je reste ici, pas ? Une fois pour toutes ! Le bagne, vois-tu, il a été fait pour moi, c'est mon foyer !... Toi, t'es jeune, c'est une autre paire de manches ! Tu peux te refaire une vie ! Épouser une brave et honnête femme, la rendre heureuse ! Un conseil : fuis les gourgandines ! Tu dois en être corrigé, hein ?

– Il y a des chances ! fit Palas en souriant à Chéri-Bibi, dont les propos de haute moralité l'étonnaient toujours dans cette bouche effroyable... Mais tu ne m'as toujours pas dit ce que tu fabriques là ! »

Chéri-Bibi ne répondit pas tout de suite, mais levant les yeux vers le môle dont on apercevait la pointe protégeant un petit port naturel, il dit :

« Aborgne (regarde) un peu là-bas ce qui se passe. »

Palas regarda. Là-bas, une forte chaloupe à pétrole venait certainement des établissements forestiers de Saint-Laurent-du-Maroni, accostait au môle. Un officier en sortait et était reçu sur le môle par le groupe des autorités qui avaient la garde de l'île.

« Zieute bien ce qui se passe ! continuait Chéri-Bibi, qu'est-ce que tu vois ?

– Eh bien, mais, répondait Palas, c'est l'officier de surveillance qui vient de finir sa tournée. Ils doivent tous lui demander des nouvelles de la guerre. Elles ne doivent pas être bonnes. Ils n'ont pas l'air de se réjouir.

– Et après ?

– Après ? Le lieutenant se penche sur la chaloupe.

– Ah ! fit Chéri-Bibi, nous y voilà. Et alors ?

– Le mécanicien est debout sur le roof et lui passe quelque chose que l'officier met dans sa poche.

– Halte ! T'en as assez vu ! et maintenant, regarde ça ! »

Chéri-Bibi montrait son bout de bois, auquel il avait cessé de travailler…

« Ça, continua le bandit, c'est exactement la chose que l'officier de surveillance vient de mettre dans sa poche. Et sais-tu ce que c'est que la chose ? C'est une pièce du moteur indispensable pour que la machine marche ! Quand il a ça dans sa poche, *l'as de carreau* (l'officier) est tranquille. Rien à faire pour

les « fagots » avec son *grafouilleur !* (Rien à faire pour les forçats avec sa chaloupe automobile). En allant de corvée à Saint-Laurent, j'ai eu l'occasion de bien examiner sa pièce. Je te jure que celle-là doit y ressembler comme une fraline (sœur), et s'il y manque quelque chose, on fera ce qu'il faudra ce soir.

– Ce soir ! s'exclama Palas.

– Oui, mon petit ! ce soir tu seras libre, foi de Chéri-Bibi ! J'ai fini de creuser mon trou dans la case ! Ce soir on va rigoler. *Vingt-deux !* Les artoupans ! On sonne l'appel ! »

Les deux forçats se levèrent. Palas, derrière Chéri-Bibi, vacillait d'espérance. Ils s'en furent s'aligner avec les autres de leur bordée dans un chemin creux que dominait une case de l'administration ; c'est là qu'ils travaillaient à tracer une nouvelle route qui traversait l'île.

Or, de toute cette journée, Palas et Chéri-Bibi n'avaient pas fait un geste qui ne fût épié de Fric-Frac, pas échangé une parole qui n'eût été entendue ou devinée de lui.

Fric-Frac avait dit entre-temps au Parisien, au Caïd et au Bêcheur :

« Tenez-vous chauds ! Y aura du bon ce soir à la neuille autour des cubes ! (Tenez-vous prêts, y aura du bon cette nuit, pendant la partie de dés.) »

Quand il fut six heures, après le dernier appel, les forçats se dirigèrent vers leurs dortoirs, presque gaiement. La journée était finie.

Les forçats sont alors enfermés dans leurs « cases », dortoirs communs, où ils font ce qu'ils veulent, dorment ou boivent, ou jouent, débarrassés des gardes-chiourme. Chéri-Bibi, Palas,

le Parisien, Fric-Frac, le Caïd, le Bêcheur partageaient la même case avec une vingtaine d'autres. Ce soir-là, « l'as de carreau » fit la tournée des dortoirs.

Alignés devant la double rangée de leurs hamacs, ils écoutaient ses observations. L'officier leur déclarait qu'il ne voulait point de bruit dans la case ; qu'ils étaient chez eux, la porte fermée, mais que c'était pour dormir et que si l'on avait encore à se plaindre d'eux, il enverrait toute la case dans les cages du bâtiment central.

Avant de partir, il demanda :

« Quelqu'un a-t-il à me présenter une observation ? »

C'est alors que Palas s'avança et dit :

« Monsieur l'officier, le bruit court que de mauvaises nouvelles sont arrivées de France.

– En quoi cela peut-il vous intéresser ? répliqua l'autre très durement. Des gens comme vous n'ont plus rien à faire avec la France ! »

Palas avait pâli. Un grondement des plus menaçants courut les rangs des bagnards. Les artoupans leur imposèrent silence en sortant leurs revolvers.

Cependant l'un des forçats ne put s'empêcher de s'écrier :

« Qu'on nous donne un fusil, on verra si nous ne savons pas mourir comme les autres !...

– Vous n'en êtes pas dignes ! » répliqua l'officier, et il s'éloigna.

La porte fut refermée. Des poings terribles se dressèrent. Un tumulte de blasphèmes emplit la case. Palas se jeta dans son hamac et se cacha la figure dans les mains.

Pour des êtres qui ont été accablés par le destin comme Palas, ces heures de dortoir, si chères aux autres à cause de l'absence de toute surveillance, étaient certainement ce qu'il y avait de plus dur dans le châtiment dont la justice humaine l'avait frappé. La promiscuité y était abominable. Toutes les passions, tous les vices entretenus par l'alcool et le jeu s'y donnaient un libre cours. Là, c'était vraiment l'enfer. Heureusement pour Palas que le sort, si cruel par ailleurs, lui avait donné comme compagnon Chéri-Bibi. La présence de ce dernier et la terreur qu'il inspirait faisaient qu'on laissait Palas à peu près tranquille.

Dans son hamac, il fermait les yeux pour ne point voir toutes ces têtes hideuses, mais il entendait. Et c'était horrible !

Les bouteilles de tafia, les jeux de cartes, l'or sortaient l'on ne savait d'où et le sabbat commençait.

Sans se préoccuper de ce que l'on faisait autour de lui, Chéri-Bibi avait soulevé une des dalles dont le sol de la case était pavé. Un trou était là, béant : il s'y introduisit. Il y avait deux mois que Chéri-Bibi travaillait à ce trou.

Il n'avait été interrompu dans son travail souterrain que par les huit jours de cachot qu'il s'était fait donner dans l'intention d'achever tranquillement de sculpter de la pointe de son couteau le bout de bois qui devait leur fournir le moyen d'user du moteur de la chaloupe.

Quand il travaillait à son trou, ses compagnons, chaque matin, l'aidaient à sortir, sans qu'on s'en aperçût, la terre qu'il avait extraite pendant la nuit. Il avait promis en échange aux

fagots qu'il y aurait, au bout de son projet, de l'évasion pour tous ceux qui en voudraient.

Il ne s'était pas expliqué davantage. On le laissait faire, curieux de ce qu'il allait tenter.

Le Parisien et sa bande ne l'avaient pas vendu et il y avait à cela plusieurs raisons, dont la moindre n'était pas que Chéri-Bibi avait déclaré que si on le vendait, il saurait qui avait fait le coup et que de toute façon, même s'ils étaient innocents, il ferait passer le goût du pain au Parisien et à Fric-Frac. Il se trouva encore que, depuis quelque temps, le Parisien et sa bande nourrissaient le projet, eux aussi, de s'évader.

Ils ne désespéraient point que le plan de Chéri-Bibi, quand ils le connaîtraient entièrement, leur fût utile. Ce soir-là, assis sur leurs sacs, dans un coin, le Parisien, Fric-Frac, le Caïd et le Bêcheur regardaient Chéri-Bibi se glisser dans son souterrain.

« C'est-il qu'il sera bientôt fini, ton trou ? demanda le Bêcheur.

– Je vous demande encore huit sorgues (nuits) », fit Chéri-Bibi, et il disparut.

Les quatre forçats avaient sorti les dés et faisaient une partie à la lueur sinistre des falots réglementaires accrochés au toit du baraquement.

La nuit était tombée, rapide, comme toujours dans ces régions.

D'autres parties, dans tous les coins, avaient commencé. Il y en avait qui jouaient aux cartes. On avait débouché des bouteilles. Une abominable odeur de rhum s'était répandue.

Dans son hamac, Palas semblait dormir.

« Chéri-Bibi vous ment, souffla Fric-Frac à ses trois acolytes : Chéri-Bibi nous a chiqué (menti). C'est ce soir qu'il fait son coup. Il s'échappe par son souterrain et embarque dans la chaloupe de l'as de carreau. Il a un truc pour faire marcher la machine. Palas doit aller le rejoindre dans une demi-heure, sitôt que Chéri-Bibi aura paré le moteur prêt à partir. Mais les poteaux (camarades) empêcheront Palas de sortir, et c'est nous qui nous esbignerons ! Chéri-Bibi, ne voyant pas arriver Palas, reviendra le chercher, nous en profiterons pour sauter dans la chaloupe, et en route ! »

Le coup était savamment monté ; les autres « fagots », furieux d'apprendre que Chéri-Bibi les avaient trompés, se tenaient prêts à marcher sur un signe de Fric-Frac.

Palas simulait le sommeil. Et cependant une fièvre intense le brûlait. À cette heure effroyablement décisive, il songea à sa mère morte de douleur, et il pria vers elle ! sa maman ! Les années dorées de sa belle jeunesse ! Il revécut le passé. Il revit sa lumineuse image quand tout lui souriait, quand il n'avait qu'à se pencher pour cueillir toutes les fleurs embaumées de la vie…

III

Les ombres du passé

Mais voilà que dans ce jardin enchanté, Raoul n'avait pas su choisir…

Il a toujours fallu très peu de chose pour que le Paradis devienne le Jardin des Supplices… À l'aurore de la vie comme à l'aurore du monde, il suffit toujours d'un geste de femme pour déterminer la catastrophe…

Que de folies il avait faites pour cette danseuse fantasque qui se moquait de lui et qui le ruinait, pour cette Nina-Noha qui n'avait su que le torturer, l'affoler de jalousie et le précipiter aux pires fièvres du jeu !

Alors il s'était lâchement accordé une excuse à ces premiers désordres. Si la courtisane avait été sa première passion, elle n'avait pas été son premier amour ! C'est dans ses bras qu'il avait voulu oublier une femme, une jeune amie de sa mère, douloureusement mariée à un très honnête homme qui l'aimait et qu'elle n'aimait pas. Elle s'était donnée à Raoul dans un moment d'égarement, puis s'était reprise aussitôt, poursuivie par le remords de la faute commise… Ça avait été là pour Raoul et pour cette femme une terrible aventure, *pleine d'un mystère redoutable auquel Raoul, maintenant, ne pouvait songer sans une inexprimable angoisse…*

Mais comme elle avait été vite oubliée, cette première faute de sa vie, dans la loge où Nina-Noha rhabillait chaque soir sa beauté quasi nue, après les danses d'un art violent, tour à tour

langoureux et brutal, qui faisait courir tout Paris !… Il avait voulu être le seul maître de cette idole ! Stupide orgueil ! Folie ! Il avait payé de son patrimoine quelques instants d'un plaisir toujours disputé.

Quelle pitié ! Il se rappelait certain soir de répétition générale dans un petit théâtre mondain du boulevard où Nina avait triomphé ! Elle lui avait promis de souper avec lui. Pénétrer à une heure du matin dans une salle de restaurant à la mode avec cette femme couverte de bijoux à son bras, était pour Raoul une joie éclatante pour laquelle, comme un enfant, il donnait tout ce qu'il possédait !

Elle avait été bonne ce soir-là : elle lui avait permis de l'afficher ! Raoul de Saint-Dalmas, aux yeux de tous, était l'heureux ami de Nina-Noha ! Quelle heure inoubliable ! Palas voyait encore la salle chaude, éblouissante de lumières et de la parure des femmes ; il entendait encore les tziganes et leur musique frénétique ; il eût pu répéter les propos de ses amis qui faisaient la cour à Nina ; mais Nina, ce soir-là, ne les écoutait pas : elle souriait à Raoul qui lui avait promis pour le lendemain ses derniers vingt mille francs…

Vingt mille francs un sourire de Nina, c'est pour rien ! Mais le payer du bagne, Raoul, n'est-ce pas un peu cher… Ouvre les yeux, Raoul, et regarde ! Regarde les convives qui sont cette nuit à ton banquet ! Voilà des figures qui changent un peu des petites fêtes du boulevard…

Avec quelles expressions de haine ces masques de bagnards se penchaient sur leur misérable victime ! Palas ne disait rien ! Il ne disait jamais rien, ce chien de Parigot, cette « demoiselle » qui était forte comme un Turc et qui, pendant plus de dix ans, n'avait même pas daigné se colleter une seule fois avec eux ! À quoi pensait-il sous ses paupières closes ? Ah ! ils n'étaient pas

incapables de lui arracher les paupières pour savoir un peu quel rêve on faisait là-dessous !...

Pauvre Raoul ! malheureux enfant qui, au fond de la nuit du bagne, faisait revivre l'éclat des fêtes parisiennes et le souvenir ardent de Nina-Noha !... Elle avait été plus cruelle encore que ses bourreaux actuels, la jolie danseuse qui l'avait mis si bien à la porte quand il avait été ruiné. Alors il avait pensé à son seul refuge, à sa chère maman qui accueillit avec joie l'enfant prodigue.

« Maintenant, tu vas travailler ! » Sincère, il avait promis de racheter ses fautes. Mme de Saint-Dalmas avait conduit son fils chez un vieil ami de la famille, le banquier très parisien Charles Raynaud, qui avait consenti à prendre Raoul chez lui.

C'était un très brave homme qui n'avait pas eu lui non plus une jeunesse exemplaire, ce qui ne l'avait pas empêché de se mettre plus tard au travail et d'acquérir une fortune considérable. Il voulut former lui-même Raoul, en souvenir du père du jeune homme qui, lui, avait été un ami fidèle. Il en fit son secrétaire particulier et le garda dans son propre bureau. Au bout de quelques mois, Raoul, qui avait montré une grande volonté de travail et une rare intelligence, était devenu l'homme de confiance de Charles Reynaud.

Le malheur fut que Raoul n'avait pas cessé de songer à Nina. Il avait essayé de renouer des relations avec la danseuse. Elle ne l'avait même pas reçu dans sa loge. Il souffrait atrocement de ses mépris. Tout le drame devait venir de là.

Le samedi qui précédait le grand prix de Dieppe, Raynaud était entré dans son bureau : avec un ami au moment où Raoul maniait des sommes considérables. Le jeune homme se disposait à les lui remettre.

Pendant que Raoul comptait les liasses de dix mille francs, Raynaud disait à son ami :

« Le tuyau est sûr !... *Volubilis* à vingt contre un, dans un fauteuil !... »

On vint demander sur ces entrefaites le banquier, qui passa dans une pièce adjacente. Son ami ne l'attendit pas. Raoul avait des flammes au cerveau. Il avait arrangé, pour le lendemain, un voyage à Dieppe, moins pour voir sa maman qui s'y trouvait en villégiature, que parce qu'il savait que Nina serait au grand prix !... Nina ! *Volubilis !* Vingt contre un ! et deux louis en poche !

Ses mains froissaient fébrilement tous ces billets, dont un seul pouvait lui redonner une petite fortune.

Charles Raynaud était l'ami intime du propriétaire de *Volubilis*. Raoul n'avait aucun doute sur la valeur du tuyau. Il pensait pouvoir rembourser le surlendemain... Tout de même, un emprunt pareil, quelle que fût la somme et *l'espérance* de remboursement, *ça avait un nom !*

Raoul était en train de désépingler une liasse de dix mille, pour lui *emprunter* une coupure, une seule !... quand Raynaud rentra dans le bureau... Il n'eut que le temps de faire disparaître toute la liasse dans la poche intérieure de son veston... Le banquier jeta en hâte toutes les sommes qui se trouvaient sur la table dans son coffre, sûr de la comptabilité et de l'honnêteté de Raoul. Et il partit... Derrière lui, un jeune homme, d'une pâleur mortelle, faisait un geste comme pour le retenir... mais le banquier ne se retourna pas.

Raoul de Saint-Dalmas avait cinq cents louis à mettre sur *Volubilis* et c'était un voleur !...

.....

La minute qu'il vécut quand, le lendemain, la cloche du pesage annonça que le départ venait d'être donné, comment l'oublierait-il jamais ! Quelle torture et quel espoir habitaient son cœur ! Oui, dans une minute, montre en main, il serait un homme perdu à jamais ou riche de nouveau et nul ne pourrait soupçonner sa honteuse défaillance… et Nina-Noha serait à lui !

C'est pour elle qu'il avait vécu cette minute atroce ! Il avait passé la nuit à errer comme un insensé sous ses fenêtres !… Mais quelle revanche, peut-être, se préparait pour lui… Dans une minute, il serait fixé : Nina ou la cour d'assises !

Il n'avait pas voulu voir la course. Seul, derrière les tribunes, il marchait. La sueur coulait de ses tempes ! Quelqu'un qui l'eût rencontré alors, l'eût difficilement reconnu, tant la folie du moment l'avait ravagé ! Ses gants, entre ses mains, n'étaient plus que des loques.

Un immense silence planait sur le champ de courses comme il arrive parfois dans les secondes critiques où le sort d'une grande épreuve est en suspens…

Et puis, tout à coup, il y eut mille cris :

« Volubilis ! Volubilis ! Volubilis ! tout seul ! »

Il se rua vers les tribunes, bouscula des joueurs qui protestèrent, mais arriva à temps pour voir *Volubilis*… que l'on avait cru un moment vainqueur, arriver quatrième…

Raoul descendit les gradins avec des hésitations de vieillard.

Il voulait quitter le champ de courses, tout de suite. Il pensait à se tuer. Il rencontra Nina entourée de ses amis : « Eh bien, mon petit, il me coûte cinquante louis, ton tuyau ! » Il ne répondit pas. Il lui jeta un regard de désespoir infini. Il ne l'aimait plus. Son désastre moral était si grand qu'il ne lui restait plus qu'un horrible mépris pour elle et pour lui-même. Il gémit :

« Pardon, maman ! »

Et c'était pour sa mère qu'il avait renoncé au suicide…

Il s'était demandé, à cause d'elle, s'il n'y avait point quelque chose de mieux à faire et de plus brave que de se loger une balle dans la tête. Les bons sentiments qui étaient encore au fond de lui et que n'avaient pu étouffer tout à fait les désordres de son imprudente jeunesse lui avaient dicté son devoir. Dès le lendemain matin de ce jour fatal, il se rendait à son bureau comme à l'ordinaire. Il était décidé à tout dire à Raynaud.

Celui-ci ne parut pas de la matinée. Raoul eut encore à manier de fortes sommes. Pas une seconde la possibilité de regagner les dix mille francs volés en faisant un nouvel *emprunt* à la caisse ne le tenta. Il n'en eut même pas l'idée. Son premier geste, dans ce genre d'exercice, l'avait rempli d'une horreur sans nom. Il se sentait capable de mourir de faim devant des millions.

L'après-midi, il fut le premier au bureau, Raynaud ne venait toujours pas. Le supplice de Raoul était à son comble. Un haut employé de l'administration qui eut l'occasion de lui parler fut frappé de sa pâleur et de son air égaré. Il ne paraissait pas entendre ce qu'on lui disait :

« Vous êtes malade ? » lui demanda-t-il.

Il ne répondit pas à sa question, mais demanda :

« Est-ce que M. Raynaud ne doit pas venir aujourd'hui ?

– Si, mais il arrive tard. Il est à la vente des bijoux de la reine de Carynthie. »

Raynaud rentra vers les six heures. Mais il n'était pas seul. Il avait avec lui quelques amis qui le félicitaient de l'achat d'un collier de perles magnifiques. Sans s'apercevoir du trouble de Raoul, il lui montra le collier dans son écrin. Raoul connaissait déjà ce bijou que Raynaud désirait acquérir et qu'il était allé voir avec lui chez l'expert. Il se pencha sur le collier sans pouvoir prononcer un mot. Raynaud crut qu'il prolongeait à dessein son examen à cause d'une des perles qui avait un défaut :

« Je ne comprends qu'ils aient laissé cette perle dans un pareil joyau, disait Raynaud. Je la ferai enlever. Tel quel, le collier est encore pour rien : cent cinquante mille francs ! »

Raoul, pour qu'on ne s'aperçût pas de son agitation, continuait de fixer stupidement le collier. Toute sa vie, il devait en avoir la vision…

« C'est une *perle morte,* mais il serait peut-être possible de lui rendre son éclat primitif. »

Et ces messieurs discutèrent quelque temps là-dessus.

Puis ils se retirèrent et Raoul et Raynaud restèrent seuls. Alors Raoul dit tout. Pendant qu'il parlait, le banquier le regarda d'abord avec stupéfaction, puis avec une menaçante sévérité : c'est en tremblant que Raoul termina sa confession.

« Ce n'est pas pour moi, monsieur, que je vous implore. C'est pour ma mère : qu'elle ne sache rien ! Je me tiens à votre

disposition pour faire ce que vous voudrez ! Je suis votre chose ! J'accepterai le travail le plus misérable et, devrais-je les regagner sou à sou, je vous rendrai ces dix mille francs !… »

Il s'était tu. Le banquier gardait le silence, un silence terrible qui se prolongeait. Raoul crut qu'il était perdu. Il sortit un revolver de sa poche.

Raynaud vit le geste, comprit que Raoul allait se tuer. Il lui saisit la main, le désarma, jeta le revolver sur le bureau :

« Malheureux enfant, qu'as-tu fait là ! »

Raoul s'écroula à ses genoux en sanglotant. Il le releva.

« Rassure-toi, ta mère ne saura rien ! »

Le banquier alla lui-même pousser le verrou de la porte qui faisait communiquer son cabinet avec les bureaux de son administration et revint à Raoul.

« Comprends-tu que ce qu'il y a de plus affreux dans cette histoire, c'est que toi, qui as reçu une éducation exceptionnelle et dont je veux croire, malgré tout, le fonds honnête (tes aveux et ton repentir me le prouvent), tu n'aies pas su résister à une aussi basse tentation ! Tu es plus coupable qu'un autre, Raoul ! Écoute : voici ce que j'ai décidé : tu vas quitter Paris, la France et toutes les Nina-Noha qui ont fait ton malheur. Tu iras te refaire une vie en Amérique. Tu prendras demain matin le paquebot qui part du Havre pour New York ; je dirai à ta mère que c'est moi qui t'ai expédié là-bas d'urgence pour une affaire importante. Tu vas prendre le rapide de huit heures, ce soir. Tu n'as pas de temps à perdre ! »

Et, ouvrant son coffre-fort, il y prit deux liasses de dix mille francs qu'il tendit à Raoul.

« Débrouille-toi avec cela et redeviens un honnête homme ! Ne me remercie pas. Je fais cela en mémoire de ton père qui m'a rendu de gros services ! »

Raoul, éperdu, suffocant de reconnaissance, partit avec les vingt mille francs. Le banquier lui ouvrit lui-même la petite porte qui lui servait d'entrée particulière et qui permettait la sortie directe par la cour.

Il avait laissé son coffre-fort ouvert.

Il n'y avait pas une minute qu'il était revenu dans son cabinet que, des autres bureaux, on entendit un tumulte effroyable, des cris, le bruit d'une lutte, un coup de feu. On se rua sur la porte du cabinet. On dut la défoncer. Quand on pénétra dans le bureau particulier de Raynaud, celui-ci gisait, tué d'une balle au front devant son coffre-fort ouvert.

Le collier, les titres, les billets, tout ce qui avait une valeur avait disparu.

On chercha Raoul. Il restait introuvable. On se rappela la mine singulière qu'il avait eue ce jour-là. Le soir même, l'enquête avait établi que le revolver fumant encore, trouvé dans le bureau, avait été acheté le matin de ce jour par Raoul. On ne douta point qu'il eût fait le coup, ni qu'il se fût échappé par la fenêtre laissée grande ouverte et donnant sur le toit d'une petite pièce en encorbellement d'où l'on pouvait gagner, par une fenêtre, l'escalier intérieur d'un immeuble voisin.

Le lendemain matin, Raoul était arrêté au Havre au moment où il se disposait à prendre le paquebot pour l'Amérique.

C’est en vain qu’il clama son innocence. Son avocat lui-même n’y crut pas. Trop de preuves l’accablaient. On sait le reste.

IV

Quelques gestes dans la nuit

Nous avons vu Chéri-Bibi quitter le dortoir pour se glisser dans son trou.

Le souterrain qu'il avait creusé là avec une patience et une astuce que l'on ne rencontre qu'au bagne, constituait un travail de géant, pour peu que l'on songe à la simplicité excessive des outils dont il disposait : un couteau, une pointe de fer et quelques boîtes à sardines. Cependant, il en était arrivé à bout… et tout seul, défendant à quiconque de mettre le nez sur son ouvrage… Le souterrain était long de plus de cent mètres, s'avançant autant que possible dans de la terre meuble, mais évitant le sable, pour déboucher entre deux rochers… On se trouvait alors dans un endroit absolument désert, surtout la nuit. Enfin ce débouché se trouvait sur la grève le long de laquelle Chéri-Bibi devait se glisser pour atteindre le môle où était enchaînée la chaloupe…

Quand il apparut à l'orifice de ce trou, il n'était pas plus de neuf heures du soir.

La nuit était claire, de sa clarté équatoriale. Il fallait donc prendre de grandes précautions pour n'être point aperçu, soit des gardes de service, soit des rondes…

Mais, en dehors de ces rondes qui suivaient toujours le même chemin, à heures fixes, le service de garde était réduit à sa plus simple expression. C'était l'heure du dîner pour les autorités et du repos pour les bagnards enfermés dans leurs cases.

Un artoupan, le fusil en bandoulière, était généralement assis sur un banc, adossé à un petit baraquement à l'extrémité du môle, veillant vaguement, fumant et attendant en bâillant son heure de relève.

Ce soir-là, Chéri-Bibi en se glissant à quatre pattes, le long du môle, put constater que l'artoupan n'y était pas. Où était-il ? S'était-il endormi dans la baraque ? Avait-il coupé à son service et buvait-il du tafia en compagnie de quelques camarades ?

« Tant mieux *pour lui !* » souffla Chéri-Bibi, et il sauta dans la chaloupe… Il ajouta même, toujours en aparté : « et tant mieux pour moi !… » Chéri-Bibi répugnait, en général, aux gestes de grande brutalité ; il ne s'y résolvait que contraint et forcé, et il avait suffisamment, à ce propos, eu l'occasion d'accuser la fatalité pour remercier, pour une fois, la Providence *qui lui épargnait la vie d'un homme !…*

……

Une demi-heure environ après le départ de Chéri-Bibi, il y avait un étrange silence dans la case. Tous les jeux s'étaient arrêtés, tous les regards étaient tournés d'un même côté. Le trou creusé par Chéri-Bibi était presque sous le hamac de Palas, qui venait de laisser glisser ses jambes sur le sol, mais qui s'arrêta soudain dans son mouvement, surpris par le silence subit.

Et tout à coup, tous se ruèrent sur lui :

« Où vas-tu ? »

Palas les vit si menaçants qu'il comprit qu'ils étaient déterminés à tout, plutôt que de le laisser sortir de la case.

Il essaya de parlementer :

« Je vais rejoindre Chéri-Bibi. Il m'a demandé de venir l'aider. Qu'est-ce qu'il y a là qui vous gêne ? »

Palas ne parlait jamais argot. Cela encore était fait pour exciter l'animosité des bagnards, qui ne pardonnaient point à Palas d'être resté aussi distant avec eux qu'aux premiers jours.

« Des vannes ! Des vannes, l'épateur ! Le batteur ! C'est pas vrai ! Chéri-Bibi veut jamais qu'on *taupe* (travaille) pour lui. N'a besoin de personne pour arracher son copeau !

– Il m'a dit de venir le rejoindre !

– Tu mens ! Palas ! faut rester *icicaille !* Un bon conseil : range tes *gadins* (pieds) et « joue de l'orgue » (ronfle), c'est ce que t'as de mieux à faire ! »

C'était le Parisien qui avait parlé.

Il se tenait, du reste, à une distance suffisante de Palas.

De son côté Fric-Frac dirigeait son monde assez sournoisement, en poussant le plus possible contre Palas, se disant qu'il n'y en aurait jamais trop et qu'il allait y avoir de la casse !

La bataille fut déchaînée par un mouvement brutal de Caïd, qui avait saisi les pieds de Palas et les avait rejetés dans le hamac.

Palas bondit hors du hamac sur le Caïd, mais celui-ci lui échappa. Ils furent vingt sur Palas… Il y eut des coups terribles. On entendait sonner des crânes sur les dalles.

Cette case où se déchiraient des bêtes fauves était pleine de sourds rugissements, de râles effroyables. Sentant que la haine

de ses compagnons ne lui permettrait jamais de s'évader, Palas, dont le dernier espoir était mort, résolut de mourir avec lui. Mais il se paierait en mourant de tout ce qu'il avait souffert, de tout ce qu'il avait enduré de ses ignobles geôliers, plus haïssables que les artoupans et plus féroces que les monstres eux-mêmes qui guettent leur proie derrière les rochers de la « Royale ».

Il se battit comme un lion.

Beaucoup de ceux qui l'accablaient devaient conserver longtemps les traces cruelles de cette lutte sanglante.

Cependant, dans cet étroit espace, il succomba bientôt sous le nombre.

Quasi étouffé, réduit à l'impuissance, vingt forçats pesant sur ses membres, il se vit lié étroitement et formidablement par une corde sortie d'on ne sait où. Ainsi fut-il rejeté dans son coin, haletant et vaincu… Il ferma les yeux pour qu'on ne vît pas son désespoir !

Ainsi, au moment où il croyait en sortir pour toujours, la géhenne le reprenait tout entier. Continuer à vivre cette vie ! Plutôt mourir ! Pourquoi ne l'avaient-ils pas tué tout à l'heure ? Que n'avait-il senti autour de sa gorge rugissante l'étreinte de fer des doigts assassins qui l'auraient délivré de cette existence maudite ? Dix ans il avait enduré ce supplice ! dix ans pendant lesquels il n'avait cessé d'espérer sa délivrance par l'évasion ou par le miracle qui aurait prouvé son innocence ! Maintenant il n'espérait plus rien ! Il songeait au genre de suicide à choisir…

Et pendant ce temps-là, Chéri-Bibi l'attendait !… Chéri-Bibi qui avait tout préparé, qui avait accompli des prodiges… pour aboutir à quoi ?…

… Parmi les têtes hideuses des bandits penchées sur Palas, celui-ci eût en vain cherché maintenant le Parisien, Fric-Frac, le Caïd et le Bêcheur ! Les quatre forçats, pendant l'atroce bataille, s'étaient glissés dans la galerie creusée par le plus redoutable des « fagots »…

Soudain, un coup de feu éclata dans la nuit… Tous sursautèrent. Et « monsieur Désiré » qui aidait à l'ordinaire Pernambouc, le bourreau du bagne, pour une boîte de sardines ou un paquet de « caporal supérieur »… souffla à l'oreille de Palas :

« T'as entendu ! On joue aux pruneaux, pas bien loin d'la côte !… Chéri-Bibi a bien pu trinquer ! C'est pas encore c'te sorgue (cette nuit) qu'il te sauvera ! Prends garde que « l'as de carreau » apprenne que t'étais de mèche avec Chéri-Bibi. Y a du gros temps pour la chiourme. Je te dis ! je te dis qu'ils finiront par me donner ta cabèche (ta tête). »

Et il ajouta avec son rire ignoble :

« Tu sais, ce ne sera pas de refus, je n'ai déjà plus de tabac ! J'ai tout donné aux pott'… monsieur Désiré a bon cœur ! »

On entendit soudain le galop des patrouilles… et une voix, au lointain, cria : « On a la peau de Chéri-Bibi !… »

Palas pleurait…

Disons tout de suite qu'Arigonde, Fric-Frac, le Caïd et le Bêcheur, après s'être glissés dans le trou de Chéri-Bibi, en étaient sortis sans encombre.

« Compliment à Chéri-Bibi… exprima le Bêcheur en humant l'air frais de la nuit… Sa mère, en le mettant au monde, a dû penser à une taupe !

– Ta g… ! et trottons-nous ! commanda Fric-Frac… Chéri-Bibi va pas tarder à aller chercher des nouvelles de Palas !… Attention à manœuvrer !… »

Ils suivirent les rochers en bordure de mer ; les vagues, par instants, les mouillaient jusqu'aux genoux…

« Halte ! commanda tout à coup Arigonde.

– Merci pour le bain de pieds ! grogna le Bêcheur.

– Moi, toujours content, jamais malade, jamais mouri !… susurra le Caïd.

– Si nous faisons un pas de plus, Chéri-Bibi peut nous apercevoir… » déclara Arigonde.

Maintenant le Parisien et sa bande ne bougeaient plus. Ils avaient aperçu la tête de Chéri-Bibi qui se haussait prudemment au-dessus du bordage de la chaloupe, dans le dessein évident d'explorer les environs.

Ce que les quatre bandits avaient prévu arriva. Ne comprenant point pourquoi Palas se faisait tant attendre, Chéri-Bibi très inquiet, se résolut à refaire le chemin déjà accompli et à se rendre compte par lui-même des causes de ce retard.

Arigonde et ses trois acolytes le virent sortir de sa chaloupe et ramper sur le môle, ne se déplaçant qu'avec les plus grandes précautions et s'arrêtant pour écouter si le silence de la nuit n'était troublé d'aucun bruit suspect.

Ainsi gagna-t-il la grève. Nous avons dit que là il était facile de se cacher, en raison de la grande accumulation de rochers dont la plage est couverte.

Il n'en est point de même de la rive qui se trouve en face de Kourou et du continent. Celle-ci est plate et toute nue.

Chéri-Bibi, bien gardé par les rochers, continua donc son chemin sans encombre, mais aussi à cause des rochers, il n'aperçut point les quatre fuyards qui n'étaient pas à dix mètres de lui…

Quand il se fut enfoncé dans l'ombre, les bandits rampèrent à leur tour sur le môle et, de là, se jetèrent dans la chaloupe. Ce fut vite fait, mais ils n'y étaient pas plus tôt installés que Fric-Frac donna l'éveil. Chéri-Bibi revenait.

Ils se dissimulèrent tous quatre sous le roof, ne respirant plus, dans l'attente de ce qui allait se passer.

Pourquoi Chéri-Bibi revenait-il, et si vite ? Se doutait-il de quelque chose ?…

Le redoutable ami de Palas leur inspirait une telle terreur qu'ils avaient peur de son ombre comme des enfants qui, traversant la forêt la nuit, ont peur du loup-garou.

Ils n'étaient pas armés. Chéri-Bibi devait l'être, et même s'il ne l'était pas, ils n'auraient pas pesé lourd tous les quatre entre ses énormes pattes…

Enfin, ils savaient que certains avaient payé de leur vie l'imagination qu'ils avaient eue de se mettre en travers de ses projets. C'étaient là bien des raisons pour qu'ils se tinssent tranquilles.

Mais que pouvait bien faire Chéri-Bibi ? On ne l'apercevait plus. Il avait disparu derrière la machine. Bientôt cependant ils le virent se relever et s'éloigner à nouveau avec les mêmes précautions que la première fois.

Quand il eut disparu, Fric-Frac, qui avait été mécanicien dans sa jeunesse, souffla :

« Acrès (vite) vous autres ! faites sauter les cadenas des chaînes. »

Ses trois compagnons s'y employaient déjà, quand un affreux blasphème de Fric-Frac les fit se retourner.

« Vingt D… ! Chéri-Bibi a remporté la pièce du moteur !

– Plus rien à faire ! nous sommes flambés ! » gémit le Bêcheur consterné, et il arrêta le Caïd qui, d'une forte poigne, continuait de tirer sur le cadenas.

« C'est donc ça qu'il est revenu, le faux frère ! gronda le Parisien. Écoutez, il faut en prendre son parti et se pagnoter sous le roof ! Quand il va revenir avec Palas, il y a des chances pour qu'il ne s'aperçoive de rien ! Ils fileront sur le continent. Quand ils auront accosté, nous sauterons derrière eux ! Et s'ils nous pigent en route, je ne pense pas qu'ils perdent leur temps à nous ramener au pré !… Il y a du bon, faisons les morts !… »

Pendant ce temps, Chéri-Bibi continuait son chemin vers l'ouverture de son souterrain.

Il se glissait sur la terre avec sa souplesse de grand fauve.

Soudain, il s'arrêta. Il avait entendu des voix.

Et bientôt il aperçut les silhouettes de l'officier de surveillance et du commandant de l'administration pénitentiaire…

Après dîner, ces messieurs faisaient un petit tour.

Ils avaient allumé des cigares et parlaient stratégie.

Les événements foudroyants de la guerre les passionnaient à ce point que, s'étant arrêtés pour discuter de la retraite ordonnée par Joffre et de la situation de Sarrail à Verdun et de Castelnau à Nancy, ils restèrent là, près d'un quart d'heure, sans que Chéri-Bibi pût faire un mouvement… *Fatalitas !* La route était barrée !…

D'abord, très inquiet de ne pas voir venir Palas, Chéri-Bibi redoutait maintenant de le voir sortir de l'orifice du souterrain, ce qu'il ne pouvait faire dans le moment sans attirer l'attention des deux chefs.

Et le temps passait ! Et il pouvait survenir tel événement qui ruinerait de fond en comble un plan si laborieusement établi !…

Or, justement voilà que Chéri-Bibi se prit à frissonner de la tête aux pieds…

Chéri-Bibi frissonnait rarement, mais il voyait arriver une chose terrible…

Un chien énorme, un véritable molosse, chargé, lui aussi, de la surveillance, accourait droit sur lui.

« Tiens ! dit le commandant, voilà Tarasque qui fait sa petite tournée ! Ici, Tarasque !… »

Mais la bête, au lieu de se diriger vers le commandant, continuait son chemin sur Chéri-Bibi.

Le bandit la vit venir à lui avec une angoisse indicible.

Chose singulière, Tarasque ne donnait pas de la voix. Aussi, sans plus s'en préoccuper pour le moment, les deux officiers continuaient-ils à discuter leur plan stratégique…

Ils ne se doutaient point qu'à dix pas d'eux se déroulait un drame farouche.

Tarasque était un ami de Chéri-Bibi. Comment cette affection était-elle née entre le molosse et l'homme ?

Ils s'étaient aimés tout de suite, à leur première rencontre. Ce monstre de chien avait-il deviné un frère dans ce monstre d'homme ?

Leurs mufles, à tous deux, avaient du reste plus d'une ressemblance, et leurs instincts de carnage étaient faits pour s'entendre.

Toujours est-il que Tarasque, qui n'avait que des crocs pour le menu fretin des bagnards, avait une langue pour lécher les mains de Chéri-Bibi chaque fois qu'il le pouvait.

Ceux qui ont pénétré dans la première aventure de Chéri-Bibi et qui savent quel singulier trésor de tendresse cachait le cœur de ce grand criminel maudit du destin, comprendront l'attachement que pouvait avoir le forçat pour cette bête qui le caressait.

Eh bien, dans le moment, ses caresses allaient le perdre d'une façon aussi terrible que l'eût été l'attaque la plus forcenée et, du même coup, perdre Palas.

Chéri-Bibi aimait Tarasque, mais il avait promis à Palas la liberté !…

Encore quelques secondes de ces démonstrations amicales et les deux officiers, mis en éveil, seraient sur la bête et sur Chéri-Bibi…

Celui-ci, qui avait mis la tête de Tarasque sous son bras, fouilla avec l'autre main dans sa poche et y prit un couteau tout ouvert…

Il s'agissait de tuer la bête de telle sorte qu'elle tombât foudroyée.

Le cœur de Chéri-Bibi agonisait. Il avait tué bien du monde dans sa vie, et cela par suite d'événements qui lui paraissaient inéluctables, et il en avait eu bien de la peine, mais jamais encore il n'avait eu tant d'horreur pour son métier d'assassin.

Il embrassa la bête, et la bête l'embrassa… Et, pendant ce baiser formidable la pointe aiguë et sûre de Chéri-Bibi entrait dans la gorge de Tarasque et la lui tranchait d'un seul coup « sans avoir à revenir dans la blessure », comme on dit dans le jargon de boucherie.

Or, Chéri-Bibi avait été garçon boucher dans sa prime jeunesse. Il connaissait son affaire. Il l'avait prouvé depuis, hélas ! et de toutes les manières ! Il savait tuer proprement. La bête eut un long et affreux soupir et expira en inondant Chéri-Bibi de son sang.

« *Fatalitas !* » gémit en lui-même Chéri-Bibi.

Et cette minute affreuse fut inscrite parmi les plus atroces de son atroce vie…

« C'est singulier, exprima le commandant, qu'est-ce que peut avoir Tarasque à soupirer ainsi ?… Tarasque ! Viens ici, Tarasque ! »

Voyant que Tarasque n'arrivait pas, les deux hommes se levèrent, très intrigués. Ils s'en furent au roc derrière lequel ils l'avaient vu disparaître et ils trouvèrent la bête étendue sur le sol.

« Qu'est-ce qu'elle a ? Elle est malade ! Tarasque ! Tarasque ! »

Ils se penchèrent… La bête était encore toute chaude… Soudain le lieutenant se releva en jurant et secouant sa main pleine de sang.

Il avait enfoncé sa main dans la gorge de Tarasque !…

On avait coupé la gorge du chien !

Le commandant jura à son tour. La chose était inimaginable ! On n'avait rien vu, rien entendu !

Ça ne pouvait être que le coup d'un « fagot » évadé !… Il donna immédiatement l'alarme en déchargeant en l'air son revolver. Une patrouille qui passait le long de la grève accourut…

Et maintenant, pour comprendre ce qui va se passer, il faut se rendre un compte approximatif de la disposition et de l'aspect général des lieux.

Les îles du Salut sont séparées les unes des autres par des détroits de quelques centaines de mètres. Elles possèdent une rade sûre, où mouillent les plus grands navires.

Le paquebot de la Compagnie transatlantique qui est chargé du service normal entre la Martinique et la Guyane y fait escale à l'aller comme au retour…

L’effectif du pénitencier est très considérable ; les îles, en effet, servent de dépôt, et les transportés y séjournent un certain temps avant leur classification, répartition et immatriculation.

C’est à l’île Royale que sont installés le commandant et les différents services administratifs, ainsi que les magasins d’approvisionnement, plus un immense hôpital sur lequel sont évacués les condamnés malades des établissements pénitentiaires de Cayenne, de Saint-Laurent et des exploitations forestières.

C’est également dans cette île que sont organisés les ateliers de couture, cordonnerie, chapellerie, effets à l’usage des transportés.

Enfin nous avons dit que la difficulté des évasions et la possibilité du maintien d’une discipline plus sévère font de l’île Royale le pénitencier de répression pour les incorrigibles ou les bandits célèbres.

Il y existe encore une briqueterie.

Près de l’extrémité ouest, sur l’hôpital, est allumé un phare à feu fixe, visible à plus de trente kilomètres.

On aperçoit et l’on reconnaît de loin les îles parce qu’elles sont élevées ; l’île Royale est la plus haute (60 mètres d’altitude). Du côté du continent, elle se présente en forme de pain de sucre irrégulier.

Mais revenons à Chéri-Bibi dont la situation était des plus mauvaises. Il avait pu rétrograder sans être aperçu, mais pour regagner son trou, il lui fallait traverser un espace découvert où il lui était impossible de se dissimuler.

D’autre part, il ne pouvait rester où il se trouvait, à vingt pas du cadavre du chien, derrière un gros rocher suspendu où les artoupans l’auraient bientôt trouvé.

Ceux-ci étaient accourus à l’appel du commandant. Chéri-Bibi entendit l’un d’eux qui disait :

« Il y a du gros temps dans la chiourme depuis hier ! Le bruit court qu’Arigonde allait filer ! »

Mais déjà un « sous-corne » remplissait de ses imprécations la nuit sonore !

On lui avait tué son chien, son Tarasque !

Ce ne pouvait être que Chéri-Bibi qui avait fait le coup ! Tarasque ne se laissait jamais approcher que de Chéri-Bibi…

À la nouvelle que Chéri-Bibi s’était évadé, ou du moins tentait de s’évader, et courait librement dans l’île, les artoupans commencèrent à perdre la tête.

Les évasions du forçat étaient si célèbres et avaient été souvent accompagnées d’événements si incroyables qu’ils ne pouvaient, à cette idée, conserver leur sang-froid.

Il fallait avertir la garde, mettre toute la garnison sur les dents !…

Le commandant et le lieutenant les arrêtèrent. Chéri-Bibi ne pouvait être loin…

Il venait de tuer cette bête à quelques pas de l’endroit où ils se trouvaient. Cet endroit était découvert. Le bandit n’aurait pu le traverser sans qu’ils s’en fussent aperçus ! Et, logiquement, le commandant s’avança vers la pierre qui cachait Chéri-Bibi.

Celui-ci était en train de songer :

« Vais-je me laisser accrocher, me livrer maintenant, quitte à recommencer une autre fois ?… »

Il balança une seconde à cause des difficultés formidables et imprévues qui se dressaient tout à coup devant lui !

Et puis l'accumulation même de ces difficultés tenta ce cœur diabolique. Il pensait aussi qu'on ne réussit pas une autre fois un coup raté ! Qu'il lui faudrait retrouver autre chose, recommencer un plan, que ce serait long, qu'il serait mis au cachot pour de longs mois, que l'on découvrirait son souterrain et que peut-être le « truc » de la chaloupe ne serait plus possible.

Enfin, il avait donné *sa parole d'honneur* à Palas !

Et quand Chéri-Bibi avait donné sa *parole d'honneur,* il n'y avait pas d'exemple qu'il ne l'eût tenue à fond, pour le bien ou pour le mal, deux termes entre lesquels il se promenait depuis si longtemps le couteau à la main, qu'il n'en distinguait point toujours d'une façon bien nette la différence. Eh bien, cette fois encore, il vaincrait donc ! ou il y laisserait sa réputation avec sa peau.

Le commandant avançait toujours…

Il allait le découvrir. La minute était décisive pour le bandit ; il ne pouvait être sauvé que par quelque surprise et par un effort prodigieux.

Cette roche surplombait une sorte de talus au pied duquel le groupe venait de parvenir. Chéri-Bibi, depuis un instant, s'était arc-bouté et, silencieusement, dépensait une énergie formidable.

Tout à coup, la roche, arrachée à son lit de glaise, bascula et roula sur les artoupans. Ceux-ci poussèrent des cris horribles. Quelques-uns d'entre eux furent grièvement blessés.

Le commandant et le lieutenant n'avaient eu que juste le temps de se jeter de côté ! Profitant du désarroi, Chéri-Bibi avait fait un bond dans la nuit.

Il fuyait du côté du bois. Tous les gardes qui restaient valides se précipitèrent sur ses traces…

Au moment où il allait leur échapper, en sautant d'un talus garni de hauts bambous, il aperçut tout à coup, au-dessous de lui, un artoupan qui le visait… Il n'eut même pas le temps de se baisser… le coup partit et Chéri-Bibi tomba d'un bloc, écrasant les branches sous son poids énorme de géant foudroyé…

Une immense clameur salua ce coup bien placé : « *Chéri-Bibi est mort !…* »

V

Comment Chéri-Bibi était mort

Dans le dortoir, Palas tentait, par un effort suprême, de se débarrasser de ses liens. Il ne pouvait croire à la mort de Chéri-Bibi. Du reste, c'était l'avis général des bagnards : « Pensez-vous que Chéri-Bibi s'est laissé clampser comme ça ! »

Les bruits du dehors se rapprochèrent encore… Les bagnards ne prêtaient plus aucune attention à Palas ; ils étaient tout entiers au drame qui se jouait au fond de la nuit et dont ils essayaient de saisir ou de deviner les péripéties.

L'horreur de la situation redonnait des forces à Palas. Le désir d'en finir, soit par l'évasion, soit par quelque éclat qui entraînerait la fin de tout cela, décuplait soudain son énergie un instant fléchissante.

Oui, plutôt la mort, même de la main de Pernambouc ou de « monsieur Désiré », que de continuer à vivre ainsi !…

Sous son effort puissant et continu, ses liens se relâchaient. Lentement, avec mille précautions et sans qu'on pût surprendre un seul de ses gestes, il finit par se défaire de sa corde.

Il guettait le moment où il allait sauter de son hamac et se jeter dans le trou au bout duquel il espérait encore trouver Chéri-Bibi.

Rapide, il fut soudain sur ses pieds. Mais, dans l'instant, de nouveaux coups de feu éclatèrent dehors, en même temps qu'un grand tumulte.

Palas avait eu une seconde d'hésitation. Cela avait été suffisant pour qu'il eût tous les « fagots » autour de lui !

« Les « sous-cornes » tirent sur Chéri-Bibi ! Chéri-Bibi est pincé ! s'écriaient-ils. Vingt-deux ! v'là qu'on *crible à la grime !* (Attention ! voilà qu'on crie à la garde !) Avant cinq *broquilles* (minutes), nous allons avoir les artoupans sur le dos ! »

Et ils firent disparaître la corde et rajustèrent soigneusement la dalle dont ils mastiquèrent les joints avec de la mie de pain mouillée et enduite de poussière !

À l'extérieur, on entendait toujours des galopades, des cris, des appels, des coups de sifflet et les blasphèmes des gardes-chiourme.

Enfin tout ce bruit se rapprocha encore de la case et la porte du dortoir fut ouverte.

Une douzaine de gardes armés jusqu'aux dents se ruèrent au milieu des bandits et l'on entendit derrière eux la voix de l'officier de surveillance qui commandait l'appel.

Les fagots s'étaient mis chacun à la place de son hamac.

L'officier put constater à l'instant qu'il y avait cinq manquants : Chéri-Bibi, Fric-Frac, Arigonde, le Caïd et le Bêcheur, lesquels ne répondirent point à l'appel de leur numéro…

Palas, lui, répondit à l'appel du sien : le numéro 3213 !

L'« as de carreau », fou de rage, se rejeta dehors… Les « cornes » reçurent l'ordre de garder le dortoir avec deux hommes et d'en mettre dix autres autour de la case.

« Cette fois, je suis bien perdu », pensait Palas.

Épuisé par tant de luttes et d'angoisse et vaincu par la ruine de son suprême espoir, il se laissa tomber sur son sac de galérien, tandis que les deux artoupans, laissés dans le dortoir par « l'as de carreau » essayaient de deviner par quel moyen les cinq forçats avaient pu s'enfuir.

La bande de bagnards riait sournoisement de la vanité de leurs recherches. L'un d'eux fit assez haut pour être entendu : « Plus souvent qu'ils l'auront, Chéri-Bibi ! Ils crèveront tous avant lui, pour sûr !

– Et moi je vous dis que Chéri-Bibi a craché sa cartouche ! (est mort) beugla l'un des gardes-chiourme qui était chargé de surveiller le dortoir d'où les cinq forçats s'étaient évadés… J'le sais bien, p't'être ! J'ai vu son cadavre !…

– T'entends c' qu'il dit l'artoupan ? souffla à Palas « monsieur Désiré ». Il dit que c'est vrai que Chéri-Bibi a clampsé ! qu'il a vu son cadavre !… »

Palas frissonna…

Il aimait Chéri-Bibi.

C'était singulier cette affection d'un garçon comme Palas pour un bandit de la carrure de Chéri-Bibi qui apparaissait à tous comme l'incarnation du crime sur la terre. Mais ce n'était pas inexplicable…

Il avait trouvé chez ce monstre une pitié pour son infortune qu'il eût en vain cherchée ailleurs, au bagne et hors du bagne.

Sous des dehors d'épouvante, Chéri-Bibi lui avait révélé des sentiments d'une délicatesse insoupçonnable ! Chéri-Bibi l'avait aimé comme un frère et protégé comme son enfant !

Palas avait souvent pensé qu'il y avait autre chose qu'une bravade au destin dans ce mot : Fatalitas ! que le bandit jetait si souvent vers les cieux !

La vie de Chéri-Bibi était un mystère au fond duquel nul autre que lui-même n'était jamais descendu.

Que connaissait-on de Chéri-Bibi ? Un bras qui se lève et qui frappe !

Mais entre ces deux lueurs de couteau, qui laissaient derrière elles deux flaques de sang, c'était la nuit… obscure comme l'abîme de son âme… Pourquoi donc son chemin avait-il été si rouge ?

Il avait expliqué en quelques mots à Palas par quelle affreuse ironie le destin lui avait fait frapper un homme qu'il voulait sauver ! Tout était parti de là !

Tout ! Palas avait été quelquefois curieux de se pencher sur ce *tout*…

« Ne regarde pas là-dedans ! L'enfer y bouillonne ! » lui répliquait Chéri-Bibi.

Et puis le bandit se levait et avec une ironie farouche :

« Tu ne voudrais pourtant pas que je t'explique tous mes crimes !… Il y en a trop !… »

Et il ajoutait dans un rire gigantesque :

« Je t'affirme que je suis *inexcusable !…* »

……

« Pigez-moi Palas qui pleure parce qu'il croit que Chéri-Bibi est mort !… »

Ainsi « monsieur Désiré » continuait de torturer Palas.

Celui-ci ne voulait se rappeler de Chéri-Bibi que cette affection qui l'avait si souvent sauvé, lui, du désespoir, et aussi cette action mémorable qui avait sauvé Chéri-Bibi du bourreau, quand repris en France (après des aventures dont l'une des plus retentissantes avait été la capture du vaisseau qui transportait les forçats à la Guyane) il avait été jugé à nouveau et, cette fois, condamné à la peine de mort…

Chéri-Bibi avait raconté à Palas que pendant tout le procès il n'avait pas ouvert la bouche. Son avocat avait plaidé malgré lui ; quand la sentence fatale avait été prononcée, l'accusé avait remercié les jurés du service qu'ils lui rendaient à lui, en même temps qu'à la société !

Et, le soir même, comme un fourgon ramenait Chéri-Bibi dans la prison centrale de la ville où il venait d'être jugé, le condamné avait entendu des cris désespérés et, en descendant de sa sinistre voiture, il avait vu que l'hôpital, qui se trouvait sur la même place, brûlait.

Il avait eu vite fait de se débarrasser de ses gardiens et de bondir dans la fournaise.

Il sauva à lui seul, ce soir-là, plus de soixante personnes !

« Le feu ! disait-il, ça me connaît ! »

Il ne le quittait que pour y retourner et revenir avec ses précieux fardeaux.

Quand il n'y eut plus personne à sauver il revint se constituer prisonnier. Sa chair fumait.

Dans toute la France il n'y eut qu'un cri : la grâce !

Il fut gracié.

« *Fatalitas !* » avait prononcé l'homme quand on était venu lui en apporter la nouvelle. « *On a donc encore besoin que je tue quelqu'un sur la terre !…* »

.....

Miracle ! les pleurs de Palas avaient fini par attendrir ces bêtes féroces.

« N'te fais pas *saigner* (ne te fais pas de chagrin), Palas ! Tout ça, c'est des vannes ! on te dit qu'il n'est pas encore *clampsé* Chéri-Bibi ! D'abord il ne peut pas *casser sa canne !* Y a des types comme ça ! Ils ont beau faire, quand la *Blafarde* les voit, a f… le camp ! »

Aussitôt il y eut vingt voix pour se joindre à celle qui venait consoler le malheureux Palas. L'idée d'une catastrophe de cette taille : la mort de Chéri-Bibi, n'entrait décidément dans l'idée de personne. Il fallait être artoupan – ou mauvaise gale comme « monsieur Désiré » – pour imaginer une pareille stupidité. Il n'était pas encore né celui qui descendrait Chéri-Bibi ! Chéri-Bibi avait toujours fait ce qu'il avait voulu !

Quand le pied le démange, il n'y avait rien à faire ! Il savait se donner de l'air ! Les *sous-cornes* en savaient quelque chose ! On l'avait vu, soumis à une surveillance des plus sévères, sans cesse sous les yeux d'un garde-chiourme, qui n'avait d'autres occupations que d'observer ses mouvements… eh bien, Chéri-Bibi trouvait moyen de vaincre tous les obstacles ! Bien mieux, il annonçait à l'avance *qu'il s'en irait !* Au jour dit, à l'heure dite, c'était chose faite !

Et s'il revenait, s'il se laissait reprendre, c'était bien sûr parce qu'il ne pouvait pas se passer de *l'air du pré* (du bagne). Comme il dit : « *Le bagne, c'est mon foyer.* »

C'était bien connu que Chéri-Bibi avait toujours sur lui son *nécessaire,* c'est-à-dire tout ce qu'il faut pour s'évader quand « ça lui chante » !… Et on ne sait jamais où il cache tout ça !…

Une fois pourtant il s'était laissé prendre. Il avait mis « son trousseau de départ » dans une forme à souliers qu'il avait recouverte d'un morceau de cuir, cloué comme s'il avait voulu commencer une chaussure, mais la *forme était à pivot* et contenait une collection soignée comme nécessaire ! une paire de moustaches et des favoris, un tour de cheveux, un ciseau à froid, une *bastringue* (petite scie propre à scier les fers, faite d'un ressort de montre), un petit miroir pour la toilette, du fil, des aiguilles, une plume et du papier !…

Souvent il laissait traîner sur son banc sa forme à souliers, quelquefois il la ployait sous son bras en se rendant au travail de la chiourme.

Ça avait été un événement le jour où « l'as de carreau », qui voyait cette forme-là depuis quelque temps, avait fini par trouver que cet ouvrage de cordonnerie avançait trop peu et l'avait confisqué !

Cette fois-là on avait découvert le pot aux roses ! Mais Chéri-Bibi avait bien d'autres tours dans son sac !... On n'en viendrait jamais à bout, c'était sûr !...

À ce moment de la discussion, la porte s'ouvrit et un sous-corne entra. Il venait demander si l'on avait enfin découvert le moyen d'évasion des cinq compères, mais ses deux collègues lui répondirent en haussant les épaules.

« Tout de même ils ne se sont pas envolés ! reprit le nouveau venu...

– Va le demander à Chéri-Bibi !

– Chéri-Bibi est mort !

– Ah ! vous voyez bien ! s'écrièrent joyeusement les deux artoupans qu'on avait laissés en garde dans la case... *Nos clients* ne veulent pas le croire !...

– Il est mort dans les bambous ! C'est le commandant lui-même qui commandait la battue. Et c'est Bordière qui l'a tué ! il l'a eu au bout de son fusil ! Paraît qu'il a culbuté comme un lapin !... Ah ! y a pas d'erreur ! Fallait bien que ça finisse comme ça !... Au revoir, je me sauve ! Oh ! ça *craque* là-haut, tu sais ! Vous avez entendu le canon de l'île du Diable. Y a du gros temps dans la chiourme ! Mais il y aura de la gratte pour ceux qui découvriront les quatre autres ! Bordière a de la veine ! Il va se faire un bon mois avec la peau de Chéri-Bibi !... »

Et l'homme était reparti. La porte refermée, il y eut une véritable clameur où se manifestaient l'étonnement, l'incrédulité, l'impossibilité où l'on était de concevoir une pareille énormité ! Chéri-Bibi se laissant culbuter comme un lapin !...

Soudain, comme les artoupans étaient en train de discuter sur l'événement, dans le fond de la case, une dalle derrière eux se souleva doucement et Palas qui pleurait et ceux qui se trouvaient derrière les gardes-chiourme virent apparaître la gueule effroyable et terriblement vivante de Chéri-Bibi !

Non, Chéri-Bibi n'était pas mort ! Il n'était même pas blessé ! Cela avait été encore un de ses trucs de basculer sous le coup de fusil de l'artoupan comme s'il avait été frappé à mort… et cela pour attirer tous les gardes loin de l'orifice de son souterrain qu'il voulait regagner coûte que coûte aux fins de rejoindre Palas.

Ce qu'il avait prévu était arrivé et tous, ayant reconnu la silhouette de Chéri-Bibi qui s'affalait en tournant sur lui-même s'étaient précipités en criant leur victoire !

Le garde Bordière avait escaladé joyeusement le talus, supputant déjà la gratification qu'allait lui valoir un coup pareil ! On lui serait certainement reconnaissant d'avoir débarrassé le bagne d'un animal aussi difficile à tenir en cage !…

De tous les côtés on accourait. Le commandant lui-même se précipita… et le bruit se répandit de proche en proche dans l'île que Chéri-Bibi était enfin retourné aux enfers !

Il se trouva même, comme nous l'avons dit, des gardes pour affirmer qu'ils avaient touché son cadavre !

La vérité était qu'on le cherchait encore en vain. Bordière, l'heureux Bordière, qui avait réussi un si beau coup, devenait enragé de ne plus en retrouver même la trace hors du bambou… Il donnait des explications : « Je l'ai vu tomber ici ! Il a poussé un grand cri et s'est affalé ! Regardez tout ce sang ! Il est certainement blessé à mort ! Il doit être allé crever un peu plus loin !… »

Cela touchait au sortilège, au miracle ! Le commandant ne disait plus rien, ne savait plus ce qu'il fallait croire.

Peut-être Chéri-Bibi avait-il des complices parmi ses hommes. Peut-être en avait-il acheté quelques-uns ? Est-ce qu'on savait avec un être pareil !

On racontait qu'il avait toujours de la poudre d'or sur lui ! Où ? Comment ? On n'en avait jamais rien su !

Certains, même, prétendaient qu'il cachait comme il voulait trente louis d'or dans son estomac !

Cet homme mangeait de l'or, l'avalait, s'en débarrassait, le cachait, le reprenait quand il voulait !

Des tas d'histoires auxquelles les autorités n'avaient pas cru… mais maintenant, le commandant trouvait tout possible !…

Cependant, il ne s'était passé dans l'occasion qu'une chose fort simple : Chéri-Bibi s'était glissé sous bois jusqu'au réduit et jusqu'à son trou… Si l'on avait trouvé du sang sur les bambous, c'est qu'il y avait essuyé ses mains, rouges encore du sang de Tarasque.

Pendant qu'on cherchait partout un cadavre, il était dans le souterrain. Et voilà comment sa tête surgissait tout à coup dans le dortoir où la nouvelle de sa mort était l'occasion de tant de discours !

D'un coup d'œil, il jugea la situation. Il vit les artoupans. Il vit Palas. Il vit ses confrères « fagots » qui, médusés par cette figure formidable, retenaient l'immense éclat de rire dont ils

étaient prêts à saluer une apparition qui donnait un si parfait démenti aux histoires des « sous-cornes ».

Ce fut rapide : Palas se glissa jusqu'au trou et y disparut, cependant que Chéri-Bibi tenait encore tout le monde sous son regard de fauve.

Et puis la dalle retomba.

Et quand les gardes-chiourme se retournèrent, il n'y avait rien de changé dans la case !... Si ! Il y avait encore un forçat de moins !...

Ils mirent quelque temps à s'en apercevoir. Ce fut « Monsieur Désiré » qui leur donna l'éveil en disant à mi-voix et de façon à n'être entendu que d'eux :

« Tiens ! Où est Palas ? »

Alors ils le cherchèrent !

Cette fois leur responsabilité était directement en cause ! Ils n'avaient plus envie de plaisanter. Et quand ils furent certains que celui-ci aussi venait de s'évader, ils entrèrent dans une fureur sombre !

Encore une fois, ils bousculèrent tout dans le dortoir, avec mille menaces et blasphèmes. Ils devenaient à leur tour enragés quand un regard de « Monsieur Désiré » les renseigna.

Ce regard leur montrait une dalle, et comme cette dalle n'était pas rescellée, comme ses joints étaient en poussière, ils découvrirent toute l'affaire du coup !

Ils firent sauter la dalle et furent en face du trou. L'un d'eux s'y précipita en ordonnant à l'autre de rester à son poste.

Et l'on entendit aussitôt deux, trois, quatre détonations. Le garde-chiourme, s'avançant dans le souterrain, tirait sur les fugitifs.

Toute l'administration pénitentiaire était maintenant sur pied. Sur l'ordre du lieutenant, le service des bureaux téléphonait à la sous-direction des autres îles pour annoncer cet événement déplorable : l'évasion de six forçats, et pour que l'on établît toutes mesures nécessaires à leur reprise avant qu'ils aient pu, par quelque moyen impossible à prévoir, gagner le continent.

Le canon de l'île du Diable, placé sur la plate-forme de la petite tour qui surmonte les baraquements pénitentiaires, et qui avait été hissé là, lors de la captivité du capitaine Dreyfus, venait de tonner et annonçait ainsi la fermeture de la rade.

Tout ce qu'il y avait de gardes-chiourme dans les îles, toute la force dont disposait l'administration s'était mis à la recherche des introuvables bandits.

L'officier de surveillance que les fagots avaient surnommé l'« as de carreau » y mettait un acharnement plein de rage, et son exaltation était bien compréhensible : Chéri-Bibi lui avait joué déjà de fameux tours, mais ce dernier tour-là, dont les étranges péripéties s'étaient déroulées sous son nez, dépassait l'imaginable. Le brigand lui avait tué Tarasque à la lueur de son cigare !

Revenant de sa tournée d'appel dans les dortoirs avec la certitude nouvelle que d'autres forçats avaient suivi Chéri-Bibi dans sa fuite, et sans qu'il eut pu se rendre compte du chemin qu'ils avaient pris pour s'évader, l'officier ne décolérait plus.

Il alla rejoindre avec sa troupe le commandant qui achevait sa battue, sans avoir aperçu, lui non plus, l'ombre d'un fugitif. Bien entendu, personne ne croyait plus à la mort de Chéri-Bibi !...

Le commandant, qui venait d'être au courant de l'importance de l'événement, cria au lieutenant :

« Il faut prévenir Cayenne, Kourou, Sinnamarie, Saint-Laurent et tous les postes de la côte. C'est déplorable, mais il n'y a pas à hésiter. Les bandits, pour faire un coup pareil, devaient pouvoir être sûrs de quitter la rade, et ils ont dû s'entendre avec quelque bâtiment de passage. Qu'est-ce que c'est que cette goélette hollandaise qui est venue jeter l'ancre sur rade avant-hier soir ? Peut-être leur a-t-elle détaché quelque canot, peut-être ont-ils rejoint quelque embarcation à la nage !

– Espérons dans les requins ! fit l'autre.

– En attendant, pendant que nous cherchons Chéri-Bibi ici, les autres sont peut-être déjà hors de nos eaux ! Allez vite téléphoner à Cayenne et à Kourou !

– Mon commandant, permettez-moi de vous demander s'il ne vaudrait pas mieux que, pendant que l'on téléphonera à Cayenne, je me rende moi-même, avec la chaloupe à pétrole, sur le continent... J'aurai vite atteint Kourou, qui n'est qu'à treize kilomètres, d'où je ferai passer des ordres pour Sinnamarie et Saint-Laurent, et je veillerai moi-même à l'exécution des mesures à prendre ! Sans compter que si je rencontre nos « fagots » en route, je puis vous les ramener du coup.

– Vous avez raison ! Prenez avec vous deux surveillants bien armés et fusillez-moi tout de suite tout ce que vous rencontrerez et qui n'obéira pas aux ordres !... »

L’officier salua et se dirigea hâtivement vers le môle.

Nous avons quitté le Parisien, Fric-Frac, le Caïd et le Bêcheur sous le roof d’avant de la chaloupe. Ils y étaient toujours, dans un état d’esprit qu’il est assez facile de se représenter. Ils avaient eu le loisir de se rendre compte que leur évasion n’était plus un mystère pour personne.

Les bruits de l’île, la galopade des gardes-chiourme, enfin le coup de canon de l’île du Diable finissaient de les renseigner.

Fric-Frac conclut tout haut :

« Nous sommes fichus ! Rien à faire dans ce grafouilleur qu’on ne peut pas manœuvrer ! Si encore Chéri-Bibi et Palas arrivaient, on pourrait peut-être s’entendre ! »

Au lieu de Palas et de Chéri-Bibi, ils virent accourir le lieutenant et deux « sous-cornes », armés jusqu’aux dents qui se jetèrent dans la chaloupe.

Les fugitifs n’avaient pas bougé. Dans l’obscurité profonde où ils étaient entassés, ils pouvaient encore espérer de n’être point découverts tout de suite. C’était leur dernière chance qu’on ne vînt point sous le roof y chercher un bout de filin ou tout autre objet nécessaire à la manœuvre.

Ils n’en respiraient plus. Le mécanicien ne s’étant pas trouvé là, c’était un bonheur pour les forçats que l’officier de surveillance fût parti sans lui. Il allait être occupé par sa machine pendant tout le voyage.

Déjà il avait sorti de sa poche la fameuse pièce du moteur et la remettait en place.

Les artoupans étaient plus redoutables, mais voilà que, sur l'ordre de l'officier, ils se glissaient déjà au-dessus du roof, où ils restaient un doigt sur la gâchette de leur fusil, l'œil au guet, fouillant la nuit.

Les bandits les entendaient remuer au-dessus d'eux.

Ce fut l'officier lui-même qui détacha les chaînes et les rejeta, d'un geste, au fond du roof où elles vinrent tomber sur Fric-Frac et le Bêcheur, qui ne dirent pas ouf !

Et la chaloupe se mettait en marche !

Elle faisait d'abord le tour de l'île à toute vitesse. Évidemment « l'as de carreau » ne voulait point quitter ces eaux sans avoir accompli cette inspection circulaire qui pouvait, pour peu qu'il fût servi par le hasard, lui faire découvrir quelque chose d'anormal qui l'eût mis sur la trace des évadés, ou lui eût révélé un coin de leur plan.

N'ayant rien trouvé, il revint à la rade et s'en fut aborder la goélette hollandaise, sauta à bord, constata rapidement que tout y était normal et que son canot et sa norvégienne ne l'avaient pas quittée.

Après quelques phrases brèves échangées avec le capitaine il rejoignit la chaloupe.

Pendant sa courte absence, les quatre bandits avaient été bien tentés de sortir de leur trou et de se jeter sur les artoupans.

Mais c'était bien risquer, et avec bien peu de chances de réussite. Les surveillants étaient armés et les abattraient comme des bêtes. Il était difficile, du reste, de les surprendre. Au premier bruit qu'ils auraient entendu sous eux, les gardes auraient

pris l'éveil, auraient compris que le gibier qu'ils cherchaient si loin était tout près !

Sans compter qu'en pleine rade on serait accouru leur prêter main-forte immédiatement. Si l'on devait tenter un coup de ce genre, il était préférable d'attendre la pleine mer.

Déjà la chaloupe avait le cap sur le continent, laissant, derrière elle, les îles.

La traversée fut rapide. La chaloupe marchait merveilleusement. Aucun incident pendant le court voyage.

L'événement se déroulait si magnifiquement pour les quatre bandits qu'ils n'avaient qu'à laisser faire. On verrait bien tout à l'heure… Un immense espoir commençait de naître en eux !

Et l'on toucha le pontonnement de Kourou. C'est là que le drame allait se dérouler pour le Parisien et sa bande. La minute allait être décisive.

Les chaînes auxquelles on attachait la chaloupe étaient maintenant sous le roof, *sur les genoux* des bandits ! Pouvaient-ils imaginer que l'officier ou les artoupans allaient s'en saisir sans découvrir enfin leur repaire ?

Oui ! ils espéraient cela, car l'extrémité des chaînes se trouvait hors du roof, et il suffisait de se baisser et de ramasser cette extrémité pour que tout le reste vînt ! C'est ce qui arriva.

Un garde-chiourme se baissa, tourna même la tête du côté de cette tanière d'où les misérables se tenaient prêts à bondir au moindre incident, mais ils ne furent pas aperçus…

Selon ses habitudes, l'officier rendit son moteur inutilisable, et après qu'il eut attaché sa chaloupe, il sauta sur le ponton, ordonnant aux deux gardes de le suivre.

On les vit bientôt disparaître tous trois dans la nuit.

Le Parisien, Fric-Frac, le Bêcheur et le Caïd poussèrent un soupir effroyable. Depuis une demi-heure ils n'avaient pas osé respirer.

Fric-Frac ôta son béret, et saluant dans la direction de l'« as de carreau », il prononça avec émotion et gravité ce seul mot : « Au revoir et merci ! »

Bientôt ils furent accroupis sur le pontonnement, cherchant le gardien qui s'y trouvait toujours.

Comme ils ne le découvrirent point ils se soulevèrent à demi et se mirent à courir du côté de la terre ! mais tout à coup ils entendirent derrière eux des éclats de voix et l'ordre de s'arrêter.

Bien entendu ils s'enfuirent à toutes jambes. Il y eut un coup de feu dans leur direction :

« *Acrès !* gronda le Parisien… *Au satou !* (à la forêt) et daredare !… »

VI

Pernambouc, le bourreau du bagne

Chéri-Bibi et Palas avaient trop d'avance sur l'artoupan qui les « canardait » pour risquer d'être atteints.

Mais quand celui-ci déboucha, peu de temps après eux, du souterrain par où étaient passés les six bagnards, on imagine la musique qu'il put faire.

Les deux forçats s'étaient vu couper le chemin du môle et avaient dû se rejeter dans un petit bois de haute futaie…

En vain s'efforcèrent-ils de regagner de là, à plusieurs reprises, les amoncellements des rochers de la grève ; toutes leurs tentatives furent éventées de ce côté, et c'est avec un sombre désespoir que Chéri-Bibi, qui ignorait le départ de la chaloupe, dut y renoncer.

Maintenant, les gardes recommençaient à fouiller le bois avec fureur. Ils déchargeaient à tout hasard des coups de fusil, des coups de revolver dans les arbres. Ils juraient abominablement.

Leurs invectives s'adressaient à Chéri-Bibi qui leur avait donné si souvent tant de mal et qu'ils n'avaient jamais pu prendre lors de ses évasions. C'était toujours lui qui, après quelques semaines de séjour dans la forêt, venait se reconstituer prisonnier.

Les évasions de forçats, surtout sur le continent, n'étaient pas rares. Les relégués y sont moins surveillés ; ceux-là aussi, comme Chéri-Bibi, disparaissaient pendant quelque temps, puis rentraient d'eux-mêmes, ayant achevé ce qu'ils appellent : leur petite villégiature. Ils avaient pris le temps de ramasser un peu de poudre d'or, à la batte, dans des endroits connus d'eux seuls ; et puis, las de l'horrible vie de la forêt et de ses multiples dangers, ils venaient reprendre leur place au bagne.

On avait beau les fouiller, on ne trouvait rien sur eux.

Ils avaient des trucs, extraordinaires et insoupçonnés, pour cacher cette poudre d'or qui leur procurait quelques satisfactions à Cayenne et dans les établissements forestiers.

Mais Chéri-Bibi, comment faisait-il pour s'enfuir des îles sans être dévoré par les requins ?

Enfin cette fois-ci on était à peu près sûr, au moins, qu'il se trouvait encore à terre ! On avait aperçu sa silhouette et celle de Palas dans le moment qu'ils s'étaient jetés dans le bois.

« Au dépôt de charbon ! » souffla le bandit à Palas, dans l'instant qu'ils allaient être cernés.

La marine, en effet, entretient aux îles du Salut, un énorme dépôt de charbon. Chéri-Bibi, plus d'une fois, avait trouvé là un sûr refuge.

Pour retrouver le bagnard dans cet amoncellement de morceaux de charbon et de briquettes, il eût fallu tout bouleverser, tout transporter.

Aux heures du repos, quand les forçats étaient moins surveillés, Chéri-Bibi se glissait dans l'entrepôt et se creusait là des corridors et des chambres connus de lui seul et insoupçonna-

bles. Un jour ou l'autre, ça pouvait toujours servir ! Le moment était venu d'en user à nouveau !...

Pour y arriver sans encombre, autant que possible, ils prirent par le chemin le plus long, faisant un grand détour derrière le magasin d'approvisionnement.

Ils soufflèrent un peu et, tournant le « pain de sucre » de l'île, ils arrivèrent enfin au dépôt de charbon.

Mais, c'était une malédiction ! Le dépôt de charbon était entouré d'une petite troupe de gardes qui en défendaient l'approche.

Décidément l'expérience des évasions passées avait dû donner l'éveil à l'administration pénitentiaire. Rien encore à faire de ce côté.

Chéri-Bibi jura, et comme il jurait, un coup de feu stria la nuit et une balle siffla entre Palas et lui.

Ils étaient à nouveau découverts !

Ils arrivèrent ainsi, chassés peu à peu de partout, jusqu'au bâtiment central de l'île dans lequel on enfermait ceux qui s'étaient révoltés contre la chiourme ou qui avaient été condamnés par les tribunaux du bagne.

Là, en dépit du service de surveillance renforcé, toutes les portes étaient toujours fermées. Ce soir-là, cependant, une seule était restée entrouverte. Chéri-Bibi et Palas se glissèrent derrière elle.

Sur cette porte, trois mots étaient peints en noir : *bois de justice*.

Chéri-Bibi et Palas n'étaient point seuls là-dedans : il y avait deux corps et deux têtes… au fond d'un panier… deux têtes *coupées* du matin même…

Et puis, il y eut le bourreau Pernambouc, qui entra, et qui referma la porte.

Il était gai.

Il revenait de la cantine où il avait festoyé à ses frais, en sourdine.

Il avait régalé tout le monde toute la journée. Il était content.

Il chantonnait…

C'était un heureux caractère, trouvant que la vie avait toujours son bon côté.

Le bon côté de la vie au bagne, c'était, pour lui, la mort des autres.

Donc, Pernambouc chantonnait :

J' vas à Trouville, à Étretat !
J' fais mon mossieu Félisque Faure !
J' vas partout comme un chef d'État…

Il ne continua pas.

Pernambouc venait de se retourner :

À la lueur sanglante d'un falot suspendu à la muraille, il reconnut Chéri-Bibi et Palas.

Il ne poussa pas un cri. Il ne fit pas un geste.

Il regretta simplement de n'avoir pas fermé sa porte, et il attendit.

Chéri-Bibi ne fut pas long à s'expliquer :

« Écoute ! Il y a gros à gagner pour toi ! Au lieu de mettre ces *tronçons-là* dans ton sac et d'aller les jeter comme tu le fais toujours au bout du môle, tu nous y mettras à tour de rôle, Palas et moi, et *tu nous videras dans la limonade* (dans l'eau), comme t'as l'habitude, mais *tout près du grafouilleur* (chaloupe) *à « l'as de carreau »*. C'est compris ?

– Combien ? » demanda Pernambouc.

Chéri-Bibi défit une doublure de la ceinture de son pantalon et il y recueillit quelque chose qui brilla. Pernambouc détacha le falot de la muraille et le pencha sur cette chose brillante.

« J' te donne la moitié de *la poudre de jonc* (poudre d'or) que j'ai là ! dit Chéri-Bibi.

– Je veux tout ! » répondit Pernambouc.

Chéri-Bibi lui donna la moitié de sa poudre pour qu'il transportât Palas d'abord, et lui promit l'autre moitié quand il reviendrait le chercher !

« Comme ça, c'est juste ! fit Pernambouc. *All right my-lord !* Mais qu'est-ce que je vais faire de *mes tronçons ?*

– Tu n'as qu'à les enterrer ici ! Tu trouveras bien le moyen de t'en débarrasser. D'ici là, t'as pas peur qu'ils ressuscitent ! »

Une minute plus tard, Palas se glissait en frissonnant de toute sa chair et de toute son âme dans l'horrible sac du condamné à mort.

Et Pernambouc le chargeait sur ses épaules.

Sur le môle, l'« artoupan » dont Chéri-Bibi avait constaté l'absence au début de son expédition, était accouru reprendre son poste dès les premières rumeurs d'évasion. Il était gai, lui aussi ; et peut-être bien que sa gaieté avait été puisée à la même source où s'était si bien désaltéré ce brave Pernambouc…

Il aperçut soudain le bourreau qui s'avançait, assez péniblement du reste, le sac du condamné à mort sur le dos. Il alla au-devant de lui et lui demanda, goguenard :

« Elle pèse lourd, ta sale marchandise ?

– Oui, c'est pas de la plume ! fit l'autre ; j'ai hâte de m'en débarrasser !

– Va donc ! répliqua l'artoupan. *Ça ne manque pas de tombeaux du forçat, ce soir !* On dirait *qu'ils* le savent ! J'ai vu des requins qui tournaient et retournaient près du môle.

– Où ça ? demanda Pernambouc.

– Tout au bout !

– J' vais leur donner à souper, fit Pernambouc avec un rire abominable.

– J' t'accompagne !… » dit l'artoupan, guilleret.

Tout en marchant, Pernambouc se rendait compte que la chaloupe de l'« as de carreau » n'était plus à quai. Un rire sinistre le secoua tout entier.

Cependant, il n'était pas méchant. C'était, nous l'avons dit, une nature généreuse qui, à la cantine, n'aimait pas « faire suisse » ; mais à l'idée de la bonne tête qu'allait faire Palas quand, dans l'eau, il allait s'apercevoir que la chaloupe était en balade et que les requins l'attendaient, il ne put s'empêcher de s'esclaffer.

« Eh ben, mon vieux, tu sais ? ça te rend gai ces petites affaires-là ? fit le garde.

– Oui, répliqua Pernambouc. Y a du bon ! J'ai bien gagné ma journée ! J' suis content de moi… »

Arrivé au bout du môle, il jeta son sac sur la pierre…

« Où qu' c'est que tu les vois, les requins ? »

La présence de l'artoupan gênait un peu Pernambouc, et il profita de ce que l'autre, penché au-dessus du flot, essayait de distinguer le mouvement des monstres entre deux lames, pour jeter rapidement son sac.

Quand le garde-chiourme se retourna au bruit que fit Palas en plongeant dans l'élément liquide, il ne distingua qu'une grosse masse sombre qui disparaissait dans un remuement d'écume.

Presque aussitôt un autre tourbillon gonfla la lame à quelques brasses de là et, sur la mer lumineuse et phosphorescente, glissa l'ombre bondissante d'un squale énorme qui disparut dans la direction de Palas.

Il y eut alors, au-dessus de l'endroit où celui-ci avait disparu, un bouillonnement, et puis tout s'apaisa.

« Malheureux, qu'il fait nuit ! exprima l'artoupan. On verrait si la mer est rouge !

– Oh ! a pas peur, s'exclama Pernambouc, en voilà encore un qui est mort et enterré ! »

Et il s'éloigna en chantonnant :

J'vas à Trouville, à Étretat !
J' fais mon mossieu Félisque Faure !
J' vas partout comme un chef d'État…

Fera plus Palas !… Palas est mort !

Eh bien, non ! Palas n'était pas mort !… Avant qu'il eût touché la mer, un couteau avait éventré son sac.

Tout de suite, entre deux eaux, il avait nagé, d'un effort puissant, vers cet endroit où il croyait toucher la chaloupe. Plus de chaloupe !…

Et, à sa place, un requin qui accourait vers lui et se renversait déjà sur le dos, la gueule ouverte comme un gouffre…

Palas connaissait la manœuvre… On ne parlait que de cela, pendant les heures de repos, aux îles…

Il plongea et lui passa sous le dos…

Le monstre avait déjà perdu la piste et la cherchait de l'autre côté du môle…

Mais que faire ?… Du côté où il se trouvait, Palas venait d'apercevoir le garde-chiourme qui s'asseyait sur la haute marche du petit escalier, seul endroit du môle où il put aborder !

Il replongea, redisparut entre deux eaux, décidé à regagner la grève au plus vite, derrière l'artoupan, en faisant le tour du môle si les requins lui en laissaient le temps !

Pas une seconde il ne pensa à se livrer pour sortir de cette épouvantable situation. Plutôt mille morts que de recommencer le bagne ! Peut-être arriverait-il à temps sur la grève pour rencontrer Pernambouc et son nouveau fardeau et sauver Chéri-Bibi de l'affreux danger qu'il avait couru lui-même. Ils se cacheraient encore ! Et elle reviendrait, la chaloupe !

Déjà il avait fait le tour du môle quand le monstre, qui l'avait manqué une première fois et qui était toujours à sa recherche, lui barra soudain la route et, se retournant à nouveau sur le dos, glissa vers lui en ouvrant sa terrible mâchoire.

C'est ce mouvement assez compliqué qu'est obligé de faire le requin dès qu'il veut se saisir de sa proie qui permet aux pêcheurs de perles, par exemple, de plonger dans des eaux infestées de squales et, le plus souvent, de leur échapper. Dès que la bête se retourne, ils plongent par-dessous et quelquefois trouvent le temps de lui ouvrir le ventre de bout en bout d'un magnifique coup de couteau, arme qu'ils emportent toujours entre leurs dents.

Palas avait trop peu pratiqué cette escrime avec les squales pour penser à autre chose qu'à la fuite.

Il eut vite reculé jusqu'à la pierre du môle, mais il savait que, de ce côté, il y avait un gros anneau qui servait à attacher les petites embarcations.

Il l'atteignit d'un bras presque épuisé, tant ses élans avaient exigé de dépense musculaire ; mais, avant que la bête fût sur lui, il avait encore eu la force de saisir l'anneau des deux mains et de s'enlever hors de l'eau, à la force des poignets.

Le requin passa sous lui à le frôler, referma sa gueule sur le vide, et disparut dans la nuit…

Pendant ce temps, Pernambouc était allé retrouver Chéri-Bibi.

Celui-ci vivait des minutes terribles.

Les amitiés ou les amours de Chéri-Bibi étaient aussi excessives que ses haines. Son cœur avait adopté Palas. Savoir celui-ci en danger était pour lui le plus cruel des supplices…

Pernambouc, en rentrant dans sa cabane, le trouva assis sur le panier des condamnés à mort… Le falot éclairait une tête à répandre l'épouvante chez les moins impressionnables…

Si peu impressionnable qu'il fut, Pernambouc frissonna.

« Tout s'est bien passé, se hâta-t-il de jeter avant toute question.

– Palas est dans la chaloupe ? demanda Chéri-Bibi.

– Palas est dans la chaloupe », répondit Pernambouc en tendant, d'une main, le second sac à Chéri-Bibi… et en lui réclamant, de l'autre, le reste de la poudre d'or…

Quelques minutes plus tard, Pernambouc réapparaissait sur le môle, courbé sous l'énorme fardeau de son sac et de Chéri-Bibi…

L'artoupan somnolait sur la marche de l'escalier… Pernambouc dut le bousculer un peu :

« Laisse-moi finir ma besogne !

– Ah ! c'est le numéro 2 ! grogna l'artoupan… Il a l'air plus lourd que l'autre, hein ? Veux-tu que je t'aide à le balancer ?…

– T'occupe pas !… Dis donc ! remonte un peu sur le môle… Il me semble avoir vu la figure du *mecquart* (commandant) par ici !… et il jure ses vingt dieux !… Ils f… toute l'île sens dessus dessous, ce soir !…

– C'est-il vrai que Chéri-Bibi est mort ? demanda l'autre en remontant sur le môle…

– Oh ! avec celui-là, on ne sait jamais !… »

Et Pernambouc poussa le sac dans l'eau où il s'engouffra avec un remous énorme…

Pernambouc n'était pas encore remonté, qu'une sourde exclamation venait de la mer et le faisait de nouveau frissonner jusqu'aux moelles : *Fatalitas !*

« Tu as entendu ?… Il me semble qu'on a parlé, fit l'artoupan.

– T'es dans le rêve, ce soir… »

Le garde n'insista pas. Il était occupé maintenant par le bruit lointain d'un moteur…

« Tiens ! fit-il tout haut, voilà l'officier de surveillance qui revient !…

– Oui ! oui ! dit Pernambouc… c'est le *grafouilleur !…* »

Et, sa journée achevée, son devoir accompli, il regagna son dortoir en « fagot » bien discipliné.

Le commandant, lui aussi, avait entendu le « grafouilleur »… Il arriva pour le voir aborder et recevoir l'officier, qui avait accompli toutes les consignes, mais qui n'avait rencontré aucun fugitif !…

« Cela devient de la fantasmagorie ! s'écriait le commandant en quittant le môle avec les officiers… Nous non plus, nous n'avons rien trouvé !… »

– Dans le même moment, le garde-chiourme ne fut pas un peu stupéfait de voir l'embarcation quitter le quai, sans qu'apparemment elle fût montée par personne. Il cria, il appela. Il visa la chaloupe et, à tout hasard, déchargea quelques cartouches dans sa direction… L'état-major accouru ne pouvait en croire ses yeux.

Pendant ce temps, dans la chaloupe, Palas et Chéri-Bibi, enfin retrouvés, gagnaient le large. Le moteur rendait merveilleusement… Ils pouvaient se croire hors de danger… Quand soudain Chéri-Bibi s'écria :

« La *tapouille !…* »

Ainsi appelle-t-on le bâtiment chargé du transport des condamnés et aussi de la surveillance entre les établissements pénitenciers.

La côte était proche…

Cependant Palas et Chéri-Bibi n'eurent que le temps de s'y échouer avant que le canot mis à la mer par la « tapouille »

n’eût débarqué lui-même sur le continent la bande d’artoupans qui, déjà, « leur tirait dessus ».

Palas et Chéri-Bibi se jetèrent, éperdus, dans la forêt vierge.

« Nous les avons ! Nous les avons ! » hurlaient les artoupans…

Mais bientôt ils s’arrêtaient dans leur poursuite… Ils reculaient même, devant un véritable brasier qui commençait à crépiter de toutes parts.

Chéri-Bibi avait mis le feu à la forêt !…

VII

Les mystères de la forêt vierge

Palas et Chéri-Bibi étaient entrés dans quelque chose de redoutable : la forêt vierge. Combien d'évadés, qui avaient cherché là un refuge, y avaient trouvé la mort… et dans les conditions les plus cruelles ! Il leur avait fallu lutter contre tout et contre tous : la faim, les fièvres, les bêtes, les hommes.

Il n'est point rare que quelque corvée forestière, en défrichant un nouveau coin des bois vierges, se trouve en face de plusieurs cadavres à moitié dévorés. C'est tout ce qui reste d'une évasion retentissante.

Il faut être un bien vieux « fagot » pour trouver dans le satou (forêt) une amie qui vous défend et vous garde. Nous avons dit que las de la vie de sauvage qu'on y mène, plus d'un forçat est revenu se constituer prisonnier…

Cependant Chéri-Bibi dit à Palas :

« La forêt, ça me connaît ! Ils peuvent bien nous lancer tous les artoupans de la colonie, je les défie de nous reprendre ! »

Et, tout d'abord, pour arrêter quelque temps ceux qui les poursuivaient, le bandit avait tranquillement mis le feu à un vaste abattis d'arbres de toutes dimensions et de toutes essences que la hache avait couchés par terre depuis des mois, et que l'ardent soleil équatorial avait à point desséchés. L'abattis, en quelques minutes, était devenu un gigantesque brasier qui

communiqua sa flamme à tout un coin de la vivante forêt, si bien que, devant la violence de l'incendie, Palas, inquiet, se demandait déjà s'ils n'allaient pas être victimes eux-mêmes de leur moyen de défense.

Le vent qui s'était élevé à la tombée de la nuit soufflait nord et nord-ouest et poussait les flammes dans la direction de Cayenne.

Sentant d'instinct tous les animaux qui fuyaient du côté opposé, c'est-à-dire au-devant du vent, Palas voulait entraîner Chéri-Bibi vers le nord-est, mais celui-ci l'arrêta d'un mot :

« Par là, nous sommes sûrs de retrouver les artoupans qui doivent s'être préparés à nous barrer le chemin. Laisse-moi faire et ne quittons pas l'incendie ! »

Palas « se laissa faire », se disant, en aparté, que s'ils étaient à peu près sûrs, en effet, de ne point retrouver les artoupans en fuyant de ce côté, ils risquaient fort d'être brûlés vifs. Au fait, ils sentaient derrière eux la chaleur plus ardente du brasier !

Maintenant, ils bondissaient…

« Ça y est ! nous sommes sauvés ! » proclama Chéri-Bibi.

Et Chéri-Bibi, à travers des lianes qui, à côté d'eux, commençaient déjà à crépiter, montra à Palas la nappe rose d'une rivière.

L'eau ! l'eau, la rivière de Kourou !

Quelques secondes plus tard, ils traversaient la rivière à la nage.

« Attention aux caïmans ! » faisait Chéri-Bibi… et puis, tout à coup :

« Dans l'eau ! fit-il à voix basse, dans l'eau jusqu'à la g… ! V'là les artoupans ! J'aimerais mieux les caïmans ! »

Et, dans l'instant, du coude de la rivière, déboucha une chaloupe pleine des gardes lancés à la poursuite.

Cachés dans les roseaux, au milieu des plantes aquatiques, Palas et Chéri-Bibi durent, à maintes reprises, plonger complètement pour n'être pas aperçus car la lumière était éclatante, et le ciel semblait rejoindre la terre dans un même embrasement, dans une même illumination de ces cierges prodigieux qu'étaient les arbres géants de la forêt vierge, plusieurs fois centenaires…

« Plus haut ! » commanda le sous-off, et l'embarcation, remontant le courant, disparut enfin.

Palas et Chéri-Bibi, à peu près sûrs d'avoir, cette fois, dépisté les gardes-chiourme, car il était visible que ceux-ci croyaient encore les deux évadés sur quelque point de l'autre berge, sautèrent sur la rive droite et s'enfoncèrent dans la forêt, s'éloignant à la fois de la rivière et de la mer, pénétrant hardiment au cœur même des bois vierges.

Chéri-Bibi semblait suivre un plan arrêté, car il suspendait sa marche, de temps à autre, comme pour s'orienter. Cette marche était du reste devenue fort difficile, et Palas émit l'hypothèse qu'ils pourraient peut-être maintenant s'arrêter, prendre quelque repos, et repartir au jour.

Sous le dôme de la haute futaie et dans l'enchevêtrement des lianes et des plantes parasites de toutes sortes, ils se glissaient maintenant dans la plus profonde obscurité.

« As-tu de quoi faire du feu ? répondit Chéri-Bibi. Non ! n'est-ce pas ? Eh bien, moi, il me restait trois allumettes, je n'ai pas besoin de te dire que le séjour dans l'eau ne les a pas rendues très inflammables ! Alors quoi ? mon petit ! S'endormir la nuit dans le *satou,* sans feu à côté de soi, c'est vouloir ne plus se réveiller que sous la dent d'un jaguar ! En route ! On se reposera au jour ! »

Ainsi marchèrent-ils tout le reste de la nuit, se rendant compte que, s'ils se reposaient un instant, ils fermeraient les yeux, accablés…

Chéri-Bibi encourageait Palas en lui racontant des histoires énormes sur la forêt vierge et que celui-ci avait souvent peine à croire ! Que de drames étranges ! que de fabuleuses et mystérieuses fortunes dont la légende courait autour des placers d'or !… En attendant, ils étaient quasi tout nus, chacun avec un couteau pour toute arme.

« Depuis que nous marchons, fit Chéri-Bibi, nous ne devons plus être bien longtemps sans rencontrer le Pupu !

– Qu'est-ce que c'est que ça, le Pupu ?

– C'est une petite rivière qui va se jeter dans la rivière de Cayenne et qui nous barre forcément le chemin. Un peu plus haut, un peu plus bas, nous sommes obligés de la rencontrer. Alors, là, mon petit, nous verrons clair dans notre histoire !… »

Palas avait les pieds en sang. Il avait voulu plusieurs fois se défaire des rudes souliers que lui avait octroyés l'administration pénitentiaire. Chéri-Bibi s'y était résolument opposé.

« Mon petit, c'est plein de *grages* là où nous marchons ! et il n'y a rien de plus venimeux que ces serpents-là ! Il ne faut

qu'un coup !... Faisons le plus de bruit possible en marchant pour les faire fuir, et garde tes godasses ! »

Avec leurs couteaux, dont ils usaient souvent pour se faire un chemin parmi l'enchevêtrement inextricable des plantes parasites, ils s'étaient taillés deux bâtons, véritables épieux, arrachés à un bois dur comme le fer et appelé « bois canon ». En marchant, ils tapaient de droite et de gauche dans le fourré et, souvent, ils entendaient le bondissement d'une bête qui détalait dans la nuit... Enfin le jour se leva brusquement.

Et Chéri-Bibi se mit à courir. Bientôt Palas l'entendit qui criait :

« Le Pupu ! le Pupu ! »

Il put encore se traîner jusque-là, et tomba, épuisé, devant un ruisseau aux ondes fraîches et bondissantes sur des rochers clairs. Chéri-Bibi avait déjà le menton dans l'eau et buvait... buvait !... Palas se pencha sur la même coupe ; après quoi, tous deux s'endormirent comme des brutes, à l'ombre des branches qui venaient pendre au-dessus de ce ruisseau enchanté.

Si profond était leur repos et leur anéantissement, qu'ils n'entendirent pas quatre hommes qui descendaient assez bruyamment cette rive tant désirée.

En apercevant Palas et Chéri-Bibi, les quatre hommes s'arrêtèrent d'un même mouvement : c'étaient le Parisien, le Bêcheur, le Caïd et Fric-Frac !...

La joie des quatre bandits fut immense en voyant à leur disposition les deux êtres qu'ils haïssaient le plus au monde. Ces quatre hommes étaient armés de haches, dont ils s'étaient emparés en même temps que de quelques provisions, déjà épuisées

du reste, en traversant une exploitation forestière à leur sortie de Kourou.

Ils n'avaient qu'à lever leurs armes et à frapper ; et déjà le Parisien agitait sa hache en fixant Palas d'un regard où le besoin de tuer avait déjà mis du sang.

Mais le Bêcheur, qui était la plus forte tête de la bande, tombait d'accord avec Fric-Frac, lequel était le plus malin, pour décider qu'il y avait matière à réflexion. Ils entraînèrent le Parisien et le Caïd et il y eut un conciliabule.

Le résultat de cette conversation fut que les quatre bandits remirent à un peu plus tard leur sournois attentat. Le raisonnement du Bêcheur était au surplus des plus convaincants : ce n'était un mystère pour personne que Chéri-Bibi avait, dans quelque endroit du bois vierge, ce qu'au bagne on appelle une « *carette* » (cachette) dans laquelle il avait certainement eu la précaution, lors de ses précédentes expéditions, d'entasser tout ce qui pouvait être utile à un « fagot » (provisions et autres) pour ne point *calancher dans le satou !* (mourir dans la forêt). De toute évidence les deux hommes qui dormaient là quasi tout nus, rompus de fatigue et dénués de tout, n'avaient pas encore atteint l'une de ces *carettes*. Ne convenait-il point, avant de les exterminer, d'attendre qu'ils eussent eux-mêmes livré leur trésor à des gens qui, comme le Bêcheur, Arigonde, Fric-Frac et le Caïd en avaient le plus grand besoin !

Ayant décidé cela, ceux-ci remontèrent un peu vers le nord pour se trouver derrière les deux compagnons quand ils se remettraient en marche. Ils n'avaient pas abandonné les rives du Pupu qui, certainement, devaient être un guide pour Chéri-Bibi.

De fait, au réveil, Chéri-Bibi, après s'être orienté, tira Palas de son sommeil écrasant, et tous deux suivirent la rive en s'enfuyant vers le sud-ouest.

Arigonde et sa bande ne perdaient pas un seul de leurs mouvements. Et ils eurent la joie de voir Chéri-Bibi s'arrêter au pied d'un immense balata (arbre à caoutchouc), soulever une roche et creuser la terre à la pointe de son bâton de bois canon. Palas l'aidait. Ils semblaient travailler tous deux avec une fièvre croissante. Pour ceux qui assistaient à cette scène, il ne faisait point de doute que, là, se trouvait la *carette* au trésor !...

Enfin, Chéri-Bibi se pencha, et après avoir fouillé la terre, il se mit à passer à Palas différents objets.

Fric-Frac qui savait se mouvoir dans la forêt sans faire craquer une branche, comme il savait à Paris glisser de nuit dans un appartement sans heurter un meuble, s'était avancé au plus près des deux compagnons sans leur donner l'éveil et regardait toute la scène avec avidité. D'abord ce fut un sac plein d'objets de première nécessité. Fric-Frac entend la voix rauque de Chéri-Bibi qui énumère : une boussole, une petite lanterne, une scie, des boîtes de conserves, des épices, deux bouteilles de tafia, un briquet et de l'amadou, une boîte de fer où sont enfermés les papiers d'identité nécessaires pour faire, en France, d'un forçat, un honnête homme :

« Il y a plusieurs honnêtes hommes là-dedans, grogna joyeusement Chéri-Bibi, tu choisiras !... »

Un flacon rempli d'un liquide brunâtre : antidote sûr pour la morsure des serpents !

Chéri-Bibi a pensé à tout ! mais le plus beau, certainement, est ce grand coffre d'où le bandit sort deux sabres d'abattis, une carabine, un revolver, des munitions et trois cartouches de dynamite... « Et tout cela en excellent état ! fait remarquer Chéri-Bibi, à cause de la précaution que j'avais prise de recouvrir sac et coffre d'une épaisse couche de balata ! »

Palas ne sait comment exprimer sa joie ! Il rit. Pour la première fois, il rit depuis qu'il est au bagne ! Il ne se doute pas, le malheureux, qu'il y a là, tout près de lui, deux yeux qui voient ces trésors, qui brûlent de convoitise !

Ah ! si Fric-Frac avait eu à côté de lui ses trois compagnons, peut-être n'eussent-ils point attendu, pour se jeter sur les deux amis, que ceux-ci se fussent saisis de leurs armes ! Peut-être, car Palas et Chéri-Bibi, même sans armes, sont bien redoutables…

Déjà, les deux amis apaisent leur faim avec les boîtes de conserves, puis Chéri-Bibi, sa carabine sur l'épaule, semble prêt à partir pour la chasse…

« Affûte tes crocs, mon petit, dit-il à Palas, j' vais te chercher ton dîner et j' te prie de croire que c'est pas à la table du mecquart (le commandant), qu'on servirait un lucullus pareil !… D'abord, occupons-nous du poisson !

– Tu veux chasser et pêcher à la ligne en même temps ? » demanda Palas qui, depuis qu'il avait découvert toutes ces merveilles, oubliait ses misères et montrait une joie d'enfant.

« Tu vas voir comme je pêche à la ligne, moi ! » répliqua Chéri-Bibi.

Et s'avançant sur le bord du Pupu, après avoir passé sa carabine à Palas, il sortit de son précieux sac dont il avait passé la bretelle à l'épaule, une cartouche de dynamite. Une minute plus tard, cette cartouche éclatait au milieu du Pupu et, aussitôt, sur les eaux bouillonnantes, quelques dizaines de poissons, gros et petits, venaient flotter le ventre en l'air.

« Hein ! qu'est-ce que tu dis de la friture ?

– Je regrette la cartouche de dynamite ! fit Palas. Nous n'en avons plus que deux !

– C'est plus qu'il nous en faut ! répliqua Chéri-Bibi. À quoi veux-tu qu'elles nous servent, sinon à pêcher ? J'en usais autrefois quand je m'amusais à *prospecter* (chercher de l'or) à travers le *satou,* mais maintenant je n'en ai plus besoin et je te dirai pourquoi au dessert !... »

Chéri-Bibi se mit à chasser et fut assez heureux pour « descendre » un *maïpouri* (un tapir) et une perdrix.

La perdrix était grosse comme un poulet et le tapir comme un petit poney. Sa chair est une des meilleures viandes rouges de là-bas.

Avec les aïmaras (poissons des rivières de la Guyane) qu'ils avaient ramassés au fil de l'eau, après la pêche à la dynamite, le dîner ne devait pas manquer d'être succulent.

Ils établirent leur campement à une centaine de mètres du Pupu, sous une futaie épaisse, creusèrent un trou, y allumèrent du feu et quand ce trou fut chaud comme un four, ils y glissèrent le tapir dépouillé et sanglant.

Ils mangèrent en buvant l'eau fraîche du Pupu, coupée de tafia.

Chéri-Bibi tira de son sac, au dessert, du tabac et ils se mirent à fumer en devisant gaillardement.

Palas trouvait cette existence admirable et déclarait ne point comprendre la conduite de ces évadés du bagne, qui, ayant eu le bonheur inespéré d'avoir pu atteindre la forêt vierge, venaient se reconstituer prisonniers !

Entendant cela, Chéri-Bibi eut un sourire terrible…

Le soir allait tomber. Il y avait maintenant un silence impressionnant de tous êtres et de toutes choses autour d'eux.

« Eh bien, déclara Chéri-Bibi à voix basse, comme s'il eût craint d'être entendu des arbres eux-mêmes, eh bien, moi qui suis son ami à la forêt… moi, je te dirai que je ne puis pas la regarder, moi, Chéri-Bibi, sans frissonner et surtout dans des heures comme celle-ci, où *elle ne respire plus !*… Son silence me fait peur !… Je n'ai jamais eu peur que de deux choses, Palas, *de mon couteau pour les autres, et de la forêt pour moi !*… Car la forêt est comme moi !… *quelquefois elle veut être bonne, et c'est dans ces moments-là qu'elle tue !*… La forêt, c'est quelque chose comme ma grande sœur ! Je l'aime bien, elle m'aime bien, et cependant elle m'empoisonnerait tout comme un autre, *parce que, quand on est né pour le crime, il n'y a rien à faire. On en a toujours un en train, dans le moment qu'on y pense le moins !* Méfie-toi ! Faut toujours se méfier ! La forêt, c'est plein de mystères, plein de souffles qui tuent, de plantes et d'animaux qui portent la mort dans leur haleine… Et puis, il n'y a pas que les herbes et les bêtes… Tiens ! écoute… gronda tout à coup Chéri-Bibi en sautant sur sa carabine et en fouillant l'ombre derrière Palas… tu n'as pas entendu ?

– Non… Quoi ?…

– Une respiration d'homme !… »

Chéri-Bibi resta quelques minutes à *écouter* la forêt… et puis il vint se rasseoir auprès du foyer et jeta aussitôt des cendres dessus.

« Je te dis, fit-il à voix basse, qu'on a respiré, pas bien loin de nous ! et que c'était une respiration d'homme !… Peut-être

un sorcier qui passe et qui s'est approché de nous pour voir… En tout cas, éteignons le feu, qui éclaire trop, et allumons le fanal. C'est tout juste ce qu'il faut pour faire fuir les bêtes, tandis que le grand feu, vois-tu, ça attire les hommes s'il y en a dans les environs !… Alors, tu n'as rien entendu, toi ? Non ! tu ne sais pas ? Sûr… n'y a qu'un sorcier pour être venu si près !… Malheur que Yoyo ne soit pas là !

– Qu'est-ce que c'est que ça, Yoyo ?

– Yoyo ? C'est à coup sûr le premier sorcier du satou ! C'est lui qui m'a appris bien des choses ! Il a un remède pour tout ! Il fait fuir les mauvais esprits… et il m'a donné cet antidote pour les serpents… Je te le présenterai dans trois ou quatre jours de marche… C'est un Indien originaire du pays des Émerillons et il a failli être mangé par une tribu féroce des Roucouyennes, lui et toute sa famille !

– Tout sorcier qu'il est !

– Oh ! en ce temps-là il n'était encore qu'apprenti sorcier ! Il n'avait pas encore passé les examens !

– On passe donc des examens, dans la forêt, pour être sorcier ?

– Les Indiens, par ici, appellent les sorciers des *piayes*. Il y en a beaucoup qui se prétendent *piayes,* mais s'ils n'ont pas de vrais titres, ils ne trompent personne. Il y a des épreuves auxquelles on reconnaît, à ne jamais s'y méprendre, un vrai *piaye*. Celui-ci saura par exemple se faire obéir, à l'heure dite, d'un tigre ou d'un jaguar. Comprends qu'il connaît tous les parfums, toutes les herbes, tous les détritus spéciaux dont il faut semer la route des bêtes, pour qu'elles viennent jusque-là où il veut les faire venir !

– Et ce Yoyo, c'est un ami ?

– Un très grand ami ! C'est moi qui l'ai sauvé du massacre… Et depuis il travaille pour moi avec ses frères, dans un endroit secret de la forêt !… *Là où il y a beaucoup d'or, Palas ! Plus d'or peut-être que tu ne pourras en emporter… »*

Chéri-Bibi veilla toute la nuit et soigna Palas comme son enfant. Il avait réussi à lui fabriquer une sorte de hamac des plus sommaires, en entrelaçant quelques lianes et en les suspendant à un arbre. C'était suffisant pour garer Palas de l'innombrable et atroce piqûre de fourmis qui sont la plaie mortelle des nuits de la Guyane. Le lendemain, Palas ne savait comment le remercier, comment lui exprimer le sentiment dont son cœur débordait par tant de tendre affection… Palas ne comprenait pas :

« T'occupe pas de ça ! dit Chéri-Bibi en levant le campement… C'est une affaire entre moi et le bon Dieu ! Il a plutôt été dur pour moi, le cher Seigneur qui est aux cieux ! et nous ne sommes pas toujours d'accord !… Mais je lui pardonne bien des choses parce qu'il t'a mis sur mon chemin ! Tu sais, dans le milieu que je fréquente, ça ne se rencontre pas tous les jours une g… comme la tienne, *qui n'est pas celle d'une crapule !…* V'là tout ! Tu me plais, parce que je t'ai vu souvent pleurer, appeler ta maman comme un gosse et parce que t'as la peau blanche et l'âme comme une sacristie. Tu me reposes, quoi ! En voilà assez ! N'en parlons plus !… Et puis, il faut que tu saches une chose, mon petit, c'est que tout ce que j'ai t'appartient. Ma vie, mon or, tout ! Ma vie te sert ici, mon or te servira en Europe ! J'en ai beaucoup.

« Yoyo seul sait où il se trouve. Marchons jour et nuit, je ne serai tranquille que lorsque nous aurons rejoint Yoyo. Tous les *piayes* ont peur de Yoyo, et les Peaux-Rouges lui obéissent depuis le pays de Taheca, jusque chez les Paramacuas. Yoloch, le

diable, et Goudon, le dieu bon, sont à sa dévotion. C'est le roi du *satou !*

– Et où est-il, Yoyo ? demandait Palas.

– Dans un coin du *satou* que bien peu de gens connaissent, je te jure… en dehors de lui, de sa famille et de moi-même… Cependant il vient presque tous les dimanches faire ses provisions chez Sanda, au *cabaret-magasin* du village des chercheurs d'or. »

Ils précipitèrent leur marche pendant deux jours et deux nuits.

De temps en temps, ils rencontraient des indigènes qui leur adressaient les politesses d'usage, d'assez loin, du reste.

« *Hodio* (bonjour).

– *Akonno, Feï-de-ba* (merci, comment êtes-vous) ?

– *Li vacca bouilléba* (le voyage est heureux grâce au Ciel) !

– *Diafonno* (bonne continuation) ! »

Quelquefois les indigènes parlaient presque correctement le français. Palas s'en étonnait.

« La fréquentation du beau monde, mon cher, expliquait Chéri-Bibi. Des habitués des exploitations forestières et des colonies pénitentiaires de la côte. Yoyo parle français comme toi-z-et-moi ! »

D'autres indigènes mêlaient drôlement le français et le « pupu ».

« Comment *lifika ?* (Comment ça va ?) »

– Philippi ! couche-toi du bon côté ! (Bonne nuit, dors bien !) »

Palas demanda à Chéri-Bibi s'il était vrai qu'il y eût à la Guyane, comme on le prétendait, des tribus d'anthropophages.

Chéri-Bibi hocha la tête et dit :

« Y en a ! C'est assez rare, mais y en a… Quand l'occas' d'un bon « boulot » se présente… tu comprends ?… on ne peut pas leur en vouloir… À ce qu'il paraît que ce n'est pas mauvais !… Généralement, les indigènes ne sont pas méchants, si les sorciers ne les déchaînent pas… mais il y a des tribus qui *ne travaillent que pour ça !* Elles n'habitent pas par ici… c'est plus loin, du côté des Pelzgoudars ! Yoyo me disait que par là il fallait se méfier. C'est des gens qui aiment les bons morceaux…

– Et qu'est-ce que c'est que les terribles Oyaricoulets ?

– Les terribles Oyaricoulets, je te dirai que je n'en ai jamais vu et que je crois bien que ceux qui en parlent le plus ne les ont pas vus davantage que moi ! Cependant on ne peut jamais dire. La forêt, c'est un monde et il ne faut jamais s'étonner de rien ! On raconte qu'ils ont de grandes oreilles, semblables à celles des ânes, des pieds d'une longueur démesurée. C'est des géants, quoi ! Ils montent aux arbres comme des singes ! Ils auraient des arcs gros comme le bras et d'une portée incroyable, et naturellement « ils bouffent de l'étranger ». On raconte aussi qu'ils ont des nez gros comme des becs d'ara ! Des histoires ! »

Cependant il arriva ceci : vers la onzième heure du troisième soir, Chéri-Bibi s'était endormi, accablé et, cette fois, c'était Palas qui veillait… Son arme dans les mains, il écoutait le bruit singulier du *satou* la nuit et tressaillait souvent,

s'imaginant avoir entendu quelques branches craquer et même, comme disait Chéri-Bibi, un *respiration d'homme !*

À deux ou trois reprises, il se leva, fit le tour du campement, s'arrêtant et écoutant, et n'avançant qu'avec les plus grandes précautions. Tout ce que lui avait raconté Chéri-Bibi des maléfices de la forêt hantait sa cervelle inquiète…

Plusieurs fois, il se pencha sur l'ombre, prêt à tirer… et puis il se traitait d'enfant peureux, et revenait s'asseoir à côté de Chéri-Bibi.

Une heure à peu près se passa ainsi. Soudain, il y eut des branches qui craquèrent très distinctement, comme sous la poussée ou au passage d'un corps. Et puis il y eut un soupir ! oh ! très distinctement un soupir et, plus qu'un soupir… comme un murmure humain…

Palas secoua Chéri-Bibi, mais celui-ci continuait de dormir.

Se reprochant d'avoir voulu arracher son ami à son formidable repos, Palas, pour s'assurer qu'il n'avait pas été victime de ses sens surexcités, se glissa, l'arme en avant, dans la direction de ce qu'il avait cru entendre…

Le bruit avait repris, mais semblait s'éloigner.

Palas s'avança résolument, et, tout à coup, déboucha dans une petite clairière au centre de laquelle un indigène, à genoux et levant les bras vers la lune éclatante, soupirait et semblait se livrer à de douloureuses incantations.

C'était un Indien, vêtu simplement d'une peau de bête, au visage étrangement tatoué et aux longs cheveux partagés par une raie médiane. Ses yeux brillaient dans la nuit comme de petites bêtes lumineuses, cependant qu'il sanglotait sa sourde et

singulière litanie où revenait à chaque instant le nom de « Galatha ! Galatha ! Galatha ! »

Il n'avait pas aperçu Palas qui restait caché derrière un arbre… Palas disait : « C'est un sorcier, c'est un *piaye* qui invoque Yoloch ou Goudon ! » Mais il n'avait aucune envie de l'interrompre dans ses prières.

Tout à coup le piaye fut entouré par une bande forcenée de Peaux-Rouges dont les ombres bondissantes paraissaient démesurées à Palas et le remplissaient d'effroi.

Elles semblaient sauter aussi haut que les arbres ; et les jeux de la lumière lunaire à travers les branches se prêtaient à toutes les imaginations d'un homme qui avait entendu toute la journée les légendes impressionnantes du *satou*.

Il s'enfuit, persuadé d'avoir rencontré les terribles Oyaricoulets eux-mêmes, et il ne laissa de cesse à Chéri-Bibi qu'il ne fût réveillé. Celui-ci se laissa entraîner encore à moitié endormi.

Enfin, quand il fut réveillé tout à fait, le lendemain matin, et que les fugitifs eurent laissé loin derrière eux cette contrée redoutable :

« Me diras-tu enfin ce que tu as vu ? questionna Chéri-Bibi.

– Je te dis que j'ai vu les terribles Oyaricoulets eux-mêmes !

– Mais encore ?

– Ils dansaient comme des fous, prêts à tous les crimes, autour d'un sorcier qui se lamentait effroyablement en criant : *Galatha ! Galatha !*

– Eh, Palas ! c'était un pauvre homme qui pleurait sa femme qui venait de mourir, sa *galatha !*... Et tu as assisté tout simplement à une messe pour le repos de son âme !... Que Goudon la protège ! et que Yoloch nous en préserve ! Tu t'étonnes pour peu de chose ! »

Le reste de la journée, le bandit prêta une extrême attention à l'aspect des lieux qu'ils traversaient. Son visage, vers la fin du jour, s'éclaira tout à fait. Palas en augura que leurs affaires allaient de mieux en mieux.

Ils avaient quitté le Pupu et remontaient le cours d'une autre rivière dans la direction du nord-est. Chose singulière, la forêt ne leur était plus hostile. Toutes choses, au contraire, semblaient se prêter à leur dessein. Ils trouvèrent même une piste qui leur permit de faire un long chemin sans trop de fatigue.

Enfin, vers le soir, ils arrivèrent au sommet d'une éminence boisée, d'où, le bras tendu de Chéri-Bibi put montrer à Palas les placers et le village des prospecteurs d'or.

VIII

Les chercheurs d'or

Sur les bords d'une rivière qui se jetait à trois journées de là dans l'Oyapock, fleuve qui marque la frontière de la Guyane française et du Brésil, s'élevait le cabaret-magasin du señor Sanda, qui avait installé, en plein pays des prospecteurs d'or, un établissement sur le modèle de ceux que l'on rencontre dans les solitudes forestières du Haut-Chaco et que l'on dénomme là-bas « albacen ».

Là, on vendait de tout, de tout ce qui peut être utile à un travailleur de la forêt : outils, victuailles, conserves, ferblanterie, vêtements, armes, munitions, et toutes sortes d'alcools. C'était un cabaret, et c'était une épicerie. C'était aussi un tripot. Certains y entraient les poches pleines de poudre d'or et s'en retournaient travailler aux « sluices » ayant tout perdu, d'autres y faisaient une rapide fortune, mais pas pour longtemps. Au fait, le señor Sanda était le seul qui s'enrichit.

Certain dimanche, il y avait dans la grande salle du cabaret, construite de quelques planches et couverte d'un toit en tôle ondulée, une furieuse partie à la table du fond, près du comptoir derrière lequel Sanda, aidé de ses « boys » servait le tafia, le rhum et les boissons fermentées indiennes à ses clients de passage.

À la table de jeu, la poudre d'or passait de main en main et les petits sacs se vidaient sur un coup de dés ou se remplissaient au milieu de cris, de protestations, de clameurs sauvages suivies subitement d'impressionnants silences.

Près de la porte, à une table où ils venaient de s'asseoir autour d'une bouteille, Fric-Frac, Arigonde, le Bêcheur et le Caïd devisaient assez sournoisement en regardant tantôt le patron, tantôt la table du fond où se jouait un jeu d'enfer et tantôt les nouveaux arrivants.

« On se croirait au Jockey-Club ! exprima le Bêcheur.

– Ta bouche, bébé ! » fit Arigonde.

Nos quatre bandits n'avaient pas de poudre d'or, eux ; ils n'avaient rien, mais ils étaient en possession d'un fameux secret qui les avait amenés là et qui les remplissait d'un sombre et magnifique espoir : ils avaient entendu toute la conversation entre Chéri-Bibi et Palas concernant Yoyo et son trésor…

Aussi avaient-ils accompli de véritables tours de force, ne s'arrêtant ni jour ni nuit, pour arriver aux placers avant les deux compagnons…

Depuis vingt-quatre heures, ils s'étaient mis à la recherche de Yoyo, sans aucun succès… Enfin, ils venaient d'échouer chez le señor Sanda, devant une bouteille qu'ils auraient peut-être quelque difficulté à payer.

Tout à coup, le Parisien se leva et dit :

« Ne vous occupez pas de moi et continuez à jaspiner ! » (Et, dans le creux de sa main, il leur montrait des dés que les autres connaissaient bien).

Il alla regarder la partie à la table du fond, où régnait quelque confusion.

On discutait un coup… Arigonde sortit un coin de linge qui avait peut-être été un mouchoir et dans lequel semblait être retenue, par un nœud savant, une quantité appréciable de la précieuse poudre…

Et il se mêla à la partie…

Sa première victime fut un métis crépu qui arrivait des placers, sa ceinture bien garnie. Une demi-heure après, il n'avait plus rien ! Il jurait du reste qu'on l'avait volé et la querelle allait « tourner au vilain », car deux autres prospecteurs nouvellement arrivés prenaient parti contre la bande, quand le señor Sanda s'interposa et affirma qu'il ne recevait chez lui que des gentlemen de la plus grande correction. Il avait une autorité souveraine. Il pouvait expulser du cercle qui lui déplaisait, sans avoir à consulter son conseil d'administration.

Grand Seigneur, Arigonde commanda immédiatement les alcools les plus chers, invita tous ceux qui voulurent être de la fête et paya d'avance, sans sourciller, entre les mains de Sanda, une somme énorme. Alors Arigonde connut, comme il l'avait prévu. le sourire de Sanda et le son de la voix du cher homme ! Elle était aussi agréable à entendre que la poudre d'or était douce à regarder.

Fric-Frac, le Pêcheur et le Caïd s'étaient rapprochés et prenaient leur part, comme bien l'on pense, de la ripaille générale :

« Je lui ai délié la *bavarde* (la langue) au cabarmuche (mastroquet), fit Arigonde. Nous allons essayer d'en profiter… »

Arigonde avait versé toute la poudre d'or qu'il avait gagnée dans le fond d'un chapeau de feutre à larges bords, et, la laissant glisser entre ses doigts, il dit à Sanda :

« Les pauvres bougres ! Je leur ai pris peut-être le travail de six mois !

– Oh ! ils sont rares, ceux qui font fortune dans le satou, répondit Sanda. En dehors de quelques Indiens qui ont le vrai filon et qui se cachent de l'Européen comme de la peste… Tenez ! celui-là, là-bas, qui passe…

– Où ça ?

– Devant l'albacen… c'est un sorcier célèbre… il sait où il y en a de l'or, celui-là ! Un nommé Yoyo !… »

Arigonde se précipita à la fenêtre… Il vit passer un homme dans toute la force de la jeunesse…

Son aspect était plutôt redoutable, hérissé et même diabolique. Il portait les cheveux tressés par petits paquets. Il était beau. Il se déplaçait avec harmonie. On soutenait difficilement le feu de son regard.

Les bandits ne le quittaient pas des yeux.

« Il vient faire ses provisions, dit Sanda ; pour la fête de la maraké qui est la plus importante de l'année, et pour laquelle les Indiens sortent tous les pavillons de vannerie attachés à de hauts bambous, frappent sur tous leurs instruments et jouent de la flûte dans des os de mort…

Dans le moment, l'un des joueurs, qui avait retrouvé de l'or, provoqua Arigonde à une nouvelle partie. Le Parisien jugea, à l'aspect de la salle, qu'il lui serait difficile de refuser… et il se rassit en face de ses partenaires ; mais un coup d'œil à Fric-Frac et à ses poteaux leur avait désigné Yoyo, de l'autre côté de la rue, entrant dans une case, et l'un d'eux était déjà sorti, prenant la piste de l'Indien…

C’est sur ces entrefaites, à la tombée brutale de la nuit, que se produisit l’arrivée de Palas et de Chéri-Bibi.

Ils étaient exténués et ne s’arrêtèrent dans le village que devant Sanda.

Quand ils pénétrèrent dans le cabaret-magasin, patron et clients étaient si bien occupés par la partie que les nouveaux arrivants passèrent complètement inaperçus. Ils s’en furent à une table loin des lampes, jetant leurs sacs à côté d’eux, dans un coin obscur…

Puis Chéri-Bibi se leva pour aller examiner des ustensiles de cuisine pendus au mur et dont il s’était promis, en cours de route, l’acquisition.

Palas, accablé, la tête dans les mains, semblait ne plus avoir la force d’exprimer un désir. Tout de même il finit par tourner la tête au bruit qui venait du fond de la salle. C’étaient des imprécations, des cris de colère contre le mauvais sort. Le Parisien continuait de gagner, insolemment.

Soudain, Palas tressaillit. Quelqu’un venait de parler dont il croyait bien avoir reconnu la voix… Et cependant la chose lui paraissait impossible…

Il se leva et se rapprocha des joueurs… Les dés roulaient sur la table.

Tout à coup, il y eut un grand éclat de voix :

« Ces dés sont pipés ! »

Et Palas, qui venait de jeter l’accusation, fixait le joueur avec des yeux de flamme ! Une haine indicible gonflait sa poi-

trine et son cœur… Le Parisien ! le Parisien ! en face de lui !… cet homme qui, pendant des années, l'avait fait tant souffrir !…

« Cet homme vous a volés ! »

On se ruait déjà sur Arigonde, mais Palas secouait la grappe humaine qui le séparait de son ennemi et s'écriait :

« Non ! non ! laissez-moi faire !… Cet homme est à moi ! Il m'appartient !… Ah ! j'attendais ce moment-là depuis longtemps ! »

En vain, Chéri-Bibi voulut-il s'interposer. Arigonde et Palas, enlacés pour une étreinte mortelle, roulaient sur le plancher…

Or, Sanda, dès le début des hostilités et voyant que les choses allaient tourner au tragique, avait, comme c'était son devoir, envoyé l'un de ses boys prévenir le chef de district…

… Et, tout à coup, au plus beau de la bataille, comme Arigonde suffoquait déjà sous les doigts étrangleurs de Palas, la pleine obscurité fut faite… Les acolytes du Parisien avaient éteint les lampes.

Et quelqu'un cria : « La police ! »

La police arriva, en effet… On ralluma les lampes… et l'on constata que tous les oiseaux étaient envolés…

Sanda, philosophe, dit au chef de district :

« Heureusement que ma clientèle paie d'avance !… »

Arigonde, sauvé de la griffe de Palas par l'astuce et le dévouement de ses compagnons, eut vite retrouvé ses sens et sur-

tout celui de la situation. Il s'agissait avant tout de ne pas lâcher Yoyo.

Les quatre bandits étaient sûrs que Chéri-Bibi ignorait encore que le piaye eût fait son apparition dans le village ; et c'est pleins de confiance dans leur entreprise, qu'ils se glissèrent sur les traces de Yoyo, dès que celui-ci eut repris le chemin de la forêt.

Yoyo les traîna ainsi une partie de la nuit dans des fourrés quasi impénétrables. Mais quand le jour arriva, ils s'aperçurent tout à coup qu'ils l'avaient perdu…

Pendant des heures, ils essayèrent en vain de retrouver sa piste… Alors ils tinrent un important conciliabule, en conclusion de quoi, ils se résolurent à retourner au village, car ils risquaient de s'égarer dans cette partie du *satou,* et c'était la mort…

Au village, ils achèteraient tout ce qui leur manquait encore, les armes dont ils avaient besoin, et s'en iraient tranquillement attendre le passage de Chéri-Bibi et de Palas à la frontière du Brésil. À ce moment, ceux-ci reviendraient de chez Yoyo et seraient porteurs du trésor… et Arigonde n'ignorait pas plus que ses compagnons vers quel point de la côte Palas tenterait de s'embarquer pour l'Europe… Le plan fut adopté d'enthousiasme.

Pendant ce temps, Chéri-Bibi et Palas étaient entrés eux aussi dans la forêt. Chéri-Bibi marchait à coup sûr, grâce à des points de repère qui avaient été établis depuis des années, et, soudain, comme il passait sous un arbre géant, quelque chose lui tomba dans les bras. C'était Yoyo !

Yoyo qui s'était aperçu qu'il était suivi, et qui avait grimpé dans les branches avec l'agilité d'un singe, Yoyo qui venait de reconnaître Chéri-Bibi !…

La présentation de Palas se fit selon les lois de la plus haute convenance. Yoyo était un piaye qui semblait ne rien ignorer des formules de la politesse et y tenir par-dessus tout :

« C'est moi qui l'ai mis au courant des bienfaits de la civilisation ! » expliquait Chéri-Bibi avec une pointe d'orgueil !...

Cependant, la présence signalée dans les environs d'une bande d'indésirables (et Chéri-Bibi reconnut, à la description que lui en fit Yoyo, Arigonde et ses acolytes) précipita les manifestations d'une amitié que le caractère du sorcier avait rendue presque sacrée... et quand Yoyo eut exprimé à Chéri-Bibi combien sa famille serait heureuse de le revoir, tous trois se hâtèrent de s'enfoncer au plus profond du pays de Macuano, où le piaye avait sa demeure.

Quand Chéri-Bibi et Palas y arrivèrent, ils y reçurent l'accueil le plus touchant. La vieille mère, la jeune sœur, les frères firent fête aux nouveaux arrivants.

Pour le repas du soir, il fut confectionné une « pimentade » qui mit les larmes aux yeux de Chéri-Bibi.

Jamais poissons et piments n'avaient été aussi agréablement accommodés pour le palais du forçat et il déclara qu'il n'en avait jamais mangé de si bonne, même au temps où il se cachait dans une cabane de pêcheurs de Martigny, après une méchante histoire de tentative d'assassinat de gendarme dont il rappelait, non sans une certaine fantaisie, les péripéties héroï-comiques.

Cette histoire était, paraît-il, tout à l'honneur de Chéri-Bibi, celui-ci ayant pris la défense d'une jeune fille, d'âge mineur, dont la vertu lui avait paru en danger... Le malheur avait encore été que le jury s'était imaginé que cette vertu avait été en danger surtout à cause de Chéri-Bibi... Et Chéri-Bibi concluait : « Je

m'y attendais… *mais quand on a sa conscience pour soi, tout le reste devient rigolo !… »*

L'auditoire indigène dont l'esprit était des plus déliés, écoutait Chéri-Bibi de tout son cœur. La soirée se prolongea de la sorte le plus doucement du monde, dans l'agrément des souvenirs criminels de Chéri-Bibi qui avait renvoyé les affaires sérieuses au lendemain. Quant à Palas, il croyait rêver…

Il ne s'étonnait plus de rien ! Les événements les plus extraordinaires finissaient par lui paraître naturels. Il savait *d'avance* que tout pouvait lui arriver ! et, se mettant à l'école de Chéri-Bibi, il s'attendait à tout ! Avant-hier c'étaient le bagne, les forçats, les artoupans ; hier, c'étaient les terribles Oyaricoulets et le non moins terrible Arigonde… ce soir, c'était un bon dîner qui se terminait par des anecdotes, dont le moins qu'on en pût dire était qu'elles ne dépassaient point le fantastique des événements en cours ; demain !… que devait-il lui arriver demain ?… Ah ! oui, Chéri-Bibi lui avait dit que demain il serait millionnaire !…

Et en vérité, il le fut. Après une excellente nuit, qui était la première de sécurité qu'ils passaient dans la forêt depuis leur départ de l'île Royale. Yoyo pria Chéri-Bibi de l'accompagner…

Ils arrivèrent près d'un clair ruisseau le long duquel des femmes et les frères du *piaye* travaillaient à ramasser la poussière d'or à la battée.

On sait que toute cette région est l'une des plus riches du monde en poudre d'or, et presque tous ses ruisseaux en roulent en quantités appréciables. Seulement les difficultés de l'exploitation et souvent l'impossibilité de vivre pour les Européens au cœur de la forêt vierge, rendent la récolte du précieux métal des plus difficiles. Il a fallu de vastes entreprises, fournies d'immenses capitaux, pour arriver à un résultat rémunérateur.

Les prospecteurs libres, qui se refusent à accepter une place d'ouvrier, sont destinés à se décourager vite ou à périr. Pour quelques-uns qui furent servis par une riche chance, combien ont succombé !

L'indigène, lui, peut résister. Seulement, quand il a découvert un gisement ou quelque crique chargée plus que toute autre de la merveilleuse poudre, il est dépouillé, ou plutôt exproprié, suivant toute la vigueur de la loi de propriété instituée par les Blancs. Aussi, instruit par l'expérience, il se cache et travaille en solitaire.

Depuis des années, Yoyo et sa famille travaillaient pour Chéri-Bibi… À la suite de quel immense service, cette petite troupe d'Indiens s'était-elle faite l'esclave du bandit ? Modestement, Chéri-Bibi avait dit de Yoyo : « Je lui ai sauvé la vie. » La vérité est qu'il avait sauvé du massacre anthropophagique toute la famille, un jour que Chéri-Bibi, las du bagne, comme il lui arrivait quelquefois, villégiaturait sur les rives du haut Oyapok… Mais ceci, comme dit Kipling, c'est une autre histoire…

Chéri-Bibi ayant fait un signe, Yoyo conduisit ses hôtes à travers un marécage couvert de bambous, et où ils se fussent certainement enlisés, si des pierres, quasi invisibles et secrètement distribuées sous la fange, ne se fussent trouvées là pour soutenir leurs pas.

Chacun n'avait qu'à répéter les gestes de Yoyo. Fermant la marche venait l'un des frères, qui s'appuyait sur le manche d'une pioche avec un grand air de majesté.

Ainsi abordèrent-ils un îlot de roches moussues gardé jalousement par cette ceinture de limon. Puis ils pénétrèrent dans un cirque étroit, et Yoyo dit :

« C'est là ! »

Il adressa quelques mots rapides à son frère, qui introduisit aussitôt son pic sous une large et haute pierre, laquelle paraissait immuable et qui, toutefois, presque instantanément, bascula, découvrant une anfractuosité que remplissait une mousse épaisse.

Les indigènes la soulevèrent et un sac de cuir apparut. Le *piaye* se pencha et en délia les nœuds compliqués… Alors chacun put voir que le sac était plein de poudre d'or…

Quand, deux jours plus tard, ils eurent traversé le fleuve Oyapok et franchi du même coup la frontière du Brésil, Chéri-Bibi poussa un profond soupir et dit à Palas, en lui désignant le sac que Yoyo et l'un de ses frères avaient apporté jusque-là, et en lui montrant l'espace devant lui :

« La fortanche et la fille de l'air ! (La fortune et la liberté !)

– C'est à toi que je les dois ! répondit Palas. Je ne l'oublierai jamais ! »

Palas avait d'abord refusé ce don royal. Il ne comprenait pas qu'avec une fortune pareille et des amis comme Yoyo dans la forêt, Chéri-Bibi fût resté si longtemps au bagne et fût tout prêt à y retourner.

« Viens avec moi en Europe ou, si tu ne le veux pas, vis ici avec Yoyo ! avait-il supplié. Tout est préférable au séjour du *pré*… »

Il n'avait d'abord eu pour toute réponse qu'un de ces terribles ricanements qui mettaient entre Chéri-Bibi et l'humanité un abîme… Ceux qui entendaient ce rire-là comprenaient qu'il y avait de l'autre côté du gouffre quelque chose de tout à fait loin

d'eux, d'en dehors d'eux, et d'en dehors de tout, quelque chose que l'on n'atteindrait jamais, et ils n'insistaient pas.

Cependant, quelques instants plus tard, Chéri-Bibi avait fait pour Palas un petit effort d'explications auquel il n'aurait jamais consenti pour tout autre, de quoi il semblait résulter que le moment n'était point encore venu pour l'Europe de revoir Chéri-Bibi, qu'il y avait des raisons gigantesques à cela, que le forçat amassait évidemment une fortune pour ce moment-là, mais que, comme ce moment était encore très éloigné, Palas pouvait en toute tranquillité d'esprit accepter son or et que Yoyo aurait tout le temps de réunir un autre trésor…

En ce qui concernait particulièrement le bagne, Chéri-Bibi ajouta, avec son rire diabolique, qu'il y retournerait *par goût !*…

« Sans compter que je ne puis me passer de certaines nouvelles qui ne m'arrivent que là ! (Au bagne.) »

Yoyo vint mettre fin à la conversation en annonçant qu'ils auraient, le soir même, la pirogue dont ils avaient besoin pour descendre l'Oyapok jusqu'à la mer.

Il en avait acheté une à des Indiens ; elle était de forte dimension et taillée d'une pièce dans le tronc d'un énorme *bois-canon*.

Yoyo la dirigea, assis à la poupe et chantant doucement des complaintes de son pays.

Le voyage se passa sans encombre et, quand ils ne furent plus qu'à quelques milles de la mer, les voyageurs reprirent le chemin des terres, sur le sol brésilien, et parvinrent ainsi près du cap Orange, à un endroit où s'élevait une auberge, très honorablement connue dans la contrée pour donner l'hospitalité aux voyageurs sans les tracasser de questions indiscrètes au sujet de

leur point de départ, ou de leurs antécédents plus ou moins judiciaires.

Du reste, le maître de l'auberge, un certain Fernandez, était l'ami de Chéri-Bibi.

Il le montra bien à la joie exubérante qui éclata dans toute sa truculente personne quand il aperçut Chéri-Bibi : « Ah ! fit-il, *l'arroseur !* »

Il n'appelait pas autrement Chéri-Bibi à cause de la façon dont le bandit, qui était par hasard un de ses clients et qu'il ne connaissait pas autrement, l'avait tiré d'affaire un jour de désespoir et de faillite, avec quelques gros billets dont il l'avait littéralement arrosé, et que l'aubergiste avait acceptés sans en demander l'origine.

Chéri-Bibi avait donc en Fernandez un ami presque aussi dévoué que Yoyo et il pouvait compter sur lui à l'occasion. Un aubergiste, sur la lisière du *satou,* passé la frontière, ça peut être intéressant pour un « *fagot à la promenade* ». Chéri-Bibi prétendait que c'était lui, le bagnard, qui avait encore fait la bonne affaire.

La famille de Fernandez, composée d'une femme encore jolie et de deux accortes jeunes filles vint, sur l'ordre du patron, présenter ses hommages à Chéri-Bibi et reçut l'ordre de préparer un souper de gala.

« Ça va toujours le commerce ? » demanda Chéri-Bibi, quand ils se trouvèrent tous réunis dans la salle particulière de Fernandez, devant un flacon doré de vin d'Espagne.

« Mon Dieu, oui ! répondit l'aubergiste… entre les bagnards, les chercheurs d'or, les contrebandiers et les pirates, ça se maintient ! »

Palas demanda des nouvelles de la guerre :

« Mauvaises pour la France, exprima Fernandez avec un hochement de tête ! Maintenant, le paquebot qui va faire escale ici demain matin va peut-être en apporter de meilleures !

– Mais je croyais, fit Chéri-Bibi, que le service des Antilles ne passait devant le cap Orange que dans huit jours !

– Sans doute, reprit l'aubergiste, mais nous avons un paquebot, venu de la Martinique, qui passe tout le long des côtes à des dates qui nous ont été communiquées, et qui est chargé de recueillir tous les Français qui tombent sous la loi militaire et qui descendent de l'intérieur des terres « pour rejoindre » !

Chéri-Bibi se tourna vers Palas :

« Voilà justement qui va combler les vœux de mon ami, M. Didier d'Haumont, qui a quitté son exploitation du haut Oyapok (une affaire magnifique en pleine prospérité) pour aller accomplir son devoir en France ! Seulement, mon cher ami, M. Didier d'Haumont a mis tant de précipitation dans son départ, qu'il a complètement oublié sa garde-robe. Comme je sais que vous avez des portemanteaux toujours prêts, j'espère qu'il n'y a que demi-mal.

– Votre ami trouvera chez moi tout ce qu'il lui faut ! » répliqua Fernandez en s'inclinant devant Palas avec toutes les marques du plus grand respect !

« Voilà qui va bien ! Vous accompagnerez vous-même mon ami au paquebot, n'est-ce pas ?

– Votre ami n'aura pas d'autre serviteur que moi et je le recommanderai au commandant Lalouette, qui est une vieille connaissance et qui sera très honoré de lui être agréable !

– Alors, voilà qui est réglé, fit brusquement Chéri-Bibi en dissimulant son émotion, mais où donc est passé notre Yoyo ? »

À l'instant même, Yoyo rentra dans la salle. Chéri-Bibi dut lire une certaine inquiétude sur son visage, car il le questionna :

« Ce n'est rien, tout va bien ! » répondit laconiquement Yoyo.

On soupa. Le repas fut des plus gais. L'hôtesse et ses filles étaient des plus gracieuses. Chéri-Bibi se montrait le plus exubérant. Il ne mangeait pas : il dévorait. Et il buvait à l'excès. Lui qui se piquait d'avoir toujours observé, au cours de son aventureuse vie, la plus grande sobriété et qui manifestait toujours un mépris d'anachorète pour les ivrognes, ne cessait de tendre son verre et tenait tête à Fernandez qui passait pour le plus fort buveur de la côte.

Seul, Palas n'avait ni faim ni soif.

Mais Palas ne s'étonnait pas plus de Chéri-Bibi que Chéri-Bibi de Palas. Ils savaient fort bien à quoi s'en tenir, l'un et l'autre, sur la goinfrerie exubérante ou la fièvre de boisson de l'un, comme sur l'abstinence de l'autre, et que ces façons d'être avaient toutes deux leur origine dans une certaine idée qui ne les quittait pas et qui était que le lendemain soir, à cette heure-là, ils se seraient quittés avec beaucoup de chances de ne jamais plus se revoir !

Dix ans de bagne, à côté l'un de l'autre, font des haines effroyables ; ou des amitiés qui tiennent presque à quelque chose de supérieur à l'amitié et qui créent un lien d'unité *morale,* ose-

rons-nous dire, qui ne se rompt point sans un affreux déchirement…

On a vu de ces bandits mourir, plutôt que de se séparer. Et peut-être que si le suicide n'avait pas été défendu à Chéri-Bibi pour des raisons que nous connaîtrons certainement un jour, peut-être bien que la nuit de gala chez le seigneur Fernandez aurait été, de par la volonté désespérée du forçat, la dernière nuit du bandit !

Elle faillit du reste lui être également fatale et sans qu'il y fût pour rien !

Chéri-Bibi avait vu clair sur le visage de Yoyo quand il y avait lu de l'inquiétude.

Pendant le repas, Yoyo s'absenta souvent. D'abord il avait passé en revue tous les visages plus ou moins pâles de la salle commune et puis il avait rôdé autour de l'établissement.

Le point de départ de sa secrète agitation avait été un certain cri d'ara qui ne les avait guère quittés dans leur descente de l'Oyapok, ce qui était assez naturel, la forêt étant en lisière et en nourrissant de grandes quantités, mais ici, on était loin de la forêt…

Enfin *certains remuements de l'ombre* au ras de terre, autour de l'auberge, ne lui avaient pas paru naturels… Il grimpa jusqu'au mirador, y fit une brusque escalade, en descendit presque aussitôt. Cette fois, il devait être fixé…

Quelques heures plus tard tout semblait reposer dans l'auberge quand, Fric-Frac, ayant forcé la porte de la cour avec une habileté et dans un silence impressionnant, même pour ses acolytes, pénétra dans l'auberge, suivi d'Arigonde, du Bêcheur et du Caïd. Ils avançaient avec la plus grande prudence…

Tout à coup, ils furent arrêtés nets par un éclat de rire formidable, qui secoua bien étrangement le silence solennel de la nuit. Ah ! ils le reconnaissaient ce rire-là ! Et ils ne demandèrent pas, comme on dit, leur reste !… Ils rebroussèrent chemin avec une précipitation qui leur fit à tous se heurter le nez sur la porte qu'ils avaient ouverte tout à l'heure… *et qu'ils retrouvèrent fermée !…*

Dans le même moment, une fusillade éclata autour d'eux…

Alors ils accomplirent des miracles pour sortir de cette auberge du diable, où ils avaient cru surprendre leur monde ; et où ils se trouvaient si joliment coincés… Par quelle puissance élastique parvinrent-ils à atteindre la crête d'un mur d'où ils sautèrent, au risque de se rompre les membres ?

Du reste, ils laissèrent là un peu de leurs plumes ; et, le lendemain matin, on pouvait suivre leur débâcle à la piste… une piste de sang…

« Tout de même, expliqua alors Chéri-Bibi, dans le plus grand secret, au bon Fernandez… tout de même, ceci te fera comprendre combien il est nécessaire que je reste dans le pays pour les faire recoffrer… *et moi avec… histoire de les surveiller de près pour qu'ils ne fassent pas de peine à mon Palas !…* »

IX

Adieux de Palas et de Chéri-Bibi

Quand le paquebot fut en rade et que le moment fut venu pour Palas et Chéri-Bibi de se faire leurs adieux, il n'y eut point, entre les deux hommes, d'inutiles paroles. Voici comment les choses se passèrent dans toute leur simplicité : si c'est le cœur qui fait les éloquents *(pectus est quod disertos facit),* c'est lui aussi qui fait les grands silencieux.

Chéri-Bibi, comme l'on pense bien, après tant de tribulations, était fait comme un voleur, ce qui ne lui allait pas trop mal. Il ne lui restait plus guère de toute sa défroque, que sa culotte de cuir et qu'un vague morceau d'étoffe de toile grossière, sous laquelle il parvenait à peine à cacher de singuliers tatouages qui ne lui avaient pas été faits par les sauvages de la Guyane.

Dès lors, on peut se faire une idée de l'antithèse qu'il présentait avec Palas, lequel venait de revêtir un complet, à la dernière mode du boulevard, arrivé quelques semaines auparavant de Rio !

Quand Palas entra dans la chambre où Chéri-Bibi, dans un silence farouche, l'attendait, celui-ci, d'abord ne le reconnut pas. Chéri-Bibi avait devant lui un homme du monde ! Nous pouvons dire cependant que Chéri-Bibi en avait connu des hommes du monde ! non point seulement pour les avoir fréquentés dans le temps qu'il les faisait passer de vie à trépas, mais encore pour avoir été, pendant un certain temps, homme du monde lui-même ! Eh bien, Palas l'« épatait » !

Sang et tripes ! ce Palas avait de la race ! Devant le spectacle d'une aussi formidable métamorphose, le cœur de Chéri-Bibi, qui était déjà gonflé de douceur, se remplit d'orgueil : il était fier de son poteau ! si bien que l'association de ces deux sentiments excessifs, dans un viscère pourtant habitué à d'étonnants bouillonnements, produisit une telle émotion qu'il ne put l'exprimer que par les plus douces des larmes qui eussent coulé depuis bien longtemps de sa paupière desséchée. Palas vit que les jambes de ce titan tremblaient sous lui quand il se leva pour lui faire honneur. Alors il le prit dans ses bras.

Et tous deux s'étreignirent. Quelque temps ils restèrent ainsi sur la poitrine l'un de l'autre. Leurs deux cœurs battaient à l'unisson de leur commune douleur. Bien vain eût été le souffle de leurs bouches à côté du langage chaud, puissant, d'un rythme, à la fois brutal et tendrement désordonné, qui gonflait leurs artères…

Quelques coups, frappés à la porte, leur apprirent qu'il fallait se quitter. Leurs bras se dénouèrent.

« Puisque tu ne m'accompagnes point, dit Palas, je veux au moins de tes nouvelles. M'en donneras-tu ? Je sais que, *là-bas,* tu reçois une correspondance secrète ! Me diras-tu comment je puis t'écrire ? »

Chéri-Bibi secoua la tête :

« Non ! non ! fit-il, tout est fini ! Je le veux !… Nous ne nous connaissons plus ! *Palas est mort !…* »

Il y eut entre eux, à la suite de cette parole terrible, mais nécessaire, un de ces courts silences profonds comme ces gouffres où ceux qui redoutent le vertige craignent de regarder. Puis Chéri-Bibi dit encore :

« Écoute ceci : je crois que tu es garé pour toujours ! Mais on ne sait jamais ! J'ai là-bas un ami à qui tu peux tout demander si tu as besoin, un compagnon la Ficelle ! Il est établi épicier à Paris, dans la rue Saint-Roch, et s'appelle de son vrai nom M. Hilaire. C'est un personnage des plus honorables. Tu peux te fournir chez lui. Si tu veux être bien servi, tu n'as qu'à prononcer ce mot : *Fatalitas !* »

Ce furent là les dernières paroles, les suprêmes paroles de Chéri-Bibi faisant ses adieux à Palas *(novissima verba).*

Et Palas se laissa emmener par Fernandez…

……

Les petites embarcations qui avaient amené les voyageurs de l'estuaire de l'Oyapok s'étant éloignées, la *Dordogne* (capitaine Lalouette) recommença de fendre les flots de ses hélices et bientôt le cap Orange disparut et avec lui, peu à peu, tout l'horizon de Guyane, de cette terre où Palas avait tant souffert. Mais c'était là l'honneur de Palas qu'en dépit de si longues tortures, il n'en pouvait détacher ses regards parce qu'il y laissait un cœur misérable et sublime sans lequel il serait mort de désespoir depuis longtemps !

Soudain, un léger cri, à côté de lui, lui fit tourner la tête… Une jeune fille, dans un émoi charmant, portait les mains à sa coiffure. Son voile, soulevé par la brise, s'était enroulé à un hauban et la retenait prisonnière…

Palas apporta son secours à la délivrance de la belle enfant. Ses doigts et ceux de la jolie voyageuse se frôlèrent…

Le geste le plus banal, l'événement le plus insignifiant, prennent quelquefois une importance considérable dans un cer-

tain domaine secret, apanage des âmes sensibles, et dont les limites n'ont été marquées par aucun arpenteur…

Quelques minutes plus tard, Palas connaissait le nom de la jeune fille… C'était Mlle Françoise de la Boulays… qui revenait avec son père du haut Amazone où il avait été chargé d'une mission officielle… Ils rentraient en France, infiniment tristes des événements redoutables qui, depuis un mois, s'y succédaient…

… Palas n'osa point se présenter au dîner, dans la salle commune…

Rentrer ainsi, sans transition, dans la vie, alors qu'on appartient au tombeau depuis plus de dix ans… Rencontrer le regard candide de cette pure jeune fille, quand il en était encore à frémir du « mauvais œil » des artoupans, se servir des mets délicats dans une vaisselle de luxe, quand il avait encore la nausée des baquets de service dans lesquels clapotait la soupe des « fagots » !… Palas avait peur ! Palas avait peur !…

Et puis, tout à l'heure, en passant devant une glace, il s'était découvert… et il avait vu son front nu… son front nu de forçat… sur lequel il lisait, lui, en lettres éclatantes, le numéro 3213 !…

Il resta sur le pont…

Tout à coup, l'officier préposé à la télégraphie sans fil passa près de lui en hâte et pénétra dans la salle à manger… et presque aussitôt la voix du commandant éclata :

« Mesdames, messieurs ! la victoire !… la victoire des Français !… Joffre a battu les Allemands sur la Marne !… »

Le délire qui suivit, nous l'avons tous connu. Partout dans le vaste monde, où il y avait des cœurs français ou simplement

amis de la liberté et du droit, il y eut la même ivresse ! Le même soupir de délivrance est monté vers les cieux, le même étourdissement a fait trembler les plus forts…

Quand Mlle de la Boulays remonta sur le pont, elle trouva Palas qui pleurait… et elle lui serra la main… et elle lui parla…

Quand elle partit, il resta. Il continua de l'écouter toute la nuit. Il était encore là, quand depuis longtemps tout reposait à bord, en dehors des hommes de quart.

Alors le soleil parut à l'orient et éclaira le front rayonnant de Palas qui, appuyé au bastingage, regardait se lever sur le monde l'aurore nouvelle !…

X

Quatre ans plus tard

« Et pourquoi donc, mon cher capitaine, n'avez-vous pas accepté la Légion d'honneur ? C'est incompréhensible !

– Parce que, mon cher ange gardien, j'estime que je ne l'ai pas méritée, voilà tout !

– Ça, c'est trop fort !… »

Et Mlle Françoise de la Boulays se leva du banc où elle venait de faire asseoir le capitaine Didier d'Haumont, convalescent ; décidément, il y avait des minutes où elle ne comprenait plus du tout son cher malade !… Didier d'Haumont avait été plusieurs fois blessé, avait eu de nombreuses citations, portait avec une joie orgueilleuse sa croix de guerre, mais avait obstinément refusé la Légion d'honneur !… « Plus tard ! quand je l'aurai méritée ! »

« Voulez-vous que je vous dise ?… Eh bien, c'est de l'orgueil !… s'écria la jeune fille délicieusement irritée.

– C'est peut-être bien quelque chose comme cela ! » répliqua le capitaine en souriant, puis, soudain, il devint grave et se tut.

Or, ces silences subits du convalescent, au milieu des conversations les plus enjouées, étaient encore une de ces choses que Mlle de la Boulays ne s'expliquait point… C'est vrai qu'il y avait, comme cela, des moments où le capitaine lui échappait

complètement, et non seulement par ses silences, mais, quelquefois encore, par certaines réflexions inexplicables à propos de l'opinion la plus courante et généralement acceptée des cerveaux les plus raisonnables… Eh bien, lui, il avait parfois un mot, accompagné d'un extraordinaire sourire, qui pouvait faire croire qu'il ne pensait pas, là-dessus, absolument comme tout le monde !

Et, cependant, Françoise était bien persuadée qu'elle n'avait jamais rencontré sur son chemin une plus noble intelligence que celle du capitaine Didier d'Haumont, un esprit plus sympathique au service d'un cœur plus vaillant.

Elle avait été attirée vers lui dès le premier jour, lors de cette fameuse soirée à bord de la *Dordogne,* où l'on avait appris et fêté la victoire de la Marne, et où elle avait assisté à l'émotion si intense, si ardemment personnelle, de ce voyageur inconnu, son voisin de table…

Ils avaient fait tout de suite une jolie paire d'amis, pendant la traversée. Le commandant Lalouette avait présenté Didier à M. de la Boulays ; et le père de Françoise, ardent patriote, avait été touché du généreux enthousiasme avec lequel un homme comme M. d'Haumont, qui n'était plus un jeune homme, quittait d'importantes affaires pour venir réclamer en France sa place au combat. Certes ! l'exemple n'était pas rare, mais ce qui était remarquable dans le cas de M. Didier d'Haumont, c'était la joie presque enfantine avec laquelle il parlait des batailles prochaines, et cette sorte d'allégresse mystique au milieu de laquelle il entrevoyait la mort :

« Mourir comme ça, disait-il, je donnerais tout ce que j'ai, pour mourir comme ça ! »

Or, on disait M. d'Haumont très riche.

Françoise avait caché son émotion lorsque, le paquebot arrivé à destination, il avait fallu se séparer. Et Didier lui avait dit :

« Adieu pour toujours ! »

Elle n'avait même pas eu le temps de lui demander l'explication de cette singulière parole, tant le départ de Didier avait été brusque.

M. de la Boulays possédait un château à la limite de la zone des armées. Il avait consacré, tout de suite, une grande partie des locaux et des dépendances de la propriété aux besoins de la Croix-Rouge.

Dans cet hôpital temporaire, Françoise prodigua ses soins aux blessés avec un dévouement inlassable.

Pendant plus de deux ans elle n'avait pas entendu parler de M. Didier d'Haumont. Un jour vint, cependant, où elle lut son nom dans un journal. Malgré la grande discrétion avec laquelle on identifiait alors les exploits de nos héros, on y racontait comment le lieutenant Didier d'Haumont avait tenu toute une nuit avec sa compagnie, contre deux régiments boches, sur une position qui était de la dernière importance et dont nos réserves n'avaient pu approcher avant l'aurore. Il en était revenu sur une civière, grièvement blessé, entouré de sept hommes qui lui restaient. Le jour où elle avait lu ce haut fait à son père, M. de la Boulays avait à sa table un général commandant un groupe d'armées, dont le nom était célèbre depuis l'Yser. Il connaissait le lieutenant d'Haumont pour avoir été son colonel et avait pu apprécier sa folle bravoure dans la bataille des Flandres. Du reste, cet homme lui avait été exceptionnellement signalé par la place de Paris, où il devait avoir des amis, entre autres un banquier israélite attaché au ministre de la guerre, et par l'intermédiaire duquel, s'il fallait en croire ce qui se racontait

sous le manteau, Didier d'Haumont aurait versé au Trésor, à titre de don, environ deux millions de poudre d'or, toute sa fortune !

Mlle de la Boulays s'était retirée sur ces derniers mots, ne voulant pas laisser voir à son père jusqu'à quel point tout ce que l'on disait de M. Didier d'Haumont la touchait et même la « bouleversait ». Le journal qui narrait son dernier exploit rapportait en même temps qu'après avoir été quelques jours entre la vie et la mort, le lieutenant était maintenant hors de danger.

Des mois et des mois passèrent… Et, un soir de grande offensive, on avait apporté dans la salle d'opérations, un capitaine qui avait été sérieusement « amoché » par un éclat d'obus.

Françoise reconnut Didier d'Haumont dans le moment que celui-ci rouvrait les yeux. Leur émotion à tous deux fut grande et ils ne se la dissimulèrent point. Il voulut savoir la vérité sur son cas. Il supplia la jeune fille de le sauver d'une opération qui ferait de lui un infirme. Il préférait disparaître. Et, en vérité, il ne demandait obstinément qu'une chose : qu'on le laissât mourir !

Ce fut elle qui le sauva et sut le garder d'une amputation qui était déjà décidée. Et maintenant, il était guéri… et traité en vieil ami de la famille, dans les appartements mêmes de M. de la Boulays. Ses forces étaient, disait-il, tout à fait revenues, bien que Mlle de la Boulays en doutât, et il parlait déjà de partir…

L'armistice, qui venait d'être signé, lui créait, disait-il, de nouveaux devoirs…

« Vous me dites tout le temps que vous me devez la vie, exprimait Françoise sur un ton à peu près fâché, et il semble que vous ne puissiez me prouver votre reconnaissance que par votre prompt départ ! »

C’est au milieu d’une de ces aimables querelles, que nous surprenons Didier et Françoise dans le parc de la Boulays.

Après un silence, la jeune fille demanda :

« Vous n’avez plus de parents, monsieur d’Haumont ?

– Non !… Je n’ai plus de famille… »

Elle eut encore une hésitation et puis elle lança vivement, en détournant la tête, car elle était devenue rouge comme une cerise :

« Et vous n’avez jamais songé à vous en refaire une ?

– Ma foi, non ! Maintenant, il est trop tard !… »

Et il ajouta en riant :

« Vous oubliez que j’ai des cheveux gris !

– Oh ! si peu ! Et puis, qu’est-ce que ça prouve ?

– Cela prouve que j’ai passé l’âge de me marier…

– C’est bête ce que vous dites là ! Notre ami, le vicomte d’Arly, s’est marié à soixante ans !

– Eh bien, j’attendrai. »

Elle se prit à rire :

« Dites-moi, vous n’avez jamais pensé à cette coïncidence qui nous a fait nous rencontrer ici, dans des circonstances aussi tragiques, alors que vous m’aviez fait vos adieux pour toujours !

C’est le destin qui se vengeait de vous ! Et combien cruellement ! Pourquoi vouliez-vous me quitter *pour toujours ? »*

Il la regarda bravement en face. Il était très pâle et il dit :

« Parce que ma vie ne m’appartient pas ! »

Françoise s’appuya un instant sur le marbre d’un balustre. Visiblement elle chancelait. Il en eut pitié et il eut aussi pitié un peu de lui-même.

« En temps de guerre, ajouta-t-il, ne trouvez-vous pas que cela porte malheur de se dire au revoir… quand notre vie appartient tout entière au pays ?… »

Elle respira. Elle avait pensé, tout de suite, que le cœur de Didier n’était plus libre !…

Elle fut rassurée, mais elle restait furieuse de cette obstination incompréhensible à ne point comprendre qu’il était aimé et qu’il n’avait qu’un mot à dire…

« Je vous quitte, fit-elle très nerveuse. Il faut que je me fasse belle pour le dîner. J’attends mon flirt ce soir ! »

XI

Le comte de Gorbio

C'était un bel homme que le comte Stanislas de Gorbio, et tout jeune encore, « dans les trente-cinq ans »…

Il y a des femmes qui ne peuvent supporter ce genre de beauté d'homme : yeux de velours noir, moustaches noires, cheveux noirs, barbe noire, teint d'une pâleur et d'une délicatesse presque féminines, dents éclatantes apparues dans un éternel sourire… Ils sont trop beaux ! affirment-elles, ils en sont fades ! Elles préféreraient, à les entendre, un homme franchement laid !

Disant cela, quelques-unes mentent, qui changeront d'avis si cette fadeur leur rend hommage. C'est ainsi, par exemple, que Mlle de la Boulays, qui avait déclaré à maintes reprises et sans y attacher alors autrement d'importance, que les manières et la personne du comte Stanislas de Gorbio ne pouvaient que « la faire sourire », autrement dit qu'elle s'en moquait, commençait de prêter ce soir-là une attention des plus gracieusement assidues aux propos aimables du comte.

Elle avait quitté ce costume de la Croix-Rouge qui seyait admirablement à sa régulière beauté, mais qui accentuait le côté sérieux et un peu grave d'une physionomie qui semblait appartenir moins à une jeune fille, qu'à une jeune femme déjà avertie des douleurs de la vie… L'enfance de Françoise n'avait pas été heureuse. À dix ans, elle avait eu l'immense infortune de perdre sa mère qu'elle adorait ; son père s'était remarié et ils avaient été très malheureux tous les deux. Enfin, un divorce était surve-

nu récemment, qui avait libéré le père et l'enfant. Et maintenant, ils vivaient l'un pour l'autre, ne se quittant plus, voyageant ensemble, se consolant dans une affection parfaite des chagrins passés.

M. de la Boulays s'était lancé dans les grandes entreprises, désireux d'augmenter la fortune de sa fille, qui était destinée à faire un très brillant mariage. Celle-ci avait déjà refusé plusieurs partis. Elle disait qu'elle n'était point pressée et cependant elle venait d'avoir vingt-cinq ans.

Mlle de la Boulays était blonde, blonde jusqu'à l'ensoleillement. de tout ce qui l'approchait. M. le comte Stanislas de Gorbio en était comme illuminé. Jamais, du reste, cette jolie tête avec sa couronne d'or ne s'était inclinée encore vers lui avec tant d'obligeance à écouter des paroles qu'il ne jugeait pas plus éloquentes aujourd'hui que la dernière fois. Jamais ces yeux, ces grands yeux gris-vert aux reflets changeants comme une onde impressionnée par la moindre humeur du ciel, jamais ces yeux-là ne l'avaient regardé avec cette insistance.

En vérité, ils ne regardaient que lui ! Ce soir-là, le comte de Gorbio eut presque raison de se croire sûr de sa victoire.

Didier assistait à cela. Ce qu'il put souffrir est inimaginable. Pendant tout le dîner, il en fut comme accablé, répondant mal aux quelques questions que lui posa M. de la Boulays à qui la tristesse de son hôte n'avait pas échappé.

Quand on passa dans les salons, le père de Françoise vint à Didier et lui demanda s'il n'était point souffrant ; le capitaine lui répondit qu'au contraire il se sentait tout à fait dispos et que, s'il avait marqué quelque mélancolie au cours de ce dernier repas, c'est qu'il était dans la nécessité, à la suite de certaines nouvelles qui lui étaient venues de Paris, de partir le soir même, profitant du dernier express.

M. de la Boulays s'inclina, émit quelques regrets polis, ne tenta rien pour retenir Didier. Il ne doutait point que Didier ne fut très jaloux du comte de Gorbio, car il ne pouvait imaginer que quelqu'un qui approchait Françoise ne l'aimât point sur-le-champ. Le comte de Gorbio aussi aimait sa fille. Celle-ci choisirait, ferait ce qu'elle voudrait. Il lui plaisait de sourire ce soir au comte : M. de la Boulays aurait été enchanté du mariage de sa fille avec M. de Gorbio qui était un personnage considérable, un peu audacieux en affaires, mais à qui généralement tout réussissait…

Quand Françoise, une tasse de café dans la main, s'approcha de Didier, celui-ci fut près de lui annoncer son départ, mais comme elle passait rapidement après l'avoir servi comme les autres avec un vague sourire et quelques paroles banales, il ne dit rien.

Maintenant, elle avait rejoint Gorbio dans un coin de fenêtre et le bavardage reprenait entre eux. Puis elle eut un visage grave. Elle ne disait plus rien. C'était l'autre qui parlait, parlait encore, en la regardant d'une certaine façon… Didier se détourna, il tremblait de souffrance. Que lui disait-il donc de si intéressant pour qu'elle l'écoutât de la sorte ?

Voici ce que Gorbio disait à Françoise. C'était assez banal, mais très catégorique :

« Depuis la première fois que je vous ai vue, je vous aime. Me permettez-vous de demander votre main à M. de la Boulays ? Je crois pouvoir vous assurer que votre père verra notre union avec bonheur !… »

Et Françoise, qui ne paraissait point surprise, répondait :

« Si vous avez parlé de vos projets à mon père, comment se fait-il qu'il ne m'en ait rien dit ?

– M. de la Boulays m'a répondu : « Je ferai tout ce que voudra ma fille ! C'est à elle de décider et à vous de la convaincre. » Vous ai-je convaincue ? »

Mlle de la Boulays restait très attentive à ce que lui disait le comte, mais, apparemment, elle n'en était point autrement troublée. Elle leva les yeux, non pour regarder son interlocuteur, mais pour chercher Didier. Elle ne le vit pas. Il avait quitté le salon. Elle répondit au comte :

« Laissez-moi réfléchir ! »

Et elle le quitta.

Didier, en effet, avait gagné la terrasse… Là, il rencontra un officier, son voisin de table, et lui demanda qui était ce comte de Gorbio qui paraissait si avant dans l'amitié de M. de la Boulays. L'officier lui répondit :

« C'est un comte du pape, très répandu depuis trois ou quatre ans dans tous les mondes. Il a mis des sommes importantes dans des usines de guerre. On dit qu'il a des intérêts communs dans certaines affaires avec M. de la Boulays. »

Didier descendit dans le parc, promenant dans la solitude obscure une âme désemparée.

Il vint appuyer son front brûlant aux fers de la grille et il regardait vaguement la ligne blanche de la route sans rien voir. Il n'aperçut pas près de lui, de l'autre côté du mur, un homme qui l'épiait. Il ne vit pas ou, plutôt, ne prit aucune attention à une voiture de mercanti qui vint à passer sur la route : il ne distingua point le signe qu'échangèrent le mercanti dans sa voiture

et l'homme derrière le mur. Didier ne *voyait* que ce qui se passait en lui, *n'assistait* qu'à son propre événement qui lui paraissait la plus grande misère du monde et cependant un temps avait été, encore tout proche, où il s'était cru le plus misérable des hommes !

Mais c'est qu'alors il ne connaissait que l'enfer et n'avait pas approché de ce paradis perdu : l'amour de Françoise. La légende des hommes nous montre ce spectacle affreux : Adam et Ève chassés de l'Éden par un ange armé d'un glaive flamboyant. Didier tenait leurs malheurs pour au-dessous du sien. On les avait chassés du jardin adorable : *Didier s'en chassait lui-même*. C'est lui que Dieu avait chargé du glaive pour s'en percer lui-même.

Autrefois (il n'était pas loin, cet autrefois) il y avait autour d'un nommé Palas une ombre formidable d'où s'échappait, par instants, un mot qui éclatait en lettres de feu comme les syllabes funestes au festin de Balthazar : *Fatalitas !*

Didier tressaillit aux souvenirs de Palas et il s'en retourna vers le château d'un pas mal assuré, à travers le parc, sur la nuit duquel venait de se lever l'hésitante clarté de la lune.

Devant lui, il trouva une forme qui lui barrait le chemin. C'était la forme de l'amour. C'était Françoise :

« Qu'est-ce que me dit mon père ? fit-elle tout de suite. Vous partez ce soir même pour Paris ? Vous voulez nous quitter, monsieur d'Haumont ? »

Didier lui répéta ce qu'il avait dit à M. de la Boulays. Alors, elle lui parla de l'imprudence qu'il allait commettre, à cause de sa santé encore précaire.

« Ma santé est maintenant parfaite, grâce à vos soins, que je n'oublierai jamais ! »

Il avait essayé de prononcer cette dernière phrase d'une façon assez morne, se refusant à y laisser voir l'émotion qui l'étreignait à le faire crier… Tout de même, sa voix trembla…

Il y eut un silence qu'elle ne rompit pas tout de suite. Un banc était là, elle s'y assit. Enfin, elle parut se décider :

« Votre départ si précipité me gêne beaucoup, je vous assure », déclara-t-elle d'une voix blanche, derrière laquelle, elle aussi, dissimulait des sentiments qui, dans le moment, n'étaient pas dénués d'une certaine irritation contre le capitaine.

« Figurez-vous, continua-t-elle, que j'avais besoin du conseil d'un bon ami, et j'avais rêvé de m'adresser à vous…, mais voilà que vous vous en allez : c'est dommage !…

– J'ai encore deux heures devant moi, répondit froidement Didier, et si je puis vous être utile, croyez bien, mademoiselle…

– Alors, je me décide, exprima Françoise d'un air dégagé. Figurez-vous qu'il m'arrive une aventure, ce soir ! Une aventure à laquelle j'étais loin de m'attendre… Vous savez que le comte de Gorbio s'amusait à me faire la cour… Tout le monde prenait cela pour un jeu ; et, moi-même, j'étais à cent lieues de me douter !… Je l'appelais « mon flirt », en me moquant un peu de lui et de ses façons un peu trop charmantes, à mon gré…, que voulez-vous, chacun ses goûts ! Moi, j'aime que les hommes soient des hommes ! Et le comte ne me séduisait nullement avec ses manières de jeune coquette…, mais je vous ennuie peut-être avec toutes mes histoires !

– Je ne perds pas une de vos paroles, mademoiselle.

– Eh bien, voilà maintenant l'événement !... Le comte de Gorbio m'a dit, ce soir, qu'il m'aimait et qu'il avait parlé de cela à mon père, lequel, m'a-t-il raconté, serait heureux de le nommer son gendre. Bref, M. de Gorbio me demande ma main. Je lui ai répondu de me laisser quelque temps pour réfléchir et, voyez mon amitié pour vous et ma confiance dans votre jugement, je suis venue aussitôt réfléchir auprès de vous ! Parlez-moi franchement, monsieur d'Haumont, que me conseillez-vous ? »

Lui disant cela, elle lui prit la main, car elle le voyait devant elle, immobile comme une statue et dans un silence qui l'effrayait, car elle ne doutait point qu'il l'aimât et une telle attitude la faisait souffrir pour lui autant qu'elle souffrait elle-même. Elle le fit asseoir auprès d'elle sur ce banc où ils avaient eu, depuis deux mois, de si doux entretiens. S'il restait de marbre, lui, elle ne cachait plus son émotion... Et le geste avec lequel elle lui faisait prendre place à son côté, ce geste un peu autoritaire de sa main si douce n'était-il point le plus significatif des aveux ?

La voix de Didier se fit alors entendre. Et ils ne la reconnurent ni l'un ni l'autre. Quel était donc ce troisième personnage *qui les séparait* et qui venait de prononcer ceci :

« Vous connaissez le comte mieux que moi, mademoiselle, et, dans cette affaire, ce que je pense ou ce que je ne pense pas a si peu d'importance !... »

Le cœur de Françoise se glaça, car *il n'y avait pas de troisième personnage !* C'était bien Didier d'Haumont, assis près d'elle, qui avait dit cette chose atroce...

Elle fut debout :

« Aucune importance, en effet ! répéta-t-elle. Il ne s'agit que de mon bonheur ! Cela vous importe peu !

– Oh ! mademoiselle ! » protesta le malheureux.

Et il ne put ajouter un mot.

« Enfin me conseillez-vous, oui ou non, de l'épouser ?

– Si c'est un honnête homme, oui ! »

Tout était bien fini entre eux. Elle lui dit sur un ton où il y avait presque de la haine :

« Monsieur d'Haumont, merci ! Vous êtes un véritable ami ! Voulez-vous avoir la bonté de m'offrir votre bras pour rentrer ? »

.....

L'homme qui était près de la grille et que le capitaine d'Haumont n'avait pas aperçu avait repris son chemin, rasant le mur. Il poussait devant lui une bicyclette. Il rattrapa sans se presser la voiture de mercanti qui continuait lentement sa route, au pas de son vieux cheval. Cent mètres plus loin, l'homme arriva à une petite porte qui s'ouvrait dans le mur. Il faisait signe au mercanti de s'arrêter, échangeait avec lui quelques mots en allemand, sautait sur sa bicyclette et s'enfuyait rapidement dans la campagne.

Le mercanti faisait alors reculer sa voiture contre le mur du parc et se mettait en mesure de dételer, comme s'il venait de décider de passer la nuit en ce lieu.

Sur ces entrefaites, la petite porte s'ouvrit et un domestique du château parut, nu-tête, les mains dans les poches. Il semblait

être venu là, en promenade, « prendre l'air ». Cependant, entre les deux hommes, celui qui dételait et celui qui « prenait l'air », il y eut un échange de phrases rapides :

« Tout va bien ?

– Oui, tout va bien. Le comte est arrivé. »

Et le domestique montra la clef de la porte sur la serrure.

Le mercanti regarda sa montre, fit un signe de tête et le domestique rentra dans le parc.

Cinq minutes plus tard, le mercanti s'y trouvait lui-même, caché au fond d'un kiosque qui était attenant au mur et dont le toit surplombait la route, près de la petite porte. À la moindre alerte venant du dehors ou du dedans, le mercanti pouvait trouver un refuge, ou sur la route, ou dans le parc. Le lieu était bien choisi pour un entretien particulier. On ne pouvait y être surpris. Sans compter qu'il était tout naturel pour les hôtes de M. de la Boulays d'y venir goûter le frais ou rêver. Le mercanti n'attendit pas longtemps *le rêveur*… Le comte Stanislas de Gorbio se présenta presque aussitôt :

« Eh bien ? interrogea-t-il.

– J'ai une lettre pressée de Nina-Noha », dit le mercanti.

Et il tendit un pli.

Le comte s'en empara, et sans doute avait-il grand-hâte d'en connaître le contenu, car, s'enfonçant dans un coin du kiosque et, abrité par l'homme, il n'hésita pas à faire jouer une petite lanterne sourde de poche. La lecture fut rapide. Le comte parut satisfait et posa quelques questions au mercanti touchant les visites qui avaient été faites et les hôtes qui avaient été reçus

au château pendant ces derniers jours. Sur le moment qu'ils allaient se séparer, le comte demanda à cet homme :

« Avez-vous quelques renseignements particuliers sur ce capitaine d'Haumont qui fait tant parler de lui ? Personne ne le connaissait avant la guerre ?

– J'en ai demandé et j'en attends. Méfiez-vous. il n'a cessé de se promener, tous ces temps-ci, dans ce parc, avec la fille du proprio ; et « l'inspecteur volant » vient de me dire qu'il y est encore maintenant. »

Le comte crispa les poings, donna congé à son interlocuteur et se jeta hors du kiosque. Il arrivait au château quand il vit se profiler devant lui les deux silhouettes du capitaine d'Haumont et de Mlle de la Boulays. La jeune fille s'appuyait sur le bras de l'officier.

Le comte hâta sa marche sans faire le moindre bruit, désireux de surprendre les termes d'une conversation qu'il présumait suffisamment intime pour l'intéresser particulièrement, mais il ne put rien entendre, car, en vérité, les deux promeneurs ne disaient rien.

Ce silence ne calma nullement M. Stanislas de Gorbio. Il avait suffisamment « de monde » et d'expérience des choses de l'amour pour ne pas ignorer qu'il y a quelquefois entre un homme et une jeune femme des silences plus éloquents que les paroles les plus tendres. C'est dans le moment que l'on se comprend le mieux que l'on a le moins de choses à se dire et ce sont des instants fort doux que ceux qui se passent dans l'échange muet d'une unique pensée commune et le sentiment délicieux d'un accord parfait.

Le comte était furieux. Il ne croyait pas le danger si réel… Jusqu'à ce jour, il n'y avait même pas cru du tout… Il n'avait

attaché qu'une importance médiocre à certains rapports secrets qui lui étaient venus de la domesticité du château.

M. de Gorbio avait une opinion de ses mérites personnels qui ne lui permettait que difficilement de concevoir un échec auprès des dames. Et il s'était persuadé qu'en dépit de ses airs enjoués et railleurs, Mlle de la Boulays avait été très touchée par les grâces délicates de son jeu. Or, voilà qu'il découvrait qu'il avait un rival sérieux. Il savait, d'autre part, que l'on comptait beaucoup, *chez ses amis,* sur son mariage avec Mlle de la Boulays. Cet obstacle qui se dressait devant lui le disposait donc à quelque action fâcheuse pour le capitaine d'Haumont, quand il se trouva face à face avec lui dans le hall du château.

Les deux hommes, du reste, se considérèrent avec une hostilité à peine dissimulée sous l'air trop enjoué de l'un et trop glacé de l'autre ; mais, derrière eux, une voix disait :

« Monsieur de Gorbio, je viens de parler de *nos* projets au capitaine, qui est un ami sincère. Il m'a donné des conseils qui me prouvent qu'il ne tardera pas à être le vôtre. Dès ce soir, vous pouvez demander ma main à mon père. »

En entendant ces paroles qui le comblaient et auxquelles il s'attendait si peu, la joie et la reconnaissance du comte se traduisirent immédiatement par des louanges au brave capitaine d'Haumont, et il s'avança vers ce dernier en lui tendant la main ; mais sans doute, par l'effet d'un méchant hasard, M. d'Haumont s'était baissé dans le moment même pour ramasser quelque objet, si bien que, lorsqu'il se releva, il avait tout à fait oublié M. de Gorbio et que celui-ci resta la main tendue sans que personne songeât à la lui prendre, pas même Mlle de la Boulays, qui avait disparu par une autre porte…

XII

Une commission pressée

M. d'Haumont monta dans sa chambre. Il était dans un tel désarroi qu'il ne prêta pas la moindre attention aux domestiques qui le bousculaient un peu au passage pour arriver plus tôt au pied du grand perron, où une automobile venait de stopper.

Quand il ferma sa fenêtre, il entendit bien la voix de M. de la Boulays qui saluait un nouvel arrivant :

« Comment allez-vous, mon cher ?... »

Mais ceci même ne retint point son attention, bien que le nom qui fût prononcé appartînt à l'une des personnalités politiques les plus illustres de cette guerre.

Une telle visite n'avait, au reste, rien d'exceptionnel ; le château de M. de la Boulays était situé au carrefour des plus importantes routes de communication avec l'arrière immédiat du front et les personnages les plus considérables venaient souvent lui demander l'hospitalité.

La plupart étaient des amis du châtelain, presque toujours des « connaissances ». M. de la Boulays avait appartenu longtemps à la diplomatie et connaissait à peu près tout ce qui comptait dans la République.

M. d'Haumont n'entendait donc ni ne voyait, ni ne se préoccupait d'autre chose que de fermer sa fenêtre et de faire sa valise.

Comme il ramassait sur les meubles les derniers objets qui lui étaient personnels, il saisit une photographie qui représentait Mlle de la Boulays dans son costume de la Croix-Rouge et qui était ainsi dédicacée : « À l'héroïque capitaine Didier d'Haumont, son admiratrice : Françoise de la Boulays. »

Il la regarda quelques minutes avec une expression qui eût renseigné le moins averti si, par hasard il s'était trouvé là. Mais le capitaine avait fermé sa porte ; il aimait d'être sûr de sa solitude quand ses sentiments intimes menaçaient de le trahir par le besoin tyrannique de quelque manifestation extérieure.

Combien prennent ainsi leur revanche dans le particulier de la contrainte qu'ils s'imposent dans le monde ! Et le spectacle ne manquerait point d'imprévu qui s'offrirait aux indiscrets poussant la porte derrière laquelle viennent de s'isoler l'orgueil offensé, l'amour bafoué ou toutes autres passions qui traversent les salons avec le masque de l'indifférence et de la froideur !

On verrait l'orgueil s'arracher les cheveux, l'amour bafoué jurer comme un portefaix. On aurait vu M. Didier d'Haumont approcher de ses lèvres une image adorée, l'en écarter presque aussitôt, puis finalement la brûler à la flamme d'une bougie !

Il considéra jusqu'à la fin et avec une grande douleur le supplice dans lequel se consumait une effigie si chère. Elle semblait réellement souffrir du martyre qu'il lui imposait, et à la lueur de la dernière flamme, sous la dernière cendre, la figure de Mlle de la Boulays se crispa avec une inoubliable expression de désespoir et de reproche à l'adresse de son bourreau.

Chose singulière – et qui attesterait une fois de plus qu'il y a entre la matière et l'esprit, même séparés par d'épaisses cloisons, une affinité à laquelle le Moyen Âge n'a point vu de limites, puisqu'il en a fait « l'envoûtement », pendant que Mlle de la

Boulays souffrait ainsi dans son image, elle souffrait pareillement dans son corps ! Et ce fut dans la même minute que, répondant dans son salon à des familiers de la maison qui la félicitaient sur une nouvelle que M. Stanislas de Gorbio se plaisait à répandre, elle s'affaissa sur un meuble, comme soudain privée de vie…

Dans la chambre, M. d'Haumont bouclait son bagage, quand on frappa à sa porte : C'était le valet de M. de la Boulays, un certain Schwab, qui se disait d'origine alsacienne et qui ne lui avait jamais plu, sans qu'il pût dire pourquoi, n'ayant jamais eu à s'en plaindre. Mais quand on a derrière soi, comme M. Didier d'Haumont, un passé plein de traverses, où il a fallu fréquenter un peu de tout, on a les sens particulièrement aiguisés pour pressentir la valeur morale des éléments plus ou moins mystérieux qui vous entourent si bien que M. d'Haumont avait de mauvais pressentiments en ce qui concernait ce Schwab.

Celui-ci venait lui dire que M. de la Boulays le priait de bien vouloir passer dans son bureau, avant son départ.

D'Haumont suivit le domestique, qui l'introduisit dans une pièce où le châtelain se trouvait seul avec l'important personnage qui venait d'arriver.

Ce personnage avait été chargé d'une enquête secrète dont il a été parlé depuis, lors d'événements retentissants qui touchaient directement à une propagande destinée à servir les intérêts de l'ennemi…

Le capitaine d'Haumont fut présenté à M. G… par M. de la Boulays.

« M. G…, continua celui-ci, a besoin d'un homme sûr pour une commission importante. Il est venu de Paris dans son auto avec un personnel restreint et dont il ne peut se séparer. Il s'agit

de porter cette nuit, à Paris, un pli dont vous répondez sur l'honneur. M. G… tient à ce que la commission soit faite avec beaucoup de discrétion. Puisque vous prenez le train pour Paris ce soir même, j'ai estimé que M. G… ne pouvait avoir de meilleur « commissionnaire » que vous !

– Je vous remercie, monsieur de la Boulays, fit aussitôt le capitaine, de l'occasion que vous me procurez de me rendre utile. Où trouverai-je le destinataire, monsieur ?

– Chez lui, à l'hôtel d'Ar…, au coin de la rue Saint-Honoré, près de la rue Saint-Roch.

– J'arriverai à Paris vers deux heures du matin, fit remarquer Didier. Dois-je le faire réveiller ?

– Immédiatement. Vous lui ferez passer ceci. »

Et M. G… griffonna quelques mots sur sa carte, qu'il donna à Didier. M. de la Boulays dit alors :

« J'avais proposé à M. G… de vous faire conduire à Paris en auto, mais M. G… préfère que vous preniez le train comme vous y étiez décidé. *En principe, votre voyage à Paris ne doit avoir aucun rapport avec le passage de M. G… chez moi.*

– C'est entendu, messieurs. Maintenant, il me va falloir prendre congé de vous, je n'ai plus que le temps de me faire conduire à la gare !

– Voici le pli », dit M. G… en lui tendant une enveloppe de dimensions moyennes, sur laquelle il n'y avait aucune suscription. Mais M. G… prononça un nom et répéta :

« En main propre ! »

Didier avait glissé la lettre sur sa poitrine, dans une poche intérieure de sa vareuse. Puis il boutonna hermétiquement son vêtement.

Il s'inclina devant M. G..., qui lui serra solidement la main en le remerciant dans des termes qui eussent pu donner de l'orgueil à un autre. Mais *Palas* n'avait plus que l'orgueil de sa souffrance.

Il partit sans revoir Mlle de la Boulays. Le trajet était assez long du château à la gare. Il y fut conduit par une auto du service sanitaire. Le train était en retard. Il dut l'attendre une heure. Il choisit un compartiment vide, mais à la dernière minute, un voyageur ouvrit la portière et vint s'installer en face de lui. Didier était trop préoccupé pour prêter à ce personnage la moindre attention...

Palas était content de lui ! Oui, le cœur farouche du bagnard pouvait battre avec orgueil sous la tunique du soldat ! Chose admirable ! c'est seulement à cette heure où il venait de décider de ne plus regarder du *côté du bonheur,* qu'il osait regarder du côté du bagne ! C'était la première fois que sa pensée y revenait nette, franche et *calme !...*

Jusqu'à ce jour, il s'était détourné avec horreur d'un passé qu'il maudissait et il avait surtout cherché jusque dans le tumulte de son héroïsme, *à oublier !...*

Tout à coup, était venue avec l'amour la tentation la plus forte qui pût arrêter un homme sur le chemin de la régénération. Il pouvait emporter cette jolie fille sur son cœur et à l'autel : tout le monde applaudissait à l'union du courage et de la beauté. Ce fut une vision pleine de rayons que celle de cet hymen et, un instant, il en avait été ébloui. Il avait fermé les yeux. Quand il les avait rouverts il avait aperçu sous l'auréole

qui nimbait la bien-aimée, des signes singuliers, des lettres qui formaient un mot : *Cayenne !* et un numéro : *3213 !*…

Et maintenant, il s'en allait ! Oui. Il avait eu le courage de partir ! Il avait eu encore ce courage-là auprès duquel il estimait que l'autre était facile ; le dernier courage de se dire : *On n'épouse pas Palas !*…

Eh bien, cela était beau ! Il pouvait souffrir incommensurablement, mais il pouvait regarder maintenant le bagne en face sans rougir ! Et cela, c'était encore quelque chose !…

C'est quelque chose de se dire : je viens de là, de cette abjection, et de cette infamie, j'ai été ce rebut du monde, cette chair maudite, je n'avais plus de nom que dans des bouches infâmes : on m'appelait : *cotret, falourde et relingue !* On m'appelait Palas ! et maintenant on m'appelle M. Didier d'Haumont, mais moi, je m'appelle : un honnête homme !

Ainsi pensait Palas quand le train arriva à Paris…

Il descendit rapidement, se hâtant vers la cour de sortie, sa valise à la main, et il se dirigea en courant vers l'unique autotaxi qui stationnait près de la grille.

À ce moment, il fut rejoint par le voyageur qui était venu s'asseoir dans le même compartiment que lui et qui, en cours de route, avait cherché en vain l'occasion d'engager la conversation.

« Mon capitaine, mon auto est venue me chercher à la gare… Voulez-vous me permettre de vous conduire chez vous ?… »

Didier allait accepter une offre qui tombait si à propos quand, tout à coup, sans autre raison que celle d'une prudence

qui, chez lui, était toujours en éveil, il refusa. Il ne connaissait point cet homme si aimable… Maintenant, il avait pour devise de se méfier de tout et de tous.

Après l'avoir remercié, il reprit sa course vers le taxi, mais il arriva trop tard. Celui-ci, chargé, démarrait. Heureusement, il restait deux fiacres.

Didier n'hésita pas, monta dans l'un d'eux et, donna l'adresse : « Au coin de la rue Saint-Roch et de la rue d'Argenteuil », ne voulant point préciser davantage l'endroit où il se rendait.

Le fiacre, à une bonne allure, descendit le boulevard de Strasbourg, prit par les grands boulevards, puis, ayant descendu l'avenue de l'Opéra, pénétra dans les petites rues. Encore cinq minutes, et Didier toucherait au but.

Soudain, il y eut un choc terrible et Didier, avec la voiture, fut renversé…

Il eût pu être tué du coup, il se releva sans une égratignure, et d'un bond, jugea le nouvel événement. Une auto venait de heurter si violemment le fiacre que celui-ci était en miettes, que le cheval se mourait éventré et que le cocher, qui avait roulé dans le ruisseau, ne donnait plus signe de vie.

De l'auto, une demi-douzaine d'ombres avaient bondi et entouraient les débris de la voiture.

Elles se resserrèrent autour de Didier avec une spontanéité qui ne laissait aucun doute sur leurs intentions… Mais il s'était rué de côté et, renversant l'une de ces ombres, avait disparu dans une ruelle voisine.

Les autres se mirent, en silence, à courir derrière lui.

Et ce n'était point le moins dramatique de l'affaire que ce silence avec lequel s'opérait la tragique poursuite. Didier put espérer un moment avoir dépisté les misérables ; il ne savait exactement où il était… Un coup de sifflet retentit derrière lui et d'autres ombres apparurent sous un réverbère, lui barrant l'issue de la rue.

Il revint sur ses pas, mais de ce côté, il distingua d'autres ombres.

Cette fois, il ne pouvait pas fuir et c'était la bataille ! Elle ne lui faisait pas peur, mais sa « commission » était bien en danger et sa vie aussi…

Or, comme il cherchait un coin pour y attendre ses adversaires, il lut sur une plaque, à la lueur d'une lanterne publique, ces mots : *Rue Saint-Roch*… et, un peu plus loin, sur le rideau de fer qui fermait la boutique, en lettres gigantesques : *Hilaire, grande épicerie moderne et des Deux-Mondes réunis*. Une horloge sonna à ce moment les trois heures du matin.

XIII

M. Hilaire

Remontons maintenant de quelques heures en arrière et voyons ce qui s'était passé, dans ce magasin, qui devait avoir son heure de célébrité.

M. Hilaire était un personnage fort honorablement connu dans son quartier. Sa maigreur et sa physionomie singulière, qui semblait à la fois rire et pleurer, y étaient célèbres. C'était un bon compagnon pour ceux qu'il honorait de son amitié et un joueur à la manille redoutable, car il avait quelques habitudes de cabaret, d'esprit farce au fond, en dépit des airs bourgeois qu'il affectait pour obéir à sa femme.

Celle-ci était le point noir dans l'heureuse existence de M. Hilaire, car Virginie était jalouse, et le Ciel l'avait douée dès sa naissance du plus détestable caractère. S'il n'y avait pas eu Virginie et la concurrence toute proche de la maison du coin : *Aux produits alimentaires,* M. Hilaire eût été un homme parfaitement heureux. On disait dans le quartier qu'il était parti de peu et que c'était à son avantage. Ses ennemis seuls (les clients des *Produits alimentaires,* le patron et la patronne et toute leur clique) affirmaient que la jeunesse de M. Hilaire avait été plus qu'orageuse et que ce devait être un ancien anarchiste, tant ses propos, quand il avait bu un petit coup de trop, étaient peu respectueux pour l'ordre social.

Cette nuit-là, M. Hilaire veillait dans sa boutique, mettant de l'ordre dans sa comptabilité. S'il n'était point encore couché, c'est qu'il attendait encore sa femme, avec laquelle il avait eu

une discussion orageuse, à propos d'une petite *commise* qui était tout leur domestique, depuis que les deux jeunes gens qui s'instruisaient chez eux dans le commerce de la mélasse et des pruneaux étaient partis pour la guerre, où ils avaient fait, même, figures de héros, et d'où ils étaient revenus de temps en temps les voir avec des galons sur les manches et des médailles sur la poitrine.

Pour en revenir à cette petite *commise,* elle avait dix-sept ans, toutes ses dents et un nez en trompette. Elle était noire comme une taupe ou encore comme une bohémienne. Bohémienne, elle l'était peut-être. Elle parlait l'italien. C'était peut-être une enfant ramassée sur les routes. M. Hilaire, dans ces temps difficiles, ne s'était point attardé à ces détails pour l'engager. La demoiselle avait un nom qui sentait le fagot. Elle s'appelait Sarah. Mme Hilaire l'appela Zoé.

Or, cette petite, qui sous les ordres de la patronne abattait de l'ouvrage comme quatre hommes et était toujours d'une bonne humeur exaspérante, avait un grave défaut : deux yeux noirs magnifiques et qui semblaient toujours se moquer du monde. M. Hilaire s'amusait beaucoup de ces deux yeux-là et ne pouvait les regarder sans rire. Il n'en allait pas de même pour Mme Hilaire. Elle avait surpris plusieurs fois son mari et la commise en train de se faire quelques petites agaceries. Cela n'avait pas été de son goût et les scènes qui s'en étaient suivies l'avaient bien prouvé.

Ce soir-là même, elle les avait trouvés se jetant des pruneaux à la figure ! Cela avait fait un beau tapage ! Zoé avait reçu une gifle et M. Hilaire aussi. Après quoi, Mme Hilaire était montée s'habiller, déclarant qu'elle en avait assez de l'existence avec un homme qui ne respectait pas la marchandise et ne savait pas tenir son rang avec les domestiques.

Après avoir enfermé Sarah-Zoé dans sa mansarde et mis la clef dans sa poche, elle avait annoncé à son mari qu'elle se retirait chez sa mère *en attendant mieux !*

Cette menace, qui visait de toute évidence l'honneur de M. Hilaire et qui se renouvelait au moins une fois par semaine, n'était point faite pour anéantir l'épicier. Il savait que sa Virginie n'était guère portée sur la bagatelle et qu'elle n'avait qu'un défaut : les cartes ! « Va faire un petit poker, se dit-il en aparté, et tâche que la partie dure le plus longtemps possible. »

Elle rentrerait décavée, c'était réglé ! En attendant, M. Hilaire, pour se fournir des armes qui lui rendraient l'avantage, s'était mis à éplucher dans le détail la comptabilité que tenait sa chère femme et qu'elle falsifiait de temps à autre pour dissimuler les menus emprunts qu'elle faisait à la caisse sans en rien dire à son pingre d'époux.

Ainsi les heures passaient… M. Hilaire, qui venait d'avoir la preuve que sa femme avait détourné quarante-deux francs cinquante centimes, l'attendait avec une impatience bien compréhensible, quand deux coups de poing formidables retentirent sur le rideau de fer ; aussitôt une voix gronda : « *Fatalitas !* »

Il était alors deux heures du matin. C'était à peu près à cette heure-là que le capitaine Didier d'Haumont, dans son train, pensait au bagne, pour la première fois, sans trop de honte…

En entendant ces syllabes fatidiques, M. Hilaire surgit de son comptoir comme eût fait hors de sa boîte un diable poussé par un ressort puissant, et il chavira dans le magasin comme s'il avait reçu un de ces coups qui étourdissent leur homme.

M. Hilaire pensait bien reconnaître cette voix qui avait jeté le mot formidable ! Était-ce bien possible, une chose pareille ?

C'était si bien possible que le mot fut répété et que de nouveaux coups ébranlèrent la devanture. Et la voix, l'étrange voix qui bouleversait follement M. Hilaire, reprit :

« Ouvre donc ! Je sais que tu es seul ! »

Tremblant comme un enfant qui a peur ou qui a trop de joie, M. Hilaire se pencha vers la petite porte basse qui s'ouvrait dans la devanture et fit jouer les serrures. Aussitôt, une chose énorme se glissa par là dans la boutique. La porte fut repoussée d'un coup de pied et la forme se développa dans toute son ampleur.

C'était un homme, ou plutôt une bête humaine de haute taille, carrée, trapue, avec des membres redoutables, des poings à foudroyer le front des ruminants, une tête extraordinairement farouche, où l'on ne voyait bien que la flamme de deux yeux…

« Chéri-Bibi ! soupira M. Hilaire en portant la main à son cœur, comme font les personnes sensibles, en proie à une émotion.

– Si on te le demande, tu diras que tu n'en sais rien ! gronda l'autre… Tu as été bien longtemps à m'ouvrir !… Tu ne m'aimes donc plus, *la Ficelle !* »

À ces mots, M. Hilaire, plus pâle que le pécheur au jour du jugement dernier, ouvrit ses bras et tomba sur la vaste poitrine de celui qu'il avait le plus aimé au monde !

Chéri-Bibi se laissait embrasser avec une certaine satisfaction.

« Tu me prouves en ce moment, déclara-t-il de sa voix rugueuse, au fond de laquelle tremblait une émotion dont il vou-

lait rester le maître, tu me prouves qu'il y a encore de braves gens sur la terre ! La prospérité n'a point desséché ton cœur, mon brave la Ficelle !...

– Voyez en moi le plus heureux des hommes, puisque je vous retrouve, *monsieur le marquis !...*

– Chut ! gronda Chéri-Bibi, que ce nom ne revienne plus jamais sur tes lèvres ! Oublie le passé, la Ficelle, comme je veux l'avoir oublié moi-même ! N'aie plus un souvenir pour des aventures qui ont fait leur temps et dont les événements présents nous éloignent à jamais ! À cette heure terrible, d'autres devoirs nous sont nés ! Je suis revenu en France pour protéger l'innocence, mon cher ami !

– Ah ! je reconnais bien là *monsieur le marquis !*

– Veux-tu me ficher la paix avec ton « monsieur le marquis » ! Sache que je m'appelle maintenant « le Saigneur ».

– Bien, monsieur le seigneur...

– Le *Saigneur !* C'est un nom qu'ils m'ont donné à la Villette, je travaille aux abattoirs... c'est moi qui suis chargé de donner du couteau dans la gorge des bêtes ! Alors, là-bas, ils m'ont appelé *le Saigneur !* c'est bien simple ! *C'est un nom qui me va !* Je l'ai gardé...

– Il y a longtemps que vous êtes là-bas, monsieur le Saigneur ?

– Je te prie de m'appeler *le Saigneur,* tout court !

– Je ne peux pas ! je ne peux pas ! j'ai trop de respect pour vous, monsieur le marquis !

– Ah ! le b…, il est toujours aussi bête ! Embrasse-moi, mon vieux la Ficelle ? Sais-tu que tu as un peu engraissé.

– Ce n'est pas de la faute à Virginie, déclara M. Hilaire… Elle me fait des scènes tout le temps ! »

Chéri-Bibi ricana :

« Et tu te laisses faire des scènes !… Ah ! mon brave la Ficelle, il ne te manquait plus que ça !… C'est vrai que tu es devenu un bourgeois !… »

Ils se regardèrent un instant en silence. Ils s'étaient assis en face l'un de l'autre et ils se tenaient les mains et leurs yeux parlaient pour leur cœur, où s'épanouissait la fleur rouge de leur amitié. Alors, toute confiance revenue en eux, comme aux beaux jours de leur jeunesse quand ils avaient eu tant de luttes à soutenir contre le sort contraire, ils remontèrent le cours de leurs plus doux souvenirs, mais la vie de Chéri-Bibi était ainsi faite que ses plus doux souvenirs s'entouraient toujours de quelques décès tragiques… et ceux qui les eussent entendus, ces deux hommes, évoquer ainsi avec attendrissement leur aimable passé se seraient certainement enfuis, poursuivis par l'épouvante…

« Je vous ai demandé s'il y avait longtemps que vous étiez arrivé en France, monsieur le Saigneur ?

– La date ne te regarde pas, répliqua l'autre. Je me suis occupé de *me reclasser*. C'est fait. Me voilà tranquille maintenant à la Villette ! sans compter que j'ai encore en vue une boutique de bougnat. Aussitôt que j'ai eu une heure de libre, je suis venu te trouver… Je savais que tu étais seul, car je faisais surveiller les sorties de ta femme ! Je ne veux pas que tu aies des ennuis dans ton ménage à cause de moi !… tu comprends ?

– Monsieur le Saigneur a toujours été d'une délicatesse !

– Quand Mme Hilaire reviendra, je serai averti par le cri de l'oiseau *voyons-voyons*…

– Je vois que la police de monsieur le Saigneur est toujours bien faite !…

– Alors, tu me cacheras quelque part et je sortirai quand vous vous serez en allés vous coucher !… Et maintenant, la Ficelle, parlons de choses sérieuses ! »

Le visage de Chéri-Bibi devint alors si grave que M. Hilaire crut bien qu'il allait être question de certaines choses dont il était *défendu* de parler et dont il avait eu la discrétion de ne pas souffler mot.

« Depuis quatre ans, tu n'as pas eu de nouvelles », commença Chéri-Bibi…

L'épicier l'interrompit tout de suite.

« Non ! depuis cinq ans que *madame la marquise*… »

Chéri-Bibi se leva, terrible.

« Qui est-ce qui t'a permis de me parler d'elle ? » râla-t-il.

Mais il parvint à dominer sur-le-champ son effrayante agitation ; il se laissa retomber sur sa chaise, se passa une main sur le front et prononça ces mots avec une douceur sombre et un air de suprême mélancolie :

« Mon bon la Ficelle, tu sais bien qu'il ne faut jamais me parler d'elle ni de *son* enfant ! Nos lèvres ne sont pas assez pures pour que nous puissions oser prononcer son nom ! et quant à *son* enfant, j'aurais peur que ça lui porte malheur !… je suis

mort ! *en réalité !* voilà ce qu'il faut que tu n'oublies jamais ! Chéri-Bibi peut vivre ! Mais *monsieur le marquis* est mort ! Et Chéri-Bibi lui-même est mort pour eux ! tant *qu'ils n'auront pas besoin de lui !*... Je sais qu'en ce moment *ils* sont à l'étranger et heureux ! Son fils grandit auprès d'elle et elle en fait le plus beau et le plus noble des fils des hommes ! Si l'on a besoin de moi plus tard, on verra ! En attendant, *rompons avec le passé !* c'est entendu, la Ficelle ?

– Mon cher monsieur le Saigneur, j'ai bien de la peine d'avoir inconsidérément remué tant de douleurs...

– Assez ! »

Et il ne fut plus question entre eux de ce passé mystérieux que nous respecterons comme eux-mêmes, jusqu'au jour où la destinée le rejettera dans le cours de leur exceptionnelle vie...

Chéri-Bibi, après un dernier soupir, reprit :

« Je voulais te demander simplement si quelqu'un n'était pas venu te parler de moi ?

– Non ! pas depuis plus de cinq ans !... »

Chéri-Bibi resta un instant songeur, puis il dit :

« Tant mieux ! *il* m'a oublié ! »

Et comme la pensée de Chéri-Bibi semblait partie à l'autre bout du monde, M. Hilaire, pour lui donner l'occasion de revenir près de lui, émit cet apophtegme :

« Partout, toujours, il y aura des ingrats !

– Je ne demande de gratitude à personne et je n'en ai pour personne ! gronda Chéri-Bibi… Ici-bas, chacun pour soi et *Dieu contre tous !…* »

M. Hilaire ne tressaillit même point à cet affreux blasphème. Il avait si souvent entendu son ami « arranger » le ciel et la terre dans des termes si foudroyants, c'est-à-dire si susceptibles d'attirer le feu qui, un jour ou l'autre, doit brûler l'impie, qu'il avait décidé de ne plus se faire de bile en attendant cette inévitable catastrophe.

Depuis quelques secondes, autre chose retenait son attention que les propos apocalyptiques de Chéri-Bibi.

Il y avait eu des pas précipités dans la rue, on s'était arrêté devant sa boutique. On venait de frôler la devanture de fer. Ce n'était point là, certes, des pas de femme et il ne pouvait s'agir de Mme Hilaire !

Il allait se lever pour se rendre compte de ce qui se passait quand un coup de poing fut frappé et quand le mot fatidique fut à nouveau jeté aux échos de la rue :

« Fatalitas ! »

Chéri-Bibi bondit :

« *Lui !* s'écria-t-il… J'arrive donc à temps ! *Dieu, cette fois, serait-il avec moi !…* »

Puis il dit à M. Hilaire, qui le regardait avec stupeur et ne comprenait rien à ce qui se passait aussi bien chez lui que dehors :

« Ouvre, fais bon accueil à celui qui entrera et ne dis pas que je suis là ! »

Sur quoi, Chéri-Bibi passa dans la salle à manger.

M. Hilaire ouvrit une seconde fois la petite porte basse, non sans avoir sorti d'un tiroir un revolver qui était toujours là en cas de mauvaise aventure. Palas se précipita dans la boutique. M. Hilaire referma le portillon et, pour plus de précautions, ferma également le volet de fer.

Il regarda son étrange visiteur et fut rassuré tout de suite en découvrant une figure d'honnête homme, bien que tout à fait effarée.

Le nouveau venu respirait fortement et se passait une main fébrile sur son front en sueur.

« Asseyez-vous, monsieur », dit l'épicier avec infiniment de politesse.

L'autre s'assit. Maintenant Palas était plus calme.

M. Hilaire se mit à sourire.

« Vous voilà bien essoufflé !... Que vous est-il donc arrivé, monsieur ?

– Des bandits me poursuivent... exprima Palas... Ils ne doivent pas être loin ! Si je n'avais pas aperçu un peu de lumière sous votre porte et si vous n'aviez pas veillé à cette heure, je ne sais ce qui me serait arrivé ! »

Il cessa de parler !

On entendait le glissement de pas furtifs et même quelques paroles échangées par des voix assourdies, sur le trottoir, à cinq

pas d'eux. Et puis, il y eut un grand silence, mais ils ne s'y trompèrent point et Hilaire dit à voix basse :

« Ils sont encore là !

– Oui ! Ils ont dû me voir entrer ! En ce cas, ils ne sont pas près de partir !…

– Que vous veulent-ils donc ?

– Monsieur, je ne puis vous le dire !

– Monsieur, je vous en ai déjà trop demandé. Excusez-moi ! Je n'ai besoin de rien savoir, je suis tout entier à vos ordres et prêt à vous rendre tous les services qui seront en mon pouvoir. Vous avez prononcé un mot en frappant à ma porte qui me fait votre esclave ! »

Palas, visiblement, rougit.

« Oui, fit-il dans un souffle : *Fatalitas !* »

Et il se tut. Ils écoutaient la nuit qui gardait son grand silence. Le capitaine prononça au bout d'un instant et non sans quelque embarras :

« C'est un mot de passe que m'a donné un ami qui, paraît-il, est le vôtre !

– Oui, monsieur, acquiesça en s'inclinant M. Hilaire, un grand ami, le meilleur, le plus sûr des amis… et aussi le plus malheureux !

– Je lui dois tout ! dit simplement le capitaine. Encore aujourd'hui, c'est lui qui me sauve, grâce à vous ! »

M. Hilaire s'inclina encore. Ni l'un ni l'autre n'avaient prononcé le nom de Chéri-Bibi, mais ils ne pensaient qu'à lui, dans le moment, tous les deux.

« Monsieur, reprit Palas, voici ce qu'au nom de cet ami je vais vous demander ! vous me direz si la chose est possible…

– Je vous écoute, monsieur !

– D'abord, je m'excuserai auprès de vous de ne point vous dire mon nom et je vous serai reconnaissant de ne point essayer de le connaître.

– Monsieur, quand vous sortirez d'ici, je ne me rappellerai même point que vous y êtes venu. »

Palas mit sa main dans la main de M. Hilaire :

« Mon ami, fit-il, m'avait bien dit que je pouvais compter sur vous. Ce que vous venez de me dire est plein d'une délicatesse que je n'oublierai jamais…

– La délicatesse, c'est lui qui me l'a apprise ! soupira M. Hilaire… Que puis-je encore faire pour vous, monsieur ?

– Monsieur, il faut que je sorte de chez vous au plus tôt, sans être vu…

– On vous attend dans la rue ! objecta M. Hilaire en montrant d'un geste de la tête la porte derrière laquelle se passait certainement quelque chose.

– Oui ! fit le capitaine… je voudrais éviter cette rue en sortant de chez vous…, est-ce possible ?

– C'est possible, monsieur, mais c'est peut-être imprudent ! Voulez-vous m'attendre ici un instant ? »

Sur ces mots, M. Hilaire sortit du magasin et pénétra dans la salle à manger, d'où il ressortit, du reste, presque aussitôt.

« Monsieur, voici ce que je vous propose : une promenade sur les toits !

– Où me conduira-t-elle ?

– Hors de la rue Saint-Roch et tout près de l'hôtel d'Ar… »

Déjà l'officier était debout :

« Je vous suis, monsieur ! »

M. Hilaire ouvrit une porte qui donnait sur un petit escalier intérieur : ils furent bientôt arrivés dans le couloir des chambres de bonnes. M. Hilaire avait une bougie allumée dans la main. Il l'éteignit.

« Inutile que l'on voie de la lumière dans la pièce où nous allons entrer, expliqua-t-il, car cette mansarde donne sur la rue.

– Elle est inhabitée ? demanda le capitaine.

– Non, monsieur ! Ma femme, qui est absente ce soir, y a enfermé notre commise avant de partir… »

Et M. Hilaire frappa.

« Qui est là ? demanda la voix de Zoé.

– C'est moi ! ne t'occupe de rien ! Et surtout n'allume pas ! »

Mlle Zoé se dit, en se retournant dans son lit contre le mur : « Quel enragé que le patron ! Il va encore aller faire son *tour de gouttière !* Un beau jour madame s'en apercevra et c'est encore la pauvre Zoé qui trinquera ! »

Soudain, elle se redressa sur son coude :

« Mais vous savez bien que vous ne pouvez pas *passer !* Madame a emporté la clef !

– J' te dis de te tourner contre le mur ! » souffla la voix sur le palier.

Et aussitôt Zoé entendit que l'on « trifouillait » la serrure. Ça ne fut pas long. Zoé en fut elle-même tout étonnée. Elle ne connaissait pas à M. Hilaire ce joli talent d'amateur.

La porte s'ouvrit. Deux hommes entrèrent. Mlle Zoé avait beau être tournée contre le mur, elle n'en trouvait pas moins le moyen de satisfaire sa curiosité, grâce à un pâle rayon de lune qui perçait les rideaux.

Son maître était déjà à la fenêtre et l'ouvrait avec la plus grande précaution et sans faire le moindre bruit. Il fit signe à l'homme qui l'accompagnait, grimpa le premier sur le toit et l'homme suivit.

« Tiens, pensa Zoé, il a un compagnon ce soir ! Qu'est-ce que ça signifie ? Qu'est-ce que c'est que cet homme-là ? D'où vient-il ? Par où est-il passé ? »

La petite Sarah-Zoé avait trop le goût des aventures pour n'être pas intéressée au plus haut point par celle-ci. Elle avait déjà glissé ses deux petites pattes hors des draps, quand sa porte s'ouvrit de nouveau et une ombre formidable apparut. Elle

eut peur et poussa un cri. Mais l'ombre l'avait déjà rejetée sur son lit :

« Ne bouge pas si tu tiens à ta peau, *manouche* (bohémienne). As pas peur d'un Romani ! »

« Tiens ! un frangin ! Paraît qu'il me connaît », pensa-t-elle en grelottant de tous ses petits os.

Elle essayait de se rassurer, mais elle « n'en menait pas large ». Elle fut bien contente de voir celui-ci prendre le chemin des toits comme les autres.

« Sainte Sarah ! soupira-t-elle, il y a du monde au balcon ce soir ! Quelle mi-carême dans la gouttière !... »

Et elle disparut sous la couverture... Son petit museau n'en sortit que pour voir entrer, une demi-heure plus tard, M. Hilaire, lequel, après avoir refermé la fenêtre, la menaça de châtiments terribles, si elle n'oubliait pas ce qu'elle avait pu voir cette nuit-là.

Sur quoi, M. Hilaire descendit rapidement car il entendait Mme Hilaire qui revenait *déjà* de chez sa mère...

Le lendemain matin, en aidant son patron à faire l'étalage, Mlle Zoé vit un officier qui s'arrêtait en passant devant M. Hilaire, et comme elle avait l'oreille très fine, elle l'entendit qui lui disait :

« Monsieur, vous vous êtes conduit cette nuit comme le plus brave et vous m'avez sauvé la vie ! Nous nous reverrons, monsieur ! »

À quoi, M. Hilaire répondit :

« Quand il vous plaira, monsieur ! je ne ferme que le dimanche à midi. Tous les soirs, de cinq à sept, je fais une petite partie au café du coin. Là-bas, il y a un cabinet pour causer. Je serai toujours heureux de vous rendre service ! »

Et il ajouta, comme une cliente approchait :

« Et avec ça, monsieur désire ?… »

L'officier ne désirait sans doute plus rien, car il quittait avec assez de hâte le quartier, montait dans un taxi et se faisait conduire rapidement à la gare de l'Est.

XIV

Le jugement de Dieu

Quelques heures plus tard, M. d'Haumont arrivait au château de la Boulays.

Il en était parti avec la ferme résolution de n'y plus jamais revenir, quoi qu'il dût lui en coûter. Et voilà qu'il foulait à nouveau ces allées avec une satisfaction intime qu'il ne pouvait se dissimuler. Sans doute avait-il, pour faire faillite aussi promptement à une ligne de conduite qu'il s'était tracée avec un courage cruel, un motif puissant, mais en toute sincérité, ce motif, il ne le regrettait pas !

Il n'eût même point fallu le pousser beaucoup pour que M. d'Haumont avouât qu'il bénissait les redoutables aventures dont l'aboutissement devait lui faire revoir une fois de plus des lieux et des images dont son cœur était plein.

Un devoir impératif lui faisait pousser cette grille. Il n'avait rien à se reprocher. Ici était la trahison. Il fallait la démasquer. Depuis qu'il avait failli être victime de cette mystérieuse bande qui l'avait poursuivi jusqu'aux abords de l'hôtel d'Ar..., le capitaine était persuadé que le mot d'ordre auquel avaient obéi ses misérables agresseurs était parti de chez M. de la Boulays. C'est là seulement que des paroles avaient pu être surprises, apprenant à *l'ennemi caché* l'importance de la mission secrète qui lui avait été confiée. Pour tout dire, M. d'Haumont croyait maintenant que le château de La Boulays était le centre d'un espionnage constant. Il se rappelait qu'en sortant du cabinet de M. de la Boulays la veille au soir, il s'était presque heurté à ce

Schwab, dont l'attitude lui avait toujours paru suspecte… Quelques minutes plus tard, au moment de quitter le château, il avait cru apercevoir deux ombres qui se parlaient dans le parc, dont l'une était assurément ce Schwab et dont l'autre rappelait étrangement la silhouette de Gorbio ! Cet incident n'avait pas autrement retenu son attention, mais, aujourd'hui, quel relief il prenait dans sa pensée !…

Il arrivait après le déjeuner. Ces messieurs étaient au fond du parc, en train de faire quelques cartons avec le comte de Gorbio.

Quelques coups de feu, puis des exclamations rapprochées lui firent comprendre qu'il n'était plus loin du stand. Il entendit même la voix de Françoise qui disait :

« Bravo, comte ! Voilà un carton merveilleux. Il est regrettable que les Boches ne se trouvent pas en face de votre pistolet ! »

Françoise s'était déjà éloignée du groupe où le comte « faisait le beau » avec son pistolet, quand elle aperçut Didier. Elle tressaillit et devint toute pâle. Cependant, elle continua sa route vers le château, comme si elle ne l'avait pas vu.

M. de la Boulays fut surpris autant que sa fille du retour si rapide et tout à fait inattendu du capitaine, et, bien que celui-ci n'eût point manifesté le désir de se trouver seul immédiatement avec lui, il comprenait qu'il devait avoir à lui communiquer une commission d'urgence qui pouvait avoir quelque rapport avec l'importante mission dont M. d'Haumont avait été chargé dans la nuit. Cependant, il se conforma à l'attitude de M. d'Haumont et attendit.

Le comte de Gorbio avait été d'une correction glacée avec ce dernier, qu'il ne désirait nullement revoir.

Il y eut encore quelques cartons où s'affirma de nouveau la prodigieuse adresse du comte. On le félicita et l'on rentra au château. Didier, prétextant une faiblesse du bras droit, s'était récusé quand on lui avait tendu les pistolets. Il n'avait pas voulu courir le risque d'une humiliation devant Gorbio, et quand il regardait cet homme, ce n'est certes point sur un morceau de carton qu'il avait envie de tirer !...

Sitôt dans les appartements, M. de la Boulays s'avança vers Didier et lui dit en aparté :

« Monsieur d'Haumont, vous avez quelque chose à me communiquer ?

– Oui, quelque chose de grave.

– Voulez-vous que nous montions dans mon bureau ?

– Non ! N'ayons point l'air d'avoir une conversation sérieuse... On nous épie. »

Ils s'en furent sur la terrasse, pendant que s'organisait une partie de poker avec le comte et une partie de bridge où M. de la Boulays devait s'asseoir.

« Vous me préviendrez, messieurs, quand mon tour viendra...

– Eh bien ? demanda-t-il, assez interloqué, à Didier. De quoi s'agit-il ?

– Monsieur de la Boulays, il y a un espion chez vous !... »

En entendant ces mots, M. de la Boulays ne put se maîtriser et s'écria :

« Gorbio avait raison !… »

Si bien qu'avant même que M. d'Haumont eût pu ajouter un mot, Gorbio lui-même qui avait entendu le cri de M. de la Boulays survint, et demanda une explication. Mais M. d'Haumont était devenu soudain muet et glacé, et M. de la Boulays, devant l'attitude du capitaine, se montrait fort embarrassé. Puis, brusquement, le comte s'excusa d'être intervenu d'une façon aussi maladroite dans une conversation aussi intime.

« J'avais cru entendre : Gorbio avait raison !… je vois que j'avais tort ! » et il s'éloigna, malgré tout ce que put lui dire M. de la Boulays…

« Je crois que vous auriez pu vous expliquer devant le comte, fit M. de la Boulays. Il m'a fait renvoyer ce matin ce domestique qui vous déplaisait tant et qu'il aurait surpris, m'a-t-il dit, écoutant aux portes !…

– Schwab n'est plus là ? s'exclama M. d'Haumont ? Eh bien, je le regrette !… Nous aurions certainement pu le confondre ou le prendre sur le fait !… Maintenant, il est trop tard !…

– En tout cas, on ne saurait reprocher à M. de Gorbio…

– Je ne lui reproche rien !… Je regrette seulement que grâce à la précipitation avec laquelle il a fait chasser ce traître, Schwab puisse, à cette heure, se rendre utile ailleurs !…

– Monsieur d'Haumont, fit M. de la Boulays, avec une grande douceur, je vous trouve un peu injuste envers M. de Gorbio… Mais, laissons cela et dites-moi ce qui vous est arrivé pour que je vous trouve dans un tel état d'esprit ?… »

En quelques mots, Didier narra son aventure, sans donner les détails de l'agression, passant naturellement sous silence l'incident de l'épicerie moderne, la promenade sur les toits, la descente dans la cour d'un marchand de bois, tandis que les agresseurs attendaient leur victime, rue Saint-Roch. Le principal n'était-il point que, finalement, il ait pu mener sa mission à bonne fin ?... Il termina en faisant part à M. de la Boulays de la façon dont il s'était trouvé nez à nez avec Schwab, en sortant de son cabinet ; la veille, mais il ne crut point devoir parler de la silhouette du comte, qu'il avait cru apercevoir ensuite dans le parc, à côté de celle du domestique.

Après ce récit, M. de la Boulays regretta moins que jamais d'être débarrassé de Schwab, ce qui n'était point la manière de voir de M. d'Haumont.

On vint sur ces entrefaites chercher M. de la Boulays pour le bridge ; il quitta le capitaine après lui avoir fait promettre qu'il resterait à dîner.

M. d'Haumont ne pouvait refuser l'invitation de M. de la Boulays. Il n'avait aucun prétexte à fournir pour quitter le château avant l'heure du train qui le ramènerait à Paris.

De tout l'après-midi, il n'eut point la joie de revoir Mlle de la Boulays ; seulement, une demi-heure avant le dîner, comme il rêvait fort mélancoliquement sur la terrasse en se balançant sur un rocking-chair et en fumant un cigare, il la vit venir à lui. Il cessa de fumer et arrêta le mouvement de son fauteuil.

Il vit à ses yeux tristes et pleins d'amour qu'elle souffrait du même mal que lui et il se maudit de ne pouvoir rien contre leur double malheur, rien, que disparaître.

Elle était revenue à lui, dans toute la simplicité de son âme, telle qu'il l'avait connue au réveil de son supplice de soldat, lorsqu'elle avait soutenu ses premiers pas de convalescent, lorsqu'elle avait tourné vers lui sa figure amie et toute sa foi.

Ils descendirent dans le parc.

« Mon père m'a dit que, cette nuit, vous aviez encore couru de grands dangers, monsieur d'Haumont ? »

Sa voix marquait une émotion profonde ; il vit une larme couler de ses beaux yeux. Il put oublier un instant le passé infâme et l'avenir impossible. Il vécut une minute divine. Il était aimé, en ce temps, en ce lieu, qu'il isola instantanément de tous les temps et de tous les lieux de la terre. Le bras de la bien-aimée tremblait sur le sien. Il oublia tout. Il fut un homme heureux quelques secondes et il leva vers le ciel un regard de reconnaissance éperdue.

Que dit-il ensuite ? Quelles paroles dut-il prononcer et qui ne pouvaient être que banales puisqu'elles ne pouvaient avoir trait à ce qui se passait dans son cœur ? Il raconta peut-être les événements de la nuit ; il parla peut-être d'autre chose ; cela n'avait aucune importance, ce qu'il disait ! Cela tombait dans le silence… mais, entre leurs deux âmes attentives seulement au rythme muet de leur amour, cela ne l'interrompait pas.

Comment, dans cette extase, eût-il vu derrière lui la haine allumer le regard d'un rival ? M. de Gorbio se tenait debout à côté de M. de la Boulays, sur la terrasse du château, et ce qu'il voyait et ce qu'il entendait le gonflait de fureur.

Il voyait Françoise au bras de Didier, et il entendait M. de la Boulays. Or, celui-ci lui apprenait que c'était en vain qu'il s'était efforcé de déterminer sa fille à fixer une date pour le mariage…

« Mais enfin, que vous a-t-elle répondu ?

– Elle ne m'a rien répondu… Elle est allée rejoindre le capitaine d'Haumont… »

Le comte ne put retenir un geste de colère.

Cependant les deux hommes se turent, car M. d'Haumont et Françoise, appelés par la cloche du dîner, remontaient sur la terrasse.

Au dîner, M. d'Haumont se trouva placé à côté de Françoise. Il avait en face de lui le comte. Celui-ci mit immédiatement la conversation sur l'existence des chercheurs d'or, sur l'aléa de leurs entreprises et surtout sur la triste nécessité où l'on était de vivre là-bas *avec les pires aventuriers !…*

« C'est exact ! répliqua sans aucune émotion apparente M. d'Haumont, M. de Gorbio connaît les mœurs de ce pays *comme s'il y avait été !* »

L'entretien ne pouvait continuer longtemps sur ce ton sans qu'on eût à redouter quelque trouble dans le repas.

L'hostilité des deux interlocuteurs était si visible que les convives se regardèrent avec un étonnement marqué. À quoi allait-on assister ?

M. de la Boulays sentait tout à coup le danger et ne cachait pas son inquiétude. Quant à Françoise, elle avait gardé tout son calme ; elle pria M. de Gorbio de leur raconter quelques-uns de ces potins de coulisses qu'il narrait d'une façon si charmante et qui les changeraient de toutes ces histoires d'espions ou de sauvages.

« Mais moi, je tiens à m'instruire ! protesta le comte. On ne sait pas ce qui peut arriver dans la vie. Est-il vrai, monsieur d'Haumont, que vous vous en allâtes là-bas sans le sou et que vous en êtes revenu riche comme un nabab ? »

Didier n'eut pas le temps de répondre. Françoise s'en chargea pour lui.

« M. d'Haumont, répliqua-t-elle, est plus pauvre maintenant qu'avant ! Il a donné toute sa fortune à la France, *plus un peu de son sang !* »

Il y eut un murmure approbateur. C'est tout juste si l'on n'applaudit pas.

« M. d'Haumont est un héros et l'homme le plus désintéressé que je connaisse ! repartit immédiatement le comte. Je suis très heureux qu'il veuille bien me compter parmi ses amis ! »

Ce revirement subit et si peu attendu ne trompa personne ; toutefois il mit fin momentanément à une situation des plus délicates pour M. et pour Mlle de la Boulays, que tout le monde regardait.

Il était facile de comprendre quel était l'objet de la querelle et la raison de l'animosité qui avait mis aux prises un instant les deux hommes.

Quant à M. de la Boulays, il était de plus en plus embarrassé. Il ne comprenait pas bien l'attitude de sa fille. Françoise était soudain apparue comme une furieuse ennemie du comte et il se posait le problème de savoir pourquoi, si de tels sentiments l'animaient, elle lui avait accordé sa main.

Il résolut de la confesser, car c'était un fort brave homme, et bien que ses intérêts fussent liés dans certaines affaires à ceux de Gorbio, pour rien au monde il n'aurait voulu voir sa fille malheureuse.

Et même, si elle aimait M. d'Haumont, elle n'avait qu'à le dire.

Quand on se leva pour passer au salon, Mlle de la Boulays prit immédiatement le bras de M. d'Haumont et pria aussitôt celui-ci de descendre avec elle dans le parc pour qu'elle y prît le frais, dont elle sentait le besoin. Elle ne manqua point, en s'éloignant, de s'excuser avec gentillesse auprès du comte d'accaparer ainsi « son ami ».

« C'est mon malade, disait-elle, je veux lui faire mes dernières recommandations. »

Elle s'enfonça avec Didier sous les arbres.

« Savez-vous bien que vous avez été fort désagréable avec mon futur mari ? lui dit-elle quand ils furent seuls. S'il ne vous plaît pas, vous auriez tort de ne point me le dire, moi qui ne l'ai pris que sur vos conseils ! Mais rien n'est perdu ! *Nous avons le temps d'en choisir un autre si celui-ci ne vous convient plus !* »

Elle n'attendit point sa réplique.

« Et maintenant, ajouta-t-elle brusquement, vous allez faire vos adieux à mon père et partir tout de suite, si vous ne tenez pas à manquer votre train !... La petite torpédo vous conduira à la gare. »

C'était elle maintenant qui le poussait à s'en aller, qui avait hâte de le voir quitter le château. Évidemment, elle redoutait

tout d'une explication entre les deux hommes. Mais, dans le même moment, M. de Gorbio se présenta devant eux :

« M. de la Boulays désirerait vous parler, mademoiselle ! Il m'a prié de venir vous en prévenir… »

Et il termina sur un ton assez frais :

« Vous m'excuserez de venir troubler ainsi *votre dernier entretien !*

– Mais vous ne le troublez pas du tout, veuillez le croire, mon cher comte ! M. d'Haumont, soyez assez aimable pour me conduire auprès de mon père !… »

Le comte les laissa s'éloigner. Il voyait rouge.

Un quart d'heure plus tard, M. d'Haumont partait dans la torpédo.

En route il eut une panne et n'arriva à la gare que pour voir « filer » son train. Il n'y avait plus d'express que le lendemain matin. Il prit une chambre en ville. Il n'y était pas entré depuis cinq minutes que l'on frappait à sa porte. Il ouvrit.

C'était M. de Gorbio. Celui-ci salua correctement et s'excusa de venir déranger M. d'Haumont à une heure pareille, mais il était persuadé que lorsque le capitaine connaîtrait le motif de son empressement, celui-ci ne lui en garderait pas rancune. Voici ce dont il s'agissait. M. de Gorbio avait toujours tenu que l'honneur d'un homme était ce qu'il avait de plus précieux au monde et comme le sien s'était trouvé offensé par les propos de M. d'Haumont, il venait sans plus tarder, réclamer de celui-ci une réparation !

M. d'Haumont l'écoutait avec un grand sang-froid. Il déclara que la démarche du comte l'étonnait beaucoup et qu'il ne savait en quoi il avait pu personnellement lui être désagréable.

« En beaucoup de choses, monsieur, sur lesquelles il ne me convient pas de m'expliquer… mais vous avez eu, entre toutes, une certaine phrase sur les aventuriers que vous n'eussiez certes pas achevée si je ne m'étais retenu par égard pour mes hôtes !

– Monsieur ! interrompit M. d'Haumont, toujours très froid, cette phrase, c'est vous qui l'avez prononcée et je n'ai fait qu'y répondre. Mais il suffit ! Vous voulez vous battre ? Nous nous battrons donc ! Mais quand la paix sera signée ! Jusqu'à ce moment-là, tout mon sang appartient à mon pays…

– Je m'attendais à cette excuse, monsieur, elle est très facile ! Nous ne savons quand la paix sera signée ! nous serons peut-être très vieux l'un et l'autre… que diable ! l'armistice me suffit à moi !… et je suis ainsi fait que cette idée de conserver si longtemps par devers moi le souvenir d'une aussi grave offense me rend comme enragé. Je veux vous tuer tout de suite, monsieur d'Haumont !

– Je vous répète que mon sang appartient pour le moment à mon pays…

– Vous lui avez déjà donné, nous a dit Mlle de la Boulays, la moitié de votre sang, à votre pays ! Je réclame l'autre ! Quand on sait qu'on ne peut pas, ou qu'on ne veut pas se battre, on se conduit en conséquence, monsieur, et l'on garde pour soi la mauvaise opinion que l'on a de ses voisins. »

M. d'Haumont ne répondit pas au comte. Il lui montrait la porte.

Alors M. de Gorbio retira d'un geste lent un gros gant d'auto et fit le geste de souffleter M. d'Haumont.

Ce qui suivit fut rapide. Didier prit M. de Gorbio entre ses mains terribles, le souleva, le balança et allait lui faire éclater le crâne sur le mur, quand l'autre hurla dans son épouvante la seule chose qui pouvait le sauver :

« Lâche qui a peur de mon pistolet ! »

Didier le laissa retomber :

« C'est bien, fit-il, je me battrai !... »

Pendant ce temps, Mlle de la Boulays cherchait dans tout le château M. le comte de Gorbio et s'inquiétait fébrilement de ce qu'il était devenu.

Elle apprenait enfin qu'il était parti dans la limousine. M. de la Boulays était dans son bureau et ne se doutait de rien. Sur ces entrefaites, la petite torpédo rentra et Françoise sut, par le chauffeur, que M. d'Haumont avait manqué son train et qu'il s'était fait conduire à l'hôtel.

Elle sauta dans la torpédo en proie aux plus sinistres pressentiments. Il lui apparaissait comme certain que Gorbio, furieux de la façon dont elle l'avait publiquement traité et de l'attitude de Didier à son égard, devait être à la recherche du capitaine pour le provoquer. C'était peut-être une chose déjà faite. Elle se rappela la force extraordinaire du comte au pistolet ! Elle frémit. En outre, elle acquit la certitude que la limousine du comte l'avait précédée une heure plus tôt...

Son angoisse augmentait à chaque instant jusqu'à l'étouffement. Elle était persuadée qu'ils étaient en train de se battre. Ils n'avaient pas pu attendre jusqu'au lendemain matin !

À l'hôtel, quand elle sut que Didier était là-haut et sauf, elle pleura de joie ! Elle courut à la chambre et frappa comme une folle. Le capitaine lui ouvrit.

« Tu vas te battre ! » s'écria-t-elle.

Ce tutoiement éclatant en disait long sur leur amour dont, entre eux, il n'avait jamais été question. Ils en restèrent tous deux changés en statues.

« Pardon ! fit-elle en rougissant… Je vous demande pardon ! »

Et elle s'affaissa sur une chaise en sanglotant.

« Oui, fit-il, Françoise !… C'est vrai, je vais me battre demain matin !… »

Elle fit :

« Ah ! mon Dieu !… »

Et puis, d'un air égaré :

« À quoi vous battrez-vous ? Au pistolet ? Vous avez vu ce que ce misérable peut faire avec un pistolet : il va vous tuer ?

– Oui ! répondit simplement Didier, qui était transfiguré par une joie divine ! Oui, il va me tuer… Je ne puis rien faire à cela… Mais parce que vous êtes venue, Françoise, je mourrai le plus heureux des hommes ! »

Alors elle se leva et lui prit les mains :

« Tu ne te battras pas ! Je ne le veux pas et tu ne le peux pas ! Tu ne dois pas te battre ! Tu es un soldat, toi ! En temps de guerre un soldat ne se bat que contre l'ennemi ! Tu trahirais si tu te battais ! Non ! Non ! tu ne te battras pas !

– Mais, mon cher ange, je lui ai dit tout cela ! et il m'a frappé au visage !

– Il t'a touché, toi ! Il a osé ! *Et il n'est pas mort !*

– Ah ! *tu vois,* Françoise, tu vois que toi non plus, tu n'accepterais pas de vivre après cela ! Non, mon amour, il n'est pas mort, parce que comme j'allais lui briser la tête contre ce mur, *il m'a dit que j'avais peur de son pistolet !* Tu vois bien qu'il faut que je me batte !

– Non ! non ! jamais ! C'est un assassin, cet homme !

– Nous nous serions déjà battus si nous avions trouvé des témoins ! Nous avons dû remettre la partie à tout à l'heure. Il se charge de tout. Nous aurons tous deux les témoins qu'il lui faut. Et maintenant, Françoise, retournez auprès de votre père et gardez le silence sur tout ceci ; *il me reste une heure pour vous écrire, pour vous écrire de longues choses !*

– Pourquoi m'écrire ? Pourquoi cesses-tu soudain de me tutoyer ? Pourquoi reprends-tu cet air glacé qui m'a tant fait souffrir ? Tu n'as qu'un mot à me dire, un mot que tu ne m'as jamais dit !

– C'est pour vous expliquer pourquoi je ne vous ai jamais dit ce mot-là qu'il faut que je vous écrive !

– Et après ? Tu te battras !

– Je me battrai !…

– C'est que tu ne m'aimes pas, Didier ! Hélas ! mon amour, tu ne m'as jamais aimée ! Et cependant tu sais que je t'aime depuis le premier jour… mais tu n'as su encore que me faire pleurer !

– C'est vrai ! fit Didier. Mais tu es si bonne que je suis sûr que tu me pardonneras !… »

Il s'assit, et, les coudes sur une table, il enfonça sa tête dans ses mains pour ne plus la voir.

Quand il releva le front, elle avait disparu. Alors il se mit à écrire. Cette lettre était une confession et un testament… un long cri de douleur et d'amour…

À l'aurore, quand M. d'Haumont eut pénétré dans le petit bois où l'attendaient déjà M. de Gorbio et les quatre témoins qu'il s'était chargé d'amener là, il eut la sensation de se trouver en face du peloton d'exécution.

Ces quatre hommes – les témoins – étaient sinistres et avaient la mine de gens qui savaient qu'ils allaient faire un mauvais coup. Ce duel se présentait dans des conditions si particulières, que M. de Gorbio devait avoir eu quelque peine à trouver des complices. Ce n'est pas une partie de plaisir que de voir tirer, quand on n'est pas Boche, sur un capitaine français, blessé de guerre et quelque peu célèbre par ses exploits, M. de Gorbio avait dû y mettre le prix.

Toutefois, ces messieurs, prévoyant des désagréments futurs, tinrent à ce que les choses se passassent tout à fait dans les règles. Ils regrettèrent que M. d'Haumont n'eût point apporté ses armes ; mais comme il acceptait sans aucune objection celles de son adversaire, il fut passé outre.

Les témoins de M. d'Haumont prirent grand soin que les pistolets fussent correctement chargés. Le sort désigna l'un d'eux pour diriger le combat.

Ce directeur donna quelques conseils au capitaine.

On voyait qu'il avait l'habitude du terrain. Il fit disparaître la mince ligne du col, dont la blancheur dépassait le bleu de la vareuse. Il recommanda bien à M. d'Haumont de s'effacer derrière son bras droit, de le tenir replié sur sa poitrine pour qu'il lui servît de bouclier, et de tirer dans cette position, le plus rapidement possible, dès le commandement de feu, pour ne point donner le temps à M. de Gorbio de viser entre le commandement de « Feu ! » et les syllabes fatales : une, deux, trois !... Sans doute, cette précipitation le ferait tirer un peu au hasard, mais c'était ce seul hasard-là qui pouvait sauver M. d'Haumont, car il n'y avait pas à se dissimuler que si M. d'Haumont laissait à M. Gorbio le temps de viser, M. d'Haumont était un homme mort.

Le témoin n'exprimait point tout haut, en des termes aussi précis, une opinion qui était celle de tout le monde, mais il la laissait suffisamment deviner.

On compta les pas. Les adversaires furent mis en face l'un de l'autre. Après la phrase préalable ordinaire, le commandement de « Feu ! » retentit. M. d'Haumont négligea de se presser, laissant à M. de Gorbio tout son temps, et il tira avec distraction presque en même temps que M. de Gorbio.

Il avait recommandé son âme à Dieu et pensé une dernière fois à Françoise. Il s'attendait à tomber foudroyé. Sa stupéfaction fut profonde de voir basculer M. de Gorbio.

Le cher comte oscilla une seconde et s'aplatit d'un coup, le nez sur le gazon. Les témoins se précipitèrent, suivis d'un autre

monsieur que le capitaine n'avait pas encore vu et qui était apparemment le docteur.

En même temps, on entendit des cris de femme et Françoise apparut. Elle accourait pour, de toute évidence, empêcher le duel et, ayant entendu les coups de feu, elle criait d'autant plus désespérément qu'elle était certaine d'arriver trop tard ! Ce n'est que dans les romans ou au théâtre que l'héroïne sait si bien mesurer sa course qu'elle se trouve juste à temps sur le terrain pour glisser sa main sur le canon d'un pistolet et prendre pour elle une balle qui était destinée à celui qu'elle aimait.

Cependant, quand Mlle de la Boulays eut constaté que le corps qui était allongé sur le gazon était celui du comte et que M. d'Haumont n'était point blessé, elle ne regretta nullement son retard. Elle se jeta sur la poitrine de Didier en criant :

« C'est le jugement de Dieu ! »

De telles paroles, dans une bouche adorée, firent une extraordinaire impression sur M. d'Haumont et le remuèrent autrement que ne l'avait fait le duel lui-même.

« Le jugement de Dieu ! » C'était vrai que Dieu avait été pour lui, dans cette affaire, en le faisant échapper miraculeusement au coup infaillible du comte et en frappant celui-ci d'une balle qui n'avait aucune chance de l'atteindre !

Dieu voulait donc qu'il vécût ! Dieu voulait donc qu'il aimât ! Dieu trouvait qu'il avait assez souffert ! assez expié ! C'était Dieu qui, en faisant disparaître cet homme, lui jetait cette noble fille dans les bras, et lui seul savait la seule parole capable de déterminer son destin :

« C'est le jugement de Dieu ! »

Une pensée si réconfortante et qui le comblait d'une ivresse bien compréhensible, les larmes de joie de Françoise, l'embrassement de ses beaux bras, l'allégresse surnaturelle de se sentir sur le seuil d'une nouvelle vie éclairée par l'amour, firent que M. d'Haumont ne prêta qu'une oreille très distraite aux propos de ses témoins qui lui annonçaient que M. de Gorbio n'était pas tout à fait mort, mais qu'il n'en valait guère mieux.

Comme ils le saluaient, il leur rendit leur salut sans savoir trop ce qu'il faisait. Et il se laissa entraîner par Françoise…

Elle le conduisait, quelques semaines plus tard, jusqu'au pied de l'autel. Ce mariage fit grand bruit. Ce fut l'un des plus beaux mariages de la guerre.

Quelle belle sortie sur le parvis tout baigné de chaude lumière ! Un soleil de victoire semblait s'être levé ce matin-là tout exprès pour le capitaine Didier d'Haumont et sa radieuse jeune femme.

Ils descendirent le grand escalier au milieu du murmure d'admiration de la foule élégante. Comme dans tous les mariages riches, il y avait bien, par-ci, par-là, sur la chaussée, quelques mendigots avides, quelques traîne-savates… L'un d'eux se hissait à la grille dorée pour mieux voir et se déplaçait avec des contorsions de crabe. Près de lui, un sordide marchand de tapis, sa camelote sur l'épaule, regardait le cortège avec non moins d'intérêt. M. d'Haumont, qui était aux anges, ne voyait point ces choses de la terre, pas plus qu'il ne pouvait entendre les propos prononcés à mi-voix par un monsieur trop chic à une espèce de clerc d'huissier qui ne l'était pas assez :

« Eh bien, qu'est-ce que t'en dis « le Bêcheur » ?

– Je dis qu'il est mûr, « Parisien ». »

XV

Lune de miel

Elle se levait, dans son doux éclat, sur les flots d'argent de la rade de Villefranche, à l'extrémité du cap Ferrat, entre Nice et Monte-Carlo, la lune de miel de M. et Mme Didier d'Haumont. C'était là, dans la solitude parfumée des jardins de « Thalassa », la magnifique villa que M. de la Boulays possédait sur la Côte d'Azur, qu'ils avaient enfermé leur grand bonheur tout neuf.

Accoudé au balcon fleuri, l'heureux couple écoutait en silence les soupirs de la mer pâmée au pied des monts qui gardaient ce golfe enchanté… Deux vaisseaux appesantissaient leur masse sombre et endormie sur le lit de lumière de cette belle nuit marine.

Seul le bruit léger de deux rames qui soulevaient doucement une écume étincelante se faisait entendre sur la rade et une barque passa non loin d'eux, presque à leurs pieds.

« Mon Dieu ! qu'une promenade sur la mer doit être douce à cette heure divine ! » murmura Françoise.

Elle n'avait pas fini de formuler son vœu que Didier appelait le pêcheur qui conduisait la barque et le priait d'attendre. Ils descendirent le petit escalier qui conduisait à la grève et, l'homme ayant consenti d'un geste à les prendre avec lui, ils glissaient bientôt sur les lames qui venaient mourir à la pointe du cap Ferrat.

« Vous pêchez souvent à cette heure-ci ? interrogea Françoise. Il me semble vous avoir aperçu encore hier, tournant autour du cap. »

L'homme ne répondit que par un grognement.

« Décidément, dit Françoise tout bas à Didier, notre matelot n'est pas bavard ! »

Et ils ne lui adressèrent plus la parole. Ils l'oublièrent même tout à fait. Le bras de Didier pressait doucement la taille de Françoise. La tête de la jeune femme reposait sur l'épaule de l'époux. La brise était pleine de douceur et chargée de parfums qui leur venaient maintenant des jardins de Saint-Jean et des terrasses de Beaulieu... Leurs lèvres se joignaient dans l'heureuse nuit comme s'ils eussent été seuls.

Ce rustre, à quelques pas d'eux, ne comptait pas. Il avait l'air, du reste, quasi endormi sur ses rames, somnolent dans l'énorme cache-nez qui lui enveloppait la tête.

Et cet homme ne dormait pas et il disait dans le secret de son cœur : « Aimez-vous, soyez heureux comme des enfants qui n'ont point de soucis, pendant que *Chéri-Bibi veille !* Que rien ne vienne troubler les heures de bonheur que vous avez pu ravir au destin ! Moi aussi, je les ai connues, ces heures divines ! Moi aussi, j'ai su ce que c'était que le baiser d'une femme adorée ! Moi aussi, j'ai senti une belle taille ployer dans mes bras. Moi aussi, je les ai entendus les doux soupirs de l'amour !... Hélas ! hélas ! tout passe ! pressez-vous ! Les nuits les plus enchantées sont proches des plus noirs chaos ! Le gouffre est sous nos pas ! Oubliez-le ! Oublie-le, Palas, pendant que tu le peux encore ! Je suis venu de très loin pour éloigner de toi les ombres lâchées dans ton ombre et qui te guettent comme une proie ! Prie ton Dieu en lequel tu crois encore, parce qu'il te comble, que je puisse te sauver du malheur avant même que tu t'en doutes !

Hélas ! hélas ! Rien n'est plus prompt en ce monde que le malheur ! Tu as raison de l'oublier, car tes plus tendres baisers seraient pleins de larmes amères !... »

Ainsi pensait Chéri-Bibi dans une forme lyrique et naturellement emphatique qui lui était habituelle quand les circonstances ne le poussaient point à s'exprimer dans le plus épouvantable argot.

Ceux qui ont connu comme lui les deux faces de la vie, par suite d'aventures qu'ils ne cherchaient point et qui les ont détournés de leur route première, se retrouvent avec une rapidité qui ne saurait surprendre, tantôt avec un cœur plein des rayons d'autrefois, tantôt avec le masque hideux sous lequel la Fatalité s'est plu à vouloir étouffer leur première image sans y réussir complètement.

Chéri-Bibi avait bien deviné ce qui se passait dans l'âme enivrée de Palas. Elle était dans le moment toute pâmée de reconnaissance pour le maître des choses, de la vie et de la mort qui lui avait infligé de si dures épreuves mais qui le récompensait si royalement.

Cet hymne secret à la Bonté souveraine montait d'autant plus haut que Palas pouvait se croire désormais à l'abri d'un retour de la méchante fortune. Pour le monde entier en effet (pensait-il), Palas était mort ! Les journaux lui avaient apporté cette bonne nouvelle quelques mois auparavant : « On a peut-être oublié, disaient les gazettes, le drame dans lequel succomba un banquier célèbre assassiné par le jeune Raoul de Saint-Dalmas. Celui-ci était parvenu à s'échapper du bagne, mais les autorités pénitentiaires viennent d'acquérir la certitude que le misérable est mort dans la forêt vierge comme tant d'autres qui ont tenté la même aventure. »

On ne le rechercherait donc plus et comme, à son arrivée en Europe, il avait appris par la même voie que ceux que l'on appelait là-bas Fric-Frac, le Parisien, le Caïd et le Bêcheur avaient été repris en même temps que le fameux Chéri-Bibi, il était en droit de conclure que le passé n'avait plus de menace pour lui !

Il était assuré, du reste, que Chéri-Bibi avait été l'artisan de cette belle sécurité et il lui en avait voué une plus forte reconnaissance dans ce temps-là où il pensait encore à Chéri-Bibi…

« Sois donc heureux, Palas ! Tu apprendras toujours trop tôt (si tu dois l'apprendre) que tes anciens compagnons de chaîne se sont échappés une fois de plus, après quatre ans de *pré,* et qu'ils ont été plus habiles cette fois, puisqu'ils sont parvenus à rentrer en France, où ils ont assisté à tes noces ! Ah ! si tu savais cela ! Combien appellerais-tu de tous tes vœux l'Ange Noir, qui seul peut te sauver et dont, dans le naturel égoïsme de ton bonheur, tu ne veux même plus te souvenir !… »

……

Françoise était coquette, ce qui enchantait Didier, qui trouvait (et il avait bien raison) qu'une femme sans coquetterie est une femme sans charme.

Pendant les premiers mois de la guerre, Mlle de la Boulays s'était astreinte avec un véritable enthousiasme mystique à la plus stricte simplicité. Mais, en vérité, eût-elle pu prétendre qu'elle aimait uniquement son costume de la Croix-Rouge parce qu'il lui rappelait ses devoirs de charité ? Oubliait-elle tout à fait qu'il lui « allait » si bien !…

Ses fiançailles, son mariage très mondain lui fournirent un trop beau prétexte à revenir à ses goûts d'autrefois pour qu'elle ne se retrouvât point « en forme » devant les chiffons. Ceci, du

reste, ne lui enlevait rien de ses qualités les plus solides, et il est tout à fait ridicule, comme cela se voit chaque jour chez les psychologues simplistes, de prétendre à enfermer les plus nobles sentiments dans un fourreau grossier, tandis que tous les défauts deviennent l'apanage inévitable des petites dames qui aiment trop les rubans.

M. d'Haumont prenait du plaisir à accompagner sa femme dans les magasins ou chez le couturier. Et, à Nice, après une flânerie sur la promenade des Anglais, il ne manquait jamais de ramener Françoise sur cette avenue toute fleurie, derrière ses grandes vitres, des dernières éclosions de la mode.

Ce jour-là, ils pénétrèrent chez les sœurs Violette, à cause d'une certaine robe de voile blanc bordée de perles devant laquelle Françoise n'avait pas pu passer sans un soupir.

L'aînée des sœurs Violette venait d'arriver de Paris avec toutes sortes de merveilles pour la Côte d'Azur. La maison mère de la place Vendôme avait ainsi des succursales dans toutes les grandes stations d'hiver ou d'été et dans les principales villes d'eaux.

Françoise n'était pas retournée chez les sœurs Violette depuis la guerre. Mais elle les connaissait bien et elle fut étonnée de voir l'aînée tendre immédiatement la main à son mari avec un bon sourire. Didier la connaissait donc aussi ? Didier fréquentait donc la mode avant son mariage ? Elle lui en fit la remarque qui lui venait à l'esprit avec une moue charmante et en le menaçant gentiment de son doigt levé.

« Madame, ne nous grondez pas, lui dit Mlle Violette aînée en souriant. Il y a un grand secret entre M. d'Haumont et moi !... Mais, comme c'est le secret d'une bonne action, il ne faut pas nous en demander davantage.

– Je veux connaître le secret ! insista joyeusement Françoise. Un mari ne doit pas avoir de secret pour sa femme !…

– Après tout, vous avez raison, madame… et tenez ! le secret, le voici !… »

À ce moment, une jeune fille paraissait au fond du magasin…

Elle était vêtue magnifiquement d'une robe que Françoise considéra aussitôt avec extase. Mme d'Haumont n'avait même pas regardé le visage de celle qui la portait. Un mannequin de chair ne compte pas beaucoup plus, pour les clientes, qu'un mannequin de son.

Cependant, il fallut bien qu'elle considérât avec quelque attention cette jolie tête au profil d'une finesse aristocratique quand la jeune fille, ayant aperçu M. d'Haumont, avait poussé une exclamation de joie, et toute rouge d'une émotion heureuse, s'était avancée rapidement vers lui, la main tendue. Et puis, jugeant sans doute son attitude indiscrète, elle s'était arrêtée dans son mouvement et avait murmuré presque en balbutiant :

« Ah ! monsieur d'Haumont ! Vous êtes donc ici ?

– Et vous-même ? repartit Palas avec un bon sourire… Il y a longtemps que vous êtes à Nice ?

– Je l'ai amenée avec moi hier ! fit l'aînée des sœurs Violette. Nous manquons de mannequins ici et je l'ai enlevée à la caisse à Paris pour lui faire apprendre un métier nouveau ici ! Elle fait tout ce que l'on veut ! Elle est charmante notre protégée, monsieur d'Haumont !

– Ma chère amie, dit alors M. d'Haumont à sa femme qui ne savait que dire ni que penser et qui restait légèrement inter-

loquée au milieu de tout ce mystère, j'appelle toute ta bienveillance sur Mlle Gisèle, qui en est digne. C'est une histoire que je te raconterai plus tard !

– Une bien touchante histoire, madame… exprima Mlle Violette… et qui fait grand honneur à votre mari ! »

Giselle s'inclina avec beaucoup de grâce devant Mme d'Haumont.

« J'essaierai d'être toujours digne de vos bontés, monsieur et madame, fit-elle avec une grande simplicité… quand maman et moi nous avons su le mariage de M. d'Haumont, nous avons prié pour votre bonheur !

– Elle est délicieuse, cette enfant ! » déclara Françoise. Et elle lui donna une solide poignée de main. « Et regardez comme elle est jolie !… » Puis, se tournant vers son mari, elle ajouta avec une moue adorable :

« Je ne sais pas ce que vous avez encore fait pour qu'on vous marque tant de reconnaissance, mais vous savez les choisir, vos bonnes actions, mon cher Didier !… »

Quand ils sortirent du magasin, Françoise qu'animait la plus vive curiosité demanda des explications.

« Vite ! vite ! raconte-moi ! Tu sais que je suis jalouse, brigand ! »

Mais M. d'Haumont s'amusait beaucoup de l'impatience de sa femme. Il prenait un air détaché en disant :

« Ma chère, c'est un secret ! le secret de cette jeune fille ! je ne sais vraiment si je puis…

– Ah ! tu te moques de moi ! Ça n'est pas Didier ! Regarde la confiance que j'ai en toi… On entre dans un magasin… Le premier mannequin que l'on rencontre se jette dans tes bras et je ne lui crève pas les yeux !…

– Ce serait dommage ! fit Didier, car ils sont jolis, ses yeux.

– Oui, elle a de très jolis yeux bleus, avec une expression d'une douceur mélancolique qui vous poursuit, c'est vrai ! Oh ! tu es connaisseur ! Tous mes compliments ! Tout de même, tu avoueras que je suis une bonne fille… ! *Est-ce que je sais ce que tu as fait avant notre mariage !*

– Françoise ! » jeta aussitôt Didier d'une voix sourde…

Il y avait tant de reproches dans ce mot, que Mme d'Haumont s'arrêta net de plaisanter.

Elle vit son mari si pâle qu'elle en fut douloureusement frappée.

« Oh ! mon Dieu ! je ne savais pas te faire tant de peine ! »

Il lui prit la main et la serra doucement.

« Ma chérie, dit-il, tu vas tout savoir… mais n'oublie jamais que depuis que je t'ai vue pour la première fois, il n'y a plus eu pour moi d'autre *femme* au monde !…

– Je te crois, mon Didier. »

Ils ne se dirent plus rien tant qu'ils furent au milieu de cette foule élégante qui se presse entre onze heures et midi sur la promenade de la baie des Anges. Mais dès qu'ils se retrouvèrent seuls, sur la terrasse généralement déserte qui, contour-

nant le château, conduit au port, Didier confia à sa femme ce qu'il savait de Gisèle et comment il l'avait connue.

C'était lors d'une de ses premières « permissions ». Il se « remettait » des fatigues du front dans un petit entresol qu'il avait loué à son arrivée en France, dans le quartier du Luxembourg, devant les jardins qu'il avait toujours aimés et qui lui rappelaient les meilleures heures de son enfance.

Un jour, en sortant de son appartement, il avait été arrêté par le plus lugubre des cortèges qui descendait des mansardes. On conduisait à sa dernière demeure un pauvre diable ; derrière le cercueil descendait tout en larmes une jeune fille qui était si faible qu'elle avait visiblement la plus grande peine à se soutenir. Elle était seule, ou à peu près. Didier lui offrit l'appui de son bras. Elle s'accrocha à ce bras avec un désespoir et en même temps une foi si sincère que M. d'Haumont en fut ému profondément. Et il la conduisit ainsi jusqu'au cimetière. Et il la ramena.

Ce ne fut qu'au retour qu'elle sembla s'apercevoir du secours qui lui était venu d'un étranger :

« Oh ! monsieur, vous êtes bon ! » lui dit-elle, et comme ils étaient arrivés chez eux, elle se sauva, remontant à sa mansarde.

M. d'Haumont questionna la concierge. Il apprit que le père de Gisèle, attaqué par un mal qui ne pardonne guère, la phtisie, ne pouvait plus travailler depuis deux ans, que la mère était impotente et que la jeune fille ne parvenait à faire vivre cette misérable famille que par un travail écrasant. Ne pouvant guère quitter le logis, elle s'usait à des ouvrages à domicile qui leur permettaient tout juste, à tous trois, de ne pas mourir de faim.

M. d'Haumont connaissait alors l'aînée des sœurs Violette, ayant eu sous ses ordres l'un de ses neveux, un jeune sous-lieutenant avec qui il s'était lié d'amitié au milieu des dangers communs. Il alla trouver cette excellente dame et lui demanda si elle n'aurait pas une place pour une jeune fille honnête et digne de toute sa confiance. Les demoiselles Violette avaient justement besoin d'une caissière. Et voici comment Gisèle était entrée dans l'une des premières maisons de couture de Paris, comment sa mère et elle étaient sorties de la misère. En une année, la jeunesse aidant, elle avait reconquis sa belle santé. Enfin, elle était devenue la charmante jeune fille que Françoise avait aperçue tout à l'heure. Les sœurs Violette la trouvaient si jolie qu'elles l'arrachaient quelquefois aux travaux de la caisse pour en user comme de leur plus précieux mannequin, capable de faire valoir leurs plus sensationnelles créations.

« Et maintenant, ma chère Françoise, vous en savez aussi long que moi sur Giselle.

– Vous serez toujours le meilleur des hommes ! déclara Françoise en lui serrant tendrement le bras. On n'est bon comme ça, ajouta-t-elle avec un sourire un peu malicieux, que dans les romans populaires ou à l'Ambigu…

– Tu te moques de moi ! » fit Palas, étonné et déjà un peu peiné…

Mais elle, redevenue tout à fait sérieuse :

« Je t'adore, mon Didier ! »

Ils revinrent sur leurs pas, car c'était l'heure du déjeuner… En se retournant, ils faillirent se heurter à un singulier personnage, à la figure cuivrée, aux yeux sans sourcils et préservés de l'éclat du jour par une énorme paire de lunettes à verres jaunes. Cet étrange individu était habillé entièrement de toile blanche ;

il avait des souliers blancs, il était coiffé d'un chapeau melon gris. Didier ne put s'empêcher de tressaillir en l'apercevant :

« Comme il ressemble à Yoyo ! » se dit-il…

Mais il ne s'était pas plus tôt dit cela, qu'il se trouva absurde et impardonnable de penser tout à coup aux gens et aux choses de la forêt vierge sur la promenade des Anglais.

« Avez-vous vu ? demanda Françoise en riant… En voilà un original ! Vous ne savez pas qui c'est !… À ce qu'il paraît que c'est un vrai Peau-Rouge, un chirurgien-dentiste très célèbre à Chicago qui vient d'ouvrir un cabinet à Nice ! Aimeriez-vous d'avoir pour dentiste un Peau-Rouge ? Moi, j'aurais peur qu'il m'endorme et qu'il me scalpe !… Mme d'Erland me disait, l'autre jour, que toutes les femmes ici en étaient folles et qu'il avait déjà toute la clientèle chic de la colonie étrangère. »

M. d'Haumont, souriant, se retourna. L'homme était toujours là, les suivant à vingt pas, fumant sa cigarette.

À quelques jours de là, il y eut une fête de charité dans les plus beaux jardins de Cimiez, sur les hauteurs qui dominent Nice, au château de Valrose. Mme d'Erland, qui était l'une des principales organisatrices de cette fête, pria Françoise, qu'elle avait connue petite fille et pour laquelle elle avait toujours montré une tendre affection, d'y venir tenir un comptoir. Françoise ne pouvait refuser. Didier l'accompagna. Il la laissa vendre son tabac de luxe avec toute la liberté et toute la grâce audacieuse que cette fonction exceptionnelle de cigarière comportait.

Il erra dans les bosquets, fit le tour d'affreuses ruines pseudo-romaines, se rapprocha du château et y pénétra presque en même temps que le fameux docteur Peau-Rouge, qui était entouré d'une véritable « cour » de jolies femmes. Il savait

maintenant son nom, car on le rencontrait partout. Il s'appelait M. Herbert Ross.

En même temps que lui, il pénétra dans la salle de spectacle. Le chirurgien-dentiste de Chicago s'assit devant lui, à côté d'une femme dont la tournure ne semblait pas inconnue à Didier. Cette femme ne cessait de bavarder avec le Peau-Rouge et s'efforçait d'exciter son intérêt. Mais lui, flegmatique comme toujours, ne répondait que par monosyllabes. C'était son genre. On disait, du reste, qu'il ne savait parler que petit-nègre.

Sur ces entrefaites, une célèbre chanteuse russe se fit entendre dans *L'Alceste* de Glück. Gros succès, suivi de divers exercices au piano, à la harpe, au violon. Enfin, on annonça, dans ses danses de caractère, la célèbre *Nina-Noha*.

À ce nom, Didier eut un sursaut. Il l'avait bien lu plusieurs fois, ce nom, dans les journaux, depuis son retour en France ; il n'ignorait pas que la danseuse était toujours aussi courtisée, avait toujours les mêmes succès d'artiste et de jolie femme. Le temps semblait même avoir augmenté sa renommée, ou tout au moins l'engouement du Tout-Paris pour cette femme qui avait été la maîtresse du jeune Raoul de Saint-Dalmas, n'avait fait que grandir. La guerre était venue et n'avait rien changé à tout cela. À côté de ceux qui se battaient, il y avait ceux qui s'amusaient.

Il avait pensé cependant que Nina-Noha avait dû bien changer depuis quinze ans ! S'il y avait tenu, il aurait pu se rendre compte de la chose par lui-même. L'occasion n'était pas difficile à trouver. Mais il ne la cherchait pas ! Au contraire ! En dépit de l'image que lui renvoyait sa glace et qui lui montrait un Didier qui ne rappelait en rien le Raoul d'autrefois, Palas ne pouvait s'empêcher de frémir d'une particulière angoisse à l'idée de se retrouver en face d'une figure qui lui avait été jadis familière. S'il allait être reconnu ! Il avait beau se dire que c'était im-

possible, il n'en avait pas moins acheté un gros lorgnon noir à bordure d'écaille dans le dessein de trouver derrière ces verres obscurs un sûr refuge au cas où quelque rencontre subite le mettrait dans un cruel embarras.

Nina-Noha ! Elle était au seuil de tous ses malheurs ! Que de folies pour cette femme dont le souvenir lui faisait maintenant horreur !...

Elle parut !... Quel miracle !... Non, elle n'avait pas changé. Elle était toujours aussi fatalement belle. Ses yeux, ses grands yeux de flamme sombre avaient toujours leur inquiétant éclat ; ses mouvements étaient toujours aussi souples, aussi voluptueux. Elle était toujours aussi jeune !

Nina-Noha dansa dans une robe de ville qui la déshabillait plus que ne l'eût fait la simplicité d'une tunique de Corinthe. Quels furent exactement les sentiments de Didier devant cette vision ? Constata-t-il la mort de son ancienne passion ? Pleura-t-il sur lui-même ? Revit-il avec de la haine la cause de tant de malheurs ?...

Il applaudit comme tout le monde, sans savoir beaucoup ce qu'il faisait. Cinq minutes plus tard, il sortait de son rêve au son d'une voix qui, elle non plus, n'avait pas changé :

« Eh bien, docteur, vous êtes content ? »

La femme qui était devant lui et qu'il n'avait vue que de dos, quand elle bavardait tout bas avec le « docteur », c'était Nina !

Didier, instinctivement, mit son binocle noir. Elle s'était assise. Elle avait dansé uniquement pour faire plaisir à ce Peau-Rouge... C'est, du moins, ce qui résultait de ce que l'on entendait

de sa conversation. Le capitaine, au surplus, ne l'écoutait plus. Il regardait !

Il regardait cette nuque qui l'avait rendu fou jadis. Encore maintenant, il ne pouvait en détacher ses yeux, mais ce n'était plus cette chair qui le retenait, ce n'était plus ce cou parfumé qu'il avait autrefois couvert de ses baisers qu'il regardait, c'était, sur cette chair, un collier !...

Seigneur Dieu ! il avait connu un collier comme celui-là et des perles toutes pareilles ! Il y avait de cela longtemps ! bien longtemps ! Il y avait plus de quinze ans de cela !... Oui, il avait tenu un joyau qui ressemblait, à s'y méprendre, à ce bijou qui pendait au cou de Nina !... Il avait eu des perles comme celles-là dans sa main, un certain jour que le banquier Reynaud les lui avait confiées pour qu'il pût apprécier la splendeur du collier de la reine de Carynthie !

Ah ! comme il voudrait pouvoir en compter les perles ! Ce collier (on l'avait assez répété pendant le procès pour que Palas s'en souvînt), ce collier avait soixante perles ! Ce collier que Raoul de Saint-Dalmas avait, s'il fallait en croire M. le procureur de la République, volé, et pour la possession duquel Raoul de Saint-Dalmas n'avait pas hésité à assassiner son bienfaiteur !...

Cela vous donne un coup au cœur de se retrouver subitement, au bout de quinze ans, en face d'un collier pareil ! tout pareil !... *car, enfin, si c'était le même !...*

« Je divague ! » Nina-Noha ! Un collier de perles ! L'assassinat de Reynaud, tout tourne en même temps dans la pauvre tête de Didier...

« Quoi d'étonnant, se dit-il, à ce que je ne puisse voir un collier sans penser à *l'autre !* Mais l'autre avait une certaine

perle… une perle qui avait un défaut…, une perle qui avait perdu sa lumière… M. Reynaud l'avait fait remarquer… Certes ! moi aussi, je me rappelle cette perle-là ! Elle n'était pas parfaitement ronde non plus… Certes ! certes ! je la vois encore… Mais ici je ne la vois plus.

« Est-ce que je deviens fou ? Est-ce que je n'aurai pas bientôt fini de regarder ce collier… et d'essayer d'en compter les perles ?… Pourquoi ne pas m'écrier tout de suite, dans cette salle, au milieu des gens : « Vous ne me reconnaissez pas ? C'est moi ! Raoul de Saint-Dalmas ! J'ai été condamné à mort pour avoir assassiné le propriétaire de ce collier-là !… Il faut que cette dame me dise d'où elle tient ce collier »

Il avait peur de lui-même… Il sortit de la salle. Par un singulier hasard, Nina-Noha sortait derrière lui. Elle n'était plus avec le Peau-Rouge, mais avec un « monsieur » très élégant, qui la quitta du reste presque aussitôt, et à qui elle dit : « À ce soir, mon cher Saynthine… »

Dans le moment même, Didier rencontrait Mme d'Erland, une amie de sa femme, qui, elle aussi, sortait de la salle de spectacle et qui arrêta le capitaine.

C'était une pétillante, sémillante dame un peu mûre et au sourire d'une jeunesse fanée. Elle ne manquait ni d'esprit, ni de malice, ni surtout de méchanceté. Elle aimait de taquiner les amoureux. Elle avait assisté au bonheur de Françoise avec une joie accablante, et elle ne manquait jamais de dire à la jeune femme, quand elle la surprenait, regardant son mari avec adoration :

« Profites-en, ma petite, profites-en ! On ne sait jamais ce que ça dure avec ces messieurs ! »

Elle passait, du reste, pour avoir une certaine expérience des choses de l'amour et les méchantes langues prétendaient que, dans son temps, elle avait rarement laissé échapper l'occasion d'éprouver l'inconstance des hommes !

« Eh bien, demanda-t-elle à Didier, comment trouvez-vous notre petite fête ? J'ai vu tout à l'heure que vous ne vous y ennuyiez pas trop et que vous preniez un plaisir extrême à voir danser la Nina-Noha !

– Mon Dieu ! répondit Palas en se forçant à répondre et en faisant appel à une énergie surhumaine pour paraître naturel, car, au prononcé de son nom, Nina-Noha avait tourné la tête et le regardait maintenant avec une attention redoutable, mon Dieu ! il est vrai qu'elle danse fort bien !

– Et qu'elle est l'une de nos plus belles artistes, assurément. Ah ! brigand, elle était devant vous ! Je vous regardais : vous ne l'avez pas quittée des yeux ! Mais je raconterai tout cela à Françoise ! Il faut la mettre sur ses gardes, cette innocente ! »

Nina-Noha passait maintenant devant eux, d'un air fort indifférent…

Ah ! Mme d'Erland pouvait bien dire tout ce qu'elle voulait ! *Nina-Noha n'avait pas reconnu Palas !*

XVI

Le programme très simple de Chéri-Bibi

Ce même soir, quelques minutes avant l'arrivée du train de Paris, un domestique en livrée, coiffé d'une casquette dont la visière de cuir bouilli lui cachait un œil cependant que l'autre disparaissait sous une large bande noire qui lui faisait le tour de la tête, arpentait les quais de la gare de Nice.

Non seulement on ne voyait presque rien de la figure de cet homme, mais encore on était en droit de se demander comment il pouvait y voir lui-même.

Toutefois, son pas lourd mais assuré attestait qu'en dépit de tout son emmitouflement il conservait une vision sûre des choses extérieures. Il évitait les groupes, les employés, le chef de gare et même le commissaire central !

Quand le train entra en gare, il alla se placer près de la porte de sortie et laissa tranquillement défiler devant lui les voyageurs chargés de leurs colis. De temps en temps, comme il s'était placé dans un coin assez obscur, il était bousculé par la foule, mais il ne bougeait pas plus qu'un roc.

Soudain, il fit un pas en avant, allongea le bras et agrippa un long monsieur, d'une maigreur évidente, qui flottait dans un vaste pardessus.

Le monsieur sursauta et murmura :

« Ah ! c'est vous, monsieur le marq… »

L'autre lui envoya un renfoncement dans les côtes, qui arrêta net la phrase et les manifestations de joie du voyageur.

« Vous avez fait un bon voyage, monsieur Hilaire ? demanda le domestique en s'emparant de la valise du monsieur en pardessus flottant.

– Très bon voyage ! monsieur le seig…

– Appelle-moi Casimir, idiot !

– Bien ! monsieur Casimir… Mais je ne veux pas que vous me portiez ma valise… Je ne suis point fatigué… On voyage très bien dans ces premières… Maintenant, je ne veux plus voyager qu'en première !… »

– La ferme ! » gronda M. Casimir.

M. Hilaire ne dit plus rien. Quand ils furent dans l'avenue de la Gare, à la hauteur de Notre-Dame, le domestique dit au voyageur :

« Maintenant, tu peux parler !…

– Eh bien, c'est tant mieux ! soupira M. Hilaire… car j'ai beaucoup de choses à dire à monsieur le mar… monsieur Casimir !… D'abord, permettez-moi de vous remercier d'avoir réalisé le plus beau rêve de ma vie : un voyage sur la Côte d'Azur !

– Madame votre épouse n'a pas mis trop d'obstacles à votre départ, monsieur Hilaire ?

– Tout ce qu'elle a pu imaginer pour m'empêcher de partir, elle l'a fait ! Mais il a bien fallu qu'elle s'inclinât quand je lui eus dit que j'étais chargé par le gouvernement d'une mission se-

crète, relative à l'approvisionnement du littoral méditerranéen en pâtes alimentaires !... Mais cela encore ne s'est pas passé sans observations désobligeantes et elle m'a annoncé les pires catastrophes, comme des déraillements de trains, un tremblement de terre et quelques maladies épidémiques ! Mais je ne veux plus penser à ces instants désagréables ! Je suis à Nice ! Je le vois, ce pays de soleil !

– Tu le verras demain matin ! corrigea M. Casimir. En attendant, nous allons dîner ensemble. Je suis libre ce soir, répliqua Chéri-Bibi... Mon maître m'a donné congé !

– Votre maître ? Vous avez donc un maître, vous ? Je croyais que ce costume n'était qu'une apparence !... Je sais que M. le marquis a toujours aimé les travestissements et que même au temps...

– Es-tu ivre, la Ficelle ?

– Pardon ! pardon ! C'est plus fort que moi ! Je me crois toujours au temps où monsieur le marquis se déguisait pour courir les aventures... Et puis, c'est vrai, ce pays, cet air me grisent ! Je ne me reconnais plus ! J'ai rajeuni de vingt ans !... Je vous demande pardon !

– Écoute ! Je suis concierge chez le docteur Herbert Ross, 95 *bis,* avenue Victor-Hugo..., un chirurgien-dentiste à la mode et qui a déjà une fort jolie clientèle. N'oublie pas cela, c'est tout ce que je te demande... et toi, sais-tu ce que tu es ?...

– Comment ! si je sais ce que je suis ?... Je suis M. Hilaire, épicier, en villégiature sur la Côte d'Azur, dont tout le programme est de rire et de s'amuser... »

Ils étaient arrivés dans une rue sombre qui débouchait sur la place Masséna. Chéri-Bibi arrêta la Ficelle devant un hôtel.

« Je t'ai retenu une chambre ici, à ton nom ! Va ! Je t'attends ! »

Cinq minutes plus tard, M. Hilaire était de retour :

« Je n'ai pris que le temps de me laver les mains ! dit-il, et de me rafraîchir le visage. Où allons-nous dîner ? C'est moi qui régale !... »

Chéri-Bibi conduisit la Ficelle dans un restaurant de la vieille ville, célèbre pour ses tripes et son petit vin blanc. M. Hilaire était redevenu de la meilleure humeur du monde. Après le dessert, il alluma un cigare que lui passa Chéri-Bibi, et il le savoura béatement en se renversant sur sa chaise.

« Tu m'as fait connaître ton programme, lui dit Chéri-Bibi en posant ses coudes sur la table pendant qu'on leur versait le café, je vais maintenant, si tu me le permets, te parler un peu du mien ! Je te jure qu'il va rajeunir, mon bon ami la Ficelle ! et que tu te croiras revenu aux meilleurs temps de notre jeunesse !

– Je vous écoute, monsieur Casimir », répondit l'autre en lançant sa fumée au plafond et en paraissant s'intéresser beaucoup aux spirales dont il s'entourait.

« Je ne cache rien pour oublier les tracas du ménage et les complications du commerce, commença Chéri-Bibi en manière de prologue, comme certaines entreprises où il faut déployer quelque astuce, de la présence d'esprit, du sang-froid, beaucoup de courage, enfin toutes ces vertus qui nous ont permis jadis de surmonter quelques grosses difficultés dont tu ne saurais avoir perdu le souvenir.

– Ouais ! Si je vous comprends bien, monsieur Casimir, votre programme, tout en nous offrant de la distraction, ne serait point spécialement un programme de tout repos !

– Si tu tiens absolument à te croiser les bras pendant que je travaille, tu me regarderas faire, répliqua Chéri-Bibi d'une voix rude.

– J'en aurais bien du remords, monsieur Casimir…

– Si tu as trop de remords, tu reprendras le train !

– Ne vous fâchez pas, monsieur Casimir, vous savez bien que ma vie vous appartient ! Je vous l'ai donnée une fois pour toutes ! Je vous dois tout ! Je ne suis pas un ingrat ! Dites-moi donc de quoi il retourne… prononça M. Hilaire avec un gros soupir… *Il y a encore quelqu'un qui vous gêne ?*

– Oui, il y a encore quelqu'un qui me gêne, monsieur Hilaire, vous l'avez dit !…

– *Tant pis pour lui !* resoupira avec une grande tristesse l'épicier… Oui, tant pis pour lui ! Du moment qu'il vous gêne, il me gêne aussi !… Et tenez ! j'aime mieux vous dire tout de suite, ajouta la Ficelle qui voyait bien que c'était fini de plaisanter, que je ne serai tranquille que lorsque ce quelqu'un-là ne vous gênera plus !… Alors nous pourrons goûter en paix les délices de cet adorable pays… À nous deux, j'espère bien, mon Dieu ! que nous saurons nous arranger pour qu'il ne vous gêne pas bien longtemps…

– Je n'en attendais pas moins de toi, mon cher la Ficelle ! Sache donc que le monsieur qui me gêne est justement une certaine personne chez qui tu entreras dès demain comme chauffeur !

– Eh ! quoi ! soupira l'épicier..., vous m'avez déjà trouvé une place de chauffeur !... Et pour demain matin !... Et qu'est-ce qu'il fait, ce monsieur-là ?

– C'est un monsieur très bien ! Il ne fait rien, et il s'appelle M. de Saynthine...

– Je vous remercie, monsieur, de m'avoir trouvé une place aussi distinguée... M. Casimir est bien concierge chez un chirurgien-dentiste... Je ne vois pas pourquoi M. Hilaire ne serait pas chauffeur chez un rentier !... Et que faut-il faire ?

– Eh bien, tu t'occuperas de ton auto... comme tu faisais autrefois chez moi !

– Et puis ?

– Et puis tu auras bien soin de regarder tout ce qui se passe autour de toi !

– Et après ?

– Et d'écouter tout ce qu'on dira !

– Allons ! allons ! tout cela n'est pas très difficile...

– Ton futur maître, ce M. de Saynthine s'intéresse plus particulièrement à quelqu'un que tu connais, mon cher la Ficelle !

– À qui donc ? Je connais tant de monde depuis que je suis dans le commerce !

– Tu sais bien ?... ce monsieur qui est venu frapper de ma part à ta porte, certain soir !

– Ah ! oui ! mais je ne sais seulement pas comment il s'appelle.

– Il s'appelle Didier d'Haumont ! C'est un héros de la Grande Guerre ! Enfin, il a fait un si beau mariage qu'on en a parlé dans tous les journaux. Quand je t'envoie des clients, moi, monsieur Hilaire, je t'envoie ce qu'il y a de mieux !

– Ouais… ouais ! je vous en suis bien reconnaissant. Et qu'est-ce que mon maître, M. de Saynthine, a à faire avec ce M. d'Haumont ?

– Il a à faire qu'il lui en veut à mort et qu'il a juré sa perte sans même que l'autre s'en doute, le pauvre cher homme !

– Oui-dà ! Eh bien, qu'il y touche ! Un homme qui est venu me trouver de votre part et qui dit si bien : *Fatalitas ! »*

Chéri-Bibi se pencha à l'oreille de la Ficelle. « Tant que ce M. de Saynthine *vivra,* il n'y aura pas une seconde de sécurité pour ton client, la Ficelle ! »

M. Hilaire se gratta l'oreille :

« Dans ces conditions, l'affaire de mon patron est claire, soupira-t-il… Encore un qui ne fera pas de vieux os !

– Oui, gronda Chéri-Bibi, un accident est si vite arrivé ! Ah ! à propos ! Ton patron a un ami, une espèce d'olibrius qui lui sert d'homme à tout faire et qui s'appelle Onésime Belon, un vieux copain à lui qu'il a tiré de la misère et qu'il appelle dans le particulier « le Bêcheur », on n'a jamais su pourquoi…

– Je le surveillerai aussi, celui-là ?

– Comment, si tu le surveilleras ? Je crois bien que tu le surveilleras ! Il est aussi dangereux que son patron pour notre ami le capitaine… Notre ami le capitaine n'aura pas la vie tranquille tant que cet Onésime Belon… »

Chéri-Bibi n'acheva pas, mais il eut une torsion de ses deux mains réunies qui ne laissait aucun doute sur la nécessité où l'on était de se débarrasser également de cet oiseau-là…

« Ah oui ! soupira M. Hilaire… *celui-là aussi !*

– Je ne veux pas non plus te laisser ignorer que l'Onésime Belon est tout le temps fourré chez un certain marchand d'habits de la vieille ville (ce qui explique pourquoi il est toujours si mal habillé), un surnommé Fric-Frac, qui est reconnaissable à ce qu'il marche de travers comme un crabe et porte, sans arriver à le dissimuler, une épaule plus haute que l'autre… Ce Fric-Frac se fait appeler, dans la vieille ville, M. Toulouse…

– Est-ce que celui-là en veut aussi à M. d'Haumont ? interrogea avec une inquiétude grandissante ce pauvre M. Hilaire qui commençait à suer à grosses gouttes…

– Comment ! s'il lui en veut ! Il a juré de le ruiner ou de lui faire passer le goût du pain ! Comprends bien ! tous ces gens-là ont un certain secret avec lequel ils ont résolu de faire chanter à mort le capitaine…

– Le faire chanter ! À mort !… Oui ! Oui ! Je comprends toute l'affaire !… Elle n'est pas compliquée… « faire chanter à mort »… Alors, ce monsieur Fric-Frac ?

– Ce *monsieur Fric-Frac aussi !* dit simplement Chéri-Bibi.

– Aussi ?

– Aussi !

– Ça fait trois ! osa faire remarquer M. Hilaire.

– On apprend à compter dans l'épicerie !… »

Le ton sur lequel cette phrase terrible fut lancée dans le nez de M. Hilaire fit frissonner le pauvre homme, de la tête aux pieds…

Chéri-Bibi se leva, paya et siffla la Ficelle comme un maître appelle son chien. M. Hilaire sursauta et le suivit tel un toutou craintif qui vient de recevoir une bonne raclée…

« Je t'ai connu plus de ressort, la Ficelle !… émit Chéri-Bibi quand ils furent dans la rue.

– Dame ! *trois !* Vous savez, monsieur le marquis, je n'ai plus l'habitude… je me suis passablement rouillé rue Saint-Roch… Laissez-moi seulement le temps de me faire à cette idée que nous avons un peu d'ouvrage sur le trimard !…

– Écoute, la Ficelle, je t'aime bien ! mais si tu continues à faire un nez pareil, à l'idée que tu vas rendre service à un brave soldat, idée qui devrait te transporter d'enthousiasme !… Songe donc que sans nous il serait la proie de ces misérables !…

– Des misérables ! Monsieur le marq… a raison… Je sens que l'enthousiasme me vient…

– Des maîtres chanteurs !

– Les maîtres chanteurs m'ont toujours dégoûté ! déclara M. Hilaire en crachant dans le ruisseau comme s'il les couvrait de sa bave…

– À la bonne heure ! À la bonne heure ! Je te retrouve… *Songe que nous allons faire le bien dans l'ombre !…*

– Oui, oui, j'y songe ! Dans l'ombre ! dans l'ombre autant que possible !… Sûr qu'on ne nous décorera pas encore de ce coup-là !

– Non, mais tu auras ta conscience pour toi !

– Monsieur le marquis, il suffit ! Vous me décidez ! prononça M. Hilaire sur un ton à tout prendre assez lamentable.

– Eh bien, puisque te voilà devenu raisonnable… je vais t'achever le programme !

– Quoi ? Ce n'est pas encore fini ?

– Oh ! presque fini !…

– *Presque !* resoupira M. Hilaire.

– Eh bien, quoi ! qu'est-ce qu'il y a encore !…

– C'est ce *presque !*… Vous avez dit : *presque,* M. Casimir… Eh bien, je l'avoue, ce *presque* m'épouvante… Autrefois, quand M. le marq… avait *presque* fini, nous en avions encore pour huit jours.

– Quelle pitié !… et que d'histoires pour un marchand de tapis !… gronda Chéri-Bibi…

– Un marchand de tapis ?

– Oui, un Tunisien qu'ils appellent le Caïd et qui trimballe toute la journée des tapis sur son épaule…, un moricaud sans importance…

– Ah, ça n'est que ça ! s'exclama M. Hilaire..., je vois ça d'ici... un *li jamais malade, jamais mouri !*

– *Qu'il dit !* grogna férocement Chéri-Bibi.

– Comment, qu'il dit ?

– Ben oui ! s'il dit « li jamais malade, jamais *mouri »*, il se trompe, voilà tout !

– Ah ! très bien ! M. le marq... en a toujours de bien bonnes... Et après ? *Il n'y en a plus ?*

– Non, je ne pense pas en avoir oublié... Et puis, une fois pour toutes ! appelle-moi Casimir !...

– Bien ! bien ! monsieur Casimir... »

M. Hilaire ne prononça plus un mot. M. Casimir respecta son silence. Ainsi arrivèrent-ils à quelques pas de l'hôtel...

« Je puis rentrer me coucher ? demanda M. Hilaire d'une voix plaintive. *On ne commence pas ce soir ?*

– Non ! va te reposer ! et surtout pas de mauvais rêves !

– Bonne nuit, monsieur Casimir !

– Bonne nuit, monsieur Hilaire ! »

XVII

M. de Saynthine

Il y avait quelques jours que M. Hilaire était chez son nouveau patron. Jusqu'alors il n'avait eu qu'à se louer d'une place aussi exceptionnelle. Ses appointements n'étaient pas minces. Quand il s'était présenté devant ce M. de Saynthine, celui-ci l'avait dévisagé assez longuement et avait dit : « Il a l'air d'une bête, mais il doit être bigrement intelligent ! »

Un tel jugement n'était point pour déplaire absolument à M. Hilaire qui se consolait de la première partie de la phrase en se disant : « J'ai l'air que je veux, quand je veux ! »

Ayant fermé la porte du petit bureau dans lequel il l'avait reçu, M. de Saynthine, qui était un homme entre les deux âges, fort élégant, avait continué tout en arrangeant sa cravate devant une glace, grâce à laquelle il ne perdait aucun geste de M. Hilaire :

« Mon garçon, vous m'êtes recommandé par un ami de Mlle Nina-Noha qui m'a affirmé que vous étiez d'un tempérament fort dévoué (M. Hilaire salua) et d'une discrétion telle que vous vous refuseriez certainement à me faire connaître le détail de vos dévouements dans votre dernière place ; il paraît que vous y avez rendu des services rares que seuls les événements d'une guerre imprévue ont pu interrompre… Tout ceci me convient parfaitement. On m'a assuré que vous ne faisiez rien pour rien et que votre dévouement n'allait jamais à l'encontre de vos intérêts. Je vous donne mille francs par mois. Êtes-vous satisfait ?

– Monsieur, avait répondu flegmatiquement M. Hilaire, ceci me paraît convenable pour commencer…

– Nous voilà donc d'accord ! avait conclu M. de Saynthine, mais il est bien entendu que vous obéissez au doigt et à l'œil, sans jamais une observation, sans jamais essayer de comprendre ce que l'on ne vous explique pas et en faisant celui qui ne comprend pas, quand vous avez compris ; enfin, que vous ne vous étonnerez de rien !

– Monsieur ! voilà qui est réglé ! c'est justement une place comme celle-là que je cherchais…

– Eh bien, allez trouver M. Onésime Belon, qui vous parlera du service courant… C'est encore à lui que vous aurez affaire quand il s'agira du service exceptionnel. Il faut obéir en tout à M. Onésime Belon comme à moi-même… »

M. Hilaire n'avait eu également qu'à se louer de M. Onésime Belon. En somme, la place n'était pas dure… Il avait l'oreille fine et l'œil scrutateur…

Quand il avait une minute à lui, il allait porter le résultat de ses observations au concierge du docteur Ross qui n'habitait pas bien loin de là, avenue Victor-Hugo.

Le docteur Ross ne recevait jamais passé cinq heures du soir ; aussi, à partir de cette heure, le concierge pouvait-il fermer sa loge. C'était un singulier concierge, qui, pour ne pas être dérangé par la sonnette de nuit, allait coucher dans une petite maison de Saint-Jean qu'il avait louée sur le bord de l'eau, pas bien loin du cap Ferrat…

… Quelquefois, la Ficelle avait le temps de l'accompagner jusqu'en ces lointains parages…

Un soir qu'ils passaient par le Mont-Boron, ils rencontrèrent un certain marchand de tapis qui dut leur adresser quelques propos désagréables, car ils eurent avec lui une assez violente querelle…

La Ficelle en était encore tout animé en quittant son ami, un quart d'heure plus tard, au carrefour de la route de Villefranche…

« *Et d'un !…* fit-il avec un gros soupir…

– Oh ! lui répliqua la voix rude de Chéri-Bibi, *celui-là, ça ne compte pas !…* »

XVIII

Les cauchemars de Palas

Mais revenons à M. de Saynthine…

Ce soir-là, M. de Saynthine, en quittant M. Onésime Belon, avec qui il avait eu une longue conférence, ouvrit la petite porte qui donnait sur le boulevard désert qui bordait la mer et remonta vers les lumières de la ville. Il passa devant la jetée-promenade, traversa le jardin public, s'arrêta devant la devanture encore éclairée des sœurs Violette, et dit : « Tiens ! tiens ! Gisèle travaille tard ce soir ! »

M. de Saynthine était amoureux. D'abord, en principe, M. de Saynthine était toujours amoureux. Il tenait ce tempérament sentimental d'un certain Arigonde qui avait été célèbre dans sa jeunesse par ses succès auprès des dames.

Nous savons que cette célébrité l'avait conduit jusqu'en cour d'assises et même plus loin, à la suite de malheurs irrémédiables survenus à ses conquêtes. Les quelques années passées au bagne n'avaient point éteint un aussi rare foyer.

Dans les premiers temps, l'ex-bellâtre avait gaspillé ses faveurs et ne s'était point montré trop sévère dans le choix de ses bonnes fortunes. Mais, las de trop d'occasions banales et de victoires acquises d'avance, il éprouvait bientôt le besoin d'une aventure plus sérieuse, plus difficile et plus durable.

Il avait eu l'occasion de voir à Paris Gisèle, chez les sœurs Violette, qui habillaient Nina-Noha.

Nina-Noha, pour servir des desseins qui se devinent, surtout si on veut bien se rappeler ses origines hongroises et sa trop récente naturalisation, ne manquait pas alors une occasion de produire dans les milieux mondains ce M. de Saynthine comme un ancien ami qui faisait de l'élevage en Argentine et qui était venu en France lors de la déclaration de guerre, pour étudier les moyens les plus efficaces d'être utile là-bas à son pays.

La vérité, trop simple, hélas ! était que la propagande ennemie, toujours à l'affût pour augmenter son armée d'espions, dans l'ancien comme dans le nouveau monde et qui avait des ramifications jusque dans les placers de la Guyane, avait enrôlé Arigonde et sa bande, dans le moment que, s'étant échappés une seconde fois du bagne, ils étaient arrivés, dénués de tout, aux confins de la Guyane hollandaise.

Les agents de la « Propagande » avaient tout de suite vu le parti qu'ils pouvaient tirer de ces messieurs et ils s'étaient chargés de leur reclassement en France.

Nina-Noha avait dû adopter Arigonde ; et, lorsqu'elle avait reçu la mission d'aller organiser l'espionnage mondain sur la Côte d'Azur, elle l'avait emmené avec elle. Toute la bande avait suivi.

La première idée du Parisien avait été de faire la cour à la danseuse, mais celle-ci l'en avait si brutalement découragé qu'il se l'était tenu pour dit :

« Nous ne sommes pas ici pour nous amuser ! » lui avait-elle jeté.

Le sentiment de sa dépendance était des plus désagréables à M. de Saynthine. En attendant que le grand coup médité contre Palas réussît, il avait donc cherché à se distraire et à se

consoler du dédain de Nina-Noha par l'une de ces petites intrigues sentimentales où il était passé maître. La jolie figure mélancolique de Gisèle l'avait frappé dès le premier abord, un jour qu'il avait accompagné la danseuse chez les sœurs Violette.

À Nice, en passant devant la succursale des sœurs Violette, il avait pu apercevoir de nouveau la jeune fille, s'occupant de la vente. Depuis qu'il la poursuivait, elle ne répondait nullement à ses avances et il en était enchanté. Un peu de résistance n'était point pour lui déplaire.

Ce soir encore, ses pas l'avaient conduit tout naturellement vers elle. Et maintenant il la regardait, avec une certaine émotion, faire ses derniers rangements avant son départ. Il savait qu'elle habitait une chambre dans une maison de la rue d'Angleterre, car il l'avait suivie jusque-là et il était bien décidé à recommencer cette petite promenade le soir même.

Aussi son ennui fut-il profond quand la porte du magasin s'ouvrit soudain et qu'il se trouva en face de Nina-Noha et de sa femme de chambre.

« Qu'est-ce que vous faites là, Saynthine ?… Dites donc, accompagnez-moi jusqu'à chez moi, il faut que je vous parle !

– Mais, ma chère amie, j'ai justement rendez-vous…

– Ta, ta, ta !… Vous attendez Gisèle, n'est-ce pas ?… Ah ! cela vous étonne que je sois au courant ?… Gisèle s'est plainte de vous à Violette aînée, qui m'en a placé deux mots… Mais vos histoires de cœur ne me regardent pas… venez avec moi ; il y a là-haut quelqu'un qui aura du plaisir à votre conversation. »

Il dut obéir. Il était exaspéré. Il pensait qu'il aurait pu encore rejoindre Gisèle avant qu'elle fût arrivée rue d'Angleterre.

Quand elle fut chez elle, Nina-Noha ouvrit une porte que de Saynthine avait cru jusqu'alors condamnée. Cette porte faisait communiquer son appartement avec l'appartement voisin. Elle y entra et il entendit qu'elle disait :

« Oui ! ma robe sera prête pour demain soir… »

Et une voix demanda, qu'il ne reconnut pas tout de suite.

« Sais-tu si les d'Haumont iront chez Mme d'Erland ?

– Oui, ils iront. Je l'ai su par Mlle Violette, qui a vu Mme d'Haumont aujourd'hui. »

Puis, il y eut quelques phrases échangées tout bas et Nina-Noha vint lui dire de passer dans l'appartement voisin. M. de Saynthine vit alors un homme étendu sur un canapé, la figure très pâle et les yeux fiévreux.

« Ah ! monsieur le comte !

– Oui, c'est moi, ressuscité tout à fait ou à peu près… Je reviens de loin. Ce capitaine d'Haumont tire pourtant comme une mazette !… mais on lui revaudra cela, n'est-ce pas Saynthine ?

– Oui, oui, monsieur le comte !

– Mais qu'est-ce que c'est que cet homme-là ? Il n'y a plus en France de d'Haumont depuis cinquante ans… En voilà un qui revient de là-bas avec des millions ! Paraît qu'il possède au fond de la forêt vierge une exploitation magnifique… Tout de même, ça ne se cache pas une affaire pareille… J'ai fait prendre des renseignements… D'Haumont ? inconnu dans les Guyanes ! *Vous autres dans vos pérégrinations à travers le pays,* vous n'avez jamais entendu parler d'une entreprise d'Haumont ?

– Ma foi non !... Son affaire doit être située dans le haut Oyapok et même plus haut ! C'est très sauvage par là ! Personne n'y va ! Mais dans ces contrées-là, il suffit d'un coup pour réussir...

– C'est bizarre ! fit tout à coup Nina-Noha, j'ai vu pour la première fois le capitaine d'Haumont l'autre jour à la fête de Valrose, et j'ai eu tout de suite la sensation que cette figure-là ne m'était pas inconnue !

– Oh ! on s'imagine souvent cela ! exprima Saynthine avec un hochement de tête...

– Écoutez, Saynthine !... reprit Gorbio, j'ai fait faire une enquête des plus serrées sur le capitaine d'Haumont. Dans sa vie, il y a un trou !... Il faut savoir ce qu'il y a dans ce trou-là, mon garçon !... »

Saynthine s'inclina :

« On essaiera, monsieur le comte !... »

Sur quoi, il prit congé.

Ainsi, on l'avait fait venir pour le d'Haumont !...

« Plus souvent que je te donnerai à manger un pareil morceau ! » grogna-t-il, égoïste.

En repassant devant le magasin des dames Violette, il pensa de nouveau à Gisèle avec une animosité qui ne faisait que décupler le désir qu'il avait du joli mannequin...

Mais il ne le vit plus.

En effet, pendant qu'il suivait Nina-Noha où il plaisait à celle-ci de le conduire, on était venu chercher, en hâte, Gisèle. Sa mère était à toute extrémité ; et la pauvre enfant était partie affolée. Quelques minutes plus tard, M. et Mme d'Haumont pénétraient dans le magasin. Violette aînée apprenait à M. d'Haumont le malheur qui menaçait sa protégée et Didier proposait immédiatement de se rendre chez elle. Surprise un peu de l'émoi de son mari, Françoise n'en acquiesçait pas moins immédiatement à son désir. Et Mlle Violette elle-même les conduisait rue d'Angleterre.

Cinq minutes plus tard, ils frappaient à la porte d'un petit appartement, au cinquième. Une garde-malade vint ouvrir. Ils se trouvèrent dans une antichambre encombrée d'un lit-cage. C'était là que couchait Gisèle.

Mlle Violette était déjà passée dans la chambre de la maman. Les nouvelles étaient meilleures. Elle avait eu une crise, mais le docteur avait prononcé des paroles d'espoir, expliquait la garde. Mlle Violette vint leur dire qu'ils pouvaient entrer.

Ils pénétrèrent dans une pièce tenue très coquettement et où la maman de Gisèle, pâle sur son lit, les accueillit avec un bon sourire. Elle remercia Didier de tout ce qu'il avait fait pour sa fille et pour elle dans des termes qui firent venir les larmes aux yeux de Françoise. Elle sut également trouver des paroles si jolies pour parler à Françoise de son bonheur, que la jeune femme en fut remuée jusqu'au fond de l'âme.

« Mais où est donc Gisèle ? demanda Didier.

– Elle vient de descendre avec le docteur… Elle a voulu l'accompagner pour le confesser un peu, sans doute, la pauvre enfant ! Elle se doute bien que je suis très mal, bien que l'on fasse tout pour le lui cacher… »

Françoise et Mlle Violette protestèrent que le soleil du Midi faisait des miracles, mais encore fallait-il ne point habiter dans un appartement où il ne venait jamais, et elles s'arrangeraient pour que Mme Anthenay (c'était le nom de la mère de Gisèle) fût installée confortablement dans un petit appartement du quai du Midi, où elle aurait la visite du soleil, de son lever à son coucher !

Tout à coup, on entendit des coups brusques frappés à la porte du palier ; on courut ouvrir et Gisèle se jeta dans l'appartement, la figure bouleversée et éclatant en larmes, en sanglots convulsifs.

« Qu'y a-t-il ? Mais qu'y a-t-il ? » lui criait-on ?

Elle essayait de se retenir, demandant pardon à tous ceux qu'elle ne s'attendait pas à trouver là, de son stupide émoi.

« Ce n'est rien, j'ai eu peur dans la rue !

– Ça n'est pas vrai ! s'écria Mlle Violette, je parie que c'est encore lui ! Il vous a encore poursuivie !

– Eh bien, oui, c'est lui ! Il m'a insultée ! Il ne me lâche plus ! »

Didier s'était levé si pâle et avec une figure si terrible que Françoise en fut épouvantée.

« Qui ? qui donc vous a insultée ? » râla-t-il.

Mlle Violette était allée à la fenêtre du petit balcon qui, au-dessus du toit, permettait de voir dans la rue. Et elle désignait un homme coiffé d'un chapeau mou, dont le col de pardessus était relevé et qui avait les mains dans les poches, la canne sous le bras :

« Eh ! c'est bien lui ! s'écria-t-elle. Ce misérable poursuit tous les jours Gisèle ! Il faut déposer une plainte ! ».

Mais déjà Didier, n'écoutant pas sa femme qui, affolée, le suppliait de rester, s'était précipité hors de l'appartement comme un fou !

.....

En vérité – et je parle ici, bien entendu, pour le courant de la vie civile – il y a encore de nobles âmes, des cœurs aidant au bien, toujours près de bouillonner pour la vertu et qui n'hésitent pas de se lancer dans les aventures les plus désagréables dès qu'il s'agit d'un geste héroïque. On dit de ces gens que ce sont de vrais chevaliers, parce qu'ils ne manquent pas une occasion de défendre l'honneur des dames, et cela sans calcul d'aucune sorte, et même sans qu'ils gardent par devers eux la moindre idée de récompense.

Ainsi, par exemple, M. d'Haumont.

Il avait déjà suffisamment « fait » pour cette jeune fille, l'ayant tirée de la misère et lui ayant donné un bon état, pour qu'il fût en droit de croire ses devoirs de charité accomplis de ce côté. Il pouvait s'en tenir là. Mon Dieu ! Gisèle était assez grande pour se défendre contre les agaceries d'un passant et même contre l'entreprise d'un fâcheux.

Une employée de magasin qui se trouve en butte aux discours ridicules d'un flâneur et même à une tentative d'embrassement de la part d'un homme suffisamment épris pour oublier les mesures et la bienséance, cela se voit ! cela n'est pas rare ! C'est regrettable, mais la nature humaine n'est pas parfaite, et quand elle oublie, dans un mouvement irrésistible, la politesse des mœurs et le respect dû aux demoiselles trop jo-

lies qui rentrent tard le soir chez elles, le mieux ne serait-il pas de laisser aux éléments en hostilité le soin et le temps de tout remettre en ordre !

L'indifférence ou le mépris d'une part, la lassitude ou l'orgueil froissé de l'autre auront tôt fait, généralement, de réduire la première ardeur d'un vilain monsieur qui, dans sa fatuité, avait pu se croire tout permis. Mais allez donc tenir ce langage de la raison aux redresseurs de torts, ils ne vous écouteront pas ! et dût-il en résulter pour eux la plus méchante avanie, les voilà tout de suite partis en guerre ! Regardez M. d'Haumont descendre cet escalier comme un insensé et se jeter dans la rue et chercher son homme, ou plutôt celui de Gisèle, avec des mouvements de dogue qui ne demande qu'à mordre, et concevez qu'il a perdu l'esprit.

Qu'est-ce que doit penser la pauvre Françoise là-haut ? Elle doit certainement se dire : « Eh bien, s'il se met dans des états pareils pour une étrangère à qui on a manqué de respect, que fera-t-il le jour où quelqu'un me regardera de travers ?... Ma foi, *il ne pourra guère montrer plus d'irritation !* » Et cette constatation la rend toute mélancolique... Mais comme elle est, dans son genre, animée de sentiments qui ne le cèdent en rien pour la noblesse à ceux de M. d'Haumont et qu'elle aime celui-ci plus encore pour lui que pour elle-même (ce qui est le suprême de l'amour), elle a vite fait de rompre avec des réflexions qu'elle qualifie d'égoïstes, et n'a plus de transes que pour le sort réservé, dans cette algarade, à un homme pour lequel elle donnerait sa vie.

Mlle Gisèle, elle aussi, s'inquiète de ce qui peut arriver à son bienfaiteur et elle exprime tout haut le regret de n'avoir pas su se taire ! mais elle ne savait pas que M. d'Haumont fût là ! et surtout elle ne pouvait pas se douter qu'il prendrait si à cœur cette petite affaire ! Son émoi, ses excuses, sa douleur sont si sincères et exprimées, avec une candeur si vraie, que Françoise,

dans le moment même qu'elle eût pu sentir naître en elle pour Gisèle une antipathie assez naturelle à la suite de l'attitude de son mari – toute de charité certes, mais d'une charité exceptionnelle ! – fut la première à la consoler !

Toutes deux étaient descendues aux nouvelles, avec la même agitation, le cœur habité par le même effroi.

En haut, cette pauvre Mme Anthenay se pâmait. Il n'y avait que Mlle Violette aînée qui avait gardé un peu de sang-froid :

« Qu'est-ce que vous voulez qui arrive ? M. d'Haumont dira son fait à ce butor, et le butor fichera le camp ! Vous savez qu'on ne le voit plus, le « suiveur » !

En effet, à l'apparition d'un monsieur qui agitait sa canne comme un fou, l'homme s'enfonçant de plus en plus dans le col de son pardessus, avait pris par une rue transversale et dirigé sa marche assez hâtive vers les lumières d'une voie plus centrale.

M. d'Haumont fut bientôt derrière lui. Ils se trouvaient alors tous les deux en pleine obscurité. M. d'Haumont lui jeta dans le cou :

« Arrêtez-vous donc un peu, monsieur ! j'ai quelque chose à vous dire ! »

À cette voix, l'homme tressaillit mais ne s'arrêta pas…

« Voulez-vous vous arrêter, repartit d'Haumont… J'ai à vous dire que vous êtes un lâche bonhomme et que si vous ne cessez vos infâmes poursuites, c'est à moi que vous aurez affaire !… »

Mais l'autre ne s'arrêtait toujours pas. Bien au contraire, il faisait les enjambées doubles.

« Vous entendez ! continuait ce fou de Didier… Que je vous voie encore sur le chemin de Mlle Anthenay et je vous calotte ! D'abord, vous ne partirez pas d'ici avant que j'aie vu votre figure ! »

Et, comme ils arrivaient dans la lueur d'un réverbère, le capitaine d'Haumont, levant sa canne, jeta sur le trottoir le chapeau mou de l'individu dont le haut du visage fut éclairé…

Aussitôt M. d'Haumont, comme s'il avait reçu un coup de poing dans l'estomac, cessa net de gesticuler et poussa un sourd gémissement… Quant à l'homme, il ne prononça pas un seul mot : il ramassa son chapeau, l'enfonça sur sa tête et continua son chemin.

« Le Parisien ! râlait M. d'Haumont !… Le Parisien ! »

Et il revint sur ses pas en trébuchant, comme un homme ivre.

XIX

Une mauvaise nuit suivie de mauvais jours

Didier trouva au coin de la rue les deux femmes affolées. Il les rassura d'une voix altérée. L'homme s'était enfui à son approche. M. et Mme d'Haumont prirent tout de suite congé de Gisèle qui suppliait le capitaine de lui pardonner sa conduite stupide.

Dans le taxi de luxe qui les ramenait au cap Ferrat, Didier et Françoise ne parlèrent guère. La jeune femme était désolée. Elle pensait que son mari lui en voulait un peu des quelques observations qu'elle lui avait faites à propos de sa générosité trop vive.

Elle lui prit la main. Elle fut étonnée et même inquiète de la sentir toute glacée :

« Oh ! mon Dieu ! comme tu as froid ! Tu es mal, mon chéri !

– Non ! non ! je t'affirme, je suis très bien ! »

Elle lui passa une main sur le front. Il était couvert d'une sueur glacée… Elle s'effraya :

« Tu as certainement quelque chose ! mais parle donc ! pourquoi ne parles-tu pas ? Je ne t'ai jamais vu dans un état pareil ! »

Il essaya de la plaisanter, mais sa voix était toute changée… Elle se mit à pleurer :

« Je ne sais pas ce que tu as ! je ne sais pas ce que tu as ! Tu me caches quelque chose ! »

Il la prit dans ses bras et il l'embrassa avec une passion si subite qu'elle fut loin d'en être rassurée…

« Ciel ! fit-elle, toi aussi tu pleures !

– Je pleure parce que je vois ton chagrin ! ton inexplicable chagrin !… tu sais bien que je t'adore, Françoise !

– Oh ! oui ! oui ! Dis-moi cela ! dis-moi cela !

– Mon amour, est-ce que tu en doutes ?

– Je serais morte, si j'en avais douté ! Mais dis-le-moi tout de même, c'est si bon ! Prends-moi encore dans tes bras ! embrasse-moi ! embrasse-moi !… Pleure encore avec moi, c'est si bon !

– Nous sommes fous ! Nous ne savons pas pourquoi nous pleurons ! Nous nous conduisons comme des enfants ! C'est honteux !

– Mon amour ! mon amour ! alors, c'est vrai ! tu ne me caches rien ? tu ne l'as pas vu, ce sale individu ?

– Mais non, à peine !… Il fuyait littéralement !… Je l'ai engagé à ne plus revenir dans le quartier… et c'est tout ! n'en parlons plus !

– Non ! non ! n'en parlons plus !… »

Ils n'en parlèrent plus. Ils ne parlèrent même plus du tout jusqu'à leur arrivée à la villa…

Alors, quand ils furent chez eux, elle lui dit :

« Écoute, mon chéri, laisse-toi soigner… tout à l'heure, tu étais glacé, maintenant tes mains sont brûlantes… Tu as encore la fièvre !… Il y a trop peu de temps que tu es remis de tes blessures et nous nous conduisons comme des imprudents ! Tu auras attrapé froid en sortant de chez Mme d'Erland !… Mais qu'est-ce que tu fais ! *Laisse donc les portes ! le domestique les fermera !* »

Oui, il se surprit poussant les verrous des portes lui-même comme un enfant qui a peur.

Et cependant il était redevenu un peu plus calme. Il avait tant besoin de douter. Il voulait douter encore ! Il *avait peut-être mal vu !* car enfin cela avait été si rapide cette apparition d'une figure dans la lueur d'un bec de gaz. Et pas même une figure ! Un front, des yeux, c'était tout ! Était-ce suffisant pour être sûr qu'il s'était heurté au Parisien ? Certainement non ! Il fallait compter avec le jeu des ressemblances, aussi avec son propre état d'esprit, toujours prêt à croire au danger, à se l'imaginer tout proche.

Le Parisien à Nice ! Non ! non ! ce n'était pas possible ! Le bagne l'avait repris. Cela avait été annoncé dans les journaux. Et puis, si le Parisien avait été à Nice, il eût passé son temps à poursuivre un autre gibier que Gisèle. Le capitaine d'Haumont en saurait quelque chose…

Ainsi se raisonnait-il. La tendresse de Françoise, les soins inquiets dont elle l'entoura, l'attendrirent et le détendirent. Ils étaient si heureux, si tranquilles dans leur petit coin… il y avait une telle paix autour d'eux… non ! non ! il ne croyait plus à son

malheur ! Il fut bien sage, prit son grog, se laissa dorloter, brisé par une émotion si nouvelle, accablé physiquement et moralement, s'endormit.

Françoise, elle, ne dormait pas.

Elle écoutait cette respiration oppressée, elle épiait ce sommeil douloureux à côté d'elle. Soulevée sur son coude, elle se penchait avec une angoisse grandissante et qui lui serrait le cœur à l'étouffer sur cette figure adorée qui souffrait d'un songe inconnu.

Quelles images redoutables passaient sous ces paupières closes pour qu'un pareil soupir gonflât cette poitrine haletante ? Elle n'avait jamais regardé dormir son mari. C'était effrayant !

Et puis, elle lui trouva soudain une figure qu'elle ne connaissait pas, et qui l'épouvantait.

Des rides qu'elle n'avait jamais remarquées creusaient sur le front, aux tempes, au coin des lèvres, des sillons profonds. Cette chair qu'elle avait vue au repos, si noble, si apaisée sous la domination d'une âme forte et brave, était ravagée comme si l'esprit de la peur s'était emparé d'elle, profitant de ce que la *sentinelle* ne veillait plus.

Il lui fut impossible de rester plus longtemps auprès de cette figure de martyre qu'elle ignorait et elle réveilla Didier pour revoir l'autre visage, celui qu'elle avait épousé.

Didier poussa un rauque gémissement et ouvrit sur elle des yeux hagards.

À la lumière falote de la veilleuse, elle le vit sortir de son cauchemar comme un nageur qui revient au niveau des eaux et qui peut enfin « reprendre sa respiration ».

« Didier ! Didier ! qu'as-tu ? Tu ne me reconnais pas ? C'est moi, c'est moi, Françoise ! »

Alors la figure se détendit, les yeux furent habités à nouveau par la douce flamme qui les éclairait chaque fois que son regard se posait sur elle.

« Oh ! ma chérie ! je viens de faire un rêve épouvantable !

– Oui, oui ! épouvantable ! Et je t'ai réveillé.

– Qu'est-ce que j'ai dit ? Qu'est-ce que j'ai dit ?

– Mais rien ! tu souffrais, tu gémissais, tu soupirais affreusement !... »

La douce voix de Françoise semblait chasser définitivement les ombres atroces de la nuit.

« Mais à quoi donc rêvais-tu ainsi ? demanda-t-elle.

– Ma chérie, je rêvais au plus grand malheur du monde. Je rêvais que tu ne m'aimais plus...

– Oh ! mon Didier !... »

Elle le prit dans ses bras, lui mit sa tête sur sa poitrine.

« Écoute mon cœur », fit-elle.

Ils l'écoutèrent tous deux en silence. Ce silence, Didier ne le rompit point et il simula de céder à un sommeil doux et réparateur. Mais il ne dormait point. Il se défendait de dormir. Il redoutait la trahison des songes...

Elle aussi ferma les yeux et le trompa et il crut vraiment qu'elle dormait, mais elle savait qu'il ne dormait pas !

Ils se mentaient pour la première fois dans les bras l'un de l'autre !... Son sein nu supportait ce mensonge... Didier, comme un patient qui cherche le coin où s'étendre pour y moins souffrir, faisait reposer là son secret et elle ne douta point dès lors que ce secret ne fût digne d'un pareil refuge !

Avec un être comme Didier, il ne pouvait s'agir (en cette cruelle hypothèse d'un secret qui faisait à cet homme au côté d'une femme aimée de si terribles nuits) que d'un malheur qu'il avait le devoir de cacher, mais dont elle n'aurait pas à rougir pour lui si elle l'apprenait !...

Depuis la conduite étrange de Didier au début de ce qu'elle pouvait appeler leurs fiançailles, elle avait toujours pensé qu'il y avait eu dans la vie de M. d'Haumont quelque mystère... Elle persistait à imaginer une ancienne histoire de femme, de méchante femme naturellement, qui aurait autrefois abusé de la bonté de Didier et qui, maintenant encore, essayerait de le faire vilainement chanter... que ce fût cela ou autre chose, elle était sûre que de toute façon Didier était une victime...

Le lendemain matin, à la première heure, M. d'Haumont était à Nice. Il attendit le passage de Gisèle au coin de la rue d'Angleterre et de la rue Bardin, en faisant les cent pas devant un établissement d'hygiène électrique d'où le concierge considérait ces allées et venues avec ahurissement.

Didier savait que Gisèle, qui devait être à neuf heures au magasin, passerait par là ; et comme il ne tenait point à ce que les sœurs Violette connussent sa démarche après ce qui s'était passé la veille, il attendit le mannequin dans la rue. Une visite chez elle aurait été, à cette heure, inexplicable. D'autre part, il

avait espéré que, poussée par quelque besoin du ménage, Gisèle descendrait dans le quartier de très bonne heure.

Au fur et à mesure que les minutes s'écoulaient, son impatience faisait peine à voir. Le concierge de l'établissement d'hygiène le plaignit. Ce brave homme arrêta quelques clients qui entraient pour leur montrer le monsieur sur le trottoir :

« Si vous voulez voir un monsieur à qui on a posé un joli lapin ! »

À neuf heures moins le quart, une honorable dame qui venait faire dans l'établissement « sa haute fréquence » quotidienne, dans le dessein évident de se rajeunir autant que possible, descendit de son auto et, dans le moment qu'elle allait disparaître dans le vestibule, s'arrêta, complètement *médusée*.

Elle venait d'apercevoir M. d'Haumont courant à Gisèle et l'entraînant rapidement dans une conversation des plus animées.

« Ah ! bien, madame d'Erland, ça n'est pas trop tôt qu'elle arrive, la donzelle, exprima le concierge. Pensez, voilà plus d'une heure que l'autre poireaute sur le trottoir !

– Ce n'est pas possible !...

– Je vous dis qu'il était là à sept heures et demie... On peut dire qu'il est pincé !... »

Mme d'Erland était outrée :

« Le misérable ! murmura-t-elle... Et moi qui croyais plaisanter ! Pauvre Françoise ! »

Pendant ce temps, M. d'Haumont avait obtenu quelques précisions assez rassurantes relativement à la personnalité de l'individu qui pourchassait Gisèle.

Celle-ci avait été bien étonnée de trouver ce matin-là le capitaine sur son chemin, et dès qu'elle avait su ce qui l'amenait, elle avait pensé tout de suite qu'il s'était passé la veille au soir entre les deux hommes une scène assez brutale à laquelle l'officier voulait donner des suites.

Effrayée de cette perspective, elle avait supplié M. d'Haumont d'oublier l'incident ; mais celui-ci s'était exprimé dans des termes tels pour connaître toute la vérité, qu'elle avait fini par dire le peu qu'elle savait, c'est-à-dire que ce monsieur était un ami d'une cliente de Mlle Violette, qu'elle l'avait vu pour la première fois à Paris, où il était, paraît-il, très répandu dans les milieux artistiques et mondains, qu'il lui avait offert de la faire entrer au théâtre, où il comptait beaucoup d'amis, et qu'il s'appelait M. de Saynthine.

Quand il quitta Gisèle, Didier se disait : « Je suis fou ! J'ai rêvé ! »

Une heure plus tard, à la réflexion, il ne restait plus rien de ce qu'il appelait son imagination de la veille ; seulement il avait décidé que, pour échapper à un milieu, à une ambiance qui ne lui permettait plus de goûter comme il convenait les dernières heures précieuses d'un congé de convalescence, doucement éclairé par une lune de miel, il allait faire, avec Françoise, un petit voyage au cours duquel il espérait bien ne rencontrer ni Nina-Noha, ni l'ombre du Parisien…

Il mettait sur le compte de la réapparition de la danseuse à son horizon le trouble momentané dans lequel il était plongé. Dès lors, quitter les lieux qu'elle fréquentait devenait son plus cher programme.

Hanté par cette idée, il se dirigea vers les bâtiments où depuis la guerre se trouvait installé le service des sauf-conduits et des passeports.

Il traversait alors, ayant coupé au plus court, un coin de la vieille ville. Là, les rues sont étroites et tortueuses. Il se trouva arrêté devant une boutique basse de marchand de vieux habits et de tapis d'occasion à l'enseigne de *Monsieur Toulouse*.

Pourquoi cette enseigne le frappa-t-elle ? Pourquoi en retint-il le nom ? Plus tard, quand il se le demanda, il ne put rien se répondre, sinon qu'il y avait déjà, au fond obscur de lui-même, quelque chose qui savait que cette enseigne compterait dans sa vie.

Enfin la rue fut dégagée par le déplacement d'une petite voiture à bras chargée de légumes.

Quand cette voiturette se fut déplacée, elle découvrit une espèce de larve humaine qui rasait les murs et qui pénétra aussitôt dans un corridor sombre adjacent à la boutique de *Monsieur Toulouse*. Didier s'appuya au mur. Il avait reconnu Fric-Frac !...

Il trouva la force de s'enfuir du quartier ! Tout son être du reste lui criait : « Fuis ! » Ah ! se sauver avec Françoise au bout du monde !...

Il avait une figure de spectre quand il entra dans la salle où l'on délivrait les permis. Il était à peu près sûr que Fric-Frac ne l'avait point vu. Il se donna le temps de retrouver sa respiration, sa voix.

Quand il s'avança vers la table centrale, derrière laquelle les employés répondaient au public, il aperçut alors, debout te-

nant des papiers à la main, un homme en longue redingote flottante qui le dévisageait fixement.

Didier tourna sur lui-même. Il devenait fou !

Il ne sut jamais comment il avait pu se retrouver dehors, comment il avait eu la force de se jeter dans une voiture et de crier son adresse. Il avait reconnu le Bêcheur !…

XX

Coup d'œil sur l'abîme

Quand Didier rentra chez lui, il trouva une femme très inquiète.

« Comment es-tu sorti de si bonne heure sans me prévenir ?

– Tu dormais, je n'ai pas voulu te réveiller !

– Comme tu es pâle ! Tu es encore souffrant !... Didier ! Didier ! Tu me caches quelque chose !... Tu as reçu une mauvaise nouvelle !

– Mais non, ma chérie ! je t'assure... »

La femme de chambre apporta une lettre pour « Monsieur »... Celui-ci la prit et s'enferma dans le bureau, disant qu'il allait se débarrasser d'une longue correspondance en retard.

Évidemment, il voulait rester seul. Elle comprit cela. Elle n'insista pas. Elle était épouvantée.

Lui, dans le bureau, s'était mis la tête dans les mains et essayait de réfléchir. Il n'y parvenait point. Le coup avait été trop rude. Il en était comme assommé.

Sur la table il fixait stupidement la lettre sans l'ouvrir. Elle venait de Nice. Soudain, il s'en empara fébrilement et la décacheta en tremblant. Il s'y prit à plusieurs fois pour lire ceci :

« Mon cher capitaine, je crois qu'il est absolument nécessaire que nous ayons une entrevue. Rassurez-vous, je ne vous tiens pas rancune de notre dernière rencontre. Aussitôt que vous m'avez eu reconnu, vous vous êtes conduit tout à fait convenablement. Dès lors, j'aurais pu engager l'entretien, mais une conversation en pleine rue, fût-ce à dix heures du soir, n'est jamais bien sûre et, *autant que possible,* il est préférable que ce que nous avons à nous dire reste entre nous ! Mes amis sont ici. Je ne vous cache pas qu'eux aussi vous reverront avec joie. C'est chez l'un d'eux, *M. Toulouse,* marchand d'habits au coin de la rue Basse, dans la vieille ville, que je vous donne rendez-vous à cinq heures. Nous vous attendrons jusqu'à six heures, après quoi nous serons en droit de penser que notre lettre s'est égarée et nous en adresserons une autre à Mme d'Haumont en prenant, cette fois, les précautions nécessaires pour qu'elle arrive à destination. »

La lettre était signée du *Parisien*.

Chose singulière. *Cette lettre soulagea Didier*. Il allait voir le danger en face. Il allait savoir exactement ce qui pouvait craindre et ce qu'il pouvait espérer ; s'il pouvait encore vivre et combien de temps ?

Le danger qu'il pouvait courir en se rendant là-bas, il n'y songeait point. Ou l'on pourrait « s'entendre » ou ils pourraient le tuer : ils lui rendraient service.

Quand il eut arrêté sa ligne de conduite, il se trouva momentanément assez fort pour mentir par ses paroles, son visage et par son air à Françoise.

Il alla la retrouver, lui déclara qu'il se sentait tout à fait mieux, qu'il avait eu depuis la veille un de ces accès de fièvre paludéenne dont il se croyait débarrassé depuis longtemps et

qu'il tenait d'un séjour qu'il avait fait quelques années auparavant dans les marécages de la brousse tropicale.

Ces propos ne calmèrent point l'inquiétude de la jeune femme…

Dans l'après-midi, elle se glissa dans le corridor jusqu'à la pièce qui servait à son mari de bureau et qui avait une porte vitrée sur laquelle un rideau était mal tiré. Alors elle vit Didier qui regardait une enveloppe qu'elle reconnut à un cachet de cire pour être celle qu'elle avait aperçue entre ses mains la veille de son duel. Il tourna un peu la tête. Jamais elle n'avait vu la figure de M. d'Haumont aussi *douloureuse*.

Hélas ! ce n'était point sur son propre sort que le malheureux s'apitoyait alors, mais sur celui de Françoise, sur la destinée qu'il lui avait faite dans un moment de lâcheté amoureuse… Il se traitait de misérable et avait horreur de lui-même. Il s'agissait bien de mourir ! Il s'agissait de la sauver de cette honte, elle !… Ah ! oui ! il irait à ce rendez-vous !

À ce moment il leva la tête ; il lui avait semblé entendre une voix mystérieuse qui lui soufflait tout bas : « *N'y va pas !* »

La fenêtre était ouverte qui donnait sur les jardins. *Il crut voir une ombre accrochée à cette fenêtre*.

Il se souleva, le cœur battant affreusement…

« Chéri-Bibi !… »

Était-ce un rêve ? Il eut la force de se lever tout à fait… Il s'approcha de la fenêtre les bras tendus vers l'ombre !…

Et celle-ci répéta : « *N'y va pas !* »

Et l'ombre sauta dans la chambre.

Derrière son rideau, Françoise, éperdue, assistait à ce spectacle inimaginable : cette monstruosité, cette hideur humaine dont la seule vue eût fait fuir d'épouvante les petits enfants et accourir les gendarmes, serrée dans les bras de son mari !...

Quelle étreinte était celle-là !... Par quel mystère insondable son Didier, son époux, son héros, tenait-il sur son cœur cette brute redoutable qui venait le visiter par le chemin des voleurs et des assassins ?

Un dernier jeu de la lumière fit surgir si tragiquement le masque effroyable du bandit que Françoise ouvrit la bouche pour crier son horreur ; mais l'horreur même étouffa son cri. Et elle s'abattit sur le tapis.

Elle n'avait pas perdu connaissance... Dans la pièce à côté, un sourd murmure attestait que la conversation continuait *entre les deux amis*...

Mais elle n'entendait point les mots ; ses oreilles lui sonnaient un tintinnabulement annonciateur de la folie...

Elle parvint à se traîner dans sa chambre et s'allongea sur sa couche.

... Dans le bureau, Chéri-Bibi avait coupé court aux demandes d'explication de Didier. Il ne s'agissait point de savoir comment Chéri-Bibi se trouvait là, mais ce qu'allait faire Palas, en face du danger qui le menaçait. Là, le bandit se heurta à un roc...

Tout ce qu'il put dire à son Palas pour le dissuader d'accepter le rendez-vous que lui assignait cyniquement Arigonde ne changea pas la résolution de Didier...

Celui-ci ne sortait pas de là : « Il fallait essayer de traiter à l'amiable » et ce n'est point la perspective que lui faisait entrevoir naïvement Chéri-Bibi, lequel lui proposait de le débarrasser dans un délai assez court, et, si c'était nécessaire, le soir même, des misérables qui le menaçaient, qui l'eût fait changer d'idée. En dépit de dix ans de bagne, il avait du mal à entrer dans une conception aussi catégorique de la suppression de l'obstacle humain. Aussi ne se contenta-t-il pas de supplier son ancien compagnon de géhenne de ne point intervenir dans cette redoutable histoire, mais il le lui ordonna !

À la première minute, il avait accueilli l'apparition quasi naturelle de Chéri-Bibi comme un secours inespéré que le Ciel lui envoyait dans son immense détresse ; mais une conversation de quelques minutes où la simplicité du plan de son ami lui était apparue avec épouvante, lui avait fait presque regretter de retrouver, en une circonstance où tout pouvait peut-être encore être sauvé par la délicatesse des moyens, un défenseur aussi brutalement zélé et pour lequel la vie humaine semblait compter si peu !

Le voyant dans d'aussi piètres dispositions, Chéri-Bibi eut honte pour lui de ce qu'il appelait son « manque de courage » et, assez vexé, ne lui cacha pas plus longtemps qu'il avait déjà pris sur lui-même de désencombrer son chemin du plus vulgaire de ses ennemis…

« Et de qui donc ? demanda Didier avec angoisse.

– Mais du Caïd ! L'homme dont on a trouvé le cadavre au Mont-Boron ! ça fait assez de bruit ! *C'est moi* », exprima Chéri-Bibi avec candeur.

Didier frissonna, se refusant cependant à comprendre tout à fait…

« Mais nous y étions, ma femme et moi, ce soir-là, au Mont-Boron, et près de l'endroit même…

– Justement ! Il vous empêchait de vous embrasser !

– Et tu l'as tué !

– Ne te fais donc pas tant de bile ! Tu n'y es pour rien, toi !… Tout est de sa faute, calme-toi ! Il a eu tort de *glisser par-dessus le parapet*… Il était déjà bien abîmé, va, quand je l'ai achevé *pour qu'il ne t'embête pas !*

– Oh ! c'est atroce !…

– Mais non ! mais non ! faut rien exagérer… Et puis, tu sais, il n'était pas là dans de bonnes intentions !…

– Oh ! Chéri-Bibi ! Chéri-Bibi ! ton amitié est redoutable !

– De quoi ! de quoi !… Oui, mon amitié est redoutable, mais pas pour toi, j'espère !… Tu ne sauras jamais tout ce qu'on a fait pour ta réussite !… et… et pour ton bonheur !

– Si, je le sais ! Je te dois tout !

– Je ne dis pas non !… Aussi, puisque c'est moi qui l'ai fait, ton bonheur… je ne veux pas qu'on y touche, moi !… »

Alors, en des termes qui attestaient une certaine connaissance du « beau monde », le forçat lui parla avec un attendrissement presque lyrique de la cérémonie du mariage à laquelle il avait assisté d'assez loin pour n'être point reconnu, d'assez près pour surveiller les méchantes gens et se mettre, si c'était nécessaire, en travers de leurs desseins.

Quand Didier connut de sa bouche qu'il s'était à nouveau échappé du bagne sur les pas du Parisien et de sa bande et qu'il était accouru en Europe uniquement pour les surveiller et les empêcher de le joindre, et quand il sut que Chéri-Bibi avait amené, pour cette entreprise idéale et digne des plus belles fastes de l'amitié, Yoyo, transformé en chirurgien-dentiste, et quand il n'ignora plus la part que M. Hilaire, à qui il devait déjà tant, prenait depuis quelques jours dans la garde que l'on montait autour de sa lune de miel ; quand il lui fut révélé que le pêcheur qui, certain soir, l'avait pris, lui et sa femme, dans sa barque, n'était autre que Chéri-Bibi lui-même, toujours Chéri-Bibi, génie protecteur, divinité tutélaire, toujours agissante, tantôt furtive, tantôt foudroyante, M. d'Haumont ne trouva point de termes pour exprimer sa surprise et sa reconnaissance, en même temps que sa stupéfaction consternée devant la preuve de tant de dangers encourus dans des instants où il les croyait à jamais écartés !

Sa main serra celle du bandit en tremblant, et son émoi lui venait autant de sa gratitude que de la découverte qu'il faisait de l'abîme sur lequel il avait navigué dans la barque où il s'était cru parti pour Cythère.

« Et de tout cela tu n'aurais jamais rien su, reprit avec un soupir sublime le pauvre Chéri-Bibi, si seulement ces s… là m'avaient laissé deux jours de plus ! »

M. d'Haumont comprit ce qu'un tel langage signifiait ! Il en frémit. Quel entretien ! Quelle rencontre !

Avoir à soi cet ange, Françoise, qui ne vivait que de son amour, et à soi aussi cet échappé de l'enfer : Chéri-Bibi !…

Mais le forçat n'était point venu là pour recevoir les compliments de Palas… Sitôt qu'il fut bien sûr qu'il n'arriverait pas à le persuader, il disparut brusquement.

Le forçat repartit comme il était venu, par la fenêtre, par les toits, par les airs qui roulaient de gros nuages lourds, parmi lesquels semblait rouler aussi le dos énorme de Chéri-Bibi.

XXI

Suite de la villégiature de M. Hilaire

Qui donc aurait pu dire que M. Hilaire, qui conduisait cet après-midi une énorme limousine, n'était point le maître de cette magnifique voiture ? Certes, il n'avait point l'air d'un domestique !

Du reste, M. Hilaire n'avait jamais eu l'air d'un domestique, même au temps qu'il servait un certain marquis qui le considérait lui-même plutôt comme un confident que comme un valet.

Ce jour-là, M. Hilaire avait particulièrement soigné sa toilette d'homme du monde. Un complet à carreaux, des guêtres blanches, un feutre gris avec lavallière bleue à petits pois blancs lui donnaient, en même temps qu'un nouvel air de jeunesse, une allure des plus distinguées. Il avait même une fleur à la boutonnière.

Arrivé à la gare, il stoppa et sauta de son auto avec une désinvolture charmante. Il trouva le moyen, grâce à quelque pourboire, d'aller attendre le train de Paris sur les quais défendus à un vulgaire public.

Comme toujours, le train de Paris était en retard. M. Hilaire alluma un cigare et se promena les mains derrière le dos. Qui attendait-il donc ? Soyons assurés que s'il avait attendu Virginie, il ne se fût point si avancé en frais de toilette.

En dépit de toutes les complications inattendues d'une villégiature qu'il avait espérée de tout repos, M. Hilaire était bien décidé à passer sur la Côte d'Azur quelques bonnes heures agréables. Le moment est peut-être venu de montrer M. Hilaire sous un jour qui n'est point tout à fait celui de la vertu. Assurément M. Hilaire, qui avait été élevé à l'école de la plus austère morale en ce qui concerne les mœurs et qui s'était nourri, dès la plus tendre enfance des propos les plus purs de Chéri-Bibi, lequel avait la haine non seulement du dévergondage, mais encore du manque de tenue avec les dames, assurément M. Hilaire eût été incapable de commettre dans le genre une mauvaise action !... et la candeur de Mlle Zoé ne courait point trop de risques avec lui. Il avait longtemps traité cette petite en véritable gamine qu'elle était. Il ne se gênait pas, par exemple, pour traverser sa mansarde, aux fins de quelque escapade nocturne qui ne portait de préjudice à personne, si l'on en excepte Virginie ; mais, depuis quelque temps, cette effrontée bohémienne l'amusait prodigieusement. Elle l'amusait d'autant plus que Virginie l'ennuyait davantage. Mme Hilaire abusait vraiment du droit d'une honnête épouse à se montrer désagréable et si M. Hilaire prenait tant de plaisirs aux imaginations fantasques et aux reparties souvent cocasses de Mlle Zoé, la faute en était pour beaucoup à Virginie qui était d'un commerce par trop maussade. Si bien que le cœur de M. Hilaire qui se détachait tous les jours un peu plus de celle-ci se rapprochait, sans qu'il s'en défendît trop, un peu plus de celle-là. Si bien que ce n'était pas Virginie qu'il attendait par le train de Paris, mais Mlle Zoé elle-même. Hélas ! Son malheur voulut qu'elles arrivassent toutes les deux !

D'abord il n'en vit qu'une, pour la bonne raison qu'elles n'avaient pas voyagé ensemble et surtout que Mlle Zoé qui s'était offert carrément une première, ignorait qu'elle eût derrière elle sa chère patronne qui voyageait en seconde.

Si M. Hilaire avait fait une toilette remarquable, Mlle Zoé ne s'était pas moins mise en frais. Elle avait arboré, pour voyager, une petite robe rose et certain chapeau qui n'avaient pas attendu Nice pour avoir leur succès.

Si elle se jeta dans les bras de M. Hilaire, sitôt qu'elle l'aperçut, ce ne fut point par excès d'effronterie ni manque d'innocence, mais son cœur débordait de reconnaissance pour celui qui venait de lui procurer une place de seconde femme de chambre chez une danseuse aussi célèbre que la Nina-Noha et dans un si beau pays ! Inutile de dire qu'elle avait « plaqué » Virginie avec enthousiasme !

Tout cela s'attestait par des embrassements qui faisaient rire M. Hilaire et aussi quelques voyageurs qui ne pouvaient s'arracher à la contemplation de la robe rose et du chapeau de la jeune voyageuse.

Et c'est dans le moment d'un si beau triomphe que l'on vit surgir d'on ne sait où et gesticulant comme une folle, une dame au corsage opulent qui se mit incontinent à casser son parapluie sur le dos de Mlle Zoé et sur le dos de M. Hilaire !

Celui-ci ne demanda pas son reste. Ayant reconnu d'où le coup venait, il se sauva avec une rapidité que les voyageurs qui se bousculaient à la sortie trouvèrent incivile.

Il ne s'arrêta néanmoins que lorsqu'il fut hors de la gare, derrière son auto, à l'abri de laquelle il pouvait attendre les événements. Pour plus de sûreté du reste, il en avait mis le moteur en marche !

À sa grande stupéfaction, son attente ne fut pas longue. Il vit apparaître Mlle Zoé au milieu d'un joyeux concours de populaire. Elle avait à la main quelques lambeaux de son chapeau auquel il ne restait plus de plumes et elle saignait du nez.

Il ne se montra point tout d'abord, mais quand elle passa près de lui, tournant la tête de droite et de gauche dans le dessein de le découvrir évidemment et quand il fut assuré que Virginie n'avait pas encore quitté la gare, il se montra tout à coup, la jeta plutôt qu'il ne l'installa dans sa voiture, sauta sur son siège et démarra en beauté, suivi des bravos et des acclamations d'un public en délire.

Ce ne fut qu'assez loin, hors de la ville, qu'il se retourna pour demander à Zoé, par-dessus la glace baissée, ce qu'elle avait fait de sa femme.

« Je lui ai flanqué une bonne peignée, répondit la charmante enfant. On nous a conduites toutes les deux dans le bureau du commissaire spécial. On a pris nos noms. Comme j'avais, moi, des papiers en règle, on m'a relâchée, mais comme Madame n'avait aucun papier, on l'a embarquée dans un train qui partait pour Paris !

– Et comment n'avait-elle pas de papiers ?

– Parce que je les avais chipés avant mon départ ! Tenez, les voici ! » exprima doucement l'innocente en ouvrant son réticule.

M. Hilaire montra aussitôt une joie désordonnée et fit une embardée telle que Mlle Zoé l'engagea à ne point procurer si tôt à Mme Hilaire la joie trop violente du veuvage !...

Sur quoi M. Hilaire proposa à Mlle Zoé de venir s'asseoir sur le siège, à son côté, ce qu'elle fit incontinent.

« La patronne, lui dit Zoé, avait certainement eu vent de mon départ...

– Ne parlons plus d'elle !… répliqua M. Hilaire, souhaitons-lui bon voyage !… et qu'il n'en soit plus question !… »

L'épicier portait encore à la joue gauche les traces du parapluie de Mme Hilaire, et cette blessure, si légère fût-elle, ne le disposait pas à plaindre beaucoup les tourments de Virginie.

« Ma petite Zoé, tu peux être maintenant tranquille. Tu vas servir chez des maîtres puissants. Le célèbre docteur Ross va t'introduire chez la non moins célèbre Nina-Noha qui saura te garer mieux que moi, hélas ! des extravagances de Mme Hilaire et si, par hasard, il lui prenait fantaisie de revenir dans ce pays où elle n'a que faire, ces gens-là trouveront bien le moyen de nous en débarrasser tous les deux. »

Ayant prononcé toutes ces paroles rassurantes, M. Hilaire et Mlle Zoé n'eurent plus qu'à admirer le paysage. Il était fort joli. La promenade qu'ils faisaient était en bordure de la mer, sur la route de Cannes.

L'air était doux bien que de gros nuages commençassent de monter à l'horizon, poussés par le vent d'ouest, ce qui, à l'ordinaire, présageait quelque méchante perturbation atmosphérique pour la soirée prochaine. Mais les amoureux ne s'occupent que de l'heure qui passe. M. Hilaire avait tout le ciel dans son cœur ; aussi l'autre, avec ses nuages, ne l'intéressait guère. Auprès de Zoé il oubliait tout, même la recommandation que son maître, M. de Saynthine lui avait faite, ce jour-là, d'être à cinq heures précises au coin de la rue Basse, dans la vieille ville, avec la limousine *aux volets de fer !…*

Une pareille recommandation avait été portée, tout de suite, naturellement, à la connaissance de M. Casimir ! Et M. Casimir avait, lui aussi, fait comprendre à M. Hilaire qu'il ne devait, pour rien au monde, manquer à ce rendez-vous fixé. M. Casimir avait même ajouté : « Probable que j'aurai moi-

même besoin d'une auto ! Ce M. Saynthine est bien aimable de me prêter la sienne ! »

Mais de tels propos, qui avaient, sur le coup, fort intéressé la Ficelle, n'étaient plus à cette heure, que de la fumée dans sa cervelle d'amoureux…

Les joues de M. Hilaire se rosirent sous un regard plein de malice et de reconnaissance que lui lança la charmante Zoé.

Il sentait son genou près du sien : cela donnait des troubles à sa direction.

« Comme vous conduisez bien, monsieur Hilaire ! disait-elle, vous m'apprendrez, n'est-ce pas ?

– Mais, comment donc, quand vous voudrez ! *la voiture n'est pas à moi !*

– Vous êtes rigolo, monsieur Hilaire ! Avec vous on ne s'ennuie jamais ! Voulez-vous un pruneau ?

– Comment ! tu as apporté des pruneaux ?

– J'en ai rempli mon sac de voyage… tenez ! reconnaissez-vous vos pruneaux ? les vrais, les seuls, les pruneaux de l'« Épicerie moderne et des Deux Mondes Réunis ! »

Mlle Zoé ayant ouvert sa petite valise, M. Hilaire put voir qu'elle contenait plusieurs sacs à la marque de la Maison ! et ils étaient tous pleins de pruneaux. Cette attention attendrit M. Hilaire au-delà de toute expression : ses yeux en devinrent humides et il ne put que dire à la charmante enfant :

« Tiens, ma petite Zoé, il faut que je t'embrasse ! »

Si bien qu'ils s'embrassèrent en mangeant des pruneaux. Or, dans le même moment, il y eut un grand tumulte sur leur droite. C'était le train de Paris qui remontait sur Marseille, car, à cet endroit, la voie suit pendant des kilomètres la route en bordure de la mer.

Mais le train faisait moins de bruit en passant que certaine dame de notre connaissance qui se trouvait à une portière et qui, littéralement, s'était mise à hurler ! La fureur de ses invectives dominait de beaucoup le ramage des roues et la démence de ses gestes épouvantait le garde-voie.

« Virginie !... C'est Virginie !...

– Madame ! C'est Madame ! »

Oui, c'était Madame ! et dans quel état !... Il faut se rendre compte de ce que la vitesse de l'auto égalait celle du train, si bien que depuis un instant ils voyageaient de compagnie et que la dame de la portière n'avait pas perdu une ligne de ce qui se passait dans la voiture. Elle avait reconnu M. Hilaire ! Elle avait reconnu Zoé ! Elle avait reconnu ses pruneaux !

L'indignation la projetait hors de la portière et s'il ne s'était trouvé dans le compartiment des personnes charitables pour la retenir par ses jupes, on aurait eu certainement à déplorer un affreux accident :

« Prends garde, Virginie ! tu vas te faire écraser ! lui cria ce bon M. Hilaire qui, oubliant toute rancune, lui conseillait de se réserver pour un moins cruel trépas !

– Voulez-vous un pruneau, madame ? lui demandait Zoé en lui tendant un sac où la malheureuse pouvait reconnaître à ne s'y point tromper les couleurs et la marque de l'« Épicerie moderne ».

– Messieurs et dames, c'est mon mari ! mon mari avec ma commise ! c'est du gibier d'échafaud ! »

Cette dernière invective froissa beaucoup M. Hilaire qui ralentit sa vitesse cependant que Mlle Zoé jetait au vent du train qui les dépassait :

« Amuse-toi bien, ma chérie !

– Maintenant, nous pouvons rentrer à Nice, exprima M. Hilaire, nous sommes sûrs de ne pas l'y trouver ! Mais quand elle reviendra, qu'est-ce que je vais prendre ? »

Cette perspective du retour de Mme Hilaire fit que, toute son exaltation partie, M. Hilaire tomba dans une soudaine mélancolie.

Il se rappela aussitôt, dans sa tristesse, la fidèle recommandation de M. de Saynthine et de Chéri-Bibi. Il jura comme un portefaix et donna toute sa vitesse.

« Comme vous voilà drôle tout d'un coup, lui dit Zoé… Qu'est-ce qu'il vous arrive ?…

– Rien ! je suis en retard…

– Dites donc ! Eh ! ne vous cassez pas la figure !… Quand est-ce que je rentre en place ?

– Demain !…

– Où me conduisez-vous ?

– À l'hôtel où je t'ai retenu une chambre d'avance… »

Il ne pouvait décemment pas avouer à Zoé qu'ayant conservé pour lui une chambre en ville, il lui avait d'abord retenu une chambre dans son propre hôtel, mais que Chéri-Bibi, mis par hasard au courant, était rentré dans une colère épouvantable en s'imaginant que M. Hilaire avait pu avoir des idées contraires aux bonnes mœurs… En vain M. Hilaire avait-il protesté avec indignation, affirmant que sa sympathie pour sa commise était on ne pouvait plus platonique… et qu'il n'avait échangé avec elle jusqu'à ce jour que des pruneaux… « *Il ne faut qu'une fois !…* avait répliqué tout net Chéri-Bibi en roulant ses gros yeux… *Sufficit !…* »

« C'est dans cet hôtel-là que vous habitez ?… demanda Zoé.

– Non ! » répondit, sans plus, M. Hilaire en rougissant…

XXII

Le magasin de M. Toulouse

Pour se rendre au magasin de *Monsieur Toulouse,* Didier n'avait pas eu besoin de prendre de renseignements.

Nous avons dit par quelle sorte de fatalité il avait été arrêté, l'avant-veille, devant la bizarre enseigne et la sordide maison.

Persuadé comme il l'était que les maîtres chanteurs n'avaient aucun intérêt à lui faire un mauvais parti et prêt à consentir personnellement tous les sacrifices possibles, ce qui lui donnerait au moins le temps de réfléchir et de prendre des décisions plus graves, il n'était nullement effrayé quant aux suites immédiates de sa démarche.

Il comprenait très bien que M. de Saynthine, pour de certaines besognes dans lesquelles il était obligé d'entrer en composition avec un Fric-Frac, préférât de beaucoup que l'œuvre s'accomplît dans la pénombre d'une arrière-boutique.

Tout de même, M. d'Haumont était armé comme il convient. Il sentait ses forces revenues. Nous avons pu juger, au cours de ce récit, qu'elles n'étaient pas ordinaires.

C'est donc d'un pas assuré qu'il s'était avancé dans l'enchevêtrement des rues étroites de la vieille ville et qu'il avait été droit à la devanture de *Monsieur Toulouse*.

Le soir commençait à tomber. Du reste, il fait nuit de très bonne heure entre ces hautes bâtisses, dans ces ruelles où deux charrettes ne sauraient se rencontrer…

Des lueurs commençaient à piquer les vitres des boutiques.

Au fond de l'ombre de la boutique de *Monsieur Toulouse,* il y avait une chandelle à la lueur de laquelle Didier reconnut Fric-Frac accroupi derrière son comptoir comme un chien de garde dans sa niche. Aussitôt qu'il aperçut M. d'Haumont, le maître de céans s'avança avec forces salutations vers le visiteur, lui souhaita la bienvenue sous son toit, qui était « tout à fait honoré d'abriter un héros comme *Monsieur Didier d'Haumont* » et lui demanda la permission, à cause des courants d'air, de fermer sa porte.

Didier ne répondit rien d'abord à cet ignoble préambule ; il regarda attentivement autour de lui les hardes qui encombraient le taudis, ne vit rien de suspect et laissa *Monsieur Toulouse* pousser ses verrous.

« Comme ça, personne ne viendra nous déranger », expliquait le marchand d'habits.

Si Fric-Frac avait pu assister au mouvement singulier qui se produisait alors dans la rue, peut-être n'eût-il point émis un avis aussi catégorique. En effet, des forces de police avaient entouré la maison ; nous pouvons ajouter qu'elles gardaient les rues adjacentes…

Depuis quelque temps, des vols, des cambriolages, des tentatives d'assassinat, se succédaient, toujours commis par la même bande. On savait que les chefs de cette bande avaient leur refuge dans la vieille ville où ils trouvaient de nombreux complices pour les dérober aux recherches de la police.

L'affaire du Caïd avait été classée dans la même série. Un agent de la Sûreté qui l'avait remarqué plus d'une fois traînant les rues de Nice, ses tapis sur l'épaule, avait reconnu son cadavre et s'était demandé ce qu'étaient devenus les tapis dont le moricaud ne se séparait jamais. Il en avait découvert d'identiques dans la boutique de *Monsieur Toulouse.*

Celle-ci fut surveillée, les allures de Fric-Frac parurent suspectes. La nuit venue, il recevait chez lui des gens qui s'y glissaient avec précaution. Bref, on en avait conclu qu'il ne fallait pas chercher ailleurs le repaire de la bande, et que si l'on organisait une souricière, on pourrait pincer tous les affiliés en une seule opération.

Cette souricière avait donc été tendue le soir même qui nous occupe. Il avait été ordonné qu'on laisserait pénétrer chez *Monsieur Toulouse* tous les visiteurs qui se présenteraient et qu'on les « cueillerait » en douceur, à la sortie.

Il est probable que ces messieurs de la police, cet après-midi-là, avaient déjà vu passer quelques ombres intéressantes, mais Didier excita plus spécialement leur curiosité et cela à cause du soin avec lequel il s'était enveloppé d'un gros pardessus au col relevé et de l'impossibilité où ils avaient été d'apercevoir même le bout de son nez sous les bords rabattus de son chapeau de feutre.

Nous devons dire, en effet, que si Didier était venu sans effroi à ce sombre rendez-vous, il ne tenait nullement à ce qu'on le reconnût pénétrant dans cet ignoble magasin de la vieille ville : aussi avait-il choisi des accessoires, manteau et chapeau, sous lesquels il pouvait se croire à l'abri.

Quand Fric-Frac eut fini de tirer ses verrous, Didier dit d'une voix très calme :

« Vous savez que je suis armé et qu'au moindre geste qui me déplaît, je vous abats tous comme des chiens !

– Oh ! mon cher capitaine, quelle mauvaise opinion vous avez conçue de nous depuis la dernière fois que nous nous sommes rencontrés ; vous êtes armé ? Eh bien, moi, je ne le suis pas… Rien dans les mains, rien dans les poches ! Et je puis vous assurer que mes camarades ne le sont point davantage que moi ! Mais, mon cher capitaine, il faut que vous soyez bien persuadé que vous êtes ici chez des amis ! Non ! non ! monsieur d'Haumont, vous n'avez point dans tout Nice, et même ailleurs, de meilleurs amis que nous !

– Où sont-ils ? demanda Didier. Tâchons que les choses ne traînent point. Je ne suis pas ici pour mon plaisir.

– *Si vous y êtes venu pour le nôtre,* je crois pouvoir vous promettre que vous vous en irez d'ici le cœur léger, l'âme en paix *et sans remords !* Quand on fait ce qu'on peut, dans la vie, on fait ce qu'on doit ! Nous ne vous demanderons rien que vous ne « *puissiez pas !* » mon cher capitaine. Voulez-vous me faire l'honneur de passer dans mon arrière-boutique ? C'est là que ces messieurs vous attendent !

– Passe devant ! »

Fric-Frac s'inclina et « passa devant ».

Didier suivit, la main dans la poche de son pardessus, sur son revolver, prêt à tout !…

Il aperçut tout de suite, assis devant une table, deux personnages qu'il reconnut. C'était d'abord le Parisien, c'est-à-dire l'homme qu'il avait si brutalement malmené l'avant-veille au soir, celui qui poursuivait Gisèle et qui se faisait appeler M. de Saynthine.

C'était enfin le Bêcheur, habillé de noir, sérieux comme un clerc de notaire et qui avait devant lui une grande serviette de maroquin.

M. de Saynthine s'était levé et indiquait en face de lui, de l'autre côté de la table, une chaise, priant M. d'Haumont de bien vouloir s'y asseoir.

Le Bêcheur avait salué de la tête, ouvert incontinent sa serviette et en tirait des dossiers. Sur la table il y avait du papier, un encrier, un porte-plume.

« Je m'assoirai lorsque Fric-Frac, qui se tient derrière moi, sera à côté de vous, de l'autre côté de la table..., dit M. d'Haumont, qui ne paraissait nullement ému.

– Mon Dieu ! Monsieur d'Haumont, je m'appelle monsieur Toulouse, je vous prie de ne pas l'oublier, moyennant quoi il n'est rien que « monsieur Toulouse » ne fasse pour faire plaisir à monsieur d'Haumont ! »

Et Fric-Frac passa de l'autre côté de la table. Alors, Didier s'assit et posa son revolver devant lui. M. de Saynthine sourit. Le Bêcheur dit :

« Je vous assure, monsieur d'Haumont, que cet encrier nous suffira.

– Je vous écoute ! » fit Didier en jetant autour de lui un coup d'œil rapide. Il était placé de telle sorte qu'il n'avait rien à redouter par-derrière. La pièce où il se trouvait était, comme la boutique elle-même, encombrée de tout ce qui peut constituer le « décrochez-moi ça ». Cependant Didier n'avait pas à craindre que quelque acolyte fût caché sous les défroques. Il remarqua qu'elles étaient, pour la plupart, suspendues au plafond sur des

tringles de fer. Enfin, il n'était pas admissible qu'Arigonde et sa bande eussent mis quelque autre misérable dans le secret.

L'arrière-boutique donnait sur une étroite cour vitrée dont on apercevait les hauts murs. Une porte à vasistas donnait sur une autre cour. Les verrous en étaient tirés. C'était par le vasistas que Didier apercevait le toit vitré de la cour.

L'arrière-boutique communiquait avec le magasin par une ouverture sans porte, mais comme les deux pièces n'étaient pas de niveau on descendait dans le magasin par un escalier de trois vieilles marches…

Fric-Frac s'était assis à la droite du « Parisien », qui avait le Bêcheur à sa gauche. On eût dit un tribunal et ce fut naturellement le président, M. de Saynthine, qui prit la parole.

« Nous ne prononcerons pas de mots inutiles, annonça-t-il. Je vais au fait immédiatement. Quand M. d'Haumont a quitté son entreprise aurifère de la Guyane, celle-ci était particulièrement prospère, ce qui lui a permis d'emporter en Europe environ deux millions de francs de poudre d'or. En France, M. d'Haumont a pu faire un riche mariage. Mme d'Haumont a apporté en dot : d'abord une fortune personnelle qui lui venait de sa grand-tante maternelle, fortune évaluée à sept cent mille francs…

– Pardon ! interrompit le Bêcheur, pardon ! il y a là une petite erreur. D'abord cette fortune personnelle est évaluée exactement à (il feuilleta un dossier, s'arrêta à un chiffre) sept cent quarante-cinq mille francs. Mais cette fortune venait à Mme d'Haumont pour six cent mille francs de sa grand-tante maternelle, qui avait déshérité la mère de Mme d'Haumont, Mme de la Boulays, douairière, à cause de sa conduite qu'elle réprouvait… À ce chiffre sont venus s'ajouter cent quarante-cinq mille francs hérités par Mlle de la Boulays d'un frère de M. de la

Boulays qui a laissé à M. de la Boulays le restant de sa fortune, dans les quarante-cinq mille francs, exactement (nouvelle recherche dans un nouveau dossier) quatre cent trente-deux mille huit cents francs, tous frais payés, lesquels quatre cent trente-deux mille huit cents francs et les intérêts produits pendant cinq ans dont il ne serait pas difficile d'établir le chiffre, ont été donnés personnellement à sa fille par M. de la Boulays, ce qui fait un total de un million cent soixante-dix-sept mille huit cents francs de dot, sans compter les intérêts susdits.

– Voilà une belle corbeille de noces ! reprit M. de Saynthine… et nous n'avons parlé de la fortune de Mme d'Haumont que pour mémoire et pour qu'il soit bien établi que M. d'Haumont ne sera pas sur la paille le jour prochain où il aura donné les deux millions qui lui sont propres à d'anciens camarades de chantier qui ont travaillé avec lui de longues années et *sans l'appui dévoué et infiniment discret desquels il ne serait rien aujourd'hui !* »

Ayant dit, M. de Saynthine se pencha vers Didier et comme celui-ci gardait un sombre silence, il ajouta :

« Je ne sais pas si je me suis fait suffisamment comprendre ?

– Oui, finit par répondre M. d'Haumont. Malheureusement, c'est beaucoup trop cher ! »

Il y eut un silence. Ce fut Fric-Frac qui le rompit en disant :

« Il fallait s'y attendre ! Il va « liarder » !

– Non ! reprit M. de Saynthine. M. d'Haumont ne « liardera » pas. Il réfléchira que ça aurait pu être encore plus cher ! Il appréciera la délicatesse dont nous avons fait preuve en lui per-

mettant de *s'acquitter* avec nous, sans avoir à toucher à la fortune de sa femme !

– La fortune de Mlle de la Boulays (il n'osa dire de *Mme d'Haumont)* ne m'appartient pas ! Je ne toucherai pas à un sou de la fortune de Mlle de la Boulays ! déclara Didier.

– Que M. d'Haumont se calme… puisqu'il n'est pas question de la fortune de sa femme et que nous ne lui réclamons rien de ce chef ! répliqua M. de Saynthine.

– On me permettra tout de même de faire remarquer, interrompit le Bêcheur, que M. d'Haumont a tort de dire que la fortune de sa femme ne lui appartient pas ! Elle est à lui aussi bien qu'à elle. Il peut en disposer entièrement, car M. et Mme d'Haumont sont mariés sous le régime de la communauté légale… M. d'Haumont voulait que cette communauté fût réduite aux acquêts, mais Mme d'Haumont, avec un désintéressement que l'on ne saurait trop louer, a exigé qu'il n'en fût rien ; et M. de la Boulays lui-même a dû s'incliner. Du reste, il l'a fait d'autant plus facilement qu'il savait avoir affaire à un *parfait honnête homme* qui saurait gérer avec soin et économie les intérêts de la communauté !

– Bavardage ! grogna Fric-Frac… Faudrait que M. d'Haumont se décide : est-ce oui, est-ce non ? »

Didier dit :

« Je suis prêt à vous donner tout ce qui m'appartient ! »

Les trois autres, à ces paroles, tressaillirent déjà d'une parfaite allégresse, quand M. d'Haumont se prit à ajouter :

« Malheureusement pour vos prétentions, que je trouve énormes, je ne possède plus que cent cinquante mille francs ! »

Un peu interloqués par cette déclaration inattendue, les trois compères finirent par rire.

« Elle est bien bonne ! explosa Fric-Frac. À qui ferez-vous croire une bourde pareille ? »

M. de Saynthine s'interposa :

« Je croyais pourtant, fit-il, m'être exprimé avec une certaine clarté… deux millions à nous, *l'honneur, la gloire, le bonheur, la sécurité, l'amour et encore un million à vous !*

– Un million cent soixante-dix-sept mille huit cents francs, corrigea le Bêcheur. Il me semble qu'avec le lot qu'on vous laisse vous n'êtes pas à plaindre !

– Nous sommes trop bons ! affirma monsieur Toulouse, qui commençait à s'énerver et qui donnait un grand coup de poing sur la table, vous allez voir qu'il va falloir employer les grands moyens ! »

M. de Saynthine posa sa main sur le bras de « monsieur Toulouse ».

« Silence ! ordonna-t-il. Nous ne sommes ici, ni pour crier, ni pour plaisanter. »

Il prononça ce dernier mot en se retournant sur Didier :

« Je vous prie, monsieur, de nous répondre sérieusement !

– Je vous affirme, le plus sérieusement du monde, qu'il ne me reste personnellement que cent cinquante mille francs. *J'ai donné le reste à l'État ! »*

Cette fois, ils le regardèrent dans un silence effaré. M. d'Haumont n'avait certes pas l'air de « plaisanter ». Cependant, Fric-Frac ne put s'empêcher de frapper à nouveau la table de son poing rageur :

« Il se paie nos têtes ! Ça n'est pas possible !

– Moi je n'en crois rien ! » déclara le Bêcheur avec un mince sourire.

Mais le Parisien fit :

« Il en est bien capable !

– Vous pourrez en avoir la preuve quand vous voudrez ! » reprit Didier impassible.

Alors, le Bêcheur et Fric-Frac s'unirent dans une même indignation. Ils se rappelaient ce que le Parisien leur avait dit du caractère de Palas et des coups de tête dont il était capable !

« Ah ! le cochon ! s'il a fait cela, il nous a volés ! » gémit « monsieur Toulouse. »

Le Bêcheur se leva et, perdant toute retenue, il se mit à tutoyer M. d'Haumont comme autrefois il tutoyait Palas :

« Si *tu crois* qu'on est venu de si loin pour cent cinquante mille francs !

– Cinquante mille francs ! reprit Fric-Frac, qui savait compter au moins aussi bien que le Bêcheur… Ah ! mais, on croit rêver !

– Soit ! fit tout à coup le Parisien, qui avait réfléchi. On contrôlera et tant pis pour toi si tu nous as menti ! et tant pis pour toi aussi si tu as dit vrai !

– Pour sûr qu'il nous conte des « flambeaux » !

– Silence ! ordonna le Parisien. C'est son affaire ! La nôtre, après tout, est de *toucher !* Si tu n'as plus le sou personnellement…

– Eh parbleu ! qu'il nous donne *la fortanche de sa chenille. !* (la fortune de sa femme). »

Didier se leva, pâle comme un mort.

« Où que tu vas ? lui crièrent-ils.

– Je m'en vais parce que je n'ai plus rien à vous dire… Mes cent cinquante mille francs sont à vous ! c'est à prendre ou à laisser ! Vous ne pourrez me dénoncer sans vous perdre vous-mêmes. Vous n'aurez pas un sou de plus ! Vous réfléchirez ! *Je ne tiens pas à la vie !* Vous aurez ces cent cinquante mille francs-là ou rien du tout !

– Assieds-toi, Palas ! et raisonnons un peu ! Ce serait dommage pour tout le monde de nous quitter comme ça… » repartit M. de Saynthine…

Maintenant ces messieurs ne posaient plus ! Ils se laissaient aller à leur naturel, celui que le bagne leur avait donné pendant plusieurs lustres ; ils parlaient argot et ils le tutoyaient. Ils étaient redevenus des camarades prêts à s'entendre ou à se *crever*. Ils l'appelaient à nouveau *Palas*.

Palas était resté debout.

« Tu n'as pas encore compris une chose, Palas ! c'est que nous ne voulons pas te faire chanter ! Un chantage, ça n'en finit plus ! Si nous acceptions tes cent cinquante mille francs, nous en aurions pour trois mois ! et ça recommencerait. On ne peut rien faire avec cent cinquante mille francs, à trois ! Il n'y a même pas de quoi faire un seul honnête homme ! Mais si tu es raisonnable, tu nous sortiras une bonne fois de la mouise. Ce que tu as, tant par ton mariage qu'autrement, nous te demandons de le partager avec nous !

– Il faut qu'il nous donne un million et il n'entendra jamais plus parler de nous ! je m'y engage ! » proclama Fric-Frac.

Et il leva la main et il cracha par terre.

Le Bêcheur prit à son tour la parole :

« J'ai ici la liste des titres apportés par Mme d'Haumont. Il y en a un gros paquet qui peut être bazardé tout de suite, et les autres ne présenteront pas de grosses difficultés. Palas est libre de faire ce qu'il veut de ces titres-là. Sa signature suffira. Il n'a pas besoin de donner d'explications, et s'il veut en fournir, c'est bien simple ! Il y a des titres qui ont remonté, il en profite pour les vendre ! Il y en a qui baissent, il s'en débarrasse avant qu'ils soient réduits à rien ! C'est lui qui a la gérance de la fortune. C'est son devoir de faire du « remploi ». Je me charge, moi, du remploi ! Il n'a qu'à donner sa signature. Il verra quel homme d'affaires je suis... Mme d'Haumont ne se doutera de rien ! On vous laisse les propriétés, la terre, et il y a encore l'héritage du papa beau-père ! T'es pas à plaindre ! Seulement, il faut t'asseoir, mon vieux, et prendre une plume ! Nous avons déjà trop bavardé ; le temps passe et nous n'avons encore rien fait de propre ! »

Ils regardèrent tous trois Didier qui était toujours debout, très pâle, les yeux mi-clos, son revolver à la main.

Ils ne craignaient pas son « rigolo ». Ils savaient bien que cet homme était incapable de faire trois cadavres. Ce n'était pas un Chéri-Bibi celui-là, et puis ce n'était pas un moyen de fuir le scandale que de s'en aller avec trois cadavres derrière soi ! Et puis ils ne se seraient pas laissé faire, on pense bien !

Non, ce qu'ils redoutaient maintenant en voyant cet homme si pâle, en dévisageant ce secret désespoir auquel ils l'avaient acculé, c'était que Palas n'usât de son arme contre lui-même ! Ma foi, il avait bien l'air d'un homme qui allait se tuer.

Ils saisirent cela d'instinct et Fric-Frac et le Bêcheur n'eurent point besoin du coup d'œil rapide de M. Saynthine pour le comprendre. M. de Saynthine fit aussitôt d'un air « bon enfant » :

« Au fond, il suffit que nous soyons d'« accord » en principe ! Nous ne sommes pas à un jour près ! La situation dans laquelle nous nous trouvons aujourd'hui vis-à-vis les uns des autres sera la même demain. Et nous disposons toujours des mêmes armes pour la faire cesser si nous voyons qu'elle se prolonge ! Que M. d'Haumont montre de la bonne volonté et il n'y aura rien de cassé !

Sans doute, nous ne pouvons sans dommage dénoncer M. d'Haumont à la police, mais il ne s'agit pas de la police ! L'idée que Mme d'Haumont peut rester longtemps encore, peut-être toujours – cela dépend de lui – ignorante de choses qu'elle n'a point besoin de connaître, activera la résolution de notre ancien compagnon ! Que M. d'Haumont prenne déjà les dispositions nécessaires au transfert des cent cinquante mille francs qu'il veut bien nous abandonner et nous reparlerons du reste dans huit jours… »

Didier se raccrocha à l'espoir suprême d'une entente possible.

« Il faut, dit-il, que je rentre chez moi maintenant ; je ne reviendrai plus ici. Je me rencontrerai avec M. de Saynthine, un soir que je lui ferai savoir, dans un endroit convenable et discret. Il recevra un avertissement ici. Dans quatre jours, nous nous serons définitivement entendus ou nous reprendrons chacun notre liberté ! »

M. de Saynthine avait jeté un nouveau coup d'œil à ses acolytes.

« Eh bien, c'est entendu ! dit-il. Et puissent ces quatre jours de réflexion t'apporter un bon conseil. Au revoir Palas ! Va ouvrir la porte de la rue, monsieur Toulouse !… »

Fric-Frac descendit dans le magasin. Didier le suivit.

Le Parisien souffla au Bêcheur :

« Les grands moyens ! »

Le Bêcheur n'eut que le bras à étendre et à appuyer la main contre le mur pour que, au moment même où Didier pesait de tout son poids sur les marches du petit escalier qui descendait au magasin, celles-ci s'effondrassent.

Didier poussa un cri, leva inconsciemment les bras en l'air et tomba. Les trois autres étaient déjà sur lui.

Son revolver avait roulé sur le pavé du magasin. Il était désarmé et, dans la situation où il se trouvait, presque dans l'impossibilité de secouer la grappe humaine qui l'étouffait.

Alors il fit entendre un sourd rugissement, auquel les autres répondirent par de hideux éclats de rire.

Mais voilà qu'en une seconde la petite fête prit une autre tournure. Aux gémissements de Didier répondit une sourde clameur mêlée à un terrible fracas.

Sous un poids énorme, le toit de verre de la courette se brisait et la porte qui faisait communiquer cette cour avec l'arrière-boutique était défoncée du coup.

Une forme humaine venait de rouler jusqu'aux pieds des bandits…

Tous trois s'étaient redressés, lâchant leur proie, et avaient jeté le même cri : « Chéri-Bibi ! »

Entrepris par une invincible épouvante, ils eurent un mouvement de recul ; mais voyant Chéri-Bibi toujours affalé, ils comprirent qu'il était grièvement blessé ; alors ils bondirent sur lui et le Parisien lui déchargea son revolver à bout portant dans la poitrine !

Mais Chéri-Bibi avait saisi l'arme, et les balles allèrent frapper le mur, après lui avoir éraflé la main, qui se mit à saigner abondamment… Les misérables étaient sur lui comme à la curée. Redoublant de haine pour ce monstre qui venait jusque chez eux se mêler de leurs affaires, ils allaient peut-être le mettre en morceaux, car Palas, singulièrement coincé dans le trou de l'escalier, essayait en vain de se dégager, quand il y eut des cris dans la rue ; la porte du magasin sauta, des policiers se précipitèrent.

Le Parisien, Fric-Frac et le Bêcheur, aux premiers coups frappés contre la devanture, s'étaient jetés au fond de la cour et

se tenaient dans un escalier obscur par lequel, en tout état de cause, ils avaient dû préparer leur fuite.

Les policiers s'étaient élancés sur leurs pas, passant devant les deux corps étendus sans plus s'en préoccuper pour le moment.

Chéri-Bibi et Palas restèrent seuls un instant. On entendait l'appel des policiers dans les couloirs, les escaliers et jusque dans la rue.

Chéri-Bibi se souleva vers Palas, essaya de se remettre sur ses jambes, mais il devait avoir un pied cassé, car il retomba en grondant : « *Fatalitas !* j'ai une *patte molle !* »

XXIII

Le héros et le bandit

Palas avait pu enfin sortir de sa chausse-trappe. Il courait à Chéri-Bibi. En entendant le forçat lui annoncer qu'il avait une jambe cassée, il ne put retenir une sourde exclamation.

« Et maintenant, *cavale !* lui souffla Chéri-Bibi, pendant qu'il en est encore temps ! Il est moins cinq broquilles (cinq minutes) si tu veux en réchapper !... T'occupe pas de moi ! Je ne peux plus remuer ma *jambe de laine !*... Écoute : au fond de la cour à droite, passe par la piaule du *biffin* (chiffonnier), n'y a personne ! Tu sautes au *montant* (escalier) de droite, les autres courent à gauche ! Arrive aux mansardes... Trotte sur les toits jusqu'au coin de la petite place... Descends comme tu pourras ! Tu trouveras là l'auto avec ton ami Hilaire. Il sera pas épaté de te voir, il nous attend ! Bonne chance !... »

Palas s'était penché et avait passé un bras sous les aisselles de Chéri-Bibi. D'un effort puissant, il le souleva :

« Què qu' tu fais », fit l'autre qui était en train de bander sa main ensanglantée avec un mouchoir grand comme une serviette.

« Je t'emporte ! fit simplement Palas. Tu n'imagines pas que je vais te laisser ici !...

– Ah ! n... de D..., tu vas me f... la paix ! dis ! Moi, j' suis f... j' te dis que j'ai *une jambe de laine !* T'as pas l'idée de m'emporter comme une poupée ! Tu ne sais pas ce que je pèse !

Et pis f… le camp ! mais *f*… le camp ! *L'arnac* (la police) va revenir ! Tu vas te faire pincer !… et tu ne me sauveras pas ! tu seras bien avancé !

– Écoute, Chéri-Bibi, c'est toi qui as chouriné le Caïd ! On recherche son assassin. Cette fois, tu n'y échapperas pas de la *veuve* (la guillotine) je ne te laisserai pas là ! »

Il s'était agenouillé, avait pris les bras de Chéri-Bibi et le chargeait sur ses épaules !

Chéri-Bibi lui sanglota dans le cou :

« Ah ! bien, ça c'est le plus beau que j'aie jamais vu de ma vie !… S'il y a un Dieu, qu'il nous protège !… Et maintenant, laisse-moi glisser, puisque tu le veux absolument, je m'appuierai à ton épaule, tu me soutiendras… Mais si tu les vois arriver, plaque-moi !… »

Ils traversèrent la cour qui était toute noire : c'était une manière de puits sur lequel donnaient d'infâmes logements qui paraissaient vides, car il n'y avait personne aux lucarnes. Toute la gent misérable qui grouillait là se tenait chez elle, ne voulant point connaître l'affaire et ne se mêlant du reste à ces drames que pour aider les « monte-en-l'air » à échapper aux « cognes ».

Chéri-Bibi guidait Palas. Depuis qu'il savait que son ancien patron était décidé à se rendre à l'appel des « fagots », il avait dû étudier les lieux. Ce n'était point du ciel qu'il était tombé au milieu de la bagarre.

Bientôt, ils furent dans un escalier si étroit que Palas avait de la peine à tourner avec son fardeau.

« Lâche-moi, mon vieux ! lâche-moi. Je te dis que tu vas te faire pincer !… Une vieille carne comme moi, qu'est-ce que ça peut te f… »

L'autre montait toujours… Pendant ce temps, « l'arnac » comme ils disaient, était redescendue par un autre escalier. Les policiers qui avaient perdu la piste des trois bandits, mais qui pensaient qu'ils ne pouvaient leur échapper finalement à cause des dispositions prises tout autour du pâté de maisons, repassaient par la boutique et s'arrêtaient stupéfaits de ne plus retrouver l'homme, ni son compagnon qui semblait si sérieusement blessé ! Ils ne trouvaient plus que des traces de sang…

Ils allèrent à la porte de la rue… Là, les policiers de garde déclarèrent que personne n'était sorti !…

« Bizarre ! fit un inspecteur de la Sûreté. Par où donc ces deux oiseaux-là se sont-ils envolés ? Il y en avait un qui paraissait avoir la patte cassée et l'autre était bien mal en point. *M'est avis que les victimes doivent être encore plus intéressantes à retrouver que les assassins ! »*

Il suivait sur les dalles les traces de sang. Elles le conduisirent à la courette, à la bauge des chiffonniers, à l'escalier sordide qui escaladait les murs humides de la bâtisse de droite…

« Doivent pas être bien loin ! »

Et ils se ruèrent à cette chasse nouvelle.

Chéri-Bibi entendit leur galop dans l'escalier. Il dit :

« Nous sommes f… »

Une porte était entrouverte sur un palier. Palas poussa.

Une petite fille et un petit garçon se mirent à jeter des cris perçants. Chéri-Bibi les regarda d'une façon si terrible que les deux enfants se turent instantanément, mourant d'effroi.

Palas avait tourné la clef dans la serrure. Les agents passèrent sur le palier sans s'arrêter, continuant vers les toits.

Malheureusement, dans le même moment, survint la mère qui s'était absentée pour faire une course dans le quartier ou pour bavarder avec quelque voisine et qui accourait retrouver ses petits, dans l'angoisse que lui causait tout le tumulte dont la maison était pleine. Elle fut stupéfaite de ne pouvoir ouvrir sa porte.

Elle appela : « Didi ! Gégé ! » Aussitôt les petits revinrent à la vie et se mirent à miauler de nouveau et puis, tout à coup ils se turent devant les yeux épouvantables de Chéri-Bibi !

La mère secouait la porte avec furie :

« Mais qu'est-ce qui a fermé cette porte ? Ce n'est point les petits ! Didi ! Gégé ! »

Nouveaux cris, nouveau silence !

Crise de désespoir de la mère sur le palier. Retour des agents. Elle leur expliqua qu'elle venait de rentrer chez elle, qu'elle avait trouvé la porte fermée à clef, que ses petits étaient seuls et qu'il devait se passer quelque chose d'affreux ! Dans le moment, les enfants jetèrent des clameurs d'écorchés. Le souffle leur était revenu, car Chéri-Bibi ne les regardait plus. La mère hurla…

« Parbleu ! Ils sont là ! » firent les agents.

Alors la mère comprit et fut prise d'une épouvante sans nom. Elle se rua contre la porte en vomissant des imprécations :

« À l'assassin ! À l'assassin ! On assassine mes enfants ! »

Les agents essayaient d'enfoncer la porte, mais cette femme les gênait et lorsqu'ils voulaient l'écarter, elle leur labourait le visage de ses griffes. Elle devenait folle…

Dans la chambre, Palas avait ouvert une fenêtre qui donnait sur une ruelle déserte, une espèce de cul-de-sac. Chéri-Bibi s'était traîné jusque-là et ils regardaient.

Il y avait une gouttière retenue au mur par des grappins de fer. C'était le dernier espoir ! En s'aidant de cette gouttière, on pouvait atteindre des échafaudages, et de là, gagner un toit.

« Va ! souffla Chéri-Bibi. Adieu ! Ne t'occupe plus de moi ou je me f… par la fenêtre ! »

Encore cette fois, tout ce que put dire Chéri-Bibi ne servit de rien… Comment Palas accomplit-il le miracle de le prendre avec lui, de le sauver avec lui ? Voilà ce qu'il n'eût pu dire cinq minutes plus tard !

Ils se trouvaient à l'avant-dernier étage et les étages étaient très bas. Les crampons tenaient solidement. La corniche de l'autre fenêtre au-dessus servit également de point d'appui à Palas !

Ils purent croire qu'ils allaient être précipités. On entendait toujours les cris des enfants, de la mère, des agents, et les coups formidables dont on ébranlait la porte qui, heureusement, était solide, comme il arrive dans les très vieilles maisons.

Enfin, ils atteignirent le toit, se trouvèrent en face d'une fenêtre, traversèrent une chambre vide qui, par une autre fenêtre, donnait sur un autre toit. Ils s'y jetèrent mais là, ils se heurtèrent à une cheminée et faillirent rouler dans la rue.

Palas commençait à souffler comme une forge.

Ils entendaient la poursuite des agents qui avait repris sur les toits et les cris qu'ils échangeaient avec ceux de la rue.

Chéri-Bibi guidait toujours la marche de plus en plus difficile de Palas, qui le portait presque.

« Là ! arrête-toi ! tout le monde descend ! »

Ils se glissèrent par une lucarne, furent dans une soupente, traversèrent un escalier.

« Lâche-moi, je vais descendre à cloche-pied ! »

Palas ne l'entendait même pas.

Des figures effarées se montrèrent sur le pas des portes.

« Couchez-vous tous ! n... de D... ! leur jetait Chéri-Bibi, que je ne vois plus vos g... ! Faites le mort, ou je vous rentre dedans !

« Encore une minute et nous sommes à l'auto ! souffla-t-il à Palas. Tout de même, je ne t'aurais jamais cru aussi fort ! Il est vrai que dix ans au pré, ça donne des muscles ! »

Enfin ils arrivèrent dans le couloir du rez-de-chaussée, d'où ils allaient pouvoir faire signe à l'auto ! Après, on n'avait plus qu'à démarrer en vitesse.

« J'entends le teuf-teuf ! La Ficelle a compris ! Il nous attend ! Il a mis son moteur en marche. »

Palas, qui avait toujours son fardeau formidable sur l'épaule, risqua un coup d'œil dans la rue.

« Oui ! fit-il, l'auto est là !

– Mais non ! elle n'est pas là ! glapit aussitôt Chéri-Bibi. *Fatalitas !* c'est l'auto des agents ! »

Et il pensa que M. Saynthine et ses acolytes avaient réussi, dans leur fuite, à se jeter avant eux dans la voiture conduite par Hilaire, ce qui n'était pas évidemment dans le plan de Chéri-Bibi… Mais Chéri-Bibi, dans cette affaire, avait tout prévu…, sauf l'intervention de la police…

Soudain, ils aperçurent les agents qui bondissaient dans leur auto et qui ordonnaient à leur chauffeur de faire le tour de la vieille ville…

Et immédiatement après leur départ survenait la limousine avec M. Hilaire…

Chéri-Bibi et Palas firent un mouvement hors de leur couloir… Hilaire les aperçut et leur fit signe…

M. Hilaire vit venir à lui deux ombres énormes, l'une portant l'autre…

Il aida Palas à installer Chéri-Bibi :

« Tu es arrivé à semer Saynthine ?… souffla Chéri-Bibi…

– Et comment ! » répliqua M. Hilaire, qui venait simplement de déposer Mlle Zoé à son hôtel et qui s'attendait à un ac-

cueil farouche de Chéri-Bibi. Il encaissa les compliments et sauta au volant : « Au cap Ferrat ! et mets-en tant que tu peux ! » commanda le bandit…

L'auto repartit. Presque aussitôt la voiture dans laquelle s'étaient jetés les agents revenait sur la place et voyant devant elle la limousine démarrer en trombe, lui courait sus :

« Si tu ne les sèmes pas aussi, ceux-là, nous sommes f… ! » hurla Chéri-Bibi.

XXIV

Un ange veillait

Au tournant du pont Saint-Jean, par lequel on entre dans la presqu'île qui conduit au cap Ferrat, M. Hilaire arrêta l'auto, se jeta en bas et cria :

« Descendez ! ils nous gagnent ! mon moteur a des ratés ! dans une minute ils seront sur nous ! Mais moi je vais continuer, ils me poursuivront croyant que vous êtes toujours dans l'auto. Je m'en tirerai toujours ! allez !

– Je reste avec la Ficelle, lâche-moi ! » cria encore Chéri-Bibi à Palas.

Mais, aidé de la Ficelle, Palas chargea de nouveau Chéri-Bibi sur ses épaules et tous deux se jetèrent en bordure de la route, derrière un talus. Aussitôt la torpédo des agents réapparut, la Ficelle était reparti !

Cependant, la voiture des agents s'arrêta, elle aussi, au tournant du pont Saint-Jean. Il y eut un conciliabule. Ils devaient se douter de quelque chose, avaient dû voir l'auto s'arrêter, si bien que leur troupe se divisa en deux : la moitié continua sa route dans la voiture, l'autre moitié traversa le pont.

Palas avait profité de cette hésitation pour faire un peu de chemin à couvert, derrière un mur. À Chéri-Bibi, qui le suppliait une dernière fois de l'abandonner sur la route, il disait :

« J'ai repris des forces, ça va !... La presqu'île est un labyrinthe ! Ils ne nous trouveront pas dans la nuit ! Dans un quart d'heure, nous aurons atteint les jardins de la villa. Là, nous sommes sauvés ! »

À la villa, Françoise était dans des transes mortelles, l'absence de Didier se prolongeant dans un moment où l'esprit de la pauvre femme, encore hallucinée par l'effroyable vision, ne parvenait point à se ressaisir. Mme d'Haumont commençait de se laisser aller à un désespoir qui pouvait l'étouffer, car elle ne l'exprimait pas. Cette inquiétude farouche qui étreignait son cœur n'était visible pour personne.

Elle avait eu la force de se lever ; elle avait revêtu un peignoir et s'était étendue sur un canapé dans le petit salon boudoir du premier étage qui faisait suite à leur chambre. Elle avait fait allumer une lampe et elle avait pris un livre ; et elle avait congédié la femme de chambre. Elle avait prié qu'on la laissât seule jusqu'au moment du retour de M. d'Haumont.

Elle paraissait calme. Ce qu'elle avait vu était si horrible et si inexplicable, qu'elle sentait avant tout qu'il ne fallait point qu'il pût soupçonner, lui, qu'elle avait pu voir, elle, une chose pareille !... Et pour qu'il ne pût soupçonner cela, elle s'essayait devant les domestiques à cette impassibilité nonchalante et à cette apparence de faiblesse *purement physique* qui tromperait Didier !

Car il fallait le tromper pour essayer de savoir ! Pour essayer de comprendre ! Pour arriver à cela, elle ne devait compter que sur elle-même !... Le secret de son mari prenait des proportions telles, et se présentait dans des ténèbres si redoutables, qu'elle imaginait facilement que Didier ferait tout pour l'en écarter plutôt que de lui avouer une vérité, qui devait être d'autant plus terrible, qu'il la lui avait plus jalousement cachée !

Elle ne voulait point l'acculer au mensonge, à l'invention, aux expédients. Cela eût été indigne d'elle, indigne de son amour ! Elle prendrait tout le mensonge pour elle : c'était nécessaire ! Et *quand elle saurait,* à force de patience et de ruse sublime, elle ferait comme si elle ne savait pas, *puisqu'il était nécessaire qu'elle ne sût rien !* Est-ce que Didier qui l'adorait et qui serait mort de douleur si elle avait épousé un autre homme (de cela elle était sûre), est-ce que Didier, pour n'avoir pas à partager avec elle son secret, n'était pas allé jusqu'à lui conseiller d'accepter la demande en mariage de Gorbio.

Il avait fallu des circonstances inouïes, pour déterminer Didier à lui dire : « Je t'aime ! » Comment n'aurait-elle pas compris que *s'il savait maintenant qu'elle savait,* elle aurait à redouter qu'il ne lui dise plus jamais : « je t'aime ! » Peut-être s'enfuirait-il ? Peut-être se tuerait-il ? Leur union n'avait été possible, elle le voyait bien, que parce que Didier avait un instant oublié ce quelque chose qu'il ne fallait pas qu'elle sût ! Allait-elle, par une question indiscrète, par une maladresse définitive, la lui rappeler, cette chose dont elle avait surpris, une seconde, la face épouvantable !

Non ! non ! elle ne dirait rien, et si elle voulait savoir, c'était pour lui rendre plus facile, à lui, sa tâche effroyable de dissimulation vis-à-vis d'elle !... Car maintenant, elle voyait bien qu'il ne s'agissait plus d'une ancienne histoire d'amour ou de quelque aventure banale d'autrefois dont il se serait, vis-à-vis d'elle, exagéré l'importance... Non ! non ! il y avait autre chose ! Après ce qu'elle avait aperçu, elle ne pouvait douter de la monstrueuse horreur de cette chose-là ! Mais... sans qu'il en sût jamais rien, elle allait veiller avec un soin farouche de tous les instants autour de leur amour et *sa foi dans Didier éloignerait le malheur.*

Car encore elle ne doutait point de lui et peut-être ne l'en aimait-elle que davantage qu'il fût ainsi accablé par le destin !

Ces pensées l'embrasaient, l'exaltaient, la ressuscitaient ! *Bien qu'il eût serré dans ses bras ce monstre, elle aimait toujours Didier !*

Où était-il à cette heure ? Pourquoi ne rentrait-il point ? Cette histoire qu'on lui avait contée sur la nécessité où il avait été de se rendre à la place, elle n'y croyait point ! Elle se redressa. Elle avait entendu des voix. Soudain, on sonna violemment à la grille. Elle courut à la porte-fenêtre qui s'ouvrait sur un balcon qui faisait le tour du premier étage. Derrière les rideaux, elle regarda. La nuit était assez claire pour qu'elle distinguât une petite troupe de quatre ou cinq hommes qui appelaient. Un domestique accourait vers eux, leur ouvrait et ils se répandaient dans le jardin en courant.

Des mots parvinrent à son oreille.

« La police ! » murmura-t-elle, et elle s'affaissa sur le canapé.

À ce moment, bien que toutes les fenêtres fussent closes, elle entendit distinctement la voix de son mari qui disait sur le balcon : « *Tout est fermé ! nous sommes fichus !* » Elle étouffa un cri et tourna la tête. Alors, au-dessus du brise-bise de la fenêtre qui donnait sur le balcon, derrière une plantation de mimosas géants qui cachait ce coin de la façade, elle aperçut un groupe inouï, *son mari ployant sous le poids du monstre !*

Elle eut la force de se lever, d'ouvrir sans bruit une fenêtre qui était à l'autre extrémité du balcon et de se jeter dans la chambre obscure…

Du fond de cette chambre, elle vit Didier se glisser dans le boudoir, refermer la fenêtre. *Quant au monstre,* il avait roulé sur le palier ; Didier n'eut que le temps de pousser l'homme

sous le canapé et de se jeter derrière un rideau. On frappait à la porte !

Alors Françoise rentra dans le boudoir, revint s'étendre sur le canapé, reprit son livre et dit : « Entrez ! »

Édition du groupe « Ebooks libres et gratuits »

Gaston Leroux

FATALITAS !

Nouvelles aventures de Chéri-Bibi

(1919)

Table des matières

I Françoise ment 4

II Descente au fond de l'abîme 9

III Deux âmes qui se cherchent 21

IV Les voiles se déchirent 26

V Un bon coup de Chéri-Bibi 39

VI Nina et Palas 47

VII Éclaircie 65

VIII Une journée qui avait bien commencé et qui finit mal .. 70

IX Chéri-Bibi et Palas 87

X Cartes sur cartes 94

XI Jalousie 102

XII De quelques événements qui se passèrent chez Nina-Noha 108

XIII Deux voix dans la tempête 115

XIV Une amie 121

XV La petite maison de la rue de Dunkerque 128

XVI De l'état civil de Chéri-Bibi dans la capitale 135

XVII Être ou ne pas être 152

XVIII Le miracle 159

XIX « Encore les femmes » 166

XX La *Tullia* 170
XXI Explications tragiques 178
XXII À fond de cale 184
XXIII Chéri-Bibi est toujours à la hauteur 198
XXIV Petite fête à bord 206
XXV Fin d'une carrière mondaine 216
XXVI L'Auberge des Pins 221
XXVII La chambre aux persiennes closes 228
XXVIII Monsieur et madame Martens 234
XXIX Le procès 242
XXX La cachette de Nina-Noha 249
XXXI Où Chéri-Bibi produit son petit effet 265
XXXII Madame Martens 273
À propos de cette édition électronique 281

I

Françoise ment

Il y a de certains moments où le mensonge devient une chose sacrée et dérobe à la vérité son éclat, son rayonnement, sa force irrésistible de persuasion. On ne voit point d'ombre alors sur la figure qui ment, ni de trouble dans le regard. Et cependant Françoise ne sait pas mentir. Elle n'a jamais menti. Voilà pourquoi elle ment si bien quand elle ment pour la première fois, soutenue par cette idée terrible que si elle ment mal, elle va déterminer une catastrophe. Laquelle exactement ? Elle l'ignore !... Elle ne comprend rien à ce qui se passe, si ce n'est que la police poursuit son mari, que son mari se cache de la police, *et d'elle, Françoise !*... Et qu'il a partie liée avec cette espèce de monstre blessé dont il lui semble entendre le souffle au-dessous d'elle.

« Il y a longtemps que vous êtes dans cette pièce, madame ? demanda l'inspecteur...

– Mais, monsieur, depuis au moins deux heures... Vous m'effrayez, s'écria-t-elle. Êtes-vous sûr que des malfaiteurs ?... Il va falloir fouiller toute la maison ! Ne me quittez pas, monsieur !... »

Elle s'est redressée sur sa chaise longue : elle est subitement haletante. Son mensonge s'aggrave ! Et elle dit instinctivement tout ce qu'il faut dire pour que cet homme parte et cherche ailleurs ! *Elle lui dit de rester près d'elle !* Il est déjà parti !... Elle le suit ! Elle l'accompagne !... Françoise est née instanta-

nément à l'intrigue. Elle en connaît tous les détours. Une attitude trop calme devant une irruption policière aussi inattendue aurait été des plus maladroites, et Françoise s'est émue tout juste ce qu'il fallait.

Non seulement elle a convaincu de son ignorance l'inspecteur, mais encore cette sorte de monstre qui se cache sous sa chaise longue, et son mari, derrière le rideau ! *Tous deux pensent qu'elle les sauve sans qu'elle s'en doute !*

Cela aussi était nécessaire. L'œuvre est parfaite. Ils entendent la jeune femme questionner anxieusement l'inspecteur qui redescend dans les jardins, appelé par ses hommes.

Aussitôt deux têtes se montrent dans le boudoir : celle de Palas d'abord, puis celle de Chéri-Bibi entre les glands qui pendent de la chaise longue…

« … *Vingt-deux !* (attention) souffle Chéri-Bibi, qui, dans les moments critiques, retrouve facilement l'argot du bagne, c'est peut-être un « décanillage à la manque ! »

– Je ne pense pas ! réplique à voix basse Palas ; ma femme l'a convaincu…

– Sans Mme d'Haumont « nous étions cuits », continue Chéri-Bibi, qui sait allier les formules du plus profond respect et de la plus grande correction (dès qu'il s'agit du beau sexe) au jargon le plus verdâtre…

Palas ne répond pas. Le cœur battant et les tempes glacées, il écoute… il écoute s'éloigner cette voix… cette chère voix qui les a sauvés… et qui questionne… questionne encore…

Le miracle heureux, pense Palas, ce n'est pas qu'ils aient échappé à l'inspection, c'est que Françoise ne se soit pas sou-

dain trouvée en face de l'horreur qu'ils apportaient tous deux quand ils avaient pénétré dans le boudoir.

Il est comme assommé par l'idée que cette chose affreuse eût pu se produire, et il faut le glissement douloureux de Chéri-Bibi sur le parquet et le sourd halètement du bandit pour le rappeler à la réalité féroce de la minute présente :

« Où vas-tu ? demande-t-il, hébété…

– Eh bien, quoi ? tu ne m'invites pas à dîner, probable ? Et puis, Mme d'Haumont peut rentrer ! je ne puis pas rester ici ! faut s'trotter ! mais t'occupe plus de moi ! Tu as assez fait, Palas ! *T'as tout payé d'un coup !* Et ça, mon vieux ! je te le rendrai ! Et avant qu'il soit longtemps ! Si tu n'étais pas si loin, j'embrasserais le bout de tes ripatons ! j'ai connu des poteaux ! mais toi, tu es digne de mon cœur ! Et tu sais, *le cœur de Chéri-Bibi, c'est quelque chose dont on ne se doute pas !… »*

Ce disant, il continuait de se traîner sur les coudes, et, peu à peu, il gagnait du côté du balcon…

« On ne viendra plus par là ce soir ! Écoute les flics ! Ils sortent de la volière ! (la villa). Ils en ont assez vu par ici ! moi aussi !… Tu vas me descendre sur la pelouse !… et ce vieux cachalot de Sylvio aura tôt retrouvé sa piaule… t'en fais pas !… »

Palas ne le quitta point. Il avait retrouvé toute sa lucidité d'esprit en entendant à nouveau la voix de Françoise qui appelait les domestiques dans le jardin et leur ordonnait de fermer les portes avec soin. Lui aussi était dans la nécessité de disparaître à nouveau, de sortir de la villa pour y revenir le plus normalement possible. Tous deux purent profiter de ce que, sur l'initiative de Françoise, qui avait fait rentrer tout le personnel, les jardins étaient redevenus déserts, pour s'y glisser et gagner la grève.

De là, ils atteignirent la cabane, sans autre aventure, et Palas donna les premiers soins à Chéri-Bibi :

« Mon vieux, soupirait le bandit, t'as des mains de femme, et tu me dorlotes comme une poupée ! J'en ai l'âme en pleurs ! Mais, tout de même, j'ai le cuir déchiré, et je connais quelqu'un qui n'a pas son pareil pour ces blessures-là ! C'est le docteur Yoyo !... »

Palas retourna à Nice et rentra à la villa avec une auto. Le soir même, le docteur Ross veillait Chéri-Bibi.

Quand M. d'Haumont se présenta à la villa Thalassa, les domestiques lui apprirent en quelques mots l'événement de la soirée. Effrayée par l'irruption de la police, Mme d'Haumont s'était couchée. Elle reposait maintenant.

Après quelques minutes où, dans la solitude du cabinet de toilette, il avait fait disparaître les dernières traces d'un labeur de forçat, Palas s'en fut entrouvrir la porte de la chambre de Françoise. Celle-ci dormait d'un sommeil si profond que le malheureux remercia le Ciel... et referma la porte.

À la vérité, dans ce sombre acharnement du mauvais sort à le poursuivre, il y avait des éclaircies, un soudain retour heureux des événements qui le sortait de l'abîme au moment où il croyait en toucher le fond. Cette femme qui reposait si paisiblement derrière cette porte lui redonna un peu de calme.

Il avait cru qu'il allait falloir mentir encore, inventer des choses, tout de suite... expliquer son retard, et montrer un visage de comédie... Déjà, par un effort suprême, le dernier d'une journée bien remplie, il s'était préparé à cela... Ce n'était pas seulement de ses effets qu'il avait fait la toilette, mais de son regard, mais de son sourire. Et voilà qu'elle dormait !... Quand il

se retrouva seul chez lui, il eut une détente farouche et il tomba dans un fauteuil en riant d'un rire sourd et stupide qu'il arrêta net, du reste, car il lui faisait peur et cela touchait à la folie…

Événement formidable ! Palas était tranquille… jusqu'au lendemain matin… Alors il s'endormit comme une bête. Il ne rêva même pas du bagne !

II

Descente au fond de l'abîme

Chéri-Bibi, lui aussi, passa une nuit excellente grâce à de certains médicaments primaires dont Yoyo avait le secret. Et il fit, lui, des rêves : des rêves admirables ! Il rêvait qu'il avait débarrassé à jamais Palas des trois bandits qui formaient le seul obstacle à son bonheur. Quand il se réveilla, il était encore plein de cette idée charmante et il tâcha, pendant quelques instants, à se rappeler par quel coup heureux et terrible il était parvenu à un aussi enviable résultat.

La mémoire qu'il avait de son rêve lui faisait défaut sur ce point capital, et il ne s'en montra point autrement chagriné, car il ne manquait point de confiance en son imagination à l'état de veille, dès qu'il s'agissait de débarrasser la société de quelques mauvais garçons. Il venait de décider, à part lui, de conférer de cette chose importante, au plus tôt et dans le plus grand secret, avec son ami la Ficelle, et un sourire de bon augure errait déjà sur sa lèvre monstrueuse, quand deux petits coups secs frappés à la porte de l'huis le firent se dresser, la mine terriblement hostile, car il ne connaissait point cette manière de frapper.

« Qui est là ?

– C'est moi ! répondit une voix de femme qui le fit tressaillir. Ouvrez-moi, monsieur Sylvio ! »

Chéri-Bibi, du grabat où il était étendu, tira le cordon qui faisait jouer le verrou, et une femme parut. C'était Mme d'Haumont.

Avec elle entra toute la lumière de la rade. Et elle-même, dans ce taudis, dans ce trou d'ombre au fond duquel remuait l'ombre de Chéri-Bibi, surgit comme une âme en visite, comme une douce flamme du paradis attirée dans l'antre d'une sorcière par quelque invocation irrésistible. Au fait, sur le foyer en cendre, finissaient de cuire, dans un chaudron, des herbes et ingrédients diaboliques apportés la nuit même par Yoyo et qui n'étaient peut-être point seulement destinés à des cataplasmes… Pour que Macbeth s'en vînt vers les sorcières de minuit, il avait fallu peut-être un miroton moins compliqué que celui qui mijotait dans le pot du *piaye* roucouyenne. Yoyo connaissait le secret de toutes les mixtures et il pouvait beaucoup demander à leurs vertus. Chéri-Bibi put penser que c'était à la toute-puissance du sorcier qu'il devait l'apparition de cette fée sur le seuil de sa nuit.

« *Entrez, gentille dame !* » exprima le plus doucement qu'il put le monstre frissonnant.

Françoise avait bravement refermé la porte.

Chéri-Bibi soupira : il ne la voyait plus ; tout au moins avait disparu cette forme de lumière qui l'avait soulevé de son grabat, dans un émoi de tout son être.

Chéri-Bibi aimait la beauté. Il l'avait jadis fréquentée pendant des heures heureuses et sublimes, et c'était un homme qui n'avait pas hésité dans son temps à accomplir des exploits mythologiques (nous voulons dire dignes de la mythologie) pour un sourire de femme.

Or, si peu qu'il la vît, dès qu'elle eut repoussé la porte, il voyait bien que Mme d'Haumont ne souriait pas… Certes non !

Que venait-elle faire chez lui ? Elle ne lui avait jamais adressé la parole. Il l'avait quelquefois promenée en barque, mais ç'avait toujours été comme s'il n'avait pas existé pour elle ! Elle passait tout le temps de la promenade à mêler ses yeux aux yeux de Palas. Ils (les yeux de Mme d'Haumont) n'avaient jamais eu un rayon pour le pauvre pêcheur Sylvio.

C'était un miracle qu'elle sût même qu'il existât, qu'il habitât ces quatre planches, au bord de l'eau.

« Monsieur, fit la voix grave de Françoise (une voix qui ne tremblait pas), je suis Mme Didier d'Haumont !

– Je vous ai reconnue, madame ! » fit Chéri-Bibi en hochant la tête et pour dire quelque chose… « J'ai le vertige, pensait-il, l'attente fait que tout tourne autour de moi ! »

Il n'attendit pas longtemps :

« Moi aussi, je vous ai reconnu, monsieur !… J'ai reconnu tout à coup le pêcheur Sylvio quand mon mari vous a pressé dans ses bras ! »

Il y eut au fond de l'antre un grognement rauque qui était aussi un gémissement… et puis plus rien…

Et ce fut encore la voix grave de Françoise qui reprit :

« Je vous ai aperçu aussi, monsieur, la nuit où vous avez sauté par la fenêtre du bureau.

– Et vous n'avez rien dit ?

– Je me suis évanouie…

– Évidemment !… »

Cette fois le silence fut long. On entendait seulement la vaste poitrine battante de Chéri-Bibi.

« Je comprends, finit-il par dire, dans un souffle et dans un sourire (dans un effroyable sourire qu'elle ne vit pas, car elle se serait assurément enfuie, effrayée devant une créature de Dieu qui pouvait avoir des sourires pareils). *Je comprends le souci qui vous amène !…* » Et, dans l'ombre, Chéri-Bibi se prit la gorge comme s'il voulait y étrangler le ricanement sinistre qui déjà enflait ses muscles…

Ainsi cette femme s'était évanouie d'horreur parce qu'elle avait vu son mari l'embrasser comme un frère !… « *Évidemment ! Évidemment !* » Elle avait vu la peste en personne sortir de la nuit et presser Palas sur son sein que la vie n'eût pas été arrêtée en elle par une plus grande épouvante !

Ça, c'était le lot de Chéri-Bibi, de n'avoir qu'à paraître pour faire hurler les petits enfants, et se pâmer les femmes !

« *Je comprends ! je comprends le souci qui vous amène !… On n'embrasse pas ça !… Qui suis-je, moi qu'il a embrassé ?…* Eh bien, madame, je suis !… je suis !… »

Il devina qu'elle se rapprochait de lui, il sentit la chaleur de sa main qui n'osait pas toucher sa bouche…

« Taisez-vous !… Je ne suis pas venue ici pour savoir qui vous êtes !… *Je ne le savais pas quand vous étiez cachés, tous deux, mon mari et vous dans mon appartement…*

– *Fatalitas !*… vous nous aviez vus, madame ! haleta Chéri-Bibi !… Vous saviez que j'étais sous votre chaise longue ?…

– Oui, monsieur, *et je ne me suis pas évanouie*…

– Oh !… vous saviez que j'étais là, moi, moi, *l'horreur* de moi !… »

Elle ne dit rien. Elle attendait qu'il parlât, maintenant. Mais Chéri-Bibi ne pouvait pas parler. Sur un fond de demi-gémissement, de demi-rugissement, éclataient de temps à autre des monosyllabes, des moitiés de mots, des commencements de phrases aussitôt évanouies…

Tout cela traduisait son enthousiasme pour une petite femme qui n'avait eu qu'à poser tranquillement sa fragilité sur un divan, entre un bandit qui se cache et un policier qui cherche, pour tromper et retarder le Destin.

Cependant, un peu calmé, quoique tremblant toujours d'un reconnaissant émoi, Chéri-Bibi finit par prononcer :

« Elle est brave ! *Timidité : Tu es une enfant qui n'a point de place ici !* On peut vous parler carrément, madame : vous nous avez sauvés ! Votre mari sait-il cela ?

– Non !… puisque je suis ici !…

– *Évidemment !* Et c'est à moi que vous venez demander de trahir le secret… »

Elle se leva. Par la lucarne, un rai de lumière venait de pénétrer. La figure de Françoise entra dans cette lumière et la renvoya à Chéri-Bibi, sur son grabat, en effluves adorables :

« Je ne viens point, dit-elle, pour connaître votre secret à tous les deux ! Je sais que vous courez le même danger… je viens vous demander, à vous, le moyen d'y parer ! *et de sauver mon mari, sans que mon mari s'en doute !* »

Elle n'avait pas achevé cette phrase que toute la masse de Chéri-Bibi basculait, roulait aux pieds de cette femme et s'y maintenait, tandis que ses mains agrippaient le bas de la jupe et que le monstre en embrassait les plis, passionnément.

Françoise voulait le relever.

« Laissez ! Laissez ! supplia-t-il… Laissez-moi ici ! c'est si bon ! je ne me mets pas souvent à genoux !… je vous prie de le croire ! Cela ne m'est arrivé qu'une fois dans la vie, et c'était aux pieds d'une sainte comme vous ! Tout ce que je peux faire de bon, tout ce que je peux tenter de bien (ce sont des choses qui m'arrivent), c'est en souvenir d'elle ! Après tout, c'est une vieille histoire qui n'a rien à faire ici ! mais c'était un ange comme vous ! Alors, laissez-moi pleurer un peu à vos pieds ! Ça soulage ! Depuis tant d'années ! tant d'années que je n'ai pas pleuré aux pieds d'une femme !… »

Françoise, qui pleurait, elle aussi, attendit qu'il ne pleurât plus. Ce ne fut pas long. Chéri-Bibi, soudain furieux de son apitoiement, dévora (si l'on peut dire) la moitié de son chagrin en silence.

« Vous avez beaucoup souffert ? » demanda Françoise, qui ne voulait pas se montrer égoïste et qui cependant ne pensait qu'à *une autre souffrance…*

« Oui !… Oui !… pas mal ! merci !…

– Et mon mari aussi a beaucoup souffert ? fit-elle, en hésitant…

– Oui ! oui ! *un peu !…* » Et tout à coup Chéri-Bibi revenu de lui-même, mécontent de sa faiblesse envers lui-même, voulut bien se rappeler que cette femme n'était pas venue là pour lui…

« *Trop !…* s'écria-t-il ! il a trop souffert ! car, lui, madame, il est innocent, comme un enfant, c'est une âme toute blanche, comme la vôtre, madame, digne de la vôtre !… Vous saurez tout ! c'est nécessaire ! Si vous ne saviez pas tout, vous pourriez vous imaginer… »

Françoise tremblait d'angoisse. Chéri-Bibi s'en aperçut… Il s'interrompit :

« Non ! vous ne pourriez imaginer *cela !* alors il vaudrait peut-être mieux se taire… »

Et il attendit :

« Je ne crains rien pour lui ! » fit-elle, de sa douce voix grave, un peu tremblante, et elle se répéta tout haut, comme pour se donner du courage, une phrase qu'elle ne cessait de dire tout bas depuis vingt-quatre heures : « *J'ai foi en lui ! J'ai foi en lui !* » puis, elle ajouta, avec une ferveur nouvelle :

« *Dites-moi tout* ce *qu'il faut !* »

Chéri-Bibi s'était redressé, avait regrimpé sur son grabat avec des grognements : « *Il réfléchissait !…* » Et voilà qu'il cessa de réfléchir… qu'il fit entendre une phrase qui grondait entre ses dents depuis quelques minutes, une phrase qu'il avait grand-peine à retenir prisonnière… il ne la retint plus parce qu'il fallait en finir et qu'entre lui et cette femme, il ne pouvait plus y avoir de demi-confidences…

« *Lui et moi, nous sommes deux forçats en rupture de ban !* »

La figure de Françoise était toujours dans la lumière, de telle sorte que Chéri-Bibi put assister du fond de sa nuit à la transformation subite de ce visage qui sembla quitter la vie.

Les paupières battirent et retombèrent sur le regard, lourdes comme du marbre et toute la figure elle-même ne fut plus qu'une image de pierre caressée d'un rayon idéal.

Cependant, cette image, en dépit de l'apparence, était vivante, puisque les lèvres remuèrent pour laisser passer un mot dans un soupir : « *Le malheureux !* »

Ainsi, dans cette affreuse conjoncture où elle apprenait toute l'immensité de son propre désastre, elle ne pensait qu'à la calamité de l'autre, de celui à qui elle avait donné son cœur, son âme, sa chair, et dont elle ne *pouvait* pas douter, puisqu'elle lui avait donné tout cela. Sous le coup qui venait de lui être porté, elle ne pensait pas *qu'elle avait épousé un forçat,* elle pensait *au forçat qu'elle avait épousé et qui était innocent !* Cela représentait *pour lui* une somme déjà si considérable de misère et de désespoir qu'elle ne pouvait avoir même l'idée de commencer à prendre sur elle-même la mesure de son malheur personnel.

Cela était d'une grandeur telle que Chéri-Bibi en était comme foudroyé.

Un mot tombé de cette bouche adorable l'avait frappé jusqu'à l'anéantissement. Chéri-Bibi prétendait connaître l'amour, et il y avait dans sa vie passée des heures où ce sentiment lui avait inspiré les plus généreux crimes de la terre… Tout de même, un amour aussi parfait, aussi absolu que celui qui remplissait le cœur de cette femme, peut-être ne l'avait-il pas soupçonné !

Un mot le tira de son accablement extatique : « Parlez ! »

Alors, il parla, et ce pitoyable bandit se rappela que jadis, entre deux stations à Cayenne, il avait su tenir à une femme le plus noble et le plus tendre langage du monde. L'élégance et la beauté, surgies à ses côtés, chassaient instantanément l'argot. Une belle douleur qui passait anoblissait la sienne. Il n'y avait pas cinq minutes qu'il parlait que Françoise, dans une grande détente heureuse de tout son être, pleurait…

Il parlait avec une émotion si profonde de l'innocence de son ami *(son ami !),* que la jeune femme posa sa main, dans un geste inconscient de reconnaissance, sur la main de Chéri-Bibi. Celui-ci se recula aussitôt, avec un sourd rugissement, au fond de son antre !…

« *Pas les mains ! on ne me touche pas les mains !… Un ange comme vous ne touche pas les mains de Chéri-Bibi !…* »

À ce nom, célèbre dans les fastes du crime universel et dont on avait terrifié sa première enfance, comme autrefois les gouvernantes en usaient avec le loup-garou, Françoise eut un « oh ! » d'épouvante… et, au recul de pudeur de Chéri-Bibi, elle répondit par un recul d'horreur…

On ne la voyait plus. Ils ne se voyaient plus. Ils étaient chacun dans leur coin, chacun dans leur bout d'ombre :

« N'ayez pas peur, madame ! gronda la voix redevenue férocement ironique de l'affreux bandit… *je ne bougerai plus !…* Je vous le jure !… Prenez le temps seulement de « vous remettre » pour mieux m'écouter… Je ne dirai que des choses *utiles,* vous pouvez en être assurée… *Je ne veux pas que vous reposiez auprès de Palas avec une âme inquiète !…*

– Palas ? interrogea-t-elle dans un souffle.

– C'est ainsi que nous l'appelions au bagne, madame. Un joli nom, n'est-ce pas ? C'est moi qui le lui ai choisi !… Mais son vrai nom, je vais vous le dire : votre mari s'appelle Raoul de Saint-Dalmas ! Ce nom ne vous dit rien, vous étiez trop jeune, *lors de l'affaire… »*

Il s'arrêta. Il l'entendit qui « claquait des dents !… » Elle, si brave tout à l'heure, maintenant, elle avait peur !… elle avait peur de lui !… Le monde entier avait peur, depuis si longtemps, de Chéri-Bibi ! Et il eut pitié de cette pauvre créature qui avait la terreur de son nom, et qui grelottait parce qu'il avait haussé un peu la voix et que, depuis un instant, il s'exprimait sur un ton fâché…

Dès lors, il lui parla à voix basse (oh ! à voix basse, il pouvait avoir une voix si douce, certaines intonations sympathiques du plus heureux effet !) et il lui conta toute la triste aventure du pauvre Saint-Dalmas, comme s'il eût récité l'une de ces complaintes des bords de la route que les marchands d'images d'autrefois vendaient pour deux sous aux petits enfants après les leur avoir chantées.

C'était infiniment pitoyable. Et il ne pouvait y avoir qu'un brave homme pour trouver une façon aussi joliment touchante de conter un si injuste malheur… Alors elle cessa de claquer des dents. Elle écoutait. Elle écoutait !

Maintenant Chéri-Bibi confiait à Françoise qu'il s'était échappé lui-même du bagne pour aider Palas à prouver son innocence, *et que c'était dans la recherche de cette preuve* qu'ils avaient failli tous deux être *pincés* par la police et qu'il leur était arrivé la méchante aventure de la nuit !

Ce disant, Chéri-Bibi laissait ignorer à Françoise l'existence des misérables qui poursuivaient son mari. Ainsi la rassurait-il le mieux qu'il pouvait, lui affirmant que Raoul de Saint-Dalmas « passait pour mort et n'avait plus rien à redouter de l'injustice des hommes ! »

Enfin, il l'enseignait sur la conduite à tenir : *elle devait, avant toutes choses, cacher à son mari qu'elle savait la vérité !*

« Mais je crois à son innocence ! protesta-t-elle.

– Gardez le silence, vous dis-je. Tant qu'il ne pourra pas apporter à la face du monde la preuve de cette innocence-là, il ne pourra supporter l'idée qu'au fond de vous-même *vous êtes en droit d'en douter !*... La pensée qu'il y aurait peut-être des moments où vous y croiriez moins, à son innocence, lui ferait haïr la vie ! *Il m'a dit qu'il se tuerait si vous appreniez jamais qu'il a passé dix ans au bagne et qu'il a été assez lâche pour vous épouser !... Je n'insiste pas !... »* conclut Chéri-Bibi.

Sans doute, pour graver plus fortement dans l'esprit de Françoise le souvenir de ces dernières phrases lui dictant la nécessité du silence, le bandit avait repris sa grosse voix qui paraissait toujours si grondante de menaces... Tant est que Françoise, dans le moment qu'elle se sentait un peu moins de répugnance pour un si célèbre brigand, lequel avait montré tant de dévouement pour la pauvre victime qu'elle adorait, se reprit à trembler comme une feuille.

Le rayon de soleil qui passait par la lucarne s'était glissé peu à peu jusqu'au grabat et éclairait maintenant *les mains ! « Pas les mains ! Pas les mains ! »*

Ah ! ces deux énormes pattes qui s'étaient refermées sur tant de crimes dont la terre était encore toute retentissante !... Elles lui faisaient peur. Elles lui faisaient peur !... Et tout à coup,

ce fut plus fort qu'elle !... Comme ces mains avaient remué un peu *vers elle,* elle se sauva !...

Elle fut près de la porte d'un bond, l'entrouvrit d'une main tâtonnante, bredouilla quelques mots honteux de remerciements, puis, comme elle sentait qu'elle allait étouffer, elle se jeta dehors... et se mit à courir... courir comme une folle... poursuivie par un mot qui éclatait encore à ses oreilles et qui avait salué son départ éperdu : *Fatalitas !*

III

Deux âmes qui se cherchent

Quand Françoise rentra à la villa Thalassa, M. d'Haumont la cherchait. Il ne comprenait point qu'elle fût sortie si tôt sans qu'il l'eût vue. Les domestiques ne pouvaient donner aucun renseignement utile. Françoise entendit son mari, dans le jardin, qui questionnait un jardinier.

Le son de cette voix émue lui fut une douce musique, après les derniers grognements de l'autre.

Elle sentit battre son cœur ineffablement et elle comprit qu'elle ne l'avait jamais tant aimé. Mais elle tremblait d'être surprise dans son émoi.

Elle eût voulu avoir des heures devant elle pour se recueillir.

Elle se demandait avec angoisse si elle n'allait point se trahir tout de suite, si son visage n'allait point apprendre à Didier qu'elle savait tout ! Et les dernières paroles de Chéri-Bibi : *il se tuerait !* n'étaient point faites pour la calmer, bien qu'elles lui commandassent le sang-froid.

Elle s'était arrêtée derrière le petit temple de l'amour qui dressait, à l'extrémité des terrasses, sa coupole de marbre parmi l'enchevêtrement d'une flore embaumée.

Elle avait mis la main sur son sein. Et, quoi qu'elle fît pour dompter son cœur en désordre, elle se demandait si elle n'allait pas suffoquer, s'abattre là stupidement, quand Didier, inquiet, surgit devant elle.

« Oh ! mon Dieu ! qu'y a-t-il ? » et il courut vers elle.

« Rien ! Rien ! je suis montée trop vite ! je voulais te faire une surprise !… je suis un peu essoufflée ! ce n'est rien ! je t'assure, mon chéri… »

Là, là, (calme-toi, mon cœur ! maintenant le plus gros est fait !) Elle reprenait son équilibre mental et la libre disposition de son corps ! Elle l'avait vu, le *forçat !*…

Elle lui avait parlé *naturellement*…

Elle avait trouvé tout de suite le mensonge nécessaire… Elle sentait qu'elle saurait toujours lui mentir sans hésitation avec une habileté que lui dicterait son incommensurable amour…

Didier l'embrassait et elle riait de bonheur, un peu plus fort, un peu plus nerveusement peut-être qu'il n'eût fallu, mais elle était montée si vite !… elle avait couru…

« Ce matin, je n'ai pas voulu te déranger, tu dormais si bien !…

– C'est comme moi, hier, quand je suis rentré, je n'ai pas voulu t'éveiller…

– Crois-tu ! quelle histoire ! fit-elle tout à coup. Tu sais qu'ils m'ont fait peur, ces gens de la police ! on t'a raconté ?…

– Oui, c'est assez bête, ce qu'ils ont fait là !… Tu ne vas plus te croire en sûreté ici !… Si tu veux, nous allons déménager !

– Oh ! mon chéri, me prends-tu pour une sotte ?… »

Et elle lui parla tout de suite d'autre chose, d'autre chose de très important, de la robe que Violette aînée devait lui livrer le jour même, « encore une surprise que je te réserve pour ta fête de charité de l'hôpital auxiliaire de Cimiez… ».

« Tu verras comme je serai belle, c'est une idée à moi ! Oh ! très simple, tu sais, mais d'un chic !

– La coquette !

– Oui, pour toi, pour toi seul !… »

Il était rassuré quant à elle, c'était visible. Peut-être avait-il redouté que les événements de la nuit précédente eussent laissé chez Françoise un souvenir inquiétant… La façon hâtive dont il l'avait recherchée le matin même, le trouble avec lequel il l'avait abordée, tout le faisait supposer… Mais, maintenant, il respirait librement. L'effroyable aventure avait passé près de sa femme sans qu'elle en eût été effleurée.

« Où es-tu allée te promener, ce matin ?

– Mais tout près d'ici, mon chéri, jusqu'à notre rocher, tu sais, celui où l'on est si bien pour s'embrasser… je t'attendais… je me disais : il va se douter que je suis là !… Et tu n'es pas venu, méchant !…

– J'y allais », fit Palas.

Et c'était la vérité…

Cette matinée se passa, pour Françoise (sans que Palas s'en doutât un seul instant), dans une occupation ardente de son esprit autour « des gestes du forçat » !...

Observations muettes, alternatives de terreur et de confiance ardente... (un forçat ! un forçat ! oh ! ces deux syllabes dans la sonorité de son cœur) mouvements de pitié et d'amour...

Un moment il fut devant elle et il paraissait l'avoir oubliée, tant son esprit préoccupé envisageait dans le secret de sa conscience de redoutables et pressantes hypothèses...

Et il marchait devant elle, les mains dans les poches, les épaules lasses et le menton bas.

Alors, ce fut une révélation atroce...

Elle n'avait connu jusqu'alors que le héros... *elle venait d'apercevoir le bagnard !*

Il ne devait pas être autrement sur le roc brûlant où le Destin l'avait jeté dix ans, de l'autre côté des océans !...

Dix ans de bagne ! Cet homme dont elle avait pénétré la belle âme, dont le cœur généreux, comme celui d'un enfant, tenait tout entier dans ses petites mains d'épouse... cet homme avait vécu dix ans au bagne !... Ce fut si soudain cette vision, qu'elle ne put retenir une sourde exclamation. Didier se retourna.

« Quoi encore ? quoi encore ?...

– Rien ! Rien ! je t'aime ! je t'aime ! ah ! comme je t'aime !... »

Elle lui avait pris la tête entre ses doigts de lumière ; elle l'avait rapprochée de ses lèvres tremblantes d'amour… et ses baisers allaient chercher les rides les plus profondes, celles qui se cachaient aux tempes, dans l'ombre propice du cheveu rude, celles qui avaient conservé les souvenirs les plus forts de la douleur. Elle les lavait de ses larmes tièdes qu'elle ne pouvait plus retenir et qui coulaient doucement sur ce visage adoré…

« Françoise ! Françoise ! qu'as-tu ? balbutiait-il encore.

– Rien ! rien ! je t'aime !… je t'aime et je pleure ! Laisse-moi pleurer ! je pleure de bonheur… mon chéri ! mon chéri ! »

Il sortit de ses mains ébloui et terrifié.

Un amour pareil, au fond de son abîme, il y avait de quoi crier de joie et d'horreur ! Il se laissa aller dans ses bras, ne voulant plus penser à rien, décidé à s'abandonner à son destin qui le frapperait par-derrière, quand il lui plairait !…

Mais elle ! Mais elle !

IV

Les voiles se déchirent

Quelques heures plus tard, à cause d'elle, il retournait déjà vers le seul être qui avait osé se mettre entre le Destin et lui ! *Les autres n'allaient pas en rester là !…*

Chéri-Bibi le rassura.

Certainement, après l'échec de leur première tentative de chantage et les dangers personnels qu'ils avaient courus, Arigonde et sa clique le laisseraient quelque temps en paix : ce qui donnerait le temps à Chéri-Bibi de *négocier* cette affaire dont il se chargerait désormais : « *On fera en sorte que tu n'en entendes plus parler !…* Compris Palas, ne me parle plus de ces voyous-là ! Ils n'en valent pas la peine ! N'y pense plus ! »

Ces paroles, prononcées avec cette assurance particulière à Chéri-Bibi, qui ne permettait aucune objection, avaient le don de rassurer un peu Palas. Il savait qu'il pouvait compter sur son vieux compagnon de géhenne. Chéri-Bibi parlait de *négocier* l'affaire. Palas avait pu juger de quelles ressources insoupçonnées Chéri-Bibi disposait. L'homme qui lui avait livré, quelques années auparavant, le trésor de Yoyo, était bien capable d'être encore assez riche pour contenter les appétits de chantage les plus ouverts.

Dans le moment qu'il se faisait ces réflexions consolantes, on frappa à la porte de la cabane. Palas en montra de l'émoi.

« N'aie crainte, c'est le bon docteur qui vient soigner le pauvre pêcheur Sylvio. Entrez, docteur ! »

Le docteur Ross entra et retira ses lunettes.

M. Didier d'Haumont ne l'avait encore jamais vu de si près. Il ne put retenir une exclamation. Il venait de reconnaître Yoyo !

Ainsi Yoyo était venu en France avec Chéri-Bibi ! Palas voulut demander des explications, mais Chéri-Bibi lui répliqua que le docteur n'avait pas une minute à perdre, et il donna carrément congé à M. d'Haumont.

Celui-ci s'en alla, persuadé plus que jamais que Chéri-Bibi et Yoyo complotaient de le sauver une fois de plus avec l'or de la forêt vierge…

Légèrement étourdi par une aussi heureuse perspective, Palas rentrait à la villa Thalassa quand son attention fut tout de suite attirée par une silhouette féminine qui l'intrigua étrangement. Cette démarche ne lui était point inconnue…

Cependant, au lieu de hâter son pas, il n'avança plus qu'avec une certaine hésitation. C'était ainsi maintenant : quand le moindre événement imprévu survenait, une instinctive inquiétude suspendait instantanément le cours normal de son geste ou de sa vie intérieure.

Malmené à nouveau si cruellement par un mauvais destin qui, pendant plus de trois ans, semblait s'être détourné de lui, Palas courbait déjà les épaules sous de nouveaux coups. Il laissa pénétrer cette femme dans le vestibule de la villa et attendit qu'elle fût introduite pour questionner le domestique.

Ce qu'il apprit n'était point de nature à calmer sa curiosité. La visiteuse n'avait point donné son nom. Elle avait seulement prié que l'on annonçât à Mme d'Haumont, une amie…

Dans le moment, Françoise était enfermée dans son boudoir avec des livres qu'elle avait rapportés de Nice, une collection des causes célèbres, où l'affaire de Saint-Dalmas était retracée dans ses plus grands détails. La malheureuse dévorait littéralement le compte rendu de ces audiences où tout semblait accabler l'accusé, mais où retentissait aussi avec une persistance et des accents dont elle était toute frémissante sa farouche protestation d'innocence.

Quand on frappa à la porte, Françoise dissimula rapidement ses livres. Elle fut tout étonnée de l'étrange façon dont se présentait la visiteuse inconnue.

Elle posa quelques questions au domestique et lui ordonna de la faire entrer dans le grand salon du rez-de-chaussée.

Ayant mis les causes célèbres sous clef, elle descendit.

Elle n'avait pas plus tôt pénétré dans le grand salon qu'un double cri de joie retentissait aussitôt et les deux femmes étaient dans les bras l'une de l'autre :

« Madame Martens !…

– Ma petite Françoise ! »

C'était une très ancienne et très bonne amie de la famille. Mme Martens avait connu Françoise, fillette, une dizaine d'années avant les événements présents.

Depuis la guerre, elles n'avaient pas eu l'occasion de se revoir, mais elles s'étaient écrit souvent. Mme Martens avait eu

une grande peine de ne pouvoir assister au mariage de Mlle de la Boulays. Elle était elle-même mariée depuis vingt ans à un magistrat célèbre par ses travaux sur le droit criminel, figure austère, nature glacée, qui n'avait pas su la rendre heureuse. Enfin, le grand chagrin de sa vie était de n'avoir pas d'enfants. Quand elle avait connu Françoise, elle l'avait aimée comme sa fille.

À l'époque où nous nous trouvons, Mme Martens « allait » sur ses trente-huit ans. Elle avait conservé une taille élégante. Elle était plutôt grande. Cette femme avait dû être fort jolie. Peut-être l'était-elle encore en dépit des misères intimes qui la minaient : un voile épais cachait ses traits.

Françoise voulait qu'elle se mît tout de suite « à son aise », qu'elle ôtât sa voilette…

« Tu vas encore me trouver changée, je suis une vieille femme qui n'a jamais été heureuse ! Et toi, ma petite Françoise, es-tu heureuse ?…

– J'adore mon mari !… Tu verras comme il est beau et comme il est bon !…

– Je brûle de le connaître… Tu vas me le présenter !… »

Dans le moment même, la porte s'ouvrit. C'était Palas.

Il avait entendu le double cri de joie et il n'avait pu résister plus longtemps au désir de savoir qui était cette femme élégante qui était venue surprendre sa femme, et dont la démarche ne lui paraissait pas étrangère.

« Viens, que je te présente à ma meilleure amie… Mme Juliette Martens !… »

À ce nom, Palas resta comme cloué sur place. Et, en face de lui, il y eut une sourde exclamation sous la voilette…

« Juliette Martens ! Juliette Martens ! » Tout tourne autour de Palas… et la visiteuse, de son côté, appuie sa main tremblante sur un meuble…

Heureusement que le trouble qui s'était emparé des deux personnages passa inaperçu de Françoise. Dans le même instant, la femme de chambre était venue avertir sa maîtresse que Mlle Violette aînée désirait lui dire un mot très pressé.

Déjà Palas et Mme Martens avaient reconquis le sang-froid dont ils avaient grand besoin.

« Je vais voir ce qu'elle me veut ! jetait à la hâte Françoise, et je reviens tout de suite ! Mais avez-vous fini de vous faire des cérémonies ? Ma meilleure amie, Didier ! ma meilleure amie !… »

Elle s'échappa.

La porte refermée, Mme Martens se laissa tomber dans un fauteuil, en murmurant :

« Vous !… Oh ! vous !… c'est vous !… »

Palas était maintenant d'une pâleur terrible.

« *Le bagne m'a donc si peu changé !* » prononça-t-il d'une voix si basse que Mme Martens devina plutôt ses paroles qu'elle ne les entendit… « *Vous m'avez reconnu du premier coup !…*

– Et vous, me reconnaîtriez-vous ? fit-elle, en soulevant sa voilette… Reconnaissez-vous la trace de ma douleur et de mes remords ?… »

Et il revit ce visage qui avait été si beau, ces traits, maintenant flétris, qui avaient illuminé son ardente jeunesse… Oui, cette femme avait été son premier amour… cette femme avait commis pour lui l'unique faute de sa vie, une faute terrible dont elle portait encore le poids… Ô souvenir ! ô passé ! ô folie du printemps de la vie !…

Il s'était glissé derrière elle. Sa voix tremblait :

« Juliette ! Juliette, m'avez-vous pardonné ?… Juliette ! Juliette ! Pourquoi vous êtes-vous retirée si rapidement et si cruellement de moi !… J'étais si jeune ! Si vous m'aviez permis de continuer de vous aimer, Juliette, bien des malheurs auraient peut-être été évités !… Je ne serais point devenu la victime de ce démon, de cette Nina-Noha qui causa ma perte… et ma mère vivrait encore !… Juliette ! Juliette ! quand j'ai été condamné, m'avez-vous cru coupable ?…

– *Non ! Jamais !* »

À ces mots prononcés avec une force inattendue par Mme Martens, Palas mit un genou à terre et il embrassa le bas de sa robe… Mais elle le releva tout de suite dans l'effroi que l'on entrât…

« Et je vous retrouve, marié à Mlle de la Boulays !…

– Silence ! un jour viendra où je vous raconterai tout !

– Raoul, je ne veux pas vous juger, soupira-t-elle… Ma faute à moi a été si grande !… *Raoul, qu'est devenu notre enfant ?*… Ah ! c'est cela, le remords ! le remords de toute ma vie !… »

Et, comme elle ne pouvait retenir ses pleurs, elle baissa aussitôt sa voilette…

« Ne pleurez pas ! Ne pleurez pas ! »

Ils avaient cru entendre du bruit derrière la porte… mais celle-ci restait close ; ils eurent tous deux un soupir où tenait tout le passé…

… Le passé… Il y avait presque vingt ans de cela… vingt ans que, pendant une absence prolongée de M. Martens qui faisait partie d'une mission de droit international voyageant à travers le monde, elle s'était abandonnée à la fougue amoureuse du jeune Raoul, dont elle avait fait connaissance aux bains de mer.

Elle s'était reprise tout de suite, épouvantée de la faute commise et châtiée bientôt par l'événement le plus redoutable.

Un enfant ! le prodigieux espoir de sa vie, qui allait devenir son tourment, sa géhenne de chaque jour !… un enfant qu'il allait falloir cacher et qu'elle ne pourrait peut-être jamais voir !

Et il avait fallu mentir honteusement, odieusement, partir pour la Suisse, accoucher mystérieusement… et, une nuit, une porte s'était entrouverte et un enfant avait été déposé entre les bras de Raoul… car les choses se passent dans la vie, hélas ! comme dans les romans… ce sont les mêmes gestes qui paraissent préparés, « convenus », et qui ne sont que fatals, des rencontres d'événements jugés exceptionnels et qui ne cessent cependant de se répéter suivant une logique implacable qui réunit dans un même lieu, *à une heure utile,* des gens qui ont toutes les raisons possibles pour ne pas se rencontrer :

« Comme le monde est petit ! » s'écrie-t-on.

Si petit qu'il soit, il est encore plus grand que l'imagination des hommes, et, pour s'en convaincre, on n'a qu'à lire les faits divers dans la *Gazette des Tribunaux*.

La condamnation d'un innocent devait réduire l'enfant de Juliette et de Raoul à un sort précaire. La femme à qui on l'avait confiée, ne voulut point garder chez elle la fille d'un forçat !... et elle s'en était débarrassée entre les mains d'une étrangère qui n'avait fait que traverser la Suisse et qui n'y était jamais revenue...

« Ah ! que nous avons été coupables, Raoul !... C'est peut-être pour cela que Dieu vous a si cruellement châtié... *mais à moi, qu'est-ce qu'il me réserve ?...* »

.....

Françoise s'était trouvée en face de Violette aînée et de Gisèle :

« Vous voulez me dire un mot très pressé... Mon Dieu, que se passe-t-il de si grave ?...

– Quelque chose de très, très grave... répondit en souriant la directrice de la fameuse maison de couture..., je ne pourrai pas vous livrer votre robe avant demain soir !...

– Comment ! ce n'est que cela !

– Nous passions par Saint-Jean. Gisèle a voulu m'accompagner pour que vous ne me grondiez pas trop... Elle a désiré aussi vous remercier de toutes vos bontés pour elle et pour sa maman !...

– Comment va la maman ?...

– Un peu mieux, madame… grâce à vous, elle possède maintenant le meilleur remède : le soleil !

– Alors, vous êtes installées dans votre nouvel appartement du quai du Midi ?

– Oh ! nous n'avons eu qu'à y entrer ! Tout était prêt pour nous recevoir… Comment vous dire notre reconnaissance ? Et ces fleurs ! toutes ces fleurs, et tout ce soleil !

– Des fleurs ? interrompit Françoise, étonnée… mais je n'ai pas envoyé de fleurs !

– On a dit que c'était de votre part !…

– C'est un tour de mon mari !…

– Oh ! madame ! il est si bon ! remerciez-le pour nous !…

– Attendez !… »

Françoise entra dans le salon où elle avait laissé Didier et Mme Martens.

« Dis-moi donc un peu, mon chéri ! c'est toi qui envoies ainsi des fleurs aux jeunes filles sans me prévenir !… Oh ! ne fais pas l'étonné ! Ta petite protégée, Gisèle, m'a tout dit !…

– C'est vrai ! elle est là ?…

– Peut-elle te remercier ?…

– Mais fais-la donc entrer ! »

Quand Françoise était apparue dans le salon, Palas disait à Mme Martens qui lui faisait part de toutes les vaines et inutiles

démarches qu'elle avait fait faire pour retrouver les traces de son enfant :

« Moi, je l'ai cherchée trois ans !...

– Et vous ne la cherchez plus ? avait imploré Mme Martens.

– Non, Juliette, je ne la cherche plus !...

– Vous avez appris qu'elle était morte ?

– Non, non, elle n'est pas morte !...

– Raoul ! Raoul ! prenez garde à ce que vous dites !... Vous savez ce qu'est devenue notre enfant !... »

Françoise était alors entrée. Quand elle se fut retirée pour aller chercher Gisèle, Palas dit à Mme Martens :

« Vous me demandiez ce qu'était devenue notre enfant... eh bien, *regardez !* »

Gisèle entrait, suivie de Françoise et de Violette aînée.

C'était quelque chose de très fragile et de très beau que cette jeune fille qui venait à eux très intimidée. Jamais peut-être elle n'avait été aussi « éthérée », aussi lumineuse, avec ses cheveux blonds fous qui s'échappaient de dessous sa petite toque de loutre, son teint à peine rosé, sa chair diaphane, ses grands yeux à la fois éclatants et doux...

Elle ne disait rien. Elle était oppressée. Elle regardait M. d'Haumont comme dans les livres de messe les anges en prière regardent le bon Dieu.

Palas fit un pas vers elle et lui tendit la main : elle embrassa cette main.

« Voulez-vous bien finir, mon enfant !… » fit Palas, surpris, et, paternellement, il la baisa au front.

Françoise l'embrassa à son tour :

« C'est notre petite protégée, chère amie… Croyez-vous qu'elle est jolie ! Il faut que vous l'embrassiez aussi ! » déclara Françoise en se tournant vers Mme Martens qui se trouvait alors tout près de Gisèle et qui contenait à grand-peine son émotion.

Elle n'eut qu'à se pencher pour poser ses lèvres tremblantes sur cette tête chérie.

« Mais vous pleurez, madame… » fit Gisèle, étonnée.

Et elle leva ses beaux yeux candides vers cette figure énigmatique que dissimulait un voile épais, vers cette femme inconnue qui lui marquait soudain un intérêt si inattendu…

Cependant Violette aînée hâtait le départ. Françoise, qui continuait de vivre son drame intérieur, en dépit de toutes les contingences, et qui était trop préoccupée de son propre émoi pour s'étonner de celui des autres, accompagna Gisèle et Violette dans les jardins.

Mme Martens s'était précipitée à la fenêtre. Sous un rideau relevé, elle fixait, sans que son regard pût s'en détacher, cette belle enfant dont elle avait rêvé pendant tant d'années qu'elle ne les comptait plus.

« Ma fille !… Notre enfant ! notre enfant !… »

Palas, à côté d'elle, avait appuyé son front en feu à la vitre.

« La pauvre petite a bien souffert, dit-il, mais tout ce que je puis faire maintenant pour qu'elle soit heureuse…

– Et moi ! moi ! que puis-je faire ?… Mais enfin, je la vois, je la verrai souvent… sans qu'elle s'en doute !… Mon enfant ! »

Gisèle disparaissait alors avec Françoise à un détour de l'allée, Mme Martens, derrière la fenêtre, envoya un baiser passionné dans la direction de la jeune fille :

« Gisèle ! ma Gisèle !… Ah ! je veux la revoir tous les jours !…

– Vous restez à Nice ? interrogea Palas…

– Oui, pour le moment… Mon mari vient d'être nommé avocat général dans la région… Son avancement a été terriblement lent… Il n'a pas su se faire d'amis… Toujours le même caractère entier et tyrannique… Il est très malheureux… Nous sommes très malheureux… Ah ! quand je pense, mon ami, que le bonheur est là, dans cette maison, quand je pense au *détour que ce bonheur a dû faire pour y arriver !*… je suis épouvantée !… Ah ! quelle chose funeste, belle et tragique, que la vie ! Que de fois j'ai pensé à vous, Raoul, pour vous plaindre, pour gémir sur le sort terrible qui vous avait frappé… Et vous voilà ici !… Mais j'ai peur pour vous ! j'ai peur pour vous !…

– *Et moi, j'ai peur pour Françoise,* soupira Palas…

– Oh ! oui ! je vous comprends !… Aimez-la !…

– Je me reproche tous les jours, comme un crime, de l'avoir épousée !… Je suis infâme d'avoir fait cela !… Pour avoir fait

cela, je mérite tous les supplices !… mais elle, qu'elle soit épargnée, mon Dieu !…

– Qu'elle soit épargnée !… » répéta Mme Martens comme un douloureux écho…

Tout à coup, Mme Martens, qui était restée à la fenêtre, peut-être dans l'espoir de voir réapparaître Gisèle, s'écria : « Mon mari ! » Ces deux mots, accompagnés de ce cri sourd d'angoisse, en disaient long sur les rapports intimes des deux époux. M. Martens, en effet, apparaissait dans le jardin au côté de Françoise qui revenait… « Il vient me chercher ! » Et elle se sauva. « Je l'emmène. Je ne veux pas que vous vous rencontriez !… » Palas eut le temps d'apercevoir le magistrat classique à favoris et lèvres rases, l'ancien juge qui continue à être au tribunal dans toutes les fonctions de la vie. Pas un homme, mais une conscience qui ne cesse d'examiner les autres et toujours avec la plus grande sévérité… un de ces légistes que la loi Bérenger a rendus malades et qui ne trouvent des circonstances atténuantes à rien, ni à personne. Il s'en rencontre encore comme cela en province. On les y laisse, du reste, et ils ne le pardonnent point au genre humain. M. et Mme Martens partirent, laissant derrière eux une immense impression de tristesse.

Françoise vint rejoindre Palas dans le salon :

« Mme Martens, fit-elle, avait hâte de rentrer. Elle n'a même pas pris le temps de te présenter son mari ! M. Martens, du reste, n'a pas insisté. C'est un ours !… Tu sais, ils ne sont pas heureux !… Ils ne s'aiment pas !… »

Et elle étreignit Palas.

V

Un bon coup de Chéri-Bibi

Le lendemain, chez M. de Saynthine, il y avait conciliabule entre Arigonde, le Bêcheur et Fric-Frac.

Après la fameuse échauffourée de la vieille ville et la poursuite de la police à laquelle ils avaient échappé par miracle, ils étaient décidés à rester momentanément tranquilles.

Du reste, Fric-Frac ne pouvait plus se montrer et la boutique du père Toulouse était privée de son propriétaire pour longtemps.

Enfin, ils espéraient bien que, voyant le danger, Palas ne tarderait pas à leur faire de nouvelles offres…

La Ficelle, qui était toujours en fonctions, assistait de loin ou de près à ces pourparlers, s'efforçant d'en perdre le moins possible.

Vers quatre heures du soir, on sonna à la porte du jardin, qui donnait sur les derrières de la petite villa, du côté du quartier de la Californie.

Aussitôt les deux molosses que l'on détachait toujours à la tombée du soir se mirent à grogner terriblement.

Ce fut Arigonde qui alla ouvrir lui-même le petit judas pratiqué dans le volet de fer.

Un homme était là qu'il ne reconnut pas : des mèches noires tombaient en désordre sur sa face brunâtre aux méplats accentués. Un chapeau mou, dont les bords étaient baissés, jetait de l'ombre sur cette physionomie rustique et sauvage.

L'homme était habillé d'un complet veston gris aux formes lâches, aux poches béantes :

« Que voulez-vous ? demanda Arigonde.

– Parler à M. de Saynthine, répondit l'inconnu d'une voix très gutturale et avec un accent étrange.

– Qui êtes-vous ?

– Je suis aide-jardinier chez M. Didier d'Haumont. »

Arigonde resta un instant sans répondre. Il réfléchissait. Évidemment Palas lui envoyait un messager. Mais il ne l'attendait pas si vite. Et il avait toutes les raisons possibles de se méfier…

« Une seconde », fit-il.

Aussitôt prévenus, le Bêcheur et Fric-Frac montrèrent une forte jubilation.

« Il y vient ! s'exclama le premier.

– À nous son aubert ! (son argent), glapit le second.

– Patience ! et chambardez pas ! s. v. p. ! émit M. de Saynthine, prudent, m'est avis qu'il se presse beaucoup après avoir tant « renaudé » !

– Il a vu qu'on aurait sa peau, son cœur et son honneur s'il ne mettait pas les pouces ! Mets-toi à sa place et songe à ce qu'il risque : t'aurais déjà signé le traité de paix, conclut Fric-Frac.

– Gulche là-haut ! (grimpe là-haut), ordonna Arigonde au Bêcheur, et veille sur les environs ! Toi, Fric-Frac, reste dans la pièce à côté, prêt à te jeter sur le pante si tu aperçois quelque chose de louche… On va bien voir ce qu'il veut c't'oiseau-là ! On dirait un Calabrais ! Et surtout « pas de rigolos ! » autant que possible… je n'aime pas le bruit !… »

Ayant ainsi distribué ses troupes, Arigonde s'en fut à l'ennemi, non sans avoir fait prévenir la Ficelle de tenir l'auto fermée prête à partir dans la seconde…

Sur un signal rassurant du Bêcheur qui guettait sur les toits, Arigonde ouvrit. L'homme entra. Il était calme, sans crainte. Arigonde l'avait fait passer devant lui. En pénétrant dans la salle à manger, qui avait vue sur la mer éclairée alors d'une façon fulgurante par un commencement de soleil couchant, le visiteur ôta son chapeau. Arigonde ne put retenir un cri :

« Yoyo !…

– Ah ! fit l'autre, vous me connaissez ? *moi aussi… »*

Le « Parisien » avait déjà recouvré son sang-froid. Il avait vu Yoyo à l'œuvre dans la forêt vierge, il savait combien il avait été dévoué à Chéri-Bibi et il pensa qu'il devait l'être de même à Palas. Les Peaux-Rouges sont souvent capables de ces héroïsmes désintéressés. Ils se donnent à l'un ou à l'autre, pour rien, pour le plaisir, heureux d'une caresse, comme des chiens.

Ainsi Palas, raisonnait Arigonde, avait amené Yoyo en France pour sa sauvegarde personnelle et Yoyo était au courant

de tout !… Sa visite présente le laissait prévoir… Son *moi aussi* (je vous connais) ne dissimulait rien… Arigonde résolut de brusquer les choses.

« Eh bien, fit-il, parle. C'est M. d'Haumont qui t'envoie ?

– Non ! répondit l'autre en secouant la tête et en regardant le Parisien bien en face. Non ! *j'en ai assez de celui-là !… »*

Ces derniers mots avaient été lancés avec un accent de haine qui surprit le Parisien…

De plus en plus, il se méfiait. Il se jeta dans un rocking, alluma une cigarette, se balança et fit d'un air très détaché :

« Pourquoi viens-tu me raconter cela à moi ?…

– Parce qu'hier *il* m'a frappé et qu'il me traite comme une bête ! Je suis chrétien. J'ai été baptisé…

– Tant mieux pour toi ! ricana le Parisien.

– Tant pis pour lui ! gronda Yoyo. Il m'en veut parce que j'ai mal gardé la maison de M. Toulouse, l'autre soir, et qu'il a failli être surpris par la police…

– Nous aussi ! » continua de ricaner Arigonde.

Avant tout, il ne voulait point paraître étonné devant le Peau-Rouge de quoi que ce fût, ni surtout impressionné par sa démarche… Où Yoyo voulait-il en venir ?… Tout était là !…

« Tu es venu en France avec lui ?…

– Non, c'est Chéri-Bibi qui m'a envoyé ici pour lui apporter de la poudre d'or, ma *poudre !…* »

Arigonde cessa de se balancer sur sa chaise.

« Tout ce que j'ai, continuait Yoyo, appartient à Chéri-Bibi !… mais tout ce que j'ai, n'appartient pas à *celui-là !*… Chéri-Bibi m'a sauvé, moi, ma femme, mes frères… Celui-là m'a battu, *comme le chien d'un autre*… Qu'il crève !…

– En attendant, tu lui as donné ton or !

– Oui ! soupira l'autre, il l'a bien fallu ! Je l'avais promis à Chéri-Bibi !

– Et il y en avait beaucoup ?…

– Autant que la première fois, quand tu as tenté de le prendre chez le señor Fernandez !… rappelle-toi…

– Diable ! ricana encore Arigonde, tu fais de beaux cadeaux, toi, quand tu t'y mets !… »

Comme s'il était agacé ou froissé par les propos ironiques de son interlocuteur, Yoyo se leva, les sourcils froncés, l'œil mauvais :

« C'est assez bavardé. *Veux-tu de l'or, oui ou non ? »* fit-il les dents serrées…

Arigonde comprit que c'était fini de plaisanter. L'irritation de Yoyo paraissait sincère et son désir de vengeance contre Palas aussi.

« Si tu sais où est cet or, pourquoi ne le prends-tu pas toi-même ? Voilà ce qui m'étonne, Yoyo ! Jusqu'alors, tu as été notre ennemi, je suis bien obligé de prendre des précautions…

– Tu prendras toutes les précautions qu'il te plaira et tu auras tout l'or, quand tu voudras… Tu me poses des questions ridicules : *tu sais bien qu'il m'est impossible, à moi, de prendre à cet homme-là une poudre d'or que j'ai promis à Chéri-Bibi de lui donner !… Toi, tu n'as rien promis à Chéri-Bibi, comprends-tu ? »*

Arigonde comprenait et il en était comme ébloui. Cela encore faisait partie de cette mentalité exceptionnelle de l'Indien : l'impossibilité morale où celui-ci se déclarait de toucher à cette poudre d'or !… Et il ne perdit plus son temps à discuter. Il lui fallait, au contraire, profiter de l'état d'esprit du Peau-Rouge, au plus tôt, car le lendemain, peut-être, Yoyo aurait changé d'avis.

« Où est l'or ?

– Là où je vais te conduire… ça n'est pas loin !…

– Prends bien garde à toi, Yoyo, si tu me trompes, tu es mort. Au contraire, si tu es un ami sincère, tu pourras tout me demander… et je te vengerai de Palas !

– C'est tout ce que je te demande ! déclara Yoyo. Le reste m'importe peu ! Tu as tort de te méfier de Yoyo. Yoyo ne te quitte plus !

– J'emmène mes amis, je t'avertis encore de cela !…

– Emmène-les, vous ne serez pas trop… *Le sac est lourd !… »*

Dix minutes plus tard, l'auto que conduisait la Ficelle emportait Arigonde, Fric-Frac, le Bêcheur et Yoyo, du côté du cap Ferrat.

Passé Villefranche, l'auto faisait un détour assez mystérieux vers la haute corniche, puis revenait vers la mer, par un chemin de torrents…

Enfin, toujours sur les indications de Yoyo, elle pénétrait dans une crique, toute bordée de hauts rocs qui la dissimulaient à tous les regards. Que Palas eût choisi ce lieu désert, sauvage et quasi inabordable, à deux pas de chez lui, pour y cacher son trésor, la chose paraissait des plus naturelles.

Yoyo expliquait à Arigonde que le sac d'or se trouvait dans une grotte que le torrent, au moment de ses crues, balayait et recouvrait quelquefois entièrement. Il fallait prendre des précautions. Du reste, il leur montrerait le chemin.

« Non ! tu nous l'indiqueras, répondit Arigonde… et tu marcheras entre le Bêcheur par-devant et moi par-derrière, avec Fric-Frac !… »

Yoyo fit comprendre d'un geste que cela lui était indifférent. Arigonde et ses compagnons étaient armés jusqu'aux dents, qu'avaient-ils à craindre ?…

Ils sautèrent sur le roc. La grotte s'ouvrait devant eux. Les eaux s'y engouffraient avec un bruit sinistre…

Cependant les derniers rayons du soleil y glissaient une lumière rassurante. Le long du roc, sous la voûte de granit, des dalles naturelles, d'une largeur suffisante, côtoyaient le gouffre.

Yoyo désigna du doigt un renfoncement de la pièce à hauteur d'homme : « C'est là ! »

Sur la dalle, les trois bandits se haussèrent sur la pointe des pieds, pour voir… Ils tournaient le dos au gouffre… Yoyo était au milieu d'eux !… La Ficelle était à l'entrée de la grotte.

Soudain, il se passa quelque chose de fantastique… La dalle sur laquelle ils se trouvaient se souleva brusquement et le dernier rayon de l'astre du jour éclaira une cariatide formidable, la figure farouche, les épaules de colosse de Chéri-Bibi qui portait et rejetait le rocher le long duquel quatre hommes glissaient avec une clameur de désespoir et de suprêmes malédictions, pour disparaître dans les eaux tourbillonnantes…

Il y eut encore quelques appels du fond des eaux… Puis, plus rien, un grand silence, le silence de la mort… Yoyo, lui, *qui savait comment les choses devaient se passer,* avait déjà rejoint la Ficelle qui le sauva du gouffre… Quant aux autres…

Et, tout à coup, l'on entendit, dans cette grotte où la nuit venait d'entrer avec la mort. le rire démoniaque, l'écho terrible de la joie infernale de Chéri-Bibi, manifestation dont il payait généralement ses peines chaque fois qu'il prétendait avoir accompli une bonne action !… Chéri-Bibi riait !… riait !…

Pauvre Chéri-Bibi ! il aurait été certainement moins gai, s'il avait pu lire cette lettre signée de Saynthine qui fut apportée, le soir même, au comte de Gorbio, chez Nina-Noha :

« Vous apprendrez certainement demain par les journaux que M. de Saynthine et deux de ses amis se sont noyés par accident… En ce qui me concerne, je ne suis que blessé et réfugié à bord de la goélette *Tullia.* Laissez croire à ma mort. Nous avons été victimes d'un complot monté par Didier d'Haumont… Je puis vous dire maintenant qui est cet homme. *C'est un forçat en rupture de ban, nommé Raoul de Saint-Dalmas. Nous l'appelions là-bas : Palas !…* »

VI

Nina et Palas

Raoul de Saint-Dalmas ! L'assassinat du banquier Raynaud ! Le vol du collier de perles ! On devine l'effet foudroyant d'une telle lettre sur les deux personnages.

« Mais évidemment, c'est lui ! Comment ne l'ai-je pas reconnu tout de suite ? » s'exclama la danseuse.

Nina ne parvenait pas à comprendre qu'elle n'eût pas identifié immédiatement ce visage qui, chaque fois qu'elle le rencontrait, attirait, retenait son attention et la tourmentait comme un problème obscur dont elle cherchait au fond de sa mémoire fragile les données mystérieuses…

Raoul ! c'était Raoul ! cet héroïque officier de la Grande Guerre, ce Didier d'Haumont qui était venu se mettre si singulièrement entre eux et leurs ténébreux projets relatifs à la famille de la Boulays !

Lui aussi, quand il la rencontrait, la regardait avec une inquiétude certaine et avec une obstination bien dangereuse s'il ne voulait point être reconnu. Que pouvaient être ses projets pour qu'il osât ainsi s'approcher d'elle dans un moment où tout lui commandait la retraite et le silence ?…

« Comme il a changé ! murmura-t-elle. Il est plus vieux de vingt ans !…

– Eh ! le bagne ne rajeunit pas son homme ! » ricanait Gorbio.

Si Nina était stupéfaite de l'événement, Gorbio, lui, en était triomphant. Une joie féroce lui gonflait le cœur.

Il y avait tant de choses entre Raoul de Saint-Dalmas et lui ! *Il y avait d'abord que c'était lui, Gorbio, qui allait assassiner le banquier Raynaud. Il y avait que c'était lui qui avait volé le collier de perles pour le donner à Nina !*

Le collier de la reine de Carynthie ! Nina le portait ! Elle n'avait osé le porter, du reste, qu'au bout de plusieurs années… Certes, la perle défectueuse qui eût pu le faire reconnaître à première vue avait disparu et la monture avait été changée !… Et puis, qui pensait encore à cette vieille histoire ?…

Eh bien, il y avait un homme qui devait y penser toujours ! Et cet homme, que l'on croyait au bagne, s'asseyait maintenant à ses côtés dans les fêtes publiques !

Le collier !… Gorbio et Nina le regardaient maintenant tous deux… et soudain, sans qu'un mot eût été prononcé entre eux, ils eurent le même geste… Ils le détachèrent de ces admirables épaules…

Et Nina ouvrant un meuble sûr, y prit un coffret dans lequel elle déposa le bijou…

Puis la porte du meuble fut refermée…

Et encore, Gorbio eut un ricanement de triomphe qui avait fait tressaillir la danseuse…

« Comme tu ris ! tu es donc si content que cela qu'il soit ici cet homme ?

– Si je suis content ? Regarde-moi ! mais regarde-moi donc, Nina ! Est-ce que tu ne vois pas que j'étouffe de bonheur ?... Didier d'Haumont, un bagnard !...

– Oui ! oui, je comprends ! avec un pareil secret, tu le tiens ! Il t'appartient !

– Tu ne comprends rien du tout ! éclata Gorbio. Il ne m'appartient pas ! *Il appartient au bagne !* Comprends-tu maintenant, comprends-tu que je vais renvoyer au bagne Didier d'Haumont, le mari de Mlle de la Boulays ?

– Tu es terrible !

– Je suis ton élève !...

– Tu trouves qu'il n'a pas assez souffert ?

– Jamais !...

– Tu vas me faire croire que tu aimais Françoise !

– Françoise ! je m'en f... Mais lui, il m'a humilié, écrasé, fait jeter à la porte, as-tu oublié qu'il a failli me tuer ?

– Mon Stani, je crois que tu as aimé Françoise !... »

Gorbio eut un geste tragique :

« Tu sais bien que je n'ai jamais aimé que toi ! *Je te l'ai assez prouvé !...* »

Ils se turent. Dans leur silence montaient tant de souvenirs... d'un temps où le comte Stanislas de Gorbio n'était encore

qu'un petit commis en bijouterie, dans la maison de l'expert chargé de vendre les joyaux de la reine de Carynthie…

Jeune et élégant, d'une élégance de bar, nécessaire à un employé qui fréquente, pour la plus grande prospérité de son négoce, les grandes demi-mondaines qui ont trop de bijoux ou les petites artistes qui n'en ont pas assez, il avait amusé tout d'abord Nina par son bagout et ensuite par son audace amoureuse, car il s'était déclaré fou d'elle. Elle n'en avait fait que rire jusqu'au jour où, lui ayant dit : « *Je ne sais même pas, mon cher, ce que vous seriez capable de faire pour moi* », il lui avait froidement sorti le bijou qu'elle avait tant convoité : le collier volé au banquier Raynaud !

« *Voilà ce que je suis capable de faire pour toi !* »

Et elle avait reçu le collier de ses mains rouges de sang.

Après un moment de stupéfaction et d'horrible admiration, elle s'était donnée à Gorbio.

Ils étaient admirablement faits pour s'entendre. Nina faisait déjà partie, à cette époque, d'une organisation formidable, payée par l'étranger, et elle venait de trouver dans Gorbio l'homme dont elle avait besoin…

Raoul venait alors d'être condamné. La danseuse l'avait laissé partir pour le bagne sans regret, comme sans pitié…

Après tant d'années, le cœur de Nina ne semblait point être devenu plus tendre… Et ce soir-là, où ils venaient de recevoir la lettre d'Arigonde, elle finit par dire à Gorbio :

« Ma foi, tu as peut-être raison ! Renvoie-le au bagne ! C'est encore là qu'il nous gênera le moins ! »

Gorbio, songeant à sa vengeance, ne lui répondit pas. Le lendemain matin, quand il s'apprêtait à la quitter, elle lui demanda encore :

« Que vas-tu faire ? »

Il lui répondit vaguement :

« Je vais réfléchir ! »

Et il la laissa, très distraite, très lointaine, ne songeant plus, de toute évidence, qu'à la revanche qu'il allait prendre.

« Pauvre Raoul ! soupira Nina, il n'a que ce qu'il mérite. Il n'avait qu'à rester là-bas ! »

Cependant, l'idée que tant de joie mauvaise chez Gorbio pouvait avoir pour origine un véritable amour pour Françoise n'avait point quitté Nina.

Et c'est sans doute cette imagination qui la conduisit à rouvrir le meuble, à regarder le coffret, à en faire jouer un tiroir secret ignoré de Gorbio et dans lequel la danseuse avait glissé, depuis bien des années, la perle défectueuse qui pouvait faire reconnaître à coup sûr le collier, ainsi que quelques lettres du comte fort imprudentes, comme il arrive à l'ordinaire aux lettres d'amour et qui désignaient suffisamment le véritable auteur de l'assassinat du banquier Raynaud.

En contemplant ces reliques, Nina eut un sourire qui en disait long sur ses projets éventuels, dans le cas où Gorbio cesserait de lui être un instant fidèle… Puis elle rangea hâtivement son petit trésor, car on frappait à la porte. La soubrette annonçait un visiteur : « À cette heure-ci ? »

Il était dix heures du matin et Nina venait à peine de sauter du lit.

Le visiteur avait insisté tout particulièrement, disant que l'affaire était d'importance. Nina lisait la carte qui lui était tendue ; elle ne put retenir une exclamation : « Ah ! par exemple !… » C'était Didier d'Haumont !…

Didier d'Haumont venait chez elle ! Il osait cela !… Il se croyait donc bien sûr de n'être point reconnu ! « Ou il est fou ! se dit-elle, *ou il m'aime toujours !* »

Ce fut à cette dernière hypothèse qu'elle s'arrêta. Il plaît toujours à une femme d'expliquer l'inexplicable par le sentiment excessif qu'inspire son charme et sa beauté. Elle imagina tout de suite que Raoul de Saint-Dalmas ne s'était échappé du bagne que pour retrouver quelques minutes de plaisir dans ses bras et qu'il préférait le risque de retourner à Cayenne au supplice d'être privé plus longtemps de ses fantaisies amoureuses.

Ce n'était point la fadeur d'une lune de miel avec la fille de M. de la Boulays qui pouvait avoir fait oublier à Raoul les heures diaboliques de leur cruel amour ! Il avait suffi qu'elle rencontrât une fois le pauvre homme pour qu'il redevînt son esclave, quoi qu'il lui en dût coûter…

Ainsi sa pensée amoureuse agitait la danseuse pour la plus grande satisfaction de son orgueil. Et aussitôt elle courut aux armes.

C'est-à-dire qu'elle se fit rapidement, mais sûrement, les lèvres et les yeux en grande coquette et s'enveloppa, aussi peu que possible, dans les plis lâches d'un kimono brodé de fleurs d'où sortaient ses bras nus et parfumés.

Après un dernier coup d'œil à la glace, elle passa dans son boudoir et dit à la soubrette :

« Faites entrer !… »

Et elle attendit, étonnée de sentir son cœur battre à coups précipités. Elle aurait aimé cet homme qui allait venir, qu'elle n'eût pas été plus émue…

Depuis qu'il avait été si facilement reconnu par Mme Martens, Palas était agité par les plus sombres pressentiments ; trop d'ennemis et trop de souvenirs l'assiégeaient. Il sentait bien que, quoi qu'il fît, la vérité allait éclater un de ces jours ! D'abord il s'attendait à voir réapparaître les sombres silhouettes du Parisien et de ses acolytes… Une seule chose pouvait le sauver, lui rendre l'honneur, lui permettre de redresser le front devant Françoise : la preuve de son innocence dans l'affaire du collier !

Si sa liberté d'action lui était gardée quelques semaines encore, quelques jours, quelques heures, c'est à cela qu'il devait travailler : trouver la preuve !

Et dans tous ses malheurs, la Providence semblait lui avoir réservé une chance inouïe… Il ne pouvait en douter… du moins il espérait ne plus devoir longtemps en douter : le collier, il l'avait revu !… revu sur les épaules de Nina !… Nina !…

Et depuis qu'il l'avait revu, il ne pensait qu'à lui !… C'étaient, à s'y méprendre, les mêmes perles, car il les connaissait… et les avait admirées autrefois avec Raynaud, avant la vente, et le soir fatal, il les avait eues dans la main !… Qu'importe qu'il y manquât l'une d'elles, celle dont Raynaud lui avait montré les défauts !… L'absence de celle-ci était une preuve de plus !… On avait fait perdre ainsi au collier sa dangereuse originalité.

D'où Nina tenait-elle le collier ?... L'avait-elle depuis longtemps ?...

Il fallait savoir !... savoir !...

Et ses pas le conduisaient, malgré lui, dans cette avenue où Nina-Noha venait de louer une villa pour la saison !... Comment savait-il cela ?... parce que, depuis qu'il avait vu le collier sur les épaules de Nina, rien de ce qu'elle faisait ne lui était indifférent.

Et il se trouvait maintenant sous les fenêtres de la villa... Il y avait là quelques arbres, un petit jardin ouvert à tous, derrière quelques balustres de marbre...

Il s'en approcha encore. Il était devant la porte...

« Ah ! savoir ! savoir !... *Oui, mais si elle te reconnaît ?* Eh bien, si elle me reconnaît, qui me dit qu'elle ne m'aidera pas à prouver mon innocence !... »

Et il sonna.

Il eut affaire tout de suite à une soubrette mise comme une femme de chambre de théâtre, qui le dévisageait avec une curiosité effrontée et qu'il ne regarda même pas.

Il ne savait pas beaucoup ce qu'il disait. Il insistait pour voir l'artiste, disant que c'était très important et très pressé.

Et il donnait sa carte.

On le fit monter au premier étage... et on le laissa seul.

La petite soubrette revint :

« Madame vous attend !… »

Et quand il fut entré, la petite soubrette resta derrière la porte à écouter…

Palas s'avança, très troublé, *reconnaissant le parfum d'autrefois,* avant même qu'il eût aperçu Nina sur sa chaise longue…

Un geste de celle-ci lui disait de s'approcher…

Il vint à elle, machinalement. Elle lui eût montré, tout de suite, la porte pour qu'il s'en allât, il se fût enfui.

Elle lui montrait un fauteuil, il s'assit.

L'horrible passé ressuscité le rendait plus faible qu'un enfant.

Il avait peur maintenant, peur de cette femme qui l'avait tant fait souffrir !…

Comment était-il venu jusque-là ? Par quel coup de folie se trouvait-il là ?… « Ah oui, le collier !… »

Il regarda les épaules de cette femme… Le collier n'y était plus.

Et ce fut elle qui rompit, la première, le silence.

« Vous avez désiré me parler, monsieur d'Haumont ? »

Ah ! quelle douceur inattendue dans cette voix !… Elle lui parlait si rudement jadis, quand elle le chassait… et même quand elle acceptait qu'il restât là !…

Il la regarda.

Elle était souriante, accueillante.

Certainement elle ne l'avait pas reconnu !... Et elle paraissait pleine de bonne volonté... Il se rappela soudain des phrases qu'il avait préparées, quelques heures auparavant, pour le cas où il se déciderait « à y aller ».

« Madame, commença-t-il, il s'agit encore d'une fête de charité !

– Encore !... *On ne peut donc se passer de moi !...* »

Ces dernières paroles avaient été prononcées avec une intention si évidente et pouvaient vouloir dire tant de choses, que Palas en fut un instant tout troublé.

Y avait-il seulement la redoutable coquetterie de la courtisane dans cette phrase audacieuse, ou fallait-il y découvrir un sens plus terrible ?

L'avait-elle, oui ou non, reconnu ? Il eût juré que non, tout à l'heure... Maintenant, il ne savait plus !...

En tout cas, Nina ne lui paraissait pas hostile, bien au contraire. Il eut l'occasion de s'apercevoir qu'elle se mettait en frais pour lui plaire. Elle avait redressé son buste, elle se penchait vers lui dans une attitude pleine d'abandon... Elle lui souriait. Elle lui demandait :

« Et que puis-je faire encore, pour être charitable ?

– Mais tout simplement vous montrer, madame !... comme vous l'avez fait à Valrose, et danser pour notre joie et pour nos

pauvres poilus ! Ne changez rien à votre programme, venez avec les mêmes costumes, *les mêmes bijoux !… »*

Sa voix avait tremblé sur les derniers mots. Quant à Nina, elle était trop avertie pour ne pas attacher à ces syllabes une importance considérable.

Elle leva les yeux sur ce visage tout à l'heure encore si mystérieux et dont l'émoi actuel ne parvenait pas à se dissimuler. Elle répéta avec une apparente indifférence :

« Les mêmes bijoux ? Vous tenez aussi à mes bijoux ?

– Nullement, répliqua Palas, mais vous en avez de si beaux qu'ils vous font plus rayonnante encore, si possible. J'étais, l'autre jour, à Valrose avec un ami qui se connaît en belles perles et qui les aimait… et qui en a la folie… Il m'affirmait qu'il avait rarement vu quelque chose d'aussi parfait que votre collier. »

Elle s'étendit à nouveau sur la chaise longue et son visage fut dans l'ombre.

Palas, heureusement, ou malheureusement pour lui, n'en put voir la férocité.

Dans ce moment, Nina haïssait assez son ancien ami pour le tuer sur-le-champ si elle en avait eu la possibilité sans crainte du danger ou du scandale.

Ainsi il était venu du bagne jusqu'à elle non point, comme elle l'avait trop vite supposé, poussé par le souvenir ardent de leurs anciennes amours, *mais pour lui poser des questions sur le collier.*

Évidemment, il avait dû le reconnaître ou tout au moins avait-il de forts soupçons. Dans tous les cas, il venait d'agir avec une maladresse qu'elle se jurait de lui faire payer cher…

« À propos de mon collier, fit-elle, avec une tranquillité glaciale, il faut que je vous dise qu'ayant eu besoin d'argent, je l'ai vendu !…

– Peut-on savoir à qui ? questionna Palas… Je suis sûr que mon ami l'eût payé très cher.

– Votre ami ou vous ?… » interrogea sur un ton net et brutal la terrible femme…

Et comme Palas ne savait que répondre, tout désemparé par cette attaque directe…

« Avouez donc ? ajouta-t-elle, en se levant, avouez donc, cher monsieur d'Haumont, que vous eussiez désiré faire un beau cadeau à votre jeune femme !… »

Il s'était levé… Il comprenait qu'on ne désirait point qu'il prolongeât sa visite.

Du reste, il ne savait plus beaucoup où il en était. Et puis il lui était insupportable d'entendre cette comédienne lui parler de sa femme… Nina perçut encore cela, ce qui l'incita naturellement à continuer :

« Savez-vous bien que Mme d'Haumont est très jolie ?… Tous mes compliments !… »

Il prit congé hâtivement, sentant qu'il était prêt à commettre quelque sottise irréparable. Cependant, il eut encore la force de dire qu'il reviendrait pour traiter définitivement de la fête de charité.

Il se retrouva dehors sans savoir comment, après s'être heurté au docteur Ross qui entrait, et avoir bousculé la soubrette qui leur ouvrait la porte à tous deux.

Il allait, se répétant : « Elle m'a reconnu !... Elle m'a reconnu !... » Mais, au fond, il n'en était pas si sûr que cela, car enfin !... si elle l'avait reconnu, il n'y avait aucune raison pour qu'elle ne l'eût point confondu irrémédiablement ! Elle lui eût jeté son vrai nom à la figure tout de suite ! C'était une femme qui n'avait peur de rien !

Et puis, qu'avait-elle à redouter ? surtout de lui ? Dix minutes plus tard, il était sûr, absolument sûr qu'elle ne l'avait point reconnu.

Le docteur Ross avait trouvé Nina-Noha dans un état d'énervement et de fièvre qui fut pour lui l'occasion d'une de ces ordonnances dont il avait le privilège et le secret.

Ces ordonnances-là, jamais on ne les présentait aux pharmaciens, pour lesquels il professait, ainsi que pour toute leur pharmacopée, le plus absolu mépris.

Du reste, il avait toujours les drogues nécessaires sur lui, de certaines poudres auxquelles le malade ne résistait pas, soit qu'il fût guéri, soit qu'il en mourût sur l'heure. Les décès, néanmoins, avaient été assez rares dans sa clientèle depuis qu'il exerçait sur la Côte d'Azur, et nous savons que Nina-Noha avait plus que de la confiance en lui.

« Ah ! docteur ! je ne sais ce que j'ai aujourd'hui ! Je suis nerveuse ! je suis nerveuse ! Tenez, je viens de recevoir la visite d'un homme charmant, M. Didier d'Haumont ! Eh bien, j'ai été on ne peut plus désagréable avec lui, sans aucune raison ! Je dis

sans raison, parce qu'il venait demander mon concours pour une fête de charité !...

– Qui, M. d'Haumont ? » demanda avec son flegme habituel le docteur Ross.

Nina dut lui dire tout ce qu'elle savait du mariage du capitaine avec Mlle de la Boulays et de son duel avec le comte de Gorbio.

« Qui, Mlle de la Boulays ? Qui, Gorbio ? »

Prétextant qu'il ignorait tout des choses de l'Europe et des gens de France, ce singulier docteur ne cessait de poser des questions avec une insistance et quelquefois une naïveté qui étonnaient, amusaient ou agaçaient ses belles clientes.

« Il s'instruit », disait Nina, qui était la première à lui pardonner son indiscrétion.

À part cela, c'était, sous des dehors froids, le meilleur garçon du monde, toujours prêt à rendre service. N'était-ce pas lui qui avait déniché pour Nina cette charmante petite soubrette, maligne comme un singe, qu'était Zoé, et dont le zèle primesautier et infatigable enchantait la danseuse ?

Sans doute Mlle Zoé tenait-elle, de son côté, à remercier le docteur Ross qui lui avait procuré une si bonne place, car en reconduisant le médecin américain, elle le retint sur le seuil par un bavardage que l'autre écouta avec une patience parfaite et un intérêt complaisant. Zoé aimait déjà sa maîtresse. Elle venait s'enquérir de sa santé ! Elle dit tout haut :

« Madame se fatigue trop ! Elle travaille tous les matins, elle répète tous les après-midi. Ainsi, aujourd'hui, bien qu'elle

soit souffrante, elle ne manquera pour rien au monde sa répétition de quatre heures à l'Eldo !... »

Le docteur Ross hocha la tête, assujettit ses lunettes et s'en alla de cette allure compassée et guindée qu'il prenait sans doute pour de la distinction européenne...

.....

C'était un être tout à fait original que ce docteur Ross. D'abord, il ne soignait que ceux qui lui plaisaient, et encore « quand il était en train », prétendait Nina, laquelle entretenait volontiers ses amis des petites manies de son « Peau-Rouge », comme elle l'appelait (elle ne croyait pas si bien dire). Elle citait des cas où il avait refusé de se déranger, bien qu'on lui promît des sommes considérables. En revanche, on le savait pitoyable aux pauvres, et ce n'était un secret pour personne qu'il allait assez souvent faire sa tournée dans les plus humbles cabanes de la côte.

Les pêcheurs de Villefranche, en particulier, s'honoraient de sa visite, et il n'était point jusqu'à un certain Sylvio, dont la jambe, à la suite de quelque accident, se trouvait dans un fâcheux état, qui n'eût à le remercier de ses bontés.

Ce matin même, c'est encore la porte de la cabane du pauvre pêcheur, accroupie entre deux rochers, que poussa la main bienfaisante du chirurgien de Chicago.

Il y a, entre ces murs humides, dans cette pièce sombre et basse, une grande désolation. D'abord ce sont les soupirs de la Ficelle qui pleure sa propre mort, laquelle l'attache à ces lieux obscurs et sans joie, loin du sourire de Zoé. Il a pu lire dans les feuilles que le chauffeur de M. de Saynthine s'est noyé avec son maître dans cette malheureuse promenade qui devait se terminer par une si terrible catastrophe...

« Monsieur Hilaire ! grogna Chéri-Bibi, vos plaisanteries ne cesseront donc jamais ! J'ai connu un temps où le seul fait de vous trouver à mes côtés eût suffi à votre bonheur !

– Certes, monsieur le marquis !… Pardon ! mon cher monsieur Sylvio !…

– Vous ne manquez de rien ici, reprit Chéri-Bibi, et vous ne risquez point d'y rencontrer une épouse acariâtre.

– Évidemment ! Évidemment !

– Eh bien, fais-moi donc le plaisir, la Ficelle, mon ami, de me laisser guérir tranquillement de cet accident stupide qui m'enchaîne à ce grabat comme Prométhée à son rocher ! » (Nous avons appris, dans un ouvrage précédent, que M. le marquis du T…, *alias* Chéri-Bibi, avait, pendant une des plus intéressantes périodes de sa vie, fréquenté les belles-lettres.)

Et Chéri-Bibi se remettait à geindre pour son compte.

Au fait, jamais le Titan, accablé sous les liens ingénieux que la main des dieux avait forgés pour lui, ne grogna plus épouvantablement que le protecteur redoutable de Palas, réduit à garder un grabat à cause d'une méchante foulure qui n'avait fait que s'enflammer depuis que, malgré l'avis de son médecin, il avait voulu aussitôt *se remettre au travail*… pour une besogne de justice et d'enfer dont M. Hilaire avait encore le frisson…

La porte s'ouvrit donc devant ce bon docteur Ross, qui se mit immédiatement à son travail salutaire avec ses onguents spéciaux et ses cataplasmes.

Chéri-Bibi, soulagé, daigna lui exprimer, entre deux grognements, quelque reconnaissance, après quoi, il lui demanda s'il y avait du nouveau du côté de la Nina-Noha.

Cette Nina-Noha n'avait cessé, depuis le retour de Chéri-Bibi en Europe, de préoccuper celui-ci. Tout ce qu'il savait d'elle et tout ce que Palas, pendant ses années de bagne, lui en avait appris l'avait toujours incité à penser qu'elle n'était point étrangère aux malheurs judiciaires de Raoul de Saint-Dalmas et qu'elle devait en savoir long sur la mort du banquier Raynaud.

Chéri-Bibi avait, lui aussi, remarqué plusieurs fois le collier que portait la danseuse, et quand son enquête autour de Nina-Noha lui eut appris les rapports de l'ancienne amie de Palas avec Gorbio, chose qu'ignorait encore Palas, il n'avait pas hésité à diriger sur elle le docteur Ross d'abord, puis à placer auprès de Nina cette petite Zoé, chargée de lui rapporter tout ce qui se passait et se disait dans la maison.

Pourquoi Zoé ? *Parce que Zoé parlait l'italien,* et que le comte et Nina, entre eux, s'entretenaient souvent dans cette langue.

Ce que Zoé, ce matin-là, avait entendu, vu et compris était d'importance ! Aussi le docteur Ross eut-il un certain succès quand il eut répété ce que lui avait dit la soubrette d'occasion.

Chéri-Bibi ne s'était donc pas trompé ! C'était bien là le collier volé au banquier, et l'assassin de Raynaud, d'après la conversation surprise, ne pouvait être que Gorbio !...

Or, la preuve de tout cela était enfermée dans un meuble chez Nina !...

Chéri-Bibi eut un rugissement de triomphe et sauta de son grabat.

Hélas !… Il y retomba aussitôt avec un gémissement de rage et de douleur…

VII

Éclaircie

Nous avons laissé M. d'Haumont au plus fort de ses réflexions.

« Je ne me reconnaissais pas moi-même après six mois de bagne. Alors ? »

Alors, il n'y avait qu'un souvenir fidèle et douloureux comme celui de Mme Martens, que le remords d'une honnête femme pour retrouver sous le masque présent le visage du passé !

Il en était là de ses raisonnements quand, débouchant sur le quai du Midi, il se trouva justement en face de Mme Martens…

De qui celle-ci lui aurait-elle parlé, sinon de Gisèle ? Depuis qu'elle avait entrevu la radieuse enfant dans le salon de la villa Thalassa, Mme Martens ne pensait plus qu'à sa fille et cherchait toutes les occasions de la rencontrer et de lui parler. Les sœurs Violette avaient trouvé dans la femme de l'avocat général une cliente qui ne quittait plus leur atelier.

À cette heure du déjeuner, Gisèle était de retour chez elle, dans ce nouvel appartement en plein midi, que lui avait procuré l'attentive bonté de M. d'Haumont. Mme Martens n'eut aucune peine à décider celui-ci à l'emmener avec lui dans la visite qu'il se proposait de faire à sa « petite protégée ».

Le temps était radieux, la baie des Anges recourbait sa faucille d'éblouissant azur devant cette grève qui fait suite à la promenade des Anglais et remonte jusqu'au Rocher du Château. En cet endroit, plus de palaces, plus d'hôtels magnifiques, de villas somptueuses, mais une quantité de petits appartements ensoleillés, aux balcons fleuris, abritant de modestes ménages dont la plus grande richesse est certainement cette splendide lumière du jour dont ils jouissent, de l'aurore au crépuscule.

Sur le galet, les barques des pêcheurs ont été tirées. Les filets sèchent sur les dalles du port. Deux petits restaurants ont sorti devant leurs fenêtres des tables aux nappes éclatantes, bientôt surchargées des plats de « coquillages » réclamés par les amateurs. Quelques douzaines d'huîtres fraîches arrosées d'une bouteille de Bellet tentent les moins gourmands, dans ce décor enchanteur.

Mais Didier d'Haumont et Mme Martens n'eurent d'attention que pour la plus douce des apparitions surgie entre les branches embaumées d'un de ces petits jardins suspendus aux proches balcons. C'est Gisèle qui sourit à la lumière bienfaitrice, en poussant avec sa grâce coutumière le fauteuil où celle qui lui a servi de mère renaît à l'espoir de la vie.

À cette vue, Palas ne sent plus, pendant quelques instants, la formidable angoisse qui, nuit et jour, torture son âme, et Mme Martens oublie tous ses remords devant le fruit adorable d'une faute qu'elle a tant pleurée… Ni l'un ni l'autre ne saisissent autre chose que ces cheveux d'aurore encadrant le sourire du printemps.

Comment s'apercevraient-ils qu'ils ne sont pas les seuls à voir cela et l'apprécier ?… En quoi, du reste, pourrait les intéresser cette silhouette inconnue, à demi dissimulée dans l'ombre de la tente du restaurant en plein air ? Encore quelque amateur

de « coquillages » qui a bien le droit, en vérité, d'oublier ses huîtres un instant pour goûter le charme d'un joli visage penché sur un balcon.

Déjà Palas et Mme Martens ont pénétré dans la maison.

Gisèle ne les a pas aperçus. Un petit garçon passait en courant, vendant des journaux locaux et annonçant un « terrible accidengue au cap Ferrat ».

Gisèle, inquiète tout de suite, avait jeté une pièce et descendu, comme il est d'usage là-bas, un petit panier au bout d'une ficelle.

Le camelot y avait déposé sa marchandise. Et tout à coup :

« Maman !... c'est M. de Saynthine, cet affreux homme qui me poursuivait, qui est mort avec deux de ses amis et domestiques !... Un accident en rade de Villefranche !... Les pauvres gens !... »

Mais Mlle Athénaïs n'était point disposée à pleurer la mort du persécuteur de son enfant et elle déclara avec une conviction touchante « que c'était le Ciel qui l'avait puni ! »

La naïve cruauté de cette dernière phrase ne dut point passer inaperçue du mangeur d'huîtres, car son ombre parut en recevoir quelque agrément...

Gisèle avait encore le journal à la main quand Palas et Mme Martens firent leur entrée dans l'appartement.

La première chose que fit la jeune fille fut de tendre le journal à son bienfaiteur...

D’abord Palas ne dit rien. Le coup était trop fort, sa joie intime trop immense…

La Providence, après l’avoir accablé si longtemps, se mettait soudain si formidablement de son côté qu’il en était comme assommé. Car il n’y avait pas de doute possible : à la description des personnages qui accompagnaient Saynthine dans l’auto, Palas reconnaissait qu’il était à jamais débarrassé de ses farouches ennemis.

Le simple fait divers, un banal accident, le faisait ressortir de l’abîme où il avait été à nouveau plongé… Pour lui, l’aurore nouvelle se montrait, plus radieuse que jamais, à son obscur horizon ! Il en était ébloui !

Il eût voulu relire ces lignes libératrices… Il n’y parvenait pas… trop de lumière dansait dans ses prunelles.

Et c’était cet ange, sa fille, qui lui apportait une nouvelle pareille ! Ah ! cette fois, Dieu était enfin avec lui !…

Quand il put parler, il balbutia quelques hâtives excuses et s’enfuit.

Il s’enfuit pour ne point étreindre cette enfant sur son cœur, pour ne point lui crier sa joie et sa délivrance !…

Quand il arriva sur le quai, il répétait encore, il ne pouvait s’empêcher de répéter à mi-voix, comme une litanie : « Arigonde est mort ! »

Et il passa presque en courant devant le mangeur d’huîtres…

Celui-ci, qui avait fini de déjeuner, solda son addition, alluma un cigare, et s'en fut d'un pas tranquille vers le port en murmurant : « Arigonde est mort, mais pas encore enterré. »

VIII

Une journée qui avait bien commencé et qui finit mal

L'après-midi de ce même jour, le comte Stanislas de Gorbio (mon petit Stani… disait Nina dans l'intimité) s'était rendu sur la promenade des Anglais, où il comptait trouver quelques personnages de qualité, de passage à Nice, et propres à lui fournir, innocemment, quelques renseignements dont il savait toujours tirer profit.

La journée était belle et les promeneurs nombreux. Ceux-ci passaient, potinant, entre les chaises où s'étaient installées les mères de famille penchées sur leurs travaux d'aiguille ou de tricot… avec une application qui n'était interrompue que par l'apparition d'une toilette à sensation ou de visages inconnus auxquels la curiosité des dames, toujours en éveil, cherchait immédiatement à donner des noms.

Le monde est petit, c'est toujours le même qui se rencontre, l'été sur les plages du Nord, l'hiver sur celles du Midi, au printemps et à l'automne dans les milieux mondains de la capitale et dans les allées du Bois à onze heures et à six heures.

Le comte de Gorbio s'était fait de nombreux amis dans ce monde-là, si tant est qu'on puisse donner le nom d'» amis » à tous ceux à qui l'on serre la main. Sa « personnalité » n'avait jamais été plus en vogue depuis le duel où le pistolet de M. Didier d'Haumont l'avait abattu. Dieu seul savait les histoires qui s'étaient chuchotées autour de cette aventure ! Les fiançailles du

comte avec Mlle de la Boulays n'avaient été un secret pour personne et il y avait veillé lui-même, persuadé trop tôt que l'» affaire était conclue ». L'échec qu'il en avait subi avait été d'autant plus retentissant…

Aussi, plus que jamais, avait-il ses raisons de « plastronner » pour donner le change et refaire sa fortune mondaine.

Il ne perdait pas une occasion de se montrer et de prouver qu'un incident même aussi cruel (un mariage raté et un duel néfaste) ne pouvait l'arrêter en chemin. Comme il passait pour très riche et disposant des plus grandes influences, on lui pardonna vite son malheur… Chacun était persuadé qu'un homme comme lui prendrait tôt sa revanche…

Or, cette revanche, il la tenait ! Et comment !…

L'heureux rayonnement qui éclairait son visage ne passa point inaperçu. On le félicita de sa bonne mine. Ses propos étaient enjoués et son esprit redoutable.

« En voilà un qui a de l'abattage ! » murmurait une dame un peu mûre à sa fille en âge de se marier et qui avait eu déjà quelques aventures de demi-vierge avec de notoires rastas.

Soudain, le front de Gorbio se rembrunit, ses yeux devinrent fixes, on regarda ce qu'il regardait et l'on aperçut Mme Didier d'Haumont qui s'avançait sur la promenade avec Mme Martens.

Françoise semblait heureuse et elle l'était en effet.

Depuis la minute terrible où elle avait tout appris et où elle s'était mise à épier Palas avec une angoisse si tragique, jamais elle ne l'avait vu comme ce jour-là, libre apparemment de tout souci, et d'une aisance si naturelle qu'elle était presque inexpli-

cable pour une personne qui, comme Françoise, avait sondé l'abîme sur lequel naviguait son mari.

Celui-ci était rentré à la villa du cap Ferrat, transformé littéralement, au moral et même au physique. Certaines rides du front que Françoise avait vues se creuser de jour en jour depuis leur arrivée à Nice, s'étaient évanouies comme par enchantement.

Elle n'avait pu s'empêcher de montrer son étonnement et Palas, devinant qu'il ne devait plus être reconnaissable depuis qu'il avait appris l'accident providentiel qui le débarrassait du Parisien et de sa bande, avait jugé bon de donner à sa femme une rapide et vague explication : « J'ai eu de graves soucis d'affaires ! c'est passé ! n'en parlons plus ! »

Joliment, elle lui avait reproché d'avoir eu l'esprit occupé par quelque autre chose que leur amour, *la seule chose qui comptât pour elle, au monde !...*

Et elle aussi s'était réjouie intimement, persuadée que Didier venait de faire un pas immense sur le chemin où il tentait de trouver, comme Chéri-Bibi l'avait expliqué à Françoise, la preuve de son innocence dans le drame qui avait bouleversé sa vie.

Cette belle journée ne lui en paraissait que plus radieuse, et Mme Martens elle-même s'étonnait de sa gaieté qui faisait contraste avec l'expression un peu sévère et réservée qu'elle avait remarquée sur le visage de la jeune femme dans leurs précédentes rencontres.

Françoise n'avait pas encore aperçu le comte de Gorbio...

Elle ne le vit que lorsqu'elle fut tout près de lui, à la hauteur du groupe dans lequel il pérorait.

Alors, son visage changea.

Elle regarda droit devant elle, comme si elle n'avait point aperçu le personnage, *mais ils savaient tous deux qu'ils s'étaient vus…*

Et tout le monde qui assistait à cette scène le savait aussi…

On avait surpris le rapide croisement de leurs regards. Quelle aubaine pour ces oisifs qu'une rencontre pareille !… Qu'allait-il se passer ?… Car certainement il allait se passer quelque chose… Et il se passa ceci, que le comte salua Françoise…

Celle-ci ne pouvait pas ne pas voir ce coup de chapeau…

Françoise, qui était devenue d'abord très pâle, dès qu'elle avait reconnu le comte, sentit que son visage s'embrasait. Elle hâta le pas, en détournant légèrement la tête avec un mépris marqué…

Elle était furieuse… Elle se mordait les lèvres… Elle dit à Mme Martens :

« Vous avez vu ? Cette audace !…

– Ça, oui, répondit Mme Martens, c'est d'un insolent et d'un mufle ! Il devait ne pas vous voir. »

Gorbio était resté à sa place, continuant de regarder Françoise qui s'éloignait. Un sourire terrible crispait sa lèvre. Il y avait un grand silence autour de lui. Il dit tout haut :

« Mme d'Haumont ne me connaît plus. Elle a tort ! Elle n'a pas de meilleur ami que moi ! »

En rentrant à la villa Thalassa, la première chose que Françoise dit à son mari fut cette extraordinaire histoire du coup de chapeau du comte de Gorbio…

« J'espère que tu n'as pas répondu à son salut ? s'écria Palas.

– Je suis passée près de lui comme si je ne le connaissais pas !… »

Tant de méchante hardiesse les stupéfiait et venait jeter une ombre sur le bonheur parfait de cette rare journée.

Ils se mirent à table en pensant encore à Gorbio…

Ils savaient que le comte était en pleine convalescence, mais ils étaient loin de se douter qu'il surgirait aussi vite dans leur vie… Ils étaient en droit de penser que l'ancien rival de Didier aurait le bon goût de faire tout son possible pour passer inaperçu, si le hasard les mettait tous trois sur le même chemin… Que signifiait une incorrection aussi grave à toutes les conventions mondaines ?

Palas avait de graves raisons de se méfier du comte et, plus d'une fois, chez M. de la Boulays, il avait eu l'occasion de s'étonner de certaines de ses attitudes.

Sans qu'il pût formuler contre lui rien de précis, Palas nourrissait à l'égard de Gorbio des sentiments plutôt hostiles, en dehors même de toute rivalité d'amour, mais il avait été assez honnête homme pour se méfier de ses propres impressions et pour les mettre au compte de cette rivalité même et de sa propre jalousie.

Mais maintenant il se laissait aller à son ancienne haine pour un homme qui aurait pu posséder Françoise et qui lui apparaissait de plus en plus comme un rastaquouère de redoutable envergure.

L'incident prenait à ses yeux une ampleur soudaine. Il commençait, de ce point-là, à le considérer non plus seulement comme le résultat d'un manque absolu de tact, mais, qui sait ? comme une menace !...

Les deux époux se faisaient part de leurs réflexions et échangeaient encore des hypothèses quand un domestique entra, apportant une carte sur un plateau. Palas lut et eut une sourde exclamation :

« Lui ! c'est trop fort !

– Qui, lui ?

– Mais lui, Gorbio !

– Ce n'est pas possible !... »

Françoise prit la carte des mains de son mari et lut à son tour : *« Le comte de Gorbio demande à voir M. et Mme d'Haumont pour une communication urgente ! »*

« Mais je ne veux plus revoir ce misérable qui a voulu te tuer ! » s'écria-t-elle.

Le domestique attendait des ordres.

« Faites entrer dans mon bureau », commanda Palas.

« Pourquoi le reçois-tu ?

– Pour lui faire passer le goût de revenir !… » répondit Palas, qui s'essayait à reconquérir tout son sang-froid…

Le comte, dans le bureau, attendait, sans impatience… Il jouissait de l'émoi que sa seule présence apportait dans cette maison.

Il se représentait la stupéfaction et la colère des deux époux en face d'une démarche qui devait leur apparaître d'une audace incompréhensible et d'une insolence sans nom.

Qu'allaient-ils résoudre ? Il avait envisagé l'hypothèse où l'on refuserait de le recevoir… En ce cas, il aurait refusé de se retirer et, de toute façon, une explication devenait nécessaire, fatale…

Cette explication serait courte, mais foudroyante ; et, à l'idée de l'effet qu'il allait produire avec une seule phrase, sa figure prenait une expression de férocité triomphante.

Quand Didier d'Haumont parut, domptant difficilement la plus noble colère qui eut encore gonflé le cœur d'un époux outragé, il fut frappé par cette physionomie, par cette face où rayonnait une joie diabolique, et il ne put retenir plus longtemps son courroux. En quelques mots durs, prononcés d'une voix âpre, il déclara à Gorbio qu'il trouvait sa démarche, quel qu'en fût le but ou le prétexte, d'une extrême inconvenance.

À quoi Gorbio, glacé, répondit :

« J'ai quelque chose de très important à dire à Mme d'Haumont et il m'a semblé plus correct de le dire devant vous ! » »

Les deux hommes étaient alors séparés par la largeur de la pièce. Gorbio s'en vint vers Palas, le fixant de ses yeux où flambaient toutes les joies de la vengeance…

Palas comprit que cet homme était terriblement armé contre lui et redouta le pire…

Ce fut le pire, en effet, qui arriva… Gorbio prononça :

« *Je veux lui dire qu'elle a épousé un forçat !…* »

Palas recula sous le coup… Mais l'autre continuait :

« Une bonne nouvelle à apprendre à Mme d'Haumont, *n'est-ce pas, Raoul de Saint-Dalmas !* »

Ainsi Gorbio savait tout ! Son secret, son horrible secret était maintenant entre lui et cet homme !…

À l'heure où il se réjouissait de la disparition providentielle des quatre misérables qui le poursuivaient de leurs hideuses entreprises, un nouvel ennemi surgissait, et lequel !

Celui que Françoise avait rejeté, bafoué, qu'il avait lui-même abattu par un coup inespéré et qui ressuscitait pour prendre la plus terrible, la plus effroyable revanche !… Ô misère incalculable ! Non point à cause de son mauvais destin, à lui, mais de sa douleur à elle, de son désespoir et de la mort de son amour, la mort de son cœur et de son corps !… Car une phrase comme celle-ci : « *Vous avez épousé un forçat* », ça tue !…

Palas ne bougeait plus, il semblait un cadavre debout…

Devant lui il y avait cette bouche qui continuait de cracher la haine et l'épouvante avec ce mot qui revenait sans cesse : « *forçat !* »

Et, tout à coup, Palas ne put l'entendre davantage, ce mot-là !

Il sauta à cette gorge, son poing puissant l'étreignit et il soufflait à l'autre :

« Assez ! assez ! tais-toi ! tais-toi !... »

L'autre râlait, se débattait, ruait dans les meubles renversés et comme le mot affreux ne se faisait plus entendre, Palas lâcha Gorbio, se rendant compte soudain de son geste homicide :

« Mais assassine-moi donc !... *Fais ton métier !* » glapit Gorbio en se mettant toutefois prudemment à l'abri d'une nouvelle agression derrière un meuble.

Et il ricana, sinistre :

« *Tu t'y connais !... Il n'y a que le premier pas qui coûte !* »

Ah ! certes, ce premier pas n'eût guère coûté à Palas dans la voie du crime !... Si quelqu'un désira jamais « tuer », ce fut bien Palas dans cette minute terrible...

Et pendant que cette atroce scène se déroulait dans le bureau, Françoise, seule dans la salle où l'avait laissée son mari, attendait, en prêtant l'oreille aux moindres bruits.

Didier lui avait fait promettre qu'elle ne quitterait point cette pièce. Il lui avait juré qu'il serait calme et garderait son sang-froid quoi qu'il advînt, enfin, qu'après avoir vu le comte il reviendrait aussitôt auprès d'elle...

Or, il ne revenait pas...

L’entrevue se prolongeait…

L’angoisse, l’inquiétude de Françoise augmentaient de seconde en seconde. Que pouvaient se dire les deux hommes ?…

Les plus redoutables hypothèses lui embrasaient le cerveau… Françoise, cependant, ne s’arrêta point à la seule qui fût exacte : la connaissance, par Gorbio, du secret de Palas…

Cette hypothèse-là était si terrible qu’elle la jugeait impossible. Elle préférait la rejeter tout de suite…

Elle envisagea plutôt celle qui lui paraissait la moins à craindre : elle savait que Gorbio était en affaire avec M. de la Boulays. Le comte avait là un prétexte tout trouvé à cette étrange démarche… Mais encore ce n’était qu’un prétexte ! Qu’y avait-il au fond de tout cela ?…

Eh bien, au fond de tout cela, il y avait la haine de deux hommes qui aimaient la même femme !… Gorbio et Didier se haïssaient jusqu’à la mort… Françoise l’avait bien vu lors du duel !

Quel drame nouveau allait sortir de cette interminable visite ?

Elle frissonna…

Elle entrouvrit la porte de la salle…

Il lui semblait entendre des éclats de voix… Et puis il y eut un grand coup sourd, comme il arrive quand un meuble tombe sur un tapis…

Elle ne réfléchit plus à rien… Elle ne se souvint plus de ce qu'elle avait promis à Didier… Elle s'avança, haletante, du côté du bureau…

Dans le bureau, Gorbio disait à Palas :

« Je ne quitterai point cette pièce sans avoir vu Mme d'Haumont !… Je veux qu'elle sache tout !… et qu'elle sache tout par moi !… C'est moi qui mesurerai devant vous votre degré d'ignominie !… »

Palas, penché sur une table, étreignait de ses poings crispés le meuble, arrêtant ainsi l'élan qui pouvait le jeter encore à cette gorge abominable pour la faire se taire à jamais…

Il râla :

« Non, pas ça !… Tout ce que vous voudrez, mais pas elle !… Que vous me fassiez souffrir, moi, je supporterai tout !… Mais elle, épargnez-la !… »

Et il eut l'admirable lâcheté de lui souffler :

« Vous l'avez aimée !…

– Je vous hais encore plus que je ne l'ai aimée !… gronda Gorbio.

– Écoutez ! reprit Palas d'une voix rude et qui cessait d'être suppliante… je vous parle maintenant « dans votre bien »… ne me poussez pas à bout !…

– Je ne crains pas !… je ne crains pas un forçat !…

– Encore !… Ah ! taisez-vous… car tout à l'heure vous craigniez un assassin !… Gorbio, je suis capable de vous assassiner, vous savez !… »

Comme il disait cela, il entendit un bruit de pas dans le couloir. Il s'en fut à la porte, souleva le rideau, aperçut la silhouette de Françoise.

Alors, il tourna vers le comte un visage d'une pâleur mortelle, revint à sa table, ouvrit un tiroir et saisit un revolver…

Il allait tuer !… C'était inéluctable, il n'avait pas d'autre moyen de suspendre la vérité formidable sur cette lèvre maudite.

Cependant Gorbio surveillait le geste de Palas :

« Ah ! ah ! ricana-t-il, le revolver !

– Oui, le revolver, ma femme vient, elle sera ici dans une seconde, si vous dites un mot de ce qu'il ne faut pas qu'elle sache, je vous jure que je vous tue comme un chien !… »

Il répéta : « Je vous le jure. »

Gorbio haussa les épaules.

« Vous me prenez pour un enfant ! Ma mort ne garderait point votre secret ! Si vous croyez que je n'ai pas pris toutes mes précautions !… Ce ne sera qu'un crime de plus et tout à fait inutile, je vous en préviens. Si vous voulez absolument tuer quelqu'un, tuez-vous, c'est tout ce que je puis faire pour vous !

– Ce serait déjà fait si cela pouvait la sauver », râla Palas…

Puis ils ne se dirent plus rien, ils attendirent l'entrée de Françoise…

Les secondes passaient, interminables…

C'est que, dans le corridor, Françoise s'était arrêtée, la main à son cœur ; elle étouffait !…

Qu'allait-elle encore voir en poussant cette porte ? Quel spectacle d'horreur lui était encore réservé ?… Tout à l'heure, ce bruit… était-ce le bruit d'un meuble qui tombe ou le bruit d'un corps… Puisqu'elle est venue pour savoir… encore un peu de courage !… Elle regarde ! elle voit !… Non, il n'y a pas de morts dans la pièce, il y a deux vivants qui se regardent avec une haine indicible… Elle entre, spectrale…

……

Devant l'attitude de bataille des deux hommes et les regards qu'ils lui jetèrent à son entrée dans le bureau, Françoise ne douta point qu'elle fût elle-même l'objet de leur querelle et la seule cause de cette scène redoutable.

Toutes les autres hypothèses s'évanouirent. Elle allait savoir jusqu'où pouvait aller l'audace amoureuse du comte, mais aussi elle était prête à châtier tant d'insolence.

« Vous aviez demandé à me voir, monsieur de Gorbio ? »

Avant de lui répondre, le comte se tourna vers Palas et alors, il eut un spectacle si nouveau que son esprit, frappé par une transformation aussi brusque, envisagea avec la rapidité de l'éclair tout le parti qu'il pouvait tirer d'un plan nouveau.

À la première attitude, si furieusement hostile de Palas, avait succédé chez le malheureux une physionomie exprimant la plus terrible angoisse et une suprême supplication.

Tout son être semblait crier : « Ayez pitié d'elle ! »

Le voyant ainsi, éperdu, si complètement à sa disposition, Gorbio se rappela ce que lui avait dit Nina-Noha : « Cet homme t'appartient… Tu peux en faire tout ce que tu voudras !… »

Ah ! certes ! il le voyait bien maintenant, dans ses yeux, qu'il pouvait tout lui demander ! Tout exiger de lui ! Le traiter en esclave !

N'était-ce pas une vengeance, celle-là ? Et plus complète, plus cruelle que celle qui consistait à tout briser d'un mot !…

S'il prononçait ce mot, qu'adviendrait-il ? Évidemment tout serait fini pour Palas, mais pour lui aussi !…

Tandis qu'il pouvait s'amuser longtemps avec cette petite histoire-là et ne prononcer le mot de la fin que lorsqu'il aurait traîné sa victime dans tous les chemins utiles pour des besognes hideuses, des travaux nécessaires à ses mystérieux desseins…

Sa résolution prise, Gorbio rompit enfin l'effrayant silence qui s'était établi entre les trois personnages, et se retournant vers Françoise :

« Madame, pardonnez-moi, fit-il en s'inclinant et sans dissimuler un sourire cynique et sournoisement triomphant… pardonnez-moi si j'ai eu l'audace de venir vous troubler dans cette heureuse retraite, mais une affaire dans laquelle nous avons des intérêts communs…

– Je sais, monsieur, que vous avez été en affaires avec mon père !

– Nous sommes toujours en affaires, madame… Les engagements commerciaux ne se rompent heureusement pas avec la même facilité que… »

Palas ne lui laissa pas le temps d'achever sa phrase. Il était allé à Françoise, et il la reconduisait à la porte, cependant que d'une voix suppliante il lui disait :

« Laisse-moi régler avec M. de Gorbio les intérêts de cette affaire sans importance !…

– Mais M. de Gorbio n'a qu'à s'adresser à mon père, fit-elle tremblante.

– Je t'en prie, murmura Palas, tu m'avais promis de ne pas venir !…

– Je t'attends dans le salon à côté ! chasse-le !

– Ce serait déjà fait si tu n'étais venue… »

Elle consentit à attendre la fin de l'entretien dans une pièce adjacente… Son impatience se doublait de l'incompréhension où la laissait l'événement… Pourquoi Gorbio restait-il ?… Qu'avait-il encore à dire ?… Et pourquoi son mari prenait-il tant de précautions après avoir montré tant de colère ?

Autant de questions qui restaient sans réponse et qui la laissaient dans un désarroi absolu…

Elle ne comprenait bien qu'une chose, c'est que si elle était restée entre ces deux hommes une seconde de plus, il se serait passé quelque chose d'irréparable…

Et maintenant, elle attendait que Gorbio voulût bien s'en aller !...

Palas, la porte refermée, était retourné auprès du comte. Fou de honte, il lui demanda sans le regarder :

« Que voulez-vous de moi ?...

– Eh ! ricana Gorbio, beaucoup de choses ! Vous comprendrez, mon cher monsieur d'Haumont, que j'ai besoin d'y réfléchir...

– Ne me poussez pas au désespoir...

– Mais non ! mais non !... Je ne suis pas un méchant homme, moi. Je vous l'ai prouvé tout l'heure ! Vous m'avez fait pitié, littéralement, et, devant votre pauvre misère, j'ai oublié tant de raisons que j'avais de vous en vouloir !... Vous verrez que nous finirons par faire une paire d'amis...

– Je ne crois pas à votre pitié... Dites-moi ce que vous voulez de moi, pour qu'elle ne sache pas... pour qu'elle ne sache jamais... »

Le comte regarda Palas et se félicita déjà de la résolution qu'il avait prise de goûter une vengeance patiente et froide...

Cela ne faisait que commencer et, vraiment, c'était un plaisir des dieux...

Ah ! que le menaçant d'Haumont de tout à l'heure était loin !

Il lui répondit :

« Je vous le dirai bientôt ! Au revoir, monsieur d'Haumont ! »

Il partit, laissant l'autre accablé, étourdi du coup qu'il lui avait porté et aussi de tous ceux dont son silence le menaçait…

Françoise vit passer Gorbio avec son sourire insolent. Dès qu'il fut hors de la villa, elle courut à Palas qu'elle retrouva dans le bureau, et qu'elle surprit avec une figure terriblement ravagée…

« Tu vas me dire ce qui s'est passé entre vous ! j'ai entendu un bruit de lutte !… Vous vous êtes battus !…

– Tu as bien fait de venir, ma petite Françoise… Cela nous a rendu quelque sang-froid à tous les deux… Sans toi, je l'aurais tué !… Ah ! je le hais bien, cet homme !… »

Elle le vit frissonnant, grelottant de haine inassouvie…

Elle le prit dans ses bras, une fois de plus, pour qu'il y trouvât un sûr refuge contre les maux qui ne cessaient de l'assaillir, pour qu'il y puisât, sur son sein, une confiance nouvelle, génératrice de la force nécessaire à la lutte contre son affreux destin. Mais, cette fois, Palas ne put que pleurer, sangloter sur son épaule, comme un enfant.

IX

Chéri-Bibi et Palas

Le lendemain matin, quand, par la porte entrouverte de sa cabane, Chéri-Bibi vit venir à lui la silhouette de son Palas, il se sentit tout frissonnant d'un orgueil bien compréhensible !... Ne l'avait-il pas débarrassé de ses pires ennemis ?

Bientôt, dès qu'il pourrait remuer ses « jambes de laine », une dernière expédition lui livrerait le collier qui prouverait au monde l'innocence de celui qui avait été Raoul de Saint-Dalmas !...

Ah ! la route était déblayée ! Maintenant on respirait un air pur qui ne risquait point d'être empesté tout à coup par certaines odeurs de bagne que traînaient toujours avec eux ces ennemis du genre humain qu'étaient l'affreux Arigonde, le repoussant Fric-Frac, le blême le Bêcheur et le hideux Caïd, tous défunts, sinon pour la plus grande gloire (car Chéri-Bibi ne faisait point afficher sur les murs ses belles actions), du moins pour la plus grande jubilation intime du protecteur de Palas !...

Donc Palas s'en venait tout doucement vers l'humble demeure du pêcheur Sylvio...

Il marchait la tête basse, et Chéri-Bibi ne put voir sa physionomie que lorsqu'il fut à quelques pas de lui...

Tout de suite il fut frappé par un air de désolation qui le surprit plus qu'on ne saurait dire. Lui qui avait préparé son plus

engageant sourire (le sourire de Chéri-Bibi !) en resta tout pensif !

Le plus inquiétant était que Palas ne disait rien encore !…

Il serra la main de Chéri-Bibi et se laissa tomber sur un escabeau, sans même demander des nouvelles de la santé de son ami…

Chéri-Bibi, de plus en plus angoissé, ferma sa porte et demanda sur le ton le plus tendre à Palas « ce qu'il avait ».

« Il y a que je suis à bout de lutte ! » laissa tomber Palas avec un grand soupir qui porta l'émotion de Chéri-Bibi à son comble…

« À bout de la lutte ?… Contre qui ?… Contre quoi ?…

– Il y a que par moments, continua Palas, et je ne te cache pas, Chéri-Bibi, que je suis dans un de ces moments-là, *je regrette le bagne !… »*

En entendant ces mots, le bandit se leva si brusquement qu'il renversa tout l'échafaudage sur lequel reposait l'équilibre de son poêle et son organisation tuyautière, ce fut un beau tapage et un grand encombrement dans la petite pièce. Mais Palas était tellement entrepris par ses sombres pensées qu'il sembla ne s'être aperçu de rien et ne tressaillit même point !…

Chéri-Bibi avait croisé les bras, au centre de tout ce tohu-bohu, et demandait, d'un air qu'en dépit de cet incident ridicule il tendait de rendre triomphant :

« *Est-ce que le Parisien, le Bêcheur, Fric-Frac et le Caïd ne te laissent pas, maintenant, bien tranquille ? »*

Palas secoua la tête :

« Possible ! fit-il d'une voix sourde… mais écoute bien, Chéri-Bibi, Gorbio aussi connaît mon secret et il est venu me menacer jusque chez moi, pas plus tard qu'hier !

– Ah ! oui ! vraiment, rugit Chéri-Bibi. Celui-ci aussi connaît ton secret !… *Eh bien, tranquillise-toi, il ne sera pas plus difficile de te débarrasser de Gorbio que du Parisien et de sa bande.* »

Palas, en entendant ces mots, était devenu pâle comme un linge.

« Que veux-tu dire ? »

Et il se leva en regardant Chéri-Bibi jusqu'au fond des yeux…

Chéri-Bibi ne saisit pas tout d'abord le sens du mouvement de Palas. La question que celui-ci lui posait s'accompagnait d'une émotion qui le trompa même tout à fait. Ce « que veux-tu dire ? » lui parut tout tremblant d'espoir sur les lèvres de Palas.

« Que veux-tu dire ? » c'était sous-entendu : « Est-il bien possible que tu m'aies réellement débarrassé à tout jamais du Parisien et de sa bande et que tu sois prêt à en faire autant pour ce Gorbio qui me gêne ? »

C'est donc avec un sourire des plus satisfaisants que le bon et redoutable Chéri-Bibi répondit, tout en soulignant d'un clignement d'œil sa pensée : « *Je veux dire que Gorbio non plus n'est pas à l'abri des accidents !…* »

Mais il n'avait pas achevé cette phrase que Palas, qui, cette fois, avait tout compris, car il connaissait « son homme », s'écartait de Chéri-Bibi en chancelant d'horreur…

« Tu as fait cela !… Tu as fait cela !…

– Eh bien, oui… Mais ?… qu'est-ce qu'il t'arrive ?… qu'est-ce que tu as ?… Tu ne vas pas te trouver mal !… »

Mais Palas reculait toujours, la main en avant comme pour se parer du contact de cet homme terrible qui, inconsciemment, l'avait fait son complice… complice de ce crime nouveau, formidable !…

À cause de lui, cet homme avait tué !… Palas avait cru à un accident… providentiel… à un hasard. Un hasard !… Il s'appelait Chéri-Bibi, le hasard !… et il avait massacré Arigonde, Fric-Frac, le Bêcheur, le Caïd !… et il ne demandait qu'à continuer, le hasard !…

Chéri-Bibi, complètement effaré par l'incompréhensible attitude de Palas, se pencha sur lui comme sur une énigme indéchiffrable et il répéta même, dans un bredouillement. « Qu'est-ce qu'il y a ? qu'est-ce qu'il y a ?

– Ne m'approche pas !… Ne m'approche pas !… Ne me touche pas ! »

Pauvre Chéri-Bibi qui s'attendait à des félicitations !… Tout à coup il fut foudroyé par cette pensée que *Palas n'était pas content !…* Alors il eut une vraie colère d'enfant : « Ça, par exemple, ce serait trop bête !… Tu ne vas pas les regretter ?… »

Et comme l'autre se taisait, écrasé par l'idée trop lourde de ce quadruple assassinat : « C'étaient des bandits ! » jeta Chéri-Bibi dans un geste magnifique…

« *Et nous ? et nous ? qu'est-ce que nous sommes ?…* »

À ces mots, Chéri-Bibi, qui avait une si haute opinion de lui-même et qui croyait l'avoir fait partager à Palas, crut que ce dernier était devenu subitement fou et il traduisit sa pensée intime en frappant à deux reprises son large front de son index noueux…

« Mais tu ne vois donc pas, reprenait Palas haletant, tu ne vois donc pas que tu me fais horreur !… Chéri-Bibi ! Chéri-Bibi ! tes mains seront donc toujours rouges de sang !… Tu m'as fait ton complice !… ton affreux destin pèse sur moi !… Je ne veux plus voir ton visage ! tu me soulèves le cœur !… »

Cette dernière phrase, plus particulièrement, fut sensible à un homme qui avait tant fait pour Palas… Être traité ainsi par son ami le plus cher, auquel on a donné tout le sang des autres !…

Chéri-Bibi se redressa dans une attitude de grave dignité et répliqua avec une ironie suprême :

« Monsieur d'Haumont, je constate avec regret que, quoi que je fasse, je ne puis réussir qu'à vous offenser !… Oui ! oui ! je sais que je renferme tous les vices !… Le pire des hommes, à côté de moi, est blanc comme neige ! Défunt Arigonde lui-même n'était qu'un agneau, si l'on jette un regard sur mes méfaits sans bornes… Moi, je trouble tout !… Je serais capable, comme dit l'autre, d'apporter la concorde dans l'enfer ! *et voilà que j'apporte l'enfer dans le cœur d'un honnête homme !…* Pardon !… Palas !… »

À l'amertume avait succédé une réelle douleur…

C'est presque en pleurant qu'il soupira : « Pardon, Palas. » Mais Palas était déjà loin, fuyant cette tanière maudite…

Alors, resté seul avec son désespoir, Chéri-Bibi s'arracha les cheveux dans un vrai délire :

« *Fatalitas !* hurlait-il, *trois fois fatalitas !* » et, du même coup, tout l'humble argot du bagne lui remonta à la gorge : « *J'défargue le plancher des vaches de quatre godins, et j'suis engueulé comme si j'avais chouriné quatre enfants de chœur ! »* (Je débarrasse la terre de quatre bandits et je suis traité comme si j'avais assassiné quatre honnêtes gens.)

Il montra le poing au ciel, ce qui ne lui arrivait que dans les très grandes occasions.

« Vous l'avez entendu : « Ta vue me soulève le cœur !… Je ne peux plus voir ton visage ! » Sang et tripes ! Mon saladier dégoûte monsieur !… Nous verrons si tu feras encore « *ton patagueule »* (ton dégoûté) quand je t'amènerai l'collier d'la danseuse pour blanchir l'grimoir' des mouches (ton casier judiciaire) !… »

Et Chéri-Bibi, éperdu et une fois de plus sublime, cherchait le bâton qui devait soutenir son pas encore chancelant dans l'expédition dont il espérait voir sortir triomphante l'innocence de l'ingrat !… »

Aussi le docteur Ross qui, sur ces entrefaites, entrait dans sa bauge, fut-il bien reçu quand il émit l'idée de procéder à un pansement nécessaire.

« La médecine aux chiens ! lui glapit Chéri-Bibi sous le nez… Garde tes purges et tes emplâtres pour la civilisation, comme dit l'autre ! Guéris-la si tu peux avec tes onguents !… À chacun sa manière ! moi, j'soigne la société, j'soigne la société

comme je peux !… avec ma pince monseigneur, et aussi (quand il le faut, il le faut ! Bouche-toi les cliquettes, Palas !) avec mon couteau, dans une gaine de chair, jusqu'au manche !… »

X

Cartes sur cartes

Ne sortir d'un gouffre que pour retomber dans un autre est une gymnastique épuisante même pour les natures les plus robustes.

Nous pouvons dire que peu d'hommes auraient été susceptibles de supporter la somme d'émotions qui avaient assailli Palas depuis qu'il avait cru toucher au seuil d'une vie nouvelle. Des années de bagne lui avaient trempé l'âme, mais encore celle-ci fléchissait-elle par moments et eût-elle succombé tout à fait si, à travers tous les avatars d'une existence de mensonge et d'horreur, la lueur soudaine venue des perles de Nina-Noha n'avait apporté dans sa sombre nuit un espoir !...

Et c'est à cet espoir-là qu'il retournait !...

Les nouveaux coups portés par Gorbio, l'horrible confidence de Chéri-Bibi, tout ce qui venait ajouter à sa détresse morale ou précipiter son malheur le rejetaient à nouveau vers la danseuse et son collier !

Si le salut n'était pas là, il n'était nulle part !

Une première fois, Nina lui avait menti, il n'en doutait plus. Il fallait savoir pourquoi. Détenait-elle une partie de la vérité ?... En tout cas, ce collier, coûte que coûte, il le reverrait ! Il était décidé à tout pour cela !...

Plus on le lui cachait, plus l'espoir qu'il représentait l'attirait tyranniquement, farouchement…

Nina le reçut, cette fois, avec une impatience narquoise… mais il ne s'en émut pas. Lui aussi avait le front sombre, chargé d'une volonté obstinée…

« Oui, madame, je reviens vous parler de ce collier !… Pourquoi ne pas me dire où il se trouve ?… »

Il avait renoncé à tout subterfuge… Ainsi il pensait surprendre Nina et l'acculer à une explication définitive…

Il fut servi immédiatement :

« *Vous êtes bien curieux, monsieur Raoul de Saint-Dalmas !* »

C'est à peine s'il tressaillit. Que de fois s'était-il demandé depuis sa première visite : « M'a-t-elle reconnu ? » et que de fois s'était-il dit : « Il vaudrait peut-être mieux qu'elle m'eût reconnu !… »

Il ne baissa pas la tête :

« Oui, Nina, c'est moi, fit-il. Puisque vous m'avez reconnu, peut-être aurez-vous pitié de moi !… »

Ainsi parlait Palas, et sa voix tremblante d'un espoir insensé s'était faite si suppliante qu'un autre cœur que celui de Nina en eût été certainement ému… Mais l'égoïsme passionné de la courtisane ne laissait approcher la douleur que pour s'en repaître.

Nina n'avait plus besoin des explications de Palas pour tout connaître du malheur dans lequel il se débattait, d'abord parce

qu'en partie ce malheur était son œuvre, ensuite parce que Gorbio l'avait suffisamment instruite du reste.

Elle n'ignorait rien de ce qui s'était passé la veille au soir à la villa Thalassa et c'était une jouissance infinie pour elle que de voir son ancien ami, traqué par Gorbio, accourir à elle, comme à une ressource suprême contre ce même Gorbio avec qui elle avait partie liée…

Comme elle les tenait tous les deux ! et avec quelle belle tranquillité elle présidait, impassible et curieuse, à ce drame farouche dont elle était le centre redoutable !…

Cette cruauté, toute naturelle chez Nina, n'avait pas besoin d'être alimentée par de justes causes.

La danseuse n'avait aucune raison de haïr un homme qui s'était ruiné pour elle et qu'elle savait innocent du crime qui l'avait retranché pendant six ans des vivants et qui le faisait maintenant se cacher sous le masque héroïque de Didier d'Haumont !

Elle aimait la souffrance des autres pour elle-même. Et il faut bien avouer que celle-ci était d'une qualité supérieure !

Pour qui aurait observé cette femme dans le moment qu'elle s'étendait nonchalamment sur sa chaise longue, fixant d'un regard oblique le malheureux qui lui adressait une si ardente et si désespérée prière, il n'y aurait pas eu de doute que cette scène avait surtout un sens de volupté !

Avec quel raffinement Nina faisait durer le plaisir :

« Est-il possible, dit-elle, en ramenant les plis de sa robe sur ses jambes qui, autrefois, avaient affolé Raoul de Saint-Dalmas… est-il possible que M. Didier d'Haumont, le gendre du

tout-puissant M. de la Boulays, ait besoin de la pitié de quelqu'un !... »

Palas s'écria :

« Oui, il a besoin de la pitié de tous !... depuis que Raoul de Saint-Dalmas vous a aimée, Nina !... depuis que vous l'avez fait si atrocement souffrir aux temps lointains de sa stupide jeunesse, et surtout, Nina, surtout depuis qu'il a été frappé pour un crime qui n'est pas le sien !... Nina ! Nina ! vous ne m'avez jamais aimé, mais vous saviez quel honnête petit garçon j'étais quand vous m'avez connu... Vous savez bien, vous, que j'étais incapable de faire le mal et que je ne suis pour rien dans la mort de Raynaud !... Je vous le demande, Nina... M'avez-vous jamais cru coupable ?... »

Il était devant elle, pantelant, haletant, plaidant sa cause comme devant un juge suprême d'où allait dépendre son honneur et sa vie.

Il fallait qu'il eût cette femme avec lui... cette femme qui savait d'où venait le collier... cette femme qui n'avait peut-être qu'un mot à prononcer pour le sortir de l'abîme...

« Nina ! M'avez-vous jamais cru coupable ? » répéta-t-il dans un sanglot où passaient son martyre de dix années et toute la douleur du moment présent...

Elle répondit d'une voix langoureuse, presque tendre, pas tout à fait plaintive :

« J'ai cru que vous aviez été plus malheureux que coupable !... »

À cette réponse qui voulait être ambiguë, mais qui, dans le fait, était loin de l'innocenter, Palas sentit un froid glacial descendre dans ses veines.

Encore une fois Nina lui échappait !... Nina se refusait !...

Mais il n'abandonna pas cette terrible partie !

« Jouons cartes sur table, Nina, fit-il, la voix changée... Je recherche la preuve de mon innocence. Le collier que vous aviez ressemble étrangement à celui qui fut volé au banquier Raynaud !

– Est-ce Dieu possible ? » s'écria Nina, jouant admirablement la surprise...

« C'est si bien possible que je pourrais affirmer que c'est lui. On en a changé la fermeture et l'on a fait disparaître la perle défectueuse, mais je l'ai reconnu !...

– Mais, mon ami, vous êtes fou !... Comment voulez-vous ?...

– Ah ! comment voulez-vous ?... C'est justement cela que je viens vous demander... Dites-moi qui vous a offert ce collier et vous me mettrez peut-être sur les traces du voleur et de l'assassin ! »

Nina, maintenant, paraissait réfléchir. Sa tête dans une main, elle montrait un visage sérieux, attentif à ce que lui disait sa pensée intime...

Palas attendait, dans une angoisse de plus en plus impatiente.

Enfin elle se décida :

« Vous allez savoir, mon cher Raoul (elle lui redonnait le nom de leurs amours et Palas espéra). Vous allez savoir toute la vérité !… car j'ai confiance en vous !… »

Palas se jeta à ses genoux, lui prit sa main glacée dans ses mains brûlantes…

Qu'allait-elle dire ?… Qu'allait-elle dire ?…

Ce mot tant attendu, le Sésame qui lui ouvrirait les portes de l'avenir et refermerait à jamais celles du passé, allait-il fleurir sur ces lèvres peintes ?…

Hélas ! Hélas ! voici ce que disaient les lèvres peintes et menteuses :

« Ce collier m'a été offert avant la guerre par un prince étranger… et c'est à ce prince que je l'ai revendu, par l'intermédiaire d'un neutre !…

– Son nom ? râla Palas.

– Vous pensez bien que je ne veux pas risquer d'être poursuivie pour commerce avec l'ennemi… et que je ne puis vous dire le nom que vous me demandez !… »

Palas s'est relevé.

Cette femme se joue atrocement de lui !…

Tout son espoir se change en haine… Ah ! comme il la déteste, cette Nina-Noha ! Avec quelle rage muette il la regarde étendue dans sa voluptueuse indifférence.

Il ne peut plus entendre le son de sa voix, de sa voix qui va dire :

« Mais, mon cher ! vous avez bien tort de vous tourmenter ! personne ne pense plus à cette vieille histoire !

– Si ! moi ! » lui jette Palas, la bouche crispée, les yeux flambants de la haine qui le brûle… « moi, j'y pense à toutes les minutes de ma vie ! et je suis payé pour y penser ! Et j'y penserai jusqu'au jour qui viendra où la lumière sera faite, tout entière, sur cette atroce aventure ! Tu entends, Nina ! Tout entière !… et malgré toi peut-être !… »

Elle se redressa à son tour, ses sourcils se froncèrent terriblement :

« Qu'est-ce que cela signifie ? Des menaces ? des menaces à moi ?… À moi qui n'aurais qu'un signe à faire pour vous faire retourner au pays d'où vous venez ?… »

Palas, éperdu, passa sa main sur son front en sueur… Il essayait de rassembler ses pensées.

« C'est vrai, je deviens fou, mais Nina, comment ne le deviendrais-je pas devant vos étranges réponses !…

– Mes étranges réponses ?…

– Dites-moi, où est le collier ?…

– Hein ? mais ce collier n'a rien à faire avec le vôtre…

– Nina ! vous connaissez peut-être le nom du vrai coupable… »

La danseuse cette fois, ne put s'empêcher de tressaillir, mais son émoi fut si rapide que Palas ne s'en aperçut même pas…

« En fait de coupable, déclara-t-elle d'une voix nette et coupante, je ne connais encore que vous !… Et rien ne prouve que vous êtes innocent !… Je vous prierai donc, si vous tenez à mon silence, de ne plus me dire un mot de tout ceci ! Que ce soit entendu une fois pour toutes, monsieur Didier d'Haumont !… »

Elle allait sonner pour le faire reconduire. Mais Zoé, qui avait frappé, apportait une carte :

« Mon cher, fit-elle à Palas, après avoir lu, c'est M. le comte de Gorbio, un de mes bons amis !… »

XI

Jalousie

Pendant que ces événements se passaient à Nice, Françoise, restée à la villa Thalassa, souffrait d'une inquiétude qui, depuis la veille, n'avait fait que grandir.

La terrible scène entre Didier et Gorbio, suivie d'une dépression si singulière chez son mari dont elle avait pu admirer, dans les circonstances les plus tragiques, la force de résistance morale, ne cessait de la poursuivre.

Elle voyait encore le sourire diabolique du comte, dans le moment qu'il quittait la villa et qu'elle l'observait sans qu'il s'en doutât…

Elle ne pouvait oublier non plus l'attitude de haine et de combat dans laquelle elle avait surpris les deux hommes.

Et elle était persuadée que Didier ne lui avait pas dit toute la vérité sur ce qu'il s'était passé entre lui et Gorbio !…

Pour la centième fois, elle se répétait : « Que peut-il bien y avoir encore entre eux ?… et pourquoi Gorbio qui avait tant de raisons de ne pas pénétrer ici ?… » À ce moment, une femme de chambre vint prévenir Françoise que Mme d'Erland et une amie venaient lui rendre visite…

« Avez-vous dit que j'étais là ?

– Mme d'Erland a aperçu madame dans le jardin… »

Françoise n'aimait pas Mme d'Erland, elle la trouvait méchante, toujours prête à railler celles que l'on croyait ses plus intimes amies, et se plaisant à colporter les plus odieux potins… Cette Mme d'Erland du reste était extraordinairement renseignée sur tout et sur tous, et, comme elle avait un esprit redoutable, les uns la supportaient par crainte, les autres par amusement.

Elle n'avait jamais amusé Françoise qui la subissait. Était-ce un pressentiment ? Mme d'Haumont se rendit auprès de Mme d'Erland avec plus d'ennui et de contrainte que jamais…

Cependant, en parfaite femme du monde, Françoise composa son visage, et l'entrevue fut tout de suite d'une politesse et d'une banalité charmantes.

On prit le thé en potinant.

Il fut question des fêtes de charité qui ne cessaient de se succéder et pour lesquelles on ne cessait pas de faire appel à l'inépuisable dévouement de ces dames…

Françoise annonça que son mari était chargé du programme de la prochaine fête de Cimiez…

Aussitôt Mme d'Erland laissa tomber, en regardant son amie :

« Ah ! mais c'est donc cela que M. d'Haumont est toujours fourré chez Nina-Noha ! »

L'effet fut immédiat. Bien qu'elle eût tout donné pour que rien en elle ne trahît l'émoi fatal qui la brûla instantanément, le visage de Françoise s'était embrasé d'une flamme dévorante…

Didier chez Nina-Noha !… Elle trouva un prétexte pour se lever, déplacer un objet. Elle voulait paraître légère et indifférente.

La vérité est qu'elle s'accrochait aux meubles, pour ne pas tomber.

Didier, tout le temps « fourré » chez Nina-Noha !… Mais ça n'était pas vrai, mais cette femme mentait !… Didier ne pouvait pas aller chez Nina-Noha !…

Nina-Noha était la dernière femme dont il pût franchir le seuil !… Elle le savait bien, elle, Françoise, qui connaissait par cœur les débats du procès de Raoul de Saint-Dalmas !… Elle savait ce que cette femme avait été dans la vie de Didier !… le mal qu'elle lui avait fait !… Elle savait surtout que Didier devait, avant toute chose, redouter d'être reconnu par cette femme !…

Et il serait tout le temps « fourré » chez elle ?… Allons ! allons ! allons ! ce n'était pas vrai une chose pareille !… « *Ou alors, ou alors !… »*

Quand Françoise revint vers Mme d'Erland, le sang qui l'embrasait tout à l'heure avait fui ses joues, et elle était pâle comme une nappe d'autel…

Mme d'Erland et son amie ne semblaient s'être aperçues de rien et continuaient de converser entre elles, le plus simplement et le plus innocemment du monde.

« Je ne vois pas pourquoi, disait Mme d'Erland, on ne peut organiser une fête de charité sans la Nina-Noha… Il y a beau temps qu'elle a cessé de faire recette… Moi, je la trouve un peu marquée, qu'en pensez-vous, ma chère Françoise ?…

– Je la trouve encore très bien », parvint à prononcer Françoise.

L'amie dit :

« C'est étonnant comme il y a des femmes qui parviennent à se conserver, surtout dans ce monde-là !… Comment font-elles ?

– Elles font la noce ! exprima Mme d'Erland.

– Ça conserve donc, la noce ?

– Plus que les travaux des champs ou les travaux d'aiguille… Et même que la tapisserie… Voyez les honnêtes femmes dépassant trente-cinq ans, elles en paraissent soixante… Alors, reprit Mme d'Erland en se retournant vers Françoise, M. d'Haumont a engagé la Nina ?…

– Mais je n'en sais rien, répondit Françoise, d'une voix qu'elle essayait vainement de rendre naturelle, ça n'est peut-être encore qu'un projet…

– Comment, M. d'Haumont ne vous en a pas parlé ?… fit l'amie… Alors c'est une surprise qu'il vous prépare… J'habite auprès de la villa que la Nina a louée cet hiver, et voici plusieurs fois que je vois M. d'Haumont entrer chez elle…

– Nous venons encore de l'y voir entrer tout à l'heure ! ajouta Mme d'Erland !… Ah ! mon Dieu ! s'écria-t-elle tout à coup… Mais qu'est-ce que vous avez, Françoise ?… Nous ne vous avons pas fait de peine, surtout ?…

– Quelle peine ? Que voulez-vous dire ?…

– Mais je ne sais pas moi !… Vous êtes tout à coup si drôle !… Vous voilà toute pâle !… Vous n'êtes pas jalouse ?…

– On n'est pas jalouse d'une Nina-Noha, déclara l'amie.

– Mais c'est une vieille dame, votre Nina… et quand on est jeune et belle et aimée comme vous !…

– Ma chère, ces nouvelles mariées sont extraordinaires !… Nous avons fait de la peine à Mme d'Haumont !…

– Aucune, je vous assure, répondit Françoise avec une froideur et un calme terribles… aucune peine… Et rassurez-vous, mesdames, je ne suis pas jalouse… »

Mme d'Erland était maintenant assez embarrassée devant l'attitude glacée de Françoise… Elle ne demandait plus qu'à s'en aller.

Du reste, elle n'avait plus rien à faire à la villa Thalassa… Son honnête besogne était accomplie. Elle trouva le moyen cependant de la parachever.

« Je suis sûre, faisait l'amie, que si cette Nina n'avait pas tous les bijoux dont elle se pare comme une châsse, on ne la regarderait même pas !… Mais les hommes sont si bêtes !…

– C'est au comte de Gorbio qu'il faut aller dire cela, ma chère, prononça Mme d'Erland.

– Pourquoi au comte de Gorbio ? demanda Françoise dont la tête tournait.

– Comment ! vous ne savez pas que le comte l'entretient, cette fille !… À ce qu'il paraît qu'il n'a rien à lui refuser !… Mais elle non plus, du reste… et depuis longtemps !… »

Elles s'en allèrent. Françoise trouva la force de les accompagner jusqu'aux terrasses.

Elles n'eurent pas plutôt franchi la grille du jardin qu'elle commandait son auto…

Elle claquait des dents. Le jour, ou plutôt ce sombre soir, où elle avait surpris son mari embrassant l'ombre formidable de ce démon de Chéri-Bibi elle n'avait pas été plus frappée d'horreur !…

Était-ce possible ?… Était-ce possible ? Son Didier aimait encore, aimait toujours Nina-Noha !…

La courtisane l'avait repris dans ses filets !

Toutes les scènes muettes auxquelles Françoise avait assisté depuis quelques jours, ces désespoirs chez Didier, ces rayonnements soudains, ce bonheur inexplicable dans sa situation présente, *dans son mensonge présent,* cette joie qu'il avait marquée tout à coup la veille, en rentrant à la villa Thalassa et qu'il avait si négligemment expliquée : « J'avais quelques ennuis d'affaires ! N'en parlons plus ! » tout cela, tout cela lui venait de Nina-Noha, soit évidemment qu'elle l'accueillît, soit qu'elle le repoussât !…

Horreur ! Horreur !… Les uns s'élèvent par le péché, les autres tombent par la vertu !… Françoise en face d'un pareil crime d'amour et de sa trop grande innocence à elle, pleura des larmes amères sur sa stupidité !… *Elle comprenait maintenant ce qui s'était passé entre Gorbio et Didier !* C'était la jalousie qui avait dressé les deux hommes l'un contre l'autre, jusque chez elle et non à cause d'elle, comme elle l'avait ridiculement pensé, mais à cause de Nina-Noha !

XII

De quelques événements qui se passèrent chez Nina-Noha

Palas ignorait tout des relations de Gorbio et de Nina-Noha.

La révélation qui lui en était faite tout à coup par la visite de Gorbio à Nina et par la façon dont la danseuse avait prononcé ce mot : « un ami… » le jeta dans une stupeur profonde en même temps qu'elle lui faisait entrevoir un nouvel abîme…

Nina continuait :

« Je sais que vous avez eu des rapports un peu tendus avec le comte… Je crois qu'il serait préférable que vous ne le rencontriez pas !… »

Étourdi par tout ce qu'il venait d'entendre et par ce dernier coup qui lui était porté, Palas fut reconduit par Zoé sans se rendre compte des gestes qu'il accomplissait, se laissant pousser dans un escalier de service, et c'est ainsi qu'il sortit de chez la danseuse par une porte que ne franchissaient à l'ordinaire que les domestiques et les fournisseurs.

Il traversa le jardin sans entendre un gémissement qui s'éleva sur ses pas, et le suivit jusqu'à ce qu'il eût disparu…

La nuit était venue, rapide… Quelle autre douleur que la sienne habitait l'ombre, autour de Nina-Noha ?

Hélas ! c'était celle de Françoise accourue pour être sûre désormais que rien ne manquait à son malheur…

Ne plus pouvoir douter du mal dont il peut mourir semble devoir être un soulagement à l'être le plus courageux que le soupçon effleure, et il n'aura de cesse qu'il ne soit complètement renseigné là-dessus. Aussitôt après survient la catastrophe qu'il dépendait de lui de laisser en suspens, mais il aime mieux la subir que la craindre…

Ainsi, Françoise, laissant son auto à l'angle de l'avenue, était-elle venue jusqu'à la fenêtre de Nina et presque dans les massifs du jardin ouvert qui précédait la villa, épier la sortie de Didier…

Elle non plus n'était point maîtresse de ses gestes. Sa douleur et le besoin inéluctable de souffrir davantage lui faisaient accomplir les mouvements les plus ordinaires de la plus vulgaire passion. L'amour, à un certain degré, ne connaît plus la séparation des classes, celle qui fait qu'il y a d'une part des gens qui ne doivent pas faire certaines choses « *parce que cela ne se fait pas* » et d'autre part, des gens qui peuvent se permettre les gestes les plus « nature » parce qu'ils en sont encore tout près.

Ce gouffre qui sépare les uns et les autres, creusé lentement par des siècles de civilisation, l'amour a vite fait de le combler. Si elle aime vraiment, il arrivera un moment où la plus grande dame sera surprise écoutant derrière une porte.

Françoise était depuis quelques minutes dans le jardin de Nina, haletante, tremblante et brûlante de honte, quand Gorbio le traversa et pénétra chez la danseuse.

Françoise avait reconnu le comte, elle avait eu un mouvement comme pour l'arrêter en chemin. Le « comte va trouver Didier, là-haut ! Il va se passer une chose atroce !... »

Elle ne pensa plus, une seconde, qu'au drame qui allait éclater !... Elle courut à la porte... Elle était prête à entrer... Et puis, tout à coup, elle se dit : « ... et si Didier n'y était pas ? »

Car enfin, il pouvait ne pas y être !... Devait-elle ajouter foi à tous les potins de Mme d'Erland ?...

Il avait suffi de quelques mots d'une femme, connue de tous pour son méchant esprit, pour que tout le formidable échafaudage de son héroïque confiance en Didier s'écroulât sous elle et la laissât pantelante, meurtrie, agonisante, comme une pauvresse d'amour, dans les jardins d'une Nina !...

Et pendant ce temps, son Didier était peut-être chez elle à l'attendre !...

Dans l'instant où elle allait se précipiter pour l'y rejoindre (car ainsi va, saute à tous les vents de leur pensée, l'amour des femmes : lof pour lof, comme disent les marins) Didier sortit de chez Nina par l'escalier de service... poussé dans la nuit par une soubrette complice de cette terrible aventure... Et cependant que Gorbio, lui, pénétrait chez la danseuse, en maître !... Ignominie. Abominable désolation au fond de l'ombre !...

Quand Didier se fut éloigné, Françoise se traîna jusqu'à l'auto... Elle n'eut que la force d'y monter et de jeter l'adresse du Cap-Ferrat.

Gorbio n'était pas resté très longtemps chez Nina. Il paraissait fort affairé en sortant. De son côté, Nina, fatiguée sans doute de son entrevue avec M. d'Haumont, se mit au lit de

bonne heure et recommanda à Zoé que l'on ne troublât son repos sous aucun prétexte.

Or, elle ne dormit pas, elle réfléchissait aux nouveaux événements et sans doute à tout le parti qu'elle et Gorbio allaient pouvoir tirer de leur alliance (exigée par eux) avec le gendre de M. de la Boulays.

Peut-être aussi sa capricieuse pensée la promenait-elle dans ses aventures d'antan, quand le jeune Raoul faisait ses premières folies. Ce qu'elle s'était jouée de lui !... Ce qu'elle l'avait fait souffrir !... Comme il l'aimait alors !... Elle n'avait pas besoin de menacer dans ce temps-là !... Sur un mot d'elle il se serait jeté au feu !... Sa seule présence, un coin de sa chair entrevue le rendait fou...

Et cela ne la faisait pas sourire, la Nina-Noha, de constater que sa puissance de séduction avait à ce point diminué que tous ses artifices ne lui servaient plus de rien au regard de Raoul, devenu l'indifférent Didier d'Haumont.

Cela aussi, cela surtout, il le lui payerait !

Elle en resta là de ses réflexions et elle commençait enfin de somnoler quand un bruit étrange attira son attention...

C'était comme le crissement d'une lime ou d'une scie sur de l'acier... Cela s'arrêtait par instants et puis cela reprenait.

Par moments, cela paraissait assez lointain... et puis cela semblait tout proche...

Il y avait, à part cela, un grand silence dans l'avenue et dans la maison... Il pouvait être onze heures au plus tard, pensait-elle ; chez elle, tout le monde devait être couché...

Elle n'eut pas peur, mais elle fut angoissée…

Les plus braves (et Nina était brave) ne sont pas sans inquiétude dans la nuit, en face d'un bruit inexpliqué…

Maintenant le bruit avait cessé tout à fait… Comme il ne reprenait pas, Nina en fut à se demander si elle n'avait pas été le jouet de son imagination…

Elle se leva, prit un mignon revolver dans sa table de nuit, et entrouvrit sa porte.

Elle avait l'oreille très fine, elle perçut le sourd et étouffé murmure de quelques voix, au fond de l'appartement… Cela venait du boudoir, où semblait en venir…

Elle pensa à s'enfermer dans sa chambre et à sonner, à réveiller tous ses domestiques… Et puis, tout à coup, elle eut une pensée singulière… et, hardiment, elle se dirigea, sans faire le moindre bruit, vers le boudoir…

Brusquement elle en ouvrit la porte.

Il y eut de sourdes exclamations, un commencement de ruée sur elle. Mais, elle, de sa voix claire :

« Laissez-moi vous ouvrir ce meuble, madame et messieurs ! ce sera beaucoup plus simple ! »

En effet, elle avait tout vu dans une seconde… Une espèce de colosse accroupi devant le meuble et travaillant l'acier des ferrures à la lueur d'une lanterne sourde tenue par une femme dont elle ne distingua pas d'abord le visage… Tout près de la fenêtre-balcon, un autre homme faisait le guet…

« Donnez d'abord votre joujou, commanda la voix rude de Chéri-Bibi, et nous verrons après si on peut s'entendre… »

Elle ne fit aucune difficulté pour déposer le revolver sur le meuble. Chéri-Bibi mit aussitôt sa large patte dessus :

« Ouvrez le meuble et on ne vous fera pas de mal ! dit-il.

– Vous êtes bien bon, répliqua-t-elle… J'ai justement la clef sur moi !… Mais on n'y voit pas clair ! fit-elle.

– Je ne peux pas supporter la lumière électrique, expliqua la grosse voix de Chéri-Bibi… Mademoiselle vous éclairera !…

– Mais la lanterne tremble dans sa main ! » fit remarquer Nina.

En même temps, elle saisissait cette main et dirigeait la lueur sur le visage de la porteuse :

« Zoé !…

– Madame, ils m'ont menacé de me tuer si je ne faisais pas tout ce qu'ils voulaient !

– Pauvre fille ! soupira drôlement Nina.

– Je vais vous éclairer, moi, déclara Chéri-Bibi, et moins de bavardage, s'il vous plaît ! Finissons-en, je suis pressé !…

– Oui, dépêchez-vous, soupira le tremblant la Ficelle sur le balcon… voilà du monde !…

– Mais, messieurs, ce n'est pas plus difficile que cela ! »

Et Nina ouvrit le meuble.

Chéri-Bibi se précipita. Aussitôt on entendit un puissant et désolé « *Fatalitas !* »

Le meuble était vide !…

XIII

Deux voix dans la tempête

Nous avons vu comment, pour échapper aux coups que lui préparait Gorbio, Palas était retourné chez Nina dans le fol espoir de trouver auprès de la danseuse une arme de salut.

Et c'est Gorbio lui-même qu'il avait rencontré !

Cette union, insoupçonnée de lui jusqu'ici, finissait de l'accabler et en faisait un pauvre homme, errant dans les avenues désertes autour de la villa, ne sachant plus ce qu'il devait faire ni où il devait aller, ne se le demandant même point, étant aussi incapable, dans le moment, de diriger ses pas que la marche de sa pensée…

Il avait cru que Nina, pour qui il avait tant souffert, aurait pitié de lui, et qu'après l'avoir reconnu elle lui tendrait un bras secourable pour l'aider à sortir de l'abîme.

C'est elle qui l'y précipitait à nouveau, car il ne pouvait plus douter que ce ne fût elle qui l'avait dénoncé à Gorbio !…

Et maintenant qu'est-ce que cet homme voulait de lui ?…

Dans le remous fatal qui entraînait Palas, le faisant tourner vertigineusement dans un cercle de plus en plus rétréci, au centre duquel se trouvait ce rocher funeste du bagne d'où il avait tenté, par un effort surhumain, de s'éloigner pour toujours et sur lequel, au bout de quatre ans, toutes les forces de la société,

plus redoutables quelquefois que celles de la nature, le ramenaient inéluctablement, dans ce maëlstrom où il se débattait, déjà à moitié englouti, *il ne pouvait plus s'accrocher qu'à Gorbio !*... son plus cruel ennemi !...

Pauvre ! lamentable ! pitoyable Palas !...

Il était venu chercher le bras secourable de Nina et celle-ci lui montrait la main de Gorbio !...

S'il laissait passer cette main, c'était fini de lui, fini du bonheur, fini de Françoise !... Mais, s'il acceptait le secours de cette main-là, qu'adviendrait-il de lui quand il en subirait l'étreinte ?...

Gorbio ! Gorbio ! quelle honte pour une âme régénérée au feu de vingt batailles : dépendre d'un Gorbio !...

Ah ! s'il n'y avait pas eu Françoise !... C'était son plus effroyable châtiment, Françoise ! comme elle avait été son plus grand bonheur défendu !... Dans le ciel pur qu'il avait entrevu, elle avait été sa faute nouvelle ! Il avait été brave dans les combats, il avait été lâche dans l'amour ! Et aussitôt il avait été entouré de nuées tragiques... Maintenant, il n'y voyait plus clair...

Maintenant, il dépendait de Gorbio !...

Or, comme il en était là, le corps et l'âme grelottant au fond de la nuit et de sa misère, Gorbio vint à passer...

Il marchait vite, enveloppé d'une longue cape qui lui cachait les bras. Il n'avait prêté aucune attention à ce promeneur solitaire. Il fallut que Palas s'arrêtât, pour qu'il reconnût Didier d'Haumont.

Il eut un brusque retrait de tout le corps.

« Ah ! c'est vous !... Que me voulez-vous ?...

– C'est à moi à vous le demander, monsieur de Gorbio !

– Ici ?...

– Ici ou ailleurs, répondez-moi !... où vous voudrez, mais répondez-moi !... répondez-moi le plus vite possible ! Vous comprendrez que je ne puis plus vivre ainsi !...

– Je vois que vous vous faites beaucoup de bile, monsieur d'Haumont. Vous avez bien tort !... Je vous affirme que vous avez tout à fait tort !...

– Encore une fois, je vous prie, je vous supplie de vous expliquer !...

– Je n'en ai pas le temps, mon cher, je prends le train ce soir même pour Paris... À mon retour !...

– Un mot, un mot tout de suite !... Ma vie est entre vos mains. Je ne suis pas un lâche et je ne veux aucune grâce pour moi, mais que je sache au moins si je dois vivre ou disparaître !... et si je dois vivre, à quelles conditions ?

– Allons ! allons ! mon cher d'Haumont, voilà une bien grande exaltation !... Reprenez votre sang-froid, que diable ! À mon retour, nous bavarderons de tout cela ! *et vous verrez que nous serons les meilleurs amis du monde !... »*

Le comte, ayant jeté ces derniers mots, s'enfonça dans la nuit, laissant Palas plus effrayé de ses promesses amicales qu'il ne l'avait été de ses menaces...

Palas, comme un enfant qui souffre, soupira : « Mon Dieu ! » Tout d'un coup, dans son désarroi, il vit surgir une ombre à son côté, une ombre connue :

« Voulez-vous remettre un mot au pêcheur Sylvio, de la part du docteur Ross ? »

En même temps, l'ombre, qui n'était autre que celle de Yoyo, lui glissait une enveloppe dans la main et disparaissait dans la direction suivie par le comte de Gorbio…

Une commission pour Chéri-Bibi ! Dans sa détresse, ce message mystérieux lui parut de bon augure… En tout cas, il donna un but nouveau à sa pensée…

Depuis qu'il avait fui la cabane du pêcheur Sylvio, après avoir prononcé des paroles terribles pour une amitié qui ne les méritait pas, car les sentiments et les actions de Chéri-Bibi ne pouvaient être appréciés suivant la commune mesure humaine, Palas traînait au fond de lui un sourd remords…

Il avait été bien rapide à condamner des gestes qui n'avaient eu d'autre but que de le sauver… gestes sanglants qui le remplissaient d'horreur, mais dont il n'avait pas le droit d'être le juge impitoyable, lui, le bénéficiaire et l'ami de ce fléau du Destin qu'était Chéri-Bibi !

Et voilà qu'il avait l'occasion de retourner à la cabane du pauvre pêcheur… de celui qui n'était venu sur cette terre que pour le protéger. Comme il allait lui ouvrir ses bras et lui demander pardon !…

Malheureusement, ce soir-là, quand Palas poussa la porte de la cabane qui dressait ses misérables planches au bord des flots, Chéri-Bibi n'était pas là… (Il travaillait encore pour toi, Palas ! ingrat Palas !) Et Palas, après avoir laissé la lettre, reprit

le chemin de la villa Thalassa, le seul port de refuge dans son éternelle tempête…

Françoise était rentrée chez elle dans un état moral effrayant. Elle s'était enfermée dans sa chambre, après avoir donné l'ordre, que, sous aucun prétexte, on ne l'y dérangeât…

Elle ne pouvait crier dans la rue, elle ne pouvait crier devant son chauffeur, elle n'avait pas à montrer sa plaie saignante à des domestiques… Ah ! maintenant, elle peut gémir à son aise ! pleurer ! étouffer ! se meurtrir le sein ! Il n'y a pas de souffrances physiques comparables à une telle douleur d'amour… d'abord la douleur d'amour, arrivée à ce paroxysme, est la pire des douleurs physiques, et la preuve, c'est que la vie du corps devient insupportable.

Françoise demande la mort, elle l'appelle comme une délivrance… et, peut-être, se la serait-elle accordée elle-même, si elle ne s'était évanouie…

Quand elle revint à elle, elle perçut des voix dans le jardin, sur les terrasses…

C'était Didier qui venait de rentrer et qui interrogeait les domestiques… Elle reconnut la voix de son mari et elle se reprit à souffrir horriblement. Elle ne pouvait plus entendre cette voix !

De même, il lui semblait qu'il lui serait impossible de revoir cet homme !… car elle l'aimait encore !… et il en aimait une autre !…

Son amour à elle, qu'elle avait élevé au-dessus du sublime, lui parut tout à coup une chose honteuse et sale…

Elle s'enfuit, le fuyant, lui, et se fuyant elle-même, c'est-à-dire s'arrachant à la Françoise amoureuse qui attendait tous les soirs son Didier et qui ne demandait peut-être qu'à l'attendre encore, pour le plus lâche et le plus abject des pardons, après une explication mensongère !...

Les vêtements en désordre, le sein nu, comme une bacchante égarée qui pleure son dieu, elle courut dans les jardins lugubres, descendit comme une ombre folle les degrés des terrasses, parvint aux rochers et mêla sa plainte farouche au ululement de la mer... Une tempête accourait du fond de l'orient marin... Françoise s'enfuit dans la nuit et dans la tempête en criant : « Didier ! Didier !... »

Cependant Didier avait pénétré dans la chambre de sa femme, déjà très inquiet des rapports des domestiques... Le spectacle de désordre qui l'y attendait le fit frémir.

Françoise a disparu !... Elle s'est enfuie !... Des portes entrouvertes montrent le chemin de sa course insensée...

Il la cherche dans les jardins... Il trouve son écharpe accrochée aux balustres des terrasses qui descendent vers la grève.

Et lui aussi s'enfonce dans la tempête avec de grands cris.

Il est sûr maintenant que Gorbio a parlé ! Françoise sait tout !... Et elle a voulu mourir...

Ah ! comme il la cherche, comme il l'appelle ! comme il la demande, sa Françoise ; aux rochers et aux flots de la mer ! « Françoise ! Françoise ! »

Mais la tempête engloutit la voix de Françoise : « Didier ! Didier !... »

XIV

Une amie

L'aurore surprit Palas sur la grève qu'il avait remplie toute la nuit de ses cris et de son désespoir.

Il était persuadé que Françoise s'était noyée, et, maintenant, il attendait que le jour lui montrât le cadavre de celle qui n'avait pu survivre à l'effroyable révélation : « mariée au numéro 3213 ». Gorbio s'était bien vengé ! Il pouvait partir pour Paris. Il n'avait plus rien à faire à Nice. Françoise était morte, et Palas allait mourir !

Voir une dernière fois le corps adoré de sa femme, l'embrasser, l'étreindre une dernière fois, et, chargé de ce fardeau funèbre, lui aussi il entrerait dans la mer qui lui donnerait le repos suprême.

Avec le jour, la tempête s'était apaisée… Palas, entre les rochers, cherchait… Un amas d'herbes marines, les formes bizarres que prennent parfois les débris rejetés par les flots guidaient ses pas chancelants…

Il se penchait, il tâtait cette plage maudite qui lui avait pris Françoise et qui ne la lui rendait pas !…

Cette apparition errante attira l'attention des matelots qui conduisaient leurs barques vers la pêche matinale. Ils se le montrèrent, ils le hélèrent.

Alors il leva la tête et il s'aperçut que la nature calme, oublieuse des fureurs et des drames de la nuit, se préparait à vivre l'un de ses plus beaux jours.

Les caps et les promontoires allumaient leurs pierres dorées et la mer se recourbait au creux des golfes avec son plus doux soupir…

Alors il ne put continuer de voir ce spectacle enchanté qui avait été leur joie à tous les deux, lors de ces heureux matins, trop rapides, hélas ! qui suivaient leurs premières nuits d'amour.

Il haït cette lumière qu'elle ne voyait plus !

Il refit en courant, en se heurtant aux rocs comme un insensé, le chemin qui conduisait à cette demeure d'où elle était partie pour toujours et où il ne rentrerait que pour y chercher une mort brutale qui le délivrerait de l'allégresse éternellement renouvelée de l'indifférente nature.

Il avait réussi à tromper la curiosité inquiète des domestiques, et, déjà, au fond d'un tiroir, il avait mis la main sur l'arme libératrice quand, derrière les volets clos, une voix se fit entendre :

« Pour M. d'Haumont ! tout de suite, c'est très pressé ! »

À cette heure !… Une commission pressée !… Sa main trembla et laissa retomber l'arme… son cœur, un instant, s'arrêta de battre. Et puis, la vie lui revint tout à coup devant les explications qui s'échangeaient à quelques pas de lui :

« Monsieur ? On ne l'a pas revu… Il n'y a personne à la villa. »

Il ouvrit la fenêtre. Il apparut de façon si subite et si sinistre que les hommes reculèrent dans le jardin.

Mais déjà sa main s'était emparée du message ; cela venait de Mme Martens. Elle disait : « *Venez vite ! Françoise est chez moi ! Elle est folle ! Elle croit que vous la trompez avec la Nina-Noha ! »*

Françoise est vivante ! Françoise est vivante !… Ah ! le soleil peut luire encore !… Didier crie de bonheur ! Françoise croit qu'il la trompe avec Nina ! Ah ! le voilà qui rit !… Il rit terriblement !… et puis son rire même s'apaise… Il rit maintenant comme un enfant, devant une imagination pareille… Et il pleure !…

Et c'est en pleurant de joie qu'il s'enveloppe d'un manteau, ne prenant même pas la précaution de changer de hardes…

Il se jette dans l'auto qui a amené le domestique de Mme Martens…

Le voilà chez Mme Martens ; celle-ci vient le rejoindre tout de suite :

« Françoise ?… Françoise ?… » réclame Palas…

Et l'autre, en quelques phrases brèves, explique :

« Elle vous a vu sortir de chez Nina ! et elle est persuadée que c'est à cause d'elle que Gorbio est venu vous faire une scène de jalousie !…

– Mais c'est fou !… Mais c'est fou !… Vous savez bien, vous, pourquoi j'allais chez Nina !…

– Oui, je le sais, mais je ne pouvais pas le lui dire !…

– Mais, moi non plus, je ne peux pas le lui dire !… Qu'est-ce que je vais lui dire ?… Qu'est-ce que je vais lui dire ?…

– Tout ce que vous voudrez !… Elle vous adore ! elle vous croira ! Ah ! mes enfants, vous vous faites bien du mal ! Mais dans quel état êtes-vous tous les deux !… Elle a été comme une folle toute la nuit !…

– Et moi, je l'ai cherchée toute la nuit !…

– Elle pleure parce qu'elle n'a pas eu le courage de se tuer ! Elle voulait se jeter dans la mer !… Elle m'a dit qu'elle avait essayé, mais que la mer n'avait pas voulu d'elle !…

– Conduisez-moi auprès d'elle !…

– Non, allez-y, reprenez-la !… Elle m'a juré qu'elle ne vous reverrait jamais !… J'ai essayé en vain de la raisonner… Il n'y a que l'amour qui puisse guérir un tel désespoir !

Mme Martens montrait une porte à Palas… Et Palas pénétra dans la pièce où Françoise se tenait, farouche et silencieuse, ayant peut-être aussi épuisé ses larmes…

Dès qu'elle l'aperçut, elle fut debout avec un grand cri :

« Non ! non ! pas vous !… Allez-vous-en ! allez-vous-en !… Je ne veux plus vous voir !… »

En vain, Palas, voulant parler, s'accrochait à elle. Elle se débattait, couvrant sa voix de ses cris :

« Je ne vous demande rien ! Aucune explication ! Aucune ! Vous ne m'aimez pas !… Vous ne m'avez jamais aimée !…

– Regarde au moins ce que tu as fait de moi depuis hier soir, et répète-moi que je ne t'aime pas !… »

Elle le regarda. Il avait rejeté son manteau. Elle le vit dans ses guenilles et dans ses blessures, car il était sorti de cette nuit tout ensanglanté… Elle aussi était pitoyable à voir. Ils se contemplèrent pendant quelques muettes secondes… et de communs sanglots les rapprochèrent…

« Pourquoi es-tu allé chez cette Nina ?…

– Françoise, murmura Palas, Françoise, mon adorée, tu as pu douter de moi !…

– Pourquoi es-tu allé chez Nina !

– Que crois-tu donc ?… Tu sais que je t'aime !… Que cela te suffise !… Notre amour serait sinon diminué, du moins sali par une explication quelconque à propos d'une telle femme !…

– Et tu es allé chez elle !… Pourquoi es-tu allé chez elle ?…

– Écoute, ma chérie, tu me causes une grande douleur… Tu sais bien pourquoi je suis allé chez elle… Mme Martens a dû te le dire. J'y suis allé pour cette fête de charité…

– Tu y es allé plusieurs fois et tu ne m'en as rien dit !… »

Elle le regardait de ses yeux brûlés de larmes… la flamme dévorante de la jalousie se rallumait en elle…

Elle s'écarta de lui et dit, haletante :

« Didier, tu vas me jurer sur notre amour que tu n'avais pas d'autres raisons d'aller chez Nina-Noha !… ou plutôt, non, pourquoi jurer ?… Je vais simplement te demander ta parole

d'honnête homme que tu n'avais point d'autres raisons d'aller chez cette femme !… »

Il y eut un silence…

« Ah tu vois ! s'écria-t-elle, tu vois que tu avais une autre raison !…

– Oui ! finit par dire Palas en baissant la tête, j'avoue que j'avais une autre raison !…

– Laquelle ?…

– Je ne puis te la dire !… »

Ces derniers mots furent prononcés avec une telle douleur que Françoise, oubliant un instant les sentiments affreux qui l'agitaient, en fut frappée… Elle considéra un instant encore cette face qui avait gardé la trace de tant de souffrances dont elle n'avait peut-être pas encore pénétré tout le mystère et elle fut ébranlée…

Palas continuait en secouant la tête :

« Ne me demande rien !… Ce secret n'est pas le mien !… C'est celui d'un homme qui a jadis aimé Nina-Noha et qui m'avait chargé d'une importante mission auprès d'elle… Mais toi, toi ?… Comment as-tu pu douter de mon amour ? »

« *C'est le secret d'un homme qui a jadis aimé Nina-Noha !* »

Françoise connaissait cet homme-là ! Il était devant elle. Aujourd'hui c'était elle, Françoise, qu'il aimait. Pouvait-elle en douter, ainsi qu'il le lui demandait ?… Dans le moment, Mme Martens entra :

« Eh bien, ma petite Françoise, la paix est faite ?… Tu sais bien qu'il t'adore !

– Oui, répondit-elle d'une voix grave et profonde, je le crois, je le crois fermement !… Mais je lui demande de ne plus retourner chez Nina-Noha !… »

Palas eut un hochement de tête qui promettait… Et Mme Martens reprit, raillant amicalement Françoise :

« C'est très vilain d'être jalouse !

– Oui, je suis jalouse, répliqua Françoise… jalouse à en mourir ! »

XV

La petite maison de la rue de Dunkerque

Le comte Stanislas de Gorbio avait un magnifique appartement, connu de tout Paris, au coin de la rue Lesueur et de l'avenue du Bois. Ce n'est point cependant vers ce domicile somptueux qu'il se dirigea à son arrivée à Paris. Il avait fait route avec le docteur Ross, rencontré à la gare. Ensemble, ils avaient déjeuné dans le wagon-restaurant. Pas une seconde le comte n'avait quitté un petit sac sur lequel, chaque fois qu'il pouvait le faire sans être vu, Yoyo jetait des regards embrasés d'envie. Ce petit sac contenait le fameux collier.

Devant l'insistance de Palas et le danger que cette insistance représentait, c'était Nina qui avait déterminé le comte, sur le point de partir pour Paris, à emporter le collier avec lui et à le cacher dans un endroit secret, connu d'eux seuls, où ils avaient coutume de dissimuler leurs documents les plus précieux. Comment Yoyo était-il au courant de la chose ? De la façon la plus simple. Envoyé en éclaireur par Chéri-Bibi auprès de Nina-Noha quelques heures avant la dernière expédition à la villa de la danseuse, il avait su espionner tous les gestes des intéressés avec cette astuce et cette ingéniosité qu'il avait rapportées de la forêt vierge et adaptées aux milieux les plus civilisés. Il avait été témoin, derrière une vitre et entre deux rideaux, de la commission donnée à Gorbio et, très au courant de ce que tramait Chéri-Bibi contre Nina, il avait pris sur lui de ne plus quitter le comte. En chemin nous avons vu qu'il avait pris le temps de prévenir Chéri-Bibi par le truchement de Palas qu'il avait aperçu, errant comme une âme en peine autour de la maison.

À la gare d'arrivée, Gorbio et Ross se séparèrent. Yoyo constata que personne n'attendait le comte et que celui-ci montait dans un taxi de louage. Yoyo offrit la forte somme à un chauffeur, qui se mit immédiatement à sa disposition. Quand, au coin du boulevard Magenta et du boulevard de Strasbourg, le comte lâcha son taxi, Yoyo fit de même. Le comte remontait à pied vers la gare du Nord, toujours enveloppé de sa pelisse de voyage sous laquelle il portait le sac. Yoyo suivit ; bientôt Gorbio prit la rue de Dunkerque et ralentit le pas. Il avait l'air d'un flâneur, regardant les devantures. Il arriva ainsi devant une vieille petite maison haute de deux étages, qui s'élevait au coin de deux rues et dont le pan coupé était occupé, au rez-de-chaussée, par un bistrot d'assez mauvaise apparence. Le rez-de-chaussée, dans la rue de Dunkerque, était pris entièrement par un magasin d'antiquités. Le comte s'arrêta devant cette boutique, comme si les objets hétéroclites qui garnissaient la vitrine étaient susceptibles de l'intéresser. De fait, quelques instants plus tard, il pénétrait chez l'antiquaire et on pouvait le voir, de la rue, en discussion avec le marchand, à propos d'une vieille petite horreur dorée qu'ils tournaient et retournaient dans leurs mains, en la faisant valoir autant que possible dans la pauvre lumière du jour. Puis les deux hommes s'enfoncèrent dans l'ombre de la boutique et on ne les vit plus. Yoyo constata que la boutique était vide et en profita pour s'y glisser. Sitôt là-dedans, il devint invisible, rampant entre cent objets divers. Il faisait corps avec l'ombre. La pièce avait beau être encombrée, il avançait sans rien déplacer, sans remuer un meuble, sans faire entendre un bruit. C'était toujours le Peau-Rouge sur la piste de guerre.

La porte de l'arrière-boutique était entrouverte. Les deux hommes se trouvaient encore dans cette petite pièce obscure, éclairée seulement par un vasistas donnant sur une cour. L'antiquaire allumait une petite lampe qu'il remit, sans mot dire, à Gorbio puis il souleva une trappe et Gorbio, éclairé par sa

lampe, descendit, sans mot dire, les premiers degrés d'un étroit escalier de cave. Comme il allait disparaître, il fit signe à l'antiquaire de regagner le magasin. Celui-ci obéit aussitôt et passa auprès de Yoyo.

Ce marchand avait une figure patibulaire. Du premier coup d'œil, il déplut fort à Yoyo, mais celui-ci avait autre chose à faire que des études de physionomie… Il se glissa dans l'arrière-boutique et descendit l'escalier à quatre pattes, comme un chat. Son plan, du reste, était d'une simplicité sauvage. Si Gorbio, retournant la tête, s'apercevait de quoi que ce fût, il bondissait dessus comme un jaguar et l'étranglait avant qu'il eût le temps de soupirer… Mais Gorbio ne s'aperçut de rien… Il était tout à sa besogne qui consistait à ouvrir une porte de cave fermée par une serrure de sûreté des plus compliquées… La porte ouverte, il la referma aussitôt sur lui. Tout ceci s'était passé en quelques secondes et Yoyo était juste arrivé pour voir Gorbio ouvrir la porte et la refermer. Yoyo alla immédiatement coller son oreille contre cette porte. Il n'entendit que des bruits fort vagues, par exemple un bruit de chaînettes remuées… Il resta là cinq minutes, au bout desquelles il se rejeta vivement dans l'encoignure de l'escalier, s'aplatissant sur le sol, la tête tournée vers l'apparition du comte et toujours prêt au bondissement s'il était nécessaire… Mais Gorbio ne le vit pas plus en partant qu'il ne l'avait aperçu avant d'entrer dans le caveau. Il refermait tranquillement sa porte. Yoyo, dans l'ombre, eut un charmant sourire. Il venait de découvrir, au-dessus de la porte, une étroite ouverture dont il allait faire son profit… Une minute plus tard le comte était remonté et la trappe était rebaissée. Yoyo pouvait travailler en paix. Il avait, du reste, de l'ouvrage. Les objets que le comte cachait si inopinément dans cette cave devaient avoir, à ses yeux, une valeur peu ordinaire. Il fallait y pénétrer coûte que coûte. Négligeant la première porte et la première serrure, Yoyo s'élança d'un bond au-dessus de l'obstacle, par le soupirail entrouvert, et retomba devant une seconde porte et une seconde serrure des plus compliquées ! Yoyo n'en vint à bout qu'en

sciant le bois autour d'elle avec l'un de ces petits instruments de poche que la fréquentation de ses amis blancs de la Guyane lui avait appris à apprécier et dont les compagnons de Chéri-Bibi ne se séparaient guère, vu les nécessités de l'existence… Cela demanda du temps. Enfin il pénétra dans la cave. Naturellement Yoyo avait sa petite lampe électrique comme il convient à un Peau-Rouge qui n'ignore plus rien des bienfaits de la civilisation. Il fit le tour de la cave. Elle était assez profonde. Elle n'avait rien qui pût la distinguer de toute autre cave. Des objets de rebut, quelques planches pourries, un restant de poussière de charbon et une demi-douzaine de feuillettes et de barriques. Deux de ces barriques étaient encore pleines, ce dont put juger Yoyo en les déplaçant avec un gros effort… Yoyo déplaça tout. Yoyo chercha partout. Yoyo creusa partout… Il ne sentait ni la fatigue, ni la faim, ni la soif, ni le sommeil. Il sortit de là sans avoir rien trouvé.

Il ne s'agissait pas seulement pour Yoyo de sortir de la cave, il fallait sortir de la boutique. Ceci lui demanda encore une demi-journée, mais il ne la regretta pas…

Ayant soulevé la trappe et s'étant glissé dans le magasin, il eut l'occasion d'entendre quelques bouts de conversation des plus intéressants entre l'antiquaire et ses singuliers clients. Il en venait là de toutes sortes et qui semblaient appartenir à toutes les classes de la société ; mais, qu'ils fussent mis comme les derniers des marchands de bric-à-brac ou comme de nouveaux riches en quête de meubles anciens, ils avaient ceci de commun qu'après quelques secondes de discussion sur le prix des objets en litige, ils baissaient le ton pour parler immédiatement d'autre chose.

Généralement, c'était le marchand d'antiquités lui-même qui les mettait à leur aise d'un mot :

« Ça va ! Tu peux y aller !… Il n'y a personne dans la boutique !… »

Et le client *y allait !…* Il apportait le plus souvent un pli qu'il accompagnait de certaines recommandations. Il perçut aussi des questions auxquelles cet « excellent monsieur Punaise » (c'est ainsi que les habitués dénommaient l'honnête boutiquier) répondait, ou ne répondait pas, à sa fantaisie…

On s'entretenait du n° 1… « Le n° 1 est-il arrivé ? » « Quand reverra-t-on le n° 1 ? » « Il y a des choses que je ne puis dire qu'au n° 1. » « Je vais être obligé de m'appuyer le voyage, si le n° 1 tarde à revenir. » D'où Yoyo concluait sans difficulté que le n° 1 ne pouvait être que le comte de Gorbio lui-même.

Il était aussi question de « la dame », et Yoyo sut, de toute évidence, de quelle dame il s'agissait.

Quant à M. Punaise, tantôt il avouait que le comte était à Paris, tantôt il jurait qu'il ne s'y trouvait pas.

Il devait avoir toute la confiance du patron et tenir dans la maison de commerce Gorbio, Nina-Noha et C^ie^ un rôle des plus considérables.

L'affaire paraissait montée avec une rare intelligence. D'abord le fait d'avoir choisi comme lieu de « truchement », comme point de bifurcation de leur organisation un magasin d'antiquités, prouvait que ces gens-là avaient pensé à tout… N'importe qui peut passer la porte d'une boutique de bric-à-brac. On n'était pas plus étonné de voir entrer chez M. Punaise une casquette qu'un chapeau haut de forme.

Yoyo croyait n'avoir plus rien à apprendre chez M. Punaise, et se disposait à profiter de l'inattention de l'antiquaire, et de l'occasion de la porte entrouverte, pour fuir enfin une maison où

il pensait bien revenir quand il aurait apaisé la faim qui, depuis deux jours, lui tenaillait les entrailles…

Déjà, dans l'ombre de la nuit commençante, il avait glissé sur ses quatre pattes, quand il remarqua les allées et venues d'une demi-douzaine de jeunes personnages de mauvaise mine qui passaient devant la boutique, y jetaient un coup d'œil, puis pénétraient chez le bistrot qui faisait l'angle de l'immeuble.

Yoyo ne fut pas longtemps sans se rendre compte de l'intérêt que l'antiquaire prenait, derrière ses vitres, aux manières de ces messieurs.

La nuit étant tout à fait tombée, le Peau-Rouge put sortir sans être aperçu de la boutique ; mais, rendu de plus en plus curieux par ces manigances, il n'eut garde de s'éloigner. Aussi, sous le porche qui servait d'entrée à la cour de cette maison vétuste, put-il assister au colloque rapide de M. Punaise avec l'un de ces messieurs apaches qui, après être entré chez le bistrot, en était ressorti presque aussitôt.

Du peu que Yoyo put entendre, il y avait à conclure sans aucun doute que le magasin d'antiquités entretenait les meilleures relations avec le cabaret interlope du coin de la rue de Dunkerque.

Yoyo n'hésita pas. Quand ces messieurs se séparèrent et que l'antiquaire eut fermé sa boutique, le Peau-Rouge suivit l'apache dans le cabaret.

Si l'on n'a pas oublié le régime qu'il subissait depuis plus de deux jours, on comprendra que Yoyo ne « payait pas de mine ». Ses vêtements déchirés, un linge sans couleur, ses joues creuses, ses yeux brillants, sa chevelure pendante et l'immense fatigue de tout son pauvre être épuisé le classaient, dès la première vue, parmi les plus lamentables déchets d'humanité…

Son entrée dans ce milieu « spécial » constitué plus particulièrement par des sujets qui avaient eu « des malheurs » n'éveilla donc aucune méfiance. Nous serons plus près de la vérité en indiquant qu'elle souleva même quelque intérêt.

Yoyo eût difficilement expliqué son délabrement physique s'il avait sorti les billets dont sa poche était pleine.

Il déclara donc qu'il n'avait pas le sou, qu'il mourait de faim et de soif, et que son âme était à vendre pour un morceau de pain et deux doigts de pinard.

En d'autres temps, il avait des chances, avec un tel discours, de se faire jeter à la porte ; mais il arrivait dans un moment où ces messieurs racolaient, pour une besogne qui restait inexpliquée, les hommes de bonne volonté.

Le patron, un gros pépère tout reluisant de graisse, aux épaules carrées, aux biceps noueux sous les manches de la chemise retroussée, fut aux petits soins pour Yoyo.

Il le confessa, tout en répandant sur lui ses bienfaits.

Il avait deviné en lui un Américain du sud, un Argentin qui avait fait un sale coup. Yoyo ne le démentit point. À minuit, Yoyo, restauré, faisait partie de la bande et trinquait joyeusement avec ses nouveaux compagnons.

XVI

De l'état civil de Chéri-Bibi dans la capitale

Non loin de la rue Lesueur où nous avons dit que Nina-Noha avait un appartement à Paris et à quelques pas de l'avenue de la Grande-Armée, entre un herboriste qui avait fermé boutique depuis la guerre et un marchand de fromages qui faisait fortune, il y avait une boutique de « bougnat » qui était la plus « miteuse » qu'on pût imaginer.

C'était un vrai trou avec un comptoir, quelques flacons sur des tablettes et une demi-douzaine de margotins dans un coin perdu.

Le charbonnier, un brave Auvergnat, était parti pour le front, laissant le soin de son commerce et de son honneur à sa jeune femme, laquelle avait aussi bien maltraité l'un que l'autre. Il avait fallu vendre.

Un acheteur, contre toute espérance, s'était présenté, et le fonds, qui ne valait pas quatre sous, fut payé 4000 francs, « rubis sur l'ongle ».

Dans le quartier, l'acheteur fut regardé d'abord comme un fou. C'était du reste un être fort original ; il passait son temps, quand il était dans sa boutique, ce qui lui arrivait rarement, à bavarder avec des amis venus d'on ne sait où.

Le marchand de fromages, qui était en train de faire fortune, tout en gémissant sur le malheur du temps, eut bientôt fait

d'expliquer aux commères d'alentour tout le mystère… Le bougnat faisait partie d'une bande noire qui se souciait peu du petit commerce à domicile et qui gagnait des « mille et des cents » en procédant à un accaparement dans les grandes largeurs…

À partir de ce moment, le bougnat suspect fut respecté de tout le monde et chacun l'appela « Monsieur Talboche » gros comme le bras. C'était Chéri-Bibi.

M. Talboche était absent de sa boutique parfois des semaines entières… Quand il réapparaissait, les voisins lui faisaient compliment de sa bonne mine, bien qu'il eût une figure à avoir assassiné père et mère ; mais les gens sont ainsi faits qu'ils admirent la malice, au point de lui trouver de la beauté.

Or, M. Talboche, après une absence qui s'était, cette fois, particulièrement prolongée, venait de rentrer chez lui avec une jeune demoiselle et un vieux long monsieur tout efflanqué que l'on n'avait encore jamais vu dans le quartier. Et les potins commençaient d'aller leur train quand on vit, le soir même, réapparaître à l'horizon du bougnat une silhouette bien connue, mais qui marquait plus mal que jamais. On l'appelait le cow-boy, à cause de ses airs de « sauvage d'Amérique » et il passait naturellement pour disposer de tout le charbon des États-Unis.

Le cow-boy était accompagné d'un personnage qui marquait encore plus mal que lui et avec lequel il semblait, du reste, dans la meilleure intelligence.

Ils avaient dû prendre, au cours de leur chemin, quelques petits verres chez les bistrots et ils pénétrèrent joyeusement chez M. Talboche avec la pensée évidente de compléter une aussi belle tournée.

Chéri-Bibi vit entrer Yoyo sans étonnement. Il l'attendait.

Mais la jeune demoiselle, qui n'avait pas été prévenue de cette réapparition, en marqua aussitôt une joie excessive et se jeta littéralement au cou du cow-boy.

Sur quoi, un troisième personnage, qui grognait dans un coin, vautré sur les derniers margotins de la maison, sursauta avec animation contre ce qu'un pareil spectacle présentait d'indécent dans un magasin tenu par un homme qui s'était toujours vanté d'aimer et de protéger les bonnes mœurs.

Mais Chéri-Bibi avait autre chose à faire que d'écouter les jérémiades de la Ficelle. Sur un signe de Yoyo, le bougnat d'occasion avait passé dans son arrière-boutique et s'y était enfermé avec le cow-boy et son nouveau « poteau ».

La conversation dut être des plus intéressantes, car elle se prolongea assez tard dans la soirée et ne fut interrompue que par le soin que prenait Chéri-Bibi de venir chercher une bouteille pleine quand celle qu'il avait emportée était vide.

Zoé, pendant ce temps, essuyait les verres, mettait de l'ordre, si l'on peut dire, dans le ménage, enfin essayait de se rendre utile.

Quant à M. Hilaire, il boudait affreusement. Du reste, depuis son retour à Paris, qui datait de la veille, il n'était pas à prendre avec des pincettes.

Quoi qu'il s'en défendît, et en dépit de tous les sentiments qu'il avait voués à Chéri-Bibi, il ne pouvait s'empêcher de penser que le magasin de la rue Saint-Roch était autrement confortable que l'affreuse boutique du bougnat Talboche.

Enfin, ce n'étaient point les nouvelles façons d'être de Zoé, ni de Yoyo, qui pouvaient lui faire oublier qu'il y avait là-bas (pas bien loin, dix minutes en métro), une brave femme en

grand deuil qui continuait d'édifier la rue Saint-Roch par la persistance de son désespoir conjugal… car M. Hilaire avait reçu des nouvelles de sa moitié, Mme Hilaire, qui, à la suite de son aventure de Nice avait introduit une demande en divorce, avait montré, en apprenant la mort de son mari, chauffeur chez M. de Saynthine, une douleur des plus édifiantes… Elle ne cessait, avait-on écrit à M. Hilaire, d'embrasser la photographie de son malheureux époux, en l'arrosant de ses larmes !…

Dans le moment, M. Hilaire était prêt à tout pardonner, et cela pour le plaisir bourgeois de chausser une paire de pantoufles auprès d'un bon feu !…

Justement, avec la nuit était venu un temps de chien… Les vitres crépitaient sous la pluie et le verglas…

Chéri-Bibi n'avait pas pensé au souper… Le ventre de M. Hilaire était dans la tristesse comme son âme…

M. Hilaire ne voulait plus même regarder cette petite Zoé, tant il se sentait de l'irritation pour son ingratitude…

Et qu'est-ce qu'ils faisaient, les autres, à bavarder si longtemps derrière cette porte ?

Tout à coup, la figure de M. Hilaire s'illumina ; Yoyo a peut-être trouvé le collier !… car lui seul était sur la bonne piste ! On n'est sans doute revenu à Paris que parce que Yoyo a découvert le collier !… Mais alors ?… mais alors ?… c'est fini les aventures ! Chéri-Bibi va lui donner congé !… C'est promis ! c'est juré !…

M. Hilaire en est là de ses réflexions quand la porte du fond s'ouvre… L'apache, en dépit de toutes les consommations offertes par son hôte, apparut beaucoup moins ivre en sortant qu'en entrant.

Il serra la main de Chéri-Bibi avec une satisfaction marquée :

« Je crois, dit-il, que nous venons de boucler, tous les deux, une bonne affaire !

– Je le crois », répéta Chéri-Bibi.

Et l'apache s'en alla…

« C'est un confrère ! expliqua Chéri-Bibi. On était fait pour s'entendre…

– Ça, grogna la Ficelle, ça n'a jamais été un bougnat !…

– Non, mais c'est un « fagot » comme on en rencontre plus souvent sur les bords de l'Oyapok que dans le quartier de l'Opéra, mon vieux la Ficelle, à moins qu'on ne passe par hasard devant certaine épicerie…

– Oui, oui, monsieur le marq… je n'insiste pas… Et qu'est-ce qu'on va faire maintenant ?

– Petit curieux, va !…

– Assez ! assez ! compris, monsieur le marq… Je vais faire mon testament !…

– Vous oubliez, monsieur Hilaire, que vous êtes déjà mort !… »

Désormais, M. Hilaire « se laissa faire » sans essayer de comprendre et surtout sans élever des objections, sans faire entendre de ces nauséabondes lamentations qui lui valaient de si redoutables rappels à l'ordre de la part de Chéri-Bibi… Seule-

ment il comptait les jours. Deux déjà s'étaient écoulés sans qu'il se fût passé autre chose d'extraordinaire que le déménagement de M. Talboche. Oui, M. Talboche avait transporté son fonds de la rue Lesueur dans la cour d'une petite maison de la rue de Dunkerque.

La maison tout entière était à la dévotion du comte, habitée par les plus habiles fripons à sa solde et *truquée comme un vrai fort Chabrol,* capable au besoin de soutenir un siège, nourrissant une petite troupe d'apaches, dont le quartier général se tenait chez M. Miche, le mari de la concierge et le tenancier du bar.

À toute heure du jour et de la nuit, il y avait chez M. Miche une « permanence », qui permettait de faire face à tous les événements…

Chéri-Bibi, piloté par Yoyo et par son nouvel ami, qui était une sorte de lieutenant dans la bande et qui se faisait pompeusement appeler « le major », avait tôt fait connaissance avec M. Miche, avec son comptoir, ses petits verres et sa clientèle spéciale.

C'est lui qui fournissait le bistrot de charbon et il avait fait connaissance aussi avec sa cave.

Seulement, M. Miche, méfiant, ne laissait jamais personne pénétrer seul dans son sous-sol… Il y avait suivi pas à pas Chéri-Bibi jusqu'à ce qu'il eût déchargé son dernier sac et il était remonté derrière lui, puis il avait rabattu la trappe qui donnait derrière le comptoir.

Il est bon de dire que lorsqu'il n'était pas chez M. Miche, Chéri-Bibi, en raison évidente de son métier, dans lequel il était aidé par Yoyo et quelquefois par Zoé, était tout le temps fourré

dans les caves. *Il n'y avait que l'antiquaire qui ne demandait point de charbon à M. Talboche !...*

M. Punaise se chauffait au gaz. *Or, Chéri-Bibi n'était entré dans la cave de M. Miche que dans l'espoir de pénétrer dans la cave de M. Punaise, parce que Yoyo avait découvert qu'il existait une communication directe entre l'une et l'autre cave...*

Tout le secret de la disparition du collier tenait peut-être dans le fait de cette communication...

En tout cas, c'était dans le sous-sol de l'antiquaire et du marchand de vin qu'il fallait travailler, pour peu que l'on attachât quelque importance aux propos de Yoyo. Chéri-Bibi croyait que celui-ci avait mal cherché et pensait être plus heureux que lui...

Dès l'abord, M. Talboche avait tenté un rapprochement avec l'antiquaire, mais M. Punaise, aux premiers mots de charbon à descendre dans la cave, avait froidement mis M. Talboche à la porte de chez lui, sans autre explication... La concierge, elle-même, cette bonne Mme Miche, avertie par l'antiquaire, avait fait entendre qu'il fallait laisser M. Punaise tranquille...

Tout l'espoir de Chéri-Bibi se reportait donc du côté de la cave du bistrot.

Il résolut de tenter quelque chose d'important, le soir du troisième jour.

La Ficelle avait déjà deviné que les événements allaient se précipiter, Chéri-Bibi avait mis les volets de bonne heure et il avait sorti d'un panier un de ces succulents soupers comme il avait l'habitude d'en préparer autrefois quand il s'agissait de se donner du cœur au ventre pour les terribles besognes de la nuit...

Chéri-Bibi seul était gai. Contrairement à son habitude, Yoyo était triste, la petite Zoé aussi. La Ficelle était lamentable…

« Allons ! mes enfants !… Un peu de courage !… fit Chéri-Bibi !… On se retrouvera bientôt !

– On va donc se préparer ! bégaya la Ficelle, déjà plein d'espoir.

– Je parle pour les amoureux, mon bon la Ficelle ! Il ne s'agit donc pas de toi ! Tu as passé l'âge !… Il s'agit de Yoyo et de Zoé *entre qui il y a promesse de mariage !…*

– Ah ! oui !… Voilà donc la belle histoire !… » souffla la Ficelle d'un air qu'il essayait en vain de faire désinvolte, mais qui trahissait de pauvres sentiments d'amour-propre blessé ! Au surplus, il fallait s'y attendre ; une petite fille des rues est bien faite pour s'entendre avec un grand garçon de la forêt ! « Ça fera un beau couple devant M. le maire ! Je m'invite à la noce et je bois à sa santé !… »

– C'est ce que tu as de mieux à faire ! déclara Chéri-Bibi en versant son champagne à la ronde… Quant à moi, continua-t-il avec cette onction inquiétante que la Ficelle connaissait depuis des années, quant à moi, je suis heureux d'avoir vu naître, sous mes auspices, les jeunes feux d'un honnête amour… C'est toujours plus plaisant que d'assister aux grimaces indécentes d'un vieux singe comme toi, mon bon la Ficelle !… Allons, ne te fâche pas !… Tu auras bientôt la joie de serrer Virginie sur ton cœur…

– Ouais ! grogna M. Hilaire… pour peu que je tarde, elle sera morte de douleur, la pauvre !…

– En attendant, voilà ce que tu vas faire… Tu m'écoutes, la Ficelle ?…

– Ah ! si je vous écoute !…

– Yoyo doit nous quitter ce soir même, c'est ce qui t'explique sa tristesse.

– Ah ! ah ! Il n'emmène pas sa… sa fiancée…

– Non ! C'est toi qui la gardes !…

– Moi ? Ah ! ce serait trop fort… Non ! je ne me charge pas d'une affaire pareille !…

– Si ! trancha net Chéri-Bibi… Tu t'en charges ! c'est moi qui te le dis, et ce n'est que justice !… Voilà un brave garçon qui est tout prêt à se marier et que j'envoie à Nice pour nos petites affaires, c'est bien le moins que l'on fasse quelque chose pour lui.

– Vous avez donc *encore* des petites affaires à Nice ? » questionna M. Hilaire, assez inquiet…

« J'y ai Gorbio qui vient d'y retourner… Comprends que j'y envoie Yoyo qui ne demanderait pas mieux que de rester ici… Veux-tu partir à sa place ?

– Non ! non ! je reste, ça va !… Et je ferai respecter *mademoiselle Zoé,* c'est entendu !…

– C'est juré ?

– C'est juré !…

– Eh bien, va, Yoyo ! si tu ne veux pas manquer ton train ! »

Yoyo embrassa Zoé qui se laissa faire avec émotion.

Après cette scène touchante et quand Yoyo fut parti, Chéri-Bibi se leva et garnit en silence ses poches de certains outils de travail que la Ficelle jugea de la plus haute importance.

« C'est bien pour ce soir ! gémit-il en lui-même. Que le bon Dieu nous protège ! J'ai peut-être eu tort de ne pas partir à la place de Yoyo !… »

Chéri-Bibi, ayant terminé ses préparatifs, toussa, frappa sur l'épaule de la Ficelle et lui dit :

« En route !

– Oui, oui, en route ! »

La Ficelle connaissait ce que signifiaient ces « en route ! » là…

« Où allons-nous ? demanda-t-il.

– Pas loin ! Prendre un verre chez M. Miche !

– Jolie connaissance, votre M. Miche ! bougonna la Ficelle. « Quand on vient de prendre du champagne de première marque chez M. Talboche, je trouve que c'est déchoir que d'aller se faire servir un petit verre sur le comptoir de M. Miche !… Quoi qu'il en soit, je suis à la disposition de M. Talboche !… »

Il s'arrêta subitement, effrayé de ses propos audacieux et aussi du regard que lui lançait Chéri-Bibi.

« Écoute, la Ficelle, écoute la consigne, mon garçon !

– Oui, monsieur le marq…

– Ce soir, tu vas t'enivrer avec la bande ! compris ?

– Oui, monsieur le marq…

– Appelle-moi monsieur Talboche !…

– Oui, monsieur Talboche !…

– Et si, par hasard, il y a un pante qui ne soit pas convenable avec Zoé ! Tu lui tomberas dessus !…

– Entendu, monsieur Talboche, mais monsieur Talboche viendra à mon secours ?

– Non ! car M. Talboche ne sera plus là !

– Alors, je suis mort ! et pour « de bon » cette fois ! soupira la Ficelle… Songez donc, je les aurai tous sur le dos, dans la minute. Tenez, monsieur Talboche ; il y a une chose qui arrangerait tout !… On n'a qu'à laisser Mlle Zoé ici !… Voilà dix heures passées, ce n'est pas le moment de sortir les jeunes filles à marier !…

– Vous n'avez pas de chance dans vos « raisonnements », monsieur Hilaire … déclara Chéri-Bibi sur ce ton glacé qui figeait toutes les répliques sur les lèvres de ses interlocuteurs. « Figurez-vous que « je sors » Mlle Zoé pour qu'on lui manque justement de respect et pour que vous ayez l'occasion de la faire respecter ! Comme vous l'avez juré à notre ami Yoyo… L'avez-vous juré, oui ou non, monsieur Hilaire ? Et faut-il tenir pour rien vos serments ? »

M. Hilaire n'avait plus rien à dire. Il comprenait que Chéri-Bibi avait besoin d'une querelle ce soir-là, chez M. Miche, c'est ce qui pouvait lui arriver, à lui, M. Hilaire, de plus désagréable,

mais il jugea inutile d'insister et, sur un signe de Chéri-Bibi, il « offrit son bras » à Mlle Zoé.

« Compliments ! monsieur Hilaire ! » fit Chéri-Bibi en fermant la porte de sa boutique qui donnait dans la cour, vous avez ainsi tout du gentleman ! Si votre ami Yoyo vous voyait, il serait content !… »

L'heure légale à laquelle le cabaret de M. Miche devait fermer était passée depuis longtemps, mais, comme l'on pense bien, jamais la réunion n'était aussi brillante chez M. Miche qu'après cette heure-là !…

Il y avait certaines façons de pénétrer dans l'établissement que connaissaient les initiés, surtout les habitants de la cour… M. Talboche, M. Hilaire et Mlle Zoé firent une entrée solennelle par l'office… Jamais encore Mlle Zoé n'avait franchi la porte du mastroquet. Sa curiosité, comme toujours, dominait sa crainte des événements, en quoi elle était bien différente de ce bon M. Hilaire. Elle passait dans la maison pour la nièce de M. Talboche. On savait que Yoyo et la Ficelle se la disputaient et la gardaient de près.

Son arrivée fit sensation et fut accueillie par des murmures flatteurs.

« Justement on disait que ça manquait de dames ce soir ! » fit entendre une voix de rogomme.

« Monsieur Miche », derrière son comptoir, saluait en faisant des grâces… Lui aussi avait « distingué » Zoé, depuis que le nouveau bougnat avait emménagé dans la cour. Il s'empressa. Il passa lui-même le torchon sur la table et il installa ses nouveaux hôtes.

Les « mauvaises pièces », dont la salle était pleine n'eussent pas demandé mieux que de frayer familièrement avec les compagnons de la demoiselle, mais si la figure ahurie de la Ficelle prêtait à d'agréables plaisanteries la mine toujours inquiétante, même au repos, de Chéri-Bibi, laissait à réfléchir.

Ce fut Zoé qui prit l'initiative de faire un petit tour dans le camp ennemi. Elle avait dû recevoir les instructions de son oncle Talboche. Tant est que lorsqu'elle se leva brusquement pour aller voir de près une partie de dés qui se jouait sur le comptoir, la Ficelle, dans la crainte irréfléchie de complications qu'il continuait toujours à redouter, tout en les sachant nécessaires, voulut la retenir. Mais Chéri-Bibi, étreignant le poignet de son poteau, lui souffla : « Laisse donc faire ! »

Zoé, elle aussi, voulut jouer… On lui fit une place de reine.

Pendant ce temps, le charbonnier et M. Hilaire, à qui nul ne prêtait plus attention, échangeaient des propos utiles et définitifs.

Tout à coup, Chéri-Bibi fit à la Ficelle :

« Va ! »

La Ficelle pâlit, mais sous le regard terrible du maître, il se leva…

Il faut dire que dans ce moment M. Miche, qui venait de jouer la partie perdue par Zoé contre un baiser qu'il avait gagné, embrassait à pleines lèvres la charmante enfant…

C'était l'occasion ou jamais pour la Ficelle, gardien « juré » de la vertu de la fiancée de Yoyo, d'intervenir. Cette occasion, il ne l'avait pas cherchée, et, au spectacle de cet homme vigoureux étreignant cette fragilité, il eût bien voulu la fuir… Mais « Va ! »

c'était la voix de Chéri-Bibi et c'était celle du devoir !… Chéri-Bibi répéta à voix basse : « *Va,* et entre-lui dedans ! »

Le malheureux allait…

L'assistance le voyait s'avancer et elle en concevait de grandes joies prochaines… d'autant plus que le « Major » n'était pas là pour imposer une discipline qui pesait généralement à cette armée irrégulière…

Plus la Ficelle avançait, plus il pâlissait. Enfin, il fut près du groupe au baiser et commença à protester avec politesse :

« Monsieur Miche, fit-il avec une ingénuité tremblante, *vous oubliez que Mademoiselle est avec moi !*

– Non, non, je ne l'oublie pas ! répliqua M. Miche, je vais vous la rendre tout à l'heure !… »

Ce fut un beau succès pour M. Miche, et il eut tous les rieurs avec lui, mais ce qui se passa par la suite plaça d'emblée M. Hilaire au rang des héros ! *Monsieur Hilaire donna une gifle à Monsieur Miche !*

Après quoi il eut le bonheur de s'évanouir immédiatement, ce qui lui évita de se sentir emporté dans une tempête de coups de poings, dans un ouragan de bataille où le Major, qui venait d'entrer, fit sa partie, pour défendre, du reste, que l'on achevât d'assassiner sa nouvelle recrue…

Le plus étonnant fut que dans tout ce brouhaha, Chéri-Bibi avait disparu et que Mlle Zoé, elle-même, n'avait pas l'air de s'en préoccuper… Transformée en infirmière, elle versait sur la tête du pauvre la Ficelle un broc d'eau fraîche destiné à le faire revenir à la vie…

Ce fut M. Miche qui, le premier, constata l'absence du bougnat : « Tiens, le bougnat a fichu le camp ! », dit-il en ramassant les débris d'une verrerie dont le prix était décuplé depuis la guerre !

« Oui ! Il n'aime pas les coups !... expliqua Zoé...

– Ça n'est pas comme ce monsieur !... » constata M. Miche en se tournant vers la Ficelle qui rouvrait les yeux dans le moment qu'il lui rendait ce juste hommage... Mais il n'en sourit pas avec moins de mélancolie à Mlle Zoé qui lui prodiguait des consolations qu'il n'entendait du reste pas, car, à côté de lui, deux petits coups secs venaient d'être frappés sous la trappe... sous la trappe qui conduisait à la cave derrière le comptoir !

Ces deux petits coups avaient une signification effrayante pour la Ficelle : ils disaient : « Je suis entré là-dedans, maintenant, il faut que j'en sorte ! »

Alors de désespoir, à l'idée de ce qui allait encore se passer, il se révanouit.

« Tout de même, il ne va pas crever avant d'avoir payé la casse ?...

– Vous occupez pas de ça ! s'écria tout à coup une voix retentissante... je règle tout dans la tôle ! »

Et, sous la trappe soulevée, apparaissait la figure terrible de Chéri-Bibi !...

L'idée que ce nouvel acolyte, hier encore inconnu dans la bande, avait pu rester une demi-heure, et plus peut-être, dans sa cave fit voir rouge à M. Miche ! Mais Chéri-Bibi avait bondi, des bouteilles plein les bras, et c'étaient autant de projectiles !...

« Qui est-ce qui veut à boire ?… »

Le Major qui, cette fois, avait pris le parti du mastroquet, reçut pour son compte une bouteille d'amer dont l'effet fut foudroyant. Il s'affala dans son apéritif préféré, cependant que Chéri-Bibi, qui avait ramassé sous son bras ce pauvre paquet inerte de la Ficelle, opérait vers l'office une retraite farouche, éclairée par le sourire diabolique de Mlle Zoé…

Une heure plus tard, la Ficelle se réveillait au fond d'un lieu inconnu… S'étant tâté et ayant constaté qu'il avait encore la libre disposition de ses membres, il se glissa hors du trou… Personne !… Un chantier de construction abandonné, depuis la guerre… M. Hilaire commençait à en avoir assez des trous inconnus… S'étant glissé entre deux planches, ce qui lui fut relativement facile, il prit, à travers les rues désertes, le chemin qui conduisait au plus court à la rue Saint-Roch !… La nuit était belle, froide et claire !… La lune était dans son plein… M. Hilaire crut voir l'image de Virginie qui lui souriait au firmament !…

Enfin ! Voici la rue Saint-Roch !… Voici le boyau obscur où les rayons lunaires ne pénètrent pas, mais où brille une lumière, celle de l'espérance, à la fenêtre de Virginie !…

Voici la devanture derrière laquelle se cache tant de douleur… D'un poing ému, M. Hilaire frappe par trois fois. Il attend !… Minutes d'une angoisse inexprimable !…

La devanture se soulève. M. Hilaire tend les bras !

Virginie paraît.

Elle pousse un cri terrible.

« Toi ?… s'écria-t-elle. Toi vivant ?…

– Oui, Virginie !… Moi, vivant !…

– Ça, c'est trop fort !… S'il est permis de se moquer ainsi des gens !… Vaurien, va… »

Et aussitôt M. Hilaire, qui dans cette demi-obscurité n'y voyait pas trop clair, fut illuminé, comme on dit, par trente-six chandelles !… Un poing terrible l'attaquait avec violence à l'arcade sourcilière droite, le faisait basculer jusqu'au milieu de la rue et s'enfuir en jetant mille imprécations, cependant que derrière lui la voix conjugale accompagnait son départ précipité de réflexions retentissantes qui troublaient le repos de la rue déserte et paisible.

La démonstration était faite : Mme Hilaire n'aimait son mari que lorsqu'il était mort !

XVII

Être ou ne pas être

Le comte de Gorbio était retourné à Nice pour mettre fin au supplice de Palas en lui portant le coup de grâce… *de son amitié !*

Cette chose formidable, la plus redoutable de toutes (l'amitié de Gorbio !), le mari de Françoise la voyait venir comme la pire des catastrophes depuis qu'il lui avait été donné sinon de mesurer, du moins d'imaginer, presque à coup sûr l'immense infamie ténébreuse du comte. Perspective effroyable : *l'amitié de Gorbio !* qui lui enlevait jusqu'au goût de vivre les dernières heures de bonheur que pouvait encore lui dispenser l'amour.

Car Françoise, après un premier accès de sombre mélancolie, avait, devant le muet désespoir d'un époux qu'une âpre jalousie avait accusé à tort, tendu vers lui ses bras qui accordaient moins le pardon qu'ils ne le demandaient…

« Tu es bon ! tu es meilleur que moi ! pardonne-moi si je t'ai montré un triste visage depuis quelques jours ! »

Comment, comment repousser ces beaux bras ?… Ah ! terribles heures d'amour incapables d'effacer ce chiffre toujours présent dans l'alcôve comme le *mane, thecel, pharès* au mur de Balthazar : « 3213 ! »

Était-il écrit que ce chiffre ne devait plus jamais le quitter ? Un jour qu'il fuyait la villa Thalassa comme un voleur et que, pour ne plus penser à ce chiffre-là, il gravissait l'escalier qui conduisait chez Gisèle, ce fut la mort elle-même qui lui ouvrit la porte de sa fille, avec ce chiffre à la bouche…

« Oui la mort avait parlé, et Gisèle *savait !*… »

Mme Anthenay était morte dans la nuit… Mme Martens et Violette, bientôt rejointes par Françoise elle-même, qui avait reçu la triste nouvelle après le départ de Didier, essayaient en vain de consoler une enfant qui se réfugiait dans un silence farouche, sans plainte et sans larmes, mais confinant à la plus triste douleur…

Quand Didier parla de faire transporter cette enfant défaillante à la villa Thalassa, Gisèle se leva comme une folle : « Non ! non ! laissez-moi ! Vous êtes tous trop bons ! Laissez-moi toute seule !… » Et cette fois, dans une crise salutaire, elle éclata en sanglots. D'un geste, Didier avait fait signe aux femmes de s'éloigner… Il resta seul avec elle. Il se pencha sur le secret de Gisèle qui déjà l'étouffait. Il l'en soulagea, cependant qu'une douleur nouvelle, plus atroce peut-être que toutes celles subies jusqu'alors trouvait encore place dans son cœur lamentable !

« Cette femme que j'aimais comme ma mère n'était pas ma mère !… sanglotait Gisèle… J'étais indigne du moindre de vos regards !… Savez-vous de qui je suis la fille, moi ? *Monsieur, je suis la fille d'un forçat !* »

Devant le silence terrible de M. d'Haumont, la malheureuse se tordait les mains…

« C'est atroce ! c'est atroce ! Plutôt mourir ! je veux mourir !…

– Mais qui vous a dit une chose pareille ? Mais c'est impossible, finissait par balbutier Palas, tremblant d'horreur…

– J'ai appris cela cette nuit, dans les papiers de la morte !… Tenez, tenez, les voilà !… Lisez ! lisez !… Je suis la fille de Raoul de Saint-Dalmas, un voleur et un assassin !… Ah ! comprenez maintenant que j'aimerais mieux être morte, moi aussi !… Pourquoi n'est-ce pas moi qui suis morte ? Mon Dieu !… »

Palas s'effondra, sanglotant. C'était trop ! à la fin ! jusqu'à sa fille qui venait lui reprocher son crime !…

« Ah ! vous pleurez ! vous pleurez, vous aussi ? Vous voyez bien que c'est affreux !… »

Et la voix toujours balbutiante, la pauvre voix suppliante :

« Mon enfant… mon enfant !… ne vous désespérez pas ainsi… je me rappelle en effet cette affaire ; beaucoup ont prétendu que votre père était… était… (aurait-il la force de le dire), innocent !… »

Alors elle se leva, en une attitude de démente :

« Mais je n'en sais rien, moi !… Je ne sais qu'une chose, c'est que je suis la fille d'un forçat !… »

Le malheureux ! Il s'appuyait au mur pour ne pas tomber… et il avait une figure de crucifié… Il supplia encore… Il râla sa supplication :

« Gisèle ! Gisèle !… Votre malheur vous rend plus chère que jamais à mes yeux !… Vous n'êtes pas responsable des fautes de votre père !… Il ne faut pas que vous en souffriez !… Je ne le veux pas !… *Vous allez me jurer que vous en garderez le secret ? »*

Elle se laissa conduire par lui jusqu'à la couche funèbre, devant laquelle les trois femmes à genoux priaient !... Et elle jura tout bas, en le regardant, *pour lui tout seul*...

Puis il s'enfuit. Pas loin. On guettait sa sortie, en bas. Un gamin qu'il ne connaissait pas lui glissait un pli dans la main et s'éloignait sans un mot.

Sur l'enveloppe : Monsieur Didier d'Haumont. Il décachette : « Mon cher ami, je vous attends à l'hôtel à 5 heures. Ne manquez pas de vous y présenter. Il y va des intérêts les plus graves. Votre dévoué – STANISLAS DE GORBIO. » Eh bien, tant mieux ! Qu'on en finisse ! Que tout éclate ! Que le gouffre dont il n'a pu sortir se referme sur lui et l'engloutisse à jamais !...

L'heure du thé, dans l'hôtel le plus chic de la Riviéra... Groupes mondains et demi-mondaines, musique, joyeuse compagnie... En hâte, Didier traverse le hall. Mais on l'appelle... une voix amie ! combien amie !... La voix de Gorbio bien accueillante et suffisamment élevée pour que tous l'entendent ; « Ici, cher ami. Permettez-moi de vous présenter. » Ah ! comme il est sûr de lui-même, de sa force, de son irrésistible force, et comme devant tous il marque le point !... Gorbio tendait la main à Didier d'Haumont qui l'accepte, qui prend un siège à sa table ! quel événement sensationnel ! « Et quel geste ! d'un chic, ma chère ! »

Ces dames, des femmes du monde, des artistes et Nina-Noha... (La charité, pendant la guerre, a mêlé tous les mondes, comme le jeu avant !) Et Didier est placé auprès de Nina-Noha qui lui sourit, qui lui pose des questions banales auxquelles il répond par des monosyllabes... Tout ceci est atroce, mais il est venu là pour savoir ce qui l'attend... Il ira jusqu'au bout !

Jusqu'au bout, ce fut un quart d'heure plus tard, dans l'appartement du comte. Et cette fois, ce fut rapide et net :

« Vous êtes absolument en mon pouvoir ! Voici les services que j'attends de vous ! Ils n'ont rien d'excessif et ne vous demanderont aucune peine… Vous me procurerez, par l'intermédiaire de M. de la Boulays, des renseignements précis relatifs à certaines décisions de la plus grande importance, prises depuis quinze jours par une haute administration française. J'aurai l'occasion de vous dire laquelle avant quarante-huit heures !… *Vous m'avez compris ?…* »

Si Palas a compris !… Cependant, il resta muet comme s'il n'avait pas entendu… Alors Gorbio lui tend un papier : « J'attends de vous une lettre signée ainsi libellée que vous m'apporterez demain avant midi !… et nous aurons ainsi la preuve que nous sommes tout à fait d'accord !… »

Gorbio lut : « *Mon cher comte, je suis votre homme pour tout ce que vous voudrez exiger de moi !* » C'est simple ! Comme c'est simple !

Palas froissa le papier, dompta une inutile fureur :

« Et si je vous dénonçais tout de suite ?… s'écria-t-il ; si je dénonçais le comte de Gorbio comme un traître ?… si je vous perdais en me perdant ?

– Nul ne vous croirait ! Vous n'avez aucune preuve… Dans plusieurs affaires, je suis l'associé de M. de la Boulays. Il serait éclatant pour tous que vous agissez par pure jalousie ! On se rappellerait que vous avez déjà fait quasi tout ce qu'il fallait pour me tuer !… Enfin, on n'hésiterait pas entre la parole du comte de Gorbio et celle d'un forçat en rupture de ban !…

– Laissez-moi donc faire, comte, fit soudain derrière eux une voix féminine… Vous verrez que M. d'Haumont signera ! »

C'était Nina-Noha.

« Ah ! je pensais bien que vous en étiez aussi ! » s'écria Palas…

Le comte a disparu… Palas était seul encore une fois avec Nina…

« Ne me regarde pas ainsi, c'est moi qui te sauve !… Sans moi, le comte t'aurait dénoncé depuis longtemps !… Mais ici, avec nous, tu n'auras rien à craindre !… Songe qu'on te demande peu de chose en échange de la sécurité la plus absolue !… Il n'y a plus que Gorbio et moi à connaître ton secret !… On te le gardera bien, si tu veux !… Quand ce ne serait que pour ta femme !… »

Didier se leva, sans répondre à Nina-Noha…

Maintenant il est dehors… Depuis deux heures, il va, vient, sans savoir où le conduisent ses pas. Il s'est assis dans un café, dans un bouge obscur de la vieille ville… Comment se trouve-t-il là ?… Il ne le sait pas ! Combien de stations a eues ce calvaire ?… Il ne le saura jamais !… « En échange de la sécurité absolue, quand ce ne serait que pour ta femme !… »

Et maintenant, le voilà près de sa femme qui pleure de détresse en apercevant son visage effroyable :

« Didier ! Didier ! »

Mais son parti est pris. *Le capitaine d'Haumont est un honnête homme,* et il s'écrie :

« Ne m’appelle pas Didier !… J’ai nom Palas, et tu n’as épousé qu’un bandit ! »

XVIII

Le miracle

Le père qui, dans une minute tragique, frappe son enfant pour le sauver de la torture (cela s'est vu en Chine lors de la révolte des boxers et du siège des légations, cela s'est vu même au théâtre) ; l'époux qui, pour épargner à l'épouse les fantaisies sadiques d'une troupe de barbares prêts à tous les crimes, la tue sur sa prière (cela s'est vu plus récemment en Europe) ne sont pas dans un état intime de plus effroyable désespoir que Palas venant dire à Françoise : « Tu as épousé un bandit !... le n° 3213, forçat en rupture de ban !... »

Car Palas aime Françoise à la fois comme sa femme et comme son enfant, car son cœur pour elle est à la fois embrasé d'amour et plein d'une tendresse sainte... Et il imagine que s'il égorgeait cette créature adorée, avec un couteau, il ne la ferait pas plus souffrir ou ne lui porterait pas un coup plus mortel qu'avec cette horrible phrase...

... Et cependant... et cependant, voilà le miracle !... Au fur et à mesure qu'il parle, au lieu du désespoir et de la douleur qu'il s'attend à voir éclater chez Françoise, c'est de la joie... presque l'extase, qui se peint sur le visage de la jeune femme...

Il parle !... Elle sait maintenant pourquoi il retournait chez Nina !... Chercher la preuve de son innocence !... *Mais elle n'en a pas besoin, elle, pour y croire !*

Et le miracle continue...

Elle l'embrasse avec transport !

Elle lui apprend qu'elle sait tout son passé !

Et il tombe à ses genoux !...

Elle sait ! *et elle n'en a rien dit ! Elle a continué de l'aimer !...*

Et il se tait, maintenant, car elle parle ! c'est à son tour, à elle, de lui dire des choses formidables !...

Ah ! comme il embrasse ses genoux !...

Quelle est cette sainte qui ne redoutait pas le terrible aveu, mais qui attendait, avec une impatience tous les jours plus douloureuse, la confidence d'un cœur qui pouvait se croire maudit et qui était adoré avec tout son secret, dans le secret du cœur de l'autre ?...

« *Nul ne peut rien contre notre amour !* lui crie-t-elle en l'entourant de ses bras frémissants !... Non, personne au monde !... *puisque nous pouvons l'emporter, intact, jusque dans la mort !...* »

Et elle continue :

« Dénonce donc les misérables qui veulent te faire chanter !... Puis, qu'on vienne ensuite chercher mon amour dans mes bras !... Morts ou vivants, ils nous emporteront ensemble, mon adoré ! »

Quand vint le matin, Françoise regardait dormir Palas.

C'était peut-être le dernier repos avant le sommeil suprême…

Quel calme et quelle douceur heureuse étaient répandus sur ce front où Françoise avait vu passer tant de tempêtes !…

Épuisement sublime de l'être après des heures décisives et qui se soucie peu du lendemain après une veille pareille !…

Cependant, Palas ouvrit les yeux sous les baisers de Françoise :

« Mon amour, lui dit-elle, éveille-toi ! l'heure avance… »

Étourdi, il ne comprenait pas…

Ah ! oui, c'est vrai ! il se rappelait maintenant !… Il avait jusqu'à midi !…

La pendule marquait dix heures…

Palas soupira :

« Tu as raison ! je n'ai plus que deux heures pour les dénoncer !…

– *Ou pour signer !…* » exprima Françoise, avec le plus grand calme…

« Comment ?… *Pour signer ?…*

– Oui, j'ai réfléchi », continua-t-elle, en se rapprochant de Palas et en lui glissant ses bras autour du cou…

« Tu as réfléchi, Françoise ?… À quoi donc as-tu réfléchi ?… Tu me fais peur !…

– J'ai réfléchi à ce que t'a dit Gorbio : il a raison : si tu n'as aucune preuve contre lui, on ne te croira pas !... On reviendra te chercher pour te reconduire là-bas !... On trouvera nos deux cadavres, c'est entendu ! Mais lui, il continuera à tromper tout le monde !... à trahir tout le monde !... tout le monde, mon Didier, et la France !... Voilà à quoi j'ai réfléchi...

– C'est terrible, en effet... fit Palas... il est exact que je suis un forçat et que je n'ai aucune preuve contre cet « honnête homme ! »

– On dit : « Nous mourrons », continua Françoise, et nous croyons avoir tout dit en disant cela !... nous sommes des enfants amoureux qui ne songent qu'à eux ! et c'est très laid cela, tu ne trouves pas, mon amour ?

– Que veux-tu que je fasse ? demanda Palas.

– Eh bien, je veux que tu signes, répliqua Françoise sans hésitation...

« Signe ce qu'il te demande... Alors il ne se méfiera plus de toi et te fournira lui-même, un jour prochain, la preuve de son infamie !...

– Certes, cela est très beau ! mais très dangereux, Françoise ! en attendant, après une signature pareille, je puis passer, moi, pour son complice !

– Non, *car en même temps...* » Et Françoise alla chercher dans l'écritoire un papier qu'elle avait préparé et qu'elle lut : « Mon cher papa... Didier et moi nous sommes sûrs, maintenant, que le comte de Gorbio est un misérable... Nous en aurons la preuve dans quelques jours... en attendant, méfie-toi de tout ce qu'il peut te proposer !... »

Palas se leva et embrassa Françoise :

« C'est toi… c'est toujours toi qui as raison ! Ah ! le cœur des femmes !… Suprême intelligence !… Oui, je ferai tout ce que tu me dis… je t'obéirai comme un enfant !… Tu es le meilleur, et le plus sûr des guides et le plus courageux !… Je signerai donc, quoi qu'il puisse arriver de moi !…

– De nous, mon Didier, de nous !… Ce qu'il faut avant tout, c'est arriver à confondre le misérable !… »

C'est dans cette noble exaltation que Palas se rendit chez Gorbio.

Nous pouvons dire qu'il y était attendu… Nina était avec le comte… Celui-ci se montrait impatient et Nina le calmait :

« Je vous dis qu'il viendra ! »

Mais il était plus de onze heures et Gorbio ne tenait plus en place.

« J'ai peut-être eu tort, dit-il, de me dévoiler aussi nettement devant lui !… Il est capable de faire une folie et de nous perdre tous !…

– Tiens, s'écria-t-elle tout à coup en soulevant légèrement le rideau d'une fenêtre… le voilà !… »

C'était Palas, en effet, qui arrivait assez hâtivement et d'une allure très décidée…

« Regardez-le, il a peur d'être en retard !… »

Aussitôt introduit, M. d'Haumont salua froidement le comte et Nina et prononça ces simples mots :

« Je suis venu pour signer !… »

Et il signa !…

« Je vous avais bien dit, comte, que M. d'Haumont n'avait rien à me refuser !…

– Eh bien, répondit Gorbio, vous voyez que tout arrive, monsieur d'Haumont ! et que nous voici les meilleurs amis du monde ! »

Palas s'inclina, glacé :

« Je suis à vos ordres !

– Aujourd'hui, fit le comte, je n'en ai point à vous donner, mais n'oubliez pas notre dernière conversation. Agissez en conséquence… *Je vous ferai parvenir prochainement mes instructions !… »*

Palas prit congé. Il pouvait être content de lui ; la dernière phrase du comte semblait lui promettre que sa dangereuse abnégation et son astucieux héroïsme seraient prochainement récompensés. « Je vous ferai parvenir prochainement mes instructions ! » Deux lignes de Gorbio… et ensuite Palas et Françoise pouvaient mourir !…

Quand il rentra à la villa Thalassa, Françoise courut à lui.

« Mon amour, lui dit-elle, dans ce terrible drame, il nous arrive un petit ennui…

– Ce n’est pas possible, Françoise. Désormais, rien ne peut nous toucher !

– Si, mon chéri. Nos heures de bonheur sont comptées, et je pensais bien passer ces heures-là avec toi, tout seul !… tout seul !…

– Eh bien, nous fermerons notre porte… ou nous irons nous recueillir dans un coin perdu de la montagne…

– Mon chéri, Mme Martens vient de nous amener Gisèle.

– *Où est-elle, la chère enfant ?* » s’exclama Palas.

Françoise lui montra la villa… Elle n’eût pu parler… Elle souffrait à nouveau d’une insupportable et inexplicable angoisse.

XIX

« Encore les femmes »

La joie avec laquelle Didier d'Haumont avait accueilli Gisèle à la villa, alors que la cruauté des événements et leur rapidité faisaient ardemment désirer à Françoise une solitude à deux, avait apporté le plus grand trouble dans son cœur fervent et fidèle…

Françoise ne comprenait pas cet étrange empressement, et Didier, tout à l'idée d'apporter au plus tôt au désespoir de sa fille la consolation problématique et inquiétante de la vérité, *ne s'apercevait pas que Françoise ne comprenait pas !…*

Les yeux détournés momentanément de sa femme et fixés sur Gisèle, il ne voyait rien de la douleur grandissante de l'autre !…

Son cœur ne lui reprochait rien, car, s'il avait tant de hâte de renseigner la pauvre enfant, son désir n'était pas moins grand de confier à Françoise le dernier mystère…

Pouvait-il tenter un tel aveu avant de savoir quelle serait l'attitude de Gisèle *devant son père forçat ?…* De toute évidence, non !… Ce secret appartenait à Gisèle en toute propriété… Lui-même n'avait pas le droit d'apprendre à sa femme que Gisèle était la fille d'un condamné à mort, si la volonté de son enfant était que le monde entier continuât à ignorer une horreur pareille !

Gisèle ne croyait pas à l'innocence de Raoul de Saint-Dalmas !... Tout ce que lui en avait dit M. d'Haumont ne lui était apparu que comme des paroles de bonté destinées à panser ce qu'elle croyait être son inguérissable blessure. Et, à la villa Thalassa, M. d'Haumont dut entreprendre un vrai travail... Il y mettait une ardeur bien compréhensible...

Ceci n'alla point sans quelques promenades solitaires que Françoise eut la honte d'épier, mais qui ne lui apportèrent aucune certitude sur un malheur qu'elle voulait croire impossible...

Elle en arriva à s'adresser les plus grands reproches...

Elle se traita de folle !... Palas prenait des libertés avec Gisèle, et Françoise en avait affreusement souffert, mais elle n'avait jamais découvert, en somme, que son mari dépassât la mesure d'un bienfaiteur qui, de par son âge, a le droit d'être un peu tendre avec une enfant dans le chagrin...

Sur ces entrefaites, Mme d'Erland vint en visite à Thalassa... Elle attendait Françoise dans le salon qui donnait sur le jardin, quand vinrent à passer Palas et Gisèle... Elle se déclara aussitôt « médusée »...

Mme d'Erland se rappela certain matin où M. d'Haumont attendait cette petite intrigante sur le trottoir !... Et maintenant, elle avait su se faire accepter à la villa !... Et M. d'Haumont avait eu le toupet de l'y installer ! « Vraiment, il y a des gens qui ne doutent de rien !... »

Françoise survint sur ces entrefaites. La conversation ne languit pas longtemps... Après quelques banalités, Mme d'Erland dit qu'elle venait d'apercevoir M. d'Haumont « avec cette petite de chez Violette » !

« Vous l'avez donc adoptée, ma chère ?…

– Pas précisément, mais cette enfant vient de perdre sa mère, elle est fort souffrante elle-même, et comme mon mari, depuis longtemps, *s'intéressait* à la famille… »

Françoise s'arrêta, elle était au bout de ses forces… Ce mot « *s'intéressait* » lui parut tout à coup monstrueux… et il lui sembla que Mme d'Erland la regardait avec une horrible compassion.

Le silence qui suivit lui fit endurer mille supplices… Elle rougissait et pâlissait tour à tour… On eût dit que c'était elle, la coupable…

Enfin la visiteuse se leva avec son plus grand air… Avant de prendre congé, elle laissa tomber cette phrase :

« Elle est jolie, cette petite ! »

Puis elle parvint à glisser quelques mots habiles sur « le danger qu'il y a, à introduire des jeunes personnes dans les ménages »…

Françoise la laissa partir… Elle étouffait…

Évidemment, Mme d'Erland savait quelque chose ! Sa discrétion avait été plus terrible qu'une franche accusation… Elle avait considéré Françoise avec pitié !… Tout le monde la plaignait !… C'était horrible !… Et, tout à coup, une phrase, la première phrase du réquisitoire de l'avocat général dans le fameux procès, lui brûla le cerveau de ses lettres de feu : « *Ce sont les femmes qui ont causé tous les malheurs du jeune Raoul de Saint-Dalmas !* » C'était le magistrat qui avait raison, et elle, la malheureuse, elle avait été trompée par lui comme tant d'autres ! Didier avait gardé toutes les passions de Raoul !… Il

continuait à être l'amant de Nina et il entretenait maintenant une maîtresse à domicile !... Elle alla jusque-là ! elle alla plus loin encore. S'il lui avait fait, à elle, l'aveu de son passé, *c'est qu'il savait que Gorbio, son rival auprès de la danseuse, allait tout lui dire !...*

Ainsi court la douloureuse pensée de Françoise jusqu'à l'abîme au bord duquel elle reste, cependant, un instant suspendue... C'est que Françoise se rappelle une minute pas très lointaine, où son cœur était habité par le même désespoir, et cependant, quelques jours plus tard, Françoise ouvrait ses bras à Didier innocent !... Que s'était-il passé de nouveau depuis ?... *Une nouvelle visite de Mme d'Erland !... et puis, hélas /...* et puis, tout de même, l'installation de Gisèle, ces promenades de Palas et de Gisèle... Ah ! savoir ! être sûre !... Hélas ! hélas ! quand elle ne l'accuse pas, elle doute de Didier !...

Où est-il maintenant ?... que fait-il ?... Il est encore avec *elle ?...* Où ?...

Elle les cherche... Elle les cherche en se cachant...

Et, tout à coup, elle les découvre tous deux, cachés dans l'ombre des mimosas, où plus d'une fois Françoise a connu les baisers de Didier, et où maintenant Didier embrasse Gisèle et la serre dans ses bras avec une tendresse et une émotion souveraines...

XX

La *Tullia*

La *Tullia* était toujours à quai dans le vieux port. C'était un singulier bâtiment que celui-là… Il tenait de la goélette et du charbonnier. Quelle marchandise transportait-il ?… Un peu de tout, s'il fallait attacher quelque importante aux propos surpris entre les hommes d'équipage, peu bavards, qui ne s'attardaient guère sur les quais…

D'où venait-il ?… Personne ne le savait au juste… Il était là depuis des semaines.

Cependant, ce jour-là, un mouvement inusité semblait régner à bord de la *Tullia*…

Les matelots, qui avaient tous des figures plus ou moins patibulaires, allaient et venaient en hâte, rapportant de la ville des paquets, comme il arrive au moment d'un départ…

Seul, le capitaine, une figure assez flegmatique tout enluminée par de joyeux cocktails et qui paraissait prendre la vie du bon côté qui, pour lui, devait être celui de la paresse, ne se pressait pas plus que d'habitude, se traînant sur le quai ou sur le pont ou sur la dunette, les mains dans les poches et le cigare aux lèvres…

Tout près de là, assis sur le quai, se tenait un pêcheur des plus flegmatiques, dont la figure fortement cuivrée ne nous est point tout à fait inconnue…

Un soir que *Yoyo,* de retour à Nice, suivait le comte de Gorbio, qu'il avait reçu mission de surveiller jour et nuit, il fut surpris de voir celui-ci se diriger à pied vers le quartier du port, par les rues désertes de la vieille ville, aborder au coin du quai un individu enveloppé d'une cape marine dont il avait rabattu le capuchon.

Quand les deux ombres se séparèrent, Yoyo, lâchant le comte, suivit l'inconnu.

L'homme gravit la passerelle d'un bâtiment qu'éclairait la lueur d'un falot…

Comme il passait devant le falot, le visage de l'homme apparut… Yoyo poussa une sourde exclamation : « Le Parisien !… »

« Le Parisien ! » Arigonde ! Arigonde n'était pas mort !… le soir même une dépêche partait pour Paris et, le lendemain matin, il y avait, dès la première lueur du jour, sur le quai des Docks, à deux pas d'un bâtiment appelé *Tullia,* un pêcheur à la ligne…

……

Ce jour-là, le jour où il y avait tant de mouvement autour de la *Tullia,* un canot automobile se détachait de ses flancs et gagnait la haute mer…

… Mais, après avoir piqué droit sur l'horizon, il était revenu, en douce, le long de la côte, et *à la godille,* jusqu'à l'entrée de la rade de Villefranche, non loin des terrasses de Thalassa, à quelques pas de cette grotte qui avait failli être si fatale à Arigonde et qui avait vu le désastre final de la double carrière de Fric-Frac et du Bêcheur…

Depuis, le Parisien l'avait fréquentée, et par là, s'était introduit plus d'une fois dans les jardins de la villa Thalassa…

Les sentiments d'Arigonde pour Gisèle n'avaient fait que s'accroître depuis qu'il était persuadé que Palas, s'il n'était déjà son rival, n'allait pas tarder à le devenir. Et la joie d'une entreprise conçue déjà depuis quelque temps contre la jeune fille se doublait chez lui du plaisir féroce qu'il éprouvait à l'avance en pensant au bon tour qu'il allait jouer *à l'autre !*…

L'événement devait être proche… et il ne fallait pas être grand clerc, en examinant, cet après-midi-là, les faits et gestes et aussi la fièvre d'Arigonde, débarquant si mystérieusement à quelques pas des terrasses de Thalassa, pour prévoir quelque chose comme un enlèvement.

Or, il y eut mieux que cela !… Tant est qu'il y a des minutes dans la vie où tout semble concourir à combler les fripons…

Arigonde, lui aussi, était déjà dans les jardins quand Françoise épiait si douloureusement les gestes de son mari et de Gisèle… Il s'y trouvait avant elle et il était mieux placé qu'elle.

Il était si bien placé que non seulement il put voir, mais encore qu'il put entendre…

Qu'entendait-il ? Oh ! quelques bouts de phrases, au cours d'une longue conversation :

« Oui, Gisèle, je vous jure que votre père est innocent !… »

Son *père !* Quelle révélation !…

Et les bras de Palas qui s'ouvrent, et Gisèle qui s'y jette :

« Oui, ton père c'est moi, le forçat, c'est moi !... Les hommes n'ont pas cru à mon innocence, mais toi, Gisèle, y croiras-tu ?... »

Ah ! si elle y croyait maintenant !...

Arigonde vit de loin le père et la fille rentrer en silence à la villa.

Ils n'avaient plus rien à se dire, tout était accompli, et une grande joie était en eux.

Palas goûtait une paix profonde. Il en était comme accablé. Il avait atteint son but. *Deux cœurs croyaient en lui !* Que lui importait le reste ? Le reste ?... C'était tout ce qui allait venir, la mort, peut-être !... Au moins le déshonneur, le bagne !... Et cependant il eut un regard de reconnaissance vers le ciel, et, quand il se trouva seul, dans son bureau, il pleura des larmes heureuses !...

Gisèle avait regagné sa chambre, qui était au rez-de-chaussée, et dont la fenêtre était restée ouverte sur le jardin... Elle aussi pleurait, mais c'était sur les souffrances de celui qu'elle avait aimé déjà comme un père avant que lui fût révélé un secret qu'elle prévoyait depuis la veille... Tombée dans un fauteuil, elle évoquait d'affreuses visions, l'existence terrible du bagne !... et la douleur d'un perpétuel mensonge pour un homme comme M. d'Haumont, quand, tout à coup, quelque chose lui passa devant les yeux...

Quelque chose qui tomba à ses pieds... un billet...

Elle le ramassa, inquiète, peureuse devant ce nouveau geste du mystère... et elle lut : « Si vous voulez que Raoul de Saint-Dalmas, votre père, ne soit pas dénoncé ce soir à la police, rendez-vous immédiatement à Nice, sur le quai des Docks. On vous

dira ce que vous devez faire pour le sauver… Si vous tenez à sa vie, gardez le secret de votre démarche et brûlez ce billet ! »

Gisèle, pâle d'épouvante, courut à la fenêtre d'où lui était venu ce redoutable message. Elle n'aperçut âme qui vive. Elle relut le billet… Elle se prit la tête dans les mains… Elle crut qu'elle allait devenir folle… Ce n'était pas le moment, cependant ! Quelques minutes d'égarement, et elle perdait M. d'Haumont, son bienfaiteur, son père !…

Elle n'hésita pas, elle jeta un manteau sur ses épaules… Elle ne s'aperçut pas, dans la rapidité de ses gestes, que l'affreux billet, qu'elle tenait dans le creux de sa main, lui échappait…

En sortant de sa chambre, elle rencontra une domestique qui recula devant la figure qu'elle lui montra… Gisèle lui jeta au passage :

« Dans une demi-heure, vous préviendrez Monsieur que j'ai été obligée de me rendre à Nice et que je rentrerai peut-être assez tard !… »

Et elle s'enfuit !…

La femme de chambre trouva la commission étrange, et se résolut au bout de quelques minutes de tergiversation à aller prévenir son maître.

Elle le rencontra, sortant de son bureau, et lui fit part de l'événement. Effrayé, ne comprenant rien à ce que lui disait cette domestique, M. d'Haumont courut à la chambre de sa fille, et, la première chose qu'il aperçut, fut ce billet froissé…

Il se jeta dessus et lut… Cette écriture, Palas la connaissait bien !… C'était celle du Parisien ! C'était l'écriture très spéciale d'Arigonde !… Arigonde qu'il croyait mort !… Il se pencha sur ce

billet terrible qu'un souffle aurait pu emporter et il lut à son tour : « *Si vous voulez que Raoul de Saint-Dalmas, votre père, ne soit pas dénoncé ce soir à la police, rendez-vous immédiatement à Nice, sur le quai des Docks… »*

D'où était venu ce billet ?… Lui aussi, il courut à la fenêtre. Il ne vit personne. Mais il constata des choses qui avaient échappé au regard éperdu de Gisèle… des feuilles froissées, des branches foulées…

« L'auto ! » commanda-t-il d'une voix râlante, et il courut à la grille, sur le chemin qu'avait pris la jeune fille… Elle devait avoir déjà une certaine avance, mais il pensa qu'il la rattraperait, même si elle avait pu prendre le tramway à la station du Pont-Saint-Jean… Son auto arrivait, il s'y jeta…

Il avait griffonné sur une carte quelques mots, à la hâte, qu'il chargea un domestique de porter immédiatement à Mme d'Haumont…

L'auto brûlait la route… Tout à coup, Palas aperçut au loin, mais distinctement, la silhouette de Gisèle… celle-ci venait d'arrêter un taxi qui revenait à vide de Nice et elle y montait.

Il soupira, enfin rassuré ; dans trente secondes, il l'aurait rejointe !…

C'est dans ce moment que l'auto, après avoir fait une brusque embardée à un tournant, retomba avec un bruit d'explosion !…

Un pneu crevé !… la panne !… et le taxi s'éloignait à toute allure…

……

Yoyo pêchait toujours à la ligne. Il vit revenir le canot automobile avec Arigonde…

Arigonde fut tout de suite à bord. Il y eut sur le pont un rapide conciliabule entre le capitaine et lui, à la suite de quoi les ordres pour le départ parurent subir un contretemps.

Ainsi la passerelle fut remise en place, et le capitaine, toujours flegmatique, toujours mâchonnant son cigare et toujours les mains dans les poches, descendit sur le quai, cependant que, sur la dunette, Arigonde rejoignait le second du bord et le priait de mettre un terme aux clameurs avec lesquelles il présidait au dernier arrimage…

Que signifiait tout ceci ?… Yoyo en était encore à se le demander, quand un taxi-auto, descendant du port par la rampe de l'est, arriva sur le quai et s'arrêta.

Une jeune fille en sautait immédiatement et se trouvait nez à nez avec le capitaine Amorgos…

Yoyo ne connaissait pas cette jeune fille. Il n'avait même jamais eu l'occasion de l'apercevoir… Tout de même, il eût donné beaucoup pour entendre ce qui se disait entre le marin et cette belle enfant.

La demoiselle paraissait agitée et inquiète. Le capitaine était des plus polis. Il avait mis sa casquette galonnée à la main *et souriait !*

La jeune fille le suivit d'un pas délibéré, et tous deux montèrent à bord.

Aussitôt la passerelle fut retirée, les amarres larguées, et la *Tullia,* quittant le quai, gagna doucement du côté du chenal.

On ne voyait plus ni la jeune fille, ni le capitaine, ni Arigonde… Seul, le second, sur la dunette, se détachait sur le fond rose d'une belle soirée commençante.

C'était un départ paisible et nullement dramatique… Yoyo se disposait à quitter le quai et à aller rendre compte à Chéri-Bibi du départ de la *Tullia* et du Parisien, quand un homme, qui descendait la rampe de l'est à vive allure, se jeta dans ses jambes. Ils se reconnurent tous deux :

« M. d'Haumont !

– Yoyo ! Il y a longtemps que tu es là ?… As-tu vu une jeune fille descendre d'un taxi ? »

En trois phrases brèves, Palas était renseigné. Le doigt de Yoyo désignait la *Tullia* qui venait d'entrer dans le chenal.

Palas courut… Une course folle !… Qu'espérait-il ?… Yoyo suivait… Ainsi Palas gagna-t-il tout d'abord les rochers qui s'avancent en promontoire devant la Réserve, et en face desquels la *Tullia* devait passer… la *Tullia* dans laquelle se trouvait sa fille, à la merci du plus misérable de ses bourreaux !…

Palas se jeta à l'eau !

XXI

Explications tragiques

À la porte de la chambre où Françoise était allée s'enfermer avec son désespoir et la résolution d'en finir avec les horreurs de la vie, une domestique était venue frapper. Elle apportait le mot écrit en hâte par Didier. Françoise, de sa fenêtre où elle avait appuyé son front en feu, venait de voir Gisèle sortir de la villa et, quelques instants plus tard, son mari : « Va la rejoindre ! » avait-elle murmuré avec une amertume terrible…

Quand elle eut lu le billet de Didier qui était ainsi libellé : « *Saynthine n'est pas mort et continue de poursuivre Gisèle… Ne t'inquiète pas si je rentre tard ce soir !* » elle se dit tout haut à elle-même : « Ils sont deux aussi pour celle-là, comme pour Nina ! » Ah ! le dégoût suprême !… »

Elle déchira le billet et en laissa tomber les morceaux. Ainsi eût-elle voulu arracher son cœur… Mais comme c'était beaucoup plus difficile que de se tirer simplement un coup de revolver dans la poitrine, elle se leva et se dirigea vers un petit meuble où elle savait trouver l'arme qui allait être le grand remède à tous ses maux…

En passant devant une glace, Françoise se vit et recula d'effroi…

« Mon Dieu ! dit-elle, j'ai l'air de mon propre fantôme… »

Dans le même moment la porte s'ouvrit, et une femme se précipitait vers elle :

« Françoise ! que se passe-t-il ? »

C'était Mme Martens qui, avertie par la confidence inquiète de la femme de chambre, forçait la consigne.

« Oh ! ma pauvre enfant, tu as l'air d'une morte !

– C'est ce que j'étais en train de me dire, répondit Françoise avec un sourire glacé !... et plût à Dieu que je le fusse déjà !...

– Tu m'épouvantes !... Reviens à toi, ma petite Françoise !... qu'est-il arrivé ?... Confie-toi à moi, je t'en supplie ?... Il y a quelques jours encore tu me parlais de ton bonheur...

– Oui !... eh bien, c'est fini !... ça n'a pas été long, n'est-ce pas !...

– Où est ton mari ?... Il faut que je lui parle !...

– *Mon mari est avec Gisèle !...* »

Ceci fut dit d'une telle sorte, simple et terrible à la fois, que Mme Martens fut renseignée du coup...

Elle comprit !... elle prit Françoise dans ses bras... et celle-ci se laissait faire sans qu'elle parût même s'apercevoir de l'étreinte :

« Françoise ! Françoise ! es-tu folle ?... qu'est-ce que tu crois ?

– Je ne crois pas !... répondit la statue, j'ai vu !...

– Tu as vu quoi ?…

– Je les ai vus s'embrasser comme ne s'embrassent pas deux…

– Ça, ce n'est pas vrai !…

– Décidément, répliqua Françoise avec un sourire d'outre-tombe, décidément, ma chère… vous croyez beaucoup à la vertu de M. d'Haumont !… Eh bien, apprenez que M. d'Haumont, qui nous a raconté ce qu'il a voulu concernant Nina-Noha, est, par-dessus le marché, l'amant de Gisèle !…

– Malheureuse ! C'est sa fille !… »

À cette révélation, la statue parut se ranimer… du sang afflua à ses tempes… la vie alluma sa flamme dans ce regard éteint.

« Sa fille ! sa fille ! répéta Françoise… Et comment savez-vous donc, madame, que c'est sa fille ?…

– Ah ! je le sais depuis quinze ans !…

– Vous savez cela depuis quinze ans !… Depuis quinze ans, vous savez que Gisèle est la fille…

– *La fille de Raoul de Saint-Dalmas !…* Oui, ma petite Françoise, je sais cela… Mais comprends donc que j'ai reconnu ton mari tout de suite !… Notre famille était amie des Saint-Dalmas !… »

Françoise considérait Mme Martens avec des yeux hagards :

« Ah ! ah ! soupira-t-elle… vous saviez, vous saviez qu'il…

– *Je sais que tu as été sublime, je sais comme toi qu'il est innocent !…* Oh ! Françoise, Françoise, parce que tu l'as vu embrasser Gisèle… Mais c'est sa fille !… mais c'est sa fille !… »

Maintenant Françoise tremblait de fièvre, elle claquait des dents :

« Pourquoi ne me l'a-t-il pas dit à moi ?… Pourquoi vous a-t-il dit, à vous, une chose pareille ? »

Mme Martens prit entre les siennes les mains glacées de la malheureuse et les plaça sur son cœur ami, sur son cœur douloureusement fidèle :

« Ah ! crois-moi, Françoise, il était résolu à tout te dire après avoir révélé à Gisèle le secret de sa naissance !… Si tu les as vus dans les bras l'un de l'autre, c'est que maintenant l'enfant sait tout !… Ah ! Françoise, ne doute pas de ton mari !… C'est le meilleur et le plus malheureux des hommes !… *et si une faute a été commise, ce n'est pas lui le plus coupable !*

– Vous connaissez donc la mère de Gisèle, madame ?

– Non !… ceci est le secret de Raoul… on parlait d'une femme mariée… je dis que cette femme est coupable car elle n'a rien fait pour cette enfant… et que la première chose qu'a faite Raoul en sortant de son enfer a été de la rechercher, de la sauver de la misère, de lui apporter une protection de tous les instants. Ne t'étonne pas que je plaide la cause de ton mari avec cette chaleur… je l'ai connu… il y a longtemps !… Il était jeune, il a fait des folies… mais c'était un noble cœur, et chez nous, dans notre famille, je parle chez mon père, chez ma mère où il fréquentait, nous n'avons jamais douté de lui !… Jamais !… Ah ! Françoise, comprends mon émotion, l'autre jour, quand je l'ai

reconnu dans ce mari que tu me présentais !... Ton mari !... Comprends maintenant que, depuis, il m'a confié toute votre terrible histoire... Il sait qu'il peut me parler comme à la plus fidèle amie !... Il sait comme je t'aime, ma petite Françoise !... Si tu savais, toi, avec quel accent il est venu me dire : « Elle savait tout ! Et elle a continué de m'aimer !... Son amour, la seule chose qui compte pour moi en ce monde, me sauve !... et le bagne peut revenir, et la mort peut me frapper !... Je remercie le Ciel, car j'ai été le plus heureux des hommes !... à cause d'elle !... à cause de ma Françoise ! » et en disant cela, il sanglotait !... Ah ! laisse-moi pleurer !... »

Mais déjà Françoise pleurait, elle aussi...

Ce fut Françoise qui, la première, reconquit la pleine possession d'elle-même...

« Mais alors... fit-elle, mais alors ? cette histoire de poursuite est vraie !... Et Didier, où est-il ?... quels dangers court-il encore ?... »

C'était au tour de Mme Martens de ne pas comprendre... Françoise la mit au courant du départ précipité de Gisèle suivi de Didier... De toute évidence, il s'était passé quelque chose d'inattendu et peut-être de très redoutable !...

« Et il ne rentre pas !... »

Elle voulait sortir, essayer de le retrouver...

Mme Martens lui fit entendre qu'elle n'avait aucune indication, aucun indice... Elle lui fit espérer qu'il pouvait rentrer d'un moment à l'autre... Enfin elle la persuada, beaucoup plus facilement qu'elle n'avait osé l'espérer, de rester à la villa pour qu'elle y attendît le retour de Didier...

Mme Martens, alors, la voyant plus calme, la quitta.

Aussitôt que Mme Martens fut partie, Françoise, jetant une écharpe sur ses épaules, descendit, par la terrasse, jusqu'à la mer, et, à travers les rochers, se dirigea vers une certaine cabane de pêcheur…

XXII

À fond de cale

Palas était fort bon nageur. Ce fut un jeu pour lui d'atteindre en quelques brassées, et sans être aperçu du bord, la chaloupe que la *Tullia* traînait derrière elle à la remorque…

La nuit commençante semblait propice à son hardi dessein… Se hissant, à l'aide du cordage qui retenait la chaloupe, jusqu'au bastingage de la *Tullia,* il choisit son moment pour se glisser vers le gaillard d'arrière…

Tout l'équipage était alors à la manœuvre et il ne lui fut point malaisé de se dissimuler derrière quelques ballots qui encombraient le pont…

De là il pouvait voir et entendre…

Où était sa fille ?… Qu'avait-on fait de sa fille ?…

Il y avait bien des chances pour que la malheureuse fût retenue prisonnière dans le roof central qui devait être le seul endroit à peu près propre du bord… servant de dortoir, de salle à manger et de carré aux officiers !… Les officiers de la *Tullia !*… Palas venait de voir passer quelques figures… tout ce monde-là lui rappelait certaines silhouettes qui avaient habité ses cauchemars pendant dix ans !…

Comme il n'avait pas encore aperçu Arigonde, Palas était à peu près certain que celui-ci devait se trouver auprès de Gisèle…

Se rapprocher de sa fille, l'avertir de sa présence au plus tôt, tenter de l'enlever si la chose apparaissait possible, et cela dans la nuit même, n'était pas un plan irréalisable… grâce à la chaloupe que la goélette traînait derrière elle…

La *Tullia* avait mis le cap sur l'Orient, mais n'était pas très éloignée de la côte… Palas pouvait espérer que le Parisien cesserait, pendant quelques instants, à l'heure du repas, d'imposer à la malheureuse enfant son ignoble présence… Alors il saurait la délivrer… alors, la chaloupe était là, prête à recueillir Palas et Gisèle… Avant tout, il fallait agir avec une excessive prudence. Un geste maladroit pouvait les perdre tous les deux… Palas pensa que la surveillance devait forcément se relâcher en pleine mer… Les forbans n'auraient plus rien à craindre. Et peut-être même Palas allait-il bientôt voir apparaître sur le pont la captive et son ignoble ravisseur…

Cependant le temps passait… et Gisèle restait invisible…

Alors les pensées de Palas devinrent tellement sombres que son immobilité lui fut tout à coup insupportable… Cette effroyable brute d'Arigonde était capable du crime le plus odieux.

Palas regretta de n'avoir pas accepté que Yoyo vînt partager comme il le lui avait offert l'aventure… Il avait cru plus habile de l'expédier immédiatement à Chéri-Bibi pour que celui-ci fût instruit du drame que la *Tullia* emportait dans ses flancs.

Palas n'y tient plus… Il quitte son refuge, il profite de ce que les hommes de quart sont tous, dans le moment, réunis sur le gaillard d'avant, pour ramper sur le pont et gagner du côté de la grande écoutille qui est restée ouverte sur la cale…

À la suite d'une manœuvre inattendue, il n'eut que le temps d'arriver à cette écoutille et de se jeter sur cette échelle… Des commandements, des coups de sifflets ont retenti… des hom-

mes accourent… le second apparaît. La manœuvre rompt le calme de la nuit, le bâtiment a changé de route, remis le cap sur l'horizon… et maintenant il danse à la lame…

Palas a descendu encore quelques échelons, de peur d'être aperçu…

Et soudain quelque chose se passe au-dessus de sa tête qu'il ne comprend pas tout d'abord… Les hommes *achèvent de fermer la grande écoutille,* glissant les panneaux au-dessus de sa tête. *Ils l'enferment à fond de cale !…* et cela sans qu'ils s'en doutent, de toute évidence !… Palas a laissé faire, épouvanté, mais espérant tout de même encore que, tout à l'heure, quand le pont sera redevenu désert, le panneau cédera à son effort tout-puissant…

La force accomplit de tels miracles au bagne que lorsqu'elle en est sortie, elle a peine à croire que quelque chose lui résistera, surtout lorsqu'elle a pour la décupler des sentiments comme ceux qui bouillonnent dans le cœur de Palas !…

Quelques minutes d'immobilité et de stupeur…

Il est là, suspendu à une échelle, dans l'abîme noir… Va-t-il escalader la nuit ? Va-t-il descendre au fond des ténèbres ?… Chercher à tâtons quelque issue ?

Le balancement du navire s'est accentué, mais le roulis a cessé. La *Tullia* doit maintenant filer, appuyée sur le vent…

Il monte, et sa tête heurte le panneau, sa main le tâte et glisse… Maintenant ses épaules s'arc-boutent.

Obscure cariatide dans le néant noir de cette cale, il déploie une force prodigieuse et vaine… la sueur coule sur ses muscles vaincus…

Mais tout à coup, un rai de lumière glisse comme une lame d'argent dans l'interstice de deux planches et apporte un peu de vie au fond de cette nuit opaque… Il tend la main à cette lumière et la cueille dans sa paume comme une onde pâle et glacée… Mais elle lui échappe, disparaît… On a dû jeter quelque bâche, là-haut !

Ne pouvant plus monter, il descend…

Il descend et il écoute !…

Un murmure !… des voix !… Le grondement d'une voix d'homme… et… et un sanglot !… c'est sa fille !

C'est sa fille qui pleure !…

Oh ! alors, il prend la nuit à pleins bras ! et il se bat avec elle ! avec les formes mystérieuses dont elle encombre son chemin. Avec quelle force et quelle prudence *il lutte contre le noir !* Comme il le repousse, le rejette, l'écarte, le roule sous lui, et lui met les genoux dessus !…

Ah ! c'est une besogne formidable que de déplacer un arrimage pareil !…

Mais il y a sa fille qui pleure derrière tout ça !…

Il s'arrête, il n'entend plus rien ! Cette douleur le guidait… maintenant il regrette que sa fille ne pleure plus ! …

Alors, à tout hasard, il bouscule encore la nuit… et quelque chose cède dans la nuit… quelque chose qui lui rompt les bras et l'écrase… mais quelque chose derrière quoi apparaît une petite lueur… une petite lumière, couleur de sang… et en même temps une voix d'homme accourt jusqu'à son oreille… une voix

d'homme qu'il connaît bien et qui dit : « Tiens ! où est passé le couteau ? »...

.....

Gisèle était montée à bord de la *Tullia,* persuadée qu'elle n'avait rien à craindre pour elle.

Dans son taxi elle avait réfléchi que la manœuvre dont un anonyme menaçait, dans le moment, M. d'Haumont, était avant tout une tentative de chantage...

Chantage terrible et qu'il fallait subir et pour lequel elle avait été choisie comme intermédiaire, parce qu'elle était peu à redouter... Il allait sans doute falloir s'entendre. On allait lui fixer un chiffre et on agirait sur son esprit pour qu'elle déterminât M. d'Haumont à céder.

Elle avait donc suivi le capitaine sur la *Tullia* avec docilité et décision.

Sur la prière de celui-ci, elle était descendue dans le roof central...

Un coin d'élégance inattendu, ce roof de goélette, soigné, ciré, astiqué comme une jolie cabine de maître à bord d'un voilier de plaisance...

Là se trouvait un homme dont elle ne pouvait apercevoir la figure qu'assez mal, dans l'ombre...

Le capitaine alluma lui-même la lampe suspendue au-dessus de la table centrale entre deux petites alcôves qui servaient de divans, le jour, et qui se transformaient en couchettes, la nuit.

Mais Gisèle poussa un cri : elle venait de reconnaître M. de Saynthine !…

Et aussitôt, d'un mouvement spontané, elle voulut se rejeter en arrière, regagner le pont…

Mais déjà Arigonde la retenait de force, la rejetait au fond du roof cependant que le capitaine qui, sans doute, en avait vu bien d'autres, refermait lui-même les deux battants de la petite porte et remontait en sifflotant un vieil air barbaresque lancinant et mélancolique…

« Je vous demande pardon de cette brutalité, commença par déclarer M. de Saynthine en s'inclinant avec galanterie, mais j'éprouve tant de joie dans votre compagnie que l'idée de vous perdre par un stupide malentendu me fait sortir de mon naturel qui est généralement aimable avec les dames… »

Et comme Gisèle ne répondait pas, le considérant avec un effroi grandissant :

« Ne tremblez pas ainsi, continua-t-il… Je ne vous veux aucun mal, au contraire… *je ne suis ressuscité que parce que je vous veux du bien !… »*

Elle se taisait toujours, alors il soupira :

« Ainsi ! mon enfant, vous aussi vous me croyiez mort ?… Vous avez dû bien pleurer !… »

Même silence. M. de Saynthine recommença de s'excuser :

« Qu'est-ce qu'a bien pu vous raconter votre canaille de père ? Vous a-t-il dit que nous avons été au bagne ensemble ?… Et que nous faisions là-bas une jolie paire d'amis ?… »

Cette fois Gisèle parla, ou plutôt râla, le suppliant de se taire.

« Si vous ne voulez pas que je devienne folle, taisez-vous !... »

Elle ne put en dire davantage... Elle étouffait sous les sanglots.

« C'est la première fois que je fais pleurer une femme, ricana Arigonde... Vous m'en voyez, ma chère enfant, aux mille regrets !... Si vous étiez raisonnable, vous vous feriez un peu moins de bile pour votre noble père. Il est loin de mériter l'intérêt que vous semblez lui porter... Et surtout, c'est un bonhomme, voyez-vous, dont il convient de se méfier... »

Et comme Gisèle avait levé sur lui un regard terriblement hostile, au milieu de ses larmes, il s'expliqua :

« Ainsi, moi, qui vous parle, qui vous regarde, qui vous admire et qui vous aime... Eh bien, s'il n'avait tenu qu'à lui, je ne pourrais ni vous parler, ni vous répondre, ni vous admirer, ni vous aimer !... Ah ! l'affaire avait été bien montée, allez !... et il a pu me croire convenablement trépassé avec quelques camarades !... Qu'est-ce que c'est pour l'assassin du banquier Raynaud que la mort de trois ou quatre vieux camarades de bagne qui le gênent ?... Je vous en prie, mademoiselle, ne vous trouvez pas mal !... la conversation n'est pas encore terminée... et puis, je vais vous dire... je n'en veux pas du tout à monsieur votre père !... Au contraire, moi, je l'admire cet homme-là !... *et la preuve, c'est que je veux entrer dans sa famille !... Vous voyez que tout peut s'arranger !... mademoiselle Gisèle, M. de Saynthine a l'honneur de vous demander votre main !...* »

Gisèle maintenant était renseignée sur le genre de chantage adopté par Saynthine et sur ce qu'on voulait d'elle dans cette affaire.

Et maintenant, quelle que fût sa fièvre, si grande que fût son horreur, en dépit du trouble plein d'épouvante où la jetaient ces propos terribles pour son père, au fond de l'abîme où elle se débattait, sa pauvre, sa misérable pauvre petite perspicacité féminine en éveil lui faisait entrevoir une possibilité de salut… ou, tout au moins, espérer le retard de la catastrophe, une suspension des coups du destin dans un moment où elle était à l'entière disposition de son bourreau et où elle pouvait craindre le pire…

Ce n'était point seulement de l'argent que le misérable voulait, comme elle l'avait d'abord cru quand il n'était encore pour elle qu'un anonyme… Ce n'était pas seulement elle-même, Gisèle, qu'il désirait, comme elle l'avait pensé quand Saynthine avait si subitement ressuscité au fond de ce traquenard… *c'était la fille et l'argent !…*

Ses dernières paroles ne laissaient aucun doute à cet égard… Ce n'était pas ironiquement qu'il avait demandé la main de Gisèle. Il l'avait demandée sur un ton terriblement sérieux… Gisèle comprit ce que représentait pour ce bandit la réussite d'un plan pareil… et la force d'un Saynthine, marié à la fille (fût-elle naturelle) de M. d'Haumont !…

Gisèle s'était replongée la tête dans ses mains. Arigonde crut que le moment était indiqué d'intervenir et il s'assit auprès d'elle. Il voulut lui prendre ces petits poings qui s'obstinaient à cacher un visage dont la vue lui avait toujours été agréable…

« Ah çà ! fit-il… mon seul aspect vous fait donc peur ?…

– Non ! eut la force de répondre la jeune fille sur un ton très bas, très épuisé, mais qui déjà avait perdu quelque chose de son hostilité et de son humeur première… ce sont vos manières qui me font peur !…

– Eh bien, pour vous faire plaisir, je vais en changer… et tout de suite !… Tenez, je ne veux plus être que le plus humble et le plus dévoué de vos esclaves !… Tous, à bord de la *Tullia,* nous sommes vos esclaves, mademoiselle Gisèle !… Pour commencer, je vais vous servir de steward, voulez-vous ?… Vous devez avoir faim ?… Non ?… Moi, je vous dis qu'il faut manger !… Tenez, vous allez voir comme cela va être gentil… Nous allons faire la dînette tous les deux !… »

Gisèle ne dit pas non !…

Si malin que soit un homme, si fort, si intelligent qu'il puisse être, un air de femme (simplement l'air qu'elle prend pour parler ou pour ne rien dire) *est plus fort que lui !…*

Le galant est roulé d'avance par une enfant innocente, et même par une niaise !… Par exemple, le Parisien, au fond de cette cabine de bateau transformée en cabinet particulier, s'imagine que son charme opère !… Encore une qui n'aurait pas fait longtemps la méchante !… Aussi faut-il le voir maintenant, empressé et galant !… Il raconte des histoires amusantes… Il veut paraître spirituel… Il est aux petits soins. Il se dérange pour le moindre objet… Gisèle est conquise !…

Et le voilà tout à coup revenu encore une fois de loin, de très loin, en apercevant, dans une petite glace, le geste de Gisèle qui, pendant qu'il a le dos tourné, ramasse sur la table un couteau qu'elle fait disparaître…

Tremblant de fureur à peine contenue, il revient à Gisèle, et la malheureuse voit se pencher sur elle un visage qui lui sourit affreusement et qui lui demande, les yeux dans les yeux :

« Tiens, où est donc passé le couteau ?… »

Arigonde n'a même pas besoin de faire un geste pour le lui reprendre, ce pauvre petit couteau, Gisèle le jette sur la table en balbutiant :

« *Ce n'était pas pour vous !*

– Vraiment !… Et pour qui donc, mademoiselle, pour qui le petit couteau ?…

– Pour moi !… »

Le Parisien éclata d'un rire sinistre :

« Des idées de suicide ? Ça vous passera !… »

Et Gisèle sanglote !… Son geste malheureux a refait de cet homme un abominable tyran :

« Allons, commença-t-il, assez pleuré comme ça !… Essuyez vos larmes, je vous prie !… Je ne veux pas qu'on vous voie avec les yeux rouges, moi !… Pour qui me prendrait-on ?… »

Il s'est levé et ordonne à Gisèle de le suivre :

« Nous allons faire un petit tour sur le pont !… cela vous fera du bien de prendre l'air !… Ça vous changera les idées !… Vous paraissiez plus raisonnable tout à l'heure… Il faudra le redevenir, ma petite ! »

Il la fait passer devant lui… elle obéit. La voilà sur le pont, par une nuit magnifique… Elle n'est plus qu'une misérable petite chose entre ses mains !… Elle se sent perdue, complètement à la merci des caprices de ce monstre.

Elle regrette amèrement le couteau du suicide… pendant que l'autre, qui a passé son bras sous le sien, reprend un ton idyllique et lui fait des phrases sous les étoiles !…

Évidemment, M. de Saynthine pose pour la galerie… il sait qu'il est regardé… Le capitaine Amorgos et le jeune Nicopoli, son second (par la méchanceté de son venin, une vraie vipère), ne doivent pas être bien loin, épiant sans s'en donner l'air le moindre geste de cette promenade des deux amoureux sur le pont, par le plus beau clair de lune du monde…

Il ne déplaît pas à Arigonde de montrer à ces messieurs comment, en quelques heures, il a su conquérir sans tapage les bonnes grâces d'une charmante demoiselle qui, dès l'abord, en l'apercevant, avait commencé par manifester un désespoir mortel…

Devant les yeux qui le regardent manœuvrer (peut-être du haut de la cabine de dunette, peut-être derrière la misaine), il affecte ces façons auxquelles les amants ne manquent point d'avoir recours quand ils désirent prouver à l'univers qui les entoure que la dame qu'ils accompagnent n'aura bientôt plus rien à leur refuser.

Ce sont de ces airs penchés et enveloppants, de ces attentions délicates, mais un peu familières, qui ne sont permis qu'aux élus…

Ah ! comme Gisèle avait envie de crier vers les étoiles !… mais les étoiles sont trop haut… elles ne l'entendraient point… Et pour comble de malheur, pas l'ombre d'une voile sur la mer…

pas une lumière humaine… pas un espoir à l'horizon !… Que va-t-elle devenir !… Seigneur ?…

Redescendre dans cette horrible prison…

Hélas ! voilà que le moment en est venu ! M. de Saynthine a jugé que cette comédie a assez duré !… Il conduit les pas hésitants de Gisèle vers l'escalier du roof.

Mais la jeune fille s'arrêta soudain… Arigonde comprend maintenant que la perspective de se retrouver enfermée avec lui va pousser Gisèle à quelque manifestation désespérée… Elle va appeler à son secours… comme une petite bête !… Et il va être ridicule !… Cette physionomie crispée, ces membres tremblants, il n'est pas difficile de deviner que cette enfant est prête à toutes les résistances…

Alors il joue le grand jeu. Il lui dit qu'elle peut aller se reposer sans crainte. Il n'est pas une brute (prétend-il). Et ce n'est pas dans une cabine de cargo qu'il a rêvé de posséder un bijou aussi rare…

Il saura attendre, il saura se faire aimer (et d'autres balivernes)… Ne doit-elle pas être sa femme ?… Elle peut aller reposer en paix, et, la saluant noblement, il s'éloigne…

Elle l'a regardé partir d'un air hébété, et puis tout à coup elle s'est mise à descendre cet escalier redoutable, comme si quelque chose de plus fort qu'elle, de plus puissant que sa volonté l'attirait là… en bas !…

Amorgos et Nicopoli, le capitaine et le second du bord, se sont bien amusés certes, et maintenant ils ne cachent rien du plaisir que leur a procuré la petite récréation de tout à l'heure. Ils ne manquent point d'en faire part à ce cher M. de Saynthine, « qui a vraiment du succès auprès des dames » !…

On a bu quelques bouteilles. Les cerveaux s'échauffent, les imaginations s'enflamment, les amours-propres se froissent… Celui de M. de Saynthine est à la torture, et depuis trop longtemps pour sa patience… Il ne saurait douter que ses compagnons se moquent de lui…

Et voilà qu'il se lève, en frappant la table d'un coup de poing formidable, comme un mal élevé… Ce petit Nicopoli lui porte particulièrement sur les nerfs !…

« Je fais ce que je veux, atteste Saynthine… quand je veux et où je veux !…

– Tu fais surtout ce qu'elle veut !… réplique Nicopoli. Tu n'es pas plus malin que les autres !… Elle te mène par le bout du nez… et la preuve, c'est que tu es là à nous raconter des histoires pendant qu'elle se fiche de toi dans sa cambuse !… »

L'autre s'est mis à jurer, ce qui ne saurait remplacer des raisons. Brutal, il renverse quelques flacons vides et apparaît sur le pont.

On sait où il va ! Il a prononcé ces mots : « Ce soir, si ça me plaît ! » Et il paraît que ça lui plaît ce soir, car il écarte le matelot de garde, devant le roof et descend, avec un grand tintamarre d'homme soûl, l'escalier qui conduit à la chambre de Gisèle.

Une lueur rougeâtre, venue de la lampe charbonneuse, éclaire sinistrement la petite pièce vide.

Une ombre est étendue dans l'une des alcôves… Vers cette ombre-là, la brute se penche… Il n'y a plus ni calcul, ni comédie… Il y a là une femme et son maître !…

Tant pis, ou tant mieux, s'il y a du bruit, on saura qu'il est au bout de sa patience !...

XXIII

Chéri-Bibi est toujours à la hauteur

Françoise se dirigeait vers la cabane du pêcheur Sylvio…

Depuis sa première, son étrange et terrible entrevue avec Chéri-Bibi, elle n'avait cessé de penser à cet être formidable dont la mentalité lui échappait, et qui s'était constitué, à la porte de chez elle, le gardien de son bonheur…

Qu'un homme comme Didier d'Haumont, *même ayant passé par le bagne,* ait pu devenir l'ami d'une telle créature, née pour le crime, condamnée au crime, voilà qui défiait toute explication. Et cependant… et cependant, Françoise avait entendu, dans cette bouche maudite, des mots d'une telle pitié, et aussi d'une telle douceur, quand il parlait de *l'innocent*… « oui, mais il est innocent, lui ! » qu'elle sentait instinctivement que c'était vers ce monstre qu'il fallait aller, si *elle voulait du secours !*…

Elle était sortie en frissonnant de l'antre de la Bête, mais plus d'une fois, dans les moments les plus difficiles, sa pensée inquiète s'était rassurée parce qu'elle savait que, là-bas, pas bien loin des terrasses, la bête veillait !…

Ainsi qu'au lendemain de la nuit tragique, quand elle était venue sur ces rochers quérir la clef du mystère, elle frappa à la porte du pêcheur Sylvio. Cette fois, il n'était point seul.

Il y avait même grande réception dans la cabane de Sylvio, et l'ombre en paraissait si irrégulièrement peuplée que Françoise recula, mais Chéri-Bibi déjà s'était avancé.

D'un geste de grand d'Espagne, il invitait la visiteuse à pénétrer dans son humble demeure :

« Soyez la bienvenue chez le pauvre pêcheur Sylvio, madame !... *Dans les temps que nous traversons, où la méchanceté et la malice des hommes dépassent toute mesure...* c'est un spectacle réconfortant que celui de ces cœurs fidèles. »

Ce fut d'abord à Yoyo d'être présenté.

Moins que les autres, le pauvre garçon, dans le moment, ne payait pas de mine. Il était encore tout essoufflé de la course qu'il avait fournie pour venir apporter à Chéri-Bibi les dernières nouvelles... et il était assez lamentablement accompagné de ces accessoires de pêcheur à la ligne qu'il avait achetés à un amateur sur les quais du vieux port de Nice.

« L'illustre docteur Ross, de Chicago ! commença Chéri-Bibi ; le plus renommé chirurgien-dentiste de la cité d'azur, la coqueluche de ces dames et un grand ami de la célèbre Nina-Noha !... »

Françoise tressaillit en entendant ce nom et elle se demanda pourquoi le bandit, *qui était au courant de tout,* le prononçait devant elle... Elle ne comprenait point non plus la raison pour laquelle tout ce joli monde lui était présenté.

L'étrangeté de la scène, la vision inquiétante de ces figures entr'aperçues dans l'ombre, le ton singulièrement exalté du pêcheur Sylvio, tout lui faisait peur, mais elle avait confiance ! Elle sentait que quels que fussent les gestes et les paroles de cet être énigmatique et terrible, il y avait quelque chose entre eux deux

qui liait formidablement la femme du monde au forçat : l'amour de l'une et l'amitié forcenée de l'autre pour Palas !

« Celui-ci, madame, est M. Hilaire, honorable commerçant du quartier Saint-Roch, à Paris, ex-chauffeur à Nice de M. de Saynthine, autre ami de Mlle Nina-Noha et du comte de Gorbio !... »

Françoise, haletante, recula d'un pas, devant le salut un peu trop prononcé du long corps de la Ficelle, qui se cassait devant elle avec une politesse pleine de trouble et de précipitation.

« Très honoré, madame, de faire votre connaissance...

– Quant à cette petite, terminait le pêcheur Sylvio, c'est Mlle Zoé, issue d'une excellente famille de bohémiens... Elle s'est faite chanteuse des rues depuis que sa maîtresse, Mlle Nina-Noha, s'est privée de ses services de soubrette, un soir qu'elle l'avait surprise, écoutant aux portes ! »

Maintenant Françoise comprenait... Tout ce petit monde avait été les yeux et les oreilles de Chéri-Bibi autour de Nina et de Gorbio, c'est-à-dire autour du danger qui menaçait Didier.

Zoé n'avait pas achevé sa révérence, que la voix de Chéri-Bibi grondait tout à coup :

« Et maintenant, vous autres, allez voir dehors si j'y suis !... »

La bande disparut comme une volée de moineaux effarouchés.

Le bandit et Françoise se trouvèrent seuls.

La pauvre femme n'eut pas le temps d'ouvrir la bouche :

« Je sais ce qui vous amène ! » prononça Chéri-Bibi sur un ton effroyablement lugubre et qui n'était certes point fait pour redonner de l'espoir à la visiteuse… « Rassurez-vous ! nous *le* sauverons *encore* cette fois-ci ! »

Mme d'Haumont se laissa tomber sur un escabeau. Elle n'avait plus la force de se soutenir. À l'air de Sylvio, à la façon dont il lui parlait, elle ne pouvait plus douter qu'une catastrophe nouvelle menaçait son Didier…

Sylvio eut pitié de tant de faiblesse. Lui aussi était profondément ému et toute la rudesse de son accueil, toute l'exaltation de ses propos étaient bien destinés un peu à masquer cette émotion-là.

Cependant il n'y parvenait qu'à demi et sa grosse voix tremblait en disant à Mme d'Haumont :

« Madame, vous êtes une sainte et le Ciel vous a mise sur la terre pour vous faire souffrir comme seul il sait faire souffrir les saintes et les misérables comme moi ! Avec vous, pas de subterfuges, pas de petits moyens, pas de vaines paroles, pas d'hypocrisie. La vérité toute nue ! Vous m'avez déjà prouvé une fois que vous pouviez la supporter ! À vous votre courage ! et *nous sortirons encore de cette vilaine affaire-là…* Votre mari est tombé dans un traquenard ! On lui a fait croire que cette jeune fille que vous aviez recueillie chez vous, courait les plus grands dangers ! Et il l'a suivie à bord d'un bâtiment qui a pris immédiatement le large et qui est commandé par l'un de ses pires ennemis, par un M. de Saynthine dont vous avez peut-être déjà entendu parler !… »

Et Chéri-Bibi acheva brutalement et sur un ton où éclatait toute sa colère contre la fausse innocence d'une enfant qu'il

croyait capable de la pire intrigue : « *La jeune fille en question était d'accord avec Saynthine !* »

Françoise poussa un cri :

« Ça n'est pas vrai !... je l'ai cru, moi aussi !... *Mais je viens d'apprendre que c'était la fille de Didier !*

– La fille de qui ? hurla Chéri-Bibi.

– Mais sa fille, à lui ? comprenez-vous... ? *sa fille !...*

– Oh ! ! ! »

Et ce fut au tour de Chéri-Bibi de s'effondrer... Il se heurta aux murs et les murs de sa cabane, autour de lui, parurent vaciller...

Nous avons eu l'occasion, à bien des reprises, de juger en quels termes élégants, mesurés et quelquefois raffinés Chéri-Bibi aimait à s'exprimer devant les dames. Mais cette fois, la surprise était trop rude !... et il perdit toute notion de cette haute civilisation à laquelle il s'était initié jadis avec un élan digne d'une meilleure destinée et dont il savait se souvenir dans les grandes occasions...

Pas une seconde il ne douta de la révélation que lui apportait Françoise ! Elle expliquait trop de choses et qui l'avaient fait trop souffrir pour qu'il ne l'accueillît point avec une allégresse triomphante ! Elle innocentait son Palas ! *Elle le remettait en place dans son cœur !...*

Mais ce cœur misérable, qui avait douté, lui, de son Palas, combien était-il coupable !... Chéri-Bibi avait assisté à une promenade de Palas et de Gisèle et cela lui avait suffi pour qu'il crût Palas infâme ! Récemment, il avait également été témoin de la

douleur jalouse de Françoise ! Et il avait gémi sur elle ! Et il était parti de là, en maudissant Palas !...

Chéri-Bibi, se souvenant de cela, frappa sur son cœur infidèle comme sur un tambour ! Son poing fermé meurtrit effroyablement sa poitrine retentissante.

Il était effrayant à voir et terrible à entendre : « Gratte-pavé !... Godin !... *orphelin !...* Buteur et fourline !... Surineur à la manque ! Tu mériterais de te faire *gerber à la passe* pour une schonckerie pareille ! À Chaillot, bourriche et busard ! *Et toi, mon brûlant qui ne m'as rien envoyé !* (Et toi mon cœur qui ne m'as rien dit) *j'te tamponnerai jusqu'à ce que t'aies perdu le goût du soupir !... »*

Françoise put croire qu'il allait se tuer sur place, avec son poing !

Elle râlait d'épouvante et n'osait faire un mouvement. Ces cris d'une amitié farouche et qui n'avaient plus rien d'humain, lui inspiraient maintenant autant de terreur que les manifestations de la haine la plus redoutable...

Elle avait fermé les yeux et claquait des dents quand Chéri-Bibi, revenant à lui, l'aperçut et daigna s'occuper d'elle.

« *Vous et moi,* madame, lui dit-il, *nous avons été bien coupables !...* Palas ne méritait pas cela ! Mais c'est assez perdu notre temps en lamentations... Vous allez rentrer chez vous et nous allons nous mettre au travail, nous autres !...

– Qu'allez-vous faire ?...

– Ce serait trop long à vous raconter ! Qu'il vous suffise de savoir qu'on vous le ramènera !

– Je ne vous quitte pas ! »

Il fit : « Ah ! » et la regarda longuement…

« Vous ne savez pas où nous allons !…

– Vous allez me le dire !…

– Nous allons à San Remo, où le bateau qui emporte votre mari doit faire escale… Vous voyez comme c'est simple ! Vous n'aurez pas besoin de vous faire de bile.

– Je vais avec vous à San Remo !…

– Ah !… »

Il la regarda encore…

« Écoutez, lui dit-il… je vous emmènerai si vous me promettez d'être bien sage, là-bas !…

– Comment cela ?

– Il ne faudra pas nous gêner !

– Je vous aiderai !

– À quoi ?

– Je ne sais pas, mais je ne vous quitte pas… »

Chéri-Bibi mit un genou à terre et baisa le bas de la robe de Françoise.

Puis il se releva, ouvrit la porte de sa cabane, fit un signe.

Les trois autres entrèrent. Alors, d'une voix très calme, il leur donna des ordres relatifs au voyage. Le docteur Ross devait s'occuper des passeports pour la frontière ; M. Hilaire, de l'auto (Chéri-Bibi avait refusé celle de Françoise) et la petite Zoé de diverses commissions urgentes.

Quand ils furent partis, Chéri-Bibi dit à Françoise :

« Comprenez pourquoi je vous ai présenté ces oiseaux-là, chère madame… Nous traversons une période difficile où M. et *Mme d'Haumont* doivent savoir sur qui compter quand ils se trouveront dans l'embarras. Vous allez les voir à l'œuvre, ce sont de braves gens !

– Ce sont aussi des amis de mon mari ? demanda Françoise rêveuse.

– Non madame, ce sont des amis *de moi,* mais sur un signe de moi, ils sont prêts à se faire tuer pour votre mari… S'ils ne sont pas morts déjà, ce n'est pas de leur faute !…

– Mais enfin, qui donc êtes-vous pour aimer et être aimé pareillement ?

– *Je suis le crime,* madame !… »

XXIV

Petite fête à bord

Nous avons vu Arigonde descendre dans le roof, poussé par l'alcool, les rires de ses compagnons… et les pires instincts…

Soudain, comme il est courbé au-dessus de cette ombre qui semble endormie (ce dont il eût dû se méfier à cause qu'il avait fait tant de bruit), l'ombre se soulève, un front se dresse vers son front, des yeux rencontrent ses yeux… Épouvantablement pâle, dégrisé… Ce n'est pas Gisèle qui est là, c'est Palas !…

Palas qui bondit sur lui… Il essaie d'étouffer son appel rauque, d'annihiler les mouvements furieux de ce corps qui rue… Ah ! du bruit, il y en a, hélas !… Si bien que là-haut Amorgos et Nicopoli ne peuvent pas se regarder sans sourire :

« Décidément, M. de Saynthine a bien du mal à se faire comprendre !…

– Il avait la bouche un peu pâteuse !… » explique Nicopoli.

Mais le tapage devint tel que le matelot de garde appela les deux officiers :

« Si nous n'intervenons pas, dit Amorgos, il ne va plus rester que des morceaux !… »

Et ils intervinrent…

Ce fut une lutte atroce dans ce petit carré où bientôt Palas, à moitié assommé et réduit à l'impuissance, râlait et était jeté, ficelé comme seuls les marins savent le faire, sur l'une des couchettes… Quant à Gisèle, on ne fut pas long à la retrouver, derrière les planches qui avaient livré passage à Palas, dans la cale d'où on la tira plus morte que vive, et avec une horrible brutalité… elle fut traitée comme son père… Entre les deux colis humains un homme fut placé, armé jusqu'aux dents…

Le Parisien fut hissé sur le pont dans un état lamentable ; il avait une grave blessure à la tête… Mais une seule chose le préoccupait : « Comment Palas se trouvait-il à bord ?… »

Pendant qu'on le soignait, il dit à Amorgos : « *Capitaine, il sera plus prudent de ne pas nous arrêter à San Remo ! »*

……

Pirates, flibustiers, contrebandiers, tous frères de la grande aventure, sont bien connus pour n'être point de petits anges. Ils ont conservé, à travers les siècles, et cela, sans aucun doute, à cause d'une existence toujours menacée d'être tranchée brutalement dans le meilleur de son cours, le goût de la ripaille, des festins et de la débauche.

Pour peu que leurs instincts de bêtes sauvages aient encore trouvé à se développer dans une période de guerre où tout, sur les vastes mers, devient leur proie, il n'est plus bientôt de plaisirs qu'ils se refusent. Et le plus apprécié d'une bande de forbans qui s'est confortablement gavée de mangeaille et d'alcool est, à coup sûr, au dessert, la vue des larmes d'une belle captive qu'on dénude sans vergogne, et qu'on attache classiquement sur le pont pour son supplice.

Ce qui se passa sur la *Tullia,* ce soir-là, était donc dans l'ordre des choses possibles et même fatales. Les aventuriers qui

la montaient n'avaient rien à envier à leurs ancêtres pour la bestialité de leurs appétits et la cruauté de leurs réjouissances.

Gisèle fut attachée, à demi nue, au mât de misaine. Palas fut ligoté au grand mât… Un matelot, sur l'ordre d'Arigonde, s'en vint, armé d'une garcette, et le supplice de Gisèle commença… Mais ce fut le cri de Palas qui couvrit les gémissements de la pauvre enfant et perça la nuit…

La jeune fille pencha sa tête sur son épaule comme un oiseau qui meurt…

L'abominable Arigonde ne put s'empêcher d'admirer tant de grâce à l'agonie, et, sans doute y prit-il quelque goût, car, pour prolonger un moment aussi agréable et qui le vengeait à la fois du père et de la fille, il résolut de laisser celle-ci quelque temps dans cette position, honteusement exposée aux regards de ces démons.

Il suspendit donc le supplice et revint prendre place au côté de Nicopoli en disant :

« Prenons d'abord des forces ! »

Et il emplit son verre.

Ce que Palas put souffrir dans l'horrible attente de ce qui allait se passer, ajouta une joie inappréciable à tout le plaisir que le barbare se promettait.

On but encore ; les lourds couplets de matelots tournèrent au son d'une guitare que le maître-coq grattait avec mélancolie. Ce vieillard sale et poisseux paraissait être « revenu » de beaucoup de choses et ne prendre qu'un intérêt médiocre à des réjouissances qu'il accompagnait depuis de trop nombreuses années de la même harmonie…

À plusieurs reprises, Palas eut de ces sursauts qui prouvaient un suprême effort pour se débarrasser de sa prison de cordes et chaque fois sa tentative lui valait des lazzis et un examen sérieux de ses liens ainsi qu'un redoublement de précautions.

Arigonde, ayant jugé bon tout à coup d'en finir, ramassa la garcette à ses pieds et se dirigea vers Gisèle.

Palas l'arrêta au passage d'un râle, pour la première fois suppliant :

« Une fortune ! une fortune si tu ne touches pas à cette enfant !

– Tu m'as déjà chanté cet air-là ! lui répliqua le misérable… Ça ne prend plus ! Et puis, ta fortune, si je dois l'avoir, je l'aurai ! Mais laisse-moi prendre la peau de ta fille d'abord !… »

Alors, levant son bras, il commença de frapper. Un cri monta vers les étoiles, si aigu, si douloureux et si émouvant que les airs en furent déchirés et que la vaste mer frissonnante parut répondre à cette clameur d'ange torturé par Satan, par une autre clameur innombrable…

Effrayés de ces bruits inattendus, les matelots avaient suspendu leurs abominables jeux et le bras d'Arigonde ne s'abaissa point une seconde fois.

Du reste, dans le même moment, des coups de feu éclatèrent.

Un matelot, auprès d'Arigonde, bascula, frappé à mort… et des ombres bondirent sur le pont, qui semblèrent venues du ciel pour sauver Gisèle de son affreux supplice.

Palas eut un grand cri de joie et de triomphe :

« Chéri-Bibi ! Chéri-Bibi !…

– Me voilà, mon poteau ! As pas peur ! c'est pas encore aujourd'hui qu'ils t'auront !… »

Il arrivait, en effet, géant de la délivrance envoyé par Dieu – ou par le diable – et déjà il faisait autour de lui un terrible carnage…

Il avait ramassé une barre de fer et son moulinet brisait les têtes comme coques de noix et rompait les membres. À son côté, Françoise, que Palas n'avait pas reconnue, veillait sur Chéri-Bibi comme le fils du roi Jean à la bataille de Poitiers. Elle lui criait :

« À droite ! À gauche ! »

Une attaque étant survenue par-derrière, la jeune femme déchargea son revolver sur l'homme qui menaçait le bandit sauveur.

La Ficelle avait retrouvé tout son entrain d'autrefois, lorsque, persuadé qu'il n'y avait plus rien à faire pour éviter les coups, il se mettait à en distribuer avec une rage d'autant plus grande qu'il ne se trouvait pas là pour son plaisir.

Zoé, la petite Zoé elle-même avait ramassé une hache et frappait à tour de bras.

Quant à Yoyo, c'est lui qui était monté, ou plutôt qui avait grimpé le premier à bord avec l'agilité d'un singe.

Aussitôt sur le pont, Yoyo s'était rué dans les haubans, avait couru dans la mâture, s'était allongé dans les vergues et

faisait pleuvoir de là-haut des « pruneaux » qui ne sortaient certainement point de la rue Saint-Roch, où il n'y a pas d'armurier.

Cependant toute cette troupe ne faisait jamais que cinq unités dont deux femmes.

L'équipage, après le premier moment de stupéfaction et d'effroi, s'était ressaisi. Il se rendait compte du petit nombre des agresseurs.

Amorgos, frappé à mort, râlait… mais Nicopoli hurlait et tâchait de mettre un peu d'ordre dans la bataille.

Ayant réuni une dizaine d'hommes qui avaient trouvé à s'armer et qui n'étaient pas encore trop éclopés, il se précipita à leur tête sur Chéri-Bibi, qu'il avait jugé le seul redoutable.

Et une lutte décisive s'engagea.

Dix hommes, même rendus enragés par l'alcool, n'étaient point pour faire peur au forçat. Cependant, ayant vu Françoise en danger, il dut reculer pour lui porter secours et se trouva tout à coup dans une situation des plus critiques…

Deux pirates avaient réussi à s'emparer de Françoise et l'entraînaient déjà, quand Chéri-Bibi, voyant cela, ne s'était plus occupé que d'elle et avait tourné le dos à ses propres ennemis, courant au plus pressé.

Mouvement fatal, dont les hommes de Nicopoli profitèrent pour l'acculer à la chaloupe, arrimée maintenant sur le pont, et sous laquelle le forçat ne fut plus libre de manier la massue qui le faisait si redoutable.

Les autres poussèrent des hurlements de triomphe, car Chéri-Bibi paraissait bien perdu, quand, tout à coup, les plus

proches de ses agresseurs basculèrent… et du même coup Françoise fut délivrée.

Il semblait que la chaloupe fût soudain habitée par le diable ! Et c'était bien une sorte de diable, en effet, qui surgissait de là, comme d'une boîte, pour foudroyer ses propres troupes dont il devait avoir besoin en enfer ! Yoyo avait tout du démon avec sa peau brûlée, ses yeux de braise et les mèches bizarres de ses cheveux qui lui faisaient au front comme des cornes de bouc !…

Pendant toutes ces péripéties, que devenait le Parisien ? Arigonde ne perdait pas son temps. Il connaissait Chéri-Bibi, il savait l'équipage nombreux, mais plus qu'à moitié ivre ; il avait jugé que le résultat du combat restait fort problématique, et comme il n'aimait point à courir de risques, il avait tout de suite pris son parti : quitter le bord le plus tôt possible avec ses prisonniers !

Ce plan lui fut singulièrement facilité par le fait que le canot automobile qui avait amené les agresseurs à bord de la *Tullia* était maintenant à la disposition de Nicopoli…

Ce canot n'était autre que celui qui avait servi à Arigonde à aborder à la villa Thalassa et qui l'avait ramené dans le vieux port… Il n'appartenait point à la *Tullia,* et quand celle-ci avait pris la mer, Yoyo avait remarqué que le canot automobile restait à quai. Palas s'était jeté avec tant de précipitation à l'eau, que Yoyo n'avait même pas eu le temps d'imaginer que cette embarcation pouvait leur être utile. C'est cependant avec ce canot, dont il put s'emparer quelques minutes plus tard, qu'il avait accouru annoncer les événements à Chéri-Bibi. Yoyo avait entendu les matelots dire entre eux qu'ils allaient faire escale à San Remo et la question se posa d'aller à San Remo ou de courir sus à la *Tullia*. Heureusement que Chéri-Bibi décida de courir sus à la goélette, sans désemparer. Cette décision était moins due à son astuce qu'à sa nature « primesautière » qui le conduisait

droit au danger que courait Palas. L'expédition fut servie par la petite noce qui se faisait à bord… Nul ne prit garde à cette chaloupe qui courait à la *Tullia* sans aucune précaution. Les cris du supplice perçus par Françoise et Chéri-Bibi leur faisaient négliger toute prudence… si bien que tout le petit équipage se rua à bord, à la suite de Yoyo, et que le canot automobile devint le butin de celui qui put s'en emparer.

Sitôt que Nicopoli eut averti Arigonde que l'on disposait du canot automobile, celui-ci sut ce qui lui restait à faire…

Palas et Gisèle, dûment bâillonnés, furent descendus comme des paquets dans le canot… par les soins mêmes de Nicopoli, qui avait lâché un instant les combattants et qui avait approuvé la décision d'Arigonde, décision qui pouvait lui servir à lui-même à tout hasard.

Elle lui servit sûrement, car une chose que le Parisien n'avait pas dite au second de la *Tullia,* c'est qu'il venait de mettre le feu au bâtiment, trouvant l'occasion bonne de réduire en cendres Chéri-Bibi et toute sa clique.

Quand, à bord, les derniers combattants s'aperçurent de l'incendie, le canot automobile s'était déjà éloigné de plusieurs brasses.

Ce fut à ce moment seulement que Palas, à la lueur de la goélette qui brûlait comme une torche, distingua nettement, pour la première fois, les traits de Françoise qui, penchée au-dessus du bastingage, regardait le canot qui l'avait amenée, partir sans elle !

Depuis qu'elle était sur la *Tullia,* tous les efforts de Françoise pour se rapprocher de Palas avaient été repoussés.

Elle ne le voyait plus sur le pont, à cette place où il avait fait si formidable figure de martyr ! Où était-il ?…

Palas, parvenant à se défaire de son bâillon, poussa un cri suprême vers elle : « Françoise ! » auquel répondit un cri désespéré : « Didier ! »

Chéri-Bibi avait entendu, vu, compris… Il ne lui restait qu'un espoir : la chaloupe du bord !… Heureusement que l'équipage était maintenant à peu près réduit à rien. Les derniers éclopés, fuyant l'incendie, se précipitèrent en vain sur la petite embarcation : Chéri-Bibi et sa troupe en restèrent les maîtres, la mirent rapidement à l'eau et purent quitter sans trop de dommage ce champ de carnage qu'était devenu le pont de la *Tullia*.

Quelques derniers coups de feu furent tirés dans leur direction… puis des hommes se jetèrent à la mer pour ne pas être brûlés vifs.

Désespérément, près de disparaître sous les flots, ils réclamaient du secours, suppliaient, criaient vers la chaloupe…

Mais dans celle-ci on avait autre chose à faire que de s'occuper de l'agonie de quelques pirates…

Dans le sillage du canot automobile, Françoise et Chéri-Bibi voyaient s'éloigner Arigonde et ses victimes, avec une rapidité qui ne leur laissait aucun espoir.

Il y eut encore des clameurs, quelques appels déchirants au-dessus de la mer embrasée.

Françoise, debout dans la chaloupe, se tordait les mains. Chéri-Bibi la fit asseoir et commanda de sa voix rude :

« À Menton ! »

Il n’y avait plus, en effet, qu’à rejoindre la côte au plus tôt et à y poursuivre ceux qui allaient pouvoir, avant eux, l’atteindre et y chercher un mystérieux refuge…

XXV

Fin d'une carrière mondaine

Nina-Noha était retournée à Paris pour un numéro de danse qu'elle devait donner à la petite salle Favart…

C'était le soir de la répétition générale. La loge était déjà pleine de fleurs. Il n'y manquait que la gerbe de Gorbio et Gorbio lui-même…

Que pouvait faire le comte ?… Il était parti la veille pour le château de la Boulays… l'affaire devait être d'importance puisqu'il y avait passé la nuit.

Soudain, on frappa et la porte s'ouvrit sans qu'on eût attendu la réponse… C'était Gorbio. Il était très pâle. Nina vit qu'il se passait quelque chose de grave. Elle congédia ses servantes.

« Eh bien, comte, que devenez-vous ?…

– Nina, je crois que je suis suivi !… »

D'un bond, elle se releva de son sofa.

« Comment, vous êtes suivi ? Et c'est chez moi que vous venez ? fit-elle d'une voix sourde pleine de menace et de colère.

– Je viens de m'en apercevoir à l'instant !… mais je me suis peut-être trompé…

– Ah ! bien ! de la pusillanimité alors… c'est autre chose… Racontez-moi ce qui vous est arrivé pour que je vous rassure…

– Ce n'est pas de la pusillanimité… c'est de la peur !

– De mieux en mieux ! Je ne vous reconnais plus… » lui jeta-t-elle avec un certain mépris…

Gorbio s'était assis et passait un mouchoir sur son front glacé.

« J'ai peur de m'être laissé rouler par la Boulays !…

– Comment cela ?… Dites vite !… »

Et elle le regardait d'un air dénué de toute amitié… Si le comte avait commis quelque gaffe, elle ne le lui pardonnerait jamais !… Chose singulière : l'admiration qu'elle avait eue pour lui était tombée depuis son mariage manqué avec Mlle de la Boulays, ce qui prouvait bien que Nina faisait passer ses affaires avant l'amour… Le duel malheureux du comte avait encore ajouté à sa désillusion… et, depuis qu'il avait été si cruellement blessé dans sa chair et dans son amour-propre, elle trouvait qu'» il avait beaucoup baissé ».

Gorbio lui narrait rapidement ce qui s'était passé la journée précédente entre lui et M. de la Boulays, l'histoire du dossier.

« Ce dossier était des plus intéressants… J'ai passé ma nuit à le collationner et à prendre des notes… je crains que l'on ne m'ait vu prendre des notes !

– Quoi de plus naturel ? On vous mettait dans l'affaire… c'était votre devoir de prendre des notes !

– Écoutez-moi, je vous prie… je crains…

– Je vois que maintenant vous craignez tout !

– Oui, tout !… je crains que ce dossier ne soit un faux dossier et que l'on m'ait ainsi tendu un piège.

– Quel piège ?… En admettant votre hypothèse, vous croyez le dossier sérieux, et dans votre bonne foi vous prenez des notes… que peut-on vous reprocher ?

– Eh ! ma chère, on peut me reprocher d'avoir communiqué ces notes qui doivent rester secrètes !…

– À qui les avez-vous communiquées ?

– À F. 24 et à C. 12 !

– À F. 24 et à C. 12 ! Mais personne n'en sait rien, j'espère ! commença-t-elle à gronder…

– Moi aussi, je l'espère, mais maintenant je n'en suis plus sûr !

– Depuis quand ?

– Depuis qu'en arrivant ici j'ai découvert, en me retournant sur le seuil de l'entrée des artistes, deux figures suspectes sur le trottoir…

– C est tout ?

– Ça puait la police, ma chère !

– Je crois, *heureusement* pour vous, que vous vous faites les plus noires illusions !… Vous allez me faire le plaisir de reprendre votre sourire et d'aller rejoindre vos amis dans la salle…

En tout cas, puisque vous avez d'aussi étranges hallucinations, ne revenez plus ici, ce soir !... Ça me gênerait pour mes entrées. »

Le comte se leva. Les paroles de la danseuse ne l'avaient nullement rassuré. Il paraissait de plus en plus préoccupé.

« Ah ! un dernier mot, mon cher comte ! Si, par hasard, il vous arrivait malheur, arrangez-vous pour que je n'en sois gênée en rien, je vous prie !... »

Gorbio, devant cette menace, tressaillit :

« M'abandonneriez-vous, Nina ?

– Comment, si je vous abandonnerais !... mais je ne me souviendrais même plus de vous avoir connu !... Et votre intérêt serait de m'oublier de même !

– Mon intérêt ?

– Oui ! souvenez-vous de l'affaire Raynaud ? J'ai encore toutes vos lettres et la perle !... Vous voyez combien ce serait dommage que l'on perquisitionnât chez moi ! »

Gorbio avait compris. Il se retira en proie aux plus sinistres pressentiments...

Nina paraissait à la fin du premier acte. Elle obtint un triomphe. Toute la salle debout l'applaudissait. Elle aperçut le comte, dans une loge. Il avait repris son sang-froid, en tout cas faisait bonne figure... Elle lui en sut gré. Si vraiment il était à cinq minutes d'une arrestation, il ne manquait pas d'un certain « plastron ».

Cependant elle ne manqua point, dans l'entracte, alors que tous ses admirateurs se pressaient dans la loge, de souligner l'absence du comte… On s'en étonna :

« Oui… nous sommes en froid depuis quelque temps ! »

Soudain le flirt auquel elle avait fait précédemment ses confidences se précipita dans la loge :

« On vient d'arrêter le comte de Gorbio ! »

Ce fut un émoi indescriptible…

Nina seule conservait son calme…

« L'arrêter, pourquoi ?… disait-elle en refaisant son maquillage… Il est vrai que, depuis quelque temps, il paraissait préoccupé… mais il ne me disait rien, comme toujours !… Du reste, depuis longtemps nous n'étions plus que deux vieux amis… »

XXVI

L'Auberge des Pins

Le père Césaire était en train de lever le premier volet de son établissement quand le bruit d'un moteur sur l'eau lui fit tourner la tête, et presque aussitôt il aperçut, doublant le promontoire qui protégeait contre les regards indiscrets l'Auberge des Pins, un canot automobile qui se dirigeait dare-dare vers son rustique embarcadère.

En même temps un certain coup de sifflet le renseigna d'une façon précise sur la nature de la visite qu'on venait lui faire, car lâchant là son volet, il courut jusqu'au bord de l'eau.

« Bonjour, Césaire ! jeta la voix d'Arigonde. Pas d'étrangers dans ta cambuse ?...

– Personne, monsieur ! Les copains du mas sont partis dans la nuit. Je ne les reverrai pas avant demain soir !... La maison vous appartient !... Je vois que vous apportez du gibier !... Pécaïre ! de la chair fraîche, même !... Bonjour, monsieur Nicopoli !... comment va le capitaine ?

– J'espère qu'il est en bonne santé ! On bavardera tout à l'heure ; aide-nous à rentrer « la prise » ! »

Palas fut débarqué le premier. Il n'essaya point la moindre résistance entre ces quatre hommes armés jusqu'aux dents, et qu'il sentait prêts à le « brûler » au premier geste.

Si ce n'était chose faite, il devait certainement mettre une si patiente générosité au compte du plaisir que prenait Arigonde à prolonger son supplice…

Le père et la fille étaient entre de bonnes mains. Toute l'intelligence de Palas, tout sa lucidité étaient tendues vers ce seul but : sauver Gisèle ! Aussi écoutait-il et regardait-il… Et cela sans qu'il y parût, car, dans le moment, il affectait un abattement suprême, un épuisement absolu destinés à tromper ses geôliers et son bourreau.

Quand on le fit sortir de l'embarcation, il ne tourna même pas la tête du côté de Gisèle, ce qui apparaissait bien comme la preuve absolue de sa misère physique et morale…

Ils le descendirent à la cave, le jetèrent dans un cachot que n'éclairait aucun soupirail, resserrèrent ses liens et l'attachèrent encore par un pied à une chaîne qui était scellée dans la muraille.

« Comme ça, lui dit Arigonde, tu ne feras pas de bêtises et il ne t'arrivera pas de malheur !… J'ai promis à Gorbio de veiller sur toi !… Si tu es bien sage, je viendrai te voir de temps en temps avec ta fille, quand nous serons mariés… À part ça, tu commanderas ton menu. Le père Césaire n'a rien à te refuser… C'est moi qui paie ! »

Et ils refermèrent sur lui la lourde porte dont ils tirèrent soigneusement les verrous.

Gisèle, qui ne donnait d'autre signe de vie que le gémissement qui s'échappait par instants de ses lèvres exsangues, fut portée, plus que conduite, dans une chambre de l'établissement, si tant est que l'on puisse décorer de ce nom les réduits de l'Auberge des Pins…

« Et maintenant, en attendant le dessert, à table ! commanda Arigonde, moi j'ai une faim de loup ! »

Ils s'installèrent sur la terrasse.

À cette heure, ils ne risquaient pas d'être dérangés. Du reste, le père Césaire recevait de rares visites. On le savait peu hospitalier, et de méchants bruits couraient sur son établissement. Il laissait dire. Ça l'arrangeait.

L'endroit où s'élevait l'auberge était isolé, loin de toute route fréquentée, dans un creux de la côte dangereux pour la navigation.

Cela n'empêchait point que l'endroit fût charmant et, sous les premiers rayons du jour, cette bicoque sur son fond de verdure avec son collier de rochers rouges, au bord de la mer d'azur, n'éveillait aucune idée sinistre.

Arigonde, Césaire et Nicopoli déjeunèrent le plus gaiement du monde et burent comme d'aimables garçons qui ont la conscience tranquille et qui se réjouissent de la prospérité de leurs affaires.

Césaire avait bien remarqué que le front de M. de Saynthine était un peu amoché et que la tenue de ses hôtes était fort négligée, mais il avait eu bien garde de ne faire la moindre allusion à ces détails, pas plus qu'il ne montrait, du reste, de curiosité pour les origines de la double capture que l'on venait de lui confier.

Il ne manqua point cependant de demander des nouvelles de Monsieur le comte :

« Monsieur le comte va toujours bien ? »

Ils burent à la santé de « Monsieur le comte ».

Soit par crainte, soit par reconnaissance, ils ne tarirent point d'éloge à son endroit. M. Césaire prétendait que c'était l'homme le plus puissant de France, que l'on n'avait rien à lui refuser, et qu'il n'y avait point de mauvais cas duquel il ne sût tirer ses amis.

« Voilà un homme avec qui c'est tout bénéfice de travailler ! »

Du reste, il leur avait promis la fortune à tous !...

« Oui, eh bien, en attendant que la fortune vienne... je vais aller me reposer ! déclara le Parisien.

– Compris ! ricana ignoblement Nicopoli.

– Dans les bras de l'amour ! fit M. Césaire en clignant de l'œil du côté de la chambre où ces misérables avaient jeté Gisèle... Faut-il que j'aille chercher M. le maire ? »

Arigonde ne les écoutait plus. Cependant, sur le seuil de l'auberge, il se retourna :

« Hein ! si vous entendez du bruit, ne vous croyez pas obligés de venir voir ce qui se passe ! »

Les deux autres s'esclaffèrent et il disparut dans l'établissement.

« Il a raison de nous prévenir ! se moqua Nicopoli. Elle en fait un raffut, la petite, quand il veut l'embrasser ! Je parie que nous allons encore rigoler !... Tu vas entendre ça, tout à l'heure !... »

Ils appelèrent le matelot de la *Tullia* qui était resté à bord du canot automobile et ils vidèrent encore une bouteille.

De temps en temps ils se taisaient, le regard posé sur les persiennes closes… Et en effet ils perçurent bientôt un certain tumulte, des cris, puis plus rien ! puis cela recommença.

« Dis donc ! fit Nicopoli, il n'y a pas que nous qui trinquons ici ! Je crois que tes meubles ont leur part !… Ton Louis XVI prend quelque chose !… »

Le matelot, lui, chantonnait une barcarolle italienne où il était dit que c'était une très belle chose que l'amour…

Sur ces entrefaites, le facteur survint. Il donna le courrier à Césaire, un journal et deux lettres, accepta de boire un verre, prêta une seconde l'oreille aux bruits de l'auberge :

« Fais pas attention, lui dit Césaire, c'est un ménage qui ne fait que se disputer… »

Et il s'en alla.

Césaire ouvrit le journal et aussitôt poussa une exclamation :

« Ah non ! ça n'est pas possible !

– Quoi donc ? »

Voyant Césaire extraordinairement ému et tout pâle, Nicopoli lui arracha le journal où s'étalait une « manchette » énorme :

Arrestation du comte Stanislas de Gorbio.

Ils n'en pouvaient croire leurs yeux. Ils relisaient les dix lignes du télégramme de l'agence sans comprendre. Enfin ils durent se rendre à l'évidence. Le tout-puissant seigneur de Gorbio avait été arrêté à sa sortie du petit théâtre de la salle Favart, pendant un entracte. On avait saisi sur lui des papiers compromettants. Le bruit courait que le comte était à la tête d'une organisation puissante, servant les intérêts étrangers, organisation qui avait des ramifications sur tout le territoire. Des commissions rogatoires avaient été envoyées dans toutes les villes où Gorbio avait séjourné. À Nice, particulièrement, l'enquête, commencée dans le plus grand secret, promettait de prompts résultats et de retentissants scandales !

Les figures de Césaire et Nicopoli s'étaient terriblement allongées.

« Ah ! bien, c'est fini de rire ! grogna le patron de l'Auberge des Pins… si on avertissait Saynthine ?… »

Dans le même moment, ils relevèrent la tête du côté de la fenêtre aux persiennes closes… Quel drame se passait encore là ? Les bruits de lutte semblaient avoir repris avec une force nouvelle…

Et puis, tout à coup, le silence, un silence plus effrayant que tout le tumulte qui l'avait précédé.

« Prévenir Saynthine ?… répéta Nicopoli ; si tu savais ce que je m'en f… qu'il se débrouille !… Moi, je me trotte en Italie. Adieu, Césaire ! »

Il était déjà levé. Il s'arrêta un instant devant un gamin sordide qui sortait du bois en agitant ses loques.

« Le bambino ! fit Césaire, qu'est-ce qu'il veut ? »

Le bambino courut à Césaire :

« Le padre m'a dit d'aller vous prévenir. Les macaques arrivent par le bois et par le rocher rouge !...

– N... de D... ! les gendarmes ! glapit Césaire... attends-moi deux secondes ! Je te suis, Nicopoli !... »

Et il entra dans sa bicoque pour y ramasser son magot.

Quand il en ressortit, il jura encore d'une façon effroyable ; Nicopoli ne l'avait pas attendu et le canot automobile disparaissait derrière le cap, filant droit sur l'Italie... Alors il se jeta dans le bois avec le bambino.

Et l'Auberge des Pins paraissait déserte et abandonnée quand parurent les gendarmes.

XXVII

La chambre aux persiennes closes

Quand Arigonde pénétra dans la chambre où ses complices et lui avaient enfermé Gisèle, il se trouva en présence d'un tableau qui eût arraché des larmes aux plus insensibles.

Le jour doré qui filtrait à travers les persiennes éclairait, jetée sur une couche rustique, l'image la plus gracieuse, mais aussi la plus douloureuse qui se pût concevoir de la captivité. Des vêtements en lambeaux recouvraient à peine cette chair jeune qui avait déjà tant souffert. Des liens rugueux la meurtrissaient. La tête tombée sur l'épaule, les paupières closes, les lèvres exsangues attestaient que la vie n'était plus qu'en suspens dans cette enveloppe fragile. Seule était bien vivante la chevelure de flamme touchée par les premières flèches d'or du matin.

Tant de faiblesse réunie à tant de souffrance n'étaient point capables cependant d'émouvoir Arigonde, nous voulons dire de l'attendrir, car ému, il le fut en effet en ce sens que sa sauvagerie naturelle lui fit goûter une allégresse diabolique en face d'une proie que rien ne pouvait plus lui ravir et qui, à son cœur de forban, paraissait d'autant plus séduisante qu'elle portait déjà les marques de sa cruauté.

Il appela : « Gisèle ! » mais rien ne lui répondit. La pauvre fille n'avait même point tressailli… Il se pencha rapidement sur le corps inerte et s'assura qu'il y avait encore là, de la douleur vivante. Il ne s'agissait que de la réveiller.

Avec un ricanement affreux, il commença de détacher les cordes, mais ses doigts tremblaient d'une fièvre abominable et il ne sortait pas assez vite de tous ces nœuds compliqués. Si bien que, dans son impatience, il prit son couteau de poche, ce terrible couteau des matelots avec lequel ils se font les ongles et *la peau,* et en ayant ouvert brusquement la lame, il trancha…

Gisèle poussa aussitôt un long soupir. Alors le Parisien jeta son couteau et prit Gisèle dans ses bras.

Elle le fixait maintenant de ses grands yeux au fond desquels il y avait toute l'horreur du monde, car il l'embrassait…

Oui ! il lui imposait son ignoble baiser… Cet homme qui avait fait ces plaies prétendait les guérir avec sa bave. Or il arriva ceci. Dans le moment, les bras du misérable étaient les liens les plus solides qui eussent encore emprisonné Gisèle. Elle était perdue. Et il put le croire, car il eut un rire triomphant. Mais voilà qu'elle lui cracha à la figure !…

Fou furieux, il la lâcha une seconde. Elle était déjà loin de lui !…

L'extrême faiblesse touche à l'extrême force quand elle est galvanisée par la peur, par l'horreur, par la volonté de mourir plutôt que de céder.

Ce fut une lutte prodigieuse entre ces deux êtres si dissemblables, entre cette grâce fuyante, entre cette souplesse de chat qui griffe et qui mord et cette bestialité dont un geste pouvait tout briser.

L'homme n'eut pas toujours l'avantage. Et tous les cris de douleur ne furent pas poussés par Gisèle…

Ces cris, le bruit de la lutte, les gars qui buvaient alors sur la terrasse de l'auberge ne furent pas seuls à les entendre. Ils parvinrent jusqu'au cachot de Palas !...

Le malheureux ne les avait pas attendus pour commencer sa besogne de libération, mais ils décuplèrent son énergie. Palas avait d'abord essayé de scier l'un de ses liens avec ses dents, puis il s'était traîné jusqu'à une barrique roulée dans un coin du cachot et avait réussi à finir d'user sa corde en la frottant à un cercle de fer.

Le premier lien parti, le reste n'était plus qu'une question de patience. Mais il n'avait pas le temps d'avoir de la patience !... En entendant les cris de Gisèle, il rugissait, prétendait d'un seul coup à tout faire sauter ! Il ne faisait plus rien de bon maintenant... Aussi eut-il cette volonté suprême d'agir avec méthode comme s'il avait tout son temps devant lui.

Quelques minutes plus tard, il était libre de toute entrave, ayant desserré l'écrou qui serrait à son pied le bracelet de fer. Il ne restait plus en face de lui qu'une vieille porte. Seulement Gisèle ne criait plus !

Dans la chambre, Arigonde avait fini par venir à bout de la résistance désespérée de la jeune fille. Profitant d'un moment où, haletante, elle s'était accrochée, épuisée, à la commode, il s'était glissé derrière elle et l'avait saisie de telle sorte qu'aucun des gestes de la malheureuse ne pouvait l'atteindre. Alors il la souleva et allait la rejeter quasi assommée sur les dalles quand Gisèle, dont la main traînait sur le meuble, sentit sous ses doigts un couteau.

C'était le couteau qui avait servi à trancher ses cordes... ses doigts se refermèrent dessus.

Elle poussa un dernier cri :

« Pas vivante ! »

Et elle s'enfonça l'arme avec la dernière force du désespoir dans sa gorge nue.

Le Parisien fut tout éclaboussé du sang de la vierge.

Il la laissa glisser d'entre ses bras et elle ne fut plus sur le carreau qu'une pauvre petite chose qui allait mourir…

Cette affreuse conclusion n'était certes point dans le programme d'Arigonde. Il se pencha avec une exclamation de rage sur ce corps palpitant qui agonisait ; il avait eu raison de la résistance de cette enfant, mais cette enfant lui échappait dans la mort ! Et, pour la première fois, il maudit la mort qui ne l'avait pas servi, qui avait cessé d'être sa complice !…

Il se releva, écumant encore de la lutte, vociférant sourdement contre un destin tragique qui lui volait ses amours ; et ses mains sanglantes, en cherchant à s'essuyer aux murs et aux meubles, traçaient autour de lui des gestes rouges.

Soudain la porte sauta et il se trouva en face de Palas !

« Ma fille ! »

Hélas !… il vit ce que l'autre en avait fait, de sa fille.

Dès lors, il n'y eut plus un cri… Une lutte à mort commença entre les deux hommes ! Ils roulèrent à terre, noués, s'étouffant, se brisant, se sonnant la tête sur les dalles, s'étreignant la gorge, se déchirant des dents comme des fauves au combat…

Tantôt c'était le Parisien qui avait le dessus, tantôt c'était Palas… Cependant Palas sentait ses forces s'en aller… Il était au

bout de l'effort prodigieux qu'il fournissait depuis deux jours et deux nuits !...

Allait-il succomber ? Il eût tant voulu vivre pour le tuer, lui, et pour savoir si elle était morte, elle !...

Eh bien : non ! elle n'était pas morte... Elle rouvrit les yeux... Il y avait encore quelque chose qui ressemblait à de la vie dans ces yeux-là... et si bien que tout à coup *les yeux comprirent*.

Arigonde pesait de tout ce qui lui restait de force sur la poitrine de Palas, lui enfonçant ses genoux dans les côtes ; ses doigts assassins avaient saisi la gorge du vaincu... et il serrait... serrait... Un spasme formidable secouait sous lui les jambes de Palas... Encore quelques secondes et tout était fini !... Mais Gisèle s'était rapprochée, traînée dans son sang, jusqu'au couteau dont elle s'était frappée et qui avait roulé à ses pieds... L'étreinte des deux hommes avait été si rapide que ni l'un ni l'autre n'avait réussi à s'en emparer... Gisèle put l'atteindre... Alors elle se rapprocha encore, se souleva sur son coude, parvint à se mettre sur un genou...

Elle leva l'arme ! Le couteau ne tremblait point dans sa petite main... et elle l'enfonça dans le dos d'Arigonde à trois reprises... jusqu'au manche !... et puis elle retomba inerte, pour continuer de mourir...

« Morte ! morte ! Gisèle ! »

Est-il vrai que Gisèle soit morte ? « Si tu n'es pas morte, Gisèle, soulève encore une fois tes paupières !... Regarde encore une fois ton père avant de le quitter pour toujours !... Ne reste pas insensible à ses sanglots !... Aie un dernier tressaillement dans ses bras !... »

Mais ni un geste, ni un tressaillement ne répondirent aux embrassements éperdus de Palas !...

Et, tout à coup, la chambre se remplit. L'auberge est pleine de cris... Des hommes armés se précipitent. Deux gendarmes surgissent au milieu de cette scène de meurtre et de sang.

Arigonde, lui, n'est pas mort ! Sa tête se soulève... Il a quelque chose à dire avant d'expirer : « *Cet homme,* dit-il, *nous a assassinés, mon amie et moi, par jalousie !... C'est un échappé du bagne ! le numéro 3213 !...* »

Et il mourut. Telles furent les dernières paroles d'Arigonde, surnommé, aux îles du Salut, le Parisien !...

Quelques instants plus tard, une auto était arrêtée dans la rue d'un village voisin par une foule au milieu de laquelle s'avançaient deux gendarmes, et, entre eux, des menottes aux poignets, un homme couvert de sang...

Françoise, qui se trouvait dans l'auto avec Chéri-Bibi, demanda :

« Qu'est-ce que c'est ? »

On lui répondit :

« C'est un forçat, échappé du bagne, qui vient encore de faire un sale coup ! »

Elle se souleva, reconnut Palas et tomba évanouie dans les bras de Chéri-Bibi. Celui-ci avait tout vu, entendu et compris. il hurlait déjà vers le ciel : « *Fatalitas !* »

XXVIII

Monsieur et madame Martens

M. l'avocat général Martens, qui allait, ce jour-là même, « occuper ». comme on dit au Palais, dans l'affaire d'Haumont, était un magistrat intègre, sévère pour les autres comme pour lui-même, d'une moralité à toute épreuve et d'un esprit étroit.

Le devoir ne se parait jamais chez lui du moindre « à-côté » plaisant. Le plaisir ? il l'avait ignoré toute sa vie. Il y a des âmes qui naissent maussades et peuvent accomplir de grandes choses ; mais on n'est pas heureux autour d'elles et elles ne font point goûter la vertu. S'il survient à ces gens-là quelque avanie dans leur ménage, on ne les plaindra pas.

Le malheur conjugal de M. Martens avait été ignoré de tous, aussi bien que de lui-même, mais beaucoup, s'ils l'avaient connu, n'eussent point manqué de trouver toutes sortes d'excuses à sa femme. Dans le fait, peut-être, n'aurait-on rencontré qu'une personne pour condamner la malheureuse, et cette personne n'était autre que Mme Martens elle-même.

La pauvre créature, depuis cette heure de faiblesse qui l'avait jetée dans les bras du jeune Raoul de Saint-Dalmas, ne vivait que de remords et dans la terreur continuelle du châtiment. Elle savait que si jamais son mari apprenait sa faute, elle n'aurait à compter sur aucun pardon. Le droit du mari bafoué, l'orgueil du magistrat outragé pousseraient M. Martens au plus terrible éclat et le déshonneur pour elle et pour sa famille était le moins qu'elle pût attendre…

Tout ceci nous fait comprendre dans quel état d'esprit pouvait se trouver Mme Martens depuis « l'affaire de l'Auberge des Pins » et surtout depuis que, par une sorte de fatalité où elle voyait le retour d'un dieu vengeur, elle savait que c'était son mari qui allait prononcer le réquisitoire en cette cour d'assises de province devant laquelle l'affaire allait être évoquée.

Le procès faisait un bruit considérable. Le nom de M. de la Boulays mêlé à un pareil scandale, le mariage de Françoise avec un forçat, les rumeurs qui couraient sur les points de contact que présentaient l'affaire Gorbio et l'affaire d'Haumont, l'attitude bizarre de Nina-Noha au cours de l'enquête, tout se réunissait pour exciter la curiosité publique.

On avait retenu dans les hôtels des places trois semaines à l'avance et l'on se disputait les entrées de faveur à la cour d'assises.

C'était en vain qu'au cours de l'enquête Didier d'Haumont avait prétendu que Gisèle était sa fille et qu'il avait voulu la sauver des entreprises de son ancien compagnon de bagne. Il était accusé d'avoir assassiné ce dernier et tenté d'assassiner Gisèle par jalousie.

Gisèle avait survécu à ses blessures, mais la raison de la pauvre petite semblait atteinte à jamais et il avait fallu renoncer à tirer de ses brefs interrogatoires la moindre lueur sur l'affreux drame…

Le parquet avait pensé un instant à lier l'affaire d'Haumont-Saint-Dalmas à l'affaire Gorbio, mais l'enquête en ce qui concernait celui-ci menaçait de durer de longs mois encore et l'opinion publique, très surexcitée, n'aurait vu là qu'un moyen dilatoire pour éloigner le châtiment d'un homme qui

avait abusé de tous, mais qui disposait encore de puissants appuis !

On en voulait surtout à Palas d'avoir fait un instant figure de héros, pour redevenir si vite ce qu'il avait été tout d'abord : un assassin !

Palas avait donc une très mauvaise presse. Les exploits qu'il avait accomplis se retournaient contre lui. Quand on avait ainsi racheté un abominable passé on ne perdait pas une seconde fois l'honneur en volant la confiance d'une honnête famille, en abusant de la candeur d'une jeune fille, en épousant un des plus beaux noms de France et en le traînant dans le plus ignoble des scandales !...

Les clameurs d'indignation de Françoise, ses cris de confiance dans l'innocence de son mari ne faisaient que soulever la pitié autour d'elle. On l'admirait, elle, et on la plaignait. Elle était dans son rôle ! Elle voulait sauver l'honneur du nom !

Elle s'y employait seule, avec ses propres forces... car on ne voyait plus M. de la Boulays. Très malade, il avait fermé sa porte à tous.

Des témoins, au cap Ferrat, avaient vu courir Mme d'Haumont sur la grève, la nuit, comme une folle. Des domestiques avaient déposé sur l'attitude singulière des époux et sur les larmes secrètes de leur maîtresse. Ah ! elle avait été belle la lune de miel sur la Côte d'Azur ! Et c'était un joli monsieur que ce monsieur d'Haumont !...

Le fait qu'il avait eu l'audace d'installer ce petit mannequin de Gisèle jusque chez lui, chez sa femme !... mettait le comble à tant d'infamies...

Le matin du jour où allaient s'ouvrir les débats pour lesquels on comptait plusieurs audiences, M. Martens se trouvait dans son cabinet de travail, revoyant et classant quelques pièces de son dossier quand, derrière lui, la porte s'ouvrit sans qu'on eût frappé.

Il tourna la tête et aperçut Mme d'Haumont, introduite discrètement par Mme Martens qui se retira.

La figure de l'avocat général, qui avait d'abord marqué une furieuse irritation, devint de marbre.

Il laissa venir à lui ou plutôt se traîner vers lui la malheureuse femme qui n'osait regarder ce masque glacé !...

Cependant il l'arrêta charitablement dans le mouvement qu'elle fit pour se jeter à ses pieds. Il voulut parler, mais elle ne lui en laissa pas le temps.

Ce n'était pas sa pitié qu'elle venait chercher, c'était sa justice. On ne l'avait jamais *entendue !* Certes, pendant toute cette affreuse enquête, elle avait parlé, mais les hommes à qui elle s'était adressée, ou qui l'interrogeaient, avaient écouté les mots qui sortaient de sa bouche sans jamais y croire ! *sans jamais essayer d'y croire !...* Si on avait essayé cela, alors on l'aurait *entendue !* et on l'aurait comprise !... car on serait descendu dans son cœur et on aurait bien vu qu'une femme comme elle n'aurait jamais continué à aimer un homme comme Didier, si elle avait pu douter de son innocence, aussi bien pour le crime dont on l'avait accusé autrefois, que pour celui d'aujourd'hui.

« Il m'a toujours dit la vérité !... Je savais que mon mari était un forçat évadé !... Je savais cela !... Je savais cela !... *C'est lui qui me l'avait dit !...* »

Alors, M. Martens daigna laisser tomber ces mots :

« *Avant* ou *après* votre mariage ? »

Françoise se releva en criant :

« *Avant ! avant ! avant !*... Il me l'avait dit *avant* mon mariage !... Ah ! vous voyez bien que c'est un honnête homme !... Cet homme-là n'a jamais trompé personne... il en est incapable !... Vous voyez bien : *avant !*

– Vous le jurez ? » demanda le magistrat, cette fois, réellement ému.

Françoise vit cette émotion. C'était la première fois qu'elle obtenait un semblant d'intérêt chez cet homme de pierre. Elle n'hésita pas. Elle crut qu'elle allait sauver Didier :

« Je le jure !...

– Sur quoi ?... Jurez-le donc sur le Christ !

– Je le jure sur le Christ ... fit-elle plus pâle qu'une nappe d'autel et cependant qu'en son cœur elle adressait une prière suprême à la divinité : « Jésus me pardonnera et le sauvera ! »

« Allons, madame ! vous avez fait un faux serment... vous n'avez pas encore l'habitude... Ici, du reste, ce n'est pas grave, ce n'est qu'une affaire entre le Christ et vous !... »

Il sonna... Françoise, chancelante, s'appuyait aux murs.

« Vous a-t-il dit aussi, à vous, que Gisèle était sa fille ?

– Oui ! Oui ! *Il m'avait tout dit !* »

La malheureuse ne savait plus ce qu'elle faisait, ce qu'elle disait. Le magistrat, la voyant dans un état voisin de la déraison, en eut pitié. Il s'avança vers elle et la soutint ! comme le domestique paraissait sur le seuil de son cabinet, il lui dit d'appeler Mme Martens. Celle-ci, qui attendait le résultat de cette suprême tentative avec une folle angoisse, accourut.

« Reconduis ton amie ! fit-il à sa femme… Mme d'Haumont a perdu complètement la tête. Elle prétend que son mari lui avait dit que Gisèle était sa fille. Elle a oublié qu'elle a déjà raconté à l'instruction que c'était toi qui lui avais apporté cette singulière nouvelle !… »

Françoise ne l'entendait plus ! Elle ne les écoutait plus !… Ces gens-là pouvaient bien se dire tout ce qu'ils voulaient, maintenant qu'elle était sûre qu'il n'y avait plus rien à faire avec eux.

Elle les quitta, ou plutôt se sauva. À cette heure, Didier devait arriver au Palais de Justice. Elle y vola !…

Cependant, Mme Martens disait à son mari, qui lui reprochait en termes très durs d'avoir reçu une femme avec laquelle il lui avait ordonné de rompre, et d'avoir poussé l'audace jusqu'à l'introduire dans son cabinet de travail :

« *Et si vraiment c'était sa fille ?* »

M. Martens haussa les épaules.

« Une fois pour toutes, prononça-t-il avec la dernière dureté, je te prie de ne plus te mêler de cette affaire ! On prétend que j'ai le cœur sec et que je suis incapable du moindre sentiment de charité ; j'en ai cependant pour toi. Un autre, dans ma situation, ne t'aurait pas pardonné ce que tu as eu l'audace de faire sans m'avoir préalablement consulté… Et quand j'ai appris, du reste, que tu étais allée, de ta propre initiative, chez le juge

d'instruction pour lui affirmer que c'était un fait dont on parlait autrefois, dans les milieux où fréquentait le jeune Raoul de Saint-Dalmas, que celui-ci avait eu une liaison avec une femme du monde et que de cette liaison un enfant était né… Quand j'ai su que tu commettais cette imprudence – pire que cela – cette faute d'introduire dans cette affaire mon nom ! mon nom à moi qui allais requérir !… ma colère dans l'instant t'aurait brisée ! »

Il s'arrêta un instant, suspendant le geste menaçant qu'il avait esquissé.

« Et puis, j'ai réfléchi, moi qui *n'ai pas de cœur,* et je me suis dit que ta vieille amitié pour Françoise, que tu avais connue enfant, pour M. de la Boulays, qui était un ami de ton père, que ta tendresse pour une famille ainsi éprouvée t'avait fait inventer sur les prières de Mme d'Haumont *cette histoire à dormir debout !…*

« Et je t'ai excusée… et je t'ai pardonnée… Mais tu ne devais plus revoir Françoise ! Tu ne devais plus recommencer tes folles démarches ! Je ne dois qu'à l'amitié de l'avocat de ce misérable que tu ne sois pas appelée à la barre comme témoin !

« Et voilà qu'aujourd'hui tu recommences !… Voilà que tu me jettes dans mon bureau la femme de ce forçat contre qui je vais requérir !… Ma parole, quand je t'entends, quand je te regarde, tu me parais aussi folle qu'elle ! »

Folle, oui ! Mme Martens pouvait l'être… Jour et nuit, elle attendait un événement, un incident, un secours du Ciel qui eût, tout à coup, fait éclater cette vérité : Gisèle est la fille de Didier d'Haumont, la fille de Raoul de Saint-Dalmas !… Et le jour du procès était venu, et cette vérité passait encore au regard de son mari « *pour une histoire à dormir debout !* »

Comme une insensée, elle répondit à tous les reproches de l'avocat général par ces mots qu'elle répétait d'une façon presque farouche :

« *Et s'il disait vrai ? si c'était sa fille ?... Si c'était sa fille ?...* »

Mais cette démence grandissante rejeta d'un seul coup M. Martens à son ordinaire attitude de magistrat ; que rien ne saurait émouvoir que la froide raison.

Il mit sa lourde serviette de maroquin sous son bras et prononça :

« Voilà bien les femmes !... Dès qu'une hypothèse séduit leur sentimentalité, elles l'adoptent et sont prêtes pour elle à tout sacrifier ! En me faisant de telles scènes, Juliette, vous troublez mon recueillement dont j'ai le plus grand besoin, et en introduisant la femme de l'accusé chez moi vous pouviez porter atteinte à ma réputation, si elle n'était bien établie !... Calmez-vous, je vous prie, et attendez la fin de tout ceci, ici même... Qu'on ne vous voie pas au Palais de Justice !... Qu'on ne vous voie nulle part ! »

Il partit. Il n'avait pas plus tôt tourné le coin de la rue qui conduisait au palais, que Mme Martens sortait à son tour en hâte et se jetait dans une auto de louage qui passait.

XXIX

Le procès

On s'écrasait dans la salle d'audience. Le Tout-Paris était là. On avait fait le voyage. On avait passé une nuit joyeuse dans les hôtels comme faisaient les fêtards d'autrefois autour de la Roquette, en attendant l'heure de l'exécution.

Le président, qui était un fort brave homme et qui ne tenait point à se faire d'ennemis parmi tous ces personnages plus ou moins influents qui lui demandaient un mot de passe sur sa carte, en avait distribué à tout le monde ou à peu près.

Aussi l'atmosphère de la salle était-elle plus que surchauffée une heure avant l'ouverture des débats.

On se montrait les principaux témoins qui avaient trouvé place devant le prétoire en attendant l'appel de l'huissier.

L'entrée de Françoise souleva une telle vague de curiosité que quelques-uns furent comme submergés et firent entendre des cris d'étouffement. Cela commençait bien.

Il y eut là, du reste, un premier incident. Françoise se présentait seule. Elle arrivait directement de chez M. Martens et avait encore cet air égaré avec lequel elle en était partie.

Cette femme, tout le monde la plaignait, c'était la martyre.

Au premier rang des bonnes amies assises qui auraient été heureuses de jouer un petit rôle dans cette tragédie, il y avait Mme d'Erland. Elle était placée sur le passage de Françoise ; sitôt qu'elle l'aperçut, elle se détacha du groupe auquel elle était en train de raconter des histoires terribles sur les mœurs de l'accusé et elle fit un mouvement comme pour serrer Mme d'Haumont dans ses bras.

Elle pensait qu'une démonstration aussi courageuse ne manquerait point de la mettre en valeur.

Le malheur fut que Françoise, en la reconnaissant, ne put retenir une exclamation de dégoût et la repoussa avec une rudesse sauvage !

« Vous osez ? »

Et elle passa.

On l'applaudit.

Mme d'Erland n'avait pas beaucoup d'amis. Elle frémit de cette manifestation hostile et, dès lors, elle mena la cabale dans la salle d'audience à la tête de tous ceux qui étaient persuadés de la culpabilité de Palas. Déjà deux camps se formaient. Et les débats n'étaient pas encore commencés.

Enfin on annonça la cour. Le président prononça tout de suite une petite allocution pour recommander le calme. On fit l'appel des jurés.

On ordonna d'introduire l'accusé, et Palas parut entre deux gendarmes.

Jamais il n'avait porté aussi haut la tête, même sous les balles. Il paraissait grandi. Il *dominait*... Il regarda la cour, le

jury, ne vit point à ses pieds, dans le prétoire, Françoise qui le fixait éperdument et qui n'avait plus la force de se soutenir. On dut l'emmener avant l'appel public des témoins, car elle défaillait.

Et pendant qu'on entraînait la pauvre femme, elle fit entendre un sanglot si profond que toute la salle en fut remuée et que Palas, tressaillant tout à coup, abaissa son regard vers ce coin de foule en rumeur qui lui cachait l'épouse aimée et fidèle, celle qu'il avait fait tant souffrir et à qui il faisait, dans le moment même, gravir son effroyable calvaire… celle qui n'avait rien mérité de tout cela et dont la vie se serait écoulée heureuse, pleine de joie et de lumière, si elle n'avait pas rencontré un jour Palas, échappé du bagne, qui avait mis sa main dans la sienne !…

En face de la vision foudroyante de cette injustice, il oublia que lui-même n'était qu'une victime du destin et il s'accusa farouchement, il s'accusa tout haut… Ce furent ses premiers mots, ceux qui retentirent sur le seuil de ces débats à peine ouverts, alors que son interrogatoire n'avait pas encore commencé :

« *Mon seul crime, le voici !* »

Et ses doigts tremblants montraient sa femme que l'on emportait.

Puis il parvint à dompter cette émotion-là encore et, fort de son calme revenu, ses yeux allèrent fouiller le fond de la salle, tout là-bas, dans le public debout.

Mais sans doute ne trouva-t-il point de ce côté ce qu'il cherchait, car il ramena vers les magistrats un front assombri.

Que faisait en ce moment Chéri-Bibi ? C'eût été, en vérité, pensait alors Palas, lui demander trop d'audace que d'exiger

qu'il vînt en personne assister, au milieu des gendarmes, à ces débats… alors surtout que tout était perdu !… et que la police, instruite que le redoutable forçat était en ce moment en France, se livrait aux plus actives recherches pour le retrouver.

On savait quelle amitié le liait à Palas là-bas, au bagne ! On avait dû compter sur sa curiosité d'assister aux débats pour préparer quelque souricière… Chéri-Bibi avait eu vent de la chose et s'était garé.

« Allons ! allons ! soupira l'accusé, tout est bien consommé ! »

Il écouta la lecture de l'acte d'accusation avec un intérêt soutenu et visible. Tant d'autres affectent l'indifférence ou le repentir ; mais lui, au fur et à mesure que les arguments s'accumulaient et paraissaient l'accabler, il marquait davantage cette espèce de défi qui était déjà sur sa face quand il avait pénétré dans la salle d'audience.

Son regard devenait plus dur. Ses yeux avaient de la flamme en fixant la cour ou le jury. Assurément, il n'essayait point, par une tenue appropriée, d'exciter la pitié et la clémence de ses juges.

Il avait refusé l'assistance d'un avocat. On avait dû lui en désigner un d'office.

La fin de la première audience fut occupée par l'interrogatoire.

Celui-ci ne démentit point une seconde l'attitude antérieure de l'accusé. Palas répéta ce qu'il avait dit à l'instruction, ne se laissa démonter par aucune contradiction apparente, nia avec force ce qui paraissait l'évidence même aux esprits les moins prévenus, et soutint la plus mauvaise des causes avec une

énergie sauvage qui augmentait l'indignation de la grande majorité du public persuadée de sa culpabilité.

Quant aux autres, ils n'avaient plus, pour croire encore à son innocence, qu'à se rattacher éperdument à la sincérité de ses accents.

Aussi ne s'en faisaient-ils point faute. Il y avait là, dans la salle, quelques-uns des anciens compagnons d'armes de Palas, de ceux qui avaient pu le juger à ses œuvres, aux heures les plus dures passées ensemble ; ils se rappelaient cette force morale qui les avait aidés non seulement à repousser l'ennemi, mais à triompher d'eux-mêmes dans l'accomplissement d'un devoir qui exigeait tous les sacrifices ; ils se disaient qu'une *valeur* pareille était incapable de mensonge.

Ils ne raisonnaient point cela. Ils le sentaient.

Et leur émotion débordait malgré eux quand l'accusé, las de répondre à tant d'arguments qui le pressaient de toutes parts, les balayait tous d'un geste large, et s'asseyait après avoir lancé ces derniers mots en conclusion à un interrogatoire qui l'excédait :

« S'il ne s'agissait que de moi, il y a longtemps que je vous aurais abandonné une vie qui m'est odieuse ! Mais ce que je défends ici, c'est l'honneur d'une femme ! c'est l'honneur d'un nom ! Je proclame que je n'étais indigne ni de l'un ni de l'autre ! Oui, je me suis échappé pour me refaire une vie ! J'ai pu croire un instant que se levait pour moi l'aurore d'une existence nouvelle !… Hélas ! le destin qui m'a frappé aveuglément il y a quinze ans me retrouve aujourd'hui et m'accable ! Mais pour le passé, pour le présent, je suis innocent de tout !… »

Là-dessus, l'audience fut levée et remise au lendemain. En quittant son siège, l'avocat général Martens ne put s'empêcher

de laisser glisser entre ses lèvres minces ce mot qui en disait long sur son état d'âme vis-à-vis de l'accusé : « *Comme-diante !* »

Le mot fut entendu de quelques jurés qui sourirent. Tout de même ils étaient émus. « Ah ! il parle bien, fit l'un d'eux en quittant le Palais de Justice. Je ne m'étonne pas qu'il ait toutes les femmes pour lui ! »

Palas avait toutes les femmes pour lui, moins Mme d'Erland. Celle-ci trouva le moyen de se rencontrer avec M. Martens qui regagnait son domicile. Ils se connaissaient. Ils firent un bout de route ensemble.

Sans doute la conversation fut-elle des plus intéressantes, tant est qu'au moment de se séparer l'avocat général dit à l'honorable dame :

« Dommage que vous ayez assisté publiquement à cette première audience… Mais qu'importe !… On peut toujours vous entendre…

– Ah ! pardon ! c'est que je n'y tiens pas du tout ! répliqua vivement Mme d'Erland, et j'ai été trop l'amie de Françoise pour venir apporter un témoignage qui ne serait pas de son goût puisqu'elle veut sauver à toutes forces ce misérable !… Mais je dois vous dire que je n'ai pas été la seule à assister aux faits que je vous apporte. J'étais avec une amie, Mlle Bauvais, qui en sait aussi long que moi et qui n'a aucune raison pour se taire, elle !… »

En arrivant chez lui, l'avocat général était d'une humeur charmante. Il demanda à voir sa femme. Son domestique lui apprit qu'elle était sortie, le matin même, derrière lui, et qu'on ne l'avait pas revue depuis.

Sur son bureau, M. Martens trouva une lettre de sa femme qui lui disait que, puisqu'il désirait qu'on ne la vît nulle part, elle s'absentait pendant quelques jours…

XXX

La cachette de Nina-Noha

Une personne qui suivait de près, bien qu'elle fût restée à Paris, les étapes du procès d'Haumont, était Nina-Noha.

Depuis l'arrestation de Gorbio, elle vivait dans les transes les plus vives. L'affaire du comte ressortissait des tribunaux militaires et la danseuse avait été l'un des premiers témoins appelés à l'instruction.

Ce n'était pas sans une profonde angoisse qu'elle s'était rendue à cette convocation, qu'elle attendait du reste, et qu'elle n'eût pu éviter que par la fuite, événement qu'elle préparait à tout hasard. Ses amis, qui étaient généralement bien renseignés, lui avaient dit alors qu'elle n'avait rien à craindre, puisqu'elle n'avait rien à se reprocher. Gorbio en avait trompé d'autres qu'elle !... Et l'on ne pouvait décemment point s'étonner qu'elle ne se fût point doutée du commerce criminel du comte quand un homme comme M. de la Boulays, pendant des années, n'y avait vu que du feu.

De ce fait, tout s'était passé sans accroc pour Nina. Ses rapports avec le comte avaient été de pure amitié, affirma-t-elle, et jamais la conduite de celui-ci ne lui avait permis de douter de son patriotisme. Il ne cessait du reste de répéter qu'ayant mis toute sa fortune dans les usines de guerre, la défaite de la France le ruinerait. Voilà tout ce qu'elle pouvait dire de Gorbio.

Enfin, les amis de la danseuse pouvaient encore attester que le comte et elle étaient en froid depuis quelque temps et qu'elle avait résolu de le quitter, ce qu'elle n'eût point manqué de faire si la police lui en avait laissé le temps.

Nina n'avait pas plus tôt quitté le cabinet du magistrat militaire chargé de l'instruction dans l'affaire Gorbio qu'elle avait dû se rendre devant le juge qui dirigeait l'enquête dans le procès d'Haumont. La démobilisation du capitaine étant un fait acquis lors du drame de l'Auberge des Pins, c'est devant la cour d'assises que devait passer Palas, et ce fut à un magistrat civil qu'eut affaire Nina-Noha. Il ne fut guère plus méchant que l'autre.

On savait qu'à Nice d'Haumont avait rendu visite à la danseuse. Cette visite, d'Haumont ne l'avait pas niée, au contraire… et il en avait donné la raison.

« Qu'est-ce que c'est que cette histoire de collier ? » avait demandé le juge à Nina.

Celle-ci avait souri :

« Le pauvre garçon ! il avait perdu tout à fait la tête ! Je n'ai pas besoin de vous dire que je l'avais reconnu du premier coup ! J'aurais pu le dénoncer. Pour rien au monde je ne l'aurais voulu. Il s'était refait une vie, tant mieux pour lui !… Tout de même, j'ai été obligée de le mettre à la porte quand il est venu me dire qu'un collier que j'avais porté à la fête de Valrose ressemblait beaucoup à celui que l'on avait volé au banquier Raynaud le jour de son assassinat ! Innocent ou non, je ne tenais pas à ce qu'il vînt m'excéder avec ses hallucinations !… »

Nina avait préparé toute une petite histoire pour le cas où le juge lui demanderait à voir le collier ; elle n'eut pas l'occasion de s'en servir. Le magistrat, en effet, n'avait pas à s'occuper

d'une affaire qui avait été jugée et, pensait-il, bien jugée, quinze ans auparavant.

Après avoir adressé quelques reproches, qui avaient tout l'air d'être des compliments, à cette jolie femme qui n'avait point voulu se faire l'auxiliaire de la justice, le juge reconduisit fort aimablement le témoin jusqu'à la porte de son cabinet. Nina ne l'avait plus revu.

Tant de tranquillité dans cette double affaire l'avait d'abord rassurée, puis surprise, puis inquiétée d'autant plus qu'elle avait pu croire, dans ces derniers temps, qu'elle était surveillée.

Elle s'imagina bientôt qu'on ne l'avait si bien épargnée que pour mieux endormir sa méfiance. C'est la tactique habituelle, dans ces sortes d'affaires. On s'empare du principal coupable, mais on laisse toute liberté à son complice dont les démarches imprudentes serviront l'instruction. Et, un beau jour, quand on tient enfin tous les fils, on boucle tout le monde !...

Aussi Nina avait-elle redoublé de précautions. Tout de même, elle sentait qu'il était grand temps de partir et si elle n'avait craint d'être arrêtée à la frontière, elle aurait été « garée » depuis plusieurs semaines... Finalement elle avait tout arrangé pour que son départ ne parût suspect à personne.

Le jour que nous la retrouvons à Paris, qui était aussi le premier jour du procès d'Haumont, elle avait fait ostensiblement les préparatifs d'un voyage dont tout le monde était instruit. Il s'agissait, pour elle, d'aller « déposer » en cette cour d'assises de province où l'avocat de la défense l'avait fait « citer ». Cela devait lui prendre vingt-quatre heures. Elle jouait le soir. Elle rejouait le surlendemain. Ce qu'elle ne disait pas, c'est qu'en cours de route elle devait quitter à contre-voie le train à certain endroit où la marche du convoi était fort ralentie et se

jeter dans une auto qui lui ferait franchir la frontière avant qu'on ne se fût aperçu de sa fuite…

À cinq heures du soir, Nina revenait d'une répétition générale donnée en matinée à l'Odéon et à laquelle elle avait tenu à se montrer pour que chacun fût juge de sa sérénité dans ces heures difficiles où les bruits les plus redoutables commençaient à courir sur sa complicité avec Gorbio ; et elle rentrait chez elle quand elle fit soudain arrêter son auto.

On criait sur les boulevards les journaux du soir et les camelots passaient en agitant des feuilles où s'étalaient d'énormes titres sur le procès d'Haumont !… « Dernières nouvelles !… Incidents d'audience. L'interrogatoire de l'accusé ! »

Elle se pencha hors de sa voiture pour acheter un journal… dans le même moment une auto qui suivait de près la limousine, surprise par l'arrêt brusque de celle-ci, frôla la main de la danseuse dans une embardée assez maladroite.

Nina poussa un léger cri et regarda les gens qui étaient dans l'auto. Elle pâlit aussitôt et se rejeta dans sa voiture. Elle avait reconnu le policier qui avait arrêté Gorbio.

Quand elle descendit de son auto, devant le petit hôtel qu'elle habitait, au coin de l'avenue du Bois-de-Boulogne, Nina jeta un regard rapide « sur les environs ». Elle ne découvrit rien de suspect. L'auto du policier avait disparu.

Il n'y avait peut-être eu là qu'une rencontre fortuite. Elle ne voulut point l'espérer, se confirma dans cette idée, qu'elle avait depuis quelque temps, que la police ne la perdait pas de vue et que l'on n'attendait qu'une occasion, peut-être, pour s'assurer de sa personne.

Elle devait prendre le train le lendemain matin à huit heures. Elle regretta de ne point partir le soir même. Mais c'eût été donner l'éveil. Son salut, elle en avait maintenant le sentiment absolu, résidait tout entier dans le sang-froid qu'elle montrerait jusqu'à la dernière minute et dans l'exécution normale et *tranquille* d'un programme que la police connaissait dans tous ses détails.

Elle pensa encore que l'on avait peut-être résolu de l'arrêter en pleine cour d'assises après sa déposition. Cette imagination la réconforta. Quand on l'attendrait en cour d'assises, elle serait déjà loin !...

Ayant jeté un coup d'œil sur les trottoirs, elle tressaillit encore. Elle avait vu deux agents. Elle laissa retomber son rideau, se traitant d'idiote. Deux agents qui se promènent dans une rue, cela n'a rien d'exceptionnel. Ce n'était pas la première fois qu'elle en voyait rue Lesueur. Elle avait la fièvre. Elle ne put manger. Elle attendait, pour la conduire au théâtre, le jeune Darcy, son dernier flirt, celui que la rumeur des coulisses avait donné comme successeur à Gorbio.

Il ne vint pas. Est-ce que celui-ci allait l'abandonner comme tant d'autres déjà, qui trouvaient de singuliers prétextes pour se détourner de son chemin ?

Ah ! elle aurait dû quitter la France depuis longtemps !... Elle en voulait férocement à ceux qu'elle servait depuis tant d'années dans l'ombre, d'avoir exigé d'elle qu'elle restât ainsi jusqu'au dernier jour exposée à toutes les catastrophes !

Est-ce que tout n'était pas perdu depuis l'arrestation de Gorbio ? Parbleu ! puisque en effet tout était perdu et qu'on ne pouvait plus rien attendre d'eux, les gens de là-bas se débarrassaient du même coup d'elle !...

Elle trembla ! Elle eut une vision terrible… Les conseils de guerre n'épargnaient pas les femmes… Il y avait eu des exemples retentissants… Le poteau d'exécution à Vincennes… et dans la brume froide du matin, une silhouette élégante de femme, jeune encore, qui s'abattait, criblée de balles…

« Mon auto ! » commanda-t-elle d'une voix rauque…

Dans la rue, les agents avaient disparu.

Devant le théâtre, au théâtre, rien…

Et puis l'heure n'était-elle point passée maintenant ?… Est-ce qu'elle était passée, l'heure, quand on avait arrêté Gorbio ? Ne pouvait-on prétendre à la saisir, partout, en flagrant délit de travail pour les Boches ?… Elle essayait de raisonner… Elle ne faisait que divaguer…

Elle ne retrouva, en une seconde, tout son sang-froid que devant son habilleuse qui lui disait :

« Oh ! mais madame est malade !

– M. Darcy n'est pas venu ?

– Non, madame, personne ! »

Elle ne vit point dans sa loge les fleurs que le jeune homme lui envoyait tous les soirs. Elle se rappela un incident pareil le soir de l'arrestation de Gorbio et elle en conçut un mauvais présage.

Oui ! Oui ! celui-ci l'abandonnerait comme les autres ! Elle pensa encore que le public, depuis quelques jours, se montrait assez froid à son égard.

Tout à coup la porte de la loge s'ouvrit et Darcy parut.

Il était très pâle. Nina vit tout de suite qu'il savait quelque chose de nouveau. Elle éloigna son habilleuse.

Et l'autre la renseigna immédiatement :

« On vous arrête demain matin ! »

Nina-Noha reçut le coup avec courage, demanda des détails, voulut tout savoir. Darcy ne lui cacha rien. Il tenait l'affaire d'un attaché de cabinet qui était un ami intime et qui s'était documenté pour prouver à Darcy qu'il avait tort d'entretenir des relations avec Nina-Noha, laquelle était plus que suspecte.

« Pourquoi m'arrête-t-on ? Le savez-vous ? Gorbio prétendrait-il me mêler à ses histoires ?...

– Je crois pouvoir vous affirmer que Gorbio n'a rien dit contre vous !... et j'ai cru comprendre que si l'on vous arrêtait c'était dans l'espoir que vous accableriez Gorbio... On vous arrêterait pour que vous mangiez le morceau, quoi !

– Mais je ne suis pas la complice de Gorbio, moi !

– C'est ce que j'ai toujours dit ! Si je ne vous savais pas innocente, je ne serais pas ici, Nina, vous le savez bien.

– Écoute, mon petit, tu m'aimes bien, hein ?

– Si je vous aime, Nina !... »

Et il la dévorait de ses yeux pleins de larmes... Le malheureux n'avait encore rien obtenu de la danseuse et *on allait la lui arrêter* le lendemain matin !...

« Eh bien, puisque tu m'aimes et que tu crois à mon innocence, je vais te récompenser… en te prouvant, en effet, que je n'ai rien à redouter !… Nous allons passer ma dernière nuit de liberté ensemble, Darcy.

– Oh ! Nina ! Nina !… Ma Nina !… »

Il était tombé à ses genoux. Il lui embrassait les mains.

« Vite ! debout ! commanda-t-elle, soyons calmes ! Faisons comme si nous ne savions rien ! *Ne pensons qu'à notre amour !*

– Bien ! bien, fit Darcy, qui étouffait de joie maintenant… Je ferai tout ce que vous voudrez ! Je suis votre esclave ! Si vous voulez fuir, je vous suis à l'étranger !… Et si l'on vous arrête, on m'arrêtera avec vous !…

– Il ne s'agit pas de fuir, il s'agit d'abord de souper !… Vous allez retenir une table chez N…

– Comment ! Vous voulez aller ce soir dans cette boîte clandestine ?

– Dame ! puisque officiellement on veut que nous nous couchions comme les poules !…

– Les poules ont quelquefois raison ! » opina Darcy en rougissant jusqu'à la racine des cheveux…

« Mon petit ! Je te comprends, mais comprends-moi aussi !… demain, moi, je ne danserai pas le tango, n'est-ce pas… Eh bien, saute dans mon auto et va chez N… de ma part… Commande-moi un menu spécial comme tu sais les faire… et reviens ici le plus tôt possible !… À tout à l'heure, mon chéri !… Je t'attends avec impatience… »

Il partit, l'habilleuse rentra.

« Prenez une voiture, lui dit-elle, et allez me chercher un cachet à la pharmacie, j'ai un mal de tête fou ! »

Restée seule, elle se jeta sur un bahut, qui était fermé à clef, l'ouvrit et, sous un tas d'oripeaux de théâtre, ramassa une sorte de boléro dont elle s'empressa de découdre la doublure.

Elle en retira une perle d'une forme singulière et quelques vieux papiers. C'étaient là, entre autres documents très précieux, les preuves de la culpabilité de Gorbio dans l'affaire de l'assassinat Raynaud. Elle ne pouvait les laisser là. Elle résolut d'aller les porter dans cette cachette mystérieuse où Gorbio avait déjà déposé le collier et où se trouvaient également des papiers qui intéressaient fort les deux complices. Les événements se précipitaient de telle sorte qu'il eût été de la dernière imprudence pour Nina d'emporter avec elle à l'étranger, comme elle l'avait espéré, tant de pièces compromettantes pour tout le monde. Elle pouvait être arrêtée d'un moment à l'autre dans la fuite difficile qu'elle allait tenter. La cachette de Gorbio défiait toutes les recherches.

Seulement il fallait pouvoir s'en approcher !

Parmi les oripeaux qu'elle avait sortis du coffre, se trouvait une défroque complète de machiniste de théâtre avec sa casquette.

Elle s'en revêtit en hâte, fit aussitôt glisser la planchette qui obstruait le judas pratiqué dans la porte de sa loge.

Elle attendit de ne plus voir personne dans le couloir mal éclairé pour s'y jeter… Une minute plus tard, elle était dans la rue… Elle la remonta tranquillement, la casquette sur le nez, les mains dans les poches, comme un brave ouvrier qui a sa cons-

cience pour lui, l'ayant convenablement réchauffée avec les camarades, chez le bistrot, la journée faite…

Personne ne suivait l'ouvrier. De fait, Nina-Noha avait dépisté tout le monde – son amant, son habilleuse, et la police.

Elle commença de respirer ! Tout était loin d'être perdu !

Elle arriva au coin de la rue de Dunkerque… C'est là, on se le rappelle, que se trouvait l'un des domiciles du comte… Domicile où la police avait sérieusement perquisitionné, sans avoir rien trouvé, du reste… Car la police ignorait encore que les dépendances de l'immeuble étaient autrement intéressantes à visiter que l'appartement lui-même…

Notre ouvrier machiniste glissa sur le trottoir près de la porte du mastroquet… Encore, autant qu'il put en juger, le cabaret était vide.

Les volets fermés et peu de lumière…

Aucun bruit… Quoi d'étonnant à cela ? Depuis l'arrestation de Gorbio, la clientèle spéciale qui faisait le fond de la clientèle avait dû « se garer » ailleurs !

Nina-Noha descendit jusqu'à la boutique de l'antiquaire et frappa d'une façon spéciale…

Le bonhomme ne tarda pas à lui ouvrir. Elle pénétra rapidement dans le magasin et ferma la porte. L'antiquaire ne l'avait pas reconnue. Il dirigea sur ce visiteur inattendu le jet d'une lanterne sourde et montra qu'il était armé.

Nina souleva sa casquette. L'antiquaire recula, stupéfait :

« Oui, c'est moi ! pas une minute à perdre ! Quoi de nouveau ici ?

– La police est revenue il y a quelques jours, mais ça n'était pas pour nous ! déclara l'antiquaire…

– Eh bien, tant mieux !

– C'est à cause de l'histoire d'un certain Chéri-Bibi…

– Quelle histoire ?

– Paraît que le fameux bandit s'est échappé du bagne et qu'on l'aurait vu rôder par ici !

– Eh bien, qu'ils cherchent Chéri-Bibi et qu'ils nous fichent la paix ! Conduis-moi à la cave ! » ordonna Nina.

L'antiquaire souleva la trappe de son arrière-boutique comme il avait déjà fait devant Yoyo, et Nina descendit quelques marches. Elle lui prit sa lanterne sourde des mains et commanda :

« Attends-moi ici !… »

……

La police n'était pas mal renseignée en cherchant Chéri-Bibi aux environs de la rue de Dunkerque. La vérité était que, depuis des semaines, Chéri-Bibi, la Ficelle, Yoyo, et Zoé se relayaient dans les caves où ils étaient sûrs que se trouvait la fameuse cachette de Gorbio.

Quand Chéri-Bibi était reparti un instant pour le Midi, emmenant toute sa troupe active avec lui, il avait eu grand soin de laisser en ce mystérieux endroit une sentinelle sûre, capable

de le renseigner sur les moindres événements. Or, depuis la visite de Gorbio dans sa cave, lorsque le comte était venu s'y débarrasser du collier, rien de nouveau ne s'était produit.

Chéri-Bibi avait espéré qu'un émissaire de Gorbio ou de Nina descendrait bien, quelque jour ou quelque nuit, dans ces sous-sols et, ne se doutant point qu'il était épié, finirait par trahir le secret de la cachette. Or, les semaines s'étaient écoulées, le procès de Palas commençait, et Chéri-Bibi en était toujours au même point !...

Le bandit avait un chemin à lui, maintenant, pour pénétrer jusque dans ces caves. Ce soir-là il avait décidé que c'était la dernière nuit qu'il consacrait aux sous-sols de la rue de Dunkerque. Il était résolu à partir le lendemain, même les mains vides, et à prendre le train pour les lieux où se décidait le sort de Palas !...

Une dernière rage le faisait tout retourner, tout creuser, tout fouiller. Le sol, le moellon des murs, tout avait été bouleversé...

La Ficelle n'en pouvait plus ! Yoyo était excédé ! Zoé donnait à boire dans un godet à la petite troupe épuisée... car dans leur malheur, ils avaient au moins cette consolation que le vin du comte était bon !... Il était même excellent !... Il y avait même une certaine barrique à laquelle la Ficelle avait fait l'honneur d'une chantepleure où il puisait à l'ordinaire plus que de raison.

Des fois, il apportait là son dîner, un quignon de pain et un morceau de cervelas, et, ma foi, avec la piquette du comte, il parvenait à oublier bien des choses : sa boutique de la rue Saint-Roch, l'irascible Virginie, les sourires de Zoé à Yoyo et l'incompréhensible obstination de Chéri-Bibi à les faire vivre dans une cave qui ne pouvait plus avoir pour eux aucun secret !...

Tout à coup, Yoyo sursauta sur ses pattes, les oreilles dressées comme un chat. Chéri-Bibi aussi avait entendu… on *descendait l'escalier de l'antiquaire*.

Et puis il y eut une lueur.

Les quatre compagnons disparurent, en une seconde, dans une cave adjacente… d'où ils pouvaient tout voir !

D'abord ce fut une ombre qu'ils prirent pour celle d'un homme et qui s'était arrêtée à la porte qu'il venait d'ouvrir. L'état de la serrure lui paraissait suspect, de toute évidence, bien que l'on eût fait le possible pour que l'on ne soupçonnât aucune effraction antérieure.

Sous le coup de cette découverte, l'ombre pénétrait vivement dans la cave… anxieuse certainement de ce qu'elle allait découvrir… On avait passé par là !… On avait peut-être trouvé la cachette !…

Chéri-Bibi sentit son cœur se gonfler d'un espoir prodigieux. Il venait de reconnaître Nina-Noha !…

Celle-ci, maintenant, promenait le jet lumineux de sa lanterne sourde sur tous les coins du sous-sol !… constatait que l'on n'avait pas laissé sans le fouiller un centimètre carré de terre. Et puis, tout à coup, elle disait tout haut :

« *Les imbéciles ! Ils n'ont rien trouvé !…* »

Chéri-Bibi fut d'autant moins vexé de cette réflexion qu'il savait qu'elle ne pouvait s'appliquer à lui, mais à la police, pour laquelle, du reste, il n'avait lui aussi qu'une considération mitigée… Haletant, et plus ému peut-être que Nina, il vit cette dernière se diriger, sans hésitation cette fois, vers un coin du ca-

veau ; le coin où il y avait la barrique chère à la Ficelle, la barrique où, tout à l'heure encore, Chéri-Bibi lui-même se désaltérait !...

Nina posa sa lanterne sur cette barrique. Puis, écartant sa veste de machiniste, elle retira de son corsage les papiers et le petit étui qui enfermait la perle.

Elle posa encore le tout sur la barrique.

Enfin, à deux mains, elle se mit à tirer le large bouchon de bois de la bonde...

La bonde vint à elle... mais c'était une singulière bonde... si longue ! si longue !... Une bonde qui commençait par un bouchon et qui se continuait par un tube de cuivre ! lequel tube plongeait à l'ordinaire dans le vin !...

Chéri-Bibi et la Ficelle eurent besoin de tout leur sang-froid pour ne pas laisser échapper une sourde exclamation.

Maintenant ils comprenaient ! Le collier qu'ils cherchaient *se trouvait dans le vin qu'ils buvaient !...* Et ils pouvaient secouer la barrique ! Elle ne rendait toujours qu'un son de liquide remué !...

Ils eurent encore tout le loisir de constater que ce tube contenait également de précieux documents que Nina sortit... qu'elle examina... puis elle entassa le tout à nouveau dans le tube, ce qu'elle en avait sorti, collier et documents et aussi ce qu'elle avait apporté.

À ce moment, elle parut réfléchir, se demandant de toute évidence s'il était bien prudent de continuer à confier de tels trésors à une cave aussi visitée.

Or, il arriva que s'étant demandé cela, elle n'eut point à fournir de réponse à sa pensée, car quelque chose de formidable s'abattit sur elle… et avant même qu'elle eût poussé un cri, elle n'avait plus dans les mains cette bonde précieuse qui contenait tant de secrets.

Nina avait reculé sous le choc jusqu'au mur de la cave qui séparait celle-ci du caveau du mastroquet. La porte en était entrouverte.

Elle se jeta par là, folle de terreur… repoussa la porte, tira un verrou, pensa qu'elle avait au moins la vie sauve !

Elle gravit en hâte l'échelle qui conduisait à la trappe du cabaret et frappa de toutes ses forces. Elle savait que là elle allait trouver du secours…

La trappe, en effet, se souleva…

Nina-Noha bondit dans la pièce qui s'éclaira tout à coup !

« Je te dis que nous *le* tenons !… » fit aussitôt une voix rude.

Nina en effet était à nouveau agrippée… on lui éclairait le visage !…

« N… de D… ! c'est une femme… Et tu sais, mon vieux, elle ne ressemble pas à Chéri-Bibi !…

– Non, mais elle ressemble bigrement à Nina-Noha !… La prise est bonne tout de même ! »

Nina-Noha fit entendre un rugissement de rage. On lui mettait les menottes !…

.....

XXXI

Où Chéri-Bibi produit son petit effet

Ce jour-là, il y avait grand émoi au Palais de Justice. L'audience qui se préparait promettait d'être l'une des plus sensationnelles du procès d'Haumont. Les mieux renseignés prétendaient même qu'elle serait décisive, car le bruit courait que des éléments nouveaux allaient apporter une lumière complète sur toute l'affaire.

C'est dire que, bien avant l'heure de l'ouverture des portes, la salle d'audience était assiégée par un public de plus en plus impatient. Un événement imprévu vint porter à son comble l'énervement général. On vit passer soudain dans un coin du Palais, poussé hâtivement vers le couloir qui conduisait aux salles réservées aux témoins, un couple fortement encadré de policiers. Et, dans ce couple, on reconnut le comte de Gorbio et Nina-Noha !...

Nina-Noha était donc arrêtée, elle aussi. La nouvelle n'en était pas encore parvenue en province. Elle se propagea au Palais et en ville avec une rapidité foudroyante.

Du coup, comme il était certain que le comte et son ancienne maîtresse (qui avait été aussi l'amie du jeune Raoul de Saint-Dalmas) allaient déposer à cette audience, ce fut une ruée vers la cour d'assises. Le service d'ordre fut débordé et le public se précipita dans la salle en criant et en s'écrasant.

Quand le président connut ce qui se passait, il demanda à « la place » du renfort et n'ouvrit les débats qu'après avoir admonesté le public et l'avoir menacé d'une expulsion immédiate à la moindre manifestation. On connaissait l'antienne. Elle n'épouvantait plus personne. Du reste, on était si curieux de voir et d'entendre, que c'est dans le silence le plus parfait qu'on l'entendit commander à l'huissier : « Faites entrer Mme d'Haumont ! »…

C'était le tour des témoins à décharge. Il était temps qu'ils arrivassent. Les deux dernières audiences avaient été désastreuses pour l'accusé. En particulier, la déposition de l'amie de Mme d'Erland avait produit un effet déplorable. Cette excellente personne avait raconté avec candeur tout ce qu'elle avait vu et tout ce qu'elle savait des *relations de M. d'Haumont avec le petit mannequin des sœurs Violette*. Et elle en savait long (par exemple sur les stations de M. d'Haumont dans la rue… des heures, messieurs, il attendait cette petite sur le trottoir !… et rien ne l'empêchait de voir Gisèle à son magasin ou même chez Mme Anthenay ! concluez !) et elle en avait vu assez pour savoir à quoi s'en tenir sur la nature de ces relations-là !

Chez la bonne Mme d'Haumont même, qui en souffrait atrocement, mais qui ne disait rien pour éviter le scandale, la pauvre martyre !… dans les jardins de la villa Thalassa, le témoin avait vu, de ses yeux vu, *les deux amoureux* se promenant la main dans la main, échangeant des baisers *et s'écartant l'un de l'autre dès qu'un domestique passait !…*

Cette fâcheuse déposition avait été suivie de celle de Mlle Violette aînée qui avait été encore plus néfaste à l'accusé si possible. Et pourtant, elle ne doutait point, elle, de l'innocence des rapports de M. d'Haumont et de son employée. Mais tout ce qu'elle en rapportait ne faisait qu'accroître la certitude de ceux qui soutenaient la thèse opposée.

Mlle Violette avait été bien naïve de s'en faire « accroire » ainsi ! Enfin rien, jusqu'alors, ne venait démontrer que Mme Anthenay n'était point la vraie mère de Gisèle, quoi qu'en prétendît d'Haumont ! Pour cela, il aurait fallu que l'accusé produisît les papiers trouvés par Gisèle la nuit de la mort de Mme Anthenay. Or, Gisèle les avait brûlés sur les conseils de d'Haumont ! Quelles histoires ! personne n'y croyait plus !...

Voilà donc où en étaient les affaires de Palas quand Françoise parut à la barre. Un murmure de pitié l'y accompagna. Elle comprit de quelle sorte d'» intérêt » elle était entourée et tout de suite, dès qu'on lui eut donné la parole, elle s'éleva avec indignation contre ce sentiment général qui l'offensait.

« On me fait l'injure de me plaindre comme une victime qui a été odieusement trompée par le plus lâche des hommes... Je proclame très haut que, quels que soient les événements passagers qui vous aveuglent, je ne mérite la plainte de personne puisque j'ai l'orgueil d'être la femme d'un héros et d'un martyr ! »

Cette jeune femme qui était apparue si fragile se dressait maintenant au-dessus de la salle et l'avait tout entière dans sa petite main... cette main qu'elle tendait avec tant d'amour vers Palas.

Déjà tous les cœurs étaient frémissants, brûlés par la flamme d'une parole sincère. On ne doutait plus d'elle, au moins !... Non, Françoise ne jouait pas une comédie sublime. Elle croyait !...

Et elle continuait en montrant son mari qui, dans l'instant, bénissait le Ciel de tous ses malheurs, qui lui étaient payés par cette minute divine... elle continuait :

« Oui ! un martyr !… d'abord injustement condamné pour l'assassinat du banquier Raynaud !… »

À cette affirmation audacieuse qui se dressait outrageusement contre tout l'appareil judiciaire, l'avocat général Martens se leva et parut devoir briser d'un coup l'élan d'un témoignage qui avait toute la couleur d'une admirable défense purement sentimentale, par ces mots ironiques destinés à ramener les esprits au terre à terre des responsabilités établies :

« Mme d'Haumont, fit-il, Mme d'Haumont pourrait peut-être nous dire qui a assassiné le banquier Raynaud ?… »

La pauvre femme resta tout interloquée. Elle allait cependant répondre quelque chose, mais elle n'en eut pas le temps.

Quelqu'un, au fond de la salle, répondit pour elle.

« Je le sais, moi, qui a assassiné le banquier Raynaud ! »

Toutes les têtes se tournèrent vers celui qui avait prononcé cette parole énorme… Le président ordonna qu'on l'amenât à la barre.

En quelques enjambées qui avaient tout bousculé autour de lui, il y était déjà…

Et l'on se demandait qui pouvait être ce colosse à la figure à la fois farouche et débonnaire, quand il prit sur lui de renseigner immédiatement tout le monde :

« C'est moi Chéri-Bibi ! »

Ce fut une rumeur, comme un bruit d'épouvante qui répéta à tous les échos de la salle : « Chéri-Bibi ! Chéri-Bibi ! C'est Chéri-Bibi !… »

Les magistrats eux-mêmes ne disaient plus rien. Ils le regardaient. Ils voyaient Chéri-Bibi !...

« Eh bien, oui ! quoi, c'est moi, Chéri-Bibi ! pour la quatrième fois en rupture de ban ! Appelez donc les gendarmes, n... de D... ! »

De fait, les gendarmes, il les eut. Ils voulurent même lui mettre les menottes.

« Non, fit-il, maintenant, mes enfants, vous allez trop vite. Attendez que j'aie déposé, au moins ! »

Et, tourné vers le président :

« Mon président, j'ai des choses de la dernière importance à vous communiquer, mais je désirerais parler devant deux témoins que j'ai croisés tout à l'heure dans le corridor... Vous saurez toute la vérité quand le comte de Gorbio et sa Nina-Noha seront ici !... »

Tout cela était tellement imprévu que c'était Chéri-Bibi qui semblait maintenant diriger les débats.

Le président fit un signe. On introduit Gorbio et Nina.

Tout le monde était debout dans l'attente d'une scène prodigieuse... On entendait les cris de ceux qui, derrière, à moitié étouffés, ne voyaient rien : « Assis ! Assis ! »... Et la voix du président : « Vais faire évacuer la salle ! »

Gorbio et Nina se trouvaient maintenant dans le prétoire et regardaient Chéri-Bibi sans comprendre. Enfin la chose éclata :

« *L'assassin du banquier Raynaud, le voilà !* » s'écriait Chéri-Bibi en désignant Gorbio… « *Et voici sa complice !…* » ajouta-t-il en montrant Nina.

Le comte et sa maîtresse s'étaient soulevés au milieu d'une agitation formidable. Ils protestaient, ils criaient. Ils accablaient le témoin d'outrages.

Le président renonçait à se faire entendre. Il allait se lever quand Chéri-Bibi le retint, d'un signe.

Chéri-Bibi sortait de ses poches le collier et les papiers. Il les glissa rapidement sous le nez de Gorbio et de Nina, et les mit dans la main de l'huissier qui les déposa devant le président !

« J'apporte mes preuves ! fit-il, signées des coupables !… »

Cette fois, on ne pouvait plus douter, il n'y avait du reste qu'à considérer un instant l'effondrement de Gorbio et de la danseuse pour savoir à quoi s'en tenir.

Il y eut dans la salle un tel mouvement spontané de fureur contre les deux misérables que l'on put croire que la vague qui déferlait contre eux allait tout engloutir !

Heureusement, Chéri-Bibi était là… Il n'eut qu'à se retourner et à lever ses poings formidables pour que « le flot reculât, épouvanté !… »

« Vous n'allez peut-être pas les tuer avant qu'on les juge !… Et maintenant, monsieur le président, que vous avez la vérité sur l'affaire Raynaud, vous pouvez le croire quand il vous dit que Gisèle est sa fille ! En ce qui me concerne, je n'ai plus rien à faire ici ! Gendarmes ! faites votre devoir ! les menottes ! et qu'on me ramène au bagne ! Et au trot, s. v. p. ! *Voilà trop long-*

temps que je suis privé de la chiourme… Loin du « pré », moi, je m'ennuie ! »

Mais avant que les menottes ne vinssent enserrer les poignets du bandit, une petite main s'était glissée entre les siennes : c'était celle de Françoise !

Palas, à son banc, sanglotait.

« Adieu, Palas ! jeta Chéri-Bibi avec un rauque sanglot qui lui déchirait la gorge. Adieu, mon poteau ! Tu sais, si t'as besoin de moi, fais-moi signe ! *Je t'entendrai de là-bas ! »*

Palas s'était soulevé et lui tendait les mains. Aucune force ne put arrêter le bandit. Les deux hommes s'étreignirent dans le silence solennel et angoissé de tous !… Seule la voix de M. Martens s'éleva :

« Ah ! on s'entend bien au bagne ! »

Mais Françoise lui répliqua, au milieu d'applaudissements qui firent crouler la salle :

« Au bagne, où vous avez envoyé mon mari dix ans pour un crime qu'il n'a pas commis ! Il n'y a qu'un homme qui a cru à son innocence ! Et cet homme, c'est Chéri-Bibi ! Permettez à mon mari de lui dire au moins merci !

– Ça, elle est chouette, la petite dame », fit une voix au fond de la salle.

Et c'était Zoé qui, fort émue des embrassements de Chéri-Bibi et de Palas, s'était jetée sur l'épaule de Yoyo !

La Ficelle voulut la prendre pour la mettre sur la sienne. Yoyo le fixa avec son regard « peau-rouge » ! La Ficelle n'insista pas.

« Tu comprends, lui dit Yoyo, je l'emmène ! Nous suivons Chéri-Bibi là-bas !... Rien ne t'empêche de nous accompagner avec ta Virginie !...

– Je suis trop vieux ! soupira la Ficelle...

– Envoie-moi des pruneaux ! » fit entendre la voix de Chéri-Bibi qui passait entre ses gardiens.

« *Fatalitas !* v'là encore monsieur le marquis bouclé ! »

XXXII

Madame Martens

L'événement était formidable, mais il faudrait peu connaître l'état d'esprit d'un magistrat comme l'avocat général Martens, c'est-à-dire d'un homme qui n'obéit qu'à sa conscience et qui a toujours ignoré les mouvements du cœur, pour imaginer que la preuve que l'on venait d'apporter de la culpabilité de Gorbio dans une affaire, du reste, que l'on n'avait pas à juger, pût, une seconde, ébranler sa conviction en ce qui concernait le procès actuel !

Et il ne fut pas long à ramener les débats sur leur véritable terrain : le double assassinat de l'Auberge des Pins.

Enfin, pour combattre dans l'esprit des jurés l'impression produite par les incidents précédents, il n'hésita pas à leur faire part d'une hypothèse qu'il considérait déjà, quant à lui, comme une certitude. Depuis longtemps, Gorbio et l'accusé avaient partie liée. Gorbio, Saint-Dalmas, Nina-Noha, tout cela formait un bloc que l'on trouvait à l'origine de l'affaire Raynaud.

Si Gorbio avait été le principal coupable, comme les documents nouveaux semblaient l'attester, Saint-Dalmas avait pu être son complice !...

Or, comme M. Martens venait de prononcer ces paroles funestes, Gorbio n'eut garde de laisser passer à côté de lui une aussi belle planche de salut sans s'y jeter. Le misérable se leva et commença à déclarer qu'en effet il n'avait dans cette première

affaire qu'été l'instrument de Saint-Dalmas, *qui lui avait indiqué le coup !*

Le malheur pour Gorbio, et nous pouvons bien dire aussi pour M. Martens, fut que ces explications ne convainquirent personne. Bien au contraire. Une rumeur de mauvais augure accueillit le mensonge évident qui sortait des lèvres pâles de Gorbio. Quant à Palas, il était encore si enivré d'un événement qui le libérait aux yeux de tous de son infamie passée qu'il ne comprit point tout d'abord ce qui « se manigançait » contre lui.

Soudain, il entend ! Gorbio ose !... Alors il se lève ! Cette fois, il tremble d'une fureur sainte. Si jusque-là il est resté maître de lui, maintenant il ne retient plus sa colère. Et il écrase Gorbio d'une protestation si éclatante et si éloquente. que la salle en est soulevée : public, jurés, magistrats ! De tels bravos éclatent au fond de la salle que le président n'essaie point de les arrêter !... Du reste, à la façon nouvelle dont le président interroge l'accusé, on sent *qu'il y a quelque chose de nouveau dans le cœur de tous* (excepté chez M. Martens) : *l'espoir que Palas est innocent de tout !*

« Vous continuez de prétendre, dit le président à l'accusé, que Gisèle est votre fille !

– Oui, Monsieur le président !

– Et Gisèle sait que vous êtes son père ? »

Alors, nouveau coup de théâtre. Le président annonce que, usant de son pouvoir discrétionnaire, il va donner l'ordre d'introduire Gisèle, dont la santé est meilleure, et qui sera entendue à titre de simple renseignement...

M. Martens, étonné, se retourne vers le président et lui demande, pendant que toute la salle, dans une nouvelle rumeur, attend impatiemment l'entrée de Gisèle :

« Comment avez-vous su qu'elle allait mieux ? *Et qui vous l'a amenée ?* »

À quoi le président répond d'un geste en montrant, derrière lui, au premier rang des privilégiés qui assistaient aux débats sur l'estrade de la cour, une femme… *Et cette femme c'est Mme Martens !*

L'avocat général n'eut même pas le temps de s'appesantir sur cette incroyable, sur cette inexplicable attitude de sa femme… Gisèle entrait !… Elle était accompagnée par deux femmes de la maison de santé. L'une d'elles la soutenait. La pauvre enfant paraissait inquiète, craintive, en dépit des paroles d'encouragement qui lui étaient prodiguées… Soudain elle aperçut Françoise et rien ne la retint plus. Elle alla se jeter dans ses bras en pleurant…

Ce fut Françoise qui la soutint à la barre et lui dit de bien écouter ce que lui disait le président. Jusqu'alors elle n'avait pas encore aperçu Palas, qui, retombé sur la barre, n'avait plus la force de pleurer… mais voilà que le président lui dit, en montrant l'accusé :

« Pourriez-vous me dire, mon enfant, qui est cet homme ? »

Gisèle se retourna et vit « cet homme » entre les gendarmes. Elle tressaillit de la tête aux pieds. Ses yeux s'agrandirent. Visiblement, elle faisait un effort pour comprendre. *Et peut-être comprenait-elle ?…* Elle répondit :

« C'est M. d'Haumont ! »

Le président continua :

« Est-ce votre père ? »

Et toute la salle était comme suspendue aux lèvres de la jeune fille… Palas, comprenant que son sort dépendait des mots qui allaient être prononcés, s'était levé… Il était penché sur la réponse de Gisèle.

Et Gisèle dit :

« *Je n'ai jamais connu mon père !* »

La malheureuse, dans sa demi-folie, ou tout au moins dans son esprit troublé, s'était dit : « On sait sans doute que mon père était forçat. Si je dis que M. d'Haumont est mon père, c'est moi qui le dénoncerai à la justice… » ou quelque chose d'approchant. Enfin elle avait voulu sauver son père… elle le perdait !

Il y eut un immense soupir de désappointement. Derrière le président on entendit une sourde exclamation et comme un sanglot.

C'est en vain que Palas, montrant Gisèle, s'écriait :

« Mais vous voyez bien que sa pauvre mémoire !…

– Assez ! on a assez torturé cette enfant ! interrompit l'avocat général, triomphant… *la cause est jugée !*

– Pardon ! monsieur l'avocat général, répliqua aussitôt et fort calmement le président… Elle sera jugée lorsque je le dirai ! »

Et se tournant vers Palas :

« Si Gisèle est votre fille, vous pouvez nous dire au moins où elle est née ? »

Palas avait retrouvé tout son calme. Droit, les bras croisés, il semblait fixer le président… *En réalité, il regardait une autre personne derrière le président…* une autre personne qui souffrait peut-être plus que lui…

« Non, monsieur le président, je ne peux pas vous le dire ! car ce serait vous dire qui est sa mère !

– Et vous ne voulez pas nous dire qui est sa mère ?

– Non, monsieur le président ! »

Sur quoi l'avocat général, railleur, fit à Palas :

« Sans doute une question d'honneur ?

– Oui, monsieur l'avocat général, une question d'honneur ! »

Alors M. Martens :

« Ça, c'est l'alibi de tous les bandits qui ne peuvent donner l'emploi de leur temps après l'assassinat ! »

Palas, qui le brûle de son regard :

« Finissons-en donc ! et condamnez-moi ! »

Le président se lève en déclarant l'audience suspendue… On a emmené Gisèle quasi évanouie dans une petite salle adjacente.

Et maintenant l'avocat général, seul dans son cabinet, semble savourer sa victoire prochaine. Il va la remporter contre tout le monde, contre le président lui-même qui, un instant, a penché pour Palas, enfin contre sa femme !

Sa femme, justement, la voici ! Elle referme la porte du cabinet d'une main défaillante. Et elle n'a plus la force de faire un pas. Elle s'appuie contre cette porte pour ne pas tomber. Elle a une figure de morte !

M. Martens met toute cette terreur sur la crainte qu'il inspire. Cette femme a commis la faute de s'occuper des affaires de justice, elle a poussé l'audace jusqu'à prendre une initiative qu'il lui reproche comme un crime !...

« De quel droit êtes-vous allée chercher Gisèle ? Me le direz-vous ? »

Et, tout à coup, elle le lui dit :

« *La mère de Gisèle, c'est moi !...* »

Que se passa-t-il ensuite entre ces deux êtres ? Peut-être une scène formidable... *peut-être le silence !...*

Toujours est-il que ceux qui virent se rouvrir la porte du cabinet de l'avocat général virent sortir deux spectres...

À la reprise de l'audience, l'un de ces spectres se levait. Il était habillé d'une robe aux parements rouges...

« L'accusé avait raison ! » déclara M. Martens d'une voix qu'on ne lui connaissait pas... « Il est le père de Gisèle !... *C'est la mère de Gisèle qui va venir elle-même à cette barre pour confesser sa faute... Que dis-je ? sa faute ? son crime !* »

Que de mouvements ! que d'exclamations ! Qui donc est cette femme ?... Quel est ce témoin nouveau qui s'avance ?... Des cris ! Un nom répété par toutes les bouches !... Le second spectre est apparu : c'est Mme Martens !...

C'est la femme de l'avocat général !...

Elle va tomber ; l'huissier se précipite, la soutient jusqu'à la barre...

« Jurez de dire toute la vérité ! » lui dit le président dont la voix tremble d'émotion.

Elle lève la main... une main si pâle qu'elle semble appartenir déjà au tombeau.

« Je le jure !... M. d'Haumont... est bien... le père... de... »

Et puis elle s'effondre.

Cette femme est peut-être morte... mais Palas est sauvé.

L'avocat général s'écrie d'une voix rauque :

« J'abandonne l'accusation ! Au nom de la justice, je demande à MM. les jurés d'acquitter cet homme, et je requiers la cour de prononcer sa libération provisoire en attendant la révision de son premier procès !... Quant à moi, je n'ai plus le droit d'occuper cette place ! »

Et il s'en va en chancelant !... C'est la fin d'une honnête carrière !...

Comment essayer de rendre l'émotion, l'enthousiasme avec lesquels furent accueillis l'acquittement et la libération de Pa-

las ? On fit à M. d'Haumont et à Françoise, qui avaient placé la petite Gisèle au milieu d'eux, un cortège triomphal jusque sur les marches du Palais de Justice… Devant eux se levait le matin… un matin radieux !… Les débats s'étaient prolongés jusqu'à l'aurore… la véritable *aurore nouvelle ?*…